

L'AFRICA ROMANA 13*
Volume primo

L'AFRICA ROMANA

Geografi, viaggiatori, militari nel Maghreb:
alle origini dell'archeologia nel Nord Africa

*a cura di Mustapha Khanoussi,
Paola Ruggeri e Cinzia Vismara*



Volume primo



Carocci WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

Questo tredicesimo volume della serie dell'*Africa romana*, stampato per iniziativa del Dipartimento di Storia e del Centro di studi interdisciplinari sulle province romane dell'Università degli Studi di Sassari e dell'Institut National du Patrimoine di Tunisi, contiene i testi delle comunicazioni presentate a Djerba tra il 10 ed il 13 dicembre 1998, in occasione del Convegno internazionale promosso sotto gli auspici dell'Association Internationale d'Épigraphie Grecque et Latine, dedicato al tema *Geografi, viaggiatori, militari nel Maghreb: alle origini dell'archeologia nel Nord Africa*. Ad esso hanno partecipato oltre 250 studiosi, provenienti da 12 paesi europei ed extra-europei, che hanno presentato più di 170 comunicazioni. Una sessione è stata dedicata alle nuove scoperte epigrafiche ed un'altra alle relazioni tra il Nord Africa e le altre province; in parallelo si sono svolte alcune mostre fotografiche. Il congresso, che si è svolto con il patrocinio del Ministro degli Affari Esteri, è stato inaugurato dal Ministro della Cultura Abdelbaki Hermassi e dall'Ambasciatore italiano Armando Sanguini e concluso dal Ministro dell'Insegnamento superiore Dali Jazi.

L'opera, curata da Mustapha Khanoussi, Paola Ruggeri e Cinzia Vismara, segna un ulteriore ampliamento geografico verso la penisola iberica e verso l'Africa centrale ed un'apertura cronologica più ampia verso l'età pre-romana e la tarda antichità, tra permanenze, continuità e rotture medioevali, con una varietà di temi che certamente non potrà non sorprendere il lettore. Un capitolo è stato dedicato all'isola di Djerba – l'antica *insula Meninx*, tra la Grande e la Piccola Sirte – luogo-simbolo che conosce oggi uno straordinario sviluppo turistico ma insieme rigogliosa terra tropicale, isola della memoria che i naviganti di ogni tempo hanno raggiunto e descritto con curiosità e con simpatia.

«Forse era giunto veramente il tempo di guardare a distanza il problema della nascita dell'archeologia – scrive Attilio Mastino nelle Conclusioni – e di studiare la storia delle scoperte archeologiche nel Maghreb, evidenziando errori, forzature e strumentalizzazioni del passato ma anche recuperando le figure di quei grandi maestri, europei ed arabi, pionieri che hanno lasciato testimonianze sincere di curiosità, di passioni, di interessi, che andavano inserite nel clima storico che essi hanno vissuto, spesso in periodi di guerre sanguinose, senza nulla dimenticare di un passato che comunque continua ad avere un suo significato per ciascuno di noi: il tema investe aspetti politici importanti e chiama in causa innanzi tutto i rapporti tra Europa e paesi arabi».

Come scrive Noël Duval nella Presentazione, il Convegno internazionale svoltosi a Djerba con un rilevante numero di relazioni e di comunicazioni documenta «les progrès effectués, non seulement dans la connaissance des hommes et des travaux du passé, mais aussi dans l'interprétation» e consente di superare giudizi spesso superficiali e troppo sommari ed anacronistici su archeologia e colonizzazione militare: «d'autres échos des débats de Jerba sur le même sujet montrent cependant que cette recherche difficile du recul nécessaire doit continuer. Il est certes assez facile de dresser (grâce d'ailleurs aux relevés scrupuleux de l'époque) la liste des destructions dues à la colonisation et à l'utilisation des ruines ou des pierres pour l'infrastructure et les fortifications. Mais quel pays riche en vestiges antiques ne pourrait pas établir des listes semblables pour des périodes plus récentes où les circonstances étaient, toutes proportions gardées, analogues mais les institutions patrimoniales bien établies ou mieux averties?».

Lire 200.000 [i.i.]
(prezzo dei due volumi indivisibili)

ISBN 88-430-1647-4



9 788843 016471

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

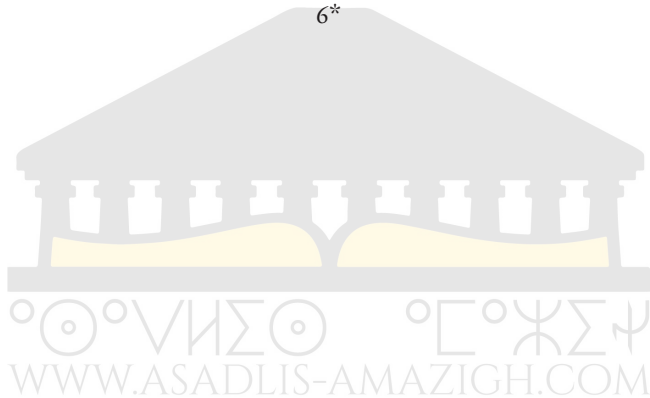


Collana del Dipartimento di Storia
dell'Università degli Studi di Sassari

Nuova serie diretta da Mario Da Passano, Attilio Mastino,
Antonello Mattone, Giuseppe Meloni

Publicazioni del Centro di Studi Interdisciplinari sulle Province Romane
dell'Università degli Studi di Sassari

6*





I lettori che desiderano
informazioni sui volumi
pubblicati dalla casa editrice
possono rivolgersi direttamente a:

Carocci editore
via Sardegna 50,
00198 Roma,
telefono 06 / 42 81 84 17
fax 06 / 42 74 79 31

Visitateci sul nostro sito Internet:
<http://www.carocci.it>

L'Africa romana

Atti del XIII convegno di studio
Djerba, 10-13 dicembre 1998

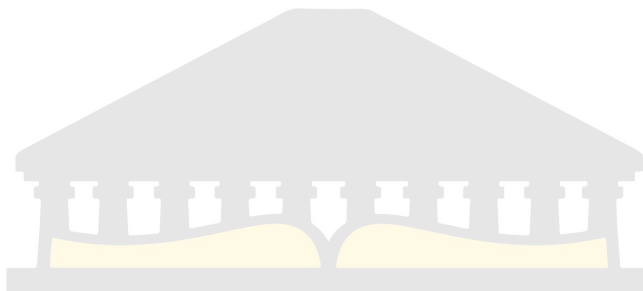
A cura di Mustapha Khanoussi, Paola Ruggeri e Cinzia Vismara

Volume primo



Carocci editore

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM



1^a edizione, novembre 2000
© copyright 2000 by
WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

Carocci editore S.p.A., Roma

Finito di stampare nel novembre 2000
dalle Arti Grafiche Editoriali srl, Urbino

ISBN 88-430-1647-4

Riproduzione vietata ai sensi di legge
(art. 171 della legge 22 aprile 1941, n. 633)

Senza regolare autorizzazione,
è vietato riprodurre questo volume
anche parzialmente e con qualsiasi mezzo,
compresa la fotocopia,
anche per uso interno
o didattico.

Présentation

Il faut saluer, une fois de plus, la performance des organisateurs qui réunissent un très grand nombre de contributions, la plupart bien centrées sur le thème choisi, sur la région du colloque ou sur la Sardaigne – d'où est venue l'initiative de ces assemblées –, et celles des éditeurs – souvent les mêmes – qui parviennent à obtenir des auteurs cette masse de textes et d'illustrations et à les mettre en forme avec scrupule en une année (au prix de quel "tour de force"!). Le choix d'une grande liberté de contribution et d'un accueil très large a son coût sur le plan matériel et en termes d'engagement pour les collaborateurs du Département d'Histoire de Sassari. Même si certains peuvent regretter cette grande diversité pour la commodité de l'information, le bilan des douze séries de volumes publiés est impressionnant pour la quantité de la documentation de première main – qui n'aurait probablement pas été fournie aux spécialistes sans cette opportunité de publication rapide – et pour le nombre des synthèses importantes qui ont été suscitées, souvent à l'initiative intelligente des organisateurs, par l'existence de cette tribune.

La croissance constante des recherches sur l'Antiquité en Sardaigne et en Afrique du Nord se mesure aussi au nombre de volumes présentés à l'ouverture de chaque session. Outre les trois volumes des actes du XII Convegno (celui d'Olbia en 1996), ont été présentés dans la réunion de Jerba deux livres sur l'archéologie de la Tunisie: le premier tome d'Uchi Maius, études réunies par M. Khanoussi et A. Mastino sur la prospection et les premières campagnes de fouilles de l'équipe italo-tunisienne (illustrée aussi par une exposition sur la fin de la cité antique et les débuts de l'établissement islamique montée par S. Gelichi et M. Milanese), et le volume du colloque sur l'épigraphie de Dougga organisé à Bordeaux par le même M. Khanoussi et L. Maurin; l'histoire de la Sardaigne antique est très présente aussi avec pas moins de quatre volumes: les Lezioni su Karales punico-romana de G. Tore, la publication de A. Sanciu sur Una fattoria di età romana nell'agro di Olbia, l'utile répertoire de G. Nieddu sur Le terme et le ville rurali in Sardegna et la synthèse sur La Sardegna bizantina de P. G. Spanu, ainsi qu'avec un CD-ROM sur les inscriptions de Sardaigne coordonné à Bordeaux

L'Africa romana XIII, Djerba 1998, Roma 2000, pp. 7-14.

dans le cadre de PETRAE par A. Bresson. Mais, par l'intermédiaire du livre de R. Zucca, un actif chercheur sarde qui travaille aussi en Afrique, intitulé Insulae Baliares. Le isole Baleari sotto il dominio romano, ces îles unies à l'Afrique et à la Sardaigne dans l'«Empire de la mer» vandale puis dans l'exarchat byzantin sont apparues dans la série des publications liées à L'Africa romana – qui avait, il est vrai, souvent accueilli les spécialistes d'Hispanie pour l'étude des relations de cette région avec l'Afrique.

Le lieu et le thème choisis ont par ailleurs imposé à cette treizième session de L'Africa romana une orientation particulière. Certes, en Sardaigne, la réunion annuelle s'était plusieurs fois déplacée en dehors de l'institution fondatrice: à Cagliari, mais aussi à Oristano, à Nuoro et à Olbia. Pour sa deuxième session en Tunisie, après Carthage qui s'imposait, les promoteurs de L'Africa romana ont choisi, à l'autre extrémité du pays, Jerba, haut lieu touristique mais aussi exemple de mémoire que les navigateurs de tous les temps ont abordé et décrit avec curiosité et dont les habitants – qui portent un ethnique pourtant synonyme de commerce et d'expatriation facile dans beaucoup de pays – s'enorgueillissent de leurs racines antiques et de leur fidélité à leur île.

Malgré l'ancienneté de son peuplement et la relative abondance des sources textuelles, malgré l'importance stratégique de l'île dans tous les épisodes de guerres maritimes ou de conquêtes et son rôle d'escale sur les voies de navigation, on ne peut pas dire que Jerba ait beaucoup attiré les archéologues de l'Antiquité depuis la fin du XIX^e siècle, alors qu'elle avait intéressé les pionniers de cette époque. Paradoxe sans doute puisque, sur la "terre ferme", Zarzis puis Gightis avaient fait l'objet de fouilles étendues, mais paradoxe explicable parce que Jerba, activement cultivée, n'offrait guère de terrain aux archéologues. Je me souviens, à mes débuts, d'avoir retrouvé difficilement à Meninx quelques traces de la grande basilique chrétienne dont Sadoux avait levé un beau plan et dont la cuve baptismale orne la salle d'entrée du Musée du Bardo. Preuve de l'intérêt pour le passé, des réunions internationales s'étaient tenues cependant à Jerba, notamment, en 1982, un premier colloque sur l'histoire de l'île, et, à la même époque, un autre congrès étendu à toute la Méditerranée occidentale qui avait été intitulé L'homme méditerranéen et la mer et où Paul-Albert Février avait joué un rôle important. L'activité des historiens et archéologues locaux (groupés dans une association d'histoire et de sauvegarde du patrimoine de l'île) – menée avec le concours des représentants de l'Institut National du Patrimoine – nourrit de bons espoirs. On en a ici quelques témoignages de poids: une synthèse sur le passé punique et un relevé de conclusions d'un premier survey d'une équipe tuniso-américaine qui comprend A. Drine et E. Fentress. Le début des fouilles de Meninx, permettant de localiser grosso modo le port et en tout cas des installations utilitaires, paraît prometteur. On si-

gnalera en particulier la découverte des ateliers de pourpre qui ont fait une partie de la richesse et de la réputation de Jerba. Ces prospections enrichiront certainement de manière significative la nouvelle carte archéologique en cours de publication. Je note aussi l'importante contribution sur l'histoire au Moyen-Âge des îles Kerkenna (associées traditionnellement à Jerba par les géographes), qui rend bien compte des progrès sur les localisations et les distances opérés par les géographes arabes et qui complète heureusement les recherches sur le monastère de Fulgence menées il y a cinquante ans et les mises au point plus récentes des géographes sur l'évolution des rivages et des fonds marins.

Dans le cadre du thème général, une section importante a traité des sources antiques et médiévales sur le Maghreb. À côté des études de détail attendues sur les grands auteurs anciens déjà largement exploités comme Strabon, les deux Plin et Ptolémée, on voit se multiplier pour l'Antiquité, surtout en Italie, des recherches sur des témoignages mineurs jusqu'à celui du byzantin Nonnosos. Cette quête de descriptions ou de points de vue sur l'Afrique se prolonge vers le Moyen Âge et les temps modernes, là aussi avec un retour sur des auteurs bien connus comme al Bakri et Léon l'Africain, mais également avec des avancées significatives sur des aspects de détail (la minéralogie dans l'actuelle Tunisie chez les auteurs arabes, la topographie médiévale de la Tunisie centrale, les itinéraires côtiers ou intérieurs au Maroc etc.) ou sur des auteurs moins utilisés comme le géographe vénitien Sauto et le médecin pisan Pagni, ou sur des documents méconnus conservés dans les anciennes collections italiennes et sur les archives des cabinets numismatiques, sans oublier une synthèse sur la connaissance (peu approfondie) de l'Afrique qu'avaient les auteurs allemands de la Renaissance et du XVII^e siècle. On rattachera à cette découverte du Maghreb avant les grandes explorations scientifiques l'étude des sources et des thèmes africains du Salammbô de Flaubert abordée par deux auteurs français et l'intéressante tentative de M. Bouchenaki de ressusciter la capitale éphémère "à l'antique" de l'Émir Abdelkader.

Mais, quand on atteint les XVIII^e et XIX^e siècles, on aborde surtout les premières descriptions scientifiques et la véritable naissance de l'archéologie en Afrique du Nord. Le choix de ce thème historiographique reflète une évolution dans la mentalité des historiens et archéologues contemporains, principalement en Italie et en France. Certes, aucun des pionniers n'avait négligé ses prédécesseurs et la vogue des récits de voyage et d'explorations publiés dans la seconde moitié du XVIII^e siècle et la première moitié du XIX^e siècle, en fait jusque dans les années Quatre-vingts du XIX^e, souvent en plusieurs langues, et dans de nombreux cas illustrés de très belles gravures, prouve l'intérêt du public. Mais, par la suite, l'urgence représentée par le relevé et la sauvegarde de ruines – presque trop abondantes en face des moder-

nisations inévitables – et le caractère spectaculaire des découvertes que livrait la moindre fouille et l'apport, parfois décisif pour l'historien, des dizaines de milliers d'inscriptions ont occulté des témoignages qui paraissent à certains obsolètes. Il y a eu des exceptions notables: je citerai pour l'Algérie Stéphane Gsell qui s'est largement appuyé pour son Atlas archéologique et ses Monuments de l'Algérie sur les inventaires réalisés autour de 1840 par le capitaine Delamare (dont il a publié ce qu'il a appelé le «texte explicatif», en fait des légendes développées) et l'architecte Ravoisié, et sur les publications du XIX^e siècle; pour la Tunisie, Louis Poinssot qui avait une mentalité d'érudit héritée de son père et de son beau-père – presque de «chartiste» pour reprendre une expression qui nous est familière en France à cause de l'École des Chartes – et qui avait rassemblé une bibliothèque sans égale sur la Tunisie antique. Que nos amis d'Italie et d'Angleterre me pardonnent si je fais la part belle à deux de nos prédécesseurs français, mais j'ai trop bien connu les grandes figures italiennes ou anglaises de l'archéologie libyenne pour ne pas savoir que cette curiosité leur était commune.

On m'excusera d'introduire ici une «parenthèse» personnelle. C'est Louis Poinssot qui m'a initié à Tunis en 1954-57, à un moment où les circonstances freinaient l'archéologie de terrain, à cette exploration rétrospective que j'ai ensuite pratiquée, avec une immense curiosité et de la «sympathie» – au sens premier du mot – pour nos devanciers, dans les publications anciennes et les archives pour tous les sites dont j'ai eu à connaître: surtout Sbeitla, Haïdra et, dans une moindre mesure, Kasserine et le quartier nord de Carthage. J'y ai trouvé toujours des indications précieuses, parce que les ruines ou les documents originaux avaient disparu, ou devenues plus «parlantes» après les fouilles, parfois de la documentation de base qui n'avait pas été exploitée (notamment les croquis et les minutes de relevés non destinés à la publication). J'avais espéré lors de l'Indépendance que la tradition d'archives systématiques par site, qu'avait conçues Paul Gauckler et continuées consciencieusement par son successeur à la direction des antiquités de Tunisie Alfred Merlin, soit maintenue ou reprise dans le cadre du nouvel Institut créé à Tunis en 1957 ou de la Mission archéologique française. Je suis persuadé que cet autre érudit qu'était le premier président de l'Institut, H. H. Abdulwahab, aurait été sensible à ce programme, étendu aux archives arabes et ottomanes. En France, un peu plus tard, dès mon élection à la fin des années Soixante du XX^e siècle, j'avais proposé, sans beaucoup de succès, que la vénérable Commission créée au XIX^e siècle dans le cadre du Comité des travaux historiques et scientifiques du Ministère français de l'Éducation nationale «pour la publication des documents archéologiques de l'Afrique du Nord», justifie désormais d'une autre manière son nom en se consacrant à cette tâche pour les nombreux inédits dormant en France dans les archives et collections publiques ou particulières.

Il a fallu, pour que la tendance de la recherche se renverse et pour que naisse, au contraire, une véritable mode de l'histoire de l'archéologie – vogue parfois synonyme de facilité et un peu désordonnée parce que créatrice d'enquêtes parallèles ou concurrentes –, une diminution notable dans les trente dernières années du champ ouvert à l'archéologie de terrain en Afrique du Nord, notamment pour les Français, les Italiens et les Espagnols, et la maturation d'une nouvelle génération de chercheurs – dont certains en revanche ne connaissent guère le terrain (surtout en Algérie, peu accessible en dehors de quelques sites) et parfois ne sont pas assez familiarisés avec les langues anciennes pour aborder aussi l'épigraphie. Cette archéologie rétrospective – qu'on peut appeler, à l'instar de certaines activités économiques, "tertiaire" – se développe souvent à l'initiative des archéologues de la génération précédente désireux de faire travailler leurs étudiants sur l'Afrique du Nord sans pouvoir leur fournir de documentation primaire. Le rôle dans ce renouveau de l'historiographie du Département d'Histoire de Sassari – et notamment d'Attilio Mastino (qui avait montré l'exemple dans les premiers volumes avec ses bibliographies épigraphiques) et de Cinzia Vismara – n'est pas mince, d'une part à cause des sujets de thèse donnés à leurs étudiants (dont on trouvera la liste dans la brochure publiée par le Département sur les recherches africanistes dans les universités italiennes), d'autre part par l'espace généreusement offert à de jeunes travaux nés dans d'autres centres. La généralisation de cette même piste dans les universités européennes et maghrébines fait que ce n'est pas une coïncidence si deux colloques centrés sur le thème (mais avec un spectre géographique limité à la Tunisie pour celui de Toulouse) se sont déroulés presque simultanément à Jerba et à Toulouse.

Pour avoir accompagné cette "montée en puissance" des recherches rétrospectives, par exemple en participant à des jurys de thèse, pour l'avoir encouragée parfois à travers mes propres étudiants français et maghrébins, je ne minimise pas les obstacles, scientifiques et idéologiques. Comment faire comprendre à une génération bien éloignée des difficultés que nous avons nous-mêmes parfois encore rencontrées, les contextes des explorations et des excavations d'autrefois – surtout si elle ne connaît pas le terrain et si elle n'a pas la pratique de la fouille ou du survey –, les circonstances des voyages sans routes dans une nature tourmentée, sous un climat familier des excès, parfois dans l'insécurité, toujours dans la crainte de la maladie (combien sont morts de malaria ou du typhus!)? On aborde aussi avec le XIX^e siècle la période des conquêtes coloniales puis des émancipations: on se heurte donc, des deux côtés de la Méditerranée, au danger des réactions instinctives des générations nourries de sentiments hostiles à ce que représente cette époque. Comment, sans une connaissance intime de l'histoire de ces contrées et de l'évolution des mentalités, éviter les anachronismes en cherchant à com-

prendre, sans bien sûr les adopter, les réactions des autorités et des populations, les préjugés et les priorités des voyageurs européens, les jugements des officiers de la conquête coloniale et des missionnaires, qui ne se posaient pas de questions sur le bien fondé de leur présence et de leur action? Comment, quand on appartient à des peuples autrefois sous tutelle, parvenir à apprécier, à côté des lacunes certaines, le positif des opérations du passé, la volonté – sincère le plus souvent – de sauvegarde du patrimoine, la possibilité pour certains de se sentir porteurs de progrès et les égaux des pionniers et des aménageurs de l'Antiquité? On apprécie à sa juste valeur dans cette perspective l'appel appuyé à l'objectivité de la démarche scientifique du ministre de l'Enseignement supérieur de Tunisie. Il faut expliquer aussi à nos étudiants pourquoi les archéologues les plus fameux, comme Cagnat et la plupart des directeurs des antiquités de la Tunisie, d'Algérie, du Maroc, pratiquant volontiers encore dans la première moitié du XX^e siècle, comme dit P. Salama, la «chasse aux trésors», préféraient nettement les inscriptions et les mosaïques à l'architecture et en tout cas à la céramique, qui allait directement à la décharge quand elle n'était ni décorée ni inscrite, montrer pourquoi l'archéologue, souvent unique dans chaque pays, longtemps dépourvu d'assistance technique – en particulier pour les relevés –, ne pouvait être sur tous les chantiers en même temps, publiait peu les monuments, surtout les plus «communs» (les maisons et les nécropoles), pourquoi les bons plans sont si rares et les photographies, souvent médiocres, quand elles existent; il faut expliquer encore sans passion l'arrière-plan idéologique et technique des grandes opérations de dégagement et de «restauration» menées au détriment de la stratigraphie, notamment des périodes plus récentes, surtout en Tripolitaine et en Algérie, sous la conduite d'architectes avides de montrer vite des villes entières, autant que possible avec leurs élévations.

Dans la séquence imposante des travaux rassemblés ici, on est quelque peu rassuré quand on voit les progrès effectués, non seulement dans la connaissance des hommes et des travaux du passé, mais aussi dans l'interprétation. J'ai été heureux de lire sous la plume d'un auteur que j'avais critiqué, à ses débuts dans ce type de recherche, pour des jugements rapides ou anachroniques, présenter en introduction une déclaration de principe prêchant l'objectivité et développer ensuite des appréciations fort nuancées et, à mon avis, justes sur l'action de l'armée d'Algérie. D'autres échos des débats de Jerba sur le même sujet montrent cependant que cette recherche difficile du recul nécessaires doit continuer. Il est certes assez facile de dresser (grâce d'ailleurs aux relevés scrupuleux de l'époque) la liste des destructions dues à la colonisation et à l'utilisation des ruines ou des pierres pour l'infrastructure et les fortifications. Mais quel pays riche en vestiges antiques ne pourrait pas établir des listes semblables pour des périodes plus récentes où les circonstances étaient, toutes proportions gardées, analogues mais les insti-

tutions patrimoniales, bien établies ou mieux averties? En sens contraire, l'hommage à l'œuvre méritoire des "grands archéologues" du Maroc sous mandat français et espagnol ne doit pas masquer les lacunes de leurs méthodes et de leurs publications, et quelques erreurs graves d'interprétation, par exemple dans la chronologie et l'identifications des monuments de Lixus.

Naturellement, on relève certains manques. D'abord dans la liste des travaux précédents, parce que l'enquête n'a pas été assez complète ou qu'on a tendance parfois à minimiser l'apport des prédécesseurs. Je ne citerai que quelques exemples: quand un de nos orateurs, à qui on doit une recherche précieuse sur l'apport des sources arabes, déclare qu'il a été frappé par l'absence de travaux sur l'histoire de l'archéologie au Maroc, il ne tient pas compte d'une thèse qui portait justement sur ce sujet¹. Il est d'ailleurs aussitôt démenti par l'abondance des études de ses compatriotes et de spécialistes français et espagnols, où domine une bibliographie massive (dont on regrettera cependant le classement trop facile par ordre alphabétique des auteurs, sans indexation) rassemblée par deux spécialistes qui examinent par ailleurs avec scrupule deux aspects de la découverte du territoire. On aurait souhaité qu'une notice – en soi prometteuse – sur les précurseurs de l'archéologie tunisienne au début du XIX^e siècle, qui exploite surtout les manuscrits d'Humbert et Borgia conservés au Musée de Leyde, mentionne dès le départ l'intérêt de Louis et Claude Poinssot pour ces personnalités et le travail de défrichage qu'avait effectué dans les années Soixante notre ami J. W. Salomonson, au moment où lui-même était conservateur à ce musée. Les études sur Carbuccia et sa carte archéologique de la subdivision de Batna ne tiennent pas assez compte pour leur part des travaux préliminaires de M. Janon, le spécialiste de Lambèse, qui avait "redécouvert" à l'Institut de France et fait reproduire le manuscrit pour son laboratoire d'Aix-en-Provence et auquel je m'étais associé pour publier une notice de Carbuccia et des plans inédits sur l'église d'Hr Guesseria au Nord de Timgad (avec une introduction sur la personnalité de l'auteur). De même, pour l'œuvre du capitaine Delamare, outre Gsell déjà nommé, les conservateurs du Louvre qui ont recueilli – sans enthousiasme sur le moment – sa "collection" n'ont pas manqué de la cataloguer avec soin, tant à l'époque que dans les années Soixante-dix (ces derniers catalogues, que j'avais dirigés, sont encore inédits), en se référant naturellement aux documents manuscrits accessibles et aux dessins originaux. On m'excusera de signaler encore à tel érudit anglais qui a étudié les voyages de Shaw à propos de sa visite à Sbeitla que ce site est

1. Thèse, il est vrai inédite, soutenue sous la direction de R. Rebuffat et sous ma présidence, par Mme Arnaud-Portelli en 1991. Je connais aussi d'autres thèses sur l'archéologie des militaires qui ont été préparées notamment à Paris sous la direction de Ph. Brunet et qui ne sont pas citées dans les travaux rassemblés ici.

l'un de ceux où l'apport personnel de chaque voyageur a été le plus soigneusement analysé.

En deuxième lieu, malgré des lacunes comblées, le panorama des recherches sur ces visiteurs et archéologues amateurs des XVIII^e et XIX^e siècles est encore loin d'être complet: on attend des éditions ou rééditions – commentées avec les moyens et les connaissances modernes – des descriptions déjà publiées (Shaw, Peyssonnel, Desfontaines, Pücker-Muskau, Temple, Pellissier, Guérin etc.), et surtout une édition de l'auteur le plus abondant, le mieux informé et le plus précis du XVIII^e siècle, le Père de la Merci Gimenez (orthographié à l'époque Ximenez) qui a séjourné à Alger et à Tunis, et dont seuls quelques passages (pour Sbeïla et Dougga par exemple) ont fait l'objet d'une publication véritable. Ce vrai savant est parfois cité par des "voyageurs" contemporains dont les récits ont été édités et qui avaient consulté ses manuscrits circulant à Tunis dans la colonie européenne, mais un sondage m'avait prouvé autrefois que c'était souvent lui qui était pillé anonymement par des auteurs peu scrupuleux avides de nourrir leurs rapports et qui inventaient, à l'instar de Peyssonnel, des itinéraires fantaisistes pour se faire valoir.

En face de cet ensemble imposant de recherches sur les auteurs antiques ou médiévaux et les découvreurs du passé, où le Maroc occupe, pour la première fois, une place très importante, le groupement plus traditionnel de synthèses, d'études et de documents de première main sur l'Afrique du Nord paraît un peu moins abondant par rapport aux précédentes sessions. L'épigraphie y tient toujours une place de choix et l'apport des nombreuses inscriptions latines d'Afrique du Nord attire de nouveaux chercheurs dans tous les pays. Si moins de fouilleurs ont parlé des sites de Tunisie en dehors de Jerba (sans que la matière s'amenuise, bien au contraire!), plus ont traité de ceux du Maroc. Au total, si on ajoute le groupe des communications "sardes" et celle consacrée à la Sicile, le dépouillement de ces volumes retiendra encore pendant de nombreuses heures spécialistes et bibliographes, qui disposent déjà, heureusement, d'indices détaillés pour les dix premiers tomes (puis dans chacun des tomes de XI à XIII). Est-ce un présage pour atteindre d'ici une dizaine d'années la vingtième édition de L'Africa romana? À l'aube de l'an 2000, on fait des vœux pour ces prochains vicennalia à Attilio Mastino, à ses collaborateurs de Sassari et de Rome et à ses associés du Maghreb: ils ont, ensemble, bien mérité de nos études.

Paris, 31 décembre 1999.

NOËL DUVAL

XIII Convegno internazionale di studio su
«L’Africa romana»

Geografi, viaggiatori, militari nel Maghreb:
alle origini dell’archeologia nel Nord Africa

Djerba, 10-13 dicembre 1998, Hotel Djerba Plaza

con il patrocinio del Ministro per gli Affari Esteri,
dell’Association Internationale d’Épigraphie Grecque et Latine
e dell’Institut National du Patrimoine (Tunis)

Calendario dei lavori

Giovedì 10 dicembre, ore 16,00, Plaza conference room.

Presiede Boubaker Ben Fraj.

- *Saluto* di BOUBAKER BEN FRAJ Direttore Generale dell’Institut National du Patrimoine.
- *Saluto* di ATTILIO MASTINO, Pro-rettore dell’Università degli Studi di Sassari.
- *Saluto* di S.E. ARMANDO SANGUINI, Ambasciatore d’Italia.
- *Saluto* dell’on.le BENEDETTO BALLERO, Assessore alla Pubblica Istruzione della Regione Autonoma della Sardegna.
- Firma dell’Accordo di cooperazione tra l’Institut National du Patrimoine e l’Università di Sassari (*Uchi Maius*).
- *Saluto* di S.E. ABDELBAKI HERMASSI, Ministro della Cultura.

Presiedono Attilio Mastino ed Hédi Slim.

- *Intervento introduttivo* di RAIMONDO ZUCCA (Sassari): *Geografi, viaggiatori, militari: alle origini dell’archeologia nel Nord Africa*.
- *Intervento* di AHMED SIRAJ a nome di AOMAR AKERRAZ (Rabat), che presenta il volume: *L’Africa romana XII* (Olbia 1996), a cura di M. KHANOUSSI P. RUGGERI, C. VISMARA, EDES, Sassari, 1998.
- *Intervento* di ANTONIO SARTORI (Milano), che presenta il volume: *Uchi Maius I*.
- *Intervento* di AHMED M’CHAREK (Tunis), che presenta il volume *Dougga. (Thugga). Études épigraphiques*.
- *Intervento* di ATTILIO MASTINO (Sassari), che presenta il volume di R. ZUCCA, *Insulae Baliares. Le isole Baleari sotto il dominio romano*.
- *Intervento* di GIOVANNA SOTGIU (Cagliari), che presenta il volume di G. TORE, *Lezioni su Karales punico-romana*, a cura di G. Sotgiu e di A. Stiglitz, Cagliari 1998.

- *Intervento* di RAIMONDO ZUCCA (Sassari), che presenta il volume di A. SANCIU, *Una fattoria di età romana nell'agro di Olbia*, Sassari 1998.
- *Intervento* di RAIMONDO ZUCCA (Sassari), che presenta il volume di G. NIEDDU, *Le terme e le ville rurali in Sardegna*, Oristano 1988.
- *Intervento* di RAIMONDO ZUCCA (Sassari), che presenta il volume di P. G. SPANU, *La Sardegna bizantina*, S'Alvure, Oristano 1988.
- *Intervento* di ALAIN BRESSON (Bordeaux), che presenta il CD-ROM delle *Inscriptiones Sardiniae* (C. CAZZONA, L. GUIDO, F. MICHEL, L. PAZZOLA, P. RUGGERI, D. SANNA, R. SANNA, sotto la direzione di A. BRESSON, A. MASTINO e J.-M. RODDAZ).

Giovedì 10 dicembre, ore 18,30, Plaza conference room.

Comunicazioni su Djerba:

- JENINA AKKARI-WEREIMMI (Tunis): *La toponymie dans l'île de Djerba à partir des textes et des cartes anciennes et modernes* (testo non pervenuto);
- SADOK BEN OMRANE (Tunis): *Djerba à l'époque punique* (testo non pervenuto);
- ELIZABETH FENTRESS (Rome): *The Jerba Survey: Settlement in the Punic and Roman Periods*;
ALI DRINE (Tunis): *Les fouilles de Meninx. Résultats des campagnes de 1997 et 1998*;
SERGIO FONTANA (Roma): *Un "immondezzaio" di VI secolo da Meninx: la fine della produzione di porpora e la cultura materiale a Gerba nella prima età bizantina*;
- RENATA HOLOD (Pennsylvania): *Djerba au Moyen Age et la chronique d'El Tijani* (testo non pervenuto);
- VITTORIO MORABITO (Catania): *Les Sciliens à Djerba: quelques pages peu connues d'histoire militaire* (comunicazione non svolta).

Giovedì 10 dicembre, ore 20, TV-room.

- Inaugurazione della mostra fotografica: *La fine della città romana di Uchi Maius e l'insediamento islamico* (S. GELICHI, M. MILANESE).
- Cena offerta da S.E. il Ministro della Cultura. Spettacolo musicale.

Venerdì 11 dicembre, ore 8,30, Plaza conference room:

Sezione 1: Geografi, viaggiatori, militari nel Maghreb: alle origini dell'archeologia nel Nord Africa.

Presiedono Nacéra Benseddik e Jean-Michel Roddaz.

- MAURICE EUZENAT (Aix-en-Provence): *La Commission d'Afrique du Nord et son rôle dans la recherche archéologique au Maghreb* (testo non pervenuto);
- PIERRE SALAMA (Paris): *La chasse aux trésors dans le Maghreb classique* (testo non pervenuto);
- JOHANNES IRMSCHER (Berlin): *L'Africa settentrionale nell'opera di Costantino Porfirogenito*;
- OLIVIER DEVILLERS (Montpellier): *Regards romains sur les autels des frères Philènes* (testo scritto);
- GUADALUPE LÓPEZ MONTEAGUDO (Madrid): *Perseo, viajero a Occidente. Documentos musivos* (testo scritto);
- GIOVANNI MARGINESU (Sassari): *Il passaggio in Libye nelle tradizioni intorno agli Argonauti* (testo scritto);
- RAMÓN TEJA (Cantabria-Santander): *El descubrimiento de Libia por un viajero antiguo: Sinesio de Cirene y su Epístola 5 odepórica* (comunicazione non svolta);
- GABRIELLA OTTONE (Asti): *Problemi relativi alla conoscenza della topografia nord-africana nel Περὶ Λιβύης di Mnasea*;
- GABRIELLA VANOTTI (Milano): *La Libye nelle Storie di Filisto*;
- GIUSEPPE MARIOTTA (Firenze): *Posidonio e Sallustio*, Iug. 17-19;
- ADALBERTO MAGNELLI (Firenze): *La descrizione della costa cartaginese e la posizione della Sicilia nei Geographikà di Strabone: in margine a XVII 3, 16*;
- SERENA BIANCHETTI (Firenze): *I Lotofagi nella tradizione antica: geografia e simmetria* (testo scritto);
- MICHELE R. CATAUDELLA (Firenze): *Procopio, l'Africa e la "scienza" geografica* (testo scritto);
- VITO A. SIRAGO (Bari): *Roma e la via oceanica per l'India* (testo scritto);
- LINDA-MARIE GÜNTHER (München): *Reisende und Pilger in der nordafrikanischen Hagiographie*;
- GABRIELE MARASCO (Viterbo): *Un viaggiatore e diplomatico bizantino in Africa al tempo di Giustiniano: Nonnos* (testo scritto);
- EDWARD LIPÍŃSKI (Bruxelles): *Vestiges puniques chez al-Bakrî* (testo scritto);
- AHMED M'CHAREK (Tunis): *Al-Bakrî et la toponymie de la Byzacène centrale*;
- VANNI BELTRAMI (Chieti): *Conoscenze sul mondo dei Tubu in età precoloniale*;
- GIUSEPPE CONTU (Sassari): *La Sardaigne dans les sources arabes* (testo non pervenuto);
- FOUAD ESSAADI (Tunis): *La minéralogie dans les sources arabes du Moyen Âge: le cas de la Tunisie* (comunicazione non svolta);
- HABIB BAKLOUTI (Tunis): *Eau et monuments hydrauliques d'Afrique antique dans les écrits des géographes et auteurs arabes* (comunicazione non svolta);
- PAOLA RUGGERI (Sassari): *Petrarca e l'Africa* (comunicazione non svolta);
- FEDERICO CRESTI (Catania): *L'età preislamica del Maghreb nella Descrizione dell'Africa di Giovanni Leone Africano*;

- PIERRE MORIZOT (Paris): *Contribution de la Geografia de Livio Sanuto à la connaissance de l'Afrique*;
- VÉRONIQUE KRINGS (Liège): *À propos de Franz Cumont et de l'Afrique du Nord* (testo scritto);
- GIOVANNI SALMERI (Pisa): *L'attività di Biagio Pace in Africa* (comunicazione non svolta);
- KONRAD VÖSSING (Düsseldorf): *A. Stiflers Nouvelle Abdias (1843) und das römische Nordafrika* (testo scritto);
- WOLFGANG KUHOFF (Augsburg): *La ricerca tedesca sull'Africa antica dal Rinascimento al XVIII secolo*;
- DAVID MATTINGLY (Leicester): *Partial Observers. Early European Travelers in Fezzan (southern Libya)* (comunicazione non svolta).

Discussione:

- sulla comunicazione Salama: FEDERICO CRESTI (Catania), JEAN-PIERRE DARMON (Parigi), JEAN-MICHEL RODDAZ (Bordeaux);
- sulla comunicazione Cresti: JEAN-MICHEL RODDAZ (Bordeaux);
- sulla comunicazione Beltrami: JEAN-MICHEL RODDAZ (Bordeaux);
- sulla comunicazione M'Charek: FEDERICO CRESTI (Catania).

Venerdì 11 dicembre, ore 8,30, Commission room:

Sezione II: Relazioni del Nord Africa con le altre province.

Presiedono Zeïneb Benzina Ben Abdallah e André Laronde.

- HEIKKI SOLIN (Helsinki): *Appunti sulla presenza di africani a Roma* (comunicazione non svolta);
- RAHMOUNE EL HOUCINE (Mohammedia): *L'Afrique du Nord dans ses rapports avec les provinces occidentales de Rome* (testo scritto);
- ISABELLA BONA (Genova): *Conoscenze geografiche dell'Africa del Nord negli scrittori latini di età imperiale* (testo scritto);
- NOUREDDINE TLILI (Toulouse): *La place de l'Afrique romaine dans la législation impériale en matière d'éducation et de culture*;
- ALESSANDRO CRISTOFORI (Bologna): *Egiziani nelle province romane dell'Africa*;
- CLAUDIA PERASSI (Milano): *Lybia e Mauretania nella monetazione romana* (comunicazione non svolta);
- JOHANNES EINGARTNER (Augsburg): *Bemerkungen zur Funktion römischer Tempel am Beispiel des Isisheiligtums in Sabratha und des sogenannten Serapeion in Ephesos*;
- JOAN GÓMEZ-PANTOJA (Alcalá de Henares): *Tesseræ hospitales: Italia, Africa e Hispaniae* (comunicazione non svolta);
- JOAN GÓMEZ PALLARÈS (Barcelona): *Saggio di sistemazione delle iscrizioni*

- su mosaico del mondo romano (sulla base dell'Africa Proconsularis e dell'Hispania);*
- LUIS A. GARCÍA MORENO (Alcalá de Henares): *Relaciones entre el Africa y la Península Ibérica en los siglos II y I a.C.* (testo non pervenuto);
 - MARC MAYER (Barcelona): *Manufacturados escultóricos de Chemtou en Hispania*;
 - LLUÍS PONS PUJOL (Barcelona): *La economía de la Mauretania Tingitana y su relación con la Baetica en el Alto Imperio*;
 - ALI OUAHIDI (Meknès): *Volubilis et la Bétique. Relecture de quelques données archéologiques* (testo non pervenuto);
 - JOSÉ D'ENCARNAÇÃO (Coimbra): *L'Africa e la Lusitania: trois notes épigraphiques*;
 - ELIZABETH DENIAUX (Nanterre): *L'importation d'animaux d'Afrique à l'époque républicaine et les relations de clientèle*;
 - FRANCO BOCCHIERI, FRANCA MASELLI SCOTTI (Trieste): *Rapporti tra i mosaici nord-africani e quelli tardo-antichi di Aquileia: i pavimenti musivi cristiani, aspetti iconografici e metodologie di conservazione* (comunicazione non svolta);
 - FULVIA CONDINA, DANIELE FORABOSCHI (Milano): *Africa-Brescia: andata e ritorno? Ancora su Silio Aviola* (testo scritto);
 - RAIMONDO ZUCCA (Sassari): *Sufetes civitatum Africae et Sardiniae* (comunicazione non svolta);
 - ANNA MARIA COLAVITTI, CARLO TRONCHETTI (Cagliari): *Nuovi dati sulle mura puniche di Sant'Antioco (Sulci)*;
 - LAURENT CALLEGARIN (Lons): *La Maurétanie de l'ouest et Rome au 1^{er} siècle av. J.-C.: approche amphorologique* (testo scritto);
 - JOSÉ REMESAL RODRIGUEZ (Barcelona): *Monte Testaccio: las novedades relativas al tema de las ánforas africanas* (comunicazione non svolta);
 - ALBERTO CIOTOLA (Trento): *I rifornimenti di ceramica africana a Roma e ad Ostia tra IV e VII secolo d.C. Analisi comparata di alcuni contesti* (testo scritto);
 - ENZA CILIA PLATAMONE (Caltagirone): *Il patrimonio storico-culturale di età romana imperiale: le ville rurali e costiere in Sicilia. Primi dati della ricerca* (testo scritto);
 - L. PLANTALAMOR MASSANET, G. TANDA, C. DEL VAIS, A. DE PALMAS, G. MARRAS (Minorca-Sassari): *Cap de Forma (Minorca): la navigazione nel Mediterraneo occidentale dall'età del Bronzo all'età del Ferro* (testo scritto);
 - JUAN JOSÉ SEGUÍ, CONCHA FALOMIR, JOSÉ MANUEL MELCHOR (Valencia): *La cerámica norteafricana de la Torre de Benaduf (Valencia, España)* (testo scritto);
 - MAUDILIO MORENO ALMENARA (Córdoba): *Un basurero tardío de cerámica romana en el sector ocupado por el templo de la C/ Claudio Marcelo (Córdoba)* (comunicazione non svolta);
 - DARÍO BERNAL CASASOLA (Madrid): *El taller alfarero de la Venta del Car-*

- men (Los Barrios, Cádiz): producción anfórica y economía de la Babía de Algeciras en época romana altoimperial* (comunicazione non svolta);
- GRAZIELLA CONTI (Genova): *Influssi architettonici dalla Tunisia alla Dalmazia* (testo scritto);
 - ANTONIO CHAUSA (Santa Cruz de Tenerife): *El sacerdos maior de Lambaesis* (testo scritto);
 - KRISTINA JURKIN-DZIN (Pola): *L'anfora, come mezzo di comunicazione tra Nord Africa e Istria in età romana* (comunicazione non svolta);
 - CHARALAMBOS BAKIRTZIS (Thessaloniki): *Un miracle de Saint Démétrius de Thessalonique au Maghreb*;
 - ROSSELLA PERA (Genova): *Una moneta con contromarca vandalica dagli scavi di Genova* (comunicazione non svolta);
 - FRANCISCA CHAVES TRISTÁN, ENRIQUE GARCÍA VARGAS, EDUARDO FERRER ALBELDA (Sevilla): *Sertorio: de Africa a Hispania*.

Discussione:

- sulla comunicazione Tili: ANDRÉ LARONDE (Paris), WOLFGANG KUHOFF (Augsburg), ZEÏNEB BEN ABDALLAH (Tunis);
- sulla comunicazione Pons: MARC MAYER (Barcelona);
- sulla comunicazione Ouhaïdi: LUIS PONS (Barcelona), MARC MAYER (Barcelona), JOAN GÓMEZ PALLARÈS (Barcelona), MOHAMED MAJDOUB (Mohammédia), MOHAMMED MAKDOUN (Meknès), JEAN-PIERRE LAPORTE (Paris).
- sulla comunicazione Deniaux: MARC MAYER (Barcelona), JOAN GÓMEZ PALLARÈS (Barcelona), MOHAMED MAJDOUB (Mohammédia), PIERRE SALAMA (Paris).

Venerdì 11 dicembre, ore 9,00:

- Escursione al mercato di Midoun a Djerba, per Gallala (villaggio di ceramisti), Henchir Bourgou (mausoleo libico-punico), Houmet Suk (Bordj), sito dell'antica *Meninx*, sinagoga e moschee di Djerba.

Venerdì 11 dicembre, ore 15,00, Plaza conference room:

Sezione 1: Geografi, viaggiatori, militari nel Maghreb: alle origini dell'archeologia nel Nord Africa.

Presiedono René Rebuffat e Mounir Bouchenaki.

- ANDRÉ LARONDE (Paris): *I viaggiatori francesi in Libia* (testo non pervenuto);
- MARIO LUNI (Urbino): *I viaggiatori alle origini dell'archeologia in Cirenaica* (comunicazione non svolta);

- EMANUELA FABBRICOTTI (Chieti): *Asbby e la Libia* (comunicazione non svolta);
- LIVIO ZERBINI (Sermide): *Fra archeologia, diplomazia e imprevisti. L'approccio di Halbherr alla Libia* (testo scritto);
- MASSIMILIANO MUNZI (Roma): *Soldati e coloni italiani in Tripolitania nel segno di Roma: tra archeologia e propaganda* (comunicazione non svolta);
- SERENA ENSOLI (Roma): *Un rilievo disperso visto da Smith e Porcher sulla Terrazza della Fonte di Apollo a Cirene* (comunicazione non svolta);
- M'HAMED FANTAR (Tunis): *Pionniers de l'archéologie tunisienne* (testo non pervenuto);
- NABIL KALLALA (Tunis): *Archéologie, explorateur et occupants en Tunisie: quels rapports?* (comunicazione non svolta);
- ADA GUNNELLA, MARIA ANTONIETTA GIUA (Firenze): *Agli albori della ricerca antiquaria in Tunisia: Giovanni Pagni (1634-1676), archeologo e medico pisano nel Granducato mediceo* (testo scritto);
- IAN M. BARTON (Caredigion): *An Oxford Don in Tunisia: Thomas Shaw at Sufetula (1727)*;
- GIOVANNI DI STEFANO (Camarina): *Un gesuita siciliano a Cartagine nel secolo scorso. Appunti di viaggio nell'Africa settentrionale di Giorgio Maria Ciaceri*;
- JACQUES DEBERGH (Bruxelles): *L'aurore de l'archéologie à Carthage au temps d'Hamouda bey et de Mahmoud bey (1782-1824): Frank, Humbert, Carroni, Gierlew, Borgia*;
- MARIA LUISA UBERTI (Bologna): *Stele ed epigrafi cartaginesi nella collezione ottocentesca di Carlo Venturini* (testo scritto);
- NAÏDÉ FERCHIOU (Tunis): *Monuments antiques de Tunisie et dessins de voyageurs du passé: quelques réflexions* (comunicazione non svolta);
- JOHN LUND (Kobenhavn): *C.T. Falbe's Predecessors: the First Danish Contributions to the Archaeological Expoloration of Tunisia* (comunicazione non svolta);
- JEAN-PIERRE DARMON (Parigi): *Le Capitaine Prudhomme, militaire archéologue en Tunisie au début du protectorat* (testo non pervenuto);
- SYLVIE CROGIEZ, OLIVIER HOTTOT (Rouen): *Les collections carthaginoises du Musée des Antiquités de Rouen* (testo scritto);
- CLAUDE BRIAND-PONSART (Rouen): *Gustave Flaubert à la découverte de Carthage. Note préliminaire* (con proiezione di video-cassetta);
- SERGE LANCEL (Meylan): *Flaubert à Carthage: de la chose vue à l'élaboration romanesque* (comunicazione non svolta);
- LORENZO BRACCESI (Venezia): *Romanzo popolare e penetrazione europea in area maghrebina* (comunicazione non svolta);
- MARIA LUCIA MANCA (Sassari): *Le antichità romane nel Voyage di Victor Honoré Guérin* (testo scritto);
- ANDREA SARTORI (Milano): «...et à propos des médailles de l'Afrique...» *La corrispondenza tra il Gabinetto Numismatico di Brera e Kristian Falbe, console di Danimarca a Tunisi (1832-47)*;

- RITA ESPOSITO (Cagliari): *Le prime spedizioni “scientifiche” ad Utica fra immaginario e archeologia*;
- HÉDI SLIM (Tunis): *Les militaires à la découverte d’El Jem*;
- SOPHIE SAINT-AMANS (Bordeaux): *Pour une histoire de l’exploration de Thugga. Le voyage de Gabriel Denis Dupont (1744)*;
- MICHÈLE BLANCHARD-LEMÉE (Paris): *De l’exploration archéologique de la Tunisie aux collections de mosaïques: le rôle des officiers français (1882-91)* ;
- POL TROUSSET (Aix-en-Provence): *Voyageurs et militaires à la découverte archéologique du Sud tunisien (1850-1914)*;
- MARIANGELA SAU (Sassari): *La “scoperta” di Thuburbo Maius* (testo scritto);
- MARIA ANTONIETTA MONGIU (Cagliari): *Lesà dalla descriptio di Giovanni Fara alle evidenze dello scavo archeologico* (comunicazione non svolta).

Discussione:

- sulla comunicazione Barton: AZEDINE BESCHAOUCH (Paris);
- sulla comunicazione Darmon: CINZIA VISMARA (Cassino);
- sulla comunicazione Briand-Ponsart: PIERRE SALAMA (Paris), AZEDINE BESCHAOUCH (Paris), HABIB BEN HASSEN (Tunis), RENÉ REBUFFAT (Paris);
- sulla comunicazione Blanchard-Lemée: SERGIA ROSSETTI FAVENTO (Trento), JEAN-PIERRE DARMON (Parigi), HABIB BEN HASSEN (Tunis);
- sulla comunicazione Troussset: PIERRE MORIZOT (Paris), MONIQUE DONDIN-PAYRE (Paris), JEAN-PIERRE LAPORTE (Paris).

Omaggio a Pierre Salama:

Interventi di MOUNIR BOUCHENAKI (Paris), AZEDINE BESCHAOUCH (Paris) e RENÉ REBUFFAT (Paris).

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

Venerdì 11 dicembre, ore 15,00, Commission room:

Sezione IV: Aspetti generali, istituzionali, storici.

Presiedono Ahmed Siraj e José d’Encarnaçao.

- ABDERRAZAK EL ASRI (Rabat): *Les autels représentés sur les bas-reliefs de Volubilis: réalité ou fiction?* (testo non pervenuto);
- MOHAMMED MAKDOUN (Meknès): *La maison de Dionysos et des quatre saisons et la maison au Bain des nymphes à Volubilis: problèmes de mitoyennité et de chronologie*;
- MOHAMED MAJDOUB (Mohammédia): *Octavius et la Maurétanie*;
- SAMIR AOUNALLAH (Tunis): *Recherches archéologiques à Sidi Khlifa, Pheradi Maius (Tunisie)* (testo non pervenuto);
- FATHI BEN ABED (Tunis): *L’urbanisme romain en Afrique: les récentes découvertes à Uthina et à Zama* (comunicazione non svolta);

- LOFTI RAHMOUNI (Tunis): *Trouvailles monétaires inédites de Tunisie* (comunicazione non svolta);
- MICHAEL MACKENSEN, *Les castra hiberna de la legio III Augusta à Ammaedara/Haïdra*;
- ALESSANDRO TEATINI, *Nuovi dati sulla decorazione architettonica di Uchi Maius: le cornici e le mensole* (testo scritto);
- AMEL SOLTANI (Algeri): *A propos du trésor monétaire punique de Bougie (Algérie)*;
- NAÏMA ABDELOUEHAB, NAÏMA SMATI (Alger): *La redécouverte d'une mosaïque de Vénus au Musée des Antiquités d'Alger*;
- RACHID BOUZIDI (Chefchaouen): *Nouvelle maison romaine de Volubilis*;
- ABDELMOHCIN CHEDDAD (Tanger): *Notes sur quelques sites archéologiques du Nord marocain*;
- GIOVANNI ALBERTO CECCONI (Firenze): *Donatismo e antidonatismo in Agostino alla luce dei sermoni "Dolbeau"*;
- HASSAN LIMANE (Rabat): *Les fouilles de Volubilis* (testo non pervenuto);
- FABIOLA SALCEDO GARCÉS (Madrid): *La crátera de Tingad: iconografías del dionisismo en Africa*;
- SANTIAGO MONTERO (Madrid): *La conquista de Mauretania y el milagro de la lluvia del año 43 d.C.*;
- IDA MASTROROSA (Trento): *Storie di delfini sulle coste africane: mirabilia o conoscenze zoologiche?* (Plin., *nat.* IX, 26; Plin., *epist.* IX, 33) (testo scritto);
- ADNAN LOUHICHI (Tunis): *La céramique islamique de Dougga* (comunicazione non svolta).

Discussione:

- sulla comunicazione Majdoub: MOHAMMED MAKDOUN (Meknès);
- sulla comunicazione Makdoun: ELIANE LENOIR (Parigi) e HASSAN LIMANE (Rabat);
- sulla comunicazione Aounallah: ABDELAZIZ BELFAÏDA (Kénitra);
- sulla comunicazione Abdelouahab, Smati: MOHAMED MAJDOUB (Mohammédia), MOHAMMED MAKDOUN (Meknès), HASSAN LIMANE (Rabat), JOSÈ D'ENCARNAÇÃO (Coimbra).
- sulla comunicazione Bouzidi: MOHAMMED MAKDOUN (Meknès), HASSAN LIMANE (Rabat);
- sulla comunicazione Aldelmohcim: MOHAMMED MAKDOUN (Meknès), HASSAN LIMANE (Rabat), ABDELAZIZ EL KHAYARI (Rabat), ELIANE LENOIR (Parigi) e AHMED SIRAJ (Mohammédia).

Venerdì 11 dicembre, ore 16,30, TV-room:

- Riunione PETRAE (JEAN-MICHEL RODDAZ, ALAIN BRESSON, FRANÇOIS MICHEL).
- Cena offerta dal Sig. Sindaco di Midoun. Spettacolo.

Sabato 12 dicembre, ore 8,30, Plaza conference room:

Sezione I: Geografi, viaggiatori, militari nel Maghreb: alle origini dell'archeologia nel Nord Africa.

Presiedono Maurice Euzennat e Pierre Salama.

- NOËL DUVAL (Paris): *Les expéditions de Cagnat et Saladin dans le Centre et le Sud de la Tunisie* (comunicazione non svolta);
- JOËLLE NAPOLI, XAVIER BONIFACE (Sceaux): *Lecture de Jean Baradez, Fossatum Africae*;
- FAOUZI MAHFOUDH (Tunis): *L'archipel des Kerkéna au Moyen Âge d'après les géographes arabes et les données archéologiques*;
- PATRIZIA CALABRIA (Roma): *I ritrovamenti monetari effettuati in Tunisia nei resoconti di viaggiatori e militari* (comunicazione non svolta);
- PHILIPPE PERGOLA (Roma): *Enrico Josi e l'Africa cristiana* (comunicazione non svolta);
- CHARENE CHAFIA (Chéraga): *Les militaires et l'archéologie de l'Afrique du Nord* (comunicazione non svolta);
- MOUNIR BOUCHENAKI (UNESCO-Alger): *Tagdempt, capitale éphémère de l'Emir Abd-el-Kader, à travers les récits des militaires et des prisonniers* (testo scritto);
- JEAN-PIERRE LAPORTE (Paris): *Exploration archéologique de la Kabylie du Djurjura (Algerie)*;
- MONIQUE DONDIN-PAYRE (Paris): *L'Armée d'Afrique face à l'Algérie romaine: enjeux idéologiques et contraintes pratiques d'une œuvre scientifique au XIX^e siècle* (testo scritto);
- DANIEL NORDMAN (Parigi): *Expédition, géographie et archéologie dans l'exploration scientifique de l'Algérie (vers 1840-1860)* (comunicazione non svolta);
- ANNIE ARNAUD (Nice): *L'exploration archéologique de l'Afrique du Nord: Adrien Berbrugger en Algérie* (comunicazione non svolta);
- SALVATORE BONO (Perugia): *Alcuni viaggiatori italiani in Algeria nel XIX secolo: Vincenzo Calza e Giacinto Amati* (comunicazione non svolta);
- ANNA PASQUALINI (Roma): *I "timidi passi" della ricerca archeologica italiana in Algeria: l'opera di Giocondo Toscani*;
- NACÉRA BENSEDDIK (Alger): *L'Armée française en Algérie: «Parfois détruire, souvent construire»*;
- MARÍA LUZ NEIRA JIMÉNEZ (Madrid): *Las expediciones de la primera mitad del siglo XIX al Norte de Africa. Su contribución al descubrimiento y estudio de los mosaicos romanos* (testo scritto).

Discussione:

- sulla comunicazione Napoli: MAURICE EUZENNAT (Paris) e PIERRE SALAMA (Paris);

- sulla comunicazione Mahfoudh: ABDELHAMID BARKAOUI (Sfax) e PIERRE SALAMA (Paris);
- sulla comunicazione Laporte: MAURICE EUZENNAT (Paris) e NACÉRA BENSEDDIK (Alger);
- sulla comunicazione Pasqualini: FEDERICO CRESTI (Catania);
- sulla comunicazione Benseddik: PIERRE SALAMA (Paris), PIERRE MORIZOT (Paris), POL TROUSSET (Aix-en-Provence), MONIQUE DONDIN-PAYRE (Paris), AHMED M'CHAREK (Tunis), MAURICE EUZENNAT (Paris), AZAÏEZ ANTIT (Sousse) e JEAN-PIERRE LAPORTE (Paris).

Sabato 12 dicembre, ore 8,30, Commission room:

Sezione III: Nuovi rinvenimenti epigrafici.

Presiedono Angela Donati e Pol Troussset

- LUCIO TROIANI (Pavia): *Per una nuova interpretazione del Decreto della comunità giudaica di Berenice* (comunicazione non svolta);
- FADEL ALI MOHAMMED, JOYCE REYNOLDS (Cambridge): *Recently-discovered Christian inscriptions in Cyrenaica* (testo scritto);
- FILIPPO CANALI DE ROSSI (Roma): *Menzione di un principe tolemaico in una iscrizione bilingue di Cirene?* (testo scritto);
- MANSOUR GHAKI (Tunis): *Nouvelles inscriptions libyques et puniques de Tunisie* (comunicazione non svolta);
- ZEÏNEB BENZINA BEN ABDALLAH (Tunis): *Année de sacerdoce ou plutôt ère locale? À propos de deux ex-voto à Saturne récemment découverts dans le saltus Burunitanus* (testo scritto);
- FRÉDÉRIC HURLET (Tours): *Auspiciis Imperatoris Caesaris Augusti, ductu proconsulis. L'intervention impériale dans le choix et les compétences du proconsul d'Afrique sous les Julio-Claudiens*;
- NEJB BEN LAZREG (Tunis): *Découverte d'une nécropole tardive et islamique dans le quartier portuaire de Thapsus (Ras Dimas, Tunisie)* (testo non pervenuto);
- AZEDINE BESCHAOUCH (Paris): *Un aspect méconnu des finances municipales* (testo non pervenuto);
- LEÏLA LADJIMI SEBAÏ (Tunis): *Un texte votif en l'honneur de Commode sur une inscription inédite provenant de Mididi (Hr Midid-Tunisie)*;
- GINETTE DI VITA EVRARD (Paris): *Un nouveau proconsul d'Afrique?* (testo non pervenuto).

Presiedono: Angela Donati e Ginette Di Vita-Evrard.

- ABDELLATIF MRABET (Sousse): Augarmi. *A propos d'un site antique du Sud tunisien*;
- ROGER HANOUNE (Lille): *Encore les Telegenii, encore la mosaïque de Smirat!*;

- MUSTAPHA KHANOUSI (Tunis): *L'armée romaine et la police dans des domaines impériaux en Afrique proconsulaire* (testo scritto);
- CARMEN ALFARO GINER, FRANCISCO JAVIER FERNÁNDEZ NIETO (Valencia): *L'empreinte du gnosticisme sur l'inscription chrétienne prophylactique d' Aïn Fournà (Tunisie)*;
- ANDREINA MAGIONCALDA (Genova): *Il rescritto di CIL, VIII 10570: alcune riflessioni* (testo non pervenuto);
- ABDELAZIZ BELFAÏDA (Kénitra): *Eau et évergétisme en Afrique romaine: témoignages épigraphiques*.

Discussione:

- sulla comunicazione Hurler: SABINE LEFEBVRE (Parigi);
- sulla comunicazione Beschouch: JEAN-PIERRE DARMON (Parigi);
- sulla comunicazione Ladjimi Sebaï: SABINE LEFEBVRE (Paris), AHMED M'CHAREK (Tunis), JEAN-PAUL REY-COQUAIS (Djion), AZEDINE BESCHAOUCH (Paris) e ANGELA DONATI (Bologna);
- sulla comunicazione Di Vita-Evrard: AZEDINE BESCHAOUCH (Paris);
- sulla comunicazione Hanoune: AZEDINE BESCHAOUCH (Paris) e JEAN-PIERRE DARMON (Parigi);
- sulla comunicazione Alfaro Giner, Fernández Nieto: AZEDINE BESCHAOUCH (Paris), JEAN-PAUL REY-COQUAIS (Djion) e LEILA LADJMI SEBAÏ (Tunis);
- sulla comunicazione Belfaïda: AZEDINE BESCHAOUCH (Paris), JEAN-PAUL REY-COQUAIS (Djion) e ZEÏNEB BENZINA BEN ABDALLAH (Tunis).

Sabato 12 dicembre, ore 9,00:

- Escursione a Gabès e Matmata.

Sabato 12 dicembre, ore 15,00, Plaza conference room:

Sezione 1: Geografi, viaggiatori, militari nel Maghreb: alle origini dell'archeologia nel Nord Africa.

Presiedono: Ahmed M'Charek e Roger Hanoune

- AHMED SIRAJ (Mohammedia): *De la pré-archéologie à l'archéologie du Maroc*;
- ABOULKACEM CHEBRI (Rabat): *Les descriptions géographiques et les récits de voyages au service de l'archéologie. Le cas de l'itinéraire Fès-Taza*;
- EL-ARBY EN-NACHIOUI (Barcellona): *Les hypothèses des archéologues français et l'évolution d'histoire ancienne du Maroc* (comunicazione non svolta);
- ENRIQUE GOZALBES CRAVIOTO (Granada): *Descubrimientos arqueológicos de Tingi (Tanger) en los siglos X al XVII* (testo scritto);

- BEKKACHE BADIA (El-Jadida): *La côte atlantique marocaine d'après quelques récits de voyage de la fin du XVIII^e et du XIX^e siècles*;
- RENÉ REBUFFAT (Paris): *Histoire de l'identification des sites urbains antiques du Maroc*;
- MARÍA PAZ GARCÍA-GELABERT (Valencia): *Historia de las excavaciones arqueológicas españolas en el norte de Mauretania Tingitana. Investigación de la cultura fenicia*. M. Ponsich y M. Tarradell (testo scritto);
- MAURICE LENOIR (Paris): *Les pionniers de la recherche dans le Maroc du Nord* (comunicazione non svolta);
- ELIANE LENOIR (Paris): *Les pionniers de la recherche dans le Maroc central*;
- VÉRONIQUE BROUQUIER-REDDÉ (Paris): *Les brigades topographiques au Maroc (plaine du Gharb et région de Volubilis)*;
- VÉRONIQUE BROUQUIER-REDDÉ, ELIANE LENOIR, *Bibliographie du Maroc antique*;
- MARÍA PILAR SAN NICOLÁS PEDRAZ (Madrid): *Historiografía de la musivaria romana de Mauretania Tingitana* (testo scritto);
- JOSÉ MARÍA BLÁZQUEZ (Madrid): *Tres grandes arqueólogos de Mauretania Tingitana*: M. Ponsich, R. Thowenot y M. Tarradell (testo scritto);
- MALIKA EZZAHIDI (Mohammedia): *Un ambassadeur marocain à Pompéi en 1781* (comunicazione non svolta);
- EMILIO GALVAGNO (Catania): *L'Italia e il Maghreb: Marocco di Edmondo De Amicis*;
- SERGIO RIBICHINI (Roma): *Les études phéniciennes et puniques sur le réseau Internet*.

Discussione:

- sulla comunicazione Siraj: RACHID BOUZIDI (Chefchaouen), ELIANE LENOIR (Parigi), ABOULKACEM CHEBRI (Rabat), PIERRE SALAMA (Paris) e AHMED M'CHAREK (Tunis);
- sulla comunicazione Chebri: AHMED SIRAJ (Mohammedia) e MOHAMED MAJDOUB (Mohammedia);
- sulla comunicazione Rebuffat: ABOULKACEM CHEBRI (Rabat), RACHID BOUZIDI (Chefchaouen), PIERRE MORIZOT (Paris) e PIERRE SALAMA (Paris);
- sulla comunicazione Lenoir: PIERRE MORIZOT (Paris);
- sulla comunicazione Galvagno: RENÉ REBUFFAT (Paris) e ABOULKACEM CHEBRI (Rabat);
- sulla comunicazione Mrabet: POL TROUSSET (Aix-en-Provence), PIERRE SALAMA (Paris) e ALI DRINE (Tunis).

Sabato 12 dicembre, ore 15,00, Commission room:

Sezione III: Nuovi rinvenimenti epigrafici.

Presiedono: Daniele Foraboschi e Alain Bresson.

- AZAÏEZ ANTIT (Sousse): *Nouvelles découvertes épigraphiques et archéologiques d'époque chrétienne à Hadrumetum (Sousse)* (testo non pervenuto);
- FULVIA LOVOTTI (Genova): *L'arco di Cirta: considerazioni sulle epigrafi onorarie* (testo scritto);
- ABDELKADER CHERGUI, ABDEFATTAH ICHKHAKH, HASSAN LIMANE, *Nouvelles inscriptions d'Aïn Schkour*;
- ABDELKADER CHERGUI, ABDEFATTAH ICHKHAKH, HASSAN LIMANE, *Note sur un moule en terre cuite*;
- SABINE LEFEBVRE (Paris): *Le milieu social de Flavia Germanilla de Volubilis*;
- MICHEL CHRISTOL (Paris): *Remarques sur l'inscription du légionnaire de Toulouse enseveli à Volubilis (IAM, 2, 511, Musée lapidaire de Volubilis)*;
- AOMAR AKERRAZ, ABDELAZIZ EL KHAYARI (Rabat): *Prospections archéologiques dans la région de Lixus. Résultats préliminaires*;
- ANTONIO RODRÍGUEZ COLMENERO (Santiago de Compostela): *Epígrafes latinos sobre guerreros galaicos: una clave esencial para la interpretación de la estatuaria bélica del noroeste ibérico*;
- HELENA FRADE (Coimbra): *Le Lararium de Centum Cellas - Belmonte, Portugal* (comunicazione non svolta);
- ARI SAASTAMOINEN (Helsinki): *Some Remarks on the Development of the Style of Roman Building Inscriptions in the Roman North Africa*.
- PIERO MELONI, *Bulgares o (servi) vulgares in Sardegna?* (testo scritto).

Discussione:

- sulla comunicazione Antit: AZEDINE BESCHAOUCH (Paris), ALAIN BRESSON (Bordeaux), JEAN-PAUL REY-COQUAIS (Djion), GINETTE DI VITA-EVRARD (Paris) e DANIELE FORABOSCH (Milano);
- sulla comunicazione Limane: SABINE LEFEBVRE (Paris), AZEDINE BESCHAOUCH (Paris) e DANIELE FORABOSCHI (Milano);
- sulla comunicazione Ichkhakh: JEAN-PIERRE DARMON (Parigi), AZEDINE BESCHAOUCH (Paris), GINETTE DI VITA-EVRARD (Paris), HASSAN LIMANE (*Volubilis*) e CARMEN ALFARO GINER (Valencia);
- sulla comunicazione Lefebvre: JEAN-PIERRE DARMON (Parigi), LEÏLA LADJIMI SEBAÏ (Tunis), HASSAN LIMANE (*Volubilis*), AZEDINE BESCHAOUCH (Paris), ATTILIO MASTINO (Sassari), JEAN-PAUL REY-COQUAIS (Djion) e SAMIR AOUNALLAH (Tunis);
- sulla comunicazione El Khayari: A. ICHKHAKH (*Volubilis*);
- sulla comunicazione Staastamoinen: ALAIN BRESSON (Bordeaux), JEAN-PIERRE DARMON (Parigi) e GINETTE DI VITA-EVRARD (Paris).

Sabato 12 dicembre, ore 18, TV-room:

- Programma interuniversitario ERASMUS-SOCRATES (Jean-Michel Roddaz, Attilio Mastino, Angela Donati, José d'Encarnaç o, Raimondo Zucca).
- Cena offerta dall'Office National du Tourisme Tunisien. Spettacolo.

Domenica 13 dicembre, ore 7,30:

Partenza dell'escursione per Zarzis e *Gigthis* (Ali Drine).

Domenica 13 dicembre, ore 11,00, Plaza conference room:

Conclusioni del Convegno.

Presiedono Marc Mayer, Joyce Reynolds e Santiago Montero.

- *Intervento conclusivo* di BOUBAKER BEN FRAJ, Direttore dell'Institut National du Patrimoine
- *Saluto* di GIUSEPPE MELONI, Preside Facoltà di Lettere dell'Università di Sassari
- *Saluto* di MAURICE EUZENNAT, Presidente della Commission pour l'Afrique du Nord
- *Intervento conclusivo* di ATTILIO MASTINO, Pro-Rettore dell'Università di Sassari
- *Oratiuncula* di JOHANNES IRMSCHER (Berlino);
- *Conclusioni* di AZEDINE BESCHAOUCH (Paris);
- *Intervento conclusivo* di S.E. DALI JAZI, Ministro dell'Insegnamento Superiore.
- Partenze dall'aeroporto Djerba-Zarzis.

Lunedì 14 dicembre:

- Escursione di un gruppo di congressisti a *Lepcis Magna*, *Sabratba* e villa di Silin.

Il Convegno, organizzato dal Dipartimento di Storia e dal Centro di studi interdisciplinari sulle province romane dell'Università degli Studi di Sassari in collaborazione con l'Institut National du Patrimoine di Tunisi, si è svolto presso l'Hotel Djerba Plaza di Djerba (nelle sale Djerba Conference room, Commission room e TV-room).

Del Comitato organizzatore facevano parte, per l'Institut National du Patrimoine di Tunisi: Fathi Béjaoui, Zeïneb Benzina Ben Abdallah, Azedine Beschaouch, M'hamed Hassine Fantar, Mustapha Khanoussi, Hédi Slim. Per il Dipartimento di Storia dell'Università di Sassari: Giampiero Bozzolato, Giovanni Brizzi, Attilio Mastino, Marco Milanese, Paola Ruggeri, Sandro Schipani, Alessandro Teatini, Cinzia Vismara, Raimondo Zucca.

Oltre che dall'Università degli Studi di Sassari, è stato concesso un contributo finanziario dal Ministro per gli Affari Esteri (che ha assicurato il suo patrocinio), dal Ministro dell'Università e della Ricerca Scientifica, dall'Assessorato alla Pubblica Istruzione della Regione Autonoma della Sardegna, dall'Institut Natio-

nal du Patrimoine di Tunisi. Il patrocinio è stato concesso dal Ministère des Affaires Etrangères, dal Ministère de la Culture, dal Ministère de l'Education Supérieure, dal Ministère du Tourisme Tunisini.

Hanno collaborato l'Agence de Mise en Valeur du Patrimoine et de Promotion culturelle di Tunisi diretta dal dott. Abderazak Gragueb, il Comune di Djerba, l'Istituto Italiano per l'Africa e l'Oriente, l'Istituto di Studi Etno-Antropologici dell'Università di Sassari, il Dipartimento di Scienze Archeologiche e Storico-Artistiche dell'Università di Cagliari, le Soprintendenze Archeologiche della Sardegna, l'Ente Sardo Industrie Turistiche di Cagliari, il Credito Industriale Sardo.

Il Convegno è stato promosso col patrocinio dell'Association Internationale d'Épigraphie Grecque et Latine (AIEGL), rappresentata dal prof. Marc Mayer: sono pervenuti i messaggi scritti del Presidente prof. Werner Eck e del Segretario generale prof. Heikki Solin. L'Assessorato ai Beni culturali della Regione autonoma della Sardegna era rappresentato dall'assessore on.le Benedetto Ballero e dal Coordinatore Generale dott. Ettore Gasperini.

Sono inoltre pervenuti messaggi di adesione e saluti da parte di Sestilio Cupelli, Dirigente generale del Dipartimento degli Affari Generali e del personale della Presidenza del Consiglio dei Ministri; Jean Leclant, Secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres di Parigi, Maria Silvia Bassignano (Padova), Franca Bellezza (Genova), Serena Bianchetti (Firenze), José Maria Blázquez (Madrid), Giovanni Brizzi (Udine), Enzo Catani (Macerata), Jehan Desanges (Paris), Paolo Desideri (Firenze), H. Devijver (Leuven), Noël Duval (Parigi), Mansour Ghaki (Tunisi), Ruurd B. Halbertsma (Leiden), Monique Longerstay (Paris), Mario Luni (Urbino), Marici M. Magalhaes (Pompei), David Mattingly (Leicester), Alfredo Plachesi (Salerno), Bernard Rémy (Grenoble), Manuela Ruosi (Ministero degli Affari Esteri), Franco Sartori (Padova), Alfonso Stiglitz (Cagliari), Giusto Traina (Lecce), Andrew Wallace-Hadrill (Roma), Livio Zerbini (Ferrara).

Tutta la parte organizzativa è stata curata dall'Agenzia Cosmorama di Cagliari, assistita da Holiday Travel Tunisia. Si sono svolte quattro distinte esposizioni di volumi e di oggetti d'arte, curate dall'Institut National du Patrimoine, dall'Agence de Mise en Valeur du Patrimoine et de Promotion culturelle, da Cérés Editions di Tunisi e dalla Faculté des Lettres et des Sciences Sociales di Tunisi.

Il Convegno è stato curato per la parte organizzativa dalla dott. Paola Ruggeri, dal dott. Alessandro Teatini, dalle dott. Cecilia Cazzona ed Esmeralda Ughi, dal Rag. Giovanni Conconi, dalla Sig.na Caterina Petretto e dal Sig. Filippo Ledda del Dipartimento di Storia dell'Università di Sassari, oltre che dai laureandi di Archeologia delle Province Romane, di Epigrafia Latina, di Storia Romana e di Antichità Romane della Facoltà di Lettere e Filosofia dell'Università di Sassari.

Elenco dei partecipanti

- Naïma Abdelouehab, Alger;
- Carmen Alfaro Giner, Departament d'Història de la antiguitat i de la cultura escrita, Facultat de Geografia i Història, València;
- Jenina Akkari-Wereimmi, Institut National du Patrimoine, Tunis;
- Samia Ilhem Ammar, Conseiller au Ministère des Affaires Etrangères, Tunis;
- Azaïez Antit, Institut National du Patrimoine, Tunis;
- Samir Aounallah, Institut National du Patrimoine, Tunis;
- Maria Giovanna Arrigoni Bertini, Facoltà di Lettere e Filosofia, Università degli Studi di Parma;
- Sebastiana Atzori, Sassari;
- Charalambos Bakirtzis, Ephoreia of Byzantine Antiquities, Thessaloniki;
- Monica Baldassarri, Pisa;
- Benedetto Ballero, Assessore alla Pubblica Istruzione della Regione Autonoma della Sardegna, Cagliari;
- Piero Bartoloni, Istituto per la Civiltà fenicio-punica del CNR, Roma;
- Badia Bekkache, Centre du Patrimoine Maroc-Lusitanien, El-Jadida;
- Abdelaziz Belfaïda, Département d'Histoire, Faculté des Lettres et des Sciences Humaines, Université Ibn Tofail, Kénitra;
- Cecilia Beltrami Zanardi Prospero, Chieti;
- Vanni Beltrami, Dipartimento di Scienze Chirurgiche e Tecnologie mediche applicate, Università La Sapienza, Roma;
- Boubaker Ben Fraj, Direttore Generale dell'Institut National du Patrimoine, Tunis;
- Habib Ben Hassen, Agence Nationale du Patrimoine, Tunis;
- Sadok Ben Omrane, Faculté des Sciences Humaines et Sociales, Tunis;
- Nacéra Benseddik, Agence Nationale d'Archéologie, Ministère de la Culture, Alger;
- Zeïneb Benzina Ben Abdallah, Institut National du Patrimoine, Tunis;
- Azedine Beschahouch, UNESCO, Projet "Bayt al-Hikma", Paris;
- Marina Biddau, Cagliari;
- Livia Bivona, Istituto di Storia, Facoltà di Scienze della Formazione, Palermo;
- Véronique Blanc-Bijon, CNRS, Aix-en-Provence;

- Michèle Blanchard-Lemée, CNRS, Paris;
- Franco Bocchieri, Soprintendenza per i Beni Ambientali, Architettonici, Archeologici, Artistici e Storici del Friuli-Venezia Giulia, Trieste;
- Antonietta Boninu, Soprintendenza archeologica, Sassari;
- Mounir Bouchenaki, UNESCO, Paris;
- Rachid Bouzidi, Conservation du site archéologique de Volubilis, Meknès;
- Colette Bozzo Dufour, Genova;
- Alain Bresson, Ausonius, Institut de Recherches sur l'Antiquité et le Moyen-Age, Université de Bordeaux III, Bordeaux;
- Claude Briand-Ponsart, UFR des Lettres et Sciences Humaines, Université de Rouen;
- Véronique Brouquier-Reddé, Laboratoire d'Archéologie, Ecole Normale Supérieure, Paris;
- Silvia Bullo, Dipartimento di Scienze dell'Antichità, Università degli Studi di Padova;
- Maria Busia, Cagliari;
- Silvia Bussi, Milano;
- Ada Calbi, Dipartimento di Storia Antica, Università degli Studi di Bologna;
- Massimo Carcione, Asti;
- Michele R. Cataudella, Dipartimento di Storia, Università degli Studi di Firenze;
- Cecilia Cazzona, Dipartimento di Storia, Università degli Studi di Sassari;
- Giovanni Cazzona, borsista, Facoltà di Lettere e Filosofia, Università degli Studi di Sassari;
- Giovanni Cecconi, Facoltà di Lettere e Filosofia, Università degli Studi di Firenze;
- Francisca Chaves Tristán, Departamento de Prehistoria y Arqueología, Facultad de Geografía e Historia, Universidad de Sevilla;
- Aboukacem Chebri, Centre du Patrimoine Maroc-Lusitanien, El-Jadida;
- Abdelmohcin Cheddad, Faculté des Lettres, Université Abdelmalek Es-Saadi, Tétouan;
- Donatella Cherchi, borsista, Facoltà di Lettere e Filosofia, Università degli Studi di Sassari;
- Ahmed Chergui, Conservation du site archéologique de Volubilis, Meknès;
- Enza Cilia Platamone, Museo Regionale della Ceramica, Caltagirone;
- Anna Maria Colavitti, Cagliari;
- Gioia Conta, Dipartimento di Scienze Storiche del Mondo Antico, Università degli Studi di Pisa;
- Graziella Conti, Genova;
- Giuseppe Contu, Facoltà di Lingue e Letterature Straniere, Università degli Studi di Sassari;
- Antonio Corda, Dipartimento di Scienze archeologiche e storico-artistiche, Università degli Studi di Cagliari;
- Giuseppina Cossu, borsista, Facoltà di Lettere e Filosofia, Università degli Studi di Sassari;

- Federico Cresti, Dipartimento di Studi Politici, Università degli Studi di Catania;
- Alessandro Cristofori, Bologna;
- Jean-Pierre Darmon, Parigi;
- Jacques Debergh, Bruxelles;
- José d'Encarnação, Instituto de Arqueologia, Faculdade de Letras, Universidade de Coimbra;
- Elizabeth Deniaux, Département d'Histoire, Université Paris X, Nanterre;
- Chiara Deriu, borsista, Facoltà di Lettere e Filosofia, Università degli Studi di Sassari;
- Giovanni Di Stefano, Museo Regionale di Camarina, Scoglitti;
- Ginette Di Vita Evrard, CNRS, L'Année Épigraphique, Parigi;
- Angela Donati, Dipartimento di Storia Antica, Università degli Studi di Bologna;
- Monique Dondin-Payre, Centre de Recherches Historiques et Juridiques, CNRS, Paris;
- Ali Drine, Institut National du Patrimoine, Tunis;
- Gabriele Eingartner, Augsburg;
- Johannes Eingartner, Lehrstuhl für alte Geschichte, Universität Augsburg;
- Abderrazak el Asri, Rabat;
- Xavier Espluga, Barcellona;
- Rita Esposito, Cagliari;
- Fouad Essaadi, Tunis;
- Maurice Euzennat, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de l'Institut de France, Paris;
- Maria Fancello, Sassari;
- Elizabeth Fentress, American Academy, Rome;
- Naidé Ferchiou, Institut National du Patrimoine, Tunis;
- Javier Fernández Nieto, Valencia;
- Mauro Fiori, Sassari;
- Piergiorgio Floris, Cagliari;
- Sergio Fontana, Roma;
- Daniele Foraboschi, Istituto di Storia Antica, Università degli Studi di Milano;
- Giacomina Fresu, Sassari;
- Emilio Galvagno, Facoltà di Lettere e Filosofia, Università degli Studi di Catania;
- Gavinetta Galzerino, borsista, Facoltà di Lettere e Filosofia, Università degli Studi di Sassari;
- Luigi Gambaro, Genova;
- Salvatore Ganga, Sassari;
- María Paz García-Gelabert, Departament d'Història de l'antiguitat i de la cultura escrita, Facultat de Geografia i Història, Universitat, Valencia;
- Miguel García Díez, Valencia;
- Ettore Gasperini, Cagliari;

- Giuliana Gasperini, Cagliari;
- Alberto Gavini, borsista, Facoltà di Lettere e Filosofia, Università degli Studi di Sassari;
- Clara Gebbia, Palermo;
- Sauro Gelichi, Università degli Studi di Venezia;
- Maya Gharbi, Faculté des Lettres, La Manouba;
- Barbara Giordani, Roma;
- Dario Giorgetti, Bologna;
- Maria Antonietta Giua, Firenze;
- Joan Gómez Pallarès, Departament de Ciències de l'Antiguitat i de l'Edat Mitjana, Universitat Autònoma, Bellaterra-Barcelona;
- Enrique Gozalbes Cravioto, Granada;
- Renata Guerra, Firenze;
- Luca Guido, borsista, Facoltà di Lettere e Filosofia, Università degli Studi di Sassari;
- Ada Gunnella, Firenze;
- Linda-Marie Günther, Institut für Alte Geschichte, Universität München;
- Roger Hanoune, Centre de recherches archéologiques. Halma, Université de Lille;
- Abdelbaki Hermassi, Ministro della cultura, Tunisi;
- Renata Holod, Pennsylvania;
- Frédéric Hurler, Tours;
- Abdelfattah Ichkhakh, Volubilis;
- Johannes Irmscher, Berlin;
- Dali Jazi, Ministro dell'Insegnamento Superiore, Tunisi;
- Nabiha Jeddi, Institut National du Patrimoine, Tunisi;
- Norma Jorba, Barcellona;
- Antonio Ibba, Cagliari;
- Mohammed Kébiri Alaoui, Rabat;
- Mustapha Khanoussi, Institut National du Patrimoine, Tunisi;
- Abdelaziz el Khayyari, Rabat;
- Masao Kobayashi, Roma;
- Wolfgang Kuhoff, Lehrstuhl für alte Geschichte, Universität Augsburg;
- Leïla Ladjimi Sebaï, Institut National du Patrimoine, Tunisi;
- Jean-Pierre Laporte, Paris;
- André Laronde, Centre de recherche sur la Libye antique, Université de Paris-Sorbonne (Paris IV), Paris;
- Sabine Lefebvre, Sciences Economiques - Sciences Humaines - Sciences Juridiques et Politiques, Université de Paris I Panthéon-Sorbonne, Paris;
- Eliane Lenoir, Archéologies d'Orient et d'Occident, CNRS, Ecole Normale Supérieure, Paris;
- Hassan Limane, *Volubilis*;
- Edward Lipiński, Bruxelles;
- Giuseppa Lopez, borsista, Facoltà di Lettere e Filosofia, Università degli Studi di Sassari;

- Guadalupe López Montegudo, Centro de Estudios Historicos, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, Madrid;
- Michael Mackensen, München;
- Andreina Magioncalda, DI.GL.TA. - Sez. di Diritto Romano, Università degli Studi di Genova;
- Adalberto Magnelli, Firenze;
- Faouzi Mahfoudh, Faculté des Lettres, Université Tunis I;
- Mohamed Majdoub, Département d'Histoire, Faculté des Lettres et Sciences Humaines, Université Hassan II, Mohammedia;
- Mohammed Makdoun, Meknès;
- Maria Lucia Manca, Sassari;
- Antonio Manunta, Urbino;
- Giovanni Marginesu, borsista, Facoltà di Lettere e Filosofia, Università degli Studi di Sassari;
- Giuseppe Mariotta, Firenze;
- Luisa Anna Marras, Assessorato alla Cultura, Regione Sarda, Cagliari;
- Attilio Mastino, Pro-Rettore dell'Università degli Studi di Sassari;
- Marc Mayer, Departament de Filologia Llatina, Universitat de Barcelona;
- Ahmed M'Charek, Faculté des Sciences Humaines et Sociales, Tunis;
- Giuseppe Meloni, Preside Facoltà di Lettere dell'Università degli Studi di Sassari;
- Philippe Mesnard, Ausonius, Institut de Recherches sur l'Antiquité et le Moyen-Age, Université de Bordeaux III, Bordeaux;
- François Michel, Ausonius, Institut de Recherches sur l'Antiquité et le Moyen-Age, Université de Bordeaux III, Bordeaux;
- Marco Milanese, Dipartimento di Scienze Archeologiche, Università degli Studi di Pisa;
- Maria Antonietta Mongiu, Cagliari;
- Santiago Montero, Universidad Complutense, Madrid;
- Alberto Moravetti, Dipartimento di Storia, Università degli Studi di Sassari;
- Pierre Morizot, Paris;
- Abellatif Mrabet, Faculté des Lettres, Sousse;
- Alessandra Murolo, borsista, Facoltà di Lettere e Filosofia, Università degli Studi di Sassari;
- Joëlle Napoli, Sceaux;
- M. Luz Neira Jimenez, Centro de Estudios Historicos, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, Madrid;
- Anna Maria Nieddu, Roma;
- Maria Christiana Oppo, Cagliari;
- Gabriella Ottone, Asti;
- Ali Ouahidi, Meknès;
- Anna Pasqualini, Dipartimento di Storia, Università degli Studi di Roma "Tor Vergata";
- Lorenza Pazzola, Sassari;
- Carla Perico Bocchieri, Chieti;

- Federica Petracchia, Dipartimento di Scienze dell'Antichità e del Medioevo (DISAM), Università degli Studi di Genova;
- Giampiero Pianu, Università degli Studi di Perugia;
- Giovanni Pinna, borsista, Facoltà di Lettere e Filosofia, Università degli Studi di Sassari;
- Diana Piras, Cagliari;
- Elena Alin Pirino, borsista, Facoltà di Lettere e Filosofia, Università degli Studi di Sassari;
- Carla Ninel Pischedda, borsista, Facoltà di Lettere e Filosofia, Università degli Studi di Sassari;
- Anna Franca Poddighe, borsista, Corso di diploma in Beni Culturali, Università degli Studi di Sassari;
- Luis Pons, Barcelona;
- Angela Pontraldolfo, Dipartimento di analisi delle componenti culturali del territorio, Università degli Studi di Salerno;
- Valentina Porcheddu, borsista, Facoltà di Lettere e Filosofia, Università degli Studi di Sassari;
- Franco Porrà, Dipartimento di Scienze archeologiche e storico-artistiche, Università degli Studi di Cagliari;
- Arrigo Proto, Chieti;
- Marzia Proto Meschini Ubaldini, Chieti;
- René Rebuffat, Laboratoire d'Archéologie, Ecole Normale Supérieure Paris;
- Jean-Paul Rey-Coquais, Dijon;
- Joyce Reynolds, Cambridge;
- Sergio Ribichini, Roma;
- Donata Ricci, Urbino;
- Jean Michel Roddaz, Ausonius, Institut de Recherches sur l'Antiquité et le Moyen-Age, Université de Bordeaux III, Bordeaux;
- Antonio Rodriguez Colmenero, Facultad de Humanidades, Universidade de Santiago de Compostela;
- Sergia Rossetti Favento, Dipartimento di Scienze dell'Antichità, Università degli Studi di Trento;
- Paola Ruggeri, Dipartimento di Storia, Università degli Studi di Sassari;
- M. Antonietta Ruiu, borsista, Facoltà di Lettere e Filosofia, Università degli Studi di Sassari;
- Ari Saastamoinen, Institutum Classicum, Universitas Helsinkiensis, Helsinki;
- Sophie Saint-Amans, Ausonius, Institut de Recherches sur l'Antiquité et le Moyen-Age, Université de Bordeaux III, Bordeaux;
- Pierre Salama, Paris;
- Fabiola Salcedo, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, Escuela Española de Historia y Arqueología, Roma;
- Armando Sanguini, Ambasciatore d'Italia, Tunis;
- Antonello Sanna, borsista, Facoltà di Lettere e Filosofia, Università degli Studi di Sassari;
- Rita Sanna, Sassari;

- María Pilar San Nicolás Pedraz, Departamento de Historia Antigua y Arqueología, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, Centro de Estudios Historicos, Madrid;
- Tina Santoni, Cagliari;
- Andrea Sartori, Civiche raccolte archeologiche e numismatiche, Milano;
- Antonio Sartori, Istituto di Storia Antica, Facoltà di Lettere e Filosofia, Università degli Studi di Milano;
- Maria Margherita Satta, Sassari;
- Mariangela Sau, Sassari;
- M. Angelica Scotti, Sassari;
- Linetta Serri, Cagliari;
- Manuela Simula, borsista, Facoltà di Lettere e Filosofia, Università degli Studi di Sassari;
- Ahmed Siraj, Département d’Histoire, Faculté des Lettres et des Sciences Humaines, Université Hassan II, Mohammedia;
- Hédi Slim, Institut National du Patrimoine, Tunis;
- Naïma Smati, Alger;
- Amel Soltani, Alger;
- Giovanna Sotgiu, Dipartimento di Scienze archeologiche e storico-artistiche, Università degli Studi di Cagliari;
- Pier Giorgio Spanu, Oristano;
- M. Antonia Tagliabue, Milano;
- Alessandro Teatini, Dipartimento di Storia, Università degli Studi di Sassari;
- Maria Temperoni, Urbino;
- Noureddine Tlili, Toulouse;
- Davide Tomassi, borsista, Corso di diploma in Beni Culturali, Università degli Studi di Sassari;
- Carlo Tronchetti, Soprintendenza Archeologica, Cagliari;
- Pol Troussel, CNRS, Aix-en-Provence;
- Dolores Turchi, Oliena;
- Maria Luisa Uberti, Dipartimento di Storia Antica, Università degli Studi di Bologna;
- Esmeralda Ughi, Dipartimento di Storia, Università degli Studi di Sassari;
- Sara Antonella Unali, borsista, Facoltà di Lettere e Filosofia, Università degli Studi di Sassari;
- Gabriella Vanotti, Istituto di Storia Antica, Università Cattolica del Sacro Cuore, Milano;
- Cinzia Vismara, Università degli Studi di Cassino;
- Konrad Vössing, Historisches Seminar der Universität, Düsseldorf;
- Gerhard Waldherr, Regensburg;
- Paola Zanolletto, Dipartimento di Scienze dell’Antichità, Università degli Studi di Padova;
- Raimondo Zucca, Dipartimento di Storia, Università degli Studi di Sassari.



Saluto del prof. Attilio Mastino
Pro-rettore dell'Università degli Studi di Sassari

Eccellenza, Signor Ambasciatore d'Italia, Signor Direttore Generale, Onorevole Assessore alla Cultura della Regione Sarda, Signor Preside della Facoltà di Lettere e Filosofia, Signor Sindaco, cari amici,

con viva soddisfazione e con legittimo orgoglio apriamo oggi nell'isola di Djerba i lavori questo XIII Convegno internazionale sull'*Africa romana*, alla presenza delle autorità e di tanti amici, grazie all'impegno e alla collaborazione dei colleghi dell'Institut National du Patrimoine, che ci offrono la loro affettuosa ospitalità qui in Tunisia: si corona così l'impegno assunto due anni fa a Olbia in Sardegna, quando, assieme a Mustapha Khanoussi ed ai colleghi italiani e tunisini del Comitato Scientifico, ipotizzammo di svolgere qui a Djerba un convegno dedicato al tema della scoperta dell'archeologia nel Nord Africa, *Geografi, viaggiatori e militari nel Maghreb*. Le numerosissime adesioni pervenute, la qualità dei relatori, la presenza anche di tanti giovani studiosi sono tutti aspetti che promettono risultati scientifici importanti, numerose novità e significativi progressi nelle nostre conoscenze e nei nostri studi e insieme un ulteriore consolidamento di quella che è diventata negli anni una vera e propria rete di collegamento tra antichisti a cavallo tra le due rive del Mediterraneo, un rapporto di collaborazione paritario e stimolante tra studiosi di formazione e di provenienza tanto differenti.

Un mese fa, in chiusura del triennio della mia Presidenza della Facoltà di Lettere e Filosofia, abbiamo conferito a Sassari la *laurea honoris causa* in Lettere all'amico e collega Azedine Beschaouch, dando esecuzione a un decreto del Ministro Luigi Berlinguer: in quell'occasione abbiamo voluto idealmente onorare tanti altri insigni studiosi, tanti amici e tanti studenti e abbiamo potuto confermare che ormai esistono duraturi legami di lavoro, ma anche di stima e di rispetto con i colleghi nordafricani, che erano rappresentati idealmente proprio da Azedine Beschaouch. Con quella cerimonia abbiamo inteso esprimere l'ammirazione per i risultati che la ricerca storico-archeologico-epigrafica ha conseguito nel Maghreb negli

L'Africa romana XIII, Djerba 1998, Roma 2000, pp. 39-46.

anni fervidi e difficili dell'indipendenza e per la nuova politica di difesa del patrimonio culturale. Nel suo intervento il Rettore Alessandro Maida, che oggi si scusa per non essere con noi e che mi ha incaricato di portare il suo cordiale saluto con gli auguri più sinceri di buon lavoro, ha voluto poi mettere in evidenza l'impegno dei ricercatori arabi verso una dimensione rinnovata, che aiuti a superare pregiudizi e ostilità, per avviare una nuova stagione di collaborazione tra Europa e Maghreb, che veda la Sardegna nella posizione privilegiata di ponte tra due rive del Mediterraneo e forse tra due culture e due mentalità: non per nulla sono sarde le uniche due campagne di scavo italiane aperte attualmente in Tunisia, a *Uthina*, sotto la direzione della prof. Giovanna Sotgiu e del prof. Habib Ben Hassen, ed a *Uchi Maius* per l'Università di Sassari, dirette da Mustapha Khanoussi e da chi vi parla.

Per usare le parole di Azedine Beschaouch, l'appuntamento dedicato all'*Africa romana*, i convegni di Sassari, quelle che egli chiama le giornate di Sassari, anche quando si svolgono a Cartagine come nel 1994, o a Djerba come nel 1998, incantano, perché *L'Africa romana* è diventata insieme un seminario periodico euro-magrebino ed una festa mediterranea dello spirito come del cuore e dei sentimenti; ma anche un segno del rinnovato interesse dell'Europa e dell'Italia per l'Africa settentrionale, non meno che una dimostrazione evidente del ruolo essenziale della Sardegna. Con questi sentimenti di viva amicizia e di riconoscenza ci presentiamo oggi a voi, portando i risultati di 13 anni di incontri e di studi, un lavoro contenuto in una collana che comprende ormai oltre 10.000 pagine e 700 articoli, per complessivi 24 tomi: un dato quantitativo che esprime anche l'impegno degli editori dell'ultimo volume, Mustapha Khanoussi, Paola Ruggeri e Cinzia Vismara, pubblicato dalle Edizioni EDES di Sassari e che sarà distribuito ai congressisti proprio oggi.

Ai nostri lavori, sviluppatasi nel corso di 16 anni, grazie soprattutto all'Assessorato Regionale alla Cultura oggi rappresentato non solo dall'Assessore on.le Benedetto Ballero ma anche dal Coordinatore Generale dott. Ettore Gasperini, hanno dato un contributo determinante i nostri colleghi tunisini: tra i pionieri di questi convegni voglio ricordare gli amici Naidé Ferchiou, Ammar Mahjoubi, Hedi Slim, Latifa Slim, che assieme al compianto Marcel Le Glay presero parte già nel 1983 al primo convegno svoltosi a Sassari. Negli anni successivi hanno lavorato fianco a fianco con noi anche M'hamed Fantar, Azedine Beschaouch, Mustapha Khanoussi, Liliane Ennabli, Fathi Béjaoui, Ahmed M'charek, Zeineb Benzina Ben Abdallah, Mansour Ghaki, Ali Drine, Leila Ladjimi Sebai, Samir Aounallah, Habib Ben Hassen, Nejib Ben Lazreg, Thahar Galia, Alhem Jaolloul Boussaada, Neji Jalloul, Souraya Belkaja, Samia Ithem Ammar, Zohra Cherif, Fouad Essaadi, Habib Baklouti, e così via. Dun-

que, due generazioni di studiosi si sono susseguite con passione civile, fornendo contributi di grande interesse e presentando un'enorme quantità di materiale inedito. E in Tunisia tanti altri hanno collaborato con noi: Mounira Rihai, Aisha Ben Abed, Abdelmajid Ennabli, Mongi Ennaifer e Attia Ouartani. Come dimenticare poi il prof. Abderazak Gragueb e i suoi collaboratori dell'Agence de mise en valeur du Patrimoine de promotion culturelle di Tunisi ?

Ma qui a Djerba voglio ricordare soprattutto un caro collega che ci ha lasciato, un maestro originario di Midoun e studioso egli stesso della storia di Djerba, Bechir Tlili, fondatore dell'Association de sauvegarde de l'Ile de Jerba, che ebbi modo di conoscere quasi vent'anni fa alla Facoltà di Lettere e Filosofia di Tunisi e poi in Sardegna all'interno dell'Istituto di studi e programmi per il Mediterraneo.

È soprattutto grazie a tutti loro, come grazie ai colleghi provenienti dall'Algeria, dal Marocco e dalla Libia, che i nostri convegni hanno raggiunto uno straordinario ampliamento territoriale e geografico, abbracciando la storia del Nord Africa nel suo insieme, al di là della stessa denominazione letterale: l'Africa, intesa non come singola provincia ma vista in alternativa all'Europa e all'Asia, come una delle tre parti dell'*oikouμένη* romana, con un allargamento di orizzonti e di prospettive che permette di superare – scriveva Azedine Beschaouch – la visione ristretta del Mar Mediterraneo, prevalentemente basata su un asse Nord-Sud, e di ricordare quello che fu il bilinguismo ufficiale dell'impero dei Romani. L'Africa diventa una parte essenziale del più ampio bacino mediterraneo, un'area costiera non isolata ma che è in relazione con tutta la profondità del continente, trovando nel Mediterraneo lo spazio di contatto, di cooperazione e se si vuole di integrazione sovranazionale.

Del resto, la denominazione *Africa romana* intende sottolineare non solo e non tanto l'integrazione del Nord Africa all'interno dell'impero romano, ma anche l'esistenza e il progressivo emergere di una "romanità africana", con un implicito riconoscimento del ruolo svolto dalle tradizioni puniche e dalle tradizioni numide per la costruzione dell'impero mediterraneo: una corrente culturale nata in periferia ma capace di proiettarsi in modo vitale, creativo e originale verso il centro della romanità: qui a Djerba, tra la Tripolitania e la Piccola Sirte, come non citare gli imperatori africani, Clodio Albino di Hadrumetum, Settimio Severo di Leptis Magna, suo figlio Caracalla, al quale si deve l'emanazione della *constitutio antoniniana de civitate*, che definiva formalmente la possibilità concreta della convivenza tra culture diverse, tra *civitates* e *urbes*, tra *nationes* e *gentes*, tra romani e provinciali, il grande ideale dell'età dei Severi, la realizzazione dell'impero universale con l'estensione della cittadinanza romana a tutti gli uomini liberi: un ideale che interpretava gli inte-

ressi e le speranze dei gruppi provinciali africani che avevano portato sul trono Settimio Severo e i suoi figli. Ma qui a Djerba come non ricordare per il III secolo Emiliano, il Λίβυς ἀνὴρ, probabilmente originario di *Girba*, oppure Treboniano Gallo e suo figlio Volusiano, i successori di Decio, che Aurelio Vittore nell'*Epitome De Caesaribus* vorrebbe *creati in insula Meninge, quae nunc Girba dicitur*. Al di là della discussione sulla controversa tradizione manoscritta del testo, si tratta di una preziosa testimonianza, che conserva una traccia del cambiamento del nome dell'isola alla metà del III secolo, forse in relazione con il trasferimento della capitale da *Meninx*, collocata sul lato meridionale dell'isola, secondo Plinio di fronte al continente africano, a *Girba*, il principale porto sulla costa settentrionale.

Il Mediterraneo ha conosciuto negli ultimi tempi l'emergere di spinte irrazionali che, anziché valorizzare le singole identità nazionali nell'ambito di un processo di integrazione e di libera convivenza, hanno invece avviato pericolosi fenomeni di frantumazione degli Stati, inutili chiusure e dannosi isolazionismi: sono i frutti amari dell'integralismo e dell'intolleranza, che coinvolgono a pieno titolo anche le più evolute nazione europee.

Quattro anni fa, chiudendo a Cartagine il Convegno sull'*Africa Romana* il ministro della Cultura Mongi Bousnina ha rilevato come di fronte alla marea crescente di intolleranza e di incomprendimento, di razzismo in Europa e di sanguinario integralismo in alcuni paesi del mondo arabo, una nuova, profonda riflessione sulla storia delle identità e anche sulle differenze possa contribuire a creare un mondo nuovo di comprensione e di pace. Il dialogo e gli scambi culturali tra le regioni meridionali dell'Europa e il mondo arabo possono concretamente segnare una fase nuova, possono aiutare l'Europa a capire meglio ed a farsi capire. Il Mediterraneo, con i suoi colori e la sua ricchezza e varietà, è stato la culla di idee, di civiltà, di religioni e di culture. Anche con il Convegno di oggi intendiamo lanciare un messaggio di umanità, di amicizia, di apertura, di apprezzamento per una storia lunga e complessa che rispettiamo e ammiriamo.

Voglio prendere queste parole, forse un poco logore ed usate già in altre occasioni, come auspicio anche per i nostri lavori qui a Djerba, l'isola che secondo Plutarco ospitò Gaio Mario, esule nel naufragio dei *populares* di fronte alla dittatura sillana, richiamando uno degli aspetti più positivi della storia di Roma antica, il superamento dei nazionalismi, la costruzione di una comune civiltà mediterranea erede del mondo ellenistico, la capacità di sintetizzare le differenti culture e le differenti civiltà, rimaste vitali con le reciproche identità, ma capaci di interagire tra loro.

In questi giorni, la presenza qui in Tunisia e poi in Libia del Segretario dell'ONU Kofi Annan, impegnato in una difficile mediazione, rappre-

senta non solo un buon auspicio, ma è innanzi tutto un segnale incoraggiante di una svolta che si profila all'orizzonte e che porterà, ne sono certo, alla revoca dell'embargo contro la sovranità della Libia, alla normalizzazione dei rapporti politici tra gli Stati e alla ripresa dei collegamenti aerei con Tripoli e con Bengasi. Proprio da Djerba può partire un appello che credo tutti insieme dovremmo rivolgere al ministero degli Esteri italiano e alle autorità dell'Unione Europea: quello di un impegno più serio e convinto perché si arrivi al superamento dei difficili rapporti politici tra Europa e mondo arabo, anche allo scopo di superare la perdurante interruzione dei collegamenti aerei con la Libia.

Cari amici,

una tradizione costante definisce nell'antichità le Sirti come luoghi favolosamente pericolosi e terrificanti, dove è difficile sopravvivere: le Sirti sono una regione disabitata e inospitale, *inhospita, barbara ed aspera*, aggettivi che in genere sono associati al concetto di solitudine e di deserto; le Sirti sono terribili per i naviganti (*saevae, semper naufragae, φοβερύι, horrendae, incertae, dubiae, remotae, infidae, vadosae*), collocate agli estremi confini del mondo, in una *deserta regio*, molestata dagli ostili *Barcaeii, late furentes*, ma anche dalle *Libycae gentes* e dai *Gaetuli*, un *genus hominum* che Sallustio ricorda come *ferum incultumque et eo tempore ignarum nominis romani*. Ma le Sirti sono inospitali per l'uomo soprattutto a causa del terreno sterile e sabbioso, come in Lucano: *per inhospita Syrtis / litora, per calidas Libyae sitientis harenas*; e Teofrasto osserva che il suolo arido non consente uno sviluppo della vegetazione, tanto che mancano le piante da frutto, i campi sono *steriles*, le sorgenti asciutte; in questo senso le Sirti sono *desertae*, poiché confinano con il Sahara, prive di insediamenti umani, *ambiguae* perché popolate da serpenti e da altri animali velenosi.

Eppure, la tradizione classica, già dal Periplo dello Pseudo-Scilace in poi, è concorde nel presentare l'isola di *Meninx*, soprannominata *Bracheion*, poi *Girba*, oggi Djerba, come un luogo favolosamente fertile, un giardino ricco di piante da frutto, un'oasi incantevole di palme da dattero, di vigne e di oliveti, fino alle oltre 400.000 piante di ulivo citate nel 1887 dal controllore civile francese Hardmayer: una terra fortunata, abitata da un popolo pacifico e ospitale, dove Plinio ricorda i tessuti di porpora, quella che sarà la *purpura Girbitana*, prodotti in *Meninge Africae*, mentre la *Notitia Dignitatum* menziona addirittura un *procurator Baphii Girbitani provinciae Tripolitanae*, responsabile, secondo l'Alfaro Giner, degli *ateliers* concentrati nell'isola nel tardo impero, di cui restano tracce archeologiche incredibili, che l'estate scorsa ho avuto il privilegio di vedere illustrate eccezionalmente da Elizabeth Fentress; più tardi, lo sceic-

co Et-Tidjani esalta la bellezza dei giardini verdeggianti di Djerba e vanta soprattutto i suoi frutteti. Come non pensare poi ai ceramisti di Gallala, ai pescatori, ai raccoglitori di spugne, ai tintori che ancor oggi lavorano nell'isola?

Lo sviluppo turistico recente dell'isola ha un poco offuscato quest'immagine, anche se Djerba continua a essere quello che Beschouch nel 1982 chiamava un *reservoir d'énergies*, un'isola che conserva come in uno scrigno antichissime tradizioni: l'isola con la sua storia ci porta al fondo berbero, alla colonizzazione fenicia documentata dal mausoleo libico-punico di Henchir Bourgou, all'incredibile sviluppo di età romana con l'urbanizzazione di *Meninx*, la città capoluogo presso la diga di El Kantara, che per Tissot divenne più tardi *Uchium*, le cui rovine visiteremo nei prossimi giorni; e poi le altre città, *Troar* (citata da Plinio), *Gerra* (di Tolomeo), *Girba*, *Tipasa*, *Hares* della *Tabula Peutingeriana*.

Più tardi, la presenza araba, l'occupazione da parte dei Normanni di Ruggero di Sicilia, e poi degli Aragonesi e degli Spagnoli; la sopravvivenza dei Berberi kharigiti e dei nuclei ebraici; ma anche la vicenda sanguinosa di ammiragli e pirati ottomani, Arug, Kheir ed-Din Barbarossa, infine il *pacha* Dragut. E poi i Turchi e i Francesi: Djerba con le sue 300 moschee e *zaouias*, con le sinagoghe ebraiche, con le chiese cristiane, è oggi il simbolo di una Tunisia moderna, che mantiene solide le sue radici, che conserva una sua preziosa identità, anche nel confronto con il turismo di massa.

Cari amici,

Omero, nel IX libro dell'*Odissea*, racconta la leggenda della terra dei Lotofagi, alla quale Ulisse con tutti i suoi compagni riesce ad approdare dopo un tremendo uragano e una terrificante tempesta durata nove giorni che ha trascinato la flotta, spinta dal vento Borea, lontano dalla terra dei Ciconi e dal pericolosissimo Capo Malea fin verso il fondo del Mediterraneo, il favoloso *μυχός* dal quale le navi non possono più ripartire: qui abitavano i Lotofagi, il leggendario popolo di pacifici mangiatori di loto, un cibo delizioso che dava l'oblio: è un itinerario tempestoso, collocato nel tempo mitico, sul quale Apollonio Rodio immagina la rotta degli Argonauti, e Virgilio quelle di Enea e dei Troiani, prima di giungere alla Cartagine di Didone.

Strabone (17, 3, 20) identificava l'isola *Meninx* al confine meridionale della Piccola Sirte, con la terra dei Lotofagi (*ἡ τῶν Λοτοφάγων γῆ*), dove alcuni compagni di Ulisse per aver assaggiato i frutti del fiore di loto, i frutti dolci e piacevoli dalle virtù leggendarie, dimenticarono la patria e il ritorno: chi di essi mangiava il dolcissimo frutto del loto – narra Omero – non aveva più voglia di tornare per raccontare ciò che aveva visto, ma preferiva restare lì tra i Lotofagi, a cibarsi di loto, e obliare il ritorno. Ri-

torno a cui l'eroe con la forza dovette costringerli – piangenti –, prima di partire per l'isola dei ciclopi.

Qui, a Djerba, nella Λοτοφάγων νήσος, ἡ Λοτοφαγίτις, in età augustea si mostravano alcune prove del viaggio di Ulisse e un altare dedicato dall'eroe (καὶ δείκνυται τινα σύμβολα, καὶ βωμὸς Ὀδυσσέως), a ricordo di quei frutti ospitali che seducevano tanto gli stranieri e i viaggiatori da far loro dimenticare la patria.

Il racconto di Omero ha suscitato i più disparati commenti, sulla localizzazione della terra dei Lotofagi qui a Djerba.

Ma forse anche noi, domenica, vorremo evitare di ripartire dall'isola che oggi ci accoglie con tanta simpatia e amicizia.

Ulisse rappresenta certamente il prototipo dell'esploratore, il viaggiatore per eccellenza: e ciò sia nell'interpretazione classica, come nell'interpretazione medioevale e moderna. Dante Alighieri descrive l'Ulisse che è in noi, l'uomo destinato a *seguir virtute e canoscenza*, che egli ammira perché un eroe insaziabile di sapere e di conoscere sa rischiare la sua vita per poter fare esperienza.

Del resto, nella visione dell'Alighieri, l'eroe ammette che neppure l'amore per Penelope e la dolcezza di Telemaco

*vincer poter dentro da me l'ardore
ch'i' ebbi a divenir del mondo esperto,
e delli vizi umani e del valore.*

In un passo del *De finibus* di Cicerone (v, 18, 48-49) Dante leggeva un'esaltazione dell'innato amore del sapere, così forte nell'animo dell'uomo da non potersi dubitare *quin ad eas res hominum natura nullo emolumento invitata rapiatur*; e vi trovava indicato l'esempio di Ulisse, allettato dal canto delle Sirene: «scientiam pollicentur, quam non erat mirum sapientiae cupido patria esse carioerem»; ed in un luogo del *De constantia sapientis* (2, 1), Seneca vedeva Ulisse, insieme con Ercole, celebrati come «invictos laboribus et contemptores voluptatis et victores omnium terrorum», grazie alla *sapientiae cupido* ed all'*innatus cognitionis amor*.

In una visione più moderna, il bizzarro Odisseo di Luciano De Crescenzo è la nostra voglia di partire alla ricerca di avventure, un eroe che a casa non sa tornare perché è il simbolo di quella voglia di conoscere, di sperimentare cose nuove, che è il motore stesso della nostra civiltà:

dopo venti anni di avventure, di mostri che ti vogliono uccidere, di cannibali che ti vogliono mangiare, di donne che ti vogliono sedurre, di tempeste e di duelli all'ultimo sangue, non è facile restare a casa con le mani in mano a guardare la moglie Penelope. Forse la sua vera patria non era Itaca.

Spero vorrete perdonarmi una tale divagazione, che però ci riporta al tema del nostro convegno, alle generazioni di coraggiosi esploratori e di viaggiatori che hanno percorso il Nord Africa dall'antichità ai giorni nostri, sempre alla ricerca delle tracce di un passato lontano, che innanzi tutto è una ricerca del nostro essere uomini ed uomini uguali.



Saluto dell'Ambasciatore d'Italia Armando Sanguini

È con il più grande piacere che ho accettato l'invito rivoltomi dal prof. Attilio Mastino, pro-rettore dell'Università di Sassari, infaticabile ricercatore di Roma in questa terra di Tunisia che fu anch'essa Roma, a portare il mio saluto al Convegno Internazionale di Studi sull'*Africa romana* giunto ormai alla sua XIII edizione con il promettente titolo di *Geografi, viaggiatori, militari nel Maghreb: alle origini dell'archeologia nel Nord Africa*.

Un Convegno che con il suo ripetersi periodico scandisce il tempo della ricerca scientifica, conferma la validità della sua importanza, documentata anche dalla ponderosa sedimentazione degli Atti, indispensabili oggi a chiunque voglia accingersi allo studio di questa Africa.

Come rappresentante dell'Italia in Tunisia non posso quindi che esprimere il mio compiacimento agli organizzatori e l'auspicio che non si interrompa questa riflessione sulla storia mediterranea. Qualche giorno fa, presenziando con il Ministro della Cultura a un incontro nel quale si illustravano i risultati di un progetto di gestione del patrimonio culturale della Tunisia, ho avuto occasione di osservare come non esista futuro per quei paesi che non hanno memoria del proprio passato.

Ma ci si può chiedere cosa rappresenti, al di là dell'indubbia validità della conoscenza scientifica, questo chinarsi pensoso e amorevole su di un passato certamente prestigioso, ma che può apparire perduto in una sua irrimediabile e quasi irrecuperabile lontananza.

E quasi si può fare una considerazione che ci permette di rispondere affermativamente. In primo luogo, questo nostro Mediterraneo che si voleva relegato fuori della grande storia, tagliato via dalle linee vitali dei commerci mondiali, ridotto ad appendice dei vari centri del potere, ha acquisito altra prospettiva. Specialmente dopo il grande Convegno di Barcellona esso si ricolloca nelle priorità strategiche per l'Europa.

Possiamo attenderci che nel futuro esso resti tale, che non torni ad essere oggetto dei desideri altrui, che i popoli che lo abitano possano sentirsi di nuovo parte attiva dei destini del mondo?

Io ritengo di sì, ad alcune condizioni.

La prima è che l'Europa acquisti o, nel caso, conservi questa sua capacità d'ascolto. Ascolto di quelle che sono esperienze di vita diversa, eppure parte della nostra realtà, della nostra storia, della nostra comune eredità di figli di queste sponde.

La voce che viene dalla sponda meridionale non è estranea alla vita, alle aspirazioni, alle legittime attese nostre, anzi costituisce un apporto prezioso alla costituzione di una realtà comune, finalmente umana. Riscoprire il Sud non è una concessione, è un'esigenza vitale, perché la sua funzione di crocevia di genti e di idee, la sua lezione di universalità tollerante non è terminata.

Una seconda condizione è che non solo i paesi rivieraschi ma l'Europa nel suo insieme (paesi del Nord, paesi del Baltico e della Mitteleuropa) consideri essenziale al suo sviluppo questa relazione con il Sud di questa nostra area.

Questo Mediterraneo, oggi centro di tensioni ma anche di profonde innovazioni civili, deve essere considerato da tutti i Quindici come punto di riferimento non obbligatorio ma accettato consapevolmente.

A questa presa di coscienza rivoluzionaria, in quanto rovescia idee consolidate e secoli di miopi politiche etnocentriche, è fondamentale l'apporto di voi studiosi, di voi che operate nelle università e nei centri di formazione del sentire comune.

Non si tratta di inseguire il sogno di una *koinè* culturale e civile mai esistita, non si tratta di infioettare di retorica un passato che è stato fecondo ma anche conflittuale e non di rado sanguinoso. Si tratta invece di riscoprire per il futuro le funzioni di un Mediterraneo crocevia di idee e di creatività, nella tensione comune di costruire per i nostri figli un futuro più accettabile.

La cultura deve superare la frattura creata dalla natura fra i nostri paesi, deve rinsaldare questi *disiecta membra* della madre comune. In questo ci è di aiuto la tecnologia, la stessa che usate quando lavorate e che vi accomuna – voi, che pure siete di provenienze così diverse – nel vostro lavoro.

La *partnership* euro-mediterranea (e qui ci sono esponenti di paesi che non appartengono all'Europa) rappresenta un concreto segno di questo nostro progetto comune.

È mio fermo desiderio che questo Convegno di studio non rimanga confinato al ristretto campo delle competenze di settore, per quanto elevate e degne di rispetto, ma sappia aprire nuovi orizzonti di convivenza civile, perché questa è la vera definizione e la funzione della cultura. Permettete di segnalare in questa sede lo sforzo comune e il ruolo che stanno svolgendo la Tunisia e l'Italia per realizzare questo progetto. Tale, mi

sembra, è il significato della nostra presenza in questa sede e in questo momento.

Vada il nostro plauso e ringraziamento all'Università di Sassari, al Centro Studi delle Province Romane, all'Institut National du Patrimoine, alla Regione Sardegna e a tutti gli enti e le forze che hanno reso possibile questo incontro di scienza, di civiltà, di umanità.





Raimondo Zucca
Geografi, viaggiatori, militari:
alle origini dell'archeologia nel Nord Africa

Signor Ministro della Cultura, Signor Direttore dell'Institut National du Patrimoine, Signor Ambasciatore d'Italia, Pro-rettore dell'Università degli Studi di Sassari, colleghi carissimi e carissimi studenti, siamo giunti come Odisseo nell'isola che gli antichi identificavano con quella γαίης Λωτοφάγων, οἱ τ'ἄνθινον εἶδον ἔδουσιν (*Od.* IX, 84), della terra dei Loto-fagi, che hanno per cibo dei fiori, che donano l'oblio del ritorno.

Ma non come Odisseo siamo giunti al decimo giorno di un viaggio per mare, bensì al volgersi del quindicesimo anno da quel triduo, 15-17 dicembre 1983, che vide la celebrazione del primo Convegno sull'Africa romana, in seno all'Università degli studi di Sassari, magica creatura di quel *civis bosanus insulae Sardiniae* che è Attilio Mastino.

Il I Convegno sull'Africa romana era il frutto culturale di un viaggio in Africa che Attilio Mastino aveva compiuto nel 1982 e che lo aveva portato a seguire grandi maestri e brillanti colleghi lungo le strade di Roma in Africa.

In fondo Attilio Mastino, giovanissimo docente di Storia romana dell'ateneo turritano, fiero esponente della scuola sarda di Piero Meloni e di Giovanna Sotgiu, intendeva ripercorrere un itinerario antico, segnato dall'*Itinerarium Antonini maritimum, a Caralis traiectus in Africam Carthaginem*. Quello stesso itinerario che prima di lui avevano compiuto il generale Alberto La Marmora ed il padre dell'archeologia sarda, il canonico Giovanni Spano, nel secolo scorso.

Fra il 14 e il 20 settembre 1852 il La Marmora visitò la Tunisia soffermandosi sulle rovine di Cartagine e sulla fortezza bizantina di Thignica, confrontata nell'*Itinéraire de l'île de Sardaigne* con il castello Castro di Sulci. Il 29 aprile 1856 il canonico Spano si recò in Tunisi per fare visita ad un illustre studioso ed epigrafista, il cui nome risuonerà più volte nel corso dei nostri lavori, l'abate canonico Francesco Bourgade.

Il giorno successivo lo Spano con la compagnia del Bourgade «andò in carrozza per visitare le ruine di Cartagine e la cappella di San Luigi che

sorge nel centro di quella antica città, o propriamente par che occupasse l'area della celebre *Byrsa*».

Il canonico Spano mise a frutto il suo viaggio in Tunisia utilizzando i monumenti africani quali parametro di giudizio funzionale e cronologico delle affini strutture della Sardegna romana, come nel caso dei cisternoni voltati a botte della Neapolis sarda.

Ma ancora nell'Ottocento altri antichisti compirono il breve tragitto fra Sardegna e Africa: il comasco Alfredo Garovaglio, che ci ha lasciato i suoi straordinari e inediti taccuini sardi e africani nelle civiche raccolte del Castello Sforzesco di Milano; il prussiano Heinrich von Maltzan, autore d'un viaggio (archeologico) in Sardegna e di un viaggio nel Maghreb; il cagliaritano Francesco Elena, brillante indagatore della Karales punica e romana; infine l'allievo di Giovanni Spano Filippo Nissardi.

Nel Novecento si deve ricordare innanzitutto la fitta rete di relazioni epistolari tra i pionieri dell'archeologia punica o in generale dell'archeologia del Nord Africa, il padre Delattre e Paul Gauckler, e il soprintendente alle opere d'antichità e d'arte per la Sardegna Antonio Taramelli.

Finalmente a partire dagli anni Sessanta nel quadro dei rapporti tra l'Istituto di Studi Semitici dell'Università di Roma e l'Institut National d'Archéologie e d'Art di Tunisi e le autorità per la tutela delle antichità algerine si ebbe in terra d'Africa l'opera di un grande archeologo fenicio-punico, di origine romana, ma sardo d'adozione, Ferruccio Barreca.

Negli anni Ottanta era maturato nelle università sarde un deciso interesse per l'Africa romana, sicché fu un cammino naturale quello compiuto da Attilio Mastino dapprima in Tunisia e successivamente in Algeria e Marocco, per riannodare quei fili che connettevano la Sardegna con l'Africa mediterranea e fondare questa Africa romana che raggiunge, con il patrocinio dell'Association Internationale d'Épigraphie Grecque et Latine, e con l'imprescindibile collaborazione organizzativa dell'Institut National du Patrimoine di Tunisi, il XIII incontro, in questa isola dell'Africa, distesa nel *Mare nostrum* tra mito e storia.

Per speciale privilegio concessomi dall'affetto di Attilio Mastino, di Cinzia Vismara e Mustapha Khanoussi, è dato a me, all'atto del mio ingresso ufficiale nell'ateneo turritano, l'onore dell'introduzione di questo XIII Convegno.

Geografi, viaggiatori, militari nel Maghreb. Alle origini dell'archeologia nel Nord Africa è il tema che innovativamente il comitato scientifico dell'Africa romana ha scelto per il nostro lavoro.

Nel corso dei passati convegni si è affacciato alla ribalta, quasi timidamente, l'argomento in esame, con due contributi di Johannes Irmscher sul viaggio di Wilamowitz in Libia, uno di Ahmed Siraj sulle città antiche dell'Africa del Nord a partire dalla *Descriptio* di Giovanni Leone l'Africa-

no e due lavori di Monique Dondin-Payre sulla Commission d'Exploration Scientifique de l'Algérie e su *Un document cartographique inédit sur l'occupation de l'espace dans les Aurès à l'époque romaine*.

Oggi si stende davanti a noi un programma di lavori nutritissimo, articolato in ottantuno relazioni e comunicazioni sui protagonisti della prima stagione dell'archeologia nel Nord Africa.

Una lettura restrittiva del titolo del convegno potrebbe indurre a credere che l'ambito cronologico della ricerca sia limitato all'età moderna, in sostanza ai secoli XIX-XX, con alcuni prodromi nel Rinascimento. In realtà l'indagine può a buon diritto spingersi ben più all'indietro nel tempo, per rintracciare esploratori e soldati dell'antichità alla scoperta di un'Africa, caratterizzata non solo dall'estensione dello spazio selvaggio ma anche dalle aree progressivamente guadagnate dalla civiltà.

Anche l'Africa ha partecipato a quell'"archéologie des anciens", cui ha dedicato un fondamentale contributo Raymond Chevallier, nel «Bulletin de la Société Nationale des Antiquaires de France» del 1989.

Al βίος plutarco di Sertorio dobbiamo la notizia, tratta forse dall'opera di Giuba, di uno scavo archeologico della tomba megalitica attribuita al gigante Anteo, a Tingis, in Mauretania, fatto praticare da Sertorio:

È in questo luogo [a Tingi] che secondo i Libii è stato sepolto Anteo. Sertorio, rifiutandosi di credere a ciò che i Libii affermavano relativamente alla sua taglia, fece scavare la sua tomba. Si trovò, secondo quanto è stato tramandato, un corpo della lunghezza di sessanta cubiti (circa 27 metri). Egli ne fu stupefatto e gli offrì un sacrificio, quindi ricoprì di terra le spoglie. Così contribuì ad accrescere il prestigio e la fama del gigante.

Ma ancora possediamo riferimenti all'"archeologia del paesaggio" africano ad esempio nel passo di Plinio il Vecchio relativo alla ricostruzione della colonia di Cartagine sui *vestigia* della *Magna Carthago* dei Punici o ancora nel passo pliniano sui *pauca vestigia* di un insediamento, documentato anche dai *vinearum palmetorumque reliquia* a sud dell'Atlante o, infine, nel brano straboneo sulle *arae Philaenorum* di cui ai suoi tempi non restava alcun vestigio ma che potevano essere definite topograficamente in base alla toponomastica.

A parte vanno considerate le numerose notizie relative alle esplorazioni compiute per scopi commerciali o più frequentemente militari, con notevoli acquisizioni sul piano geografico.

Particolare attenzione meritano i dati relativi ai viaggi geografici compiuti da Polibio per beneplacito di Scipione Emiliano lungo le coste atlantiche dell'Africa, e dagli esploratori del re Giuba alla volta delle *insu-*

lae Fortunatae, in una delle quali, *Iunonia*, Plinio ricorda *aediculam esse tantum lapide exstructam*, nella quale Valerio Manfredi ha suggerito di vedere un sacello punico.

Si sono tratteggiati alcuni aspetti della conoscenza archeologica dell'Africa negli autori antichi, ma altre chiavi interpretative saranno utilizzate dai colleghi antichisti in questo convegno, con riferimento alle fonti propriamente geografiche e storiche classiche e bizantine, con una disamina delle numerose fonti agiografiche africane.

La conquista islamica del Maghreb spalancherà le porte della conoscenza della geografia e della topografia africana antica alla scienza araba: è merito eccellente di un grande maestro degli studi africani antichi, Azedine Beschaouch, avere utilizzato le fonti arabe per una più puntuale definizione topografica dei centri urbani classici e bizantini, i cui poleonimi ci sono spesso conservati ancora nei testi medievali.

Ma il recupero integrale della letteratura araba consente di analizzare il rapporto tra i nuovi dominatori d'Africa e i monumenti antichi superstiti, di volta in volta piegati ad un riuso differente dalla funzione originaria, ovvero ad una continuità dell'utilizzo antico, come nel caso di monumenti idraulici insigni quale l'acquedotto di Cartagine e le sue vaste cisterne.

L'approccio della cultura europea all'Africa romana è tardivo, ad onta delle relazioni commerciali, delle crociate, come l'ottava che portò san Luigi, re di Francia a morire di peste sul sito di Cartagine, e delle imprese militari tra le repubbliche marinare italiane e la Barbaria: «Per forza cavonno di mani delli Saracini Affrica e Dilmazia e più terre di Barbaria» segnava nelle sue *Istorie* pisane Ranieri Sardo per il 1088.

E l'Africa del Medioevo da Guidone diacono di Pisa, a Dante, a Petrarca sarà innanzitutto quella di Tito Livio, di Plinio e di Solino. Tuttavia è ancora una storia di guerra, la guerra di corsa, quella che condurrà i primi Rùm, i primi cristiani latini, a ritrovare l'Africa romana.

L'indimenticato Paul-Albert Février nel primo volume di *Approches du Maghreb romain* ha ripercorso le tappe di questa riscoperta: a partire da quel Thomas d'Arcos che, fatto prigioniero dai corsari barbareschi, quindi liberato e convertito all'Islam, al principio del Seicento peregrinò attraverso il Maghreb lasciando ad un erudito francese, Nicolas de Péiresc, la memoria di monumenti romani, ma anche numidi, con particolare riferimento a Thugga e alle sue iscrizioni.

È ancora nel quadro della guerra di corsa che si inserisce la figura del padre Mercedario Ximénes, che tra il 1720 e il 1735 fu in Tunisia per trattare il riscatto degli schiavi cristiani catturati dai Barbareschi. L'occasione della permanenza in Africa e, in particolare, nel Sud della Tunisia offrì

allo Ximénes il destro per redigere il suo *Diario de Tunes*, che ci documenta una vasta serie di dati relativi alle antichità romane di Sufetula e di numerosi altri siti.

Sin dal secolo XVIII si fanno numerose le relazioni di viaggio nelle Régences de Tunis e d'Alger, che consacrano la conoscenza ad un tempo degli aspetti demoantropologici delle comunità islamiche e delle memorie dell'Africa romana: un nome si impone su tutti, quello dell'inglese Shaw, il cui libro (la prima edizione di Oxford è del 1838) costituirà per un secolo il *vademecum* dei viaggiatori in terra d'Africa.

Venne poi la stagione degli interventi militari dei paesi europei nel Maghreb e tra il 1833 e il 1911 si compì l'opera della Francia, della Spagna e dell'Italia, dalla Cirenaica all'Atlantico.

Non è questa la sede del giudizio storico sulla lunga pagina bellica, fino al processo d'indipendenza compiutosi tra gli anni Quaranta e gli anni Sessanta del nostro secolo. La guerra, con il suo potenziale di dolore e di distruzione, per una di quelle astuzie della storia, fu un seme di conoscenza.

Nel 1833 il Maréchal Soult scriveva al Secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres: «L'occupation de la Régence d'Alger par les troupes françaises [...] ne doit pas rester sans résultat pour la science et de son côté la science elle-même peut concourir à cette œuvre de civilisation qui commence en Afrique sous la protection de nos armes».

Sin dal 1837 era stata costituita in seno all'armata francese una commissione «avec la mission d'explorer dans le double intérêt de la science et des arts le pays traversé par l'armée, de recueillir les manuscrits, les inscriptions, les objets d'art et d'antiquité qui pourront être découverts».

Della seconda commissione, istituita nel 1839, facevano parte due personaggi insigni per il ruolo che ebbero nell'analisi dei monumenti: il Delamare e il Ravoisé. Il primo, a partire dal 1850, ebbe come compagno di ricerca Louis Renier, che cinque anni dopo poteva pubblicare le 4.417 *Inscriptions Latines de l'Algérie*.

Intanto andavano costituendosi le prime Sociétés Savantes d'Algérie, a Constantine nel 1853, ad Alger nel 1856, ad Hippone (Annaba) nel 1860, ad Oran nel 1878.

L'Accademia di Berlino non poté restare inerte a fronte della straordinaria messe di ritrovamenti epigrafici e così nel 1875 il giovane Wilmans iniziò le sue peregrinazioni nel Maghreb, interrotte dalla sua morte nel 1878, che fruttarono l'edizione a cura del Mommsen del primo tomo dell'VIII volume del *CIL* apparso nel 1881.

La Tunisia non aveva conosciuto, intanto, un analogo fervore di ricerche, benché nel 1851 avesse iniziato le sue esplorazioni nella Régence

de Tunis un professore di retorica del liceo di Alger, Victor Guérin, che ci ha lasciato i due volumi del suo *Voyage archéologique*, ricchissima e critica analisi delle testimonianze archeologiche ed epigrafiche delle città romane della Tunisia. A quest'opera guarderà con ammirazione Salomon Reinach nella introduzione alla fondamentale *Géographie comparée de la province romaine d'Afrique* di Charles Tissot.

È impossibile nei limiti di questa introduzione fare riferimento alle titaniche imprese archeologiche che videro protagonisti sia nell'ambito delle civiltà fenicio-punica e numidica, sia in quello della civiltà romano-bizantina i giganti della scienza delle antichità in Africa: un padre Delattre e un Paul Gauckler rivelatori della Cartagine punica, uno St. Gsell autore della monumentale *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, degli *Atlas archéologiques de la Tunisie* e *de l'Algérie*, e delle *Inscriptions Latines de l'Algérie*, un Louis Châtelain in Marocco, un Gaspere Oliverio in Cirenaica.

Non dimentichiamo infine i grandi maestri che sono succeduti ai pionieri dell'antichistica in Africa e che hanno operato per la formazione di studiosi insigni dei paesi del Maghreb e dei paesi europei, e che oggi con il prestigio della loro scienza proseguono il cammino di quei geografi, di quei viaggiatori e di quei soldati che promossero la conoscenza dell'Africa romana.

Roma ha lasciato in Africa la sua eredità millenaria e ha stabilito suoi *heredes* noi, che dall'una e dall'altra sponda del Mediterraneo, indipendentemente dagli *ethne* di appartenenza, dalla lingua parlata e dalla religione professata, ci riconosciamo figli spirituali di quella civiltà che si distese nella vasta *oikoumene* e dura nei secoli.

Ma noi saremo i veri eredi se sapremo riconquistare con la conoscenza l'eredità dei nostri padri secondo il monito di Faust: *Was du ererbt von deinen Vätern hast / Erwirb es, um es zu besitzen* (I, 683-684).

Aomar Akerraz

Présentation du XII volume *L'Africa romana*

Je tiens tout d'abord à remercier notre collègue Attilio Mastino de m'avoir fait l'honneur de présenter les actes de la douzième édition du *Convegno internazionale di studi sull'Africa Romana*. Je lui rends également hommage pour sa persévérance et sa tenacité sans lesquelles ce douzième colloque et bien sûr d'autres auparavant n'auraient pu continuer à avoir lieu.

Il faut en deuxième lieu féliciter l'équipe qui veille à la régularité de la publication de ces Actes malgré le nombre grandissant des contributions, les tâches et les soucis que n'a certainement pas manqué de poser l'organisation de l'édition de Djerba. Je ne dois pas oublier d'exprimer ma gratitude pour l'effort des éditeurs qui ont veillé comme d'habitude à l'impression de ces Actes et à leur publication dans les délais.

Je dois enfin avouer humblement la difficulté que j'ai eu à rendre compte de l'ensemble des contributions en raison tout d'abord de leur nombre mais surtout de la diversité des sujets traités. Un compte-rendu fidèle d'une moisson aussi abondante et diversifiée nécessiterait bien plus de temps que celui dont j'ai disposé.

La moisson de la douzième édition est consignée dans trois volumes qui comptent plus de 1500 pages.

Le premier volume est consacré aux 28 contributions concernant l'organisation de l'espace rural en Afrique, dont 2 introductions au thème de la rencontre sous la plume de Cinzia Vismara pour l'Afrique et d'Esmeralda Ughi pour la Sardaigne.

Le deuxième volume rassemble d'une part les contributions relatives à la deuxième partie du thème principal, avec 18 communications sur la Sardaigne et 8 sur la partie restante de la Méditerranée occidentale. Ce volume comprend également les articles de la table-ronde sur *Dépendants et esclaves dans l'Afrique Mineure et l'Egypte de l'Antiquité*, table-ronde qui coïncide avec la *XXIII^e Rencontre du Groupe International de Recherches sur l'Esclavage antique*.

Enfin le troisième fascicule a été réservé aux traditionnelles sessions

L'Africa romana XIII, Djerba 1998, Roma 2000, pp. 57-59.

sur les nouvelles découvertes épigraphiques, sur les relations entre les provinces africaines et le reste de la Méditerranée, et sur les aspects généraux, institutionnels et historiques.

Au total, ce sont 105 articles qui nous fournissent une bonne part de l'état de la recherche archéologique et historique autour de la Méditerranée et particulièrement en Afrique du Nord. On comprendra alors aisément la difficulté de dégager la synthèse d'une récolte aussi riche, abondante, variée et multilingue. C'est pour cela que je solliciterai votre compréhension si je ne privilégie pas une recherche par rapport à une autre et que ma présentation reste générale et limitée à l'énumération de certains thèmes abordés.

Le volet africain du thème de la rencontre a été traité depuis la période carthaginoise jusqu'au Moyen-Âge, et les différentes provinces africaines, de la Tripolitaine à la Tingitane, sont inégalement abordées, mais aucune n'est absente. Les chercheurs ont fait appel pour approcher le monde rural aussi bien aux sources littéraires classiques et arabes, qu'à l'épigraphie et à la mosaïque, aux fouilles et aux prospections archéologiques... Les sujets évoqués touchent tant à la géographie, à l'agriculture et aux produits agricoles et à l'élevage, à la typologie des établissements ruraux et à leur répartition dans l'espace; à la religion et aux édifices religieux païens et chrétiens, et la liste est longue.

Les communications relatives à la Sardaigne et aux autres provinces occidentales sont pour une grande part les fruits de recherches et de prospections récentes ou en cours. Elles traitent de l'organisation du territoire depuis le Bronze final et le premier Âge du Fer jusqu'à la fin de l'Antiquité. Y sont abordés des problèmes méthodologiques pour l'étude du territoire, les relations chronologiques et juridiques entre les *nuraghi* et les villages avoisinants, les relations entre les cités et leur environnement particulièrement aux époques phénicienne et punique. On peut souligner la prédominance des recherches régionales, études nécessaires avant toute tentative de synthétisation.

Bref, le thème a été largement traité. Les communications ont bien sûr cerné le sujet proposé, et contribué à une meilleure compréhension du monde rural. Elles ont également posé de nombreuses questions et soulevé des problèmes. La campagne a été ici évoquée sous autant d'angles que les communications et le lecteur trouvera dans les trois volumes un large éventail d'approches qui concernent tant l'Afrique que les régions occidentales de la Méditerranée qui partagent avec l'Afrique des traits particuliers forgés par une longue histoire commune.

L'épigraphie tient une place de choix avec 10 communications présentant de nouveaux textes libyques, néopuniques ou latins, des relectures et de nouvelles interprétations de documents mal ou insuffisam-

ment examinés. Mais, comme on devait s'y attendre, les références à la documentation épigraphique sont partout présentes.

La collection de *L'Africa romana* s'est donc enrichie d'un nouveau numéro. Le chercheur dispose désormais d'un outil qui compte aujourd'hui 24 volumes et une masse considérable d'études qui ne néglige aucun domaine de la recherche historique et archéologique en cette fin du XX^e siècle.





Antonio Sartori
Presentazione di *Uchi Maius* 1

Nella seduta inaugurale del Convegno, densa e fin concitata, appena sbarcati tutti da un volo pur non breve, assolti volentieri al grato compito, propostomi dai cortesi organizzatori, di presentare questo volume; trovando la maggiore difficoltà non nel tema, attraente e facile tanto quanto è splendido e ammirevole il volume¹, ma nel tempo, risicato e fulmineo, che era stato riservato al mio come ad altri interventi. E, per rimanere nei tempi concordati – a sette minuti m’ero impegnato, e sette furono – proposi solamente, rinunciando ad ogni tentativo di analisi, una serie di mie sensazioni personali: nell’ordine, sensazioni di invidia per la grande messe epigrafica disponibile; di ammirazione per il loro – nuove o riedite che fossero – impeccabile “trattamento”; di compiacimento per il coinvolgimento organico di tanti operatori anche giovani; di stupore per l’inattesa complessità della storia d’allora e della realtà d’oggi di *Uchi Maius*, nel volume spianata da importanti contributi; di interesse per alcuni temi, più squisitamente epigrafici, tra i preferiti nelle mie ricerche; di curiosità e di competente attesa per il *corpus* annunciato dell’epigrafia locale; di riconoscenza per l’opera di promozione e di coordinamento dei curatori, ma più che curatori, Mustapha Khanoussi e Attilio Mastino; infine, ultima sensazione, di piacere, nell’aver tra le mani, già in uso come prezioso strumento di lavoro, il bel volume.

È lo stesso piacere, con cui mi impegno ora a tavolino, a dare ordine e compiutezza meditata a quelle sensazioni, per renderle considerazioni motivate e, entro ragionevoli limiti di spazio, analitiche: così come già avevo cercato di proporre parzialmente in un simpatico incontro di studio, che si tenne a Milano nel maggio 1998 (ospiti gli amici dell’Università di Sassari), con la presentazione del volume *Uchi Maius* 1 appunto (nell’Istituto di Storia Antica della locale Università degli Studi) insieme

1. *Uchi Maius 1. Scavi e ricerche epigrafiche in Tunisia*, a cura di M. KHANOUSSI, A. MASTINO, EDES, Sassari 1997, 398 pp.

L’Africa romana XIII, Djerba 1998, Roma 2000, pp. 61-69.

con l'inaugurazione della mostra *Africa... omnibus bonis ornata* (presso il Civico Museo Archeologico). E dunque...

Proprio nell'ultimo convegno sull'Africa romana – il XII, Olbia, dicembre 1996 – avevo proposto alcune considerazioni sulle attenzioni per l'ambiente manifestate da Sant'Agostino², citando una sua curiosa espressione circa un luogo dei dintorni della mia Milano. E proprio da quelle parole qui riprendo.

Mons uber, mons incaseatus: monte fecondo, monte – letteralmente – informaggiato: Agostino riconosceva queste qualità, esuberanti d'ogni ben di Dio, nelle alture che sovrastano Cassago Brianza. Bontà sua, perché il borgo brianteo, per quanto gradevole, tutto può sembrare oggi, tranne che un paradiso in terra; ma la contemplazione ammirata di Agostino non era ecologica ed agrituristica, ma piuttosto mistica, puntata a ben altre ricchezze, non ambientali ed esterne, ma spirituali e sue intime. Tuttavia, da lombardo, ricambio volentieri la cortesia di Agostino – vissuto, fra l'altro, non lontano da *Uchi* – con le sue stesse parole.

Mons uber, mons incaseatus, monte dovizioso d'ogni bene come il paese di Bengodi anche il declivio di *Uchi*, se, ad apertura di libro, si considera l'abbondanza del suo patrimonio epigrafico: davvero le alture di *Uchi* sono incrostate o lastricate non di formaggi, ma sì di pietre iscritte.

Tant'è che, nella quasi totalità dei contributi del volume, le epigrafi sono fondamentali e preponderanti: tuttavia con la modestia di proporsi un po' a margine, in appendici epigrafiche che, se non prevaricano sugli stessi contributi, vi stanno spesso alla pari per importanza e per interesse. E nonostante che si annunci, ma solo a pagina 347, e in una breve nota (23) a piè pagina di Raimondo Zucca, che è in preparazione il volume *Le iscrizioni latine di Uchi Maius*: l'attesa del quale, sulla scorta del presente *Uchi Maius I*, non può non essere viva.

Che l'epigrafia sia fulcro del volume lo si riscontra fin dai capitoli introduttivi. Persino per l'età preromana, Mansour Ghaki³ quasi si scusa che nel sito specifico non si siano trovate ancora pietre libiche e puniche come nei dintorni. Quanto alle *Prime osservazioni* di Cinzia Vismara⁴, in realtà un'avvincente sintesi storica delle vicende archeologiche del luogo, esse ripropongono fra l'altro le curiose scoperte epigrafiche del Carton, alla fine del secolo scorso, di serie di stele funerarie – 62 d'un sol botto – spalla a spalla o fin allineate in ordini successivi.

2. A. SARTORI, *Le pere di Agostino: ecologia e santità tra Africa e Roma*, in *L'Africa romana XII*, Sassari 1998, pp. 439-45.

3. M. GHAKI, *Uchi Maius à l'époque préromaine*, pp. 15-20.

4. C. VISMARA, *Prime osservazioni sulla topografia urbana*, pp. 21-42; per il Carton, pp. 37 ss.

Anche il *Rapporto preliminare* di Sauro Gelichi e Marco Milanese ha tra i suoi centri fondamentali la base monumentale, e naturalmente iscritta, a Settimio Severo⁵; e se non fosse per l'audacia solitaria di Alessandro Teatini che chiude il volume⁶ studiando i capitelli di *Uchi* – non iscritti almeno loro – potremmo ben dire che l'intero volume è una miscellanea epigrafica.

Ma miscellanea epigrafica per nulla ripetitiva, non foss'altro che per l'infinita varietà di interessi suscitati sempre generosamente dall'epigrafia; e pure per la larga varietà di approccio e di attenzioni dei singoli studiosi.

Se Azedine Beschaouch⁷ notomizza l'intitolazione a *Colonia Mariana et c.* per darci, come recita il sottotitolo, «*trois siècles et demi d'histoire municipale en abrégé*»; Daniela Sanna aggiunge nuovi particolari alla storia più recente di *Uchi*⁸, ricomponendo invece per intero, sulla scorta di un'audace ma sicura lettura di Attilio Mastino – anche a questo servono i maestri, ad essere suggeritori e spalla dei più giovani! – il testo di una gran base alla Colonia *pro salute imperatoris*, poi scavata brutalmente a vasca di frantoio, sui cui esili orli soltanto sopravvivono insignificanti frustuli marginali dell'iscrizione.

Ma per l'ambiente uchitano, che si è andato dimostrando ben più vitale e fervido di quanto potessero giustificare dimensioni e posizione non certo primarie, non poteva mancare una specifica attenzione prosopografica, su documenti epigrafici nuovi o già noti e riveduti. Penso in particolare alla base di *Lucius Tadius* o all'emergere, da nuovi e vecchi frammenti riaggregati, di un nuovo proconsole d'Africa nelle pagine magistrali di Mustapha Khanoussi⁹; cui segue – ed anche a questo servono i maestri, ad essere d'esempio! – la netta puntualizzazione di Cecilia Cazzona sulla carriera del prefetto del pretorio *Marcus Attius Cornelianus*, in base a nuovi ritrovamenti e ad altri documenti¹⁰.

5. S. GELICHI, M. MILANESE, *Uchi Maius: la Cittadella e il Foro. Rapporto preliminare sulla campagna di scavo 1995*, pp. 49-54, specialm. pp. 71 ss. (e figg. 5 e 24).

6. A. TEATINI, *La decorazione architettonica di Uchi Maius: studio preliminare sui capitelli*, pp. 361-89.

7. A. BESCHAOUCH, *Colonia Mariana «Augusta» Alexandriana Uchitanorum Maiorum. Trois siècles et demi d'histoire municipale en abrégé*, pp. 97-104.

8. D. SANNA, *Contributo alla storia di Uchi Maius: la promozione istituzionale ed i rapporti con la civitas Bencennensis nell'età di Severo Alessandro*, pp. 188-96 e *Appendice epigrafica*, pp. 197-200.

9. M. KHANOUSSI, L. Tadius Verus Caecilianus *un nouveau notable de la colonie romaine de Carthage*, pp. 105-8; ID., *Un nouveau proconsul d'Afrique: M. Iunius Rufinus Sabinianus*, pp. 173-88.

10. C. CAZZONA, *La carriera del prefetto del pretorio M. Attius Cornelianus*, pp. 201-6, *Appendice epigrafica*, pp. 207-9.

Ma le indagini prosopografiche avvicinano agli studi che mi paiono centrali nel volume: quelli di Attilio Mastino e di Paola Ruggeri.

In *Faustina e Lucilla nell'età del pagus*, Attilio Mastino¹¹, in una «breve nota» come la definisce – ed anche a questo servono i maestri, a praticare ed a suggerire la modestia! – in realtà compie un ampio *excursus* sulle due donne degli Antonini e sui molti personaggi che localmente furono loro connessi, sullo spunto di una nuova base sopravvissuta nel reimpiego di un frantoio: quanto mai meritoria l'oleicoltura locale per avere reimpiegato, e dunque salvaguardato, non poche grandi epigrafi; qualcosa di simile – *si parva licet...* – a ciò che è avvenuto in alcune aree prealpine norditaliche con il riuso, magari offensivo eppure conservativo, di altari e basi come contrappesi dei magli idraulici metallurgici.

Paola Ruggeri, nella *Casa imperiale*, propone invece un largo e circostanziato e ragionato quadro d'insieme delle testimonianze epigrafiche di Uchi, legate agli imperatori ed alle loro famiglie¹², di sorprendente ampiezza, cronologica (da Nerva a Valentiniano II) e numerica – ben 41 *tituli*, in cui spiccano gli addensamenti per Marco Aurelio (5 casi) e globalmente per i Severi (oltre 15 casi), su cui tornerò.

Connesse con la presenza dei ceti, anzi dei personaggi, del potere, potremmo in certo senso considerare anche le testimonianze cultuali. Nel repertorio sui culti ancora di Mustapha Khanoussi¹³ si ritrovano non pochi epiteti di *Augustus/Augusta* o dediche al *Genius* della *colonia* o della *patria*; ma non mancano consacrazioni al *Saturnus-Baal* africano o a *Tanit-Caelestis*, altrettanto indigena, in una forte e durevole commistione di devozioni, sintomo dei più vari apporti etnici, indigeni ed esterni, dai quali per chissà quali trame giunse a sopravvivere a *Uchi* la più inattesa dedica, tuttora unica nella romanità extraitalica, alla *dea Laverna*, una divinità di avara conoscenza nella sola area centroitalica, come ben definisce Lidio Gasperini¹⁴.

Ma alla grande prosopografia, civile e – impropriamente ma per semplificare – anche religiosa, fa seguito altrettanta attenzione per la prosopografia minore, qui non poco interessante.

Zeïneb Benzina Ben Abdallah fissa l'elenco ordinato degli *equites* locali¹⁵. Esmeralda Ughi definisce invece il quadro delle varie forme di ever-

11. A. MASTINO, *Faustina e Lucilla nell'età del pagus*, pp. 113-27, *Appendice epigrafica*, pp. 128-31.

12. P. RUGGERI, *La casa imperiale*, pp. 133-71.

13. M. KHANOUSSI, *La vie religieuse à Uchi Maius sous le Haut-Empire: état de la question*, pp. 183-8.

14. L. GASPERINI, *Dedica uchitana alla Dea Laverna*, pp. 177-82.

15. Z. BENZINA BEN ABDALLAH, *Nota sui cavalieri di Uchi Maius*, pp. 109-11.

getismo cittadino¹⁶, ponendo in risalto le molte implicazioni sociali e politiche ed economiche che riconosce nella serie varia di interventi, spesso anche qui spontaneamente... coatti.

La *Gens Pullaiena* di Marcella Bonello Lai¹⁷ spazia ariosamente tra le larghe implicazioni che i riscontri onomastici consentono di intrecciare in una rete di relazioni le più ampie: a mostrare quanto anche *Uchi* fosse, dovesse anzi essere, intrigata reciprocamente con il resto del mondo. Ed a mostrare anche quanto il metodo dei network onomastici potrebbe dare ancora interessanti risultati se esteso ad altri *nomina*.

Infine – infine per ordine non certo per importanza – *Le gentes di Uchi Maius*¹⁸ di Zeineb Benzina Ben Abdallah e Rita Sanna (ma Rita Sanna è onnipresente sullo sfondo di tutto il volume con il suo prezioso catalogo di base, citato ad ogni pagina come PETRAE, ulteriore dimostrazione della bontà del metodo di trattamento informatico delle epigrafi, instancabilmente divulgato dai colleghi di Bordeaux e che, dopo un lungo periodo di rodaggio e persino di qualche diffidenza, ha raggiunto ormai una indiscutibile maturità compiuta e splendidamente produttiva). Cui avvicinerei volentieri, come ampliamento proiettato nel tempo, le pur non numerose *Testimonianze paleocristiane* di Raimondo Zucca¹⁹, ed anche *L'epitafio inedito di Nicasia scolastica* (*scolastica* con l'iniziale minuscola, qualifica e non nome) di Antonio Ibba²⁰ ed il singolare studio sui *macrobbii*, i vegliardi, uchitani di Antonio M. Corda²¹.

E qui ritrovo con piacere una serie di portatori soltanto di *nomina* gentilizi come loro unica e semplice cifra distinguente; è quell'epigrafia impropriamente considerata “minore”, per cui ho particolare propensione, non foss'altro che per una consuetudine che per noi transpadani è quasi quotidiana e unica (e per cui di necessità si fa virtù).

Dei repertori Ben Abdallah, Sanna, Zucca, pochi numeri chiariscono l'importanza: 80 le iscrizioni nuove, di cui circa metà funerarie, che testimoniano 11 gentilizi nuovi e nuove attestazioni di altri 16 gentilizi già noti, entro un *parterre* totale di oltre 70 gentilizi, il che significa una struttura

16. E. UGHI, *L'evergetismo cittadino*, pp. 217-227, *Appendice epigrafica I e II*, pp. 228-44.

17. M. BONELLO LAI, *La gens Pullaiena*, pp. 245-81.

18. Z. BENZINA BEN ABDALLAH, R. SANNA, *Le gentes di Uchi Maius alla luce delle nuove scoperte epigrafiche*, pp. 283-326.

19. R. ZUCCA, *Testimonianze paleocristiane*, pp. 345-55.

20. A. IBBA, *L'epitafio inedito di Nicasia scolastica rinvenuto a Ribana*, pp. 327-36.

21. A. M. CORDA, *La città dei macrobbii. Età della popolazione e schema distributivo per fasce*, pp. 337-43.

sociale, per non dire anche etnica, ben complessa e articolata di questo centro, per quanto appartato.

Ma c'è di più. Senza voler abusare della retorica del semplice e del dimesso, che non sempre è anche dell'umile, è la fin commovente varietà di soluzioni *en bricolage* applicata ai singoli pezzi che costituisce il motivo di interesse per me non minore; nella possibilità, nella speranza – nella certezza anzi, visto che vi è coinvolta la scuola di Sassari – di vederne presto dipanate le mille implicazioni e interferenze tra capacità e condizionamenti culturali, reminiscenze e imitazioni formali, disponibilità merceologiche e tecniche, di cui la perfetta documentazione fotografica edita già ci rende consapevoli.

Senza entrare in un'analisi puntuale della raccolta, che qui non mi compete, mi soffermo soltanto su un aspetto che sento particolarmente mio: meditazione, o spunto, o suggerimento personale, che probabilmente sarà ampiamente chiarito nel futuro volume sulle iscrizioni di *Uchi*.

Valendosi anche del supporto di scrupolosi rilevatori, di cui Salvatore Ganga rivela persino alcuni accorgimenti tecnici²², Xavier Espluga avanza *Alcune considerazioni paleografiche sulle iscrizioni severiane di Uchi*: un'indagine²³ che, da una campionatura fortemente omogenea, fa risaltare nette affinità paleografiche, con attenzioni tanto esasperate, da dubitare che davvero (cito) «future ricerche possano riuscire ad individuare le diverse caratteristiche di officina delle iscrizioni uchitane», che cioè si possa andare oltre. Siamo di fronte a perfette, o canoniche, iscrizioni africane e severiane, o forse severiane e africane, per particolari paleografici, per composizione generale, per sintassi formale, o, come più mi piace, per impaginazione.

Anche se – non è un appunto, ma piuttosto una considerazione persino un po' invidiosa – anche se, forse, la bella caratterizzazione uniforme è in certo senso sollecitata dall'uso costante dell'apografo su rilievo diretto, reso d'altra parte possibile dalla nettezza dell'incisione epigrafica e da un'altrettanto fortunata conservazione; e poi dalla riproduzione a stampa dell'apografo stesso a tratto pieno e piatto, che falsa un po' certe differenze anche nette di solcatura e di chiaroscuro, ben riconoscibili nelle belle fotografie affiancate.

Ora, può ben darsi che qualche mia lieve diffidenza – ma di lontano, non diretta, e dunque cauta – verso questa pratica sia dovuta ad una sorta di... complesso della volpe e l'uva, che è tutto transpadano e mio spicca-

22. S. GANGA, *Nota sui metodi di rilevamento epigrafico*, pp. 357-60; ma anche Id., *Il rilevamento topografico*, pp. 43-7.

23. X. ESPLUGA, *Alcune considerazioni paleografiche sulle iscrizioni severiane di Uchi Maius*, pp. 211-5.

tamente, dovendo combattere troppo spesso con pietre su cui ogni rilievo a ricalco sarebbe pura fantasia, e dove invece qualche parvenza di lettura la si deve cercare addirittura con la fotografia stereoscopica. Ma questo processo di uniformazione convenzionale mi sembra per ora un po' sviante a proposito non della categoria tutta privilegiata delle epigrafi "ufficiali", dove i tecnici più avveduti diedero uno standard produttivo che era il meglio; ma invece nell'interessante panorama delle epigrafi più semplici, che per comodo nostro chiameremo ora impropriamente "private", perché rischia di nascondere la grande e bella ricchezza delle loro... povertà.

Certamente nel prossimo *corpus* delle iscrizioni uchitane si completerà la documentazione, come è più volte auspicato dagli autori di questo volume, sulla litologia delle epigrafi, non solo per definirne le cave e la loro provenienza, ma anche per chiarirne le nette e condizionanti varietà morfologiche.

Assenti i marmi di importazione, i lapicidi uchitani dovettero accontentarsi di pietre locali o circconvicine. Tutto e solo calcare, dunque; ma con quali differenze litologiche e operative e infine di risultati!

Alle iscrizioni "ufficiali" venne riservato il meglio in tutto: migliore la pietra, un calcare chiaro di grana pur grossolana, ma a tessitura uniformemente coesa e compatta, per caratteri già parzialmente metamorfici, senza fenomeni evidenti di spontanea fratturazione. Il che consentì forme monumentali perfette nei profili ed accurate e resistenti allisciatore, su cui fu possibile intervenire con gli strumenti più appropriati ed efficaci (altra prerogativa privilegiata di lapicidi "speciali") per conseguire i risultati di eleganza, di regolarità, di sopravvissuta freschezza di intaglio tuttora ben riconoscibili. Insomma, una produzione d'élite in tutto, nella scelta dei materiali, nella preparazione, nell'uso di tecnologie le più appropriate e di competenze certamente congrue, con risultati infatti di grande uniformità, ma bella e di standard elevato.

Tutt'altro invece per le funerarie le più semplici, ma anche le più volenterose: in primo luogo nella scelta della pietra, o forse solo nella sua occasionale disponibilità.

Spesso si tratta di calcari meno maturi, quasi arenarie (penso ai nn. 13, 15, 19 della raccolta), certamente sedimentari, con stratificazioni assai esili soggette a fenomeni di sfogliazione su piani paralleli spesso lievemente increspati (come nei nn. 3, 28, 29, 34, 37). Condizioni intrinseche tutte, che renderebbero precario l'uso delle migliori tecnologie, ma con le quali dovettero misurarsi maestranze – o forse volenterosi dilettanti – portatori di competenze e pure di attrezzature insufficienti.

Qui infatti la levigatura preliminare è assente o sommaria, la superficie rimane scabra o ondulata perché ogni intervento *ad unguem* produce

smagliature e defogliazioni; spesso il solco vi è filiforme, più condotto per erosione (quasi un graffito approfondito per quanto controllato) che non praticato a intaglio normale; o, se praticato nelle forme canoniche, gli orli delle incisioni sono uno sfacelo di scheggiature; ma non mancano solcature larghe a fondo piatto, condotte lungo il senso dei tratti e persino a picchiettatura da punta: tutti accorgimenti, ma di ripiego, per ovviare all'inconsistenza della superficie ed all'indisponibilità di strumenti adeguati.

Eppure, nonostante tutto, si rispetta qualche cura d'appariscenza, almeno nell'imitazione di modelli o di pratiche che erano nell'esperienza collettiva. Singolare la costante tipologica dei fiori di loto a gambo ritorto, nei pochi esempi di decorazione, non per nulla realizzati sulle pietre più tenere. Ma singolare in fondo – e con questo vengo di sfuggita all'ultima considerazione, che sento molto mia – singolare la caparbia volontà di lasciare comunque testimonianza epigrafica, benché faticosa.

Si ripropone qui l'irrisolto – irrisolvibile forse? – quesito del perché tanta insistenza d'applicazione per dare risultati scadenti – per noi almeno – e, di converso, quali effetti producessero risultati tanto scadenti sul loro pubblico.

Va pur detto che, per quanto prodotti dimessi, tutti i monumentini funerari richiedevano una volenterosa e dispendiosa manipolazione: dunque erano modesti sì, ma non da tutti. Il che potrebbe giustificare una loro intenzionalità ed una loro efficacia effettiva, coinvolgente interlocutori in qualche modo o in qualche misura alfabetizzati, per quel tanto che bastasse ad una lettura per sommi capi, idealmente stenografica, di cui non soltanto le abbreviazioni ma anche il riconoscimento di pochi elementi in risalto o di allusiva evidenza potevano costituire i capisaldi.

La questione, cui mi applico da tempo, è ovviamente non locale, ma universale; e tuttavia essa assume forse un particolare significato per *Uchi*, perché va posta a confronto – e forse in relazione – con la presenza esuberante dell'altra epigrafia, quella pubblica o ufficiale.

Sia pure che le interrelazioni tra la casata dei Severi e l'Africa possano giustificare attenzioni tutte particolari; ma la presenza di un'epigrafia onoraria imperiale sembra qui surdimensionata: perché o a che pro? Credo che, come in molti altri luoghi sovrabbondanti di iscrizioni "alte", possa valere quanto ho già proposto altrove²⁴: che l'epigrafia "ufficiale", tanto più se onoraria ed in *relais* ideale con l'imperatore, sia da conside-

24. A. SARTORI, *Città romane ed epigrafia latina nella Transpadana: un progresso differito*, in *Los orígenes de la ciudad en el Nordeste Hispánico, Congreso intern., Lugo 15/18 Mayo 1996*, Lugo 1999; ID., *Presenza e funzioni delle epigrafi esposte nella città romana*, in *Actas del Congreso «Ciudades privilegiadas en el Occidente romano», Sevilla nov. 1996*, Sevilla 1999, pp. 117-26.

rarsi non accessorio urbano decorativo, non arredo all'aria aperta, ma sì essenziale elemento qualificante dell'organismo e della dignità della città, un'infrastruttura fondamentale per connotarla come centro urbano di vaglia.

Si tratterebbe pertanto di una presenza di fatto irrinunciabile, sollecitata o suggerita, se non pretesa ed imposta, dalla cui congruità o ridondanza riverberava sulla *res publica* onore competente e meglio riconoscibile anche con questo requisito.

Tanto più che dei complessi monumentali che reggevano tali iscrizioni – non per nulla completati, o soverchiati, dalle statue sovrastanti ben altrimenti appariscenti – c'è da chiedersi quale potesse essere l'effetto vero e non simbolico.

Perfetti capi d'opera epigrafici erano molti di questi, accurato il monumento, elegante l'incisione grafica: ma, sia pure con l'enfasi della migliore rubricatura, con quale garanzia di lettura vera? Basi di statue per lo più – e l'occhio correva più facilmente alla statua ed al suo immediato effetto comunicativo – esse reggevano lunghe, complesse e fitte iscrizioni che scendevano fin quasi al piede, con lettere compatte, a modulo ristretto, alte anche pochi centimetri: non il meglio per un'agevole lettura distesa; il peggio certo per quanti, molti o i più, riuscissero a stento a compitare pochi elementi letterati.

Ma quel che contava di esse prima di tutto era la presenza, ed una presenza compatta ed arcigna: non voglio dire tanto più se di difficile lettura, ma sì piuttosto se in blocco compatto che, secondo schemi universali, conteneva – o nascondeva persino – un testo da immaginarsi, prima che da interpretare come "importante". Per tagliar corto mi verrebbe da dire che, prima e più che comunicazione divulgativa, tali iscrizioni si proponessero e si imponessero come presenza loro intrinseca e di chi, personaggio, vi fosse menzionato; dunque, più che per informazione, per memoria o *memento* imperiosi. Per cui gli uchtiani, che pure coltivavano sommessamente una loro tradizione di comunicazione epigrafica spontanea, si compiacevano insieme di questa presenza ingombrante che, con altre realtà strutturali, li qualificava come entità cittadina d'un certo peso.

Anche questo è un altro spunto di attenzione e di meditazione anche per un lettore lontano, ma non distratto; un altro spunto per indurre volentieri all'attenzione ed al più largo apprezzamento per questa nuova ed importante tessera nel mosaico *versicolor* del panorama e del patrimonio della "nostra" epigrafia.



Ahmed M'Charek
Présentation du volume
Dougga (Thugga). Études épigraphiques

L'ouvrage dont j'ai l'honneur de faire la présentation – ici nécessairement rapide – porte le n° 1 d'une série d'*Études* publiée par Ausonius, l'Institut de recherche sur l'Antiquité et le Moyen-Âge à Bordeaux¹.

Depuis 1993, l'épigraphie de Dougga bénéficie, fort heureusement, d'un regain d'intérêt avec le démarrage et le bon déroulement d'un programme franco-tunisien de recherches associant l'Institut National du Patrimoine (INP) à l'Institut Ausonius de Bordeaux, ayant comme objectif de constituer le corpus des inscriptions de Dougga et de le soumettre à un traitement suivant le système informatique *Petrae*.

La réalisation du corpus des inscriptions s'accompagne en outre d'un certain nombre de programmes de recherches et d'études portant sur divers aspects historiques ou archéologiques (la ville de *Thugga*: son histoire, ses monuments, son territoire, la sauvegarde du site archéologique...). C'est dans le cadre de l'un de ces programmes que s'est tenue à Bordeaux, au printemps 1996, une table ronde consacrée à l'étude des inscriptions de Dougga. Cette rencontre scientifique a été l'occasion d'une large réflexion et d'un débat fructueux sur de nombreuses questions d'histoire et d'archéologie relatives à un site antique majeur et déjà fameux par la richesse remarquable de sa collection épigraphique (2.000 pierres inscrites en comptant les fragments).

Le volume *Dougga (Thugga). Études épigraphiques* est le fruit de la table ronde de Bordeaux: 277 pages de texte pour 17 communications qui ont fait l'objet d'une discussion donnée en résumé, un hommage à la mémoire du regretté André Chastagnol, un index des sources. Le tout accompagné d'une bonne illustration photographique: 27 planches d'une grande utilité.

Riches et nombreuses, les contributions ont abordé des thèmes variés touchant l'histoire et l'archéologie de *Thugga* des origines à la fin de l'An-

1. *Dougga (Thugga). Études épigraphiques*, Textes réunis par M. Khanoussi et L. Maurin, Diffusion De Boccard, Bordeaux 1997.

tiquité. Faute de temps, je me borne à donner ici une simple information à propos d'un ouvrage qui mériterait une appréciation approfondie car, à mon avis, il fait date dans la connaissance de *Thugga*. On y traite des questions suivantes: l'apport des sources littéraires, celui de l'épigraphie libyque et punique, l'organisation politique et le statut juridique (la *civitas* de *Thugga* d'Auguste à Marc Aurèle, *Thugga* au III^e siècle et la défense de la *libertas*), les constructions publiques, les temples et la vie religieuse, l'épigraphie et la carrière de Plautien, l'ascension d'une famille équestre (les *Calpurnii* de *Thugga*). Deux contributions à caractère technique ne passent pas inaperçues: le traitement informatique des inscriptions et l'écriture dite "africaine" dans les inscriptions latines.

Enfin, l'apport de la table ronde de Bordeaux à la connaissance de *Thugga* fait l'objet d'une évaluation éclairante, dans une conclusion concise mais précise, signée par André Laronde.



Elizabeth Fentress
The Jerba Survey: Settlement in the Punic
and Roman Periods

Methodology¹

Our evidence for the island's history derives from three principal techniques: field walking, excavation and the study of the archives. As the majority of our time in the field is spent on the former our approach will be discussed in some detail. The methodology of field survey is still the subject of much debate², and there is as yet little consensus on what could be called best practice. Views are strongly held as to the advisability of sampling, or the nature of the collection and documentation of artefacts. The approach followed on Jerba grows out of the experience of the Albegna Valley Survey, as well as two minor projects undertaken in Marsala (Sicily) and Zana (Algeria)³.

1. The project is jointly sponsored by the Institut National du Patrimoine, the University of Pennsylvania and the American Academy in Rome, under the direction in the field of Ali Drine, Elizabeth Fentress and Renata Holod. We are extremely grateful to M. Hedi Slim for his constant support, as well as to M. Boubakr Ben Fredj for his interest and encouragement. Besides the sponsoring institutions the project has been generously supported by the 1984 Foundation, the Van Berchem Foundation, the Packard Foundation for the Humanities, and the University Museum of the University of Pennsylvania.

2. Most recently in the context of a conference on survey technique at the University of Siena: R. FRANKOVICH and H. PATTERSON (eds.), *Extracting Meaning from Ploughsoil Assemblages*, Oxford 1999. See also C. L. REDMAN, *Surface Collection, Sampling and Research Design: a Retrospective*, «American Antiquity», 52, 1987, pp. 249-65; A. M. SNODGRASS, *Survey Archaeology and the Rural Landscape of the Greek City*, in O. MURRAY, S. PRICE (eds.), *The Greek City from Homer to Alexander*, Oxford, 1990, pp. 113-36; G. BARKER, *Approaches to Archaeological Survey*, in G. BARKER, J. LLOYD (eds.), *Roman Landscapes: Archaeological Survey in the Mediterranean Region*, London 1991, pp. 1-9; A. J. SCHOFIELD (ed.), *Interpreting Artefact Scatters, Contribution to Ploughzone Archaeology*, Oxford 1991, pp. 93-105.

3. I. ATTOLINI *et al.*, *Political Geography and Productive Geography between the Valleys of the Albegna and the Fiora in Northern Etruria*, in G. BARKER, J. LLOYD (eds.), *Roman Landscapes*, cit., 1991, pp. 142-53. E. FENTRESS *et al.*, *A Sicilian Villa and its Landscape. Contrada Mirabile (Mazara)*, «Opus», v, 1986, pp. 75-96. E. FENTRESS, A. AIT KACI, N.

The island of Jerba covers 568 square kilometres. Its size is thus such as to rule out a total survey, which would take an unreasonable amount of time if carried out at an acceptable level of intensity. We have thus adopted a systematic sampling strategy in which survey is carried out in stepped north-south transects one kilometre wide spaced at four kilometer intervals. This gives an apparent 20% coverage of the island. However, line-walking at 20 meter intervals gives a visibility of only 50% within those transects, so the real coverage is a more realistic 10%. Additional areas have been added along the densely-settled southeast coast of the island, so as to create a wider block in which to study the progressive displacement of settlement in that area. Other such purposive additions to the background sample will probably be made in the future, as more information about the nature of settlement on the island is gathered.

Variation within the boundaries of the island is slight. Of environmental factors the most important is the availability of sweet water at an acceptable depth. There are no springs, so all water for agricultural use is derived from wells, while rain-water for drinking is stored in cisterns. Hydrology charts show that the best water is found in the northeastern quarter of the island, and this is today the area with the highest settlement density. Otherwise, variation in altitude is minimal, while the very uniform ploughed olive and palm groves give an extraordinarily high visibility to pottery and other artefacts. However, agricultural practice, although largely free of the deep-ploughing which characterizes that of Italy, has caused considerable damage to the legibility of the archaeological record. The creation of an olive grove may involve wholesale bulldozing in order to create high earthen walls around the fields. It is not uncommon to find the material from an entire Punic farm packed into one of these walls, while widespread background scatters testify to the destruction of sites in the area. Our collection strategy has been designed to take these factors into account, while striving to maintain an acceptable rate of site-retrieval. A second consideration in our methodology was the necessity to design the survey from the beginning to take into account the technical advances in Geographic Information Systems. Recently, a number of older surveys have been "retrofitted" to the new analytic tools. At Jerba we had the opportunity to design a system which could be recorded immediately onto a GIS database. It was clear that an efficient use of such a system would require a modular approach to the archaeological and environmental data, as well as an acceptable coverage of settlement

BOUNSSAIR, *Prospections dans le Belezma: Rapport Préliminaire*, in *Actes du Colloque internationale sur l'histoire de Sétif*, «BAA», Supplémento 7, 1991, pp. 107-27.

throughout the island. The recording of background pottery scatters would have to be included in this program.

In seeking to resolve the apparent contrast between efficient recovery of our major source of data, the evidence for settlements, and the necessity to record as carefully as possible the pottery distribution on the landscape as a whole, we have adopted an approach which is qualitative rather than quantitative in nature. In other words, we are attempting to identify the nature of the sporadic pottery observed in the field rather than to achieve a spurious exactitude about its quantity, whose highly stochastic nature precludes any confidence in its statistical analysis⁴.

The recording system is based on blocks of 100 square meters, each of which occupies a single cell in the GIS map of the island. Each kilometre walked is recorded on graph paper prepared with two 1:10,000 sketches of the principal landscape features: roads, ridges and minarets which can serve as useful position checks. The five-person team then walks a block in lines 20 meters apart, collecting any feature sherds present along the line. At the end of the block the team leader identifies the pottery present, and if no evidence for *in situ* settlement debris has been found, colors the relevant block on the first map according to a key which indicates the presence of protohistoric, Punic, early imperial, late imperial, medieval and/or early-modern debris. Any problematic or particularly interesting material is saved.

On the second map the nature of the vegetation is indicated, along with water features such as wells. This information is also recorded in a journal entry, with any other observations about the block walked. A GPS reading is taken every five blocks, as a necessary position check in the rather featureless landscape of the island.

The identification of sites is again based on qualitative rather than quantitative information. Our experience has shown that concentrations of pottery from the historic periods are regularly associated with building materials - tiles, stone, traces of plaster flooring or wall plaster. These are often accompanied by perceptible changes in soil color. Rather than rely on pottery density alone we have chosen to use the presence of some or all of these criteria in the identification of individual habitation sites. The exceptions to this policy are periods in which the pottery itself is so rare as to constitute a significant indicator on its own. This is particularly true for

4. On the qualitative approach to field survey information see E. FENTRESS, *What are we Counting For?*, in FRANCOVICH, PATTERSON (eds.), *Extracting Meaning from Ploughsoil Assemblages*, cit.

the early medieval and protohistoric periods, whose pottery has proved particularly elusive⁵.

When a site is identified it is thoroughly examined by close line-walking, in which all pottery is collected. Feature sherds, and any fabrics not represented among the feature sherds are then saved. A context-sheet is filled in with the appropriate detail, including a GPS reading with the estimated position error. A sketch map is drawn on the back of the sheet, and the site is located on the kilometer map, with a rough sketch of its form and size. In cases where *in situ* structures are present the site is revisited for planning and, in some cases, for future low-level aerial photography.

In the case of the two known towns on the island these extensive survey techniques were modified to give us more precise coverage of the variation within the towns themselves. At the Punic and early Roman town of Bourgou a 50 meter grid was laid over the 15 hectares covered by the town. An abrupt scarp clearly indicated the limits of the town, so it was possible to make a good estimate of the amount of time which would be required to cover it. Within each 50 meter square a team collected feature sherds over a period of twenty minutes, while a total collection was carried out on a 5 x 5 meter sample at the northwest corner of the square. From this total collection a count was made of the number of amphorae, wheel and handmade coarsewares, and fineware sherds, as well as of any building material recovered. This has allowed us to study the variation in pottery density across the site, as well as the occurrence of pottery of different periods. A sketch was also made of the 50 meter sample, from which a sketch plan of the site was constructed.

In the case of the town of Meninx, surveyed in 1997, the huge size of the site (42 ha.) and the bulldozing of much of its area seemed to preclude a quantitative approach to the pottery. However, numerous traces of walls suggested that the site as a whole should be mapped with a total station. A 50 meter grid was again laid out, and feature sherds collected within it. Again, the teams made sketch-maps of visible walls, and flagged these on the ground to aid the survey team to recover their positions. Intensive survey of the murex-shell heaps inland from the town allowed us to recover large quantities of almost intact amphorae.

The extensive coverage of the transects, based on units of 100 meters, and the more intensive coverage within the cities, based on units of 50 meters, allow us two separate levels of GIS mapping. On the first, vegetation, hydrology and datable pottery scatters are recorded over the island

5. M. MILLET, *Pottery Population or Supply Patterns? The Ager Tarraconensis Approach*, in G. BARKER, J. LLOYD (eds.), *Roman Landscapes, Archaeological Survey in the Mediterranean Region* (BSR Archaeological Monographs 2), 1991, pp. 18-26.

as a whole, allowing us to analyse the interaction of environmental and positional factors with settlement density and historical demography. The intensive coverage of the towns allows GIS maps of the distribution of pottery by type and period, significance tests of that distribution, as well as more traditional AutoCAD plans of the structures visible in the town.

Settlement in the Punic Period

The lack of prehistoric finds from the island is striking, especially when compared to the abundant material from the area of Gafsa. We must conclude that the total absence of surface water made the island an inhospitable site before well-digging became common. The earliest material recovered consists of Attic pottery of the early fifth century, found on four sites: the port at Ghizen to the north of the island⁶, the town site at Bourgou, and, on the southern side of the island, the port at Hares (Guellala) and the town of Meninx. Here excavations have revealed occupation levels under the forum, with evidence for murex production which confirms Pliny's comment that Meninx was an important centre for this commodity, a «second Tyre» (*nat.* IX, 60).

Inland from this site, along a ridge running parallel to the coast, was found a large scatter of black glaze running in a band between two and three hundred meters in width. At the extreme eastern end of the site was found a rectangular structure that might possibly be interpreted as a sanctuary on the western periphery of the site. Next to the structure were found three neo-punic stele. It seems possible to interpret this scatter as the agricultural support for the settlement on the coast at Meninx, and it seems to show a precocious development of the agricultural hinterland of that settlement.

However, the central town of Bourgou was clearly the most important site on the island in the Punic period. On the periphery of the site is found the tomb excavated by Mme Wereimmi Akkari, which yielded a monumental statue⁷. Although typologically the tomb fits easily into the series of Numidian royal tombs, we are a long way from being sure exactly who founded the city, who ruled it at any given period, or who lived in it. However, the fact that this area of Tripolitania was effectively included in Massinissa's kingdom from the end of the third century makes

6. J. AKKARI-WEREIMMI, *La nécropole libyco-punique de Ghizène (Djerba, Tunisie)*, «Africa», 13, 1995, pp. 51-74.

7. J. WEREIMMI-AKKARI, *Un témoignage spectaculaire sur la présence libyco-punique dans l'île de Jerba. Le mausolée de Henchir Bourgou*, «REPPAL», 1, 1985, pp. 189-95.

it plausible that it became the local administrative town for that kingdom, perhaps ruled by one of his relatives⁸. For the population, we are left with Diodorus Siculus' vague designation, «Libyphoenicians». The remains of the town suggest that it was irregular in plan, with a large amount of domestic structures. These were decorated with some luxury, with *signinum* floors, white and black mosaics, and painted wall plaster. Fragments of stucco capitals are found, although there is little trace of architecture in stone. There was equally little trace of industrial activity on the site: slag was very rare, as was kiln debris. The clear scarp around the town suggests the possibility that it was surrounded by a rampart, but excavation of a trench at one edge of the site proved inconclusive. On the north coast, the site of Ghizen, covering over four hectares stretching inland from the shore. It seems plausible to suggest that Ghizen represents the port for Bourgou in the Punic period. Another early port probably existed on the east coast, near Sidi Garouss, but here the archaeological evidence has been completely eradicated by hotel development.

By the late third century B.C. the hinterlands of Bourgou and Meninx I were occupied by large villas (FIG. 1). These are found as large mounds of material, rising at least a meter above the surrounding countryside, and covered by a rich assortment of pottery, wall plaster and small architectural fragments. The mounds occupy around a hectare, and are sometimes associated with mausolea. At some distance from the villas are found amphora kilns, which produced neo-Punic amphorae of the forms van der Werff 2 a, b and c, dated to the second and first centuries B.C. These have been identified from a number of sites in Tripolitania, and although there is not yet proof what they contained, the inland locations of the kilns seem to rule out *garum*, and leave us with the choice of wine or olive oil. In the first century A.D. the same kilns began to produce amphorae of the type Mau xxxv. The shape of these, which derives from that of the Dressel 2-4 type, suggest that they were wine amphorae, which may suggest that their predecessors were as well.

Around the villas, and throughout much of the area surveyed, are found small farms. These are difficult to date with precision, but almost all of them have yielded black-glazed sherds. The settlement hierarchy at the beginning of the Roman period was thus highly articulated, comprising at least two major towns (settlements at Ajim and Guelala have yet to be investigated, and we have not found a convincing iden-

8. Masinissa's control of the region of the Emporia was not officially recognized until 162-161 B.C.: APP., *Lib.* 69; D. J. MATTINGLY, *Tripolitania*, London 1995, pp. 51f.

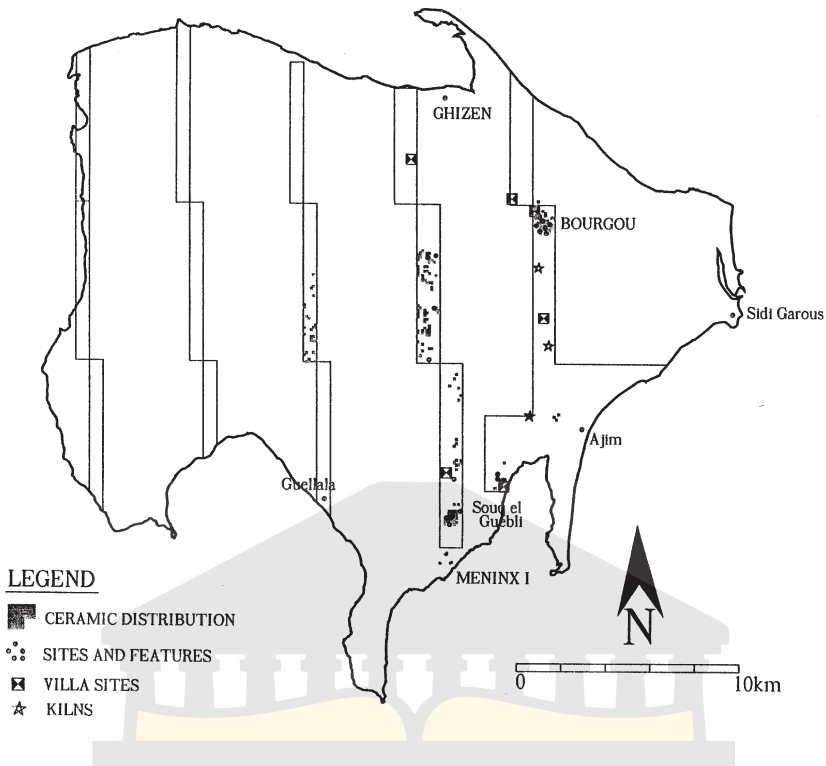


Fig. 1: Settlement in the third and second centuries B.C. (Michael Frachetti).

tification for the towns known in our sources as Girba and Hares⁹), ports at Ghizen and, probably, on the east coast at Sidi Garous, villas, kilns and farms.

Agricultural production was clearly an important component of the economy of the island, although trade must have played a part, and we know from Pliny's comparison of Meninx with Tyre that murex must have been produced by the first century A.D. Indeed, the find of significant deposits of murex waste mixed with amphorae of type Mau XXXV and some black glazed pottery under the forum¹⁰ suggest that this was already a production site.

9. Sites on Jerba known from the Peutinger Table include Girba, Meninx, Tipasa, Hares (VIII, 1).

10. See the contribution by A. DRINE, in this volume.

The pattern this seems to indicate is one which is reminiscent of other areas of the Western Mediterranean in the Hellenistic period. I think particularly of the settlement pattern of the hinterland of Marsala, Punic *Lilybaeum*, where large villas occupied the countryside from the end of the third century B.C.¹¹. On the Tyrrhenian coast of Italy, numerous surveys have shown similarly articulate patterns, associated with the first major boom in Italian wine production¹². What the pattern does not resemble is any of the results of the growing number of surveys on the mainland, with the possible exception of the as-yet unpublished material from around Carthage. In none of these areas is black-glazed pottery present on rural sites: indeed, only 18 sherds were found in the whole of the Segermes Survey¹³: sherds from the Jerba survey already number well over 100. We seem to be looking at a relatively precocious agricultural production, closely linked with other Mediterranean sites such as Sicily. Trade may have included other “invisible” items, such as the slaves traded from south of the Sahara by the Garamantes of Fezzan, or cloth dyed with the murex produced at Meninx. What is evident, however, is the great prosperity of the island in this period, particularly when compared to the rest of rural North Africa.

There is no evidence for any significant change in the settlement patterns of the island after it was included in the Roman Province of *Africa Proconsularis*. Occupation continued at all sites, as can be demonstrated by the fact that the “Punic” cemetery on the coast at Souk el Ghibli was replaced by an inhumation cemetery just below the same ridge: both were probably related to a major villa nearby (FIG. 2). It is not until the beginning of the second century A.D. that we begin to see major changes taking place in the settlement patterns of the island. The most significant of these was the expansion and reconstruction of Meninx. This important Roman site has received very little previous attention, and the only buildings known from it are two churches recorded by Gauckler¹⁴. The urban survey, which took the best part of three weeks, revealed an orthogonally-planned central nucleus, with, to the north, a few buildings on a slightly different orientation. A large number of public build-

11. FENTRESS *et al.*, *A Sicilian Villa and its Landscape*, cit.

12. A. CARANDINI, *Il vigneto e la villa del fondo di Settefinestre nel cosano. Un caso di produzione agricola per il mercato trasmarino*, «MAAR» 36, 1980, 1-10. ID. 1989, *La villa romana e la piantagione schiavistica in Italia* (II secolo a.C.-II d.C.), *Storia di Roma*, IV, 1989.

13. S. DIETZ, L. SEBAÏ, H. BEN HASSEN (eds.), *Africa Proconsularis*, II, Copenhagen 1995, p. 473. They note that no black glaze was not recorded on the Kasserine survey, while 24 sherds were found at Leptiminus (*ibid.*, p. 462.).

14. P. GAUCKLER, *Les Basiliques de la Tunisie*, Paris 1907, pl. XXXI, XXXII.

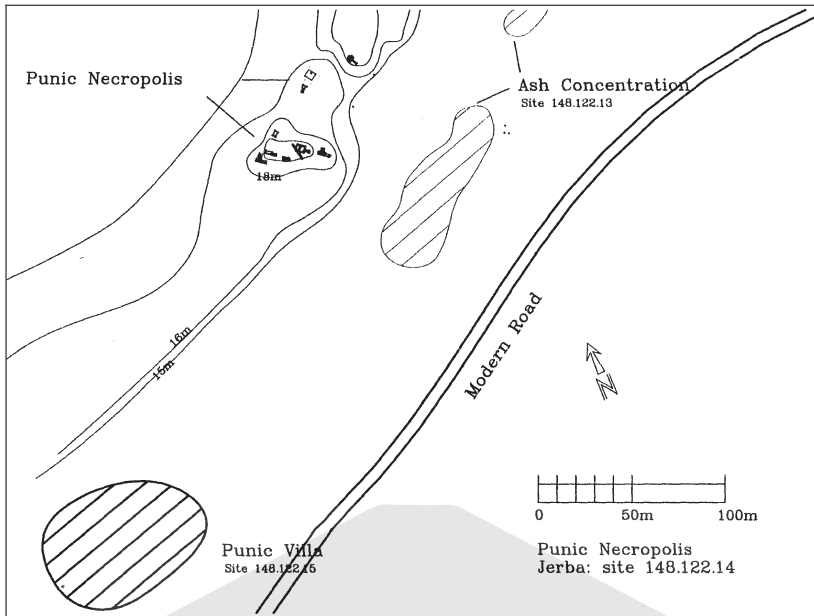


Fig. 2: A Punic villa and its necropolis at Souk el Ghibli (Michael Frachetti).

ings were identified. Besides the forum, whose position has been known since the 1930's, there were at least two bath complexes, one of which appears to have a circular palestra, a circus, an amphitheatre, a theater, and one substantial church. Gaukler's second church was found to the outskirts of town, 300 m southwest of the amphitheatre. Perhaps more importantly, the survey has revealed that the town could accurately be described as an industrial city, for most of the standing structures are related to the fish and shellfish industries – fish-salting tanks, *garum* tanks and murex-extraction tanks. Detailed survey of the distribution of fragments of *opus sectile* suggests that the residential quarters lay to the northeast of the forum, and the “industrial quarter” to the southwest (FIG. 3). Huge mounds of murex shells flank the city to the west and south, while traces of amphora kilns are found in the northwest corner of the site, with other kilns to the northeast.

The chronology of the settlement is as yet imperfectly understood. It may that a Hadrianic or Antonine refoundation led to the construction of a new town over the murex dumps to the south of the earlier site. Finds of murex dumps, whose latest sherd dates to the first century under the excavated vats, seem to support this suggestion, as do the architectural re-

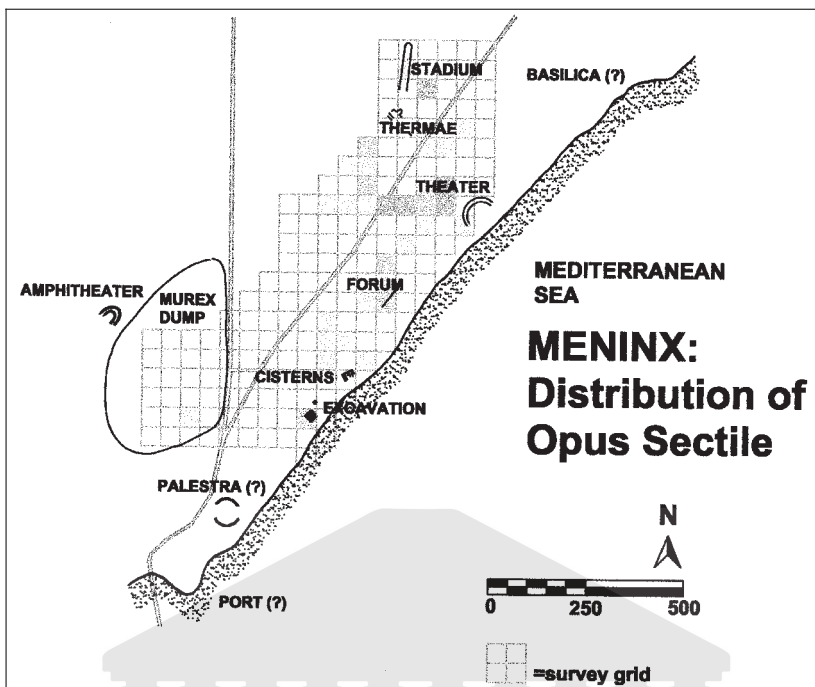


Fig. 3: Meninx II: the dark grey squares are those on which over 30 fragments of *opus sectile* were found. These correspond well with finds of painted plaster (Shawna Leigh).

mains of the forum itself. Conversely, the rarity of the earliest forms of African Red Slip (ARS) ware suggests that occupation was limited in the years between 60 and 100 A.D. We know that neighboring Gigthis was elevated to the rank of *municipium* under Antoninus Pius, who is referred to on to an inscription as «conditor municipium»¹⁵. It may well be that imperial investment in Meninx occurred at about the same time, or slightly earlier. This might have been associated with the building of the causeway linking Meninx to the mainland, a construction which may well have cut Gigthis off from its links to the Syrtis trade, redirecting it towards Meninx.

At the same time the town of Bourgou was, if not abandoned, at least substantially depopulated. Finds of late-second century ARS are rare, and there are few of any contemporary amphorae. The small farms seem to

15. *CIL* VIII, 22707.

disappear, although substantial scatters of Roman pottery in the interior suggest that they may have been replaced by new ones. The villas, too, seem to have suffered a major set-back during the second century A.D. None of the kilns continued in production after the disappearance of the amphora type Mau xxxv around the end of the first century A.D.: henceforward all pottery production seems to have been concentrated on the periphery of Meninx. Of the early sites only the port at Ghizen seems to have retained some importance. It may have been occupied by a large villa during this period. Other *villae maritimae* were built along the coast, although in general their remains are badly preserved, given the intensity of tourist development in the northeast side of the island. Thus on the beach of the Club Méditerranée, at Sidi Garouss, is found a mosaic which slowly crumbles into the sea, while a statue was found at Aghir and another near Mezraya. Figure 4 shows the settlement pattern of the second century A.D.

In general, we seem to see a shift from the intensive agricultural production in the interior of the island which was a major feature of the economy of the Punic period to a greater concentration on the wealth produced by Jerba's shallow seas: salted fish, *garum* and, above all, murex dye. The interior remained occupied, but investment in villas had shifted to the coast. By the fourth and early fifth centuries most of the settlement was concentrated in Meninx, with only a few maritime villas occupied. However, there is every likelihood that Meninx was no longer the most important site on the island. As Azedine Beschouch has shown, the city of Girba seems to have supplanted Meninx by the third century, giving its name to the island as a whole¹⁶. However, we still do not know where this city was located. The only trace of this settlement is the inscription published by Beschouch which refers to the *Respublica Girbitana*, and was found built into the fort at Houmt Souk. Now, we know how easily inscriptions travel, especially in an island where good building stone is rare. The account of the early 14 century traveller El Tijani, in which he reports his walk from Ajim to Girba, and from Girba to the Andalusian fort at Houmt Souk, would suggest that Girba and Houmt Souk are separated by some distance. Thus our view of the settlement of the island remains to be confirmed by the evidence from its western half.

At Meninx, settlement continued until the beginning of the seventh century, although excavation may suggest some large-scale destruction during the late fifth century¹⁷. Some, at least, of the murex tanks were

16. A. BESCHAOUCH, «CRAI», 1986, pp. 541-3. *AE*, 1987, nr. 1032.

17. See the contributions of A. Drine and S. Fontana in this volume.

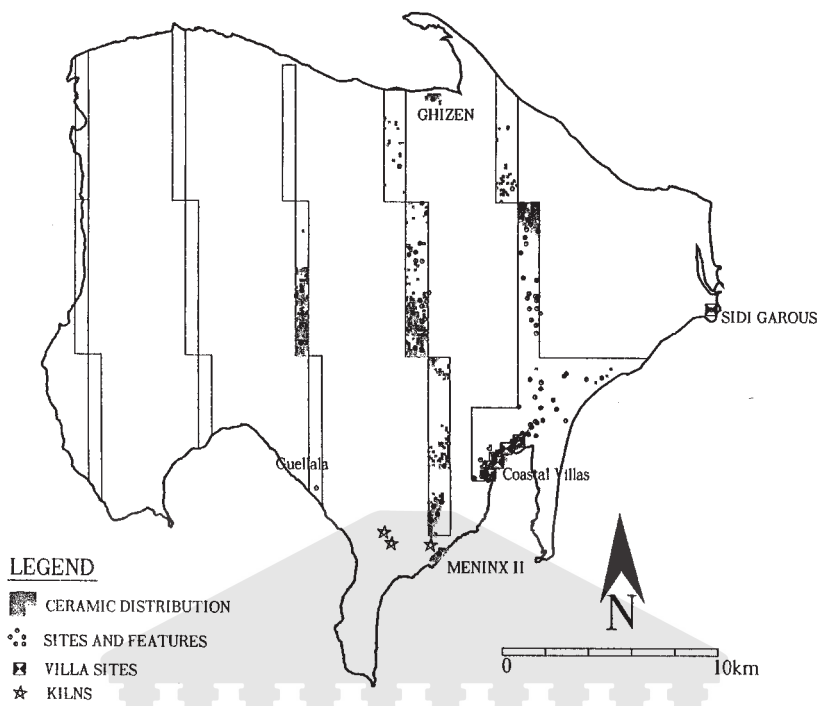


Fig. 4: Settlement in the second century A.D. (Michael Frachetti).

built in the early sixth century, and the Greek *ostraka* from the excavation suggest that they were still in use during the fifth century. However, only two sherds of Hayes form 91D were recovered from the whole city, which seems to suggest either a lack of occupation on the site or a lack of contact with the outside world. It is at this point that we lose evidence for occupation at all sites, with the single exception of the *qasr* at Tala, less than a kilometer from Meninx II, where seventh-century eastern amphorae suggest that there was still some contact with the rest of the Mediterranean. From this period until the eleventh century we have been unable to identify any ceramics which could date a dark-age site. Of course this hardly suggests that these do not exist, but neither is there evidence that they do.

The development of settlement on the island thus runs from a very sparse, nucleated pattern in the fourth century B.C., to a highly articulated landscape of towns, ports, villas, farms and kilns in the second centu-

ry B.C., to settlement pattern in which the coast plays an every-increasing role. There is no evidence that the Roman hegemony affected settlement on the island until the second century A.D., when the building of Meninx II on the coast seems to have led to the gradual abandonment of Bourgou and Meninx I.





Ali Drine
Les fouilles de *Meninx*.
Résultats des campagnes de 1997 et 1998

Dans le cadre du projet tuniso-américain relatif à l'étude du patrimoine de l'île de Jerba¹, nous avons entrepris des fouilles à Meninx dans le secteur sud de la zone archéologique de ce site.

Le site

Meninx se trouve à l'extrême sud-est de l'île de Jerba, au lieu dit El Kantara du côté du continent² (FIG. 1). Ses vestiges s'étendent sur une longueur de 2 km et une largeur maximale de 800 m environ. Ils sont traversés par la route n. 941 qui va vers la zone touristique et le M.C.117 qui va vers Houmet Souq. La plupart de ses ruines sont confuses car ensevelies sous du sable et la végétation composée essentiellement de plantes halophiles. C'est grâce aux photos aériennes que nous pouvons identifier au nord le théâtre, le cirque, l'esplanade du forum et à l'ouest l'amphithéâtre ainsi qu'une série de bassins et des cuves qui longent tous le rivage sud du site jusqu'à l'esplanade du forum (FIG. 2). Ces bassins étant très nombreux, notre intervention a porté sur deux ensembles (FIGS. 3, 4) situées au sud du site en bordure de la plage à environ 600 mètres au nord

1. L'accord de coopération archéologique tuniso-américain relatif à l'étude du patrimoine de l'île de Jerba a été conclu et signé à Tunis le 5 juin 1996 pour une durée de 5 années entre le Ministère de la Culture (Institut National du Patrimoine), l'Académie Américaine à Rome, et l'Université de Pennsylvanie. Le projet est sous la responsabilité de M. Hédi Slim, Mme. E. Fentress et Mme R. Holod (codirecteurs) et M. Ali Drine (coordinateur).

2. Une bibliographie bien fournie sur Meninx est présentée par J. DESANGES dans son édition de PLIN., *nat.* v, 1-46, Paris 1980, pp. 430-4; voir également A. BESCHAOUCH, *Comment l'île de Meninx est devenue l'île de Girba*, «CRAI», 1986, pp. 538-45.

du port antique identifié par Paul-Marie Duval et situé selon lui sur l'aboutissement de la chaussée romaine³ (FIG. 2).

L'ensemble 1 (FIG. 3)

Avant notre intervention, le bassin et la cuve de cet ensemble étaient comblés et couverts de plantes halophiles et de sable fin humecté (FIG. 5). Autour, le sol jonche de rebuts de murex, de tessons de poteries en particulier d'amphores, de fragments de marbre... C'est pour mieux savoir la destination de ces séries de cuves et des bassins qui sont très nombreux à Meninx, que nous avons décidé de fouiller cet ensemble.

Le nettoyage des structures nous a permis d'identifier un bassin et une cuve contigus ainsi que des restes de murs qui témoignent de la présence d'autres constructions dont nous ignorons la destination.

La fouille de la cuve (FIG. 3, n. 1)

La fouille est effectuée sur presque la moitié de la cuve (2 m sur 1,45), l'autre partie est laissée au début comme témoignage puis a été enlevée par la suite. Cette fouille nous a permis de dégager de la terre humide mêlée à des ossements d'animaux et beaucoup de restes de céramique dont deux jolis plats de poissons bien conservés, une jolie tête de femme diadémée en calcédoine datée du premier quart du I^{er} siècle apr. J.C., du marbre, des coquillages, du murex concassé, des tesselles de mosaïques en noir et blanc, des clous, des fragments de verre. Les remblais de la cuve contiennent en outre de nombreux éléments d'architecture dont la présence ne nous permet pas d'avoir une stratigraphie visible: harpes, blocs en grès marin blanchâtre du type Rejiche. En somme ces objets si variés se sont accumulés dans cette cuve sans doute après son abandon. L'étude de la céramique a été confiée à notre collègue Sergio Fontana (voir sa contribution, dans ce volume). Quant à l'étude des ossements, elle a été confiée à Marian Fabis qui nous a communiqué les conclusions suivantes: la majorité (65%) des ossements appartient à des animaux domestiques: chèvres, agneaux, chats, chiens, porcs... et 35% à des animaux sauvages: en particulier des poissons (*sparus aurata*, *pagellus erythrinus*, *pageot*), des oiseaux, des chevreuils...

3. P. M. DUVAL, *Recherches archéologiques à Meninx (Tunisie), Cherchel et Tipasa (Algérie)*, «CRAI», 1942, sur Meninx, voir pp. 221-4.

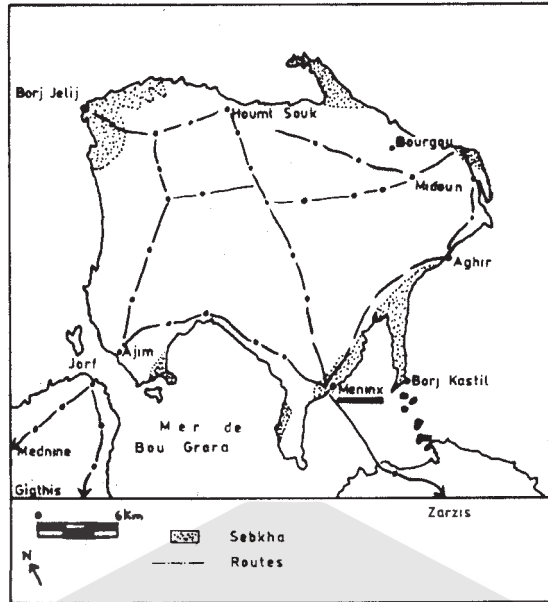


Fig. 1: Ile de Jerba.

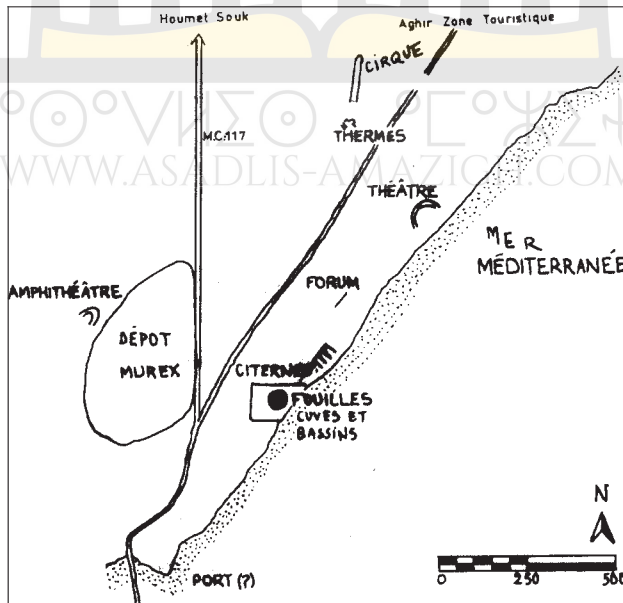


Fig. 2: Meninx: plan du site.

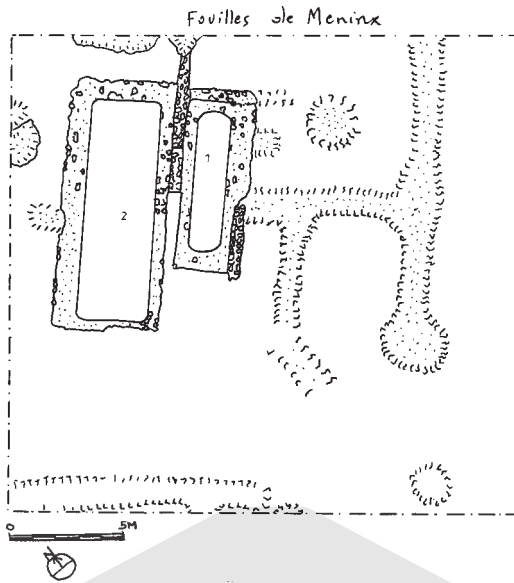


Fig. 3: Ensemble 1.

1) Cuve; 2) Bassin.

▨ Murs de la cuve et du bassin; ▨ Murs anciens;

⊙ Sondage juillet 1998; - - - Limite du secteur fouillé

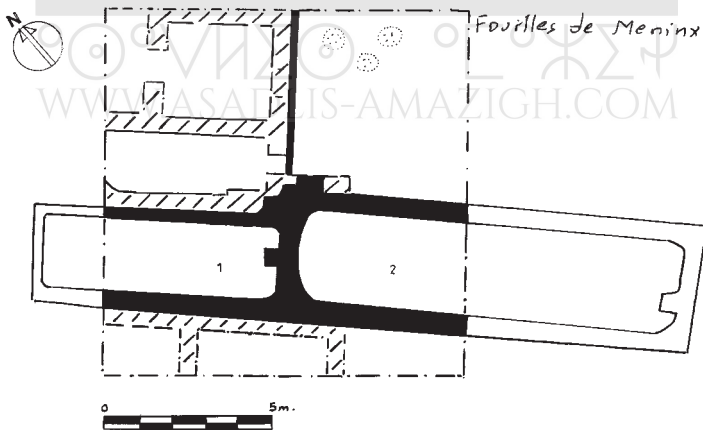


Fig. 4: Ensemble 2.

1) Cuve; 2) Bassin.

▨ Murs de la cuve et du bassin; ▨ Mur ancien;

⊙ Traces de foyers modernes; - - - Limite du secteur fouillé



Fig. 5: Ensemble 1: bassin avant nettoyage.



Fig. 6: Ensemble 1: cuve.



Fig. 7: Ensemble 1: sondage.

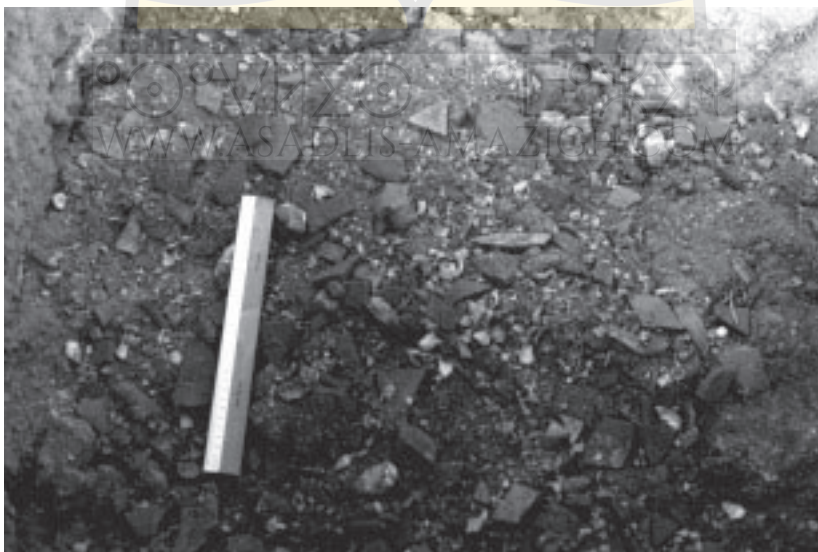


Fig. 8: Ensemble 1: sondage, détail.



Fig. 9: Ensemble 1, sondage: anses et pointes d'amphores; à droite, pointe avec une lettre punique.



Fig. 10: Ensemble 1: bassin après nettoyage.



Fig. 11: Ensemble 1: cuve et murs anciens.



Fig. 12: Ensemble 2: à droite cuve et bassin.



Fig. 13: Ensemble 2: murs anciens; 1) pierre pour l'ancrage du *prelum*; 2) chapiteau.



Fig. 14: Ensemble 1: sondage juillet 1999, en bas couche de terre noire.



Fig. 15: "Billot" destiné au concassage des murex.

Description (FIG. 6)

La cuve fait 5,80 m de L. sur 1,45 m de l. avec 1,45 m de p.f. De forme allongée avec des angles arrondis, elle est inscrite dans un massif de maçonnerie de forme extérieure rectangulaire. Les murs sont construits en petit appareil de grès marin tendre jointoyés au ciment grisâtre. A l'intérieur, les parois sont couvertes de deux couches de mortier de 3 cm d'épaisseur: la première est composée d'un mélange de ciment et des petits coquillages, la deuxième comporte un mélange de chaux, de granulats de plage et des coquillages, le tout est couvert d'un enduit de ciment grisâtre⁴. La largeur des murs est variable: 55 cm pour les murs N et E et 1 m pour les murs S et W, ceux-ci ont une surface inclinée vers l'extérieur, ce qui leur permet de renforcer la structure de la cuve. Le sol est fait de béton avec du mortier de ciment et du granulats de plage.

Au pied du mur S à l'extérieur de la cuve, nous avons pratiqué un sondage (sur un carré de 80 cm de côté) qui nous a permis d'atteindre sa fondation qui est à 70 cm de profondeur (FIG. 7). Du niveau 0 jusqu'à une profondeur de 40 cm, nous voyons des strates composées essentiellement de restes de constructions effondrées: pavements, ciment chaux... entre lesquelles s'intercalent des poches remplies de terre noire mêlée à du murex concassé. Au delà de 40 cm, le sondage nous montre un remblai pâteux composé de particules de gypse, de restes d'amphores type Mau XXXV et beaucoup de murex pilés mêlés à la terre noire (FIG. 8). Une pointe d'amphore découverte à 65 cm de profondeur comporte une lettre punique (*alef*) gravée avant cuisson (FIG. 9).

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

Le bassin (FIG. 3, n. 2; FIG. 10)

Nettoyage

Le nettoyage du bassin nous montre que son contenu est différent de celui de la cuve. Le remblai que nous avons dégagé contient de la terre jaunâtre, mêlée à de pierres en petit appareil en grès tendre. Nous avons relevé peu de céramique par rapport au contenu de la cuve: des restes de plats tardifs, une belle lampe du V^e siècle en bon état découverte à l'angle nord-est du bassin à une profondeur de 21 cm. Le nettoyage de la surface

4. Les mêmes matériaux ont été observés sur de nombreux monuments du littoral tunisien destinés aux salaisons de poissons et au traitement du murex: N. BEN LAZREG, M. BONIFAY, A. DRINE, P. TROUSSET, *Production et commercialisation des salsamenta de l'Afrique ancienne*, in VI^e Colloque international sur l'histoire et l'archéologie de l'Afrique du Nord (Pau, octobre 1993), Paris 1995, p. 114.

et de l'intérieur de ce bassin nous a permis d'en faire la description le bassin est de forme rectangulaire 9,55 m de L. sur 3,15 m de l. et 65 cm de prof. Les murs sont construits en petit appareil régulier joint avec un mortier de ciment grisâtre. La largeur est variable: 55 cm pour les murs S et W et 1 m pour le mur N. La surface est couverte d'une seule couche d'enduit de ciment pour en assurer l'étanchéité.

La cuve et le bassin sont séparés d'un mur plus ancien contre lequel sont construits les murs nord de la cuve et sud du bassin. Celui-ci est fait de petit appareil lié avec un mortier différent des autres murs de l'ensemble: un mélange de chaux et des particules de charbon noirâtre. La construction de ce mur est interrompue au milieu par une excavation qui fait 2,20 m de long et 42 cm de prof. En bas de l'excavation, nous avons découvert un gros bloc monolithe en calcaire blanc. La cuve ne comporte pas de dispositif d'évacuation alors que le bassin en possède un qui a été détruit. Au milieu du mur est du bassin, nous voyons les traces d'un déversoir de puisage qui a été obstrué.

Sondages

Après le nettoyage de l'ensemble I effectué en juillet 1997, nous avons pratiqué en juillet 1998 (en compagnie de notre collègue Mme E. Fentress) des sondages dans les environs immédiats de ce secteur sur un rectangle de 25 sur 20 m; ce travail nous a permis d'établir trois faits essentiels:

1. Le mur ancien qui sépare la cuve et le bassin appartient à un autre bâtiment qui a précédé cet ensemble. Ce mur se poursuit d'ailleurs vers l'est (où il a laissé les traces d'autres bassins qui étaient détruits FIG. 11) et également vers l'ouest dépassant les limites de la zone de notre intervention.
2. La stratigraphie montre les mêmes couches que nous rencontrons dans tous les lieux des sondages:
 - une couche de terre noire;
 - une couche de terre jaune;
 - une couche composée de restes d'amphores mêlés à du murex;
 - une couche composée de pierres effondrées avec leurs moellons, et des restes de sol bétonné.
3. Toutes les couches contiennent des débris de murex.

Le remblai que nous avons dégagé lors du sondage contient un mobilier mêlant des tesselles de mosaïques polychromes, des restes d'amphores tardives, de l'*opus sectile* et 13 *ostraka* comportant des lettres latines et grecques peintes à l'encre noire.

L'ensemble 2 (FIGS. 4, 12)

Nettoyage

Cet ensemble se trouve au nord-est de l'ensemble 1 dont il est distant une vingtaine de mètres environ. Son dégagement a été entamé en juillet 1998. Dans ces lieux nous avons délimité le secteur à explorer sur un carré de 10 m de côté. Le nettoyage nous permet d'identifier une cuve et un bassin ayant un mur mitoyen:

- la cuve n. 1: L 7,20 m; l 2,24 m;
- le bassin n. 2: L 11,20 m; l 2,90 m.

Les murs sont en petit appareil joint avec un mortier de chaux. Ils ont 50 cm de largeur. Les murs nord et sud de la cuve sont soutenus par des structures qui appartiennent à un bâtiment plus ancien dont les traces sont visibles dans le secteur que nous avons nettoyé. Les parois de la cuve et du bassin sont constituées de deux couches de mortier: la première comporte un mélange de chaux et de granulat de plage, la deuxième est composée d'un mélange de ciment et de murex pilé; le tout est couvert d'enduit de ciment. Les murs sud du bassin et de la cuve sont renforcés par un contrefort constitué d'un massif de maçonnerie élevé en saillie à l'intérieur.



La fouille entreprise dans la partie NW du carré délimité nous permet d'identifier:

1. Des structures en petit et en grand appareil qui faisaient partie d'un bâtiment antérieur au bassin et à la cuve. Parmi les objets qui y étaient réemployés nous pouvons citer:

- un chapiteau h. 51 cm, l. 61 cm. Le pourtour comporte un ornement en collier (FIG. 13, 2);
- une pierre qui serait destinée à l'ancrage du *prelum* des presses antiques, L. 1,15 m- l. 35 cm (FIG. 13, 1).

A proximité nous relevons les traces de foyers d'époque moderne.

Le matériel

Le mobilier des sondages comporte:

- des restes de plats et des pointes d'amphores tardifs (v^e s. apr. J.-C.), la moitié d'une lampe dont le disque est orné d'une jolie croix en relief et énormément de murex;

- des pesons de filet de pêche en terre cuite en forme d’anneau.
- 2. Des restes de voûtes.
- 3. Des éléments d’architecture: restes de linteaux, de colonnettes, de seuils...

A quoi servaient ces bassins?

Les bassins de l’ensemble 2 ne sont que partiellement fouillés, nous ne pouvons pas par conséquent avoir une idée exhaustive de leur utilisation exacte.

Quant au bassin et à la cuve de l’ensemble 1, ils étaient destinés sans doute au traitement du murex, coquillage utilisé par les anciens dans la fabrication de la pourpre, matière colorante très estimée dans l’antiquité⁵. De nombreux indices plaident en faveur de cette hypothèse.

Les indices archéologiques

1. La présence des restes des coquilles de murex qui couvrent tous le sol archéologique de ce site en particulier dans le secteur que nous étudions.

Les rebuts de ces coquillages mélangés avec de la terre noire et des restes d’amphores se rencontrent en outre dans les couches les plus profondes de la fouille en particulier au niveau du sondage pratiqué au pied de la cuve de l’ensemble 1. La présence de la terre noire (FIGS. 8, 14) indique l’utilisation du feu. Or, pour obtenir la substance colorante, Plinius l’Ancien indique que les ouvriers mettaient les glandes purpurigènes à bouillir dans des vaisseaux de plomb sur du feu pendant dix jours⁶. Le feu sert également à purifier le liquide tinctorial.

2. La structure des bassins.

Ceux-ci sont renforcés par un coffrage de murs puissants dont la largeur peut atteindre 1 m et par une étanchéité en mortier de ciment solide. Cette structure caractérise bien les installations qui étaient consacrées soit aux salaisons de poissons soit au traitement de murex, car le sel étant une matière essentielle dans ces types d’industries⁷ nécessite une structure solide et étanche pour éviter la fissuration des murs.

5. L’importance de la pourpre dans l’Antiquité est démontrée par M. REINHOLD, *History of Purple as a Status Symbol in Antiquity*, Coll. Latomus, vol. 116, Bruxelles 1970, pp. 7-73, *passim*.

6. Sur l’utilisation du feu dans la préparation de la substance colorante voir PLIN., *nat.*, IX, 133.

7. L’importance du sel dans les salaisons de poissons est bien démontrée par A. HESNARD, *Le sel des plages (Cotta et Tabadart, Maroc)*, in *La culture maritime dans l’Antiquité*, «MEFRA», 110, 1998, pp. 167-92, voir essentiellement pp. 174. L’importance du sel dans le traitement du murex est démontrée par le naturaliste PLIN., *nat.*, IX, 133.

3. La présence au nord de l'ensemble 1 et à l'ouest de l'ensemble 2 d'un document archéologique important qui ressemble à une base de colonne en granit enfoncée dans le sol, h de la partie apparente 25 cm, Ø 44 cm (FIG. 15).

Cet objet isolé ne peut pas être une base de colonne, sa taille étant irrégulière, aussi il n'y a pas à sa proximité de traces d'un monument quelconque qui pourrait le soutenir. Nous sommes donc en présence d'un objet qui servait au concassage des murex. Philippe Bruneau a découvert trois exemplaires similaires en granit à proximité d'un ensemble destiné à la fabrication de la pourpre à Délos. Il appelle "billot" ces blocs de granit⁸. Rappelons que d'après Aristote⁹ et Pline l'Ancien¹⁰ les ouvriers brisaient les petites coquilles de murex pour en extraire la glande purpurigène.

Les sources littéraires

En parlant de la pourpre, le naturaliste Pline l'Ancien disait: «La pourpre la plus estimée est en Asie celle de Tyr, en Afrique celle de Meninx et de la côte gétule de l'Océan; en Europe, celle de Laconie»¹¹. L'autre témoignage important sur les ateliers de la pourpre de Meninx est la *Notitia Dignitatum* (document du IV^e s. apr. J.C.)¹² où nous trouvons la mention de neuf procureurs de pourpre travaillant dans la partie occidentale de l'Empire dont deux en Afrique: le premier, résidant à Carthage, chargé de contrôler toutes les teintureries d'Afrique, est dit *procurator bafiorum omnium per Africam*¹³, le deuxième, résidant à Gîrba, contrôlait les ateliers de la Tripolitaine dont les plus importants se trouvaient à Meninx: *procurator bafii Girbitani, provinciae Tripolitanae*¹⁴. Les autres ateliers de teintureries de pourpre dans la région se trouvaient dans la ville de Zouchis au sud-est du lac El Biban, où selon Strabon il y avait «des teintureries de pourpre et des salaisons de toutes sortes»¹⁵.

8. PH. BRUNEAU, *Documents sur l'industrie délienne de la pourpre*, «BCH», 93-II, 1969, pp. 759-91; sur les billots voir p. 770, figg. 6 et 7.

9. ARIST., *HA*, v, 15 (547a), trad. de Pierre Louis, coll. des Universités de France.

10. PLIN., *nat.*, IX, 126.

11. *Ibid.*, IX, 127.

12. E. DEMOUGEOT, *La Notitia Dignitatum et l'histoire de l'Empire d'Occident au début du Ve siècle*, «Latomus», XXXIV, 3, 1975, pp. 1079-134. L'auteur (p. 1083) date le document de la fin du IV^e siècle de notre ère.

13. *Notitia Dignitatum*, occ. XI, 69, OTTO SEEK, Berlin 1876.

14. *Ibid.*, XI, 70.

15. STRAB., XVII, 3, 18, sur l'usine des salaisons d'El Mdeina voir A. DRINE, *Le site d'El*

Chronologie

Les travaux que nous avons menés nous permettent de signaler que:

1. Les ateliers utilisés dans la fabrication de la pourpre de Meninx existaient déjà dans ce secteur avant la construction de la cuve et du bassin de l'ensemble 1, autrement on n'expliquerait pas la présence des murex concassés mêlés à la terre noire dans les couches inférieures de cet ensemble.
2. Les restes d'une amphore Mau XXXV (comportant une lettre punique – l'*alef* – à sa pointe découverts au pied de la cuve (FIG. 9) nous permettent de remonter cette activité à l'époque punique. Les Romains avaient sans doute installé par la suite des nouveaux ateliers¹⁶ cette activité très juteuse pour le trésor de l'Empire a perduré jusqu'à l'époque tardive.

La poursuite de la fouille nous permettra sans doute de répondre à de nombreuses questions laissées ouvertes par ces travaux préliminaires, à savoir:

- la datation de l'ensemble;
- le fonctionnement exact de la cuve et du bassin¹⁷;
- le ravitaillement des ateliers en sel qui est indispensable dans ce type d'industrie¹⁸;
- l'importance de l'industrie de la pourpre dans le commerce de la région¹⁹;
- la place qu'occupait Girba et plus particulièrement Meninx dans la production de la pourpre en Tripolitaine.



Mdeina au sud du lac El Biban la Zouchis de Strabon?, «REPPAL», VII-VIII, 1992-93, pp. 103-6.

16. A propos des salaisons des poissons, M. Ponsich et M. Tarradell ont constaté que les Romains construisirent des nouvelles installations sur les ruines des installations puniques car les procédés techniques avaient évolué, ce qui a poussé les Romains à construire des ensembles nouveaux, voir: *Garum et industries antiques de salaison dans la Méditerranée occidentale*, Paris 1965, pp. 113 ss.

17. Le problème de l'utilisation des cuves destinées à la fabrication de la pourpre se pose toujours, Ph. Bruneau se demande si les cuves étaient destinées à la macération des murex ou à la teinture des tissus (voir *supra* n. 8), pp. 789 ss.

18. Voir *supra*, n. 7.

19. J. P. DARMON, *Note sur le Tarif de Zarai*, «CT», 47-48, 12, 1964; l'auteur (p. 17) dit que le tissu pourpre ne peut provenir que des côtes de Proconsulaire et plus précisément de Girba.

Sergio Fontana

Un “immondezzaio” di VI secolo da *Meninx*:
la fine della produzione di porpora
e la cultura materiale a Gerba
nella prima età bizantina

Lo scavo di una zona manifatturiera tardo-antica ai margini meridionali della città di Meninx, condotto dall'Institut National du Patrimoine e dalla missione dell'Università di Pennsylvania e dell'Accademia Americana di Roma nel 1997 e nel 1998, ha consentito di indagare un impianto produttivo verosimilmente destinato all'estrazione della porpora. Come già ricordato nella relazione di A. Drine, la zona industriale di epoca tardo-imperiale si impiantò in un'area precedentemente occupata da strutture residenziali. Le ceramiche connesse con il definitivo abbandono sembrano mostrare che gli impianti produttivi furono attivi in età vandala e vennero poi abbandonati nel corso del VI secolo.

Quando le strutture della zona produttiva cessarono di essere utilizzate, le vasche e le cisterne vennero riempite da sabbie e da rifiuti della vita domestica. In particolare la vasca, o “cuve”, n. 1 venne utilizzata come un vero e proprio immondezzaio. L'analisi del materiale di questo deposito, costituito soprattutto da ceramica e da ossa animali, fornisce dati assai utili a determinare la cronologia dell'abbandono delle strutture, e probabilmente la fine della produzione di porpora a Meninx. Come vedremo vari elementi ci portano a collocare la formazione del riempimento qualche decennio dopo la riconquista giustiniana dell'Africa nel 533.

L'abbandono della produzione venne seguito da un rapido degrado dell'area, ma alcune zone della città continuarono ad essere abitate producendo rifiuti della vita quotidiana: è proprio partendo da questi resti che è possibile avere indicazioni sulla cultura materiale, i consumi e gli approvvigionamenti di Gerba nel pieno VI secolo d.C.

Nel grafico alla figura 1 sono evidenziate le attestazioni dei frammenti ceramici delle diverse classi di materiali, messe a confronto con il numero minimo degli esemplari ricostruiti o ipoteticamente ricostruibili. Complessivamente nel riempimento della vasca vi erano 924 frammenti riconducibili a un numero minimo di 118 vasi.

La sigillata africana appare dominante tra le ceramiche fini, mentre la sigillata tripolitana tarda o *Tripolitan Red Slip Ware* è rappresentata sol-

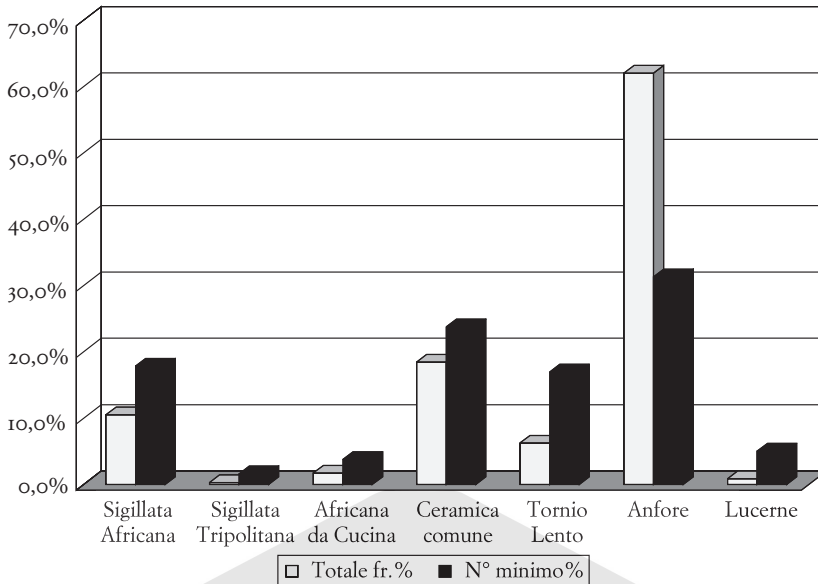


Fig. 1: Percentuali di attestazioni delle varie classi ceramiche presenti nel contesto basate sul totale dei frammenti e sul numero minimo degli esemplari.

tanto da tre frammenti. Al vasellame destinato alla mensa si aggiungono alcune brocche e forme aperte in ceramica comune. La presenza di qualche frammento di ceramica africana da cucina è probabilmente soltanto residuale, mentre la quasi totalità del vasellame da fuoco è costituita da casseruole, tegami e piatti/coperchi, realizzati al tornio lento.

Nel contesto sono ben documentate le anfore, i contenitori da trasporto, locali ed importati, che possono aiutare a ricostruire un'immagine dei consumi e delle importazioni a Gerba nella prima età bizantina.

Le ceramiche fini da mensa

Il vasellame in sigillata africana è documentato da 97 frammenti, per un numero minimo di 21 esemplari; questa classe ceramica riveste grande importanza per la definizione della cronologia del deposito. I termini di datazione più tardi sono offerti da un frammento di orlo attribuibile al grande piatto tipo Hayes 105¹, da vari frammenti di Hayes 104B, oltre che

1. J. W. HAYES, *Late Roman Pottery*, London 1972.

Tabella 1: Attestazioni delle varie classi ceramiche presenti nel contesto.

Classe	Totale fr.	%	N° minimo	%
Sigillata Africana	97	10,5	21	17,8
Sigillata Tripolitana	3	0,3	2	1,6
Africana da cucina	16	1,7	4	3,7
Ceramica comune	170	18,4	28	23,7
Tornio lento	57	6,2	20	16,9
Anfore	573	62,0	37	31,3
Lucerne	8	0,9	6	5,0
Totale	924	100,0	118	100,0

da un esemplare ricostruibile di un piccolo vaso a listello assimilabile al tipo Hayes 91D (FIG. 2,1). Queste forme si ritengono prodotte a partire dall'ultimo trentennio del VI secolo, ma bisogna in ogni caso segnalare una presenza assai consistente di tipi di sigillata africana inquadrabili nella tarda età vandala oltre ad alcuni residui di V secolo.

Tra i materiali più tardi il piccolo vaso a listello, illustrato alla figura 2,1 sebbene riconducibile alla forma 91D di Hayes, potrebbe riconnettersi alla fase iniziale della produzione di questa variante, vista la sottigliezza delle pareti e il listello abbastanza pronunciato². L'esemplare mostra ancora similarità con il tipo Hayes 91 C, forma che nel nostro contesto appare comunque documentata da due frammenti.

Del repertorio della produzione D, oltre ai grandi piatti di forma Hayes 104 e 105 e ai vasi a listello, sono presenti altre forme caratteristiche del VI secolo come la grande scodella, illustrata alla figura 2,3, riferibile alla forma Hayes 103B, ed inoltre i tipi Hayes 88A, Hayes 94 e una variante della forma Hayes 99. Il piatto illustrato alla figura 2,2 non trova paralleli tipologici convincenti ma potrebbe essere considerato come una variante di piccole dimensioni (diametro dell'orlo 22 cm) della forma Hayes 104A.

Tutte le forme che abbiamo menzionato mostrano le caratteristiche

2. Il tipo potrebbe avvicinarsi alla forma 74.2 di Fulford (M. G. FULFORD, D. P. S. PEACOCK, *Excavations at Carthage the British Mission*, 1, 2, Sheffield 1984, fig. 22, p. 77) documentata a Cartagine in contesti datati tra il 533 e il 550. Si veda anche la variante Lamboglia 24/25 (AA.VV., *Atlante I, Atlante delle forme ceramiche I, Ceramica fine romana nel bacino del Mediterraneo (medio e tardo impero)*, Suppl. EAA, Roma 1981, tav. XLIX, 1).

di vernice e impasto proprie della produzione D2, il cui principale centro di produzione è stato identificato a Oudna nella Tunisia settentrionale³.

Quattro esemplari attengono al tipo Hayes 87B (FIG. 2,4): su questi piatti è presente una politura a strisce che forma cerchi concentrici all'interno del vaso risparmiando nel fondo interno uno spazio decorato con motivi geometrici o vegetali (FIG. 3, a-c). La caratteristica politura a strisce, anche definita come «burnished patterns», potrebbe consentire di attribuire questa forma alla produzione di Pheradi Maius nell'entroterra di Hammamet⁴. Nella sigillata africana della Tunisia settentrionale non è trascurabile la presenza di residui riferibili al IV-V secolo: si tratta di frammenti attribuibili ai tipi Hayes 61B, 66, 67, 68, 73, 80B, 81B, 91A. Queste forme sono quasi sempre documentate da singoli frammenti e in nessun caso attengono a esemplari parzialmente ricostruibili.

Complessivamente i prodotti della Tunisia settentrionale risulterebbero prevalenti rispetto a quelli della Tunisia centrale; è comunque ben documentata la produzione C5, l'ultima fase della ceramica fine della Bizacena che si dovrebbe arrestare attorno al 520/530, quasi in concomitanza con la riconquista giustiniana⁵.

Questa ceramica che, almeno in parte, venne prodotta nel complesso di fornaci di Sidi Marzouk Tounsi nella Tunisia centrale, è attestata da tre esemplari di forma Hayes 82B. Alla figura 2,7 è illustrato un piatto di questo tipo, quasi completamente ricostruito, con il fondo interno decorato da motivi a stampo dello stile D di Hayes⁶; decorazioni di stile D si ritro-

3. Per l'identificazione a Oudna del principale centro di produzione della D2 si veda M. MACKENSEN, *Die spätantiken Sigillata- und Lampentöpfereien von El Mabrine (Nordtunesien)*, München 1993, pp. 32, 451-2.

4. Ivi, p. 32; C. PAVOLINI, S. TORTORELLA, *Le officine di El Mabrine, il libro di M. Mackensen, lo stato attuale della ricerca sui centri di produzione della ceramica africana*, «ACI», XLIX, 1997, pp. 247-74, in particolare p. 267. Vedi anche A. BEN ABED, M. BONIFAY, M. FIXOT, *Note préliminaire sur la céramique de la Basilique Orientale de Sidi Jdidi*, in *La céramique médiévale en Méditerranée. Actes du 6e congrès, Aix-en-Provence 1997*, pp. 13-25, in particolare p. 14.

5. Sui termini cronologici di questa produzione si veda M. MACKENSEN, *Centres of African Red Slip Ware Production in Tunisia from the Late 5th to the 7th Century*, in L. SAGUI (a cura di), *Ceramica in Italia VI-VII secolo, Atti del Convegno in onore di John W. Hayes (Roma 1995)*, Firenze 1998, pp. 23-39, in particolare pp. 26-30.

6. Per quanto attiene al motivo a mandorla cfr. HAYES, *Late Roman Pottery*, cit., p. 250, fig. 45d, n. 130 = *Atlante*, stampo 87, p. 127, tav. LVII (a), 27, mentre il pesce non trova precisi paralleli ma è abbastanza simile a *Atlante*, stampo 308, p. 132, tav. LXI, 23 attribuito allo stile E iniziale. Sulla decorazione a stampo nella produzione C5 si veda M. MACKENSEN, *New Evidence for Central Tunisian Red Slip with Stamped Decoration (ARS style D)*, «JRA», II, 1998, pp. 355-70.

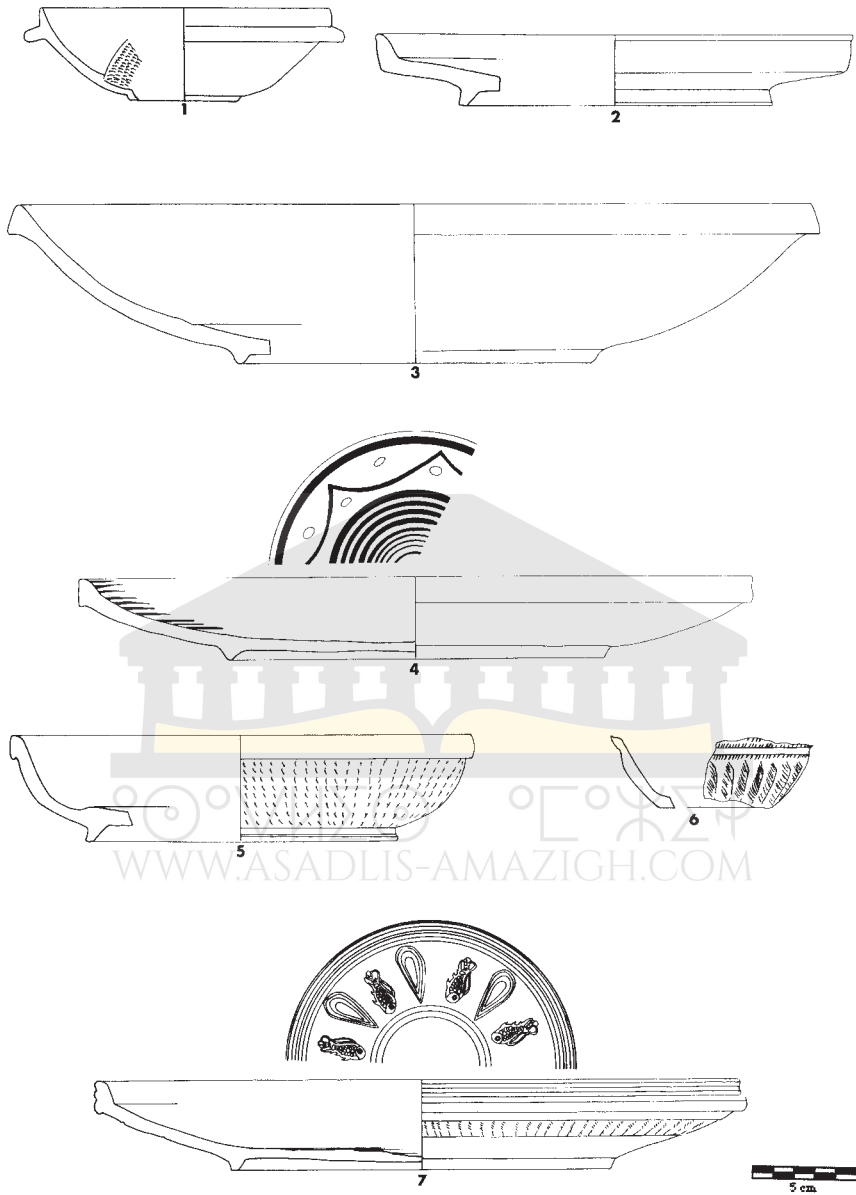


Fig. 2: Sigillata africana.

vano anche su un fondo decorato con motivi a triangoli (FIG. 3b)⁷. Tra il vasellame prodotto in C₅ è da segnalare anche la presenza di una parete di forma chiusa decorata a rotella che costituirebbe una novità nel repertorio morfologico conosciuto di questa produzione. Inoltre le caratteristiche della vernice e la presenza della decorazione sulla parete esterna consentono di ascrivere alla C₅ anche il piatto illustrato alla figura 2,5; la forma appare simile al tipo Hayes 103, noto nella produzione D₂, ma potrebbe anche essere considerata come una variante della forma Hayes 84, tipica della produzione C₅, da cui il nostro esemplare differisce per l'assenza di scanalature sull'orlo.

È notevole la presenza nel contesto gerbano di un frammento decorato a rotella, sempre riferibile alla produzione C₅, che mostra evidenti tracce di ipercottura nella colorazione verdastra del rivestimento e nell'impasto di colore grigio scuro (FIG. 2,6). Probabilmente si trattava di un prodotto di seconda scelta che poteva circolare in prossimità dei centri di produzione⁸.

Difficilmente la presenza di questi vasi può essere considerata come residuale all'interno del contesto, proprio per le condizioni di parziale integrità in cui ci sono pervenuti alcuni esemplari; dobbiamo forse pensare che i piatti in C₅ restarono in uso anche alcuni decenni dopo la probabile fine della produzione, o piuttosto che la formazione dell'intero deposito abbia avuto una genesi abbastanza lenta nel corso dei decenni centrali del VI secolo.

L'unica ceramica con rivestimento colorato che appare attestata nel contesto accanto alla sigillata africana è la *Tripolitan Red Slip Ware* presente con appena tre frammenti tra cui un orlo attribuibile alla forma Hayes 4C e una parete di brocca con decorazione a rotella⁹.

Le ceramiche comuni da mensa

Nel vasellame da mensa, alla sigillata africana si affiancava l'utilizzo di prodotti in ceramica comune non rivestita. Si tratta di brocche, bottiglie e di un numero limitato di grandi ciotole con orlo a spigolo o a listello. La

7. Motivo simile a Hayes 105n = *Atlante* n. 40

8. Il sito di Sidi Marzouk Tounsi dista da Meninx circa 250 km, e la presenza di altri centri produttori della C₅ in zone più vicine all'isola di Gerba non può essere avvalorata da altri elementi se non per il rinvenimento nella ricognizione di superficie di Meninx di altri due frammenti con le medesime caratteristiche di ipercottura.

9. Su questa ceramica identificata da Hayes (1972, pp. 304 ss.) e *Atlante*, pp. 137-8. Abbiamo preferito la dizione inglese di *Tripolitan Red Slip Ware* a quella di sigillata tripolitana per non ingenerare confusione con una produzione di ceramica fine protoimperiale già attribuita alla Tripolitania.

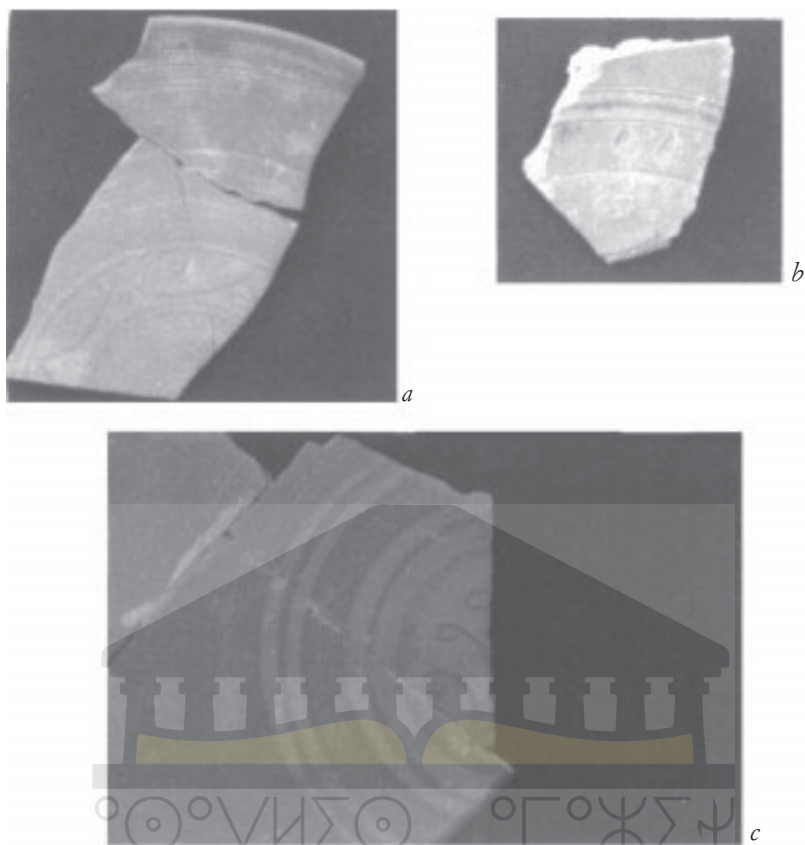


Fig. 3: Sigillata africana. *a)* scala 1:3; *b-c)* scala 1:2.

quasi totalità di questi manufatti presenta caratteristiche di impasto di sicura origine africana: paste rosate caratterizzate dalla presenza di quarzo arrotondato e da inclusi calcarei più o meno frequenti. In quasi tutti gli esemplari può essere notata sulla superficie esterna la presenza di una scialbatura grigia chiara probabilmente ottenuta con acqua marina. La produzione potrebbe essere ricondotta ad un ambito locale, forse proprio agli immediati dintorni della città di Meninx dove è stata recentemente individuata una fornace di anfore e ceramica comune di epoca medio e tardo imperiale. Molti tipi documentati a Meninx trovano stringenti confronti con la ceramica comune rinvenuta a Cartagine negli scavi di Avenue Bourghiba, in contesti di pieno VI secolo, ed ancora nei depositi

di VI e VII secolo indagati dall'Università del Michigan e nelle stratigrafie tardo-vandale e bizantine del Circo¹⁰.

Tra le forme aperte prevalgono i vasi a listello o «flanged bowls» con diametri tra i 15 e i 25 cm. In particolare due esemplari (FIG. 4,1) appaiono simili alla «class I» di «flanged bowl» identificata da Hayes a Cartagine¹¹; per lo stesso tipo, rinvenuto anche negli scavi inglesi di Avenue Bourghiba, Peacock propone una datazione al 525-575¹². Il contesto gerbano restituisce anche un frammento riferibile alla «class II» con listello più basso e assai meno pronunciato (FIG. 4,2); Hayes colloca la comparsa di questa tipologia vascolare nella seconda metà del VI secolo, mentre Peacock propende per una cronologia tra il 525 e il 625/50 d.C.¹³.

Non sembrano trovare confronti in ambito cartaginese tre esemplari di ciotole con orlo a spigolo (FIG. 4,3) forse da considerarsi anch'esse un tardo esito della produzione di vasi a listello.

Complessivamente le forme aperte in ceramica comune risultano documentate nel nostro contesto da un numero minimo di dodici esemplari; si tratta come detto di ceramica da mensa, con l'eccezione di un vaso a listello con grattugia sul fondo formata da piccole scaglie di pietra lavica¹⁴.

Le forme chiuse, con almeno sedici esemplari, risulterebbero prevalenti sulle aperte. Alla figura 4 abbiamo illustrato soltanto alcune delle tipologie di brocche e bottiglie presenti nel contesto e sempre documentate da esemplari unici. Il tipo con orlo a doppio gradino, alla figura 4,6, trova confronti a Cartagine in contesti della prima metà del VI secolo¹⁵; mentre il tipo alla figura 4,8 ha un parallelo in un altro contesto cartagine-

10. FULFORD, PEACOCK, *Excavations*, cit.; J. W. HAYES, *Pottery report-1976*, in J. H. HUMPHREY (ed.), *Excavations at Carthage, 1976, conducted by the University of Michigan*, IV, Ann Arbor 1978, pp. 23-98; R. S. TOMBER, *Pottery from the 1982-83 Excavations*, in J. H. HUMPHREY (ed.), *The Circus and a Byzantine Cemetery at Carthage*, vol. I, Ann Arbor 1988, pp. 437-520.

11. In generale per i «flanged bowls» vedi HAYES, *Pottery report*, cit. p. 69; ed ancora J. W. HAYES, *North African flanged bowls: a problem in fifth-century chronology*, in J. DORE, K. GREENE (ed.), *Roman Pottery Studies in Britain and beyond*, BAR Supplementary Series 30, Oxford 1977, pp. 279-87. Per il tipo illustrato alla figura 4,1 si veda HAYES, *Pottery report*, cit., p. 43, fig. 8,6 dal deposito XXI degli scavi condotti a Cartagine dall'Università del Michigan.

12. FULFORD, PEACOCK, *Excavations*, cit., p. 200, fig. 76, 5.2. Il tipo è documentato anche da un contesto del VI secolo dall'area del Circo di Cartagine (cfr. TOMBER, *Pottery*, cit., fig. 23, 404, pp. 512-4).

13. HAYES, *Pottery report*, cit., p. 52; figg. 12, 19-20.

14. Simile a FULFORD, PEACOCK, *Excavations*, cit., fig. 76, 3.1, p. 200; questa forma appare nei contesti cartaginesi nell'ultimo quarto del VI secolo.

15. Ivi, figg. 81, 25.1.

se dell'area del Circo datato al VII secolo, ma con abbondanti materiali del secolo precedente¹⁶.

Tra la ceramica comune non da fuoco l'unico prodotto verosimilmente importato è costituito da un frammento di fondo di balsamario che, per le caratteristiche dell'argilla, comuni a quelle dell'anfora Late Roman 3¹⁷, potrebbe essere attribuito ad una produzione della Turchia meridionale (FIG. 4,9).

Le ceramiche comuni da fuoco

La ceramica africana da cucina è documentata nel contesto da 16 frammenti, tra cui coperchi ad orlo annerito, casseruole con patina cinerognoia e tegami di forma Hayes 181 con politura a strisce. Le piccole dimensioni dei frammenti, mai attinenti a vasi ricostruibili, e il periodo di produzione, che molto probabilmente cessò con l'età vandala, inducono a considerare come residuale la presenza di questa classe di materiali nel riempimento della vasca.

Tutto il resto del vasellame da fuoco rinvenuto è costituito da ceramica con caratteristiche assai più grezze e verosimilmente realizzata al tornio lento. La stessa categoria ceramica che è stata denominata «Hand Made» negli scavi inglesi di Cartagine.

Complessivamente i vasi prodotti al tornio lento sono attestati da 57 frammenti per un numero minimo di 20 esemplari, spesso ricostruibili quasi interamente. Questi manufatti da fuoco sono attribuibili a sei differenti tipologie vascolari di tegami, casseruole e piatti/coperchi. Il dato di Meninx appare assai simile a quello registrato a Cartagine, dove la presenza di vasi fabbricati al tornio lento è abbondantissima nei depositi del pieno VI secolo, con attestazioni che risultano assai più consistenti rispetto ai secoli precedenti. Buona parte dei frammenti rinvenuti negli scavi di Avenue Bourghiba vengono attribuiti da Peacock a produzioni di Pantelleria e, sempre a Cartagine, queste ceramiche appaiono comuni nei depositi tardoantichi dell'area del Circo¹⁸.

16. TOMBER, *Pottery*, cit., figg. 511, 420; pp. 506-10.

17. Il frammento potrebbe essere attribuito alla classe dei "Late Roman Unguentaria" (J. W. HAYES, *A New Type of Early Christian Ampulla*, «ABSA», 66, 1971, pp. 243-8) di probabile produzione panfila. Per la nomenclatura di gran parte dei tipi di anfore orientali tardo-antiche abbiamo adottato J. A. RILEY, *The Pottery from the Cisterns* 1977, in J. H. HUMPHREY (ed.), *Excavations at Carthage conducted by the University of Michigan*, VI, Ann Arbor 1981.

18. FULFORD, PEACOCK, *Excavations*, cit., pp. 8-11; TOMBER, *Pottery*, cit., pp. 482-4. L. NEURU, *Cooking Wares of the Byzantine Epoch at Carthage Some Observations*, «CEA», XVIII, 1986, pp. 69-79.

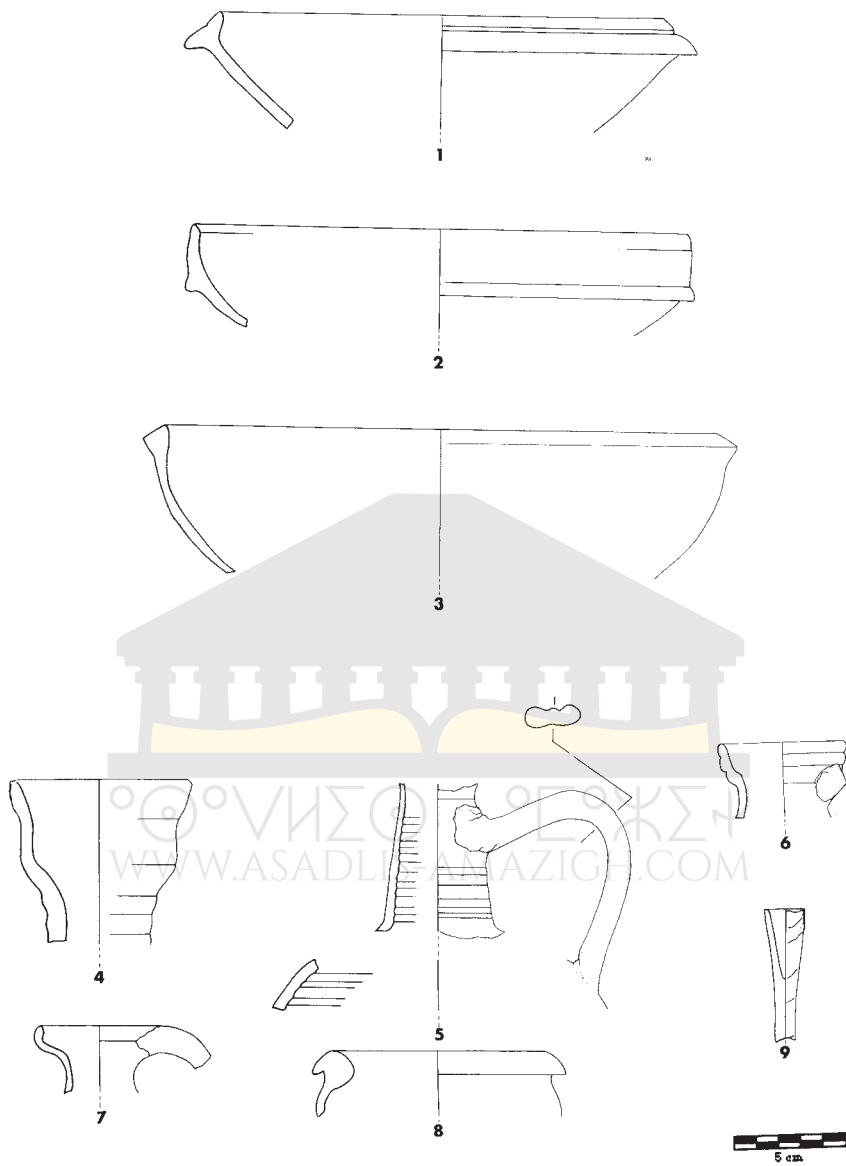


Fig. 4: Ceramica comune.

L'indubbia diffusione di questo vasellame lascia pensare a un importante mutamento, produttivo, utilitaristico o commerciale, che portò a preferire il prodotto di un artigianato tecnologicamente più povero. La totale sostituzione delle forme da fuoco realizzate al tornio veloce può essere notata nel VI secolo anche in altre aree della Tunisia, come ad esempio a Sidi Jdidi presso Hammamet¹⁹.

Le ultime produzioni di africana da cucina sembrano cedere il passo a questo rozzo vasellame da fuoco che poteva forse avere dei vantaggi, nella resistenza agli shock termici o piuttosto nella conservazione del calore favorendo il risparmio del legname.

Gli impasti di queste ceramiche mostrano sovente la presenza di inclusi di origine vulcanica, il che potrebbe indurre ad attribuire gran parte dei vasi rinvenuti a produzioni importate, forse da Pantelleria, mentre soltanto pochi esemplari possono essere ascritti con certezza ad una produzione locale.

La possibile manifattura di queste forme ceramiche nell'isola siciliana, se troverà conferma in analisi mineralogiche, introdurrebbe un elemento di indubbio interesse riguardo ai rapporti commerciali di Gerba con le altre isole del Mediterraneo centrale tra la tarda età vandala e l'età bizantina.

Tra le forme documentate nel contesto di Meninx troviamo un piatto coperchio con fondo umbonato e orlo leggermente estroflesso, documentato da almeno 6 esemplari (FIG. 5,4). Questo tipo mostra similarità con le forme 5, 6 e 27 identificate da Peacock²⁰. Tre esemplari attengono a un tipo di tegame con pareti basse e fondo piano assimilabile alla forma 1 di Cartagine (FIG. 5,1)²¹. Il resto del vasellame da fuoco è costituito da casseruole: una esemplare con orlo distinto dritto²² e almeno sette esempi di un tipo con orlo ingrossato, piccole prese a linguetta, carena interna e fondo convesso (FIG. 4,3), riconducibile alla forma 3 o 13 di Peacock²³. Al-

19. BEN ABED, BONIFAIK, FIXOT, *Note préliminaire*, cit., p. 18-9.

20. FULFORD, PEACOCK, *Excavations*, cit., pp. 159 e 165; figg. 56 e 59. Rispetto alla forma 5 di Cartagine la nostra appare assai più profonda, cfr. anche TOMBER, *Pottery*, cit., fig. 17, 339, p. 494 da un contesto di tardo IV inizi V secolo. Si veda anche un esemplare da Agrigento assai simile alla forma documentata a Meninx (R. ALAIMO, et al., *Le ceramiche comuni di Agrigento, Segesta e Termini Imerese: risultati archeometrici e problemi archeologici*, in S. SANTORO BIANCHI, B. FABBRI (a cura di), *Il contributo delle analisi archeometriche allo studio delle ceramiche grezze e comuni*, in *Atti della I Giornata di archeometria della ceramica*, Bologna 1997, p. 52, fig. 2.

21. FULFORD, PEACOCK, *Excavations*, cit., fig. 55, p. 157.

22. In tutto simile alla forma 8 di Cartagine (FULFORD, PEACOCK, *Excavations*, cit., fig. 56, variante 8.4, pp. 159-60).

23. Ivi, fig. 55; p. 159, forma 3, in particolare 3.5; fig. 57, p. 161, forma 13. Cfr. anche TOMBER, *Pottery*, cit., fig. 17, 334, p. 494.

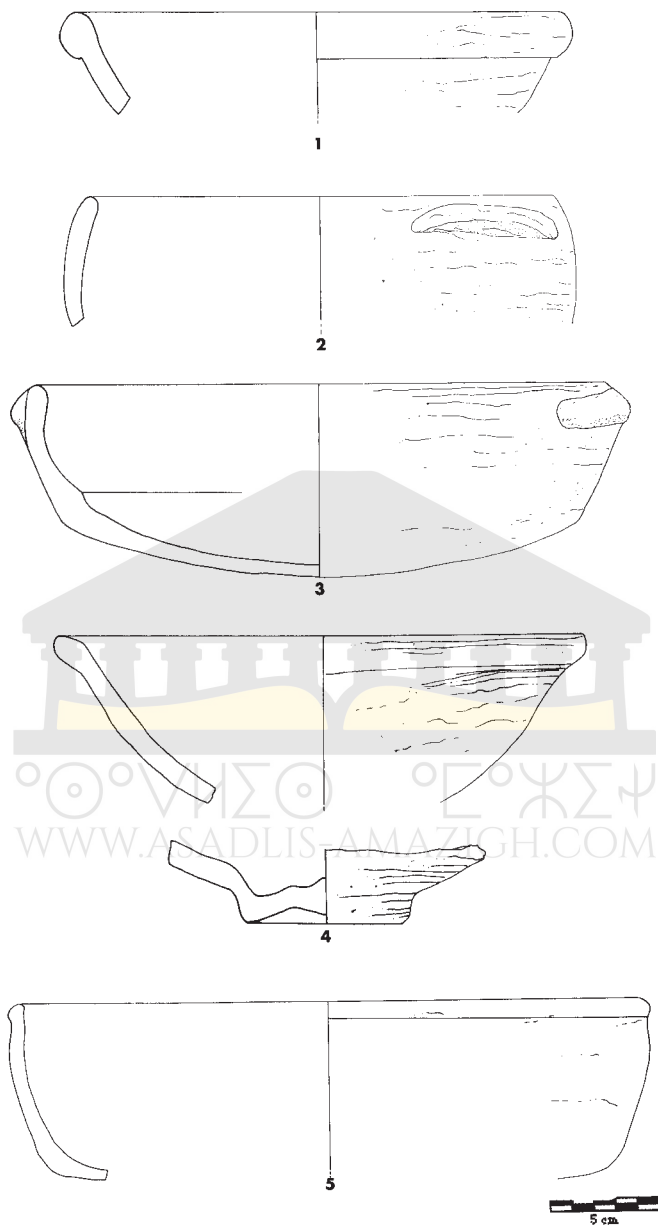


Fig. 5: Ceramica comune da fuoco prodotta al tornio lento.

tri due esemplari documentano una variante della stessa forma con orlo maggiormente rientrante (FIG. 4,2)²⁴.

L'unica forma che sulla base dell'impasto può essere con certezza attribuita ad un ambito produttivo locale è un tipo di casseruola con orlo a spigolo documentata da due esemplari realizzati con un'argilla ricca di frammenti di fossili marini (FIG. 5,5); l'impasto appare identico a quello di alcuni piccoli bracieri ancora oggi prodotti tra la Tunisia meridionale e la Tripolitania.

Le anfore

Le anfore sono la classe meglio attestata nel riempimento della vasca, essendo documentate da 574 frammenti e da un numero minimo pari a 37 esemplari (TAB. 2).

Gran parte delle anfore rinvenute sono ascrivibili a produzioni africane; tra queste sono presenti alcuni tipi poco noti di probabile produzione locale, e alcune anfore cilindriche tardo-antiche. Il resto è costituito soprattutto da contenitori vinari dell'Oriente mediterraneo.

Tra i prodotti africani tre frammenti di orlo rapportabili al tipo Keay XXV b²⁵ potrebbero considerarsi residui all'interno del contesto. La datazione di queste anfore cilindriche di medie dimensioni non sembra infatti eccedere il V secolo²⁶. La ricognizione della città di Meninx ha restituito da vari siti dell'area periurbana scarti di fornace che indicano con certezza la produzione di anfore riferibili al tipo Keay XXV e, allo stato attuale, non possiamo escludere che la fabbricazione a Gerba di questo tipo di contenitore possa essersi protratta ancora nella tarda età vandala.

La scarsità di orli non permette di attribuire a precise tipologie gran parte dei frammenti rinvenuti di anfore di produzione africana. In particolare, molti frammenti di anse e pareti possono essere attribuiti tanto ad anfore cilindriche di medie dimensioni quanto a contenitori di grandi dimensioni (questi ultimi sono documentati da vari frammenti di fondi ma non da orli).

Altre anfore africane appartengono a contenitori di probabile produzione locale che trovano assai pochi paralleli in forme conosciute. Un tipo parzialmente ricostruibile potrebbe essere considerato assimilabile a una

24. Forse assimilabile al tipo 13.10 di Peacock (FULFORD, PEACOCK, *Excavations*, cit., fig. 57, p. 161).

25. S. J. KEAY, *Late Roman Amphorae in the Western Mediterranean. A Typology and Economic Study: the Catalan Evidence* (BAR International Series 196), Oxford 1984.

26. Su questa tipologia di anfore si veda da ultimo J. FREED, *The Late Series of Tunisian Cylindrical Amphorae at Carthage*, «JRA», 8, 1995, pp. 155-91.

variante della forma Keay XXXIII, mentre il piccolo contenitore alla figura 7,1 non trova confronti convincenti, sebbene le solcature incise a pettine, sul collo dell'anfora, siano una caratteristica comune nella produzione dell'ultima generazione di anfore cilindriche nel VI e VII secolo; qualche similarità, nella conformazione dell'orlo e del collo, può essere riscontrata con alcuni contenitori rinvenuti a Sidi Jdidi in un contesto di VI secolo²⁷. L'altra piccola anfora documentata (FIG. 7,2) potrebbe essere assimilabile a un tipo rinvenuto a Cartagine e considerato da Peacock come un contenitore di utilizzo domestico piuttosto che da trasporto²⁸.

Se consideriamo il numero totale dei frammenti identificati e il numero minimo di esemplari presenti, le anfore africane rappresentano rispettivamente il 74% e il 62% del totale.

Circa un terzo dei contenitori rinvenuti nella vasca sembra quindi provenire da altre regioni del Mediterraneo e, come vedremo, quasi interamente dal Mediterraneo orientale (FIG. 8). In particolare il tipo meglio attestato è l'anfora Late Roman 1²⁹ (FIG. 6,1) i cui centri di produzione sono stati identificati nel territorio di Antiochia, a Cipro ed in altre isole greche³⁰. Si può stimare la presenza nel riempimento di almeno sette esemplari di questo tipo; l'anfora Late Roman 2, proveniente dall'area egea, è documentata da quattro esemplari, in un caso è presente un *titulus pictus* in greco (FIG. 7,3). Le argille di questo contenitore sembrano avere tratti caratteristici della produzione di Chio³¹. Dalla stessa area del Mediterraneo dovrebbe provenire un esemplare quasi interamente ricostruibile vicino al tipo Agora M 273 (FIG. 6,2)³². Completano il quadro delle attestazioni un fondo e un'ansa riferibili al tipo Late Roman 7 di origine egiziana e due frammenti di ansa, forse attribuibili all'anfora vinaria prodotta nel *Bruttium* e in Sicilia³³.

27. BEN ABED, BONIFAY, FIXOT, *Note préliminaire*, cit., p. 20, figg. 32-35.

28. FULFORD, PEACOCK, *Excavations*, cit., fig. 82.48, p. 213; da un contesto datato 500-25.

29. Cfr. *supra*, nota 17.

30. Per i centri di produzione di questo contenitore P. ARTHUR, *Eastern Mediterranean amphorae between 500 and 700*, in L. SAGUI (a cura di), *Ceramica in Italia VI-VII secolo*, Firenze 1998, pp. 164-5 e J.-Y. EMPEREUR, M. PICON, *Les régions de production d'amphores impériales en Méditerranée orientale*, in *Amphores romaines et histoire économique: dix ans de recherche* (Siena 1986), Roma 1989, pp. 223-48.

31. Per i centri di produzione di questa anfora P. ARTHUR, art. cit., pp. 157-83, in particolare, pp. 168-9.

32. ARTHUR, art. cit., pp. 167-8.

33. Le caratteristiche macroscopiche dell'argilla sembrano infatti suggerire un'attribuzione al tipo Keay LII. Per questa anfora si veda F. PACETTI, *La questione delle Keay LII nell'ambito della produzione anforica in Italia*, in SAGUI (a cura di), *Ceramica in Italia VI-VII secolo*, cit., pp. 185-208.

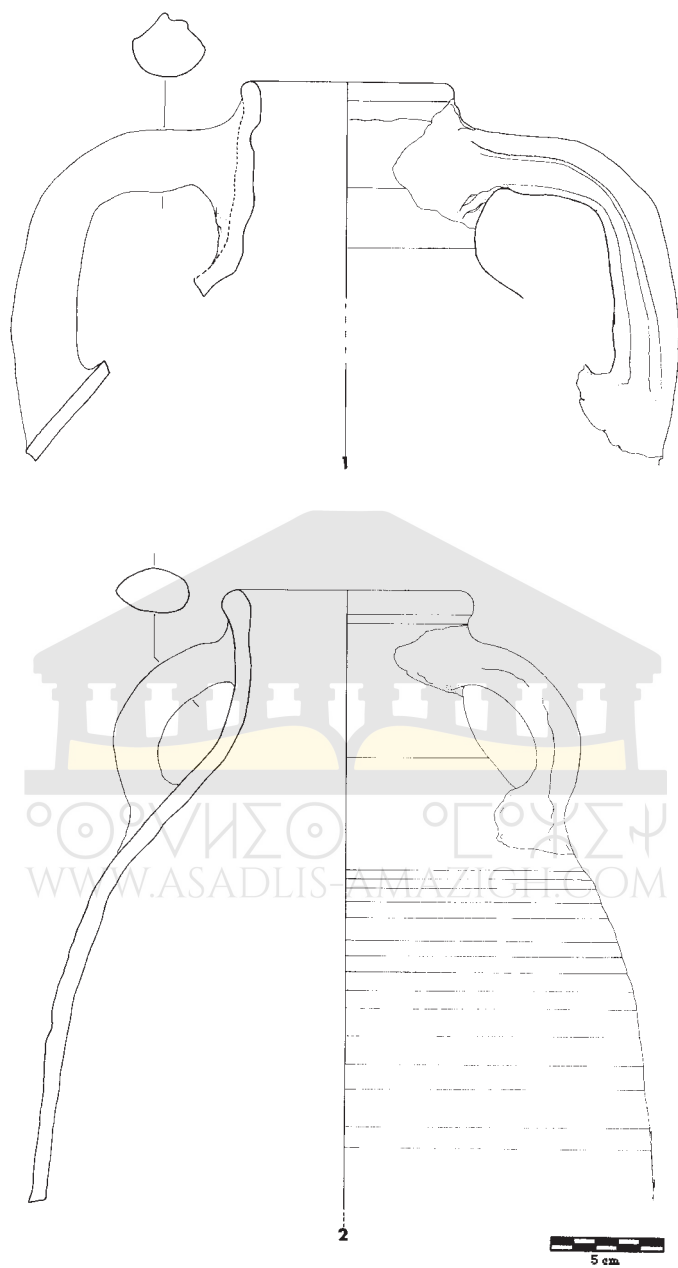


Fig. 6: Anfore.

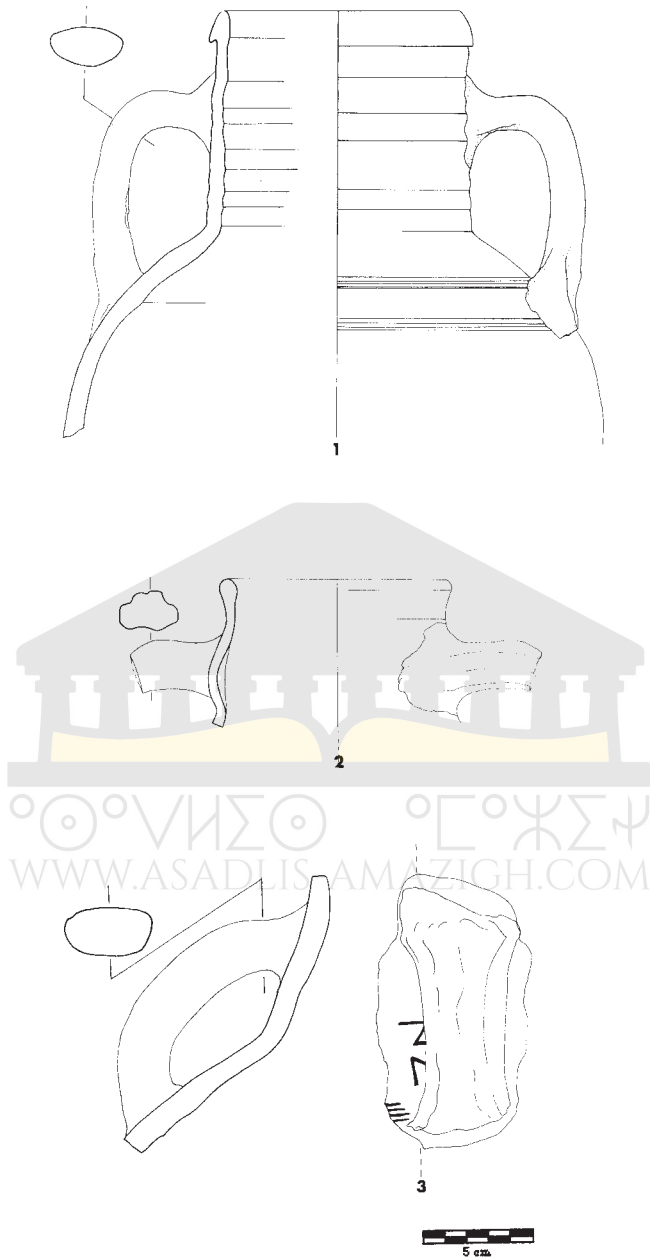


Fig. 7: Anfore.

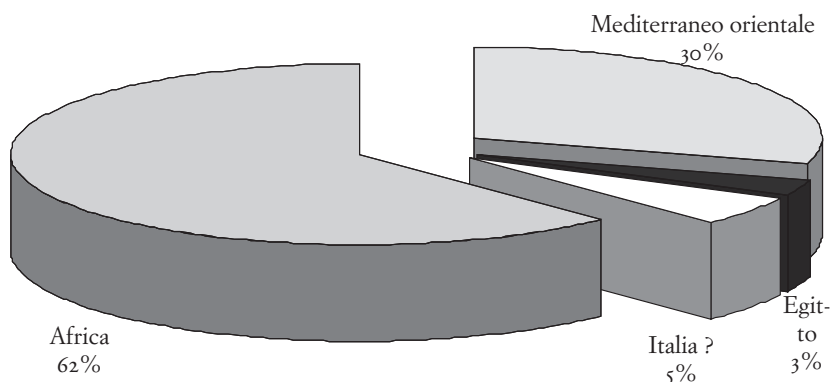


Fig. 8: Attestazioni delle anfore per aree di provenienza in base al numero minimo degli esemplari.

TABELLA 2

Attestazioni dei vari tipi di anfora presenti nel contesto

Anfore	orli	anse	fondi	pareti	N° minimo
Late Roman 1	7	8	1	63	6
Late Roman 2	1	4	2	22	4
Late Roman 7		1	1		1
Keay 52 ?		2			2
Agora M 273	1	2		9	1
Africane	12	25	10	307	23
Non attribuite				95	
Totale	21	42	16	496	37

La consistente presenza di contenitori di origine orientale (il 23,2% del totale dei frammenti identificati e il 29,7% del numero minimo) appare simile a quanto documentato a Cartagine in contesti datati al secondo quarto del VI secolo. La conquista bizantina poté certamente favorire la diffusione in Africa delle merci orientali e in questo caso del vino, ma allo stato attuale della ricerca non possediamo per Gerba contesti di confronto che possano consentire di valutare diacronicamente la presenza delle importazioni orientali.

Le lucerne

Tra le lucerne prevalgono i tipi prodotti in Tunisia; vi sono infatti sei frammenti del tipo Hayes II o Africane Classiche (*Atlante X*), e due frammenti relativi a lampade di produzione tripolitana. Per quanto attiene alle Africane Classiche, queste sono attribuibili al tipo Hayes IIA, la cui cronologia finale si colloca negli anni iniziali del VI secolo³⁴. Per un esemplare decorato con monogramma cristiano (FIG. 9d) è possibile un'attribuzione produttiva alla Tunisia centrale in base alla presenza di un identico motivo su ceramiche prodotte in C₅³⁵.

Un altro frammento di disco mostra una scena con un cacciatore nudo che trattiene nella mano destra le redini di un cavallo e nella sinistra una preda (FIG. 9a)³⁶.

La cronologia finale delle lucerne di produzione tripolitana non è ancora chiaramente definita: certamente esse erano prodotte nel corso del V secolo, ma non sappiamo se la loro fabbricazione continuò nel secolo successivo³⁷.

I materiali che abbiamo illustrato mostrano come l'isola di Gerba continuava nel pieno VI secolo ad essere inserita nelle grandi rotte commerciali mediterranee e come circa un terzo dei materiali risulterebbe attribuibile ad altre regioni, considerando la probabile importazione di buona parte del vasellame al tornio lento. I vini orientali trasportati nelle anfore Late Roman 1 e 2 erano un bene di consumo corrente nel primo periodo bizantino a Gerba come a Cartagine o a Roma.

Alcune forme di sigillata africana porterebbero a datare il contesto all'ultimo terzo del VI secolo, ma è opportuno segnalare che buona parte dei materiali potrebbero inquadarsi anche in una cronologia precedente al 550. Il riempimento certamente si venne a formare dopo la vittoria di Belisario sui Vandali, ed è forse frutto di un'attività di butto proseguita per vari decenni.

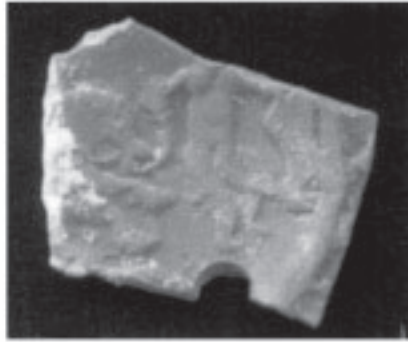
La produzione di porpora a Gerba, che ancora in età tardo imperiale

34. HAYES, *Late Roman Pottery*, cit., p. 313.

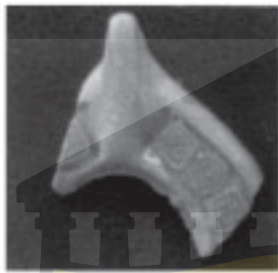
35. Motivo Hayes 295; per l'attribuzione di questo motivo alla ceramica di Sidi Marzouk Tounsi cfr. MACKENSEN, *Die spätantiken Sigillata*, cit., p. 359.

36. Un esemplare e un frammento con identici motivi sul disco provengono da Benghazi da un contesto di V e da un contesto di VI secolo, un altro esemplare integro è conservato alla Biblioteca Vaticana (D. M. BAILEY, *Excavations at Sidi Khrebish Benghazi (Berenice)*, vol. III, 2, Suppl. «LibAnt», v, *The Lamps*, Tripoli 1985, pp. 82-3, tav. XVI, 572 e tav. XVII, 597).

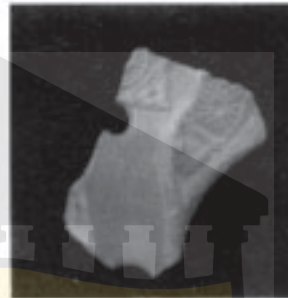
37. Cfr. HAYES, *Late Roman Pottery*, cit., pp. 314-5 e *Atlante*, pp. 204-5.



a



b



c



d

Fig. 9: Lucerne in sigillata africana. *a)* scala 1:1; *b-c-d)* scala 1:2.

è documentata dalla *Notitia Dignitatum*³⁸, sembra dunque proseguire in epoca vandala, ma non sappiamo se, e per quanto tempo, l'impianto produttivo rimase attivo durante il periodo bizantino.

L'abbandono ai rifiuti di un quartiere industriale altamente specializzato è certamente indice di una decadenza economica e produttiva che, nei decenni successivi alla conquista giustiniana, portò anche all'abbandono del centro urbano di Meninx.



38. La *Notitia Dignitatum* (Oc. xi, 70) menziona un *Procurator bafii Girbitani*.

Johannes Irmscher
L'Africa settentrionale nell'opera
di Costantino Porfirogenito

L'imperatore bizantino Costantino VII Porfirogenito (nato nel 905, imperatore negli anni 912-959) era un *homme de lettres* piuttosto che un uomo di guerra. Non solo scrisse opere storiografiche, ma fu soprattutto un sapiente organizzatore delle scienze¹. L'Africa settentrionale nel secolo decimo non apparteneva più all'Impero d'Oriente², essa era divenuta islamica. L'Egitto costituiva lo stato dei Tulunidi, la Libia quello degli Aglabiti, l'odierna Algeria quello degli Idrisidi. L'interesse bizantino nei riguardi di tale regione era quindi primariamente di natura storica e parzialmente commerciale. In questo rapporto sono rilevanti i seguenti scritti: l'opera più importante di Costantino porta solitamente il titolo *De administrando imperio*; si tratta di una raccolta di consigli dell'imperatore al figlio, l'imperatore Romano³. La maggior parte dell'opera tratta delle relazioni dei popoli stranieri con l'impero e questi passi forniscono dettagliate notizie sui popoli dell'Est; sporadiche sono invece le informazioni che l'imperatore dà sull'Africa, la quale notoriamente non era al centro della politica bizantina all'epoca del Porfirogenito. La disposizione del materiale è geografica con digressioni storiche, ma tale ordine non viene osservato pedissequamente. Nei capitoli 14 e seguenti⁴ l'autore parla degli inizi dell'islamismo e degli imperi dei Saraceni, cioè degli Arabi. La sua fonte principale per questi aspetti è il cronista Teofane (morto nell'818)⁵. Da questa fonte sappiamo (c. 25, ed. Moravcsik, 102 ss.) che Valentiniano III (imperatore negli anni 425-455)⁶ perse la Libia occidentale, che passò ai Vandali, e veniamo anche a conoscenza di fatti interni della corte romana in tale periodo.

1. J. IRMSCHER, *Einführung in die Byzantinistik*, Berlin 1971, p. 60.

2. E. A. KOSMINSKIJ, A. P. LEVANDOVSKIJ, *Atlas istorii srednich vekov*, Mosca 1951, p. 9.

3. G. MORAVCSIK, *Byzantinoturcica*, t. 1, 2, Berlin 1958², pp. 361 ss.

4. G. MORAVCSIK, *Constantinus Porphyrogenitus, De administrando imperio*, Washington 1967², pp. 76 s.

5. G. MORAVCSIK, *Byzantinoturcica*, cit. pp. 531 ss.

6. JOHNE in J. IRMSCHER, *Lexikon der Antike*, Leipzig 1990¹⁰, p. 612.

Sempre in Teofane si racconta l'espugnazione dell'Africa dagli ἀμερμουμνεῖς, da parte degli amīr al-mūminīn. C'erano tre emiri: il primo a Bagdad, il secondo in Spagna e in Africa il terzo, della famiglia di Ali (Ἀλήμ) e Fatima (Φατιμέ), la figlia di Maometto, dalla quale presero il nome i Fatimidi (Φατεμίται)⁷. All'inizio l'emiro d'Africa sottostava all'emiro di Bagdad⁸; ma più tardi – nell'800 e al tempo di Teofane⁹ – si rese indipendente e fondò la dinastia degli Aglabiti, la quale fu sostituita dai Fatimidi nel 909¹⁰, quando Costantino era ancora in tenera età.

Era divenuta molto importante per la politica bizantina la regione della Dalmazia e quindi nel promemoria dell'imperatore vi sono due capitoli esaurienti (29 e 30) su questo tema; qui l'autore tratta una parte di storia contemporanea. Nell'867¹¹, ai tempi di Basilio I, il nonno di Costantino¹², apparve dall'Africa una flotta saracena di 36 navi sotto il comando dei generali Soldanos, Sabas e Kalphos. Essi occuparono alcune città e fortezze tra le quali Ragusa. Allora l'imperatore, venendo incontro alle preghiere dei Ragusani, inviò una flotta di 100 navi agli ordini dell'ammiraglio Ooruphas (Ὠρούφας). La manovra risultò efficace, i nemici fuggirono alla volta dell'Italia (c. 29, 88 ss., ed. Moravcsik, pp. 126 ss.). Dopo aver negoziato con Lodovico II, re dei Franchi, i Saraceni ritornarono in Africa (c. 29, 113 ss., ed. Moravcsik p. 128 ss.). Nella biografia di suo nonno, l'imperatore Basilio, il Porfirogenito racconta lo stesso episodio con il medesimo contenuto ma con alcuni dettagli supplementari¹³. Credo che le notizie qui riportate sull'Africa settentrionale siano state utili per il futuro capo di governo dello Stato bizantino in un'epoca in cui questa regione si trovava al di fuori della sfera d'interessi bizantini.

Questa attenzione trova conferma nel libro *De ceremoniis aulae Byzantinae*, lo scritto più noto di Costantino, che è in realtà una vera e propria collana di scritti vari di contenuto politico-storico¹⁴. Nel capitolo II 47 si trovano (ed. Reiskius, t. I, Bonn 1829, pp. 680 ss.) *Salutationes legatorum a variis gentibus ad imperatorem venientium*: vi sono nominati gli

7. Cfr. GERICKEIN in J. HERRMANN, *Lexikon früher Kulturen*, t. I, Leipzig 1985², p. 263.

8. HÖPP in L. RATHMANN, *Geschichte der Araber*, t. I, Berlin 1971, p. 214.

9. Nato intorno al 782, morto nell'818 (KÖPSTEIN in HERRMANN, *Lexikon*, cit., t. 2, Leipzig 1987², p. 331).

10. HÖPP, art. cit., p. 216.

11. G. OSTROGORSKY, *Geschichte des byzantinischen Staates*, München 1952².

12. CARELOS, SEIBT in J. IRMSCHER, *Lexikon der Byzantinistik*, t. I, Amsterdam 1998, pp. 70 ss.

13. *Theophanes continuatus, Ioannes Cameniata, Symeon Magister, Georgius Monachus*, rec. I. Bekker, Bonn 1838, pp. 289 ss.

14. MORAVCSIK, *Byzantinoturcica*, cit., pp. 380 ss.

emiri d'Egitto, di Persia, di Chorasán ed altri, ma nessun dominatore dell'Africa. Però nel capitolo che segue (Reiskius, pp. 686 ss.), *Formulae inscriptionum in litteris ad exteros*, si trova ó Ἀμηνῶς Ἀφρικῆς, ó ἐνδοξότατος καὶ εὐγενέστατος ἐξουσιαστῆς τῶν Μουσουλμιτῶν (*gloriosissimus et nobilissimus potestatus¹⁵ Musulemitarum*). Poi l'imperatore nota: Βούλλα χρυσῆ δισολδία, cioè: il sigillo d'oro in questa circostanza doveva avere un peso equivalente al valore di due soldi¹⁶, mentre l'emiro d'Egitto riceveva un sigillo d'oro del valore di quattro soldi (ed. Reiskius, p. 689). Per la corte di Costantinopoli l'Egitto rivestiva dunque maggior importanza politica dell'Africa.

Un terzo scritto che dobbiamo menzionare è il libro *De thematibus*, un'opera giovanile dell'imperatore che descrive i temi, i distretti amministrativi militari dell'impero¹⁷. Nel secolo undecimo l'Africa non apparteneva più allo stato bizantino, e l'opera non contiene quindi alcun capitolo specifico su di essa. Soltanto nella sua esposizione del tema Lombardia l'autore colse l'occasione di menzionare l'attacco dei Saraceni africani contro la Dalmazia e soprattutto Ragusa e la loro ritirata (cap. 11; ed. Pertusi, pp. 96 ss.), che avrebbe trattato inseguito nell'opera *De administrando imperio* e – più in esteso – nella *Vita* di Basilio¹⁸.

Però il grande organizzatore delle scienze faceva redigere anche degli estratti di antichi testi storici per uso pratico. Furono edite 53 collane, delle quali soltanto pochissime sono conservate¹⁹.

La collana *Excerpta de legationibus* è suddivisa in due parti. La prima contiene i testi *De legationibus Romanorum ad gentes* e comprende un estratto del primo libro di Polibio sulle trattative del generale romano con i Cartaginesi²⁰. Da Procopio veniamo a sapere che l'imperatore Giustiniano negoziava con gli Etiopi sulla seta proveniente dalla Cina²¹.

La seconda parte degli *Excerpta de legationibus* parla delle ambascerie che i popoli stranieri inviavano ai Romani. Rifacendosi nuovamente a Polibio l'autore degli estratti fornisce alcune informazioni sulla storia libica, specialmente su Cirene²². Lo storiografo Dione fornisce ricco mate-

15. Sic nell'edizione di Reiskius, p. 689.

16. F. DÖLGER in *Actes du XI^e Congrès international d'études byzantines*, t. 1, Belgrado 1963, p. 96; ID., *Johannes Karayannopulos, Byzantinische Urkundenlehre*, t. 1, München 1968, p. 41.

17. MORAVCSIK, cit., pp. 384 ss.

18. Cfr. la sinossi dei tre testi in A. PERTUSI, *Costantino Porfirogenito: De thematibus*, Città del Vaticano 1952, p. 43.

19. MORAVCSIK, *Byzantinoturcica*, cit., pp. 359 s.

20. *Excerpta de legationibus*, ed. C. DE BOOR, t. 1, Berlin 1903, pp. 19 ss.

21. Ivi, pp. 91 s.

22. *Excerpta de legationibus*, cit., t. 2, Berlin 1903, pp. 346 ss.

riale su Cartagine²³. E, come terzo esempio, anche Appiano riferisce sulla storia di Cartagine nel periodo della Repubblica romana²⁴.

In questa relazione si trova un esplicito riferimento agli *Excerpta de insidiis*: Ζήτει ἐν τῷ περὶ ἐπιβουλῶν²⁵. Di minor interesse nel nostro contesto sono naturalmente gli estratti morali *De virtutibus et vitiis*²⁶.

Concludendo possiamo constatare che i testi di Costantino Porfirigenito forniscono un base sufficiente per le decisioni politiche nei riguardi di una regione di minor interesse bizantino in quell'epoca.



23. Ivi, pp. 410 ss.

24. Ivi, pp. 556 ss.

25. Ivi, pp. 559 ss.

26. *Excerpta de virtutibus et vitiis*, t. 1, rec. Th. Büttner-Wobst, Berlin 1906, t. 2, rec. A. G. Roos, Berlin 1910.

Olivier Devillers
Regards romains
sur les autels des frères Philènes

Salluste (*Iug.* 79) est le premier auteur dont on a conservé un récit circonstancié de l'histoire des frères Philènes. À une époque où les Carthaginois dominaient une grande partie de l'Afrique, ils entrèrent en conflit avec les Cyrénéens; comme les uns et les autres se disputaient le territoire qui les séparait et comme déjà ils s'étaient mutuellement infligé de sévères défaites, ils décidèrent d'arbitrer leur différend comme suit: à un jour fixé, des représentants de chaque camp partiraient de leur cité et l'endroit où ils se rencontreraient serait reconnu comme frontière. Or les hommes choisis par Carthage, deux frères, les Philènes, devancèrent les Cyrénéens, peut-être victimes de conditions climatiques défavorables. En tout cas, ces derniers émirent des contestations et face à celles-ci, les Carthaginois se déclarèrent prêts à accepter toute autre condition posée par l'adversaire pourvu qu'elle fût équitable. Les Cyrénéens leur donnèrent alors à choisir: soit être enterrés vifs à l'endroit qu'ils voulaient comme frontière à leur pays, soit les laisser avancer eux-mêmes, à la même condition, jusqu'ou ils le souhaiteraient. Les Philènes s'y plièrent: faisant don de leur vie pour leur patrie, ils furent enterrés vifs. Les Carthaginois élevèrent sur place des autels qui portent leur nom.

Si Salluste est notre plus ancien témoin sur cette légende, les autels – aujourd'hui localisés au lieu dit *Grâret Gser et-Trab*, d'après l'opinion de R. G. Goodchild¹ – sont mentionnés avant lui par le pseudo-Scylax (109, *GGM* I, p. 85) et par Polybe (III 39, 2; X 40, 7). Le premier, qui écrit vers le milieu du IV^e siècle², semble effectivement les associer à une frontière qui

1. GOODCHILD (1952). Repris, par exemple, par WALBANK (1957), p. 372; PURCARO PAGANO (1976), pp. 296, 328 (avec bibliographie et références); HUSS (1985), p. 74, n. 168; MASTINO (1990), p. 18, n. II; p. 43; ONIGA (1990), pp. 146-9; RIBICHINI (1991), p. 393; LANCEL (1992), p. 110; aussi REBUFFAT (1992). Pour une discussion sur la localisation, déjà THRIGE (1828), pp. 200-3 (premier ouvrage à présenter une étude systématique des sources littéraires relatives à l'histoire de Cyrène).

2. MARCOTTE (1986) p. 166-82, le date des années 340-330 av. J.-C. Pour une autre da-

n'est pas seulement géographique, mais aussi politique³; de même, les distances qu'il relève indiquent, selon V. Purcaro Pagano, qu'il s'adresse à un public qui s'intéresse à la zone autour des autels⁴. Cela serait à rapprocher du contexte historique qu'A. Laronde discerne derrière le récit sallustéen. Selon ce chercheur, c'est entre 360 et 340 que les Grecs de Cyrène auraient porté leur intérêt sur la région du fond de la grande Syrte, un secteur dont il ne faudrait pas sous-estimer le rôle économique et stratégique⁵; reprenant une lutte contre les Puniques commencée par la vieille rivale Barca, ils auraient alors créé un poste nommé Φιλαίνου κόμη et conduit des opérations victorieuses contre les Nasamons et les Maques⁶. Dès ce moment aussi se seraient détériorées leurs relations avec Carthage qui, sous les Battiades, du moins jusqu'en 480 (aussi longtemps que les souverains avaient observé une ligne politique pro-achéménide⁷), n'avaient été marquées par aucun antagonisme notoire, y compris lors de la tentative d'installation du Spartiate Dorieus près du *Kinyps* vers 515⁸.

tation (au VI^e siècle), PERETTI (1983). Pour sa part, ONIGA (1990), p. 112, tout en retenant l'activité d'un compilateur anonyme du IV^e siècle, n'exclut pas le recours à une documentation plus ancienne remontant à Scylax lui-même. Pour le IV^e siècle, aussi PURCARO PAGANO (1976), p. 286.

3. ONIGA (1990), p. 114: «Se è vero che il *Periplo* non parla esplicitamente di un confine fra zona punica e zona cirenaica, è tuttavia chiaro che le Are segnano un punto di divisione forte all'interno della Sirte, probabilmente di carattere politico oltre che fisico»; aussi REBUFFAT (1992): «Pour Skyl. 109, l'A.d.Ph. marque la limite des Maces à l'O. et des Nasamons à l'E.».

4. PURCARO PAGANO (1976), p. 289.

5. LARONDE (1987), pp. 203-12 (aussi 1987a, pp. 38-9). Sur une situation de concurrence entre Carthage et Cyrène pour la conquête des marchés de l'intérieur vers le milieu du IV^e siècle, aussi BACCHIELLI (1976), p. 101. Sur le fait que la région ne correspond pas au portrait qu'en dresse Salluste comme étant une sorte de *no man's land* désertique, ONIGA (1990), p. 33 (encore pp. 60, 135); aussi GOODCHILD (1952), p. 94, n. 3.

6. LARONDE (1987), p. 202. C'est aussi au IV^e siècle que le conflit où s'illustrent les Philènes est situé par KWAPONG (1969), p. 106, entre 380 et 340 par LECLANT (1992), et entre 400 et 330, déjà par THRIGE (1828), pp. 193-94. Toutefois, les combats avec les Maques et les Nasamons sont expliqués par PARISI PRESICCE (1994), p. 86, par des motifs économiques liés à la fin du monopole des Battiades sur le commerce du silphion (sur celui-ci, CHAMOIX [1985]).

7. CHAMOIX (1952), pp. 165-6; MITCHELL (1966).

8. La principale source sur Dorieus en Afrique est HDT. V, 42. Le Spartiate est aussi connu pour son expédition en Sicile, où il retrouvera sur son chemin les Carthaginois; HDT. V, 43-48; DIOD. IV, 23, 3; PAUS. III, 16, 4-5. Même si son expédition africaine fut sans doute suivie à Cyrène, il n'y eut cependant aucune implication officielle de la cité à ses côtés et l'affaire ne semble pas s'être encadrée dans un contexte de contentieux territorial avec Carthage; KRINGS (1998), pp. 189-95. Pour un autre avis, HUSS (1985), p. 74: ce serait à

Quant à Polybe, c'est en tant que frontière de l'empire de Carthage qu'il cite les autels. Comme le pseudo-Scylax, il utilise l'expression «autel du Philène»⁹. On relèvera ce singulier¹⁰, qu'on retrouve à une reprise chez Strabon (Φιλαίνου βωμῶν en XVII, 836, à côté de Φιλαίνων βωμοί; aussi οἱ Φιλαίνων λεγόμενοι βωμοί en III, 171¹¹) ainsi qu'au II^e siècle apr. J.-C., chez Ptolémée (IV 3, 4, Φιλαίνου κώμη). Ceci indiquerait la permanence, en milieu grec, d'une dénomination du lieu indépendante de la légende de deux frères, une dénomination qui serait aussi la plus ancienne. On y a parfois vu l'adaptation grecque d'un toponyme punique¹²; ceci attesterait une superposition des idiomes qui correspondrait elle-même à celle des groupes ethniques dans cette zone où Carthaginois et Cyrénéens avaient vraisemblablement leurs plus fréquents contacts¹³.

Dès lors, ce lieu concernait autant les Grecs que les Carthaginois, de sorte que les légendes qui circulèrent à son propos, spécialement celle des frères Philènes, durent intéresser les uns et les autres. Néanmoins, un large faisceau d'arguments invite à penser que l'histoire rapportée par Salluste a son origine en milieu grec. Outre la coloration grecque d'un tel récit étiologique¹⁴, outre aussi le caractère récurrent dans les relations entre cités grecques de conflits de frontières comme celui qui est rapporté ici¹⁵, on citera le parallèle fourni par Charon de Lampsaque à propos d'une

la suite de l'affaire Dorieus que les autels des Philènes auraient constitué la frontière entre les zones d'influence carthaginoise et cyrénéenne.

9. Chez PS-SCYLAX 109, la leçon des mss est Φιλαίνου βωμοί. Pour sa part, DESANGES (1978), p. 407, propose une correction en Φιλαίνων βωμοί, un pluriel qui paraît inutile vu que le singulier est attesté par ailleurs.

10. Par exemple, MASTINO (1990), p. 43, n. 67.

11. Sur la coexistence des deux formes chez Strabon, ONIGA (1990), p. 135.

12. SEGERT (1966), p. 23-5; repris par ONIGA (1990), p. 137; RIBICHINI (1991), p. 400; aussi MASTINO (1990), p. 42 et n. 65. Voir les précisions apportées par BISI INGRASSIA (1977), pp. 131-2, n. 5 et 6. Aussi pour une origine sémitique, mais avec une autre étymologie, SCHIFFMANN (1986), pp. 92-3.

13. BISI INGRASSIA (1977), p. 134.

14. KOESTERMANN (1971), p. 281; de même, RIBICHINI (1991), p. 396, rapproche l'histoire d'un mythe de fondation. Dans ce sens, ONIGA (1990), p. 87, «l'ossatura dell'episodio narrato da Sallustio è quella di una leggenda eziologica volta a giustificare la fondazione culturale di un confine»; LANCEL (1992), p. 109, «un des ces récits 'étiologiques' [...] dans lesquels l'Antiquité excellait et s'est complue. La légende est d'origine grecque, très probablement [...]».

15. Sur de tels conflits, SARTRE (1979), qui relève que les combats entre cités obéissent alors «à une réglementation précise et inhabituelle: ainsi le combat des 300 Argiens contre les 300 Spartiates» (p. 219); un tel exemple de réglementation particulière est offert par l'épisode des Philènes. Sur la frontière, aussi SORDI (éd.) (1987); ROUSSELLE (éd.) (1995).

course pour la délimitation de la frontière entre sa cité et celle de Parion¹⁶; à cet exemple, on ajoute un épisode qui met en scène les cités de Clazomènes et de Kymè, et que rapporte Diodore de Sicile: la possession de la cité de Leukè y est déterminée par une course¹⁷. Ceci laisserait penser qu'il existait dans la littérature grecque un modèle de la compétition sportive destinée à régler un différend portant sur un sanctuaire de frontière¹⁸. Par ailleurs, on rapproche aussi d'un contexte gréco-romain la pratique d'enterrer des hommes vivants, qui permet d'apparenter l'épisode à un sacrifice de fondation¹⁹.

Mais, si tout ceci convie à conclure à l'origine grecque du récit produit par Salluste, on n'exclura pas pour autant que celui-ci reflète quelque fond punique déformé²⁰. Ainsi, même si la question des sources de l'historien est en l'état compliquée²¹, on n'écartera pas la possibilité d'une médiation carthaginoise; dans ce sens, on rappellera son affirmation selon laquelle il utilisait des *libri Punici* dits du roi Hiempsal (*Jug. 17, 7*, unique mention d'une source dans l'ouvrage)²², ainsi que le fait que sa narration semble bienveillante envers la métropole punique.

En tout cas, au moment où Salluste reproduit la geste des Philènes, celle-ci a déjà une histoire et a sans doute été soumise à des réélaborations. S'il est en dehors du propos de cet article de retracer cette genèse, on n'en gardera pas moins à l'esprit que le passage du *Jugurtha* ne présente qu'une étape dans l'itinéraire qu'a suivi le récit.

16. FGH 262 fr. 17 (= POLYAEN, *Strat.* VI, 24); LARONDE (1987), p. 199; aussi LANCEL (1992), p. 110.

17. DIOD. XV 18, 2-4. ONIGA (1990), pp. 62-3 (encore, p. 64, pour un troisième parallèle, chez PLUT., *aet. Gr.* 30, 298 A-B); RIBICHINI (1991), pp. 396-7; aussi PAUL (1984), p. 199. Sur le parallèle de Clazomènes et de Kymè, aussi JACOBY (1964), p. 23; WIEDEMANN (1993), p. 57, n. II.

18. ONIGA (1990), pp. 65-72; ce chercheur souligne cependant combien ce schéma correspond à un modèle anthropologique dont on trouve des expressions dans d'autres contextes, notamment dans la littérature médiévale et dans le folklore (pp. 72-85).

19. ONIGA (1990), pp. 87-109; RIBICHINI (1991), pp. 397-8.

20. Ainsi SCHIFFMANN (1986), p. 93, «Man kann also vermuten, daß die entsprechende Episode in der Darstellung von Sallustius [...] auf die griechische Interpretation des uns unbekannt punischen Ritus [...] zurückgeht». Pour une origine carthaginoise de la légende, STUCCHI (1975), p. 600. Toutefois RIBICHINI (1991), spéc. p. 400, «difficilmente si potrà sostenere ancora la diretta derivazione dell'episodio dei Fileni da un ambiente di cultura punica».

21. ONIGA (1990), p. 47, «Rintracciare fonti precise per questa storia è impresa pressoché disperata».

22. Sur ce passage, MATTHEWS (1972); KRINGS (1990); aussi PEREMANS (1969). Sur le fait que le récit sur les Philènes viendrait des *libri Punici*, SCHIFFMANN (1986), p. 92.

Du reste, quand Salluste prend connaissance de celui-ci et décide de le faire figurer dans sa monographie, plusieurs éléments interviennent. D'abord, il le reçoit comme un Romain, partageant certains préjugés et savoirs stéréotypés sur la période et la région dont il traite. Ensuite, c'est en écrivain qu'il s'empare de l'anecdote, soucieux de l'intégrer harmonieusement à son ouvrage. Enfin, c'est en intellectuel et en penseur qu'il s'interroge sur la réflexion que permettra de susciter l'épisode. Ces trois aspects seront principalement envisagés ici. Toutefois, les «regards romains» auquel se réfère l'intitulé de la communication resteraient bien fragmentaires s'il était question du seul auteur du *Jugurtha*. C'est pourquoi j'attirerai dans un second temps l'attention sur un témoignage régulièrement négligé à propos des autels des Philènes: un vers de Silius Italicus, dont l'examen renverra à toute cette période de la genèse de la légende dont nous venons, tout en ne faisant que l'esquisser, de souligner la richesse.

Salluste

Salluste et l'image du Carthaginois

Si l'on peut dater du milieu du IV^e s. un élargissement des intérêts de Cyrène vers l'Occident, et spécialement vers le centre de l'Italie²³, et si les liens avec Rome ne cessèrent ensuite de se multiplier, ainsi dans le domaine économique²⁴, ce n'est qu'en 96 av. J.-C. que Ptolémée Apion légua définitivement la Cyrénaïque à Rome, et en 75, ou 74, que la région, dont les domaines royaux avaient été annexés, mais les cités laissées libres, devenue un repère pour les pirates, fut établie comme province romaine²⁵. Mais la fin du I^{er} siècle av. J.-C. semble avoir été une période difficile pour Cyrène: «Rome ne semble s'être intéressée à la région que dans la mesure où celle-ci jouait un rôle dans ses plans militaires [...]. L'œuvre de Pompée apparaît trop vite interrompue et Antoine, dont l'action fut très large, manqua de temps²⁶.»

23. BACCHIELLI (1976).

24. Sur l'intégration de l'Afrique et de la Cyrénaïque à certains courants commerciaux (en particulier à partir de *Lepcis Magna*) au I^{er} siècle av. J.-C., REBUFFAT (1986). Aussi DI VITA (1982), p. 518, sur l'insertion de la Tripolitaine dans des trafics méditerranéens de plus en plus «romains» entre la fin II^e et le début du I^{er} siècle av. J.-C.

25. WILL (1967), pp. 371, 410; ROMANELLI (1971), pp. 39-51; BRAUND (1985); LARONDE (1987), pp. 455-85; (1988), pp. 1006-11. Sur les razzias et les brigandages en Cyrénaïque, aussi le témoignage de Diodore (III 49-51) qui, sans s'être personnellement rendu dans la région, semble se référer à une situation en vigueur durant l'époque hellénistique; CHAMOUX (1987).

26. LARONDE (1988), p. 1015.

Ce n'est dès lors vraisemblablement pas pour son aspect «cyrénéen» que l'aventure a retenu Salluste, dont l'intérêt pour l'Afrique a été aussi mis en relation avec son gouvernement de la province d'*Africa Nova*, à la tête de laquelle il fut placé par César en 46²⁷. C'est plutôt à travers l'identité de l'autre protagoniste de l'histoire, Carthage, la rivale des guerres puniques, que l'anecdote pouvait lui apparaître susceptible d'intéresser ses lecteurs²⁸.

Un empire de Carthage

L'expérience de l'*imperium Romanum*, dans la formation duquel les guerres puniques avaient représenté une étape significative, unie à l'existence, dès l'Antiquité, d'une théorie sur la succession des empires, conduisait à interpréter la politique de Carthage, rivale malheureuse de Rome, en termes impérialistes²⁹. Déjà, dans l'historiographie antérieure, l'impact des guerres de Sicile au IV^e siècle av. J.-C., parfois résumées à une opposition entre Carthage et Syracuse, avait amené à considérer la cité punique comme avide d'une domination territoriale, non seulement pour cette période, mais pour celles qui avaient précédé – une tendance qui culminera au IV^e siècle ap. J.-C., quand Orose enrichira la théorie des empires d'un empire carthaginois³⁰. Certaines conséquences de cette conception, particulièrement pour la perception des rapports entre Grecs et Carthaginois à l'époque archaïque, ont été mises en évidence par V. Krings³¹.

Salluste partageait cette vision d'une Carthage impérialiste, comme en témoigne son recours à la formule *Carthago, aemula imperi Romani* en *Cat.* 10, 1³². Plus précisément, dans le texte sur les Philènes, cela se traduit par le verbe utilisé dans la phrase introductive, *Qua tempestate Carthaginenses pleraque Africa imperitabant* (*Jug.* 79, 2). Une telle affirmation sur

27. Par exemple, ONIGA (1990), p. 47. Toutefois KRINGS (1990), p. 116, doute que Salluste, surtout intéressé alors par l'avancement de sa carrière politique, se soit beaucoup préoccupé, à l'époque de son gouvernement, de l'histoire africaine. Par ailleurs, sur le fait que l'intérêt de Salluste pour la géographie était encore faible au moment du *Jugurtha*, TIFFOU (1974) (aussi DESANGES [1974] sur les imprécisions géographiques dans l'ouvrage).

28. Ainsi KRAUS, WOODMAN (1997), p. 28, insistent sur la place que Carthage occupe «in Sallust's historical imagination».

29. Par exemple, MARTIN (1987), p. 239.

30. Sur ce dernier point, ALONSO-NÚÑEZ (1993); INGLEBERT (1996), pp. 519-25; KRINGS (1998), pp. 68-70.

31. KRINGS (1998).

32. Sur les autres attestations de la formule, MARTIN (1987), p. 239, n. 21.

le pouvoir de Carthage, alors même que les indices d'un contrôle territorial exercé par celle-ci en Afrique ne semblent pas antérieurs au III^e siècle (à l'exception du Cap Bon)³³, va de pair avec l'exaltation des Cyrénéens, «eux aussi puissants et riches» (*Iug.* 79, 2 *quoque magni atque opulenti*), expression qui, à son tour, participerait à la magnification d'un passé mythique³⁴.

Entre de tels adversaires, il ne peut y avoir d'autre guerre que durable et sanglante, *magno diuturnoque bello* (*Iug.* 79, 3), comme l'écrit Salluste dans une de ces dittologies synonymiques dont le passage offre d'autres exemples et qui concourent à une certaine amplification³⁵. Un stéréotype est en outre ici à l'œuvre. Un parallèle, parmi d'autres, est fourni par les *Histoires Philippiques* de Justin, abrégiateur de Trogue-Pompée: après avoir rapporté un revers essuyé par les Carthaginois en Sardaigne, avec la mort d'Hasdrubal (Just. XIX I, 2-8³⁶), fils d'un Magon habituellement daté de la seconde moitié du VI^e siècle³⁷, l'auteur évoque un appel des Siciliens au Spartiate Léonidas, pour qu'il vienne les secourir contre les Carthaginois, ce qui donna lieu selon lui à «une grande guerre au cours de laquelle on se battit longtemps et avec des fortunes diverses», *grauē bellum natum, in quo et diu et uaria uictoria fuit proeliatum* (Just. XIX I, 9). La «réalité» d'une telle guerre en Sicile, en dépit d'un rapprochement avec un passage d'Hérodote où Gélon de Syracuse est censé s'adresser aux Spartiates (Hdt. VII 158), n'a guère été établie, et nombreux sont aujourd'hui ceux qui renoncent à une telle vue³⁸. Pourtant, on retrouve à son propos chez Justin l'idée qu'elle fut longue (*diu*) et significative (*grauē*), comme dans le *Jugurtha* dans le cas de la lutte avec Cyrène (*magno diuturnoque*); quant à la notion de *uaria uictoria*, elle apparaît chez Salluste à travers le fait que Carthaginois et Cyrénéens se sont infligés des pertes mutuelles (*Iug.* 79, 3 *alteri alteros aliquantum adtriuērant*).

Certes, il n'est pas question de nier l'existence d'un conflit entre Cyrène et Carthage qu'A. Laronde a situé, sur la base d'arguments sérieux, aux alentours du milieu du IV^e siècle (*supra*). Simplement, on retiendra que Salluste lui-même, au moment où, trois siècles plus tard, il reproduisait l'épisode sur les Philènes, le faisait sans aucune référence à des événements déterminés (son texte est dépourvu de datation précise), mais en se

33. GREENE, KEHOE (1995), p. 105; aussi KRINGS (1998), p. 369.

34. ONIGA (1990), p. 30.

35. ONIGA (1990), p. 32.

36. Sur ce passage, DEVILLERS, KRINGS (1998).

37. Ainsi GEUS (1994), p. 174. Voir toutefois les remarques de DEVILLERS sous presse.

38. KRINGS (1998), pp. 184-8, 308-14 (avec bibliographie).

fondant sur une conception stéréotypée de ce qu'avait été la puissance de Carthage, interprétée elle-même par analogie avec celle de Rome.

Metus Punicus

Étroitement associée à l'image de Carthage rivale de Rome s'était développée une conception dite du *metus Punicus*³⁹, selon laquelle l'*Urbs*, vertueuse aussi longtemps qu'elle fut menacée par son ennemie, vit par la suite son énergie s'évanouir dans l'indolence et dans le luxe. Les fondements d'une telle opinion semblent jetés chez Polybe, avec la vision d'une Rome destinée à exercer un pouvoir que lui aurait contesté Carthage⁴⁰, mais c'est avec Salluste qu'elle est explicitement formulée (*Cat.* 10; *Iug.* 41; *Hist.* I fr. II Maurenbrecher)⁴¹.

Ceci peut expliquer que le passage consacré aux Philènes ne leur soit pas trop défavorable. Car pour qui estime que la peur de Carthage aiguillonnait la vertu des Romains, il n'est pas mauvais de montrer que les Carthaginois pouvaient se montrer vertueux. Plus spécialement, on a pu s'étonner que n'apparaisse pas un trait traditionnel de la représentation du Carthaginois, la *fides Punica*, qui n'est pourtant pas inconnu de l'auteur du *Jugurtha* (ainsi *Iug.* 108, 3)⁴². Selon ce dernier au contraire, les Carthaginois semblent avoir respecté les règles et même si l'expression *maturaverere iter pergere* (*Iug.* 79, 5) n'exclut pas *stricto sensu* que les Philènes aient anticipé le départ⁴³, l'ensemble du texte suggère que ce ne fut pas le cas⁴⁴. Cette absence de recours à la ruse dans le chef de ceux qui l'emportent constitue en outre une exception dans les récits anciens sur des courses destinées à régler des conflits territoriaux⁴⁵. Du reste, d'autres témoignages sur les Philènes, chez Valère-Maxime⁴⁶ et dans les *Histoires* dites d'Hégésippe, traduction latine anonyme de Flavius Josèphe par un Juif

39. Sur cette idée, BONAMENTE (1975).

40. MARTIN (1987), p. 239.

41. Sur le thème chez Salluste, MARTIN (1987), pp. 241-2.

42. SCHIFFMANN (1986), p. 93: «Bemerkenswert ist auch die für die römische Historiographie ganz ungewöhnliche Darstellung der Punier in dieser Episode». Par ailleurs, sur le Carthaginois dans la littérature latine, DUBUISSON (1983); brièvement et de manière schématique, DAUGE (1981), pp. 63-5.

43. ONIGA (1990), p. 37.

44. Sur la sympathie de Salluste pour les Philènes, KOESTERMANN (1971), p. 278. Cette faveur envers Carthage se retrouve dans le passage sur les Philènes chez MEL. I, 38, dont Salluste est la source; ONIGA (1990), pp. 54-5.

45. Sur la tromperie comme élément des textes anciens présentant ce schéma, ONIGA (1990), pp. 67-70 (avec référence à BRELICH [1961], p. 58).

46. VAL.-MAX. V 6 ext. 4.

chrétien (fin du IV^e siècle apr. J.-C. ?)⁴⁷, laissent entendre que les Philènes ont triché.

Que Salluste n'aille pas dans ce sens pourrait certes résulter d'une médiation carthaginoise. Mais, comme on l'a dit, sa conception du *metus Punicus* a pu aussi jouer. Enfin, on n'oubliera pas que, indépendamment de toute considération sur la place de Carthage dans l'histoire de Rome, il y a de la part des Romains une inclination à la valorisation de l'ennemi visant à rehausser l'éclat de leurs propres victoires.

Parallèles entre les histoires de Rome et de Carthage

On observe dans la littérature ancienne une tendance à mettre Carthage et Rome sur le même pied: sur le plan historique, Timée voit une coïncidence chronologique entre leurs fondations, tandis que, sur le plan géographique, le Cyrénéen Ératosthène les place sur le même méridien⁴⁸. Du reste, une théorie comme celle du *metus Punicus*, relève de cette propension à lier les destins de Rome et de Carthage, et la geste d'Énée illustre comment les deux cités pouvaient être réunies. Dans ce contexte, il est possible que certains épisodes du passé de Carthage aient davantage que d'autres retenu l'attention des Romains, précisément parce qu'ils se prêtaient à comparer les deux cités: G. Piccaluga l'a montré à propos des récits relatifs à leur fondation⁴⁹ et V. Krings à propos du traitement que Justin, sur les traces de Trogue-Pompée, réserve au général carthaginois *Malchus*⁵⁰.

Il pourrait en aller de même pour le récit sur les Philènes, d'autant que Salluste pouvait être sensible à de telles comparaisons. Ainsi, dans le *Jugurtha*, on a distingué un exemple de ce type d'écho à l'histoire romaine à travers les affaires, non pas carthaginoises cette fois, mais africaines: la manière dont se réalise la succession de Micipsa, qui voit ses deux fils évincés par un troisième homme, Jugurtha, qui avait a priori moins de chances d'accéder au trône fait songer à l'épisode des fils de Tarquin et de Brutus à Delphes⁵¹. Enfin, l'évocation même des Philènes dans le *Jugurtha* comporte l'indice de ce que l'anecdote a été relue de manière à

47. HÉGÉS. II 9, I, p. 153 Ussani (CSEL LXVI). Sur la personnalité de ce traducteur, Mras (1960) (très prudent face à une identification avec Issac). Sur ce témoignage, longtemps négligé, ONIGA (1990), p. 59 (avec l'idée qu'il pourrait avoir été influencé par Valère-Maxime).

48. FRASER (1972), p. 769.

49. PICCALUGA (1983).

50. KRINGS (1998), pp. 58-62.

51. CIPRIANI (1988), p. 108.

être transposable pour un Romain: *legiones* y désigne les armées carthagiноises et cyrénéennes (*Iug.* 79, 4)⁵², *res publica* Carthage (*Iug.* 79, 9).

Plus précisément, à quels événements de l'histoire romaine le récit des frères Philènes faisait-il penser? Le recours à des champions, qui sont des frères, pour traiter un différend entre cités évoque les Horaces et les Curiaces⁵³; de même, un tel exemple d'hommes qui se sacrifient pour leur patrie rappelle la pratique de la *devotio*, sacrifice en faveur de la collectivité⁵⁴.

On s'attardera davantage sur un troisième rapprochement: le fait que les Philènes soient enterrés vivants (*Iug.* 79, 9 *vivi obruti*) remet en mémoire l'enterrement rituel, en cas de crise grave, d'un couple de Gaulois et de Grecs pratiqué par les Romains au *Forum Boarium* en 228, 216 (?) et 114/113⁵⁵. Certes, il y a quelque différence et ce sont ici les Carthaginois eux-mêmes (et non des étrangers) qui sont enterrés, mais les deux histoires sont basées sur un même symbolisme (l'ensevelissement représente une prise de possession du sol)⁵⁶. Dans ce cadre, la comparaison illustre combien différent Carthage, dont l'"impérialisme" s'impose des limites, et Rome, qui en exorcisant le risque d'une prise de possession de son sol par ses ennemis se garantit de manière illimitée de ceux-ci. En d'autres termes, l'enterrement des Philènes impose une frontière à Carthage tandis que celui des Gaulois et des Grecs, quoi qu'on puisse penser de sa barbarie⁵⁷, assure la perennité de Rome. Une telle différence a été soulignée par S. Ribichini⁵⁸, qui en voit une autre manifestation dans l'article déjà cité de G. Piccaluga sur les fondations de Rome et de Carthage, lequel oppose la découverte, selon Justin, d'une tête de bœuf dans les premières fondations de la cité punique (signe d'une cité vouée à l'esclavage) et celle d'une tête humaine – peut-être d'un roi – dans les fondations du

52. KOESTERMANN (1971), p. 278.

53. Pour ce rapprochement, par exemple, ONIGA (1990), p. 67 (renvoi également à Turnus et Énée); aussi RIBICHINI (1991), p. 399.

54. ONIGA (1990), p. 92.

55. Sur ce rapprochement, RIBICHINI (1981), p. 398; aussi ONIGA (1990), pp. 91-92. Par ailleurs, BLOCH (1976) voyait dans le rite romain une inspiration punique.

56. Sur ce rite, je reprends l'interprétation de BRIQUEL (1981), plutôt que de PORTE (1984) (lien avec l'ensevelissement des Vestales et choix de Grecs et de Gaulois en raison de la sonorité de leurs noms).

57. Ainsi LIV. XII 57 *minime Romano sacro*. Pour une origine étrangère du rite, BRIQUEL (1981); toutefois, selon ce dernier, l'enterrement d'un couple pourrait être un développement proprement romain, visant à «représenter symboliquement le peuple ennemi non par des individus ... mais par des couples, selon une démarche dont on peut relever la valeur magique d'anéantissement prolongé dans le temps».

58. RIBICHINI (1991), p. 399.

temple de *Iuppiter Optimus Maximus* sur le Capitole⁵⁹. Autrement dit, de même que les récits sur la fondation de Carthage avaient été récupérés pour montrer la vocation de celle-ci à être vaincue par Rome, un récit comme celui des Philènes peut avoir été vu par les Romains comme le signe que l'«impérialisme» carthaginois se faisait de façon telle qu'il se donnait ses propres limites⁶⁰.

Salluste et l'art du récit signifiant

Souvent par le passé, quand on n'a pas vu dans le passage sur les Philènes un pur exercice de lettré⁶¹, on l'a catalogué comme un *exemplum* dont le côté édifiant rencontrait les préoccupations habituelles de Salluste⁶². Pourtant on a de plus en plus souvent, ces dernières années, souligné combien les digressions en général, et aussi chez Salluste, participent aux ouvrages dans lesquels elles s'insèrent. L'auteur du *Jugurtha* aurait hérité cette caractéristique de ses modèles, et il se servirait d'exkursus pour exprimer ses conceptions sur Rome, tout comme Thucydide, par exemple, utilisait l'histoire d'Harmodios et d'Aristogiton pour expliquer l'attitude des Athéniens envers la tyrannie⁶³. On en trouvera l'illustration dans la biographie de Jugurtha au début de la monographie; G. Cipriani a montré que, loin de réduire un tel passage à la manifestation de préoccupations moralisatrices, il fallait l'apprécier au niveau narratif ainsi qu'à celui de ses rapports à l'ensemble de l'ouvrage⁶⁴.

Dimension compositionnelle

La digression sur les Philènes en prolonge une autre sur Leptis et sur les Syrtes (*Iug.* 78). Un lien entre Leptis et les autels figure déjà en *Iug.* 19, 3⁶⁵. Quant au rapport avec les Syrtes, il peut être double. D'une part, ces dernières, au nombre de deux, sont dites *inpaes magnitudine, pari natura* (*Iug.* 98, 2), ce qui peut faire songer aux deux groupes de champions, ceux Carthage et de Cyrène, qui se rencontrent avec des fortunes diverses. D'autre part, l'étymologie qui est proposée des Syrtes est fondée sur

59. PICCALUGA (1983); repris par KRINGS (1998), pp. 55-6. Le rapprochement entre les Philènes et les têtes trouvées dans les fondations figure aussi chez ONIGA (1990), p. 91.

60. RIBICHINI (1991), pp. 399-400.

61. Encore SCHIFFMANN (1986), p. 89.

62. Par exemple, KOESTERMANN (1971), p. 279.

63. THUC. VI 53-4; exemple cité par WIEDEMANN (1993), p. 49.

64. CIPRIANI (1988).

65. Sur les informations (essentiellement d'ordre géographique) relatives aux autels dans ce passage, ONIGA (1990), pp. 120-3; aussi PEYRAS, TROUSSET (1988), p. 168.

un rapprochement avec le verbe «traîner» (σύρειν) en grec, *Syrtes ab tractu nominatae* (*Iug.* 78, 3)⁶⁶; or c'est justement parce qu'ils traînent en chemin que les Cyrénéens sont défaits par les Philènes.

Par ailleurs, on a souvent signalé que l'ensemble de l'exkursus (à la fois sur Leptis et sur les Philènes) faisait office de transition à l'intérieur de la monographie. R. Oniga, qui a passé en revue les opinions de ses devanciers, en a opéré la synthèse. Selon lui, le passage marque deux phases dans l'ouvrage en introduisant une pause, laquelle, du point de vue narratif, trouve a posteriori sa justification dans les quartiers d'hiver de 108-107: avant, Metellus et Jugurtha dominent le récit tandis qu'après, Marius et Bocchus occupent l'avant-scène, une partition à laquelle correspond, sur le plan des affaires intérieures, le passage du pouvoir des *nobiles* aux *populares*⁶⁷.

R. Oniga a aussi mis en avant la relation qui existe entre cette digression et deux autres, *Iug.* 1-4 et 39-42. Situées en des lieux stratégiques de la monographie, toutes trois sont centrées autour de l'idée de *res publica*: dans ce sens, celle sur les Philènes, qui donnent leur vie pour la patrie, contraste avec les deux autres où il est montré que l'égoïsme de certains nuit à l'État⁶⁸. Cette complémentarité des trois excursus est par ailleurs rapprochée du thème la *concordia* par T. Wiedemann⁶⁹.

Enfin, pour s'en tenir aux lignes sur les Philènes, on mentionnera quelques autres liens qu'elles entretiendraient avec le reste de la narration. D'abord, en développant une question de territoire, elles renverraient à la première digression sur l'Afrique (*Iug.* 17-19) qui viserait elle-même à mieux faire comprendre la nature du différend territorial entre Jugurtha et Adherbal⁷⁰. Ensuite, le retard pris par les Cyrénéens ferait songer à Metellus qui fait alors traîner la guerre (*Iug.* 83, 3 *bellum ... trahi*)⁷¹, tandis que Marius, tel les Philènes, aura à cœur de se hâter (*Iug.* 86, 1 *propere*). Enfin, la manière dont les deux frères carthaginois permettent

66. Cette étymologie suggérerait un recours à une source grecque; il semble en fait que le nom était d'origine phénicienne ou berbère; PAUL (1984), p. 198; aussi TIFFOU (1974), p. 155.

67. ONIGA (1990), pp. 18-20 (avec bibliographie). Aussi, sur le rôle de transition de la digression, GREEN (1993), pp. 185-6, 196.

68. ONIGA (1990), p. 22 (reprenant GIANCOTTI [1971], p. 114).

69. WIEDEMANN (1993).

70. Pour l'essentiel GREEN (1993). Pour leur part, KRAUS, WOODMAN (1997), pp. 29-30, retiennent surtout que les différentes mentions de Carthage dans le *Jugurtha* associent celle-ci à une stabilité territoriale (perceptible ici à travers la notion de frontière), par opposition à Jugurtha qui est un facteur d'instabilité dans la région.

71. ONIGA (1990), p. 21, exprime autrement ce lien: pour lui, c'est par son caractère dilatoire que l'exkursus rend sur le plan narratif la tactique adoptée par Metellus.

à leur cité d'assurer son pouvoir sur une vaste région contrasterait avec l'action peu heureuse de deux frères romains, *A. et Sp. Postumius Albinus, nobiles* en charge de la guerre contre Jugurtha, qui compromettent la situation⁷².

Exaltation de la *virtus*

Après avoir rejeté l'opinion selon laquelle l'excurtus contribuerait à exalter Metellus⁷³, R. Oniga a vu dans la nationalité carthaginoise des Philènes et dans la *virtus* qui leur est prêtée une façon de contester que la bravoure soit l'apanage d'une classe sociale (ainsi qu'elle était conçue dans une certaine historiographie romaine où elle semblait la seule caractéristique de la *nobilitas*), ou même d'un peuple⁷⁴. Au contraire, pour l'historien, la *virtus*, qui englobe la capacité à l'effort physique, peut être trouvée ailleurs que chez les aristocrates de Rome. Il en apporte ici la preuve pour des Carthaginois, mais il ne fait guère de doute que, pour lui, cela vaille aussi pour toute une aristocratie provinciale qui s'était sentie politiquement proche de César. En tout cas, la volonté d'exalter la valeur individuelle, la *virtus* liée à l'*ingenium*, apparaît dès la préface du *Jugurtha* et on peut penser que l'*egregium atque mirabile facinus duorum Carthaginiensium* (*Iug.* 79, 1) répond, par-delà le caractère stéréotypé de la formulation, aux *ingeni egregia facinora* dont il est question en *Iug.* 2, 2. Enfin, en prenant comme modèle de *uirtus* des Carthaginois, Salluste stigmatiserait, par contraste, la corruption régnant à Rome⁷⁵.

Si l'on accepte cette vue, l'anecdote sur les Philènes apparaît en partie explicable par la préoccupation de Salluste pour la situation politique de Rome, notamment pour le conflit entre *populares* et *optimates*⁷⁶. Il s'agit là d'un aspect particulièrement sensible dans le *Jugurtha* où Salluste justifie le choix de son sujet parce qu'il illustre la première occasion où l'on osa se dresser contre l'arrogance de la noblesse (*Iug.* 5, 1: *tunc primum superbiae nobilitatis obviam itum est*). Associé au penchant déjà signalé

72. WIEDEMANN (1993), p. 54; on relèvera notamment la lenteur qui est reprochée à *A. Postumius* (spéc. *Iug.* 36, 3).

73. ONIGA (1990), pp. 22-4.

74. DAUGE (1981), pp. 113-4, note également que si Salluste applique la *virtus* à d'autres peuples, il tend à n'y voir qu'une forme imparfaite (incomplète, irrationnelle, perverse...) de cette qualité.

75. Sur les principales opinions émises dans ce paragraphe, ONIGA (1990), pp. 24-6. Par ailleurs, pour WIEDEMANN (1993), pp. 54-6, en montrant la solidarité de deux frères, les Philènes, Salluste insisterait sur la nécessité que règne la *concordia* à Rome.

76. Sur ce conflit, perçu dans sa dimension idéologique, et abordé d'un point de vue historiographique, récemment FERRARY (1997).

des Romains à trouver dans le passé des autres peuples – dont Carthage – des échos à leur propre histoire, ceci amène à envisager une autre fonction possible du passage sur les Philènes: constituer une allusion à la lutte des *populares* contre la *nobilitas*, et plus particulièrement aux Gracques, deux frères eux aussi.

Carthage, les Philènes et les Gracques

Deux circonstances encourageaient un rapprochement entre les Gracques et Carthage, patrie des Philènes: a) leurs ancêtres s'étaient illustrés durant les guerres puniques⁷⁷, ce que Salluste rappelle en *Iug.* 42, 1 (*Tiberius et C. Gracchus, quorum maiores Punico atque aliis bellis multum rei publicae addiderant*); b) le projet de colonisation à Carthage causa la perte de C. Gracchus, un projet qui devint par la suite une composante obligée de l'idéologie *popularis*⁷⁸ et qui fut repris par César puis par Auguste⁷⁹. Or cette volonté de reconstruire Carthage avait été perçue par les Romains sur la base d'un parallélisme entre l'histoire des deux cités, comme l'a montré P. M. Martin: si la destruction de Carthage avait amené une désintégration du corps civique romain (théorie du *metus Punicus*), on pouvait attendre de sa reconstruction qu'elle régénère le même corps⁸⁰. En outre, cette assimilation a pu se mêler, dans le chef des partisans comme des opposants au projet, de parallèles tirés de l'histoire mythique des deux cités (ainsi qu'on en a fourni des exemples à propos de leur fondation). On a de ceci un indice: parmi les prodiges qui auraient indiqué l'hostilité des dieux à la fondation gracchienne, il y a l'apparition de loups à proximité du site prévu pour la colonie⁸¹. N'est-il pas révélateur qu'apparaisse dans ce contexte l'animal même qui est attaché à la fondation de Rome⁸²? Autrement dit, le projet de colonie à Carthage, toujours d'actualité quand écrit Salluste, aurait suscité une polémique dans laquelle différents épisodes du passé auraient été invoqués et au cours de laquelle une anecdote comme celle des Philènes, qui fixent dans le sol les limites de l'empire de la ville, aurait pu s'inscrire.

À cet égard, on retiendra que Salluste souligne que les Carthaginois sont frères, mentionnant ce fait avant même de produire leur nom (*Iug.* 79, 5 *duo*

77. Par exemple, KRINGS, LIPINSKI (1992).

78. Sur l'emploi de cette expression d'«idéologie» *popularis* (plutôt que de «programme»), FERRARY (1997), p. 227.

79. MARTIN (1987), pp. 243-51.

80. MARTIN (1987), p. 242.

81. PLUT., *C. Gr.* II, 1-2; aussi APP., *BC* I 24; OR., *Hist.* V 12, 1.

82. MARTIN (1987), p. 245.

fratres missi, quibus nomen Philaenis erat), et que l'enjeu de la lutte contre Cyrène est le territoire, l'*ager* (*Iug.* 79, 3, *ager in medio*), ce qui peut faire songer à la place de la question agraire dans l'itinéraire politique des Gracques.

Ceci nous conduit à nous pencher sur la place occupée par les Gracques dans le *Jugurtha*⁸³. T. Wiedemann a retenu qu'ils n'y sont guère mis en avant et que, conformément à l'affirmation selon laquelle la guerre contre Jugurtha fut la première attaque contre la *nobilitas* (*Iug.* 5, 1), leur action demeure présentée comme celle de *nobiles* désireux de préférer la vraie gloire à l'exercice d'un pouvoir inique (*Iug.* 41, 10)⁸⁴. Mais peut-être verra-t-on là le souci de ne pas paraître souscrire à la thèse des *optimates* selon laquelle c'était avec les Gracques qu'avait commencé le processus des troubles qui avaient détruit la République⁸⁵. Car ailleurs dans le *Jugurtha*, l'antagonisme entre les Gracques et la *nobilitas* est évident: en *Iug.* 16, 2, le meurtre de C. Gracchus, comme celui de M. Fulvius Flaccus, est mis en relation avec une victoire de la *nobilitas* sur la plèbe (*consul, C. Graccho et M. Fulvio Graccho interfectis, acerrime victoriam nobilitatis in plebem exercuerat*); en *Iug.* 31, 7, dans des propos prêtés à Memmius, l'assassinat de Ti. Gracchus va de pair avec des poursuites contre la plèbe (*Occiso Ti. Graccho [...] in plebem Romanae quaestiones habitae sunt*); en *Iug.* 42, 1, les revendications des Gracques sont dites avoir été durement ressenties par la noblesse (*postquam Tiberius et C. Gracchus [...] vindicare plebem in libertatem et paucorum scelera patefacere coepere, nobilitas noxia atque eo percussa [...] Gracchorum actionibus obviam ierat*)⁸⁶ et à nouveau, en *Iug.* 42, 4, l'élimination des deux frères (et celle de M. Fulvius) est considérée comme une «victoire» pour les nobles (*ea victoria nobilitas ex lubidine sua usa multos mortalis ferro aut fuga extinxit*). Dès lors, étant entendu que Salluste «represents the political struggles at Rome (in 121 and at other times) as a contest between *nobiles* ... and *plebs*» et qu'il n'utilise pas toujours *nobiles* dans son sens technique de «membres de familles consulaires»⁸⁷, il est clair que, pour celui qui le lit, les Gracques apparaissent opposés à la *nobilitas*.

83. Sur ce point, aussi Latta (1990). Aussi Scanlon (1998), p. 207, sur le «Sallust's complex judgement of the Gracchi».

84. Wiedemann (1993), pp. 51-2. L'ambiguïté peut toutefois aussi venir de la politique même des *populares* qui semble présenter une «discordance entre les fins qu'elle poursuivait, et qui ne remettaient pas en cause la nature aristocratique du pouvoir, et d'autre part une méthode et une idéologie plus radicales, qui ne pouvait que donner l'impression d'infléchir les institutions dans un sens démocratique» (Ferrary [1997], p. 229).

85. Sur l'opposition de Salluste à cette vue, Martin (1987), p. 242.

86. Sur l'opposition entre *nobiles* et Gracques dans ce passage, Latta (1990), p. 30.

87. Paul (1984), pp. 68-9 (p. 68, pour la citation).

Si l'on en revient alors à l'analogie avec les Philènes, pour que celle-ci soit opérante, il fallait que l'action des frères carthaginois puisse revêtir quelque coloration *popularis*. Or ceci n'est pas à exclure. D'abord, du point de vue compositionnel, l'excursus qui leur est consacré, correspondrait, on l'a dit, au passage du pouvoir des *nobiles* aux *populares*⁸⁸; le contraste avec les frères *Postumius Albinus* – éventuellement aussi avec Metellus (*supra*) – va dans le même sens. Ensuite, et surtout, le haut fait des Philènes pourrait se comprendre comme une réplique à une manifestation de *virtus* réalisée par un des plus grands parmi les *optimates*, Caton d'Utique. En effet, une traversée des Syrtes, au départ de la Cyrénaïque, avait été accomplie en 47 par ce dernier, qui allait alors rejoindre les troupes de Metellus Scipion⁸⁹. Cette prouesse est citée par Strabon (XVII 3, 20) et Plutarque (*Cato Min.* 56, 6-7) et elle est longuement célébrée par Lucain (IX 301-49) qui y voit une manifestation exemplaire de *virtus*⁹⁰, entendue à la fois comme propre au *nobilis* Caton et comme une qualité collective romaine à travers l'exemple communicatif de ce chef⁹¹. Une telle conception s'encadre bien dans l'ouvrage de Lucain⁹² et elle paraît à clé anti-césarienne⁹³. Ce serait en réaction à une exploitation de ce type (mais antérieure) que Salluste exalterait, à travers les Philènes, un exploit comparable (une traversée des Syrtes) mais concurrent, à la fois par la direction suivie (d'Ouest en Est) et par l'assimilation implicite des deux frères aux Gracques⁹⁴; il ne s'agirait pas tant de diminuer l'action d'éclat de

88. ONIGA (1990), p. 20; cette opinion se trouve principalement chez STEIDLE (1958), p. 68.

89. Sur les circonstances et les conditions de cette traversée, AUMONT (1968).

90. MORFORD (1967), p. 123; LOUPIAC (1998), pp. 181-6. Dans les vers du livre IX consacrés à la traversée des Syrtes par Caton, le mot *virtus* apparaît 13 fois (14 fois en tout dans le livre). À titre de comparaison: 2 occurrences dans les l. v et x; 3 dans les l. I et VIII; 4 dans les l. II, III, VII; 7 dans le l. VI; 9 dans le l. IV; cf. DEFERRARI, WALBURG FANNING, STANISLAUS SULLIVAN (1965).

91. Par exemple, LUC. IX, 390-2 (propos prêtés à Caton): *Hi mihi sint comites, quos ipsa pericula ducent, | qui me teste pati vel quae tristissima pulchrum | Romanumque putant*; aussi IX 881-2, *Cogit tantos tolerare labores | summa ducis virtus*. Ainsi LOUPIAC (1998), p. 183, sur la motivation «civique» de Caton.

92. Sur Caton dans la *Pharsale*, AHL (1976), pp. 231-79. Sur la manière dont le récit sur Caton chez Lucain s'intègre au reste de l'ouvrage, LOUPIAC (1998), p. 186.

93. MORFORD (1967); aussi AHL (1976), p. 259, «Cato's physical trials in Africa seem designed to outdo Caesar's tribulations in *Pharsalia* 5 on almost every score»; GOAR (1987), pp. 41-9 (Caton incarne la *virtus* par opposition à la *fortuna* dont le favori est César).

94. On citera encore dans le texte de Salluste sur les Philènes et l'évocation du trajet de Caton par Lucain, deux analogies: a) dans les deux cas, il y a description des tempêtes de sable qui sévissent dans cette zone (SALL., *Iug.* 79, 6; LUC. IX 446-457); b) selon Lucain

l'*Uticensis* que de ne pas laisser celle-ci sans "contre-exemple", un peu comme, dans le *Catilina*, sont confrontés son discours et celui de César. Un tel parallèle entre personnages africains et *populares* ne serait en outre pas sans exemple dans le *Jugurtha*: G. Cipriani, mettant en évidence l'existence dans l'ouvrage d'une figure de l'*unpromising hero*, c'est-à-dire de celui qui, sans avoir le plus de chances au départ, finit par s'imposer, jette les bases d'un rapprochement entre Jugurtha et Marius⁹⁵.

Enfin, si les liens que le passage entretient avec le reste de la narration indiquent combien Salluste s'est approprié l'anecdote, rien ne prouve qu'il est le premier Romain à l'évoquer, ni même que la possible allusion aux Gracques qu'on a cru pouvoir discerner chez lui serait de son fait (quand bien même il en aurait été pleinement conscient).

D'une part, les circonstances politiques auraient pu attirer plus tôt l'attention sur les limites africaines de l'empire carthaginois; notamment, la zone des *emporía*, où se trouvaient les autels, avait, dans la période postérieure à la deuxième guerre punique, été contestée entre les Carthaginois et les Numides, lesquels jouissaient de l'appui de Rome, et, en 161, Massinissa réussit à l'occuper⁹⁶.

D'autre part, la période des Gracques ainsi que celle qui suivit semblent avoir été déterminantes dans la formation des idéologies⁹⁷ et, pour prendre un autre exemple, à propos du discours de Marius en 107 av. J.-C. (*Iug.* 85) (un passage où est patente une comparaison entre *Sp. Postumius Albinus* et Marius; *Iug.* 85, 16), M. Raimondi a montré que l'auteur du *Jugurtha* utilisait des éléments qui remontaient à l'époque de la polémique Marius-Sylla, en l'occurrence un rapprochement entre Marius et *M. Valerius Corvinus* (consuls six fois chacun)⁹⁸. Ainsi des épisodes du passé avaient été récupérés alors dans le cadre d'allusions à portée politique dont certaines étaient connues de Salluste et exploitées par lui. On n'exclura pas que tel ait été le cas de l'évocation des Philènes, une histoire qui aurait été mise à contribution dans le cadre des polémiques entre po-

(ix, 485-486), lors d'une de ces tempêtes, des soldats de Caton sont ensevelis dans le sable, ce qui rappelle le sort des Philènes.

95. CIPRIANI (1988), pp. III-3; aussi dans ce sens KRAUS, WOODMAN (1997), p. 27.

96. ONIGA (1990), p. 47.

97. FERRARY (1997), p. 228.

98. RAIMONDI (1995). Aussi sur des thèmes de la propagande syllanienne dans les *Histoires*, VALVO (1995). D'autres discours furent réélaborés de manière à ce qu'ils présentent des sous-entendus à l'époque gracchienne, comme ceux qui auraient été tenus au moment de la destruction de Carthage selon APP., *Pun.* 57-67; par exemple, MARTIN (1987), p. 235.

populares et *optimates*, serait venue à la connaissance de Salluste par ce biais et aurait été intégrée par lui dans son ouvrage sans perdre pour autant cette valeur référentielle; au contraire, l'auteur du *Jugurtha* aurait «réactivé» celle-ci à travers une confrontation implicite entre l'exploit de Philènes associés, à travers les Gracques, aux *populares* et celui de Caton, figure emblématique des *optimates*.

Silius Italicus

Dans son évocation de la bataille du Métaure, Silius Italicus rapporte comment le Punique *Canthus* tue le berger romain *Rutilus*: *At Canthus Rutilum, Canthus possessor harenae, | qua celebre invicti nomen posuere Philaeni, | ditem ovium Rutilum obtruncat* (Sil. XV, 700-2).

Le poète a coutume de donner des noms fictifs aux participants aux batailles qu'il dépeint⁹⁹, mais en l'occurrence, il a paru surprenant qu'un nom grec, *Canthus*, soit prêté à un Punique; ceci n'arrive qu'en raison d'un lien logique (par exemple, les enfants de Xanthippe) ou à la suite d'une association d'idées saisissable, ce qui selon F. Spaltenstein n'est pas le cas ici¹⁰⁰. Pourtant, une explication semble possible. En effet, selon Apollonios de Rhodes, qui écrivait au milieu du III^e siècle av. J.-C., Canthos est un compagnon de Jason qui fut tué par le berger Caphauros lors de l'épisode libyen du voyage des Argonautes; après avoir été vengé, il fut enseveli (IV 1485-97)¹⁰¹. Or *Argo* s'était échouée au fond de la Grande Syrte, c'est-à-dire non loin des autels des Philènes¹⁰², lesquels sont cités par Silius.

Certes, chez Apollonios, Canthos meurt après que les Argonautes furent remontés vers le Nord en direction d'Euhespérides, mais il n'est pas impossible que, dans d'autres versions, l'épisode ait été situé en un autre lieu. Le lac *Triton*, un nom qui appartient plus au mythe qu'à la géographie réelle, relève dans les témoignages antiques d'une «géographie errante, largement imaginaire et poétique»¹⁰³ et du reste Hérodote le localisait dans le Sud de la Tunisie¹⁰⁴, ce en quoi on a vu «un arrangement secondaire pour justifier les visées de Grecs de Cyrénaïque sur la petite Syrte»¹⁰⁵. Par ailleurs, les vers sur Canthos, dont la fin est annoncée dès le

99. Par exemple, MCGUIRE JR (1995).

100. SPALTENSTEIN (1990), p. 389.

101. La mort de Canthos est située en Colchide par VAL. FLAC. VI 317-70 (aussi I 451; VII 422).

102. Ainsi LIVREA (1987), p. 176; PEYRAS, TROUSSET (1988), p. 167.

103. PEYRAS, TROUSSET (1988), p. 152 (aussi p. 155).

104. Sur la localisation du lac par Hérodote, PEYRAS, TROUSSET (1988), pp. 167-9.

105. VIAN, DELAGE (1985), pp. 58-9; aussi LIVREA (1987), p. 178.

livre I (vv. 77-85), sont étroitement intégrés par Apollonios à l'ensemble de son œuvre; ce passage constitue avec la recherche d'Hercule, dont il fournit un exemple, et avec la fin de Mopsos, dont il représente une sorte de contraire¹⁰⁶, un ensemble, dominé par les thèmes de la mort, de l'attente et de l'angoisse¹⁰⁷, qui à la fois rompt avec l'allégresse suscitée par la rencontre des Hespérides (IV 1393-1460)¹⁰⁸ et fait écho à l'abandon de Polyphème, auquel le rattache la mention de l'amitié de Canthos pour ce dernier¹⁰⁹, sans parler d'un souci de symétrie avec les décès de Tiphys et du devin Idmon à Héraclée (II 812-63)¹¹⁰. En outre, pour F. Vian et E. Delage, «une gaucherie du récit suggère qu'Apollonios adapte une source: Canthos part sur les traces d'Héraclès à seule fin d'avoir des nouvelles de Polyphèmes; il abandonne néanmoins sa recherche aussitôt qu'il croit pouvoir capturer un troupeau»¹¹¹. À ces motifs d'ordre littéraire, on en ajoutera un autre, plus politique: comme l'a noté E. Livrea, «tutte le fila dell'episodio libico delle Argonautiche si riconducono [...] ad Euesperide-Berenice», ce qui peut être rapproché du contexte dans lequel écrivait Apollonios, celui du mariage entre Ptolémée [III] Évergète et Bérénice [II], fille de Magas, union qui consacrait le retour de la Cyrénaïque à l'Égypte (en 146)¹¹². Au total, il y avait suffisamment de raisons pour amener le poète à déplacer un épisode aussi peu connu que celui de Canthos, qui aurait pu être situé dans une autre version davantage à proximité des autels Philènes¹¹³.

L'allusion de Silius pourrait en être un écho. En effet, dans les *Punica*, deux éléments font penser qu'il y a référence à Canthos: ce dernier tue un berger (*Rutilus*) tandis que, chez Apollonios aussi, Canthos affronte un

106. LIVREA (1973), p. 420: «Ap. si ripropone di contrapporre al colorito "eroico" dell'uccisione di Canto quello "antierico", naturalistico e scientifico dell'incidente toccato a Mopso» (aussi 1987, p. 187).

107. THIERSTEIN (1971), p. 31 (davantage à propos de la recherche d'Hercule et de la mort de Canthos); aussi LIVREA (1987), p. 190, «quella metafora di morte che è l'episodio libico».

108. VIAN, DELAGE (1985), p. 55; LIVREA (1987), p. 189.

109. THIERSTEIN (1971), pp. 31-2; LIVREA (1973), p. 416. Pour sa part, LIVREA (1987), p. 187, évoque la possibilité que «rifletta nell'amicizia fra il beota Polifemo e l'euboico Canthos una remota ed oscura saga di colonizzazione a Cio».

110. VIAN, DELAGE (1985), p. 56; LIVREA (1987), p. 187.

111. VIAN, DELAGE (1985), p. 62, n. 4. Toutefois Livrea 1987, p. 187, voit dans le trait «una nota realistica di colore locale».

112. LIVREA (1987), p. 175. Sur les *Argonautiques* comme poème de cour, HUNTER (1993), pp. 152-62 (notamment p. 152, «Euesperides, the site of which Apollonius celebrates in Book 4»).

113. Pour sa part, SENAC (1965), pp. 465-6, estime même qu'Apollonios situe le lac dans la petite Syrte (une vue contestable).

berger, qui le tue; le qualificatif de *possessor harenae* se référerait au fait que, selon Apollonios, Canthos fut enseveli par ses compagnons.

Sur cette éventuelle version d'un Canthos tué près des autels des Philènes, il est difficile d'en dire plus. On risquera néanmoins une hypothèse non pas tant sur la date où elle aurait été élaborée que sur un moment où elle aurait connu quelque écho et quelques aménagements mineurs. Sur ce point l'étude des sources d'Apollonios est d'un faible apport, puisque celui-ci combinait à propos des Argonautes en Afrique deux traditions cyréniennes¹¹⁴, qu'en outre, dans ce cas précis, il pourrait (ou sa source) avoir puisé à quelque tradition indigène¹¹⁵ et qu'enfin, il semble de toute façon avoir fait preuve en l'occurrence d'une certaine autonomie et originalité par rapport à ses modèles¹¹⁶. Pourtant un aspect de son récit retient l'attention. En effet, le berger qui tue Canthos, Caphauros, semble mêler éléments libyens, puisqu'on a vu en lui une adaptation de la saga locale du roi libyen Kaper (XII^e siècle av. J.-C.)¹¹⁷, et crétois, puisqu'il est dit descendre d'Acacallis, fille de Minos, à travers Amphithémis, lui-même frère d'un Garamas, éponyme des Garamantes (Ap. Rhod. IV 1489-97; Caphauros était également frère d'un Nasamon)¹¹⁸.

Ces filons crétois et libyen dans les récits mythiques sur Cyrène sont bien connus. Dans l'élément crétois, les chercheurs, surtout de l'école italienne, ont été tentés de voir la trace d'une présence crétoise en Cyrénaïque dès l'époque mycénienne¹¹⁹; à l'époque hellénistique, il apparaît par exemple dans un fragment d'Agroïtas, selon lequel Apollon conduisant la nymphe Cyrène en Libye serait passé par la Crète¹²⁰. La composante libyenne, elle, serait visible notamment dans une légende comme

114. VIAN, DELAGE (1985), pp. 58-9; LIVREA (1987), pp. 178-9; aussi PEYRAS, TROUSSET (1988), p. 157-8.

115. VIAN, DELAGE (1985), pp. 62-3. Sur la grande place des divinités mineures épichoriques dans l'épisode, LIVREA (1987), pp. 184-5; aussi p. 188: «Non ho dubbi che Apollonio abbia utilizzato per l'episodio di Canthos un' oscura saga di resistenza indigena alla penetrazione coloniale greca in Libya». Pour une interprétation dans le même sens du relief d'Eurypyle (milieu du IV^e siècle), FERRI (1976).

116. LIVREA (1987), p. 180.

117. LIVREA (1987), pp. 187-8.

118. Sur Acacallis, examen des sources littéraires par FROST (1996). Un autre trait local dans le cas de cette nymphe serait lié au fait que «ἀκακάλις» est le nom d'un fleuve, le tamaris d'Égypte (LIVREA [1987], p. 188, n. 76). Sur les Garamantes, RUPRECHT-SBERGER (1997) (p. 17 pour le passage d'Apollonios).

119. STUCCHI (1967), spéc. pp. 35-6; OTTONE (1995), pp. 37-8; aussi LIVREA (1987), p. 188 (à propos d'Acacallis).

120. AGROITAS 762 F I Jacoby (= *Schol. ad AP. RHOD. II 498/527a*).

celle des Anténorides à Cyrène; remontant au ^v^e siècle (Pd., *V P.* 82-8), mais connue aussi par un auteur du ⁱⁱ^e/ⁱ^{er} siècle av. J.-C., Lysimaque d'Alexandrie¹²¹, elle a été mise par L. Braccesi en relation avec les visées occidentales de l'Athènes d'alors¹²².

Mais à côté de ces deux composantes, on en distingue une troisième: un élément phénicien, qui se manifeste principalement dans l'histoire relative à une escale de Cadmos (alors à la recherche d'Europe) à Théra, où il aurait dédié un temple en l'honneur de Poséidon et d'Athéna. Cet épisode est connu par un fragment qu'avec G. Ottone on attribuera à Théochrestos, auteur hellénistique originaire de Cyrène¹²³.

En tout cas, ces trois filons, crétois, libyen et phénicien, se retrouveraient côte à côte dans une histoire telle que celle d'un Canthos, tué par un Libyen aux origines crétoises soit, comme nous en avons risqué l'opinion, dans la région des autels des Philènes (c'est-à-dire à la frontière avec la zone carthaginoise), soit, pour s'en tenir aux données d'Apollonios, dans le cadre d'une aventure, celle des Argonautes, dont l'épisode africain débutait dans cette région. Or il est un moment dans l'histoire de Cyrène qui se prêtait particulièrement à une valorisation de ces trois éléments, et il ramène à la guerre menée par le Lacédémonien Thibron contre la ville (été 324-hiver 322/321)¹²⁴: les exilés cyrénéens, que ce dernier avait amenés de Crète et qui s'étaient retournés contre lui, avec comme chef le Crétois Mnasiclès, appelèrent à l'aide les Libyens et les Carthaginois¹²⁵. À ce moment, certes bref mais sans doute marqué par quelque activité diplomatique et propagandiste¹²⁶, la Crète¹²⁷, les Li-

121. LYSIMAQUE 382 F 6 Jacoby (= *Schol. ad Pd., V P.* 110); commentaire par JACOBY (1969), p. 170.

122. BRACCESI (1987). Sur cette légende, d'un point de vue cyrénéen, aussi CHAMOUX (1961).

123. OTTONE (1995).

124. Sur Thibron à Cyrène, LARONDE (1987), pp. 41-84 (pp. 44-5, sur la datation). Déjà THRIGE (1828), pp. 206-11.

125. Spéc. DIOD. XVIII 21, 4-5; aussi ARR. *ap.* PHOT. I 16; JUST. XIII 6, 20.

126. Notamment sur la frappe de monnaies par Thibron, LARONDE (1987), p. 78.

127. Ce rôle passe à travers les exilés cyrénéens qui étaient revenus de Crète avec Thibron puis s'étaient désolidarisés de celui-ci; on peut aussi penser au Crétois Mnasiclès, placé à la tête des troupes cyrénéennes, quoiqu'il ne faille pas surestimer son rôle (dans le sens d'une surévaluation, VAN EFFENTERRE [1948], p. 294). Le rapprochement avec les exilés cyrénéens venus de Crète et avec la présence à la tête de troupes cyrénéennes d'un Crétois permettrait notamment d'expliquer la mention de la crétoise Acacallis dans les *Argonautiques*, un aspect qui reste mystérieux par exemple pour FROST (1996), p. 57 («There is no way of knowing why Apollonios adapted the Akakallis *persona* for a non-Cretan foundation legend»).

byens¹²⁸, le monde phénicien et carthaginois¹²⁹ se trouvaient unis dans la défense de Cyrène. Ceci aurait fourni un contexte favorable à la propagation de l'épisode auquel se réfère Apollonios et dont Silius Italicus aurait conservé un écho déformé.

Bibliographie

- AHL F. M. (1976), *Lucan. An Introduction*, Ithaque-London.
- ALONSO-NÚÑEZ (1993), *Die Auslegung der Geschichte bei Paulus Orosius: die Abfolge der Weltreiche, die Idee der Roma Aeterna und die Goten*, «WS», 106, pp. 197-213.
- AUMONT J. (1968), *Caton en Libye (Lucain, Pharsale, IX, 294-949)*, «REA», 70, pp. 304-20.
- BACCHIELLI L. (1976), *Un piatto «di Genucilia». I rapporti di Cirene con l'Italia nella seconda metà del IV sec. a.C.*, «QAL», 8 (= *Cirene e la Grecia*), pp. 99-107.
- BAKER G., LLOYD J., REYNOLDS J. (éds.) (1985), *Cirenaica in Antiquity* (BAR International Series 236), Oxford.
- BISI INGRASSIA A. M. (1977), *Note ad alcuni toponimi punici e libici della Cirenaica*, «QAL» 9, pp. 124-34.
- BLOCH R. (1976), *Religion romaine et religion punique*, in *Mélanges J. Heurgon*, Roma, pp. 33-40.
- BONAMENTE G. (1975), *Il metus Punicus e la decadenza di Roma in Sallustio, Agostino ed Orosio*, «GIF», 27, pp. 137-63.
- BRACCESI L. (1987), *Antenoridi, Veneti e Libyi*, «QAL», 12 (= *Cirene e i Libyi*), pp. 7-14.
- BRAUND D. (1985), *The Social and Economic Context of the Roman Annexation of Cyrenaica*, in BAKER, LLOYD & REYNOLDS (eds.), pp. 319-25.
- BRELICH A. (1961), *Guerre, agoni e culti nella Grecia arcaica*, Bonn.
- BRIQUEL D. (1981), *Des propositions nouvelles sur le rituel d'ensevelissement de Grecs et de Gaulois au Forum Boarium*, «REL», 59, pp. 30-7.
- CHAMOIX F. (1952), *Cyrène sous la monarchie des Battiades*, Paris.
- CHAMOIX F. (1961), *Les Anténorides à Cyrène*, in *Mélanges C. Picard*, I, Paris, pp. 154-61.
- CHAMOIX F. (1985), *Du silphion*, in BAKER, LLOYD, REYNOLDS (eds.), pp. 165-72.

128. Sur le rôle des Libyens, en particulier des plus hellénisés de ceux-ci, au moment de la guerre contre Thibron, LARONDE (1987), pp. 63-6.

129. Comme l'a souligné LARONDE (1987), p. 253, la requête auprès des Carthaginois s'expliquerait «si l'on considère que les exilés rentrés à Cyrène et maîtres de la cité appartenaient à ces groupes des propriétaires terriens hostiles aux aventures lointaines dans le Sud: en faisant appel à Carthage dans leur lutte contre Thibron, ils montraient aux Puniens qu'ils rompaient avec la politique menée depuis les années 360».

- CHAMOIX F. (1987), *Diodore de Sicile et la Libye*, «QAL», 12 (= *Cirene e i Libyi*), pp. 57-65.
- CIPRIANI G. (1988), *Sallustio e l'immaginario. Per una biografia eroica di Giugurta*, Bari.
- DAUGE Y.-A. (1981), *Le Barbare. Recherches sur la conception romaine de la barbarie et de la civilisation*, Bruxelles.
- DEFERRARI R. J., WALBURG FANNING M., STANISLAUS SULLIVAN A. (1965), *A Concordance of Lucan*, Hildesheim.
- DESANGES J. (1974), *Utica, Tucca et Cirta de Salluste*, in R. CHEVALLIER (éd.), *Littérature gréco-romaine et géographie historique. Mélanges offerts à R. Dion*, Paris, pp. 144-50.
- DESANGES J. (1978), *Recherches sur l'activité des Méditerranéens aux confins de l'Afrique (VI^e siècle avant J.-C. - IV^e siècle après J.-C.)*, Roma.
- DEVILLERS O., 'Magonides' ou 'Hannonides'? À propos de Justin, *Historiae Philippicae*, XIX, 1, 1, in *Actas del IV Congreso Internacional de Estudios Fenicios y Púnicos, Cádiz, octubre 1995*, sous presse.
- DEVILLERS O., KRINGS V. (1998), *Carthage et la Sardaigne. Le livre XIX des Histoires Philippiques de Justin*, in *L'Africa romana XII*, Sassari, pp. 1263-77.
- DI VITA A. (1982), *Gli Emporia di Tripôlitanìa dall' età di Massinissa a Diocleziano: un profilo storico-istituzionale*, «ANRW», II, 10, 2, pp. 515-95.
- DUBUISSON M. (1983), *L'image du Carthaginois dans la littérature latine*, in E. GUBEL, E. LIPINSKI, B. SERVAIS-SOYEZ (éds.), *I. Redt Tyrus/Sawons Tyr; II. Histoire phénicienne/Fenicische geschiedenis* (Studia Phoenicia 1-2), Louvain, pp. 159-67.
- FERRARY J.-L. (1997), *Optimates et populares. Le problème du rôle de l'idéologie dans la politique*, in H. BRUHNS, J. M. DAVID, W. NIPPEL (sous direction), *Die späte römische Republik. La fin de la République romaine. Un débat franco-allemand d'histoire et d'historiographie*, Rome, pp. 221-31 (avec remarques de K. J. Hölkeskamp, pp. 232-5).
- FERRI S. (1976), *Fenomeni ecologici della Cirenaica costiera nel II millennio a.C. Nuovi dati archeologici sugli Argonauti a Esperide*, «QAL», 8 (= *Cirene e la Grecia*), pp. 11-7.
- FRASER (1972), *Ptolemaic Alexandria*, I, Oxford.
- FROST F. J. (1996), *Akakallis a Divinity from Western Crete*, «AncW», 27, 1, (= *Coins, Cults, History and Inscriptions*, III, *Studies in Honor of Al. N. Oikonomides*), pp. 54-7.
- GEUS K. (1994), *Prosopographie der literarisch-bezeugten Karthager* (Studia Phoenicia 13), Louvain.
- GIANCOTTI F. (1971), *Strutture delle monografie di Sallustio e Tacito*, Messina-Firenze.
- GOAR R. J. (1987), *The Legend of Cato Uticensis from the First Century B.C. to the Fifth Century A.D. with an Appendix on Dante and Cato*, Bruxelles.
- GOODCHILD R. G. (1952), *Arae Philaenorum and Automalax*, «PBSR», 20, pp. 94-110.
- GREEN C. M. C. (1993), *De Africa et eius incolis: The Function of Geography and*

- Ethnography in Sallust's History of the Jugurthine War* (BJ 17-19), «AncW», 24 (= *Exploration and Colonization in the Ancient World*), pp. 185-97.
- GREENE J. A., KEHOE D. P. (1995), *Mago the Carthaginian*, in *Actes du III Congrès International des Études Phéniciennes et Puniques*, II, Tunis, pp. 110-7.
- HUNTER R. (1993), *The Argonautica of Apollonius. Literary Studies*, Cambridge.
- HUSS W. (1985), *Geschichte der Karthager*, München.
- INGLEBERT H. (1996), *Les Romains chrétiens face à l'histoire de Rome. Histoire, christianisme et romanités en Occident dans l'Antiquité tardive (III^e-V^e siècles)*, Paris.
- JACOBY F. (1964), *Die Fragmente der griechischer Historiker*, III, *Geschichte von Städten und Völkern (Horographie und Ethnographie)*, a, *Kommentar zu Nr. 262-296*, Leiden.
- JACOBY F. (1969), *Die Fragmente der griechischer Historiker*, III, *Geschichte von Städten und Völkern (Horographie und Ethnographie)*, b, *Kommentar zu Nr. 297-607*, Leiden.
- KOESTERMANN E. (1971), *C. Sallustius Crispus. Bellum Iugurthinum*, Heidelberg.
- KRAUS C. S., WOODMAN A. J. (1997), *Latin Historians* (Greece & Rome, New Surveys in the Classics, 27), Oxford.
- KRINGS V. (1990), *Les libri Punici de Salluste*, in *L'Africa romana VII*, Sassari 1990, pp. 109-17.
- KRINGS V. (1998), *Carthage et les Grecs c. 580-480 av. J.-C. Textes et histoire*, Leiden-Boston-Köln.
- KRINGS V., LIPINSKI E. (1992), s.v. *Gracques*, in *Dictionnaire de la Civilisation Phénicienne et Punique*, [Turnhout-Paris], p. 195.
- KWAPONG A.A. (1969), *Citizenship and Democracy in Fourth-Century Cyrene*, in L. THOMPSON, J. FERGUSON (éds.), *Africa in Classical Antiquity. Nine Studies*, Ibadan, pp. 99-109.
- LANCEL S. (1992), *Carthage*, Paris.
- LARONDE A. (1987), *Cyrène et la Libye hellénistique. Libykai Historiai*, Paris.
- LARONDE A. (1987a), *Isocrate et Cyrène*, «QAL», 12 (= *Cirene e i Libyi*), pp. 33-9.
- LARONDE A. (1988), *La Cyrénaïque romaine, des origines à la fin des Sévères (96 av. J.-C.-235 ap. J.-C.)*, «ANRW», II 10, 1, pp. 1006-63.
- LATTA B. (1990), *Sallusts Einstellung zu den Gracchen im Spiegel des sog. Parteinehexkurses. Zur Interpretation des kontroversen Satzes: Sed bono vinci satius est quam malo more iniuriam vincere (Jug. 42.3)*, «Maia», 42, pp. 29-40.
- LECLANT J. (1992), s.v. *Cyrénaïque*, in *Dictionnaire de la Civilisation Phénicienne et Punique*, [Turnhout - Paris], p. 125.
- LIVREA E. (1973), *Apollonii Rhodii Argonauticon Liber IV*, Firenze.
- LIVREA (1987), *L'episodio libyco nel quarto libro delle «Argonautiche» di Apollonio Rodio*, «QAL», 12 (= *Cirene e i Libyi*), pp. 175-90.
- LOUPIAC A. (1998), *La poétique des éléments dans La Pharsale de Lucain*, Bruxelles.
- MARCOTTE D. (1986), *Le périple dit de Scylax. Esquisse d'un commentaire épigraphique et archéologique*, «BollClass», 7, pp. 166-82.
- MARTIN P. M. (1987), *Reconstruire Carthage? Un débat politique et idéologique à*

- la fondation de la république et au début du principat, in *L'Africa romana* v, pp. 233-51.
- MASTINO A. (1990), *Le Sirti negli scrittori di età augustea*, in *L'Africa dans l'Occident romain (I^{er} siècle av. J.-C. - IV^e siècle ap. J.-C.)*, Roma, pp. 15-48.
- MATTHEWS V. J. (1972), *The Libri Punicus of King Hiempsal*, «AJPh», 93, p. 330-5.
- MCGUIRE JR D. T. (1995), *History Compressed: The Roman Names of Silius' Cannae Episode*, «Latomus», 54, pp. 110-8.
- MITCHELL B. M. (1966), *Cyrene and Persia*, «JHS», 86, pp. 99-113.
- MORFORD M. P. O. (1967), *The Purpose of Lucan's Ninth Book*, «Latomus», 26, pp. 123-9.
- MRAS C. (1960), *Praefatio, CSEL LXVI: Hegesippi qui dicitur Historiae libri V, editit Vincentius Ussani. Pars posterior*, Wien, pp. VII-L.
- ONIGA R. (1990), *Il confine conteso. Lettura antropologica di un capitolo sallustiano (Bellum Iugurthinum 79)*, Bari.
- OTTONE G. (1995), *Un episodio della saga di Cadmo alla luce delle tradizioni mitiche di Cirene*, «QAL», 17, pp. 31-9.
- PARISI PRESICCE C. (1994), *La dea con il silfio e l'iconografia di Panakeia a Cirene*, «Libyan Studies», 25 (= J. REYNOLDS [ed.], *Cyrenaican Archaeology. An International Colloquium*), pp. 85-100.
- PAUL G. M. (1984), *A Historical Commentary on Sallust's Bellum Jugurthinum*, Liverpool.
- PEREMANS W. (1969), *Note à propos de Salluste, Bellum Jugurthinum 17, 7*, in J. BIBAUW (éd.), *Hommages à M. Renard*, I, Bruxelles, pp. 634-8.
- PERETTI A. (1983), *I peripli arcaici e Scilace di Carianda*, in F. PRONTERA (a cura di), *Geografia e geografi nel mondo antico*, Roma-Bari, pp. 229-73.
- PEYRAS J., TROUSSET P. (1988), *Le lac Tritonis et les noms anciens du chott el Jérid*, «AntAfr», 24, pp. 149-204.
- PICCALUGA G. (1983), *Fondare Roma, domare Cartagine: un mito delle origini*, in *Atti del I Congresso internazionale di studi fenici e punicis*, II, Roma, pp. 409-24.
- PORTE D. (1984), *Les enterrements expiatoires à Rome*, «RPh», 58, pp. 233-43.
- PURCARO PAGANO V. (1976), *Le rotte antiche tra la Grecia e la Cirenaica e gli itinerari marittimi e terrestri lungo le coste cirenaiche e della Grande Sirte*, «QAL», 8 (= *Cirene e la Grecia*), pp. 285-352.
- RAIMONDI M. (1995), *I discorsi di Caio Mario nel 107 a. C. (Sall., Jug. 85) e di M. Valerio Corvino nel 343 v. (Liv. VII, 32)*, «Aevum», 69, pp. 95-100.
- REBUFFAT R. (1986), *Un banquier à Lepcis Magna*, in *L'Africa Romana III*, Sassari, pp. 179-87.
- REBUFFAT R. (1992), *Philènes, Autel des (Frères)*, in *Dictionnaire de la Civilisation Phénicienne et Punique*, [Turnhout - Paris], p. 351.
- RIBICHINI S. (1991), *I fratelli Fileni e i confini del territorio cartaginese*, in *Atti del II Congresso internazionale di studi fenici e punicis*, I, Roma, pp. 393-400.
- ROMANELLI P. (1971), *La Cirenaica romana (96 a.C. -642 d.C.)*, Roma.
- ROUSSELLE A. (éd.), (1995), *Frontières terrestres, frontières célestes dans l'Antiquité*, Paris.

- RUPRECHTSBERGER E. M. (1997), *Die Garamanten. Geschichte und Kultur eines libyschen Volkes in der Sahara*, Mainz.
- SARTRE M. (1979), *Aspects économiques et aspects religieux de la frontière dans les cités grecques*, «Ktema», 4, pp. 213-24.
- SCANLON T. F. (1998), *Reflexivity and Irony in the Proem of Sallust's Historiae*, in C. DEROUX (éd.), *Studies in Latin Literature and Roman History*, IX, Bruxelles, pp. 186-224.
- SCHIFFMANN I. (1986), *Phönizisch-Punische Mythologie und geschichtliche Überlieferung in der Widerspiegelung der antiken Geschichtsschreibung*, Roma.
- SEGERT S. (1966), *Some Phoenician Etymologies of North African Toponyms*, «OrAnt», 5, pp. 19-25.
- SENAC R. (1965), *Le retour des Argonautes d'après les Argonautiques d'Apollonios de Rhodes*, «BAGB», 24, pp. 447-75.
- SORDI M. (éd.) (1987), *Il confine nel mondo classico*, Milano.
- SPALTENSTEIN F. (1990), *Commentaires des Punica de Silius Italicus (livres 9 à 17)*, Genève.
- STEIDLE W. (1958), *Sallusts historische Monographien. Themenwahl und Geschichtsbild*, Wiesbaden.
- STUCCHI S. (1967), *Prime tracce tardo-minoiche a Cirene: i rapporti della Libia con il mondo egeo*, «QAL», 5, pp. 19-45.
- STUCCHI S. (1975), *Architettura cirenaica*, Roma.
- THIERSTEIN P. (1971), *Bau der Szenen in den Argonautica des Apollonios Rhodios*, Bern-Frankfurt am Main.
- THRIGE J. P. (1828), *Res Cyrenensium a primordiis inde civitatis usque ad aetatem, qua in provinciae formam a Romanis est redacta*, Copenhagen.
- TIFFOU E. (1974), *Salluste et la géographie*, in R. CHEVALLIER (éd.), *Littérature gréco-romaine et géographie historique. Mélanges offerts à R. Dion*, Paris, pp. 151-60.
- VALVO A. (1995), *Temi politici e propagandistici di età sillana nelle Historiae di Sallustio*, in A. CALORE (éd.), *Seminari di storia e di diritto*, Milano, pp. 11-28.
- VAN EFFENTERRE H. (1948), *La Crète et le monde grec de Platon à Polybe*, Paris (rist. 1968).
- VIAN F., DELAGE E. (1985), *Apollonios de Rhodes. Argonautiques III, Chant IV*, (CUF), Paris.
- WALBANK F. W. (1957), *A Historical Commentary on Polybius*, I, Oxford.
- WIEDEMANN T. (1993), *Sallust's Jugurtha: Concord, Discord and the Digressions*, «G&R», 40, pp. 48-57.
- WILL E. (1966), *Histoire politique du monde hellénistique (323-30 av. J.-C.)*, I, *De la mort d'Alexandre aux événements d'Antiochos III et de Philippe V*, Nancy.
- WILL (1967), *Histoire politique du monde hellénistique (323-30 av. J.-C.)*, II, *Des événements d'Antiochos III et de Philippe V à la fin des Lagides*, Nancy.

Guadalupe López Monteagudo

Perseo, viajero a Occidente.

Documentos musivos

En el más allá del río oceanos, en los límites de la noche,
allá donde se encuentran las Hespérides bienaventuradas

(Hes. *Tb.*, 274 ss.)

En las regiones extremas, las únicas que poseen las cosas
que estimamos como más bellas y más raras

(Hdt. III, 116)

Los mitógrafos sitúan las hazañas de algunos héroes en el extremo occidente, esto es, en África y España, porque estos lugares constituyen los límites del mundo conocido, el confín geográfico cuya superación implica un riesgo para quien lo afronta en busca de la inmortalidad. Por este motivo, las Columnas de Hércules, «allá en los confines de las tierras conocidas», como dice Silio Itálico (I, 141; XVII, 637) evocando los versos de Hesiodo, que sitúa las Hespérides bienaventuradas «en las extremidades de todo, en el más allá del río oceanos, en los límites de la noche» (*Tb.*, 274 ss.), constituyen uno de los confines “tabú” que el héroe debe traspasar para vencer a la muerte¹. Uno de estos personajes míticos es Perseo, el hijo de los amores adúlteros de Júpiter con Dánae, a la que poseyó transformado en lluvia de oro (TAV. I, 1)². Akrisios, su abuelo materno, a quien

1. G. LÓPEZ MONTEAGUDO, *El simbolismo de la travesía marina en algunos mitos clásicos*, «Latomus», 57/1, 1998, pp. 38-51.

2. La musivaria romana ha proporcionado varios ejemplos de este momento, por lo general formando parte de un conjunto en los que figuran otros amores de Júpiter (cf. LIMC III, *Danae*, núms. 18-22), como ocurre en el mosaico de Itálica (Leda y el cisne, Europa y el toro, Ganímedes y el águila, Arcas y Calisto, la vaca Io), fechado en la segunda mitad del siglo II d.C. (cf. CMRE II, 1978, n.º 1, láms. 1-7), Ouled Agla (Leda y el cisne, sátiro y Antiope, Ganímedes dando de beber a Júpiter, Europa y el toro), que se data probablemente a comienzos del siglo IV (cf. O. WATTEL-DE-CROIZANT, *Les mosaïques représentant le mythe d'Europe (I^{er}-VI^e siècles)*, Paris 1995, pp. 217-20, pl. XXIX-a), Casa de los Caballos de Cartago (junto a otros temas mitológicos como Amazona, Aquiles, Dédalo, Dióscuros, Eteocles y Polynice, Hércules, Hylas, Licurgo, Narciso, Orfeo y Pelops), ca. 300 d.C. (cf. J.W. SALOMONSON, *La mosaïque aux chevaux de l'Antiquarium de Carthage*, La Haye 1965, pp. 65-72, 120, n.º 48, fig. 52, pl. XLVIII, 3), Palermo, donde al parecer decoraba una capilla privada destinada a cultos místéricos dionisiacos (sátiro y Antiope, Leda y el cisne y el grupo formado por Europa y el toro, este último destacando del resto de los cuadros decorados con los «Amores de Júpiter», dispuestos en la penúltima fila de la zona terrestre, por ocupar un lugar privilegiado en el Olimpo, en el centro del thiasos marino), datado en el siglo IV (cf. R. CAMERATA-SCOVAZZO, *Nuove proposte sul grande mo-*

el oráculo había predicho que el hijo de su única hija, Dánae, sería el causante de su muerte, le arrojó al mar junto a su madre Dánae en un cofre de madera, siendo recogidos en Seriphos por Diktys, hermano del rey Polydektes (TAVV. I, 2 y II)³. Cuando Perseo prometió al rey traerle la cabeza de la Medusa, la mortal de las tres Gorgonas, a cambio de que dejara de importunar a su madre, Athenea y Hermes acudieron en su ayuda enviándole a las Grayas o Fócides, las tres viejas hijas monstruosas del dios marino Forcis, que habitaban en el extremo occidente, en el país de la noche donde nunca luce el sol y eran las encargadas de cerrar el camino que conducía hacia sus hermanas las Gorgonas, tenían entre las tres un solo ojo y un solo diente, quienes le dijeron cómo llegar a las Ninfas. Estas proporcionaron al héroe el equipo mágico para matar a la Medusa, la *kibisis*, bolsa donde habría de guardar la cabeza cortada de la Medusa, las sandalias aladas para huir de las Gorgonas y el gorro de Hades que le hacía invisible; Hermes le dio la *harpé*, cuchilla de diamante para cortar la cabeza de Medusa⁴, y Athenea el escudo pulido para reflejar la imagen de la Gorgona, ya que Perseo debía volver la cabeza para no mirarla directamente so pena de quedar petrificado (Apollod., II, 4,2; Ov. *met.*, IV, 782-5; Nonn. *D.*, 25,35. 31,15; Lucan., IX 669 ss.). Este episodio se localiza en el extremo Occidente (Aischyl., *Pr.*, 791), no lejos de las Hespérides (Hes. *Th.*, 274-6), del reino de los muertos, de los Geriones, en el Norte, cerca de los Hiperbóreos (Pind. *P.*, 10, 31-50; en 10, 72 habla de Libia, Etiopía o Eritrea), o en Libia (Hdt. II, 91; Lucan. IX, 619 ss.; Lucian. *DMar.*, 14, 2; Diod. III, 52,4), en definitiva, en un lugar remoto para la mentalidad de la época, al que Perseo llega volando sobre el Océano, donde se hallaba la cueva en la que dormían las Gorgonas⁵.

saico di Piazza della Vittoria a Palermo, «Kokalos», 21, 1975, pp. 231-272; D. VON BOESELGER, *Antike Mosaiken in Sizilien*, Roma 1983, pp. 175-83, Taf. LXI, y Beyrouth (sátiro y Antiope, Leda y el cisne, Ganímedes y el águila), ca. 300 d.C. (cf. M. CHEHAB, *Mosaïques du Liban*, «BMBY», 14-15, 1958-59, pp. 21-6, pl. VIII-X).

3. Episodio representado en el mosaico hexagonal del *frigidarium* de las Grandes Termas de Thina, cf. R. MASSIGLI, *Musée de Sfax*, París 1912, pp. 4-5, pl. IV, 2, y en varias pinturas de Pompeya, cf. LIMC III, *Danae*, núms. 61-66.

4. En el arte arcáico el héroe lleva espada y solo a partir del siglo V a.C. aparece la *harpé* como atributo preferido, mientras que en vasos de Italia meridional y en el arte romano se llega a un compromiso entre la espada y la *harpé*, cf. DMGR IV, *Perseus*, pp. 398-406.

5. En algunas cerámicas griegas se hace alusión a la localización del mito de Perseo en las proximidades de las Hespérides mediante la inclusión en la escena de un árbol, cf. K. SCHAUBENBURG, *Perseus in der Kunst des Altertums*, Bonn 1960, pp. 20-1, Taf. 18.2. Sobre la localización de los mitos griegos en el límite occidental del mundo, cf. J.C. BERMEJO, *Mitología y mito de la Hispania prerromana*, Madrid 1982; J. M. BLÁZQUEZ, *Gerión y otros mitos griegos en Occidente*, «Gerión» 1, 1983, pp. 21-38.

Una vez hubo cortado la cabeza de la Medusa, de cuyo cuello surgieron Pegaso y Crisaor, Perseo huyó de las otras dos Gorgonas, que le perseguían, montado sobre Pegaso y volviéndose invisible gracias al casco que le había dado Hades. Al caer la noche, el héroe decidió descansar en Mauritania, para lo que solicitó la hospitalidad de su rey, Atlante, que vivía en las extremidades del mundo, en el país donde el sol se pone. Aquí, en la inmediaciones del monte Atlas, aunque otros mitógrafos lo ubican al oeste de Libia y también en el país de los Hiporbóreos, se encontraba el jardín en el que Hera había ordenado plantar las famosas manzanas de oro, regalo nupcial de Gea cuando la diosa se desposó con Zeus, custodiadas por las Hespérides, cuyos nombres – Egle, la «resplandeciente», Eritia, la «roja», y Hesperaretusa, la «Aretusa de Poniente» – aluden a los matices del cielo cuando el sol va hacia el ocaso, es decir, hacia el extremo occidental (Hes. *Th.*, 215 ss.; Diod. III, 60; Serv. *ad Aen.* IV, 438; VIII, 134) (TAV. III)⁶. Atlante, recordando la profecía de un oráculo de Temis, según la cual un hijo de Zeus llegaría para apoderarse de las manzanas de oro, le negó la hospitalidad, por lo cual Perseo le petrificó al mostrarle la cabeza de la Medusa, quedando convertido en la montaña que lleva su nombre y que ya Herodoto (IV, 184) sitúa en el Africa septentrional⁷. Este episodio de la metamorfosis de Atlas en montaña solo lo relata Ovidio (*met.* IV, 639 ss.) y más tarde lo recogen Lucano (IX, 654 ss.) y Servio (*ad Aen.* IV, 246), por lo que parece ser que se trata de un culto local.

A continuación, Perseo pasó sobre su caballo alado por Etiopía, según algunos mitógrafos (Ps. Eratosth. *cat.*, 15-17; Antiphil. *AP* XVI, 147; Hyg. *astr.*, 4, 2,9; Apollod. II, 4, 3-5; Ov. *met.* IV, 669, 764; Lib. *Narr.*, 35-36; Philostr. *Im.* 1, 29), lugar que según Eurípides (*TGF frg.* 145) se halla con certeza en el Atlántico, donde, tras matar al *ketos* que la custodiaba, liberó a Andrómeda, que se hallaba encadenada a una roca espiando las

6. El jardín de las Hespérides se localiza en el Norte de Africa, allí donde, según Plinio (*nat.* v, 3-4,21), los meandros del río Loukkos dibujaban la forma del monstruo que guardaba las manzanas de oro. Este episodio lo comparte Perseo con Hércules, al igual que la liberación de Andrómeda por áquel y de Hesione por Hércules, por lo que a veces es difícil distinguir de qué héroe se trata. Al parecer, la presencia de Perseo en el jardín de las Hespérides se halla documentada iconográficamente en una hidria de Paestum de la colección Palmella de Lisboa, en la que se ha representado al héroe, con *chlamis*, gorro frigio y lanza a la izquierda, en compañía de las tres hespérides, junto al árbol custodiado por la serpiente y cuyos frutos caen al suelo o son recogidos en cestos y bandejas por las jóvenes, cf. SCHAUBENBURG, *Perseus in der Kunst des Altertums*, cit., pp. 88-9, Taf. 35.2; M. H. ROCHA PEREIRA, *Greek Vases in Portugal*, Coimbra 1962, pp. 103-15, n° 43, pl. LIV-LVIII.

7. J. DESANGES, *Recherches sur l'activité des Méditerranéennes aux confins de l'Afrique*, Rome 1978.

palabras proferidas por su madre Cassiopea de ser la más bella de las nereidas (Apollod. II, 4,3, 2-6; Lyc. *Andromeda*, 836-839; Prop. 3. 22,29; Ov. *met.* IV, 663 ss.)⁸. Perseo, enamorado de Andrómeda, había obtenido de Kepheo, rey de los etíopes, la mano de la joven a cambio de matar al monstruo, compitiendo de esta forma con Phineus, el hermano de aquel a quien también se la había prometido en matrimonio y que le urde un complot. Perseo muestra a Phineus y a sus cómplices la cabeza de la Medusa convirtiéndoles en piedras (Ov. *met.* V, 3, 180, 216). Hay, pues, una secuencia narrativa y también discursiva entre las fases del mito, una concatenación de los hechos que al héroe le ocurren en Occidente. Después de realizar estas hazañas y de vengarse de Polydektes convirtiéndole en piedra, Perseo entregó el trono de Seriphos a Diktys y devolvió las sandalias, la bolsa y el casco a Hermes, mientras ofrecía la cabeza de Medusa a Athenea que la colocó en su escudo. En el regreso a su patria, Perseo causó accidentalmente la muerte de su abuelo Akrisios, cumpliéndose de esta forma la predicción del oráculo. Y puesto que la tradición impedía a un homicida ocupar el trono de Argos, se lo cambió a su primo Megapentes por Tirinto, atribuyéndosele también la fortificación de Midea y Micenas (Apollod. II, 4,4; Paus. II, 15,4; 16,3).

El mito de Perseo gozó de gran favor entre los romanos, quienes consideraban la figura del héroe como un talismán contra las influencias malignas, lo mismo que la cabeza de la Medusa. De tal forma se apropiaron los romanos de este relato que hicieron llegar el cofre, en el que iban encerrados Dánae y su hijo Perseo, a las costas del Lacio, donde Dánae se casó con Pilumno y fundó la ciudad de Ardea, siendo Turno, rey de los rútilos, uno de sus descendientes (Verg. *Aen.* VII, 410; Serv. *ad Aen.* VII, 372). Otra tradición cuenta que Dánae llegó a Italia con sus hijos Argo y Argeo, estableciéndose en el lugar de la futura Roma. De esta forma, el relato mítico de Perseo se convierte, al igual que otros muchos, en un mito de carácter etiológico.

El episodio de la Gorgona fué el más importante en el mito de Perseo y el preferido por los artistas de época arcaica, incluyéndose la presencia de Athenea a partir de época clásica por deseo de los atenienses, que deseaban realzar el papel de su diosa en esta leyenda haciéndola intervenir de manera activa en las hazañas del héroe, bien tomando su lugar en el combate o haciéndole ver la cabeza de la Medusa reflejada en el agua o en el escudo. Sin embargo, la acción misma de cortar la cabeza a la Medusa,

8. El mito de Cassiopea se ha figurado en tres pavimentos bajo-imperiales procedentes del Oriente, Nea Paphos, Apamea y Palmyra, cf. H. STERN, *Les mosaïques des maisons d'Achille et de Cassiopée à Palmyre*, Paris 1977, pp. 26-42, fig. 44; J. BALTY, *Iconographie et réaction païenne*, in *Mélanges P. Levêque*, I, Paris 1988, pp. 17-32.

que tanto éxito tuvo en otros soportes siguiendo prototipos del siglo IV a.C., se figuró solamente una vez en la musivaria romana, en un interesante pavimento descubierto en Esparta, datado en la segunda mitad del siglo III⁹ (TAV. IV, 1). La escena, que ocupa el centro de una composición cuadrangular, figura a Perseo en el momento de cortar con la *harpé* la cabeza de la Medusa, de la que surge Pegaso, que aparece arrodillada a su izquierda en compañía de sus dos hermanas figuradas mediante dos cabezas en el extremo derecho del cuadro; el héroe vuelve la cabeza hacia el escudo que le tiende la diosa Athenea, situada a su derecha, para no mirar directamente a la Medusa y escapar así a la fuerza petrificadora de su mirada (Nonn. *D.*, 25,35.31,15). Todos los personajes van acompañados de sus nombres en griego, destacando por su interés geográfico la inscripción *Libye* que identifica a la figura femenina detrás de la Medusa como la personificación del país donde, según algunos autores, tiene lugar esta hazaña (Hdt. II, 91; Paus. III 17,3; Diod. III 57,4 y 55,3; Lucan. IX, 619 ss.). Aunque la escena griega representa uno de los momentos mejor conocidos del mito de Perseo que tienen lugar en el extremo occidente, sin embargo, nos encontramos en presencia de una variante menos frecuente pero de un gran interés iconográfico, ya que ilustra un episodio solo conocido desde Píndaro (*pyth.*, 10, 48; 12, 21), que es aquel en el que Perseo corta la cabeza de la Gorgona volviendo la suya hacia el escudo que sostiene Athenea a modo de espejo¹⁰, siguiendo de esta forma fielmente el relato de Luciano (*Dom.*, 25; *DMar.*, 14, 2, 323), mientras que en Ovidio (*met.* IV, 782-5) y Lucano (IX 669 ss.) es el mismo Perseo el que sostiene el escudo¹¹.

Una escena muy similar se plasmó en una pátera de plata y oro conservada en el Museo Nacional de Arqueología e Etnología de Lisboa, fechada en el siglo II d.C., procedente de una sepultura de Lameira Larga (Penamacor, Castelo Branco, Portugal) (TAV. IV, 2)¹²; y, entre otros ejemplos, baste recordar una lastra «campana», terracota pintada del 36-28

9. A. PANAGIOTOPOULOU, *Représentations de la Méduse dans les mosaïques de Grèce*, VI CIMA, Guadalajara 1994, pp. 369-82, Fig. 21.

10. Sobre el contenido alegórico del espejo, cf. E. PHINNEY, *Perseus' Battle with the Gorgons*, «TAPH», 102, 1971, pp. 445-63.

11. Los ejemplos de este episodio son poco frecuentes en comparación con el otro momento del mito, no recogido en las fuentes literarias y que parece ser una creación exclusivamente artística de comienzos del siglo IV a.C., en el que Perseo contempla junto a Athenea la cabeza de la Medusa reflejada en el escudo o en el agua, cf. L. BALENSIEFEN, *Die Bedeutung des Spiegelgebildes als ikonographisches Motiv in der antiken Kunst*, Tübingen 1990, pp. 113-130.

12. W. TRILLMICH *et alii*, *Hispania Antiqua. Denkmäler der Römerzeit*, Mainz 1993, pp. 240-241, Farbtafel 14; G. LOPEZ MONTEAGUDO, *El triunfo de Perseo sobre la muerte*, in *Miscelanea lexica en memoria de C. Serrano*, Madrid, 1999, pp. 637-44.

a.C., conservada en el Antiquarium del Palatino, procedente del templo de Apolo, en el que aparecen Athenea y Perseo flanqueando la enorme cabeza de la Gorgona que el héroe sostiene en su mano izquierda, después de haberle dado muerte mirando el escudo que le ofrece la diosa¹³; así como en un relieve del Palazzo Mattei en Roma, en el que la misma escena aparece junto al otro momento del mito que le sucede cronológicamente, que es Perseo liberando a Andrómeda¹⁴.

El momento inmediatamente posterior a la decapitación de la Medusa, cuando el héroe la sostiene ya en su mano, que tanto éxito tuvo en el arte clásico, figurando en numerosas pinturas murales y de vasos, en espejos, esculturas, gemas y monedas, aparece en la musivaria de Hispania y del N. de Africa con una iconografía diferente, ya que se halla siempre en relación con el episodio de la liberación de Andrómeda.

El mosaico portugués de época severiana, procedente de la Casa de los Surtidores de Conímbriga, haciendo gala de la concisión que caracteriza a las imágenes representadas en todos sus pavimentos, ofrece una curiosa versión conjunta de ambas hazañas (TAV. V): el héroe aparece de pie, en posición de tres cuartos en ligero movimiento hacia la izquierda, va desnudo con la clámide que, abrochada en el hombro derecho, cubre el izquierdo y cae a lo largo de la espalda, y lleva alas en la cabeza y no en los pies que aparecen desnudos; en la mano izquierda sostiene la *harpé* en posición vertical, mientras avanza la derecha con la cabeza de la Medusa para petrificar al *kethos* situado en la parte izquierda; en la zona superior del medallón se ha figurado un *rython* sujeto con cintas, instrumento dionisiaco que se repite, esta vez es una siringa, en el mosaico de Sileno sobre asno, procedente de la misma casa. La ausencia de Andrómeda en esta escena tal vez está justificada por tratarse de una representación profiláctica, en la que prima la victoria del héroe contra las fuerzas del mal, encarnadas en el *kethos* y la medusa¹⁵.

13. LIMC IV, *Gorgones Romanae*, núms. 190-2.

14. Ambas escenas se hallan presididas por la imagen de Venus sentada en su concha sostenida por dos tritones; a la izquierda aparece Perseo que acaba de matar a la Gorgona, cuya cabeza sujeta en la mano izquierda, volviendo la cabeza hacia el escudo que le sostiene Athenea; a la derecha, Perseo liberando a Andrómeda con el gesto galante de ofrecerle su mano para ayudarla a descender de la roca, en cuya parte baja se encuentra el *kethos* ya muerto, cf. F. MATZ, F. VON DUHN, *Antike Bildwerke in Rom*, I-III, Leipzig 1981-82, MD 2893; L. GUERRINI *et alii*, *Sculture di Palazzo Mattei*, «Studi Miscellanei», 20, Roma 1971-72, p. 10.

15. J. M. BARRAO OLEIRO, *Conímbriga. Casa dos Repuxos*, Conímbriga 1992, pp. 32-6, Est. 3. Es de destacar que en todo el programa iconográfico de esta casa faltan las representaciones femeninas, cuya presencia se limita a las figuras alegóricas situadas en las

Los paralelos más próximos a la escena de Conímbriga se encuentran en monedas de Mitrídates VI Eupator (121-63 a.C.) (TAV. VI, 1) y en pinturas pompeyanas, en las que Perseo aparece volando sobre el mar, con la cabeza de Medusa en su mano izquierda y la *harpé* en la derecha, dirigiéndose al *kethos* que se halla dentro del agua junto a la roca a la que está encadenada Andrómeda¹⁶. Seguramente a este tipo iconográfico hay que adscribir el fragmento musivo de Trier, datado en el tercer cuarto del siglo II d.C., en el que se ha representado una figura masculina con manto flotante sobre la espalda, espada a la cintura, escudo oval en la mano izquierda y lanza en la derecha, por la presencia a su izquierda de un monstruo marino, solo conservado en parte (TAV. VI, 2)¹⁷.

El episodio de Perseo liberando a Andrómeda del monstruo que la guardaba, adquiere en el arte romano un rasgo de galantería, al presentar al héroe dando la mano a Andrómeda para ayudarla a bajar de la roca. Este momento del mito tan popular en el arte romano – se encuentra en pintura mural, gemas, monedas y lucernas del siglo I d.C., siguiendo un modelo clásico – fue el más utilizado en la musivaria de época romana, siendo la pintura romana del Antiquarium Comunale el ejemplo más tardío, ya que se fecha en el siglo IV d.C.

En el N. de Africa son varios los pavimentos musivos que ofrecen este acontecimiento y en todos ellos Perseo lleva la *harpé*. En el mosaico procedente del *oecus* de la Casa de Anfitrite de Bulla Regia, fechado a mediados del siglo III, que se conserva en el Museo de El Bardo, la escena se desarrolla en un litoral rocoso donde el héroe, situado a la derecha delante de un ara, ayuda galantemente a la joven a bajar de la roca, a la que se hallaba encadenada, cogiéndola de la mano (TAV. VII, 1). Ambos aparecen desnudos, con manto sobre sus espaldas y recogido en las piernas el de Andrómeda. Perseo lleva en la mano izquierda la cabeza de Medusa y la *harpé*. En la parte baja aparece, entre los dos protagonistas la personificación de una divinidad del mar, quizás el mismo Neptuno en recuerdo del castigo impuesto a Andrómeda por el padre de las nereidas, quedando el *kethos* desplazado dentro del agua en el ángulo inferior derecho¹⁸. Un pa-

esquinas del mosaico del Auriga (*horae* y estaciones), cf. G. LOPEZ MONTEAGUDO, *El programa iconográfico de la Casa de los Surtidores de Conimbriga*, «Espacio, Tiempo y Forma», II/3, 1990, pp. 199-232.

16. LIMC VII, *Perseus*, núms. 123 y 178; LIMC I, *Andromeda* 1, núms. 37-40.

17. K. PARLASCA, *Die römischen Mosaiken in Deutschland*, Berlin 1959, p. 23, Taf. 29.1. K. Schauenburg compara la figura de Perseo del mosaico de Trier con un relieve del Landesmuseum de Graz, cf. SCHAUENBURG, *Perseus in der Kunst des Altertums*, cit. pp. 69-70, nota 450, Taf. 29.2.

18. K. M. D. DUNBABIN, *The Mosaics of Roman North Africa*, Oxford 1978, p. 250, pl. 9.

ralelo muy próximo, aunque de peor calidad, lo constituye el mosaico del corredor de la Casa de Dionisos y Ariadna en Antioquía (TAV. VII, 2), que M. Donderer fecha a comienzos del siglo III, con la particularidad de que aquí Andrómeda lleva tirso, evidenciando la relación del mito de Perseo con el *thiasos* dionisiaco (Paus. II, 20,4; 22,1; 23,7; Euph. *frg.* 18; Nonn. *D.*, 47, 498-741), que en este mismo pavimento y en otros, como en el de la villa de Brading (vid. *infra*), se acentúa con la inclusión de sátiros y bacantes, o con instrumentos báquicos como en Conímbriga (vid. *supra*)¹⁹.

La escena se repite en uno de los ángulos de la orla del mosaico de la Toilette de Venus, procedente de la Casa del Asno en Djemila, con la particularidad de que el fondo marino se impone en toda la escena, de forma que Perseo, estante sobre el agua negra donde agoniza herido de muerte el *ketbos*, invita a Andrómeda a descender de la roca dentro del mar (TAV. VIII). Sin embargo, ni el estilo ni la técnica del pavimento argelino pueden compararse con el ejemplar tunecino, sobre todo en la desproporción de las figuras que indican ya una fecha tardía, fines el siglo IV o comienzos de V. Según M. Blanchard-Lemée, las escenas mitológicas que ocupan los ángulos: Perseo y Andrómeda, los viajes de Ulises, Hero y Leandro y tal vez Arion, no tienen, igual que ocurre en Thina (vid. *infra*), más conexión entre sí y con el resto de los temas de la orla, que ser episodios marinos apropiados para la decoración de una *diaeta* de verano²⁰.

Perseo liberando a Andrómeda es, al parecer, uno de los temas mitológicos incluidos, junto a Dánae y Perseo arribando a Seriphos (vid. *supra*), Dédalo, Venus en la concha, Scylla, Europa y el toro, Ulises y las Sirenas, Selene y Endimión, Leandro y Hero, erotes, nereidas y tritones, en el gran pavimento hexagonal de escenas marinas, presididas por Arion cabalgando sobre el delfín, del *frigidarium* de las Grandes Termas de Thina, que se data a fines del siglo III (TAV. I, 2)²¹.

La nota más destacable en la representación de este momento del mito de Perseo es que sigue el modelo clásico de un cuadro de Nikias des-

19. El pavimento de Antioquía constaba de siete cuadros, de los que solo se han conservado completos el comentado ahora, otros dos con parejas de sátiro y bacante, y parte del central con Perseo y Andrómeda sentados en la roca contemplando la cabeza de la Medusa sostenida por Perseo, que se refleja junto a sus imágenes en el agua, cf. D. LEVI, *Antioch Mosaic Pavements*, Princeton 1947, pp. 150-6, fig. 58, pl. XXIX b-c.

20. M. BLANCHARD-LEMÉE, *Maisons à mosaïques du Quartier central de Djemila (Cucul)*, Aix-en-Provence 1975, pp. 65-84, pl. XIII-A.

21. K. M. D. DUNBABIN, *The Mosaics of Roman North Africa*, cit., p. 273, aunque MASIGLI, *Musée de Sfax*, cit., p. 5, pl. IV, 2, interpreta estos personajes como Hércules y Hesione. Otra representación dudosa de Perseo y Andrómeda recoge el LIMC I, *Andromeda* 1, núm. 43, basándose en la cita de G.-CH. PICARD, *Le couronnement de Vénus*, «MEFR», LVII-LVIII, 1940-46, p. 83, nota 9, como procedente de Oudna.



1. Dánae recibiendo la lluvia de oro. Mosaico de Itálica (Sevilla). Foto G. López Montegudo.



2. Llegada de Dánae y Perseo a Seriphos. Mosaico de Thina.

TAVOLA II



Llegada de Dánae y Perseo a Seriphos. Pintura de Pompeya. Foto G. López Montea-
gudo.



Perseo en el Jardín de las Hespérides. Hídria de la Col. Palmella (Lisboa).

TAVOLA IV



1. Perseo dando muerte a la Medusa. Mosaico de Esparta.



2. Perseo dando muerte a la Medusa. Pátera de Lameira Larga (Castelo Branco).



Perseo con el *kethos* y la medusa. Mosaico de Conímbriga. Foto G. López Monteagudo.

TAVOLA VI



1. Perseo con el *ketbos* y la medusa. Moneda de Mitridates VI Eupator.



2. Perseo y el *ketbos*. Mosaico de Trier.



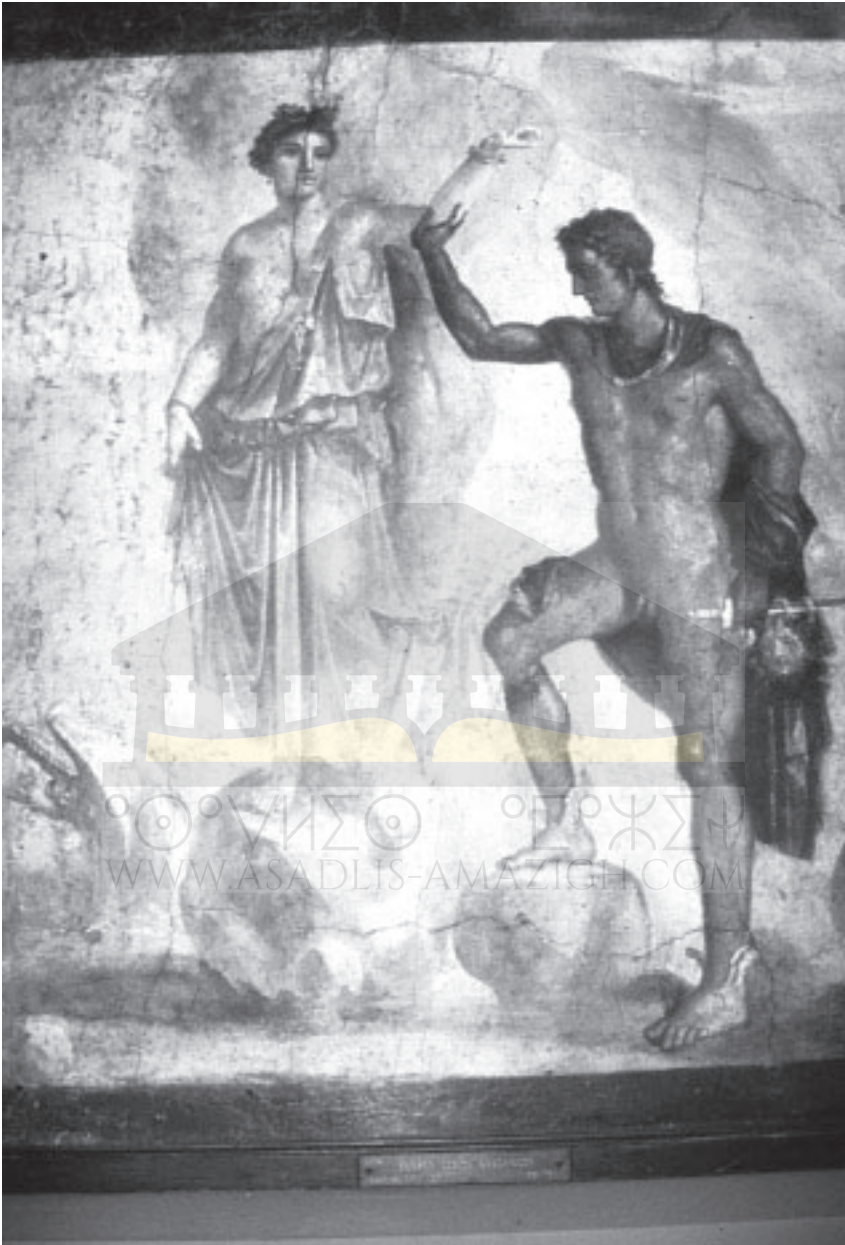
1. Perseo liberando a Andrómeda. Mosaico de Bulla Regia.



2. Perseo liberando a Andrómeda. Perseo y Andrómeda reflejando la cabeza de la medusa en el agua. Mosaico de Antioquía.



Perseo liberando a Andrómeda. Mosaico de Djemila.



Perseo liberando a Andrómeda. Pintura de Pompeya. Foto G. López Monteagudo.

TAVOLA X



Perseo contemplando a Andrómeda. Mosaico de Tarragona.



Perseo contemplando a Andrómeda. Pintura de la Casa de Menandro en Pompeya.



Andrómeda encadenada a la roca. Mosaico de Cassiopea en Palmyra.

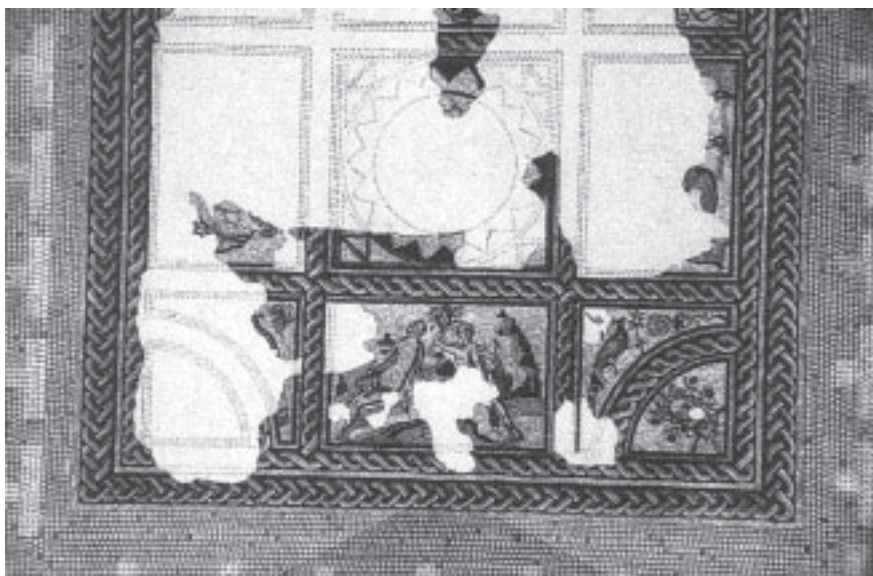


1. Andr6meda encadenada y Perseo. *Oinochoe*.



2. Perseo y Andr6meda reflejando el *gorgoneion* en el agua. Pintura de la Casa de los Capiteles pintados en Pompeya. Foto G. L6pez Monteagudo.

TAVOLA XIV



1. Perseo y Andr6meda reflejando el *gorgoneion* en el agua. Mosaico de Brading.



2. Cabeza de Medusa. Mosaico de Thina.



1. Cabeza de Medusa. Mosaico de Bulla Regia. Foto G. López Monteagudo.



2. Cabeza de Medusa. Mosaico de Tarragona.



Cabeza de Medusa. Mosaico de Esparta.

crito por Plinio (*nat.*, 25, 132), repetido varias veces en pinturas de Herculano y Pompeya, donde este episodio gozó de un gran éxito (LÁM. IX). El pintor ateniense, de época tardoclásica, se caracterizaba por el estilo sintético que impregnaba a todas sus representaciones de los mitos clásicos. Como dice Valeria Sampaolo, «riducendo all'essenziale il paesaggio circostante e sintetizzando attraverso i gesti e le espressioni dei personaggi la situazione vista non più nel suo svolgersi, ma nel momento risolutivo non meno carico di tensione psicologica»²².

La musivaria hispana ofrece una interesante variante iconográfica del episodio mítico de la liberación de Andrómeda por Perseo en el pavimento, de época severiana, procedente de Tarragona (TAV. X)²³. La escena ocupa el único de los cuatro cuadros conservados, que rodeaban el emblema con la cabeza de la Medusa²⁴. El héroe se encuentra de pie delante de una roca, en actitud de reposo, como indica la posición flexionada de su pierna izquierda; va desnudo, con la *chlamis* colgada del hombro izquierdo y sostenida con la mano derecha por detrás de la cintura. Cubre la cabeza con yelmo alado y sostiene en la mano izquierda la *harpé*; a sus pies yace el *kethos* ya muerto. Detrás se ha figurado un ara, como en el mosaico de Bulla Regia (vid. *supra*). En la parte de la derecha aparece Andrómeda vista de frente, con la mano izquierda encadenada aún a la roca; lleva manto sobre la espalda que recoge con la mano derecha en la parte delantera, cubriendo su cuerpo desnudo con gesto pudoroso, como en los mosaicos de Bulla Regia y Antioquía (vid. *supra*). Pero a diferencia de estos y de las pinturas pompeyanas, o de los relieves y otros soportes, en el mosaico hispano Perseo no ofrece su mano a Andrómeda, simplemente descansa después de haber dado muerte al monstruo, escena que solo puede compararse con la de una pintura de pequeño tamaño descubierta en la pared posterior del *oecus* núm. 16 de la Casa de Menandro en Pompeya (TAV. XI), o con las composiciones figuradas en algunos relieves de época helenística y romana²⁵. El mosaico de Tarragona constituye, pues, por las particularidades iconográficas apuntadas, un interesante ejemplo de la conjunción de influencias griega y romana en una misma escena.

22. Cf. *Romana Pictura. La pittura romana dalle origini all'età bizantina*, Catalogo della Mostra (Rimini 1998), a cura de A. Donati, Electa 1998, p. 301, n° 88.

23. A. BALIL, *Il mosaico "della Medusa" di Tarragona*, in *Hommages à M. Renard*, III (= Coll. Latomus 103), Bruxelles 1969, pp. 3-12, Tavv. I-III.

24. Según C. Mc Keon, el resto de los paneles de este mosaico irían decorados también con otros episodios del mito de Perseo, siendo muy probable que en uno de ellos se representara la decapitación de la Medusa, cf. PANAGIOTOPOULOU, *Représentations de la Méduse*, cit., pp. 369-382, n. 33.

25. A. MAIURI, *La Casa del Menandro e il suo tesoro di argenteria*, Roma 1932, p. 163, fig. 77; LIMC I, *Andromeda* 1, núms. 35 y 53-63.

Esta iconografía tan poco habitual, en la que el héroe, sin la cabeza de Medusa, contempla la belleza de la joven aún encadenada y la posterior conversación antes o después de haber matado al monstruo, parece inspirarse en poetas tempranos como Eurípides (*TGF frag.* 145) y tiene su origen, según K. M. Phillips, en el área de Tarento durante el siglo IV a.C. de donde pasa, tras su desarrollo en el III y II a.C., a la pintura pompeyana²⁶. La simple conversación entre los protagonistas es el tema favorito de las gemas por su espacio limitado que no permite muchos detalles. Dentro de este grupo habría que situar la escena representada en el mosaico de Cassiopea en Palmyra, de época bajo-imperial, que muestra a Andrómeda sentada y encadenada a la roca (TAV. XII)²⁷, con paralelos muy próximos en un *oinochóe* del Museo de Bari, de fines del siglo IV a.C. (TAV. XIII, 1), y en un relieve estucado de Pozzuoli²⁸.

Al parecer, las primeras referencias directas de Andrómeda encadenada a la roca remontan al siglo I a.C. (Prop. 3. 22,29: Ov. *met.* IV, 663 ss.), aunque seguramente la tradición viene de comienzos del siglo III a.C. (Lycophr. *Andromeda*, 836-839) e incluso de finales del V, encontrándose ya en Apollodoro (II, 4,3). En cuanto a los tipos utilizados para representar a Perseo y Andrómeda, no hay duda de que el héroe no es más que una adaptación del tipo bien conocido de Hermes del siglo IV a.C. Para la figura de Andrómeda D. Levi distingue dos modelos, uno, el de la joven vestida con *chiton* de las pinturas romanas, estaría inspirado en el tipo neoático de la ménade danzante, cuyo origen remonta al arte griego como las figuras de la Nike de la Balaustrada; el otro, Andrómeda casi desnuda con el cuerpo flexionado en actitud pudorosa, que es el típico de los mosaicos, parece ser una creación original romana derivada del tipo de la Terpsícore del grupo de las Musas atribuido a Philiskos²⁹. En este episodio, como en la muda contemplación de Andrómeda por Perseo y en el

26. La composición básica se documenta en un *oinochoe* apulio del Museo de Bari, procedente de Canossa, del último cuarto del siglo IV a.C., y en varias urnas de Volterra de fines del siglo III o comienzos del II a.C., cf. K. M. PHILLIPS, *Perseus and Andromeda*, «AJA», 72, 1968, pp.1-23, figs. 43 y 45. La autora distingue cinco tipos básicos de composición en la iconografía de Andrómeda encadenada a la roca que responden a distintos momentos del mito: en todos la heroína se halla en pie de frente, mientras que Perseo vuela hacia su rescate, lucha con el monstruo marino, está en pie a su lado o la ayuda a descender de la roca.

27. Según H. Stern, es lamentable que falte la parte derecha de este cuadro, en el que seguramente se representaba a Perseo, porque constituye un conjunto de un intenso dramatismo, subordinado a la escena principal de Poseidón y Cassiopea, cf. STERN, *Les mosaïques des maisons d'Achille et de Cassiopée à Palmyre*, cit., pp. 26-42, fig. 44.

28. LIMC I, *Andromeda* I, núms. 5-63.

29. LEVI, *Antioch Mosaic Pavements*, cit., pp. 152-4.

de la íntima conversación entre ambos, el carácter erótico de la escena se acentúa con la habitual desnudez de la joven que con gesto recatado intenta, en la mayoría de los casos, cubrir su cuerpo, elevando aún más el grado de erotismo.

Un posterior momento del mito, desconocido en la literatura pero que, siguiendo un modelo pictórico tardo-helenístico, gozó de una gran predilección en el arte romano por su carácter idílico y romántico, documentándose en frescos, camafeos y lucernas del siglo I d.C., muestra a Perseo y Andrómeda reflejando la cabeza de la Medusa en el agua (TAV. XIII, 2)³⁰. En la musivaria romana esta composición se representó solamente en el mosaico de Brading (TAV. XIV, 1), fechado ya en el siglo IV d.C., y probablemente en el panel central del citado corredor de la Casa de Dionisos y Ariadna en Antioquía (TAV. VII, 2). El cuadro de la villa romana de Brading formaba parte de las escenas mitológicas y dionisiacas que decoraban el pavimento de la habitación bipartita núm. XII, dispuestas las de la parte inferior en torno a la cabeza de Medusa, con un panel central en el que se ha figurado a uno de los sabios, junto a un reloj de sol y una *clepsydra*, señalando con un puntero a la esfera³¹. Se trata de la llamada por L. Balensiefen la «variante Andrómeda», en la que la joven, sentada, sustituye a la figura estante de la diosa en la «variante Athenea», adquiriendo la escena un marcado carácter erótico³².

Precisamente la representación de la cabeza de la Medusa, por su valor profiláctico o simplemente decorativo, pasó a ser uno de los temas favoritos de los mosaicos, en los que tradicionalmente ocupa, como elemento dominante, el centro de una composición circular y por lo general dentro de un escudo de peltas que, quizás, hace alusión al episodio contado por algunos autores, según el cual Perseo entregó la cabeza de la Medusa a la diosa Athenea que la colocó en su escudo (Eur. *el.*, 1255-1257; Apollod. II, 46; Claud. *cons. Stil.*, 24.128), de forma que la cabeza de la Medusa presidiendo el mosaico pasa a utilizarse como símbolo globalizador del mito³³. Sin embargo, su conexión con el mito de Perseo solo puede

30. LIMC I, *Andromeda* 1, núms. 102-123; LIMC VII, *Perseus*, núms. 224-228.

31. R. LING, *Brading, Brantingham and York: a New Look at Some Fourth-Century Mosaics*, «*Britannia*», 22, 1991, pp. 148-9, Pl. xv. Sobre la representación del sabio, cf. G. LÓPEZ MONTEAGUDO, *Termas y tecnología de las aguas. Testimonios musivos*, in *Termalismo Antiguo. I Congreso Peninsular*, Madrid 1997, pp. 463-4, fig. 21.

32. Los ejemplos de ambas variantes, en las que el héroe, unas veces junto a Athenea y otras en compañía de Andrómeda, contempla la cabeza de la Medusa reflejada en el escudo de la diosa o en el agua, son numerosos en el arte desde comienzos del siglo IV a.C. hasta el III d.C., cf. L. BALENSIEFEN, *Die Bedeutung des Spiegelgebildes als ikonographisches Motiv in der antiken Kunst*, cit., pp. 124-30.

33. LIMC IV, *Gorgo, Gorgones*, núm. 224, ejemplar de Alejandría; ID., *Gorgones Ro-*

establecerse en función del resto de la decoración del pavimento o de los programas iconográficos. Así puede decirse que, entre las numerosas representaciones musivas del *gorgoneion*, en el N. de Africa³⁴ solamente está clara su conexión con el mito de Perseo en los pavimentos del *caldarium* de Thina (TAV. XIV, 2)³⁵, y del Museo de Bulla Regia (TAV. XV, 1)³⁶, lugares que han proporcionado imágenes de otras fases del mito; en el hispano de Tarragona (TAV. XV, 2), en el que la Medusa ocupa el centro de una composición en la que también intervienen Perseo y Andrómeda³⁷; y sobre todo en Esparta, que ha dado, además del mosaico de Perseo matando a la Medusa, cuatro pavimentos presididos por el *gorgoneion* (TAV. XVI)³⁸.

Como colofón al idilio entre Perseo y Andrómeda, símbolo de la reconciliación conyugal, el arte romano figuró a la feliz pareja volando hacia Seriphos en una pintura pompeyana de la Casa de los Vettii. La transformación de ambos personajes en constelaciones llevó a utilizar estos mitos con una idea de inmortalidad y ello explicaría su presencia en sarcófagos y en ambientes funerarios, porque la victoria de Perseo sobre el *kethos* y la Medusa, se asimila al triunfo del héroe sobre la muerte³⁹. Por otra parte, Perseo matando a la Medusa y al *kethos* forma parte de los héroes que, como Bellerofonte combaten victoriosamente a los seres monstruosos, encarnación de las fuerzas del mal, pasando más tarde a identificarse con la victoria de San Jorge sobre el dragón, como alegorías del triunfo del Bien y de la inmortalidad. Ambos héroes, Bellerofonte dando muerte a la Quimera y Perseo vencedor del *kethos* y de la Medusa, for-

manae, núms. 10-13, 16-17, 19-24 y 131, mosaicos de Pompeya, Marsala, Ostia, Rímini, Antioquía, Esparta, Palencia, Dar Zmela, Tarragona, Thina, Bignor, Bonn, Antioquía y Efe-so; A. PANAGIOTOPOULOU, *Représentations de la Méduse*, cit. pp. 369-382.

34. K. M. D. DUNBABIN, *The Mosaics of Roman North Africa*, pp. 162-3, n. 149, cita los mosaicos norteafricanos procedente de la Casa de las Musas de El Djem, ca. 280-300 (p. 258), Mokenine en el Museo de Sousse (p. 265), baños privados de Dar Zmela, de la segunda mitad del siglo II (?) (p. 271), habitación A 14 del cG de Thina (p. 273) y Casa de Dionisos y las cuatro Estaciones de Volúbilis, del siglo III (p. 277).

35. MASSIGLI, *Musée de Sfax*, cit., p. 6, núm. 23; M. YACOUB, *Guide du Musée de Sfax*, Tunis 1966, pl. xv.1.

36. Inédito (?), conservado en el Museo de Bulla Regia.

37. A. BALIL, *Il mosaico "della Medusa" di Tarragona*, cit., pp. 3-12, tavv. I-III. Otros mosaicos hispanos presididos por la cabeza de Medusa son los de Carmona, Itálica, Córdoba, Marbella, Mérida, Balazote (cf. M. DURAN, *Iconografía de los mosaicos romanos en la Hispania alto-imperial*, Barcelona 1993, pp. 313-25) y Palencia (cf. CMRE X, 1989, pp. 45-7, núm. 29, láms. 26, 45 y 47).

38. PANAGIOTOPOULOU, *Représentations de la Méduse*, cit., pp. 369-382, figs. 12-15, 19-21.

39. Sobre las ilustraciones estelares de Perseo y Andrómeda en miniaturas medievales, cf. E. LANGLOTZ, *Perseus*, Heidelberg 1951; K. M. PHILLIPS, *Perseus and Andromeda*, cit., pp. 15-23, pl. 16-20.

man parte del programa iconográfico de la Casa de los Surtidores de Conímbriga (Portugal), seleccionado para contrastar las ideas de *virtus* y *pietas* frente al *invidus* y la muerte, y todo él en torno a la figura apoteósica del auriga como símbolo de inmortalidad⁴⁰.

Seguramente este carácter alegórico que impregna las escenas musivas hispanas, en las que el mito de Perseo se concretiza en las imágenes de Dánae recibiendo la lluvia de oro, la cabeza de la Medusa, Perseo vencedor de la medusa y del *ketos*, Perseo contemplando a Andrómeda, es lo que las diferencia de las representaciones norteafricanas, mucho más narrativas, en las que el mito de Perseo se reduce a la llegada de Dánae y su hijo a la isla de Seriphos y a la liberación de Andrómeda por el héroe, siguiendo fielmente el modelo artístico inventado en época romana⁴¹. Es posible que la explicación para estas divergencias de tratamiento de un mismo tema en dos regiones próximas se halle en el sustrato histórico de cada una de ellas, de forma que el N. de Africa se manifiesta como una zona profundamente romanizada, en la que los mitos constituyen expresiones artísticas de un repertorio decorativo tratado a la manera romana y escrito en lengua latina, mientras que en Hispania las tradicionales relaciones mantenidas con el Oriente greco-helenístico, a través sobre todo del comercio y de la política, conectan no solamente desde el punto de vista iconográfico sus creaciones artísticas con las del otro extremo del Mediterráneo, sino que también se acompañan de inscripciones griegas y como aquéllas, están profundamente impregnadas de un carácter alegórico y simbólico⁴².

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

40. G. LÓPEZ MONTEAGUDO, *El programa iconográfico de la Casa de los Surtidores de Conímbriga*, «Espacio, Tiempo y Forma», II/ 3, 1990, pp. 199-232; Id., *El mosaico del Auriga de Conímbriga. Ensayo de interpretación*, Homenaje a José M^a Blázquez IV, Madrid 1999, pp. 249-66.

41. G. LÓPEZ MONTEAGUDO, *El mito de Perseo en los mosaicos romanos. Particularidades hispanas*, «Espacio, Tiempo y Forma», II/II, 1998, pp. 435-91.

42. D. FERNANDEZ GALIANO, *Influencias orientales en la musivaria hispana*, III CIMA/2, Ravenna 1983, pp. 411 ss.; J. M. BLÁZQUEZ, *La Hispania del Bajo Imperio. Relaciones con Oriente*, in *I Congreso Peninsular de Historia Antigua*, Santiago de Compostela 1988, pp. 177 ss.; G. LOPEZ MONTEAGUDO, *Personificaciones alegóricas en mosaicos del Oriente y de Hispania: la representación de conceptos abstractos*, in *La tradición en la Antigüedad Tardía, Antigüedad y Cristianismo*, XIV, Murcia 1997, pp. 335-61.



Giovanni Marginesu
Il passaggio in *Libye* nelle tradizioni
intorno agli Argonauti

L'esperienza intellettuale di Apollonio di Rodi maturò nella corte di Alessandria, un luogo dove all'intensa attività filologica si affiancava una particolare attenzione alla cultura geografica, relativa anche alle più estreme regioni¹. L'ampliamento dei confini della grecità, sotto la spinta delle conquiste di Alessandro Magno, non può che essere la più naturale delle ragioni di questo dilatamento degli orizzonti del sapere².

Fra i papiri della biblioteca di corte, che, come ben si sa, ebbe il compito di dirigere³, Apollonio concepì le *Argonautiche*, celebrandovi il viaggio della nave Argo alla ricerca del vello d'oro. Da un'essenziale rivisitazione delle tappe del viaggio, sarà chiaro che, in una preziosa dialettica fra mitico e storico, l'epica alessandrina si appropriava della contemporanea conoscenza dell'ecumene.

Partiti dalla Tessaglia, gli Argonauti sostano a Lemno, a Cizico, in Misia e presso i Bebrici. Attraversate le Simplegadi, grazie alle indicazioni dell'indovino Fineo, incontrato a Tinia, gli eroi si spingono fino al Mar Nero. Giungono presso Eëta, conquistano, con la complicità di Medea, il vello d'oro, e si avviano al ritorno. Risalgono il Danubio e, percorrendo il

* Durante la stesura di questa nota ho contratto un profondo debito di riconoscenza nei confronti dei miei maestri, i proff. E. Galvagno, A. Mastino e P. Ruggeri. A loro vanno queste parole di ringraziamento. Inoltre, sono grato al prof. R. Nicolai, per i preziosi consigli. Ringrazio per la collaborazione il dott. R. Di Cesare.

1. Cfr. A. MOMIGLIANO, *Saggezza straniera*, Torino 1980, pp. 9-10; L. CANFORA, *Le biblioteche ellenistiche*, in *Le Biblioteche nel mondo antico e medievale*, a cura di G. CAVALLO, Bari 1988, p. 10.

2. F. PRONTERA, *Introduzione*, in *Id.*, *Geografia e geografi nel mondo antico*, Bari 1983, p. xv.

3. *P. Oxy* 1241. Secondo la fonte papiracea, Apollonio fu a capo della biblioteca dopo Zenodoto e prima di Eratostene. Stando alle due *Vite* tramandate e alla voce del lessico bizantino *Suda*, il poeta sarebbe stato chiamato a sovrintendere all'educazione di Tolomeo III Evergete, in una data che si deve porre verso il 260 a.C. Dopo l'ascesa al trono di questi, intorno al 246, il poeta si allontanò da Alessandria e si ritirò a Rodi.

Rodano fino alle foci, ritornano nel Mediterraneo. Durante la visita a Circe, la maga purifica Giasone e Medea. Nel seguito del viaggio, presso i Feaci, si celebrano le nozze fra l'eroe di Iolco e la principessa della Colchide. Successivamente, durante la navigazione, presso il Peloponneso, un improvviso colpo di vento sorprende gli Argonauti. Li trascina in Libia, fino al fondo della grande Sirte, dove Argo si incaglia. Le eroine indigeti della *Libye*, sopraggiunte in soccorso, indicano loro la via della salvezza. Gli eroi trasportano Argo attraverso le dune, verso nord, per dodici giorni. Raggiunta la palude Tritonide, sono guidati da Tritone in mare aperto. Infine costeggiano fino a far rotta verso Creta, dove completeranno il viaggio, ciascuno per proprio conto.

Dell'ampio peregrinare, qui brevemente illustrato, si vuole focalizzare il passaggio in *Libye*⁴. L'episodio, di fatto, ripropone la problematica dei rapporti fra *Libye* e Grecia, sin dall'età protostorica. Questa breve nota non si pone, ovviamente, il fine di analizzare e risolvere la questione nel suo complesso, ma, piuttosto, è stata concepita per cercare di comprendere quanto in questa tradizione sia, per così dire, letterario, e quanto, invece, possa avere un supporto nell'archeologia, nell'etnografia e nei culti di quella regione.

L'inserimento dell'episodio nelle *Argonautiche* di Apollonio ha spesso suscitato il sospetto di essere ispirato ad un avvenimento contemporaneo. Come si sa, il matrimonio di Tolomeo III Evergete con Berenice II, nel 246 a.C., aveva determinato l'unificazione della Cirenaica al regno dei Lagidi, facendo sorgere nella corte e nella biblioteca un rinnovato interesse per la regione, che può avere condizionato la concezione del poema⁵. Questa situazione politico-culturale, però, non sembrerebbe sufficiente a motivare l'inclusione della vicenda nella saga. Infatti, così come afferma uno scoliasta, il poeta seguiva un antico filone di tradizioni relative all'episodio, elencato in un ricco, per quanto incompleto, commento ad alcuni versi del poema⁶. Secondo lo scolio, già attraverso le *Eoie* di Esiodo, nel VII secolo, si era diffusa la conoscenza di una tappa libica nel viaggio degli Argonauti. Successivamente, Ecateo di Mileto, nelle *Genealo-*

4. APOLL. RHOD. IV, 1232 ss. Cfr. E. DELAGE, *La géographie dans les Argonautiques d'Apollonios de Rodhes*, Paris 1930; E. LIVREA, *L'episodio libyco nel quarto libro delle "Argonautiche" di Apollonio Rodio*, «QAL», 12, 1987, pp. 180 ss.; A. MASTINO, *Le Sirti negli scrittori di età augustea*, in *L'Afrique dans l'Occident Romain (1^{er} siècle-IV^{ème} siècle ap. J.-C.)*. Actes du colloque organisé par l'Ecole Française de Rome, Roma 1990, pp. 15-48.

5. Cf. LIVREA, *L'episodio libyco*, cit., pp. 180 ss.; MASTINO, *Le Sirti negli scrittori di età augustea*, pp. 15 ss.

6. *FGrHist* I F 18. Una sintesi sulle tradizioni intorno al mito in RE, s.v. *Argonautai* [JESSEN] II, 1 col. 772.

gie, Pindaro, nella IV *Pitica*, e Antimaco di Colofone, nella *Lyde*, avevano proseguito la tradizione⁷. Gli Argonauti – ma le versioni non sono univoche – attraversano il fiume Fasi; lungo l'Oceano, circumnavigando il continente libico, come in Esiodo, Pindaro ed Antimaco, o risalendo il Nilo, come in Ecateo, arrivano al Mediterraneo. Fanno quindi ritorno in Grecia. Questi itinerari, secondo lo scoliasta, con il passaggio nell'Oceano attraverso il fiume Fasi, non avevano mancato di suscitare, in età ellenistica, critiche e discussioni. Allora, infatti, Artemidoro di Efeso, Eratostene di Cirene e Timageto, autore di un'opera *Sui porti*, avevano contestato la tradizione, sostenendo che il Fasi non sfociava nell'Oceano. La tradizione di un passaggio in *Libye*, all'epoca di Apollonio, andava dunque rimodernata alla luce delle recenti questioni e andava collocata dopo un itinerario settentrionale⁸.

Nonostante una certa reticenza dello scoliasta di Apollonio, in questa tradizione Erodoto di Alicarnasso riveste un ruolo centrale, e un passo delle *Storie* può costituire un prezioso luogo di osservazione della tradizione precedente. Secondo quanto si legge nel IV libro⁹, Giasone, dopo avere costruito ai piedi del Pelio la nave Argo, avrebbe deciso di recarsi a Delfi. Per l'occasione, avrebbe imbarcato un'ecatombe e un tripode destinati al sacrificio, e intrapreso il periplo del Peloponneso. All'altezza di Capo Malea il vento del nord lo avrebbe deviato dalla rotta e sospinto

7. *FGrHist* 1 F 18 = Fr. 241 Merkelbach-West = Fr. 65 Wyss: 'Ἡσίοδος δὲ καὶ Πίνδαρος ἐν Πυθιονίκαις καὶ Ἀντίμαχος ἐν Λύδη διὰ τοῦ ὠκεανοῦ φάσιν ἐλθεῖν αὐτοὺς εἰς Λιβύην, καὶ βασιτάσαντας τὴν Ἀργῶ εἰς τὸ ἡμέτερον πέλαγος παραγενέσθαι. Ἡσίοδος δὲ διὰ Φάσιδος αὐτοὺς ἐκπεπλευκέναι λέγει.

8. Su questo aspetto: J. L. MYRES, *Herodotus, Father of History*, Oxford 1953, pp. 32 ss., ora in PRONTERA, *Geografia e geografi*, cit., p. 121 ss. Forse nella tradizione di un passaggio a Nord esercitò un certo peso il riferimento alla saga degli Argonauti di un noto passo omerico del XII libro (vv. 69 ss.) dell'*Odissea*, dove la maga Circe indica a Ulisse la via del ritorno a Itaca. L'eroe dovrà passare attraverso le rupi erranti, dove «neppure gli uccelli passano, neppure le timorose / colombe che al padre Zeus portano ambrosia / [...] Da lì non scampò alcuna nave d'eroi, che vi capitò / [...] Solo una nave marina riuscì a superarle, Argo, a tutti ben nota, tornando da Eëta» (Hom. μ, 69-70: Οἴη δὴ κείνη γε παρέπλω ποντοπόρος νηὺς Ἴαργῶ πασιμέλουσα, παρ'Αἰήταιο πλέουσα). A prescindere dalle aporie della geografia omerica, sembra che il passo si possa prestare ad una interpretazione per cui una tradizione epica addirittura preomerica, «Ἴαργῶ πασιμέλουσα», abbia collocato una tappa degli argonauti sulla rotta che da zone più settentrionali del Tirreno porta alla Trinacria. Una localizzazione degli avvenimenti epici in Occidente è stata di recente ricondotta dal Braccesi ad una prima influenza euboica. Sul problema cfr.: A. HEUBECK, *Omero. Odissea*, Milano 1983, p. 317; L. BRACCESI, *Gli Eubei e la Geografia dell'Odissea*, «Hesperia» 3, 1993, pp. 11 ss.

9. Per la struttura e la composizione del libro cfr.: A. CORCELLA, *Introduzione al libro IV*, in A. CORCELLA, S. MEDAGLIA (a cura di), *Erodoto. Le Storie, Libro IV*, Milano 1993, pp. XXVIII-XXXV.

verso la *Libye* nelle secche paludose del *lacus Tritonis*. All'eroe in difficoltà sarebbe apparso Tritone, che, dopo avergli ordinato di consegnare il tripode, avrebbe indicato la via della salvezza. Nel contempo, la divinità avrebbe profetizzato che, quando uno dei discendenti degli Argonauti avesse trovato il tripode, allora cento città greche sarebbero sorte intorno al lago Tritonide. All'udire la profezia gli indigeni avrebbero nascosto il tripode¹⁰.

La presentazione dell'episodio, in un'opera che esclude il mito dal suo orizzonte cronologico¹¹, riveste una funzione propriamente intellettuale. Ad una prima lettura, infatti, il testo rievoca le problematiche della critica alla visione mitica tradizionale, che animarono la Ionia del VI e del V secolo. Esiodo ed Ecateo, come sappiamo, avevano tracciato una rotta del viaggio degli Argonauti che, attraverso il fiume Fasi, sfociava nell'Oceano. Nella versione di Esiodo gli eroi circumnavigavano la *Libye*, mentre Ecateo, rispettando il suo rigoroso schema cartografico, imponeva alla mitica nave una virata nel Nilo, che, secondo il Milesio, confluiva nell'Oceano¹². Per lo storico di Alicarnasso l'Oceano rappresentava un

10. HDT. IV, 179. Ἔστι δὲ καὶ ὁδε λόγος λεγόμενος Ἰήσονα ἐπεῖτε οἱ ἐξεργάσθη ὑπὸ τῷ Πηλῖφ ἢ Ἀργῷ ἐσθέμενον ἐς αὐτὴν ἄλλην τε ἑκατόμβην καὶ δὴ καὶ τρίποδα χάλκεον περιπλέειν Πελοπόννησον βουλόμενος ἐς Δελφοὺς ἀπικέσθαι καὶ μιν ὡς πλέοντα γενέσθαι κατὰ Μαλέην ὑπολαβεῖν ἄνεμον βορέην καὶ ἀποφέρειν πρὸς τὴν Λιβύην πρὶν δὲ καταδέσθαι γῆν ἐν τοῖσι βράχεσι γενέσθαι λίμνης τῆς Τριτωνίδος καὶ οἱ ἀπορέοντι τὴν ἐξαγωγήν λόγος ἐστὶ φανῆναι Τρίτωνα καὶ κελεύειν τὸν Ἰήσονα ἐωυτῷ δοῦναι τὸν τρίποδα φάμενόν σφι καὶ τὸν πόρον δεξιῶν καὶ ἀπήμονας ἀποστελέειν. Πειθόμενου δὲ τοῦ Ἰήσονος οὕτω δὴ τὸν τε διέκπλοον τῶν βραχέων δεικνύουσι τὸν Τρίτωνά σφι καὶ τὸν τρίποδα θεῖναι ἐν τῷ ἐωυτῷ ἱρῷ ἐπιθεσπίσαντά τε τῷ τρίποδι καὶ τοῖσι σὺν Ἰήσονι σημήναντά τὸν πάντα λόγον ὡς ἐπεῖν τὸν τρίποδα κομίσηται τῶν τις ἐκόντων τῶν ἐν τῇ Ἀργαίᾳ συμπλεόντων, τότε ἑκατὸν πόλιας οἰκήσεται περὶ τὴν τριτωνίδα λίμνης ἑλληνίδας πάσας εἶναι ἀνάγκη. Ταῦτα δ'ἀκούσαντας τοὺς ἐπιχωρίους τῶν Λιβύων κρύψαι τὸν τρίποδα.

11. Cfr. da ultimo L. CANFORA, *La storiografia greca*, Milano 1999, pp. 26 ss.

12. *FGrHist* I F 18. Oltre alla voce relativa ad Ecateo di F. JACOBY, *RE VIII*, coll. 2667 ss., e alle pagine imprescindibili contenute in A. MOMIGLIANO, *La Storiografia greca*, Torino 1982, si citano di seguito contributi specifici. Sull'Oceano: P. WEISZSÄCKER, *Okeanos*, *RoscherLex* 3,1, 1897-1902, coll. 809-820. Sulla visione geografica esiodea: G. ARRIGHETTI, *Cosmologia mitica di Omero ed Esiodo*, in *Lecture critiche*, Milano 1975, pp. 146-213. Sulla visione geografica ecataica: K. MEISTER, *Die griechische Geschichtsschreibung: von den Anfängen bis zum Ende des Hellenismus*, Berlin 1990, trad. it. Bari 1992, p. 17. Sulla funzione del passaggio in *Libye* degli eroi: E. LANZILLOTTA, *Geografia e storia da Ecateo a Tuciddide*, in M. SORDI (a cura di), *Geografia e storiografia nel mondo classico: la conoscenza fino al I sec.*, Milano 1988, p. 30. Sulla scarsa conoscenza di Ecateo del mondo libico occidentale, che sicuramente derivava da fonti geografico-marinare, e sulla migliore conoscenza dell'Egitto, che il Milesio visitò (HDT. II, 163), cfr. N. BERTI, *Scrittori greci e latini di Libykà*, in SORDI (a cura di) *Geografia e storiografia*, cit., p. 147. Sugli sviluppi della cono-

luogo fantastico, il fiume inventato da Omero o da qualche altro poeta, e della cui esistenza non sussisteva alcuna prova¹³, mentre nella realtà la *Libye* risultava circondata dalle acque del mar Eritreo e di quello Australe¹⁴. Per quanto concerne il Nilo, simmetrico rispetto all'Istro, fare riferimento ad una sua confluenza con l'Oceano poteva imbarazzare Erodoto, per il quale le fonti del fiume costituirono una sorta di «arcano»¹⁵. Alla base della notizia, dunque, si individua un esercizio di critica razionale della geografia mitica, esercitata su Esiodo ed Ecateo dallo storico, che analizza il corpo degli errori dei predecessori attraverso nuove conoscenze geografiche¹⁶.

Ad una riduzione razionalistica va attribuito anche il fatto che gli Argonauti non arrivino alla *Libye* al ritorno, cioè dopo avere circumnavigato il continente, bensì, più realisticamente, vi approdino prima del viaggio di andata. Sotto la lente dello storico sembra essere ora il problema della circumnavigazione del continente. L'avventura, secondo notizie desunte dall'opera stessa, sarebbe stata intrapresa per la prima volta, non da Greci, ma da Fenici¹⁷. Di questa, per quanto qualche particolare suscitasse perplessità in Erodoto¹⁸, lo storico ammise la veridicità¹⁹.

A fronte di tante varianti, ciò che viene risparmiato della tradizione precedente è l'idea, forse simbolica, del viaggio circolare, non più però periplo oceanico, ma un familiare costeggiare le sponde del Peloponneso verso il santuario delfico. Una missione finalizzata all'esecuzione di un

scienza del continente, con ricca e orientativa bibliografia, S. BIANCHETTI, *L'idea di Africa da Annone a Plinio*, in *L'Africa romana VII*, Sassari 1989, pp. 871 ss. Per il carattere concettuale delle prime carte geografiche: C. JACOB, *Disegnare la terra*, in *I Greci*, 1, a cura di S. SETTIS, Torino 1996, p. 905.

13. HDT. II, 23; IV, 8, 2; 36, 2.

14. HDT. IV, 42, 1.

15. HDT. II, 28. Cfr. G. A. WAINWRIGHT, *Herodotus II, 28 on the Sources of the Nile*, «JHS» LXXIII, 1953, pp. 106 ss; G. F. GIANOTTI, *Ordine e simmetria nella rappresentazione del mondo: Erodoto e il paradosso del Nilo*, «QS», 27, 1988, pp. 51 ss.

16. Su questo punto cfr. R. NICOLAI, *Pater semper incertus*. Appunti su Ecateo, «QUCC», n. s. 56, 1997, pp. 143 ss.

17. L'evento si verificò sotto Neco, figlio di Psammetico I, secondo faraone della dinastia saitica, che regnò dal 610 al 594 a.C. Cfr. HDT. II, 158; IV, 42, 2.

18. In particolare suscitò le perplessità dello storico il fatto che, secondo la tradizione, in un tratto del loro viaggio, i naviganti avrebbero visto il sole alla loro destra, fenomeno comprensibile se si presuppone che essi navigassero nell'emisfero australe. Sul passo cfr. il puntuale commento in W. W. HOW, J. WELLS, *A Commentary on Herodotus*, Oxford-New York, 1912, p. 318.

19. Lo storico, nel passo citato (IV, 42, 2), riferisce della spedizione di Neco come di una prova del fatto che la *Libye* fosse circondata dalle acque.

compito ecistico²⁰, piuttosto che all'impresa che la mitografia classica attribuisce all'eroe.

Un viaggio rituale, dunque, che, interrotto all'altezza di Capo Malea, rimanda all'episodio omerico del naufragio di Odisseo²¹. L'incertezza geografica dei luoghi epici²² viene però elusa, grazie ad una precisa ubicazione delle vicende. Lo storico, infatti, inserisce l'episodio nell'*excursus* del IV libro sulle popolazioni della Libia. Il contesto è quello di un oracolo relativo alla colonizzazione lacedemone della regione dei Macli e dell'isola di *Phla* nel lago Tritonide. Seguendo la traccia della geografia erodotea, i Macli si devono collocare lungo la regione costiera della *Libye*, dove seguono, da oriente ad occidente, ai Maci, ai Gindani, e ai Lotofagi. Stanziati oltre il promontorio in cui vivono i Lotofagi, essi devono essere collocati al di là della Grande Sirte. Il lago Tritonide, che fa riferimento ad un toponimo frequente nel mondo greco e mediterraneo, riporta ad una divinità legata alle acque e al mare, già presente nel *Pantheon* indoeuropeo²³. Al culto della divinità risulta associato quello di Atena *tritogbeneia*, presente anche nella regione libica. Erodoto, infatti, riporta notizia del culto presso i Macli di una divinità femminile, figlia di Poseidone, associata ad Atena. In onore della divinità si celebrano riti primitivi, che consistono in una lotta fra vergini, feroce fino a portare alla morte di alcune di esse²⁴. L'origine di Atena da Poseidone, anche se non ignota ad autori di fonti classiche²⁵, sembra comunque attestare il carattere autoctono

20. Per una sintesi del tema del viaggio coloniale, con particolare riferimento all'esperienza spartana, cfr. F. TROTTA, *Lasciare la madrepatria per fondare una colonia. Tre esempi nella storia di Sparta*, in *Idea e realtà del viaggio. Il viaggio nel Mondo Antico*, a cura di G. CAMASSA, S. FASCE, Genova 1991, pp. 37-67.

21. HOM., *Od.* IX, vv. 62-81.

22. Il tentativo di definire la geografia omerica e gli itinerari della peregrinazione di Odisseo, ha affascinato da sempre, si pensi, ad esempio, che già nel VII secolo, con Esiodo, si registrano tentativi di spiegazione dell'*epos* (*Th.* 1011-1016). D'altra parte, questi, già nell'antichità, hanno suscitato ampie critiche, come quelle di Eratostene (STRAB. I, 2, 12-4). Sul tema restano fondamentali V. BÉRARD, *Les navigations d'Ulysse*, Paris 1927-9; A. LESKY, *Aia*, «WS», LXIII, 1948, pp. 22-68; L. PARETI, *Omero e la realtà storica*, Milano 1959; H. H. e A. WOLF, *Der Weg des Odysseus*, Tübingen 1968; W. MARG, in «Gnomon», XLII, 1970, pp. 225-37. Da ultimo interessanti osservazioni in L. BRACCESI, *Gli Eubei e la geografia*, cit., pp. 11 ss.

23. Il toponimo è, infatti, presente in Beozia, a Creta e in Egitto. Nella religione vedica si registra il culto di una divinità analoga, Trita. Cf. S. GSELL, *Histoire Ancienne de l'Afrique du Nord*, I, Paris, 1920-28, pp. 322-3.

24. HDT. IV, 180, 2.

25. A., *Eu.*, 292-98; PAUS. I, 14, 6; *Schol. Apoll. Rhod.* I, 109; SUIDA, s.v. Τριτογενής; EUST., VIII, 39.

della divinità²⁶. L'uso, nella lotta rituale, di armi corinzie, precedute da quelle egizie, per quanto Erodoto afferma, era dovuto ad un processo di ellenizzazione, e non sembra intaccare l'origine indigena della pratica²⁷. Inoltre, la presenza delle armi corinzie si spiegherebbe con la collocazione dei luoghi al punto di arrivo della navigazione sulla rotta Capo Malea-Libye. L'itinerario, percorso con il vento del Nord, doveva condurre dal Peloponneso fino alla Piccola Sirte²⁸. Sulla suggestione di questo dato, l'isola di *Phla* è stata da alcuni identificata con l'odierna Djerba²⁹, nel golfo di *Gabès*. Ad esso sembra rimandare la descrizione dei luoghi erodotei, in cui Giasone viene a trovarsi quando, prima di scorgere terra, si vede invischiato nelle secche della *λίμνη τῆς Τριτωνίδος*³⁰. Su queste basi labili, per quanto suggestive, sembra però difficile collocare le vicende in un luogo preciso. Forse sarebbe più utile osservare che Erodoto vuole ambientarle come in un *a parte* rispetto al mondo cirenaico.

Per questo verso, la formulazione del mito, nello storico, chiama in causa un altro poeta citato dallo scolio ad Apollonio: Pindaro. Il poeta illustrò il mito nella IV Pitica, composta intorno al 462 a.C. L'ode celebrava Arcesilao³¹, re di Cirene, uscito vittorioso nella gara con il carro, a Delfi.

26. Sul tema: S. STUCCHI, *Il "Naikos di Lysanias" riconsiderato*, «QAL», 12, 1987, p. 204; G. OTTONE, *Un episodio della saga di Cadmo alla luce delle tradizioni mitiche di Cirene*, «QAL», 17, 1995, pp. 31 ss.

27. J. PEYRAS, P. TROUSSET, *Le lac Tritonis et les noms anciens du Chott el Jerid*, «Ant-Afr», 24, 1988, pp. 149-204.

28. L. BREGLIA, *Le antiche rotte del Mediterraneo documentate da pesi e da misure*, «RAAN» xxx, Napoli 1955, p. 299; V. PURCARO PAGANO, *Le rotte antiche fra Grecia e Cirenaica e gli itinerari marittimi e terrestri lungo le coste cirenaiche e della Grande Sirte*, «QAL», 8, 1976, pp. 285 ss.

29. Per quanto concerne l'identificazione geografica del lago Tritonide, sono state evidenziate due tendenze. Da una parte quella che faceva capo ad Erodoto, e che collocava il lago presso la Piccola Sirte; l'altra, facente capo a Pindaro, che lo collocava presso la Cirenaica. Per uno studio delle diverse teorie, cfr. PEYRAS, TROUSSET, *Le lac Tritonis*, cit., pp. 149-204. Per le altre fonti: SCYLAX, *110 ad fin.* (d'accordo con Erodoto); DIOD. III, 53 (il fiume è collocato vicino all'Oceano); STRAB., 836 (ad est, in Cirenaica). Cfr. HOW, WELLS, *A Commentary*, cit., p. 359. Sulla collocazione dei luoghi, in particolare nelle fonti ellenistiche e romane, sono utili: DELAGE, *La géographie*, cit.; MASTINO, *Le Sirti negli scrittori di età augustea*, cit., pp. 15-48; quest'ultimo ha fornito una ricostruzione della rotta argonautica orientata alla collocazione dei luoghi nella Piccola Sirte.

30. CORCELLA, MEDAGLIA, *Erodoto*, cit., pp. 366 ss.

31. Si tratta di Arcesilao IV, ultimo sovrano della dinastia dei Battiadi. Vinse col carro anche ad Olimpia nel 460. Morì di morte violenta per mano dei cittadini che avevano congiurato contro di lui, secondo lo Chamoux, nel 431/30 a.C. Cfr. F. CHAMOUX, *Cyrène sous la monarchie des Battiades*, Paris 1953, pp. 206 ss.

Pindaro si riallacciava alla tradizione esiodea, per cui gli Argonauti, attraverso il fiume Fasi, avrebbero raggiunto l'Oceano e il mar Rosso. Approdati in *Libye*, avrebbero percorso a piedi per dodici giorni il deserto, per sostare presso il lago Tritonide. Là l'Argonauta Eufemo avrebbe ricevuto da una divinità libica improvvisamente apparsagli una zolla di terra. Essa rappresentava il pegno della fondazione che si sarebbe dovuta realizzare successivamente, al volgere di quattro generazioni. La zolla sarebbe andata perduta in mare, presso Tera, a causa dell'incuria di un servitore a cui era stata affidata. In conseguenza, la fondazione della colonia sarebbe avvenuta in ritardo. Infatti, Eufemo, arrivato a Lemno con gli altri Argonauti, avrebbe dato inizio al γένος dei Mini. Scacciati da Lemno per opera dei Pelasgi, essi si sarebbero recati a Sparta. Da Lacedemone, sotto la guida di Theras, avrebbero popolato l'isola omonima. Un discendente di Eufemo, Batto, avrebbe fondato Cirene, partendo da Tera, anche se con un ritardo di diciassette generazioni rispetto al suo antenato.

Come si è visto Pindaro integra l'episodio del passaggio in *Libye* degli Argonauti con la saga della fondazione di Cirene³², dando un esempio di uso politico del mito³³.

Successivamente sopravvisse la tendenza ad ambientare il mito in ambito locale. Acesandro³⁴, storico di cose cirenee, vissuto in una data imprecisata (IV o III-II secolo a.C.), descriveva, nel suo Περὶ Λιβύης, l'agone poetico in onore di Pelia. Ai giochi funebri sarebbe stato presente Eufemo, l'antenato di Batto³⁵. Ad accentuare l'ambientazione locale, sembra che l'agone fosse vinto dalla Sibilla libica. Allo stesso modo, secondo un altro scrittore di *Libykà*, Teocresto, Tritone sarebbe stato un antico re di Cirene³⁶.

La tendenza ad ambientare episodi di celebri saghe in territorio cireneo sembra risalire al poeta ciclico Eugammon di Cirene³⁷. Un frammen-

32. Cfr. PEYRAS, TROUSSET, *Le lac Tritonis*, cit., pp. 159-61; B. GENTILI, P. ANGELI BERNARDINI, E. CINGANO, P. GIANNINI, *Pindaro. Pistiche*, Milano 1995, pp. 433-4.

33. Con questa lettura del mito, da una parte si celebra la legittimità della *basileia* battiade su Cirene, dall'altra si ridimensiona l'elemento tereo nella tradizione della fondazione. In tal quadro Tera risulterebbe una tappa intermedia e casuale, dovuta alla dimenticanza di uno schiavo. Allo stesso tempo le tradizioni spartane di Cirene si rafforzerebbero, vista l'importanza dei Mini. Cfr. P. VANNICELLI, *Gli Egidi e le relazioni fra Sparta e Cirene in età arcaica*, «QUCC», 41, 1992, pp. 55 ss.

34. *FGrHist* 469 F 5; PAUS. V 17, 9. Cfr. BERTI, *Scrittori greci e latini*, cit., p. 150, nota 14.

35. *FGrHist* 761; R. A. LAQUER, RE, V-A col. 1704. Lo storico Teocresto, forse contemporaneo di Acesandro, riporta la medesima notizia.

36. *FGrHist* 469 F 3.

37. Costui, secondo la datazione data da Eusebio, visse verso il VI secolo a.C. e fu au-

to della sua opera, indica in Odisseo il padre di un Arcesilao³⁸. La materia epica, nella sua ottica, sembra essere adattata alle tradizioni Cirenee. A questo filone, e forse ad Eugammon, si riallaccia la notizia, riportata nella *V Pitica*, secondo cui i coloni Terei avrebbero trovato al loro arrivo a Cirene gli Antenoridi, discendenti di Elena e di Antenore³⁹.

Dalla stessa fonte la notizia deve essere confluita negli *scholia* ai *Nostoi* di Lisimaco di Alessandria, vissuto fra II e I secolo a.C.⁴⁰. Infatti, secondo lo storico alessandrino, gli Antenoridi si sarebbero recati presso il *basileus* libico Amnace, vicino a Cirene. Erodoto sembra alludere al mito, ma in modo originale. Infatti, nel passo relativo ai Massi, una tribù di Libi aratori⁴¹, sostiene che costoro pretenderebbero di discendere dagli eroi venuti da Troia. La tradizione, che parrebbe identificarsi con quella che riportano Eugammon, Pindaro e Lisimaco, è anzitutto posta ad Occidente del lago Tritonide, dove i Massi sono confinanti con gli Ausei, a loro volta contigui con i Macli. Inoltre essa è presentata come una tradizione dovuta alla memoria della tribù libica.

Questa impostazione del mito degli Antenoridi è utile se confrontata alla posizione di Erodoto nel quadro delle fonti sul passaggio in *Libye* degli Argonauti citate dal nostro scolio. Essa sembra potersi sintetizzare nel rifiuto della tradizione greca e cirenaica. Bisogna però chiedersi su quali basi lo storico operasse.

Interrogare le fonti archeologiche, e, in particolare, i materiali ceramici rinvenuti in Cirenaica può essere utile. Essi, quasi a smentire la posizione erodotea, sono stati invocati a conferma dell'esistenza di tradizioni cirenaiche nel mito degli Argonauti. Si tratta, in sostanza, di materiale

tore di una *Telegonia*, che risaliva ad un poema più antico, indicato da Pausania nella *Tesprotide* (PAUS. VIII, 12, 6). Cf. BETHE, s.v. *Eugamon*, RE VI, 1, München 1907, col. 984; C. SELZER, *Eugam(m)on*, in *Der Neue Pauly*, IV, Stuttgart-Weimar, 1998, col. 231.

38. EUSTH., *ad Odys.* 1796, 35. Cfr. VANNICELLI, *Gli Egidi*, cit., p. 55; L. ANTONELLI, *Le localizzazioni della Nékyia di Odisseo*, «Hesperia», 5, 1995, p. 211, nota 25.

39. PIND., *Pith.* v, vv. 82-88.

40. FGrHist 382 F 6. Cfr. A. GUDEMAN, *Lisimachus*, RE XIV, München 1928, coll. 32-39; L. BRACCESI, *Antenoridi, Veneti, Libyi*, «QAL», 12, 1987, pp. 7 ss. Per la bibliografia cfr. OTTONE, *Un episodio*, cit., p. 38, nota 83. La tradizione è stata ricondotta ad una matrice ateniese del V secolo, quando si sarebbero creati i presupposti per la giustificazione mitica di una *syngbeneia* con i libici, con i quali Atene stringeva un patto di alleanza in chiave antipersiana, sostenendo la rivolta di Inaro. Secondo l'interpretazione del Braccesi, i Libici sarebbero così visti come i discendenti dei Troiani, assimilabili per la pubblicistica ateniese del V secolo a Greci, ai quali si affiancherebbero i Cirenei, discendenti dei Battiadi e dunque Elleni. In Pindaro così come in Lisimaco si assisterebbe dunque ad una lettura ideologica del mito, laddove Antenoridi-Libici, Cirenei e Ateniesi costituirebbero le forze che si scontrano contro il βάρβαρος persiano.

41. HDT. IV, 191.

che, databile ad età micenea, attesterebbe contatti fra mondo Egeo e il territorio dove sarebbe sorta la colonia terea. Inoltre, non si possono trascurare gli affreschi ritrovati a Tera, nel sito di Acrotiri. Queste pitture parietali, con la presenza di scene di vita marinara di individui dai marcati tratti somatici negroidi, potrebbero convalidare la realtà storica di contatti fra Libici e Greci⁴². Già in epoca micenea, dunque, le rotte della spedizione coloniale guidata da Batto erano frequentate. Sul loro scenario avrebbe preso forma un frammento di mito argonautico.

D'altro canto, però, siamo costretti a rilevare che Erodoto, nei passi relativi alla fondazione di Cirene, fornisce la notizia di conoscenze da parte dei Greci, e in particolare dei Cretesi, di rotte per la Cirenaica e di una loro frequentazione. In diverso modo non si potrebbe spiegare la funzione del pescatore cretese di murici, Corobio, guida della missione colonizzatrice di Cirene, che, abbandonato presso l'isoletta di Platea, sarebbe stato raccolto dal mercante samio Coleo⁴³. Erodoto, dunque, pur cosciente dell'esistenza di antichi contatti con la regione, tuttavia collocò l'episodio della spedizione argonautica al di là della Cirenaica.

42. Di fronte alla lettura degli affreschi di Acrotiri, a Tera, che attesterebbero l'esistenza di rapporti fra l'isola egea ed il mondo libico già in età minoica (Stucchi parla di una spedizione militare terea in *Libye*), si è supposta l'esistenza di una serie di "avventure" greche nella costa africana. Sulla loro scia, dalla odierna località di Ras Sem, punta estrema della Cirenaica, i *Giardini delle Esperidi* sarebbero stati così localizzati nei luoghi estremi di penetrazione greca, da porre successivamente a Bengasi ed infine nella località di *Lixus* in Mauretania Tingitana. Tale penetrazione, in accordo con la geografia dello Pseudo Scilace, andrebbe da est verso ovest, in altre parole dalla Cirenaica alle regioni marocchine bagnate dall'Atlantico. Da parte sua, Carcopino aveva ipotizzato che il mito si fosse sviluppato intorno a *Lixus*, dove, peraltro, sono noti rinvenimenti archeologici che attesterebbero relazioni protostoriche con la Grecia. Cfr. J. CARCOPINO, *Le Maroc antique*, Paris 1943, pp. 62-72; S. STUCCHI, *Il giardino delle Esperidi e le tappe della conoscenza greca della costa cirenaica*, «QAL», 8, 1976, pp. 19 ss. Sui frammenti ceramici, che, ritrovati negli scavi a Cirene, riporterebbero a relazioni avvenute nel tardo minoico III, cfr. S. STUCCHI, *Prime tracce tardo minoiche a Cirene: i rapporti della Libye con il mondo egeo*, «QAL», 5, 1967, pp. 19 ss. Per un quadro esaustivo ed aggiornato dei materiali e delle discussioni: S. STUCCHI, *Aspetti di precolonizzazione a Cirene, Le origini dei Greci. Dori e Mondo Egeo*, Bari 1991, pp. 341 ss. Sul materiale archeologico prebattiacco, cfr. C. B. M. Mc. BURNEY, *The Hana Fteah (Cirenaica)*, Cambridge 1967; I. BALDASSARRE, *Tracce dell'abitato prebattiacco ad ovest dell'agorà di Cirene*, «QAL», 12, 1987, pp. 17-25; S. TINÈ, *Ceramica prebattiacca nell'area cirenea*, «QAL», 12, 1987, pp. 15-6. Sulle rotte euboiche che passavano per l'Africa: BRACCESI, *Gli Eubei*, cit., p. 18, nota 18.

43. HDT. IV, 151 ss. Cfr. STUCCHI, *Prime tracce*, cit., pp. 34 ss.; S. MAZZARINO, *Fra Oriente e Occidente*, Firenze 1947, p. 159 (per l'influenza samia); G. PUGLIESE CARRATELLI, *Κυρηναϊκά*, «QAL», 12, 1987, p. 2; G. MARASCO, *Economia e Storia*, Viterbo 1992, p. 86, nota 65.

Questa scelta dello storico di Alicarnasso ci induce a ricercare gli elementi che possono essere stati alla base della tradizione adottata. Un riscontro puntuale è impossibile. Nonostante ciò, crediamo, si possono evidenziare indizi di tradizioni locali che, perlomeno, dimostrino un'aderenza del dettato erodoteo a racconti diffusi nel territorio.

Il “*naiskos* di Lysanias”⁴⁴, rinvenuto a Sabri, presso Bengasi, costituisce un primo e importante riscontro. Il monumento deve essere datato, sia per ragioni stilistiche che per l'uso nelle didascalie della *koinè*, al primo periodo ellenistico. D'altro canto, i moduli artistici riscontrabili in un rilievo, attualmente mutilo, del *naiskos* farebbero pensare alla rielaborazione ellenistica di un'opera del V secolo. Nel rilievo dovevano essere rappresentate delle divinità, fra le quali spicca la figura indicante, secondo la didascalia, *Euripylos*. Si è già sottolineato il carattere fantasioso dell'ipotesi di un legame concreto fra il rilievo e la saga argonautica⁴⁵. Più saggiamente si vedrà nel culto di questa divinità la sopravvivenza di una tradizione locale. Rafforza questa ipotesi l'interpretazione della didascalia posta accanto ad una figura femminile, che indicherebbe Agana, una divinità locale. Peraltro, da più parti si è sottolineato il carattere aggressivo di *Euripylos*. Esso si può forse accostare all'ostilità mostrata nella fonte erodotea dalla divinità, che si impadronisce del tripode e lancia una sfida ai

44. L'integrazione delle tre linee di didascalie presenti nel monumento e l'esegesi delle figure hanno rappresentato un vero e proprio crocevia di interpretazioni. Secondo il Ferri, la prima figura è indicata come ΑΙΓΛΑ. ΝΑ, da integrarsi ΑΙΓΛΑΩΝΑ e da identificarsi con la ninfa euesperide Aigle. La seconda figura, accompagnata dall'iscrizione ΕΥΡΥΠΥΛ[ΟΣ], deve rappresentare il re libico che si slancia contro un avversario. Il gesto del re sembra essere stornato da due divinità che proteggono il guerriero. Costui, inerme, nonostante indossi petaso e lancia, non accenna a reagire, tanto da sembrare simbolicamente morto. Nel rilievo il Ferri ha ravvisato il riferimento alla saga degli Argonauti, con una variante del mito, per cui *Euripylos* assale gli Argonauti e ne uccide uno. D'altro canto, lo Stucchi si è mostrato di parere contrario. Ha innanzitutto provveduto ad una rilettura autoptica del testo, osservando che quello che il Ferri ed altri avevano interpretato come ΑΙΓΛΑΩΝΑ poteva leggersi solo come ΑΓΑΝΑ. La parola appariva come l'epiclesi di una divinità libica grecizzata. Allo stesso modo nelle altre figure sono ravvisate delle divinità locali. Ad Euripilo sono riconosciuti dei tratti che ne fanno una figura severa e minacciosa. S. FERRI, *Tracce del passaggio degli Argonauti a Bengasi*, «Historia», 1, 1927, pp. 66 ss.; E. GHILARZONI, *Rilievo policromo di Bengasi*, «Africa», 71, 1, 1927, pp. 101 ss.; S. FERRI, *Fenomeni ecologici della Cirenaica costiera nel II millennio a. C. Nuovi dati archeologici sugli Argonauti ad Euesperide*, «QAL», 8, 1976, pp. 11 ss.; STUCCHI, *Il giardino*, cit., pp. 23-4; ID., *Il Naiskos di "Lysanias"*, cit., p. 193 ss. Sui rinvenimenti ceramici nella località: M. VICKERS, D. W. J. GILL, *Archaic Greek Pottery from Euesperides*, «LibStud», 17, 1986, pp. 97 ss.

45. FERRI, *Tracce*, cit., pp. 66 ss.

greci colonizzatori. Euripilo, dunque, rappresenterebbe una divinità epiora, carica, nella memoria dei greci, di ostilità.

In tal senso, getta luce sul monumento ciò che in uno scolio a Pindaro⁴⁶ si dice a proposito della battaglia di Irasa⁴⁷. Sotto Batto II, che regnò almeno fino alla data della battaglia, il 570 a.C., pare si verificasse un violento scontro fra il re dei Libi Giligami⁴⁸ Adricane, appoggiato dall'Egiziano Apries, e i Cirenei. Secondo uno scoliasta delle Pitiche, il luogo della battaglia sarebbe da porsi *vicino al lago Tritonide*. È giusto osservare che questa collocazione del lago, ad est di Cirene, si scontra con le tradizioni precedenti, che abbiamo già illustrato. Inoltre, in questo senso, lo scolio può fornire un esempio delle *trasmigrationes* dei luoghi mitici, così frequenti nell'antichità. Sembra però ancora più degno di nota che lo scoliasta abbia attinto ad una tradizione in cui il lago Tritonide è situato nell'epicentro di reminiscenze di scontri e ostilità fra Greci e Libici⁴⁹. Insomma, sulle rive di *questo* lago Tritonide, l'immagine di un *Euripylos* ostile all'Argonauta sembra assumere tratti più chiari.

Per altri versi, sembra utile valutare quanto proviene da Timeo⁵⁰. Lo storico di Taormina dava una sua versione del mito⁵¹, raccolta da Diodoro Siculo nel IV libro della *Biblioteca Storica*⁵². Secondo la sua versione, gli Argonauti, dopo essersi recati nel Ponto, sarebbero tornati indietro risalendo il Tanais, per poi trascinare la nave sino ad un altro fiume da cui sarebbero giunti nel Mediterraneo. Si tratta di un percorso dal Ponto fino alle propaggini settentrionali dell'ecumene⁵³. A prova del loro passaggio

46. *Schol. ad Pind. Pith.* IX, 181-2.

47. Sulla battaglia di Irasa cfr. HDT. II, 161, 4; IV, 169; DIOD. I, 68. La cronologia è determinata da fonti egiziane. Pubblicazione della foto di una lamina aurea, dove sarebbe riprodotta la battaglia, e relativa bibliografia in D. WHITE, *Demeter Libyssa, her Cyrenean Cult in Light of the Recent Excavations*, «QAL», 12, 1988, p. 76, nota 45.

48. Sulla tribù, menzionata da Erodoto (HDT. IV, 169) e poi scomparsa dalla tradizione letteraria per riemergere negli *Ethnikà* di Stefano di Bisanzio, cfr. J. DESANGES, *Catalogue des tribus africaines de l'Antiquité Classique a l'Ovest du Nil*, Dakar 1962, p. 163; FADEL ALI MOHAMED, J. REYNOLDS, *New Discoveries from the Land of Giligamae*, in *L'Africa romana XII*, Sassari 1998, pp. 135 ss.

49. Su questo punto cfr. ALI MOHAMED, REYNOLDS, *New Discoveries*, cit., p. 136, nota 6.

50. Su Timeo: L. LAQUEUR, s.v. *Timaïos*, RE VI A, 1936, coll. 1076 ss.; e da ultimo R. VATTUONE, *Sapienza d'Occidente. Il pensiero storico di Timeo di Tauromenio*, Bologna 1991.

51. *FGrHist* 566 F 85.

52. DIOD. IV, 56, 3 Per uno studio del rapporto di Diodoro con la Libia si rimanda a FR. CHAMOUX, *Diodore de Sicilie et la Libye*, «QAL», 12, 1987, pp. 57 ss.; E. GALVAGNO, *Diodoro la Libye e la vite*, in *L'Africa romana XII*, Sassari 1998, pp. 223 ss.

53. Cf. *supra*, nota 8.

sarebbe addotto il culto di Castore e Polluce, diffuso fra le popolazioni celtiche stanziate sulle sponde dell'Oceano. Arrivati nel Mediterraneo, dopo aver navigato il Tirreno, gli eroi sarebbero stati sospinti dai venti fino alle Sirti. Là, avendo appreso da Tritone il modo di tornare in mare aperto, avrebbero donato al dio un tripode iscritto con lettere antiche, rimasto, fino ai tempi di Timeo, presso le popolazioni Euesperiti.

Il racconto timaico, come si è visto, fonda una tradizione che vuole il passaggio degli Argonauti a nord e ad occidente⁵⁴. Nell'episodio libico, collocato presso le Sirti⁵⁵, spicca un tripode, ornato da una iscrizione arcaica. Questo particolare epigrafico, assente in Erodoto, pone un problema. Si potrebbe ipotizzare che si tratti di una invenzione, finalizzata ad arricchire il racconto erodoteo. D'altra parte, però, l'interesse dello storico per l'Occidente, l'origine siceliota e i contatti del mondo siceliota con Cartagine, ma anche il carattere erudito e libresco dell'opera timaica, lasciano supporre la confluenza di una tradizione locale, alternativa o complementare allo stesso Erodoto⁵⁶.

Inoltre il testo timaico, nel punto dove costituisce a prova del passaggio degli Argonauti il culto dei Dioscuri, offre l'occasione di proporre un nuovo problema. F. Béjaoui ha osservato che in epoca cristiana nel territorio dell'Africa del Nord risultano assai diffusi dei piatti dipinti con gli Apostoli⁵⁷; i moduli iconografici alla base della loro rappresentazione sono i medesimi dei due Dioscuri. Come ben si sa, spesso culti cristiani si sono sviluppati sul sostrato di culti pagani, in particolare di quelli popolari. Non insisteremo su questo punto, visto che lo studio del fenomeno può forse essere meglio vagliato nel quadro di una indagine agiografica, ma ci sembra che dal dato si possa almeno dedurre l'esistenza del culto dei due Argonauti in terra libica. A surrogare questa ipotesi resta la noti-

54. Sull'interesse di Timeo per l'Occidente: A. MOMIGLIANO, *Atene nel III secolo a.C. e la scoperta di Roma nelle Storie di Timeo di Tauromenio*, in ID., *La storiografia*, cit., pp. 238 ss.

55. La regione era venuta alla ribalta della vita politica ateniese a causa dell'impresa di Ofella e di Agatocle contro i Cartaginesi. Ofella era legato ad Atene perché aveva contratto matrimonio con Eutidice figlia di Milziade. All'impresa presero parte mercenari Ateniesi. Sulle vicende: C. RAVAZZOLO, *Ofella, Atene e l'avventura libica*, «Hesperia», 7, 1996, pp. 121 ss.

56. È ben noto che dietro la critica di prestare fede più all'udito che alla vista, mossa da Polibio a Timeo (POLYB. XII, 27), si intravede il carattere erudito di molte pagine timaiche. Si sa, peraltro, che lo storico andava spesso in cerca di libri utili a raccogliere notizie locali. Cfr. MOMIGLIANO, *Atene*, cit., p. 244 e nota 15.

57. Cfr. F. BEJAOU, *Le Dioscures, les Apôtres, et Lazare sur des plats en céramique africaine*, «AntAfr», 21, 1985, pp. 173-77.

zia del culto di un altro Argonauta. Secondo l'*Alessandra* di Licofrone, Mopso, ucciso in terra libica dal morso di un serpente, sarebbe stato sepolto presso Ausigda, localizzata nel territorio dell'odierna Gars Disa, a 60 km ad est di Tolemaide. Come sembra chiaro, anche questa tradizione ha una origine locale, forse legata a Mopso, figlio di una divinità venerata dai Pigmei⁵⁸. Non si può parlare, dunque, di una vera e propria tradizione Cirenea, se non successivamente, quando, come riporta Clemente Alessandrino negli *Stromata*, veniva istituito un legame fra Mopso e Batto, che dall'Argonauta avrebbe appreso le arti mantiche⁵⁹.

Questi elementi costituiscono, come si è visto, indizi della presenza di una vulgata fiorita sopra tradizioni locali.

D'altro canto, si può mettere in luce un ulteriore aspetto, prendendo spunto ancora dalla fonte erodotea. È infatti ben chiaro, che, nel trattare il mito, Erodoto vuole fare "archeologia". Il suo fine è dimostrare l'esistenza di rapporti fra il mondo libico e quello epico greco. Inoltre, come sembra, il mito è formulato con un rovesciamento della sua funzione precipua: Giasone che arriva in *Libye* sembra fornire l'eziologia della scarsa colonizzazione greca della regione. Un'eziologia vista al contrario, che, forse *ironicamente*, richiama le vicissitudini dell'impresa di Dorieo in *Libye*⁶⁰.

La scelta erodotea di focalizzare su Giasone, e non su Eufemo⁶¹, come voleva la *vulgata* Cirenaica, sembra, in questo senso, eloquente. Giasone, infatti, privato del trono dallo zio paterno Pelia, si recava in Colchide a rapire il vello d'oro per superare la prova che lo avrebbe riammesso al potere.

Allo stesso modo, Dorieo⁶² veniva escluso per ragioni di successione

58. *Ov.*, *Met.*, VI, 90-2.

59. Per la morte di Mopso: APOLL. RHOD. I, 79-81; IV, 1502-36; SENEC., *Med.*, 652-25; HYGIN., *Fab.* XIV, 29. Per la notizia di Licofrone: *Alex.*, 877-86. Per Clemente Alessandrino: *Stromat. Libri*, I, 144. Per la ricognizione delle fonti: G. KRUSE, *Mopsos*, RE XVI, I, München 1933, coll. 241 ss. Per la localizzazione del sito: STUCCHI, *Aspetti*, cit., p. 344.

60. Dello stesso parere: HOW, WELLS, *A Commentary*, cit., p. 360; CORCELLA, MEDAGLIA, *Erodoto*, cit., p. 366; L. BRACCESI, *L'enigma dorieo*, Roma, 1999, p. 71.

61. Si è osservato che la riduzione del ruolo di Eufemo operata da Erodoto nelle vicende mitiche trova una ragione nel fatto che lo storico scrisse dopo la caduta dei Battadi. Vannicelli parla di una «appropriazione spartana» del mito. Cfr. P. VANNICELLI, *Gli Egidi e le relazioni fra Sparta e Cirene in età arcaica*, «QUCC», 41, 1992, pp. 55 ss.

62. *HDT.* V, 41 ss. Su Dorieo: B. NIESE, s.v. *Dorieus*, RE 5, 2, 1905, coll. 1558-60; V. COSTANZI, *La Spedizione di Dorieo*, RFIC 29, 1911, pp. 353-9; L. PARETI, *Dorieo, Pentatlo ed Eracle*, «Studi Siciliani ed Italoti», Firenze 1920, pp. 1-27; A. SCHENK V. STAUFFENBERG, *Dorieus*, «Historia», 9, 1960, pp. 181-215; V. MERANTE, *Sulla cronologia di Dorieo e su alcuni problemi connessi*, «Historia», 19, 1970, pp. 274 ss.

dal trono e si trovava in una posizione di inferiorità rispetto al fratellastro asceso al trono. Pertanto, si allontanava da Sparta. Così come Giasone, Dorieo, partito senza consultare l'oracolo, arrivava in *Libye*, presso il lago Tritonide, negli stessi luoghi ai quali era approdata la nave Argo⁶³. Nella regione era impegnato in un esperimento coloniale durato tre anni, che, come è noto, sortiva un esito fallimentare. I Greci, infatti, venivano infine sconfitti e scacciati da Libi e Cartaginesi.

Il rapporto fra queste due figure sembra prestarsi ad una lettura articolata. Ad un livello l'interruzione del viaggio rituale di Giasone prefigura l'errore di Dorieo che, ignaro dei responsi, si reca in una terra dove, per riottenere il potere regale, dovrà superare una prova. Il senso della prova di Dorieo è però legato a condizioni politiche, piuttosto che rituali. Il viaggio a Delfi, infatti, rappresenta una tappa d'obbligo anche per una ragione pratica, visto che il santuario della Focide costituisce il luogo privilegiato per raccogliere informazioni sul mondo coloniale⁶⁴. Se Dorieo si fosse recato al santuario, avrebbe forse scoperto che la sua impresa si scontrava con gli ormai consolidati equilibri di potere del Mediterraneo occidentale⁶⁵, ostile a nuove azioni coloniali⁶⁶.

Così il secondo esperimento ecistico condotto dal principe fu più saggiamente preceduto dalla consultazione dell'oracolo pitico. Il responso lo obbligò a recarsi in Sicilia per fondarvi Eraclea. Nonostante la missione sortisse un esito favorevole, successivamente la colonia venne presa dai Cartaginesi, dopo uno scontro in cui il principe perse tragicamente la vita. Nella versione sibarita, ripresa da Erodoto, la ragione di questo crollo sarebbe dovuta alla disobbedienza del principe all'oracolo delfico. Questa volta, infatti, egli, pur avendo ottemperato alle disposizioni dell'oracolo, non si sarebbe recato direttamente in Sicilia. Per aiutare i

63. HDT. IV, 175.

64. Da ultimo P. FAURE, *La vita quotidiana nelle colonie greche*, Milano 1995, pp. 18-9.

65. Il viaggio a Delfi avrebbe forse dischiuso a Dorieo la conoscenza degli equilibri così difficili, turbati, come di recente si è notato, dalla spedizione di Cambise contro l'Egitto del 525 a.C., che mutò le sorti della politica del Mediterraneo orientale fino alla Cirenaica. Cfr. R. GANCI, *La spedizione di Dorieo in Libia*, «Hesperia», 5, 1995, pp. 223 ss.

66. Cfr. E. GALVAGNO, *I Greci e il "miraggio" sardo*, in *Da Olbia ad Olbia*, I, Sassari 1994, p. 154. Come si è notato, in uno stesso contesto si possono collocare l'impresa degli Cnidi, che sotto la guida di Pentatlo cercano di fondare una colonia nel settore occidentale della Sicilia, e sconfitti si installano a Lipari, e quella dei Geloi, che trovano grandi difficoltà ad installare una colonia presso *Akragas*. Entrambe le vicende testimoniano la difficoltà delle spedizioni coloniali ad inserirsi nel Mediterraneo occidentale. Per l'impresa di Pentatlo: V. MERANTE, *Pentatlo e la fondazione di Lipari*, «Kokalos», XIII, 1967, pp. 88 ss.; per *Akragas*: S. BIANCHETTI, *Falaride e Pseudofalaride*, Firenze 1987, pp. 69-71.

Crotoniati impegnati nello scontro con i Sibariti, si sarebbe fermato in Italia. Come emerge dalla ricostruzione dei fatti⁶⁷, la missione di Dorieo è quella di lottare contro i Cartaginesi, sia in *Libye* che in Sicilia. L'essersi impegnato in una guerra fra Greci costituisce così l'errore che pagherà per aver tradito il suo impegno contro il βάρβαρος. Ad un ulteriore livello, dunque, la figura di Dorieo si riallaccia al mito giasonico. L'impresa di Giasone, di fatto, rappresenta uno dei primi eventi mitici che, secondo Erodoto, prefigurano lo scontro fra Greci e barbari⁶⁸.

Sembra, dunque, di poter riscontrare nell'accostamento dell'impresa di Dorieo al mito degli Argonauti un forte significato politico, da leggersi quasi certamente in chiave anticartaginese.

In questo senso è utile rivalutare un dato onomastico. I nomi Δωρίεος e Ἰάσων si possono leggere in una struttura sepolcrale ipogea situata in Cirenaica nella parte occidentale del wadi Bel Ghadir⁶⁹. La datazione del complesso riporta all'età ellenistica. I due nomi si trovano iscritti nelle pareti di un'area distinta del sepolcro, e ciò lascia intendere la loro appartenenza ad una medesima famiglia. Si può dunque pensare che essi si susseguissero nelle generazioni, forse a sottolineare un'orgogliosa coscienza del legame ideologico con le due figure. L'appropriazione del mito e della storia e la loro rielaborazione, anche se non è possibile delucidare il preciso contesto politico in cui essa si colloca, costituirebbero così un suggestivo esempio di una loro politicizzazione.

Volgendo alla conclusione di questa breve nota, ci sembra utile riprendere le fila del nostro discorso sul passaggio in *Libye* degli Argonauti, per definire i due volti che l'episodio assume nel poema di Apollonio. Da una parte esso raccoglie una preziosa tradizione *ex libris*, da ricollegarsi alla più insigne cultura letteraria greca, costituita da Esiodo, Ecateo, Pindaro ed Antimaco. Un tributo, si potrebbe dire, del poeta di Rodi alla vocazio-

67. Cfr. Per questo aspetto in particolare: G. MADDOLI, *Il V e IV secolo, Storia della Sicilia*, II, Napoli 1979, p. 29; ID., *Gelone, Sparta e la liberazione degli empori*, in *Studi in onore di P. E. Arias*, Pisa 1979 pp. 245 ss; TROTTA, *Lasciare la madrepatria*, cit., p. 65; L. BRACCESI, *Gelone, Dorieo e la guerra per gli emporia*, «Hesperia», 9, 1998, pp. 33 ss.; E. GALVAGNO, *Il logos erodoteo su Gelone e la cosiddetta prima guerra punica*, in ID., *Politica ed economia nella Sicilia greca*, Roma 2000, cap. 1.

68. HDT. I, 1 ss. Il riferimento si legge nelle pagine di apertura dell'opera, nel breve profilo di storia mitica che Erodoto pone prima della vera e propria *historie*. Seguendo il filo logico dei contrasti fra Greci e Barbari, i più antichi episodi della vicenda sono ravvisati nel ratto di Elena, Europa e Io, nonché di Medea.

69. Precise indicazioni in S. FARAG, J. REYNOLDS, *Inscriptions from two Hellenistic Tombs in Cyrene*, «LibAnt», XV-XVI, 1978-9, pp. 231-37; F. ALI MOHAMED, J. REYNOLDS, *Inscriptions from the Cemetery at Kana*, «LibAnt», n.s. I, 1995, pp. 73-9.

ne erudita della poesia ellenistica. Resta da spiegare però l'altra dimensione del mito. L'unione della Cirenaica all'Egitto non poteva che attualizzare un consolidato uso della tradizione, legata a fonti locali e soggetta, con Erodoto e forse in ambito aristocratico, ad una lettura politica. Lo spirito universalistico della cultura Alessandrina, tra i suoi numerosi risvolti, non doveva disdegnare la traduzione della mitografia locale. La mera motivazione politica, con l'occasione delle nozze regali fra Tolomeo e Berenice, dovette forse fondersi in un complesso di ragioni che facevano della tradizione del passaggio in *Libye* un mito greco, ma anche africano.





Gabriella Ottone
Problemi relativi alla conoscenza
della topografia nord-africana
nel Περί Λιβύης di Mnasea

In un passo della *Naturalis Historia*¹ Plinio nominava un certo Mnasea, includendolo nel novero degli scrittori greci che, contro ogni verosimiglianza, avrebbero variamente favoleggiato sull'origine e sulla natura dell'ambra². È molto probabile che si riferisse allo scrittore³ originario di Patara in Licia⁴, ricordato dalla *Suda*⁵ come discepolo di Eratostene e quindi vissuto tra la fine del terzo e il secondo secolo a.C. Dei suoi due contributi letterari, pervenuti soltanto in frammenti⁶, quello noto con il titolo di Περίπλους⁷ o Περιηγήσεις⁸ consisteva presumibilmente in una raccolta di *mythoi* e *thaumasias* disposti in successione geografica; tuttavia, più che di un unico lavoro a carattere periegetico, doveva trattarsi di tre opere distinte e autonome, ciascuna dedicata a uno dei tre continenti conosciuti, con un proprio titolo e una propria suddivisione interna in li-

1. XXXVII, 38.

2. Alla trattazione sull'ambra Plinio riserva un'ampiezza insolita, dedicandole i paragrafi 30-51 del trentasettesimo libro. Nei capitoli 42-46 Plinio contrappone alle storie inattendibili e favolose di poeti e cosiddetti "scienziati" le proprie convinzioni circa la vera origine dell'ambra. Sulle fonti utilizzate dallo scrittore, cfr. A. GRILLI, *La documentazione sulla provenienza dell'ambra in Plinio*, «Acme», xxxvi, 1983, pp. 5-17; J. F. HEALY, *Pliny the Elder on Science and Technology*, Oxford 1999, pp. 250-3.

3. Su Mnasea, cfr. K. MÜLLER, in *FHG* III, p. 149; R. LAQUEUR, s.v. *Mnaseas (ὁ)*, *RE* xv/2, 1932, col. 2250.

4. Per lungo tempo c'è stata incertezza nell'individuare la patria di Mnasea, poiché i codici che recano i frammenti della sua opera in taluni casi divergono e riportano ora l'etnico Πατρεύς ora Παταρεύς. Oggi il dubbio se lo scrittore fosse originario di Patre in Acaia o di Patara in Licia non sussiste più, dal momento che un papiro di Ossirinco pubblicato nel 1911 (*P Oxy* XIII, 1611, fr. 2, col. 1, ll. 127-128 = F 51 Mette), nel riportare una citazione dal Περί χρησμών, reca la lezione *Mva[σέας ὁ] Παταρ[εύς]*.

5. S.v. Ἐρατοσθένης [E 2898 Adler]. Per attestazioni di altri scrittori di nome Mnasea, cfr. MÜLLER, in *FHG* III, p. 149.

6. I frammenti di Mnasea sono raccolti in *FHG* III, pp. 149-58.

7. *FF* 6, 43. L'altra opera conosciuta di Mnasea, invece, è tramandata con il titolo di Περί χρησμών: *FHG* III, pp. 157-58; F 51 Mette. Cfr. *FGHist* III B, p. 300.

8. F 13.

bri⁹, che però, insieme alle altre, poteva anche essere considerata come una sezione di un unico periplo.

Plinio riferiva una notizia che doveva risalire al Περὶ Λιβύης¹⁰, secondo la quale Mnasea avrebbe collocato la genesi dell'ambra in Africa, e precisamente all'interno di un lago da cui un fiume denominato Crathis defluiva nell'Oceano, presso una località chiamata Sicione:

Mnaseas Africae locum Sicyonem appellat et Crathin amnem in oceanum effluentem e lacu, in quo aves, quas meleagridas et penelopas vocat, vivere; ibi nasci (electrum) ratione eadem qua supra dictum est.

Purtroppo una località africana con lo stesso nome della ben nota città dell'Argolide non è altrimenti attestata¹¹. Benché anche dell'esistenza, in Africa, di un fiume chiamato Crathis non si abbiano altre notizie, è tuttavia molto probabile che esso debba essere identificato con il Κράβις segnalato dal *Periplo* dello Pseudo Scilace¹² nell'ambito della descrizione della costa africana oltre le Colonne d'Ercole; del resto, una confusione di natura paleografica tra *beta* e *theta* nella trasmissione manoscritta o nella lettura del termine può facilmente giustificare un passaggio dalla forma Κράβις a Κράθις (traslitterata in Crathis da Plinio).

Secondo il compilatore del *Periplo*, il Κράβις scorreva a sud della città fenicia di Lixos, e gli studiosi moderni¹³ sono generalmente concordi nell'identificarlo con l'odierno Sebou, in Marocco, che sfocia nell'Atlantico presso Kénitra¹⁴. Tale identificazione però può risultare problemati-

9. Vengono infatti citati singoli libri tratti dall'Εὐρώπη (ο Περὶ Εὐρώπης ο Εὐρωπιακά: FF 1, 2, 7, 11, 12, 14, 15, 16, 17, 19, 25 b; F 25 bis Mette), altri dal Περὶ Ἀσίας (FF 26, 32) e dal Περὶ Λιβύης (F 40).

10. *FHG* III, p. 156, F 41. Nonostante non sia citato espressamente il titolo dell'opera, al Περὶ Λιβύης devono essere ascritti, per ragioni di ordine contenutistico, oltre al frammento in questione (F 41) e a quello trattato oltre (F 38), anche i FF 39-40.

11. Cfr. H. DESSAU, s.v. *Sicyon* (2), *RE* II A/2, 1923, col. 2207.

12. § 112 = *GGM* I 93.

13. Ch. TISSOT, *Recherches sur la géographie comparée de la Maurétanie Tingitane, in Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres*, 1^{re} série, XI, Paris 1877, p. 89; MÜLLER, in *GGM* I 91; S. GSELL, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, II, Paris 1927, p. 176; J. DESANGES, *Recherches sur l'activité des Méditerranéens aux confins de l'Afrique (VI^e siècle avant J.-C. - IV^e siècle après J.-C.)*, Coll. EFR 38, Paris 1978, p. 114; L. PERETTI, *Il Periplo di Scilace. Studi sul primo portolano del Mediterraneo*, Pisa 1979, p. 396, nota 427.

14. R. Rebuffat (in J. P. CALLU, J.-P. MOREL, R. REBUFFAT, G. HALLIER, *Thamusida 1*, Paris 1965, p. 58) ha tuttavia ipotizzato che il Κράβις sia da identificare, anziché con il Sebou, con l'emissario della Merja Zerga, situata a 40 km a sud del fiume Lixos, oggi Oued Loukkos. Pare tuttavia improbabile che lo Pseudo Scilace abbia menzionato un emissario così piccolo, tralasciando di citare un fiume importante come il Sebou.

ca, se confrontata con la notizia che descriveva il Crathis come avente origine da un lago, perché il Sebou non è emissario di alcun lago o palude, anzi si distingue nettamente dalle *merjas* circostanti¹⁵. Non fa difficoltà, invece, il fatto che Plinio in altri luoghi dell'opera chiamasse il fiume con il nome di *Sububus*¹⁶ o *Sububa*¹⁷: l'uso di fonti eterogenee può rendere ragione di tale apparente discordanza.

Per quanto riguarda invece il lago, è possibile identificarlo sulla base di alcune indicazioni ricavabili indirettamente dallo stesso Plinio: costui infatti ne parlava immediatamente dopo avere nominato il lago Cefiside, che, secondo un certo «Asaruba»¹⁸, era noto agli indigeni con il nome di Elettro e si sarebbe trovato *iuxta Atlanticum mare*; in esso si sarebbe verificato un processo di produzione dell'ambra analogo a quello descritto da Mnasea¹⁹:

*Asarubas tradit iuxta Atlanticum mare esse lacum Cephisida, quem Mauri vocent Electrum; hunc sole excalcifatum e limo reddere electrum fluitans*²⁰.

Questa testimonianza depone a favore dell'ipotesi che i due laghi debbano essere identificati²¹, nonostante Plinio, affiancando informazioni at-

15. Non bisogna dimenticare, però, che il Sebou ha scavato i suoi meandri all'interno di un argine argilloso formato dalle proprie esondazioni: cfr. J. CELERIER, *Les 'merjas' de la plaine du Sebou*, «Hespéris», II, 1922, pp. 132-133. In generale, sulla zona attraversata dal Sebou, cfr. R. THOUVENOT, *La côte atlantique de la Libye d'après le géographe Ptolémée* (11^e s. ap. J.C.), in *Hommage à la mémoire de Jérôme Carcopino*, Paris 1977, pp. 267-75; J. DESANGES, *Quelques observations sur l'Ouest africain chez Ptolémée*, in *2000 ans d'histoire africaine. Le sol, la parole, l'écrit. Melanges R. Mauny*, Paris 1981, pp. 395-400 (ora in J. DESANGES, *Toujours Afrique apporte fait nouveau. Scripta Minora*, ed. par M. REDDÉ, Paris 1999, pp. 145-50; R. REBUFFAT, *Recherches sur le bassin de Sebou [Maroc]*, II: *Le Périphe d'Hannon*, «BAM», XVI, 1985, pp. 257-84 (con preciso riferimento al frammento di Mnasea a p. 269).

16. *nat.* V, 5.

17. *nat.* V, 9.

18. È molto probabile che il nome *Asarubas* in Plinio sia un'errata trascrizione di Ἀσδρῦβας/*Asdrubas*: cfr. F. BÜCHELER, *Zwei Gewäbrsmänner des Plinius*, «RhM», XL, 1885, p. 307. In ogni caso lo scrittore di nome Asdrubale è altrimenti sconosciuto e certamente Plinio lo cita di seconda mano, giacché i codici della *Naturalis Historia* sono concordi nella lezione *Asarubas*: cfr. A. GRILLI, rec. a A. PERETTI, *Il Periplo di Scilace*, «Paideia», XXXVIII, 1983, p. 293.

19. Si ricordi che nel citare Mnasea, subito dopo aver riportato la testimonianza relativa ad «Asaruba», Plinio precisava che l'ambra avrebbe avuto origine *ratione eadem qua supra dictum est*, nel modo, cioè, descritto da «Asaruba».

20. *nat.* XXXVII, 37: da *Asarubas/Asdrubas*, *FGrHist* 764 F 3.

21. Invece Desanges (*Recherches*, cit., p. 112), con argomentazioni non del tutto convincenti, ritiene priva di fondamento e quindi inattendibile la testimonianza di «Asaru-

tinte forse a fonti differenti, non rimarcasse particolarmente la coincidenza dei dati.

Tale identità è ulteriormente confermata dalla notizia riportata ancora una volta dallo Pseudo Scilace²², secondo la quale in corrispondenza del golfo di Κώτης si trovava il lago Κηφησιύς in cui vivevano le meleagridi, uccelli non reperibili in nessun altro luogo²³. La presenza di tali volatili, una sorta di galline faraone dal piumaggio variopinto²⁴, oltre a trovare preciso riscontro in quanto Mnasea riferiva, implicava indirettamente l'esistenza di elettro all'interno del lago: era infatti diffusa la credenza che questa sostanza si originasse dalle lacrime delle meleagridi in pianto per la morte di Meleagro²⁵.

ba», che a suo avviso sarebbe stata in qualche modo influenzata dal mito del Giardino delle Esperidi.

22. § 112 = GGM I 93.

23. Tuttavia, secondo Esichio, Fozio e il lessico *Suda* (s.vv. μελεαγρίδες e ἀτταγῆς), alcuni uccelli di questo tipo si sarebbero trovati anche ad Atene, sull'Acropoli, e nelle paludi di Maratona, dove erano conosciuti con il nome di ἀτταγαί: cfr. AR., *Av.* 246-247; *Schol. AR. Av.* 249 [Köster, p. 1135]. Strabone invece le localizza ora (v, 1, 9) nei pressi del fiume Eridano, ora (xvi, 4, 5) in un'isola del Mar Rosso, seguito, per quest'ultima localizzazione, anche da Diodoro Siculo (iii, 39, 2). Pausania (x, 32, 16) parla di meleagridi come vittime sacrificali nelle festività in onore di Iside a Tithora, nella Focide, mentre Menodoto di Samo (*FGrHist* 541 F 2) e Clito di Mileto (*FGrHist* 490 F 1), entrambi citati da Ate-neo (xiv, 70), testimoniano la presenza di tali uccelli a Lero (cfr. AEL., *NA v*, 27: da Istro il Callimacheo, *FGrHist* 334 F 60).

24. Sulle caratteristiche delle meleagridi e sulle fonti antiche che trattano di questi uccelli, cfr. W. D'ARCY THOMPSON, *A Glossary of Greek Birds*, s.v. Μελεαγρίς, London-Oxford 1936, pp. 197-200; G. ARRIGONI, *Le Meleagridi in Antonino Liberale e Nicandro*, «Acme», xxii, 1972, pp. 17-28; J. POLLARD, *Birds in Greek Life and Myth*, London 1977, pp. 94, 162-3; F. CAPPONI, *Ornithologia Latina*, Genova 1979, pp. 258-9, 322; cfr. J. ANDRÉ, *Les noms d'oiseaux en latin*, Paris 1967, p. 100 (*Numida meleagris meleagris*). Sulle penelopi, altro tipo di volatili citato sempre in questo frammento di Mnasea, cfr. D'ARCY THOMPSON, *A Glossary*, cit., s.v. Πηνέλοψ, p. 249; POLLARD, *Birds*, cit., p. 66; CAPPONI, *Ornithologia*, cit., pp. 394-5. In generale, sulle specie ornitologiche africane, cfr. GSELL, *Histoire*, cit., I, Paris 1913, pp. 128-30.

25. PLIN., *nat.* xxxvii, 40: da Sofocle, F 830a Radt. Secondo una diffusa leggenda, le sorelle di Meleagro sarebbero state trasformate negli uccelli che appunto venivano denominati "meleagridi": cfr., oltre a Sofocle, Eliano (*NA* iv, 42), Ovidio (*Met.* viii, 542-6), Marziale (*Spect.* iii, 58, 15), Stazio (*Theb.* iv, 102-4), Pseudo Apollodoro (*Bibl.* I, 72-73), Igi-no (*Fab.* clxxiv), Antonino Liberale (*Met.* ii, 6) e Lattanzio (*Div. Inst.* viii, 4). Sulla connessione tra le meleagridi e l'ambra, cfr. A. MASTROCINQUE, *L'ambra e l'Eridano (Studi sulla letteratura e sul commercio dell'ambra in età preromana)*, Este 1991, pp. 30-32. Secondo altre versioni del mito, l'ambra avrebbe avuto origine dalle lacrime delle Eliadi, sorelle di Fetonte: cfr. MASTROCINQUE, *L'ambra*, cit., pp. 22-6, 30, 32, 35-6, 51-3. Per la connessione della saga delle Meleagridi con quella delle Eliadi, cfr. ARRIGONI, *Le Meleagridi*, cit., p. 26, nota 49.

È poi interessante notare che il golfo di Κώτης era ricordato anche da Strabone²⁶, che invero con il nome di Κώτεις (al plurale) chiamava il promontorio corrispondente²⁷, designandolo come «la punta estrema della Mauretania verso occidente»; in particolare, Strabone precisava che a sud della città di Lixos e del promontorio Κώτεις si trovava il golfo Ἐμπορικόν, golfo che Tolemeo²⁸ menzionava proprio dopo il fiume Σούβουρ, idronimo che, usato in alternativa alla forma Σουβος²⁹, indicava proprio il Sebou. Lo stesso Plinio³⁰ ricordava, dopo Lixos, il *sinum Sagigi*³¹, che doveva essere la resa latina del nome fenicio dell'Ἐμπορικόν κόλπος, visto che il termine fenicio *sacharut* corrisponde al greco ἔμπορία³². Si può allora forse azzardare l'ipotesi che la parola fenicia *sacharun* sia stata trasformata in Σικυών da Mnasea, fuorviato forse, oltre che dall'assonanza del nome, anche dalla presenza delle meleagridi in zona, che potevano richiamare alla mente il culto di Meleagro nell'argolica Sicione³³.

26. XVII, 3, 2.

27. In realtà le fonti con il nome di Κώτης/Κώτεις di solito designano il promontorio, chiamato anche Ἀμπελουσία dai Greci, che corrisponde all'odierno Capo Sparte: cfr. MELA, I, 25; II, 96; III, 107; PLIN., *nat.* V, 2. Cfr. M. BESNIER, s.v. *Ampelusia Prom.*, *Lexique de Géographie Ancienne*, Paris 1914, p. 44; DESANGES, *Recherches*, cit., pp. III e II7; ID., *Pline l'Ancien, Histoire naturelle, livre V, 1-46. L'Afrique du Nord*, Paris 1980, comm. a § 2, p. 81. Nel *Periplo* dello Pseudo Scilace il promontorio ha ceduto il nome al golfo contiguo. Per fenomeni analoghi di trasferimento di nomi, cfr. PERETTI, *Il Periplo*, cit., pp. 397-8.

28. *Geog.* IV, 1, 2.

29. *Geog.* IV, 6, 2. Cfr. THOUVENOT, *La côte atlantique*, cit., pp. 270-2; DESANGES, *Quelques observations*, cit., pp. 396-7 (= ID., *Toujours Afrique*, cit., pp. 146-7).

30. *nat.* V, 1.

31. Nel menzionare il «*sinus qui vocetur Sagigi*» Plinio riportava una notizia dichiaratamente attinta al *Periplo* di Polibio: vd. R. THOUVENOT, *Le témoignage de Pline sur le Périplo africain de Polybe (V, 1, 8-II)*, «REG», XXXIV, 1956, pp. 88-91; DESANGES, *Recherches*, cit., pp. 134, 137. Secondo alcuni studiosi, tuttavia, la notizia risaliva ad Agrippa, nominato da Plinio poco prima: cfr. A. RIESE, in *GLM*, p. 5, nota ad Agrippa, F 25; K. MÜLLER, in *Claudii Ptolemaei Geographia* 1/2, Parisiis 1901, p. 575; PERETTI, *Il Periplo*, cit., p. 378, nota 411 e p. 393. Sulla problematica relativa alla citazione di Agrippa, cfr. P. PÉDECH, *Le voyage de Polybe en Afrique*, «REL», XXXIII, 1955, pp. 320-1 (il quale tuttavia la ritiene una glossa da espungere) e, più recentemente, S. BIANCHETTI, *L'Africa di Solino*, in *L'Africa romana IX*, Sassari 1992, pp. 803-4. Sulla questione dell'uso indiretto, da parte di Plinio, di fonti greche attraverso fonti intermedie latine cfr. ancora DESANGES, *Recherches*, cit., pp. 124-5, il quale ammette che Agrippa possa essere stato il tramite per la sua conoscenza del *Periplo* di Polibio.

32. Cfr. MÜLLER, in *GGM* I 92.

33. È improbabile invece che il toponimo di Sicione fosse attinto a quello della città argolica, la cui regione sarebbe stata attraversata da un fiume chiamato Cefiso, che, nel nome, avrebbe rievocato il lago Cefiside: la presenza di un fiume di nome Cefiso in Sicio-

Fuorviante è invece la notizia che Plinio riportava dopo la citazione di Mnasea, attingendola da uno scrittore di cose africane, Teomene³⁴, peraltro ignoto, secondo cui presso la Grande Sirte si sarebbero trovati il Giardino delle Esperidi e lo stagno Elettro, e dalle cime dei pioppi circostanti sarebbe caduta nel lago l'ambra, raccolta dalle vergini Esperidi:

Theomenes Syrtim iuxta magnam hortum Hesperidon esse et stagnum Electrum, ibi arbores populos, quarum et cacuminibus in stagnum cadat; colligi autem ab virginibus Hesperidum.

L'Elettro di cui avrebbe parlato Teomene, nonostante l'identità del nome, non può essere identificato con il medesimo lago di cui avrebbero trattato sia «Asaruba» sia Mnasea, almeno stando all'indicazione fornita da Teomene stesso, cioè che tale lago si trovava presso la Grande Sirte³⁵,

nia è attestata unicamente da Strabone (IX, 3, 16) e difficilmente una notizia ignota o ignorata da fonti geograficamente ben informate poté essere invece nota a Mnasea (o alla sua fonte) e ritenuta così importante da istituire un parallelismo con la città africana. Cfr. MÜLLER, in *Claudii Ptolemaei Geographia* 1/2, p. 575.

34. PLIN., *nat.* XXXVII, 38: da Teomene, *FGrHist* 764 F 2.

35. Una localizzazione dell'Elettro in una *sebkha* (laguna costiera) doveva apparire naturale; del resto, anche un altro lago, il famoso Tritonide che tanta importanza rivestiva nella tradizione mitica di Cirene, era stato collocato in questa zona. Sulla localizzazione presso Euesperide del lago Tritonide, cfr. J. P. THRIGE, *Res Cyrenensium a primordiis inde civitatis usque ad aetatem qua in provinciae formam a Romanis est redacta*, Hafniae 1828, pp. 78-9, rist. e trad. it. a cura di S. Ferri, Verbania 1940, pp. 62-3, il quale raccoglie tutti i dati. In particolare, per quanto concerne la testimonianza di Apollonio Rodio, si dubita se collocare la Τριτωνίς λίμνη all'estremo occidentale, cioè a ovest della Piccola Sirte (cfr. IV, 1398: ἡ ἄκρα ἐν Ἰταλίᾳ), oppure a oriente, in prossimità della Grande Sirte, come farebbe ipotizzare la menzione delle Esperidi eponime di Euesperide (IV, 1399), quella della ninfa Tritonide madre di Nasamone (IV, 1495) e l'apparizione di Tritone con le sembianze di Euripilo, mitico re di Cirene (IV, 1561: cfr. CALLIM., *Ap.* 95). A favore della seconda ipotesi milita l'itinerario seguito dagli Argonauti all'uscita del lago Tritonide (IV, 1573-1585), che E. DELAGE (*La géographie dans le Argonautiques d'Apollonios de Rhodes*, Bordeaux - Paris 1930, pp. 261-70; tav. IV, p. 269) giunge a identificare con la Piccola Sebka di Bengasi. Non si deve affatto pensare, come invece faceva Pareti (*Storia di Sparta arcaica* I, Firenze 1917, p. 243, nota 4), che Apollonio Rodio localizzasse in Egitto la palude Tritonide, soltanto sulla base dell'affermazione del poeta (IV, 260-9), secondo cui il Nilo anticamente era chiamato Tritone e Tebe definita Tritonide. Erodoto (IV, 178; 191), invece, collocava il lago nel territorio dei Maclui, nell'odierna Tunisia (in corrispondenza, forse, dell'attuale Chott el-Djerid), quindi nell'area della Piccola Sirte. Per il problema, cfr. anche A. HERRMANN, *Triton und die hellfarbigen Libyer*, «RhM», LXXXVI, 1937, pp. 67-93; F. CHAMOUX, *Cyrène sous la monarchie des Battiades*, BEFAR 177, Paris 1953, p. 83, nota 2 (il quale contesta le posizioni di Hermann); S. FERRI, *Fenomeni ecologici della Cirenaica costiera nel II millennio a.C. Nuovi dati archeologici su gli Argonauti a Euesperide*, «QAL»,

nelle vicinanze (o all'interno) del mitico Giardino delle Esperidi. Infatti la localizzazione del lago Elettro presso la Grande Sirte non concorda con la testimonianza dello Pseudo Scilace, giacché quest'ultimo collocava sia il lago Cefiside sia il fiume Crabis nell'estremo occidentale, al di là dello Stretto di Gibilterra, mentre conosceva una localizzazione del Giardino a oriente³⁶, in prossimità della costa occidentale della Cirenaica, dove lo ponevano anche Apollonio Rodio³⁷, Strabone³⁸, Tolomeo³⁹, Plinio⁴⁰ e Servio⁴¹.

Quindi se la testimonianza dello Pseudo Scilace può essere utile per identificare la zona in cui Mnasea poneva il fiume Crathis e il lago dell'ambra, dobbiamo tuttavia segnalare una difficoltà: lo Pseudo Scilace non collegava affatto tra loro il lago e il fiume, ma, al contrario, li citava come distanti l'uno dall'altro⁴²: infatti il lago Cefiside risultava situato nel golfo di Κώτης, cioè immediatamente a ridosso del promontorio⁴³, mentre il Crabis a sud di Lixos, dove si apriva il κόλπος μέγας citato dallo

VIII, 1976, pp. 11-7; F. VIAN, in *Apollonios de Rhodes. Argonautiques. Chant IV*, III, Paris 1981, pp. 57-64; E. LIVREA, *L'episodio libyco nel quarto libro delle 'Argonautiche' di Apollonio Rodio*, «QAL», XII, 1987, pp. 176-177, note 7 e 9; J. PEYRAS, P. TROUSSET, *Le lac Tritonis et les noms anciens du Chott-el-Jerid*, «AntAfr», XXIV, 1988, pp. 149-204; A. CORCELLA, in ERODOTO. *Le Storie. Libro IV. La Scizia e la Libia*, Milano 1993, p. 366, comm. a 178, 4-5. Quest'ultimo nega che Erodoto identificasse il lago con lo *Chott el-Djerid*, e fornisce ulteriori rimandi bibliografici. Infine, per le caratteristiche dell'«Età dell'Oro» associate al lago Tritonide, cfr. A. BALLABRIGA, *Le Soleil et le Tartare. L'image mythique du monde en Grèce archaïque*, Paris 1986, pp. 216-21.

36. § 108 = GGM I 84.

37. IV, 1394-1399. Cfr. CHAMOUX, *Cyrène*, cit., p. 280, nota 4.

38. XVII, 3, 20.

39. *Geog.* IV, 3, 6.

40. *nat.* V, 31; IX, 41. Altrove (*nat.* V, 3; IX, 63) Plinio colloca il Giardino delle Esperidi nei pressi della città di Lixos.

41. *Ad Aen.* IV, 483.

42. Desanges (*Recherches*, cit., p. 112) sembra propenso ad ascrivere a un errore dello Pseudo Scilace la separazione tra fiume e lago; poco oltre (p. 114) però ridimensiona l'attendibilità della testimonianza di Mnasea, sconsigliandone un'interpretazione *ad litteram*.

43. La localizzazione del lago Cefiside nella zona immediatamente a sud di Capo Sparte è confermata dalle ricerche di Tissot (*Recherches sur la géographie*, cit., p. 61) secondo il quale il lago deve essere identificato con il bacino paludoso dell'oued Tahadart e del suo affluente, l'oued Hachef. Condivide tale identificazione Desanges (*Recherches*, cit., p. 112). Müller invece (in *Claudii Ptolemaei Geographia* 1/2, p. 575) è propenso a identificare il lago con una *merja* situata a sud del Lixos, la Merja Ras ed-Doura, forse la stessa conosciuta da Eateo con il nome di Δούριζα (*FGrHist* I F 355 = F 371 Nenci), nonostante quest'ultima fosse dal geografo localizzata nei pressi del fiume Λίζα (Lixos), mentre in realtà essa ha inizio a una cinquantina di chilometri più a sud.

Pseudo Scilace⁴⁴, ossia quel golfo Ἐμπορικόν⁴⁵, all'interno del quale Mnasea avrebbe localizzato la città di Sicione.

Si arriva pertanto alla conclusione che le indicazioni ricavate da Mnasea si rivelano alquanto imprecise: il fiume e il lago non erano affatto connessi tra loro e una città di nome Sicione non esisteva⁴⁶. Ne consegue che il tentativo di definire con precisione l'ubicazione del fiume e del lago è destinato a restare vano, tanto più che la citazione di Mnasea da parte di Plinio è riconducibile a un contesto di polemica, da un punto di vista nazionalistico e prettamente romano, nei confronti della *vanitas Graecorum*⁴⁷. Anzi si può ipotizzare che, con l'intento di dimostrare che *non quidquid illi (scil. Graeci) prodidere mirandum*⁴⁸, Plinio abbia forse superficialmente sunteggiato il racconto di Mnasea, sempre che fosse stato egli stesso, e non già, prima di lui, la sua fonte, a riassumerne le notizie. Bis-

44. Sempre a § 112. A ragione il Peretti (*Il Periplus*, cit., pp. 391-8) esclude la possibilità che il κόλπος μέγας citato all'inizio del § 112 corrisponda al golfo di Κώτης citato poco oltre, in un passo che costituisce un'inserzione recenziore rispetto al nucleo antico, con notizie più complete e aggiornate rispetto al testo di Scilace e maggiormente attente anche al dato naturalistico. In particolare, l'inserzione si sarebbe verificata perché il revisore del § 112 del *Periplus* avrebbe ravvisato nel motivo del κόλπος μέγας e della λίμνη anonima l'aggancio per poter inserire nel testo di Scilace l'estratto da una fonte secondaria che pareva fornire al golfo e al lago, oltre che i nomi propri, anche informazioni più dettagliate sull'ambiente e sulla particolare flora e fauna. Ma nel fare ciò, pur non cambiando gli estremi del paragrafo precedente (Ἡρακλείους στήλαι - Ἐρμαία ἄκρα) il revisore del § 112 non si sarebbe avveduto del fatto che per la sua fonte gli Ἐρμαία ἄκρα corrispondevano a Κώτης - Capo Sparte, mentre con lo stesso nome Scilace conosceva un promontorio a sud di Lixos, oggi Sidi Haj Derbala. Invece F. Strenger (*Strabos Erdkunde von Libyen*, in W. SIEGLIN [hrsg.], *Quellen und Forschungen zur Alten Geschichte und Geographie*, 27, Berlin 1913, p. 64) identificava il κόλπος μέγας con il golfo di Κώτης e riteneva che il lago Cefiside si trovasse nel mezzo; anche Desanges (*Recherches*, cit., pp. 111-2) propende per la coincidenza dei due golfi, nonostante rilevi la difficoltà di considerare il golfo di Κώτης come un golfo di grandi dimensioni: di conseguenza il lago Cefiside si sarebbe trovato nei pressi della città di Ποντιών, nominata all'inizio del § 112.

45. Sulla corrispondenza tra il κόλπος μέγας citato al § 112 del *Periplus* dello Pseudo Scilace e Ἐμπορικόν κόλπος, cfr. MÜLLER, in *GGM* I 92; osservazioni critiche in PERETTI, *Il Periplus*, cit., pp. 392-393.

46. Müller (in *Claudii Ptolemaei Geographia* 1/2, cit., p. 575) era propenso a ritenere Sicione nome greco della colonia fenicia di Thymiaterion, nominata dallo Pseudo Scilace (§ 112) dopo la menzione del fiume Crathis. Tale nome sarebbe stato attribuito alla città africana per la somiglianza della posizione geografica e della configurazione del territorio circostante con quelli della città dell'Argolide. Altrove (in *GGM* I 93) Müller riteneva che anche il toponimo Ποντιών, nominato sempre dallo Pseudo Scilace (§ 112), designasse la città di Thymiaterion. Contro tale identificazione, cfr. PERETTI, *Il Periplus*, cit., p. 392, nota 423.

47. *nat.* XXXVII, 31.

48. *nat.* XXXVII, 31.

gna ricordare infatti che le fonti di Plinio per la redazione del trentasettesimo libro sono molteplici e non sempre verificabili, anche a causa del suo metodo di lavoro a schede, che consentiva inserzioni e aggiornamenti basati su fonti recenziori rispetto a quelle consultate per l'impianto generale, e prevalentemente citate di seconda mano⁴⁹.

Nel caso in questione non è escluso che egli avesse trovato la citazione di Mnasea nel trattato sulla mineralogia di Senocrate di Efeso⁵⁰, il quale, forse non a caso, viene citato da Plinio nel paragrafo immediatamente precedente⁵¹ in associazione con Teocresto, un altro autore di *Libyka*, che aveva a sua volta accennato al processo di produzione dell'ambra⁵², sostenendo la fantasiosa ipotesi secondo la quale essa sarebbe stata rigettata dall'Oceano verso i «promontori pirenaici»⁵³:

Theochrestus, oceano id (scil. electrum) exaestuante ad Pyrenaei promunturia depelli, quod et Xenocrates credidit, qui de his nuperrime scripsit vivitque adhuc.

È comunque probabile che lo stesso Mnasea non intendesse perseguire la precisione delle indicazioni geografiche, per cui potrebbe rivelarsi inutile il tentativo di ricercare corrispondenze esatte con il dato topografico sul territorio. Ad analoga conclusione si giunge analizzando una notizia desunta dai paremiografi, dal cui testo, peraltro fortemente corrotto, si evince che Mnasea, nel suo Περὶ Λιβύης, avesse citato una città designata come Δούλων πόλις, «città degli schiavi»:

49. Sui problemi relativi alla tecnica di inserzione di "schede" all'interno del materiale originario, cfr. D. DETLEFSEN, *Die Anordnung der geographischen Bücher des Plinius und ihre Quellen*, in SIEGLIN (hrsg.), *Quellen und Forschungen*, cit., 18, Berlin 1909, pp. 147-50; GRILLI, *La documentazione*, cit., p. 9.

50. Cfr. K. ZIEGLER, s.v. *Xenocrates Ephesius* (7), RE s. II, IX A/2, 1967, col. 1529. Cfr. PLIN., *nat.* XXXVI, 197 e XXXVII, 25.

51. *nat.* XXXVII, 37.

52. *FGrHist* 761 F 2.

53. Secondo Grilli (*La documentazione*, cit., p. 11 e nota 18) Plinio avrebbe erroneamente sostituito a Πυρήνη ὄρος della fonte l'espressione *Pyrenaei promunturium*. In realtà, secondo Erodoto (II, 33) la città di Pirene si sarebbe trovata alla sorgente dell'Istro, mentre per Dionigi Periegeta (vv. 285-294) presso il monte Pireneo sarebbe passato l'Eridano, alla cui foce i Celti avrebbero raccolto l'ambra. In base a queste indicazioni, pur discordanti, si potrebbe tuttavia ipotizzare che la città di Pirene e il monte omonimo fossero parte dell'antica *Hercynia Silva*, e che quindi siano da localizzare non nella penisola iberica, bensì a nord, in accordo con uno dei filoni più antichi della tradizione dell'ambra: cfr. GRILLI, *La documentazione*, cit., p. 11 e nota 16.

Ἔστι καὶ δούλων πόλις ἐπὶ τῶν πονηρῶς πολιτευομένων. Μνασέας γάρ γράφει εἶναι δούλων πόλιν ἐν Λιβύῃ⁵⁴;
 Μὴ ἐνὶ δούλων πόλις· πόλις ἐστὶν ἐν Λιβύῃ Δούλων πόλις καλουμένη, ὡς Μνασέας ἱστορεῖ ὁ Πατρεὺς † καὶ τὸν εἰς ἐλευθερίαν † ἀναβοῶντα λέγειν. Οὐκ ἔστι δούλων οὐδ' ἐλευθέρων πόλις † ἐν ἧ ἄλλος ἐλεύθερός ἐστι ὁ τῆς Ἀρτεμίδος ἱερεὺς. Καὶ Ἀρτεμίδωρος φησὶν, ὅτι ὁ Φίλιππος ἔκτισε Πονηρῶν πόλιν καλουμένην, ἐν ἧ πάντας τοὺς πονηροὺς κολάζων καθείργεν⁵⁵.

Dell'esistenza, in *Libye*, di una città con questo nome riferiscono anche Stefano di Bisanzio⁵⁶ e la *Suda*⁵⁷, che riconducono la notizia, rispettivamente, alla *Periegesi* di Ecateo di Mileto⁵⁸ e al quinto libro delle *Storie* di Eforo⁵⁹.

Queste testimonianze, se attendibili, implicano l'esistenza di una tradizione diffusa, che risale almeno a Ecateo di Mileto e che venne ripresa in età ellenistica, da Eforo e dal nostro Mnasea. Secondo Esichio⁶⁰, anche Eupoli nella commedia intitolata *Μαρικᾶς*⁶¹ avrebbe nominato una Δουλόπολις, e così pure, a dire di Stefano Bizantino⁶², Cratino nei *Σερίφιοι*⁶³

54. *App. Provv.* II, 84 [Leutsch-Schneidewin I, p. 411].

55. *App. Provv.* III, 91 [Leutsch-Schneidewin I, p. 433].

56. S.v. Δούλων πόλις. Particolare interesse riveste la frase: καὶ εἰάν δοῦλος εἷς τὴν πόλιν ταύτην λίθον προσενέγῃ, ἐλεύθερος γίνεται, κᾶν ξένος ἦ. Come fu notato da Leutsch e ribadito da Müller, il passo riportato da Stefano Bizantino risulta utile alla ricostruzione del testo paremiografico pervenuto fortemente corrotto: si suppone infatti che dopo Πατρεὺς sia caduta proprio la frase καὶ εἰάν δοῦλος εἷς τὴν πόλιν ταύτην λίθον προσενέγῃ, ἐλεύθερος γίνεται, κᾶν ξένος ἦ, così come, secondo Leutsch, prima dei termini ἐν ἧ bisogna supplire, sempre desumendolo da Stefano, ἔστι καὶ ἕτερα Ἱεροδούλων, frase che ricorre, del resto, identica, nel passo della *Suda* trascritto da Apostolio. È pertanto lecito ipotizzare che il redattore di *App. Provv.* III, 91, tenne presente il testo di Stefano Bizantino, anche se è impossibile dire da quale fonte, invece, avesse ricavato la notizia relativa a Mnasea. In particolare, a causa dello stato frammentario del testo paremiografico, risulta difficile comprendere se la frase οὐκ ἔστι δούλων οὐδ' ἐλευθέρων πόλις costituisca una citazione letterale dall'opera di Mnasea o se, forse, indicasse una frase rituale pronunciata dallo schiavo al momento dell'affrancamento.

57. S.v. Δούλων πόλις [Δ 1423 Adler].

58. *FGrHist* I F 345 = F 361 Nenci.

59. *FGrHist* 70 F 50.

60. S.v. Δούλων πόλις.

61. F 212 Kassel-Austin.

62. S.v. Δούλων πόλις.

63. F 223 Kassel-Austin. In particolare, su questa testimonianza, cfr. G. BONA, *Sulle tracce di uno strano viaggio (Cratin. fr. 223 K.-A.)*, «Eikasmos», III, 1992, pp. 137-48.

e, a dire di Ateneo⁶⁴, Anassandrida nell' Ἀγχίσις⁶⁵. Purtroppo non è dato sapere se i commediografi alludessero alla città libica o se, invece, facesse riferimento all'omonima città che, secondo la notizia tradata nel primo libro dei *Kretika* di Sosicrate⁶⁶, riportata da Apostolio⁶⁷ e dalla *Suda*⁶⁸ e confermata da Stefano Bizantino⁶⁹, si trovava a Creta⁷⁰.

Individuare la posizione geografica della città libica definita con tale appellativo risulta impossibile, non solo per il fatto che nelle poche fonti, e per di più frammentarie, essa viene menzionata senza l'aggiunta di ulteriori precisazioni, ma anche perché il nome sembra non essere quello ufficiale, come pare dimostrato dal fatto che le testimonianze antiche lo associano a quello della città in Tracia, Πονηρόπολις⁷¹, in cui, secondo Teo-

64. VI, 263 b.

65. F 4 Kassel-Austin.

66. *FGrHist* 461 F 2. Secondo questo storico (*FGrHist* 461 F 4), in realtà nell'isola viveva un tipo di schiavitù *sui generis*, a proposito del quale sarebbe più corretto parlare di categorie intermedie tra gli uomini liberi e gli schiavi, piuttosto che di schiavi *tout court*: cfr. POLL., *On.* III, 83; cfr. P. VIDAL-NAQUET, *Économie et société en Grèce ancienne: l'œuvre de Moses I. Finley*, «Archives européennes de sociologie», VI, 1965, p. 128, nota 46. Altrove Vidal-Naquet (*Esclavage et gynécocratie dans la tradition, le mythe et l'utopie*, in P. VIDAL-NAQUET, *Le chasseur noir. Formes de pensée et formes de société dans le monde grec*, Paris 1981, pp. 271-2) paragona lo status giuridico-sociale dei cittadini della *Doulopolis* cretese a quello degli abitanti di Naupatto o di altre città fondate dai Messeni. Sulle feste cretesi delle Cidonie e degli *Hermaia* in cui si istituivano forme di rovesciamento dell'ordine sociale, con rituale scambio di ruoli tra padroni e schiavi, e con l'istituzione, almeno nel caso delle Cidonie, di una «Città degli Schiavi» accessibile solo ai Claroti (schiavi rurali), cfr. A. PARADISO, *Forme di dipendenza nel mondo greco. Ricerche sul VI libro di Ateneo*, Bari 1991, pp. 132-4.

67. VI, 35, s.v. Δούλων πόλις (che però lo cita sotto il nome di Σωσιστράτης).

68. S.v. Δούλων πόλις [Δ 1423 Adler].

69. S.v. Δούλων πόλις. Secondo Stefano di Bisanzio, questa città contava mille abitanti (χιλιάνδρον).

70. L. BÜRCHNER (s.v. *Dulopolis* [1], *RE* v/2, 1905, col. 1790) ipotizza che si trovasse sul litorale, benché non sia stato individuato il sito.

71. APOSTOL. VI, 35; *App. Provv.* III, 91; *Suda*, s.v. Δούλων πόλις. Per quanto riguarda la connessione tra Δούλων πόλις e Πονηρών πόλις, in *App. Provv.* III, 91 viene evidenziato lo stato di coercizione cui erano sottoposti gli abitanti della città. Non è escluso che a determinare la confusione tra i due concetti fosse l'equivalenza «città di δοῦλοι = città di πονηροί» (anche se, effettivamente, i πονηροί confinati da Filippo erano, in ultima analisi, dei δοῦλοι), al punto che il concetto sorto per designare la città περὶ Θράκιην finisse per essere trasposto alla città libica. Qualora, però, nell'espressione τῶν πονηρῶς πολιτευομένων il verbo vada inteso non nel suo significato mediale, bensì in quello passivo, allora il riferimento andrebbe a «coloro che si trovano soggetti a persone malvagie», dalle quali sono, evidentemente, resi schiavi. In questo caso si dovrebbe pensare che alla base dell'interpretazione ci fosse la convinzione che realmente esistesse, o fosse esistita, in *Libye* una comunità caratterizzata da una situazione socio-politica di questo tipo.

pompo⁷², Artemidoro di Efeso⁷³, Strabone⁷⁴ e Plutarco⁷⁵, Filippo II di Macedonia avrebbe confinato tutti i malfattori: anche in quest'ultimo caso, infatti, risulta poco verosimile che una denominazione siffatta potesse essere quella ufficiale⁷⁶.

L'incertezza è ulteriormente accresciuta dalla notizia secondo cui Olimpiano⁷⁷ avrebbe riferito dell'esistenza di una località denominata Δουλόπολις anche in Egitto; sulla base di questa attestazione taluni studiosi⁷⁸ furono indotti a identificare la città nominata da Mnasea con quella citata da Olimpiano. È in realtà più probabile che l'espressione Δούλων πόλις, lungi dall'indicare una località effettivamente esistita, alludesse invece a un luogo immaginario; pare dimostrarlo, infatti, la circostanza secondo la quale nessun testo fa riferimento a una «città degli schiavi» in una regione della Grecia propriamente detta, mentre di solito la Δούλων πόλις viene relegata in terra barbarica⁷⁹.

Quindi il tentativo di localizzare la «città degli schiavi», la cui presunta esistenza doveva essere idealmente collocata sul piano dell'utopia o del rituale, è destinato a restare vano, così come, nel caso del fiume Crathis e del lago corrispondente, non è possibile sanare le incongruenze rispetto alle descrizioni dei geografi, perché forse non era nella natura di un'opera come il Περὶ Λιβύης fornire dati precisi sulla topografia locale: i seppur pochi frammenti dell'opera sulla *Libye* rivelano piuttosto un particolare interesse per gli elementi mitici e taumasiografici e testimoniano l'attitudine antiquaria, e non geografica, dell'allievo di Eratostene.

72. *FGrHist* 115 F 110.

73. Cfr. LEUTSCH-SCHNEIDEWIN I, p. 434, nota ad *App. Provv.* III, 91.

74. VII, 6, 2.

75. *Mor.* 520 b.

76. Cfr. STRAB. VII, 6, 2; PLIN., *nat.* IV, 41; PTOL., *Geog.* III, II, 7; AMM. MARC. XXII, 2, 2; STEPH. BYZ., s. v. Φιλιππόπολις.

77. *Ap.* STEPH. BYZ., s.v. Δούλων πόλις.

78. Cfr. K. SETHE, s.v. *Dulopolis* (3), *RE* V/2, 1905, col. 1790; S. GSELL, *Hérodote. Textes relatifs à l'histoire de l'Afrique du Nord*, Paris - Alger 1916, p. 243, nota 5.

79. Cfr. VIDAL-NAQUET, *Esclavage*, cit., pp. 270-1 e nota 17 (dove, tra l'altro, si contesta un'eventuale obiezione che adduca come esempio di città degli schiavi in ambito greco il caso del campo servile di Chio, menzionato da Ninfodoro di Siracusa [*FGrHist* 572 F 4]); Y. GARLAN, *Les esclavages en Grèce ancienne*, Paris 1982, p. 171.

Gabriella Vanotti
La *Libye* nelle *Storie* di Filisto

Dei 77 frammenti che Felix Jacoby attribuisce alle *Storie* di Filisto quattro sono dedicati determinatamente alla *Libye*. Di questi, tre ci sono giunti con indicazione dell'opera e persino del libro di cui erano parte, uno risulta invece di incerta sede. Si tratta rispettivamente dei fr. 30-31-32, ascritti all'VIII libro dei *Sikelikà*, il primo di tre interessati all'operato del tiranno Dionigi I, e del fr. 47, privo di indicazioni di riferimento.

Vale la pena esaminare i due gruppi di passi separatamente, non solo perché, come vedremo, essi divergono per quanto riguarda il contenuto narrativo, ma anche perché mentre nei primi tre passi si fa cenno a popoli libici – autoctoni quindi del continente africano –, nel quarto si parla di Cartagine, *apoikia* di Tiro, la cui peculiarità etnica, rispetto alle genti epicorie, è sempre rimarcata nelle fonti: basta leggere, anche frettolosamente, il testo di Diodoro per rendersene conto.

I.

Peri tòus Libýas

Soffermiamoci quindi anzitutto sui fr. 30-31-32, ascritti tutti all'VIII libro delle *Storie*.

Si tratta di tre citazioni provenienti dalla raccolta etnografica di Stefano di Bisanzio, in cui si fa cenno a tre diversi popoli libici: rispettivamente, al fr. 30, gli Elbesti; al fr. 31, gli Erebidì; al fr. 32, i Mimalchi o Mimachi.

Fortunatamente due di questi frammenti – il 30 e il 31 – contengono, oltre al nome del popolo, qualche ulteriore, seppur minima, indicazione ad esso relativa, che può risultare utile sia a meglio comprendere il contesto narrativo in cui gli etnonimi si trovavano inseriti, sia a individuare un quadro geografico di riferimento.

Al fr. 30, purtroppo lacunoso, infatti, Stefano sembra sostenere che la citazione del popolo degli Elbesti ricorresse in una sezione dell'VIII libro dei *Sikelikà*, intitolata *peri tòus Libýas*: una sezione interessata dunque ai popoli libici o alle vicende che li riguardavano¹. Se così stanno le cose,

1. Il testo del frammento è corrotto. Il sintagma *peri tòus Libýas* potrebbe essere sta-

pare abbastanza scontato immaginare che di questa sezione dovessero far parte anche gli altri due frammenti di etnografia libica, il 31 e il 32.

Ma è possibile meglio precisare la struttura di tale “unità” narrativa?

Nell’VIII libro delle *Storie* di Filisto era sicuramente descritta la prima guerra che oppose Dionigi I, da qualche anno tiranno di Siracusa, a Cartagine: lo attesta inequivocabilmente il contenuto del fr. 28 J., tradito dal grammatico Elio Teone, in cui si fa cenno ai preparativi siracusani, anzi dionigiani, di armi, di navi e di altri marchingegni bellici per combattere contro i Punici.

Risulta allora verosimile immaginare che Filisto abbia ritenuto opportuno rendere edotto il proprio lettore sulla storia, la geografia e l’etnografia di quei popoli libici, che, fra le fila cartaginesi, si apprestavano a sbarcare in Sicilia. Non dimentichiamo che lo storico siracusano, da più di una fonte antica, fu giudicato imitatore di Tucidide: *paene pusillus Thucydides*, lo definisce ad esempio Cicerone². E, come è noto, lo storico attico aveva fatto precedere al racconto della seconda spedizione ateniese in Sicilia, all’inizio del VI libro, un celebre *excursus* attraverso il quale intendeva informare il proprio lettore sulla storia e la geografia di quella terra, a molti concittadini ancora malnota.

Alla luce di queste considerazioni si potrebbe dunque ritenere che Filisto, rifacendosi al paradigma tucidideo, abbia dedicato ai popoli della Libia una breve analoga digressione, prima di entrare nel vivo dell’esposizione bellica³.

Tale ipotesi, di per sé indiziaria, serve comunque a chiarire la stessa asserzione di Stefano: Φίλιστος ἡ περὶ δὲ τοὺς Λιβύους**, che, per quanto mutila, assume allora un senso più pregnante.

Ma chi sono i popoli citati da Filisto ed è possibile individuarne con precisione lo stanziamento in Libia?

Ritorniamo al fr. 30 J. in cui sono citati gli Elbesti.

to seguito da altri lessemi, pertanto la sua interpretazione come semplice complemento di argomento «*sui Libi*» resta dubbia.

2. CIC., *ad Q. fr.* II II, 4 = *FGrHist* 556 T 17 a.

3. Naturalmente, oltre alla breve digressione tucididea, Filisto doveva avere ben presente anche quella composta da Erodoto, molto più ampia e dedicata proprio ai popoli africani: ad essa sono interessati i capp. 168-199 del IV libro. In merito cfr. S. GSELL, *Hérodote*, Roma 1971 (rist. anast.); e ora A. B. LLOYD, *Herodotus on Egyptians and Libyans*, in *Hérodote et les peuples non grecs. Entr. Ant. Class.*, XXXV, Genève 1990, pp. 215-44; *Erodoto. Le Storie. Libro IV. La Scizia e la Libia*, a cura di A. CORCELLA e S. MEDAGLIA, Milano 1993.

Così recita l'intero passo:

«Steph. Byz. s.v. *Elbestioi*, popolo della Libia. Filisto VIII “sui Libi **”. Ecateo nell'Europa “Elbesti e Mastieni”».

Dunque gli Elbesti erano noti anche ad Ecateo, che li menzionava (fr. 40 J.), insieme ai Mastieni, nella sua descrizione dell'Europa, stando alla testimonianza di Stefano Bizantino.

Il dettato del lessicografo ha creato non poche perplessità fra i moderni⁴, i quali non hanno esitato a intravedere contraddizioni fra la localizzazione libica degli Elbesti sostenuta da Filisto e la localizzazione, presunta europea, dei medesimi, sostenuta da Ecateo.

A dirimere la questione pensiamo possa essere invocato un passo dell'*ora maritima* di Festo Avieno (vv. 417-424). Il periegeta, che sta discutendo delle colonne d'Ercole, dopo aver asserito che si trovano l'una su suolo europeo, l'altra su suolo libico, scrive che in quest'area geografica si getta in mare il fiume Criso. Al di sopra e al di sotto (a nostro avviso delle colonne⁵) vivevano quattro popoli (*ultra citraque quattuor gentes colunt*): i feroci Libifenici, i Massieni, i Selbessini dai campi feraci (identificabili, secondo i più, con i nostri Elbesti⁶), e infine i ricchi Tartessi.

A parer nostro, qui sono elencati in ordine chiasmico quattro *ethne*, insediati non tutti necessariamente su suolo europeo, ma il primo e il terzo – Libifenici e Selbessini – forse in Africa; il secondo e il quarto – Massieni e Tartessi – in Europa; tutti e quattro comunque non distanti gli uni dagli altri, in un'area gravitante intorno alle colonne d'Ercole.

Forse Stefano, nell'escerpire Ecateo, ha brachilogicamente esteso agli Elbesti (se questi sono effettivamente da identificare con i Selbessini di Avieno) una collocazione europea, che riguardava solo i Mastieni, la cui localizzazione tartessica ci è nota anche attraverso Teopompo e Polibio, che attestano pure l'esistenza dell'omonima città di Mastia, che ne era la metropoli⁷.

4. HÜBNER, s.v. *Elbestioi*, RE v, Stuttgart 1905, coll. 2242-3. Per questo e per gli altri popoli libici citati da Filisto J. DESANGES, *Catalogue des tribus africaines de l'antiquité classique à l'ouest du Nil*, Dakar 1962.

5. Parte della critica intende invece al di sopra e al di sotto del fiume Criso e pertanto in territorio spagnolo. Così da ultimo anche L. ANTONELLI, *Il periplo nascosto*, Padova 1998, p. 176, cui si rimanda per la precedente bibliografia.

6. Secondo Hübner (RE cit.), tale popolo sarebbe identico a quello dei *Selbessini*, citato nell'*ora maritima* di Avieno (417-sgg.), degli *Elbusinioi*, menzionati in ordine geografico da ovest a est da Erodoro (*apud* STEPH. BYZ., s.v. *Iberiai duo*) e degli *Olbusioi* nominati s.v. da Stefano di Bisanzio. Essi erano stanziati nei pressi dell'antica Olba, da identificare con l'odierna Huelva.

7. THEOP. *FGrHist* 115 F 200; POL. III 24, 2. 33, 9. In merito A. SCHULTEN, s.v. *Massieni*, RE XIV 2, Stuttgart 1930, col. 2153. E ora ANTONELLI, *Il periplo*, cit., p. 179. La maggior

Dall'area dello stretto di Gibilterra, con il fr. 31 J., ci spostiamo in una zona verosimilmente non lontana dall'antica *Meninx* (l'attuale isola di Djerba).

Così recita il passo:

«Steph. Byz. s. v. *Erebidai* parte dei Lotofagi. Filisto VIII (libro)».

Erebidai è definito dunque da Filisto *meros Lotophagon*, cioè parte, regione, o tribù dei Lotofagi⁸.

Come è noto, nel mondo antico, vi era qualche incertezza sulla localizzazione dei mangiatori di loto, popolo di antica memoria per i Greci, se già Omero (*Od.* IX, 82-105) faceva pervenire presso di loro le navi di Ulisse, colte da una tempesta vicino a capo Malea⁹. Essi furono in seguito enumerati e descritti da Erodoto fra i popoli della Libia, ma collocati in un non chiaramente individuabile promontorio, che si protendeva, a suo dire, in mare presso la terra dei Gindani. Di seguito, sulla costa, secondo lo storico di Alicarnasso, erano stanziati i Maclui, che abitavano presso il fiume Tritone e l'omonima palude, in cui era inglobata l'enigmatica isola di Fla¹⁰. Non pochi fra gli autori successivi, da Teofrasto a Polibio, a Strabone, fissarono la sede dei Lotofagi a *Meninx*, o nel prospiciente promontorio di *Zarzis*¹¹. In area analoga, secondo la geografia di Claudio Tolomeo, ma in una fascia interiore del territorio africano, era sito anche il popolo degli *Erebidai*¹²: ad analoga localizzazione poteva aver pensato anche Filisto.

Quello che incuriosisce di questa tribù, o regione dei Lotofagi, è comunque soprattutto l'etnonimo o coronimo *Erebidai*, che, a quanto ci consta, non è altrimenti testimoniato, se non da Filisto e da Tolomeo appunto.

La radice del vocabolo, infatti, pare greca e pare la medesima del termine *erebos*, che connota l'oscurità, la tenebra, ma anche il mondo delle tenebre, cioè l'oltretomba (così per es. in *Odys.* X, 528). Viene allora spontaneo chiedersi se dietro questo etnonimo non si celi un riferimento a mitiche collocazioni di sedi ultramondane, che le proprietà obliuose attribuite da Omero al fiore di loto sembrano velatamente suggerire.

parte della critica propende per l'identificazione di Mastia con *Carthago Nova*, fondata da Asdrubale nel 226: così A. BELTRAM, s.v. *Mastia*, PECS Princeton 1976, p. 202; più sfumato P. CINTAS, *Manuel d'archéologie punique*, I, Paris 1970, pp. 257 e 271.

8. Sui *Erebidai* brevissime notazioni in H. DESSAU, s.v. *Erebidae*, RE VI Stuttgart 1909, coll. 402. Sui Lotofagi LAMER, s.v. *Lotophagoi*, RE XIII2, Stuttgart 1927, coll. 1515-32.

9. Omero ne collocava la sede a *Meninx*, secondo STRAB. XVII 3, 17. E così Eratostene, a stare a PLIN., *nat.* V, 41: *clarissima est Meninx [...] ab Eratosthene Lotophagitis appellata*.

10. HDT. IV 177-178. In merito GSELL, *Hérodote*, cit., pp. 130-132.

11. THEOPHR., *HP* IV, 3. POL. I 39, 2; XII 2; XXXIV 3, 12. STRAB. III 4, 3; XVII 3, 17.

12. PTOL. IV 3, 6.

Se così stessero le cose, ci sarebbe da domandarsi se Filisto trattasse di questo popolo in chiave esclusivamente geo-etnografica, o se non indugiasse piuttosto a descrivere qualche tradizione mitografica ad esso legata.

E veniamo al fr. 32 J. Così recita il passo:

«Steph. Byz. s.v. Mima[l]ches. popolo libico. Filisto nell'VIII dei Sikelikà».

I Mimalchi qui menzionati dallo storico siracusano erano noti anche a Claudio Tolomeo¹³, che li collocava in una fascia interiore dell'Africa, quasi a diretto contatto con la zona dei deserti, non lontano comunque da Lotofagi e da Erembi. Purtroppo su di essi non siamo in grado di dire di più.

Volendo tirare le somme dopo l'indagine su questi primi tre frammenti, dovremmo concludere che Filisto nell'VIII libro delle sue *Storie* aveva composto una sorta di *excursus* sui popoli libici, in connessione con la prima guerra sostenuta dal tiranno Dionigi contro Cartagine. Difficile dire se la digressione fosse limitata alla sola zona adiacente Cartagine, o si estendesse, secondo il modello erodoteo – che certo Filisto ebbe ben presente –, a tutta la costa nordafricana, a partire quanto meno da Cirene fino alle colonne d'Ercole, secondo una divisione in fasce parallele estendesi da est a ovest e dal mare sino alla zona del deserto¹⁴. La citazione degli Elbesti, stanziati, come si è visto, nei pressi di Gibilterra, sembrerebbe deporre a favore di questa ipotesi. Ma il dato – isolato – non appare probante.

Tuttavia l'ipotesi, di per sé non incredibile, risulterebbe ulteriormente avvalorata se fosse effettivamente ascrivibile a Filisto un luogo attestato da Plinio¹⁵, in cui si fa menzione di un'isola, sita fra Gades e il litorale spagnolo, che sarebbe stata la sede di Gerione¹⁶. Essa, chiamata Afrodisia da Timeo e Sileno, isola di Giunone dagli indigeni, era citata come Erizia, oltre che da Eforo, anche da un certo Filistide e avrebbe assunto tale toponimo poiché i Tiri, che la colonizzarono, provenivano dal mare Eritro.

13. ID. IV 3, 6. In merito TREIDLER, s.v. *Mimaces*, RE xv2, Stuttgart 1932, coll. 1711-12.

14. È probabile che Erodoto si rifacesse, a sua volta, a notizie già presenti nella periegesi di Ecateo, del quale sono interessati alla *Libye* i fr. 329-357 J.

15. PLIN., *nat.* IV, 120.

16. Si trattava di uno degli isolotti che componevano l'arcipelago Gaditano. Nella tradizione il toponimo Erizia è strettamente legato al mito di Gerione e al giardino delle Esperidi; inoltre, secondo taluni, il sito di Erizia sarebbe il medesimo di Tartesso. Raccolta e discussione delle fonti antiche ora in ANTONELLI, *Il periplo*, cit., pp. 96-101.

Vi è qualche possibilità di identificare il Filistide menzionato da Plinio con il Filisto, storico siracusano¹⁷? Indurrebbero a crederlo il fatto che l'onomastico Filistide è attribuito allo storico anche da Platone nella terza epistola¹⁸; e il fatto che nella *Naturalis Historia* egli sia citato in copia con Eforo, che, come è noto, molto dipese dalle sue *Storie*¹⁹.

Tuttavia nella testimonianza di Plinio il nome di Eforo precede quello di Filistide, così come nell'altra copia di storici, citata di seguito, il nome di Timeo precede, secondo una corretta scansione temporale, quello di Sileno; ciò lascerebbe supporre che Eforo sia cronologicamente anteriore a Filistide e che quest'ultimo pertanto non possa essere identificato con lo storico di Siracusa. Per di più, nel testo di Plinio, l'onomastico Filistide risulta di incerta lettura, stando alla tradizione manoscritta, ed è supposto sulla base di altri due passi della *Naturalis Historia*, rispettivamente del I e del IV libro, in cui si fa menzione di un Filistide Mallote²⁰, quindi altro dallo storico siracusano.

Se difficile è stabilire l'ambito degli interessi geografici di Filisto, ancor più arduo è comprendere se la sua trattazione fosse condotta in termini meramente "scientifici", o indugiasse a narrare aspetti mitici e favolistici dei popoli africani. Infatti, la citazione degli Erebididi come popolo o terra delle tenebre, sola e assolutamente scarna, non può offrire elementi di discussione utili, risultando oltremodo indiziaria.

Resta assodato, come si è già detto, che l'*excursus perì toùs Libýas* venne soprattutto concepito come approccio etnografico finalizzato alla guerra. Non dimentichiamo che Filisto fu, per un certo tempo, uno dei più stretti collaboratori di Dionigi I ed è pertanto probabile che avesse raccolto informazioni sui popoli della Libia ben prima di comporre le proprie Storie, forse alla vigilia dello scoppio dello stesso primo conflitto contro Cartagine. Né dimentichiamo che al termine della guerra, secondo Diodoro²¹, di fronte all'irreparabile sconfitta del loro generale non pochi popoli libici defezionarono, insediando il proprio quartier generale a Tunisi: allora una precisa conoscenza dei loro stanziamenti, dei loro usi e dei loro rapporti con i Punici sarebbe risultata oltremodo utile a Siracusa.

17. Lo esclude F. Jacoby, che annovera questo non meglio identificabile Filistide al nr. 11 della propria raccolta e gli attribuisce quattro frammenti in tutto. Così già in precedenza K. MÜLLER, *Fragmenta historicorum Graecorum*, IV, Parisii 1885, pp. 476-7. È invece convinto dell'appartenenza di questo frammento a Filisto siracusano G. M. COLUMBA, *Filisto storico del IV secolo*, «ASSir», XVII, 1892, p. 310. Lo studioso, che compone una raccolta dei frammenti di Filisto, cita il passo di Plinio come fr. nr. 70.

18. PLAT., *Ep.* III, 315 e.

19. Cfr. *FGrHist* 556 T 23.

20. PLIN., *nat.* I, 4; IV, 58.

21. DIOD. XIV, 77.

Non va infine sottovalutato il fatto che lo stesso *excursus* erodoteo sui popoli libici, che servì forse in maniera più o meno determinante da canovaccio allo storico siracusano, era concepito in funzione della spedizione libica di Ariande. Ma la prospettiva bellica non doveva essere l'unica a informare di sé le opere degli storiografi sicelioti. Un preciso interesse di questi ultimi per i popoli d'Africa e per i loro rapporti con Cartagine, nell'ottica di reciproci e fruttuosi scambi commerciali, è comprovata da un passo di Diodoro, di probabile derivazione timaica, ma forse, seppur per via mediata, risalente allo stesso Filisto²².

Lo storico di Agrigro, che si appresta a descrivere l'assedio e la successiva distruzione di Agrigento, non solo cita una serie di popoli libici arruolati da Cartagine lungo le coste mediterranee dell'Africa, quali i Maurasi, i Nomadi e persino le genti stanziato attorno a Cirene, ma rammenta anche gli intensi scambi intercorsi in precedenza fra la città siciliana, produttrice ed esportatrice di vino e di olio, e la Libia, interessata a tali prodotti, che comprava in cambio delle proprie ricchezze.

2.

Cartagine

Ma veniamo al fr. 47 J. Il passo, senza indicazione di libro, come si è detto, è interessato alla data di fondazione di Cartagine e ai suoi ecisti. Testimone è Eusebio, che pone l'evento nell'anno 803 da Abramo (corrispondente al 1215) e indica nei tirii Zoro e Carchedone i fondatori della colonia.

Così recita il passo²³:

«Euseb. chron. a. Abr. 802. Filisto dice che Cartagine fu fondata dai Tirii Carchedone e [A]Zoro in quel tempo».

Si tratta di una delle tradizioni greche più antiche a noi pervenute sulla *ktisis* della città punica. Infatti a nostra conoscenza essa è preceduta soltanto dal fr. 602 Radt di Sofocle, in cui la fondazione della città è data per avvenuta ai mitici tempi della evanescente missione occidentale di

22. ID. XIII 80. Nel passo sono citati, come testimoni, Timeo e Eforo. Cfr. anche DIOD. XIV 46. Per un inquadramento del problema dei rapporti intercorsi fra Elimi, Sicani e Greci P. ANELLO, *Rapporti dei Punici con Elimi, Sicani e Greci*, «Kokalos» XXXVI-XXXVII 1990-91, pp. 175-213. Su Filisto, fonte mediata o diretta di Diodoro, cfr. fra gli ultimi con diversi punti di vista e bibliografia precedente K. MEISTER, *Die sizilische Geschichte bei Diodor von den Anfängen bis zum Tod des Agathokles*, München 1967 (diss.); L. J. SANDERS, *Dionysius I of Syracuse and Greek Tyranny*, London-New York-Sydney 1987; M. SORDI, *La dynasteia in Occidente (Studi su Dionigi I)*, Padova 1992.

23. Il testo del frammento riportato da F. Jacoby è quello di Eusebio *apud* SYNC. *ecl. chron.* 324. Così recita invece la versione eusebiana tradita da San Gerolamo: *Filistus scribit a Zoro et Carthagine Tyriis hoc tempore Carthaginem conditam.*

Trittolemo²⁴. Non molti anni dopo Filisto, come è noto, sulla questione si esprimerà Timeo, che daterà la *ktisis* di Cartagine 38 anni prima dello svolgimento della prima olimpiade, cioè nell'814²⁵, fondandosi verosimilmente, come si può indirettamente evincere da Polibio²⁶, su cronache fenicie. Queste ultime sono evidentemente analoghe a quelle di cui danno testimonianza Flavio Giuseppe e Giorgio Sincello, che parlano della costruzione del tempio di Salomone 143 anni e 8 mesi prima della fondazione di Cartagine (820-819 ca.) e attribuiscono – come Timeo – alla sorella del re tirio Pigmalione l'impresa ecistica²⁷.

Ma torniamo al fr. 47 J. Gli scarni dati conservati dalla tradizione eu-

24. Da questa linea di pensiero peraltro non pare discostarsi troppo neppure Tucidi-
de, che, nel suo *excursus* siciliano all'inizio del VI libro, descrive i Fenici come da tempo
insediati tutt'attorno all'isola, ben prima dell'arrivo dei Greci.

25. *FGrHist* 566 F 60. Teste del frammento è Dionigi di Alicarnasso (*ant. Rom.* I 74, 1), che laconicamente afferma di non sapere su quali computi cronologici si fosse fondato Timeo. Breve, ma esauriente *status quaestionis* sulla data timaica e sulle altre relative alla fondazione di Cartagine in M. GRAS, P. ROUILLARD, J. TEIXIDOR, *L'univers phénicien*, Paris 1995, pp. 255-68; P. DE FIDIO, *Il canone di Timeo e il sincronismo Roma-Cartagine*, «RAL», 9, 1988, pp. 395-437. E in precedenza utile messa a punto della questione in J. ALVAR EZQUERRA C. G. WAGNER, *Consideraciones históricas sobre la fundación de Cartago*, «Gerión», III 1985, pp. 79-85.

26. POL. XII 28 a 3. Ivi si parla dell'utilizzo timaico di Τυρίων ὑπομνήματα. In merito
F. W. WALBANK, *A Historical Commentary on Polybius*, II, Oxford 1967, pp. 411-2.

27. SYNC., *ecl. chron.* 343. FL. JOS., *contr. Ap.* I, 116-125; II, 17-19, su cui, con indicazioni
bibliografiche L. TROIANI, *Commento storico al "Contro Apione" di Giuseppe*, Pisa 1977,
pp. 100-3 e 144. Fonte dichiarata dello storiografo ebreo, che sta polemizzando con Apio-
ne e le sue notizie cronografiche (*FGrHist* 616 F 4), è Menandro di Efeso (*FGrHist* 783 F
3), che, vissuto nel II sec. a.C., avrebbe attinto la notizia da annali tiri (su questi ultimi R.
VAN COMPERNOLLE, *L'inscription de Salmanasar III, IM 55644, du musée de Bagdad, la chrono-
logie des rois de Tyr et la date de la fondation de Carthage (806/5 avant notre ère)*, «AI-
PhO», XX, 1968-72, pp. 467-79). Ad annali tiri (o cartaginesi) si potrebbe essere rifatto anche
Timeo, stando alla testimonianza polibiana riferita alla nota precedente. Comunque le indi-
cazioni cronologiche del Tauomenita e dell'Efesino risultano così appaiate che i moderni
sono stati indotti talora a supporre la diretta dipendenza di Menandro da Timeo; talaltra, più
fondatamente, a postularne la comune dipendenza da fonti fenicie. Di quest'ultima opinio-
ne, in sostanza CINTAS, *Manuel*, cit., pp. 219-42 con precedente bibliografia. Lo studioso
anzi distingue fra una documentazione orientale – tiria – di Menandro e una documenta-
zione occidentale – cartaginese di prima o di seconda mano – di Timeo, il quale, a diffe-
renza dell'Efesino avrebbe poi adattato a computi ellenici (per olimpiadi) le notizie fenicie.
A una dipendenza di Flavio Giuseppe da Timeo pensa invece G. BUNNENS, *L'expansion
phénicienne en Méditerranée*, Roma-Bruxelles 1979, pp. 315-29. A questo volume,
come a quello di Cintas, si rimanda per la puntualissima esegesi delle fonti antiche e per
l'ampia discussione delle problematiche con precedente bibliografia. Sul problema più di
recente sono tornati S. LANCEL, *Carthage*, Paris 1992, pp. 32-47; V. KRINGS, *La civilisation
phénicienne et punique. Manuel de recherche*, Leiden - New York - Köln 1995, pp. 238-9.

sebiana possono forse essere integrati da alcuni elementi presenti in un passo di Eudosso di Cnido²⁸ e dal passo di apertura dei *Libykà* di Appiano²⁹. In entrambi i luoghi si legge, riportata praticamente alla lettera, la notizia di Filisto/Eusebio con qualche ulteriore precisazione: la fondazione di Cartagine sarebbe avvenuta poco prima della guerra di Troia, secondo Eudosso; avrebbe preceduto di circa cinquant'anni la caduta di Troia, secondo Appiano. Se tale indicazione era presente anche in Filisto, o se comunque tale era la sua ricostruzione cronologica (il che pare altamente plausibile dal confronto incrociato dei testi di Eusebio, Eudosso, Appiano), vuol dire che la *ktisis* della città punica veniva a cadere più o meno negli stessi anni in cui lo storico siracusano poneva l'arrivo dei Siceli in Sicilia (secondo il fr. 46 J. ottant'anni prima della guerra di Troia) ed era certo una delle notizie con cui egli apriva la sua trattazione storica³⁰; e pertanto si può ipotizzare che il fr. 47 J. sia da collocare nel I libro dei *Sikelikà*³¹.

Se così stanno le cose, si può allora supporre che, come Timeo aveva voluto, alla vigilia della prima guerra punica, sincronizzare i destini di Roma e di Cartagine, facendone risalire la fondazione allo stesso anno (l'814) e intuendone, come magistralmente ha mostrato A. Momigliano³², i futuri comuni destini, così Filisto, vissuto in altra epoca e tutto concentrato sulla storia della propria isola, compiendo la medesima operazione di sincronizzazione cronografica in chiave propagandistica, avesse voluto collocare negli stessi anni la nascita di Cartagine e l'arrivo nell'isola dei Siculi, accostandone *ab origine* i destini³³.

Peraltro, come si è visto, la tradizione a lui precedente (di marca ateniese) sembra concordemente pensare a una *ktisis* cartaginese precedente l'anno Mille³⁴. C'è da domandarsi se su questa tradizione non pesasse

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

28. Si tratta del fr. 360 Lasserre. Eudosso di Cnido fu sostanzialmente contemporaneo di Filisto. Data la pressoché assoluta somiglianza dei due passi, ha ritenuto che l'informazione di Eudosso dipendesse da quella di Filisto F. JACOBY, *komm.* III B, p. 512; lo seguono R. VAN COMPERNOLLE, *Études de chronologie et d'historiographie siciliotes*, Bruxelles-Rome 1960, p. 214; F. LASSERRE, *Die Fragmente des Eudoxos von Knidos*, Berlin 1966, pp. 263-4. Viceversa ritiene le due testimonianze fra loro indipendenti CINTAS, *Manuel*, cit., p. 105. Incerto appare BUNNENS, *L'expansion*, cit., p. 129.

29. APP., *Lib.* I, I. Ma cfr. ivi, 132.

30. Così si evince da FG^rHist 556 T II. Ivi, teste Diodoro (XIII 103, 3), è detto che i *Sikelikà* raccontavano circa ottocento anni di storia siciliana e si concludevano con i fatti del 406/5.

31. Secondo F. Jacoby (FG^rHist, *komm.* III B, p. 512) invece, il frammento si sarebbe potuto trovare nel III libro dei *Sikelikà*, in connessione con le notizie su Gelone.

32. A. MOMIGLIANO, *Atene nel III secolo a.C. e la scoperta di Roma nelle storie di Timeo di Tauromenio*, in *La storiografia greca*, Torino 1982, pp. 225-57.

33. Cfr. F. JACOBY, FG^rHist, *komm.* III B, p. 511.

34. Di questa tradizione si trova ancora chiara eco in due significativi luoghi di Strabo-

l'idea che la città avesse avuto un qualche rapporto con i *nostoi* degli eroi dopo la guerra di Troia³⁵. Purtroppo quanto ci è noto dell'opera di Filisto non offre alcun elemento a conforto di tale ipotesi³⁶: nessun frammento fra quelli a noi pervenuti fa qualsivoglia riferimento ai *Troikà*.

La lettura del fr. 47 J. mostra comunque che le notizie riferite da Filisto sulla *Libye* non rientravano tutte nell'angusto schema delle conoscenze geografiche raccolte in funzione della guerra. Alcune di esse, sicuramente almeno il fr. 47, erano dettate da esigenze di propaganda politica³⁷. Di qui l'artificiosità del suo contenuto, che è posto in rilievo, non solo dalla per noi evidente inattendibilità cronologica, ma anche dal fatto che Filisto applicava, per descrivere un'operazione ecistica anellenica, dei criteri assolutamente greci, che traspaiono dall'indicazione dei due *hegemones* della colonia, dai loro onomastici e dal loro ruolo eponimico³⁸.

Ai nostri occhi comunque la sua ricerca storiografica appare fondata su metodi un po' antiquati rispetto a quelli cui farà ricorso Timeo: ad esempio la documentazione d'archivio, che offre garanzie d'affidabilità sul piano cronologico ed evenemenziale.

ne (I 3, 2; III 2, 14), nei quali si fa cenno a fondazioni fenicie in occidente «un po' dopo la guerra troiana»; e «prima dell'età di Omero». In merito S. GSELL, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, I, Paris 1927, pp. 359-373, con ampia raccolta di altre testimonianze antiche.

35. Numerose sono le attestazioni antiche di scali dei reduci da Troia sulle coste della *Libye*. A puro titolo di esempio ricordiamo qui quello notissimo di Menelao, quello di Diomede...

36. Seducente, ma indiziaria l'ipotesi formulata a suo tempo da CINTAS, *Manuel*, cit., pp. 164-77. Lo studioso ritiene che in Filisto, come nel passo d'apertura dei *Libykà* di Apiano, potessero comparire due tradizioni a proposito della fondazione di Cartagine: la leggendaria – identica a quella a noi pervenuta nel fr. 47 J. – e la storica, non divergente dalla versione timaica. La prima, per quanto “mitica”, conserverebbe in sé traccia di reali frequentazioni a scopo ricognitivo della costa nordafricana da parte dei Fenici prima dell'anno Mille. Non dimentichiamo che in una preziosa testimonianza di Giorgio Sincello (*eccl. chron.* 340) si fa cenno a un antico e inequivocabile toponimo con il quale si sarebbe designato un primitivo insediamento in terra cartaginese: *Origò*. Ciò naturalmente non implica necessariamente l'esistenza di una vera e propria precedente colonia sul sito di Cartagine. Analoga prospettiva di lettura già in GSELL, *Histoire*, I, cit., pp. 359-73; VAN COMPERNOLLE, *Études*, cit., pp. 215-216. Esita a condividere quest'interpretazione BUNNENS, *L'expansion*, cit., pp. 135-136. Per un inquadramento del problema cfr. anche W. HUSS, *Cartagine*, Bologna 1999 (trad. it.), pp. 9-14.

37. Così pensa anche A. M. PANARO, *I precedenti del IV libro dell'“Eneide”*. *La formazione della leggenda di Didone*, «GIF», IV, 1951, pp. 8-32.

38. Pur condividendo tale ipotesi, fa rilevare una «certa conoscenza del mondo fenicio» da parte di Filisto G. BUNNENS, *L'expansion*, cit., p. 128. Secondo l'autore infatti essa trasparirebbe dalla citazione dell'onomastico fenicio *Azoros*, che potrebbe derivare, come intendono i più, dal toponimo **Sor* = Tiro in fenicio, oppure da una radice 'ZR = aiutare, presente in alcuni nomi propri tirii.

Il lessico *Suda* (s.v. *Philiskos* o *Philistos*) fra le opere dello storico siracusano riporta, oltre agli scontati *Sikelikà* e *Perì tes nesou Sikelias*, anche un più problematico *Perì Phoinikes*. Inoltre, in un successivo lemma (s.v. *Philistos Naukratites* o *Surakousios*), il lessico annovera, fra le opere di questo controverso autore, anche un Discorso su Naucrati e un *Perì Syrias kai Libyes*.

In altra sede, cercando di esaminare le molte e contraddittorie notizie presenti nei due passi, si era comunque escluso che opere interessate a popoli o città dell’Africa potessero essere attribuite a Filisto di Siracusa³⁹.

In questa sede, dopo aver analizzato i frammenti “libici” dello storico e averne individuato il contesto narrativo, pur continuando a ritenere ben poco probabile che il siracusano possa aver composto monografie sulla Fenicia, su Naucrati, sulla Siria o sulla Libia, non crediamo sia invece possibile rifiutare *a priori* l’ipotesi che sezioni dei suoi *Sikelikà* fossero interessate a tali aree geografiche, e concepite pertanto come *excursus* esplicativi di vicende storiche, belliche e financo economiche attinenti la Sicilia.



39. G. VANOTTI, *Nota a Lexicon Suid. s.v. Philistos*, «Aevum», LXIV, 1990, pp. 57-9.



Adalberto Magnelli
La descrizione della costa cartaginese
e la posizione della Sicilia nei *Geographikà*
di Strabone: in margine a XVII 3, 16

La descrizione della Λιβύη occupa nell'opera straboniana, eccettuata una piccola parte del II libro nel quale si descrive sommariamente tutto il mondo allora conosciuto, soltanto il libro XVII e anch'esso non per intero. Come d'uso nell'intera Geografia, il metodo descrittivo impiegato è quello del periplo, una descrizione della costa settentrionale dalle Colonne d'Ercole alla foce del Nilo nella quale si inseriscono, qua e là, *excursus* sulle regioni dell'interno o notizie di carattere storico ed etno-antropologico sui loro abitanti. Le principali fonti qui utilizzate da Strabone, fra le quali sono probabilmente da annoverare i peripli mediterranei, sono state riconosciute principalmente in Artemidoro di Efeso ed Eratostene per il versante costiero e Posidonio per la maggior parte delle notizie di carattere geo-morfologico; non si esclude che siano stati inseriti anche estratti dagli *Historikà Hypomnémata*¹.

Subito dopo aver presentato la città di Cartagine, non senza averne ricordato il glorioso e mitico passato (XVII 3, 14-15), il geografo di Amasea passa a delineare l'andamento costiero che dal golfo omonimo raggiunge la Piccola Sirte (XVII 3, 16).

Stralciamo dall'intero capitolo i luoghi a nostro avviso più significativi:

Κατὰ μέσον δὲ τὸ στόμα τοῦ Καρχηδονίου κόλπου νησός ἐστι Κόσσουρα. ἀντίπορθμος δ' ἐστὶν ἡ Σικελία τοῖς τόποις τούτοις ἢ κατὰ Λιλύβαιον, ὅσον ἐν διαστήματι χιλίων καὶ πεντακοσίων σταδίων· τοσοῦτον γάρ φασι τὸ ἐκ Λιλυβαίου μέχρι Καρχηδόνος. οὐ πολὺ δὲ τῆς Κοσσούρας διέχουσιν οὐδὲ τῆς Σικελίας ἄλλαι τε νῆσοι καὶ Αἰγίμουρος.² διάπλους δ' ἐστὶν ἐκ

* Un sentito ringraziamento va ai proff. Michele R. Cataudella e Serena Bianchetti per avere letto e discusso con me varie problematiche inerenti a questo contributo. Eventuali errori e omissioni sono da attribuire esclusivamente allo scrivente.

1. Cfr. in generale F. STRENGER, *Strabos Erdkunde von Libyen*, Straßburg 1913, pp. 123 ss. Sulla sezione del XVII libro dedicata all'Africa non nilotica si veda in generale E. H. BUNBURY, *A History of Ancient Geography*, II, rist. Amsterdam 1979, pp. 219-25.

2. Questo periodo era stato completamente espunto nel testo stabilito da A. Meinec-

Καρχηδόνος ἐξήκοντα σταδίων εἰς τὴν προσεχῆ περῖαιαν, ὅθεν εἰς Νέφεριν ἀνάβασις σταδίων ἑκατὸν εἴκοσι [...] ἐν αὐτῷ δὲ τῷ κόλπῳ, ἐν ᾧ περ καὶ ἡ Καρχηδών, Τύνις ἐστὶ πόλις καὶ θερμὰ καὶ λατομίαι τινές· εἴθ' ἡ Ἐρμαία ἄκρα τραχεῖα, καὶ ἐπ' αὐτῇ πόλις ὁμώνυμος· εἶτα Νεάπολις· εἶτ' ἄκρα Ταφίτις, καὶ ἐπ' αὐτῇ λόφος Ἄσπις καλούμενος ἀπὸ τῆς ὁμοιότητος, ὅνπερ συνώκισεν ὁ τῆς Σικελίας τύραννος Ἀγαθοκλῆς, καθ' ὃν καιρὸν ἐπέπλευσε τοῖς Καρχηδονίοις, συγκατεσπάσθησαν δὲ τῇ Καρχηδονίᾳ ὑπὸ Ῥωμαίων αἱ πόλεις αὗται. ἀπὸ δὲ τῆς Ταφίτιδος ἐν τετρακοσίοις σταδίοις νῆσός ἐστι Κόσσουρος κατὰ Σελινοῦντα τῆς Σικελίας ποταμῶν [...] διέχουσα τῆς Σικελίας περὶ ἑξακοσίους σταδίους.

Non è chi non individui immediatamente in tale esposizione incongruenze e inesattezze rispetto alla reale situazione della costa descritta; salta soprattutto agli occhi la duplicazione dell'isola di Kossoura (Cossyra)/Kossuros, odierna Pantelleria, la sua collocazione geografica e l'ordine inverso con il quale vengono menzionati i siti di Neapolis (Nabeul) e Aspis (Kelibia).

Secondo Jehan Desanges l'intera questione poteva semplicemente risolversi presupponendo un «maldestro» ricorso straboniano a fonti tipologicamente differenti: nel caso di Kossoura le notizie desunte da una fonte in ultima analisi riconducibile a un periplo condotto in direzione ovest-est (Artemidoro?) sarebbe andata a confondersi con annotazioni cartografiche che presupponevano una descrizione delle isole prospicienti le coste sicula e africana in senso orario; nel caso dell'errata sequenza Neapolis-Aspis si prospetterebbe semplicemente la possibilità di una fusione fra narrazioni risalenti a momenti cronologicamente distinti³.

Lo stile di molte pagine della Geografia non si sottrarrebbe a questa suggestione anche perché, in un'opera nella quale, per ammissione stessa dell'autore, si compie una vera e propria *summa* delle conoscenze geografiche ellenistiche a scopo più pratico che speculativo⁴, non sarebbe fuori luogo pensare a una minore attenzione per il particolare o a una, talvolta, acritica assunzione di notizie da autori i più disparati.

Tuttavia la particolare sottolineatura nell'indicare la posizione di

ke che seguiva una congettura di G. Kramer. Cfr. a tal proposito STRENGER, *Strabos Erdkunde von Libyen*, cit., pp. 106-10; W. ALY, *Strabon von Amaseia, Strabonis Geographica*, Band 4, *Untersuchungen über Text, Aufbau und Quellen der Geographika*, Bonn 1957, pp. 77-81. Qui si è adottato il testo stabilito nell'edizione di H. L. JONES, *The Geography of Strabo*, VIII [Book XVII, General Index], rist. London 1982, pp. 189-91.

3. Cfr. J. DESANGES, *Sur quelques erreurs de Strabon à propos de Carthage et de son territoire*, «Semitica», 38, 1990, Hommages à Maurice Sznycer, pp. 97-100.

4. I 1, 21-2.

Kossoura «in corrispondenza⁵ del centro dell'imboccatura del golfo di Cartagine» e l'accuratezza con la quale Strabone indica le distanze di Cartagine da Lilibeo che le è ἀντίπορθμος⁶, nonché dell'isola stessa (chiamata questa volta Kossouros)⁷ dalla costa libica e dalla Sicilia, potrebbero indurci a credere che le indubitabili inesattezze geografiche presenti in questo passo, più che a un errore, siano da ascrivere al consapevole tentativo di ridurre a uno schema cartografico unitario, basato sulla deduzione geometrica e matematica, informazioni che le fonti straboniane desumevano a loro volta dall'esperienza giornaliera di chi percorreva il braccio di mare fra la Sicilia occidentale e la costa cartaginese⁸.

A tale proposito pare possibile riconoscere, fra le pieghe di una tradizione stratificata che risale almeno ai secoli della grande colonizzazione, due principali percorsi nautici che probabilmente traggono origine dalle conoscenze maturate in ambito fenicio-punico⁹ grazie al prolungato con-

5. Per il consueto uso geografico di κατὰ con il significato di «in corrispondenza a, di fronte a, dirimpetto a» cfr. P. JANNI, *La mappa e il periplo*, Roma 1984, pp. 108-14.

6. Cfr. in proposito lo scolio a XVII 3, 16 riportato nei codd. CBVgzxn: (ἀντίπορθμος) ὅτι Σικελία νῆσος ἀντικρὺ Καρχηδόνας κείται κατὰ τὸ βόρειον μέρος· νότιος γὰρ αὐτή. Probabilmente queste annotazioni vanno attribuite alla mano del patriarca Areta (850-932): cfr. A. DILLER, *The Scholia on Strabo*, «Traditio», x, 1954, p. 43; J. KODER, *Sopravvivenza e trasformazione delle concezioni geografiche antiche in età bizantina*, in F. PRONTERA (a cura di), *Geografia storica della Grecia antica*, Bari 1991, pp. 54-8.

7. L'identificazione fra le due denominazioni appare evidente dalle testimonianze convergenti di molti autori. Cfr. in special modo Ps. SCYL. III [C. MÜLLER, *Scylacys Caryandensis Periplus*, GGM, I, Paris 1855, p. 89], PLB, III 96, 13 che riportano la variante Κόσσ(σ)ουρος; STRAB. II 5, 19; VI 2, II, APP., BC I 96 e V 97; PTOL., *Geog.* IV 3, 13 che hanno Κόσσ(σ)ουρα e infine ZON., *Epit.* VIII 14 che scrive Κόσσουρα. Cfr. in gen. J. DESANGES, *Plinè l'Ancien: Histoire Naturelle, Livre V*, I-46, Paris 1980, pp. 444-5.

8. La compresenza dell'istanza geo-astronomica e di quella descrittiva dei peripli mediterranei che indirizzano la geometrizzazione dello spazio cartografico degli autori antichi è messa in evidenza, in relazione alla rotta Sicilia-Golfo di Cartagine, da F. PRONTERA, *Immagine dell'Italia nella Geografia antica da Eratostene a Tolomeo*, in «RivGeogrItal», C, 1993, pp. 34 e 44. Per il problema della reale esistenza di vere e proprie mappe antiche accluse alle opere geografiche o di pubblica utilità cfr. le opposte visioni in JANNI, *La mappa e il periplo*, cit., pp. 49-52 che nega l'utilizzo di vere e proprie riproduzioni cartografiche e CH. JACOB, *Géographie et ethnographie en Grèce ancienne*, Paris 1991, pp. 114 ss. il quale invece lo presuppone almeno a partire dall'esperienza dei geografi alessandrini in poi. Per la reale esistenza di «carte geografiche» nell'antichità si esprime da ultimo E. EDSON, *The Oldest World Maps: Classical Sources of Three viiith Century Mappaemundi*, in «AncW», XXIV, 1993, pp. 170 ss. Per l'incertezza sulla reale esistenza di una «carta» straboniana dell'ecumène cfr. G. AUJAC, *Strabon et la science de son temps*, Paris 1966, pp. 213 ss.

9. Per le rotte marittime che univano Cartagine con i centri puniche o greci di Sicilia cfr. da ultimo G. SALMERI, *Sui rapporti fra Sicilia ed Africa in età romano repubblicana e imperiale*, in *L'Africa romana* III, Sassari 1985, specialm. pp. 397-407. Sulla tradizione marinara cartaginese e una sua possibile applicazione in ambito geografico e più propriamen-

trollo esercitato dai Cartaginesi sulla navigazione nella metà occidentale del Mediterraneo¹⁰.

Il primo percorso faceva capo sul versante siciliano alle piazzeforti di Mozia e dal IV sec. a.C. in poi di Lilibeo, dalle quali le navi onerarie partivano alla volta del golfo di Cartagine raggiungibile dopo una sosta nella stazione intermedia di Kossoura, già snodo cruciale per i vascelli che dalla Fenicia si dirigevano verso le coste iberiche e l'Oceano esterno¹¹.

Un importante lacerto di questa «tradizione geografica punica» è probabilmente da rintracciare nelle notizie che ci fornisce lo Pseudo-Scilace¹². Al capitolo III, all'interno della sezione cartaginese del periplo che si snoda, come di consueto, dalle Colonne d'Ercole al Nilo, leggiamo che:

[...] Παράπλους ἀπὸ Ἑρμαίας ἡμισυ ἡμέρας εἰς Καρχηδόνα. Ἔπεισι δὲ νησία ἐν τῇ Ἑρμαίᾳ ἄκρα, Ποντία νῆσος καὶ Κόσυρος. Πλοῦς δὲ ἀπὸ Ἑρμαίας ἐπὶ Κόσυρον ἡμέρας. Ἐπὶ Ἑρμαίας ἄκρας πρὸς ἥλιον ἀνίσχοντα εἰσι νῆσοι τρεῖς μικραὶ κατὰ τοῦτο, ὑπὸ Καρχηδονίων οἰκουμένα· Μελίτη

te cartografico cfr. da ultimo le interessanti osservazioni di M. R. CATAUDELLA, *La Sardegna, Pseudo Scilace e la geografia punica*, in *Sardinia Antiqua, Studi in onore di P. Meloni in occasione del suo settantesimo compleanno*, Cagliari 1992, pp. 217-21. Sull'impatto politico della geografia punica cfr. ancora ID., *Geografia greca e geografia punica a proposito della costa settentrionale dell'Africa nei trattati fra Roma e Cartagine*, in *L'Africa romana XI*, Ozieri 1996, pp. 328-34.

10. Tappe fondamentali nella costituzione di un'egemonia marittima da parte cartaginese a ovest della Sicilia sono da riconoscere sicuramente nella battaglia di Alalia, che estromise l'elemento foceo-ellenico e nei primi trattati fra Roma e Cartagine. Su tutto cfr. da ultimo B. SCARDIGLI, *I trattati romano-cartaginesi*, Pisa 1991, ivi bibl.

11. G. M. COLUMBA, *I porti della Sicilia*, Roma 1906, pp. 8-11; E. CHURCHILL-SEMPLÉ, *The Geography of the Mediterranean Region and its Relation to Ancient History*, New York 1971, p. 589.

12. La datazione dell'opera è tuttora oggetto di discussione. Alla proposta tradizionale di attribuire l'intera stesura all'età di Filippo II, per cui cfr. D. MARCOTTE, *Le Periple de Scylax. Esquisse d'un commentaire épigraphique et archéologique*, «BollClass», VII, 1986, pp. 166-82, si oppone l'ipotesi di una stratificazione del materiale confluito nel periplo il cui nucleo originale potrebbe risalire effettivamente alla fine del VI secolo a.C. cfr. A. PERETTI, *Il Periplo di Scilace. Studi sul primo Portolano del Mediterraneo*, Pisa 1979, pp. 121 ss. Sulla questione vd. anche le considerazioni svolte in S. BIANCHETTI, Πλωτὰ καὶ πορευτὰ. *Sulle tracce di una periagesi anonima*, Firenze 1990, pp. 165-7. Per quanto riguarda più specificamente il tratto africano del Periplo e le sue fonti cfr. ancora PERETTI, *Il Periplo di Scilace*, cit., pp. 345-9. L'ipotesi dell'esistenza nel Periplo di dati risalenti a un vero e proprio filone di tradizione geografica punica è stata di recente, con buone argomentazioni, avanzata da CATAUDELLA, *La Sardegna, Pseudo Scilace e la geografia punica*, cit., p. 212 e ID., *Geografia greca e geografia punica a proposito della costa settentrionale dell'Africa nei trattati fra Roma e Cartagine*, cit., pp. 327 ss.

[...] Γαῦλος [...] Λαμπάς [...] Ἐπὶ δὲ Κοσύρου ἐπὶ Λιλύβαιον ἀκρωτήριον Σικελίας πλοῦς ἡμέρας μιάς¹³.

La consuetudine degli scritti periplografici era quella di individuare punti particolarmente caratteristici che divenivano riferimento costante fra una sezione e l'altra della descrizione¹⁴. Nel caso del tratto costiero lungo il golfo di Cartagine l'autore del periplo individua il promontorio di Hermes (Ἑρμαία ἄκρα), probabilmente l'odierno Capo Bon in Tunisia¹⁵, come riferimento principale e da esso computa le distanze. In tal modo sappiamo che dal promontorio Hermaeo a Cartagine vi era mezza giornata di navigazione, mentre da Kossoura, qui ancora nella forma Κόσουρος, allo stesso Capo Bon la distanza raddoppiava e allo stesso modo dall'isola al Capo Lilibeo in Sicilia¹⁶. Non è dubbio che qui venissero messi a frutto

13. Si è utilizzato il testo di MÜLLER, *Scylacis Caryandensis Periplus*, GGM, I, cit., p. 89. Si noti che, dopo ἀνίσχοντα, l'autore, seguito poi concordemente da tutti gli altri commentatori, espungeva dal testo la possibile glossa intrusiva costituita da μικρὸν ἀπὸ Ἑρμαίας.

14. Si cfr. le parole con le quali Strabone in II 5, 17 sottolinea come sia il mare a modellare tutti quegli elementi, fra cui principalmente stretti, istmi, penisole e promontori, grazie ai quali si può avere piena coscienza delle caratteristiche geografiche di una regione. Cfr. F. PRONTERA, *La cultura geografica in età imperiale*, in *Optima Hereditas*, a cura di G. PUGLIESE CARRATELLI, Milano 1992, pp. 302 ss.

15. L'identificazione del promontorio Hermaeo con il Capo Bon è oggetto di discussione. Secondo J. DESANGES, *La localisation du "Beau-Promontoire" de Polybe*, «Karthago», XXII, 1988-89, pp. 21 ss., il capo Bon sarebbe da identificare con il Καλὸν ἀκρωτήριο dei trattati romano-cartaginesi. Su tutta la questione cfr. da ultimo CATAUDELLA, *Geografia greca e geografia punica a proposito della costa settentrionale dell'Africa nei trattati fra Roma e Cartagine*, cit., pp. 331-4 e nota 20, p. 334.

16. Secondo il CATAUDELLA, *La Sardegna, Pseudo Scilace e la geografia punica*, cit., p. 209, Ps. Scilace calcolerebbe in 500 stadi (= un giorno) la minor distanza fra Lilibeo e Libia (Kosuros) e nel doppio quella fra la Libia e la Sardegna, giungendo a dati incompatibili con l'esperienza geografica ellenica che, non percependo variazione alcuna nell'andamento sostanzialmente rettilineo della costa nordafricana, poneva le due isole alla stessa distanza dalla Libia. Del resto le stesse cifre del Periplo, molto prossime ai dati reali, mal si accorderebbero con quelle ben maggiori che tutta la tradizione classica riporta. Tuttavia la prima cifra pare riguardare la sola distanza fra Lilibeo e l'isola di Kosuros (Ἐπεισὶ δὲ νησία ἐν τῇ Ἑρμαίᾳ ἄκρᾳ Ποντία νήσος καὶ Κόσουρος) la quale dista a sua volta altri 500 stadi dal punto più settentrionale della costa libica, il Promontorio di Hermes (Πλοῦς δὲ ἀπὸ Ἑρμαίας ἐπὶ Κόσουρον ἡμέρας). In tal modo, la minima distanza Sicilia-Libia calcolata sulla rotta Lilibeo-Kosuros-Promontorio di Hermes, risulterebbe pari a 1000 stadi (= due giorni). Ps. Scilace, attingendo all'esperienza marinara punica ma non sottraendosi al dato, acquisito forse già a partire da Dicearco, secondo cui la punta meridionale della Sardegna si trovava sullo stesso parallelo di Lilibeo, non avrebbe reso giustizia del reale andamento della costa punica all'altezza di Cartagine, ma avrebbe soltanto "abbassato" quella sarda che, come la corrispettiva siciliana, veniva a distare 1.000 stadi dai promonto-

i rilevamenti nautici effettuati lungo la rotta che, dalla costa punica per il tramite dello scalo intermedio di Kossoura, si seguiva fino a Lilibeo. Il fatto che dovrebbe suscitare riflessioni è tuttavia un altro, ovvero la percezione “cartografica” che si riflette sull’orientamento con il quale le località toccate dai naviganti si susseguono nel corso della narrazione. Si afferma infatti esplicitamente che le isole di Melite, Gaùlos e Lopadussa, di pertinenza cartaginese e facilmente identificabili con le odierne Malta, Gozo e Lampedusa, sarebbero da porre rispetto all’Ἐρμαία ἄκρα, dalla parte del «sole nascente»¹⁷, ergo le località citate in precedenza dovevano esser situate a occidente o tutt’al più a settentrione del promontorio di riferimento¹⁸. Riflettendo allora sul fatto che la menzione della distanza fra Lilibeo e Cartagine, calcolata lungo una linea retta — gli autori di età ellenistica ne erano sicuri al punto tale da ammettere la possibilità che dal Capo Lilibeo fossero direttamente visibili i vascelli che salpavano dal porto di Cartagine¹⁹ — presupponeva un rilevamento nel senso della latitu-

ri africani. Secondo la tradizione geografica Alessandrina, entro la quale si muove Strabone, la forma della Libye era generalmente assimilata ora a quella di un triangolo rettangolo (XVII 3, 1), ora a quella di un trapezio (II 3, 3-4; 5, 33; XVI 4, 14). Per il modo in cui era rappresentato il continente africano secondo la geografia classica e ellenistica cfr. da ultimo S. BIANCHETTI, *L’idea di Africa da Annone a Plinio*, in *L’Africa romana VII*, Sassari 1990, pp. 875-8. Su tutta la questione inerente l’andamento costiero dell’Africa settentrionale vd. l’accurata sintesi di G. PRACHNER, *Zum καλὸν ἀκρωτήριον (Polybius III 22, 5)*, in *Beiträge zur Alten Geschichte und deren Nachleben, Festschrift für Franz Altheim zum 6.10.1968*, hrsg. R. STIEHL, H. E. STIER, Berlin 1969, specialm. pp. 157-67. Per il problema riguardante la misurazione in giorni di navigazione e la relativa traduzione numerica in stadi vd. da ultimo Y. JANVIER, *Les problèmes de métrologie dans l’étude de la cartographie antique*, «Latomus», LII, 1993, specialm. pp. 13-22.

17. La preposizione πρὸς in unione con l’indicazione dell’orientamento spaziale e con verbi di moto è frequentemente utilizzata a indicare punti di confine, limiti a partire dai quali si avviano descrizioni geografiche: si cfr. l’inequivocabile esemplificazione in PAUS. III 1, 1: cfr. P. JANNI, *Gli antichi e i punti cardinali: rileggendo Pausania*, in *Γεωγραφία, Atti del secondo convegno maceratese su geografia e cartografia antica (Macerata, 16-17 aprile 1985)*, Roma 1988, pp. 84 ss. Il fatto che nel consueto linguaggio del periplo, sempre avaro di precisazioni riguardo all’esatto orientamento dei luoghi (cfr. JANNI, *La mappa e il periplo*, cit., pp. 121 ss.), vi sia una precisazione come quella del capitolo III concorre ad avvalorare l’ipotesi che l’autore volesse realmente distinguere la posizione delle località citate rispetto al promontorio di Hermes nel senso della longitudine.

18. Una posizione settentrionale potrebbe ipotizzarsi se volessimo intendere l’espressione ἔπεισι δὲ νησία ἐν τῇ Ἐρμαίᾳ ἄκρᾳ come a indicare isole che sono a una latitudine che sta «sopra» (ἐπί) rispetto al promontorio di Hermes: per un tale uso del preverbio ἐπί cfr. LSJ s.v.

19. STRAB. VI 2, 1; per la tendenza a simili allineamenti visivi nello spazio isotropo JANNI, *La mappa e il periplo*, cit., pp. 119 ss. È probabile che nella carta di Eratostene il meridiano passante per Cartagine e lo Stretto toccasse anche il Lilibeo: cfr. COLUMBA, *I porti della Sicilia*, cit., p. 21 e n. 5; PRONTERA, *Immagine dell’Italia nella geografia antica*, cit., pp.

dine (da nord a sud)²⁰ e che Cartagine era sicuramente posta a ovest di Capo Bon, è allora verosimile che Kossoura, a metà strada fra il porto siciliano e la metropoli punica nonché occidentale rispetto al promontorio, si assimilasse a tale allineamento.

Il secondo percorso marittimo che univa Africa e Sicilia, ben noto anche alla marineria ellenica almeno a partire dal V secolo a.C.²¹, si dispiegava su un tracciato che dal tratto costiero compreso press'a poco fra Selinunte ed Eraclea, dopo il consueto passaggio per l'isola di Kossoura, approdava alle prospicienti città di Neapolis o di Aspis/Clypea situate lungo il versante orientale della penisola terminante col promontorio di Hermes.

Posto che queste notizie desunte dall'empirismo nautico siano confluite, attraverso una giustapposizione di varie fonti, nel testo di Strabone, non sarà difficile rintracciare nei *Geographikà* una loro traduzione cartografica che, già in parte affiorante nel testo dello Pseudo-Scilace, acquista adesso il crisma della vera e propria "scientificità". Sarà allora chiaro come la posizione assunta da Kossoura, «in corrispondenza del centro dell'imboccatura del golfo di Cartagine» e contemporaneamente «di fronte alla città di Clypea» scaturisca in modo coerente dalla rappresentazione che Strabone dava della Sicilia e della sottostante costa tunisina.

Nel VI libro, al par. 2, 1, troviamo la descrizione generale della Sicilia, comprendente la relativa delimitazione spaziale e un'accurata misurazio-

42 ss. Anche nella *Totius Orbis Descriptio*, di avanzata età imperiale, sembra mantenersi questa posizione di Kossoura se è vero che nell'elenco delle isole mediterranee, compiuto certamente nel senso della longitudine progrediente da est a ovest, ai capp. 65-66 si legge: [...] *Post quas insulas (scil. Maris Aegaei) omnes optima et maxima Sicilia insula [...]* *Deinde Cossora. Post hanc alia insula quae sic vocatur Sardinia*: cfr. C. MÜLLER, *Totius Orbis Descriptio*, GGM, II, Paris 1861, p. 528.

20. La successione Italia-Sicilia-Lilibeo-Cartagine secondo gli antichi era indubbiamente da porre lungo un tracciato rettilineo da nord a sud: cfr. JANNI, *La mappa e il periplo*, cit., p. 117. Cfr. per il tratto in questione CATAUDELLA, *La Sardegna, Pseudo-Scilace e la geografia punica*, cit., pp. 210, nota 20 e 220, nota 52.

21. Tucideide annotava che la via più breve, nota ai suoi tempi, fra la Libia e le coste siciliane era quella che univa l'emporio di Neapolis alla foce del fiume Selínous per un totale di due giorni e una notte di navigazione: cfr. VII 50, 2 [...] (scil. i Peloponnesiaci) *παρὰ πλεύσαντες ἐς Νέαν πόλιν [...] ὄθεν περ Σικελία ἐλάχιστον δύο ἡμερῶν καὶ νυκτὸς πλοῦν ἀπέχει, καὶ ἀπ' αὐτοῦ περαιωθέντες ἀφίκοντο ἐς Σελινόυντα*. Lo stesso Tucideide in VI 2, 6 aveva del resto ricordato come i Punici si fossero ritirati nella porzione «più occidentale» dell'isola perché da lì era «breve per loro il passaggio verso Cartagine». Anche Polibio confermava sostanzialmente questi dati per il periodo della Prima Punica: I 29, 34-36 e III 96, 13; si cfr. anche FLOR II 2, 19 e APP., Lib. 3. Per la rotta seguita dagli eserciti romano e cartaginese nei due sensi cfr. L. M. HANS, *Karthago und Sizilien*, Hildesheim-Zürich-New York 1983, pp. 65 ss.

ne dell'andamento costiero effettuata sulla base di informazioni che si è visto esser riconducibili in ultima analisi a Posidonio, Artemidoro e al cosiddetto Corografo²².

Rettificando in parte i dati di Posidonio sulla conformazione irregolarmente triangolare assunta dall'isola e la sua conseguente ubicazione meridionale rispetto alla costa ionica della Calabria, Strabone così descrive rispettivamente il tratto costiero fra Capo Peloro e Capo Pachino, che delimita il lato orientale dell'isola, e quello fra Capo Pachino e il Capo Libeo che segna quello meridionale:

[...] ἡ Πελωριάς ἀρκτικωτάτη λέγοιτ' ἂν καλῶς τῶν τριῶν γωνιῶν, ὥσθ' ἡ ἐπιζευγυμένη ἀπ' αὐτῆς ἐπὶ τὸν Πάχυνον ἐκκείσεται πρὸς ἕω μὲν πρὸς ἄρκτον βλέπουσα, ποιήσει δὲ τὴν πλευρὰν τὴν πρὸς τὸν Πορθμόν. δεῖ δ' ἐπιστροφὴν μικρὰν λαμβάνειν ἐπὶ χειμερινὰς ἀνατολάς· οὕτω γὰρ ἡ ἠϊὼν παρακλίνει προϊούσιν ἀπὸ τῆς Κατάνης ἐπὶ τὰς Συρακούσας καὶ τὸν Πάχυνον. [...] ἡ δ' ἀπὸ Παχύνου πρὸς Λιλύβαιον, ἐσπεριώτερον δὲ τῆς Πελωριάδος ἰκανῶς ἐστίν, ἰκανῶς ἂν καὶ τὴ λοξοῖτο ἀπὸ τοῦ μεσημβρινοῦ σημείου πρὸς τὴν ἐσπέραν, βλέπει δ' ἂν ἅμα πρὸς τε τὴν ἕω καὶ πρὸς τὸν νότον, τῇ μὲν ὑπὸ τοῦ Σικελικοῦ πελάγους κλυζομένη, τῇ δ' ὑπὸ τοῦ Λιβυκοῦ τοῦ πρὸς τὰς Σύρτεις διήκοντος ἀπὸ τῆς Καρχηδονίας.

L'intero passo, che così come ci è pervenuto dalla tradizione medievale presenta non poche difficoltà di interpretazione e sicuramente qualche guasto, è qui proposto secondo la lezione che dall'edizione di G. Kramer²³ in poi è stata unanimemente, anche se con qualche leggera variante non tale da modificarne il senso, accolta da tutti i più recenti editori della

22. Cfr. I. SIVIGLIA, *Il periplo della Sicilia secondo Strabone* VI 2,1, in Φιλίας Χάριν, *Miscellanea di Studi classici in onore di Eugenio Manni*, VI, Roma 1980, pp. 1997-2011; F. LASSERRE, *Strabon Géographie*, tomo III (Livres V et VI), Paris 1967, p. 152 nota 3; N. BIFFI, *L'Italia di Strabone* (testo, traduzione e commento dei libri V e VI della Geografia), Genova 1988, pp. 328-9, note 186-91; I. WEISS, *Die Italienbücher des Strabon von Amaseia*, Frankfurt am Main-Bern-New York-Paris 1991, pp. 75 ss. Per un ricorso a notizie riconducibili ad Artemidoro cfr. l'ancora oggi utile F. SOLLIMA, *Le fonti di Strabone nella geografia della Sicilia* (VI. 265-274 C), Messina 1897, specialm. pp. 12-24 e in particolare L. MOSCATI CASTELNUOVO, *Osservazioni su Artemidoro di Efeso quale fonte dei libri V e VI della Geografia di Strabone*, in «ASNSP», s. III, XIII, 2, 1983, pp. 389-401. L'utilizzo delle misure del cd. Corografo doveva rispondere all'esigenze della geografia ellenistica più matura, secondo i cui canoni si doveva far riferimento soltanto alle fonti più recenti: cfr. JACOB, *Géographie et ethnographie en Grèce ancienne*, cit., pp. 117 ss.

23. G. KRAMER, *Strabonis Geographica recensuit commentario critico instruxit*, I-III, Berlin 1844. Per la tradizione manoscritta della Geografia cfr. l'esauriente analisi in A. DILLER, *The Textual Tradition of Strabo's Geography*, Amsterdam 1975.

Geografia²⁴. Nel tentativo di mantenere lo schema posidoniano che prevedeva un'isola triangolare con il vertice meridionale (Lilibeo) rivolto verso l'Africa e il lato Peloro-Pachino che guardava grosso modo lo Stretto, Strabone avrebbe disposto il Peloro a nord, allineato con il meridiano dello Stretto (ἡ Πελωριάς ἀρκτικωτάτη), il Capo Pachino molto più a est del precedente, e il Lilibeo leggermente più a sud del Pachino e notevolmente più a ovest del Peloro. In tal modo, le coste che congiungevano i tre vertici avrebbero disegnato un triangolo scaleno posto approssimativamente su di un'asse nordest-sudovest²⁵. Più di un particolare tuttavia non convince in tale ricostruzione.

Innanzitutto non sembra scontato dover correggere²⁶ quanto i codici, con accordo unanime, tramandano subito dopo la prima pericope: [...] ἀπ' αὐτῆς ἐπὶ τὸν Πάχυνον ἐκκεῖσθαι πρὸς ἕω φαμὲν πρὸς ἄρκτον βλέπουσαν. Ποιήσει δὲ κτλ. Su tale base i primi editori del testo straboniano accettarono, relativamente a quanto precedeva, la lezione dei codici B

24. Cfr. H. L. JONES, *The Geography of Strabo*, III [Books VI-VII], rist. London 1983, pp. 60 ss. che qui si è riportato. Sostanzialmente concordi con quest'ultimo anche LASSERRE, *Strabon Géographie*, cit., p. 152 e F. SBORDONE, *Strabonis Geographica*, II [Libri III-VI], Romae 1970, pp. 314-5. ALY, *Strabon von Amaseia*, cit., pp. 433-4, nota 40, mantenendo alcuni elementi del testo trådito espunti dagli altri ma introducendo a sua volta nuove congetture, proponeva di leggere nel modo seguente: [...] ὡςθ' ἡ ἐπιζευγνυμένη ἀπ' αὐτῆς ἐπὶ τὸν Πάχυνον – <ἀκραν> ἐκκεῖσθαι πρὸς ἕω <ἐ>φαμὲν πρὸς ἄρκτον βλέπουσαν – ποιήσει <τὴν>δε τὴν πλεωρὰν καὶ πρὸς τὸν Πορθμόν. Per i molti dubbi suscitati dalle ingegnose ed eleganti correzioni di Aly cfr. la recensione di G. AUJAC, «REG», LXXXI, 1968, pp. 623-7.

25. Cfr. le ipotetiche riproduzioni cartografiche del Mediterraneo accluse alle edizioni di Strabone: dopo quella unita al testo con traduzione in francese di A. Coray di cui cfr. ora G. AUJAC, *Napoléon, Coray, et la première traduction française de la Géographie de Strabon*, «Geographia Antiqua», I, 1992, tav. V, p. 55, si veda in special modo quelle di C. MÜLLER, F. DUBNER, *Strabonis Geographica graece cum versione reficta accedit index variantis lectionis et tabula rerum nominumque locupletissima*, I-II, Paris 1853; H. L. JONES, *The Geography of Strabo*, I [Books I-II], rist. London 1989 e G. AUJAC, *Strabo, Géographie*, livre II, Paris 1969 successivamente accolta da PRONTERA, *La cultura geografica*, cit., p. 293, figg. 112, 113; ID. *Note sul Mediterraneo occidentale nella cartografia ellenistica*, in *Africa romana XI*, Ozieri 1996, p. 338 e nota 2 (ivi bibl.). In generale la più ricca raccolta di dati grafici sulla forma della Sicilia è ancora quella di ZIEGLER, in RE, II, coll. 2461 ss., s.v. *Sikelia*. Per JANNI, *La mappa e il periplo*, cit., p. 115 la Sicilia straboniana era ruotata rispetto alla posizione reale di circa 45 gradi.

26. Contro la troppo frequente *emendatio* e le ripetute integrazioni per congettura avanzate e riproposte da editori antichi e moderni dell'opera straboniana, soprattutto nei libri V e VI, mette opportunamente in guardia R. NICOLAI, *Scelte critico testuali e problemi storici nei libri V e VI della Geografia di Strabone*, in G. MADDOLI (a cura di), *Strabone e l'Italia antica*, Perugia-Napoli 1988, pp. 267-86. A p. 273 si fa notare che «talvolta gli editori si sono impegnati maggiormente a ritoccare emendamenti precedenti che non a cercare di comprendere meglio il testo trådito».

e κ ὥστε τὴν ἐπιζευγνυμένην, l'unica che, evitando pesanti interventi, sembrava in grado di dare un senso compiuto al periodo²⁷. Il testo che ne scaturiva potrebbe venir tradotto press'a poco in questo modo:

A ragione si potrebbe affermare che il Peloro è il più settentrionale dei tre vertici, tanto che diciamo che la linea che lo congiunge al Pachino si rivolge a est guardando verso nord. [Questa stessa linea] costituirà il lato rivolto verso lo Stretto. Bisogna infatti ammettere una leggera deviazione verso il levante invernale perché così piega il litorale per chi viaggia da Catania a Siracusa e al Pachino.

In pratica Strabone ammetteva che il lato più piccolo del triangolo siciliano fosse rivolto verso lo stretto e quindi a nordest, ma con un'inclinazione molto minore di quella proposta da Posidonio e quasi minima (ἐπιστροφὴν μικράν) lungo un asse che, essendo la linea di costa rivolta a oriente (ἐκκεῖσθαι πρὸς ἕω), doveva necessariamente seguire un andamento da nord a sud²⁸. Tale interpretazione sembra ricevere ulteriore conferma dalla descrizione che di lì a poco si dà del lato meridionale dell'isola.

Dopo aver sottolineato che il capo Lilibeo si trova «nettamente più a occidente» del Peloro (ἐσπεριώτερον δὲ τῆς Πελωριάδος ἰκανῶς ἐστίν)²⁹, Strabone viene a parlare della costa meridionale dell'isola e afferma che «anch'essa si disporrebbe in posizione obliqua a partire dall'estremità meridionale verso occidente, rivolgendosi a sudest». Da un punto di vista spaziale non è chi non riscontri in tale frase una netta contraddizione: una linea di costa con andamento che procede dalla sua estremità meridionale verso ovest (ἀπὸ τοῦ μεσημβρινοῦ σημείου πρὸς τὴν ἑσπέραν) sarà per l'appunto rivolta a sudovest, o al massimo a sud-sudovest, ma mai sul versante opposto. A dispetto di tanta ambiguità il passo pare non esser stato adeguatamente valutato³⁰ e forse dunque sarebbe opportuno ridiscuterlo

27. Cfr. apparato critico in MÜLLER-DUBNER, *Strabonis Geographica*, II, cit., p. 977.

28. Questo non sarebbe del resto in contrasto con l'andamento proposto da Strabone per la dorsale appenninica la quale seguirebbe, così come la penisola italiana, una direttrice nord-sud: cfr. II 5, 28 ταῦτα δ' ἐστὶν ὄρεινῆ ράχης διὰ τοῦ μήκους ὅλου τῆς Ἰταλίας διαπεφυκῖα ἀπὸ τῶν ἄρκτων ἐπὶ μεσημβρίαν, τελευτώσα δ' ἐπὶ τὸν Σικελικὸν Πορθμόν. Per quanto riguarda il rapporto della costa orientale siciliana con lo Stretto cfr. F. PRONTERA, *Lo stretto di Messina nella tradizione geografica*, in *Lo Stretto crocevia di culture, Atti del XXIV convegno di studi sulla Magna Grecia (Taranto-Reggio Calabria, 9-14 ottobre 1986)*, Taranto 1987, pp. 120-3.

29. Si tenga presente che in accordo con la teoria dei κλίματα, il filosofo di Apamea sosteneva che Lilibeo e Peloro si sarebbero trovati quasi su una stessa retta, l'uno al vertice meridionale e l'altro all'opposto: cfr. la critica di Strabone sempre in VI 2, 1. Cfr. inoltre COLUMBA, *I porti della Sicilia*, cit., p. II; BUNBURY, *A History of Geography*, cit., pp. 236-237.

30. Fra i moderni editori MÜLLER-DUBNER, *Strabonis Geographica*, II, cit., p. 977 se-

anche alla luce delle conclusioni tratte a proposito della costa da Peloro a Pachino.

In considerazione del fatto che, come detto, la tradizione manoscritta riguardante l'intero capitolo VI 2, 1 della Geografia presenta difficoltà interpretative e che non pochi sono stati gli interventi dei commentatori moderni³¹, non dovrebbe apparire contraddittorio, dopo aver difeso il testo trådito nel caso della descrizione della costa orientale, accettare ancora la lezione dei manoscritti salvo che per la sola espunzione di σημείου. Potrebbe infatti trattarsi di una interpolazione introdotta nel testo a seguito della presenza del vocabolo μεσημβρινός. La frequente confusione di quest'ultimo con ισημερινός è ben presente nei manoscritti della Geografia³² e d'altro lato espressioni come ισημερινὸν σημείον, τροπικὸν σημείον ricorrevano tante e tali volte in opere geografiche³³ che dovette sembrare automatico, in un caso come il nostro, nel quale il significato non era forse completamente afferrato, "integrare" l'espressione di per sé perfettamente compiuta ἀπὸ τοῦ μεσημβρινοῦ πρὸς τὴν ἑσπέραν³⁴. In

gnalava l'incongruenza e proponeva di emendare in ἀπὸ τοῦ ισημερινοῦ σημείου πρὸς μεσημβρίων intervenendo pesantemente e introducendo un dato, ovvero «il punto equinoziale», che non sembra rispondere alle intenzioni dell'autore il quale segue una direzione est-ovest piuttosto che nord-sud. Ugualmente insoddisfacente è la proposta del Groskurd (*ibid.*) di emendare μεσημβρινοῦ in ἑωθινοῦ. Diversa la soluzione prospettata da ALY, *Strabon von Amaseia*, cit., p. 434, nota 40, il quale, notando che l'uso del verbo βλέπω è in Strabone alquanto ambiguo e può riferirsi a un'intera come a una piccola porzione di litorale, secondo il parallelo con VII 7, 4 (tratto da Tessalonica allo Strimone rivolto a mezzogiorno) ritiene che l'orientamento a sud-est della costa Pachino-Lilibeo debba esser inteso in senso "lato" e riguardi esclusivamente il tratto più prossimo all'estremità orientale. Un'accurata discussione del passo con susseguente tentativo esegetico teso a dimostrare una sostanziale difformità fra i dati geografici riguardanti i tre promontori siciliani e i relativi vertici del triangolo straboniano era anche in C. QUATTROCCHI, *Le condizioni geografiche della Sicilia secondo Strabone*, Napoli 1905, pp. 19-27.

31. Per un panorama completo delle varie proposte testuali si cfr. in proposito i ricchi apparati critici in LASSERRE, *Strabon Géographie*, cit., pp. 152 ss. e SBORDONE, *Strabonis Geographica*, cit., p. 314.

32. Cfr. ad esempio II 1, 39; 5, 34 (si conservano entrambe le lezioni ma la seconda mano di B, che evidentemente non ben afferrava il senso, scrive sopra a μεσημβρ. ισημερ.); 5, 35. Per una espunzione sicura del vocabolo σημείον in contesto analogo cfr. I 2, 10. Per altri fraintendimenti causati dall'uso del sostantivo μεσημβρινός cfr. anche II 1, 32 e 36.

33. Cfr. la Geografia di Claudio Tolomeo e il TGL, s.v. τροπικός. Secondo quest'ultimo inoltre in un passo plutarceo, *De Defectu Oraculorum*, 411 A, l'espressione τὰ τροπικὰ σημεία equivalente a quella οἱ τροπικοὶ κύκλοι, permetterebbe un'equazione del genere σημείον = κύκλος.

34. Per l'uso di espressioni analoghe nella Geografia cfr. i seguenti passi: II 1, 17; 19; 21; 28. Particolarmente significativo è il confronto con II 1, 36: (scil. il corso del fiume Eufrate) [...] ἡ μὲν οὖν ἐπὶ μεσημβρίαν ἀπὸ τῶν ἄρκτων ὁδὸς ὡς ἂν μεσημβρινοῦ τινός ἐστιν, ἡ

stanza se attribuissimo a μεσημβρινός, anziché il valore di aggettivo («meridionale»), quello ben noto di sostantivo («meridiano»), forse usciremmo in maniera “economica” dall'imbarazzo interpretativo. Strabone affermerebbe in tal senso che il tratto di costa fra Pachino e Lilibeo «seguirebbe approssimativamente una linea obliqua a partire dal meridiano verso ovest, guardando a sudest». In tale contesto, un riferimento al meridiano non può che riguardare quello principale di riferimento, ovvero quello dello Stretto di Messina (il Πορθμός), sul quale sarebbe venuto ad allinearsi anche il Pachino, mentre il Capo Lilibeo non avrebbe perduto il suo carattere di limite meridionale dell'isola, proteso verso le coste africane. Riassumendo: il lato orientale della Trinacria, disposto da nord a sud si piegherebbe, in concomitanza con la linea di costa fra Catania e Pachino, leggermente verso oriente in modo da «guardare» a nordest e verso lo Stretto. Il lato meridionale si discosterebbe dal meridiano dello Stretto che tocca l'isola in prossimità di Pachino, lungo una direttrice sud-sudovest rivolgendosi di conseguenza a sudest³⁵. Da un punto di vista cartografico una simile rappresentazione (FIG. 1) non si allontanerebbe di molto da quella che sarà proposta, poco più di un secolo dopo, da Tolomeo, il quale prevedeva il passaggio del meridiano dal Pachino, poneva il Peloro a 40' di longitudine a ovest di quest'ultimo e infine faceva coincidere il vertice meridionale dell'isola con il Lilibeo³⁶.

Le conseguenze geografiche di una Sicilia situata a occidente del meridiano dello Stretto si dimostrano particolarmente interessanti se torniamo a volgere lo sguardo a quel tratto di costa libica dal quale abbiamo preso le mosse: il litorale cartaginese fino all'imboccatura della Piccola Sirte.

Strabone ci dice che il Lilibeo è rivolto verso Cartagine e l'isola di Kossoura si trova davanti all'ingresso del golfo cartaginese, perché le coordinate cartografiche entro le quali si inquadravano tali affermazioni concorrevano a disporre le tre località con inaspettata precisione su di un medesimo meridiano a occidente dello Stretto.

Nella delineazione e misurazione che il geografo ci offre della porzione occidentale dell'ecumène (ἐσπέριον τμήμα) ottenuta lungo il parallelo

δ' ἐπὶ ἀνατολὰς ἐπιστροφή καὶ ἐπὶ τὴν Βαβυλῶνα ἔκνευσίς τέ ἐστιν ἀπὸ τοῦ μεσημβρινοῦ καὶ οὐκ ἐπ' εὐθείας διὰ τὴν ῥηθεῖσαν ἐγκύκλωσιν.

35. Un risultato molto prossimo a questo era stato ottenuto con vere e proprie “acrobazie” testuali dal Columba: cfr. G. M. COLUMBA, *La grandezza e la posizione della Sicilia secondo alcuni geografi greci*, Roma 1892, pp. 12-4.

36. Cfr. sulla longitudine e latitudine di Pachino PTOL., *Geogr.* III 4, 4 (ediz. C. MÜLLER, *Claudii Ptolomaei Opera*, II, Paris 1901, p. 398); III 4, 1 (ivi, p. 389) sulla longitudine di Peloro; III 4, 3 (ivi, p. 394) sulla latitudine di Lilibeo. Cfr. poi PRONTERA, *Immagine dell'Italia*, cit., pp. 51 ss.

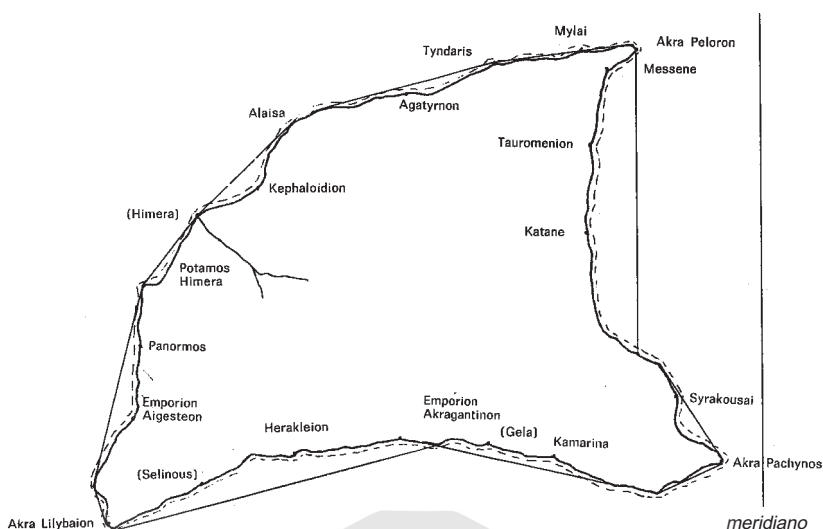


Fig. 1: Cartina della Sicilia secondo Strab. VI 2, 1.

fondamentale o «Diaframma»³⁷, risulta evidente che la prospettiva eratostenica per cui lo Stretto di Messina, Roma e Cartagine venivano a trovarsi sul medesimo meridiano era abbandonata, così come le stime numeriche relative alla distanza complessiva fra il punto più occidentale del mondo abitato e il recesso formato dal golfo di Issa³⁸.

In II 4, 3 troviamo le misure parziali, probabilmente di derivazione eratostenica con correzioni posidoniane³⁹, calcolate in base al tragitto marittimo fra i due punti suddetti. Per un totale di 28.500 stadi, si calcolano: fra Issa e Rodi 5.000 stadi, fra Rodi e Pachino 7.500 stadi, da

37. II 4, 3. La lunghezza dell'intero mondo abitato è indicata in circa 70.000 stadi. Per i dati relativi a tale dimensione nella tradizione classica ed ellenistica cfr. AUJAC, *Strabon et la science des son temps*, cit., pp. 189-190.

38. Cfr. PRONTERA, *Note sul Mediterraneo occidentale nella cartografia ellenistica*, cit., pp. 337-8 (ivi bibl.).

39. Strabone derivava direttamente da Eratostene soltanto le misure riguardanti il tratto estremo occidentale (Colonne-Promontorio Sacro), in quanto riteneva che quest'ultimo non avesse in generale una buona conoscenza dei dati numerici. Si ricorreva così a misurazioni che troverebbero una loro coerenza all'interno della rappresentazione posidoniana per cui la distanza fra Pachino e Peloro andava computata nel senso della longitudine. Cfr. COLUMBA, *Gli studi geografici*, cit., pp. 28-9; H. BERGER, *Geschichte der wissenschaftlichen Erdkunde der Griechen*, Leipzig 1903, pp. 541 ss.; AUJAC, *Strabon et la science de son temps*, cit., pp. 186-9, 200.

quest'ultimo a Peloro (Stretto) 1.000 stadi circa, dallo Stretto alle Colonne d'Ercole 12.000 stadi e da lì al Promontorio Sacro, limite occidentale dell'orbe, 3.000 stadi. La stessa misurazione, con le identiche cifre, è ripetuta da Strabone di lì a poco, quando viene a parlare dell'estensione dei tratti di mare che si susseguono nell'intero bacino mediterraneo⁴⁰. Troviamo così, procedendo stavolta da ovest a oriente, che la distanza dal Promontorio Sacro alle Colonne risulta di 3.000 stadi, da lì allo Stretto ci sono 12.000 stadi, da Pachino a Tenaro in Laconia circa 4.500 stadi, da Tenaro a Rodi 4.000 e da quest'ultima a Isso i soliti 5.000. Appare subito chiaro che la cifra di 28.500 stadi è ottenuta in due modi differenti a seconda che si ponga il Pachino a oriente del meridiano dello Stretto oppure sullo stesso. Per Posidonio, il quale, come visto, presupponeva un andamento est-ovest per la costa da Pachino a Peloro, era inevitabile sommare la lunghezza di quest'ultima alle distanze marittime intercorrenti fra Isso e il Promontorio Sacro. Per Strabone, che abbiamo poc' anzi ipotizzato avere proposto una posizione della Sicilia tutta a occidente del meridiano dello Stretto, la costa Peloro-Pachino aveva un andamento moderatamente obliquo da nordovest a sudest e quindi non poteva rientrare in un computo generale che riguardava distanze calcolate su una linea da ovest a est. In tal modo i 1.000 stadi che venivano a mancare erano reintegrati nel tratto fra Pachino e Rodi che misurava non più 7.500 ma 8.500 stadi⁴¹.

Confrontiamo questi dati con quanto nel XVII libro si dice della lunghezza della costa settentrionale dell'Africa da Cartagine fino al Canopo. Secondo un calcolo i cui risultati sono stati attribuiti ad Artemidoro, fonte di Strabone per il paraplo della costa libica⁴², da Cartagine a Cephalaë, località posta all'imboccatura della Grande Sirte, vi sarebbero circa 5.000 stadi⁴³. Tale distanza era però ottenuta non lungo una linea retta ma secondo un tracciato che circumnavigava il golfo della Piccola Sirte per un totale di 1.600 stadi, laddove l'apertura in linea retta ne contava solo

40. Cfr. II 5, 18-22. Questi dati potrebbero forse risalire ad Artemidoro dal quale sappiamo che Strabone derivava molte distanze "marittime" parziali e il rapporto di 1/8 fra miglio romano e stadio: cfr. VII 7, 4.

41. Questa cifra è ripetuta, in aperta polemica con Eratostene in II 1, 40. Nello stesso passo si insiste esplicitamente sulla posizione occidentale di Cartagine rispetto al meridiano del Πορθμός, cfr. PRONTERA, *Note sul Mediterraneo occidentale nella cartografia ellenistica*, cit., p. 338. Diversamente AUJAC, *Strabon et la science des son temps*, cit., p. 199 la quale invece ritiene che Strabone, pur spostando Roma più a occidente, accetti sostanzialmente l'allineamento di Cartagine con lo Stretto.

42. Strabone, criticando in I 4, 5 le stime eratosteniche relative alla lunghezza del mondo abitato, mostra apertamente di non condividere la cifra di 13.500 stadi che Eratostene dava per la distanza complessiva fra la bocca canopica del Nilo e Cartagine.

43. Cfr. XVII 3, 18.

600⁴⁴: vi sono quindi $1.600 - 600 = 1.000$ stadi di troppo. Una distanza nel senso del parallelo che congiungeva Cartagine a Cephalaie doveva quindi misurare $5.000 - 1.000 = 4.000$ stadi. Da Cephalaie a Cirene si contano poi 2.500 stadi circa⁴⁵ e da quest'ultima al confine con l'Egitto, posto al Catabathmus, 2.200 stadi⁴⁶. Circa 2.320 stadi sono infine calcolati dal Catabathmus al Canopo. Quest'ultima località era posta da Strabone sullo stesso meridiano delle Chelidonie, un piccolo gruppo di tre isole situate di fronte al punto di costa che divideva Licia e Panfilia⁴⁷ e distanti da Isso circa 4.000 stadi⁴⁸. Tirando le somme otteniamo che la distanza complessiva in linea retta, ovvero approssimativamente da meridiano a meridiano⁴⁹, fra Cartagine e il meridiano di Isso è di 15.020 stadi. Una lunghezza identica, sul versante eurasiatico, è quella che può computarsi fra Isso e Lilibeo⁵⁰ e questa concordanza non può che riflettersi su di un "perfetto"

44. Cfr. XVII 3, 17.

45. La cifra si ottiene sommando le distanze parziali da Cephalaie a Berenice (1.500 stadi, cfr. XVII 3, 20) e da Berenice ad Apollonia porto di Cirene (1.000 stadi secondo XVII 3, 20).

46. Cfr. XVII 3, 22.

47. Cfr. rispettivamente XIV 2, 1 e XIV 3, 8. Differentemente, Eratostene tracciava un meridiano passante per la bocca canopica del Nilo, Rodi e il promontorio formato dalle «rocce» Cyaneae all'imboccatura del Ponto Eusino: cfr. II 1, 39.

48. La distanza complessiva ci è fornita da Artemidoro, chiara fonte di Strabone nei libri riguardanti l'Asia Minore: cfr. C. MÜLLER, AGATHEN., *Geogr. Hypot.*, GGM, II, cit., p. 475 e PLIN., *nat.*, II, 242. Si vedano però anche le distanze speciali, offerte da Strabone nel XIV libro in relazione al tratto costiero fra le Chelidonie e la città di Magarsa nel golfo issico, corrispondenti a poco più di 4.000 stadi: capp. da 3, 8 a 4, 16. Su questi ultimi dati vd. ancora COLUMBA, *Gli studi geografici*, cit., p. 31 e pp. 34-5, nota 1 p. 35.

49. Strabone (I 12, 7) si dice certo della necessità di un ricorso a osservazioni astronomiche esatte per definire le coordinate terrestri, ma nello stesso tempo (II 4, 7) afferma esplicitamente come le misure nel senso della longitudine siano ottenibili anche «percorrendo le distanze fra le località o gli itinerari paralleli per terra o per mare»: cfr. quello che riguardo a tale assunto straboniano già affermava F. GOSSELIN, *De l'évolution et de l'emploi des mesures itinéraires grecques et romaines*, Paris 1813, p. 1, per cui «... ceux qui ont écrit avant cette époque [scil. l'era cristiana] n'ont pu exprimer les distances respectives des lieux, leur éloignement de l'équateur, et l'étendue des contrées, qu' au moyen des mesures itinéraires». In generale cfr. AUJAC, *Strabon et la science des son temps*, cit., p. 190; PRONTERA, *Note sul Mediterraneo occidentale nella cartografia ellenistica*, cit., p. 340. Le stime erano tuttavia sempre soggette a un certo grado di approssimazione dato che, secondo le parole dello stesso Strabone in II 1, 39, le linee meridiane si trovavano talora a congiungere località non perfettamente allineate: [...] ἐροῦμεν δὲ πρὸς αὐτὸν (scil. Ipparco) ὅτι τὸν Ἐρατοσθένους ἐν πλάτει λαμβάνοντος τὰς εὐθείας, ὅπερ οἰκειόν ἐστι γεωγραφίας, ἐν πλάτει δὲ καὶ τὰς μεσημβρινὰς καὶ τὰς ἐπὶ ἰσημερινὴν ἀνατολήν.

50. Si rifletta sul fatto che in base a II 4, 3 da Isso a Pachino si calcolano 13.500 stadi e che in VI 2, 1 la distanza fra Pachino e Lilibeo è stimata in circa 1.550 stadi: complessivamente 15.050 stadi. Secondo Artemidoro il tratto fra Pachino e Lilibeo misurava non più

allineamento cartografico fra il promontorio siciliano e la metropoli d'Africa. Se questo è vero, e se, come visto, sulla rotta percepita in linea retta da Lilibeo alla città africana si incontrava Kossoura, sicuramente a occidente del promontorio di Hermes (cfr. *supra*, p. 4), l'isola non poteva che esser situata sullo stesso meridiano delle due località e quindi esattamente «di fronte al centro dell'imboccatura del golfo di Cartagine»⁵¹.

Una simile disposizione di Kossoura sulla mappa comportava un'altra conseguenza: lo spostamento di Aspis/Clypea nel golfo cartaginese. Difatti in XVII 3, 16, nell'ambito di una brevissima digressione storica⁵², si afferma che il promontorio Taphitis, comprendente la collina denominata Aspis e situato a oriente di Capo Bon di fronte all'isola di Kossuros, era stato scelto da Agatocle per fondarvi un insediamento «[...] καθ' ὄν καιρὸν ἐπέπλευσε τοῖς Καρχηδονίοις. συγκατεσπᾶσθησαν δὲ τῇ Καρχηδονία ὑπὸ Ῥωμαίων αἱ πόλεις αὗται (scil. tutte quelle lungo la costa a sud del Promontorio di Hermes)». In VI 2, 11 si sostiene che l'isola di Kossoura si trova di fronte a Lilibeo in Sicilia e alla città di Aspis «che chiamano Clypea». Come esposto in precedenza (cfr. *supra*, p. 2) tali notizie risalgono a fonti cronologicamente distinte. La prima (Artemidoro?), fa evidentemente riferimento a un periodo storico nel quale l'insediamento voluto da Agatocle, dopo la sua distruzione da parte dei Romani all'epoca della III guerra punica, non era più in vita. Quella che viene chiamata in causa nel VI libro invece, probabilmente contemporanea a Strabone e forse riconducibile al già citato Corografo, menziona Aspis come esistente ai suoi tempi sotto la nuova denominazione di Clypea ma non fa alcun riferimento ai suoi trascorsi ellenici, limitandosi a definirla genericamente una «cittadina nella zona di Cartagine». È allora altamente probabile che Strabone nel valutare le informazioni delle sue fonti, fors'anche facilitato dal fatto che il toponimo era ricorrente lungo la costa africana⁵³, abbia per

di 1.520 stadi: cfr. AGATHEM., *Geogr. Hypot.*, IV 15-19 (= MÜLLER, *GGM*, II, cit., pp. 476-8). Cfr. poi COLUMBA, *Gli studi geografici*, cit., pp. 104-5.

51. In sostanza l'isola veniva ad assumere la posizione che è in realtà di Aegimuros (odierna Zembra), la quale probabilmente era stata dirottata più a est. Si cfr. a tal proposito lo scolio nel cod. A relativo a VI 2, 11: Αἰγίμουρος ἢ νῦν Πατελλαπέα. Il toponimo Pantelleria aveva già sostituito quello classico di Kossoura nella mappa dell'Anonimo Ravenate e si riferiva a un'isola situata di certo a nord est del promontorio di Hermes, pressapoco come nella realtà. È chiaro che qui il glossatore del testo straboniano trovava nella posizione di Pantelleria non Kossoura ma Aegimuros. Cfr. DILLER, *The Scholia on Strabo*, cit., p. 36.

52. Per l'uso straboniano di accompagnare la descrizione geografica con *excursus* di carattere più propriamente storico Cfr. CH. VAN PAASSEN, *The Classical Tradition of Geography*, Groningen 1957, pp. 12-23.

53. Cfr. XVII 3, 20. La denominazione Ἀσπίς era molto spesso collegata con località

necessità sdoppiato il medesimo sito: da una parte l'antica *polis* di Aspis, dall'altra la colonia cesariana di Clypea (Kelibia)⁵⁴. Tutto ciò sarebbe stato possibile e direi anzi inevitabile proprio perché — nella “carta” del Mediterraneo acclusa alla Geografia — Kossoura (non Kossuros!)⁵⁵ si trovava davanti all'ingresso del golfo di Cartagine, e quindi Clypea, che gli veniva di fronte, non poteva che situarsi entro il golfo stesso⁵⁶. Di questa duplicazione è traccia palese in Tolomeo⁵⁷ e, probabilmente attraverso i canali di una tradizione latina confluita nell'opera geografica di Paolo Orosio, ne abbiamo ancora un esempio lampante nel noto mappamondo di Hereford risalente al 1295⁵⁸ (FIG. 2).

Il risultato che sembra scaturire dall'analisi qui condotta è dunque duplice: pare infatti che Strabone, “rettificando” l'impianto cartografico eratostenico dell'ecumène, ne abbia sostanzialmente modificato la rappresentazione della parte occidentale e in essa abbia restituito alla Sicilia, la quale continuava tuttavia a mantenere una conformazione costiera non aderente a quella reale, una collocazione tutta a occidente del meridiano secondo lo schema che press'a poco sarà del testo tolemaico. Dall'altro lato questa nuova disposizione dell'isola, per tradizione protesa con il suo vertice meridionale verso la costa nord-africana, doveva conseguentemente trasformare la percezione del segmento sottostante di quest'ulti-

collinari o leggermente rialzate s.l.m.: cfr. in proposito la documentazione raccolta in RE, IV, 1896, s.v. Ἀσπίς, nn. 7-11.

54. Sulla colonia di Clypea cfr. RE, IV, 1896, s.v. Ἀσπίς, n. 11. Sull'urbanizzazione della costa nei pressi del Promontorio Hermaeo e sulla fondazione di Aspis cfr. S. AOUNALAH, *Le fait urbain dans le Cap Bon antique (Tunisie du nord-est)*, in *L'Africa romana* x, Sassari 1994, pp. 621-5. Per BIFFI, *L'Italia di Strabone*, cit., p. 342, nota 307, l'identificazione di Clypea nell'odierna Qalibīya/Kelibia non pare automatica.

55. Di una eventuale erronea distinzione fra Kossoura e Kossuros in Strabone parla già DESANGES, *Sur quelques erreurs de Strabon*, cit., p. 98. Istruttiva al proposito è la testimonianza in STEPH. BIZ., *Ethn.*, s.v. (ed. A. Meinecke, Berlin 1849, p. 378): Κόσσουρος, νήσος κατὰ Σελινόβουτα Σικελίας ποταμίων, καὶ πόλις ὁμώνυμος, καὶ Λιβύης νήσος Κόσσουρα.

56. VI 2, 11.

57. Geogr., IV 3, 2 (éd. C. MÜLLER, I, Paris 1901, p. 621): Κλύπεα κολωνία λε' λγ' γ" | Ἐρμαία ἄκρα λε' λγ' | Ἀσπίς κολωνία λε' δ" λγ' γ". Il geografo alessandrino, che situava Kossoura in una posizione molto prossima a quella reale, deve aver ripreso acriticamente questi dati da una precedente tradizione.

58. Sulla mappa di Hereford cfr. J. B. HARLEY-D. WOODWARD, *The History of Cartography*, I, *Cartography in Prehistoric, Ancient and Medieval Europe and Mediterranean*, Chicago-London 1987, pp. 309-12 (ivi bibliografia). La collocazione di Clypea sul versante occidentale della penisola di Capo Bon pare ancora accettata nell'insero relativo alla carta della costa della Barberia accluso all'Atlante del mondo di G. Mercatore e J. Hondius (1612). Accanto alla raffigurazione di una località affacciante sul golfo di Cartagine troviamo infatti la didascalia CUPLA=CLUPA: cfr. PH. ALLEN, *The Atlas of Atlases*, trad. it., Milano 1993, p. 74.



Fig. 2: Mappa di Hereford (1295): particolare della Sicilia e della costa nord-africana.

ma: Cartagine, “spostata” decisamente a ovest del meridiano dello Stretto, si allineava adesso perfettamente con Lilibeo e una simile traslazione comportava inevitabilmente che Kossoura e Clypea, punti di riferimento per le traversate dalla Sicilia al golfo cartaginese, modificassero la loro localizzazione a vantaggio di questo allineamento.

Serena Bianchetti
I Lotofagi nella tradizione antica:
geografia e simmetria

Secondo la testimonianza di Strabone¹, Artemidoro di Efeso localizzava i Lotofagi ὑπὲρ τῆς Μαυρουσίας ... πρὸς τοῖς ἔσπερίοις Αἰθίοψι.

Questo popolo, che si nutriva della pianta del loto e poteva fare a meno dell'acqua, pressoché assente nel territorio, abitava una regione che, sempre secondo Artemidoro, si estendeva μέχρι τῶν ὑπὲρ τῆς Κυρήνης τόπων. La localizzazione dei Lotofagi μέχρι τῶν ὑπὲρ τῆς Κυρήνης τόπων torna in un altro passo di Strabone² in cui il geografo dell'impero riporta i termini della critica artemidorea contro Eratostene: questi³ avrebbe chiamato infatti un centro della regione occidentale della Maurusia Λίξον ἀντὶ Λυγγός, avrebbe definito «fenicia» una serie di centri di cui non c'è alcuna traccia e avrebbe infine classificato dapprima salmastra l'aria delle regioni abitate dagli Etiopi occidentali, salvo poi parlare di atmosfere fitte e nebbiose nelle ore mattutine e serali.

Gli argomenti artemidorei non sembrano in realtà raccogliere il consenso di Strabone, il quale conclude che anche l'efesino offre una descrizione poco credibile del paese abitato dai Lotofagi, esteso dalle estreme regioni atlantiche fino a quelle al di là di Cirene. A sottolinearne infine l'inverosimiglianza il racconto artemidoreo è paragonato da Strabone a

1. III, 4, 3 C157 = ARTEMID. F 77 E. STIEHLE (*Der Geograph Artemidoros von Ephesos*, «Philologus», x, 1856, p. 217). Su Artemidoro fonte di Strabone cfr. R. ZIMMERMANN, *Quibus auctoribus Strabo in libro tertio geographicorum conscribendus usus sit*, Diss., Halle 1883; J. MORR, *Die Quellen von Strabos drittem Buch*, «Philologus», suppl. XVIII, 1926; G. HAGENOW, *Untersuchungen zu Artemidors Geographie des Westens*, Quakenbrück 1932; K. E. MÜLLER, *Geschichte der antiken Ethnographie und ethnologischen Theoriebildung. Von den Anfängen bis auf die byzantinischen Historiographen*, I, Wiesbaden 1972, pp. 291 ss.; P. CIPRÉS TORRES, G. CRUZ ANDREOTTI, *El diseño de un espacio político: el ejemplo de la Península Ibérica*, in A. PÉREZ JIMÉNEZ, G. CRUZ ANDREOTTI (ed. de), *Los límites de la tierra: el espacio geografico en las culturas mediterráneas*, Madrid 1998, pp. 107-44.

2. XVII, 3, 8 C829.

3. ERAT. F III B, 60. H. BERGER, *Die geographischen Fragmente des Eratosthenes*, Leipzig 1880 (rist. Amsterdam 1964), pp. 309 ss.

quelle frottole e fantasticherie che il romano Gabinio aveva narrato su persone e animali della Maurusia.

Va subito rilevato che i dati contestati da Artemidoro ad Eratostene sembrano tutti relativi ad un ambito atlantico che lo scienziato di Cirene aveva attinto, con ogni probabilità, dal *Periplo* di Annone⁴. Questo testo sembra noto infatti ad Eratostene il quale, nella testimonianza di Strabone, risulta aver prestato fede alla descrizione dell'isola di Cerne e aver accolto quei dati effettivamente presenti nella traduzione greca del *Periplo* di Annone a noi pervenuta.

Il cartaginese parlava in effetti di Lixos, di città fenicie, e soprattutto di Cerne, considerata dalla parte opposta a Cartagine⁵.

Questa localizzazione dell'isola, che torna in un passo di Palefato⁶ e in C. Nepote riportato da Plinio⁷, costituisce un elemento di grande rilievo nella carta ricostruita da Eratostene. Cerne infatti è localizzata dal geografo sullo stesso meridiano di Cartagine, dello Stretto di Messina e di Roma in un tentativo, discutibile negli esiti ma giustificabile nei suoi presupposti, di costruire una rete di meridiani scanditi da centri politicamente o economicamente rilevanti⁸.

Allo stesso modo Lixos costituisce nella carta eratostenica un punto strategico per tratteggiare il meridiano che passa dalle colonne d'Eracle e dall'estrema propaggine della Celtica, dove sono localizzate le Cassiteridi⁹: si tratta del meridiano che, per la parte africana può essere definito in

4. Cfr. BERGER, *Eratosthenes*, cit., pp. 208-13; ID., *Geschichte der wissenschaftlichen Erdkunde der Griechen*, Leipzig 1903 (rist. Berlin 1966), pp. 399 ss.

5. ANNONE, *Periplo* 5; 6; 8. Il testo in C. MÜLLER, *Geographi Graeci Minores*, I, Paris 1853, pp. 1-14; testo e traduzione italiana in L. DEL TURCO, *Annone, Il Periplo*, Firenze 1958. Sull'opera cfr. J. DESANGES, *Recherches sur l'activité des Méditerranéens aux confins de l'Afrique (IV^e siècle avant J.C.)*, Coll. EFR, Roma 1978, pp.39-85 (ivi bibliografia), il quale ritiene che la traduzione greca del *Periplo* sia successiva alla distruzione di Cartagine del 146 a.C. e possa essere opera di Polibio. J. BLOMQUIST, *The Date and Origin of the Greek Version of Hanno's Periplus*, Lund 1979, ha ritenuto invece che la versione greca possa risalire al V secolo a.C. Critico sulla datazione alta A. PERETTI, *Il Periplo di Scilace. Studio sul primo portolano del Mediterraneo*, Pisa 1979, pp. 52 ss. Sull'opera cfr. di recente V. JABOUILLE, *Périple de Hanão*, Lisboa 1994.

6. PALAEPH., Περὶ ἀπίστων 31, ed. N. FESTA, *Mythographi Graeci*, Leipzig 1902. Sul passo cfr. S. BIANCHETTI, *Isole africane nella tradizione romana*, in *L'Africa Romana* VI, Sassari 1989, pp. 235-47.

7. *nat.*, VI, 198.

8. Sui criteri della carta di Eratostene cfr. F. PRONTERA, *Immagini dell'Italia nella geografia antica da Eratostene a Tolomeo*, «RivGeogrItal», C 1993, pp. 33-58; ID., *Sulle basi empiriche della cartografia greca*, «Sileno», XXIII, 1997, pp. 49-63.

9. Sul meridiano che passa da Lixos e Gades cfr. EL M. MOULAY RCHID, *Lixus et Gades réalité et idéologie d'une symétrie*, «DHA», XV, 2, 1989, pp. 325-31.

base alle affermazioni ricavate da Annone e per la parte europea dalle affermazioni ricavate da Pitea, al quale si rifanno anche le affermazioni relative al meridiano più occidentale dell'ecumene, quello che passa per il Capo Sacro e sfiora le punte iberiche protese sull'Atlantico¹⁰.

Se è chiara dunque la selezione dei dati operata da Eratostene in prospettiva di allineamenti funzionali all'individuazione di meridiani, è anche chiaro che la discussione di Artemidoro intende minare, negandone l'attendibilità, quegli stessi perni su cui è impiantato il reticolo eratostenico¹¹.

La contestazione di località atlantiche estreme investe le regioni meridionali come quelle settentrionali e se, per le prime, è Annone il bersaglio implicito della polemica, per le seconde è Pitea: entrambi gli esploratori avevano offerto infatti elementi su cui Eratostene aveva imbastito la sua carta, tratteggiando i lembi estremi di quella clamide alla quale aveva assimilato la forma dell'ecumene¹².

Per quanto riguarda la localizzazione dei Lotofagi, Strabone attacca esplicitamente la scelta di Artemidoro che, in questo caso, sembra aver detto cose peggiori di Eratostene. Il geografo dell'impero sottolinea l'assurdità della localizzazione atlantica dell'isola dei Lotofagi aggiungendo¹³ che essa implicherebbe un'estensione del territorio abitato dai mangiatori di loto fino alle regioni oltre Cirene e che questa costituisce, in ultima analisi, un'ipotesi alternativa e verosimilmente inaccettabile rispetto a quella tradizionale, che individuava l'isola dei Lotofagi di omerica memoria in *Meninx*, una delle due isole della Piccola Sirte¹⁴.

10. Sull'esplorazione di Pitea di Massalia e sulla sua opera cfr. di recente *Pitea di Massalia, L'oceano*, Introduzione, testo, traduzione e commento a cura di S. Bianchetti, Pisa 1998.

11. Sull'atteggiamento di Artemidoro nei confronti dei dati piteani accolti da Eratostene cfr. BIANCHETTI, *Pitea*, cit., pp. 117 ss.

12. ERAT. F II B, 27 = STRAB., II, 5, 4-5 C 112-113 su cui cfr. BERGER, *Eratosthenes*, cit., pp. 115 ss.; G. AUJAC, *Strabon et la science de son temps*, Paris 1966, pp. 184 ss.; EAD., *The Growth of the Empirical Cartography in Hellenistic Greece*, in *The History of Cartography*, I, *Cartography in Prehistoric, Ancient and Medieval Europe and the Mediterranean*, Chicago-London 1987, pp. 153-60.

13. STRAB. III, 4, 3 C 157; cfr. XVII, 3, 8 C 829.

14. STRAB. II, 5, 20 C 123 con la descrizione dei golfi secondo le misure di Eratostene. Cfr. I, 2, 17 C 25; III, 4, 3 C 157. Cfr. anche PLIN., *nat.*, V, 41 con l'identificazione *Meninx* - isola dei Lotofagi attribuita espressamente ad Eratostene: il dato eratostenico potrebbe essere giunto a Plinio attraverso la mediazione di Artemidoro, secondo J. DESANGES, *Plinè l'Ancien, Histoire naturelle, Livre V, 1-46*, CUF, Paris 1980, p. 431. L'identificazione dell'isola dei Lotofagi con *Meninx* è presente in POL., I, 39, 2; PTOL., IV, 3, 12, p. 661; *Stas. m. M.*, 103; 112 in GGM, I, p. 465; 468. Anche Teofrasto, *H. p.*, IV, 3, 2 accettava l'identifi-

Ora, la localizzazione atlantica dell'isola dei Lotofagi non pare possa essere intesa semplicemente come una trovata di Artemidoro in funzione anti-erastostenica. Il dato artemidoreo – quanto quello erastostenico – sembrano da leggere infatti all'interno di carte geografiche che ipotizzavano percorsi diversi per i viaggi di Ulisse in relazione al diverso grado di attendibilità attribuito al racconto omerico.

Aristarco di Samotraccia ed Eratostene¹⁵, i quali poco valutavano l'aspetto scientifico dell'*epos*, fissavano all'interno del Mediterraneo le peripezie di Odisseo, mentre la scuola di Pergamo e in particolare Cratete di Mallo¹⁶ – che considerava la poesia omerica come un fondamentale serbatoio di ogni scienza – immaginava un teatro più ampio di quello mediterraneo per le avventure di Ulisse e ne fissava una parte fuori dalle colonne d'Eracle¹⁷.

Il viaggio di Ulisse diventava così, nell'interpretazione di Cratete, una sorta di guida necessaria a descrivere un'ecumene che si dipanava in una delle quattro parti del mondo inscritte all'interno della sfera terrestre¹⁸. La *sphairopoia* – o teoria della sfera – consentiva infatti di immaginare “altri mondi” simmetrici e antitetici e di tentare di ricostruire l'ignoto in base al noto, perché regioni opposte e separate tra loro da un oceano che segnava la zona torrida, dovevano avere necessariamente caratteristiche analoghe: se le leggi della *sphairopoia* governano dunque la geografia, la geometria della sfera deve consentire una conoscenza “scientifica” della terra e dei suoi popoli.

Cratete ipotizzava dunque quattro mondi separati dalle acque ocea-

cazione di un'isola chiamata non *Meninx* ma Φῦρις con l'isola dei Lotofagi. Su Ps. SCYL. 110 con l'isola dei Lotofagi chiamata Βραχείων cfr. PERETTI, *Periplo*, cit., pp. 303-44.

15. Cfr. F. PRONTERA, *Sull'esegesi ellenistica della geografia omerica*, in *Philantropia kai Eusebeia, Fest. für A. Dible zum 70. Geburtstag*, hrsg. G. W. MOST, H. PETERSMANN, A. M. RITTER, Göttingen 1993, pp. 387-97.

16. Raccolta dei Frammenti dell'opera di Cratete in H. J. METTE, *Sphairopoia, Untersuchungen zur Kosmologie des Krates von Pergamon*, München 1936. Sulle concezioni del mallota cfr. anche G. AUJAC, *Greek Cartography in the Early Roman World*, in *The History of Cartography*, cit., pp. 162-4; PRONTERA, *Sull'esegesi ellenistica*, cit., pp. 392-3; ID., *L'estremo Occidente nella concezione geografica dei Greci*, in *La Magna Grecia e l'estremo Occidente, Atti XXIX Convegno di Studi sulla Magna Grecia*, Napoli 1990, pp. 71 ss.

17. CRAT., F 31 Mette = STRAB., III, 4, 4 C 157. Sulle tappe dell'avventura di Ulisse cfr. A. WOLF, H. H. WOLF, *Die wirkliche Reise des Odysseus*, München 1990, pp. 101-2; 147-8. Sull'interpretazione di Cratete cfr. J. S. ROMM, *The Edges of the Earth in Ancient Thought*, Princeton 1992, pp. 187-9; A. BUONAJUTO, *Λ'ἔξωκεανισμός dei viaggi di Odisseo in Cratete e negli Alessandrini*, «Atene e Roma», XLI, 1996, pp. 1-8.

18. CRAT., F 34a Mette = GEM., Εἰσαγωγή, 15, 1-4; 16, 19-31. Sul frammento cfr. METTE, *Sphairopoia*, cit., p. 70.

niche e interpretava i versi omerici relativi agli Etiopi¹⁹ nel senso che popolazioni etiopiche abitavano il bordo meridionale dell'ecumene settentrionale e quello settentrionale dell'ecumene meridionale: l'oceano occupava la zona equatoriale e separava due mondi ai quali corrispondevano, antitetivamente, altri due mondi nella sfera terrestre. I quattro mondi vengono così divisi dall'oceano che corre latitudinalmente lungo l'equatore (nella zona torrida) e longitudinalmente lungo un meridiano: ognuno di essi è un'isola che non ha comunicazioni con le altre tre ed occupa una superficie molto limitata del globo terrestre.

La teoria di Cratete presuppone le concezioni di Eratostene sull'ampiezza dell'ecumene all'interno della sfera terrestre e sulla sua conformazione insulare, nonché sulla sua estensione a nord dell'equatore: tanto Eratostene quanto Cratete utilizzano infatti la teoria della sfera per ricavare assi di simmetria necessari alla realizzazione di carte che abbraccino la globalità del mondo abitato.

Se per Cratete l'oceano equatoriale costituisce un asse che permette di immaginare realtà opposte e analoghe localizzate nelle due *oikoumenai*, settentrionale e meridionale, per teorizzare dunque la possibilità di mondi abitati a sud dell'equatore, per Eratostene l'asse di simmetria fondamentale sembrava essere costituito da un meridiano che, in senso longitudinale, consentiva di organizzare la carta riempiendola di dati e informazioni variamente ricavati.

L'individuazione di questi due principi, dedotti dalla teoria della sfera e necessariamente connessi tra di essi, rende evidente il nesso che lega la ricerca di Cratete a quella di Eratostene, il quale aveva individuato nel meridiano che passava per Alessandria, Siene, Meroe un asse di riferimento intorno a cui ruotava tutta la cartografia scientifica.

Questo asse longitudinale – che correva in Libia lungo il Nilo – costituiva per Eratostene un crinale che doveva dividere anche popolazioni che, come gli Etiopi, venivano a trovarsi scandite in Etiopi occidentali e orientali.

Secondo quanto si ricava da una testimonianza pliniana²⁰ Eratostene localizzava l'isola dei Lotofagi a *Meninx*, nella Piccola Sirte, ma non possiamo ricavare molto di più da un passo nel quale le misure riportate non risalgono necessariamente allo scienziato di Cirene²¹. I Lotofagi di Erato-

19. *Od.*, I, 23. Sull'interpretazione di Cratete cfr. AUJAC, *Greek Cartography*, cit., p. 163.

20. *nat.*, V, 41 = F III B, 57. Sul passo cfr. il commento di DESANGES, *Pline*, cit., pp. 430-4. Cfr. STRAB. I, 2, 14 C 23 sull'interesse di Eratostene per *Meninx* in relazione al viaggio di Ulisse.

21. BERGER, *Eratosthenes*, cit., pp. 311-3.

stene si trovano comunque a occidente dell'asse nilotico e fanno parte perciò della regione abitata dagli Etiopi occidentali.

Per quanto concerne Cratete è verosimile invece – se la testimonianza di Artemidoro può considerarsi in questo senso indicativa – che il mallota localizzasse i Lotofagi in relazione alla sua versione atlantica del viaggio di Ulisse: questi avrebbe varcato le colonne d'Eracle e avrebbe navigato lungo una rotta che lo avrebbe potuto portare agli *Antoikoi*.

Da Plinio²² si ricava inoltre che *Trogodytas super Aethiopiam velociores equis esse pergamenus Crates*. L'affermazione, che sembra riecheggiare un passo erodoteo²³ relativo ai Garamanti che vanno a caccia degli Etiopi trogoditi²⁴, più veloci di tutti gli uomini, segue in realtà puntualmente la descrizione di Annone relativa ai Trogloditi che i Lissiti dicevano «più veloci dei cavalli»²⁵.

La regione dei Trogloditi, descritta nel *Periplo*, è montuosa ed è localizzata in relazione agli «Etiopi inospitali», i quali abitano καθύπερθεν rispetto ai Lissiti. La definizione di Annone, che risponde alla rotta verso sud seguita nell'esplorazione della costa atlantica, sembra trovare un significativo corrispondente nella descrizione di Cratete, che fissa i Trogoditi *super Aethiopiam* e li considera, come Annone, più veloci dei cavalli nella corsa.

Che questi elementi possano far pensare ad una conoscenza del *Periplo* da parte di Cratete è, a mio avviso, possibile soprattutto se si tiene conto che quello del cartaginese costituiva il resoconto più dettagliato ed esauriente di luoghi su cui poteva essere tratteggiata parte della rotta oceanica di Ulisse.

A partire da quando, e quanto il resoconto di Annone fosse entrato a far parte delle conoscenze greche, non è dato definire con precisione, ma se la testimonianza di Palefato relativa ad Annone e a Cerne risale, come probabile, alla fine del IV sec. a.C., questo potrebbe costituire un verosimile *terminus ante quem* per valutare la penetrazione di datiannoniani nella cultura greca. Il fatto che a Cerne si trovino localizzate parti del mito

22. *nat.*, VII, 31 = Crat. F 14a Mette.

23. IV, 183. Sul passo cfr. A. CORCELLA, *Erodoto. Le storie*, IV, Milano 1993, *ad loc.*

24. Per la forma τρωγοδύται presente anche in Agatarchide di Cnido e in iscrizioni di età tolemaica cfr. K. JAHN, s.v. *Trogodytai*, RE, VII A2 1948, coll. 2497-2500; P. CHANTRAI-NE, s.v. τρώγω, DELG, IV, p. 1142: «Il est difficile de trancher si *Troglodytai* est un composé grec d'après le mode de logement de cette peuplade ou si c'est l'arrangement d'un nom indigène»; G. MURRAY, *Trogodytica: The Red Sea Littoral in Ptolemaic Times*, «GJ», CXXXIII, 1967, pp. 24-33; S. M. BURSTEIN, *Agatharchides of Cnidus, On the Erythraean Sea*, London 1989, p. 69; L. CASSON, *The Periplus Maris Erythraei, Text with Introduction, Translation and Commentary*, Princeton 1989, pp. 98-9.

25. ANN., 7.

di Perseo²⁶ e delle Amazoni costituisce anche un segnale della valenza che l'isola assume nell'immaginario antico: quasi una "ultima dimora", un luogo estremo dove si fissano imprese e racconti mitici trasferiti da contesti mediterranei o comunque noti e concentrati in luoghi "altri" e perciò teatro ideale di *mirabilia*.

Questo slittamento atlantico, che coinvolge segmenti importanti di miti greci, e che costituisce – mi pare – il quadro di riferimento in cui si inserisce l'itinerario atlantico di Ulisse tratteggiato da Cratete, sembra far perno su una Cerne che funziona in un certo senso da "calamita" e pare attrarre una serie di racconti mitologici che trovano la loro naturale ambientazione in luoghi "estremi", "separati", "altri" rispetto alle più antiche e tradizionali localizzazioni.

Cerne sembra assolvere, per certi aspetti, alle stesse funzioni di Thule per l'estremo nord: entrambe le isole, poste ai "confini del mondo", diventano il luogo di «racconti del mistero e dell'impossibile», concepiti e al contempo esorcizzati proprio mediante una localizzazione che allontana nello spazio e nel tempo vicende trasformate in *exempla* e perciò avulse da precise coordinate spaziali e temporali.

Si tratta, naturalmente, di una utilizzazione strumentale agli scopi del racconto mitico di dati geografici dei quali i rispettivi scopritori - Annone per Cerne, Pitea per Thule - avevano dato invece precise coordinate e descrizioni quanto più possibile attendibili²⁷.

Ora, i segni di un'avvenuta sistemazione in area atlantica di un'ampia parte della tradizione mitografica greca si colgono in Diodoro Siculo il quale, in III, 53-54, riferisce una localizzazione atlantica delle Amazoni in un'isola del lago Tritonide, situato presso il monte Atlante, sulla costa dell'oceano Atlantico. Le Amazoni avrebbero sottomesso tutte le città dell'isola, tranne quella chiamata Mene, che era abitata dagli «Etiopi mangiatori di pesci». Delle Amazoni Diodoro cita anche uno scontro con gli abitanti dell'isola di Cerne, risoltosi con la vittoria delle guerriere capeggiate da Mirina, e una successiva guerra contro le Gorgoni, intrapresa in favore dei Cernei continuamente attaccati.

Il brano diodoreo, che deriva verosimilmente da Dionisio Skythobrachion²⁸, mitografo contemporaneo di Cratete, contiene alcuni riferimenti

26. Sul mito di Perseo e le sue raffigurazioni cfr. L. JONES ROCCOS, s.v. *Perseus*, *LIMC* VII, 1 Zürich-München 1994, pp. 338-48 e, *supra*, G. López Monteagudo, pp. 145 ss.

27. Sul duplice percorso interpretativo che porta la Thule di Pitea a diventare, da un lato, un imprescindibile punto di riferimento della cartografia scientifica (v. Eratostene, Ipparco, infine Tolomeo), dall'altro il luogo dei sogni dove la realtà appare quasi rovesciata (v. per tutti Antonio Diogene con *Le meraviglie al di là di Thule*) cfr. BIANCHETTI, *Pitea*, cit., pp. 76 ss.

28. Su Dionisio cfr. *FGrHist* 32 F7 komm., pp. 511-2. Sul rapporto tra il mitografo e lo

particolarmente significativi: prima di tutto la menzione di *Menes*, la *Meninx* dove sono localizzati dalla nostra tradizione i Lotofagi, segno di una avvenuta trasposizione atlantica dell'episodio descritto da Omero e dunque della conoscenza da parte del mitografo contemporaneo dell'opera di Cratete.

In secondo luogo c'è un dato che assume particolare rilevanza nell'esposizione diodorea e cioè la menzione degli Etiopi Ittiofagi, o mangiatori di pesci, la cui localizzazione atlantica non è altrimenti attestata nelle nostre fonti²⁹.

Ampia trattazione degli usi e costumi di questa popolazione si trova invece in Agatarchide di Cnido, autore di due opere perdute, *Sull'Asia* e *Sull'Europa*, e di un *Trattato sul mar Rosso*, solo in parte giuntoci per tradizione indiretta (Diodoro Siculo, Strabone, Fozio) e scritto probabilmente dopo il 145, quando Agatarchide si allontanò da Alessandria per contrasti con il sovrano d'Egitto³⁰.

Agatarchide – nella testimonianza di Fozio³¹ (250, 30-49) – localizzava gli Ittiofagi nella parte meridionale dell'Egitto, a partire dal paese degli Autei³², abitanti dell'ultimo golfo disegnato dall'oceano. Secondo quanto riporta Diodoro (III, 15, 1-2) gli Ittiofagi di Agatarchide occupavano la regione costiera che dalla Carmania e dalla Gedrosia andava fino alle estre-

storico cfr. specialmente F. CHAMOUX, *Diodore de Sicile et la Libye*, «QAL», XII, 1987, pp. 57-65; A. LARONDE, *Grecs et Libyens à l'époque classique et hellénistique*, in *Mélanges P. Lévêque*, M. M. MACTOUX, E. GENY (éds.), VII, Paris 1993, pp. 176-7.

29. Erodoto (III, 19, 1) cita gli Ittiofagi nella città di Elefantina, mentre gli Ittiofagi della Gedrosia furono conosciuti in Grecia soprattutto grazie al racconto di Nearco, ammiraglio della flotta di Alessandro: ARR., *Ind.*, XXVI, 1; XXVIII, 1; XXIX, 7-16; XXXI, 1; XXXII, 7; cfr. STRAB., XV, 2, 2 C 720. Oltre a Nearco, l'altra fonte fondamentale sugli Ittiofagi è Agatarchide di Cnido, la cui descrizione è riferita essenzialmente da DIOD., III, 15-21 e da PHOT., *Bibl.*, 250, 30-49. Sugli Ittiofagi delle coste occidentali del Mar Rosso cfr. anche STRAB., XVI, 4, 4 C 769; MARC. HER., *Per. m. Ext.*, I, 11 (= GGM I, pp. 522-3). Sulla testimonianza dell'anonimo *Periplus maris Rubri*, 2; 27 cfr. CASSON, *Periplus*, cit., p. 100. Ittiofagi sulle coste arabe del Golfo Persico si incontrano in PLIN., *nat.*, V, 149 ss. e PTOL., VI, 7, 14. Sulla civiltà di questi popoli in relazione al loro regime alimentare cfr. O. LONGO, *I mangiatori di pesci: regime alimentare e quadro culturale*, «MD», XVIII, 1987, pp. 9-55; C. JACOB, *Géographie et ethnographie en Grèce ancienne*, Paris 1991, pp. 133-46.

30. Su Agatarchide di Cnido cfr. A. DIHLE, *Zur hellenistischen Ethnographie*, in *Grecs et Barbares*, Entretiens sur l'Antiquité Classique, Fondat. Hardt, VIII, Genève 1962, pp. 205-32; W. PEREMANS, *Diodore de Sicile et Agatharchide de Cnide*, «Historia», XVI, 1967, pp. 432-55; S. GOZZOLI, *Etnografia e politica in Agatarchide*, «Athenaeum», LVI, 1978, pp. 54-79; D. WOELK, *Agatharchides von Knidos. Über das Rote Meer. Übersetzung und Kommentar*, Freiburg 1966; BURSTEIN, *Agatharchides*, cit., London 1989.

31. PHOTHIUS, *Bibliothèque*, ed. HENRY, CUF, VII, Paris 1974, 250, 30-49.

32. Cfr. PLIN., *nat.*, VI, 167-168 sul nome, riferito ad una tribù araba presente nell'Egitto orientale: BURSTEIN, *Agatharchides*, cit., p. 69.

mità dell'insenatura del golfo Arabico, si estendeva ampiamente all'interno ed era chiusa da un lato dall'Arabia Felice e dall'altro dalla Trogloditica. Si tratta dunque di uno spazio molto ampio che sembra quasi segnare il bordo sud-occidentale del continente asiatico e quello orientale del continente libico.

Gli Ittiofagi di Agatarchide, la cui evidente alterità rispetto al modello di civilizzazione greca è parsa dotata di tanta forza destabilizzante da mettere in crisi l'identità stessa del modello di riferimento³³, paiono assumere all'interno dell'opera la valenza di un confine che tratteggia analogie, scandisce differenze. In una descrizione etnografica nella quale le scansioni dei diversi gradi di civiltà assumono un forte significato ideologico e anche polemico, la scelta di un asse che marchi queste differenze è particolarmente rilevante, soprattutto se questo si contrappone a modelli precedenti.

La concezione di Agatarchide, che sceglieva e utilizzava il Mar Rosso quale asse principale di suddivisione delle popolazioni, ha un'importanza le cui implicazioni sono state appropriatamente sottolineate da Desanges³⁴: essa sembra stare infatti alla base dell'opposizione presente in Diodoro tra Etiopi del sud e Etiopi occidentali. Nella organizzazione degli spazi adottata da Agatarchide gli Etiopi della costa del mar Rosso potevano essere considerati infatti meridionali e occidentali potevano essere considerati quelli nilotici³⁵.

Questa teoria, che per certi versi si ricollegava alle idee di Erodoto, non sembra aver goduto di grande fortuna nella geografia, se è vero che Tolomeo tornerà di nuovo alla scansione in base al Nilo, di matrice erostenica. Se comunque alla base della descrizione di Diodoro III, 53-54 c'è un racconto mitico elaborato sulla base di concezioni geografiche di verosimile matrice agatarchidea, allora si potrà tentare di comprendere il processo che porta ad uno spostamento atlantico di realtà localizzate da Agatarchide lungo le coste occidentali del mar Rosso: gli Ittiofagi e i Trogoditi, che rappresentano per Agatarchide popolazioni etiopiche occi-

33. Sulla difformità di regime alimentare come elemento di definizione di diversità culturale e alterità etnica cfr. B. D. SHAW, "Eaters of Flesb, Drinkers of Milk": the Ancient Mediterranean Ideology of the Pastoral Nomad, «AncSoc», XIII-XIV, 1982-83, pp. 5-31; O. LONGO, *I mangiatori di pesci* cit., pp. 13 ss.; G. CASADIO, *Non desiderare la donna d'altri: la famiglia secondo natura dei barbari*, in *Civiltà classica e mondo dei barbari. Due modelli a confronto*, a cura di L. DE FINIS, Trento 1991, pp. 123-5.

34. J. DESANGES, *Diodore de Sicile et les Éthiopiens d'occident*, «CRAI», 1993, pp. 525-41.

35. Non è escluso che nel trattato *Sull'Asia* Agatarchide potesse aver parlato di Etiopi orientali, abitanti del Beluchistan: DESANGES, *Diodore*, cit., p. 531.

dentali rispetto ad un asse costituito dal Mar Rosso, diventano occidentali *tout court* con un trasferimento sul lato occidentale della Libia di realtà speculari e simmetricamente localizzate sul lato orientale.

Se il riferimento a *Menes* – isola dei Lotofagi – nel passo diodereo porta a Cratete e se a Cratete porta la citazione pliniana che attribuisce al mallota una localizzazione atlantica, analoga a quella di Annone, di quei Trogoditi citati da Erodoto, si potrà probabilmente pensare a Cratete anche per gli Ittiofagi, localizzati sull'Atlantico dalla fonte di Diodoro, Dionisio Schytobrachion, che qui, come altrove, sembra attingere al mallota. Che a quest'ultimo faccia poi capo effettivamente e prevalentemente tutto il processo di trasferimento sull'Atlantico di siti e miti diversamente articolati e localizzati, non mi pare potersi affermare con certezza³⁶.

Dal complesso delle concezioni di Cratete si ricava, più che un interesse particolare e limitato alle imprese oceaniche di Ulisse, una vera e propria teoria del mondo che, organizzando simmetricamente i dati relativi alle aree estreme, tentava una giustificazione scientifica di quel processo di spostamento atlantico di miti e antichi racconti, già iniziato in precedenza.

Questo processo può essere cominciato, come si è visto, proprio quando si diffuse il racconto di Annone e Cerne poté svolgere una funzione trainante³⁷ nel configurarsi della versione atlantica.

Questa funzione di congiunzione tra realtà diverse è attribuita all'isola anche dallo Ps. Scilace, che concentra a Cerne notizie di probabile diversa provenienza, tra le quali risaltano i dati sull'alimentazione degli indigeni, che si nutrono di carne e latte. Si tratta dello stesso nutrimento che Strabone (XVII, 3, 8 c 829), riferendo la concezione di Artemidoro, attribuisce agli abitanti della regione atlantica che si estende fino a Cirene, la regione dunque abitata dai Lotofagi³⁸.

Se è vero che la localizzazione atlantica dei Lotofagi, presente in Artemidoro in chiave antieratostenica, può far capo alle concezioni di Cratete e se è vero che tanto Eratostene che Cratete conoscevano le notizie contenute nel *Periplo* di Annone, dovranno risalire verosimilmente agli anni successivi alla diffusione del *Periplo* l'equivoco che fa giungere An-

36. DESANGES, *Recherches*, cit. pp. 80-5.

37. Il significato di Cerne quale cerniera tra tradizioni relative a realtà geografiche diverse risulta dalla testimonianza di Plinio (*nat.*, VI, 198-200) relativa alla localizzazione dell'isola da parte di Eforo, che descriveva le difficoltà incontrate da chi muovesse a *Rubro mari* verso una Cerne localizzata *contra sinum Persicum*: cfr. in proposito BIANCHETTI, *Isole*, cit., pp. 239-47.

38. Sul significato dell'alimentazione a base di carne e latte cfr. LONGO, *I mangiatori di pesci*, cit., pp. 11-13.

none a Cirene (presente in Arriano) e l'ambigua localizzazione dei Lotofagi in una regione che giunge a Cirene. Cirene costituisce infatti, nella versione che localizza i Lotofagi sull'Atlantico, un punto estremo paragonabile alla Cerne del racconto anoniano. Non a caso gli abitanti della regione dei Lotofagi atlantici di Strabone si nutrono di carne e latte come i Cernesi dello Ps. Scilace.

Che il riferimento a Cirene possa far capo – secondo l'ipotesi di Peretti³⁹ – al racconto di Ofella, generale di Alessandro e collaboratore poi di Tolemeo I, non può essere che ipotizzato.

Le fonti sulla spedizione del 310 in aiuto di Agatocle contro Cartagine riferiscono che le truppe di Ofella avrebbero dovuto nutrirsi di loto mentre attraversavano la regione della Sirte⁴⁰ e lasciano intravedere un collegamento tra Lotofagi e regione di Cirene che può essere stato causa di equivoci nel momento in cui questi dati sono stati trasferiti su una costa atlantica segnata dalla presenza di Annone.

Se questo collegamento tra la regione dei Lotofagi e Cirene fa dunque capo a Ofella (il quale per Peretti potrebbe aver mediato a Eratostene le notizie del Periplo di Annone) allora avremmo una ulteriore conferma del fatto che il resoconto del cartaginese era noto almeno alla fine del IV sec. a.C.

L'intervento di Cratete, che sposta sull'Atlantico parte delle avventure di Ulisse, troverebbe perciò nel periplo di Annone un testo già ampiamente noto e discusso tra i Greci sul quale tracciare un percorso per l'eroe omerico.

Coniugando in ultima analisi i dati di provenienza anoniana (Cerne, Trogloditi) con dati di probabile provenienza agatarchidea (Trogloditi, Ittiofagi) e utilizzando un sistema di proiezione speculare che proietta all'opposto dell'asse di simmetria prescelto (il Nilo in questo caso) realtà analoghe, Cratete immagina Trogloditi e Ittiofagi ad oriente e ad occidente.

In una sorta di proporzione immaginaria i Lotofagi atlantici potevano stare a Cerne come quelli mediterranei stavano a Cirene. La geminazione del concetto geografico appare in questo senso frutto non solo e non tanto di un'elaborazione mitologica quanto piuttosto il risultato di una concezione geometrica del mondo che spinge a ordinare per comprendere, e non viceversa.

39. PERETTI, *Il periplo*, cit., p. 311, n. 340.

40. THEOPHR., *H. p.*, IV, 3, 2; DIOD., XX, 40-1; STRAB., XVII, 3, 3 C 826.



Michele R. Cataudella
Procopio, l’Africa e la “scienza” geografica

Procopio ebbe certamente modo di conoscere bene la costa settentrionale dell’Africa, l’Italia, la Sicilia e il Mediterraneo centrale oltre a quello orientale; i suoi rapporti con Belisario e il suo ruolo nell’ambito della monarchia giustiniana lo condussero più volte a viaggiare tra l’Africa e la Sicilia, fornendogli un eccellente punto di osservazione riguardo a quell’area la cui configurazione non doveva apparire del tutto esente da incertezze. Eppure di problemi non appare traccia di sorta nei diversi punti in cui lo storico di Cesarea descrive l’itinerario dalla Sicilia a Cartagine; e dire che, nel solco di una consolidata tradizione storiografica, i temi geografici hanno grande rilevanza nell’opera di Procopio, e nello sfondo campeggiano i modelli classici¹.

Basti un esempio, il tema dominante nel pensiero geografico antico, l’oceano, i continenti e la loro suddivisione²: Procopio ne mette in rilievo subito il carattere problematico (*Bella*, III, 1, 4) a proposito della Terra che è circondata dall’oceano «tutta o la maggior parte», e torna più volte sull’argomento citando le opinioni diverse e contrastanti che fanno capo ai dotti specialisti in questa materia (ad esempio, *Bella*, VIII, 2, 27-33, 5; 5 e 6, 1-19)³. Fra queste trova spazio anche la dottrina legata alla propaganda

1. Cfr., ad esempio, H. BRAUN, *Procopius Caesariensis quatenus imitatus sit Thucydem*, Diss., Erlangen 1885 (= *Acta Sem. Erlang.*, IV, 1886, pp. 161 ss.) e Id., *Die Nachahmung Herodots durch Prokop*, Progr. Nürnberg 1894; ma cfr. J. HAURY, *Zur Beurteilung des Geschichtsschreibers Procopius von Caesarea*, Progr. K. Wilhelm-Gymn., München 1896-97 (*non vidi*); cfr. anche C. DOWNEY, «ChHist», 18, 1949, pp. 89 ss.; G. MORAVCSIK, in *Polychronion, Festschrift für F. Dölger*, Heidelberg 1966, pp. 375 ss.; F. BORNMANN, «A&R», 19, 1974, pp. 140 ss.; L. R. CRESCI, «RFIC», 114, 1986, pp. 449 ss.

2. Una perspicua trattazione in H. BERGER, *Gesch. d. wiss. Erdkunde d. Griechen*, Leipzig 1903², pp. 40 ss.

3. Per un profilo ampio e approfondito sono sempre fondamentali i contributi di F. GISINGER, RE, Suppl. 4, coll. 521 ss., 1924, s.v. *Geographie*; ivi, 17, 2, coll. 2123 sgg. (1937), s.v. *Oikoumene* e coll. 2321 ss., s.v. *Okeanos*; aspetti particolarmente rilevanti, ad esempio, in A. RONCONI, «SIFC», 9, 1941, pp. 298 ss.; V. BURR, *Nostrum mare*, Stuttgart 1932, pp. 95 ss.; perspicua esposizione in G. AUJAC, «AFLM», 16, 1983, pp. 13 ss.

di Alessandro probabilmente, se – come credo – a essa allude *Bella*, VIII, 6, 18: a proposito del Ponto e della Palude Meotide ci sono quelli che dicono che tutto il mare è uno solo e proviene dall'oceano (μία τις ἐξ Ὀκεανοῦ ξύμπασα ἢ θάλασσα οὔσα καὶ οὐδαμῆ ἐτέρωθι ἀπολήγουσα [...] τὸ ἐνθένδε ἢ θάλασσα Πόντος ὠνόμασται)⁴; è un'affermazione a cui non può che corrispondere una concezione del Mar Caspio come golfo (uno dei quattro ben noti ai geografi antichi)⁵. Ma il Caspio non è il Ponto e la Meotide ovviamente, lo è solo nella propaganda di Alessandro, in un suo aspetto molto significativo, quando cioè essa mirava a far sì che non risultasse alcun territorio dell'Asia al di fuori del dominio del Macedone, e a tal fine spostava verso oriente il confine con l'Europa in prossimità dell'oceano: il Tanais veniva fatto sboccare nel Caspio anziché nella Meotide, la «madre del Ponto»⁶.

Vale nello stesso senso con ogni verosimiglianza, nello stesso contesto, anche l'allusione al cambiar dei nomi che non cambia la realtà (τὸ ἐν τοῖς ὀνόμασι διάλλασσον ἐτερότητα...), oppure ai movimenti profondi del mare rispetto alla Terra (*Bella*, VIII, 6,25 ss.: οὐκ ἂν τις τὴν τε θάλασσαν καὶ τὸν Εὐξεινον Πόντον ἀπολήγειν ἰσχυρίσαιτο), mentre tema proprio della propaganda di Alessandro è la posizione del Tanais rispetto ai continenti,

4. Sul significato di *θάλασσα* cfr. le osservazioni di A. LESKY, «Hermes», 78, 1943, pp. 258 ss. (= *Gesamm. Schriften*, München 1966, pp. 468 ss.).

5. Strabone illustra una trovata della propaganda di Alessandro che consisteva nell'unire la Palude Meotide, in cui sboccava il Tanais, col Mar Caspio (εἰς ἔν συνήγον): ciò implicava che il Caspio comunicasse con la Meotide, e che il Tanais sboccasse quindi nel Caspio. Che questo fosse un mare chiuso era scandaloso pensarlo per Strabone, ma era scontato nell'età di Alessandro: perché il Tanais sboccasse nel Caspio fu presto fatto identificandolo col Iassarte; l'«operazione» mirava evidentemente a far sì che il confine fra Europa e Asia venisse spostato verso oriente, cosicché il territorio che restava a occidente del Tanais, non soggetto ad Alessandro, veniva a far parte dell'Europa, e quindi nessuna parte dell'Asia rimaneva al di fuori del dominio di Alessandro. Cfr., ad esempio, L. PEARSON, «CQ», 45, 1951, pp. 80 ss. e ID., *The lost Histories of Alexander the Great*, New York 1960, pp. 70 ss.; W. TARN, *Alexander the Great. Sources and Studies*, Cambridge 1950, II, p. 10, n. 1.

6. In realtà, è molto probabile che in una prima fase la propaganda unisse il Ponto Eusino e la Palude Meotide, da un lato, e il Mar Caspio, dall'altro, in modo da spostare a oriente quanto più possibile il Tanais che segnava il confine fra Europa e Asia (POLICLETO DI LARISA, *FGrHist* 128 F 7); solo in un secondo momento, per effetto dell'esplorazione di Patrocle (circa 285-82) e delle erronee conclusioni che egli ne trasse, fatte proprie da Clitarco (*FGrHist*, 712 F 7; 137 F 12; PLUT., *Alex.*, 44, 1), il Mar Caspio fu ritenuto un golfo, come ai tempi di Ecateo, e come tale divenne strumento della propaganda imperialistica di Alessandro. Cfr. K. J. NEUMANN, «Hermes», 19, 1884, pp. 165 ss. Sul rapporto Patrocle-Clitarco, opinione diversa, in S. MAZZARINO, *Il pensiero storico classico*, Bari 1966, II, 1, pp. 16 ss.

se a est di esso ci fosse territorio europeo o asiatico, e che significasse l'una o l'altra eventualità. È tutto quel che si coglie in Policleto di Larissa (*FGrHist*, 128 F 7) e in Strabone (XI, 509 D) che lo cita e commenta, e di cui Procopio par conservare un riflesso, anche se è verosimile che, dopo oltre otto secoli, potessero sfuggire talune implicazioni.

Procopio conosceva dunque a fondo i problemi della geografia continentale e gli aspetti cruciali che essa assumeva nelle aree orientali; era una conoscenza fondata probabilmente più "sui libri" che sull'esperienza diretta del viaggiatore. Il Mediterraneo e l'Africa del Nord erano invece teatro della sua esperienza diretta, come si diceva; un'esperienza diretta senza risultati di rilievo sul piano della "scienza" geografica, se essa non fosse servita a rettificare l'immagine, radicata nella concezione della cultura antica, di una costa settentrionale dell'Africa ad andamento grosso modo declinante dalle Colonne d'Ercole verso l'Egitto, con il punto caratterizzante nell'"incontro" fra i promontori di Cartagine e la conformazione della Sicilia con i suoi tre promontori e il Lilibeo rivolto a mezzogiorno (εις νότον, attesta Posidonio)⁷. È un'immagine ben diversa dalla realtà, come si vede; una realtà che probabilmente non sfuggì ai Punici, come proponevo in un mio precedente contributo⁸.

Ma quale idea aveva Procopio di questa regione africana? Qualche spunto significativo offre la descrizione della spedizione libica di Belisario, le ultime fasi ovviamente, con la partenza da Caucana, nella costa meridionale della Sicilia: la flotta muove verso sud, passa da Gozzo e Malta, e quindi col favore di un vento da est (Εὔρου πολύ τι πνεῦμα ἐπιπλεσόν) approda sulla costa libica (*Bella*, III, 14, 14-17). È evidente che la realtà del profilo geografico avrebbe consigliato un itinerario diretto subito verso ovest per raggiungere la costa libica prospiciente a Cartagine; la direzione verso sud, e quindi Malta e Gozzo, appare imposta dall'immagine erronea della Sicilia, con il promontorio Lilibeo rivolto a meridione, cosicché, partendo da Caucana, una rotta verso ovest risultava inammissibile. In ogni caso, l'andamento approssimativo da ovest a est/sud-est (in luogo di quello effettivo nord-sud) di questo tratto della costa libica, connesso con l'immagine falsata della Sicilia, faceva apparire ovvio un itinerario grosso modo verso sud, ed errato un itinerario verso ovest (impossibile, in realtà).

Per altro verso, il vento da est che accompagna la flotta verso l'approdo in Libia, e che di fatto favorisce gli obbiettivi della spedizione, in realtà

7. Dell'argomento – e di un eventuale punto di vista di matrice punica – mi sono occupato in *Sardinia antiqua. Studi in onore di Piero Meloni*, Cagliari 1992, pp. 207 ss. e *L'Africa romana XI*, Ozieri 1996, 1 pp. 327 ss., ivi bibl.

8. Cfr. nota precedente.

non è che uno dei vari venti che avrebbero potuto portare la flotta ad approdare in Libia, come sostiene l'informatore di Procopio a Siracusa (*Bella*, III, 14, 10: προσορμίζεσθαι ἔνθα ἂν αὐτοὺς τὸ πνεῦμα καλοίη), e che si trattasse di una costa esposta a ogni vento lo afferma anche Archelao (ivi, 15, 8-9, τοῖς ἀνέμοις ὄθεν ἂν ἐπιπνεύσαιεν): elementi, tutti questi, certo assai poco compatibili con un andamento nord/sud – qual è in realtà – della costa in questione.

Ancora: Belisario risponde alle obiezioni di Archelao su un'ipotesi di sbarco immediato e, fra l'altro, osserva che sarebbe da folli, dopo aver raggiunto l'obbiettivo prefissato – la costa libica – dirigersi in senso opposto (ivi, 15, 21: ἀπ' ἐναντίας ἰέναι). Questa affermazione, presa alla lettera, non poteva sostenere nessuno che immaginasse la costa libica come in realtà è (con andamento nord-sud a est dei promontori cartaginesi), ché la direzione opposta avrebbe condotto al largo, verso oriente, e non verso un porto qual è quello denominato Stagno; essa invece è ben più compatibile con un andamento declinante della costa, da ovest a sud/est, ché l'obbiettivo del raggiungimento di Cartagine, dal punto scelto per lo sbarco da Belisario, avrebbe imposto alla flotta di allontanarsi dalla costa grosso modo in direzione nord – quindi in senso opposto a quello necessario per raggiungerla (ἀπ' ἐναντίας) – fino a doppiare i promontori che si dovevano ritenere, grosso modo, a nord/ovest rispetto al punto in cui si trovava la flotta di Belisario.

In ultimo:

- a) Gelimerò ordina a Gibamundo (*Bella*, III, 18, 1 ss.) di andarsi a collocare nella parte sinistra (εὐώνυμον μέρος) partendo con 2.000 uomini da Ermione in anticipo rispetto al resto dell'esercito guidato dallo stesso Gelimerò (φθάνοντα);
- b) sarebbe stato così in posizione idonea per attaccare Belisario da sinistra (ἐκ τῶν ἐν ἀριστερῇ χωρίων);
- c) Gibamundo va a piazzarsi a 40 stadi dalla fortezza occupata da Belisario «a sinistra per chi va verso Cartagine» (ivi, 18, 12: ἐν ἀριστερῇ εἰς Καρχηδόνα ἰόντι). Ebbene, per chiunque immaginasse la costa libica di cui parliamo nella conformazione che essa realmente ha (nord/sud), l'affermazione di un concetto come il collocarsi nella parte sinistra per attaccare dalla sinistra risulta talmente ovvia da essere del tutto superflua, ma soprattutto Gibamundo si trovava già – come tutto fa credere – in posizione idonea per attaccare dalla sinistra le forze di Belisario quando si fossero disposte a marciare in direzione di Cartagine. Per altro verso, uno spostamento verso sinistra dal punto di partenza di Gibamundo – sempre nell'ipotesi prospettata – lo avrebbe allontanato dal teatro delle ope-

razioni, da presumere ovviamente costiero, conducendolo all'interno verso occidente. Non solo: l'indicazione relativa a una "parte sinistra" appare totalmente priva di valore (ossia: non indica niente) se, come nella fattispecie, manca di un qualsiasi punto di riferimento rispetto al quale essa si configuri come tale; in effetti, per fissare lo stesso sito (ivi, 18, 12) è presente l'indispensabile specificazione «per chi va verso Cartagine», come ci si aspetta.

Queste difficoltà paiono risolversi in qualche misura se si intende che Gibamundo (ivi, 18, 1) aveva l'ordine di *spostarsi verso la parte sinistra* (ossia verso ovest), così da costituire un'ala sinistra rispetto all'esercito che si sarebbe mosso al comando dello stesso Gelimero e avrebbe attaccato alle spalle (ὄπισθεν), mentre le forze di Ammata avrebbero completato l'accerchiamento (κύκλωσιν) muovendo da Cartagine. Se Procopio avesse avuto presente un andamento nord-sud della costa, com'è nella realtà, la stessa manovra Gibamundo avrebbe potuto realizzare muovendosi verso nord, e non verso sinistra (κατὰ τὸ εὐώνυμον μέρος), come tutto fa credere.

Se ciò è vero, si spiega agevolmente:

- a) la doppia indicazione relativa alla posizione a sinistra, la prima si riferisce alla direzione del percorso da effettuare per raggiungere il punto da cui successivamente sarebbe partito l'attacco; la seconda si riferisce alla provenienza e alla direzione dell'attacco (la prima parte del percorso avrebbe avuto una direzione verso nord se la costa avesse avuto andamento nord/sud);
- b) l'assenza del punto di riferimento tale da rendere realmente identificabile la "parte sinistra", è solo apparente; se è Cartagine a fare da punto di riferimento, secondo l'indicazione ἐν ἀριστερῇ εἰς Καρχηδόνα ἰόντι, la città si trova nella realtà a nord rispetto al punto di partenza di Gibamundo, ma si trova a ovest (nord/ovest) nell'ipotesi che prospettiamo. Di conseguenza, lo spostamento verso sinistra da parte di Gibamundo ben si comprende, perché conduce verso Cartagine; diversamente, lo spostamento verso sinistra avrebbe condotto in direzione opposta rispetto alla costa e al teatro delle operazioni, come già si è rilevato.

Se queste sono le premesse, l'andamento della costa settentrionale della *Libye*, secondo l'idea che ne aveva Procopio, non era qual è nella realtà, soprattutto all'altezza di Cartagine in corrispondenza della Sicilia; essa seguiva una linea declinante nella direzione approssimativa ovest-sud/est, dalle Colonne d'Ercole verso l'Egitto, in modo da "far spazio" a una Sicilia proiettata verso sud col Capo Lilibeo (εἰς νότον). Un punto di

vista radicato, come si diceva, di cui Procopio sembra essere espressione ancora nel VI secolo⁹.

Se così è, l'esperienza dei viaggi su questa rotta era servita ben poco a Procopio¹⁰.



9. Sulla posizione di Cartagine in rapporto alla Sicilia, cfr. in particolare J. DESANGES, «Semitica», 38, 1990, *Hommage à M. Szyner*, I, pp. 95 ss.

10. Lucida sintesi del pensiero geografico anche dell'età di Procopio in W. WOLSKACONUS, in *Reallexikon für Antike und Christentum*, 10, 1978, coll. 172 ss., s.v. *Geographie*; fondamentale, per questo periodo, della stessa autrice *La topographie chrétienne de Cosma Indicopleustès. Théologie et science au VI^e s.*, *Bibl. byz. Ét.*, 3, Paris 1962.

Vito A. Sirago
Roma e la via oceanica per l'India

Quando i Romani uscirono fuori d'Italia all'inizio del II sec. a.C. trovarono già esistenti nel mondo greco accurate trattazioni geografiche compilate da navigatori e studiosi greci, alle cui conclusioni non avevano che da dare il credito della loro presenza. Se nel passato le loro cognizioni geografiche erano state ben limitate – basti pensare alla parola *Aegyptus* che in latino si comporta come nome di città e non di territorio – a partire dalle guerre macedoniche ebbero modo di utilizzare notizie precise di geografia che gli stessi Greci offrivano rinnovate e sempre più precise agli occhi romani. Dobbiamo ricordare almeno qualche nome: per esempio quello di Polibio, che non fu solo storico, ma anche autore di un ampio trattato di geografia sull'Europa atlantica, mettendosi sulla scia di Pitea di Marsiglia¹ che aveva scritto più d'un secolo prima facendo conoscere le Isole Britanniche fino all'ultima Tule, che può essere l'Islanda o le isole Shetland. E ricordare un altro gran nome, quello di Posidonio di Apamea, autore d'un ampio trattato *Sull'Oceano*², filosofo e scrittore ben noto a Roma, dove fu almeno un paio di volte nella prima metà del I sec. a.C., molto ricercato e riverito a Rodi da vari grandi romani che si diedero la pena di conoscerlo e ascoltarlo.

Dopo Posidonio ormai la cultura geografica poté dirsi bene insediata a Roma: oltre alle fantasiose leggende sull'Oriente, pullulate dalla conquista di Alessandro Magno e successori, raccolte da una nutrita schiera di viaggiatori scienziati – Nearco, Megastene, Eratostene ecc. – i Romani non persero occasione per conoscere bene la situazione anche d'Occidente, le terre avvolte dall'Oceano. Quando Giulio Cesare affrontò nel 55 e 54 la spedizione in Britannia, si avviò con notizie sicure raccolte dalla

1. C. MÜLLER, *Geographi Graeci Minores. E codicibus recognovit, prolegomenis annotatione indicibus instruxit, tabulis aeri incisus illustravit*, I, Paris 1855, II, ivi 1861, III Tavv. [rist. an.] Hildesheim 1965.

2. Posidonio è citato più volte da STRAB., *Geogr.*: cfr. ivi 2, 2, 1, dov'è ricordata la sua opera περί Ὠκεανῶν.

trattativa esistente, e la sua stessa operazione divenne stimolo per avviare nuovi studi sull'argomento³.

Non fa quindi meraviglia che Augusto, a fine I sec. a.C., inviasse espressamente una flotta agli ordini di Druso ad esplorare la costa dell'Europa settentrionale fino a raggiungere il Capo dello Jutland e a constatare il passaggio tra Mare del Nord e Mar Baltico aprendo al mondo civile gli scambi commerciali col mondo scandinavo⁴. E come furono istituiti regolari rapporti di comunicazione coi Paesi settentrionali, a nord delle Colonne d'Ercole, così fu tentata la maggiore penetrazione possibile a sud lungo il litorale del Marocco⁵, dove intanto veniva insediato dallo stesso Augusto un fedele amico di Roma, Giuba II, educato per vari anni a Roma e fornito di una straordinaria passione per gli studi: lui stesso sarà un autore enciclopedico di vasto respiro. Al tempo di Augusto, con l'inizio della nostra era, l'oceano atlantico dall'altezza di Dakar in Africa fino a tutto lo sviluppo costiero dell'Europa, era regolarmente solcato da navi non solo romane ma anche di popoli amici situati oltre i confini dell'impero, come Germani e Scandinavi, in pacifici e lucrosi scambi commerciali.

A sud delle colonne d'Ercole i romani si spinsero solo lungo le coste della Mauritania, al massimo fino a Dakar. Conobbero le isole Canarie (Isole Fortunate o dei Beati⁶) ma non andarono oltre. Eppure sapevano, da scritti e relazioni di viaggiatori, la possibilità di continuare la navigazione costiera del continente africano, fino a raggiungere l'estremo Capo Meridionale ed entrare nell'oceano indiano. L'Africa poté essere interamente circumnavigata: la rotta, una volta raggiunto l'Oceano Indiano, poteva proseguire nel Mar Rosso e di qui raggiungere l'Egitto. Tale possibilità era stata raccontata da Erodoto, che a sua volta riferisce la notizia ascoltata da informatori egizi, pur con qualche riserva su alcune modalità⁷. Gli avevano detto che a fine VII secolo a.C., il Faraone Neco (603-593), rivedendo un progetto degli ultimi Ramessidi di circa quattro secoli prima, si era rivolto ad una squadra di Fenici, i migliori navigatori

3. Si ricordino le frequenti annotazioni geografiche di CAES. sulla Gallia, *Gall.* I, 1; 2, 4-5; 3, 12 e 13; sulla Britannia ivi 5, 12 ss.; sulla Germania ivi 4, 1 ss.

4. PLIN., *nat.* 2, 167: *a Gadibus columnisque Herculis Hispaniae et Galliarum circuitu totus hodie navigatur occidentis. Septentrionalis vero oceanus maiore ex parte navigatus est auspiciis divi Augusti Germaniam classe circumvecta ad Cimbrorum promunturium et inde immenso mari prospecto aut fama cognito Scythicam ad plagam et humore nimio rigentia.*

5. Ivi, 168: *alio latere Gadium ab eodem occidente magna pars meridiani sinus ambitu Mauretaniae navigatur hodie.*

6. Ampia descrizione con evidente volute esagerazioni in LUCIAN. 26, 6-7 (metà II sec.)

7. HDT. 4, 42.

dell'epoca, ordinando di tentare la circumnavigazione dell'Africa. La squadra fenicia, partita dal Mar Rosso, sboccò nell'Oceano Indiano, proseguì lungo la costa africana, ad un certo punto si fermò in attesa della stagione favorevole, e qui seminò il frumento per riavere alimento fresco: col nuovo anno proseguì, in altro punto si fermò, mentre intanto, giunta al Capo Sud, ripiegava verso Nord. Dopo la seconda sosta, proseguì e nel terzo anno raggiunse le colonne d'Ercole e di qui per altra direzione guadagnò le coste dell'Egitto, in un giro completo. Erodoto riferisce i fatti secondo l'esposizione egizia, non accettando però il dettaglio che, doppiato il Capo Sud, i marinai videro il sole levarsi a destra e non a sinistra, come prima⁸: cosa che noi troviamo ovvia per chi risale lungo l'Atlantico da sud a nord.

Dopo circa un secolo e mezzo saranno i Fenici di Cartagine a tentare la stessa circumnavigazione in senso inverso, da nord a sud. Si affidarono ad Annone il geografo, col compito di segnare con precisione le varie località raggiunte. La spedizione di Annone si fermò nel golfo di Guinea ma poi tornò indietro⁹. A proseguire non si pensò più, forse perché Cartagine si trovò implicata nelle lotte continue prima contro gli Etruschi e poi contro i Greci d'Occidente.

Più seri tentativi furono invece ripetuti dagli egizi dell'età ellenistica, per opera di Eudosso di Cizico (non Eudosso di Cnido, astronomo e geografo da tavolino), un avventuriero che si mise a servizio dei Tolemei per riallacciare rapporti commerciali con l'Oceano Indiano. Secondo il racconto di Posidonio¹⁰, Eudosso operò sotto Tolemeo VIII, detto Fiscone (146 - 117 a.C.), e sotto Cleopatra II e Tolemeo IX, detto Lätiro, a cavallo del 100 a.C. (quasi contemporaneo di Posidonio). Inviato ad esplorare le coste dell'Oceano Indiano, tornò carico di ricchezza una prima ed una seconda volta, all'inizio favorito, poi ingannato dai re egizi: per sfuggire all'ultima persecuzione del Lätiro, fuggì dall'Egitto, riparò a Puteoli (Pozzuoli), poi a Massalia (Marsiglia), indi a Gades (Cadice): e di qui, proseguendo lungo la costa africana a sud e doppiando l'estremo Capo Sud, avrebbe raggiunto l'India, i porti da lui conosciuti in precedenza. Al riguardo Strabone un secolo dopo farà varie riserve e osservazioni basate

8. Ivi, «ora il solo aspetto della storia [...] che non mi pare credibile [...] è l'affermazione che appena compiuto il giro attorno all'Africa i marinai trovarono che il sole sorgeva alla loro destra».

9. Annone, lungo frammento in MÜLLER, GGM 1: C.-TH. FISCHER, *De Hannonis Carthaginiensis Periplo*, Leipzig 1892; FR. CORAZZINI DI BULCIANO, *Viaggio di Annone Cartaginese lungo l'Africa occidentale*, Firenze 1896. Vi accenna PLIN., *nat.* 2, 169: *Carthaginiis potentia florente*, che però nomina Himilco, corretto Hanno.

10. Tutto il racconto è riferito da STRAB. 2, 4 che lo riporta da Posidonio.

su una sua logica: ma difficilmente Posidonio si sarà sbagliato, anche se in qualche dettaglio può avere esposto il semplice sentito dire.

Una conferma dell'impresa di Eudosso verrà un trentennio dopo da autentici marinai indiani che, in parte spinti da voglia di guadagno, in parte trascinati da venti e correnti, saranno portati lungo tutta la costa africana, da sud verso nord, fino ad entrare nel Canale della Manica, infine nel Mare del Nord, dove saranno intercettati dalle navi germaniche e fatti prigionieri. Finiranno nelle mani del re dei Suebi, che pensò bene d'ingraziarsi il governatore romano delle Gallie, inviandoglieli in dono¹¹. Siamo nel 62 a.C.: il governatore romano è Q. Cecilio Metello Celere, ben noto dai testi dell'epoca. È il marito della famosa Clodia, cantata col nome di Lesbia da Catullo, un membro autorevole di una delle più nobili famiglie romane, avviato a grande carriera politica, distintosi, proprio come governante delle Gallie, nel reprimere il moto catilinario, con abile manovra accerchiatrice che bloccò i tentativi di Catilina intesi a sfuggire dalla Toscana e penetrare nella Padania¹². Insomma Q. Cecilio Metello era una grande personalità, di gran peso nel Senato romano. Nel 61 fu eletto console: esercitò il consolato nel 60, e all'inizio del 59 ebbe un nuovo affidamento del governo delle Gallie, col compito di eseguire operazioni militari, come richiesto dagli Allobrogi e dagli Edui, fedeli alleati di Roma. Ma subito a fine gennaio 59 morì, all'improvviso: si sospettò perfino l'avvelenamento da parte della moglie. Comunque la sua repentina scomparsa fu colta al balzo dal tribuno Vatino che propose, e fece approvare, l'assegnazione delle provincie galliche a Giulio Cesare, console in carica nel 59: dal 58 Cesare avrebbe iniziato la famosa guerra gallica.

Insomma gli Indiani capitati a Roma nelle mani di Metello ebbero pieno ascolto non solo in casa del loro protettore, ma presso la classe dirigente: essi poterono raccontare nei minimi particolari quanto avevano visto e subito del viaggio avventuroso compiuto attorno all'Africa, un soggetto quanto mai attraente in quel momento quando prima Lucullo, poi Pompeo, tornato a Roma dalla campagna orientale proprio lo stesso anno 62, avevano stabilito i contatti diretti col traffico commerciale d'oltre Eufrate: qui iniziava la navigazione fluviale che proseguiva direttamente nel Golfo Persico e quindi in India. Nell'accresciuto interesse per il mercato orientale si presentavano ormai parecchie vie.

11. PLIN., *nat.* 2, 170: *idem Nepos* [Corn. Nepote] *de septentrionali circuitu tradit Quinto Metello Celeri, Afrani in consulatu collegae* [61 a.C.] *sed tum Galliae proconsuli, Indos a rege Sueborum commerci causa navigantes tempestatibus essent in Germaniam abrepti* [...].

12. SALL., *Cat.* 30, 5; 42, 3; 57, 2 - 3.

Sulla possibilità della rotta atlantica doveva farsi a Roma un gran parlare, fin da quando Celio Antipatro, celebre annalista amico dei Gracchi, da almeno quindi mezzo secolo, aveva attestato di conoscere navigatori di Spagna che avevano raggiunto l'India costeggiando l'intera Africa¹³. Dopo l'esperimento di Eudosso di Cizico partito da Cadice la rotta atlantica può avere indotto altri navigli ispanici a ritentare la prova: il che sarà avvenuto più di una volta, se ancora sotto Augusto la spedizione capeggiata da C. Cesare, suo figlio adottivo, nel Mar Rosso giunse allo sbocco nell'Oceano Indiano e qui si imbatté in relitti di navi sicuramente d'origine ispana¹⁴. Cioè per gli Spagnoli del I sec. a.C. la rotta atlantica era ormai aperta: con partenza da Cadice i commercianti si avventuravano verso sud costeggiando l'Africa, sicuri di giungere in India.

Malgrado tante certezze, non solo a livello libresco ma per testimonianze dirette, Roma non prese mai sul serio l'apertura della rotta atlantica, non per scarsa fiducia ma per ragioni d'economia: quella rotta dai porti italiani era troppo lunga, diventava dispendiosa. Anche perché nel frattempo si era aperta e consolidata la rotta del Mar Rosso, con scalo sulla costa egizia.

Augusto si pose ben presto il problema del commercio orientale: dopo la conquista dell'Egitto nel 29 a.C., ordinò ad Elio Gallo, *praefectus Aegypti* nel 25, di compiere una spedizione lungo il Mar Rosso per assicurarsi da parte degli Arabi che dominavano lo stretto di Aden (Arabia Felice). La spedizione (nel 24) non riuscì appieno¹⁵, ma la rotta per l'Oceano Indiano poté essere assicurata: da Myoshormos, il porto egizio centrale fra Arsinoe (Suez) a nord e Berenice a sud, poté ormai partire ogni anno una flotta di 120 navi mercantili per l'India¹⁶, contro appena qualche nave che soleva salpare in precedenza sotto i Tolemei. Berenice, più a sud, diventò presto il primo porto egizio per chi giungesse dall'India, sede della prima dogana per i prodotti orientali. Tra Berenice e il Mediterraneo si stabilì un regolare collegamento. Con partenza da Iuliopolis – a 2 miglia da Alessandria – dapprima la navigazione sul Nilo fino a Coptus (Keft) per 309 miglia, in 12 giorni; da Coptus a Berenice, via terra, con carovana atta ad attraversare il deserto, per 257 miglia, in 10 tappe, ciascuna in loca-

13. PLIN., *nat.* 2, 169: [...] *Caelius Antipater vidisse se qui navigasset ex Hispania in Aethiopiam commerci gratia.*

14. Ivi, 168: [...] *in Arabicum sinum* [Golfo Arabico: ma C. Cesare operò lungo il mar Rosso: quindi si deve intendere Mar Rosso], *in quo res gerente C. Caesare Augusti filio signa navium ex Hispaniensibus naufragiis feruntur agnita.*

15. STRAB. 16, 4, 22, che accusa la malafede delle sue guide, gli Arabi Nabatei: ivi, 23.

16. STRAB. 2, 5, 12: [...] ἰστοροῦμεν ὅτι καὶ ἑκατὸν καὶ εἴκοσι νῆες πλέοιεν ἐκ Μυδῶ ὄρου πρὸς τὴν Ἰνδικήν...

lità ben definita, atta ad offrire ogni ristoro a cammelli e trasportatori¹⁷. A Berenice l'imbarco.

Il movimento di merci avviato ad opera di Elio Gallo fu assicurato, e poi rafforzato nell'1 a.C. dalla spedizione di C. Cesare – figlio adottivo di Augusto, nato da sua figlia Giulia e Agrippa: ma Augusto aveva voluto adottarlo come proprio figlio –, certo con l'idea di riprendere le mire di Elio Gallo. C. Cesare dovette giungere ad Aden, distruggere la città araba e installare una fortezza romana, capace di controllare lo stretto fra Mar Rosso e Oceano Indiano, assicurando piena libertà di passaggio alle navi romane dirette in India¹⁸. Caio Cesare morì appena 4 anni dopo, nel 3 d.C., ma proprio in quel tempo le navi romane s'erano così bene rinforzate nel Mar Rosso che da allora non ci fu più differenza con le navi egizie: tutte ormai, provenienti da territorio dominato da Roma, si muovevano in nome e per conto di Roma. Tutte, al ritorno, cariche di prodotti orientali, passavano sotto il rigoroso controllo della dogana romana installata nel porto di Berenice, ormai sotto la direzione italiana.

Nel 6 d.C. – appena qualche anno dopo la spedizione di C. Cesare – vediamo che la responsabilità doganale è affidata a Publius Annius Plocamus, un ricco armatore cavaliere di Puteoli (Pozzuoli), membro di una facoltosa famiglia di armatori, il quale ha inviato un suo dipendente, forse *servus*, ma meglio *libertus*, come lo designa Plinio, con l'incarico di curare attentamente gli interessi del padrone¹⁹: ovviamente sarà stato un uomo d'estrema fiducia, se poté essere inviato a tanta distanza da Puteoli, con incarico di tanta delicata importanza. Plinio non cita il nome, ma da un graffito trovato sul tragitto Coptus – Berenice, sia in testo greco che in testo latino, sappiamo che si chiamava Lysas: era dunque d'origine grecanica, conoscitore di greco e d'egizio, oltre che di latino, e che egli operò nel 6 d.C., anno XXXV, 35° a contare dal 29, inizio del regno d'Augusto in Egitto²⁰.

Questo Lysas, non contento di controllare a terra le merci provenienti dall'Oriente, volle avventurarsi di persona, per conoscere *de visu* la situazione reale: pertanto si imbarcò a Berenice su una nave da trasporto e seguì la flotta.

17. Le singole misure in PLIN., *nat.* 6, 102 - 103.

18. PLIN., *nat.* 6, 141: *Peripl. Maris Eritraei*, in MÜLLER, *GGM*, 1, pp. 257-365, di anonimo che dovette scrivere attorno all'80 d.C. Cfr. J. INNES MILLER, *Roma e le vie delle spezie*, trad. it. Torino 1974 (ed. ingl. Oxford 1969), pp. 18 ss.

19. PLIN., *nat.* 6, 84: [...] *Anni Plocami, qui Maris Rubri vectigal a fisco redemerat, libertus* [...]

20. D. MEREDITH, *Annius Plocamus: Two Inscriptions from the Berenice Road*, «JRS», XLIII, 1953, pp. 38 ss. Cfr. MILLER, *Roma*, cit., pp. 18-20.

Navigando lungo la penisola d'Arabia – dice Plinio²¹ – tratto dagli Aquiloni – ovviamente i monsoni estivi, da ovest ad est – oltre la Carmania – la costa Persiana –, nel 17° giorno giunse ad Hippuri, il grande porto di Tapròbane [Ceylon, Sri Lanka], per la clemenza ospitale del re vi trascorse sei mesi e dopo aver appreso il linguaggio locale a lui che poneva domande parlò dei Romani e di Cesare. Quegli scorse nelle risposte uno straordinario senso di giustizia, nel fatto che i denarii addosso al prigioniero fossero tutti di ugual peso, pur mostrando diverse immagini ch'erano state coniate da più monarchi. E vivamente indotto da questa osservazione a stringere amicizia, inviò un'ambasceria di 4 dignitari, con a capo Rachia.

Lysas tornò dunque sano e salvo in Occidente e si portò appresso o indusse a farsi seguire da una regolare ambasceria di dignitari indiani – Rachia non è che la trascrizione latina di Rajà, un titolo che soleva darsi a persona autorevole per prestigio e dignità –, che giunsero fino a Roma, presentarono le credenziali all'imperatore e riferirono con esattezza sulla consistenza e le possibilità economiche e commerciali della loro isola e i suoi rapporti coi mercati orientali, sia con la vicina India che con la più lontana Cina²². La presenza a Roma dell'ambasceria di Tapròbane è segnata da Plinio al regno di Claudio (41-54 d.C.): il che fa pensare che trascorse qualche tempo fra il viaggio di Lysas puteolano e l'arrivo dell'ambasceria ufficiale.

Comunque, queste notizie mostrano che nei primi decenni dell'impero furono stabiliti regolari rapporti commerciali tra Roma e Tapròbane, a livello governativo, e non più demandati a sola iniziativa privata. Tutto lo sforzo compiuto da Augusto per incrementare i rapporti di commercio indiano produceva i suoi frutti, elevando le operazioni fino al livello governativo e accrescendo il numero dei mezzi di trasporto. I rapporti con Tapròbane avevano una straordinaria importanza, in quanto l'isola a sud-est dell'India assolveva già a una funzione di *entrepôt* quale sarebbe stata a fine Medioevo Bruges in Fiandra per gli scambi commerciali fra i prodotti del Mediterraneo e prodotti del Mare del Nord: sede di raccolta e di smistamento. Così era Tapròbane già nella relazione fatta dalla commissione in presenza di Claudio: raccoglieva le merci provenienti dalla Cina con navi malesie che battevano in genere tutte le coste di Cina e Sud-Est asiatico. Quindi raccogliendo i prodotti inviati dal mondo romano l'isola si arricchiva e completava l'interscambio.

21. PLIN., *nat.* 6, 84.

22. Ivi, 85 ss.

Fu certamente esplicito interesse dei Cingalesi ad attirare le merci occidentali per accrescere le proprie operazioni di commercio, offrendo una più larga possibilità di scelta ai diversi compratori. Apparve ben presto chiara ai Romani la loro voglia di commercio, la loro voglia di arricchirsi²³. Osserva Plinio con senso realistico:

Sebbene relegata dalla natura fuori del mondo, neppure Taprobane è priva dei nostri difetti; anche lì si dà valore all'oro e all'argento, al marmo attorcigliato a forma di testuggine, alle perle e alle gemme che sono apprezzate: è molto più elevata che da noi ogni forma di lusso. Dicevano che le loro ricchezze ammassate sono maggiori che da noi, mentre noi facciamo un maggior uso della ricchezza.

Già in queste parole si evidenzia la diversa impostazione, gli Orientali mirando all'accumulo, gli Occidentali mirando all'utilizzo. Comunque erano d'accordo sull'incremento delle operazioni di scambio; e in questo s'incontravano perfettamente coi programmi d'incremento già fissati da Augusto e sostenuti con impegno dagli imperatori che lo seguirono a breve distanza.

Quando si parla del commercio con l'Oriente sogliamo pensare a certi, ma pochi articoli fondamentali: spezie, profumi e seta, prodotti tipici del mondo orientale²⁴. Le spezie, ormai entrate nella grande cucina romana, per testimonianza di Apicio²⁵, provenivano dal mondo arabo, i profumi dall'Africa orientale, la seta dalla Cina. È un po' tendenza a semplificazione: in realtà erano rapporti molto più complessi. Le spezie non servivano solo a moltiplicare le esigenze del palato, ma anche a conservare gli alimenti: i profumi erano largamente usati anche in Occidente, dove non esistevano ancora i saponi; e la seta era ampiamente richiesta, anche perché i Cinesi non esportavano tessuti serici, ma vestiti propri già confezionati che gli Occidentali facevano sfilare e poi ritessere pazientemente da un nugolo di donne impegnate in quel lavoro²⁶.

Ma oltre agli articoli di lusso veniva importato in Occidente ogni altro tipo di spezie atto non tanto a insaporire quanto a conservare gli ali-

23. Ivi, 88 89.

24. Qui rimandiamo al MILLER, *Roma*, cit., che a sua volta indica una nutrita *Bibliografia* (pp. 281-91), con la ripartizione tra *Fonti antiche*, comprese quelle cinesi e indiane, pp. 281 ss., e *Altre fonti*, pp. 284 ss., che avrebbe fatto meglio a chiamare *Autori*. Il Miller, oltre che cognizioni libresche, ebbe anche sue esperienze personali, per avere svolto servizio militare in Mesopotamia e poi nell'amministrazione inglese della Malesia nel 1919, con sede a Singapore.

25. J. ANDRÉ (éd.), *Apicius, De re coquinaria*, Paris 1965.

26. PLIN., *nat.*, 6, 54: [...] *Seres, lanicio silvarum nobiles [...] unde geminus feminis nostris labos redordiendi fila rursusque texendi.*

menti. E sotto tale aspetto risulta dalle fonti classiche un numero enorme, oltre 130, grande abbondanza di ogni genere richiesto ormai nell'uso quotidiano²⁷.

D'altra parte contrariamente a quanto si crede, le navi romane non andavano certo vuote ad affrontare un tragitto così lungo: sbarcavano nei porti orientali le merci prodotte nei propri territori e cercavano di venderle²⁸. E le vendevano: anzitutto vendevano le proprie spezie (le spezie del mondo romano, come agli, cipolle, finocchio, papavero, prezzemolo, sedano, senape, timo, e via dicendo, erano poco meno di un centinaio). Ma portavano anche frumento, vino ed olio, raccolti per lo più dai porti dell'Egeo, portavano ceramica di vario tipo, di cui esistono tracce su tutta la costa del Malabar, e portavano tessuti di lino e di lana prodotti in gran quantità nelle città dell'Asia Minore e nella stessa Alessandria d'Egitto. Si trattava di un enorme volume d'esportazione di merci documentabili. I numerosi reperti di monete romane in varie località dell'India indicano l'esistenza d'un commercio attivo e fiorente intrattenuto per secoli con l'impero romano²⁹. Dai reperti si può fissare perfino l'epoca precisa di tanto commercio, che si protrasse ben oltre la scomparsa dell'impero d'Occidente, almeno fino alla metà del VI sec., oltre il regno di Giustiniano: segno evidente che quel commercio riguardava la parte orientale dell'impero, dall'Egitto all'Asia Minore. La grande frattura, cui seguì l'interruzione, si ebbe invece con l'avvento dell'Islam.

Fu in quel periodo, durato 6 secoli, che i Romani scoprirono e valutarono la consistenza commerciale dell'Oceano Indiano. In realtà la conformazione delle terre, la presenza dei venti costanti e l'attività di quelle popolazioni crearono da data immemorabile un movimento commerciale su tutte le coste di quell'ampio tratto compreso fra l'India e la costa orientale dell'Africa³⁰. Anzi le correnti commerciali muovevano soprattutto dal Sud-Est asiatico e dalle isole Malesie: le prime comunicazioni dirette dalle coste Malesie puntarono diritto al Madagascar, saltando perfino la punta dell'India e Sri-Lanka, agevolate dal soffio regolare dei monsoni. Sono oramai avanzati gli studi sul profondo influsso malgascio subito

27. MILLER, *Roma*, cit., p. 193, *Il commercio d'importazione*.

28. Ivi, p. 202, *Il commercio d'esportazione*.

29. Sono attestati perfino cittadini romani (detti *Yavana*), mercanti e anche mercenari, stanziati sulle coste indiane: P. MEILE, *Les Yavanes dans l'Inde tamoule*, «JA», 1940-41. In generale, E. H. WARMINGTON, *The Commerce between the Roman Empire and India*, Cambridge 1928.

30. Sulle antiche correnti commerciali asiatiche cfr. MILLER, *Roma*, cit., ampiamente nei capp. 4, 5 e 6.

dalla civiltà dei Malesi, dovuto proprio ad antichi e frequenti rapporti diretti fra l'isola africana e l'Insulindia³¹. Col tempo s'inserirono nel grande gioco commerciale sia gl'Indiani costieri che, soprattutto, gli Arabi: questi anzi, in epoca romana, erano predominanti. Gran parte dei navigli dell'Oceano Indiano erano arabi: ed arabi erano i pirati che infestavano quei mari, al punto che i geografi occidentali potevano osservare che gli Arabi si dividevano in due categorie, o di onesti commercianti o di feroci pirati³². A parte la rotta seguita dai Romani lungo la costa araba e poi indiana, gli Arabi incrociavano davvero in ogni direzione: da tempo remoto solevano, sulle orme dei Malesii, sfruttare i monsoni che spingevano direttamente dall'Insulindia al Madagascar o alle coste d'Africa e di qui avviare per vie interne i prodotti esportati e farli giungere in tutta l'Africa, fino in Egitto. Il grande porto di sbarco in Africa era *Rbapta*, alla foce d'un fiume, ora sede incerta; collocato comunque in Tanzania di fronte all'isola di Zanzibar³³.

In questo complesso di cose s'inserirono in epoca tarda i Romani, per accrescere le loro attività e ricavare larghi profitti. In primo momento, è ovvio che dovettero impegnare grossi capitali per farsi strada, insediarsi e imporre, gradatamente, l'uso delle proprie merci. Possiamo bene immaginare che per qualche decennio le loro operazioni commerciali risultassero passive: e poterono resistere solo grazie alle sovvenzioni governative, alla volontà dei primi imperatori che miravano al grande progetto. Ma dopo qualche decennio si sarà equilibrata la bilancia dei pagamenti, mentre la nuova politica del governo tendeva oramai a tagliare le sovvenzioni, scaricando tutti i rischi sulle spalle dei privati³⁴. Possiamo fissare il momento del trapasso tra il regno di Nerone e quello di Vespasiano, quando Plinio denuncia la notizia che ben 100 milioni di sesterzi annui d'oro escono, senza ritorno, dai confini dell'impero³⁵. La denuncia di Plinio rappresenta il nuovo momento, quando l'imperatore non intende più finanziare le imprese, non per interrompere i rapporti commerciali, bensì

31. S. THIERRY, *À propos des emprunts sancrits en malgache*, «JA», 1959; EAD., *Madagascar*, Paris 1961.

32. PLIN., *nat.* 6, 162: *mirumque dictu ex innumeris populis pars aequa in commerciis aut latrociniiis degit: in universum gentes ditissimae [...]*.

33. Per l'identificazione e l'ubicazione di *Rbapta*, di fronte a Zanzibar, cfr. MILLER, *Roma*, cit., pp. 164 ss.

34. Cfr. MILLER, *Roma*, cit., l'interessante cap. XIII (pp. 215 ss.), *La bilancia dei pagamenti*.

35. PLIN., *nat.* 6, 101, 12, 84.

solo per scaricarli ormai sui privati. Difatti tali rapporti continuarono per altri 5 secoli, senza difficoltà. Il piano imperiale era riuscito: il volume degli scambi era cresciuto enormemente. L'imperatore non si era nemmeno dissanguato, in quanto controllava direttamente le miniere auree dell'impero, almeno a partire dall'era di Tiberio: dopo tutto, l'oro coniato ed esportato rappresentava una vendita della parte eccedente, evitando che la crescita del metallo producesse il rialzo dei prezzi. Ma l'imperatore col progetto commerciale con l'India aveva sviluppato il volume di scambi in generale e l'importazione delle merci preziose, di largo consumo, nei porti dell'impero: e qui imponeva il *portorium*, la dogana, pesantissima per gli oggetti di lusso, fino al 25% sulla seta. Poiché tali oggetti venivano pagati da clienti danarosi, l'imperatore ottenne di colpo una crescita smisurata d'imposte. Così la quota in oro necessaria per avviare la macchina commerciale ridondava a massimo beneficio fiscale.

In conclusione: l'impero romano volle aprirsi un proprio sbocco nel commercio con l'India, dove era già molto sviluppato per tutto il bacino dell'Oceano Indiano da lunghi secoli. Lo aprì ovviamente col minimo dispendio. Perciò preferì la via combinata Nilo – deserto – Mar Rosso, che raccoglieva facilmente i prodotti destinati all'esportazione provenienti dal settore del Mediterraneo orientale. Pertanto, pur conoscendo la rotta dell'Oceano Atlantico, non l'utilizzò, come molto più lunga e più dispendiosa. La via oceanica sarebbe stata forse utile alle popolazioni iberiche e britanniche, le quali però non rappresentavano una voce importante nell'economia commerciale per le spese voluttuarie dell'impero, sia perché non riuscirono mai a raggiungere il livello delle attività cittadine delle antiche città dell'Asia minore, sia perché restarono scarsamente abitate. L'asse mediterraneo sentiva solo marginalmente l'apporto delle regioni occidentali, mentre s'infittiva sulla parte orientale: è stato il peso del volume d'affari orientali che indusse i Romani a favorire senza mezzi termini la via del Mar Rosso.

Sul piano geografico è un altro discorso: Plinio conosce con chiarezza la via dell'Atlantico, ha il senso della rotondità della Terra e conosce le differenze delle varie fasce terrestri e ammette perfino l'esistenza d'un continente sconosciuto, completamente separato dal nostro. Sulla mappa di Tolomeo esiste già la sensazione d'una terra sconosciuta, e viene fissata questa *Terra Incognita* vagamente a sud, tra l'Africa e l'Oceano Indiano, in Plinio si accenna senz'altro a un altro continente da cui il mondo abitato è disperatamente separato: il globo terrestre è diviso in due (*dividuo globo*) e il mare che l'avvolge da ogni parte toglie a noi una parte del mon-

do (*partem nobis auferunt*) né c'è la possibilità di comunicare da una parte all'altra (*nec inde buc nec hinc pervio tractu*)³⁶.

Avranno avuto gli antichi degli elementi concreti per supporre l'esistenza del continente Americano? E questi loro dubbi saranno giunti fino a Cristoforo Colombo, attraverso i suoi dotti suggeritori, quali P. Marco di Venezia e P. Perez di Spagna?



36. PLIN., *nat.* 2, 170.

Giuseppe Mariotta
Posidonio e Sallustio, *Iug.* 17-19

Benché in 17, 7 Sallustio dichiara di rifarsi a una traduzione dei *libri Punici qui regis Hiempsalis dicebantur* – e sia questa la sola volta nel *Bellum Iugurthinum* in cui Sallustio cita espressamente una sua fonte¹ – il problema delle fonti da lui utilizzate per l'*excursus* sull'Africa (capp. 17-19) resta tuttora aperto².

Pare certo che dai *libri Punici* non possa dipendere l'intero *excursus*³, altrimenti Sallustio avrebbe citato l'opera subito all'inizio della digressione. In 17,7 lo storico sembra delimitare la parte derivante dai *libri Punici*. Si tratta della sezione storico-mitologica della digressione, concernente «i popoli che originariamente abitano l'Africa, quelli che poi sopraggiunsero, e il modo in cui si fusero tra loro». Tale argomento è svolto sostanzialmente nel cap. 18, con un'appendice – pare – in 19, 1-2 (accenno ai Fenici e *praeteritio* su Cartagine).

D'altro tenore i capp. 17 e 19. Al cap. 17 lo storico tratta brevemente

1. G. M. PAUL, *A Historical Commentary on Sallust's Bellum Iugurthinum*, Liverpool 1984, p. 74.

2. A partire dal 46 a.C., e per un anno e mezzo circa, Sallustio operò in Africa in qualità di primo proconsole della provincia d'*Africa nova*. Nonostante ciò, pare lecito ammettere che la sua conoscenza dell'Africa nasca, più che dall'esperienza personale, dalle fonti scritte che utilizza, cfr. R. SYME, *Sallust*, Berkeley-Los Angeles 1964, p. 152. Si spiegano così meglio, tra l'altro, le non rare imprecisioni geografiche presenti nel *Bellum Iugurthinum*. Sulla conoscenza sallustiana della geografia dell'Africa riserve sono state espresse da S. GSELL, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, Paris 1913-28, VII, pp. 124-5 e da E. TIFFOU, *Salluste et la géographie*, in R. CHEVALLIER (éd.), *Mélanges offerts à R. Dion*, Paris, 1974, pp. 151-60; sull'argomento cfr. anche A. MASTINO, S. FRAU, *Studia Numidarum in Iugurthani adensa: Giugurta, i Numidi, i Romani*, in A. ALONI, L. DE FINIS (a cura di), *Dall'Indo a Thule: i Greci, i Romani, gli altri*, Trento 1996, pp. 175-216, in part. pp. 196 ss. (secondo i quali, però, talune inesattezze sarebbero volute e tendenziose).

3. Come sembra incline a credere N. BERTI, *Scrittori greci e latini di «Libykà»: la conoscenza dell'Africa settentrionale dal V al I secolo a.C.*, in M. SORDI (a cura di), *Geografia e storiografia nel mondo classico*, Milano 1988, pp. 145-65, in part. pp. 158-9. La Bertì, tuttavia, ritiene «realmente di origine punica» solo la parte centrale dell'*excursus*.

dei confini dell’Africa, della sua geografia fisica, della natura dei suoi abitanti; al cap. 19 elenca rapidamente alcune importanti località della costa e i nomi dei popoli africani noti al suo tempo (Numidi, Mauri, Getuli, Etiopi), quindi traccia un breve quadro politico della regione al tempo di Giugurta e Bocco. Dove Sallustio attinga questo tipo di informazioni, non è detto, ma si hanno buone ragioni per credere che la fonte sia Posidonio.

Alla possibilità di una derivazione posidoniana dell’*excursus*, prospettata già da tempo⁴, si è guardato per la verità con un certo scetticismo, che sembra motivato dal fatto che taluni elementi della digressione sarebbero difficilmente riconducibili al dotto di Apamea⁵. In realtà, come tenteremo di mostrare, nell’*excursus* vi sono sì elementi non posidoniani, ma sono circoscritti al cap. 18, per il quale Sallustio cita come fonte i *libri Punico*, dichiarando di seguire un’opinione diversa da quella più diffusa (*quamquam ab ea fama, quae plerosque obtinet, divorsum est*). Ora, l’opinione da cui Sallustio afferma di discostarsi potrebbe essere proprio quella posidoniana. Se così fosse, sarebbe illogico cercare paralleli con Posidonio proprio là dove Sallustio se ne distacca.

Ai capp. 17 e 19, invece, gli spunti che rimandano a Posidonio sono parecchi, e sono stati peraltro già puntualmente rilevati⁶. Qui mi sof-

4. F. STRENGER, *Strabos Erdkunde von Libyen*, Berlin 1913, p. 60, nota 4.

5. Cfr. di recente L. A. GARCÍA MORENO, *La República romana tardía y el conocimiento geográfico y etnográfico de Africa*, in *L’Africa romana XI* (Cartagine 1994), Ozieri 1996, pp. 319-26, in part. p. 323 e n. 17, sulla scorta di K. TRÜDINGER, *Studien zur Geschichte der griechisch-römischen Ethnographie*, Basel 1918, pp. 127-29. A quanto pare, García Moreno preferisce pensare a una ripresa di Stazio Seboso e Tanusio Gemino, storici latini che Sallustio avrebbe utilizzato anche per la composizione di alcune digressioni geografiche delle *Historiae*. I dubbi di Trüdingen sull’ipotesi dell’origine posidoniana dell’*excursus* erano condivisi da E. NORDEN, *Die germanische Urgeschichte in Tacitus Germania*, Leipzig-Berlin 1923, p. 145, nota 2.

6. Cfr. STRENGER, loc. cit.; GSELL, *Histoire ancienne*, cit., pp. 127-8; SYME, *Sallust*, cit., p. 153. Già in 16, 5 Sallustio afferma, come Strabone (XVII, 3, 12), che le parti più fertili della Numidia sono quelle adiacenti alla Mauretania: si può ammettere che tale opinione erronea sia derivata ai due autori da Posidonio. Sallustio potrebbe aver trovato in Posidonio l’indicazione del confine orientale dell’Africa al *Catabathmos* (17, 4 e 19, 3: cfr. STRAB. XVII, 1, 5 = POSID. F 63 Th. [tagliato prima della menzione del *καταβαθμός*]). Il motivo della *penuria aquarum* (17, 5), poi, non è presente certo nel solo Posidonio (cfr. ad esempio già HDT. IV, 185, 2), ma quest’ultimo lo aveva ribadito con particolare vigore. Sappiamo infatti (F 66 Th = STRAB. XVII, 3, 10) di una contrapposizione fra Posidonio e Artemidoro di Efeso: il primo sosteneva che i fiumi libici erano pochi e piccoli, l’altro che erano numerosi e di grossa portata. Gsell (*Histoire ancienne*, cit., p. 128, nota 6) suppone che Sallustio abbia trovato in Posidonio l’opinione che collegava l’Africa all’Europa (17, 3). Sappiamo in effetti che nel Περὶ ὀκεανοῦ Posidonio aveva discusso il problema della divisione in continenti, cfr. STRAB. II, 3, 7 (rientra nel F 13 Th.). D’altra parte, non pare che con l’indicazione

fermerò brevemente su un passo particolarmente significativo e discusso.

In 19, 3 si legge:

Igitur ad Catabathmon, qui locus Aegyptum ab Africa dividit, secundo mari prima Cyrene est, colonia Theraeon, ac deinceps duae Syrtes interque eas Leptis, deinde Philaenon arae, quem locum Aegyptum vorsus finem imperi habuere Carthaginienes, post aliae Punicae urbes.

In 19, 1-2 Sallustio aveva ricordato i Fenici e aveva elencato alcune colonie fondate da loro sulla costa in una sequenza orientata da ovest a est (*Hipponem Hadrumentum Leptim aliasque urbis in ora maritima condidere*), rinunciando a discutere di Cartagine per non doverne dire troppo poco.

In 19, 3, con un “salto” geografico notevole, si sposta al *Catabathmos*, confine tra l’Egitto e l’Africa, quindi fa una lista di località lungo la costa, invertendo l’orientamento e procedendo da est a ovest. Si ha l’impressione che lo storico, dopo aver accennato in 19, 1-2 al territorio punico, voglia in 19, 3 definire il territorio di Cirene, dal confine egiziano (*Catabathmos*) a quello cartaginese (*Philaenon arae*): adotta dunque una prospettiva diversa, passa da una visuale punica a una greca, e ciò potrebbe in qualche modo spiegare il curioso capovolgimento di fronte nella descrizione del litorale. Si può anche presumere che da 19, 3 si cominci a utilizzare una fonte diversa. L’argomento “punico” di 19, 1-2, in effetti, sembra suggerire che lì si stiano ancora seguendo i *libri Punici*, utilizzati da Sallustio, con ogni probabilità, per tutta la sezione immediatamente precedente (cap. 18). Le informazioni di 19, 3, invece, probabilmente vengono attinte altrove. La presenza nel paragrafo di diversi grecismi (*Catabathmos, Theraeon, Philaenon*) ha fatto pensare a una fonte greca⁷. È possibile che si tratti di Posidonio? A tal riguardo si noti anzitutto che il passo comincia con un elemento, la menzione del *Catabathmos*, che sembrerebbe appunto riportarci a Posidonio⁸. Ma c’è di più.

Sallustio dà qui delle Are dei Fileni, confine occidentale della Cire-

introdotta da *pauci* in 17, 3 si possa far riferimento nella fattispecie a Varrone, come ha sostenuto ancora di recente R. ONIGA, *Sallustio e l’etnografia*, Pisa 1995, p. 54, ché Varrone, come tutto lascia pensare, accettava sì la bipartizione dei continenti, ma, seguendo in questo caso un modello eratostenico (cfr. STRAB. II, 1, 1), assegnava in sostanza l’Africa all’Asia, non all’Europa: cfr. *ling.* V, 5, 31; *De r. r.* I 2, 3. Se Sallustio avesse voluto alludere principalmente a Varrone, verosimilmente avrebbe scritto *sed Africam in Asia!*

7. Si veda, ad esempio, E. KOESTERMANN, *C. Sallustius Crispus, Bellum Iugurthinum*, Heidelberg 1971, p. 95.

8. Cfr. *supra*, nota 6.

naica, una collocazione errata. Il sito è da localizzare a est di Leptis, all'incirca verso il "fondo" della Grande Sirte⁹. Sallustio invece lo colloca a ovest di Leptis, che si trova nel mezzo tra le due Sirti, commettendo così lo stesso errore, grosso modo, che s'incontra in un passo di Strabone. Anche Strabone in III, 5, 5 (fa parte di Posid. F 26 Th.), pur non chiarendo la posizione delle Are rispetto a Leptis, le situa comunque *κατὰ μέσην που τὴν μεταξύ τῶν Σύρτεων γῆν*, «da qualche parte in mezzo alla regione compresa fra le Sirti». L'origine posidoniana del dato straboniano, malgrado i dubbi espressi in proposito¹⁰, può ritenersi, a mio avviso, quasi certa. Posidonio è citato da Strabone solo qualche riga prima del punto che ci interessa. Inoltre, come ha mostrato il Lasserre¹¹, Posidonio può considerarsi fonte pressoché unica per il III libro di Strabone: anche quando quest'ultimo polemizza col dotto di Apamea, ne utilizza pur sempre la documentazione. Sembra giusto pensare pertanto, come in effetti si è fatto¹², che Posidonio sia in questo caso fonte comune di Sallustio e Strabone¹³.

Alcuni critici, però, hanno sostenuto che non ci sarebbe alcun errore topografico in Sallustio¹⁴. Essi ritengono che lo storico, nell'elenco delle località da est a ovest, citi dapprima le due Sirti insieme con Leptis, la città più importante in quell'area, come un tutt'uno, e quindi proceda con la menzione delle Are dei Fileni, il primo luogo importante dopo l'inizio

9. Nelle vicinanze dell'attuale Ras el-Aáli. Per le Are dei Fileni cfr. la bibliografia citata in MASTINO, FRAU, *Studia Numidarum*, cit., p. 198, nota 109, e inoltre R. ONIGA, *Il confine conteso*, Bari 1990.

10. Cfr. ONIGA, *Il confine*, cit., p. 122, nota 18.

11. F. LASSERRE, *Strabon, Géographie, Tome II (Livres III et IV)*, Paris 1966, pp. 4 ss.

12. Da ultimo cfr. J. DESANGES, *Plin l'Ancien, Histoire Naturelle, Livre V, 1-46*, Paris 1980, p. 275 n. 5.

13. Si noti che in XVII, 3, 20 Strabone localizza più o meno correttamente il sito. In questo passo egli segue forse una fonte diversa. Un dato induce a pensarlo. In XVII, 3, 20 Strabone menziona due volte il sito, la prima col nome Φιλαίων βομοί, la seconda nella forma al singolare Φιλαίου βομοί. Ma, per quanto riguarda la prima menzione, una lezione Φιλαίου è riportata nell'*Epitome Vaticana* (E; sul valore di questa epitome si veda F. LASSERRE, *Étude sur les extraits médiévaux de Strabon*, «AC», 28, 1959, pp. 49-51). Forse (come proponeva già H. MIDDENDORF, *Über die Philänensage, mit Berücksichtigung ähnlicher Erzählungen aus älterer und neuerer Zeit*, Münster 1853, p. 15 n. 23) è necessario accoglierla e uniformare scrivendo in entrambi i casi Φιλαίου. Si potrebbe così pensare che in III, 5, 5, sulla scorta di Posidonio, Strabone scriva Φιλαίων βομοί e dia un'indicazione sbagliata, mentre in XVII, 3, 20 segua un'altra fonte, che conosce la forma al singolare e localizza correttamente il sito. Per Φιλαίου βομοί prima di Strabone cfr. *Periplo di Scilace*, 109 (si veda MÜLLER, *GGM*, I, p. 85); PLB. III, 39, 2, e X, 40, 7.

14. TRÜDINGER, *Studien*, cit., p. 129, nota 2; PAUL, *A Historical Commentary*, cit., p. 78; ONIGA, *Il confine*, cit., pp. 120 ss.

della Grande Sirte. L'espressione *ac deinceps duae Syrtes interque eas Leptis* sarebbe pertanto da considerare come una sorta di parentetica, e il *deinde Philaenon arae* che viene dopo indicherebbe una successione non tanto rispetto a Leptis, quanto alla stessa Cirene. L'interpretazione, come si vede, risulta piuttosto forzata: di gran lunga più naturale pensare che il *deinde* valga in relazione alla località menzionata immediatamente prima, appunto Leptis.

Alla possibilità che nel nostro passo le Are siano collocate a ovest di Leptis, per cui esse in sostanza risulterebbero più vicine a Cartagine che a Cirene, si è obiettato fundamentalmente che l'*excursus* sulla portentosa marcia dei fratelli Fileni al cap. 79 presuppone invece una collocazione più a est, verosimilmente proprio là dove realmente si trovavano. Tale difficoltà, tuttavia, non sussiste se si pensa che i due passi dipendano da due fonti diverse: 19, 3 da Posidonio, il cui punto di vista sulla posizione delle Are – adottato anche da Strabone in III, 5, 5 – risulta errato; il cap. 79, invece, dai *libri Punici*, dove verosimilmente si dava per il sito una localizzazione esatta¹⁵.

Le corrispondenze, gli echi probabili¹⁶, il fatto che, come sembra, Sallustio condivida con Posidonio un errore topografico piuttosto grossolano, tutto ciò fa pensare che lo storico latino conosca molto bene e segua da vicino una trattazione posidoniana relativa alla geografia e all'etnografia dell'Africa, sintetizzandola¹⁷, ma senza troppo preoccuparsi di operare un vaglio critico.

Per quanto riguarda, però, la storia delle antiche popolazioni africane, svolta nella parte centrale della digressione, Sallustio si rifà espressamente a una traduzione dai *libri Punici qui regis Hiempsalis dicebantur*¹⁸.

15. L'ipotesi dell'origine punica dell'*excursus* sui fratelli Fileni è sostenuta da BERTI, *Scrittori greci e latini*, cit., pp. 159-60 e da M. H. FANTAR, *Carthage, Approche d'une civilisation*, Tunis 1993, II, pp. 160-1. Essa sembra confermata dall'impostazione palesemente filocartaginese del racconto sallustiano. Per un altro interessante caso di contrapposizione tra una visione geografica di matrice greca sostanzialmente erronea e una visione punica molto più vicina al vero in relazione alla costa settentrionale dell'Africa cfr. M. R. CATAUDELLE, *La Sardegna, Pseudo-Scilace e la geografia punica*, in *Sardinia antiqua, Studi in onore di Piero Meloni*, Cagliari 1992, pp. 207-21; ID., *Geografia greca e geografia punica a proposito della costa settentrionale dell'Africa nei trattati fra Roma e Cartagine*, in *L'Africa romana XI*, cit., pp. 327-34.

16. Cfr. *supra*, nota 6.

17. Ciò si ricava dalle espressioni *paucis* (17, 1), *quam paucissimis* (17, 2).

18. Per tutti i problemi legati ai *libri Punici qui regis Hiempsalis dicebantur* cfr. V. J. MATTHEWS, *The "Libri punici" of King Hiempsal*, «AJPh», 93, 1972, pp. 330-5; V. KRINGS, *Les libri Punici de Salluste*, in *L'Africa romana VII*, Sassari 1990, pp. 109-17; ONIGA, *Il confine*, cit., pp. 48 ss.; ID., *Sallustio*, cit., pp. 51 ss. Non credo che, come sostiene GARCÍA MO-

Sebbene, come vedremo, l'argomento in questione fosse stato trattato presumibilmente anche da Posidonio, Sallustio sceglie qui di riportare la versione dei *libri Punici*, forse perché la riteneva più attendibile in quanto basata su una traduzione indigena o, più probabilmente, per attirare la curiosità dei lettori con la citazione di una fonte "esotica".

Ed ecco in sintesi quanto ci dice Sallustio, sulla scorta di quei libri. Primi abitanti dell'Africa furono Getuli e Libi, ma, dopo la morte di Ercole¹⁹ in Spagna, passarono nella regione Medi, Persiani e Armeni²⁰, componenti dell'esercito da lui comandato. I Persiani si stabilirono più vicino all'Oceano e usarono come abitazioni le chiglie delle navi capovolte, si mescolarono coi Getuli e si chiamarono Nomadi²¹ (da cui il latino Numidi). Anche in seguito le capanne dei Numidi, i *mapalia*²², somiglie-

RENO, *Le República romana*, cit p. 323, tali libri siano semplicemente «una ficción, bien del propio Salustio o tal vez de alguna de sus fuentes». Nell'opera, stando a quel che se ne sa da Sallustio, sembra potersi identificare, infatti, un nucleo autenticamente punico o numidico-punico, cfr. ad es. GSELL, *Histoire ancienne*, cit., I, pp. 329 ss.: a riguardo è senz'altro significativa la testimonianza di Plinio (*nat.* XVIII, 22) secondo cui, dopo la presa di Cartagine nel 146, il senato romano donò le biblioteche di quella città ai regoli d'Africa, cioè in sostanza ai sovrani numidici. I *libri Punici* potrebbero anche essere, come suggerisce FANTAR, *Carthage*, cit., p. 159, «des condensés ou des compilations à partir d'ouvrages authentiquement carthaginois». Ovviamente non è escluso che al racconto tratto dai *libri Punici* Sallustio possa aver aggiunto qualcosa di suo.

19. Questo Ercole morto in Spagna, che aveva a Gades, colonia tiria, un famosissimo santuario, era ovviamente il fenicio Melqart (GSELL, *Histoire ancienne*, cit., I, p. 332). Sull'argomento si veda, in generale, C. BONNET, *Melqart. Cultes et mythes de l'Héraclès tyrien en Méditerranée*, Leuven 1988 (pp. 203 ss. per il santuario di Gades).

20. Secondo alcuni questi nomi sarebbero versioni corrotte dei nomi di tribù indigene, cfr. GSELL, *Histoire ancienne*, cit., pp. 334-5; E. LIPINSKI, *Les Mèdes, Perses et Arméniens de Salluste*, *Jug. 18*, «AncSoc», 23, 1992, pp. 149-58; ONIGA, *Sallustio*, cit. pp. 82-3. H. W. RITTER, *Iranische Tradition in Numidien*, «Chiron», 8, 1978, pp. 313-7 suppone che la menzione di Medi, Persiani e Armeni possa spiegarsi con l'esistenza, presso la corte numidica, di un'ideologia imperiale persiana, come indurrebbe a pensare anche il nome tipicamente persiano del generale numida Arcobarzane, nipote di Siface, in LIV. *per.* 48.

21. La storia del nome è stata ripercorsa da A. LUISI, *Popoli dell'Africa mediterranea in età romana*, Bari 1994, pp. 1-9. Il greco Νομάδες (attestato la prima volta in Ecateo di Mileto, *FGrHist* I F 334) designa chi si sposta in cerca di pascolo (νομός). Luisi ha mostrato non solo che il latino *Numidae* deriva da Νομάδες (si tratterebbe di «un prestito assai antico avvenuto probabilmente in Sicilia non più tardi del III secolo»), ma anche che gli stessi Nomadi/Numidi riconosceranno come proprio e indigeno questo nome, di cui ormai si era persa la valenza etimologica. Altri, meno bene forse, cercano un'origine locale, non greca del termine, cfr. KOESTERMANN, *C. Sallustius Crispus*, cit., p. 92.

22. Sui *mapalia* cfr. D. SCAGLIARINI CORLÀITA, s.v. *magalia/mapalia*, in *Enciclopedia Virgiliana*, III, Roma 1987, pp. 309-11 e, ultimamente, M. MARTINS MAGALHÃES, C. A. SERTÁ, *Mapalia, lo spazio urbano e il nomadismo*, in *L'Africa romana X* (Oristano 1992), Sassari 1994, pp. 499-502. Quanto all'etimologia del termine, l'origine punica appare la più probabile, benché ne sia stata sostenuta una derivazione berbera. Si veda, in proposito G.

ranno a carene di navi. Medi e Armeni, invece, si fusero coi Libi, che storpiarono il nome dei Medi in quello di Mauri. I Numidi conquistarono in un primo tempo la zona intorno a Cartagine, quindi estesero il loro dominio a tutta l'*Africa inferior* (18). Successivamente i Fenici fondarono sulla costa alcune città. Quanto a Cartagine, meglio tacerne che parlarne in modo inadeguato (19, 1-2).

La storia qui riportata contrastava, a detta di Sallustio, con quella che era l'opinione più diffusa in materia: *quamquam ab ea fama, quae plerisque obtinet, divorsum est*.

È possibile dire, almeno in via ipotetica, a chi è da riferire un tale accenno? Il Paul²³ pessimisticamente nota: «there is no evidence to indicate which version Sallust has in mind». In realtà, poiché al cap. 17 Sallustio probabilmente conosce e utilizza un testo di Posidonio, è senz'altro lecito e seducente pensare che la versione da cui il resoconto dei *libri Punici* si discosta possa essere quella posidoniana.

A tal proposito, occorre anzitutto sottolineare come nel brano vi siano elementi di matrice non posidoniana, che del resto già Trüdinger²⁴ ha ben messo in luce. Uno di questi mi sembra particolarmente significativo. La stretta relazione istituita al cap. 18 fra Medi, Persiani e Armeni doveva scontrarsi in modo piuttosto palese con la visione di Posidonio, che nel Περὶ ὠκεανῶν aveva classificato gli Armeni come un gruppo etnico cui appartenevano Siriaci e Arabi, e non Medi e Persiani²⁵.

D'altra parte, qualche indizio sembra far pensare che Posidonio si fosse occupato del problema dell'origine della civiltà africana, dandone però una ricostruzione almeno in parte diversa da quella che leggiamo in Sallustio. Da Strabone apprendiamo che secondo alcuni i Mauri erano gli Indiani che erano giunti in Africa con Eracle²⁶. Come osserva ancora Trüdinger²⁷, Strabone potrebbe benissimo aver trovato questa opinione in Posidonio. Ma, visto che da Sallustio risulta che i Mauri sarebbero discen-

MARCY, *Remarques sur l'habitation berbère dans l'antiquité. À propos des Mapalia*, «Hespéris», 29, 1942, pp. 23-40 ; D. LIPPI, *Magalia, magaria, mapalia* (Verg., *Aen.* IV 259), «Prometheus», 10, 1984, pp. 241-2; M. GAGGIOTTI, *Macellum e magalia: ricezione di elementi «culturali» di origine punica in ambiente romano-republicano*, in *L'Africa romana* VII, cit., pp. 773-82.

23. *A Historical Commentary*, cit., p. 74.

24. *Studien*, cit., p. 128.

25. F 7 Th. (=STRAB. I, 2, 34).

26. XVII, 3, 7: τοὺς δὲ Μαυρουσίους ἐνίοι φασιν Ἴνδοὺς εἶναι τοὺς συγκατελθόντας Ἡρακλεῖ δευρο.

27. *Studien*, cit., pp. 128-9 («hier begegnet also eine andere Version der maurischen origo, der Posidonius sicher lieber als der sallustischen beigestimmt hätte»).

denti dei Medi, Ritter²⁸ ha proposto di correggere in Strabone Ἰνδούς in Μήδους, per tentare di armonizzare due testimonianze che probabilmente, invece, non vanno armonizzate. La notizia riferita da Strabone, infatti, sembra appartenere a una tradizione diversa, e rappresenta a quel che pare una variante relativa alla questione dei popoli immigrati in Africa (*quique postea adceserint*, come scrive Sallustio in 17, 7). Da essa, tra l'altro, sembra potersi ricavare che l'arrivo in Africa degli immigrati (Indiani, in questo caso) si colloca prima e non dopo la morte di Eracle, dettaglio che risulta anch'esso in contraddizione con quanto affermato in Sallustio.

Se queste varianti del mito sono da ricondurre a Posidonio, Sallustio doveva conoscerle, e anche a esse potrebbe far riferimento con l'espressione *ea fama quae plerosque obtinet*. Insomma, dietro quel generico *plerique* potrebbe celarsi, in primo luogo, proprio Posidonio.

Pare dunque che, allorché si allontana dall'opinione posidoniana, Sallustio si senta quasi in dovere di segnalarlo, seppur implicitamente.

Ma quale testo di Posidonio avrebbe di fronte ai capp. 17 e 19 (3-8)? Il pensiero va al Περὶ ὠκεανοῦ, che in effetti rappresenta probabilmente l'unico trattato di geografia generale scritto da Posidonio²⁹. Tuttavia, un quadro geografico d'insieme, che servisse da supporto all'esposizione storica, e nel quale è probabile che Posidonio toccasse gli stessi argomenti trattati nel Περὶ ὠκεανοῦ, doveva verosimilmente trovar posto anche nelle *Storie*³⁰; come anche è plausibile che una digressione etnografica precedesse la narrazione della guerra giugurtina in questa stessa opera³¹. Sallustio pertanto può aver attinto a essa. D'altra parte, che le *Storie* di Posidonio abbiano esercitato un influsso sostanziale su tutto il *Bellum Iugurthinum* pare innegabile, e si ricava non solo dalle corrispondenze perfino letterali con frammenti dell'opera storica posidoniana individuabili anche in altre parti del *Bellum Iugurthinum*, ma anche e soprattutto dalla coincidenza di concezioni che lega i due autori sui grandi temi della politica e della storia romana³².

In generale, non credo che per la composizione dell'*excursus* africano Sallustio abbia compiuto uno sforzo documentario particolarmente ampio e scrupoloso. Certo, di recente Oniga³³ ha dato giusto risalto alla pre-

28. *Iranische Tradition*, cit., p. 315.

29. M. LAFFRANQUE, *Poseidonios d'Apamée*, Paris 1964, p. 156.

30. DESANGES, *Pline l'Ancien*, cit., p. 18, nota 2.

31. W. THEILER, *Poseidonios, Die Fragmente*, II, *Erläuterungen*, Berlin-New York 1982, p. 109.

32. M. SAVAGNONE, *Sull'ipotesi della derivazione posidoniana del Bellum Iugurthinum*, in *Studi di storia antica offerti dagli allievi a Eugenio Manni*, Roma 1976, pp. 295-304.

33. *Sallustio*, cit., pp. 23 ss.

senza, nella digressione, di analogie con autori quali Erodoto, l'Ippocrate del trattato *Arie acque luoghi*, Agatarchide, cogliendo molto bene il ruolo svolto nel cap. 17 dalla cosiddetta teoria del determinismo climatico. Ma, visto che quegli autori sono ben noti a Posidonio e questa teoria ha un'importanza centrale nel suo pensiero³⁴, sembra più che logico pensare qui proprio a Posidonio come intermediario.

In Posidonio, per il quale non è inconsueto il richiamo ai Φοίνικες³⁵, Sallustio può aver trovato anche il riferimento ai *libri Punici* e i brani tratti da essi³⁶ (capp. 18, 19 1-2 e, con ogni probabilità, 79). Del resto, mi pare che le parole di Sallustio in 17, 7 non escludano una tale possibilità. L'espressione *uti ex libris Punicis [...] interpretatum nobis est*, «come ci è stato tradotto dai libri punici», in genere ha fatto pensare a una traduzione dell'opera appositamente eseguita per Sallustio, magari durante il suo soggiorno in Africa³⁷. A ben guardare, però, quell'espressione non vale necessariamente «secondo la traduzione in latino fatta apposta per me dai libri punici», ma potrebbe anche alludere – credo – a una traduzione in greco, lingua che lo storico certamente conosceva bene, presente nella fonte che Sallustio sta seguendo (fonte che, però, con l'uso della forma impersonale, *interpretatum est*, viene lasciata nel vago).

Quel che non par dubbio, comunque, è che, se Posidonio riferiva sulla questione delle origini della civiltà africana la testimonianza dei *libri Punici*, lo faceva per criticare le asserzioni (magari bollandole come ψεύσμα Φοινικικόν) e contrapporle come più credibile una propria versione³⁸.

34. Per la teoria del determinismo climatico in Posidonio cfr. K. REINHARDT, *Poseidonios*, München 1921, pp. 67 ss.; LAFFRANQUE, *Poseidonios*, cit., pp. 208 ss. Per l'incidenza di questa teoria in particolare sulle *Storie*, cfr. K. SCHMIDT, *Kosmologische Aspekte im Geschichtswerk des Poseidonios*, Göttingen 1980, pp. 58 ss. (Erodoto e il trattato ippocratico περί ἀέρων υδάτων τόπων ivi, pp. 36 ss.); J. MALITZ, *Die Historien des Poseidonios*, München 1983, pp. 81 ss. Per Posidonio e Agatarchide cfr. A. DIHLE, *Etnografia ellenistica*, in F. PRONTERA (a cura di), *Geografia e geografi nel mondo antico*, Roma-Bari 1983, pp. 175-99.

35. Cfr. F 26 Th. (=STRAB. III, 5, 5-11), F 57 Th. (=STRAB. XVI, 2, 24; SEXT. EMP. IX, 363).

36. In tal senso cfr. già STRENGER, *Strabos Erdkunde*, loc. cit. *supra*, alla nota 4.

37. Tale ipotesi, risalente a GSELL, *Histoire ancienne*, cit., VII, p. 126, è stata successivamente riproposta, ad es., da W. PEREMANS, *Note à propos de Salluste*, Bellum Iugurthinum, 17, 7, in J. BIBAUW (éd.), *Hommages à Marcel Renard*, Bruxelles 1969, p. 637 e da MATTHEWS, *The "Libri Punicis"*, cit., p. 333.

38. L'atteggiamento di Posidonio nei riguardi della versione riportata dai *libri Punici* potrebbe esser stato in questo caso analogo a quello che risulta da STRAB. III, 5, 5 (rientra nel F 26 Th.), in merito alla questione delle colonne d'Ercole: τοῦτον δ'εἶναι πιθανότατον καὶ Ποσειδώνιος ἡγείται τὸν λόγον, τὸν δὲ χρησιμὸν καὶ τοὺς πολλοὺς ἀποστόλους ψεύσμα Φοινικικόν.



Linda-Marie Günther
Reisende und Pilger
in der nordafrikanischen Hagiographie

Um die Mitte des 6. Jahrhunderts preist der Dichter Corippus die eingekehrte Friedenszeit im (ost)römischen Afrika und entwirft unter anderem das Bild des ungefährdeten Wanderers selbst in der Nacht¹: *ausus est ad lunam laetus cantare viator*.

Als erzählende Quellen haben wir für das spätantike Nordafrika hagiographische Texte, in denen immer wieder Leute vorkommen, die unterwegs sind. Allerdings besteht nicht allzu große Hoffnung, aus solchen Berichten, die vom Leben der Heiligen und von Wundertaten erzählen, viel über die alltägliche Lebenswelt jener Zeit und jener Region zu erfahren. Oft sind die Informationen ganz banal und bieten nichts eigentlich Neues; am meisten enttäuschen hagiographische Schilderungen dort, wo man gern genauere Details wüßte, wo man dankbar wäre für differenzierte Angaben².

Die *Vita Augustini* ist von Possidius, einem Freund des Kirchenvaters, und schon um 435, wenige Jahre nach dem Tod Augustins, verfaßt. Man trifft in dieser zeitgenössischen Darstellung oft auf pauschale Bemerkungen zur Reisetätigkeit des Bischofs von Hippo: Er besucht andere Gemeinden, vornehmlich um gegen die Häretiker zu predigen, und Synoden, um die Orthodoxie zu retten³. Eine solche Mobilität war ganz üblich, auch die Mönchsviten des 4. und 5. Jahrhunderts kennen ganz selbstverständlich ein häufiges Unterwegssein der *servi Dei* im Dienst der Gläubigen und des Glaubens⁴. Details über die Häufigkeit solcher Rei-

1. CORIPPUS, III 330.

2. Vgl. L.-M. GÜNTHER, *Schweine für Uzalis*, «MBAH», II, 1992, pp. 56-69; DIES., *Ein Stephanus-Wunder im Weinkeller*, «MBAH», 15, 1996, pp. 19-29; DIES., *Der ländliche Alltag im Spiegel der nordafrikanischen Hagiographie*, in *L'Africa romana XII*, Sassari 1998, 413-7.

3. POSSID., *Vita Aug.*, cap. 12, 21.

4. Vgl. Beispielsweise HIER., *Vita Hilar.*, 15,5-7; 17: Hilarion visitiert palästinische Anachoreten; 17, 1: Hilarion besucht die Sarazenenstadt Elusa; EUGIP., *Sev.*, 3, 1: Severin läßt sich aus Comagenis/Krems nach Favianis/Mautern rufen; 4, 1: er folgt dem Hilferuf

sen, über Dauer und Länge der Strecken, über sonstige Begleitumstände erfahren wir dabei so gut wie nie⁵.

Als ein instruktives Beispiel möchte ich die Episode von Augustinus' Besuch auf dem Landgut Zubedi anführen⁶: Der Gutsherr Hesperius wünschte für eine spezielle Reliquie, nämlich Erde vom Heiligen Grab in Jerusalem, die ihm ein Freund von einer Pilgerreise mitgebracht hatte, eine Kapelle auf seinem Landsitz einzurichten; da traf es sich, daß Augustinus und Maximus, Bischof von Sinit, in der Nähe waren – Hesperius bat die beiden, zu ihm zu kommen, und sie folgten der Einladung, erhoben auch keinerlei Einwendungen gegen den Kapellenbau, der dann realisiert wurde⁷.

Hier war also der Bischof von Hippo gemeinsam mit einem Amtsbruder unterwegs – mehr erfahren wir nicht, etwa zur Gesamtzahl der Begleiterschar. Wir dürfen aber davon ausgehen, daß ein Reisender eigentlich immer in Begleitung mehrerer Personen unterwegs war; je höher gestellt der Reisende war, desto größer die Begleiterschar⁸.

Allein zu reisen wäre schon wegen der Gefahr eines Raubüberfalls zu riskant gewesen; aber auch Gruppen waren keineswegs immer ganz sicher. So nimmt es kaum Wunder, daß häufig in der Hagiographie von Begegnungen Heiliger Männer mit Räubern berichtet wird, meist im Zusammenhang mit dem glücklichen Ausgang des Zusammentreffens durch miraculöse Abwehr der Gefahr oder durch Bekehrung mindestens einer ungläubigen Seele⁹.

Augustinus entging einmal bei einer seiner zahlreichen Besuchsreisen zu katholischen Gemeinden einem Hinterhalt, der ihm von donatistischen Circumcellionen gelegt worden war¹⁰. Daß dem Bischof eine große

nach Cucullis/Kuchl; 15, 2: er folgt der Einladung nach Quintanis/Künzing; 22, 4: Severin reist auf der Donau von Boioto/Passau nach Favianis/Mautern; 31,3: Severin eilt dem Rugierkönig Fewa 20 Meilen (ca. 30 km) entgegen.

5. Vgl. L.-M. GÜNTER, *Reisewege in der spätantiken Hagiographie*, in E. OLSHAUSEN (Hrsg.), *Zu Wasser und zu Land. Verkehrswege in der antiken Welt* (= Akten des 7. Internationalen Kolloquiums zur Historischen Geographie des Altertums, Stuttgart 1999), Stuttgart 2000 (z. Zt. im Druck).

6. AUG., *civ.*, XXII, 8; vgl. GÜNTER, *Der ländliche Alltag*, cit., pp. 416f.

7. AUG., *civ.*, XXII, 8: [...] *Forte accidit, ut ego et collega tunc meus, episcopus Sinitensis ecclesiae Maximinus, in proxime essemus; ut veniremus rogavit, et venimus [...]*.

8. Dies zeigt z.B. HIER., *Vita Hilar.*, 15, 6; 17, 8; 20, 8; vgl. 25,1, wo nur ein einziger Begleiter – als Ausnahme – genannt ist.

9. Ein bekanntes Beispiel ist der Heilige Martin, der *inter Alpes* bei seiner Reise von Poitiers nach Mailand überfallen wird (SULP. SEV., *Mart.*, 5, 4-6). Der Heilige Hilarion wurde bei einer Seereise (von der Adria nach Zypern) beim Kap Malea von Seeräubern bedroht, die er aber durch seine Gebete abwehren konnte, (HIER., *Vita Hilar.*, 29, 7-13).

10. POSSID., *Vita Aug.*, 12, 1-2.

Anzahl bewaffneter “Mordbuben” vergeblich auflauerten, erklärte sich daraus, daß der Führer des Augustinus und seiner Begleiter vom Wege abkam und auf einem anderen Weg das Ziel erreichte, was von Possidius – wie schon von den Reisenden selbst – dankbar der Vorsehung Gottes zugeschrieben wird¹¹.

Im gleichen Kapitel erfahren wir aber, daß ein anderer Bischof, der anonym bleibt, auf dem Rückweg von einem Besuch bei der Gemeinde von Calama, wo er eine flammende Rede gegen die Donatisten gehalten hatte, in einen Hinterhalt der Häretiker fiel und dabei nicht nur seine Reittiere und sein Gepäck einbüßte, sondern auch schwer mißhandelt wurde¹².

Eine eigenartige Geschichte vom Überfall auf fromme Männer und von deren brutaler Behandlung durch Häretiker hören wir aus der Zeit der späteren Vandalenherrschaft, um 500 n. Chr.¹³: Der Heilige Fulgentius und sein Freund, der Abt Felix, kamen auf der Flucht aus ihrem Kloster in die Gegend von Sicca, wo sie von einem arianischen Priester namens Felix, der ihnen hatte auflauern lassen, gefangen genommen wurden. Offenbar weil sie die Absicht gehabt hatten, sich in jener Gegend zur Betreuung katholischer Gläubiger niederzulassen, wurden sie nun von den arianischen Häretikern geprügelt und gefoltert; schließlich ließ man sie geschoren und entkleidet laufen – doch nun fanden sie wunderbarerweise an der Stelle, wo sie bei ihrer Überwältigung einige Solidi weggeworfen hatten, diese Goldstücke immer noch unversehrt vor.

Wie steht es um das Pilgerwesen in Nordafrika im 5. Jahrhundert? Es gab an mehreren Orten – beispielsweise in Calama, Hippo und Uzalis – Reliquienschreine und *memoriae* des Heiligen Stephanus; weil sich dort immer wieder Wunder ereigneten, wurden die Gedenkstätten von Gläubigen und Hilfesuchenden, zumeist aus der näheren Umgebung, aufgesucht, wie die folgenden zwei Episoden exemplarisch zeigen: Die erste Geschichte¹⁴, mit der das anonyme Corpus der Stephanus-Wunder zu Uzalis abschließt, handelt von der Errettung eines gewissen Florentius aus der Gefahr, in einem willkürlichen Prozess verurteilt und hingerichtet zu werden. Der Mann wird als kommunaler Finanzbeamter der Stadt Carthago (*dispensator publicae pecuniae Carthaginiensis civitatis*) vorgestellt. Das Wunder seiner Befreiung aus Todesgefahr bestand darin, daß der zu Gericht sitzende Proconsul die Unschuld des Florentius

11. *Ibid.*: [...] *evenit enim Dei quidem providentia sed ducatoris hominis errore, ut per aliam viam cum suis comitibus sacerdos quo tendebat, venisset* [...] (12, 2).

12. *Ibid.*, 12, 4.

13. FERRAN, *Vita Fulg.*, 6.

14. MIRAC., *Steph.*, II, 5.

dank der Intervention des *assessor iudicis* erkannte, welcher niemand anderes war als der wiedererschienene Stephanus. In der folgenden Nacht zeigte sich der Heilige dem Geretteten als Traumgesicht und ermunterte ihn, einen Dankbesuch bei der *memoria* in Uzalis abzustatten. Daher machte sich Florentius in der Frühe auf den Weg zu jener Stadt, und zwar [...] *solus proficiscitur*. Ebenso ungewöhnlich ist freilich, daß der Mann gar nicht wußte, wohin genau er sich zu wenden hatte und daß er daher seinen Heiligen um seine Führung bat¹⁵. Und tatsächlich traf er sogleich auf einen Presbyter namens Firmus, der denselben Weg hatte; diesem berichtete Florentius von dem rettenden Wunder des Vortags, ebenso den Kirchenmännern in Uzalis, die den wundervollen Bericht in ihre Sammlung aufnahmen. Sollen wir indessen wirklich glauben, daß ein Mann vom Rang eines *dispensator pecuniae publicae* sich zumal als *viator ignarus* ganz allein auf die Reise von Carthago nach Uzalis machte? Ich denke, daß das o. g. Beispiel des Bischofs Augustinus, der sich für die Reise zu einer anderen Gemeinde einem *ducator* anvertraut hatte, zeigt, wie hochgestellte Persönlichkeiten keine eigenen Orts – und Wegekenntnisse zu haben brauchten, da sie auf die Dienste von Führern zurückzugreifen pflegten.

Die zweite Geschichte, die das Phänomen der Pilgerreisen zu nordafrikanischen *memoriae* beleuchtet, überliefert Augustinus in seinem 8. Kapitel des 22. Buches *De civitate Dei*, wo sie die letzte Episode, gleichsam der Schlußstein ist, ganz ähnlich wie das Florentius-Wunder in der uzalensischen Mirakelsammlung (s.o.).

Das Wunder, das sich in Hippo, also in der Bischofsstadt des Augustinus, ereignet hatte, war ein Heilungswunder, das sich am Osterfest zutrug: Die Geschwister Paulus und Palladia hatten infolge einer Verfluchung durch ihre Mutter an einem "schrecklichen Gliederzittern" gelitten und waren am Gitter des Stephanus-Schreines zu Hippo davon befreit worden – erst der Bruder am Ostersonntag, dann am 3. Feiertag die Schwester. Für uns ist der entscheidende Punkt, daß die beiden aus dem kappadokischen Caesarea nach Hippo gekommen waren, um hier Heilung zu suchen. Freilich sind die kranken Geschwister kaum als "Pilger" zum Heiligen Stephanus anzusprechen, denn sie waren eher zufällig in diese Stadt gekommen, nachdem sie, wie es in dem Bericht ausdrücklich heißt, schon an vielen anderen Orten gewesen und somit weithin bekannt geworden waren. Wie lange Zeit – Monate, Jahre? – sie insgesamt bis zu ihrer glücklichen Heilung unterwegs waren, wird nicht erzählt; wir

15. *Ibid.*: [...] *Sed cum viae sibi incognitae essent, viator ignarus orabat tacitus intra semetipsum, et eiusdem gloriosi Martyris Christi implorabat ducatum.*

erfahren nur, daß sie zwei Wochen vor Ostern in Hippo eintrafen. Daß die Heilung dann an den Tagen des hohen Festes erfolgte, ist evidenterweise programmatisch¹⁶. Daher lassen sich keine Verallgemeinerungen gewinnen aus dem ca. zweiwöchigen Aufenthalt von Paulus und Palladia in Hippo. Ebenso ist folglich der Ort, an dem sich die Heilung der kappadokischen Geschwister durch gottliche Gnade ereignet, also die *memoria* des Heiligen Stephanus in Hippo, weit weniger bedeutsam als das Osterdatum und als die Tatsache, daß die Heilung fern des Fluchortes geschieht. Entsprechend ist Hippo als Reiseziel der beiden Hilfesuchenden irrelevant – der dortige Schrein des Heiligen Stephanus kann auch nicht ein direktes Pilgerziel gewesen sein.

Gemäß dem Wesen solcher und ähnlicher Berichte in der Hagiographie – nicht nur der nordafrikanischen – ist das Reisen selbst, sind seine Stationen, seine Bedingungen und konkreten Umstände, kein darstellungswürdiges Element in den Berichten. Wir müssen also unsere Überlegung mit dem Ergebnis abschließen, daß das Genre der Heiligenviten und Mirakelgeschichten – anders als etwa Itinerarien – keinen detaillierten Aufschluß über Reisende und Pilger zu geben vermag.



16. Programmatisch ist überhaupt das Unterwegssein der beiden, denn Augustinus weiß und betont, daß sie noch acht Geschwister hatten, die gleichfalls mit demselben Leiden behaftet ihre Heimatstadt verlassen und sich gleichsam über das ganze Römische Reich verstreut hatten. Fast möchte man erwarten, daß auch diese Geschwister gleichzeitig mit Paulus und Palladia von der Zitterkrankheit geheilt worden wären. Die ganze Geschichte ist wohl ein Gleichnis für das universale Heil der Auferstehung Christi zur Errettung von den Konsequenzen des Sündenfalls der Urmutter Eva wie auch aus den Folgen des frevelhaften Babylonischen Turmbaus.



Gabriele Marasco

Un viaggiatore e diplomatico bizantino
in Africa al tempo di Giustiniano: Nonnosos

Nell'ambito del notevole sviluppo che la storiografia e la geografia ebbero nel mondo bizantino all'epoca di Giustiniano, rivestono un certo interesse la figura e l'opera di Nonnosos, un ambasciatore che ricoprì importanti incarichi nel quadro delle missioni diplomatiche in Arabia e in Etiopia e che scrisse in proposito un'opera, purtroppo perduta, a noi nota attraverso il sunto di Fozio¹. L'azione diplomatica di Nonnosos è stata comunque oggetto di un interesse ben limitato, sempre nel più vasto ambito dei rapporti politici di Giustiniano con l'area del Mar Rosso², e ha dato origine, come vedremo, a fraintendimenti e a differenti interpretazioni. La sua opera letteraria è stata invece quasi del tutto trascurata³ e le ipotesi che sono state formulate circa la sua tradizione indiretta e la sua fortuna non mi sembrano fondate. Un'analisi della figura di Nonnosos, alla luce soprattutto del confronto fra le notizie che ci offrono Fozio e le altre fonti bizantine, appare dunque interessante per illuminare alcuni aspetti della politica e della cultura dell'epoca di Giustiniano.

1. PHOT., *Bibl.*, cod. 3,2a,20-3a,38 (R. HENRY, *Photius. Bibliothèque*, I, Paris 1959, pp. 4-7). Cfr. C. MÜLLER, *Fragmenta Historicorum Graecorum*, IV, Parisiis 1868, pp. 178-80; L. DINDORF, *Historici Graeci Minores*, I, Lipsiae 1870, pp. 473-8; inoltre, parzialmente, F. JACOBY, *FGrHist* 673 F 165.

2. Su cui si vedano in generale, con scarsissimo riferimento a Nonnosos, soprattutto CH. DIEHL, *Justinien et la civilisation byzantine au VI^e siècle*, Paris 1901, pp. 391-8; E. STEIN, J.-R. PALANQUE, *Histoire du Bas-Empire*, II, Paris 1949, pp. 296-302; B. RUBIN, *Das Zeitalter Iustinians*, I, Berlin 1960, pp. 297 ss.; N. PIGULEWSKAJA, *Byzanz auf den Wegen nach Indien* (trad. ted.), Berlin-Amsterdam 1969, pp. 251 ss.

3. Alla sintetica notizia che ne offre R. LAQUEUR (s.v. *Nonnosos*, nr. 2, RE, XVII, I, 1936, coll. 920-1) si possono aggiungere gli accenni nelle storie della letteratura bizantina e in opere di consultazione: ad esempio K. KRUMBACHER, *Geschichte der byzantinischen Literatur*, München 1897², p. 240; M. E. COLONNA, *Gli storici bizantini dal IV al XV secolo*, I. *Gli storici profani*, Napoli 1956, p. 92; S. IMPELLIZZERI, *La letteratura bizantina*, Firenze 1975, p. 238; H. HUNGER, *Die hochsprachliche profane Literatur der Byzantiner*, I, München 1978, p. 303; J. KARAYANNOPOULOS, G. WEISS, *Quellenkunde zur Geschichte von Byzanz (324-1453)*, II, Wiesbaden 1982, p. 285.

1. Fozio ci offre alcune notizie preziose sulla famiglia di Nonnosio e sulla sua tradizione nell'ambito della diplomazia bizantina, che sono in parte completate e confermate da altre fonti. Il nonno, Eufrazio⁴, aveva guidato nel 502, sotto l'imperatore Anastasio, un'ambasceria al re dei Saraceni Areta, con il quale aveva concluso un trattato che aveva posto fine ad una guerra⁵. Il figlio di Eufrazio, Abrame, era poi stato inviato come ambasciatore da Giustino nel 524 presso Alamundaro, nuovo capo dei Saraceni, e aveva riscattato due generali bizantini, Timostrato e Giovanni⁶. Abrame fu poi inviato nuovamente sotto Giustiniano al successivo capo dei Saraceni, Caiso, con il quale concluse un trattato di pace, ottenendone il figlio in ostaggio⁷.

In seguito, fu mandato come ambasciatore Nonnosio, con l'incarico d'invitare Caiso a Bisanzio e di proseguire il viaggio per recarsi presso Elesbaa, re degli Axumiti in Etiopia, e presso gli Omeriti, popolazione dell'Arabia stanziata sulla costa del Mar Rosso opposta ad Axum. Fozio offre particolari sull'esito della prima parte della missione, affermando che Caiso si recò a Bisanzio solo dopo una nuova ambasceria di Abrame; Caiso rinunciò allora al regno, che divise tra i due fratelli, e accettò da Giustiniano il governo della Palestina, dove portò con sé molti suoi sudditi⁸. Più vago è l'accento alla missione presso gli Axumiti e gli Omeriti, riguardo alla quale Fozio accenna ai gravi pericoli che Nonnosio corse lungo il cammino per le insidie degli indigeni e per le minacce delle fiere

4. Il nome, che non è riferito da Fozio, è ricordato, in relazione alla successiva missione del figlio Abrame, in ZACHAR., *Hist. eccl.*, VIII, 3 (*Historia Ecclesiastica Zachariae Rhetori vulgo adscripta, interpretatus est E. W. BROOKS, II, CSCO, Scriptorum Syri, T. 42, Louvain 1953, p. 41; cfr. PLRE II Euphrasius 2*). HUNGER, *Die hochsprachliche*, cit., lo chiama invece erroneamente Euporo.

5. PHOT., *Bibl.*, cod. 3,2a,25-28. Su queste ostilità e sulla pace che vi pose termine si vedano, ma senza menzione di Eufrazio, EUAGR. *Hist. eccl.*, III, 36, p. 135 (ed. BIDEZ-PARMENTIER); JOH. NIK., 89,33 (*The Chronicle of John (c. 690 A.D.) Bishop of Nikiu*, transl. R. H. CHARLES, London 1916, p. 125); THEOPHAN., *Chron.*, pp. 141,1-17; 143,21-25; 144,3-6 (ed. DE BOOR); NICEPH. CALL., *Hist. eccl.* (XVI), 35, PG, CXLVII, 193. Per gli eventi e la cronologia cfr. STEIN, PALANQUE, *Histoire*, cit., II, p. 92; G. OLINDER, *The Kings of Kinda of the Family of Akil al-Murar* (Lunds Universitets Årsskrift), N. F., I Abt., Bd. 23, Lund 1927, pp. 51-2; I. KAWAR, *Byzantium and Kinda*, «ByzZ», 53, 1960, p. 58.

6. PHOT., *Bibl.*, cod. 3,2a,28-34. Cfr. ZACHAR., *Hist. eccl.*, loc. cit.; PLRE II *Abramius 2*; KAWAR, *Byzantium*, cit., pp. 59-61. Sulla vicenda si veda inoltre, senza menzione di Abrame, PROCOP., *Bell. Pers.*, I, 17, 40-46. Cfr. soprattutto RUBIN, *Byzanz*, cit., I, pp. 272-3; FIGULEWSKAJA, *Das Zeitalter*, cit., p. 238 e, più in generale, sui rapporti fra l'impero e Alamundaro (Mundhir III), STEIN, PALANQUE, *Histoire*, cit., II, pp. 265-66.

7. PHOT., *Bibl.*, cod. 3,2a,37-41; cfr. KAWAR, *Byzantium*, cit., pp. 59-61.

8. PHOT., *Bibl.*, cod. 3,2b,1-4; 12-17.

e conclude che, ciò nonostante, egli riuscì a realizzare i suoi obiettivi e a tornare in patria sano e salvo⁹.

La testimonianza di Fozio, corroborata da altre fonti riguardo almeno all'azione svolta da Eufrazio e da Abrame, ci fornisce il quadro dell'ambiente sociale e familiare in cui Nonnosio si formò e operò. Egli discendeva con ogni probabilità da una famiglia siriana, come lasciano intendere i nomi dei suoi congiunti¹⁰, i cui esponenti si distinsero nell'ambito della diplomazia bizantina, tanto da ricoprire la carica d'ambasciatore per tre generazioni. Il fatto poi che proprio gli appartenenti a questa famiglia abbiano condotto ben cinque missioni diplomatiche attestare, sotto tre diversi imperatori, presso i capi che si erano succeduti nel potentato saraceno di Kinda merita notevole attenzione: è possibile che ciò sia dovuto ad una particolare competenza, frutto soprattutto della conoscenza dei luoghi, delle popolazioni e della lingua, ma mi sembra credibile che a ciò si aggiungessero anche particolari rapporti di famiglia, consolidati nel corso di generazioni, in virtù dei quali Eufrazio e i suoi discendenti apparvero, nell'ambito della diplomazia bizantina, i più indicati per portare a buon fine le missioni presso quella particolare dinastia saracena, ormai progressivamente inserita nell'orbita dell'impero.

Più complesso è invece il problema dell'ambasceria agli Axumiti e agli Omeriti, sulle cui finalità e sul cui svolgimento, come si è visto, Fozio non fornisce alcun particolare; essa pone dunque delicati problemi di accordo con le altre fonti relative all'azione diplomatica bizantina in quell'area, che si sviluppò soprattutto all'epoca di Giustiniano, dopo che il sovrano axumita Elesbaa, cristiano, aveva fatto guerra agli Omeriti perché uccidevano i cristiani, aveva imposto loro sovrani amici ed aveva chiesto a Giustiniano l'invio di un vescovo¹¹.

Procopio riferisce infatti che, fra il 530 e il 531, Giustiniano inviò pres-

9. PHOT., *Bibl.*, cod. 3,2b,8-11. Il carattere vago dell'accenno mi sembra comunque dovuto chiaramente all'opera d'abbreviazione di Fozio, al quale non interessavano questi particolari, e non giustifica in alcun modo le affermazioni di J. DORESSE (*L'empire du Prêtre-Jean*, I, Paris 1957, pp. 174-5), secondo cui l'argomento dell'ambasceria sarebbe stato tenuto segreto e taciuto dallo stesso Nonnosio nella sua opera.

10. Cfr. ad esempio MÜLLER, *Fragmenta*, cit., IV, p. 178; HUNGER (*Die hochsprachliche*, cit., I, p. 303) lo ritiene di famiglia ebraica (cfr. anche KARAYANNOPULOS, WEISS, *Quellenkunde*, cit., II, p. 285).

11. PROCOP., *Pers.*, I, 20, 1 ss.; MALAL., *chron.*, p. 433, 3-434, 18 (ed. DINDORF); THEOPHAN., *chron.*, p. 222, 33-223, 27; CEDREN., I, p. 656, 6-15; *Chronicon Anonymum Pseudo-Dionysianum vulgo dictum*, II, gallice vertit R. HESPEL, *CSCO, Scriptores Syri*, T. 213, Lovanii 1989, pp. 40-2 e 51; JOH. NIK. 90, 71-8, pp. 141-2. La guerra di Elesbaa contro gli Omeriti è datata fra il 523 e il 525 da PIĞULEWSKAJA (*Byzanz*, cit., p. 229); cfr. anche R. N. FRYE, *The History of Ancient Iran*, München 1984, p. 328.

so quei popoli come ambasciatore Giuliano¹², per concludere alleanze in funzione antipersiana e trattati che garantissero il commercio con l'India; i re degli Axumiti e degli Omeriti si impegnarono, ma l'accordo non ebbe in realtà nessun effetto pratico. Infatti gli Axumiti non riuscirono ad acquistare dagli Indiani la seta da far giungere ad Alessandria, perché i mercanti persiani, acquistando i carichi interi dagli Indiani, riuscirono a mantenere il monopolio. Dal canto loro, gli Omeriti non effettuarono in realtà alcuna azione di guerra contro i Persiani¹³.

Il racconto di Procopio, pur menzionando congiuntamente i due regni delle opposte sponde del Mar Rosso ai quali l'ambasceria bizantina s'indirizzò, mi sembra distinguere con ogni evidenza due diversi obiettivi, legati alle differenti realtà geografiche. Agli Axumiti, infatti, il cui regno aveva una posizione essenziale sulla via dei commerci con l'India e manteneva stretti rapporti con l'Egitto bizantino¹⁴, Giustiniano chiedeva di spezzare il monopolio dei mercanti persiani, che arrecava gravi danni all'impero sul piano economico, soprattutto riguardo al commercio della seta; agli Omeriti, più vicini al confine persiano e in grado di minacciare regioni più difficilmente difendibili e poco guarnite, egli chiedeva invece di partecipare direttamente allo sforzo bellico con azioni efficaci. Procopio è comunque chiaramente scettico circa i reali effetti di quest'attività diplomatica, in conseguenza dell'incapacità degli Axumiti e della scarsa volontà degli Omeriti di assolvere i rispettivi compiti.

Di tenore abbastanza differente mi sembra invece il racconto che della stessa vicenda ci offre Giovanni Malala. Questi riferisce infatti che Giustiniano, appresi gli attacchi dei Persiani contro i domini bizantini, mandò un'ambasceria presso il re degli Axumiti, che aveva sconfitto gli Omeriti e imposto loro un re suo congiunto. Malala narra l'ambasceria con dovizia di particolari e afferma che il messaggio inviato da Giustiniano ad Elesbaa incitava quest'ultimo a prendere le armi, ad attaccare i territori a lui vicini del re dei Persiani, a non concludere con quest'ultimo nessun accordo per il futuro e a commerciare, attraverso il Nilo, con Alessandria.

12. Sulla sua carriera cfr., ad esempio, M. CLAUSS, *Der magister officiorum in der Spätantike (4.-6. Jahrhundert)*, München 1980, p. 206 con bibliografia.

13. PROCOP., *Pers.*, I, 20, 9-13; cfr. II, I, 10.

14. Per questi rapporti commerciali, che datavano dall'epoca dell'impero romano cfr. soprattutto STEIN, PALANQUE, *Histoire*, cit., II, pp. 101-3; PIĞULEWSKAJA, *Byzanz*, cit., pp. 211 ss.; J. I. MILLER, *Roma e la via delle spezie*, (trad. it.), Torino 1974, pp. 84, 143, 149, 150, 176, 180 e 188-9; M. G. RASCHKE, *New Studies in Roman Commerce with the East*, in ANRW, II, 9.2, 1978, p. 659. L'importanza di questi rapporti è attestata in particolare, per anni come si vedrà assai vicini a quelli di Nonnos, da Cosma Indicopleuste (*Top.*, II, 54, Sources chrét., 141, Paris 1968, p. 365; XI, 15, Sources chrét., 197, Paris 1973, p. 347).

Il re axumita avrebbe dato subito inizio alla guerra, sotto gli occhi dello stesso ambasciatore bizantino, invadendo i territori persiani¹⁵. Malala si riferisce, per questa narrazione, al resoconto scritto dallo stesso ambasciatore, del quale tuttavia non precisa il nome¹⁶. Teofane, che segue con minime differenze il racconto di Malala, datando però erroneamente la vicenda sotto Giustino I¹⁷, precisa invece che questa fonte era Giuliano e conferma più avanti che proprio questi era stato l'ambasciatore inviato ad Axum¹⁸.

Benché il racconto di Malala e di Teofane sia stato in genere assimilato a quello di Procopio, esso contiene in realtà, come vedremo, alcune nette differenze riguardo agli scopi e all'esito della missione; ma soprattutto esso pone alcuni problemi di fonti e di cronologia che riguardano direttamente l'azione diplomatica di Nonnosos e la fortuna del suo scritto. Alcuni studiosi hanno infatti identificato proprio in Nonnosos l'ambasciatore ad Axum, autore della relazione che Malala e Teofane hanno seguito¹⁹; il racconto dei due cronisti bizantini costituirebbe di conseguenza una testimonianza essenziale dell'azione di Nonnosos e il frammento più ampio e importante della sua opera. Altri studiosi hanno invece nettamente distinto l'ambasceria di Giuliano ad Axum da quella di Nonnosos, che considerano comunque di poco successiva e datano in genere fra il 531 e il 536²⁰. Altri infine, che identificano invece in Giuliano la fonte di Malala e di Teofane²¹, ritengono comunque che l'ambasceria di Nonnosos, anche se distinta, sia stata contemporanea e strettamente collegata a quella di Giuliano: Nonnosos, nel 530/31, si sarebbe dunque recato dapprima da Caiso, poi avrebbe collaborato con Giuliano presso gli Axumiti e gli Omeriti²².

Elemento fondamentale del problema resta comunque l'identificazione dell'ambasciatore ricordato da Malala e da Teofane. In proposito, è

15. MALALA., *chron.*, p. 456,24- 459,3.

16. Ivi, p. 457, 12-13: ὡς δὲ ἐξηγήσατο ὁ αὐτὸς πρεσβευτῆς...

17. THEOPHAN., *chron.*, p. 244,13- 245,9.

18. THEOPHAN., *chron.*, pp. 244, 19-20; 245, 11-12.

19. Cfr., ad esempio, H. HODIUS, in *Jobannis Malalae Chronographia*, ed. L. DINDORF, Bonnae 1831, Prolegomena, p. XLVIII; MÜLLER, *Fragmenta*, cit., IV, p. 178; DIEHL, *Justinien*, cit., p. 395; LAQUEUR, s.v. *Nonnosos*, cit., col. 920; HENRY, *Photius*, cit., I, p. 4, n. 2; HUNGER, *Die hochsprachliche*, cit., I, p. 303.

20. Cfr. ad es. A. DILLMANN, *Zur Geschichte des Axumitischen Reichs im vierten bis sechsten Jahrhundert*, «Abhandl. d. kön. Akad. d. Wiss. zu Berlin», phil.-hist. Kl. 1880, Abh. I, pp. 41-4; DIEHL, *Justinien*, cit., p. 395; J. B. BURY, *History of the Later Roman Empire*, II, London 1924, p. 326; OLINDER, *The Kings*, cit., 115. PIGULEWSKAJA (*Byzanz*, cit., p. 262) data invece la missione di Giuliano al 526 o 527 e quella di Nonnosos prima del 531.

21. KAWAR, *Byzantium*, cit., p. 63; cfr. anche PLRE III A, *Iulianus* 8.

22. KAWAR, *Byzantium*, cit., pp. 61-6; cfr. PLRE III A, *Iulianus* 8; III B *Nonnosus* 1.

a mio avviso essenziale sottolineare che quest'ultimo identifica espressamente il personaggio due volte con Giuliano. Mi sembra difficile credere che questa precisazione dipenda dall'uso di una fonte differente: non solo, infatti, il racconto di Teofane segue letteralmente quello di Malala, con minime differenze verbali che costituiscono semplici aggiunte od omissioni, ma anche è evidente che Teofane non fa qui altro che seguire pedissequamente il racconto di Malala, che del resto egli ha usato ampiamente per questo periodo²³, senza che niente faccia pensare al ricorso ad altre fonti. D'altra parte, il testo greco di Malala è noto attraverso un unico codice, il *Baroccianus* 102, e il confronto di questo manoscritto con la traduzione in antico slavo di alcuni libri dell'opera di Malala ha chiaramente dimostrato che il codice greco ci conserva un testo con notevoli abbreviazioni e omissioni²⁴. Mi sembra pertanto logico concludere che l'identificazione dell'ambasciatore inviato ad Axum con Giuliano deriva a Teofane direttamente dal testo completo di Malala, il cui racconto è dunque basato sulla relazione di Giuliano e ne testimonia la missione.

L'analisi delle fonti dunque, se da un lato porta alla conclusione che niente è rimasto del racconto di Nonnos al di fuori del sunto di Fozio, dall'altro comporta a mio avviso alcune conseguenze interessanti per la ricostruzione dei motivi di queste trattative diplomatiche e del loro esito. Procopio infatti, come si è visto, distingue nelle finalità antipersiane della politica di Giustiniano un obiettivo indiretto, quello d'indurre gli Axumiti a spezzare il monopolio persiano del commercio con l'India, in particolare della seta, e uno diretto, quello di ottenere l'intervento militare degli Omeriti contro i Persiani. Questa bipartizione degli obiettivi è a mio avviso sostanzialmente credibile, date le rispettive collocazioni geografiche dei due popoli. Nel racconto di Malala, invece, Giustiniano chiede allo stesso re degli Axumiti d'impegnarsi direttamente in una spedizione militare contro il lontano dominio persiano. Il carattere non complementare, ma antitetico dei due racconti si rivela poi a mio avviso più chiaramente riguardo all'esito dell'ambasceria. Secondo Procopio, infatti, questa risultò sostanzialmente inutile, da un lato per l'incapacità degli Axumiti di spezzare il monopolio persiano del commercio con l'India, dall'altro perché gli Omeriti non vollero in realtà attaccare i domini persiani. Del tutto opposto è il racconto di Malala, secondo cui il re degli Axumiti avrebbe fatto i preparativi di guerra già in presenza dell'ambasciatore bi-

23. Cfr., ad esempio, R. SCOTT, in AA.VV., *Studies in John Malalas* (ed. by E. JEFFREYS, B. CROKE, R. SCOTT), Sidney 1990, pp. 41 ss.; C. MANGO, R. SCOTT (eds.), *The Chronicle of Theophanes Confessor. Byzantine and Near Eastern History AD 284-813*, Oxford 1997, p. 241.

24. Cfr. ad esempio, A. MOMIGLIANO, s.v. *Malalas*, in *The Oxford Classical Dictionary*, Oxford 1970², p. 641; HUNGER, *Die hochsprachliche*, cit., I, p. 319.

zantino, avrebbe mandato avanti i suoi sudditi saraceni ed avrebbe poi invaso egli stesso i territori persiani²⁵.

La differenza fra queste versioni dipende, a mio avviso, non tanto da qualche travisamento di Malala, quanto dalla differente prospettiva personale e cronologica delle due tradizioni. Malala, infatti, rispecchia il resoconto dell'ambasciatore Giuliano, protagonista della missione diplomatica, che aveva ogni interesse ad esaltare i risultati raggiunti e a mostrare come la sua azione avesse procurato subito un alleato potente e attivo nella lotta contro la Persia. Giuliano del resto, scrivendo poco dopo il ritorno in patria, doveva essere animato dalla ragionevole speranza che il trattato appena concluso con gli Axumiti e con gli Omeriti si risolvesse effettivamente in notevoli vantaggi per Bisanzio. Che questi fossero gli interessi e le prospettive degli ambasciatori inviati in quel periodo a supportare la politica giustiniana nel Mar Rosso è del resto confermato dal breve accenno di Fozio alla missione di Nonnos, che secondo il patriarca sarebbe riuscito a realizzare i suoi obiettivi²⁶.

Ben diversa era invece la prospettiva di Procopio. Questi pubblicò infatti i primi sette libri della sua opera storica nel 550²⁷, vent'anni dopo la missione di Giuliano. A quell'epoca, le alleanze concluse da Giustiniano nell'area del Mar Rosso avevano dimostrato la loro scarsissima utilità in funzione antipersiana e sul piano commerciale i Bizantini non erano riusciti a spezzare il predominio dei Persiani²⁸, anche se il monopolio di questi ultimi sul commercio della seta era stato recentemente infranto, ma solo grazie all'importazione clandestina dei bachi²⁹. Procopio poteva pertanto ben riflettere la delusione per la mancata realizzazione delle speranze suscitate dagli accordi con gli Axumiti e con gli Omeriti.

Proprio in questa prospettiva, l'ipotesi secondo cui la missione diplomatica di Nonnos sarebbe stata collegata a quella di Giuliano e in ogni caso coeva mi sembra assumere maggiore credibilità. Se infatti la missione di Giuliano aveva comportato la conclusione di un trattato, che però si era dimostrato del tutto inutile sia in funzione antipersiana, sia per gli in-

25. MALAL., *chron.*, p. 458, 16-21.

26. PHOT., *bibl.*, cod. 3,2b, 10: [...] ὅμως καὶ τὰ δόξαντα ἐξετέλεσε καὶ σῶος τῆ πατρίδι ἀποδίδοται.

27. Cfr. in particolare B. RUBIN, *Prokopios von Kaisareia*, Stuttgart 1954, p. 81; A. CAMERON, *Procopius and the Sixth Century*, London 1985, pp. 8-9.

28. Cfr., ad esempio, G. OSTROGORSKY, *Storia dell'impero bizantino* (trad. it.), Torino 1993, p. 64.

29. PROCOP., *Goth.*, VI, 17, 1-7; THEOPHAN. BYZ., *ap. PHOT. Bibl.*, cod. 64,26a,37-26b,3; cfr. R. S. LOPEZ, *Silk Industry in the Byzantine Empire*, «Speculum», 20, 1945, pp. 1 ss.; R. HENNIG, *Die Einführung der Seidenraupenzucht ins Byzantinerreich. Eine Studie zur Aufklärung der Unklarheiten in den überlieferten Berichten*, «ByzZ», 33, 1933, pp. 295-312.

teressi commerciali bizantini, non si vede per quale motivo Giustiniano avrebbe dovuto insistere nello sforzo diplomatico, inviando un nuovo ambasciatore agli Omeriti, che si erano mostrati restii ad intraprendere azioni di guerra contro la Persia, e soprattutto agli Axumiti, che dal canto loro si erano rivelati assolutamente incapaci di spezzare il monopolio dei mercanti persiani; d'altra parte, in tale situazione, non si comprende come Nonnosos potesse vantare il pieno successo di una missione che non avrebbe potuto comunque modificare dei dati di fatto.

Converrà infine ricordare che le ambascerie bizantine erano di regola affidate non ad un solo incaricato, ma ad un collegio di ambasciatori. Per quel che riguarda la missione presso Caiso, è credibile che la lunga tradizione di rapporti familiari con la sua dinastia facesse di Nonnosos il capo naturale dell'ambasceria; ma nel caso degli Omeriti e degli Axumiti, popolazioni con cui l'impero bizantino aveva instaurato rapporti solo di recente, un tale ruolo non appare necessario. È dunque possibile che Nonnosos sia stato incaricato solo di unirsi all'ambasceria guidata da Giuliano, apportandovi l'ausilio della propria esperienza circa le popolazioni dell'Arabia, che poteva essere preziosa soprattutto nelle trattative con gli Omeriti.

II. Il sunto di Fozio è, in conclusione, l'unica testimonianza rimasta dello scritto di Nonnosos e su di esso dovremo quindi basarci per valutarne il contenuto e l'indirizzo. Fozio afferma d'aver letto l'ἱστορία di Nonnosos, in cui era narrata la sua ambasceria presso gli Etiopi, gli Omeriti, i Saraceni ed altri popoli orientali³⁰. Il titolo dell'opera e l'accento al suo contenuto devono essere tenuti ben presenti, perché mettono in forte rilievo i limiti di quanto noi conosciamo dello scritto. Gli *excerpta* conservati da Fozio riguardano infatti, come vedremo, soprattutto notizie e particolarità geografiche ed etnografiche, che evidentemente hanno suscitato l'interesse del patriarca per il loro carattere straordinario e meraviglioso; ma lo scritto doveva avere ben altro contenuto e doveva incentrarsi piuttosto sulla narrazione degli obiettivi politici delle ambascerie e sul loro svolgimento, costituendo dunque soprattutto un'opera storica, preziosa proprio perché narrava particolari assai minuti, dalla viva voce di un uomo che ne era stato protagonista.

Questa conclusione sembra del resto confermata già dalla frase generica con cui Fozio, dopo aver esposto le notizie sulla famiglia di Nonnosos e sulle sue ambascerie, introduce gli *excerpta* della sua opera. Il patriarca afferma infatti che Nonnosos, durante il suo viaggio, dovette affrontare le

30. PHOT., *Bibl.*, cod. 3,2a,20-24.

frequenti insidie tese dagli indigeni, i continui pericoli provocati dalle belve e i gravi ostacoli dovuti al terreno, ma riuscì tuttavia a realizzare i suoi obiettivi³¹. È dunque evidente che nel racconto di Nonnosò ciò che più ha attirato l'interesse di Fozio sono stati proprio i particolari relativi al viaggio dell'ambasciatore bizantino, alle sue peripezie e ai popoli e ai paesi che egli aveva conosciuti. Questo indirizzo corrisponde evidentemente al particolare interesse che Fozio mostra, nella sua opera, per i paesi orientali, per la loro storia e per i loro rapporti con Bisanzio³², tanto più vivo allorché, come nel caso di Nonnosò, il racconto si riferiva a regioni assai poco conosciute già attraverso i libri e con le quali, al tempo di Fozio, l'impero bizantino aveva del resto perduto quasi ogni contatto.

Mi sembra comunque credibile che, nel caso di Nonnosò, gli interessi di Fozio fossero orientati anche dalle sue vicende personali. Infatti, all'epoca in cui compose la *Biblioteca*, Fozio si apprestava a partire per compiere un'ambasceria presso gli Arabi, come egli stesso attesta nella dedica al fratello Tarasio, che cerca di consolare dalla grave afflizione per la sua partenza imminente³³. È dunque credibile che, nell'attesa di partire per la missione diplomatica, l'interesse di Fozio si appuntasse proprio sui particolari dell'opera di Nonnosò che riguardavano più direttamente il viaggio e i pericoli e le esperienze ad esso legati; questo diretto e preciso interesse può forse essere confermato dalla posizione del codice relativo a Nonnosò, che è il terzo della *Biblioteca*, ben lontano, ad esempio, dai codd. 62-67, dedicati agli storici bizantini.

L'influenza degli interessi personali di Fozio è del resto evidente da un *excerptum* di contenuto lessicografico: Nonnosò sosteneva che gli antichi avevano chiamato *σανδάλια* quelli che ai suoi tempi erano detti *ἀρβύλας* e *φασώλιν* l'oggetto che i suoi contemporanei chiamavano *φακιόλιον*³⁴. L'*excerptum* è evidentemente legato agli interessi di studio di Fozio, autore di un lessico³⁵, in cui comunque non compare nessuno di

31. Ivi, cod. 3,2b,7-11.

32. Cfr. in proposito, ad esempio, W. T. TREADGOLD, *The Nature of the Bibliotheca of Photius*, Washington 1980, pp. 12-3; FOZIO, *Biblioteca*, a cura di N. WILSON, Milano 1992, p. 33.

33. Circa la datazione e le circostanze di quest'ambasceria, che comunque potrebbe anche non aver poi avuto luogo, cfr. ad esempio A. A. VASILIEV, *Byzance et les Arabes, I: La dynastie d'Amorium (820-867)*, Bruxelles 1935, pp. 222 ss.; 275-7; K. ZIEGLER, s.v. *Photius*, n. 13, RE, XX, 1, 1941, col. 677; IMPELLIZZERI, *La letteratura bizantina*, cit., pp. 356-7 con bibliografia; F. CONCA, U. CRISCUOLO, R. MAISANO, *Bisanzio, storia e civiltà*, Milano 1994, p. 142.

34. PHOT., *Bibl.*, cod. 3,2b, 18-19.

35. S. A. NABER, *Photii Lexicon*, I-II, Leiden 1864-65. Sui particolari interessi lessico-

questi termini. Queste notizie sono comunque in parte errate: ἀρβύλη significa infatti “stivaletto”³⁶ e σανδάλιον “sandalo”³⁷. Non è invece del tutto esatto affermare³⁸ che Nonnosio sbaglia riguardo a φακιάλιον, in quanto non si tratterebbe di una parola classica: Nonnosio afferma infatti genericamente che questo termine era usato dagli antichi ed esso compare in effetti, con il significato di “benda” o “pezza”, non solo in uno scolio³⁹, ma anche, nella forma φακιάλιον o φακιάλιον, in un papiro del III secolo d.C.⁴⁰, in un’iscrizione dello stesso secolo di Dura Europo⁴¹ e nell’editto sui prezzi di Diocleziano⁴². Il significato di “turbante” è attestato invece solo a partire dagli inizi del V secolo⁴³ e poi in epoca bizantina⁴⁴, e mi sembra anzi interessante notare che con tale valore il termine ricorre proprio nel racconto di Malala dell’ambasceria di Giuliano al re degli Axumiti⁴⁵. Quanto infine a φασώλιον, la parola non è altrimenti nota e si è anche supposto che si tratti di una corruzione della tradizione manoscritta⁴⁶.

Fozio ci trasmette quindi altri quattro estratti più ampi dell’opera di Nonnosio, relativi a tre differenti aree geografiche e di notevole interesse riguardo alle caratteristiche dello scritto. Il primo di questi estratti riguarda i Saraceni: Nonnosio narra che essi ritenevano sacro un certo territorio dedicato a un dio di cui egli stesso ignorava il nome, dove si riunivano due volte all’anno, la prima per un mese intero in primavera, la seconda

grafici di Fozio, attestati del resto anche dalle opere specialistiche da lui recensite (PHOT., *Bibl.*, codd. 145-58), cfr. ad esempio ZIEGLER, s.v. *Photius*, cit., coll. 732-4; HENRY, *Photius*, cit., I, pp. XV-XVI.

36. AESCH., *Ag.*, 944; *fr.* 259 Radt; EUR., *Or.* 1470; *Hipp.* 1189.

37. HDT., II, 91, 3; CEPHISOD. *fr.* 4, *PCG*, IV, p. 65; CRATIN., *fr.* 139, *PCG*, IV, p. 139; LUCIAN., *quom. hist. conscr.* 10.

38. Cfr. WILSON, *Fozio*, cit., p. 64, nota 1.

39. *Schol. Aristoph. Pl.*, 729.

40. *P. Tebt.*, 406, 18.

41. BAUR, M. ROSTOVITZ, A. R. BELLINGER (eds.), *The Excavations at Dura-Europos. Preliminary Report of Fourth Season of Work*, New Haven 1933, p. 100, n. 227, Col. II, l. 6.

42. S. LAUFFER (hrsg.), *Diokletians Preisedikt*, Berlin 1971, 26, 99 e 114 (p. 174). La forma φακιάλια è attestata ancora in un papiro del VI secolo: C. WESSELY, *Studien zur Paläographie und Papyruskunde*, XX, *Catalogus Papyrorum Raineri. Series Graeca. Pars I. Textus Graeci*, Lipsiae 1921, p. 128, nr. 245, 23.

43. PALLAD., *Hist. Laus.*, I, 2.

44. Cfr. ad es. LEONT. NEAP., *V. Sym.* 35, *PG*, XCIII, 1713 (= *Léontios de Néapolis. Vie de Syméon le Fou et Vie de Jean de Chypre*, éd. A. J. FESTUGIÈRE, L. RYDÉN, Paris 1974, p. 82), dove compare l’accusativo φακιάλιον. La forma φακιάλιον ricorre anche in LYD., *de mens.*, I, 32, p. 33, 9 (ed. WUENSCH).

45. MALAL., *chron.*, p. 457, 18-19: [...] ἐν δὲ τῇ κεφαλῇ αὐτοῦ λινόχρυσον φακιάλιον ἐσφενδονισμένον.

46. Cfr. WILSON, *Fozio*, cit.

per due mesi, dopo il solstizio d'estate. Durante queste riunioni, i Saraceni vivevano nella pace più assoluta sia fra loro, sia con le altre popolazioni che abitavano nei loro territori, e si diceva che perfino le fiere rispettassero questa pace, non solo nei confronti degli uomini, ma anche fra di loro. Si narravano anche molte altre storie incredibili, per niente diverse dalle favole⁴⁷.

Questo passo, proprio perché relativo ai Saraceni, che Nonnosos doveva conoscere assai bene per tradizione familiare e per diretta esperienza, mi sembra particolarmente indicativo delle tendenze del suo scritto. Inserendosi perfettamente nella tradizione dei racconti di viaggi e delle descrizioni di paesi esotici e lontani, viva e diffusa nella letteratura greca fin dall'epoca arcaica, Nonnosos doveva arricchire ed abbellire la sua opera con particolari favolosi e mitici, tali da affascinare il lettore e interessarlo sia all'opera che ai lontani paesi descritti. I particolari sull'indole delle popolazioni, come pure quelli sulle fiere, erano del resto tradizionali in questo tipo di letteratura, come ben testimoniano, nell'epoca classica ed ellenistica, le descrizioni di popoli ed i favolosi bestiari di autori come Ctesia e Megastene, che tanta fortuna hanno avuto nella tradizione e nell'immaginario dall'antichità a tutto il Medioevo⁴⁸.

È comunque possibile, a mio avviso, che il racconto relativo alle celebrazioni religiose dei Saraceni rispondesse anche a finalità politiche, legate alle simpatie e agli interessi di Nonnosos. Presentando i Saraceni come uomini capaci di rispettare con tutti una tregua sacra che durava ben tre mesi all'anno, quest'ultimo poteva infatti sottolineare l'indole pacifica di quel popolo e la sua onestà nel rispettare i trattati e le tregue, con evidenti effetti positivi per i rapporti fra essi e l'impero bizantino. Anche questi particolari, dunque, sembrano confermare gli stretti rapporti personali di Nonnosos con la dinastia saracena, della quale egli prendeva a cuore le sorti, nei rapporti con Bisanzio.

L'*excerptum* successivo è relativo invece al viaggio di Nonnosos verso Axum; esso si apre con la notizia che questa città distava quindici giorni di cammino da Adulis⁴⁹. Nonnosos deve quindi aver seguito la rotta usuale dei mercanti provenienti da Alessandria, che sbarcavano a Adulis, il porto più vicino sulla costa, per poi raggiungere Axum⁵⁰; ancora ai suoi

47. PHOT. *Bibl.*, cod. 3,2b,20-28.

48. In generale, sulle caratteristiche e sulla fortuna di questi autori, cfr. soprattutto F. JACOBY, s.v. *Ktesias*, n. 1, RE, XI, 2, 1922, coll. 2032-73; O. STEIN, s.v. *Megasthenes*, n. 2, RE, XV, 1 (1931), coll. 230-326. In particolare, per l'influenza di Ctesia sui bestiari medievali, cfr. recentemente J. AUBERGER (éd.), *Ctésias. Histoires de l'Orient*, Paris 1991, XVII-XIX con bibliografia.

49. PHOT., *Bibl.*, cod. 3,2b, 35-36.

50. Per l'importanza essenziale di questa via commerciale cfr. ad esempio PIĞULEWSKAJA, *Byzanz*, cit., pp. 211 ss.; MILLER, *Roma*, cit., pp. 84, 143, 149-50, 166 e 188-9.

tempi, del resto, Cosma attesta che Adulis era il porto degli Axumiti, dove si recavano normalmente i mercanti provenienti da Alessandria⁵¹. La stima della distanza fornita da Nonnosos è tuttavia apparsa eccessiva⁵²: si può ricordare in proposito che l'autore del *Periplo del Mar Rosso*, la prima fonte che menzioni l'importanza commerciale di Axum, nel I secolo d.C., valuta a otto giorni di viaggio la distanza fra Adulis e Axum attraverso una località chiamata Coloe⁵³. Tuttavia, mi sembra essenziale notare in primo luogo che Nonnosos può bene aver seguito un'altra strada: Coloe infatti sembra identificabile con una località sulla strada da Massaua a Adua⁵⁴; Nonnosos invece affermava di essersi trovato in una località chiamata Aue, a metà strada fra Adulis e Axum, che è generalmente identificata con Yeha⁵⁵, su una direttrice più a sud-est. Ancor più interessante è, a mio avviso, la testimonianza fornita dal contemporaneo Procopio il quale, proprio in relazione ai rapporti diplomatici del tempo di Giustiniano, afferma che Adulis dista da Axum dodici giorni di viaggio⁵⁶. Questa stima è ben più vicina a quella di Nonnosos e potrebbe confermare la variazione dell'itinerario.

D'altra parte, mi sembra essenziale ricordare che la valutazione della durata del tragitto fatta dall'autore del *Periplo* si riferisce chiaramente al viaggio dei mercanti, che si recavano ad Axum per acquistarsi le merci preziose, prima fra tutte, come l'autore stesso chiarisce, l'avorio; essi avevano dunque tutti i motivi d'affrettarsi per raggiungere la loro meta al più presto e, compiendo più viaggi, trarre il maggior guadagno possibile. Ben diverse erano invece le condizioni del viaggio di un ambasciatore come Nonnosos, evidentemente in condizioni di compiere il tragitto con più calma e senza sforzi, assumendo informazioni lungo il percorso e ricevendo l'accoglienza dei funzionari del re axumita e delle popolazioni locali a lui soggette; mi sembra dunque del tutto comprensibile che il suo viaggio abbia avuto una durata più lunga.

51. COSM., *Top.*, II, 54, Sources chrét., 141, p. 365. Sulla localizzazione di Adulis cfr. in particolare E. LITTMANN, s.v. *Adule*, RE, Suppl. VII, 1940, 1-2 con bibliografia.

52. Cfr. ad esempio E. O. WINSTEDT (ed.), *The Christian Topography of Cosmas Indicopleustes*, Cambridge 1909, p. 336; W. WOLSKA-CONUS, *Cosmas Indicopleustes. Topographie chrétienne*, I, Sources chrét., 141, Paris 1968, p. 358, nota.

53. *Peripl. Mar. Erythr.*, 4 (*The Periplus Maris Erythraei*, ed. L. CASSON, Princeton 1989, p. 2, 6-8).

54. Cfr. in proposito CASSON, *The Periplus*, cit., p. 106, con bibliografia, il quale comunque sottolinea qualche difficoltà in proposito, in rapporto con la durata del viaggio attestata dall'autore del *Periplo*.

55. Cfr. ad esempio R. PIETSCHMANN, s.v. *Aua*, RE, II, 2, 1896, col. 2263; DORESSE, *L'empire*, cit., I, pp. 73-8 e 175.

56. PROCOP., *Pers.*, I, 19, 22.

L'*excerptum* di Fozio continua con un particolare del viaggio di Nonnos. Questi narra che nei dintorni appunto di Aue a lui e ai suoi compagni era apparso uno spettacolo meraviglioso: un branco di circa cinquemila elefanti pascolava in una grande pianura e nessuno degli abitanti del luogo poteva avvicinarsi facilmente, né impedir loro di pascolare⁵⁷.

Il racconto riflette la profonda impressione suscitata nell'ambasciatore e nei suoi compagni dallo spettacolo dell'enorme branco di elefanti. Infatti lungo la costa, nei dintorni di Adulis, questi animali erano assai rari, mentre erano numerosi nell'interno⁵⁸; la caccia ad essi era stata sviluppata già in epoca tolemaica, per scopi militari e per l'avorio⁵⁹, ma anche in seguito i mercanti che rifornivano i paesi mediterranei non avevano cessato di ricercare l'avorio. All'epoca di Giustiniano, la caccia agli elefanti era fiorente appunto soprattutto nel regno di Axum, che forniva grandi quantità di avorio per l'esportazione⁶⁰. La notizia di Nonnos quindi, anche al di là del gusto nel mettere in evidenza gli aspetti straordinari dei luoghi visitati, ha pure un valore di testimonianza sull'economia del regno di Axum e sui grandi vantaggi che ci si potevano attendere da un accordo con esso.

Il successivo *excerptum* riguarda il succedersi delle stagioni in Etiopia: Nonnos affermava che nella regione compresa fra Aue ed Axum l'estate e l'inverno sono capovolti rispetto al normale. Infatti, quando il sole attraversa le costellazioni del Cancro, del Leone e della Vergine (dunque dalla fine di giugno alla fine di settembre), nella regione fino ad Aue è estate e il clima è asciutto, mentre da Aue ad Axum il clima è invernale, non per tutta la giornata, ma solo dopo mezzogiorno, allorché tutta la regione è colpita da piogge torrenziali; in quel periodo la piena del Nilo inonda l'Egitto. Invece, quando il sole attraversa le costellazioni del Capricorno, dell'Aquario e dei Pesci (dalla fine di dicembre alla fine di marzo), il territorio fra Adulis e Aue è colpito da piogge scroscianti, mentre nel resto dell'Etiopia è estate⁶¹.

Il passo costituisce un evidente fraintendimento del fenomeno dei monsoni, che Nonnos ha interpretato come un'inversione del normale ciclo delle stagioni. Esso mostra comunque, a mio avviso, interessanti paralleli con un testo coevo, la *Topografia cristiana* di Cosma Indicopleuste.

57. PHOT., *Bibl.*, cod. 3,2b,35 - 3a,2.

58. Cfr. *Peripl. Mar. Erythr.*, cit., p. 2,1-13; PTOL., *Geogr.*, IV, 7, 10.

59. Cfr. H. BENGTON, *Die Strategie in der hellenistischen Zeit*, III, München 1952, pp. 133-6; H. H. SCULLARD, *The Elephant in the Greek and Roman World*, London 1974, il quale (p. 207) menziona la testimonianza di Nonnos come prova del gran numero di elefanti ancora esistenti in Etiopia ai suoi tempi.

60. Cfr. ad esempio DORESSE, *L'empire*, cit., I, pp. 99 ss.

61. PHOT., *Bibl.*, cod. 3,3a,3-20.

Questi infatti, esponendo le curiose abitudini adottate dai mercanti nella regione di Sasu, a sud di Axum e soggetta a questo regno⁶², afferma che in quella zona si trova la sorgente del Nilo e in inverno, per effetto delle piogge abbondanti, molti torrenti debordano sulle strade. Cosma aggiunge che in quelle regioni l'inverno ha luogo nel tempo della nostra estate: esso comincia nel mese egiziano di Epif (giugno-luglio) e dura fino a quello di Toth (agosto-settembre). In tale periodo, piove a dirotto per tre mesi e si forma così una gran massa di torrenti, che si gettano nel Nilo. Cosma conclude che parte di ciò che descrive è stato da lui visto direttamente, parte gli è stato narrato dai mercanti che trafficano in quella regione⁶³.

L'analogia con il racconto di Nonnosò è, come si vede, assai stretta, non solo per il fraintendimento del fenomeno dei monsoni, inteso come un'inversione delle stagioni, ma anche per il legame che entrambi gli autori istituiscono fra le piogge continue che colpiscono l'interno dell'Etiopia e le piene del Nilo, ricollegandosi anche ad una spiegazione sostanzialmente analoga dell'antico e dibattuto problema relativo alle sorgenti del Nilo⁶⁴. Quest'analogia sembrerebbe dunque offrire una possibile conferma alla teoria, formulata comunque senza alcun riferimento a questi passi, secondo cui Nonnosò avrebbe conosciuto e utilizzato l'opera di Cosma⁶⁵. Questa teoria è comunque da respingere per motivi cronologici: l'opera di Cosma fu infatti composta fra il 547 e il 549⁶⁶ ed è difficile credere che Nonnosò abbia atteso fino a quell'epoca per narrare la sua ambasceria che, come s'è visto, era anteriore di più di un decennio.

D'altra parte, Cosma si riferisce, per la sua narrazione, sia alle proprie esperienze personali⁶⁷, sia ai racconti dei mercanti che commerciavano nell'interno dell'Etiopia. Le notizie che egli fornisce e le interpretazioni che ne dà riguardo alle stagioni e alle piene del Nilo erano dunque diffuse ai suoi tempi fra quanti frequentavano quelle regioni e mi sembra perfet-

62. Cfr. WINSTEDT, *The Christian Topography*, cit., p. 336; WOLSKA-CONUS, *Cosmas Indicopleustès*, cit., I, p. 360, nota.

63. COSM., *Top.*, II, 53, *Sources chrét.*, 141, p. 363.

64. Sulla posizione di Nonnosò nell'ambito di questa problematica e sulle relative polemiche contemporanee cfr. soprattutto W. WOLSKA, *La Topographie chrétienne de Cosmas Indicopleustès. Théologie et science au VI^e siècle*, Paris 1962, pp. 267-69.

65. Cfr. LAQUEUR, s.v. *Nonnosos*, cit., col. 920, con osservazioni inaccettabili circa un legame fra il soprannome di Cosma e la definizione degli Omeriti e degli Axumiti come «Indiani» nel racconto di Malala e di Teofane circa l'ambasceria di Giuliano. Tale definizione dipende invece dalla confusione fra l'India e le regioni a sud dell'Egitto, fin troppo comune nella tradizione bizantina, a partire già dagli inizi del VI secolo.

66. Cfr. WOLSKA-CONUS, *Cosmas Indicopleustès*, cit., p. 10.

67. Egli stesso, in effetti, afferma di essere stato ad Axum e di avervi osservato dei fenomeni astronomici (*Top.* VI, I, II; VI, 6, 6, *Sources chrét.*, 197, Paris 1973, pp. 12 e 18).

tamente comprensibile che anche Nonnosio le condividesse. L'*excerptum* contribuisce comunque a confermare il notevole interesse per gli aspetti inconsueti e straordinari della natura, che Nonnosio mutuava da un'ampia tradizione precedente di scrittori di viaggi.

Questa conclusione è particolarmente confermata, del resto, dall'ultimo *excerptum* di Fozio. Nonnosio narrava che, quando era salpato da Farsan⁶⁸ per raggiungere un'isola più lontana, gli era capitato un episodio tale da meravigliare al solo sentirlo. Egli aveva incontrato degli esseri che avevano figura e aspetto umani, ma erano di statura bassissima e con il corpo interamente coperto da peli. Vi erano uomini, donne e bambini, tutti nudi, eccetto un minuscolo perizoma che copriva il pube degli adulti. Non avevano un atteggiamento né feroce né selvaggio e avevano una voce umana, anche se la loro lingua era del tutto incomprensibile ai loro stessi vicini e, a maggior ragione, a Nonnosio e al suo seguito. Essi vivevano delle ostriche e dei pesci che il mare gettava sulla costa ed erano del tutto privi di coraggio, tanto che vedendo Nonnosio e i suoi tremavano di paura, come gli uomini dinanzi alle belve più grandi⁶⁹.

Questa descrizione si ricollega ancora, a mio avviso, a una tradizione assai diffusa nella letteratura antica sui paesi esotici, quella relativa alle razze umane d'apparenza mostruosa, frutto a volte d'invenzione, a volte di travisamento e d'amplificazione della realtà, come nei casi dei Cinoscefali, dei Macrocefali⁷⁰ e soprattutto dei Pigmei, che le fonti antiche localizzavano variamente⁷¹. A questo proposito, mi sembrano di un certo interesse le notizie che Ctesia forniva riguardo ad una popolazione di Pigmei esistente in India: essi erano di statura assai piccola, di pelle nera e portavano una capigliatura lunga fin sotto le ginocchia e una barba assai folta, tanto che se ne servivano per coprirsi, non utilizzando così nessun indumento⁷². Le analogie con gli esseri descritti da Nonnosio sono evidenti, riguardo sia al colore nero della pelle, sia al corpo ricoperto di peli, tanto che mi sembra lecito dubitare che la descrizione di Nonnosio possa

68. Identificabile probabilmente con l'isola di Farsan, nel Golfo Arabico: cfr. HENRY, *Photius*, cit., p. 7, n. 1.

69. PHOT., *Bibl.*, cod. 3,3a, 21-38.

70. Cfr. ad es. H.-V. HERRMANN, s.v. *Makrokephaloi*, RE, XIV 1, 1928, col. 815; R. SCHAFER, *Unmasking Ktesias's Dogheaded People*, «Historia», 13, 1964, pp. 499-503; S. HABLE-SELASSIE, *Beziehungen Äthopiens zur griechisch-römischen Welt*, Bonn 1964, pp. 23 ss.

71. Cfr. in proposito soprattutto P. JANNI, *Etnografia e mito. La storia dei Pigmei*, Roma 1978.

72. CTESIA, *FGrHist* 688 F 45,21 (= PHOT., *Bibl.*, cod. 72,46a-b); F 45f (= *Excerpt. Const. De an.* 2,67).

essere stata in qualche modo influenzata da quella di Ctesia, un autore che era un vero classico in questo genere di letteratura⁷³.

L'opera di Nonnosos s'inserisce d'altra parte in una tradizione che sembra essere stata abbastanza viva nella letteratura bizantina fin dalle sue origini: quella dei resoconti delle ambascerie scritti dagli stessi diplomatici che le avevano compiute. È noto, infatti, che già nel V secolo Prisco di Panio ci ha lasciato un'ampia narrazione dell'ambasceria ad Attila, a cui egli steso aveva partecipato nel 448/49⁷⁴, e resoconti delle successive trattative con i Saraceni, i Blemmi e i Nubadi⁷⁵. Riguardo poi all'epoca di Giustiniano, oltre alle narrazioni di Nonnosos e di Giuliano, è probabile che anche Pietro Patrizio, uno dei maggiori dignitari e dei più brillanti esponenti della cultura del tempo⁷⁶, abbia scritto un'opera in cui narrava le sue missioni diplomatiche, da cui si ritiene che derivi l'ampio racconto dello storico Menandro delle trattative di pace condotte appunto da Pietro con la Persia nel 561/62⁷⁷. È difficile, dato lo stato frammentario di tutte le testimonianze su questo tipo di opere, definire esattamente le caratteristiche relative di Nonnosos. Tuttavia, si potrà notare che i frammenti di Prisco, come il racconto di Menandro relativo a Pietro Patrizio, sono incentrati sullo svolgimento delle trattative e sugli aspetti più propriamente storico-politici, anche se Prisco concede spazio al racconto delle peripezie del viaggio degli ambasciatori, all'esposizione dei costumi degli Unni e, in particolare, ci ha lasciato una descrizione ammirata del villaggio di Attila⁷⁸. Niente nella sua narrazione, come in quella derivata da Pietro Patrizio, appare comunque paragonabile ai racconti esotici e meravigliosi che ricorrono nei frammenti di Nonnosos. Più vicino a quest'ultimo appare invece il racconto di Giuliano dell'ambasceria in Etiopia in Malala, con i particolari sulla reggia di Elesbaa, sul suo abbigliamento e sulla sua condotta⁷⁹, che riflettono un gusto sostanzialmente analogo per

73. Sulla grandissima fortuna di Ctesia nell'età classica cfr. ad esempio JACOBY, *FGrHist*, cit., col. 2073; in epoca bizantina essa è testimoniata in maniera evidente già dall'ampiezza degli estratti delle sue opere.

74. PRISC., fr. 8-9 BORNMANN=II, 2-3 R. C. BLOCKLEY (*The Fragmentary Classicising Historians of the Later Roman Empire. Eunapius, Olympiodorus, Priscus and Malchus*, II, Liverpool 1983, pp. 246-80).

75. PRISC., fr. 20-21 BORNMANN=26-27 BLOCKLEY (*The Fragmentary*, cit., II, pp. 322-4).

76. Cfr. PRLE III B *Petrus* 6; A. NAGL, s.v. *Petros*, n. 6, RE, XIX, 2, 1938, coll. 1296-304; STEIN, PALANQUE, *Histoire*, cit., II, pp. 723-9; HUNGER, *Die hochsprachliche*, cit., I, pp. 300-3; KARAYANNOPULOS, WEISS, *Quellenkunde*, cit., II, pp. 298-9 con bibliografia.

77. MEN. PROT., fr. 6 (R. C. BLOCKLEY, *The History of Menander the Guardsman*, Liverpool 1985, pp. 54-88); cfr. ad esempio G. MORAVCSIK, *Byzantinoturcica*, I, Berlin 1958², p. 422; IMPELLIZZERI, *La letteratura bizantina*, cit., p. 231; PLRE, III B, p. 997.

78. PRISC., fr. 9 BORNMANN = II, 3 BLOCKLEY, (*The Fragmentary*, cit., II, p. 280).

79. MALAL., *chron.*, pp. 457-8.

l'esotismo. È difficile naturalmente confrontare gli indirizzi delle due opere sulla base del poco che ne è conservato, poiché il racconto di Giuliano è relativo solo al momento culminante dell'ambasceria e Malala può ben averne isolato proprio gli aspetti esotici, trascurando i particolari politici dell'ambasceria; d'altro canto, i frammenti di Nonnosio si riferiscono a particolarità geografiche e antropologiche⁸⁰, nelle quali la vena fantastica e fiabesca aveva ovviamente la massima libertà di svilupparsi. Pur non trascurando dunque la possibilità che nel resto dell'opera Nonnosio potesse mostrarsi anche storico serio e coscienzioso dei fatti politici ai quali egli stesso aveva preso parte, occorre comunque concludere che i frammenti di Fozio richiamano maggiormente l'idea di uno scrittore legato alla tradizione di esotismo e d'invenzione che era assai diffusa nei racconti di viaggi e testimone del fascino imperturbato dell'Oriente e dei lontani paesi ignoti⁸¹, dei quali il pubblico bizantino amava apprendere soprattutto le meraviglie.



80. Si vedano, ad esempio, i dubbi di HUNGER (*Die hochsprachliche*, cit., II, p. 427) circa la possibile arbitrarietà della scelta di Fozio.

81. Basti ricordare, in proposito, la straordinaria fortuna di cui godettero nel mondo bizantino il *Romanzo di Alessandro* (cfr. in particolare H. J. GLEIXNER, *Das Alexanderbild der Byzantiner*, diss., München 1961) e altri romanzi che corrispondevano appunto al gusto del pubblico per l'esotismo, come quello di Barlaam e Ioasaf (cfr. ad esempio H.-G. BECK, *Geschichte der byzantinischen Volksliteratur*, München 1971, pp. 35-48 con bibliografia).



Edward Lipiński
Vestiges puniques chez al-Bakrî

Abû 'Ubayd al-Bakrî, l'un de plus grands géographes du Moyen-Âge musulman, nous a laissé une précieuse description de l'Afrique du Nord, dont de nombreux auteurs ont déjà exploité les richesses¹. Il n'avait pourtant jamais visité l'Afrique, mais sa description est basée sur des sources fiables, qu'il avait pu utiliser à Cordoue. Il a achevé son ouvrage en 1068, mais son information remonte en grande partie au X^e siècle, dont date sa source principale sur la géographie de l'Ifriqiya, à savoir le *Mamālik* de Mohammed ibn Yūsuf al-Warrāq, écrit qui semble aujourd'hui perdu. Les toponymes ne sont pas les seuls vestiges puniques que l'on retrouve dans l'œuvre d'al-Bakrî, mais ils sont incontestablement le domaine qui devra nous occuper en premier lieu, même si notre enquête ne vise qu'à présenter quelques spécimens des traces du monde punique subsistant à l'époque d'al-Bakrî ou de ses sources.

Tout un passage d'al-Bakrî est consacré à la montagne d'Adar², qui est le Rās Addar de nos cartes, à la pointe du Cap Bon. Mac Guckin de Slane remarquait déjà que ce mot n'appartient pas au vocabulaire arabe et on l'a justement rapproché du punique 'addîr, «puissant»³. Il est cependant peu probable que 'Adār se rattache directement à 'addîr. La forme 'adār rappelle plutôt des anthroponymes libyques de l'époque romaine, tels que *U-adar-ius*⁴ ou *I-adar*⁵, *Y'dr* en néo-punique⁶ et *IDR* dans les

1. E. LÉVI-PROVENÇAL, *Abu 'Ubayd al-Bakrî*, in *Encyclopédie de l'Islam*, nouv. éd., t. I, Leyde 1960, pp. 159-61.

2. Édition et traduction de MAC GUCKIN DE SLANE, *Description de l'Afrique septentrionale par Abou-Obeïd-El-Bekri*, 2e éd., Alger 1911-13 (reproduction, Paris 1965), p. 170 (pp. 196-97 de l'édition originale), p. 84 du texte arabe.

3. M. H. FANTAR, *Régulus en Afrique*, in H. DEVIJVER, E. LIPINSKI (éd.), *Punic Wars* (OLA 33), Leuven 1989, pp. 75-84 (voir p. 76).

4. K. JONGELING, *North African Names from Latin Sources*, Leiden 1994, p. 146.

5. *Ibid.*, pp. 59-60, avec des variantes.

6. F. L. BENZ, *Personal Names in the Phoenician and Punic Inscriptions* (Studia Pohl 8), Rome 1972, p. 127.

inscriptions libyques⁷. Cet élément du vocabulaire libyco-berbère s'apparente à la même racine afro-asiatique que le verbe *adāru*, «craindre», attesté en sémitique oriental⁸, et que l'adjectif phénico-punique *'addīr*. Le mot *adāra* de l'Agaw, une langue couchitique de l'Éthiopie, dérive pareillement de cette racine et signifie «Dieu»⁹, ce qui s'explique aisément à partir de la tendance universelle à considérer la divinité comme l'être surnaturel qu'il faut redouter. Le mot libyco-berbère devait avoir la même acception, d'où il résulterait que les noms propres *Uadarius* et *Iadar* signifiaient «Fils de Dieu», et «[Appartenant] à Dieu», étymologiquement «le Redoutable», notion que suggère aussi le phénico-punique *'addīr*. En effet, le *U* de *Uadarius* est le mot libyco-berbère *wa*, qui marque la filiation, tandis que le *I* de *Iadar* exprime ici une relation d'appartenance. Entre l'oronyme néo-punique **Rūš 'Addīr* et le Mont Adar connu d'al-Bakrī, il y aurait donc une phase intermédiaire libyco-berbère, où *Adrar n-Adār* aurait désigné la «Montagne de Dieu», ce qui a certainement un rapport avec la présence d'anachorètes musulmans dans ce massif côtier, de dont al-Bakrī fait expressément état dans son ouvrage. La description d'al-Bakrī nous permet ainsi de faire l'historique du toponyme dans un contexte réel du X^e siècle.

Un autre passage d'al-Bakrī se réfère aux habitants de la ville de Sirte¹⁰, sur la côte orientale de la Grande Syrte. Dans sa description passablement négative de cette population, al-Bakrī note qu'«ils parlent une espèce de jargon qui n'est ni arabe, ni persan, ni berbère, ni copte: personne ne peut les comprendre, excepté eux-mêmes». On ne peut guère douter que la langue en question est le néo-punique. En effet, Sirte est une ville où l'usage du phénico-punique s'est maintenu au moins jusqu'au V^e siècle de l'ère chrétienne. En font foi les inscriptions latino-libyques ou latino-puniques de l'endroit, écrites en néo-punique, mais au moyen des lettres de l'alphabet latin¹¹. Il serait surprenant qu'un autre idiome inintelligible fût parlé précisément dans cette ville à l'époque de la

7. J.-B. CHABOT, *Recueil des inscriptions libyques*, Paris 1940-41, n° 260.

8. W. VON SODEN, *Akkadisches Handwörterbuch*, I, Wiesbaden 1965, p. II.

9. Voir, par exemple, D. L. APPELYARD, *A Falasha Prayer Text in Agaw*, in G. GOLDENBERG, S. RAZ (eds.), *Semitic and Cushitic Studies*, Wiesbaden 1994, pp. 206-51, *passim* aux pp. 219 ss.

10. AL-BAKRĪ, *Description* (n. 2), pp. 17-9 (pp. 15-7 de l'édition originale), p. 6 du texte arabe.

11. Ces inscriptions ont été publiées par E. BARTOCCINI, *Scavi e rinvenimenti in Tripolitania, 1926-1927*, in «Africa Italiana» 2, 1928-29, pp. 187-200, et sont mentionnées dans J. M. REYNOLDS, J. B. WARD-PERKINS, *Inscriptions of Roman Tripolitania*, Roma-London 1952, n° 855. Leur déchiffrement est dû à G. LEVI DELLA VIDA, *Sulle iscrizioni 'latino-libiche' della Tripolitania*, «OA» 2, 1963, p. 65-94.

source d'al-Bakrî. Son information prouve ainsi que le néo-punique était la langue utilisée dans cette région de la Tripolitaine jusqu'au X^e siècle de l'ère chrétienne.

D'après al-Bakrî, Sirte est à une journée de marche de *Mağmadas*¹², dont le nom, parfaitement noté, confirme l'usage du punique dans la région. En effet, on ne peut guère hésiter à reconnaître dans le toponyme *Mağmadas* le punique *Maqom ħadaš* et le latin *Macomades*, «Lieu neuf» ou «Ville neuve». Ce nom de lieu apparaît dans un passage que le manuscrit de l'Escorial, n° 1630, insère dans la notice relative à Tripoli¹³. Il s'agit manifestement des *Macomades Sirtis* de l'Itinéraire d'Antonin 64, 8¹⁴, des *Macomades Selorum* dans la nomenclature de la Table de Peutinger VIII, 1¹⁵, ou encore des *Macumades Maiores*, comme l'appelle le Ravennate V, 6¹⁶. Le nom punique de cette ville située sur la Grande Syrte est rendu d'une manière correcte par al-Bakrî, dont la source ne s'appuyait pas sur le toponyme latinisé, mais directement sur le punique. Ceci se remarque à l'emploi du *ğain* au lieu du *kāf*. Il se pourrait même qu'il faille vocaliser le toponyme d'al-Bakrî *Mağúmadas*¹⁷. Cette prononciation correspondrait à du bon punique, mais l'articulation néo-punique du X^e siècle pouvait s'en écarter dans une certaine mesure. La *Géographie* de Ptolémée nomme ce bourg Μακόμακα¹⁸, erreur pour Μακόμαδα, sans la sibilante finale qui est pourtant notée par al-Bakrî.

Chez al-Bakrî, la ville marocaine de Mogador s'appelle encore *Amagdūl*¹⁹. Le préfixe berbère *a-*, utilisé notamment avec les noms à l'état absolu, y est suivi du toponyme phénico-punique *Magdāl* > *Magdōl* / *Magdūl* ou *Mogdūl*. Ce mot signifie «tour», mais s'emploie pour désigner diverses localités. Un bourg du même nom, mais sans préfixe berbère, est mention-

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

12. AL-BAKRÎ, *Description* (n. 2), pp. 21-2 (pp. 20-1 de l'édition originale), p. 7 du texte arabe. Son identification avec Sirte, affirmée par J. DESANGES, *Pline l'Ancien, Histoire naturelle, livre V, 1-46* (Coll. Budé), Paris 1980, p. 237, ne semble donc pas correcte.

13. Ce passage manque dans les autres manuscrits, mais on ne peut douter de son authenticité. Toutefois, il ne se trouve pas à sa place primitive.

14. O. CUNTZ, *Itineraria Romana*, I, Leipzig 1929, p. 9.

15. K. MILLER, *Die Peutingerische Tafel der Weltkarte des Castorius, mit kurzer Erklärung und Faksimile*, Stuttgart 1916.

16. J. SCHNETZ, *Itineraria Romana*, II, Leipzig 1940, p. 89.

17. Il faut remarquer que les points diacritiques devaient manquer dans le texte original, puisque les phrases les plus difficiles et les noms propres en sont dépourvus dans le manuscrit de Paris, probablement le plus ancien des quatre utilisés par Mac Guckin de Slane.

18. PTOL., *Géographie* IV, 3, 4, éd. C. MÜLLER, *Claudii Ptolemaei Geographia* 1/2, Paris 1901, p. 631.

19. AL-BAKRÎ, *Description* (n. 2), p. 175 (p. 202 de l'édition originale), p. 86 du texte arabe.

né par al-Bakrī sur la route de Gafsa à Kairouan²⁰. Il l'appelle *Mağdūl* et signale que la localité possède un étang appelé *Bahīra Mağdūl*.

D'après un récit reproduit par al-Bakrī²¹, une oasis (*wāḥa*) appelée *Ṣobrū* (*Ṣubrū*) aurait existé dans la partie la plus reculée, pratiquement inaccessible, du pays des oasis dans le désert occidental de l'Égypte. La plus grande abondance y aurait régné et les habitants de l'oasis y auraient joui de tous les biens de la vie. Ce récit de facture légendaire contient un élément intéressant dans le nom *ṣobrū* de l'oasis, qui ne suggère rien de précis en arabe, du moins en pareil contexte. En revanche, le verbe hébreu *šābar* signifie «amasser», en parlant de blé ou de trésors²², et cette racine verbale existait également en phénico-punique, comme l'indiquent les dédicaces latines *Domino Sobaresi*²³ ou *Saturno Sobaresi*²⁴, ou *ṣobar* semble vouloir dire «entasseur», d'où «frugifère»²⁵. Un mot *ṣobrū* pourrait ainsi signifier «abondance» et expliquer l'origine de ce toponyme mythique qui proviendrait d'un récit phénicien ou punique, transmis par les Berbères pendant des générations.

En revanche, l'emploi du nom de Tarshish pour désigner Tunis, tant chez al-Bakrī²⁶ que dans d'autres écrits arabes²⁷, ne remonte pas à une tradition d'origine phénico-punique, bien que Tarshish soit nommée dans l'inscription phénicienne de Nora, en Sardaigne²⁸. L'identification de Tarshish avec Tunis prolonge la tradition juive²⁹ qui considérait Tarshish comme l'ancien nom de Carthage et l'identifiait plus tard avec la province romaine d'Afrique. C'est ainsi que les Septante traduisent Tarshish par *Καρχηδών* ou *Καρχηδόνιοι* en Isaïe 23 et en Ézéchiel 27, 12; 38,

20. *Ibid.* (n. 2), p. 154 (p. 177 de l'édition originale), p. 75 du texte arabe.

21. *Ibid.* (n. 2), pp. 38-9 (pp. 40-1 de l'édition originale), pp. 15-6 du texte arabe.

22. *Genèse* 41, 35.49 (blé); *Zacharie* 9, 3; *Psaume* 39, 7; *Job* 27, 16; *Siracide* 47, 18 (trésor).

23. M. LE GLAY, *Saturne africain. Monuments* 1, Paris 1961, pp. 86-7, nos 4 et 5.

24. *Ibid.*, nos 3, 6 et 7.

25. E. LIPINSKI, *Pluton, hypostase chthonienne de Baal Hamon?*, in *L'Africa romana VII*, Sassari 1990, pp. 245-50; Id., *Dieux et déesses de l'univers phénicien et punique* (OLA 64), Leuven 1995, p. 382.

26. AL-BAKRĪ, *Description* (n. 2), pp. 80, 84, 88 (pp. 90, 94, 99 de l'édition originale), pp. 37, 38, 41 du texte arabe.

27. Ainsi, au x^e siècle, IBN ḤAWQAL, *Kitāb al-masālik w'al-mamālik*, éd. M. J. DE GOEJE, Leiden 1873, t. II, p. 49, et le *Marāṣit al-iṭṭilā'*, l'épitomé du *Mu'gam al-buldān* de Yāqut, éd. J. G. J. JUYNBOLL, *Lexicon geographicum*, Leiden 1852, p. 452.

28. G. BUNNENS, *L'expansion phénicienne en Méditerranée*, Bruxelles-Rome 1979, pp. 30-41.

29. Selon Mac Guckin de Slane, les auteurs arabes seraient redevables de cette localisation de Tarshish à Ka'b al-Aḥbār, décédé à Homs en 652/3. C'était un Juif du Yémen, converti à l'Islam.

13, c'est-à-dire dans des passages qui évoquent le commerce phénicien (Isaïe 23; Ézéchiel 27, 12) ou mentionnent «les trafiquants de Tarshish» (Ézéchiel 38, 13)³⁰. Ailleurs, les Septante transcrivent simplement le nom de Tarshish sans chercher à le traduire ou à l'adapter aux situations existant à l'époque hellénistique. La même tradition s'exprime dans les Targums qui traduisent Tarshish par «Afrique», en I Rois 10, 22; 22, 49; Jérémie 10, 9; II Chroniques 9, 21³¹. Le nom de 'Afrīqā est emprunté au latin et désigne la province romaine d'Afrique qui correspondait, à l'origine, au territoire de Carthage.

Quelques passages de la Description de l'Afrique du Nord d'al-Bakrî font mention de Nabatéens. Ils auraient habité à Adjedabia, qui porte aujourd'hui le même nom et se trouve en Cyrénaïque, et aussi dans les villages à l'est et à l'ouest de Tripoli³². La question se pose évidemment de savoir si cette qualification ne cache pas quelque confusion, d'autant plus qu'on a cherché chez al-Bakrî un argument en faveur d'une présence araméenne à Tripoli³³. Il faut immédiatement noter que la leçon *Anbāṭ*, «Nabatéens», ne se trouve pas dans le manuscrit de l'Escurial qui lit *Aq-bāṭ*, «Coptes», et que tous les manuscrits précisent que ces gens parlaient la langue copte, *al-qubṭīya*³⁴. La leçon «Nabatéens» provient donc d'une erreur de copiste qui a confondu le *qāf* avec le *nūn*.

Le cas de Tarshish et celui de prétendus Nabatéens invitent donc à la prudence, mais les quelques exemples assurés de vestiges néo-puniques montrent que la Description de l'Afrique du Nord réalisée par al-Bakrî contient des informations qui peuvent servir également à l'étude du monde punique de l'Antiquité tardive.

30. Cette localisation de Tarshish est signalée aussi par Eusèbe de Césarée et S. Jérôme: E. KLOSTERMANN (éd.), *Eusebius. Das Onomastikon der biblischen Ortsnamen*, Leipzig 1904, pp. 100-3 et 118-9.

31. A. SPERBER, *The Bible in Aramaic*, II, Leiden 1959, pp. 240, 271; III, Leiden 1962, p. 160; IV A, Leiden 1968, p. 41.

32. AL-BAKRÎ, *Description* (n. 2), pp. 17 et 20 (pp. 15 et 19 de l'édition originale), pp. 5 et 7 du texte arabe.

33. L. I. MANFREDI, *Aramei ad Oea*, dans G. GARBINI (éd.), *Aramaica*, Roma 1993, pp. 193-8.

34. AL-BAKRÎ, *Description* (n. 2), p. 20 (p. 19 de l'édition originale), p. 7 du texte arabe.



Vanni Beltrami
Conoscenze sul mondo dei *Tubu*
in età precoloniale

Introduzione

I *Tubu* – spesso variamente denominati *Tibbu*, *Tebu*, *Tebou* – sono un gruppo etnico abbastanza omogeneo, con caratteristiche nomadiche o meglio semi-nomadiche, presente in una parte del Sahara che si interpone fra Libia e Ciad, e più precisamente nel massiccio del Tibesti, oltre che in un'area assai vasta che al Tibesti è qualche modo correlata. È stato con ragione detto che se esiste un Sahara *dei Mauri*, *dei Tuareg* e *dei Chaamba*, esiste anche un Sahara *dei Tubu*.

Il nome *Tubu* è proprio della lingua *Kanuri* e significa «abitante di TU»: traducendosi TU con Tibesti e BU con «colui che vive in»; per esemplare analogia, i *Kanem-Bu* sono coloro che vivono nel Kanem. Gli appartenenti ai gruppi famigliari che si definiscono *Tubu* hanno una lingua-base comune, ma fra di loro si riconoscono due grandi gruppi: i *Teda* e i *Daza*, che parlano rispettivamente i dialetti *tedaga* e *dazaga*. I primi sono pastori di cammelli ed hanno per base il nord del grande *Tu*, cioè le citate montagne del Tibesti, con un'area di dispersione e nomadizzazione estesa sia verso il settentrione che ad ovest e sud-ovest; i secondi sono pastori di buoi e occupano le grandissime aree desertiche e steppose situate specialmente al sud del Tibesti stesso, quasi fino alle rive del lago Ciad. Questa relazione riguarda le conoscenze precoloniali sui *Teda* in particolare, data la loro collocazione geografica più prossima – se così può definirsi – all'Africa mediterranea e in quanto con maggiori ragioni sono definibili come esemplari dell'etnia *Tubu*

Il territorio di base dei *Teda*: il Tibesti

Il Tibesti è un massiccio montuoso con superficie di oltre 100.000 km quadrati, situato nel nord della repubblica del Ciad ma con una propaggine settentrionale in territorio libico. Quando se ne osservi la topografia, si nota come il Tibesti abbia la forma di “un ventaglio aperto” ovvero di

“un triangolo con apice al sud”. Per lo studioso di preistoria, il delinearsi del rilievo consente di assimilare il massiccio ad “un muso bovino”, quale si rileva nei graffiti e nei dipinti rupestri sahariani.

Dal punto di vista morfologico, si tratta di un enorme apparato vulcanico del periodo tardo-mesozoico, impostato circa 70 milioni di anni or sono su una struttura sedimentaria primaria. Le parti superiori del rilievo sono formate da grandi altipiani di lava (*tarsi*), che possono raggiungere i 2000 metri (*tarso* Emissi, *tarso* Yega, *tarsi* Koubeur e Mohi). Alcune cime vulcaniche superano i 3000 metri, come l’Emi Koussi (3415) e il Pic Toussidè (3265), che hanno crateri spenti del diametro rispettivamente di 10 e 6 chilometri: il secondo, noto come «trou au natron», è profondo fra i 700 e i 980 metri. Le linee di cresta che raccordano gli altipiani alle vette maggiori superano spesso per parte loro la quota di 2.500 metri (Tieroko, 2.910; monti Abo, 2.550). Tracce dell’antica attività vulcanica sono ancora oggi presenti nelle acque termali che sgorgano a Yi Yerba, a Yebbi Bu e a Gossorom, mentre delle fumarole sono in attività sul Toussidè.

Tre principali bacini idrici trasportano le acque pluviali lungo i loro percorsi stagionali (*enneri*). Verso sud – cioè in direzione della piana cretacea del Bornu – è orientato l’*enneri* Miski, mentre più o meno verso nord-nord-est – ossia verso le sabbie del *serir* libico – sono diretti lo Yebbiguè e l’Aouzu – confluenti nel Taanoa – e il Bardaguè, che costeggia per un tratto i monti Abo. Le rispettive vallate, lunghe qualche centinaio di chilometri, sono collegate fra di loro, nel cuore del massiccio, da valichi posti sui 2500 metri di quota, mentre alcuni bacini idrici minori sono orientati verso ovest, sud-ovest ed est: cioè rispettivamente verso il *plateau* dello Tchigai, il grande *erg* di Bilma e la grande depressione a nord di Ounianga. Comunque, è da rilevare come le risorse idriche del gruppo montuoso siano quasi del tutto collegate alla pluviometria, in quanto le falde sotterranee sono profonde, limitate e per lo più raggiungibili solo con pozzi artesiani. Da tale situazione, oltre che dal clima desertico che l’altitudine rende anche più severo, dipendono la relativa povertà delle risorse e quindi le condizioni di vita degli abitanti.

Al censimento del 1957, la popolazione era formata per la massima parte da *Teda*, in numero di quasi 6.500, censiti nelle tre località di Bardai, Zouar e Wour ovvero nelle strette vicinanze; ad essi erano assimilati alcuni ceppi di “autoctoni” montanari, alcuni discendenti di *Tuareg* a suo tempo seguaci di Kaossen – il ribelle dell’Air – e qualche mercante arabo. Oltre che nei citati villaggi esistevano piccole concentrazioni di stanziali nelle vallate dello Zoumeri e del Bardaguè al centro del massiccio; nella regione settentrionale-orientale (Aozu, Guezendi ecc.), nelle parti meridionali aperte sulla “pianura” (Sherda) e infine in varie località fornite di pozzi o sorgenti (Yebbi-Bou, Yebbi-Suma, Aози, Goumeur ecc.): ognuna

di esse essendo la “base” dei vari clan dotati come vedremo di “conoscenza del suolo”. Il patrimonio agricolo era rappresentato all’epoca del censimento da 50.000 palme da datteri e rispettivamente da 50, 40 e 10 ettari coltivabili a grano, miglio e orzo, mentre quello in bestiame comprendeva 50.000 fra capre e pecore, 7.000 asini ed 8.000 cammelli. Queste cifre sono peraltro soltanto indicative, dato che per una valutazione attualizzata si dovrebbero prendere in considerazione le trasformazioni avvenute nell’ultimo scorcio di secolo, a seguito degli eventi bellici che hanno coinvolto pesantemente e a lungo queste popolazioni: il che sarebbe estraneo all’argomento qui trattato.

Area di nomadizzazione ed espansione *Teda*

Come si è accennato, al di fuori dal Tibesti i *Teda* conoscono varie e più o meno lontane aree di espansione, nomadizzazione o frequentazione occasionale abbastanza costanti e di antica data. Al nord-est, l’oasi di Kufra – che in arabo significa «miscredente» – rappresenta un habitat storico per i *Teda*, che la denominano ancora oggi Taizer: essi, a quanto sembra non ancora islamizzati, la occuparono in esclusiva per un numero imprecisato di secoli, fino all’arrivo degli arabi cirenaici Zuiya intorno al 1730. Le tracce di questa lunga permanenza sono evidenti nei resti di alcuni castelli o *ksour*, in alcuni sepolcreti con la salma inumata in posizione seduta e infine in vari e particolari recinti in pietra, presenti anche nel Tibesti settentrionale, la funzione dei quali è sconosciuta agli abitanti attuali. Nel 1802 il complesso delle oasi venne occupato da una spedizione inviata da Yussuf Karamanli Pacha di Tripoli ed i *Teda* furono convertiti a forza o uccisi od obbligati alla fuga verso il Tibesti; nel 1895 infine Kufra divenne il centro della Confraternita Senussita, ma a quel momento – come tuttora del resto – soltanto all’incirca 500 *Teda* seminomadi avevano ancora una base fra Gader Fey e Rabianah, essendo peraltro in continuo rapporto con i *clan* del massiccio.

Al nord-ovest del Tibesti, il Fezzan è stato per molto tempo frequentato dai *Teda*, come dimostrano gli antichi tracciati carovanieri. Durante la lunga occupazione del Fezzan da parte dei *Kanuri* – risaliti fin qui attraverso il Kawar provenendo dal loro regno prossimo al lago Ciad – i *Teda* ebbero funzioni di rilievo nell’amministrazione: se ne trovano prove rilevanti nella toponomastica locale e nel testo del *Diwan* dei sovrani del Kanem-Bornu. Dopo che nel XVI secolo il Fezzan cadde sotto il dominio di una dinastia berbera – gli Awlad Muhammad – il ruolo dei *Teda* venne ridimensionato: tanto che il censimento coloniale italiano, confermato successivamente, ne segnalava soltanto poco più di 500, alcuni dei quali con attività mercantili a Murzuk, gli altri per lo più seminomadi nella depres-

sione dell'Hekma, situata all'estremo sud, cioè sui tracciati diretti ai passi di Korizo e di Tummo. Nel 1957 peraltro il numero dei *Teda* del Fezzan era in netto aumento, superando le 1.000 unità.

Ad occidente del Tibesti, il *plateau* dello Djado ovvero Brao ospita, al suo piede prospiciente il Tenerè, una serie di piccole località, alcune delle quali (Djado, Djaba e Debessa) sorvegliate da antichi ed importanti *ksour*. Vi sono vari palmeti, due villaggi (Chirfa e Seguedine), nonché alcune piccole saline, antiche ma poco sfruttabili per la distanza dai mercati. Purtroppo, alcuni dei giardini sono infestati dalla malaria e possono essere frequentati soltanto per la cura delle 12.000 palme e la raccolta dei datteri. Disposte lungo il tracciato che collega il Kawar con il Fezzan, queste località costituiscono la base per un numero imprecisato di *Teda* (dai 400 ai 600) che si definiscono Braoya e vantano una certa autonomia di gruppo, ma di fatto appartengono ad almeno una ventina di diversi clan del Tibesti. Se ancora nel XIX secolo erano un nucleo fiorente, grazie soprattutto alle razzie che perpetravano ai danni dei *Kanuri* del Kawar, oggi trovano solo modeste risorse nei datteri di ottima qualità, nell'allevamento delle capre e di pochi cammelli, infine in un incostante commercio del sale, peraltro eccellente.

Bilma e le altre tredici località poste ai piedi della falesia del Kawar – la cresta della quale ospita i resti di numerose fortificazioni di varia importanza – rappresentano quello che si può definire il crocevia dei rapporti fra *Teda* e *Kanuri*: che è come dire fra nomadi e sedentari, con tutti i problemi che ne seguono. Storicamente, tali rapporti sono iniziati relativamente tardi, verso la fine del XVI secolo, data l'influenza precedentemente esercitata dal sultanato del Kanem-Bornu, ma sono stati resi più complessi per la presenza periodica ma sistematica dei *Tuareg* Kel Air, interessati fin dalla metà del 1500 allo sfruttamento delle saline: non è questa comunque la sede dove tali problemi possano essere affrontati per esteso. I primi *Teda* arrivati nel Kawar sarebbero stati alcuni appartenenti al clan dei cammellieri Tomagra: facendo una larga eccezione alla regola dell'interdizione per i matrimoni misti, ne derivò nel tempo un ceppo di meticci, i *Guezebida*, che tuttora popolano le località più settentrionali e praticano costumi più prossimi a quelli dei *Kanuri* che quelli propri originari, essendo fra l'altro divenuti – più che semi-nomadi – semi-stanziali. Il meticciamento si è gradualmente manifestato anche fra i *Teda* immigrati successivamente nella regione e ciò si verifica tuttora: per due o tre generazioni i nuovi arrivati mantengono infatti le usanze dei clan di origine, restando seminomadi e rifiutando i matrimoni sia con i *Kanuri* che con i *Guezebida*, ma successivamente subiscono, con la sedentarizzazione, un adeguamento ai costumi locali. Nell'ultimo censimento nigerino, i *Teda* rimasti seminomadi erano circa 350, a fronte di oltre 2.000 meticciati.

La presenza dei *Teda* è soltanto occasionale e temporanea nell'oasi situata in pieno Tenerè, a circa 150 chilometri da Bilma: Fachi, nota anche come Agram, abitata da *Kanuri*. Di fatto, questa è una tappa importante per ogni "traversata" di natura commerciale che colleghi l'Air ed il Kawar e per i rapporti con Gourè. Tutt'altra è la situazione in un'altra piccola serie di località, rappresentate specialmente da pozzi (Agadem, Djbella, Sountellan, Oyou Bezzè), situate sul tracciato che – verso sud – collega Bilma con il lago Ciad. Esse rappresentano infatti i punti di riferimento di un buon numero di *Teda* definiti «grandi nomadi» in quanto conducono i loro animali ai discreti pascoli di questa regione e di quella di Termit, poste all'estremo meridionale-orientale del Tenerè e distanti oltre 1.000 chilometri dal Tibesti. Prima delle grandi siccità, erano circa 850 i cammellieri dediti a questa attività: attualmente sembra vi sia stata una buona ripresa dei pascoli ed è facile vedere anche da lontano, nella stagione autunnale, le dune fissate da graminacee di questo territorio punteggiate da animali al pascolo.

Un'ultima area che ospita tradizionalmente dei *Teda* è senz'altro meno distante dal Tibesti ed è rappresentata dalle grandissime distese cretacee che dal piede dell'Emi Koussi si allargano verso sud-est, fino a raggiungere i rilievi dell'Ennedi. Il territorio è suddiviso nelle regioni di Gouro, dei Donza, di Faya e di Ounianga e include numerose piccole oasi con giardini, spesso abitate dai sedentari *Kamadja*, cioè da discendenti di schiavi dei *Teda* affrancati da più generazioni. Ancora nel più recente passato prebellico costoro, che superavano nell'area il numero di 3.500 e si erano arricchiti con il commercio dei datteri, usavano affidare i loro animali ai cammellieri – appartenenti ad una decina di clan del Tibesti – i quali raggiungevano spesso pascoli remoti, situati anche presso i confini sudanese ed egiziano, incluso il *jebel al Uweinat*. Il numero dei *Teda* che ancora attualmente frequentano quest'area immensa, specialmente ai suoi limiti orientali, è quasi impossibile da valutare: circa 1.400 ne risultavano comunque censiti ufficialmente a fine 1957 nel solo Borku.

Conoscenze sui *Teda* dall'età classica al XIX secolo

Il paragrafo di Erodoto che nel V secolo a.C. descrive gli *Etiopi Trogloditi*, ai quali «i *Garamanti* danno la caccia» usando i carri a quattro cavalli, sembrerebbe elemento importante per una prima identificazione di coloro che abitavano in età classica i territori posti nel sud della Libia. Questi «*Etiopi* dalla pelle scura» vengono definiti come «i più veloci degli uomini nella corsa a piedi»; essi inoltre «si nutrono di serpenti, lucertole ed altri rettili e parlano una lingua che a nessun'altra assomiglia se non alle strida dei pipistrelli». Un esame analitico della pur sommaria descrizione

di Erodoto consente in effetti di rilevare una qualche similitudine fra gli *Etiopi Trogloditi* e i *Teda* attuali.

In primo luogo, è plausibile che i *Trogloditi* in quanto tali abitassero in caverne: ed i rilievi del Tibesti sono ricchi di ricoveri di tale genere, tutt'ora usati in caso di necessità. Le razzie nelle oasi dei deserti limitrofi – che hanno costituito fino a tempi recenti una consuetudine per i *Teda* – hanno inoltre sempre indotto le popolazioni colpite, quando ne erano capaci, ad attuare ritorsioni: ed è sui grandi *reg* di ciotoli del Fezzan che più facilmente i *Garamanti* con i loro carri potevano sperare di condurre azioni punitive di qualche efficacia. Infine, coincidono con la descrizione di Erodoto il colore scuro della pelle e la necessità di accontentarsi di alimenti anche occasionali, quali un territorio montagnoso e desertico, aspro e severo allora come oggi, poteva fornire. In aggiunta a quanto rilevato, un'osservazione linguistica dei coniugi Ch. e M. Le Cœur (1933-34) fornisce una conferma delle coincidenze fra testo greco e realtà; essi sottolineano infatti che nella parlata *tedaga* «la voce resta talora sospesa su una nota elevata (...) ed è questo un particolare che sempre ha colpito le popolazioni che sono entrate in contatto (con essi); è quindi probabile che Erodoto si sia reso interprete di tale stupore...». La possibilità che vi sia una diretta correlazione fra gli attuali *Teda* e i citati *Etiopi Trogloditi* – ripresa fra gli altri da G. Camps nei suoi studi sui Paleo-Berberi – può trovare infine consenzienti vari antropologi: a condizione che nelle radici dell'etnia attuale si riconosca un meticciamento africano-berbero di difficile collocazione nel tempo, le prove del quale si trovano in vari caratteri somatici, tricologici, ematologici e linguistici propri dei *Teda*, caratteri dei quali avremo occasione di trattare nuovamente. Una permanenza da oltre venti secoli degli stessi caratteri nello stesso *habitat* – che alcune coincidenze del testo di Erodoto con l'attuale realtà sembrano confermare – darebbe infatti ragione all'ipotesi che l'etnia stessa, una volta assunti determinati caratteri, sia rimasta immutata a causa delle particolari condizioni ambientali che si sono delineate.

Oltre che nel passo sopra citato, il Sahara dei *Teda* – posto a sud degli Emporia e della Cirenaica – sembra comparire, anche se soltanto marginalmente, in altri due testi di epoca classica. Il primo è dello stesso Erodoto, laddove si riferisce alla «spedizione» dei giovani *Nasamoni* che avrebbero attraversato il deserto partendo da Aujila; è un resoconto di terza mano – essendo attribuito ad abitanti di Cirene che a loro volta l'avevano ascoltato da fonti dell'oasi di Siwa-Ammon – ed è stato oggetto di molteplici discussioni concernenti la reale direzione e l'obiettivo del viaggio, per le quali si rimanda specialmente a R. Rebuffat (1970) ed a J. Desanges (1978). Opinione di questi Autori è comunque che il percorso, che avreb-

be condotto fino al Bahr el-Gazal, non poteva che toccare le oasi dell'area di Kufra e seguire poi i contrafforti orientali del Tibesti.

Il secondo testo è di Tolomeo, che cita nel II secolo a.D. Marino di Tiro e tratta di un viaggio nel deserto fatto dal romano Giulio Materno alla fine del I secolo. Letteralmente, costui venendo da Leptis Magna attraverso Garama – e accompagnato dal re dei *Garamanti* che marciava contro gli *Etiopi* – giunse in quattro mesi, sempre dirigendosi verso il mezzogiorno, ad Agisymba, «paese degli *Etiopi* dove i rinoceronti si concentrano». Anche questo passo è stato oggetto di dibattiti e la parte che più interessa in questa sede, relativa alle ipotesi sulla collocazione geografica dell'Agisymba, non esclude – sia per la distanza percorsa e deducibile, sia per la presenza dei citati rinoceronti nelle rappresentazioni dell'arte rupestre parietale della zona – una identificazione della regione stessa con il Tibesti.

In epoche successive, vari autori arabi hanno citato nei loro testi storici e/o geografici sia il Tibesti e le regioni vicine sia i relativi abitanti, variamente segnalati come tribù *Zaghawa*, come *Berdoa* o anche come *Goran*: ed è bene chiarire subito che è opinione di vari autori, fra i quali Tubiana (1964) e Lange (1977), che la denominazione *Zaghawa* in particolare indichi nella grande prevalenza dei testi l'insieme dei popoli provenienti dal deserto e di lingua *tubu*. Il Palmer (1928) arriva ad affermare – in base a una lettura delle fonti arabe – che i *Tubu* come i *Garamanti* sono da ritenere parte importante della popolazione *Zaghawa* posta alle origini del sultanato del Kanem sul lago Ciad.

Dallo studio di J. M. Cuoq (1975) nel suo *Bilad al-Sudan* sembra in particolare che sia stato Wahb ben-Munabbih (110 H./728 a.D.) il primo a citare fra le genti del deserto orientale i *Karan*, cioè i *Goran*, mentre il geografo al-Idrisi (548 H./1154 a.D.) a sua volta parla dei «negri camellieri *Zaghawa*», abitanti anche nelle montagne del Tibesti. Nella *Descrizione dell'Africa* egli inoltre ricorda due città, delle quali l'una – produttrice di sale e denominata Amalma o Talamla – sembrerebbe collocabile sui contrafforti dello Djado, territorio posto ad occidente del Tibesti, mentre degli abitanti dell'altra – chiamata Shana e limitrofa della prima – egli riferisce che «mangiano serpenti e sono vestiti appena di una pelle di animale»; nello stesso testo al-Idrisi ricorda anche una montagna detta Tantanuh, posta al sud di Aujila nel Fezzan e identificabile come uno dei rilievi del Tibesti. Anche meritevoli di menzione alcuni testi di al-Bakrî e di Abul Fedâ, morti rispettivamente nel 1094 e nel 1326, che recano informazioni non secondarie su due diverse presenze dei *Tubu* nel Kanem. Il primo infatti li ricorda in veste di fondatori di una propria dinastia regia, an-

che se di breve respiro, intorno all'850; il secondo li segnala come organizzati in bande di ribelli alla fine del XII secolo.

Sempre fra gli Autori arabi, Ibn Khaldoun (1332-1406) qualifica come *Zaghawa* una tribù *tadjera*, mentre Ibn Said alla metà del secolo XIII cita i *Tubu* qualificandoli come «*Sudan* infedeli che vivono fra il Kanem posto fra il lago Ciad e la Nubia» e afferma che essi sono uguali agli *Zaghawa* che parlano la stessa lingua. La definizione di «infedeli» appare concordante con l'affermazione di al Ya'cubi che riferisce nell'891 come la città di Kuwwar (evidentemente nel Kawar, all'epoca non ancora controllato dal Kanem) fosse abitata da musulmani, per lo più berberi ma con presenza anche di *Sudan* non convertiti: identificabili questi ultimi come *Tubu* (Lange). Leone Africano descrive nel 1556 le montagne del Tibesti come abitate dai *Berdoa*, detti anche *Goran*, che definisce «popolo della Libia, numida e vicino dei *Targa*», cioè dei *Tuareg*; il deserto dove essi abitano si estende da quello del Fezzan e di Barca fino al deserto del Borno e soltanto le genti di Gadames – che sono amiche dei *Berdoa* – possono attraversare questa zona senza pericolo. L'area descritta sembrerebbe per inciso includere il *Kawar* notoriamente già da tempo abitato dai *Tubu*, ma va aggiunto ad essa il territorio di Kufra, sia per la citazione di Barca – che è sulla costa della Cirenaica – sia perché Leone cita espressamente quest'oasi definendola fra l'altro anche «Berdeoa». Non si deve dimenticare infine, per l'interesse della sua testimonianza, Ibn Furtu (1575 circa), il quale narra che per sette anni, sette mesi e sette giorni i *Tubu* furono in guerra con Dunama Djbalami, regnante certamente fra il 1200 e il 1240 sul Kanem: e forse non a caso questo sovrano della dinastia Banu Sayf è il primo dopo vari suoi predecessori, peraltro musulmani, a non essere di madre *Tubu*.

Un'ultima possibilità di raccogliere qualche notazione “esterna” sul passato più o meno storico *teda* è offerta da alcuni documenti che fanno parte del patrimonio di popoli confinanti: spiccano fra questi il *Diwan* dei Sultani (*Malik*) del Kanem-Bornu e le *Cronache di Agadès* dei *Tuareg* dell'Air, mentre qualche rara citazione è reperibile nelle *Cronache* del Sultanato di Kano e nell'*Infaq al maysur* di Mohamed Bello, *sardauna* dei *Fulani* del Sokoto.

Nel *Diwan* dei *Malik* del Kanem prevalgono le notazioni trionfalistiche relative al dominio esercitato dalle varie dinastie sui popoli delle sponde del Ciad, del Kawar, del Fezzan ecc., fra i quali spesso sono citati i *Tubu* in genere, mentre i riferimenti alla popolazione del Tibesti vero e proprio sono indiretti; peraltro da ricordare la forte presenza *tubu* nelle gerarchie della prima dinastia della quale il testo dà notizia, quella cioè dei Banu-Duku. Tale dinastia è in parte leggendaria e risale forse all'in-

troduzione del ferro nella regione, ma alcune datazioni sono possibili a partire dall'VIII secolo, grazie al calcolo delle generazioni e anche alle testimonianze della bibliografia araba sull'Africa: a quest'epoca i sovrani erano, come i loro sudditi, non ancora islamizzati e la connessione con gli *Zaghawa* pagani è elemento portato con insistenza da più di una fonte. La consonanza fra la denominazione araba «Zaghawa» e quella locale «Banu-Duku» è del resto secondo Zeltner del tutto plausibile, così come la dizione «Sefuwa» corrisponde di fatto ai «Banu-Sayf».

Tornando ai *Tubu*, alcuni Autori ritengono in base a vari dati obiettivi che si possa addirittura inserirli fra i regnanti sul Kanem nella fase storica iniziale dei Banu-Duku (Lange 1977): per certo – ed è riportato nel *Diwan* – vi furono delle *Tubu* fra le regine-madri, come Arsana genitrice di Arku *malik* nel 1023 e Tafasu, dalla quale nacque Hawa, regnante nel 1067 e probabilmente primo convertito alla fede musulmana. Anche interessante appare il ruolo che gli stessi *Tubu* avrebbero rivestito nell'imporre nel 1075 la nuova dinastia Banu-Sayf, con Hummay per primo sovrano o *malik*, la moglie del quale – e madre del secondo *malik* Dunama ben Hummay – era sicuramente una *tubu* di nome Kitua. La consuetudine di citare nei registri dinastici le regine-madri sembrerebbe, come rileva il de Zeltner, avere assonanze berbere piuttosto che arabe: essa ci permette comunque di trovare ancora nella nuova dinastia dei Banu-Sayf (i Sefuwa) due nomi femminili tipicamente *tubu*, quello di Zaynab – dalla quale risulta essere nato Abdallah Bakuru regnante nel 1166 – e quello di Hawa (nome questo sia maschile che femminile fra i *Daza*), madre di Salmana o Selma, erede del precedente e *malik* nel 1182. Il successivo sovrano fu Dunama Djbalani ben Salmana, di madre *magoni* e non *tubu*, durante il regno del quale il Kanem si assicurò il controllo del Kawar e della relativa carovaniere, che raggiungeva Tripoli attraverso il Fezzan, nonché del Fezzan stesso. A Dunama peraltro i *Tubu* si ribellarono al passaggio fra XII e XIII secolo ed è ragionevole supporre pertanto che in questo periodo si sia verificata una prima risalita di alcuni *clan* verso il Tibesti, anche se non ve ne sono prove certe. Una seconda e una terza re-immigrazione si sarebbero verificate rispettivamente al momento della grande crisi che spostò la capitale dal Kanem al Bornu – sotto il *malik* Umar ben Idriss intorno al 1380 – e alla fine del XVI secolo, sotto il regno di Idris Alawoma detto il Grande, quando i *Tubu* si allearono ai *Bulala*; è quest'ultima la circostanza che portò in Tibesti i Tomagra e i Gounda.

Nel testo delle *Cronache di Agadès* i riferimenti ai *Tubu* e spesso propriamente ai *Teda* sono molto espliciti, in quanto essi sono ricordati – fra le vicende di oltre quattro secoli di storia dei *Tuareg* dell'Air – sia nel quadro delle rivalità di fondo fra i loro Sultani e quelli del Kanem-Bornu, sia per le razzie vicendevolmente perpetrate, sia infine per le contese riguar-

danti il traffico degli *azalay*, cioè delle carovane del sale che per secoli hanno collegato attraverso il Tenerè l'Air a Fachi e Bilma. La prima citazione riguarda un tentativo da parte del *malik* del Kanem – sostenuto dai *Tubu* suoi alleati o soggetti – di impossessarsi dell'Air subentrando al Mali nel ruolo di “protettore” di quel territorio, pochi anni prima della fondazione del sultanato *tuareg* che avvenne nel 1423-24. Si può ricordare che un secondo tentativo anch'esso fallito fu compiuto – secondo la *Cronaca di Kano* – intorno al 1450: nelle *Cronache di Agadès* questo episodio viene stranamente taciuto mentre sono frequenti i resoconti di scontri minori con i *Teda*, non sempre risoltisi a favore dei *Tuareg*. Il testo di Muhammad Bello infine si accosta a quelli degli Autori arabi in quanto conferma il dominio degli *Zaghawa*, dei quali i *Tubu* fanno parte, nel Kanem della prima dinastia nota come Banu-Duku.

Le conoscenze occidentali sui *Teda* e l'occupazione coloniale

Le esplorazioni moderne in aree che si possano in qualche modo almeno considerare in rapporto con i *Tubu* iniziarono soltanto alla fine del XVIII secolo e come si vedrà per lungo tempo si limitarono a sfiorare il Tibesti e i *Teda*. William G. Brown, nato a Londra nel 1768 e primo visitatore dell'oasi di Siwa dal tempo di Alessandro Magno, non pago di questo successo ottenuto nel 1792, penetrò arditamente nel grande sud del deserto egiziano-libico e, passando a oriente del Tibesti, giunse fino in Darfur, dove rimase praticamente prigioniero per quasi tre anni. Un altrettanto avventuroso viaggio in Ouadai venne portato a termine nel 1800 da un *ulema*, lo *cheik* Muhammad el-Tounsi, che ne diede un resoconto in arabo poi tradotto in francese soltanto nel 1851 dal Perron. Del 1802 è la pubblicazione a stampa del *Travel from Cairo to Murzuck*, autore il tedesco Friedrich K. Hornemann inviato nel 1798 in Libia dalla Società Geografica Britannica, il quale riportò alcune interessanti notizie su Kufra e i *Tubu* ivi residenti, identificati come non ancora islamizzati.

Sempre marginali per quanto riguarda il Tibesti e i *Teda* furono i viaggi successivi di altri europei: lo svizzero Burckhardt che scendendo nel 1811 in Nubia raccolse soltanto informazioni imprecise sul tracciato dal Borku al Fezzan; George F. Lyon di Chichester che si recò nel 1818 ad al-Gatrun in Fezzan e ne riportò una descrizione di donne *tubu* con la caratteristica narice decorata da un frammento di corallo, nonché alcuni appunti sulla loro lingua; infine lo scozzese Clapperton che, pur attraversando il passo di Tummo nel suo percorso da Tripoli al Bornu fra il 1822 e il 1824, non rilevò alcuna notizia utile sul vicino massiccio del Tibesti e sui *Teda*, che pure erano da tempo presenti – come si seppe in seguito – sia nel Fezzan che nello Djado. Analogamente ignorati dovevano essere

del resto le montagne e i loro abitanti dal maggiore inglese Dixon Dehman, pervenuto peraltro al lago Ciad nel 1823.

Le prime informazioni veramente importanti sull'esistenza dell'etnia che ci interessa si debbono al tedesco Heinrich Barth, che per un ventennio visitò il Sahara nel corso di ben sei viaggi di esplorazione; nel 1850 egli raggiunse fra l'altro il Kanem e il Bornu, nei pressi del lago Ciad, donde riportò – attraverso un'indagine che non riguardava direttamente il Tibesti ma fu estremamente accurata – una grande quantità di materiale relativo ai *Tubu*, in particolare identificando *tedaga* e *dazaga* come forme di una stessa lingua autonoma dal berbero. Alla sua relazione largamente attinge il Behm, quando nel 1862 a Gotha pubblicò un esauriente elenco di tutto ciò che si conosceva sugli abitanti del Tibesti e delle zone limitrofe. In quello stesso anno falliva intanto un nuovo tentativo di raggiungere l'oasi di Kufra da parte del prussiano von Beurmann, che da Bengasi tentò di affrontare per la via di Aujila il deserto del Kalansciò e di attraversarlo: costretto a rinunciare e rientrato per Zeila e Murzuck alla costa, ripartì per lo Ouadai dove venne poi ucciso per ordine del locale sultano e dove tutte le sue preziose annotazioni andarono perdute.

Kufra sarebbe stata finalmente visitata da un europeo, Frederick G. Rohlfs di Brema, soltanto nel 1879: ma ancora prima, lo stesso avrebbe portato a buon termine un viaggio dal Fezzan per il Kawar e da Bilma fino al Bornu (1866-68) e Gustav Nachtigal avrebbe addirittura raggiunto, passando per Murzuck e Oudingueur, il cuore del Tibesti. Praticamente prigioniero per varie settimane dei *Teda* e da questi molto maltrattato, il Nachtigal riuscì a proseguire il viaggio verso sud e a raggiungere il Bornu e il Baguirmi, rientrando in Europa nel 1875. Le lettere e i disegni da lui inviati già durante il viaggio rappresentano il primo documento di una conoscenza diretta dell'etnia nel cuore del suo habitat di base: ne venne fra l'altro preparata la prima carta topografica della regione, pubblicata a Gotha nel 1870, cioè in assenza dell'autore degli originali: ad essa sarebbe seguita la completa narrazione della spedizione, *Sahara und Sudan*, edita dal Nachtigal stesso a Berlino in più volumi, a partire dal 1879.

Gli eventi storici dell'ultimo scorcio del XIX secolo e dell'inizio del secolo XX furono segnati – nel settore geografico includente il territorio *teda* – dalla relativamente breve presenza turca ottomana nel Fezzan e ai margini settentrionali e meridionali del Tibesti, dallo stabilirsi della Confraternita Senussita a Kufra con la fondazione di *logge* anche fra i *Teda*, dalla iniziale penetrazione francese nella regione del lago Ciad e al nord di esso e infine dall'esito della guerra italo-turca. Di tutti questi eventi – e del successivo consolidamento della spartizione coloniale da parte di francesi e italiani del Tibesti e dei territori connessi – esiste un'ampia do-

cumentazione: è quindi soltanto per completezza che se ne darà qui un breve riassunto.

Il dominio diretto della Sublime Porta di Istanbul sulla Libia, iniziato nel 1835, ebbe nei riguardi dei *Teda* del Tibesti un rilievo assai limitato, ove si escludano varie spedizioni punitive – intraprese da bande irregolari arabe sotto comando turco – intese ad impedire le continue razzie contro le oasi fezzanesi. I governatori di Tripoli riuscirono ad imporre alla setta dei Senussiti un graduale abbandono delle varie *logge*, vere e proprie sedi missionarie da loro stabilite in Fezzan e in Cirenaica: ottennero così un graduale confinamento degli stessi nel territorio dell’oasi di Kufra, donde essi attuarono peraltro una graduale penetrazione religiosa fra i *Teda*, sia nel Tibesti che a sud di esso. Il solo serio tentativo ottomano di imporre una propria presenza militare anche nel massiccio fu indotto nel 1900 dall’avanzata dei Francesi, che dalla regione del lago Ciad tendevano a estendere il loro controllo al grande territorio Borku-Ennedi-Tibesti, poi detto B.E.T., previ accordi diplomatici con il governo di Londra. Una colonna turca fu però facilmente battuta presso Aozou dal *derdè* Chai Bogarmi, lo stesso che pochi anni dopo, non volendo accettare l’affermarsi dell’influenza francese, finì con il richiedere lui stesso l’aiuto di Tripoli. Fra il 1908 e il 1911 alcuni fortini vennero quindi edificati dall’esercito turco a sud del massiccio e precisamente a Baki, non lontano dall’Ennedi, ad Ain Galaka in prossimità di Faya ed a Sherda a sud est-di Zouar: ma molto presto, come conseguenza dell’impegno nella guerra italo-turca, le piccole guarnigioni ottomane furono ritirate, lasciando libera strada alle forze francesi.

Per quanto riguarda gli Italiani, la loro parziale conquista del Sud libico seguita alla favorevole conclusione della campagna iniziata nel 1911 ebbe durata assai breve. Il Fezzan venne occupato dalla colonna Miani nell’inverno 1914-15, quando la Cirenaica era già stata presa per buona parte sotto controllo, anche se con molta difficoltà, ma a Kufra saldamente tenuta dai Senussiti – e a maggior ragione al Tibesti – non si tentò neanche un avvicinamento. Tutti i territori lontani dal Mediterraneo dovettero comunque essere evacuati all’inizio del conflitto europeo e la presenza italiana in Africa settentrionale fu limitata per la durata del conflitto alle posizioni costiere; vi furono peraltro degli scontri fra alcune unità turche ricomparse nell’interno e adepti della Senussia, il che indusse questi ultimi a stipulare con i Comandi italiani temporanei accordi di non belligeranza e talora di collaborazione. In questo periodo, unici episodi di qualche interesse per le conoscenze sui *Teda* furono le testimonianze della propria prigionia rispettivamente rese dal maresciallo d’alloggio francese L. Lapiere – catturato a Djanet nel 1916 e trattenuto in Fezzan e poi a Kufra fino al 1919 – e del tenente Petragani, a sua volta fuggito da Kufra e

rientrato a Tripoli nel 1920. In particolare, dal secondo dei due si appresero interessanti e forse un poco fantasiosi particolari sulle abitudini funerarie preislamiche dei *Tubu*: la descrizione della semi-imbalsamazione degli antichi sultani e della loro disposizione seduta e in ranghi all'interno dello *ksar* di Djranghedi fu una delle fonti cui attinse Pierre Benoit per la stesura del suo fortunato *Atlantide* (Chapelle).

Nel 1921, una breve ardita puntata su Kufra fecero l'inglese Rita Forbes – travestita da araba – e il diplomatico egiziano Hassanein Bey, che tornarono indenni soltanto grazie a un salvacondotto personale di Idriss al-Sanusi; il principale contributo di questo viaggio fu una migliore conoscenza dell'itinerario Kufra-Giagbub, fino ad allora mai percorso da un viaggiatore europeo. Lo stesso Hassanein Bey tornò a Kufra nel 1923, di nuovo passando per Giagbub e il Kalansciò: si trattenne per quasi tre settimane nelle varie oasi e proseguì poi per i Jebel al-Uwainat e Arkenu, frequentati dai *Teda* ma fino ad allora mai esplorati, rientrando infine ad el Fasher in Sudan per la via dell'Ennedi. Un itinerario invece diretto da sud a nord, iniziato nello Ouadai sulle tracce del Rohlf, fu quello del francese de Laborie, che nel 1925 fece tappa per quattro giorni a Kufra – senza però riportarne informazioni di qualche rilievo – e concluse il suo viaggio per Aujla e Siwa al Cairo. Assai pesante infine risultò in questo stesso scorcio del decennio il bilancio della spedizione con fini sanitari del medico italiano Brezzi, il quale nel 1928, mentre viaggiava in carovana verso Kufra in conseguenza di precisi accordi intercorsi con la Senussia, venne catturato da predoni Zawiya e venne rilasciato con i suoi compagni soltanto dopo pagamento da parte delle autorità di Bengasi di un ingente riscatto; dei cento giorni trascorsi in prigionia e dell'ambiente delle oasi il dottor Brezzi pubblicò un accurato ed esteso resoconto.

Il testo del Brezzi costituisce di fatto l'ultima testimonianza diretta sul versante settentrionale del territorio dei *Teda*, raccolta prima della completa occupazione militare italiana che avrebbe raggiunto anche il Tibesti: infatti, durante quegli stessi anni, si era andata realizzando da parte dell'esercito la graduale e difficoltosa ripresa di possesso della Cirenaica e delle regioni interne della Libia. Il Fezzan fu la penultima delle aree anzidette a soccombere e dopo lunghi contrasti con la Senussia e varie esplorazioni preliminari (maggiore Torelli, tenente Petrolini) si pervenne alla fine all'occupazione di Kufra (1930) e a un accordo provvisorio con la Francia che consentì il controllo italiano sul Tibesti nord-orientale, denominato anche Dohone. Ivi svolsero intense attività di esplorazione anche aerea vari ufficiali (capitani Cance e Vimercati Sanseverino, colonnello Leo) nonché – come si è precedentemente accennato – i ricercatori A. Desio e M. Dalloni; ebbero inoltre corso i lavori della Reale Società Geografica guidati da U. Monterin. Quale risultato di queste attività, una se-

rie di importanti pubblicazioni scientifiche in lingua italiana entrava a far parte della bibliografia relativa all'universo dei *Teda*.

Negli stessi anni dei quali si è finora trattato, sul versante meridionale del Tibesti si era intanto fatta sempre più importante la presenza coloniale francese. Nella fase immediatamente successiva al ritiro dei Turchi dalle piccole posizioni che si sono citate era stata dapprima vinta la strenua resistenza opposta dai Senussiti e dai *Teda*, poi si era provveduto alla graduale esplorazione e presa sotto controllo delle zone interne del massiccio, con ricognizione fra l'altro delle vie di collegamento con il territorio dello Djado, al margine del Tenerè già occupato dai Francesi. Bardai diveniva capoluogo di dipartimento, seppure ancora dipendente dal comando situato a Bilma nel Kawar. Fra il 1915 e il 1916 vennero organizzate, in particolare dal comandante J. Tilho, varie ricognizioni in tutto il Tibesti, con notevoli risultati scientifici. La rivolta dei *Tuareg* dell'Air e l'assedio di Agadès da parte di Kaossen nel 1917 obbligò anche i Francesi a evacuare le zone più periferiche e pericolose del territorio fino ad allora controllato: il Tibesti fu abbandonato e se anche varie missioni furono nuovamente effettuate nei primi anni Venti, specialmente lungo il perimetro occidentale e meridionale del massiccio, per una nuova stabile occupazione militare si dovette attendere anche da questa parte il 1928-29. Alla prima missione con finalità scientifiche condotta dal colonnello de Burthe d'Annelet seguirono una serie di importanti ricerche sia in campo geofisico che antropologico, biologico, preistorico ecc. (Dalloni, d'Alverny, de Saint Floris, Huard ecc.) che chiarirono una volta per tutte moltissimi aspetti del territorio *teda*, del suo passato remoto e prossimo nonché della vita e dei costumi dei suoi abitanti, rimasti sconosciuti per secoli.

Un contenzioso franco-italiano relativo al tracciato di confine fra i rispettivi territori parve giungere ad una conclusione soltanto nel 1935, con un accordo diplomatico che riconosceva l'appartenenza all'Italia della parte settentrionale-orientale del Tibesti: la mancanza di una ratifica ufficiale da ambedue le parti lasciò di fatto aperta la questione definita «della fascia di Aozou», questione che – dopo l'acquisizione dell'indipendenza da parte dei due paesi interessati, la Libia e il Ciad – sarebbe passata in eredità ai nuovi governi, con conseguenze assai gravi. La colonna francese Leclerc, partecipando da sud all'occupazione della colonia italiana durante la seconda guerra mondiale, assicurò per un breve periodo l'intero Tibesti, Kufra e il Fezzan alla Francia: i due ultimi territori furono poi consegnati all'appena formatosi Regno Senussita di Libia. La maggior parte del territorio *teda-daza* rimase invece sotto il governo francese ancora per alcuni anni – cioè fino alla proclamazione dell'indipendenza di Niger e Ciad – e continuò a essere obiettivo di ricerca scientifica in molti campi. Gli studi proseguirono comunque anche dopo il 1960, nonostante

le difficoltà organizzative create dalle turbolenze della situazione politica creatasi dopo l'indipendenza, dalle quali naturalmente maturarono gravi conseguenze.

Bibliografia

- ABADIE J., *La Colonie du Niger*, Paris 1927.
- ALAWAR A. M., *A Concise Bibliography of Northern Ciad and Fezzan in Southern Libya*, 1988.
- AL HACHAÏCHI M. BEN O., *Voyage au pays des Senoussie à travers la Tripolitanie* (trad. V. Serres, M. Lasram), Paris 1903.
- ARBAUMONT J. D', *Le Tibesti et le domaine Teda-Daza*, «Bull. IFAN», XVI B, 1954, pp. 255-360.
- BAROIN C., *Gens du roc et du sable. Les Toubou*, Paris, 1988.
- BELTRAMI V., *Gli antichi Romani nel cuore del Sabara*, «Antiqua», 7, 1982, pp. 42-4.
- BELTRAMI V., *I Libici della Cirenaica e dell'est sahariano nelle conoscenze degli antichi Egizi*, «Africa», 41, 1986, pp. 117-27.
- BELTRAMI V., *La corona di Agadès* (2^a ed. riv.), Roma 1993.
- ID., *Some Information on Personal and Familial Relationship among the Teda*, in *Forum for African Archaeology and Cultural Heritage*, Università "La Sapienza", Roma 1995.
- BELTRAMI V., *Individualità e rapporti regionali ed extraregionali dei Teda del Tibesti*, in *Congresso Internazionale di Studi su Multilinguismo e Pluriculturalismo nel Maghreb arabo e berbero*, Amalfi 1995.
- BELTRAMI V., *I Teda nel Tibesti e nella loro area di espansione: una nota preliminare*, «Africa», 51, 1996, pp. 535-62.
- BELTRAMI V., *Tibesti e Teda. Storie di una razza fossile vivente*, Istituto Italiano per l'Africa e l'Oriente, Roma 1997.
- BIASUTTI R., *I Tebu secondo recenti indagini italiane*, «Archivio per l'Antropologia e l'Etnologia», 43, 1933, pp. 168-201.
- BONO S., *Storiografia e fonti occidentali sulla Libia*, Roma 1982.
- BREZZI G., in DEL BOCA A., *Gli Italiani in Libia*, Bari 1988.
- BRIGGS L. C., *The Living Races of the Sahara Desert*, Cambridge (Mass.), 1958.
- BUIJTENHUIJS R., *Les Toubous et la rébellion Ciadienne*, in C. BAROIN (a cura di), *Geus duroc ivdu sabli. Lestabou*, Paris 1988.
- CHAPELLE J., *Nomades noirs du Sabara*, Paris 1957.
- CIPRIANI L., *Abitanti e caratteri antropologici*, in Reale Società Geografica (a cura di), *Il Sabara Italiano*, Roma 1937.
- COMITÉ DE L'AFRIQUE FRANÇAISE, *Les rapports du marechal de logis L. Lapierre, prisonnier à Koufra*, «Renseign. Coloniaux», 4, 1920, pp. 69-91.
- CORTI A., *Conoscenze botaniche sul Tibesti settentrionale*, in A. DESIO, *Sabara Italiano. Il Tibesti nord-orientale*, Roma 1942.

- CUOQ I. M., *Recueil des sources arabes concernant l'Afrique occidentale du VIII au XVI siècle*, Paris 1995.
- DALLONI M., *Mission au Tibesti*, Paris 1934-35.
- DE AGOSTINI E., *Cufra*, «Boll. Ufficio Studi del Governo della Cirenaica», Serie 2, 8, 1927.
- DE AGOSTINI E., *Gli antichi geografi e la posizione dell'odierna Cufra*, «Boll. Ufficio Studi del Governo della Cirenaica», Serie 2, II, 1930.
- DEL BOCA A., *Gli Italiani in Libia*, Bari 1988.
- DESANGES J., *Catalogue des tribus africaines de l'antiquité classique à l'ouest du Nil*, Section d'Histoire de l'Université, Dakar 1962.
- DESANGES J., *Recherche sur l'activité des Méditerranéens aux confins de l'Afrique*, Rome 1978.
- DESIO A., *Osservazioni geologiche sul Tibesti Settentrionale*, «Ann. Museo Libico Storia Naturale», I, 1939, pp. 13-54.
- DESIO A., *Una ricognizione sul Tibesti settentrionale*, «Boll. R. Soc. Geogr.», 6, 1941, pp. 401-8.
- DESIO A., *Sahara Italiano. Il Tibesti nord-orientale*, Roma 1942.
- FORBES R., *The Secret of the Sahara: Kufra*, London 1921.
- FRESNEL M., *Mémoires de M. Fresnel, Consul à Jeddah, sur le Wadai*, «Bull. Soc. Géogr. Paris» XI, 1849, pp. 5-75.
- FUCHS P., *Die Völker der Südost-Sahara: Tibesti, Borku, Ennedi*, Wien 1961.
- FUCHS P., *Fachi, Sahara Stadt der Kanuri*, Stuttgart 1989.
- GIGLIARELLI U., *Il Fezzan*, Tripoli 1932.
- HASSANEIN BEY A. M., *The Lost Oases*, London 1925.
- HUARD P., BECK P., *Tibesti, carrefour de la préhistoire sabarienne*, Paris 1969.
- LANDRA G., *Sulla morfologia del capello presso alcune popolazioni africane*, «Atti Soc. It. Progr. Scienze», 3, 207, 1937.
- LANGE D., *Chronologie d'un royaume africain. Le Diwan des Sultans du Kanem-Bornu*, Stuttgart 1977.
- LEBEUF J. P., *Bibliographie du Tchad*, Fort Lamy 1968.
- LEBLANC E., *Anthropologie et ethnologie. Mission Scientifique de Fezzan*, Alger 1948.
- LE COEUR C., *Le Tibesti et ses habitants*, «Bull. Soc. Amis du Musée Nat. Hist. Naturelle», 14, 1935, pp. 15-6.
- LE COEUR C., *Dictionnaire ethnographique Teda*, Paris 1950.
- LE COEUR C., *Mission au Tibesti. Carnets de route 1933-1934*, Paris 1969.
- LE COEUR C. e M., *Grammaire et textes Teda-Daza*, Paris 1955.
- LE COEUR M., *Les Oasis du Kawar. Une route, un pays*, Niamey 1985.
- LE ROUVREUR A., *Sabeliens et Sabariens du Ciad*, Paris 1989.
- LYON G. F., *A Narrative of Travels in North-Africa in the Years 1918, 1919 and 1920*, London 1821.
- MONTERIN U., *Relazione delle ricerche nel Sahara libico e nel Tibesti*, Roma 1935.
- MONTERIN U., *Attraverso il deserto libico fino al Tibesti*, «Universo», 16, 1935, pp. 803-34.

- MORDINI A., *Etnografia e fatti culturali*, in Reale Società Geografica (a cura di), *Il Sabara Italiano. Fezzan ed Oasi di Ghat*, Roma 1937.
- MUSEO LIBICO DI STORIA NATURALE, *Annali*, voll. I-IV, Tripoli 1939-1943.
- NACHTIGAL G., *Voyages et explorations 1869-1875 (tome 1^{re}): Au Tibesti*, Paris 1987.
- NOËL P., *Étude anthropologique et ethnographique sur le Teda du Tibesti*, «L'Anthropologie», 30, 1920, pp. 115-35.
- PETRAGNANI E., *Quattro anni di prigionia nel Fezzan*, «L'Italia in oriente», Tripoli 1921.
- PETRAGNANI E., *Il Sabara Tripolitano*, Roma, 1928.
- REALE SOCIETÀ GEOGRAFICA (a cura di), *Il Sabara Italiano. Fezzan ed Oasi di Ghat*, Roma 1937.
- REQUIN LT., *Les clan Teda du Tibesti*, «Bull. Com. Afr. Fran.», 1, 55-59, 1935.
- RICCI E., *Ricerche sui gruppi sanguigni nei Tebu*, «Rivista di Antropologia», 30, 1933, pp. 353-371.
- ID., *Nosografia delle oasi di Cufra*, «Arch. Sc. Med. Colon.», 14, 6, 1934.
- SABATINI A., *Antropologia dei Tebu*, «Soc. Ital. Progr. Scienze», 11-10, 1934.
- ID., *Cufra e le sue genti*, «Rivista delle Colonie», 10, 1936, pp. 3-21.
- SCARIN E., *Le oasi del Fezzan*, Bologna, 1934.
- SCARIN E., *Insedimenti e tipi di dimore. Descrizione delle oasi*, in Reale Società Geografica (a cura di), *Il Sabara Italiano. Fezzan ed Oasi di Ghat*, Roma 1937.
- SCARIN E., *L'insediamento umano nella Libia Occidentale*, Verona 1940.
- SCORTECCI G., *Biologia sahariana*, Napoli 1940.
- TILHO J., *Reconnaissance du Tibesti, rapport 4 septembre-12 novembre 1915 (rist.)*, N'Djamena 1993.
- TILLET Th., *Djado*, in *Encycl. Berbère*, vol. XV, Aix-en-Provence 1995.
- TORELLI A., *Ricognizione con autocarri da Murzuch ad Aozu*, «Boll. Geografico del Governo della Libia», 9-19, 81, 1936.
- TUBIANA J. (éd.), *L'identité Ciadienne*, Paris 1994.
- TUNINETTI D. M., *Il mistero di Cufra*, Bengasi 1931.
- ZAVATTI S., *Dizionario degli esploratori*, Milano 1967.
- ZELTNER J. C., *Pages d'histoire du Kanem*, Parigi 1980.

La presente bibliografia, che per necessità è sommaria, può essere integrata dalla consultazione di quella ben più esauriente riportata nel testo *Tibesti e Teda. Storie di una razza fossile vivente*, qui citato.



Fouad Essaadi
La minéralogie dans les sources arabes
du Moyen Âge: le cas de la Tunisie

La synthèse qu'a consacrée le congrès géologique international de 1952 aux gîtes métallifères de la Tunisie, a certes enrichi nos connaissances en matière de minéralogie mais concernant leur signalement dans les sources anciennes, il n'a pas manqué de lacunes; de ce fait il nous a paru indispensable de contribuer avec quelques réflexions et ceci à l'égard de ce qu'a été affirmé à propos des sources arabes du Moyen Âge «concernant la Tunisie tous les textes du IX^e au XIV^e siècle ne font mention que des mines de Mejjana-el-Maâdin, Mejjana les mines»¹.

Il n'est pas question ici d'aborder cette région, mais quelques corrections d'ordre géographiques s'imposent d'elles-mêmes. En effet contrairement à ce qu'a été affirmé plus haut, le lieu dit Mejjana n'a jamais été localisé en dehors du territoire de l'Algérie moderne mais il faisait partie au Moyen Âge de l'Ifriqiya musulmane.

Quant à la Tunisie ces mêmes sources n'ont rien négligé de ce qui pouvait nous renseigner, entre autres, sur les conditions dans lesquelles évoluait son économie en général, et celle des grands centres urbains de l'époque en particulier; ainsi les richesses naturelles de certains, exploitables ou non, n'ont pas échappé aux auteurs arabes: c'est le cas d'un lieu dit aujourd'hui Lorbeus².

Ce lieu – auquel je consacre ce rapport préliminaire – malgré qu'on le citait déjà lors des guerres des Romains contre Jugurtha³, sa minéralogie comme celle des autres régions est passé sous silence des auteurs latins, et ce n'est qu'au X^e siècle, qu'Ibn Hawkal nous la fait découvrir en signalant un gisement de fer⁴.

Malheureusement, ce témoignage n'était pas associé à toutes les reprises du site par les successeurs arabes de notre géographe y compris cel-

1. P. SAINFELD 1952.

2. Au sud-est de la ville du Kef.

3. *Colonia Aelia Augusta Lares*.

4. A l'époque on désignait ce lieu par Al-Orbos.

le de Léon l'Africain au XVI^e, lui qui n'a pas perdu de vue quelque villes de l'intérieur du pays dont Lorbeus, au coté de nombreux points côtiers. Toutefois les gisements du Maroc ont pris place dans son traité sur l'Afrique.

D'autre part à la même époque comme nous le rapportera plus tard Monchicourt, un autre type de témoignage s'ajoute au gisement: il s'agit de plusieurs boules de fer attestées dans les limites de la localité⁵. Et depuis, et malgré d'une part l'intérêt que vont porter certains voyageurs du XVIII^e siècle⁶ aux mines dans leurs préoccupations, et d'autre part le déclenchement des explorateurs archéologues sur tout le territoire à partir du milieu du XIX^e siècle, le site échappe à l'itinéraire des premiers et subit l'imprécision des seconds⁷.

Il a fallu attendre la fin du XIX^e siècle pour que la mission chargée de lever les cartes géologiques de tout le pays, confirme l'existence du fer dans cette région⁸ mais cela ne change en rien la confusion autour de la première citation de ce mineral: il continue à être associé à Edrissi chez les uns, je cite Gsell et Dusgate, il disparaît chez d'autres au profit de matières premières comme le gypse ou le zinc; il n'empêche que toutes ces nouvelles énumérations ne sont pas inutiles à l'archéologue puisque celle émanante de l'ONM⁹ parle pour la première fois d'une exploitation antique de calamine.

Pour conclure, deux idées essentielles laissent à réfléchir. D'abord les sources arabes peuvent nous orienter indirectement sur un témoignage antique dans le cas d'un vide d'information de leur prédécesseurs. D'autre part devrions nous élargir la liste de ceux qui sont à l'origine de l'archéologie du Maghreb à d'autres vocations, en l'occurrence les géologues, les minéralogues et d'autre naturalistes.

5. Plus précisément en 1574 d'après Monchicourt.

6. J. A. PEYSSONNEL et L. R. DESFONTAINES 1724-1786.

7. V. GUÉRIN, 1862.

8. L. PERVINQUIÈRE, 1903 et P. THOMAS, 1907-1913.

9. Office National des Mines.

Pierre Morizot

Contribution de la *Geografia* de Livio Sanuto
à la connaissance de l'Afrique

La recherche de documents cartographiques anciens sur l'Afrique m'a conduit à découvrir au département des cartes et plans de la Bibliothèque Nationale la *Geografia* de Livio Sanuto¹. La lecture de cet ouvrage peu connu m'a convaincu qu'un rappel de l'œuvre de ce géographe vénitien de la Renaissance pouvait répondre au thème retenu par les organisateurs du colloque d'*Africa romana*, à savoir: *Geografi, Viaggiatori, Militari nel Maghreb: Alle origini dell'archeologia nel Nord Africa*. Ces derniers, à qui j'en ai soumis l'idée ont bien voulu l'accepter et ont inscrit la présente communication au programme du XIII^e Convegno.

L'auteur de la *Geografia*

Si l'auteur de la *Geografia* est bien identifié – il appartenait à une des plus notables familles de Venise, puisque son père était membre du Sénat de la République – sa biographie est plus incertaine: né aux environs de 1530, il meurt à l'âge de 56 ans, peu avant la parution de son livre en 1588².

Après des études approfondies en mathématiques, conduites en Italie et en Allemagne, il se spécialisa en cosmographie et avait réalisé un "globe terrestre" qui lui valut une grande réputation³. Puis il se mit à la

1. L. SANUTO, *Giografia di M. Livio Sanuto distinta in XII libri [...] Con XII tavole di essa Africa in disegno di rame, aggiuntivi [...] tre indici da M. Giovan Carlo Saraceni*, Venezia, 1588. Sanuto est aussi connu par divers ouvrages poétiques.

2. Telles sont les indications fournies par l'*Enciclopedia Italiana di Scienze, Lettere e Arti*, 1949; vol. XXX, p. 802; et plus récemment par le *Grande Dizionario Enciclopedico UTET*, 1994, p. 108. De son côté la *Grande Encyclopédie*, Paris 1885-1902, le faisait naître en 1482, ce qui paraît peu vraisemblable. Le *Grand Larousse du XX^e siècle* et la *New Encyclopedia Britannica* ne connaissent que ses lointains cousins Sanudo, avec lesquels on le confond parfois.

3. *The Mapping of the World*, London 1984, p. 156 présente les fuseaux d'une planisphère réalisée à Venise vers 1574, qu'il accompagne du commentaire suivant: «One of the largest surviving sets of printed gores, possibly by the Sanuto Brothers».

composition d'une géographie universelle, illustrée de cartes réalisées par son frère Julio et par lui-même. La mort interrompit ses travaux. Il subsiste cependant de ce projet important un volume consacré à l'Afrique, qui fut achevé et publié en 1588 par son frère et par son ami Saraceni.

Ses sources

Sanuto a quelque peu voyagé en Europe à l'époque où il faisait des études en Allemagne, mais il ne connaît pas personnellement l'Afrique et ne le cache pas: c'est avant tout un mathématicien et un cosmographe; il a lu tous les classiques, Ptolémée, bien sûr (on le considérera longtemps comme le Ptolémée de son temps), mais aussi Pomponius Mela et Pline l'Ancien. Il a puisé largement dans les récits de voyages publiés par J. B. Ramusio sous le titre *Delle navigationi et viaggi*⁴, où sont contées les expéditions de ses contemporains, les Vénitiens d'abord, tels Marco Polo, Sébastien Cabot, son presque homonyme Marin Sanudo, dit Torsello, mais aussi les Portugais, les Catalans, voire les Français⁵. C'est ainsi, à n'en pas douter, que Sanuto a connu la *Descrittione del l'Africa* de Léon l'Africain, qui ouvre les premières pages du livre de Ramusio. Dans sa *Geografia*, Sanuto consacre d'ailleurs un long paragraphe à l'Africain, qu'il qualifie de «diligentissimo scrittore», hommage qu'il lui devait bien car, en fait, pour ce qui concerne l'Afrique intérieure, il lui fait de larges emprunts⁶, quand il ne le copie pas mot pour mot. Souvent cependant il juge bon d'expurger le texte de Léon de longs développements historiques ou anecdotiques, pour s'en tenir aux descriptions géographiques. Sans doute pensait-il accentuer ainsi le caractère scientifique de sa *Geografia*, mais l'on y perd l'un des aspects les plus attrayants de l'œuvre de l'Africain⁷. Ailleurs, à propos de la Numidie par exemple, sans doute dans la même op-

4. La première édition a paru à Venise en 1550.

5. Tous ces voyageurs sont cités au livre premier de la *Geografia* (folii 2-4). Jean de Bethencour s'y retrouve sous l'appellation de *Joao Bentacor*.

6. Folio 22 de la *Geografia*; LEON JEAN, dit l'Africain, *Della descrittione dell'Africa et delle cose notabili che quivi sono*, Venezia 1550, traduite en français dès 1556 par Jean Temporal sous le titre *Historiale Description de l'Afrique*, rééditée et commentée par Ch. Scheffer, 1896; nouvelle traduction de l'italien par A. Épaulard sous le titre *Description de l'Afrique*, annotée par A. Épaulard, Th. Monod, H. Lhote et R. Mauny, Paris 1980.

7. L. MASSIGNON, qui a consacré une étude minutieuse aux chapitres marocains du livre de Léon l'Africain, *Le Maroc dans les premières années du XVI^e siècle. Tableau géographique d'après Léon l'Africain*, dans les *Mémoires de la Société historique algérienne*, 1, Alger, 1906 p. 44, voit dans cette insertion d'anecdotes et de paraboles un des traits profondément arabes de son œuvre et la preuve qu'il en est bien l'auteur.



Fig. 1: Frontispice de la *Geografia* de M. Livio Sanuto.

tique scientifique, il s'est efforcé de regrouper dans un même chapitre des informations éparées dans la *Descrittione*.

Mais il a utilisé aussi les cartes marines et les portulans des navigateurs catalans, portugais ou italiens. Il le dit expressément, faisant suivre un certain nombre de toponymes de la formule «sol segnale delle maritime carte» sans autre précision; nous en sommes donc réduits aux hypothèses, en ce qui concerne l'origine exacte de sa documentation. Cependant, compte tenu de ce que nous savons de l'existence et de l'œuvre de Giancarlo Benincasa, marchand originaire d'Ancône, qui a vécu à Venise à la fin du XV^e siècle, l'on peut penser que Sanuto a eu entre les mains les très belles cartes de la Méditerranée que celui-ci a réalisées⁸. Quand on compare les termes toponymiques qu'ils utilisent tous deux, cette impression se confirme. Peut-être Sanuto a-t-il aussi consulté la liste des noms côtiers de Diego Homen (1572)⁹, car l'on retrouve plusieurs de ces noms en particulier sur la carte intitulée *Tabula II*.

Il est, par contre, beaucoup moins vraisemblable que Sanuto ait tiré parti de l'œuvre de Marmol, qui ne fut publiée qu'en 1573 à Grenade¹⁰. Si chronologiquement, malgré l'éloignement de Grenade et de Venise, la chose est possible, on ne voit pas très bien ce que lui aurait apporté Marmol, qu'il n'ait déjà trouvé chez Léon. Des récits historiques à la gloire des souverains chrétiens dont Marmol est coutumier? Ce n'est pas ce genre d'informations qu'il recherchait, bien au contraire. Si, pour reprendre l'expression de Massignon¹¹, Marmol vérifie et complète Léon, son apport géographique et toponymique personnel est très limité. En tout cas, Sanuto, qui ne fait pas mystère de ses sources, ne mentionne à aucun moment l'Espagnol.

Plan de la *Geografia*

Du grand projet initial, ne subsiste donc qu'un seul volume de 146 feuillets, soit 292 pages consacrées à l'Afrique. L'auteur indique tout d'abord dans les deux premiers livres les géographes et historiens antiques dont il s'est inspiré, les récits des voyageurs qu'il a étudiés, ses propres concep-

8. G. BENINCASA, *Atlas*, 1467, ms. B.N. 905 ; voir aussi B.N. rés. gén. DD.2779.

9. Liste reproduite par MASSIGNON, *Le Maroc*, cit., p. 68. Rappelons qu'à l'époque les possessions portugaises s'étendent loin dans l'intérieur du Maroc entre Azemmour et Safi.

10. L. DEL MARMOL Y CARVAJAL, *Descripcion general de Affrica con todos los successos de guerras que e avido entre los infideles y el pueblo christiano, y entro ellos mesmos desde que Mobama inveto su secta*, Granada 1573.

11. MASSIGNON, *Le Maroc*, cit., p. 65.

tions en matière de propédeutique cosmographique. Les livres suivants abordent la partie proprement descriptive de sa *Geografia*. Celle-ci divise le continent en deux grands sous-ensembles: l'Afrique occidentale et l'Afrique orientale. Nous parlerons ici uniquement du nord-ouest de l'Afrique occidentale, communément appelée aujourd'hui le Maghreb (c'est-à-dire précisément l'Occident), où Sanuto distingue la Barbarie et la Numidie. La Barbarie est divisée en cinq royaumes: Maroc, Fez, Tremisen (Tlemcen), Tunis (le royaume des Hafside est alors composé des régions de Bougie, de Constantine et de Tunis) et Tripoli, qui comprend les terres d'Eizab et de Barca.

Pour chacun de ces royaumes il énumère les villes, grandes et moyennes, donne des estimations sur le chiffre et la composition de la population, les activités diverses auxquelles celle-ci se livre.

Après la Barbarie, il consacre un chapitre à ce qu'il appelle la Numidie. Celle-ci, il en est conscient, n'a que peu de rapport avec la Numidie de Massinissa. Située au sud de l'Atlas, elle s'étend en effet dans cette zone désertique qui s'étend de l'Atlantique au désert des Syrtes, sorte de *no man's land*, où l'on trouve des villes peuplées, pratiquement indépendantes, mais que l'on ne peut pour autant qualifier de royaumes¹².

Si dans ses grandes lignes il ne fait guère que copier Léon l'Africain, il le complète par l'énumération de nombreuses stations côtières, par la présentation de cartes aisées à consulter, par trois *indices* très utiles, toutes choses que le premier ignore¹³.

Le déclin historique de L. Sanuto

Jusqu'au milieu du XVIII^e, l'œuvre de Sanuto jouit de l'estime générale. Sa *Geografia* est considérée comme «un excellent ouvrage géographique, rempli d'exactitude et de bon goût»¹⁴. Puis vient le déclin.

Dans un ouvrage consacré aux recherches géographiques en Afrique, Ch. Walckenaer souligne ses emprunts à Léon l'Africain et se demande s'il ne s'est pas aussi inspiré de Marmol, en se basant sur l'antériorité de

12. Peut-être y-a-t-il là un souvenir de la Numidie militaire du Haut-Empire, dont le légat avait autorité de la Cyrénaïque au sud-oranais?

13. A défaut, l'on peut se référer au volumineux index de Ramusio qui couvre l'ensemble des *Navigazioni et Viaggi*.

14. A. LANDI, *Histoire de la littérature italienne*, par l'Abbé TIRABOSCHI résumée et traduite en français, Berne 1784. A. Landi se présente comme conseiller et poète de la Cour de Prusse. Je note que Tiraboschi lui-même est un peu plus nuancé. Il considère la *Geografia*, comme «minutieuse et exacte à la mesure de son temps» (*Storia della letteratura italiana*, t. VIII, p. 813).

son œuvre¹⁵. Nous avons dit ci-dessus que l'étude comparée des deux livres, rend cette filiation peu vraisemblable.

Par la suite E. Renou, auteur d'une *Description géographique de l'Empire du Maroc*¹⁶, considérée par Massignon comme une étude fondamentale sur l'œuvre de Léon l'Africain, ignore, volontairement ou non, Sanuto qu'il ne cite à aucun moment dans ses sources.

L'attitude de Ch. Scheffer, qui a réédité la *Description de l'Afrique* dans la version française de Temporal (note 6) est plus ambiguë. En effet, en même temps qu'il attribue à Léon l'Africain «tous les renseignements que donne Sanuto sur le Maroc, les Etats barbaresques, l'Égypte et le Soudan»¹⁷, il illustre son livre de trois belles cartes tirées de la *Geografia*, baptisée, Dieu sait pourquoi, *Cosmografia*, qui en démontrent pourtant l'intérêt.

Le coup de grâce est donné en 1906 par le tout jeune Massignon¹⁸, qui dans l'article mentionné ci-dessus range Sanuto, qu'il ne semble pas avoir lu, car ce jugement est exagérément sévère, parmi les auteurs «qui ont utilisé sans critique l'œuvre de Léon»¹⁹. Est-ce en raison de l'autorité acquise par la suite par ce savant orientaliste, le nom de Sanuto disparaît des meilleurs ouvrages consacrés à la Méditerranée ou l'Afrique du Nord²⁰. Il semble qu'il soit tombé dans un oubli analogue en Italie, où je n'ai trouvé sur lui qu'une bonne analyse de Renato Lefevre parue en 1942 dans la «*Rivista delle Colonie*»²¹. Les encyclopédies récentes ou lui consacrent à peine quelques lignes, ou l'ignorent²². C'était, dans un passé récent, sur les prestigieux et rares exemplaires de l'édition originale qu'il fallait se pen-

15. CH. WALCKENAER, *Recherches géographiques sur l'intérieur de l'Afrique septentrionale*, Paris 1821, p. 42.

16. Publiée dans le cadre de l'*Exploration scientifique de l'Algérie*, Paris 1856.

17. CH. SCHEFFER, *Description*, cit., *Introduction*, p. 21. Comme Sanuto, Scheffer est mort avant la parution de son livre et comme le souligne Massignon (*Le Maroc*, cit., p. 7), il eût sans doute corrigé certaines des inadvertances que l'on y relève.

18. Massignon est alors âgé de vingt-trois ans. L'ex-gouverneur général Binger, qui en a écrit la préface, le souligne avec une condescendante bienveillance en l'appelant «mon jeune ami».

19. MASSIGNON, *Le Maroc*, cit., p. 66.

20. Ainsi en est-il de la bibliographie de CH.-A. JULIEN, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, Paris 1931, ou plus récemment du grand œuvre de F. BRAUDEL, *La Méditerranée et le Monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Paris 1982. Par contre Braudel cite à maintes reprises les *Diari* d'un autre Vénitien célèbre du nom de Sanudo Marino, peut-être un parent éloigné de Livio, qui ont été publiés à la fin du siècle dernier.

21. R. LEFEVRE, *L'Africa di Livio Sanuto geografo veneto del '500*, «*La Rivista delle Colonie*», XVI, 7, XX, Rome, 1942, p. 842-52. Je suis redevable à A. Venanzi, étudiante en histoire de l'art, d'avoir eu connaissance de cet article.

22. Voir ci-dessus note 2.

cher pour l'étudier²³. Cette étude est facilitée depuis 1965 par un reprint réalisé par R. Skelton²⁴ qui est précédé d'un intéressant commentaire introductif. Il ne constitue pas cependant l'édition critique que l'on attendrait et est muet en particulier sur les toponymes. Aussi n'est-il guère plus consulté que l'original, alors que Léon l'Africain suscite encore l'intérêt des chercheurs, voire même celui du grand public en raison, peut-être, de sa romanesque existence.

L'apport de Sanuto à la connaissance de l'Afrique

De menues et assez nombreuses inexactitudes dans la traduction française de Temporal ne permettent pas de la prendre comme base de comparaison avec la version de Sanuto. Un tel travail n'est possible qu'en confrontant le texte édité par Ramusio (ou éventuellement sa traduction en français par A. Epaulard) et la *Geografia*.

Cette recherche permet de constater que cet apport est significatif dans au moins trois domaines: la toponymie, la localisation des tribus arabes et berbères au XVI^e siècle, la cartographie et dans une moindre mesure la démographie.

La *Geografia* comporte de nombreux toponymes que Léon a ignorés ou qu'il a négligés. Sanuto s'en explique et nous en dit l'origine: ces noms sont empruntés aux rapports des marins. L'on retrouve en effet, avec des graphies souvent très voisines chez Benincasa et chez Sanuto, sous une forme latinisée sur les *tabulae*, jusqu'au moindre îlot, au moindre mouillage, au moindre cap de la côte africaine du Sénégal aux Syrtes; nous en avons compté vingt-neuf du sud du Maroc à Tanger; treize sur la côte méditerranéenne du Maroc, treize encore entre la Moulouya et Oran, quinze entre Oran et Bougie, quarante-deux pour la côte du royaume de Tunis, c'est-à-dire de Bougie à Gabès, une vingtaine, enfin, entre ce port et les Syrtes, soit près de cent-vingt dont on ne trouve pas trace chez Léon. Beaucoup ne peuvent intéresser que la navigation côtière. Les plus importants sont aisés à identifier, car ils portent aujourd'hui encore le même nom, tels le Cap Blanc (*Caput Album*), le Cap Bojador (*Caput Boiadorum*), le Cap des Trois Fourches (*Caput Trium Furcarum*), plus à l'est le Cap Figal (*Figallum Caput*), le Cap Falcon (*Falconum Caput*), le Cap Bon (*Bonum Caput*) etc. Ce sont d'indispensables repères de la côte africaine;

23. En France à la Bibliothèque Nationale et à la Bibliothèque de l'Institut. Les principales bibliothèques italiennes en possèdent un exemplaire, en particulier, bien sûr, la Biblioteca Marciana à Venise (c'est un *ex libris*: du *right hon. Charles Lord Halifax*, 1702. Il s'agit probablement de Charles Montague, comte d'Halifax, 1661-1715).

24. R. SKELTON, *Theatrum Orbis Terrarum*, Amsterdam 1965.

certain mouillages, tels Mogador, que Sanuto propose d'identifier avec l'antique *Eriphia* de Ptolémée, Fedala, Arzew (que Sanuto écrit *Arze*), Stora, Tabarca, sont aujourd'hui de véritables ports.

Prenons quelques exemples du mode de transcription de Sanuto: entre Mostaganem et Ténès, Sanuto mentionne le *Caput Ivhucum*, aujourd'hui le Cap Ivi, où nous savons qu'aux IV^e-V^e siècles existait une petite bourgade romaine et son port²⁵. À côté d'*Ivhucum* se trouvait une agglomération que Sanuto appelle *Iadra*. *Ivhucum* ou *Iadra* sont-ils le nom antique de la bourgade, dont subsistent les vestiges ou, au contraire, *Ivhucum* n'est-il qu'un doublet savant formé sur le mot Ivi ou sur un toponyme voisin? La question reste posée.

Beaucoup plus à l'est la Soummam, qui se jette dans la mer aux abords de Bejaïa, est appelée *Fluvius Major*. Quant à l'Oued el Kébir, en français, «la grande rivière», il reçoit le nom de *Sufegmarus fluvius*, transcription latine d'un nom berbère qui pourrait être *suf agmar*²⁶. On est tenté d'en déduire qu'il traversait alors une zone majoritairement berbérophone. Pour ce passage, d'ailleurs, Sanuto ne fait que suivre Léon, qui utilise le terme *Sufegmar*.

Près de l'embouchure de ce fleuve, la carte de Sanuto indique un port baptisé *Marsa Itonus* (qui associe le mot arabe «marsa», le port, à un toponyme latinisé). En fait ce port, que Léon a ignoré, correspond très vraisemblablement au mouillage appelé aujourd'hui encore, et dès l'époque de El Bekri, *Marsa Zitouna*, le port de l'olivier, fâcheusement latinisé par Sanuto. À cette époque il devait servir à la desserte d'une partie de la côte, puisque le géographe arabe le donne comme l'aboutissement d'une voie venant de Kairouan et passant par Mila, l'antique *Milev*, dont il était en

25. L'on y a exhumé il y a une cinquantaine d'années deux chapelles chrétiennes. P. MORIZOT, *Les fouilles du Cap Ivi, exhumation de chapelles chrétiennes*, dans *5^e Coll. sur l'hist. et l'archéolog. de l'Afrique du Nord*, 115^e Congr. nat. Soc. sav., Avignon 1990, pp. 439-58.

26. «Suf, asif», ayant en berbère le sens de rivière ou de vallée, on peut proposer pour le mot «agmar» diverses significations. C'est ainsi que A. Épaulard, à propos d'un tout autre toponyme (*Description*, cit. p. 313, n. 755) traduit «igmaren», singulier, «agmar», par les chevaux de bât: il serait donc tout à fait concevable que «souf agmar» signifie «la rivière (ou la vallée) du cheval de bât», appellation que justifieraient les difficultés de parcours que présentait le trafic des marchandises dans la vallée de l'Oued el Kébir en amont d'El Milia (voir ci-après, note 28). Lionel Galland, de son côté, m'indique que «agem(m)ar», pluriel «ougem(m)ar», signifie, dans certains dialectes berbères, le chasseur ou le pêcheur, terme qui conviendrait bien aussi, car l'Oued el Kébir est pérenne et poissonneux. Enfin on peut se demander si «agmar» n'est pas simplement une lecture fautive pour «amgar» qui signifie grand; en ce cas Oued el Kébir serait la simple transposition, avec le même sens, d'un toponyme berbère qui aurait été «souf amgar».

somme l'exutoire maritime²⁷. On est tenté d'en déduire que déjà au XI^e siècle l'Oued El Kébir n'était plus guère navigable en amont de son embouchure²⁸.

Concernant essentiellement la navigation côtière, bon nombre de ces toponymes sont à première vue d'un intérêt limité pour notre connaissance de l'Afrique antique; ils témoignent du moins du sérieux avec lequel Sanuto a établi sa documentation.

A l'intérieur du pays celle-ci est moins solide. Notons au passage quelques indications pittoresques, qui existaient déjà chez Léon. Ainsi, au sud de Salé, vers les sources du Bou Regreg, ainsi qu'au sud de Bône, les cartes de Sanuto signalent que les forêts sont infestées de lions et de léopards.

En matière de transcription des toponymes l'orthographe de Sanuto, souvent différente de celle de Temporal, s'apparente de très près à celle de Léon l'Africain dans l'une ou l'autre des éditions de Ramusio. Ceux-ci ont fait l'objet d'une exégèse approfondie de Massignon, à laquelle il n'y a sans doute rien à ajouter, du moins pour les royaumes qui deviendront le Maroc d'aujourd'hui.

Ici et là quelques zones d'ombres subsistent. Ainsi Sanuto, à la suite de Léon, mentionne une cité du nom de *Clemen*²⁹ qui se trouverait aux confins du Royaume de Tunis et de la Tripolitaine. Regrettant que son prédécesseur ne fasse pas autre chose que la mentionner, il ajoute que le lecteur devra en conséquence se contenter de cette maigre information³⁰. A. Epaulard, traduisant la *Description de l'Afrique*, a supposé que *Clemen* correspondait à la ville voisine d'El Hamma³¹, identification qui paraît vraisemblable. Cependant la carte de Sanuto comme le texte de Léon l'Africain font état de deux cités différentes.

La présence tribale

L'on trouve chez Sanuto de très nombreux noms de tribus arabes et berbères, parfois latinisés, mais qui sont bien évidemment postérieurs à la conquête arabe: Masmuda, Hawara, Guezoula, Beni Hillal, Zemmour,

27. EL BEKRI, tr. M. C. de Slane, p. 131-4.

28. Pourtant selon Féraud, au milieu du XIX^e siècle, il était encore possible de remonter l'Oued El Kebir jusqu'à El Milia, à 25 km en amont, à ne pas confondre avec Mila (FÉRAUD, *Histoire des villes de la province de Constantine*, «RSAC», IV, 1870). De son côté Plin décrit une cité de Tucca, située à l'embouchure ou qui, du moins, en était toute proche (PLIN., *nat.*, V trad. J. Desanges, Paris 1980, pp. 175-7).

29. *Geografia*, p. 63.

30. A. LARONDE a bien voulu m'aider à la compréhension de ce passage, dont la traduction m'a posé quelques problèmes. Qu'il en soit ici remercié.

31. ÉPAULARD, *Description*, cit., p. 445.

Chaouïa, etc. et la quasi totalité des tribus du Riff³². Ces noms sont en général empruntés à Léon l'Africain, mais ils sont tous reportés sur les cartes correspondantes, indication fort utile puisqu'elle permet de localiser les unes et les autres au début du XVI^e siècle. L'on constate d'ailleurs que dès cette époque beaucoup de noms de tribus installées de façon durable dans certains massifs sont devenus des oronymes (par exemple le *Beniguriagelus mons*, la montagne des Beni-Ouriagel, le *Baronisius mons*, la montagne des Branès). Parmi ces noms tribaux on notera au passage celui des Beni-Iegnifen parfois appelés Beni Djanfen, tribu rifaine dont l'ancêtre éponyme porte un nom très voisin de celui de Guenfan, chef d'une tribu maure mentionnée par Corippe au VI^e siècle³³.

La documentation cartographique

Si précieuse que soit la *Description* de Léon l'Africain, l'on n'y trouve aucun document cartographique. Aussi ses éditeurs et commentateurs les plus récents ont-ils jugé nécessaire de lui adjoindre un document du XVIII^e siècle, d'ailleurs peu lisible, et toutes une série de cartes établies par eux à partir du texte de l'Africain. Au contraire la *Geografia* est accompagnée pour chacun des principaux royaumes africains d'une *tabula*, véritable carte géographique, dont l'échelle, indiquée en milles, est d'ailleurs variable d'un royaume à l'autre. Elle oscille entre le 1/1.450.000 et le 1/1.650.000 (approximativement). Chacune couvre deux pages d'un grand *in folio*, d'environ 37 x 25 cm, ce qui permet une lisibilité satisfaisante des toponymes (FIG. 2). Sans doute ces cartes ne sont-elles pas d'une rigoureuse exactitude, mais elles nous permettent de localiser de *Tarodant* (Taroudant) à *Asfabus* (Sfax) la quasi totalité des localités décrites³⁴. Si par exemple, l'on pourrait s'interroger sur l'identité de *Te-*

32. Parmi celles-ci une étrange tribu appelée Haugusthum, voire même, Augustum, à la consonnance bien peu berbère. Massignon, s'inspirant d'une liste de tribus dressée par A. MOULIERAS, *Le Maroc inconnu*, I, *Rif*, Oran 1895, pense qu'il faut lire: *A[l]jist oum*, qui serait le nom d'un village de la tribu des Mtioua, situé sur la rive sud de l'Ouergha. A. Epaulard, pour sa part, le transcrit *Aychtum*, et lui donne la même localisation, mais nous sommes ici assez loin des Mtioua et il existe plus au sud une fraction des Beni Ourtnaj, composante majeure de la confédération des Tsoul, nommée «Ngoucht», qui paraît géographiquement et phonétiquement plus satisfaisante. Je rappelle que le mois d'août se dit en berbère «roucht», dérivé connu du latin *augustus*. Comme la tribu des *Haugusthum*, les Ngoucht cultivent oliviers, citronniers et vignes (documentation personnelle de l'auteur, qui a vécu 3 ans dans le territoire de Taza).

33. CORIPPE, *La Johannide*, III, 66, 107. Guenfan est le père d'Antalas, l'un des principaux chefs maures, que Corippe cite en maintes occasions. Les transcription *dj* et *g* sont des variantes de la lettre arabe ج.

34. Bon nombre d'entre elles sont mentionnées dans l'étude que A. Siraj a consacrée



Fig. 2: Le Royaume de Fès, d'après la *Tabula III* de la *Geografia*.

choart, l'examen de la carte prouve qu'il ne peut s'agir que de Touggourt; *Tefasa* est évidemment Tifach, etc.

La démographie

Léon l'Africain et Sanuto donnent un certain nombre de chiffres relatifs à la population des villes qui est décomptée par feux, ou à celle des tribus, que l'on peut déduire du nombre de leurs guerriers. Si ces estimations diffèrent parfois, lorsque l'on suit le texte de Temporal, ils concordent très largement lorsque l'on confronte la version de Ramusio avec la *Geografia*.

Au contraire les chiffres de Marmol sont souvent grossis par rapport aux précédents.

On le voit, le géographe vénitien est une mine de renseignements sur l'Afrique, qu'il faut certes contrôler, mais que nous aurions tort de négliger, même si certaines de ses hypothèses en matière d'identification des sites antiques sont hasardeuses ou dépassées. De façon plus générale, la forme latine des noms, plus utilisée sur les cartes que dans le texte, ne doit absolument pas être considérée comme une preuve d'antiquité et il reste évidemment un *hiatus* énorme entre la *Tabula* de Peutinger et les *Tabulae* de Sanuto.

Bien entendu, la connaissance géographique de l'Afrique a fait de tels progrès que l'œuvre de Sanuto n'a plus de valeur scientifique *stricto sensu*, mais il est inexact de dire qu'il s'est contenté de copier Léon l'Africain; l'un est surtout un géographe, l'autre un mémorialiste et leurs œuvres se complètent fort bien. Sanuto, en lui-même, mérite donc de retenir, à tout le moins, l'attention des spécialistes du Maghreb ancien et moderne.

récemment aux indications d'ordre archéologique que l'on trouve chez Léon l'Africain (A. SIRAJ, *Les villes antiques de l'Afrique du Nord à partir de la Description de Léon l'Africain*, dans *Africa romana IX*, Sassari 1992, pp. 902-36).

Federico Cresti
L'età preislamica del Maghreb
nella *Descrittione dell'Africa*
di Giovanni Leone Africano

È difficile resistere alla tentazione di esporre sinteticamente la vicenda umana di Giovanni Leone l'Africano quando si affronta uno dei temi della sua opera. Si tratta di un rituale, utile come richiamo alla memoria, in cui è difficile aggiungere dati nuovi a quelli già largamente noti agli studiosi: spero dunque nell'indulgenza del lettore per la poca originalità delle righe introduttive che seguono, in parte riprese da un mio scritto precedente¹. Orbene, l'*opus magnum* a cui è legata la fama di Giovanni Leone Africano, la *Descrittione dell'Africa et delle cose notabili che quivi sono*, fu edito per la prima volta a Venezia nel 1550 come parte di una raccolta di documenti dedicata da Giovambattista Ramusio alle *Navigazioni et viaggi*: all'interno di questa si trovavano riuniti diversi altri testi, come quelli dedicati alle nuove rotte percorse dai grandi navigatori, Alvise da Ca' da Mosto e Vasco da Gama in particolare. Era in qualche modo una riscoperta dell'Africa quella che veniva proposta dal Ramusio ai suoi lettori europei, che ancora basavano le loro conoscenze africane sulle fonti dell'antichità classica. L'autore del testo era al-Hasan ibn Muhammad al-Wazzân al-Zayyâtî, che pochi decenni prima aveva assunto il nuovo nome di Giovanni Leone de' Medici, divenendo «l'Africano» per antonomasia nella memoria dei suoi contemporanei. Il nuovo nome, illustre, rivelava un'adozione, dopo che, catturato dai pirati sull'isola di Jerba e portato in Italia, al-Hasan si era convertito al cristianesimo. Il battesimo gli era stato amministrato a Roma nella basilica di San Pietro dallo stesso papa Leone X (al secolo Giovanni de' Medici), a cui era stato offerto in dono come schiavo. Originaria dell'Andalus islamico, la famiglia di al-Hasan al-Zayyâtî era fuggita a Fez all'epoca della *reconquista* del regno di Granada, e il giovane aveva iniziato poi a viaggiare attraverso i territori maghrebini seguendo i percorsi dei commerci fin nel *bilâd as-sudân*, il

* Desidero ringraziare in questa occasione il prof. René Rebuffat per avermi gentilmente fornito una copia di alcuni suoi scritti in parte collegati al tema da me trattato.

1. CRESTI (1998), pp. 218-20.

paese dei Neri, e più tardi anche con incarichi di carattere diplomatico, raggiungendo la capitale dell'impero ottomano, l'Egitto ed i luoghi santi della penisola arabica².

La storia della composizione dell'opera non è perfettamente chiara: si pensò inizialmente che si trattasse della traduzione di un testo arabo, ma non se ne conosce alcun manoscritto in questa lingua. Da qui l'ipotesi che l'opera sia stata scritta direttamente in italiano, come sembrerebbe anche dal suo ultimo paragrafo, in cui si legge tra l'altro l'affermazione in prima persona secondo la quale «io Giovan Leone [...] con mia comodità questa mia fatica messi insieme, e fecine un corpo, trovandomi in Roma, l'anno di Cristo millecinquecentoventisei, alli dieci di marzo»³.

2. Interpretando un passo della *Descrittione* [da adesso *DDA*] (II, I, p. 46), Louis Massignon pone la sua data di nascita nel 901 dell'ègira, corrispondente al 1495-1496 (MASSIGNON [1906], p. 33); una lettura più semplice e più precisa dello stesso passo permette di affermare che egli aveva circa 26 anni nel 920 dell'ègira, e di porre dunque la sua nascita intorno all'894/1488-1489 (cfr. ÉPAULARD [1981], p. 120, nota 270). Questa seconda data permette di escludere un'eccezionale precocità letteraria del nostro autore (cfr. *DDA*, III, II, p. 80) e rende più consoni alla sua età gli incarichi ufficiali da lui svolti per conto dei regnanti marocchini. Non è conosciuta la data della sua morte, avvenuta forse intorno alla metà del secolo successivo. Per la sua biografia, in cui rimangono ancora molti punti oscuri, tralasciando le opere degli autori più lontani – e in particolare dei curatori delle diverse edizioni e traduzioni della *Descrittione* –, cfr. BERBRUGGER (1858); MASSIGNON (1906); CODAZZI (1933); MAUNY (1954); RÉD. (1986). Un manoscritto dell'opera (il solo conosciuto) è conservato presso la Biblioteca Nazionale di Roma. Diverse edizioni italiane della *Descrittione* hanno seguito la prima (1554, 1563, 1580, 1606, 1613...): la più recente è apparsa a Torino nel 1978 (RAMUSIO [1978]). La grande diffusione dell'opera iniziò con la traduzione latina, di pochi anni posteriore alla prima edizione veneziana, a cui fecero seguito le traduzioni nelle principali lingue europee. Un'analisi della fortuna dell'opera nella letteratura geografica (e non soltanto geografica) dei secoli successivi in Europa, in particolare nelle pubblicazioni a stampa francesi, è stata compiuta da O. Zhiri (ZHIRI [1991]; preceduto nel tempo da un breve saggio dello stesso autore su alcuni temi di carattere letterario poi sviluppati nel successivo: ZHIRI [1989]). Un esempio della ricchezza delle informazioni fornite dal testo di Leone e della loro utilizzazione nell'ambito degli studi archeologici, anche in ambiti inattesi, è REBUFFAT-GABARD (1990). Un'analisi precisa e dettagliata sulle conoscenze di Giovan Leone circa l'antichità delle città maghrebine è STRAJ (1991) (inserito successivamente con qualche modifica in STRAJ [1995]).

Faremo qui ricorso all'edizione italiana dell'opera pubblicata a Venezia nel 1837 (LEONE [1837]): nelle note indicheremo il testo con la sigla *DDA*, seguita dalla parte e dal paragrafo (in cifre romane), e dalla pagina di questa edizione.

3. *DDA*, IX, LXXIII, p. 168. In diversi passaggi della *Descrittione* si fa riferimento ad altre opere dell'autore, tra cui un libro delle *Istorie moderne di Affrica* (*DDA*, II, VII, p. 33) ed un *Abbreviamento della cronica de' Maumettani* (*DDA*, II, XIV, p. 35; XXIV, p. 38). Su un'altra opera di Giovan Leone si discute in CODAZZI (1956). Gli venivano inoltre attribuite delle *Vite de' medici e de' filosofi arabi*, un *Vocabolario arabo-spagnuolo* ed una *Grammatica araba* (cfr. *Notizia intorno a Leone Affricano*, in LEONE, 1837, s.p., ma 12).

A differenza degli altri testi della raccolta del Ramusio, la *Descrizione* non è strutturata secondo un itinerario o una serie di itinerari, ma sulla base di una ripartizione geografico-politica dei territori nordafricani dall'Atlantico al Mar Rosso e dal Mediterraneo ai territori «de' Neri» aldilà del Sahara.

In questo quadro complessivo l'attenzione dell'autore si sofferma su aspetti estremamente diversi, che vanno dall'organizzazione urbana, alla vita politica, ai commerci, agli elementi naturali, alle curiosità e *mirabilia*: gli elementi di storicizzazione e di precisazione cronologica della narrazione non sono infrequenti nel testo, ma sono tutto sommato marginali. Nella *Descrizione dell'Africa*, infatti, la riflessione e le annotazioni sulla storia e sulle testimonianze materiali risalenti al passato preislamico non costituiscono un elemento organico: l'attenzione dell'autore è rivolta ad esporre la situazione del paese che descrive nella sua realtà più immediata, e soltanto occasionalmente nel corso della trattazione si sofferma su riferimenti, avvenimenti o elementi della cultura materiale o della società appartenenti al periodo preislamico. Nella quasi totalità dei casi tali riferimenti sono estremamente generici, e rarissimamente definiti nella loro dimensione temporale, a differenza di quanto accade per molti avvenimenti dell'epoca musulmana – e in particolare per quelli più recenti, a volte vissuti direttamente dall'autore – per i quali vengono riferite date precise, computate secondo l'era dell'ègira o secondo il calendario cristiano.

C'è innanzitutto, a mio parere, una nota originale nella riflessione di Leone sull'antichità preislamica: la ricerca di una continuità nella storia che travalica gli avvenimenti e le ere, di un apparentamento tra le popolazioni umane in cui gli elementi di similitudine prevalgono su quelli di alterità, aldilà delle successioni sanguinose di poteri, governi e dinastie, aldilà delle rivalità e delle guerre di religione. È importante, inoltre, tener sempre presente che l'opera di Giovan Leone è il risultato di un doppia esperienza culturale: da un lato quella che gli viene dalle conoscenze storiche apprese dalla lettura degli autori musulmani, dall'altra dalla sua parentesi di vita europea (ricordiamo che è in Italia da cinque anni soltanto all'epoca della stesura del suo manoscritto), e in particolare romana, in un ambiente umanistico in cui la riflessione sull'antichità e il riferimento all'età classica erano una costante culturale.

Tale riflessione, dicevamo, non è organica: è paradigmatica a questo proposito la prima parte dell'opera, laddove tra i trentadue paragrafi che costituiscono il discorso generale, introduttivo, uno soltanto ha come suo argomento principale l'evo antico, quello che tratta della *Fede degli antichi Affricani*⁴, ed un secondo – il successivo, *Lettere usate dagli*

4. *DDA*, I, XXIV, pp. 23-24.

Affricanî – comprende una disquisizione di carattere filologico in gran parte incentrata sull'età preislamica.

All'interno del breve paragrafo dedicato all'origine del nome Africa si fa riferimento ad un mitico re dell'Arabia Felice, Ifrico, il primo che venne ad abitare questo territorio quando, «rotto in battaglia e scacciato dai re dell'Assiria» fu costretto ad attraversare il Nilo e fuggendo verso occidente non si fermò prima di raggiungere le «parti vicine a Cartagine»⁶. A partire da queste note sulle origini del popolamento dell'Africa, le cui diverse ipotesi vengono registrate senza dimostrare una particolare propensione a credere all'una piuttosto che all'altra, altri passi della *Description* permettono di ricostruire le conoscenze di Giovan Leone sulla storia dell'età più antica del Maghreb.

Il leggendario eponimo dell'Africa appartiene ad una serie di tradizioni, ricordate qualche capitolo oltre⁷, secondo le quali le popolazioni del Maghreb (gli «Africani bianchi», specifica l'autore) dovevano la loro origine ai Sabei dell'Arabia Felice, ovvero a popoli giunti dalla Palestina, o ancora da altre contrade dell'Asia. In tutti i casi, un'origine orientale che si riallaccia probabilmente al nucleo del mito di fondazione di Cartagine: all'origine di questa città si accenna in un altro capitolo, allorché si racconta che essa fu «edificata, secondo alcuni, da certa gente venuta di Soria: alcuni altri dicono che ella fu edificata da una regina»⁸.

Dell'importanza e della gloria della Cartagine preromana, del suo impero e della sua presenza nei territori del Maghreb, nonché della sua rivalità con Roma e della sua distruzione alla fine delle guerre puniche, Leone non ha notizia: egli afferma in proposito che tutti gli storici che costituiscono le sue fonti – gli storici arabi, tra cui egli cita al-Idrîsî⁹ –, oltre che

5. *DDA*, I, xxv, p. 24.

6. *DDA*, I, I, p. 13.

7. *DDA*, I, IX, p. 15.

8. *DDA*, v, xx, p. 119. L'opera recente di A. Siraj (*SIRAJ* [1995]), che in un suo capitolo raccoglie l'inventario dei testi degli storici e dei geografi arabi relativi alla storia antica del Maghreb (cap. II, pp. 64-75), facilita grandemente il confronto tra i testi ed il reperimento delle fonti di Giovan Leone. La leggenda di Ifrico sembra essere ripresa dal *Kitâb al-'ibar* di Ibn Khaldûn (cfr. *SIRAJ* [1995], p. 71).

9. Citato con il nome di «Esserif»: cfr. MASSIGNON 1901, p. 37. Al-Idrîsî si sofferma a lungo su Cartagine, di cui dice che è «in rovina e disabitata» (AL-IDRÎSÎ [1983], pp. 136-9), ma senza darne nessuna notizia storica. Come ha già fatto notare Massignon, Leone «ne connaît que très peu et très mal les auteurs anciens lorsqu'il signe son manuscrit à Rome en 1526: il a emprunté la terminologie de Ptolémée en la modifiant; il a lu Pline et des historiens latins [...]» (MASSIGNON [1901], p. 37). Leone non sembra aver notizia delle guerre puniche: non accenna che alla distruzione di Cartagine all'epoca dell'invasione araba. Non sembra aver conosciuto la leggenda di Didone, a meno che l'accenno all'edificazione della città da parte di una regina non vi faccia riferimento.

ad essere in disaccordo sull'origine stessa di Cartagine quando ne parlano, in generale non ne parlano se non a partire dalla fine dell'impero romano¹⁰. Allo stesso modo non ha notizia dei re e dei regni della Numidia e della Mauritania preromana: tutti i riferimenti ad avvenimenti di quest'epoca vengono riassunti generalmente in un'attribuzione agli «Africani antichi»¹¹.

Pochissimi sono i personaggi storici dell'età preislamica che vengono ricordati nella *Descrizione*. Di Cesare, in un passo in cui tuttavia si fa riferimento al titolo imperiale e non ad un singolo individuo, egli afferma che «fu il maggior signore che fosse a quei tempi nell'Europa»¹². Agostino di Ippona viene nominato due volte: una prima per affermare che non obbediva alla chiesa di Roma ma che aderiva «alle regole e alla fede degli Arriani»¹³, una seconda come vescovo, nel capitolo dedicato a Bona¹⁴.

Gli avvenimenti relativi alla decadenza e alla fine dell'Impero romano d'Occidente, fino all'arrivo dell'islàm, sono espressi in generale in maniera confusa. Nel capitolo che descrive Cartagine, si afferma che dopo la fine dell'Impero romano «tutti quei governatori e viceregenti che si trovarono in Affrica rimasero particolari signori di molti luoghi: ma subito i Goti tolsero loro il dominio, e quando i Maumettani vennero in Affrica e presero Tripoli di Barberia e Capis, tutti gli abitatori di queste due città si dipartirono, e vennero ad abitare in Cartagine, dove s'erano ridotti i nobili romani e i Goti; [...] dopo molte battaglie i Romani fuggirono a Bona e i Goti lasciarono Cartagine, la qual fu distrutta e saccheggiata»¹⁵.

Da questo, e da altri passi della *Descrizione*, deduciamo che Leone non ha una precisa conoscenza della continuazione dell'impero in Oriente: se è facile pensare che con il nome di Goti vengano designati i Vandali

10. *DDA*, v, xx, p. 119. Peraltro uno degli autori arabi più frequentemente citati da Giovan Leone, al-Bakrî, si sofferma a lungo sulla distruzione di Cartagine ad opera dei romani (AL-BAKRÎ [1965], pp. 91-3; cfr. anche SIRAJ [1995], pp. 69-70), e lo stesso Ibn Khaldûn ne parla (cfr. IBN KHALDÛN [1925], I, p. 207; SIRAJ [1995], p. 198).

11. Ci sembra per questo possibile affermare che la frase che si legge negli ultimi paragrafi dell'opera – laddove è detto in guisa di conclusione: «Vedete quanto gli Affricani sono tralignati d'ingegno e d'animo da quegli antichi che più volte fecero tremare il romano popolo!» (*DDA*, IX, XX, p. 160) – sia un'interpolazione estranea all'autore, dovuta forse al Ramusio.

12. *DDA*, III, XXX, p. 70.

13. *DDA*, I, XXIV, p. 24.

14. *DDA*, v, XI, p. 117. Cfr. MASSIGNON (1901), p. 36. Cfr. anche ÉPAULARD (1981), p. 46, nota 341: «Ici la méprise historique de l'auteur, nouveau converti, est grossière, saint Augustin ayant été au contraire l'illustre adversaire des Ariens».

15. *DDA*, v, XX, p. 119. Ci sembra di trovare in questo passaggio una eco di Ibn Khaldûn, secondo il quale dopo le prime vittorie degli Arabi in Ifriqiya i Bizantini (*rûm*) si rifugiarono nella città di Béja, e i Berberi in quella di Bona (IBN KHALDÛN [1925], I, p. 339).

e le altre popolazioni barbariche che cominciarono ad apparire nei territori dell'Africa romana nel V secolo, i Romani che fuggirono a Bona all'epoca dell'arrivo della conquista araba non possono che essere i Bizantini – Romani, *rûm*, pur sempre nella tradizione storiografica araba.

Goti e Romani – cioè Vandali e Bizantini – avrebbero dunque continuato a governare contemporaneamente, sembra di capire dall'esposizione frammentaria di Leone, almeno nella regione che diverrà poi l'Ifriqîya, fino all'arrivo dei conquistatori arabi. A quest'epoca Goti e Romani avrebbero fatto «lega per difendersi dagli eserciti maumettani»¹⁶, per abbandonare definitivamente, in seguito, la regione di Cartagine.

A parte questo episodio, da cui comprendiamo che Leone non ha notizia delle guerre tra Bizantini e Vandali e della definitiva sconfitta di questi ultimi da parte di Belisario (e dunque della definitiva scomparsa del potere dei «Goti» dalla regione di Cartagine ben prima dell'arrivo degli Arabi), sotto l'appellazione di Goti vengono considerati da Leone diversi popoli e regni, attraverso un periodo piuttosto lungo (almeno dal V al X secolo), non sempre facilmente identificabili: chi sono i Goti che edificarono parte delle «antichissime città» che fiorirono nella regione di Abat – che va dalle montagne che dominano lo stretto delle Colonne d'Ercole al fiume Lukkos¹⁷ –, contemporaneamente alle città edificate dai Romani? Non sono certamente gli stessi che vediamo citati nel capitolo dedicato ad Arzilla (Azilâ)¹⁸:

Questa fu suddita al signor di Sebta, che era tributario de' Romani: dipoi fu presa da' Goti, i quali pure vi confermarono il detto signore: indi fu presa da' Maumettani, gli anni novantaquattro dell'Egira. Essi ne furono per dugentoventi anni possessori, perinsinoattantoché gli Inglesi con una grossa armata, a persuasione de' Goti, l'assediarono: i quali furono insieme nimici; perciocché i Goti erano cristiani, e gli Inglesi adoravano gl'idoli¹⁹.

Coloro che Leone chiama «Inglesi» in questo caso sono i corsari vichinghi, o normanni, che a partire dal IX secolo attaccarono i territori iberici conquistati dai musulmani e le coste del Maghreb²⁰: i Goti cristiani sareb-

16. *DDA*, v, xx, p. 119.

17. *DDA*, III, LXXIV, p. 87. Cfr. ÉPAULARD (1981), p. 254.

18. *DDA*, III, LXXXIV, p. 89.

19. *Ibid.*

20. Sugli attacchi dei vichinghi contro i territori musulmani, cfr. SÁNCHEZ ALBORNOZ (1969); SCARCIA (1992), pp. 24-5. La prima incursione vichinga contro i territori dell'Occidente musulmano avvenne pochi anni prima della metà del secolo IX, mentre l'episodio raccontato da Leone avvenne, secondo il computo da lui fornito, nel 933. Si riferisce forse all'attacco dell'843-44, citando erroneamente a memoria un'altra data, il nostro autore?

bero in questo caso i signori dei territori iberici sfuggiti alla conquista islamica, discendenti dei re visigoti²¹. I Vichinghi, dunque, sarebbero stati lanciati contro i musulmani dai principi cristiani del nord della penisola iberica, che si servivano di essi, in qualche modo, come truppe ausiliarie²².

Con molta chiarezza, in un suo scritto recente Ahmed Siraj ha messo in evidenza come l'unica cosa che si possa dire sull'idea di Leone circa i «Goti» citati a proposito della regione di Abad, è che si tratti di «un peuple étranger qui a fondé un certain nombre de villes et dominé d'autres sur les côtes marocaines et qui se classe dans la chronologie après les Romains et avant les Arabes»²³. Lo stesso autore afferma che con molta probabilità si tratta dei Visigoti di Spagna, sulla base di un altro passo relativo a Ceuta, secondo il quale i Goti governarono questa città fino all'arrivo degli Arabi: in effetti secondo la tradizione araba il governatore di Ceuta era in quell'epoca al servizio dei Visigoti di Spagna (che gli storiografi arabi chiamavano *kût*). Tenuto conto di tutto ciò, si può concludere che Leone designa con il nome di Goti, senza fare troppe distinzioni, diversi popoli e regni barbarici che fecero seguito alla caduta dell'Impero romano nei territori del Mediterraneo occidentale: in particolare i Vandali che stabilirono il loro potere nell'antica Africa proconsolare, ma anche i Visigoti di Spagna. Conserva poi questo nome per i regni cristiani della penisola iberica che si opposero alla penetrazione musulmana, passando dal termine *kût*, che la storiografia araba utilizza per designarli, al foneticamente vicinissimo «Goti», che era tra l'altro facilmente comprensibile per i lettori italiani.

Pochi altri elementi circa la conoscenza della storia preislamica da parte del nostro autore si incontrano nel capitolo dedicato alla religione

Così crede Massignon (seguito da ÉPAULARD [1981], p. 261, nota 438), secondo il quale l'episodio descritto da Leone deriva da al-Bakrî: «Léon se souvient du fait, omet les anecdotes, sauf le chiffre 220 [ma al-Bakrî afferma che la presa di Azila avvenne nel 229 (843-44), cfr. AL-BAKRÎ (1965), trad. p. 220] qu'il ajoute à la date de la prise d'Arzila par l'Islam [...]» (MASSIGNON (1901), p. 41). Tuttavia al-Bakrî non accenna in nessun modo ad un'alleanza tra i *majûs* che attaccarono Azila e i «Goti», cosa che a Leone sembra stare particolarmente a cuore mettere in evidenza, data l'enormità di un'alleanza tra cristiani e idolatri, seppure in funzione antimusulmana.

21. ÉPAULARD (1981), p. 261, nota 438.

22. Anche se l'argomento non è pertinente alla nostra comunicazione, ricordiamo che molti tra i diversi cronisti arabi che parlano degli scontri con le popolazioni marine del Nord, come Ibn 'Idhârî, Ibn al-Athîr, Ibn Hayyân (cfr. SCARCIA [1982], p. 25) non vengono citati da Leone, che invece trae probabilmente le sue notizie relative a questo episodio da al-Bakrî (AL-BAKRÎ [1965], pp. 219-20. Cfr. MASSIGNON (1901), pp. 36-42; alcuni dei testi dei cronisti arabi relativi ad Azila in SIRAJ [1995], pp. 79-83).

23. SIRAJ (1991), p. 926.

degli antichi. Leone si sofferma sulla pirolatria, affermando che, allo stesso modo dei Persiani, gli Africani antichi adoravano il fuoco e il sole: come esempio di un simile culto cita quello praticato nel tempio della dea Vesta in epoca romana. Il culto dei pianeti era particolarmente diffuso in Numidia e in Libia – racconta –, dove alcune popolazioni nere adoravano una divinità chiamata «il signor del cielo»; accanto a questi culti si diffuse più tardi la religione giudaica. In seguito gli abitanti della Barbaria si convertirono al cristianesimo. A questo proposito viene fornita una data teoricamente precisa, affermando che la conversione avvenne «dugentocinquanta anni avanti il nascimento di Maumetto»²⁴: abbiamo detto teoricamente precisa – avremmo potuto dire: precisa soltanto per Leone –, dal momento che non sappiamo bene quale sia la data a cui si riferisce per la nascita del profeta dell'islàm. Pur rimanendo il dubbio su questo ultimo punto, se si considera il periodo più comunemente ammesso dalla tradizione islamica, che nella concordanza con il calendario gregoriano corrisponde agli anni 567-572²⁵, la data proposta da Leone per la conversione al cristianesimo delle popolazioni dell'Africa mediterranea risalirebbe agli anni 317-322. A parte ogni altra considerazione circa il periodo di diffusione del cristianesimo in queste regioni, e dando a questa affermazione un semplice valore di ipotesi, si potrebbe sostenere che Leone faccia riferimento all'editto di Costantino del 313, inizio della cristianizzazione "ufficiale" dell'Impero romano, e dunque anche delle province romane dell'Africa.

Come abbiamo già visto, il Nostro ha notizia dell'arianesimo – per quanto imprecisamente, come dimostra il riferimento ad Agostino d'Ipbona – e della rivalità tra questo e la chiesa di Roma: sembra tuttavia ritenere che la dottrina di Ario fu quella dominante nel cristianesimo africano fino all'arrivo degli Arabi, laddove egli racconta che «quando essi [gli Arabi] vennero per acquistar la Barbaria, trovarono i Cristiani già padroni e signori di quelle regioni: per che fecero insieme dimolte battaglie. Infine piacque a Dio di dare agli Arabi la vittoria: onde gli Arriani si fuggirono; e chi andò in Italia, e chi in Ispagna»²⁶.

In complesso, il quadro storiografico dell'epoca preislamica in Giovan Leone appare alquanto confuso: se da un lato la ragione di ciò è nelle fonti a cui principalmente il nostro autore ha attinto (gli storici arabi), almeno una parte di tale confusione deriva dal tentativo di adattare al quadro – e alla terminologia – della tradizione storiografica arabo-islamica i

24. *DDA*, I, XXIV, p. 23.

25. Cfr. NOJA (1974), p. 116; DI NOLA (1996), p. 37.

26. *DDA*, I, XXIV, p. 24.

nuovi elementi storiografici che Leone assume nel periodo della sua permanenza nel mondo cristiano.

Il contatto con la cultura del Rinascimento italiano apre un nuovo orizzonte alla riflessione del nostro autore: si può ipotizzare che l'interesse per gli aspetti archeologici della vicenda e della situazione del mondo che egli descrive, manifestato a più riprese nell'opera, sia una risposta alla sollecitazione e alla curiosità del nuovo ambiente in cui, suo malgrado, al-Hasan si è trovato catapultato. Provando ad ordinare per settori questo interesse, si tratta di ciò che oggi chiameremmo la toponomastica, l'analisi delle tradizioni popolari, della lingua, dell'epigrafia, e infine l'osservazione dei monumenti. L'insieme di questi settori è esaminato all'interno di una riflessione che si basa fundamentalmente sulla conoscenza di fonti arabo-islamiche, con l'aggiunta di qualche elemento di carattere geografico derivato dagli autori dell'antichità greco-latina, Tolomeo in particolare²⁷.

La ricerca di elementi onomastici e toponomastici come un elemento di continuità tra la storia più antica del Maghreb e la situazione agli inizi del Cinquecento appare nell'opera a diverse riprese, soprattutto nell'interpretazione dei nomi di alcune città. Un caso particolare, estraneo a quello dell'onomastica urbana, ma pur sempre legato alla vicenda di una città, si incontra nella spiegazione di «Caisaria», nome con cui viene indicato il quartiere di Fez dove si concentrano i mestieri ed i commerci delle stoffe e dei tessuti. In un *Discorso sopra il nome delle contrade dette Caisaria, denominate dal nome di Cesare*, Giovan Leone spiega (e l'importanza del soggetto gli sembra tale da dedicargli un intero paragrafo) che secondo l'opinione concorde degli «storici africani» questo «vocabolo antico» è derivato

da *Caesar*, che vuol dir Cesare, che fu il maggior signore che fosse a quei tempi nella Europa; perciocché tutte le città che sono nella riviera di Mauritania, furo-

27. È tratta da Tolomeo la suddivisione geografica dell'Africa antica a cui Leone fa spesso riferimento, anche se a volte l'autore non è sicuro della corrispondenza della denominazione usata da Tolomeo con le regioni a lui note. Ad esempio quando, descrivendo la regione di «Abat» afferma: «penso che questa sia quella regione che fu da Tolomeo Mauritania appellata» (*DDA*, III, LXXIV, p. 88). Questa sua supposizione è legata, tra l'altro, alla presenza in questa regione di «molte antichissime città, parte edificate da' Romani e parte da' Goti» (*ibid.*). In un'altra occasione egli identifica il territorio del regno di «Telensin» (Tilimsân/Tlemcen) con «quello che da' Latini è chiamato Cesaria» (*DDA*, I, X, p. 15), cioè con l'antica provincia *Mauritania Caesariensis*. Tra gli autori greco-latini citati direttamente da Leone, oltre a Tolomeo (III, LXXIV; IX, XXV), si trova Plinio (IX, XXVII). Due altri passi di Leone fanno riferimento a «Historie» di scrittori latini, in cui il Ramusio ha voluto vedere Tito Livio (cfr. MASSIGNON [1906], p. 40).

no signoreggiate da' Romani, e poi da' Goti, e in tutte vi era una di queste piazze, le quali avevano un tal nome. Rendendo gli storici africani la cagion di ciò, dicono che i ministri de' Romani e de' Goti tenevano di qua e di là mescolatamente per le città fondachi e magazzini dove serbavano i tributi e i censi che ricevevano dalle città, i quali molte volte venivano saccheggiati dal popolo; per ilché uno imperadore si pose in animo di fare un luogo simile a una picciola città, nel quale si ragunassero tutti i mercatanti di qualche riputazione, e tenessero le loro merci, e insieme i ministri delle entrate de' suoi tributi vi serbassero tutto quello che riscotevano; rendendosi certo che se i cittadini volessero difender e conservar le loro robbe, il medesimo lor converrebbe far di quelle dell'imperio: perciocché non potrebbero essi consentire al sacco, che ciò non passasse al danno loro²⁸.

Il legame etimologico tra *qaisariya* e il nome Cesare, che Leone è il primo ad esprimere così chiaramente, resta misterioso nella sua conformazione storica, anche se alcuni autori moderni ne hanno riconosciuto l'evidenza, collegandolo ad un'ascendenza ellenistica ed alla storia della Siria²⁹.

L'ardore del neofita che, da poco entrato in contatto con la lingua latina, ne fa in diversi casi uno strumento filologico di inquadramento e precisazione delle conoscenze, si riscontra in alcuni passaggi relativi ai nomi delle città maghrebine di cui Leone fa rimontare l'origine all'antichità romana. Il caso di Sijilmâsa è particolarmente significativo a questo proposito:

Questa città, secondo alcuni nostri scrittori, fu edificata da un capitano de' Romani; il quale, partito di Mauritania, acquistò tutta la Numidia; e andò verso ponente fino a Messe, dove edificò questa città, e le pose nome *Sigillummesse* per esser ultima nello stato di Messe, quasi sigillo dopo il fine della sua vittoria: dipoi fu corrotto il nome, e cangiò in Segelmesse³⁰.

Tralasciando ogni altra considerazione su questa etimologia, sembra di ritrovare in questo passo un'eco delle spedizioni romane verso il Sahara e delle loro conquiste nei territori del deserto.

28. *DDA*, III, XXX, p. 70.

29. Cfr. MARÇAIS (1945), pp. 530-1: «Ce nom [...] ne laisse pas d'être mystérieux quant à son origine. Il vient évidemment de *Qaiçar* = César, et atteste l'ascendance hellénistique de l'institution qu'il désigne. Il semble bien qu'on doive chercher le prototype dans la *Qaiçariya* que l'Empereur romain avait fondé à Antioche. C'était proprement une basilique, un grand édifice [...] avec une porte très solide, muni à l'intérieur de comptoirs et d'entrepôts [...]». C'è chi ha visto in questo brano il riflesso di una tradizione popolare, affermando che «rien n'empêche de croire que l'origine du terme *Kaysariyya* [...] n'est que le souvenir de celui attribué par le roi Juba II à sa capitale maurétanienne» (SIRAJ [1995], p. 226), ipotesi difficilmente sostenibile.

30. *DDA*, VI, XXI, p. 132.

La deformazione dei nomi a partire da un'origine latina – in cui tuttavia il latino è, curiosamente, alquanto italianizzato – è ancora invocata nella spiegazione del nome di «Beggia» (Béja), che

fu da' Romani fabbricata nel luogo dove era un'altra città; perciò si disse *Vecchia*; dipoi la *v* fu cangiata in *b*, e il *ccb* in *gg*; e chiamasi Beggia, ma io credo che 'l nome primo che le posero i Romani sia corrotto per la gran mutazion di signori e di fede, vedendosi che questa parola non è araba³¹.

È curioso notare qui, a parte la tortuosità del percorso storico-etimologico proposto da Leone, che dall'antica Vaga romana all'attuale Béja il passaggio fonetico *v/b* si è effettivamente realizzato; è inoltre vera l'affermazione secondo la quale la città romana aveva preso il posto di una città più antica.

In un altro caso Leone indovina, pur se interpretandola imprecisamente, l'origine romana di un nome di città la cui antichità gli è peraltro evidente dalla quantità di vestigia ancora visibili all'epoca del suo passaggio: si tratta di quella città il cui nome egli trascrive *Urbs* (ovviamente e chiaramente latina, «come si conosce dal nome», egli afferma), derivandolo dall'arabo *al-Urbus* (*Lurbus* nella descrizione di *al-Bakrî*)³². Si tratta dell'antica *Laribus*, in effetti, e non di una fantomatica *Urbs*, ma non si può certo volerne a Leone per questo errore, quanto piuttosto apprezzare il suo tentativo di interpretazione. Proseguendo lungo la stessa linea logica, egli trova «*Civitas*» in *Sebta* (*Ceuta*)³³, e «*Magnana*» in *Miliana*³⁴.

Nel caso di *Nedroma* la ricerca di un'antica etimologia si appaia con un racconto di cui non è stato possibile ritrovare l'origine e la fonte di riferimento. Questa città sarebbe stata costruita dai Romani («dicono li nostri storici») in una situazione topografica ed in una forma uguale alla capitale dell'impero: «e per tal cagione fu così detta: perciocché *ned* nella lingua affricana, quanto *similis* nella latina risuona»³⁵.

31. *DDA*, v, xv, p. 118.

32. *AL-BAKRÎ* (1965), trad. p. 114.

33. *DDA*, III, LXXXVII, p. 90. L'etimologia dei nomi attira l'attenzione di Leone anche in altri casi non legati alla storia antica, romana o latina. Ad esempio a proposito della regione di «Tezerin», sul bordo sahariano dell'Atlante, egli parla delle rovine di due città «di cui non si sa il nome [...]»; perciocché *tezerin* nella lingua africana tanto suona, come nella italiana *cittadi*» (VI, XXVIII, 133). Come è stato fatto notare, «l'auteur, qui ne savait pas le berbère, a confondu *tazarin* ou *tazzarin*, qui signifie les figuiers, avec *taddarin*, qui signifie les maisons et, par extension, les villages» (ÉPAULARD [1981], p. 433, nota 75). Sottolineiamo ancora che il gioco dell'etimologia in Leone è più interessante come tentativo di ricerca di una verità ragionevole che per i risultati ottenuti.

34. *DDA*, IV, XXIII, p. 111.

35. *DDA*, IV, VI, p. 107.

Il ragionamento sulla lingua e soprattutto il rapporto tra la lingua e la storia sembrano interessare particolarmente Leone. Nel capitolo introduttivo dedicato alla questione della lingua e della scrittura nell'Africa antica – *Lingue usate dagli Africani*³⁶ – è ben illustrato il metodo deduttivo e razionale che Giovanni Leone adotta nelle sue disamine critiche su argomenti per i quali gli elementi fattuali e oggettivi sono assenti. In questo capitolo Leone discute delle diverse opinioni degli scrittori arabi circa l'esistenza della scrittura presso gli Africani antichi nel periodo precedente alla conquista romana. All'opinione maggioritaria degli «istorici arabi» secondo i quali gli Africani (si intende gli abitanti della Barbaria) non avevano conosciuto nessun altro alfabeto che l'alfabeto latino, dal momento che «quando gli Arabi acquistarono l'Affrica, massimamente la Barberia, dove fu ed è la civiltà di Affrica, essi altra lettera non vi trovarono, che la latina» egli oppone l'opinione di «Ibnu Rachic»: questi, partendo dal dato incontrovertibile che gli Africani avevano posseduto una lingua propria, aveva affermato che essi avevano avuto «propie lettere», dal momento che «è impossibile che un popolo che abbia una lingua particolare, usi nello scrivere una lettera strana»³⁷. In un lungo ragionamento Leone ricorda come sia stata sempre usanza dei vincitori imporre i loro costumi e la loro lingua ai vinti:

perciocché non è da dubitar che quando i Romani, che fur loro nimici [degli Africani], dominarono quei luoghi, essi, come è costume dei vincitori, e per maggior loro disprezzo, levassero tutti i lor titoli, e le lor lettere, e vi mettersero i loro, per levar insieme con la dignità degli Affricani ogni memoria, siccome volevano eziandio degli edifici dei Romani fare i Goti, o come vollero far gli Arabi a quelli dei Persi; e come alla giornata sogliono fare i Turchi ne' luoghi che de' Cristiani prendono³⁸.

È questa, e non altra, la spiegazione del fatto che nelle città antiche della Barbaria non si incontrano iscrizioni che non siano in lingua latina («e parmi che per testimonio di ciò possa bastare che in tutta la Barberia, così per le città di mare, come della campagna, cioè di quelle che sono anticamente edificate, quanti epitaffj si veggono sopra le sepolture, o nei muri di qualunque edificio, tutti sono in latine lettere, e niuno altramente»³⁹).

Il legame della curiosità per la lingua degli «Africani antichi» con un interesse personale di Leone, quello per l'epigrafia, ci appare evidente da

36. *DDA*, I, xxv, p. 24.

37. *Ibid.*

38. *Ibid.*

39. *Ibid.*

un altro passo della sua opera. In effetti, l'attenzione di Leone per le iscrizioni antiche – a parte l'importanza dell'epigrafia per la conoscenza archeologica, che egli può aver scoperto o di cui può aver notato l'interesse nel periodo della sua permanenza a Roma –, è il risultato di una sua curiosità, di cui egli stesso ci dà notizia: in effetti nella sua descrizione delle necropoli di Fez e di Chella egli racconta di aver copiato delle iscrizioni arabe. In particolare, all'epoca di una sua visita a «Sella»⁴⁰, nella necropoli dei Merinidi, dove anche regnanti di epoche precedenti erano stati sepolti, egli descrive la tomba di «Mansor», dove egli vide

due tavole di marmo, l'una daccapo e l'altra dappiè; nelle quali furono intagliati molti versi elegantissimi, i quali contenevano i lamenti e i pianti del detto Mansor, composti da diversi uomini. Tutti i signori della sua famiglia tennero un tal costume di far seppellire i lor corpi in quella sala: il somigliante fecero i re di quella di Marin, allorché il lor regno fioriva. Io fui in quella sala e vidivi trenta sepolture di quei signori, e scrissi tutti gli *Epitaffj* che v'erano: fu l'anno novecentoquindici dell'Egira⁴¹.

Leone racconta di aver composto un libretto a partire da questa sua raccolta:

io posi molta cura in raccogliere tutti gli epitaffj che io vidi, non solamente in Fez, ma in tutta la Barberia: e questi ò ridotti in un piccolo volume, del quale feci dono al fratello del re che vive oggidì, quando morì il loro padre re vecchio. Infra quei versi sono alcuni atti a dare buon animo e consolazione della morte⁴².

Da questa particolare curiosità, probabilmente, deriva l'attenzione che nel corso dei suoi viaggi ha dedicato alle iscrizioni in caratteri non arabi, a cui egli fa riferimento in alcuni passaggi della sua opera. Nella regione di Fez cita due località nelle quali afferma di aver visto tali iscrizioni: Mergo e il «Palazzo di Faraone».

Di Mergo, «sulla cima di un monte, vicina [...] a Beni Teude] circa a dieci miglia» egli dice che secondo alcuni fu costruita dai Romani, in ragione di «certe antiche mura» che vi si vedono, sulle quali appunto «si leggono alcune latine lettere»⁴³. Come ha fatto notare Ahmed Siraj⁴⁴,

40. *DDA*, III, X, p. 59.

41. *Ibid.*

42. *DDA*, III, LI, p. 80.

43. *DDA*, III, LXXVII, p. 88.

44. SIRAJ (1991), pp. 927-8: «Curieusement, Léon l'Africain signale des inscriptions latines sur des murs à Mergo. Il s'agit de Djebel Amergo situé au sud de Fès el-Bali, et qui porte un forteresse datée de la période almoravide. Marmol identifiait Amargou avec

l'esistenza di iscrizioni latine a Mergo, testimoniate da Leone, è difficilmente esplicabile: in effetti sul monte Amergo, ad alcuni chilometri a sud di Fez si trovano le rovine di una fortezza di epoca almoravide, e anche se agli inizi del nostro secolo vi si era ipotizzata l'esistenza di un'antica agglomerazione romana, fino ad oggi nessuna evidenza archeologica permette di confermare la notazione di Giovan Leone. Diverse ipotesi sono possibili: o che in un'altra località, sempre sullo stesso monte, esistano resti di edifici antichi non ancora identificati, visibili all'epoca di Leone, poi scomparsi (ma questa ipotesi sembra difficilmente sostenibile, anche se nei dintorni non sono state fatte ricerche archeologiche approfondite⁴⁵, dal momento che Leone parla proprio della cima del monte); o che nella costruzione della fortezza medievale fossero state usate pietre con iscrizioni tratte da un sito preislamico, successivamente asportate o distrutte; ovvero, più semplicemente, che si tratti di un errore dell'autore o di un *lapsus* della sua memoria. In effetti nella *Descrizione* non mancano le imprecisioni⁴⁶: non dimentichiamo che l'opera è elaborata in gran parte sulla base di ricordi, e che all'epoca in cui la scrisse l'autore non aveva a disposizione molti documenti di riferimento se non, forse, alcune sue note di viaggio⁴⁷.

l'antique *Tocolosie* de Ptolomé; et de la Martinière qui n'a pas pu visiter le site en 1912, y plaçait Prisciana. Mais des études faites quelques années plus tard ont démontré qu'il s'agissait d'une forteresse almoravide». Tra gli altri testi elencati da A. Siraj nelle note al testo appena citato, ricordiamo SALADIN (1918); LÉVI (1918).

45. SIRAJ (1991), p. 928: «Aucune inscription ou autre témoignage de la période romaine n'a été signalé [sur le Djebel Amergo]. Mais aucune fouille ou prospection du terrain n'ont été entreprises».

46. Cfr. BRUNSCHVIG (1936). Peraltro le imprecisioni del testo di Leone sono a volte dovute al passaggio dalla lingua originale alle successive traduzioni: cfr. COLIN (1930).

47. È difficile, allo stato delle conoscenze, sciogliere in maniera perfetta il nodo di una questione particolarmente importante nella valutazione e nell'esame dell'opera di Giovanni Leone: se cioè sia stata redatta nella sua forma italiana a partire da un lavoro precedente di al-Hasan in arabo, o di note di viaggio, ovvero se sia stata elaborata direttamente in italiano, sulla base dei ricordi di viaggio dell'autore.

Se è vero che nessuna traccia è stata ritrovata di un manoscritto in arabo, come si è già detto, è anche vero che nella tradizione letteraria era comunemente ammesso che l'opera derivasse da una precedente in arabo. Si legge, in effetti, nella *Notizia intorno a Giovan Leone Affricano* dell'edizione veneziana del 1837 dell'opera di Ramusio – dopo una breve biografia di al-Hasan in cui si ricordano tra l'altro le traversie che lo portarono in schiavitù a Roma e al fonte battesimale di San Pietro –, che il papa Leone X «d'animo valoroso com'era, e di mente, appena gli fu conto il libro della *Descrizione dell'Affrica*, che mostrò desiderio lo si voltasse dall'arabo, in che era scritto, nell'italico sermone. E il fervido Giovanni, apparsa la lingua del *si*, s'accinse, come meglio poteva, a volgarizzarlo» (DDA, p. 12).

C'è da sottolineare che questa affermazione perentoria, e letterariamente arricchita,

A otto miglia da «Gualili», in una località chiamata «Palazzo di Faraone», Leone afferma di aver visto «alcune latine lettere che si leggono sopra i muri» e che «danno indubitata certezza che la detta città fosse edificata da' Romani»⁴⁸. Palazzo di Faraone (*Kasr al-Faraûn*) è il nome con cui nel medioevo si identificavano le rovine di Volubilis⁴⁹, e non vi sono

se corrisponde ad un'opinione che era probabilmente molto diffusa e universalmente accettata, tuttavia si trova in una fonte non particolarmente critica e accorta: tanto è vero che poche righe più sotto si legge che il lavoro di Giovan Leone fu concluso nel 1541 (ad onta di ciò che afferma il testo stesso, *in fine*, che pone la fine del lavoro al 10 marzo 1526, cfr. *DDA*, IX, p. 168). Peraltro lo stesso Ramusio, nella dedica della sua opera a Jeronimo Fracastoro (riprodotta in *DDA*, introduzione s.p., ma 10), afferma che Giovanni Leone «si diletta delle cose di geografia, e già ne avea scritto un libro che seco portava» all'epoca in cui fu donato al papa Leone X, a Roma, e «tradusse questo libro, meglio ch'egli seppe, di arabo» (*ibid.*). Altre questioni, di carattere biografico questa volta, si solleverebbero se si accettasse questa affermazione: da una parte sul modo di viaggiare di al-Hasan, trasportando con sé la sua opera da una sponda all'altra del Mediterraneo; dall'altra sul modo della sua cattura da parte dei corsari.

Il paragrafo finale della *Descrizione*, che potrebbe definire la questione, è in se stesso non perfettamente esplicito, laddove Leone afferma che: «[...] quelle cose che mi parsero degne di memoria, siccome io le vidi, così con diligenza di giorno in giorno le andai scrivendo; e quelle che non vidi, me ne feci dar vera e piena informazione da persone degne di fede, che l'avean vedute, e dappoi con mia comodità questa mia fatica messi insieme, e fecine un corpo, trovandomi in Roma [...]» (*ibid.*). Si potrebbe tuttavia arguire dal testo che Leone abbia redatto delle note delle cose memorabili – un diario, meglio, un giornale di bordo – nei suoi viaggi, e che sulla base di queste note abbia realizzato il «corpo», cioè la sua *Descrizione*.

L'intervento della memoria nella stesura del lavoro appare importante, laddove lo stesso autore a diverse riprese afferma che su un punto particolare questa gli fa difetto: «i lor nomi mi son usciti di mente» (*DDA*, I, XXV, p. 24); «vidivi io similmente molte cose maravigliose, ma la memoria non le mi può rappresentar tutte, massimamente essendo ella occupata in cose più necessarie, e di maggiore utilità» (*DDA*, II, XLVI, p. 44); «altri cibi di cui ora non mi sovviene» (*DDA*, II, LXIX, p. 51); «de' quai non mi ricorda il titolo» (*DDA*, III, XLIV, p. 78); «molti antichi edificj, de' quali ora particolarmente non mi sovviene» (*DDA*, V, XX, p. 119) ecc. Questioni collegate sono quelle della lingua italiana dell'opera di Leone: troppo perfetta per essere stata appresa nel breve periodo che intercorre dall'arrivo di Leone in Italia alla data finale di stesura del suo testo, solleva il problema dell'intervento dell'editore, Ramusio, e delle sue «integrazioni» al testo, o forse di una scrittura a più mani già dall'inizio.

L. Massignon ha concluso la sua analisi affermando che la *Descrizione* è stata scritta direttamente in italiano a partire da precedenti note in arabo, seguito su questo punto da A. Épaulard (ÉPAULARD [1981], p. VI) e dalla maggior parte degli studiosi dell'opera.

48. *DDA*, III, LXII, p. 85.

49. Cfr. REBUFFAT (1979-1980), p. 255. È curioso notare come il nome di Volubilis nelle sue trasformazioni nel passaggio all'arabo – Walila, Walili/Wlili – Oulili nella trascrizione di De Slane del testo di al-Bakrî (cfr. AL-BAKRÎ 1965, p. 213) –, Gualili in Leone – sia stato attribuito a diverse città dell'odierno Marocco: al-Bakrî, ad esempio, lo attribuisce a Tangeri (*ibid.*). Se si fa fede al testo di Leone – che a proposito di Gualili dice che «Idris

dubbi che all'interno di questo grande sito archeologico fosse possibile agli inizi del XVI secolo leggere delle iscrizioni⁵⁰.

Spostandoci verso oriente, nel territorio di Mazûna, dove dice di aver visto molti edifici in rovina – «si vedono vicine alla detta città molte terre rovinate»⁵¹ –, una quantità importante di iscrizioni permette di affermare che questi siti appartengono all'epoca romana, anche se nessuna traccia di ciò si trova negli autori antichi: «si conosce che sono de' Romani, per infinite lettere che si trovano intagliate sopra tavole di marmo; e li nostri istoriografi non ne àno fatto menzione»⁵². In effetti, nella storiografia araba non si fa menzione di un'origine preislamica di Mazûna: Ibn Khaldûn ne attribuisce la fondazione ai Maghrâwa⁵³, secondo alcuni ad 'Abd al-Rahmân, capo dei Maghrâwa verso la metà del XII secolo⁵⁴. Seguendo il testo di Leone, diversi geografi europei hanno successivamente attribuito un'origine romana alla città, negata più tardi da Thomas Shaw, il primo europeo a descriverla *de visu* nella prima metà del XVIII secolo⁵⁵. Le prospezioni archeologiche moderne hanno rivelato a Mazûna resti sparsi di epoca antica, ma non hanno messo in luce nessuna iscrizione⁵⁶: non lontano dalla città, invece, nel sobborgo di Sidi M'hammed Ben 'Alî, furono trovate nel corso di lavori edili due stele con iscrizioni libiche⁵⁷, il cui

fu quivi sepolto; e la sua sepoltura è visitata quasi da tutti i popoli di Mauritania» (DDA, III, LXI, p. 85) –, il nome era passato nel medioevo a designare l'odierna Moulay Idriss (cfr. REBUFFAT-LIMANE [s.d.], p. 117: «[...] chroniqueurs et géographes arabes [...] citent toujours [Volubilis], quoiqu'ils la confondent avec la ville sainte de Moulay Idriss toute voisine, qui elle-même recèle des vestiges antiques»).

50. Cfr. SIRAJ (1991), p. 926.

51. DDA, IV, XXV, p. 112.

52. *Ibid.*

53. IBN KHALDÛN (1925), III, p. 314.

54. Cfr. BELHAMISSI (1982), p. 25.

55. SHAW (1830), p. 252: «Mazoun [...] paraît avoir été fondée par les Maures, et ne renferme aucune ruine de temples ni d'édifices romains, quoi qu'en disent Dapper et Marmol. Les auteurs de l'Atlas géographique la désignent comme la Colonia Novi Castris et l'Oppidoneum de Ptolomée». Descrivendo poi il paese dei «Magrouah», a nord di Mazûna, Shaw aggiunge: «Je n'ai pas pu savoir s'il y avait quelques restes d'antiquités dans le pays» (ivi, p. 253).

56. SIRAJ (1991), p. 927.

57. Cfr. BELHAMISSI (1981), p. 30, con la riproduzione delle stele. Secondo il testo di Belhamissi, peraltro poco chiaro – e che probabilmente riproduce senza citarlo parte di un saggio del Damaeght (DAMAEGHT [1882]) –, altri resti romani si incontrano (si incontravano alla fine dell'Ottocento?) non lontano da Mazûna: «[...] dans la région de Mazouna, à Médiouna notamment, on a découvert des traces de villages, de postes militaires ou de fermes isolées. Il en est de même dans les douars et communes du Dahra, à Ouled Slama, sur la rive droite de Oued Gri et chez les Bni Zentis. Les anciennes maisons européennes de Sidi M'hammed Ben Alî furent en partie construites avec des pierres ro-

testo, composto di pochi segni, può difficilmente far pensare alle «infinite lettere» di cui parla Leone.

È stato ipotizzato in un altro caso⁵⁸ che Leone facesse riferimento a iscrizioni libiche: quando, nel capitolo dedicato al «Monte Dedes» (Dadès, nella regione presahariana ad est di Marrakech) egli descrive sulla cima del monte «una città antica e rovinata [...] muri grossi fatti di pietre: e truovasi alcuna di queste pietre scritta con lettere che non vengono intese da alcuno»⁵⁹. Se realmente si fosse trattato di un'iscrizione libica, o in tutti i casi non latina, né araba, Leone avrebbe avuto davanti agli occhi un elemento di riflessione che avrebbe potuto portarlo a risolvere positivamente la questione della scrittura degli Africani antichi, su cui ragiona, come abbiamo detto poco sopra, nella prima parte della sua opera.

Tornando alle iscrizioni «comprensibili», a Tebessa sono citati «epitaffj di lettere latine majuscole»⁶⁰, e a «Urbs», di cui si è già parlato, molte iscrizioni su «tavole di marmo sulle porte con latine lettere intagliate perentro»⁶¹, così come a «El Amma»⁶². Altri edifici costruiti sulle pendici del monte Zaghuan («Zagoan»), famoso per le acque delle sue sorgenti inviate a Cartagine attraverso un lunghissimo acquedotto, mostrano iscrizioni marmoree⁶³.

L'acquedotto di Cartagine è uno dei resti dell'antichità preislamica che più fortemente ha impressionato Leone: la sua descrizione occupa uno spazio inusitatamente lungo rispetto agli altri edifici di cui l'autore fa menzione. Egli racconta di aver visitato l'origine dell'acquedotto – «sono stato al capo dell'acqua che soleva venire per li detti acquedutti»⁶⁴ –, e sottolinea la funzionalità dell'opera ancora utilizzata per il suo scopo originario. L'accostamento ad una visione romana è immediato: in alcune sue parti l'acquedotto di Cartagine è alto «a par di quelli per li quali veniva l'acqua al palazzo maggiore di Roma»⁶⁵ (molto probabilmente si riferi-

maines provenant des ruines de Mazouna. On remarque à chaque pas, dans le village, des pierres sculptées, des fûts de colonnes, des chapiteaux corinthiens, en un mot, des matériaux antiques de toutes sortes) (BELHAMISSI [1981], p. 29. Nella citazione sono stati corretti alcuni refusi del testo).

58. SIRAJ (1981), 928.

59. DDA, II, LXXX, p. 55.

60. DDA, IV, XIII, p. 118.

61. *Ibid.*

62. DDA, IV, XXXVI, p. 125.

63. DDA, IV, XLVIII, p. 128.

64. DDA, V, XX, p. 119. Una descrizione dettagliata dell'acquedotto di Cartagine è anche in Ibn Khaldûn (IBN KHALDÛN [1925], II, p. 340).

65. DDA, V, XX, p. 119. Anche se l'esempio non è maghrebino, il riferimento alle cose romane nella memoria di Leone si incontra ripetutamente: esempio curioso è il ricordo

sce alla struttura idraulica esistente in prossimità dei palazzi imperiali del Palatino). In alcuni (rari) casi resti dei monumenti antichi osservati da Leone sono accostati in un parallelo immediato con edifici analoghi che Leone ha avuto la possibilità di osservare e di ammirare durante il suo soggiorno romano. Curiosamente il Colosseo, senza dubbio l'edificio più impressionante – e “più romano”, ci verrebbe da dire – visto da Leone, lo ha colpito soprattutto per la sua struttura, per l'accuratezza del suo apparecchio costruttivo, per la perfezione delle sue pietre, e non per la sua forma particolare, o per le sue dimensioni: viene citato infatti soltanto per l'analogia delle sue pietre con quelle delle mura di Tebessa⁶⁶ e della cittadella di Gafsa («Capsa»)⁶⁷. Ne deduciamo che nei suoi viaggi Leone non ha mai incontrato o notato altri anfiteatri tra le rovine da lui visitate.

L'elemento che più di ogni altro fa riconoscere l'origine romana di una città africana, aldilà della testimonianza degli storici, quando essa fa difetto, sono i resti delle sue mura e la loro struttura. La costruzione «di pietre belle e grosse» (come dice a proposito di «Stefe», l'antica Sitifis)⁶⁸, l'*opus quadratum*, qualifica immediatamente l'appartenenza di una città all'epoca romana: l'origine romana di Costantina, afferma Leone, è innegabile: «nelvero negar non si può da chi riguarda le sue mura, le quali sono antiche, alte e grosse, e fatte di certe pietre negre e lavorate»⁶⁹.

Altro elemento puramente romano nelle strutture costruttive è il modo di pavimentare le strade «con pietre negre»⁷⁰: l'esistenza di una di queste strade, osservata da Leone nel corso di un suo viaggio, gli è sufficiente per affermare che «Sucaidada» (Skikda) sia una città di origine romana⁷¹.

In generale, a parte l'acquedotto di Cartagine e le grandi cisterne che lo terminano, ovvero le mura di alcune città, gli edifici antichi di cui Leone ha visto le rovine non sono facilmente identificabili. Egli parla, ad esempio, di un grande arco trionfale «simile a quelli che sono in Roma»⁷² situato a «un miglio e mezzo» da Costantina: potrebbe trattarsi dell'arco trionfale di Cuicul/Djemila, che tuttavia è ad una distanza molto supe-

del Testaccio citato a proposito di «una montagna altissima [...] nella quale si trovano molti antichi vasi» (DDA, VIII, VI, p. 146) ad Alessandria d'Egitto. Tivoli, Narni ed altri paesaggi dell'Italia centrale sono ugualmente ricordati come termini di paragone.

66. DDA, V, XIII, p. 118.

67. DDA, VI, XLVIII, p. 135.

68. DDA, V, V, p. 115.

69. DDA, V, IX, p. 116.

70. DDA, V, VIII, p. 116.

71. *Ibid.*

72. DDA, V, IX, 117.

riore rispetto a quella indicata dalla *Descrizione*. Una delle antiche costruzioni di Tebessa di cui rimangono «alcune colonne quadre di marmo con un volto sopra»⁷³ potrebbe corrispondere all'arco di Caracalla, che tuttavia risultava inglobato nelle mura di epoca più tarda.

Le vecchie pietre delle città romane che giacciono sparse attraverso tutto il Maghreb hanno avuto a volte un nuovo uso nelle città dell'epoca islamica, e Leone nota in alcuni casi che le antiche pietre sono state riutilizzate nella costruzione di edifici più recenti. Le mura di Algeri «bellissime e fortissime e fabbricate di grosse pietre»⁷⁴ sono il frutto di una ricostruzione dopo le rovine causate dalle invasioni barbariche: da un'altra antica città situata all'estremità opposta della baia di Algeri, Rusguniae, che aveva poi preso il nome di «Temendfust», anch'essa in rovina, furono trasportate le pietre per la costruzione delle mura⁷⁵. A «Bresc» (Barishk), ancora, le mura sono fatte con le pietre tratte dagli «edifici e fabbriche de' Romani»⁷⁶; la Bona visitata da Leone è a sua volta l'erede della città romana distrutta all'epoca della prima invasione araba: erede in senso proprio, dal momento che essa è fabbricata con le pietre della sua antenata⁷⁷. Tripoli d'occidente, infine, fu edificata con pietre e colonne di «Lepede», Lebdaḥ, l'antica Leptis Magna⁷⁸.

Non sono soltanto le pietre a costituire un lascito antico ricercato e riutilizzato. Altri più preziosi materiali suscitano l'avidità degli uomini: l'antica usanza di cercare intorno agli edifici antichi per trovare i tesori che si pensa vi siano nascosti è per alcuni un vero e proprio mestiere. A Fez, racconta Leone, questi «Elcanesin» hanno formato una vera e propria corporazione, eleggendo tra i loro membri un console. Essi ritengono «per verissima opinione che quando ai Romani fu levato l'imperio dell'Africa, e che essi fuggirono verso la Betica in Ispania, sotterrassero in quel dintorno molte e care cose, le quali non poterono portar seco: e quelle incantarono, e per questa causa cercano d'aver incantatori di detti tesori»⁷⁹. Cosa non nuova sotto il sole, «con questa loro vana credenza cavando la terra, guastano sovente gli edificj e le sepulture»⁸⁰. Leone cita in particolare quelli che vanno scavando nelle grotte del «monte Togat [...] vicino a Fez, verso ponente, circa a sette miglia»⁸¹, senza che tuttavia ci sia

73. *DDA*, v, XIII, p. 118.

74. *DDA*, IV, XXVI, p. 112.

75. *DDA*, IV, XXIX, p. 113.

76. *DDA*, IV, XXI, p. 111.

77. *DDA*, v, XI, p. 117.

78. *DDA*, v, XL, p. 126.

79. *DDA*, III, XLVI, p. 79.

80. *Ibid.*

81. *DDA*, III, LXVIII, p. 86.

mai stata notizia che abbiano trovato qualcosa, ed altri che scavano sulle pendici del «monte Tezarin»⁸², dove si vedono le rovine di molti edifici che, a parere di Leone, sono «fabbriche de' Romani»⁸³.

I «pazzi dei tesori» imperversano anche sul monte Centopozzi⁸⁴. A volte la terra rende i suoi antichi tesori spontaneamente: a Deusen, nel sud della Tunisia attuale, «i cacciatori, nel tempo delle piogge, vi trovano certe grosse medaglie d'oro e d'argento con teste e lettere, delle quali mai non fu uno che mi sapesse esporre il significato»⁸⁵.

Se in qualche modo il testo di Leone con i suoi passaggi sporadici sull'antichità preislamica cerca di ritessere un antico legame dell'Africa mediterranea con il suo passato, qualche traccia di questa antichità è rimasta viva, nella carne e nella cultura delle popolazioni, e non soltanto nella memoria delle pietre.

La coscienza di una continuità storica che lega le popolazioni del Maghreb ad un periodo lontano, molto più lontano nel tempo della conquista araba, si trova in alcune annotazioni frammentarie sulle tradizioni e sugli usi e i costumi popolari: sembrerebbe in qualche caso che Leone voglia sottolineare il fatto che in qualche caso l'eredità latina sia stata fatta propria dalle popolazioni africane, ugualmente legatarie, come la Roma del Rinascimento, dell'eredità degli antichi.

Ad esempio, nell'ambito di quella che potremmo chiamare una «astronomia naturale», Leone afferma che le conoscenze dei contadini di Barbaria derivano da un'antichità preislamica:

[...] molti contadini e arabi ed altri [cioè arabi e berberi...] senza avere imparato mai lettera alcuna sanno parlar delle cose della astrologia molto copiosamente, adducendo di ciò che dicono, ragioni evidentissime. Le regole e la cognizione che essi ànno, sono cavate dalla lingua latina, e portate nella arabica; o appellano i mesi per gli stessi nomi, che gli appellano i Latini. Anno similmente un gran volume, in tre libri diviso, il quale essi chiamano nella lingua loro *Il Tesoro degli Agricoltori*; ed è tradotto dalla lingua latina all'arabica in Cordova nel tempo di Mansor signore di Granata [...] e meravigliomi molto che appresso gli Africani siano moti libri tradotti dalla lingua latina; i quali oggi non si truovano appresso i Latini⁸⁶.

Nel discorso della continuità vanno inseriti alcuni elementi legati alle tradizioni popolari che Leone interpreta come un lascito del periodo pre-

82. *DDA*, III, CXVI, p. 95.

83. *Ibid.*

84. *DDA*, III, CLXIII, p. 103.

85. *DDA*, VI, XLV, p. 135.

86. *DDA*, I, XXVII, p. 27.

islamico, ed in particolare come usi della cristianità, secondo quanto ha avuto il modo di vedere egli stesso. Egli ne parla a proposito di alcune feste tradizionali di Fez, laddove dice, dopo essersi a lungo soffermato sulle usanze matrimoniali, che «rimasero ancora in Fez certi vestigj d'alcune sorte di feste lasciatevi da' Cristiani, e fanno certi motti, che lor medesimi non gl'intendono»⁸⁷. Si tratta fondamentalmente delle cerimonie e delle usanze della popolazione della città in occasione di alcune ricorrenze celebrate in cristianità, come ad esempio durante la notte di Natale:

Sogliono la notte del Natale di Cristo mangiar una minestra fatte di sette diverse erbe [...] e la mangiano in quella notte in luogo di delicata confezione. E il dì primo dell'anno sogliono i fanciulli con le maschere al volto andare alle case de' gentiluomini accattando frutti, e cantando certe semplicette canzoni. Il dì di San Giovanni fanno per tutte le contrade grandissimi fuochi di paglia. E come un fanciullo incomincia a mettere i denti, i suoi fanno un convito agli altri fanciulli; e chiamano queste cotai feste *dentilla*, che è proprio vocabolo latino. Anno molte altre usanze, e modi di pigliare augurj, che ò veduto osservare in Roma e in altre città d'Italia [...]⁸⁸.

Per altre feste o cerimonie il cui significato gli appare oscuro, e sicuramente non collegabile alla tradizione islamica, Leone suppone un'origine preislamica, a volte cristiana, altre volte pagana: è il caso dell'usanza dei «garzoni famigliari di queste stufe», cioè dei giovani addetti ai bagni pubblici della città di Fez, che Leone descrive nel terzo libro. Una volta all'anno, questi usano organizzare con tutti i loro amici una spedizione fuori della città, con pifferi e tamburi («trombe e pifferi» dice Leone), alla ricerca di una «cipolla di squilla» che viene messa in un vaso di ottone coperto da una tovaglia pulita e lavata. Tornando in città in processione e suonando fino all'*hammam*, i garzoni mettono la cipolla in una sporta, e l'appendono fuori dalla porta, affermando che porterà fortuna e molti clienti allo stabilimento. Usanza strana, dice Leone, che si spiega se si pensa alle cerimonie antiche di sacrificio propiziatorio:

a me pare che ciò si debbia addimandar piuttosto sacrificio, nel modo che solevano usar gli Affricani antichi, allorch'essi furono Gentili: e rimase questa usanza insino al nostro tempo, siccome eziandio si truovano alcuni motti delle feste che i Cristiani facevano [...] e in ciascuna città usasi di osservar certe feste e usanze che lasciarono pure i cristiani quando essi l'Affrica signoreggiarono⁸⁹.

87. *DDA*, III, xxx, p. 70.

88. *DDA*, III, xxxvi, pp. 74-65.

89. *DDA*, III, xxv, p. 67.

Un ultimo tratto che lega tradizioni peraltro diversamente spiegabili con il passato cristiano del Maghreb, secondo Leone, è l'usanza delle popolazioni dei «monti dello stato di Buggia» di tatuarsi sulla guancia una «croce negra»⁹⁰.

Per concludere, possiamo affermare che le conoscenze di Giovanni Leone sull'età preislamica del Maghreb sono in massima parte quelle che ha attinto dalla storiografia araba: l'apporto della letteratura classica o delle conoscenze europee è, in questo ambito della sua opera, quasi irrilevante. Aldilà delle conoscenze teoriche, l'attenzione dell'autore per l'antichità preislamica del Maghreb è notevole, soprattutto per quanto riguarda le tracce materiali di questo periodo: sicuramente molto superiore a quella degli altri studiosi e scrittori del mondo arabo nei secoli precedenti. Anche se questa attenzione non è ignota ai geografi e agli storici di cui ha letto le opere (e che sono più vicini alla sua memoria, come al-Bakrî e Ibn Khaldûn), nell'autore della *Descrizione dell'Africa* è presente uno stimolo che gli altri non hanno avuto: la visione diretta di Roma e delle sue rovine e l'immersione in un universo culturale – quello del Rinascimento italiano –, culla dell'archeologia e della riflessione sull'antichità nell'autunno del medioevo. Riconosce così, dal confronto con la sua visione diretta, l'appartenenza ad una antichità precisabile, almeno nella sua origine geografica, *ex post*, di paesaggi e ambienti a lui noti per averli incontrati nei suoi viaggi – le strade romane, le pietre romane, gli acquedotti romani... –, che prima del suo passaggio sull'altra riva del Mediterraneo dovevano apparirgli spesso come proprietà di un passato indistinto. Si potrebbe dire che Leone ritrova a Roma e nel contatto con il suo ambiente culturale una parte della sua storia e della storia dell'Africa mediterranea, e che vuole riappropriarsene: da qui la ricerca di radici che non siano agglutinate soltanto, e morte, intorno alle vecchie pietre, ma che siano ancora verdi nelle usanze e nella memoria della società maghrebina.

Probabilmente sotto l'influenza delle sue frequentazioni romane, Leone si lascia andare, quando l'occasione lo permette, al complesso (ma in fondo facile) gioco dell'etimologia, alla ricerca delle radici linguistiche che – per forza, si direbbe – devono ricollegare il passato di mondi ormai molto diversi (le due sponde del Mediterraneo occidentale) attraverso una antichità comune: gioco, abbiamo detto, sottolineando l'entusiasmo di un neofita che forse aveva iniziato a masticare, ma soltanto a masticare, un po' di latino nel breve periodo del suo soggiorno romano. Nella visione duplice di al-Hasan/Leone la diversità tra il mondo maghrebino e la

90. *DDA*, v, XLIII, p. 127.

cristianità agli inizi del XVI secolo si stempera in qualche modo nella comune appartenenza ad un passato le cui tracce appaiono analoghe – anche se sono a volte, diremmo noi oggi, storicamente non vere all'interno di un'analogia apparente.

Bibliografia

- AL-BAKRÎ, ABÛ 'UBAYD ALLÂH (1965), *Kitâb al-masâlik wa'l-mamâlik*, trad. M. G. De Slane (*Description de l'Afrique septentrionale par Abou-Obeïd-El-Bekri*, II^e éd. revue et corrigée), Alger 1911-13, ristampa anastatica Paris.
- AL-IDRÎSÎ AL-SHARÎF (1983), *Kitâb nuzhat al-mushtâq*, trad. M. Hadj-Sadok (*Le Magrib au 12^e siècle de l'hégire (6^e siècle après J-C) [sic]. Texte établi et traduit en français par Mahamad Hadj-Sadok*), Alger.
- BELHAMISSI M. (1981), *Histoire de Mazouna (Des origines à nos jours)*, Alger.
- BERBRUGGER A. (1858), *Jean-Léon l'Africain*, «Revue Africaine», II, II, pp. 353-64.
- BRUNSCHVIG R. (1936), *Léon l'Africain et l'embouchure du Chéelif*, «Revue Africaine», LXXIX, 368-39 (*Deuxième congrès de la fédération des Sociétés savantes de l'Afrique du Nord, Tlemcen 14-17 avril 1936*), t. II, pp. 599-604.
- CODAZZI A. (1933), *Leone Africano (ad vocem)*, *Enciclopedia Italiana*, vol. XX, Roma, p. 899.
- CODAZZI A. (1956), *Il trattato dell'arte metrica di Giovanni Leone Africano*, in *Studi orientalistici in onore di G. Levi Della Vida*, vol. I, Roma, pp. 180-98.
- COLIN G. S. (1930), *La fausse "plaine des preux" des traducteurs de Jean-Léon l'Africain*, «Hespéris», X, I, pp. 123-4.
- CRESTI F. (1998), *Il Maghreb centrale agli inizi del XVI secolo: strutture politiche, economia urbana e territorio nella Descrizione dell'Africa di Giovanni Leone Africano*, «Africa», LIII, 2, pp. 218-38.
- DAMAEQHT Comt. (1882), *Notes sur le Dabra occidental*, «Bulletin de la Société de Géographie d'Oran» [*non vidi*].
- DDA = LEONE AFRICANO (1837).
- DI NOLA A. M. (1996), *Maometto*, Roma.
- ÉPAULARD A. (1981), JEAN-LÉON L'AFRICAIN, *Description de l'Afrique. Nouvelle édition traduite de l'italien par A. Épaulard*, 2 voll., Paris.
- IBN KHALDÛN 'ABD AL-RAHMÂN (1925), *Kitâb al-'Ibâr*, trad. De Slane (*Histoire des Berbères et des dynasties musulmanes de l'Afrique septentrionale*), n. éd., 4 voll., Paris.
- LEONE AFRICANO (1837), *Il viaggio di Giovan Leone e le navigazioni di Alvise da Ca' da Mosto [...] quali si leggono nella raccolta di Giovambattista Ramusio*, Venezia.
- LÉVI E. (1918), *Ruines almoravides du pays de l'Ouergba*, «Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques», pp. 196 ss. [*non vidi*].
- MARÇAIS G. (1945), *La conception des villes dans l'Islâm*, «Revue d'Alger», pp. 517-

- MASSIGNON L. (1906), *Le Maroc dans les premières années du XVI^e siècle. Tableau géographique d'après Léon l'Africain*, Alger.
- MAUNY R. (1954), *Note sur les "grands voyages" de Léon l'Africain*, «Hespéris», XLI, pp. 379-94.
- NOJA S. (1974), *Maometto profeta dell'Islàm*, Fossano.
- RAMUSIO G. B. (1978), *Navigazioni e viaggi*, a cura di M. Milanesi, Torino, vol. I, pp. 19-460.
- REBUFFAT R. (1979-1980), *Le fossé romain de Sala*, «Bulletin d'archéologie marocaine», XII, pp. 238-60: app. I, *Les grands travaux de Pharaon*, pp. 255-8.
- REBUFFAT R., GABARD I. (1990), *La vigne et le vin au Maroc*, in *Archéologie de la vigne et du vin. Actes du colloque, 28-29 mai 1988*, Paris, pp. 219-36.
- REBUFFAT R., LIMANE H. (s.d.), *Volubilis imprégnée par l'obsédante odeur de l'huile*, «Histoire», 54, pp. 116-21.
- RÉD. (1986), *Léon l'Africain (ad vocem)*, in *Encyclopédie de l'Islam*, II ed., vol. V, Paris-Leyde, pp. 728-9.
- SALADIN H. (1918), *Note sur un essai d'identification des ruines de Beni Teude, Mergo, Tansor et Angla, situées dans la région de l'Ouergba (subdivision de Fès) et relevées par le capitaine Odinet*, «Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques», pp. 124-6.
- SÁNCHEZ ALBORNOZ C. (1969), *Invasiones normandas a la España cristiana durante el siglo IX*, in *I Normanni e la loro espansione in Europa nell'alto medioevo (Settimane di studio del Centro italiano di studi sull'Alto medioevo, XVI, 18-24 aprile 1968)*, Spoleto, pp. 367-408.
- SCARCIA G. (1992), *L'Islàm e i "magi" d'Occidente*, «Islàm. Storia e civiltà», XI, 38, pp. 23-32.
- SHAW T. (1830), *Travels or Observations relating to several parts of Barbary and the Levant*, Oxford 1738; trad. fr. di J. Mac Carthy (*Voyage dans la Régence d'Alger par le Docteur Shaw*), Paris, [rist. anast., Tunis 1980].
- SIRAJ A. (1991), *Les villes antiques de l'Afrique du nord à partir de la Description de Jean Léon l'Africain*, in *L'Africa romana IX*, Sassari, pp. 903-38.
- SIRAJ A. (1995), *L'image de la Tingitane. L'historiographie arabe médiévale et l'antiquité nord-africaine*, Rome.
- ZHIRI O. (1989), *Jean-Léon l'Africain, une oeuvre et son lieu*, «Nouvelle revue du XVI^e siècle», 7, pp. 53-62.
- ZHIRI O. (1991), *L'Afrique au miroir de l'Europe: fortunes de Jean-Léon l'Africain à la Renaissance*, CCXLVII, Genève.

Véronique Krings
À propos de Franz Cumont
et de l'Afrique du Nord

L'activité scientifique de F. Cumont, qui couvre la fin du XIX^e et la première moitié du XX^e siècle – ses *Textes et monuments figurés relatifs aux Mystères de Mithra* parurent entre 1894 et 1899 et *Lux Perpetua*, dont la publication lui est posthume de 2 ans, date de 1949 –, fut intense. La commémoration, l'an passé, à Rome et à Paris, du 50^e anniversaire de sa mort a été l'occasion de remettre à l'avant-plan ses travaux et de tenter un premier bilan¹. Pour ce qui me concerne, cela a marqué le départ d'une recherche sur une exploration archéologique que le savant fit en 1900 en Turquie²: si F. Cumont semble avoir toujours eu un goût pour les voyages, cette expédition permet de suivre "sur le terrain" le jeune historien des religions qu'il est alors, une première expérience qui sera suivie d'autres, ainsi en 1907, lorsqu'il partira dans la Syrie du Nord sur les traces de

* Le présent texte est celui de la synopsis de la communication proposée aux organisateurs en décembre 1998. Toute ma reconnaissance va à Madame le Professeur Jacqueline Hamesse, Directrice de l'Academia Belgica, pour m'en donner accès aux archives Cumont, ainsi qu'au Professeur Ludo Niliis. Je remercie aussi vivement Corinne Bonnet pour son soutien dans la poursuite de ces recherches autour de la personne et de l'œuvre de F. Cumont.

1. La liste des travaux de F. Cumont parue dans les *Mélanges Cumont* (1936) compte plus de 600 titres (livres, articles, comptes-rendus, entrées de dictionnaires et d'encyclopédies), mais on estime à un millier de titres environ sa bibliographie, cf. B. ROCHETTE, *Pour en revenir à Cumont... L'œuvre scientifique de Franz Cumont cinquante ans après*, à paraître dans les Actes du colloque *Les syncrétismes religieux dans le monde méditerranéen antique* (Rome, 25-27 septembre 1997). Pour une biographie, C. BONNET, *La correspondance scientifique de Franz Cumont conservée à l'Academia Belgica de Rome*, Bruxelles-Rome, 1997, pp. 1-67 qui, à travers l'étude d'un premier lot de la correspondance (passive) du savant et d'autres documents inédits (agendas, notes de cours...) a précisé et renouvelé la vision qu'on trouve dans les notices biographiques et nécrologiques qui lui ont été consacrées.

2. V. KRINGS, *Sur les pas de Franz Cumont dans le Pont et en Petite Arménie. Les carnets d'un voyageur*, in *Curiosité historique & intérêts philologiques, Hommage à Serge Lancel* (Recherches et travaux 54), Grenoble 1998, pp. 79-86, hors-texte VII, pour une première présentation.

l'empereur Julien gagnant l'Euphrate en 363 ap. J.-C., puis surtout, au début des années '20, quand il s'impliquera dans les fouilles sur le site de Doura-Europos³.

Comme chacun le sait, F. Cumont ne compte pas au rang des africanistes et ce n'est donc pas à ce titre que je souhaite l'évoquer. Il n'entre pas non plus dans mes intentions de mesurer ici la place que la documentation africaine occupe dans l'ensemble de son œuvre. En fait, je souhaiterais tenter de mieux cerner les limites de ses expériences africaines. Sans négliger totalement sa production scientifique, je me propose de suivre plus particulièrement deux pistes: d'une part, la correspondance scientifique du savant, en cours de publication, permet de poser la question des liens que celui-ci entretenait avec les "africanistes" de son temps, d'autre part, en 1925, F. Cumont prit part au Congrès archéologique de Tripoli, en Libye. Dans une circonstance particulière comme sur la durée d'une vie qui se confond pour ainsi dire avec une œuvre, on peut donc tenter d'apporter, par ce biais, une contribution à la question de la place de l'Afrique du Nord dans la recherche scientifique de la première moitié du XX^e siècle.

La participation de F. Cumont au congrès de Tripoli en 1925

En mai 1925, F. Cumont participa en effet en qualité de délégué du gouvernement belge au *Convegno di archeologia romana di Tripoli*⁴. De ce voyage résultent *Les fouilles de Tripolitaine*⁵ et *Les antiquités de Tripolitaine au XVII^e siècle*⁶ parus tous les deux en 1925. Deux aspects semblent devoir être mis en évidence. D'une part, les perspectives politiques et é-

3. Cf. outre BONNET, *La correspondance*, cit., pp. 16-7, 30-2, les contributions de P. LERICHE et J. GABORIT, *Franz Cumont homme de terrain*, et de E. GRAN AYMERICH, *Franz Cumont et l'archéologie française*, à paraître dans les Actes de la table ronde *Franz Cumont et la science de son temps* (Paris, 5-6 décembre 1997).

4. Le discours d'inauguration du colloque de L. di Scalea et R. Paribeni a été publié dans «RTI», 1 (1924-1925), pp. 365-74. Sur cette réunion on renverra entre autres à F. NOACK, *Convegno di archeologia romana*, «Gnomon», 1925, pp. 178-81; R. CAGNAT, *Les fouilles italiennes de Tripolitaine*, «JS», 1926, pp. 337-48; *Les fouilles de Tripolitaine*, «RDM», 1926, pp. 807-23; M. DOUËL, *Les fouilles en Tripolitaine*, «RAfr», 1926, pp. 201-7.

5. Paru dans «Bulletins de la Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques de l'Académie Royale de Belgique», 1925 (séance du 8 juin 1925), pp. 285-300; aussi une note dans les «CRAI», 1925, p. 164.

6. Paru dans «RTI», 2, 1925, pp. 151-67. Le tiré à part conservé à l'Academia Belgica comporte des annotations de la main de F. Cumont.

conomiques dans lesquelles s'inscrit l'exploration archéologique sont perçues par F. Cumont. D'autre part, cette participation fut pour le savant belge l'occasion de découvrir les sites et les monuments de la Tripolitaine, Oea, Sabratha et Leptis Magna, qui l'impressionna grandement.

F. Cumont et l'Afrique du Nord à travers sa correspondance scientifique

La correspondance scientifique qui a été adressée à F. Cumont et que celui-ci avait pris soin de conserver constitue une source d'une grande richesse pour éclairer des aspects méconnus de son itinéraire scientifique ou, pour le moins, ceux qui jusqu'ici n'avaient guère retenu l'attention. Une partie (un peu moins de 2.000 lettres) de cette correspondance, le "fonds romain" proprement dit, vient d'être publiée par C. Bonnet⁷.

Mises à part une trentaine de lettres écrites de sa main, il ne s'agit que de lettres reçues de plusieurs centaines de correspondants d'Europe et des États-Unis. Elles couvrent un arc chronologique qui va de 1887 à 1947. Comme l'a souligné son éditrice, cette correspondance apporte un éclairage de l'extérieur sur F. Cumont lui-même et sur son œuvre. Un second fonds, jusqu'il y a peu conservé à Wanlin en Belgique chez les descendants de F. Cumont, aujourd'hui à Rome, est en cours d'étude. Il comprend une série de fascicules annuels qui rassemblent environ 9.000 lettres reçues sur un arc chronologique 1885-1939.

À la lecture du premier volume, on peut tenter de préciser les liens qui unissaient F. Cumont à quelques "africanistes". Je dois à l'obligeance de Corinne Bonnet d'avoir pu prendre connaissance d'un certain nombre de documents inédits qui permettent d'enrichir ce survol. Plus particulièrement, des sondages dans le second fonds en cours d'étude ont permis de retirer un petit lot de lettres adressées par le plus grand historien de l'Afrique du Nord, St. Gsell.

7. BONNET, *La correspondance*, cit. Ce fonds est conservé à l'Academia Belgica, à Rome, dont F. Cumont fut le premier directeur et à laquelle il l'a légué.

Tableau 1: Concordance alphabétique¹.

Correspondant	Fonds romain	Fonds Wanlin
Babelon E.	2 lettres	7 lettres
Bartoccini R.	0	2 lettres (1925)
Cagnat R.	1 lettre	7 lettres
Carcopino J.	6 lettres	43 lettres
Conti Rossini C.	2 lettres	2 lettres
Espérandieu É.	6 lettres	4 lettres
Gaukler P.	1 lettre	4 lettres
Gsell St.	0	10 lettres (1905-1930)
Héron de Villefosse A.	10 lettres	12 lettres
Levi della Vida G.	7 lettres	11 lettres
Merlin A.	1 lettre	2 lettres
Reinach S.	11 lettres	67 lettres
Romanelli P.	1 lettre	5 lettres
Toutain J.	2 lettres	7 lettres

¹ Le "Fond romain" correspond aux lettres conservées à l'Academia Belgica de Rome et publiées par Corinne Bonnet (*supra*). Le "Fonds Wanlin" est en cours d'étude par Corinne Bonnet. Il va de soi que les lettres prises en compte, qui s'étendent parfois sur une très longue fourchette chronologique, viennent de savants dont l'intérêt pour l'Afrique du Nord a pu n'être que ponctuel et ne témoignent pas toutes d'un lien avec l'Afrique du Nord.

Konrad Vössing
A. Stifters Novelle *Abdias* (1843)
und das römische Nordafrika

Der österreichische Erzähler Adalbert Stifter (1805-1868) gilt als einer der hintergründigsten, aber auch als einer der umstrittensten Dichter der deutschen Literatur¹, und seine erstmals 1843 erschienene Novelle *Abdias*² wiederum als seine dunkelste Schrift³. Sie war es andererseits, die seinen Ruhm in Deutschland begründete⁴. Schon 1850 wurde sie zusammen mit anderen Erzählungen Stifters ins Englische übersetzt, 1859 ins Französische⁵.

Abdias, der Sohn Arons und Esthers, wächst in einer verfallenen Römerstadt Nordafrikas auf. Sein Vater, ein reicher jüdischer Händler, der jedoch, wie alle seine Glaubensgenossen, aus berechtigter Furcht vor der feindlichen Umwelt den Reichtum nicht zu zeigen wagt, schickt ihn bald in die Welt hinaus, damit er lerne, sich allein durchzuschlagen.

1. Für Thomas Mann etwa ist er «einer der merkwürdigsten, hintergründigsten, heimlich kühnsten und wunderlich packendsten Erzähler der Weltliteratur, kritisch viel zu wenig ergründet» (TH. MANN, *Zeit und Werk. Tagebücher, Reden und Schriften zum Zeitgeschehen*, Berlin 1956, p. 271). Zur Stifter-Kritik s. etwa P. KÜPPER, *Literatur und Langeweile*, in *Adalbert Stifter. Studien und Interpretationen. Gedenkschrift zum 100. Todestage*, Heidelberg 1968, pp. 171-88; eine neuere Gesamtdarstellung stammt von P. A. SCHOENBORN, *Adalbert Stifter. Sein Leben und Werk*, Bern 1992.

2. Sie erschien im *Österreichischen Novellen-Almanach für das Jahr 1843*, hg. v. A. SCHUMACHER, Wien 1843, pp. 281-340. Die Buchfassung erschien im 4. Bd. der *Studien*, Pest, Leipzig 1847; diese Version wird hier zugrundegelegt. Zitiert wird (mit Seiten- und Zeilenangabe) nach der Ausgabe von H. BERGNER u. U. DITTMANN, erschienen im Rahmen der von A. DOPPLER und W. FRÜHWALD hg. historisch-kritischen Gesamtausgabe, Bd. 1,5 (*Studien - Buchfassungen*, II), Stuttgart u. auch 1982; s. auch den Kommentar zu den *Studien* v. U. DITTMANN (Bd. 1,9 dieser Ausgabe), Stuttgart u. a. 1997, pp. 271-300 und den Kommentar von K. SPALDING, *A. Stifter: Abdias; ed. with introduction, notes and an appendix*, Manchester 1966.

3. SCHOENBORN, *Stifter*, cit., p. 204.

4. M. ENZINGER, *Adalbert Stifter im Urteil seiner Zeit*, Wien 1968, pp. 12f.

5. Die engl. Sammlung erschien unter dem Titel *Rural Life in Austria and Hungary*, 3 Bde., London 1850; die französische Übersetzung erschien in der «Revue Germanique», 6, 1859, pp. 524-58.

L'Africa romana XIII, Djerba 1998, Roma 2000, pp. 349-359.

Nach 15 Jahren kommt er als wohlhabender, harter und gewandter Kaufmann zurück; er heiratet die schöne Deborah, die er aus dem syrischen Baalbek nach Afrika holt, und wohnt mit ihr und den geisen Eltern in einer unterirdischen, reich ausgestatteten Höhlenwohnung. Er unternimmt weiterhin weite und erfolgreiche Handelsreisen. Deborah jedoch scheint unfruchtbar, und Abdias, der zuvor von auffallender Schönheit gewesen war, erkrankt in Odessa an den Pocken, die ihn schwer entstellen; seine Frau wendet sich von ihm ab. Abdias wird einsam in seiner Stadt, ist meist in der Fremde, und «wenn er draußen unter den Menschen war, lud er alle Wollüste auf seinen Leib» (250, 19f.). Er verlegt sich ganz auf den Erwerb von Reichtum und Macht, wird zum «König der Karawanen» (251, 9f.), vergißt jedoch die angestammte Zurückhaltung und Vorsicht seines Volkes: er kleidet sich prächtig und spielt seine Macht aus, auch gegenüber Melek-Ben-Amar, dem Abgesandten eines türkischen Beys, «den dieser zu ihm in die Stadt Bona geschickt hatte, um ein Anleihen zu erzwingen» (251, 18-20). Dieser nun findet in Abdias' Abwesenheit die römische Trümmerstadt und die Verstecke der Juden, plündert sie aus und macht besonders in der Höhle des Abdias reiche Beute. Deborah, ohne Abdias' Wissen schwanger geworden, erleidet eine Schockgeburt; das Kind, Ditha (für Judith), überlebt zwar, die Mutter stirbt jedoch. Abdias, der im letzten Augenblick dazukommt, muß Mißhandlungen und Meleks Spott ertragen:

Wenn du einmal des Weges in unsere Stadt bist, so besuche uns, wir werden dir die Pfänder deiner Schuldforderung zeigen und dir die Zinsen bezahlen.– Jetzt gebt ihn frei, daß er wieder anschwellen und Früchte tragen (256, 1-4).

Nach anfänglichen Rachegeanken wandert er, der einige Schätze hatte verborgen halten können, mit Ditha nach Europa aus und läßt sich in einem abgelegenen Tal offenbar des Böhmerwaldes (Stifters Heimat) nieder. Erst dort stellt er fest, daß Ditha blind ist. Nachdem alle ärztlichen Bemühungen ergebnislos bleiben, verlegt er sich wieder ganz auf den Gelderwerb, um die Zukunft seiner blinden Tochter zu sichern. Während eines Gewitters schlägt ein Blitz in ihr Zimmer, wodurch ihre Augen auf wunderbare Weise gesunden. Nun widmet sich Abdias ganz der Erziehung Dithas und verbringt fünf glückliche Jahre, bis ein erneuter Blitzschlag die 16-Jährige, die von Gewittern magisch angezogen wird, vor seinen Augen tötet. Abdias verliert über Jahre hin den Verstand, sitzt stumm vor seinem Haus. Dann aber

... erwachte er wieder, und wollte jetzt nach Afrika reisen, um Melek ein Messer in das Herz zu stoßen; aber er konnte nicht mehr; denn seine Diener mußten ihn

am Morgen aus dem Hause bringen, und Mittags und Abends wieder hinein (341, 29-33).

Wie alt er geworden war, wußte man nicht. Manche sagten, es seien weit über hundert Jahre gewesen (342, 9f.)⁶.

Das Urteil über diese Erzählung war und ist, wie gesagt, keineswegs einhellig. Für Theodor Storm war sie «eine von den quälenden Geschichten», der er nie Geschmack abgewinnen konnte⁷, während sie auf Thomas Mann, um einen anderen prominenten Leser zu nennen, nachhaltigen Eindruck machte⁸. Viel ist geschrieben worden über den vermeintlichen Sinn der Geschichte. Klar ist, daß die Frage nach der Gerechtigkeit des Schicksals, nach der Theodizee gestellt ist; aber in welche Richtung geht die Antwort? Ist *Abdias*' Los einfach die Folge seines Charakters, oder stehen die Blitzschläge für das blinde Walten der Natur? Sind die Figuren, die Schauplätze und Landschaften im Wesentlichen allegorisch zu verstehen? Unstrittig ist der biblische Hintergrund der Erzählung, aber hat er auch für die Interpretation zentrale Bedeutung? Manche haben auch auf einen möglichen biographischen Zusammenhang, unter anderem auf Stifters eigene kinderlose Ehe, hingewiesen und auf den minderrechtlichen Status der Juden im damaligen Österreich⁹.

6. Die Journalfassung hatte im Gegensatz zur Buchfassung einen versöhnlicheren Schluß: hier begann er am Ende seines Lebens zu verstehen, söhnte sich mit seinem Schicksal aus, «betete zu Jehova und spielte im Sonnenschein mit den Falten seines Gewandes» (Bd. 1,2 der zitierten historisch-kritischen Gesamtausgabe: Journalfassungen zweiter Band; hg. v. H. BERGNER u. U. DITTMANN, Stuttgart u.a. 1979, p. 157).

7. In einem Brief an E. Kuh vom 22.12.1872; in P. GOLDAMMER (Hg.), *Theodor Storm, Briefe*, Bd. II, Berlin, Weimar 1960, p. 52.

8. «Was für eine tolle Sache der 'Abdias'» (in einem Brief an Fritz Strich vom 27.II.1945; TH. MANN, *Briefe 1937-1947*, Frankfurt 1963, p. 458). Daß er sich an anderer Stelle einmal darüber freut, endlich wieder in Ruhe *Abdias* und *Salammô* gelesen zu haben (*Gesammelte Werke in 12 Bänden*, Bd. XI, Frankfurt 1960, p. 10), läßt allerdings weder auf die literarischen Zusammenhänge schließen, in denen er den *Abdias* sah (so U. DITTMANN, *A. Stifter, Abdias. Erläuterungen und Dokumente*, Stuttgart 1971, p. 70), noch auf den gleichen (karthagischen) geographischen Hintergrund (s. unten).

9. Zum eventuellen Zusammenhang mit den Theodizee-Überlegungen des Philosophen Leibniz s. R. JANSEN, *Die Quelle des «Abdias» in den Entwürfen zur «Scientia Generalis» von G.W. Leibniz?*, «Vierteljahresschrift des Adalbert Stifter-Institut des Landes Oberösterreich» (= «VASILO»), 13, 1964, pp. 57-69; wichtig sind auch die Thesen von P. SCHÄUBLIN, *Stifters 'Abdias' von Herder aus gelesen*, «VASILO», 23, 1974, pp. 101-13 u. 24, 1975, 87-105. Generell vgl. B. v. WIESE, *Die deutsche Novelle von Goethe bis Kafka*, Bd. II, Düsseldorf 1965, pp. 127-48; J. LACHINGER, *Adalberts Stifters «Abdias». Eine Interpretation*, «VASILO», 18, 1969, pp. 97-114; H. R. KLIENEBERGER, *Stifter's Abdias and His Inter-*

Hier soll es um einen mehr äußerlichen Aspekt gehen: den Zusammenhang der Novelle mit der zeitgenössischen Kenntnis vom Maghreb, konkret um den Zusammenhang mit entsprechender Reiseliteratur und um den Versuch, den afrikanischen Teil der Erzählung irgendwie genauer zu lokalisieren.

Barbara Pischel glaubte, «die Schauplätze der Erzählung Stifters und die in ihr genau beschriebenen Ethnographica» in Tunesien verorten zu können¹⁰. An sechs konkreten Punkten macht sie ihre Lokalisierung fest: 1) die «alte, aus der Geschichte verlorene Römerstadt», in der Abdias und seine Familie gehaust hatten «tief in den Wüsten innerhalb des Atlases» (229, 23f.), müsse Maktar sein, 2) das Dorf vor den Atlasbergen, «wo in einer Grotte eine Synagoge war» (254, 5f.), sei Testour, wo die Synagoge auch heute noch existiere, 3) das «grüne Eiland» (291, 22; s.a. 295, 9: «Insel»), Abdias' Rastplatz für mehrere Tage, sei die Insel Djerba, 4) der Ort, wo die Reisenden sich noch einmal verproviantieren (295, 11-14), sei Medenine, 5) «die weiße Stadt», in der sie das Mittelmeer erreichen, sei Sidi Bou Said, 6) die Stelle, «wo ein weißer Damm in die blauen Wogen lief» und wo sie sich in ein Häuschen einmieteten, um auf ein Schiff nach Europa zu warten, sei La Goulette¹¹. Angelpunkt dieser Lokalisierungen (und der Anlaß, das Thema auf diesem Kongreß vorzustellen) ist Djerba: von hier aus werden die angegebenen Reisezeiten (295, 9f. u. 296, 19: «noch drei volle Tage», «am frühen Morgen des neun und zwanzigsten Tages ihres Zuges») berechnet. Nun liegt aber gerade dieser Identifizierung ein Irrtum zugrunde. Ganz abgesehen davon, daß mit keinem Wort von einer Überfahrt auf eine Insel die Rede ist und daß nicht einzusehen ist, warum Abdias, einmal am Mittelmeer, dann noch nach Tunis weitergezogen sein sollte: Stifter läßt klar erkennen, daß «Insel» hier in übertragenem Sinn gebraucht wird. Am Morgen des zweiten Reisetages tauchten am Horizont der Wüste «die blauen Berge, Abdias nächstes Ziel» auf (291, 5f.). Er hatte einen Umweg gewählt, der «den Vorteil hatte, daß er kürzere Zeit in der Wüste führte, indem er nur eine Bucht derselben durchschnitt und gegen die genannten blauen Gebirge zulief» (291, 11-13). Bis zum Abend erreichte man zwar nicht dieses Gebirge, «wohl aber ein grünes Eiland, gleichsam ein Vorland derselben» (291, 22f.) mit frischen Pflanzen und Wasser. «Bucht» und «Eiland» sind

preters, «Forum for Modern Language», 14, 1978, pp. 332-44; zu Stifters Verkehr in den Wiener Salons privilegierter Juden s. DITTMANN, *Studien*, cit., 1997, p. 275.

10. B. PISCHEL, *Adalbert Stifters Novelle «Abdias» ethnographisch interpretiert*, «VASILO», 25, 1978, pp. 69-72.

11. *Ibid.*, pp. 70-1.

hier Metaphern, die sich beide auf die verbreitete Bildrede von der Wüste als Meer beziehen. Die Insel ist also eine Oase.

Überhaupt muß der Versuch einer Lokalisierung in Tunesien als gescheitert angesehen werden. Einigermaßen konkret sind nur die Angaben zum Wohnort des Abdias und zum Mittelmeerhafen. Was aber über die Höhlenwohnung gesagt wird (240, 28-31: «Durch einen römischen Triumphbogen hindurch [...] gelangte man zu einem Mauerklumpen, dessen Zweck nicht mehr zu erkennen war – jetzt war es die Wohnung Arons, des Vaters des Abdias. Oben gingen Trümmer einer Wasserleitung darüber»), paßt auf viele Ruinenstädte, und daß Stifter nicht erwähnt haben sollte, daß sich der gesuchte Hafen in unmittelbarer Nähe zu Karthago¹² und zu Tunis befand, ist kaum glaubhaft. Zuvor hatte der Leser ja erfahren, daß der junge Abdias auf seinen Reisen durch die Levante nicht nur die Flüsse Nil, Euphrat, Tigris und Ganges, sondern auch die Stätte gesehen hatte, «wo die alte Handelskönigin Carthago gestanden war» (245, 20f.); dabei hatte er «seine Eltern nicht ein einziges Mal besucht, weil er immer so weit weg gewesen war» (245, 24f.). An eine tunesische Heimatstadt¹³, etwa Maktar, ist also nicht zu denken. Schon die Charakterisierung «tief in den Wüsten innerhalb des Atlases» (239, 23) läßt auf das westliche Nordafrika schließen¹⁴; einen noch deutlicheren Hinweis gibt Stifters Bemerkung über die gefährdete Lage und Rechtlosigkeit der Juden in diesem Gebiet: «Ward einmal einer von einem Kabilen erschlagen ...» (240, 21f.). Man kann also vermuten, daß er sich die «aus der Geschichte verlorene Römerstadt» (239, 24) irgendwo in Algerien vorstellte¹⁵.

An dieser Stelle ist zu fragen, welche besonderen Anregungen Stifter

12. Daß Th. Mann *Abdias* und *Salammô* in einem Atemzug nennt (s.o. Anm. 8), ist sicher kein Argument dafür, daß beide Werke «im gleichen Umland von Karthago» spielen (so PISCHEL, *Adalbert Stifters Novelle*, cit., p. 69).

13. Von ihr geht auch SCHOENBORN, *Adalbert Stifters*, cit., pp. 213f. (mit Berufung auf Pischel, *Adalbert Stifters Novelle*, cit.), aus.

14. Aus der Beschreibung des Marsches zur Küste und der letzten Rückkehr des Abdias in seine zerstörte Stadt (254-56) geht hervor, daß die Stadt vom Mittelmeer aus jenseits einer hohen, aus der Ferne blau schimmernden Atlaskette in einer steppenähnlichen Ebene lag.

15. SCHÄUBLIN, *Stifters 'Abdias'*, cit., pp. 103f. versteht den Begriff 'Kabile' von Herders Beschreibung der andauernd feindlichen Lebensweisen einerseits der Sethiten (= Beduinen, Hirten) und andererseits der Kainiten (Kabylen) her; dann müßten aber die nordafrikanischen Juden als Sethiten und somit als nomadisierende Hirten gedeutet werden (was Schäublin tatsächlich - Stifters Charakteristik ziemlich gewaltsam umdeutend tut); dies führt offensichtlich nicht weiter. Als Kabylen, Kabilen oder Kabailen wurden schon zu Stifters Zeit generell die Berber Algeriens bezeichnet (vgl. z.B. K. GLOSSY [Hg.], *Wien 1840-1848. Eine amtliche Chronik*, 2 Bde., Wien 1917, hier II, p. 19).

für diese auch in der Ortswahl ganz ungewöhnliche Erzählung hatte¹⁶ und was Stifter denn eigentlich über den Maghreb wußte. Was die Quellen und Anregungen angeht – Stifter selbst hat hierüber nie etwas verlauten lassen¹⁷ –, ist an erster Stelle, wie gesagt, das Alte Testament zu nennen. Thematisch fällt der enge Bezug zur Hiobs-Geschichte auf, alle Eigennamen der Familie (Aron, Esther, Abdias, Judith) sind biblisch. Abdias ist davon der am wenigsten bekannte, obwohl so – wie auch nach Judith und Esther – ein ganzes Buch der Bibel genannt ist, heute allerdings in der hebräischen Form «Obadja»: der vierte Text der zwölf sog. Kleinen Propheten ist die *Vision Obadjas*, ein dem Land Edom angekündigtes Strafgericht, bestehend aus nur 21 Versen. Der hebräische Name Obadja («Knecht Gottes») wurde im Griechischen und Lateinischen zu 'Αβδίας/Abdias; im Arabischen entspricht er Abdallah¹⁸.

Aber all das erklärt noch nicht den nordafrikanischen Schauplatz. Auf dem Gymnasium der Benediktiner in Kremsmünster hatte Nordafrika natürlich im Unterricht der Alten Sprachen (Sallusts *Bellum Jugurthinum* etwa wurde, wie man dem Lehrplan entnehmen kann, fast vollständig gelesen), in Geographie und in Geschichte eine gewisse Rolle gespielt¹⁹, das Schwergewicht lag aber ganz auf der Antike. Auch die damals allgemeine Welle des «Orientalismus»²⁰ ist keine ausreichende Erklärung. Sie dürfte Stifter zwar beeinflusst haben, sein Schauplatz ist aber nicht das Morgenland, sondern eben der Atlas.

Das Interesse für den modernen Maghreb war bei Stifter – wie generell im deutschsprachigen Raum – erst durch den französischen Kolo-

16. Alle anderen spielen in Mitteleuropa, in der näheren und weiteren Umgebung der Heimat des Dichters.

17. Leider wissen wir auch kaum etwas über seine Bibliothek; im Anhang des letzten (25.) Bandes der Prag-Reichenberger Ausgabe (s. unten Anm. 20), erschienen 1979 in Hildesheim, hg. v. K. ZELEWITZ, gibt es ein Verzeichnis (pp. 408-12) der bei der Versteigerung des Nachlasses seiner Frau Amalia Stifter am 2.5.1883 vorhandenen Bücher (freundlicher Hinweis von J. Lachinger, Adalbert Stifter-Institut des Landes Oberösterreich, Linz); weiterführende Hinweise finden sich hier aber nicht (A. ZIEGLERS, *Historische Memorabilien des In- und Auslandes* [p. 410] erschienen erst 1846).

18. Vgl. G. H. HERTLING, *Adalbert Stifters zeitlose Botschaft: Obadja-Abdias*, «VASILO», 25, 1976, pp. 117-29, der auch deutliche inhaltliche Parallelen sieht: wie Obadjas Botschaft «ist auch Stifters Parabel gegen die falsche Vorstellung abgezielt, der Mensch könne sich vor weltlichen und außerweltlichen Einwirkungen absichern» (p. 124).

19. Vgl. M. ENZINGER, *Adalbert Stifters Studienjahre (1818-1830)*, Innsbruck 1951, pp. 32-42 mit Angaben zu den entsprechenden Lehrbüchern.

20. Hierzu s. F. HÜLLERS, *Einleitung* zum 'Abdias' in der Prag-Reichenberger Gesamtausgabe, hg. von F. HÜLLER u. a., Prag 1904ff. (seit 1927: Reichenberg; seit 1958: Graz, ND Hildesheim 1972), hier Bd. III, hg. v. F. HÜLLER u. a., Prag 1911, pp. VII-LIV, hier pp. XX-XXIV.

nialkrieg in Nordafrika seit 1830 geweckt worden²¹. Entscheidend ist dabei eine damals noch junge Literaturgattung, die Reiseliteratur. Trotz ihrer bedeutenden Stellung auf dem Buchmarkt der Aufklärungszeit und des Vormärz – sie war nicht zuletzt ein Ventil der Gesellschaftskritik – steht ihre wissenschaftliche Auswertung noch ziemlich am Anfang²². Das erste hier einschlägige Werk sind die 1831 in Wien erschienenen *Rückblicke auf Algier und dessen Eroberung durch die königlich-französischen Truppen im Jahre 1830* von Friedrich Fürst von Schwarzenberg (1799-1870). Der Bericht beschränkt sich nach einer ziemlich allgemeinen Beschreibung der nordafrikanischen «Raubstaaten» weitgehend auf militärische Ereignisse (Schwarzenberg hatte selber an den Kämpfen teilgenommen)²³. Ein wichtiger Vertreter dieses Genres ist der in Deutschland meist nur noch als Gourmet und Landschaftsgärtner bekannte preußische Adlige Hermann Ludwig Heinrich Fürst von Pückler-Muskau (1785-1871), einer der ersten klassischen Feuilletonisten der deutschen Sprache²⁴. Von seinem 1836 in fünf Bänden erschienenen tagebuchartigen Reisebericht *Semilasso in Afrika* – damals ein Bestseller – gibt es noch immer keine historisch-kritische Ausgabe; man muß auf die Erstausgabe

21. DITTMANN, *Studien*, cit. (1997), p. 277 zitiert die «Wiener Zeitschrift» vom 3. Februar 1838 mit der Einschätzung, daß das zuvor so gut wie unbekannte Nordafrika «nach der Eroberung der Franzosen alle Blicke Europas auf sich» zog; dieser Krieg bildete auch weiterhin (laut GLOSSY, *Wien 1840-1848*, cit., I, p. 18 zum Juni 1840) «einen fast stehenden Artikel der gesellschaftlichen Mitteilungen». S. auch unten Anm. 23.

22. S. etwa W. WÜLFING, *Reiseliteratur*, in B. WITTE (Hg.), *Deutsche Literatur. Eine Sozialgeschichte*, Bd. VI: *Vormärz, 1815-1848*, Hamburg 1980, pp. 180-94 u. W. GRIEP, H.-W. JÄGER (Hg.), *Reise und soziale Realität am Ende des 18. Jahrhunderts*, Heidelberg 1983; H. LOTH, *Afrika in der Reiseliteratur des 18. und 19. Jahrhunderts*, Berlin 1988 behandelt leider nur Schwarzafrika.

23. Untertitel: *Von einem Offizier aus dem Gefolge des Marschall Grafen Bourmont*. Eine 2. Aufl. erschien 1837; sie beginnt mit einem «Vorwort der Buchhandlung» (pp. III f.): «Die neuern Ereignisse in Afrika nehmen die allgemeine Aufmerksamkeit in Anspruch [...]»; eine Kurzbiographie des Autors bietet A. SCHLOSSAR, «Allgemeine Deutsche Biographie», 33, 1891, pp. 290-5. SPALDING, *A. Stifter: Abdias*, cit., p. XXII sieht in Schwarzenbergs Bericht ohne nähere Begründung eine mögliche Quelle für Stifters *Abdias*.

24. Schon TH. MUNDT, *Fürst Pückler. Ein Lebensbild*, in *Deutsches Taschenbuch auf das Jahr 1837*, hg. v. K. BÜCHNER, Berlin 1836, pp. 1-62, hier 10 nannte ihn ein «gebornes Reisegenie»; vgl. auch A. EHRHARD, *Fürst Pückler. Das abenteuerreiche Leben eines Künstlers und Edelmannes* (franz. Orig. 1927/28), Berlin 1935; H. OHFF, *Der grüne Fürst. Das abenteuerliche Leben des Hermann Pückler-Muskau*, München-Zürich 1993; E. BÜRKLIN-AULINGER, *Geschichte in Literatur - Literatur als Geschichte. Fürst Pücklers literarische Stellungnahme zu den historisch-politischen und sozialen Zuständen seiner Zeit, dargestellt an den Werken «Briefe eines Verstorbenen», «Tutti frutti» und «Südöstlicher Bildersaal»* (Ph. Diss. Vancouver), Ann Arbor/ Mich. 1993.

zurückgreifen²⁵. Von Toulon aus war Pückler-Muskau am 11.1.1835 zunächst nach Algier gefahren, hatte verschiedene Expeditionen ins Innere Algeriens gemacht (zum Teil mit militärischer Begleitung), die Gipfel des Tell-Atlas bestiegen, war dann über Bougie, Bône und Biserta nach Tunis weitergereist, hatte sich von dort auf eine Tour durch das Europäern damals noch weitgehend unbekannte Tunesien begeben (unter anderem nach Kairouan, Sousse, Sfax, Sbeitla, Häïdra und Dougga) und war schließlich, nach 10 Monaten in Nordafrika, im November 1835 über Malta nach Griechenland gefahren. 1837 besuchte er Ägypten und machte eine Nilexpedition, die ihn bis in den Sudan führte. 1838 trat er über den Vorderen Orient und Kleinasien langsam die Rückreise an. Auch diese Reisen schilderte er seinem deutschen Publikum, das in groben Zügen schon über die Zeitungen informiert war²⁶, in mehrbändigen Berichten²⁷. Als er zu Beginn des Jahres 1840 als gefeierter Mann in Wien eintraf, befand sich in seiner Begleitung eine schöne abessinische Sklavin, Machbuba²⁸. Das Verhältnis der beiden erregte in der ganzen Stadt großes Aufsehen²⁹. Es ist sehr wahrscheinlich, daß Stifter, der zu dieser

25. Stuttgart 1836; die fünf Bände sind überschrieben *Algier* (Bd. I), *Algier, Bougie, Bone* (II), *Biserta, Tunis* (III), *Reise in's Innere des Königreichs Tunis. Sauwan, Keruan, Sfax, Susa* (IV), *Land der Beduinen. Die alten Städte Sufetula, Colonia Scillitana, Hydrab, Thugga, Sicca Veneria u.s.w. Tunis; Schluß* (V). Eine franz. Übers. erschien (zusammen mit anderen Werken Pücklers) im selben Jahr in Paris unter dem Titel *Chroniques, Lettres et Journal de voyage, extraits des papiers d'un défunt*; DERS., *Entre l'Europe et l'Asie*, Bruxelles, 1840; eine Auswahl aus Bd. IV (pp. 2-17 u. 99-242) findet sich in: FÜRST HERMANN VON PÜCKLER-MUSKAU, *Ausgewählte Werke*, hg. v. H. OHFF und E. HAACK, Bd. II, Frankfurt/M. u.a. 1985, pp. 231-98 u. pp. 399-404 (Anmerkungen). «Semilasso» (= halbmatt?) ist ein in seiner Bedeutung (auch von Pückler) nicht ganz aufgeklärtes Pseudonym.

26. Z.B. in der Beilage zur Augsburger «Allgemeinen Zeitung» (s. unten Anm. 35), Nr. 91 vom 1.4.1935; s. auch die außerordentliche Beilage zum 4., 5., 7. u. 15. 12. 1836: «Fürst Pückler und Thomas Campbell in Nordafrika».

27. *Südöstlicher Bildersaal*; 3 Bde., Stuttgart 1840 (über die Griechenland-Reise); in Auswahl hg. v. K. G. JUST, Stuttgart 1968, Frankfurt/M. 1981; *Aus Mehemet Alis Reich*, 3 Bde., Stuttgart 1844, Zürich 1985, 1994 (Ägypten); *Die Rückkehr*, 3 Bde., Berlin 1846-48.

28. Er hatte sie vor drei Jahren auf dem Sklavenmarkt von Kairo gekauft, s. zuletzt E. KLESSMANN, *Fürst Pückler und Machbuba*, Berlin 1998.

29. «Als ich, vom Orient zurückkehrend, mit meiner braunen Maitresse nach Wien kam, die ich für ein im Krieg geraubtes abyssinisches Fürstenkind und jetzt von mir angenommene Tochter vorstellte, glaubte kein Mensch dies Märchen, aber alle taten so, um ihre Neugier befriedigen zu können und weil ich selbst damals der temporäre Löwe des Tages war. Minister und Große luden sie mit mir zur Tafel, die vornehmsten Damen besuchten sie im Hotel [...]» (Brief am 11.3.1860 an Apollonius von Maltitz; L. ASSING [Hg.], *Briefwechsel und Tagebücher des Fürsten Hermann von Pückler-Muskau*, Berlin 1874/76, Bern 1971, Bd. VIII, p. 41).

Zeit in Wien lebte, von dieser berühmten Liebesgeschichte Kenntnis nahm, und man glaubt mit einiger Berechtigung, daß sie in dem Paar «Jodokus und Chelion» seiner Erzählung *Die Narrenburg* (1842) nachgewirkt hat³⁰. Daß er im *Abdias* wesentlich von Pücklers *Semilasso* beeinflusst war³¹, ist zwar nicht zu belegen – die Parallelen, die in der Literatur angeführt werden, sind allzu vage, ja es gibt sogar tiefgreifende Widersprüche³² –, die Prominenz des Fürsten Pückler und seiner afrikanischen Abenteuer ist aber ein Beleg für eine Stimmung, in der Nordafrika «alle Blicke Europas auf sich zog»³³.

Nur oberflächlich ähnelt dem Pücklerschen Reisebericht das dreibändige Werk des Naturforschers Moritz Wagner (1813-1887): *Reisen in der Regentschaft Algier in den Jahren 1836, 1837 und 1838*³⁴. Wagner reiste als Korrespondent und ab 1838 als Redakteur der «Allgemeinen Zeitung»³⁵, die seinen Bericht (er hatte sich unter den Schutz Abd-el-Caders

30. Hierzu s. R. FRIEB in der *Einleitung* zur *Narrenburg* in der Prag-Reichenberger Ausgabe (s.o. Anm. 20), Bd. II, Prag 1908, pp. XXII-XXXI (auch zur Möglichkeit einer persönlichen Begegnung Stifters und Pücklers in Wien: beide verkehrten im Hause des Fürsten Clemens von Metternich).

31. So HÜLLER, *Einleitung*, cit., pp. XXIV-XXVI und SPALDING, *A. Stifter: Abdias*, cit., p. XXII. Auch DITTMANN, *Studien*, cit., 1997, p. 278 meint, daß Interesse Stifters für den Autor Pückler-Muskau sei nachgewiesen; tatsächlich können wir, wie gesagt, lediglich davon ausgehen, daß Stifter die Person und seine Reisen kannte.

32. Daß Pückler von römischen Triumphbögen, Wasserleitungen und unterirdischen Gewölben erzählt (s. HÜLLER, *Einleitung*, cit., pp. XXVf.), besagt wenig. Weiterführen könnte allerdings der Hinweis, man finde bei «Pückler (*Semilasso*, III, 142), daß sie [sc. die Juden; Verf.] inmitten der römischen Ruinen ein kümmerliches Leben führen» (so HÜLLER, *Einleitung*, cit., p. XXV; als Argument übernommen von SCHÄUBLIN, *Stifters 'Abdias'*, cit., p. 103). Tatsächlich steht an der angegebenen Stelle jedoch nichts dergleichen; vielmehr ist hier und auf den folgenden Seiten von der früher zwar gedruckten, in der Gegenwart aber überaus mächtigen Stellung der Juden die Rede: «[...] und dennoch, ungeachtet dieser scheinbaren Unterdrückung, sind sie es, die in Afrika wie in Europa den größten Einfluß ausüben» (III, p. 145). Diese Einschätzung paßt überhaupt nicht zu Stifters Darstellung, auch wenn man berücksichtigt, daß er nicht die Gegenwart beschreiben wollte.

33. So die «Wiener Zeitschrift» vom 3. 2. 1838 in einer Besprechung von G. B. CARTA, *Algier, Tripolis, Tunesia, Marocco*, Milano 1837; s. auch o. Anm. 23. Erwähnt werden muß hier auch A. JÄGER, *Der Deutsche in Algier, oder Zwei Jahre aus meinem Leben*, Stuttgart 1834; Jäger, damals bei der Fremdenlegion (wie später sein Bruder, der dann als Sekretär Pücklers, der ihm die Freistellung verschafft hatte, dessen Orientreise mitmachte) hat übrigens 1843 eine Biographie Pücklers geschrieben.

34. Leipzig 1841; der dritte Band ist überschrieben: *Bruchstücke zu einer Fauna der Barberei*. DITTMANN, *Studien*, cit., 1997, pp. 278f. ist m.W. der erste, der auf Wagner in Zusammenhang mit Stifters *Abdias* hinweist.

35. Sie erschien seit 1810 in Augsburg, besaß aber in Österreich mehr Leser, als die gesamte einheimische Presse, s. DITTMANN, *Studien*, cit., 1997, p. 47; hier erschienen

begeben, des Anführers im nordafrikanischen Widerstand gegen die Franzosen) als verkürzten Vorabdruck publizierte und im März und April 1841 ausführlich besprach. Sein Interesse galt, neben seiner naturwissenschaftlichen Sammelarbeit, der unbekannteren Welt «jenseits des Atlasgebirges»³⁶. Im Gegensatz zur Darstellung von Pückler-Muskau – geistreich, elegant, sehr unsentimental und mitunter auch sehr ironisch, “epikuräisch” (könnte man sagen), immer aber neugierig, informiert (er las Chr. Falbe und Th. Shaw³⁷) und distanziert beobachtend³⁸ – ist Wagners Schilderung geprägt einerseits von seinen wissenschaftlichen Interessen³⁹ und andererseits von philosophischem, zuweilen etwas pathetischem Raisonement.

Daß es Wagners Reisebericht war, der Stifter entscheidende Anregungen gab, zeigt sich an mehreren Punkten. Neben weltanschaulichen Reflexionen⁴⁰, die im *Abdias* wiederaufgenommen sind, gibt es verschiedene inhaltliche Beeinflussungen. Hier finden sich nicht nur allgemeine Bemerkungen zur Rechtlosigkeit und zu den Verfolgungen der Juden im türkischen Nordafrika, auch die spezielle Vorsicht der wohlhabenden Familie des Abdias und seiner Standesgenossen in der Trümmerstadt und das Verhalten Melek-Ben-Amars sind genau vorgebildet:

mehrere Besprechungen der Werke Stifters, zuerst am 27.1.1843 zum ‘Abdias’. Daß Stifter die Zeitung aufmerksam las, ist auch für die Zeit davor vorauszusetzen (für die Folgezeit s. J. BUCHOWIECKI, *Adalbert Stifter und die Allgemeine Zeitung, Augsburg*, Wien 1968).

36. WAGNER, *Reisen in der Regentschaft Algier*, cit., I, p. 395.

37. TH. SHAW, *Travels, or Observations Relating to Several Parts of Barbary and the Levant* (1738) in deutscher Übers.: *Reisen oder Anmerkungen verschiedene Theile der Barbarey und der Levante betreffend*, Leipzig 1765 hatte Pückler immer bei sich (zu SHAW, den auch Wagner benutzte, s. den Beitrag von I. M. BARTON für diesen Kongress); ebenso konsultierte er CHR. T. FALBE, *Recherches sur l'emplacement de Carthago* [...], Paris 1833.

38. Dies gilt auch für die archäologischen Reste: Pückler-Muskau bringt eine Fülle von Baubeschreibungen und Inschriften, jedoch ohne historisch-antiquarische Zielsetzung; ihm geht es in allererster Linie um das ästhetische Reiseerlebnis. Daß Pücklers Stil im *Semilasso* gegenüber Vorangegangenen, etwa den berühmten *Briefen eines Verstorbenen* aus England (Stuttgart 1831; Berlin 1986, hg. v. H. OHFF), etwas abfällt, liegt an der übereilten Herausgabe: er hatte seine Berichte schon von Malta aus an seinen Freund und literarischen Berater Karl August Varnhagen von Ense geschickt, der sie nach nur oberflächlicher Bearbeitung publizierte; Pückler war auf den Verkaufserlös angewiesen und wollte die günstige ‘Konjunktur’ seiner Werke nutzen. WAGNER kritisierte Pücklers Reisebericht als oberflächlich (*Reisen in der Regentschaft Algier*, cit., I, p. XVIII f.).

39. Für eine Kurzbiographie s. F. RATZEL, in *Allgemeine Deutsche Biographie*, 40, 1896, pp. 532-43. Wagner unternahm später noch weit ausgedehntere Forschungsreisen: nach Persien, nach Nordamerika und, seinem Vorbild und Förderer Alexander v. Humboldt nacheifernd, nach Südamerika.

40. WAGNER, *Reisen in der Regentschaft Algier*, cit., I, p. 395 f.

Der Reiche konnte sein Vermögen nicht genießen, und entging den Erpressungen oder dem Tode nur durch die sorgfältigste Verheimlichung seiner Schätze [...] Bei jeder Geldverlegenheit der Deys, Beys oder Kaids [...] nahm man [...] seine Zuflucht [...] zu der Casse der Juden, deren reichste Individuen man einzog, unter nichtigen Vorwänden zum Tode verurteilte, oder durch grausame Martern zu Vorschüssen zwang⁴¹.

Die biblischen Namen der afrikanischen Juden (s.o.) betont auch Wagner; er schreibt über die Juden in Algier: sie «führen Namen, die wir aus dem alten Testamente kennen, wie Esther [...]» (II, p. 98). Stifter hebt hervor, daß Abdias' römische Heimatstadt unbekannt geblieben ist, und bei Wagner liest man: «Viele große Ruinen, die man noch heutigen Tages anstaunt, sind unbekannt, fanden nicht einmal Platz in den Registern der alten Geographen, so diese Stadt vor uns [...]»⁴². Auch die einzige topographische Schilderung Stifters, die echte Individualität zeigt, nämlich die Charakteristik der Hafenstadt, hat eine Parallele bei Wagner, und zwar in seiner Beschreibung von Algier. Stifter beschreibt sie als «weiße Stadt», die «ein dunkler waldreicher Streifen der afrikanischen Küste umgibt» (297, 6-8), und auch Wagner hebt hervor, daß «ihre Häuser sämtlich weiss angestrichen» sind, und spricht von «der grünen Landschaft, die sie umgibt» (I, p. 26), vor allem aber findet sich auch bei Wagner die Mole wieder, bei der Stifter die Abreisenden auf ein Schiff warten läßt⁴³: «Ein Damm oder Môle von etwa 300 Fuss Länge [...] schützt die Schiffe gegen die Brandung des Meeres» (I, p. 27).

Unser kurzer Blick auf Stifters "afrikanische" *Novelle* hat somit zweierlei ergeben: Er situierte sie, ohne auf die Topographie besonderen Wert zu legen, offenbar im algerischen Atlas. Beeinflußt wurde er in seiner Ortswahl von der seit 1830 in Deutschland aufblühenden Reiseliteratur über Nordafrika, namentlich von Moritz Wagners *Reisen in Algier*.

41. *Ibid.*, II, p. 102f. Anschließend wird (mit einigen typischen Clichés) das Bild des heimatlosen Juden gezeichnet, der – ohne tiefere Gefühle für sein Gastland – den schlechtesten Winkel bewohnt, wenn er dort nur sein Geld häufen kann (II, p. 104).

42. *Ibid.*, I, p. 324. Wichtig auch I, p. 395: «von manchen jener grünen Eilande im Sandmeer der grossen Wüste ist nicht einmal der Name nach Europa gedungen»; s. dazu das «grüne Eiland» bei Stifter (oben p. 352).

43. 297, 15-17 u. 19f.: «aber nicht in der eigentlichen Stadt hielt er sich auf, sondern weiter draußen, wo ein weißer Damm in die Wogen lief ... Hier mietete er sich in ein Häuschen ein, um zu warten».



Wolfgang Kuhoff
La ricerca tedesca sull'Africa antica
dal Rinascimento al XVIII secolo

Nell'anno 1534 fu pubblicato nella città bavarese di Ingolstadt un libro con un lungo titolo, com'era costume: *Inscriptiones sacrosanctae vetustatis, non illae quidem Romanae sed totius fere orbis summo studio ac maximis impensis terra marique conquisitae*. I due autori, dai nomi latinizzati di Petrus Apianus e Bartolomaeus Amantius, erano ambedue professori dell'università locale, l'uno di matematica, l'altro di *bonae litterae*, ma quest'ultimo era anche poeta ufficiale alla corte imperiale. L'impellente necessità di quest'opera fu documentata con la dedica a Raimondo Fugger, consigliere dell'imperatore Carlo V e membro della ricchissima famiglia dei Fugger che erano i più importanti protagonisti del mondo bancario e commerciale di quel tempo: Raimondo aveva finanziato la stampa del libro, ma l'imperatore stesso è presente sulla seconda pagina con una presentazione degli autori. Ad una lunga spiegazione dello scopo scientifico seguono alcune dediche da parte di altri famosi studiosi dell'epoca e un indice delle abbreviazioni. Il testo vero e proprio contiene 512 pagine che offrono al lettore un grandissimo numero d'iscrizioni latine dell'impero romano. Dapprima sono elencati i testi della penisola iberica, nella gran parte dei casi senza l'indicazione della forma e senza disegno. Dopo si vedono le iscrizioni della Gallia, inclusa la Cisalpina, dell'Italia, che ne costituiscono la parte più grande, dell'Illirico, della Germania, dell'Ungheria, della Grecia, dell'Asia, della Giudea e infine anche dell'Africa: ma stranamente abbiamo soltanto due brevi pagine con due iscrizioni, e queste provengono dall'Egitto, non dall'Africa nel senso antico¹.

Perciò questo libro dà una profonda delusione che esige una spiegazione. Il fatto della mancanza totale dei documenti dal suolo africano ha una ragione molto semplice: la dipendenza dalla situazione politica di

1. Per una breve descrizione del libro di Apianus e Amantius cfr. il mio articolo *Augsburger Handelshäuser und die Antike*, in *Augsburger Handelshäuser im Wandel des historischen Urteils* (hrsg. von Johannes Burkhardt), Berlin 1996, pp. 258-76, in particolare 264 s. (con la menzione di alcuni manifesti errori riguardanti vari testi più importanti).

L'Africa romana XIII, Djerba 1998, Roma 2000, pp. 361-380.

quell'epoca molto turbolenta. Due terzi del bacino mediterraneo erano dominati dai Turchi sotto il grande sultano Solimano, e in particolare nella regione dell'Africa era padrone del mare e della terra il famoso pirata Chaireddin Barbarossa, che terrorizzava da Tunisi con le sue navi veloci tutte le coste degli Stati cristiani. Il contrattacco dell'esercito italo-ispagno-tedesco sotto il comando personale dell'imperatore Carlo V condusse nell'anno 1535 ad una breve vittoria con la conquista della città; una seconda campagna, sei anni dopo, diretta contro l'altra metropoli dei pirati musulmani, Algeri, finì tuttavia in una disfatta totale. La cristianità e anche gli studiosi tedeschi erano impiegati almeno mentalmente in questa lunga battaglia contro il pericolosissimo nemico orientale, cioè contro i Turchi, e nell'altra lotta contro i pirati del Barbarossa. Soltanto i poveri prigionieri cristiani che erano i rematori delle navi musulmane potevano forse gettare un colpo d'occhio sulle antiche rovine, ma la loro attenzione si concentrò naturalmente sul ritorno in patria. Dunque, uno studio scientifico diretto dell'Africa antica era totalmente impossibile per gli Europei. Questa situazione infelice migliorò soltanto lentamente nel corso di molti decenni perché anche la gloriosa vittoria navale dei cristiani presso Lepanto nell'anno 1571 non ebbe conseguenze dirette per la loro sorte².

Si può immaginare che l'Africa non fosse una zona al centro dell'interesse scientifico degli studiosi europei, particolarmente degli umanisti tedeschi. In una situazione lievemente migliore si trovavano i Francesi: Francesco I era un alleato segreto non solo dei Turchi ma anche del Barbarossa; i cannoni sui baluardi di Tunisi erano ornati con i gigli reali perché venivano direttamente dalla Francia. In quel tempo bellicoso anche gli ambasciatori del re cristianissimo avevano interesse soltanto per la loro missione diplomatica, non per una ricerca sulle tracce dei Cartaginesi e dei Romani. Perciò gli studiosi tedeschi si dedicavano al lavoro di tavolino e pubblicavano principalmente libri sulla storia generale dei Greci e dei Romani, e in questo contesto gli eventi sul suolo africano erano una parte dello sviluppo storico. I Greci hanno avuto soltanto una relazione marginale con le popolazioni della parte nordoccidentale del continente africano, cioè con i Cartaginesi: logicamente i Romani occupano la posizione centrale nell'attività scientifica. E più precisamente era l'epoca degli imperatori romani ad attirare l'interesse principale degli autori. Le fonti per la ricerca erano in primo luogo le opere degli storici antichi, seguite dalle monete e dalle iscrizioni³.

2. Le due campagne militari di Carlo V contro Tunisi e Algeri furono descritte in maniera esauriente da G. SORGIA, *La politica nord-africana di Carlo V*, Padova 1963.

3. Lo studio sulla storia romana con l'inclusione di quella africana fu facilitato dal rapido sviluppo della conoscenza degli scritti antichi tramite le edizioni principali. Così fu

L'attenzione per la storia dell'Africa come una regione particolare nel mondo romano si rifletté dapprima nella pubblicazione di opere antiche che contengono una descrizione di questa regione. Due esempi sono rappresentati da opere notissime, la *Notitia Dignitatum* e la cosiddetta *Tabula Peutingeriana*. La *editio princeps* del manuale ufficiale del tardo impero fu offerta al mondo degli studiosi nell'anno 1552; questa edizione relativamente tarda fu stampata a Basilea dalla tipografia di Hieronymus Froben e Nicolaus Bischoff: le pagine sulla situazione africana includono anche le alte cariche del *proconsul Africae*, del *vicarius Africae*, del *comes Africae* e del *comes Tingitaniae*. Le illustrazioni accanto al testo sono delineate in uno stile quasi manieristico caratterizzato da una ricchezza di dettagli assente negli altri codici del manoscritto: le navi coi sacchi pieni di frumento destinato al consumo a Roma, la presentazione delle personificazioni delle province sotto la responsabilità del *vicarius* come membri femminili della nobiltà del Sacro Romano Impero di nazionalità germanica e la differenziazione delle fortificazioni del *limes Africae* secondo l'importanza dei luoghi: tutte queste particolarità danno al lettore l'impressione di una vera esuberanza voluta dal redattore dell'edizione secondo il gusto del tempo⁴. Naturalmente l'Africa fa parte anche della famosa mappa del mondo tardoromano per la quale fu coniato il nome moderno della *Tabula Peutingeriana*. Dapprima di proprietà dell'umanista Konrad Celtis a Strasburgo, da lui acquistata probabilmente dalla biblioteca di un monastero della Germania meridionale che può essere quella di Reichenau, questo documento della rete viaria romana fu dato da Celtis al collega di Augusta Konrad Peutinger, ma questi non riuscì a realizzarne la

pubblicato il testo del *Bellum Iugurthinum* di Sallustio da Jakob Thaurer nel 1510 a Lipsia e 28 anni dopo a Basilea da Henricus Loritus detto Glareanus. I libri di Livio sulle guerre puniche furono stampati per la prima volta insieme al testo della storia romana a Roma già nel 1469 a cura del vescovo Andrea di Aleria, ma ancora seguirono altre tre edizioni fino al completamento dell'opera.

4. *Notitia Dignitatum omnium tam civilium quam militarium, Basileae apud Hieronymum Frobenium et Nicolaum Episcopium anno M.D.LII.* (copia nella Biblioteca Universitaria di Augsburg/Augusta [Germania], Sign. 02/IV.12.2°, 38). Questa copia include anche la *Descriptio Urbis Romae*, il *De rebus bellicis* di autore anonimo e la *Altercatio Hadriani Aug. et Epicteti Philosophi*; manca una impaginazione. La *editio princeps* del 1552, che fu curata dall'umanista Aegidius Gelenius, è menzionata nella moderna edizione fondamentale di O. SEECK, *Notitia Dignitatum*, Berlin 1876, rist. Frankfurt M. 1983, pp. xx e xxix. Cfr., per esempio J. B. BURY, *The Notitia Dignitatum*, «JRS», x, 1920, pp. 131-54; E. POLASCHEK, RE, xvii, 1, 1936, coll. 1077-116, in particolare 114-6; F. LOT, *La "Notitia Dignitatum utriusque Imperii", ses tares, sa date de composition, sa valeur*, «REA», xxxviii, 1936, pp. 285-322; A. W. BYVANCK, *Antike Buchmalerei*, «Mnemosyne», viii, 1940, pp. 177-98, in particolare pp. 193-8 (l'autore studia lo stile delle illustrazioni ma in maniera non molto dettagliata).

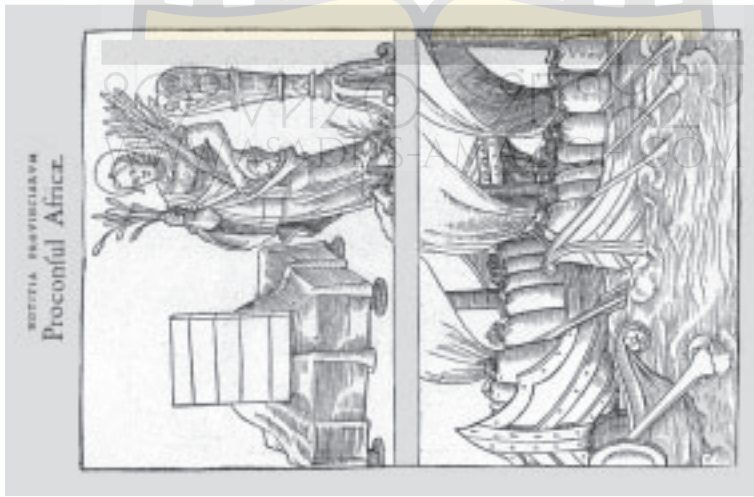


Fig. 1: *Notitia Dignitatum*, illustrazione del *proconsul Africae*.

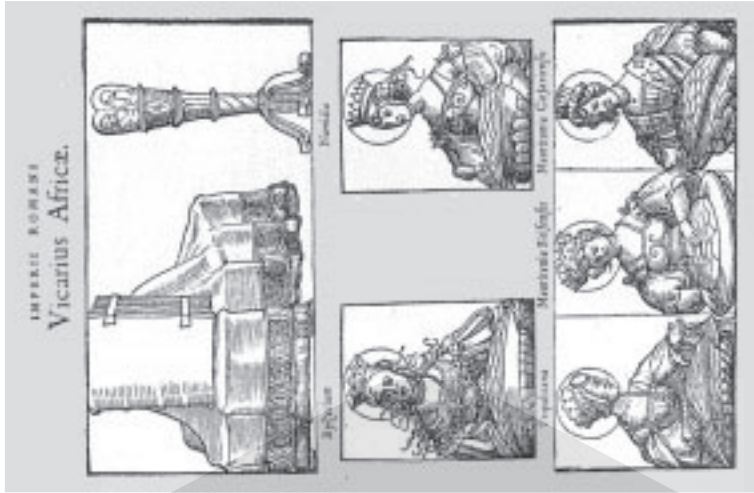


Fig. 2: *Notitia Dignitatum*, illustrazione del *vicarius Africae*.

pubblicazione. Soltanto alla fine del XVI secolo un altro umanista della stessa città, Marcus Welser, curò l'*editio princeps* che fu stampata ad Anversa nell'anno 1598. La regione africana è delineata sul margine sottostante dei segmenti iniziali parallelamente all'Italia, e fu realizzata nella forma molto allungata che è un dettaglio caratteristico: davanti alla costa africana è visibile un'isola che mostra quattro nomi di luoghi, uno dei quali è *Girba* – si tratta sicuramente del sito principale dell'isola da cui la denominazione attuale trae origine⁵.

Molti libri del Rinascimento dividono la storia dell'Impero romano in singoli capitoli secondo l'ordine degli imperatori. Normalmente si legge un testo di lunghezza differente con i ritratti dei protagonisti all'inizio, delineati come sulle monete; talvolta si vedono però immagini troppo fantastiche. Tale descrizione riguarda anche gli imperatori di origine africana e i pochi altri che avevano un rapporto con questa regione. Si devono nominare Settimio Severo, Macrino, i Gordiani, Emiliano, Giustiniano ed Eraclio, che sono trattati una volta in latino, l'altra in tedesco. La sezione dei libri con i testi relativamente lunghi e le immagini fornite in uno stile realistico è illustrata da un'opera che fu stampata a Zurigo nell'anno 1558. Il capitolo su Severo può servire come esempio dello stile dell'autore Diethelm Keller: il testo tedesco contiene insieme tre menzioni dell'Africa, cioè il luogo della nascita, *Lepcis Magna*, una sosta nella stessa città dopo la morte del padre e la carica di uno dei legati nella provincia dell'*Africa proconsularis*; sono inserite anche alcune facce di monete vere o false⁶.

5. M. WELSER, *Tabula Itineraria ex illustri Peutingerorum bibliotheca quae Augustae Vindel. est beneficio Marci Velseri septemviri Augustani in lucem edita*, Anversa 1598. Cfr. W. KUHOFF, *Marcus Welser als Erforscher des römischen Augsburg*, in *Atti del convegno Die Welser, ein oberdeutsches Handelsbaus und sein historisches Umfeld* (Reisensburg, 24-26 settembre 1998), in corso di stampa. Tre sono le edizioni moderne della *Tabula*: K. MILLER, *Die Weltkarte des Castorius genannt die Tabula Peutingeriana*, Ravensburg 1888, rist. Stuttgart 1962 (2 voll.); E. WEBER, *Tabula Peutingeriana. Codex Vindobonensis 324*, Graz 1979; L. BOSIO, *La tabula Peutingeriana*, Rimini 1983. Cfr. anche gli articoli di WEBER, *Die Tabula Peutingeriana*, «AW», xv, 1984, pp. 2-8, e ID., *Zur Datierung der Tabula Peutingeriana*, in: *Labor omnibus unus. Gerhard Walser zum 70. Geburtstag*, Stuttgart 1989, pp. 113-7: l'autore propone una datazione al regno di Teodosio II.

6. *Kunstliche und aigentliche bildtmussen der Rhömischen Keyseren ihrer weybern und kindern auch andere verrümpften personen wie die auff alten pfennigen erfunden sind sampt einer kurtzen beschreybung ibrens härkommens lebens unnd abschaidt [...] auß dem Latin jetz neuwlich vertheutst durch Diethelme Kellern burger zu Zürich*, Zürich 1558. Il testo su Settimio Severo e le sue mogli si trova alle pp. 186-206. Un dettaglio merita una menzione: gran parte delle cariche romane sono tradotte nella lingua tedesca in un modo che assomiglia alle cariche contemporanee nelle grandi città della Germania (e. g. *triumvir monetalis* = Seckelmeister; *legatus* = Landvogt; *tribunus plebis* = oberster Zunftmeister; *consul* = Bürgermeister; e anche *senatus* = Rat).

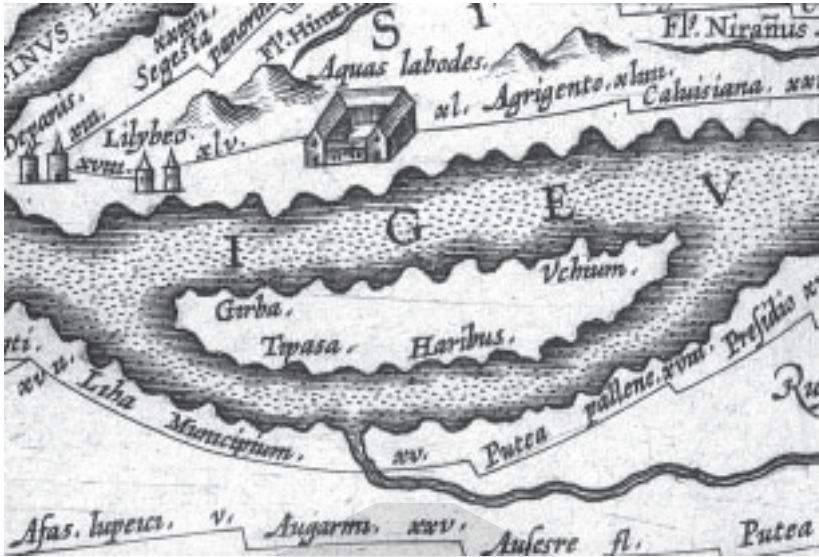


Fig. 3: L'isola di Djerba sulla cosiddetta *Tabula Peutingeriana*.

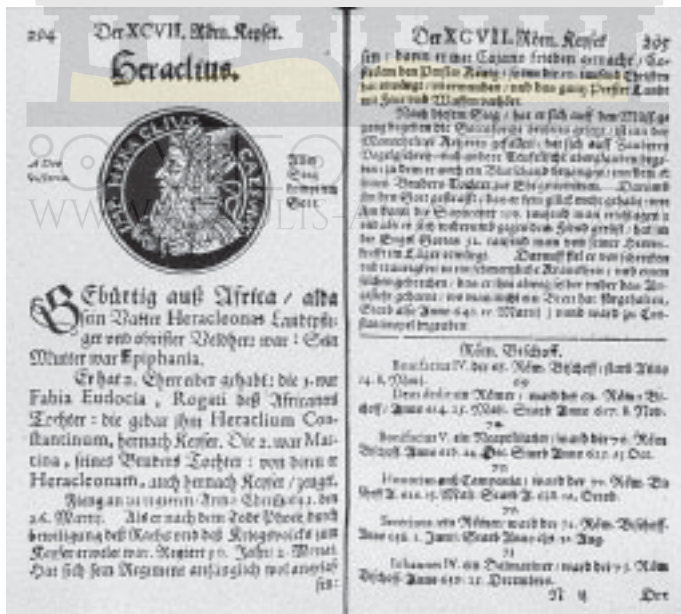


Fig. 4: L'imperatore Eraclio nella *Iconologia Caesarum* di H. Meister.

Un testo più accurato si trova in un altro libro dedicato a tutti gli imperatori che comincia con Giulio Cesare e finisce con il reggente al tempo della pubblicazione, ossia Mattia della dinastia asburgica (1612-19). Una curiosità è rappresentata dalle due pagine con la vita di Eraclio: l'imperatore è disegnato in una forma vicinissima a un sultano turco su una moneta totalmente falsa. Non manca tuttavia fin dall'inizio la menzione dell'origine africana; un'altra particolarità che si trova in vari libri è l'aggiunta di un motto sempre inventato per una brevissima caratterizzazione della vita, in questo caso le parole *a deo victoria* con la relativa versione tedesca⁷.

A prima vista sorprendenti sono le immagini totalmente fantastiche anche in un altro libro, con la stessa serie degli imperatori da Cesare, che giunge questa volta soltanto fino a Rodolfo II (1576-1612). Vorrei menzionare il ritratto di Macrino come esempio della stilizzazione degli imperatori perché è delineato chiaramente come un re delle tribù africane contemporaneo al libro: porta un elmo con corona e frontone a forma di maschera e una barba alla turca; non va dimenticata la breve descrizione della vita in forma di poema⁸.

Alcuni libri sono privi di illustrazioni. Un esempio relativamente antico è un grande volume in latino che fu pubblicato a Basilea nel 1561 dall'umanista Johannes Cuspinianus. In uno stile realistico sono descritte le vite degli imperatori, ognuna con una lettera ornata ma stretta all'inizio. In questo tipo di storia dell'Impero sono incluse alcune iscrizioni come quella dell'arco di Settimio Severo a Roma: la vita dell'imperatore è descritta con vera ricchezza dei dettagli, dalla nascita a *Lepcis Magna* fino alla morte in Britannia, e scritta in maniera simile al contemporaneo volume di Diethelm Keller. Si tratta in verità di un estratto dalla *Historia Au-*

7. H. MEISTER, *Iconologia Caesarum: oder Summarische Keyser Chroniken Auszug: darinnen kürzlich doch außführlich begriffen ist Aller Römischen Keyser von C. Iulio Cäsare an biß auff den jetz regierenden unsern allergnedigsten Herrn Matthiam, diß Namens der Ersten [...] mit besonderem fleiß gestellt durch Hieronymum Megiserium [...]*, Linz 1615 (per Eraclio cfr. pp. 294 ss.). Lo stesso imperatore è delineato in una maniera molto simile in un altro libro più tardo: J. P. LOTICH, J. J. HOFFMANN, *Historia Augusta imperatorum Romanorum a C. Iulio Caesare usque ad Josephum imperatorem augustissimum [...]*, Amsterdam 1710 (con l'uso delle monete della collezione della regina Cristina di Svezia); allo stesso tempo risale anche un libro totalmente privo di illustrazioni: *Lebens=Spiegel der Römischen König, Burgermeister und Kayser, das ist nach einer kurtzen Anmerckung von Anfang und Herkommen deß Römischen Reiches; eine kurtze, doch gründliche Beschreib= und Entwerffung [...]* gestellet durch J.J.P.U.J.D., Augsburg 1707.

8. A. ROTHER, J. PFEFFERKORN, *Chronica das ist Beschreibung aller Römische Kayser Vom ersten Julio Caesare an biß auff itz von Gottes Gnaden regierenden Kayser Rudolphum [...]*, Regensburg 1591.



Fig. 5: L'imperatore Macrino nella *Chronica* di Adolar Rother e Joachim Pfefferkorn.



Fig. 6: L'imperatore Emiliano nel *De vitis imperatorum* di Octavio de Strada a Rosberg.

gusta, ma senza le esagerazioni di questa fonte – le menzioni dell’Africa sono nell’insieme soltanto quattro, ma vi è una allusione all’origine punica di Severo. Un fatto merita una menzione particolare: per l’illustrazione dei monumenti della Pannonia in connessione con la proclamazione a *Carnuntum* l’autore recita il testo di una iscrizione che egli stesso ha visto personalmente mentre era ambasciatore dell’imperatore Massimiliano alla corte ungherese⁹.

Nella stessa maniera, con un testo lungo e dotto, ma questa volta ricco di invenzioni, si presenta l’opera tedesca del parroco evangelico di Weimar, Johann Sachs, del 1606. Egli descrive il regno di Giustiniano, assieme a quelli di altri buoni imperatori, in forma di elogio, e menziona tutti i successi militari dell’imperatore, tra i quali è elencata anche la vittoria sui Vandali in uno stile appropriato. Tranne la separazione delle singole biografie in alcuni paragrafi c’è una particolarità importante: l’aggiunta di vari motti per la caratterizzazione delle varie parti della storia personale dei protagonisti¹⁰.

Anche altri libri descrivono specificamente la vita di Giustiniano con le campagne militari dei generali dell’imperatore contro i tanti nemici in Asia, in Europa e in Africa. In tal modo fu per esempio trattata la guerra di Belisario contro i Vandali in un libro del 1591, che fu pubblicato dal giuriconsulto Hubertus Giphanius ad Ingolstadt: ma in conseguenza della professione dell’autore il tema maggiormente trattato è la legislazione di Giustiniano, e perciò le guerre rappresentano soltanto una parte relativamente breve¹¹.

9. *Iohannis Cuspiniani, viri clariss. poetae & medici, ac divi Maximiliani Augusti oratoris, de Caesaribus atque imperatoribus Romanis, opus insigne: ab innumeris quibus antea scatebat, mendis vindicatum: Unà cum Volphgangi Hungeri, iurisconsulti doctiss. annotationibus [...], cum Caes. Maiest. & Christianiss. Gallorum Regis Caroli, gratia & privilegio ad annos sex., Basileae per Iobannem Oporinum & Nicolaum Brylingerum, 1561.* Il capitolo su Severo si trova alle pp. 67-71: qualche volta si legge la menzione di falsi autori della *Historia Augusta* come fonti per la narrazione. Alla vita di Severo è aggiunto infine, come anche negli altri casi, un breve poema in forma di distico elegiaco di quattro righe nel quale si ha un ultimo ricordo dell’origine punica; come autore del tetrastico è nominato Ausonio. Per la diffusione del libro è importante l’indicazione dei privilegi per la stampa, uno per il territorio dell’Impero romano-germanico, l’altro per la Francia.

10. J. SACHS, *Neue Keyser Chronica darinnen deutlich begriffen alle Römische Keyser von Caio Iulio Caesare biß auf den itztregierenden Keyser Rudolphum II [...]*, Magdeburg 1606. Il capitolo su Giustiniano occupa le pp. 34-42 del vol. II (sul *Bellum Vandalicum* cfr. p. 39). L’alta esigenza dell’opera è espressa dalla dedica ai due principi allora regnanti del ducato di Sassonia, Giovanni Casimiro e Giovanni Ernesto.

11. *Huberti Giphanii iuriscons(ulti) De imperatore Iustiniano commentarius [...]*, Ingolstadt 1591. L’opera fu dedicata a uno dei protagonisti della guerra dei Trent’Anni, il duca di Baviera Massimiliano I. Non c’è impaginazione, e perciò non è possibile nomina-

Una menzione almeno generica merita anche il piccolo libro di Hermann Wittekind in cui vediamo descritte le vite degli imperatori direttamente tratte dal grande lessico tardoantico, la cosiddetta Suda: nella prima parte si ha la traduzione latina, nella seconda la versione originaria greca. Si può immaginare che questo libro servì, per il suo modesto formato, come un manuale pratico per le passeggiate fuori dallo studio o, a letto, per un'ultima distrazione alla fine della giornata¹².

Le monete hanno la parte preponderante in un libro in latino scritto dall'antiquario Ottavio Strada, che era al servizio dell'imperatore Rodolfo II: l'autore ha inserito nel testo molte monete per ciascun personaggio, cioè per gli imperatori, le mogli, i figli e gli usurpatori. Queste testimonianze dell'antichità mostrano una profonda conoscenza dell'argomento, anche perché in esse vengono spesso usate le monete provinciali delle città greche ma soprattutto perché si tratta normalmente di monete vere e non false. Un altro fatto dev'essere sottolineato: l'autore descrive le vite degli imperatori soltanto con poche righe, e perciò le menzioni dell'Africa sono molto rare; nel caso dei Gordiani se ne trova una per la narrazione del breve movimento contro Massimino il Trace. L'imperatore Emiliano, la cui origine africana è menzionata all'inizio del capitolo, ha ricevuto soltanto una mezza pagina. Un profondo stupore evoca il breve capitolo su Giustiniano perché manca qualsiasi allusione alle guerre¹³.

re le pagine per il *Bellum Vandalicum*. Un altro libro sullo stesso tema, ma pubblicato molto più tardi, fu scritto da J. P. VON LUDEWIG, *Vita Iustiniani m. atque Theodora Augustorum [...]*, Halle an der Saale 1731.

12. *Vitae Caesarum, quot & quemadmodum apud Suidam inveniuntur collectae ac simul in Latinum sermonem conversae. Autore Hermanno Vittekindo. Adiecta sunt Graeca in gratiam studiosorum eius lingua*, Frankfurt a. M. 1557. Aggiungo qui altri tre libri dello stesso tipo del piccolo manuale: nel 1569 uscì a Würzburg *Ein schön new lustigs Keyserbüchlein in drey theyl getbeylt [...]* di J. BISCHOFF che fu scritto totalmente nella forma di un epos antico; i testi sugli imperatori sono relativamente brevi. Un secolo dopo, precisamente nel 1672, fu pubblicato a Norimberga il libro di S. BORNMEISTER dal titolo *Schauplatz der Römisch=Teutschen Kaiser auff welchem von C. J. Caesare, biß auff jetzt regierenden Leopoldum I, dero Lebens=Lauff und merckwürdige Verrichtungen [...] fûrgestellt werden*: nei brevi testi sono inseriti i ritratti degli imperatori ma tutti falsi. Questa impostazione mostra anche un libro ancora più breve dello stesso periodo: C. MAURER, *Kurtze summarische Beschreibung. Von allen denen Römischen Kaysern. Vom Iulio Caesare an biß auff Carolum Magnum [...]*, Wien 1658: in esso sono inclusi gli imperatori romano-tedeschi fino a Ferdinando III che muore un anno prima della stampa; si ha dunque di nuovo un libro che prolunga la tradizione imperiale romana fino all'epoca contemporanea all'autore.

13. O. DE STRADA A ROSBERG, *De vitis imperatorum et Caesarum Romanorum, tam occidentalium quam orientalium [...]*, Frankfurt a. M. 1615: la storia dei Gordiani è alle pp. 109-11, Emiliano è menzionato a p. 127, e Giustiniano alle pp. 260-2 (con tutti gli usurpatori). Per Settimio Severo e Macrino non è indicata l'origine africana.

Dopo questa scelta dei libri sugli imperatori è necessario esaminare un altro tipo di pubblicazioni di carattere meno esteso, cioè le opere sulla storia dell'epoca repubblicana e sulla storia generale romana dalle origini alla tarda antichità. Nel 1551 uscì un libro molto interessante e veramente gigantesco a Basilea: l'autore Wolfgang Lazius, che si annuncia personalmente come medico e storico del re dei Romani, ha scritto in 1320 pagine una storia dello Stato romano divisa in dodici libri e molti capitoli. Nel primo libro vengono espone in ordine geografico tutte le acquisizioni dei Romani durante la repubblica e la monarchia: nove pagine sono dedicate all'Africa dalla Mauretania all'Egitto. Dapprima troviamo una breve descrizione della geografia e poi tutta la storia dalla conquista nel 146 a.C. fino all'arrivo dei Vandali. Vi sono inseriti lo sviluppo amministrativo delle province e i dettagli sullo stazionamento delle truppe romane sul suolo africano: sono elencate principalmente le guerre di Cesare e di Augusto sia in Africa che in Egitto, le ribellioni di Tacfarinate sotto Tiberio e di Gildone alla fine del quarto secolo; l'invasione dei Vandali è descritta come conseguenza della rivalità tra i due generali romani, Bonifacio e Costantino. Sono sempre usati gli storiografi antichi, ma anche alcuni brani di poemi tardoantichi ad esempio di Claudiano e Sidonio Apollinare. Si può affermare senza esagerazione che questo libro è un vero compendio della conoscenza sul mondo romano alla metà del XVI secolo¹⁴.

Un tipo diverso è rappresentato da un volume stampato a Francoforte sul Meno nel 1589 e scritto da Johannes Glandorp. Si tratta sicuramente di uno dei primi libri con una prosopografia degli antichi Romani, sia della repubblica sia del principato, esposta secondo l'ordine alfabetico dei gentilizi: penso che possiamo definire quest'opera come una antenata della moderna *Prosopographia Imperii Romani*. Già nel titolo e propriamente nella prefazione troviamo menzionata la ragione per cui il libro fu scritto: si tratta della utilizzazione delle vite dei Romani famosi per la ricostruzione moderna di tutta la storia fino al periodo cristiano; con l'allusione a molti testi antichi va sottolineata l'importanza specifica dello studio prosopografico. Gli articoli sono molto brevi e ordinati per ciascuna persona secondo il criterio dell'appartenenza alle relative famiglie. Alla fine delle 928 colonne è un *addendum* con gli alberi genealogici delle 47 *gentes* più cospicue. Una sorpresa tra tutti questi dettagli della storia romana è offerta da una *Appendix de regibus & ducibus Carthaginiensium*: nell'ultima pagina sono menzionati i nomi cartaginesi che sono inseriti negli arti-

14. W. LAZIUS, *Commentariorum Reipub. Romanae illius, in exteris provinciis, bello acquisitis, constitutae, libri duodecim*, Basel 1551; il capitolo sull'Africa si trova alle pp. 46-54.

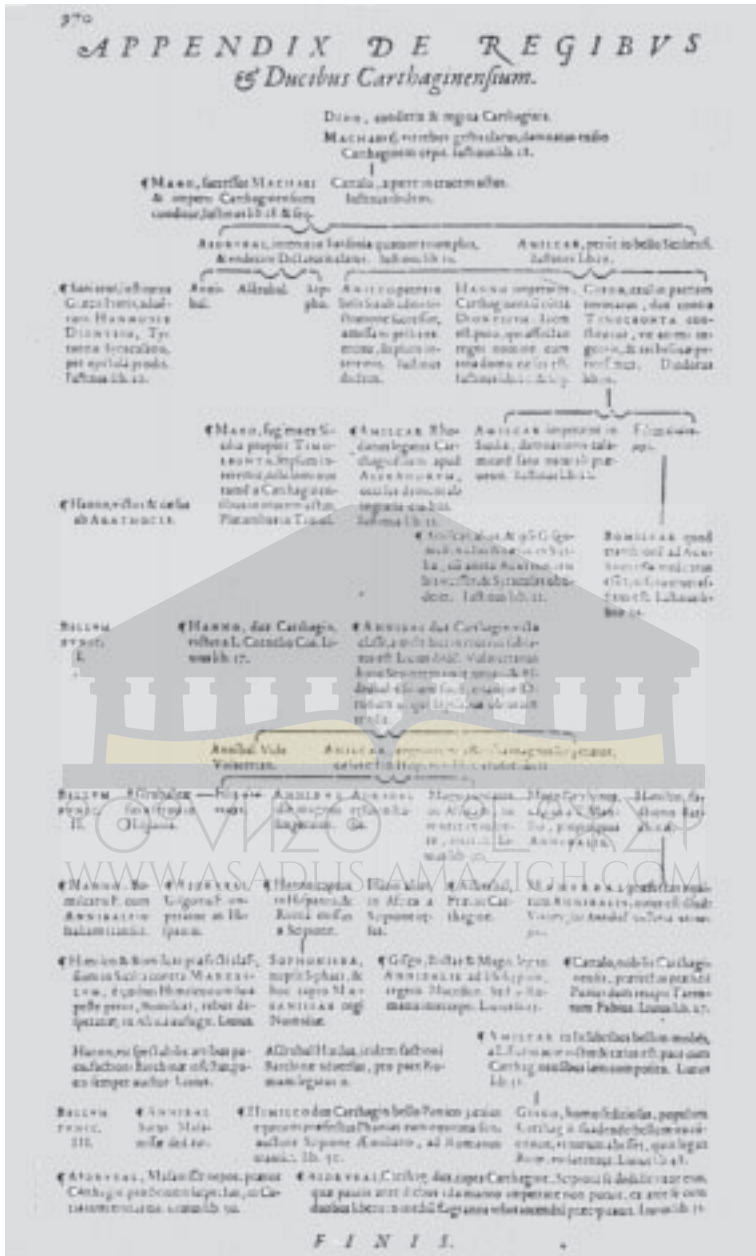


Fig. 7: L'Appendix de regibus & ducibus Carthagenensium nell'Onomasticon Historiae Romanae di Johannes Glandorp.



Fig. 8: Il frontespizio del *liber 1* di *Carthago sive Carthaginiensium respublica* di Christophorus Hendreich.

coli sui nemici e vincitori romani; non manca naturalmente anche il grande Annibale che è nominato come *ille magnus imperator*¹⁵.

Molto rare sono le opere con altri temi, principalmente le descrizioni dell'Africa prima dei Romani. Vorrei presentare qui come esempio molto significativo il libro latino di Cristoforo Hendreich sullo Stato cartaginese e sulla storia della repubblica di *Carthago*, che fu pubblicato a Francoforte sull'Oder nel 1664 e dedicato a Federico Guglielmo, il famoso marchese e principe elettore di Brandeburgo, vincitore degli Svedesi nella battaglia di Fehrbellin. Si tratta di una vera enciclopedia delle conoscenze su questo tema verso la metà del XVII secolo. L'autore, che reclama per sé nel titolo dell'opera il primato per un lavoro di questo genere, ha considerato tutti gli scrittori dell'antichità sull'argomento ed ha portato a termine un libro di 635 pagine. Ma la quantità delle informazioni era sicuramente adatta soltanto ai lettori più attenti. Non è possibile trattare in questa sede il contenuto dell'opera in maniera esauriente, ma si può gettare uno sguardo sulla descrizione di Cartagine: l'autore comincia con una discus-

15. *Onomasticon Historiae Romanae, Ioanne Glandorpio auctore quo veluti per satyram de Familiis & reliquis illustribus personis Rom. quae simul a bonis auctoribus, simul aliis id genus priscis monumentis celebrantur, collecta expositio est: Ad historiam Rom. dextre & integre cognoscendam apprime cum utile tum necessarium [...]*, Frankfurt a. M. 1589.

sione sull'importanza della città nella regione africana, cui ne segue un'altra sulla topografia, ed alla fine del primo libro si trova un lungo capitolo sugli abitanti e i loro costumi. Il secondo libro tratta la struttura statale della repubblica cartaginese, cioè le leggi, i magistrati, la religione, l'esercito, gli affari militari, l'importanza della flotta, gli edifici pubblici e la politica estera. Il libro seguente descrive la terza guerra contro i Romani e la distruzione della città. Infine nel quarto libro abbiamo la storia successiva in età romana fino alla conquista da parte degli Arabi¹⁶.

Non molto elevato è il numero dei libri con le descrizioni dei viaggi di persone che visitavano anche l'Africa durante il cosiddetto "Grand Tour" dei cavalieri e ricchi borghesi dell'Europa settentrionale e centrale. Come dimostrazione generale dell'interesse dei tedeschi per questa impresa è significativo il rapporto tra due collane di libri pubblicate nel corso del XVIII secolo che includono le storie dei viaggi di vari autori: la collana tedesca degli anni Novanta contiene 22 volumi, dei quali soltanto uno è dedicato ai viaggi nell'Africa ad ovest dell'Egitto; caratteristico è il sottotitolo "Reisen durch die Barbarei", cioè «viaggi nella Barbaria», uno sbaglio voluto per la «Berberia»¹⁷. Al contrario, dev'essere sottolineata l'ampiezza molto più significativa di una collana francese della metà del secolo: l'*Histoire Générale des Voyages* di Antoine François Prévost, che conta 64 volumi!¹⁸

Al termine di questo rapido sguardo è necessario evitare una delusione. Per questo motivo vorrei elencare in chiusura due libri relativamente vecchi che erano all'apice della conoscenza tedesca sull'Africa nel Rinascimento. Il primo, la *Cosmographia universalis* di Sebastian Münster, ri-

16. *Carthago sive Carthaginensium respublica quam ex totius fere antiquitatis rudibus primus instaurare conatur Christophorus Hendreich*, Frankfurt an der Oder 1664. Più tardi fu stampato un altro libro su questa stessa materia scritto in tedesco da un autore anonimo: *Geschichte der Republik Carthago*, Frankfurt a. M. 1781: l'opera di Hendreich non è menzionata e lo scritto si concentra sulla storia di Cartagine; perciò c'è soltanto un capitolo molto breve sulla struttura dello Stato (pp. 6-11). Allo stesso tipo appartiene parzialmente un terzo libro, scritto ugualmente da un autore anonimo: *Geschichte der vornehmsten Reiche und Staaten vor Christi Geburt im Grundriß zum Gebrauch der Vorlesungen auf hohen Schulen und berühmten Gymnasien wie auch zum bessern Verstand der alten Griechischen und Lateinischen Schriftsteller*, Frankfurt a. M./Leipzig 1760; la storia di Cartagine è descritta cronologicamente alle pp. 61-81. Nel libro moderno di W. Huss, *Geschichte der Karthager*, München 1985, pp. 1-3, non troviamo una sola menzione di questi tre libri.

17. T. F. EHRMANN, *Geschichte der merkwürdigsten Reisen welche seit dem zwölften Jahrhundert zu Wasser und zu Lande unternommen worden sind*, Frankfurt a. M. 1798.

18. A. F. PRÉVOST, *Histoire Générale des Voyages ou nouvelle collection de toutes les relations de voyages par mer et terre qui ont été publiées jusqu'à présent dans les différentes Langues de toutes les Nations connues*, Paris 1749-61.

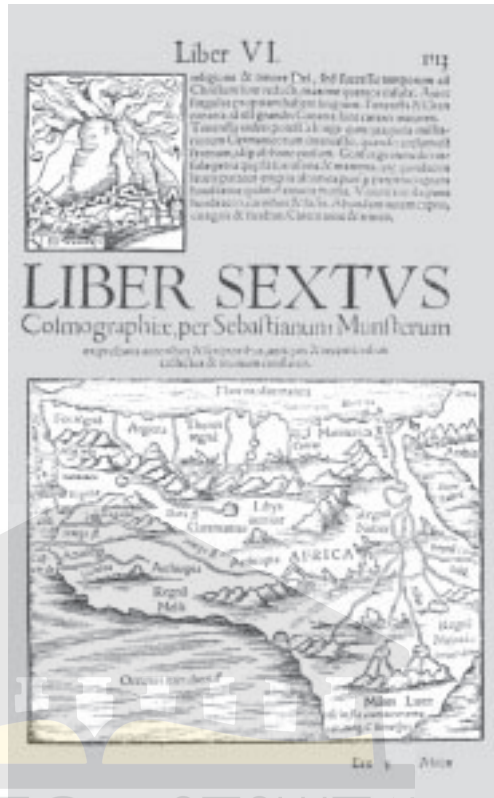


Fig. 9: Carta dell'Africa nel *liber sextus* della *Cosmographia universalis* di Münster.



Fig. 10: Xilografia con l'assalto romano a Cartagine dall'opera di Münster.



Fig. 11: Ritratto di Chaireddin Barbarossa nell’opera di S. Münster.



Fig. 12: Carta dell’Africa nel Liber Chronicarum di H. Schedel.

sale al 1550 e fu stampata a Basilea. Il sesto libro di questo grande volume è totalmente dedicato all'Africa, incluso l'Egitto: nella descrizione della geografia, ordinata da ovest a est, è menzionata brevemente la storia africana non soltanto nell'antichità ma anche nel periodo contemporaneo all'autore. Perciò un breve capitolo è dedicato alla distruzione di Cartagine alla fine della terza guerra punica, con un disegno dell'assalto romano. Per di più abbiamo anche altri tre capitoli sulla storia della città dopo la ricostruzione per iniziativa di Cesare fino alla dominazione della zona, corrispondente alle attuali Algeria e Tunisia, da parte del pirata Barbarossa: di questo nemico dei cristiani è inserita un'immagine nelle vesti turche di re della regione sopra nominata. Si vede inoltre un disegno relativamente fantastico della città di Algeri¹⁹.

Concludo con un vero gioiello, la cronaca del mondo di Hartmann Schedel, che fu pubblicata nel 1480 a Norimberga. In essa sono contenuti il testo e molte illustrazioni colorate che mostrano sia i personaggi della storia, reali ed inventati, sia qualche visione, più o meno fantastica, delle città rinomate e di eventi storici. La mappa del mondo include il continente africano con l'isola di Sardegna molto vicina alla costa tra Tunisia ed Algeri, ma queste due città sono delineate in maniera opposta alla verità.

Abbiamo anche una pagina con la storia abbreviata di Giustiniano con due xilografie dell'imperatore e del generale Belisario che dimostrano chiaramente l'immaginazione dell'autore: Giustiniano è vestito da imperatore romano-tedesco, ma Belisario è modellato come tutti gli altri militari della storia, cioè nella forma dell'arcangelo Michele. Un'altra pagina contiene una brevissima descrizione della storia di Cartagine, e alla fine viene presentato un disegno della città in forma non totalmente fantastica: vediamo infatti una differenziazione tra la vera città vicina al mare e la collina della *Byrsa* con la fortezza, ma manca il porto. Perciò è verosimile che esistessero delle conoscenze sulla situazione topografica della vecchia *Carthago*, ma queste furono tratte in massima parte dalle descrizioni

19. *Cosmographiae universalis Lib. VI in quibus, iuxta certioris fidei scriptorum traditionem describuntur [...] Autore Sebast. Munstero*, Basel 1550: la descrizione della zona di Cartagine e della storia della città si trova alle pp. 1118-23. Quest'opera molto famosa e l'autore furono studiati, per esempio, da V. HANTZSCH, *Sebastian Münster. Leben, Werk, wissenschaftliche Bedeutung*, Leipzig 1898, rist. Nieuwkoop 1965; W. PANZER, *Der deutsche Geograph Sebastian Münster*, Ingelheim 1953; K. H. BURMEISTER, *Sebastian Münster in Wort und Bild. Aus dem Briefwechsel des Kosmographen*, Ivi 1988; S. ANSPACH (Hrsg.), *Sebastian Münster. Katalog zur Ausstellung aus Anlaß des 500. Geburtstages am 20. Januar 1988*, Fernwald 1988.

Tercia etas mundi

Linea pontificū
Zaraya



Abeyatorib



Amarias



Acatorib



Eni quattuor in linea pontificum: nō fuerūt summi sacerdotes. sed Sadoch de eis descendit: quē salomō constituit summū in pontificatum: rictico pri^o abythar de sacerdotio qui fuit vltimus de linea ythamar.

Septē illegitimi⁹ princeps latocan inū. fact⁹ est dur et ceteri⁹ a gala yndis ve pugnatet contra amonitas. 7 nullis pri⁹ nūcūs. Septe ad regē Amon: ratio ne ostēdens iniuste eos vsurpare velle terras eis a dño cōcessas. cū nollet eis au dire facto voto de offerendo qđ ei primo occurreret de vino ruerēt cū victoria accessit cōtra amonitas et debellauit eos. Cui reuertenti occurēs filia virgo cus tympano: vt votū seruaret ymolauit eas. sult⁹ in vouēdo. impi⁹ in impledo. In dicauit autē Septe israel. vi. ānis iuder septim⁹. post quē iudicauit. viij. Abseban de bethleem annis. vij. habēs. xxx. filios 7 totidē filias. Post quē iudicauit. ij. Abyaloy sabulonites annis decē. Iudicauit post illum Abdu. viij. annis hīs et filios iuder decimus.

Carthago vrbis fuit celeberrima i affrica a Cartha oppido (teste Scruio) no lincn assumpsit. Et apud grecos. ΚΑΡΘΑΓΩΝ scribit. Cōstruata prima a didone belli regis tyroziū filia: annis septuaginta trib⁹ anteq̄ roma ipsa cōstrueret vt dicit Iustin⁹ libro. xviij. Que pri⁹ a bouis corio Byrta dicta fuit. qđ p̄ illa edificāda tantū loca dido emerat a rege bharba. qđ cum corio thauri regi posset. dicere virgilio libro Eneid. primo. Abereatq; solū facti de nocte byrsam: Thaurino. qđ cum posset arcū dare tergo. Coriū cū illud in tenuissimos filios sc̄ cari fecit. quod loco multū arcū dedit vocātes illū locū lingua p̄bencia byrsam. i. coriū: que postea mutato vocabulo Carthago dicta est. Licero quodq; de natura dcorum libro secūdo. Postq; tres hercules declarauit. Quart⁹ in qđ fili⁹ Jouis et Asteris sororis latone qui Carthaginē filiā genuit a qua Byrta quā dido cō didit Carthago vocata est. Hec cades teste Plinio libro. xv. naturalis hystorie centus viginti annis romanis emula fuit. Plurces enim dēstruata: Plurces instaurata. fuit autē hec inclita ciuitas vetustate originis magnitudine 7 claritate ante omnes affrice 7 bysanie puina arum vrbes memorāda. Primo anteq̄ eradio Scipio iunior magni Scipionis nepos in tercio bello punico cōsul fact⁹ ser cōtinuis dieb⁹ ac noctib⁹ illā oppugnauit et vltima desperationē tandē aues in deditōne trānt. petētes vt qđ belli clades reliquos fecerat fuisse salte liceret. Eo i bello mulierū viginti q̄nq; milia: viroz vero triginta trucidata fuisse referūt: Hāc dicit al aut eoz rex vltro transfugas ei⁹ vtore. se suosq; filios in mediū icat incē dium. quod serdecim cōtinuis dieb⁹ arsit. Et miserū vt Lini⁹ ait etiā victorib⁹ p̄buit spectaculū. 7 tūc Carthago sercētēsimooctauo ab ei⁹ cōditōe anno omni murali lapide delecta fuit. Tūc postq; cuncta fuit vicesimosecūdo anno lectio ceclio morello. 7 L. Q. flāminio cōsulib⁹ repari iussa est. qua repata Romani cū ei⁹ milia deduci sunt. Sed vt idē iun⁹ inq̄t vtra a breue ip̄s Etrūa vltro solutiū hā meos ignes cuomēs calidis anentib⁹ erusta est. terra dēstruit. Cui⁹ subleuande calamitat⁹ causa Senat⁹ Ro. decē annis ei vctigalia remisit. Vltima etiā p̄ tpa Berthouū calamitates p̄tulit. Tandē in Mauro: man⁹ vctimes regū sedes. 7 regia tūc vsq; habita est. Que et vernaculā lingua Tuniciū appellata est.

Carthago



Fig. 14: Pagina XLI dell'opera di Schedel con la veduta della città di Carthago.

dell'antichità – nella realtà il sapere era soltanto rudimentale. Alla fine dell'articolo è menzionata anche la posteriore città di Tunisi. Purtroppo per la nostra curiosità non conosciamo i nomi degli eventuali visitatori di allora²⁰.



20. H. SCHEDEL, *Liber Chronicarum cum figuris et ymaginibus ab inicio mundi*, Nürnberg 1493: la mappa del mondo inclusa l'Africa si vede a p. XII s., le figure di Giustiniano e Belisario sono disegnate a p. CXLV, e l'immagine di Cartagine si trova a p. XLI. La cronaca di Schedel è stata recentemente oggetto di studi da parte di E. RÜCKER, *Hartmann Schedels Weltchronik. Das größte Buchunternehmen der Dürer-Zeit*, München 1988; K. KRATZSCH, *Hartmann Schedel, Weltchronik*, Ludwigsburg 1990 (ristampa del libro con commento); B. HERNAD, F. J. WORSTBROCK, *Hartmann Schedel*, in: *Die deutsche Literatur des Mittelalters. Verfasserlexikon*, Bd. VIII, Berlin-New York 1992, coll. 609-621 (sulla cronaca del mondo propriamente coll. 616-619). Un articolo sullo sfruttamento dell'opera per la storia greca fu pubblicato da R. KLEIN, *Die Behandlung der griechischen Geschichte in der Weltchronik des Hartmann Schedel*, «Jahrbuch für Fränkische Landesforschung», LVIII, 1998, 167-85. Vorrei ringraziare per alcuni importanti consigli il dott. Paul-Berthold Rupp, responsabile delle stampe antiche nella biblioteca universitaria di Augsburg. Per le illustrazioni il mio ringraziamento va all'ufficio fotografico della stessa istituzione.

Ahmed M'Charek
Al-Bakrî et la toponymie
de la Byzacène centrale

Introduction

Plusieurs trouvailles épigraphiques relativement récentes ont amélioré notre connaissance de la Byzacène centrale appelée Al-Muzaq par les chroniqueurs arabes¹. Mais les enquêtes toponymiques qui mettent à contribution les sources antiques n'aboutissent pas toujours à des résultats définitifs; pour divers toponymes, on en est encore au stade des hypothèses plus ou moins fondées².

Depuis longtemps, les sources arabes du Moyen-Âge ont été sollicitées; mais leur témoignage a inspiré des appréciations diverses, plus ou moins favorables³. Je me propose de montrer, à travers des exemples choisis dans la région d'Al-Muzaq, que l'apport d'Al-Bakrî se révèle particulièrement éclairant pour la connaissance de la toponymie de l'Ifriqiya arabo-musulmane c'est-à-dire de l'*Africa* antique. Mais voici d'abord un bref rappel sur l'œuvre du géographe andalou en rapport avec le sujet qui nous occupe.

Abû 'Ubayd Al-Bakrî et son œuvre

Mort vers 1094 ap. J.-C., Al-Bakrî n'a jamais quitté l'Espagne; il a rédigé son ouvrage intitulé *Kitab al-Masalik wal-Mamalik* (Le livre des routes et des royaumes) vers 1068, parfois à l'aide d'informations livresques et orales, le plus souvent en puisant dans les écrits de ses prédécesseurs⁴. Dis-

1. H. H. ABDELWAHAB, *Du nom arabe de la Byzacène*, «Revue Tunisienne», 1939, p. 199-201.

2. Cf. J. DESANGES, *La toponymie de l'Afrique du Nord antique. Bilan des recherches depuis 1965*, in *L'Afrique dans l'Occident romain (1^{er} siècle av. J.-C. - 1^{er} siècle ap. J.-C.)*, Actes du colloque organisé à Rome (3-5 déc. 1987), coll. EFR, 134, 1990, pp. 251-72.

3. *Ibid.*, pp. 260-1.

4. Aujourd'hui, nous connaissons mieux les sources de ce géographe grâce à de ré-

L'Africa romana XIII, Djerba 1998, Roma 2000, pp. 381-388.

persés dans plusieurs bibliothèques, les divers manuscrits de cet auteur n'étaient connus, jusqu'à ces dernières années, qu'à travers une édition partielle et veille de près d'un siècle, due à De Slane⁵.

Depuis 1992, on dispose d'une nouvelle édition critique du *Kitab al-Masalik wal-Mamalik* qui fournit des itinéraires relativement précis et de précieuses digressions historiques⁶. Il s'agit d'un document plus complet puisque l'enquête a porté sur la totalité des manuscrits, mais l'appareil critique qui l'accompagne gagnerait à être mieux enrichi par l'apport des découvertes épigraphiques. C'est justement à la lumière de ces progrès de la recherche qu'on pourrait mieux apprécier le témoignage d'Al-Bakrî et vérifier la crédibilité de ses sources. À cet égard, la toponymie de la Byzacène centrale constitue, à mon avis, un terrain privilégié.

Les sources d'Al-Bakrî sur l'Ifriqiya sont particulièrement intéressantes puisqu'il s'agit en général d'auteurs d'origine kairouanaise comme Mohamed Ben Youssouf Al-Warraq qui a vécu au X^e siècle (mort vers 363 H/ 973-974). Transfuge d'Ifriqiya, celui-ci se mit au service des Umayyades d'Espagne pour lesquels il composa divers ouvrages géographico-historiques qui ne sont plus conservés aujourd'hui. Al-Bakrî n'a pas hésité à puiser largement dans les écrits d'Ibn Al-Warraq dont le plus important s'intitulait *Masalik Ifriqiya wa-Mamalikuha* (Les routes et les royaumes d'Ifriqiya); c'est pourquoi on considère généralement que son témoignage vaut davantage pour le X^e siècle que pour le XI^e⁷.

Plusieurs découvertes toponymiques récentes ont montré la valeur inestimable du *Kitab al-Masalik Wal-mamalik*: j'en examine ici, à titre d'exemples, celles relatives à deux localités (*Muzuca* /Mujuqa et *Agger* /Ajjer) ainsi que celles relatives à deux régions (la *Gamonía* /Qamunia et la *Gamuta* /Gamouda).

centes mises au point. Cf. A. FERRE, *Les sources du Kitab al-Masalik wal-Mamalik*, «Ibla», Tunis, 1986, t. 14, 156, pp. 185-214; A. DHANOUN TAHA, *Étude sur les sources d'Al-Bakrî relatives à l'histoire de l'Ifriqiya et du Maghreb* (en arabe), «Dirasset Andaloussiya», 3, décembre 1989, p. 22-40.

5. M. G. DE SLANE, *Description de l'Afrique septentrionale*, 1857 (rééditée à Alger en 1911), avec une traduction en arabe (rééditée à Alger en 1913).

6. Texte arabe établi et présenté par Hadrien Van Lewen et André Ferré, édité en deux volumes par la Fondation Tunisienne pour les Lettres, les Arts et les Sciences (Beit al-Hikma), paru à Tunis en 1992.

7. Cf. H. R. IDRIS, *La Berbérie orientale sous les Zirides*, Paris 1959, p. XXIV, n. 44 (introduction).

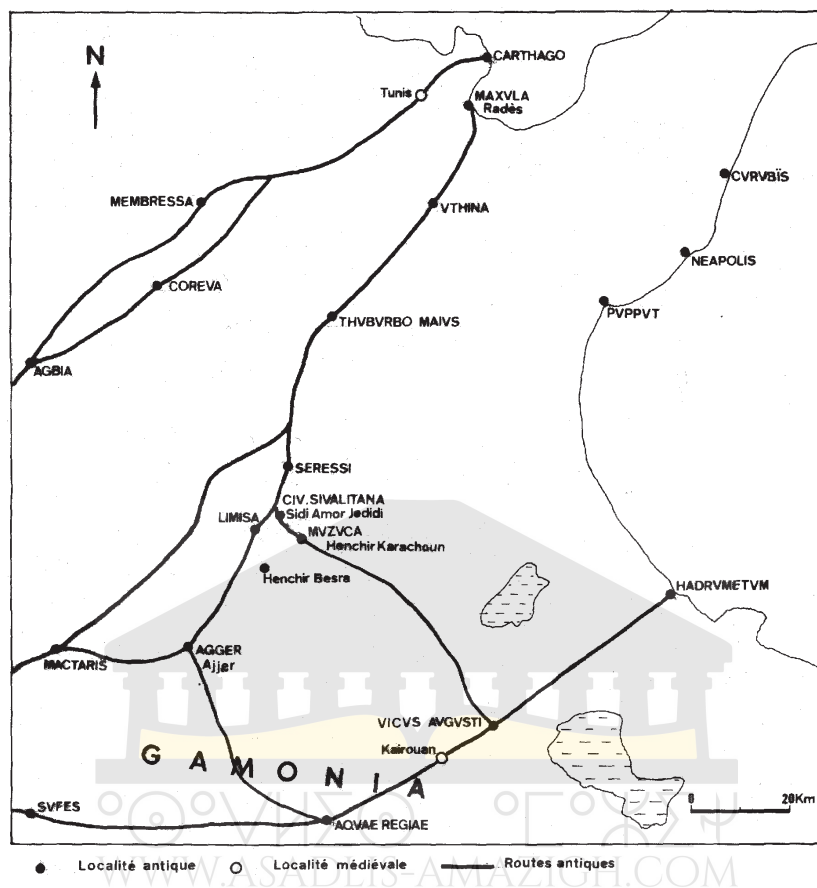


Fig. 1: Mazuca, Agger et Gamonia: croquis de localisation.

Muzuc(a) / Mujuqa

La documentation antique

Muzuc(a) est un toponyme attesté par plusieurs dédicaces latines trouvées dans deux sites voisins de la vallée de l'oued Nebhana, en Tunisie centrale, Henchir Karachoun et Henchir Besra⁸.

Henchir Karachoun/*municipium Muzucence* se trouve à une quinzai-

8. Voir *supra* fig. 1 (croquis de localisation).

ne de km à l'est de Ksar Lemsa /*Limisa* et à six km environ de Sidi Amor Jedidi /*Sivalitana*⁹. Il s'agit d'un champ de ruines important où on a recueilli plusieurs inscriptions latines dont trois dédicaces qui donnent le nom antique de la localité devenue municipes sous Caracalla (*conditor municipii*)¹⁰. Situé à 10 km plus au sud, Henchir Besra est un site archéologique non moins important¹¹ qui a livré une dédicace à Commode mentionnant la *civitas Muzucensis* en 178-179¹².

Cette documentation antique posait problème: tout d'abord, le nom de la localité n'apparaît dans les sources antiques que sous la forme d'un adjectif ethnique (*Muzucensis* ou *Muzucense*) et les épigraphistes ont adopté, jusqu'ici, la forme substantivale *Muzuc* qui demeure toutefois conjecturale¹³.

Mais surtout, il fallait chercher à savoir si on avait affaire à deux localités homonymes ou plutôt à une seule cité disposant de deux agglomérations différentes. Plusieurs hypothèses ont été avancées: on a longtemps admis qu'il y a eu là deux *Muzuc* c'est-à-dire deux villes homonymes et voisines¹⁴. Plus récemment, J. Gascou a émis une hypothèse qui envisage l'existence d'une seule *Muzuc* avec deux centres urbains¹⁵. Enfin, selon A. Beschouch l'inscription de Henchir Besra serait une pierre déplacée et il n'y aurait qu'une seule *Muzuc* identifiable avec Henchir Karachoun, surtout qu'il n'est question, dans les listes épiscopales, que d'une seule *plebs Muzucensis*¹⁶.

Au vu de cette problématique, une information fournie par Al-Bakrî apporte des éléments qui me paraissent particulièrement intéressants.

L'apport d'Al-Bakrî et d'autres sources arabes

Dans son maître-livre *Kitab al-Masalik wal-Mamluk*, Al-Bakrî mentionne une localité médiévale appelée Mujuqa qu'il place sur un itinéraire entre

9. Cf. *AAT*, au 1/50.000, f. de Djebebina, n° 28-29.

10. *CIL* VIII, 12060. Deux inscriptions donnent le toponyme antique: *CIL* VIII, 12064 mentionne le *municipium Muzucense* vers 333-334 et *CIL* VIII, 12063 fournit une forme abrégée du toponyme donnant les trois premières lettres (*Muz*).

11. Cf. *AAT*, au 1/100.000, f. 31, Dj. Bou Dabouss, n. 33.

12. *CIL* VIII, 12095.

13. Cf. en dernier lieu: C. LEPALLEY, *Les cités de l'Afrique romaine au Bas-Empire*, Paris 1981, p. 299.

14. Cf. C. TISSOT, *Géographie comparée de la province d'Afrique*, II, Paris 1888, pp. 604-5 (note de S. Reinach).

15. Cf. J. GASCOU, «*AntAfr*», 10, 1976, p. 38.

16. A. Beschouch a exprimé cette opinion au cours d'une communication donnée à la Commission d'Afrique du Nord (séance du 19 octobre 1998).

Tunis et Kairouan¹⁷. À mon avis, le toponyme Mujuqa peut-être rapproché phonétiquement et linguistiquement du nom de la cité antique des *Muzucenses*. On peut, même, envisager l'équivalence Mujuqa=*Muzuc(a)* et par suite considérer que le nom médiéval a conservé la forme substantivale du toponyme antique¹⁸.

L'itinéraire médiéval sur lequel se trouvait Mujuqa devrait correspondre à la voie antique desservant Henchir Karachoun et dont un tronçon reliait, à travers la vallée de l'oued Nebhana, Oum al-Abouab/*Seressi* à Sidi al-Hani/*vicus Augusti*¹⁹.

Trois autres chroniqueurs reprennent l'indication d'Al-Bakrî relative à la localisation de Mujuqa: Al Qazuini, Yaqt et Ibn Nagi²⁰. Ce dernier fournit, en outre, une précision d'un grand intérêt en signalant l'existence dans le secteur de Mujuqa du clan des Jedidi (*Al Jadidiine*), dont l'un des membres s'appelait cheikh Mohamed al-Jedidi²¹. Or nous savons que le site de *Sivalitana*, au voisinage immédiat de Henchir Karachoun, porte aujourd'hui le nom de Sidi Amor Al-Jedidi dont la *koubba* est encore en place sur le champ de ruines²². Tout porte à croire qu'un clan d'origine probablement arabe, celui des Jedidi, a dû s'installer dans ce secteur relativement fertile de la vallée de Nebhana.

Il me paraît donc possible de considérer l'indication d'Al-Bakrî, précisée par Ibn Nagi, comme une donnée suffisante pour identifier la localité médiévale de Mujuqa avec le site antique du *Muzuca*. Ainsi, la proximité phonétique et linguistique entre les deux toponymes d'âge différent n'est pas un fait du hasard et, grâce à Al-Bakrî, nous aboutissons aux résultats suivants:

1. Comme l'a déjà pressenti C. Tissot, la forme substantivale du toponyme antique serait *Muzuca*²³, devenue Mujuqa après l'arabisation. Une localité de ce nom a subsisté au moins jusqu'à la fin de l'époque médiévale.
2. À la suite de A. Beschaouch, on peut penser que l'épigraphie de Hen-

17. AL-BAKRÎ, *Kitab al-Masalik*, cit. 1174.

18. Nous avons un exemple fameux du passage du Z antique au J médiéval dans *Zama/Jama*.

19. Cf. P. SALAMA, *Les voies romaines de l'Afrique du Nord*, 1951 (carte en annexe).

20. Cf. A. AL-BAHI, *La toponymie de la Byzacène à l'époque médiévale* (en arabe), mémoire de DEA, soutenu à Tunis en septembre 1995, pp. 184-5, n. 422.

21. IBN NAGI, *Ma'âlim al-îman fi ma'rîfet abl al-Qayrawan*, trad. Ibn Noeyma, t. IV, p. 253.

22. Cf. Z. BENZINA BEN ABDALLAH, *Sidi Amor Jedidi/civitas Sivalitana*, in *L'Africa romana XI*, Ozieri 1996, pp. 1355-67.

23. C. TISSOT, *Géographie comparée de la province d'Afrique*, II, Paris 1988, p. 604, note 4. Selon cet auteur *Muzuc* serait la «forme indigène» du toponyme, tandis que *Muzuca* en serait «la forme latinisée».

chir Besra (site dont le nom antique est encore à identifier) n'était qu'une pierre déplacée.

3 Dans la vallée de l'oued Nebhana, il n'a existé qu'une seule *Muzuca* qu'il faut identifier avec Henchir Karachoun. En 178-179, cette localité était encore *civitas* mais elle devint municipes sous Caracalla.

4 Désormais, on ne s'étonnera plus de constater que les listes épiscopales africaines ne mentionnent qu'un seul siège *Muzucensis*²⁴.

Agger/Ajjer

Henchir Sidi Amara, dit encore Henchir el-Khima, se trouve à une trentaine de km à l'est de Maktar, dans la Thusca orientale. Il s'agit d'un site archéologique relativement vaste situé sur l'actuelle route Siliana-Oueslatia, à la sortie d'un défilé appelé Foum al-Afrit²⁵.

Le nom antique de la localité a été identifié par étapes: c'est à R. Cagnat que revient le mérite de situer à Henchir Sidi Amara la station d'*Aggar* donnée par la Table de Peutinger, entre *Uzappa* et *Aquae Regiae*²⁶. Cette localisation avait alors la valeur d'une quasi certitude car non seulement on connaissait deux évêchés appelés *Agger* ou *Aggar*, mais on disposait en outre d'une excellente indication fournie par Al-Bakri; à propos de l'itinéraire entre Kairouan et Bûna (ex Bône, l'actuelle Annaba en Algérie), le géographe andalou mentionne, après l'étape de Jalula, celle de *Ajjer* dont il donne une description intéressante. Dans une allusion à la citadelle byzantine et au pont romain sur l'oued Jilf, il parle d'un site accidenté où se trouvent «un château et un pont»²⁷.

En 1988, l'identification définitive du toponyme est enfin obtenue grâce à une découverte épigraphique; en effet, le dégagement du forum de la localité qui s'élevait à Henchir Sidi Amara a permis à Leila Ladjimi-Sebaï de trouver une dédicace consacrée à *Agger Augusta* gravée sur une porte monumentale²⁸. Nous savons depuis que le toponyme antique d'*Agger* est correctement transmis par Al-Bakri qui donne, en outre, une localisation précise de la station appelée *Ajjer* au X^e siècle ap. J.-C.

24. S. LANCEL, *Actes de la Conférence de Carthage en 411*, IV, Paris 1991, p. 1432. *Muzucensis plebs* est représentée en 411 par deux évêques, l'un catholique, l'autre donatiste.

25. Henchir Sidi Amara (= Henchir el-Khima): AAT, au 1/100.000, f. Maktar, 262-263. Cf. L. LADJIMI-SEBAÏ, in *L'Africa romana IV*, Ozieri 1987, pp. 415-32.

26. R. CAGNAT, *Nouv. expl. ép. et arch. en Tunisie*, 1887, p. 33.

27. AL-BAKRI, *Description de l'Afrique septentrionale*, trad. De Slane, p. 132; cf. L. LADJIMI-SEBAÏ, in *L'Africa romana IV*, cit., p. 417.

28. L. LADJIMI-SEBAÏ, *Un site de Tunisie centrale: Agger*, «BullINAA», c.r., avril-juin, Tunis, 1988, p. 61.

Gamonial/Qamunia et Gamuta/Gamouda

Dans une enquête récente dont les résultats ont été communiqués en 1997 à Paris et en 1998 à Sbeïtla, j'ai essayé de montrer que la région de Kairouan, définie par la vallée du Marguellil, formait un district appelé *Gamonìa* à l'époque antique et *Qamunia* à l'époque médiévale²⁹.

Parmi les documents versés au dossier, il y a une nouvelle dédicace pour le salut des Sévères dont le contenu se trouve avantageusement éclairé par les sources médiévales. Le dossier ainsi constitué a permis de reconnaître le nom d'une importante tribu numide, celle des *Gam(onien-ses)* ou *Gam(utenses)*. Le territoire d'origine de la tribu en question s'étendait sur l'ensemble de la vallée de l'oued Zéroud dont le Marguellil était seulement l'affluent le plus septentrional. À mon sens, ce territoire d'origine a évolué en donnant naissance à deux districts différents: la *Gamonìa* au nord qui formera plus tard la *chora* de Kairouan et la *Gamuta* au sud qui deviendra la *chora* de Gamouda avec Sbeitla comme chef-lieu au 1^{er} siècle de l'islam³⁰.

En rapport avec le sujet esquissé ici, on rappellera que l'apport d'Al-Bakrî a été décisif pour la définition du pays des Gamoniens. Cet auteur est en effet le seul chroniqueur arabe à mentionner la *chora Gamonìa*. Nous lui devons aussi une description précise d'un itinéraire majeur de la Gamouda: à savoir la route directe entre Gafsa et Kairouan avec plusieurs localités dont deux ont joué le rôle de chef-lieu en remplacement de Sbeïtla³¹.

Conclusions

Au terme de cette enquête, on retiendra les conclusions suivantes:

1. Grâce au témoignage d'Al-Bakrî, on sait désormais qu'il n'a existé dans la vallée de l'oued Nebhana, qu'une seule localité nommée *Muzuca* et qu'elle doit être identifiée avec Henchir Karachoun.
2. Le témoignage d'Al-Bakrî qui vaut surtout pour le x^e siècle s'avère

29. A. M'CHAREK, *De Zama à Kairouan: la Thusca et la Gamonìa*, in *Frontières et limites géographiques de l'Afrique du Nord antique*, Hommage à P. Salama, Publications de la Sorbonne, 1999, pp. 139-83.

30. A. M'CHAREK, *Gamouda, l'antique Gamuta: composante steppique du territoire des Numides Gam(onien-ses)/Gam(utenses)*, communication au colloque organisé par l'INP sur les *Hautes steppes tunisiennes à l'époque antique*, tenu à Sbeïtla en mai 1998 (actuellement sous presse), à paraître en Arabe in «Africa», 18.

31. Cf. H. H. ABDELWAHAB, «Cahiers de Tunisie», 5, 1954, pp. 5-15.

particulièrement éclairant pour la connaissance de la toponymie d'al-Muzaq, région médiévale correspondant au coeur de la *Byzacène* antique.

3. S'il est vrai qu'Al-Bakrî n'a jamais visité le Maghreb, il n'en demeure pas moins que ses sources paraissent particulièrement bien informées en matière de toponymie ifriqiyenne. Et c'est l'épigraphie latine qui en fournit ici une éclatante illustration.



Livio Zerbini

Fra archeologia, diplomazia e imprevisti. L'approccio di Halbherr alla Libia

Molto si è discusso, a proposito di Federico Halbherr e del suo apporto organizzativo alle missioni archeologiche in Tripolitania e in Cirenaica, enfatizzando, a mio parere talvolta in modo eccessivo, il ruolo “politico” che avrebbe avuto l'archeologo roveretano nell'impresa coloniale libica¹, tanto che, a questo proposito, Vincenzo La Rosa afferma che «le missioni archeologiche in Tripolitania e Cirenaica, anche se perfettamente giustificabili dal punto di vista scientifico, sono il frutto di una precisa volontà politica, tesa a trar profitto dall'incombente disfacimento dell'impero ottomano»².

Per questi motivi molteplici sono stati gli epiteti via via assegnati ad Halbherr, da quello di «politico»³ e di «ambasciatore itinerante in avanscoperta» per il Ministro degli Esteri Antonino di Sanguiliano⁴, a quello di archeologo «ministeriale»⁵, insistendo troppo nel considerare le missioni archeologiche italiane nei paesi del Mediterraneo strumento di penetrazione pacifica e di politica internazionale⁶.

1. Sull'importante ruolo “politico” e diplomatico svolto da Halbherr nell'ambito dell'archeologia italiana nel Mediterraneo si vedano i lavori di G. GEROLA, *Federico Halbherr (necrologio)*, «Studi Trentini di Scienze Storiche», XI, 1930, p. 182; M. PETRICIOLI, *Le missioni archeologiche italiane nei paesi del Mediterraneo: uno strumento di politica internazionale*, in *L'Archeologia italiana nel Mediterraneo fino alla seconda guerra mondiale*, a cura di V. LA ROSA, *Atti del Convegno di studi - Catania, 4-5 novembre 1985*, Catania 1986, pp. 9-32; V. LA ROSA, *Federico Halbherr e Creta*, in *L'Archeologia italiana nel Mediterraneo*, cit., pp. 53-72; A. DI VITA, *Tripolitania e Cirenaica nel carteggio Halbherr: fra politica e archeologia*, in *L'Archeologia italiana nel Mediterraneo*, cit., pp. 73-92; M. PETRICIOLI, *Archeologia e Mare Nostrum. Le missioni archeologiche nella politica mediterranea dell'Italia (1898/1943)*, Roma 1990, pp. 91-149, 409-II, 416-7; V. LA ROSA, *Paolo Orsi e Federico Halbherr: due grandi roveretani dell'archeologia italiana*, in *La ricerca archeologica nel Mediterraneo: P. Orsi - F. Halbherr - G. Gerola*, Calliano (Trento) 1991, pp. 38-40.

2. LA ROSA, *Paolo Orsi e Federico Halbherr*, cit., p. 39.

3. LA ROSA, *Federico Halbherr e Creta*, cit., p. 60; ID., *Paolo Orsi e Federico Halbherr*, cit., p. 38.

4. LA ROSA, *Paolo Orsi e Federico Halbherr*, cit., p. 39.

5. LA ROSA, *Federico Halbherr e Creta*, cit., p. 60.

6. Si vedano a questo proposito i contributi di PETRICIOLI, *Le missioni archeologiche*

L'Africa romana XIII, Djerba 1998, Roma 2000, pp. 389-407.

Certamente non si può non riconoscere che la spedizione archeologica di Halbherr in Cirenaica e in Tripolitania avvenne in un contesto internazionale particolarmente delicato e difficile, in cui le motivazioni politiche e le indagini archeologiche erano legate e unite da comuni interessi, ma asserire, come è stato fatto, che l'archeologia si fece strumento della politica coloniale italiana, collaborando, a suo modo, ai programmi imperialistici e di conquista armata della Libia, è certamente un'interpretazione, a mio giudizio, azzardata e difficile da sostenere.

In ogni caso, a questo riguardo, faccio mie le parole di Mario Torelli, il quale sottolinea, giustamente, che «quand'anche un'impresa scientifica sia stata decisa per fini altrui da organi politici, non vengono da ciò infirmate la validità della sua attuazione e dei suoi risultati né l'onestà scientifica di chi vi ha partecipato»⁷.

Del resto, il Ministero degli Esteri italiano non aveva alcun bisogno di avvalersi dell'operato degli archeologi, con l'incarico, in un certo senso, di *delatores*, per avere notizie dettagliate e precise sul territorio libico, sul quale si avevano già informazioni, di carattere strategico-logistico, più che sufficienti per intraprendere un intervento militare⁸.

Semmai si può dire che, a cominciare con la spedizione libica dello Halbherr, l'archeologia venne ad assumere una funzione sempre più palesemente pubblica, fino a divenire con il regime l'elemento distintivo, quasi una sorta di simbolo, dell'identità della cultura nazionale⁹. Da quel momento si cominciò ad avere la piena consapevolezza che il prestigio di uno stato nella politica internazionale si esprimeva anche alla luce della sua presenza scientifica all'estero, e per l'Italia il veicolo culturale di maggiore risonanza non poteva che essere rappresentato dall'archeologia, soprattutto per quei territori africani, come la Libia, nei quali intendeva espandere i propri interessi coloniali, ricchi di vestigia del passato e di monumenti, dove l'esaltazione della romanità era così evidente, fornendo

italiane nei paesi del Mediterraneo, cit.; LA ROSA, *Federico Halbherr e Creta*, cit.; DI VITA, *Tripolitania e Cirenaica nel carteggio Halbherr*, cit.; PETRICIOLI, *Archeologia e Mare Nostrum*, cit.; S. ALTEKAMP, *L'azione archeologica fra indirizzo scientifico e intervento politico: il caso dell'archeologia libica (1911-1943)*, «QS», XXI/41, 1995, pp. 101-13.

7. M. TORELLI, *Archeologia italiana in patria e all'estero. Appunti per una storia della politica della ricerca*, in *L'Archeologia italiana nel Mediterraneo*, cit., p. 232.

8. Sull'intensa e capillare attività informativa avviata dal governo italiano in prospettiva di un'azione di conquista della Libia si veda A. DEL BOCA, *Gli Italiani in Libia*, Bari 1986.

9. Si veda a questo riguardo ALTEKAMP, *L'azione archeologica fra indirizzo scientifico e intervento politico*, cit.

all'opinione pubblica nazionale motivazioni ideali che giustificassero le spese e i sacrifici di uno sforzo bellico in un'impresa coloniale¹⁰.

La scelta, da parte di Halbherr, di avviare una missione archeologica in Cirenaica e in Tripolitania non fu pertanto in alcun modo influenzata da interessi di natura politica e mai i suoi intendimenti scientifici ebbero a subire condizionamenti.

A dimostrazione di come i progetti di Halbherr anticiparono i disegni della politica estera del governo, e di come sia estremamente riduttivo dare una valutazione politica della sua attività in terra libica, sta il fatto che l'archeologo roveretano, grazie alla sua grande lungimiranza, dimostrata peraltro anche a Creta, cominciò a pensare di compiere ricerche archeologiche in Cirenaica e in Tripolitania, e di inviargli addirittura una missione, in tempi, è il caso di dire, "non sospetti", cioè già a partire dal 1899, quando l'interesse italiano per questi territori era ancora ad un livello pressoché embrionale¹¹. Egli, infatti, in una lettera inviata da Candia a Domenico Comparetti, così scrive:

Io e il De Sanctis prima di dividerci avevamo discusso lungamente sulla opportunità di una esplorazione italiana della Tripolitania. Se la stazione archeologica cretese potesse essere mantenuta per un po' di tempo, non sarebbe il caso di lanciare un paio di giovani anche colà? Ora abbiamo vapori italiani che vanno dalla Canea a Tripoli e Bengasi e la distanza da Creta alle coste della Barberia è pressoché nulla. Che cosa ne penserebbe Lei?¹².

Ma, nonostante le reiterate richieste di Halbherr al Ministero degli Esteri per compiere scavi a Cirene, la concessione per scavare il sito, ottenuta per tre anni dalla Sublime Porta, non trovò attuazione, in quanto il governo italiano non concesse i finanziamenti necessari all'impresa, non avendo allora alcun tipo di interesse per la Libia¹³.

I tempi però non erano ancora maturi e Halbherr, per avere l'appog-

10. Sull'intreccio di motivazioni scientifiche e sentimento nazionale delle prime missioni archeologiche italiane nel Mediterraneo Orientale e sugli stretti rapporti tra archeologia, politica estera e diplomazia tra la fine dell'Ottocento e i primi decenni del Novecento si veda PETRICIOLI, *Archeologia e Mare Nostrum*, cit. e la prefazione di Sergio Romano.

11. L'Italia cominciò a pensare alla Tripolitania e alla Cirenaica subito dopo la caduta delle speranze egemoniche sulla Tunisia, entrata a far parte nel 1881 dell'impero coloniale francese. Sull'evolversi dell'interessamento italiano per questi territori si veda PETRICIOLI, *Archeologia e Mare Nostrum*, cit., pp. 91-2.

12. Lettera del 16/12/1899.

13. DI VITA, *Tripolitania e Cirenaica nel carteggio Halbherr*, cit., pp. 76-7.

gio del Ministero degli Esteri e sufficienti risorse economiche, dovette attendere che la Libia fosse al centro della politica coloniale italiana.

A distanza di ben dieci anni, nel progetto inviato alla Consulta nel febbraio 1909, in cui dava precise e analitiche indicazioni di tipo operativo, Halbherr riproponeva il suo antico proposito di dare l'avvio a una campagna di scavo a Cirene, proponendo la trasformazione della stazione di Candia nella base di più vaste esplorazioni nel Mediterraneo orientale, a cominciare proprio dalla Cirenaica, regione quasi del tutto inesplorata dal punto di vista archeologico, per i legami e le profonde affinità storiche che sussistevano con Creta:

È sempre stato nei desideri della nostra Missione Archeologica in Creta quello di preparare il terreno ad un più intenso lavoro scientifico dell'Italia in Oriente. La stazione italiana di Candia, oltre ad essere la base di operazione per le ricerche nell'isola, doveva pure, nei nostri intenti, servire come punto di partenza per altre simili imprese nel bacino del Mediterraneo Orientale¹⁴. Allo stato attuale delle indagini e delle scoperte, l'impresa che si presenta come più consigliabile e degna della scienza italiana – potrei aggiungere anche più urgente e più doverosa – è l'esplorazione della Cirenaica. Il fatto che Creta e Cirene all'età romana formavano una sola provincia e quello, che in tempi ancor più remoti Creta ebbe parte nella colonizzazione di Cirene e – come mostrano gli ultimi scavi – rapporti di lunga data con la Libia, inducono ormai a considerare le due regioni come indivisibili, non solo dal punto di vista storico ed archeologico, ma anche da quello dell'esplorazione, di maniera che il lavoro scientifico che si viene compiendo in Creta sarebbe destinato a rimanere lavoro imperfetto, se esso non venisse integrato con l'esplorazione della Cirenaica e con gli scavi di Cirene. [...] Sarebbe una perdita troppo pesante per la scienza italiana – e dato lo stato delle cose – anche uno scapito pel nostro decoro, se gli stranieri, piuttosto che noi, procedessero agli scavi di Cirene, all'invio di missioni scientifiche, all'impianto di stazioni archeologiche in quel paese. Mi parrebbe dunque desiderabile che il R. Governo si facesse iniziatore di questa impresa. Essa dovrebbe consistere: 1° nell'esplorazione di tutte le antiche città greche e greco-romane della costa della Cirenaica, da Bengasi fino al Golfo di Bomba (intendendosi per costa, non la sola linea di

14. Su questi progetti di irradimento, secondo gli intendimenti di Halbherr, della Missione Archeologica Italiana in Creta si veda anche la lettera minuta da Roma del 6/11/1909 a Riccardo Bollati, Segretario Generale agli Esteri, e conservata presso l'Archivio storico dell'Accademia Roveretana degli Agiati di Rovereto: «Non per questo, però, io vorrei che la nostra Missione in Creta rinunziasse a quello che fu sempre uno dei suoi intenti principali, a divenire cioè la base di operazione per una serie di esplorazioni più larghe nei paesi del bacino orientale del Mediterraneo. Altre regioni che ora attirano l'interesse scientifico – e, dal punto di vista italiano, non questo solamente – non mancano nella vicina Asia Minore e nella Siria, e la Missione volentieri si preparerebbe a svolgere la sua attività in quella direzione».

spiaggia ma una larga zona costiera che arrivi fino ai bordi dell'altipiano), nello studio della topografia antica di detta regione, nella copia e riproduzione fotografica e nel rilievo dei singoli monumenti; 2° nello scavo della città di Cirene. S'intende che quest'ultimo dovrebbe essere l'obiettivo principale della Missione, l'opera culminante di essa: quella, senza la cui prospettiva vicina o lontana, la spedizione archeologica non avrebbe neppure la ragione d'essere. Per attuare questo piano occorrerebbe, prima di tutto ottenere dal governo ottomano il permesso dell'esplorazione costiera e la concessione esclusiva degli scavi di Cirene; secondo, procedere all'impianto di una stazione o piede a terra come abbiamo in Creta, la quale stazione dovrebbe essere a Bengasi o a Derna (che è più vicina a Cirene); 3° organizzare come fu fatto per Creta una Missione, che lavori almeno otto mesi dell'anno¹⁵.

Il persistente interesse di Halbherr per la Cirenaica e la Tripolitania fu tale che egli arrivò persino a pensare, pur di assicurare all'Italia lo scavo di Cirene, di trasportarvi la missione di Creta, mostrandosi pronto a "sacrificare", anche se solo per un periodo, l'attività archeologica nell'isola, dove il lavoro volgeva ormai alla fine, almeno nei suoi esiti più interessanti, per dare spazio alla Libia, come ci testimonia una lettera da Candia, datata 2 febbraio 1910, all'amico Luigi Pernier, direttore della Scuola di Atene, al quale scrive:

Non è probabile che noi abbiamo lavoro in Creta per più di altri tre o quattro anni e non è desiderabile che noi ci cristallizziamo qua. Quando io ho cercato di consolidare la stazione di Candia colle 5.000 lire degli Esteri, ho avuto in mente l'eventuale trasporto della medesima a Cirene, o, se colà saremo pervenuti, altrove, p. es. in Siria. Chiedere in qualsiasi tempo una stazione nuova non sarebbe facile: trasportare altrove una stazione esistente, credo molto più agevole. Questa è la mia antica idea del piede a terra volante.

Soltanto nel marzo del 1910, dopo più di dieci anni di tentativi, il Ministro degli Esteri Francesco Guicciardini scrisse ad Halbherr, affidandogli «il delicato incarico» di fare un «sopralluogo» in Cirenaica e in Tripolitania, prima di prendere una «definitiva decisione» sull'invio di una missione archeologica in territorio libico:

[...] il Ministero stesso ha pensato che sarebbe opportuno un sopralluogo di persona competente e prudente, la quale possa concretare un piano scientifico e fi-

15. Lettera minuta da Roma del 3/2/1909, conservata nell'Archivio storico dell'Accademia Roveretana degli Agiati, inviata da Halbherr al Segretario Generale agli Esteri Bollati; la stessa lettera, arrivata a Bollati, si trova a Roma presso l'Archivio storico del Ministero degli Affari Esteri, Archivio Segreteria Generale (cas. 39, fas. 577). Su di essa si veda PETRICIOLI, *Archeologia e Mare Nostrum*, cit., pp. 104-5.

nanziario per la missione stessa. Ed in considerazione da un lato dei meriti scientifici e patriottici della S.V. e dall'altro dei legami esistenti tra l'antica civiltà cretese, di cui Ella è stato uno dei più illustri rivelatori, e queste parti dell'Africa settentrionale, sono venuto nel divisamento di affidare a Lei il delicato incarico di recarsi in Cirenaica e Tripolitania per rilevare e riferirmi con quali mezzi, su quali basi e con quale indirizzo possa utilmente iniziarsi per parte nostra l'esplorazione archeologica di quelle regioni. Ella vorrà, quindi, recarsi direttamente di costì sui luoghi, viaggiando – per evidenti ragioni di opportunità – quale semplice privato e per diporto. [...] Sarebbe opportuno – in vista del fatto che alcune missioni estere già sono in procinto di internarsi nella Tripolitania, che Ella partisse a quella volta il più presto possibile. Il tatto della S.V., a me ben noto, mi dà sicuro affidamento che Ella saprà disimpegnare questo delicato incarico senza sollevare sospetti presso le diffidenti autorità ottomane, nel mentre che, fiducioso nella sua accettazione, mi auguro che, grazie al suo concorso, possano in breve esser iniziate in Tripolitania e Cirenaica, delle ricerche archeologiche altrettanto fortunate quanto quelle da Lei e dai suoi Collaboratori ormai condotte a buon porto in Creta¹⁶.

Quando la spedizione militare italiana in territorio libico sembrava ormai imminente, alla notizia che gli americani erano riusciti a ottenere gli scavi di Cirene, fu concesso finalmente a Halbherr, per il diretto interessamento del nuovo ministro degli Esteri Antonino di Sangiuliano, l'aumento di fondi indispensabile per l'attuazione del progetto; egli così, accompagnato da Gaetano De Sanctis, poté compiere la prima esplorazione archeologica della Cirenaica e della Tripolitania¹⁷.

Le difficoltà incontrate dall'archeologo prima in occasione della preparazione della spedizione poi nell'ottenimento della concessione di scavare in territorio libico, e soprattutto a Cirene, furono molteplici, sia di natura politica sia diplomatica, poiché il progetto di ricognizione archeologica avveniva, circostanza certo non casuale, proprio quando l'Italia aveva deciso di espandere i propri interessi coloniali sul territorio libico¹⁸.

16. Lettera (urgente personale) n. 49, del marzo 1910, inviata da Guicciardini ad Halbherr a Candia, conservata nell'Archivio storico dell'Accademia Roveretana degli Agiati. Di questa lettera esiste, presso l'Archivio storico del Ministero degli Affari Esteri, Archivio Segreteria Generale (cas. 39, fas. 574), la minuta, datata 19/3/1910.

17. Si vedano a questo proposito le lettere del Ministro degli Esteri Antonino di Sangiuliano: lettera (urgente riservato) n. 79, del 1/5/1910, inviata ad Halbherr a Candia e lettera (riservato) n. 101, del 25/5/1910, inviata ad Halbherr a Tripoli, conservate nell'Archivio storico del Ministero degli Affari Esteri, Archivio Segreteria Generale (cas. 39, fas. 574), di cui esiste, presso l'Archivio storico dell'Accademia Roveretana degli Agiati, la copia indirizzata ad Halbherr.

18. Il clima di tensione di quegli anni tra il governo italiano e quello turco è ricostruito da A. DEL BOCA, *Gli Italiani in Libia*, cit. Si veda inoltre il lavoro di R. H. RAINERO, *Re-*

Proprio per queste ragioni l'esplorazione della Libia fu preparata in stretta collaborazione con il Ministero degli Esteri e si svolse dal 21 maggio al 30 agosto del 1910¹⁹.

Fecero parte di essa, oltre a Halbherr e De Sanctis, un medico, i due soprastanti della missione di Creta, alcuni servitori, un interprete ed un contingente militare come scorta armata²⁰.

La spedizione, partita da Bengasi, si diresse lungo la costa verso nord, toccando le località di interesse archeologico più importanti della Cirenaica, tra cui Tocra, Tolmeta, Slonta, Messa, Cirene, Marsa Susa (Apollonia), Derna, visitando anche, in pochi giorni, la zona costiera della Tripolitania, e in particolare Leptis Magna e alcune località del *gebel* tripolitano²¹.

Il compito che Halbherr si prefiggeva con la ricognizione in Cirenaica e in Tripolitania era, oltre all'individuazione dei siti archeologici, quello di gettare le basi per l'avvio dell'indagine archeologica nelle due regioni libiche, con l'insediamento di una vera e propria missione in un territorio ancora poco conosciuto dal punto di vista archeologico²². Egli, negli appunti consegnati al R. Ambasciatore a Costantinopoli il 28 febbraio 1911, così si esprime sulle finalità della missione:

azioni locali alle iniziative culturali italiane nel Mediterraneo, in *L'Archeologia italiana nel Mediterraneo*, cit., pp. 33-40.

19. Su di essa e sulla missione archeologica di Halbherr in Libia, oltre al rapporto di Halbherr al governatore della Cirenaica, successivamente pubblicato da Gaspere Oliverio (G. OLIVERIO, *Federico Halbherr in Cirenaica (luglio 1910-aprile 1911)*, «Africa Italiana», IV, 1931, pp. 229-90), si veda S. AURIGEMMA, *Federico Halbherr e la Missione Archeologica Italiana in Cirenaica e Tripolitania*, «Africa Italiana», III, 1930, pp. 237-50; A. DI VITA, *La Libia nel ricordo dei viaggiatori e nell'esplorazione archeologica dalla fine del mondo antico ad oggi: brevi note*, «QAL», XIII, 1983, pp. 63-86; S. ACCAME, *F. Halbherr e G. De Sanctis. Pionieri delle Missioni Archeologiche Italiane a Creta e in Cirenaica (dal carteggio De Sanctis 1909-1932)*, Roma 1984; ID., *F. Halbherr e G. De Sanctis (nuove lettere dal carteggio De Sanctis 1892-1932)*, Roma 1986; PETRICIOLI, *Le missioni archeologiche italiane nei paesi del Mediterraneo*, cit.; DI VITA, *Tripolitania e Cirenaica nel carteggio Halbherr*, cit.; G. PACI, *Iscrizioni romane della Tripolitania dalle carte di Federico Halbherr*, in *L'Africa romana* VI, Sassari 1989, pp. 228-9; PETRICIOLI, *Archeologia e Mare Nostrum*, cit., pp. 91-149, 409-11, 416-7; G. PACI, *Federico Halbherr e l'inizio dell'esplorazione archeologica in Cirenaica e in Tripolitania*, in *La ricerca archeologica nel Mediterraneo*, cit., pp. 11-32.

20. OLIVERIO, *Federico Halbherr in Cirenaica*, cit., p. 246; PETRICIOLI, *Archeologia e Mare Nostrum*, cit., p. 120; PACI, *Federico Halbherr e l'inizio dell'esplorazione archeologica in Cirenaica e in Tripolitania*, cit., pp. 18-9.

21. Sul dettagliato itinerario della spedizione e sulle date degli spostamenti da una località all'altra si vedano OLIVERIO, *Federico Halbherr in Cirenaica*, cit.; PETRICIOLI, *Archeologia e Mare Nostrum*, cit., p. 120; PACI, *Federico Halbherr e l'inizio dell'esplorazione archeologica in Cirenaica e in Tripolitania*, cit., pp. 18-9.

22. Sull'archeologia libica prima dell'esplorazione archeologica di Halbherr si veda DI VITA, *La Libia nel ricordo dei viaggiatori*, cit., e ivi rel. bibl.

La Missione Italiana in Cirenaica intende di fare uno studio completo della civiltà libica nei suoi rapporti con l'antichissima civiltà mediterranea e specialmente con la civiltà minoica e micenea. A questo scopo essa ha bisogno di esplorare con sondaggi o con scavi i principali luoghi dove si trovano avanzi di costruzioni libiche tanto preistoriche quanto dell'età greco-romana. Tali luoghi sono anzitutto Tolmeta con la vicina dipendenza di Tocra, Messa e Slonta, più qualche castello isolato nei pressi di queste città²³.

La prima esplorazione archeologica sul territorio libico è documentata dalla relazione ufficiale che Halbherr inviò al governatore *pro tempore* della Cirenaica, il generale O. Briccola²⁴, ma una più immediata descrizione della spedizione si può evincere da alcuni suoi taccuini, conservati a Rovereto, città natale dell'archeologo, presso l'Accademia degli Agiati, dove esiste un consistente fondo, che si aggiunge agli altri esistenti²⁵, di documenti pressoché inediti²⁶. Si tratta di una documentazione del tutto originale sulle prime tappe della Missione Archeologica Italiana in Libia.

Nei taccuini Halbherr racconta, registrando puntualmente e con zelo

23. Gli appunti sono conservati presso l'Archivio storico dell'Accademia Roveretana degli Agiati.

24. Il rapporto, come già si è detto alla nota 19, fu pubblicato da G. Oliverio: OLIVERIO, *Federico Halbherr in Cirenaica*, cit.

25. Gli altri fondi dell'archeologo si trovano alla Scuola Archeologica Italiana di Atene e presso la Cattedra di Epigrafia e Antichità Greche dell'Università "La Sapienza" di Roma. Senza contare poi gli importanti carteggi con alcune delle personalità più significative dell'archeologia italiana del primo trentennio del Novecento, esistenti presso enti pubblici e presso privati, come il carteggio De Sanctis, pubblicato da Silvio Accame (ACCAME, *F. Halbherr e G. De Sanctis. Pionieri delle Missioni Archeologiche Italiane a Creta e in Cirenaica*, cit.; ID., *F. Halbherr e G. De Sanctis*, cit.), e il carteggio Anti di Padova e quello Comparetti di Firenze.

26. A Rovereto, oltre al fondo Halbherr dell'Accademia degli Agiati, che consiste nei taccuini, in un ricchissimo epistolario, che sarà oggetto di un mio prossimo lavoro, con i nomi più illustri dell'archeologia italiana e con eminenti personalità del mondo politico e diplomatico, nei rendiconti finanziari delle varie missioni archeologiche e in una notevole quantità di materiale fotografico, altro materiale, quantitativamente molto più limitato, è conservato presso la Biblioteca Civica G. Tartarotti. Si veda a questo proposito M. PETRICIOLI, E. SORGE, in collaborazione con V. LA ROSA, *Inventario delle carte di Federico Halbherr di proprietà dell'Accademia Roveretana degli Agiati*, Calliano (Trento) 1994. Sul fondo Halbherr di Rovereto, oltre all'Inventario, sono stati pubblicati da Gianfranco Paci alcuni lavori, che riguardano i taccuini, dei quali viene data una descrizione dei contenuti (PACI, *Federico Halbherr e l'inizio dell'esplorazione archeologica in Cirenaica e in Tripolitania*, cit.), ed una lettera da Homs, datata 17/9/1910, inviata ad Halbherr da un certo Salvatore C. Cini, agente di commercio a Homs di Tripoli, che riporta alcune iscrizioni romane (tre per la precisione) inedite, o presunte tali, di *Leptis Magna* (PACI, *Iscrizioni romane della Tripolitania dalle carte di F. Halbherr*, cit.).

gli itinerari e i percorsi dell'esplorazione in Cirenaica e Tripolitania, l'entusiastico approccio con l'archeologia libica e la straordinaria esperienza da lui vissuta in terra africana, tanto che dai suoi appunti ci è possibile ricostruire gli stati d'animo dell'archeologo roveretano nel corso del viaggio²⁷.

Così egli nei taccuini descrive la sua partenza da Candia e il suo arrivo in Africa:

Sabato 21 Maggio [1910]: Partenza da Candia alle 9 ant. col vapore "Scrivia". Arrivo alla Canea alle 3 pom. Il vapore è pieno di arabi provenienti da Cospoli [Costantinopoli] e di soldati turchi diretti ai porti della Cirenaica e Tripolitania. [...] Lunedì 23 Maggio: Alle 6 si scorge la costa Africana, come un'alta parete di montagna che chiude l'orizzonte. Sono le montagne dell'altipiano cirenaico. Derna si vede alla base della parete in mezzo a una piccola foresta di palme che forma una macchia verde alla base della montagna brulla e intieramente deserta.

Parole che fanno trasparire l'emozione di Halbherr alla vista delle coste africane, consegnandoci l'immagine dell'archeologo, con l'occhio fisso all'orizzonte, rivolto all'Africa, quasi impaziente di approdare per dare l'avvio alla sua spedizione archeologica.

Ovviamente prioritaria, nel resoconto del viaggio, è l'attenzione che Halbherr rivolge ai siti, ai monumenti archeologici e alle rovine incontrate nel corso della sua ricognizione, che vengono segnalati con estrema precisione (ubicazione, descrizione, indicazione delle misure, stato di conservazione), avvalendosi anche del contributo, per quelli più notevoli, di schizzi, piante e addirittura di fotografie. A questo proposito si veda, a titolo d'esempio, la descrizione che viene fatta da Halbherr del percorso che conduce a Cirene, che, oltre a testimoniare la copiosità archeologica del territorio, sembra anticipare la ricchezza dei monumenti del più importante sito della Cirenaica:

7 Agosto [1910]. Da Messa a Cirene: Appena fuori del recinto della città [Messa] e della necropoli antica si trovano le tracce dell'antica strada che conduce a Cirene. La strada ha circa 6 metri di larghezza (5,50) e di tratto in tratto conserva i pa-

27. I taccuini riguardano sia Creta sia la Libia. La maggioranza del materiale si riferisce alla Missione in Cirenaica, di cui si conservano quattro taccuini, dell'anno 1910, dell'anno 1911 e due dell'anno 1912; inoltre ve ne sono due, del 1911, che fanno riferimento al viaggio da Creta alla Libia e di appunti vari. Si veda a questo proposito PETRICIOLI, SORGE, *Inventario delle carte di Federico Halbherr*, cit., p. 142. Sui contenuti di questi taccuini si è già in parte occupato G. Paci: PACI, *Federico Halbherr e l'inizio dell'esplorazione archeologica in Cirenaica e in Tripolitania*, cit.

rapetti di pietre ritte. Questa strada continua ad apparire a grandissimi tratti lungo l'attuale via carovaniera attraverso la boscaglia sempre fitta e ricca di alberi grandiosi: cipressi a rami espansi, carrubbi, di tanto in tanto olivi. Ai lati della strada numerosi sepolcri. Castelli, borghi indigeni, necropoli sono sparsi per tutta la regione.[...]

Costante è l'interesse che Halbherr riserva, nei suoi taccuini di viaggio, alla segnalazione della grande quantità di materiale epigrafico visto nel corso della ricognizione dei vari siti archeologici, come a *Leptis Magna*, in cui, nella descrizione delle numerose iscrizioni, si può cogliere lo stupore e la meraviglia dinanzi ad una tale ricchezza e, a un tempo, il rammarico di non avere la possibilità di trascriverle:

Lebda 23 Agosto [1910]: In questo gruppo di rovine si trovano molte iscrizioni e qui è il caso di fare dei sondaggi per metterle tutte in luce. Una grande base di marmo ha un'epigrafe molto rovinata che io e De Sanctis abbiamo cercato in parte di copiare. Una base di pietra locale ha il principio di un'iscriz. imperiale (prob. Settim. Severo), il resto è sotterrato. Altri frammenti epigrafici difficilmente leggibili qua e là.

Ma Halbherr nel resoconto della sua spedizione non si limita all'indicazione dei monumenti e delle rovine, ma si sofferma, talvolta anche piuttosto diffusamente, da attento e acuto osservatore quale era, sugli ambienti, gli usi e costumi delle popolazioni e tribù con cui entrò in contatto, quasi con l'occhio più del viaggiatore, del geografo, dell'etnografo e del botanico, che non dell'archeologo, tralasciando, nelle sue note di viaggio, soltanto il mondo animale. Interessante risulta in tal senso la precisa e puntuale descrizione che l'archeologo roveretano dà della città di Bengasi, che sembra caratterizzarsi per la sua dimensione cosmopolita:

Arriviamo a Bengasi alle 7 ant. [...] Faccio subito un giro in città, città caratteristica assai, popolata da una folla variopinta di arabi, di turchi, di negri, di ebrei e di europei, maltesi e italiani. Immenso il sudiciume. Il bazar coperto, soouk, brulica d'arabi e di negri e d'ebrei. I mercanti stanno accoccolati nelle piccole botteghe piene di generi indigeni e europei. Bellissime stuoie e coperte di lana della Tripolitania. Tra il porto e il bazar è la città [...] così internazionale. Il quartiere europeo o franco è nella parte più vicina alla marina. Al di là del bazar è il quartiere arabo. Sulla spianata sabbiosa presso il faro il quartiere negro; quest'ultimo è composto di capanne cariche di paglia come quelle abitate dai negri nel centro dell'Africa. Questi negri di Bengasi vengono in gran parte dal Wadai. La schiavitù più o meno palesemente si esercita ancora su piccola scala. L'influenza italiana è palese a Bengasi e per ora è quasi assoluta. Il Banco di Roma ha ormai grandi

clientele e grandi interessi. Il console Bernabei ha rapporti strettissimi con tutti i notabili del paese arabi e turchi²⁸.

Ed ancora, riguardo al grande interesse che Halbherr rivolge al paesaggio libico, si veda questo breve passo, in cui l'ambiente naturale sembra l'ideale sfondo di un territorio archeologicamente copioso:

Agosto 4 [1910]. Da Sahariz [Sciahriz] a Slonta. Ore $3\frac{3}{4}$: È questo il viaggio più interessante fin qui fatto. Si imbocca la valletta che esce a sud dal bacino di Sahariz. La via serpeggia fra gli scoscendimenti delle due colline in mezzo alla fitta boscaglia: un panorama silvestre e alpino che ricorda le valli svizzere o boschi e dirupi quali c'immaginiamo nell'appennino più selvaggio. Le valli in salita presentano in vari luoghi dei caratteristici sbarramenti formati da grossi muraglioni di sostegno, sono i lavori degli antichi per arrestare la forza delle acque invernali ed evitare l'erosione del terreno e il conseguente diboscamento. A circa $1\frac{1}{2}$ da Sahariz si affaccia il castello (romano?) di Siza sopra un'altura calva e pietrosa. A ridosso del castello si stende una piccola borgata o cittadella libica colle solite costruzioni di pietre in piedi. Poi si entra di nuovo nella boscaglia, nella quale, a un quarto circa da Siza, appaiono le tracce di una strada larga da 4,50 a 5 metri circa con file di pietre ritte ai lati. S'incontrano poi i resti d'una piccola necropoli: presso la strada una tomba a forma di sarcofago col coperchio a due piovanti.

Questo interesse di Halbherr per tutto ciò che aveva avuto modo di osservare nel corso del suo viaggio, non limitato soltanto al patrimonio archeologico, non aveva nulla a che vedere, a mio giudizio, con l'intenzione e il proposito da parte dell'archeologo, supposta da alcuni²⁹, di fornire in tal modo indicazioni utili al prossimo intervento militare italiano in Libia, quanto semmai quello di segnalare tutte quelle informazioni che potevano essere importanti in prospettiva delle tanto auspiccate campagne di scavo nelle due regioni libiche, per riuscire così ad individuare con maggiore facilità, attraverso precisi riferimenti, i siti di interesse archeologico e per indicare gli eventuali pericoli a cui si poteva andare incontro in certi territori³⁰, dando quelle notizie logistiche fondamentali per impiantarvi

28. Martedì 24 maggio 1910.

29. Si veda a questo proposito PETRICIOLI, SORGE, *Inventario delle carte di Federico Halbherr*, cit., p. 19.

30. Per comprendere i pericoli, talvolta anche grandi, affrontati da Halbherr e De Sanctis nel corso del viaggio in Cirenaica e in Tripolitania, si veda, a titolo esemplificativo, l'episodio avvenuto il 4 agosto 1910 sul percorso da Sciahriz a Slonta, dove i due archeologi, durante la visita a un castello, furono assaliti da alcuni arabi «molto selvaggi», tanto da temere per la loro vita, se non ci fosse stato l'intervento provvidenziale di uno sceicco che li accompagnava. Su questo episodio si veda anche PACI, *Federico Halbherr e l'inizio dell'esplorazione archeologica in Cirenaica e in Tripolitania*, cit., p. 21.

una missione (in questo senso, e non diversamente, si spiega la segnalazione dell'accoglienza, più o meno ostile, delle tribù in cui si imbatté durante l'esplorazione e l'indicazione della posizione dei pozzi d'acqua a cui abbeverarsi).

La ricognizione topografica compiuta da Halbherr e il fatto di avere potuto constatare personalmente quanto egli aveva giustamente ipotizzato, vale a dire la grande ricchezza di materiale archeologico della Cirenaica e della Tripolitania, lo indussero, e con maggiore veemenza, a cercare a tutti i costi, avvalendosi di un'abilità che non è fuori luogo dire da diplomatico, di guadagnare all'Italia il primato della ricerca archeologica in Libia, proprio perché egli si rese conto, ancora di più, dell'importanza di ottenere quegli scavi.

Significativo, a questo riguardo, è quanto egli scrive, sempre negli appunti consegnati al R. Ambasciatore a Costantinopoli il 28 febbraio 1911:

Ultimamente si è inteso dire che Messa è stata domandata dagli Americani, contro gli Accordi privati che il signor Norton ha fatto esplicitamente colla Missione Italiana. Se la concessione, come assicurasi, è stata accordata, ciò si è fatto contro la legge, che non ammette due concessioni contemporanee e credo sia il caso di fare una rimostranza, tanto più che la Direzione dei Musei Imperiali poteva sapere del mio rapporto in data 10 Novembre u. s. che Messa faceva parte del nostro programma e sarebbe stata chiesta da noi. Nel caso che non si riesca ad avere ragione qua, alla nostra Missione non rimarrebbe altro che di fare a Messa la maggiore ostruzione agli Americani per mezzo delle tribù del luogo, anche a costo di qualche serio incidente, essendo evidente che ogni sopraffazione della Missione Americana è anche a scapito dell'influenza italiana in quella regione³¹.

I taccuini del fondo di Rovereto ci consentono inoltre di gettare nuova luce sui problemi e le difficoltà legate all'avvio dell'esplorazione archeologica di Halbherr in terra libica, soprattutto per la diffidenza dei Turchi, che vedevano con sospetto qualsiasi intrusione, anche a scopi scientifici, degli Italiani nel loro territorio, tanto da indurre l'archeologo a doversi avvalere, durante la spedizione, di una scorta armata, per fare fronte agli eventuali pericoli che potevano sorgere non solo per l'ostilità delle tribù con cui si entrava in contatto, ma anche per questo clima di tensione che accompagnava la spedizione:

Il cav. Bernabei [console a Bengasi] mi osserva che è imprudente fare la gita della Cirenaica senza avvertire le autorità turche: sarebbe destare inutili sospetti. Inol-

31. Su questi appunti, conservati presso l'Archivio storico dell'Accademia degli Agiati di Rovereto, si veda inoltre PETRICIOLI, *Archeologia e Mare Nostrum*, cit., pp. 126-7.

tre conviene avere una scorta. [...] È dunque consiglio del console che si avverta il caimacam [di Bengasi] e si chieda una scorta di zaptiè ma siccome il caimacam non farà nulla senza consultare il mutessarif di Bengasi, crede il Cav. Bernabei che io debba partire con lui oggi stesso per Bengasi. Mentre discorriamo, viene il caimacam a fare una visita al console. Si fanno le presentazioni, poi il console parla al caimacam del mio progetto di visitare *en touriste* le rovine di Cirene e di scendere fino a Marsa Susa, domandandogli il suo appoggio e di farmi accompagnare. Il caimacam annuisce, ma a me pare imbarazzato. Le sue assicurazioni non mi convincono: decido di partire col Console per Bengasi³².

Halbherr, inoltre, si sofferma lungamente sui tentativi diplomatici fatti per sopravanzare la missione americana, guidata da Richard Norton, negli scavi di Cirene, il sito più importante e di maggior interesse dell'intera Cirenaica, adducendo come pretesto, nel caso fossero stati costretti ad usare mezzi poco leciti per ottenere il firmano, il grande danno che avrebbe provocato per gli interessi italiani la presenza di una missione archeologica americana in territorio libico:

Martedì 24 Maggio [1910]: Visito col console il Mutessarif per chiedergli il permesso di visitare Cirene e avere una scorta armata. Mercoledì 25 Maggio: Il permesso è dato, ma oggi arriva col vapore da Malta la missione americana col sign. Norton. Evidentemente essa ha il firmano o lo ha assicurato. La visita a Cirene per mia parte in queste circostanze torna inopportuna e penso di soprassedere. Il console telegrafa al Ministero. Come ultimo tentativo si pensa di comune accordo di fare una proposta al mutessarif e mandare una domanda a Cospoli offrendoci a fare lo scavo a migliori condizioni e facendo valere la precedenza della nostra domanda riferendoci a quella fatta otto anni or sono a nome della Scuola di Roma. Si pensa che, se per un caso il firmano non fosse ancora dato, la nostra domanda lo potrebbe forse ritardare. Ciò che ci fa passare sopra alla delicatezza e ai riguardi è il fatto che noi lavoriamo per l'influenza italiana in queste regioni e che essa colla missione americana a Cirene sarebbe molto compromessa. La speranza di arrivare a tempo e di riuscire è però lievissima: ne ha un po' il console, io quasi affatto. Si va la sera dal cadì a parlare della cosa. Il Cadì è grande amico del cav. Bernabei, egli è membro del consiglio di governo e può influire sul mutessarif e sul governo imperiale. A me pare però abbastanza scettico al riguardo. Redige in turco una formola di domanda, che porteremo domani al Mutessarif. Giovedì 26 Maggio: La visita al Mutessarif colla domanda mi lascia l'impressione che il firmano sia dato agli Americani e nulla ci sia più da fare. Il Mutessarif s'incarica però di inoltrare la domanda. Io non ci conto più.

La parte più interessante, e anche più articolata, è però quella che Halbherr dedica ai due momenti più difficili che egli dovette affrontare e su-

32. Lunedì 23 maggio 1910.

perare per realizzare il suo progetto di dare inizio alla ricerca archeologica in Libia, e che rappresentarono degli ardui ostacoli, dal cui esito dipendeva il destino delle missioni archeologiche italiane in Cirenaica e in Tripolitania: l'assassinio di un componente della missione americana, l'epigrafista Herbert Fletcher De Cou, ucciso a Cirene, dove la missione era impiantata dall'ottobre del 1910, l'11 marzo 1911, e le difficoltà legate all'ottenimento dalla Sublime Porta del firmano per compiere scavi in terra libica, soprattutto dopo che, nel maggio del 1910, era stato concesso agli Americani il permesso di scavare a Cirene³³.

Halbherr nei taccuini dedica un'ampia parte all'uccisione del De Cou e riporta le varie versioni sull'assassinio, arrivando a sostenere che il delitto, a suo parere, era stato organizzato ad arte dai Turchi per fare ricadere la colpa sugli Italiani³⁴. Infatti, egli si dimostra propenso a credere che i due sicari arabi, che avrebbero ucciso l'epigrafista americano, erano stati lasciati fuggire di proposito, come dimostrerebbe il fatto che non erano stati inseguiti:

1911. Marzo 29 Mercoledì. Arrivo a Derna: Le versioni sull'assassinio del sign. De Cou membro della Missione Americana sono varie. Gli assassini sarebbero stati due beduini o due pastori di cui si fa il nome. [...] Due arabi, che dicono d'averli ospitati nella tenda, hanno affermato che i due pastori sono stati incaricati dell'uccisione dal Console d'Italia a Bengasi dietro compenso di 30 sterline. E questa versione pare sia stata fatta credere persino al Norton e da lui deposta dinanzi alla commissione inquirente. Tale versione evidentemente fabbricata dai Turchi in odio all'Italia lascia ragionevolmente sospettare qualche cosa di diverso. Io ed altri con me crediamo che l'uccisione dell'Americano sia stata architettata dai Turchi allo scopo di attribuirla agli Italiani per ottenere due intenti, quello di far cadere l'odiosità contro di noi e il console Bernabei e l'aver magari poi il destro di attentare a noi accusandone gli Americani e quello di seminare discordia fra gli Americani e gli Italiani in Cirenaica onde paralizzare la azione recipro-

33. Per ricostruire tutta la complessa vicenda dell'assassinio del De Cou e sui grandi ostacoli e difficoltà, sia di natura politica sia diplomatica, incontrati da Halbherr per l'avvio della missione archeologica in Cirenaica e in Tripolitania si vedano i fondamentali lavori di DI VITA, *Tripolitania e Cirenaica nel carteggio Halbherr*, cit.; PETRICIOLI, *Archeologia e Mare Nostrum*, cit., pp. 91-149 (in particolare sull'uccisione del De Cou, le ipotesi circa i motivi dell'assassinio, e le sue ripercussioni sulla missione archeologica italiana e, a livello diplomatico, sui rapporti Italia-Stati Uniti si veda pp. 128-43).

34. Sul sospetto da parte di Halbherr che l'uccisione del De Cou sia stata architettata dai Turchi si veda anche la lettera da Bengasi del 31/3/1911 inviata al De Sanctis: ACCAME, F. Halbherr e G. De Sanctis. *Pionieri delle Missioni Archeologiche Italiane a Creta e in Cirenaica*, cit., pp. 97-9. Su questa lettera, e sull'assassinio del De Cou, si veda anche DI VITA, *Tripolitania e Cirenaica nel carteggio Halbherr*, cit., pp. 80-1. Su questa versione si veda inoltre PETRICIOLI, *Archeologia e Mare Nostrum*, cit., p. 136.

ca. È dunque probabile o che i Turchi abbiano comprato i due sicari arabi, lasciandoli poi apposta fuggire, od anche che i sicari arabi siano un'invenzione e che i turchi stessi forse travestiti da arabi abbiano tirato.

Altra versione che viene riferita da Halbherr sull'assassinio del De Cou, ma alla quale egli stesso non crede affatto, mostrando in tal senso tutta la sua incredulità, è che il delitto sia stato compiuto da uno dei componenti della missione americana:

Il console Sabetta mi pare propenda per una versione diversa, ma per me incredibile. E sarebbe nientemeno che il delitto fosse stato consumato in famiglia entro l'ambito della missione. È una cosa da escludersi non solo per la sua incredibile enormità, ma anche perché io non ne vedrei lo scopo³⁵.

Altre preziose indicazioni sull'uccisione dell'epigrafista americano ci sono fornite da una lettera che Salvatore Aurigemma inviò ad Halbherr da Bengasi, il 17 marzo 1911, nei giorni immediatamente successivi all'episodio, in cui si può notare come le informazioni erano ancora piuttosto approssimative:

Ella avrà già ormai letto sui giornali greci la notizia del fatto gravissimo accaduto agli Americani a Cirene. Le notizie sono ancora incerte e malsicure: di preciso non so quasi nulla. La mattina dell'11 corrente, un giovane americano, il dott. Deekon (o Dickson, a ciò che altri dicono) [in realtà si trattava del De Cou] volle andare, solo, a caccia, dalla parte nord dello scavo. Un ufficiale turco lo aveva sconsigliato ma egli volle andare ugualmente. In un burrone due o tre arabi lo freddarono con una fucilata. Il perché di quest'assassinio è finora un incognito. [...] Qui se ne sono dette di tutti i colori. Alcuni dicono che gli uccisori furono dei Brassa, altri, dei pastori di Berses ecc. ecc. Hanno perfino largamente e specificatamente accusato che ogni cosa si debba alle mene del Consolato italiano, e al Banco di Roma, il quale ultimo avrebbe fatto commettere l'assassinio da pastori che hanno bestiame del Banco, o da Capi che hanno larghi interessi con l'Istituto. Altri attribuiscono l'uccisione a vendetta privata contro la vittima: a causa di donne, per esempio, o a stravaganze commesse. Insomma non si sa che pesci pigliare.

In ogni caso il delitto del De Cou sortì un effetto decisamente ostile per gli Italiani. Infatti, a questo proposito Halbherr dice:

Il vuoto antiitaliano a Derna è evidente. Il caimacam è ostilissimo. Si è fondata la scuola turca per le bambine, si è fatta bandire dal banditore pubblico per la città

35. Mercoledì 29 marzo 1911. A questo proposito si veda anche PETRICIOLI, *Archeologia e Mare Nostrum*, cit., p. 136.

la proibizione di mandare le bambine turche alla scuola delle suore: sento che si minaccia anche la prigione a chi viola l'ordine. La scuola delle monache è pressoché deserta. [...] NB. Per valutare imparzialmente i fatti, in quanto riguarda l'ostilità Turca a Derna, è bene anche tener conto dello zelo troppo scoperto col quale il nostro Viceconsolato e la Scuola agiscono in quella città. Un po' più di prudenza – che sarebbe anche abilità – non nuocerebbe³⁶.

L'assassinio del De Cou, come appare palesemente dai taccuini, provocò inoltre non pochi problemi alla missione archeologica italiana, anche a causa delle esplicite accuse rivolte dal Norton agli Italiani come mandanti dell'omicidio, tanto che Halbherr sentì la necessità, per non compromettere del tutto il suo progetto, di aspettare che le acque si chetassero prima di intraprendere alcuna azione³⁷:

Bengasi. 5 Aprile [1911]: Il Console Bernabei mi conferma che la deposizione di Norton a carico degli Italiani sarebbe certa. [...] Confermandosi la deposizione del sign. Norton, la nostra Missione dovrebbe attendere l'esito ultimo dell'inchiesta prima di mettersi in campagna. Giacché noi non possiamo rimanere sotto il peso di un'accusa così maligna e di cui le conseguenze potrebbero essere grandi. È necessario che l'accusa sia pubblicamente sfatata. Difatti se questa rimanesse, l'incidente non può non venire sfruttato contro di noi. Gli Americani ne faranno un'arma per combatterci. I Turchi avranno la difesa pronta pel caso che toccasse qualche cosa di simile alla nostra Missione, avranno anzi buon giuoco per giuocarci qualche tiro.

E ancora, Halbherr, nel ribadire l'opportunità di aspettare un po' di tempo, allo scopo di evitare anche rischi e pericoli inutili, prima di avviare i suoi propositi di ricerche archeologiche in Cirenaica e in Tripolitania, con l'ottenimento della concessione degli scavi di Tolmeta, nei taccuini ci fornisce preziose informazioni su quello che era il clima di sospetti in cui operava la missione archeologica italiana, tanto che dalle sue parole sembra quasi di capire che l'intervento armato italiano in Libia era ormai imminente, come del resto accadde, soltanto pochi mesi dopo, il 29 settembre 1911, con l'inizio della guerra italo-turca:

36. Mercoledì 29 marzo 1911.

37. Si veda a questo proposito DI VITA, *Tripolitania e Cirenaica nel carteggio Halbherr*, cit., p. 81 e ivi documenti citati (lettera di Halbherr al Pernier del 10/4/1911 e lettera al De Sanctis del 12/4/1911). Si veda inoltre PETRICIOLI, *Archeologia e Mare Nostrum*, cit., pp. 128-9. Sulle esplicite accuse di Norton, che indicavano negli italiani i mandanti «più o meno direttamente» dell'assassinio del De Cou, si veda sempre PETRICIOLI, *Archeologia e Mare Nostrum*, cit., p. 130 e ivi documenti citati alla nota 119.

Sabato 8 Aprile [1911]: Il console ha riveduto il Mutessarif, il quale gli ha detto che procurerà di favorirci nel Consiglio Amministrativo quando si tratterà del nulla osta al nostro permesso di scavi a Tolmeta, non celando però il suo imbarazzo per il fatto che egli si è già in precedenza dichiarato contrario alla continuazione degli scavi per parte degli Americani e che quindi il suo appoggio ai nostri verrebbe a metterlo in contraddizione. Il Mutessarif dichiara ad ogni modo di non poter assumere alcuna responsabilità per la sicurezza della Missione. Dice che aiuterà, ma che nel caso che toccasse qualche incidente alla Missione italiana come è toccato alla Miss. Americana spera o intende che non se ne faccia una questione politica né se ne prenda occasione per un'azione dell'Italia contro la Turchia. Questa uscita merita di essere meditata. Bengasi 10 Aprile: Oggi il console afferma che la voce, secondo la quale il Norton avrebbe accusato gli Italiani non è più certa come nei giorni passati. Comincia a ritirare quello che egli stesso asseverava pochi giorni fa. Allora diceva che anche il Mutessarif era informato di questa versione: oggi lo mette in dubbio! Queste oscillazioni sono proprie del Console. Io credo ad ogni modo che convenga si faccia piena luce sul fatto e sulle sue concomitanze, prima che la nostra missione proceda all'esecuzione dei suoi piani.

Così Halbherr, per superare le resistenze da parte della Sublime Porta e delle autorità locali, dovette dedicarsi, con l'appoggio e il sostegno della diplomazia italiana, a un'intensa ed accorta attività di mediazione, per poter portare a compimento i suoi progetti scientifici.

L'inizio della guerra italo-turca, con il conseguente sbarco in Libia, accelerò ulteriormente i piani dell'archeologo roveretano, il quale si diede alacremente da fare affinché fosse revocata, come effettivamente avvenne nel 1912, la concessione dello scavo di Cirene alla missione americana, la cui presenza limitava fortemente il destino della ricerca archeologica italiana in Cirenaica e in Tripolitania.

Il successo della spedizione di Halbherr in Cirenaica e in Tripolitania fu pertanto notevole; in effetti quella ricognizione fu di fondamentale importanza, perché da essa presero avvio le missioni archeologiche italiane nelle due regioni libiche. A proposito dei grandi risultati ottenuti da Halbherr con l'esplorazione in terra libica, così egli scrive da Candia al Pernier, l'11 settembre del 1910, a pochi giorni dal rientro dal suo fruttuoso viaggio (il rientro alla Canea avvenne il 3 settembre):

La pelle ne è uscita salva, il frutto scientifico è stato abbondante. Abbiamo esplorato tutta la Cirenaica nei suoi punti principali, poi una parte dello *binterland* della Tripolitania, gli altipiani della Msellata e Tarhuna, il deserto di Tagiura e, sulla costa, la città di Leptis Magna³⁸.

38. Su questa lettera si veda DI VITA, *Tripolitania e Cirenaica nel carteggio Halbherr*, cit., p. 78.

La personalità di Halbherr, così come emerge dai taccuini e dal ricco epistolario, non è quindi quella di un archeologo disposto, come già si è accennato più sopra, ad accettare nella sua attività scientifica condizionamenti di alcun tipo, tanto meno politici, come dimostra l'energia e la veemenza con cui diede seguito ai suoi propositi; pertanto, risulta difficile credere a quello che è stato affermato dal Di Vita, che Halbherr nel contesto della Libia rappresentò una «pedina di un disegno squisitamente politico», perché ciò, a mio parere, darebbe un'immagine fuorviante e fortemente riduttiva dell'archeologo roveretano³⁹.

Anzi, semmai si può dire il contrario, vale a dire che Halbherr, dopo più di dieci anni di persistenti e inutili tentativi di avviare una missione archeologica in Cirenaica e in Tripolitania, da persona lungimirante quale egli era, colse l'occasione del sovrapporsi degli interessi politici a quelli scientifici, divenuta la Libia nel frattempo al centro delle mire coloniali del governo italiano, accentuando il valore nazionale dell'iniziativa e lasciando intravedere i vantaggi politici che ne sarebbero derivati, per cercare il necessario appoggio e sostegno finanziario del Ministero degli Esteri. In tal modo egli riuscì, grazie alla propria pervicacia e sagacia, nonché all'abilità diplomatica, a realizzare il suo progetto di ottenere per l'Italia gli scavi nelle due regioni libiche, ed in particolare quelli di Cirene, il sito più importante, avviando, così, una delle missioni archeologiche ancora oggi più prestigiose della storia dell'archeologia italiana nel Mediterraneo.

Fu, a mio giudizio, soltanto successivamente alla spedizione archeologica in territorio libico che il governo, e precisamente il Ministero degli Esteri, nella persona del ministro Antonino di Sangiuliano, anche in virtù del successo e dei risultati ottenuti da Federico Halbherr, comprese la valenza e soprattutto la risonanza, anche a fini politici e propagandistici, dell'archeologia, tanto da arrivare a chiedere allo stesso Halbherr una faticosa collaborazione per "usare" l'archeologia a scopi politici, al fine di esplorare e penetrare in regioni che avrebbero potuto entrare nell'orbita degli interessi della politica coloniale italiana.

Ciò che lo stesso Halbherr ebbe modo di confidare nel febbraio del 1913, con un certo stupore e meraviglia, in una lettera all'amico e maestro Domenico Comparetti:

Non mi posso muovere pel grande lavoro. A quello per il comando militare di Bengasi non per anco finito, ed a quello per organizzare, al Ministero delle Colonie, il servizio archeologico della Cirenaica e della Tripolitania, per il quale non si

39. Ivi, p. 75. Sul ruolo "politico" svolto da Halbherr nell'ambito dell'archeologia italiana nel Mediterraneo si veda più sopra la nota 1.

trova nessun giovine che voglia andare, mi si è aggiunta ora la cura di mettere su una Missione Archeologica per l'Asia Minore. La cosa è del tutto segreta e debbo comunicarla a Lei con preghiera di tenerla per riservatissima. Il Ministero degli Esteri, per alte ragioni politiche, vuole questa missione. Essa deve servire ad esplorare regioni destinate ad entrare nella nostra sfera di influenza, ed a creare interessi italiani in un luogo dove si vuole evitare che altre nazioni ne creino dei loro. S'intende che non sono io quello che anderà in Asia Minore, ma la mia opera è stata richiesta per avviare l'impresa e trovare il personale⁴⁰.

Federico Halbherr, comunque, al di là di questa prospettiva "politica" con cui può venire valutata la sua attività di archeologo in Libia, rimane senza alcun dubbio una figura di archeologo *sui generis* nel panorama della storia dell'archeologia, soprattutto grazie alle sue doti di instancabile organizzatore, alla sua intraprendenza e lungimiranza, che lo portarono a essere il promotore, o per meglio dire il «pioniere»⁴¹, di due tra le più prestigiose imprese archeologiche italiane all'estero, vale a dire l'esplorazione scientifica di Creta e della Libia.



40. Lettera da Roma del 4/2/1913.

41. ACCAME, *F. Halbherr e G. De Sanctis. Pionieri delle Missioni Archeologiche Italiane a Creta e in Cirenaica*, cit.; LA ROSA, *Federico Halbherr e Creta*, cit., p. 54.



Ada Gunnella, Maria Antonietta Giua
Agli albori della ricerca antiquaria in Tunisia:
Giovanni Pagni (1634-1676), archeologo e
medico pisano nel Granducato mediceo

I. Visite ad antiche rovine e acquisizioni epigrafiche

Fra i viaggiatori che nel XVII secolo visitarono l’Africa merita speciale menzione Giovanni Pagni, medico pisano nato nel 1634, che fu anche naturalista e archeologo. Dopo aver terminato con successo gli studi, egli aveva ottenuto, ancora molto giovane, la “pubblica lettura” di medicina pratica presso l’università di Pisa. Il talento e la dottrina non comuni gli guadagnarono presto una notorietà che raggiunse anche Firenze e la corte medicea, dove era allora archiatra il suo maestro e amico Francesco Redi¹. Si capisce così come, grazie anche al vigile interessamento del Redi, nella primavera del 1667 il Pagni venne scelto da Ferdinando II per un delicato incarico presso il bey di Tunisi, Mohamed el Hafsi, che si era rivolto al Granduca perché gli inviasse un valente e fidato medico, capace di guarirlo da una fastidiosa malattia².

Una simile richiesta non giungeva nuova alla corte medicea, in quanto già altre volte i bey di Tunisi erano ricorsi ai sovrani di Toscana per ragioni analoghe³, ma in precedenza queste missioni mediche non avevano portato a indagini di tipo antiquario. L’interesse per le anticaglie faceva invece parte del bagaglio culturale del Pagni, le cui curiosità intellettuali non si limitavano solo al campo medico, o più genericamente naturalistico, ma si estendevano anche agli studi umanistici. Non stupisce quindi che il Granduca e ancor più il fratello, il coltissimo e raffinato cardinale

* Ada Gunnella ha scritto il capitolo I, *Visite ad antiche rovine e acquisizioni epigrafiche*; Maria Antonietta Giua ha scritto il capitolo II, *Profilo storico-culturale di Giovanni Pagni*.

1. P. AMAT DI S. FILIPPO, *Biografia dei viaggiatori italiani, colla bibliografia delle loro opere*, I, Roma 1882, pp. 437-9.

2. D. MORENI, *Lettere di Giovanni Pagni medico ed archeologo pisano a Francesco Redi in ragguglio di quanto egli vidde, ed operò in Tunisi*, Firenze 1829, pp. XI ss.

3. S. BONO, *Ricerche scientifiche ed archeologiche nella Tunisia del XVII secolo*, «Levante», XI, 1-2, 1964, pp. 46 ss.

L’Africa romana XIII, Djerba 1998, Roma 2000, pp. 409-438.

Leopoldo⁴, cogliessero l'occasione di questo viaggio a Tunisi per affidare al medico pisano il compito di acquistare materiali antichi e soprattutto iscrizioni⁵. L'Africa mediterranea aveva già in precedenza attirato l'attenzione di studiosi e viaggiatori, nelle cui relazioni resta memoria di molti monumenti che in seguito andarono perduti. Proprio Tunisi e le rovine di Cartagine avevano costituito la meta del lungo viaggio intrapreso ai primi del Cinquecento dal nobile veneziano Giovanni Bembo, che dopo aver costeggiato a bordo di una galea mercantile l'Italia meridionale e la Sicilia, era passato in Africa, dove si era soffermato sulle coste della grande Sirte, per visitare antiche rovine e raccogliere epigrafi⁶.

Del soggiorno del Pagni in Tunisia resta testimonianza in una decina di lettere, da lui inviate all'amico e protettore Francesco Redi⁷, e in altre due piuttosto lunghe e dettagliate, scritte a Fabrizio Cecini, segretario del cardinale Leopoldo de' Medici⁸. Nelle missive al Redi, il Pagni si rivela uomo dai molteplici interessi: come medico volge infatti la sua attenzione ai metodi di cura in uso in quei paesi, ma è anche curioso dei costumi e delle credenze locali, delle feste e delle cerimonie religiose, si mostra attento osservatore e conoscitore di animali e di piante, oltre che desideroso di visitare luoghi e monumenti. È questo il caso, ad esempio, del celebre anfiteatro di El-Jem, al quale il medico pisano accenna in due lettere al Redi, l'una del 12 ottobre, l'altra del 28 dicembre 1667: nella prima la visita all'importante monumento si configura come un desiderio che egli spera di realizzare «prima di lasciar la Barberìa»; nella seconda sembra invece un progetto ormai in fase di prossima realizzazione. Ma di questo viaggio all'antica *Thysdrus*, che sulla via del ritorno lo avrebbe portato a

4. Sul collezionismo antiquario del cardinale Leopoldo, G. CAPECCHI, *La collezione di antichità del cardinale Leopoldo de' Medici: i marmi*, «AATC», XLIV, n.s. XXX, 1979, pp. 125-45; cfr. anche L. GIOVANNINI, *Lettere di Ottavio Falconieri a Leopoldo de' Medici*, Firenze 1984, pp. 24-6.

5. Cfr. A. F. GORI, *Inscriptionum antiquarum Graecarum et Romanarum, quae extant in Etruriae urbibus*, I, Florentiae 1727, p. 7; III, Florentiae 1743, p. 121.

6. AMAT DI S. FILIPPO, *Biografia*, cit., p. 243; L. MORETTI, in *Dizionario Biografico degli Italiani*, VIII, Roma 1966, pp. 117-9, s. v. *Giovanni Bembo*.

7. MORENI, *Lettere*, cit., pp. 1 ss.

8. Ivi, pp. 155-80, 181-2. Le due lettere di Giovanni Pagni al Cecini, prive di data, sono inserite tra quelle al Redi del 28 dicembre 1667 e del 15 aprile 1668, quest'ultima scritta da Livorno alcuni giorni dopo il suo ritorno dalla Tunisia. La seconda lettera al segretario del cardinale Leopoldo, dove il Pagni informa del suo prossimo viaggio a *Uthina*, è cronologicamente anteriore alla prima, in quanto, oltre a informare sui risultati del viaggio, viene fatto esplicito riferimento all'altra missiva. Una copia del testo della lettera più recente, con qualche leggera variante rispetto a quello pubblicato dal Moreni, è conservata all'Archivio di Stato di Firenze (ASF), *Carte Stroziane 1 Serie*, f. 365, cc. 90r-98v.

passare «per il Zaiian, dove dicono essere un bagno [...] di cui raccontano meraviglie»⁹, non ci è giunta nessun'altra notizia¹⁰.

Se le lettere indirizzate all'archiatra dei Medici risultano vivaci e colorite, sia per la varietà degli argomenti trattati che per la ricchezza delle descrizioni, quelle per il Cecini contengono invece un resoconto rigoroso e dettagliato delle esplorazioni archeologiche e delle ricerche epigrafiche¹¹, che portano il Pagni dall'immediato entroterra di Tunisi ad attraversare l'uadi Miliane. In queste pagine incontriamo un Pagni appassionato archeologo, che descrive con grande attenzione resti di «fabbriche» antiche e di infrastrutture idrauliche, che si preoccupa di ricercare iscrizioni e che, visitando le rovine di Cartagine, resta colpito dalle arcate dell'acquedotto romano¹² e dalle grandi cisterne, delle quali tenta di misurare la capienza e di disegnare schematicamente la pianta, ma anche un viaggiatore che non nasconde una certa malinconia nel vedere quei luoghi, ricchi di antiche memorie, completamente abbandonati dall'incuria degli uomini¹³. La padronanza del linguaggio con cui egli descrive i resti antichi, l'accuratezza con cui trascrive le epigrafi rivelano, accanto all'ovvio desiderio di soddisfare la curiosità del Cecini e del cardinale Leopoldo, una sua particolare inclinazione per gli studi antiquari e specialmente epigrafici, che troverà in seguito degno coronamento in una ponderosa opera, da lui lasciata inedita, intitolata *Commentaria in Cenotaphia Pisana Lucii et Caii Caesarum*.

Giovanni Pagni giunse in Tunisia al porto della Goletta, nella notte tra il 14 e il 15 aprile del 1667 e ne ripartì il 7 aprile dell'anno successivo. Ospitato dal Bey nel suo palazzo di Porto Farina (Ghar el Melh), poté presto giovare della benevolenza del suo illustre paziente, che gli procurò non solo «comodità e compagnia per poter vedere le cose più cospicue»¹⁴, ma che gli fornì anche un valido aiuto nei rapporti spesso difficili con gli abitanti dei luoghi da lui visitati, non di rado insospettiti dalle sue

9. MORENI, *Lettere*, cit., pp. 38, 145.

10. I documenti a nostra disposizione non contengono purtroppo alcun elemento che possa confermare o negare questa visita a «un anfiteatro, che [...] mi viene descritto per bellissimo, di cui prenderò esattamente ogni misura – come scrive il Pagni – [...] chiamato Gem» (MORENI, *Lettere*, cit.); cfr. in proposito, H. SLIM, *Les amphithéâtres romains de Tunisie*, in *L'Africa romana 1*, Sassari 1983, p. 150, nota 64.

11. Cfr. P. ROMANELLI, *Topografia e archeologia dell'Africa romana*, in *Enciclopedia classica*, sez. III, vol. X, t. 7, Torino 1970, p. 2.

12. Egli rileva anche la presenza di restauri, che giudica «rifatti dai Christiani o dai Re Mori» (MORENI, *Lettere*, cit., p. 169): cfr. PH. CAILLAT, *Extrait d'une note sur la restauration de l'ancien aqueduc de Carthage*, «RA», n.s. 26, 1873, pp. 292-301.

13. MORENI, *Lettere*, cit., pp. 172 ss.

14. Ivi, p. 15 (lettera a F. Redi del 20 aprile 1667).

richieste di materiali antichi. A quanto risulta dalle sue lettere, il medico pisano riportò a Firenze «una mezza statuetta di marmo bianco, senza busto [...] che si comprende esser Venere», un certo numero di lucerne e recipienti fittili, «alcune pietre scolpite di più che mezzo rilievo, ma con figure assai rozze»¹⁵, e ventidue iscrizioni latine¹⁶, i cui testi furono ben presto trasmessi dallo stesso cardinale Leopoldo a Ottavio Falconieri, amico e studioso di fiducia del principe, che le pubblicò in un auctario nel suo volume¹⁷ sulle *Inscriptiones Athleticae*¹⁸. Queste epigrafi africane, attualmente conservate nei depositi del Museo Archeologico di Firenze, vennero collocate in un primo tempo nel Vestibolo degli Uffizi¹⁹, dove le segnala il Gori²⁰. Agli Uffizi (nel Museo Mediceo) furono ancora viste e schedate dallo Henzen, che non poté tuttavia rintracciarne due, una stele funeraria e un miliario databile nel 250 d.C., che restano tuttora introvabili²¹.

Nei programmi di Giovanni Pagni la prima meta per le sue ricerche doveva essere la città di *Uthina*, dove la grandiosità delle rovine, i resti di capaci cisterne e di numerose “fabbriche”, gli facevano sperare di poter acquisire iscrizioni antiche, ma questo, nonostante l’impegno suo e dei collaboratori, si rivelò impossibile. Nella lettera più recente al Cecini il Pagni ne dà una spiegazione, che per diversi aspetti appare degna di nota: egli racconta che «certi Mori che avevano quivi le loro tende», pur non negando di aver visto iscrizioni, affermavano di aver dimenticato il luogo. Secondo il racconto del Pagni essi sarebbero stati convinti che «le pietre

15. Ivi, pp. 168, 179 (lettera più recente a F. Cecini).

16. *CIL* VIII, 871, 872, 873, 876, 883 = 12386, 885, 1266, 1273, 1307, 1308, 1310 = 14810, 1316 = 14823, 1317 = 14833, 1318 = 14850, 1321 = 14853, 1322 = 14854, 1323 = 14855, 1324 = 14863, 1325 = 14865, 9997, 10049, 10051.

17. In una lettera al cardinale Leopoldo de’ Medici, datata 23 giugno 1668, il Falconieri sollecita l’invio delle trascrizioni dei testi delle epigrafi africane, al fine di poterle inserire nel suo «libretto [...] già stampato quasi la metà»: GIOVANNINI, *Lettere*, cit., p. 201, n. 99.

18. *Inscriptiones Athleticae nuper repertae, editae et notis illustratae ab Octavio Falconerio. Quibus accesserunt aliae ex Africanis Marmoribus recens descriptae. Una cum dissertatione de Nummo Apamensi*, Romae 1668, pp. 157-64: nell’opera del Falconieri mancano le iscrizioni *CIL* VIII, 884 e 1308, mentre sono inserite erroneamente *CIL* VIII, 884, 1130 e 1131, che il Pagni non portò a Firenze, ma copiò soltanto.

19. Del Vestibolo degli Uffizi restano le immagini disegnate alla metà del Settecento, sotto la direzione del domenicano Benedetto Vincenzo de Greyss: cfr. D. HEIKAMP, *La Galleria degli Uffizi descritta e disegnata*, in *Gli Uffizi. Quattro secoli di una Galleria*, Firenze 1983, pp. 478 ss.

20. GORI, *Inscriptionum*, cit., I, pp. I, 6 s., 12 ss., 76 ss.

21. Sono rispettivamente le iscrizioni *CIL* VIII, 1266 e 10051; per quanto riguarda le altre epigrafi portate a Firenze dal Pagni, va precisato che non tutte sono state inventariate: in questi casi non è stato possibile recuperarne i dati caratteristici.

con caratteri latini, ch'essi chiamano cristianeschi», segnalassero tesori sepolti e per questo diffidavano di chi le cercava, supponendo che il reale obiettivo fossero i tesori²². La delusione di *Uthina* fu tuttavia compensata dalla visita alla villa de La Mohamedia, a una quindicina di chilometri da Tunisi, dove il Pagni visitò «un bellissimo e profondissimo pozzo», ma soprattutto le rovine di un «antico tempio», che serviva all'epoca da stalla per i cammelli²³. Entusiasta di quelle rovine, ne descrive con cura la pianta, l'orientamento, la struttura e le colonne, che vede spezzate al suolo; ne valuta il marmo, misto di verde e bianco, che definisce ofite, ma che forse è verde antico, un tipo di breccia ben attestata in quelle regioni. All'interno della costruzione trovò tre stele votive a Saturno che riuscirà poi a procurarsi «con molta fatica»²⁴. Poco distante erano sparsi numerosi frammenti iscritti, da lui accuratamente copiati, alcuni dei quali opistografi, con lettere rozze su un lato, grandi e belle sull'altro, che egli considerò pertinenti all'iscrizione dedicatoria di quello che riteneva essere un tempio per Saturno²⁵. Queste conclusioni del Pagni, pur accettate da alcuni studiosi, non hanno mancato di suscitare qualche perplessità. Dubbi sono stati avanzati anche sulla sua lettura della supposta iscrizione dedicatoria²⁶, mentre per le stele, rinvenute all'interno dell'edificio, è stato osservato che non ne dimostrano affatto l'attribuzione a Saturno, sostenuta dal Pagni²⁷. Non sembra in effetti probabile che esse si trovassero nella loro posizione originaria, dato che di norma gli ex-voto erano posti all'esterno, nella cosiddetta area sacra del tempio. Problemi ancora maggiori pone l'interpretazione dell'edificio, andato completamente distrutto, del quale possediamo solo la descrizione del medico pisano. Se non si trattasse di un monumento di epoca recente, ad esempio una *qoubba*, potrebbe essere un edificio sacro d'epoca romana, sia pure di un tipo poco

22. MORENI, *Lettere*, cit., p. 164.

23. Ivi, cit., pp. 155 ss.

24. *CIL* VIII, 871 (= inv. 88046): stele fastigiata in pietra tufacea bianco-giallastra; alt. cm 68; largh. cm 39,3; spess. cm 8,6; alt. lett. cm 3/3,3; M. LEGLAY, *Saturne africain, Monuments*, I, Paris 1961, p. 76 n. 3, tav. II, fig. 4; sul dedicante cfr. anche M. CORBIER, *Les familles clarissimes d'Afrique Proconsulaire (I^{er}-III^e siècle)*, in *Epigraphia et ordine senatorio*, Roma 1982, p. 743. *CIL* VIII, 872 (= inv. 87817): stele parallelepipedica in pietra tufacea grigia compatta; alt. cm 48,7; largh. cm 29,2; spess. cm. 6,5; alt. lett. cm 2,9/3,7; LEGLAY, *Saturne africain*, cit., p. 77 n. 4. *CIL* VIII, 873 (= inv. 87818): stele con timpano e pseudoacroteri in pietra tufacea color ocra chiaro; alt. cm 57,3; largh. cm 42,5; spess. cm 7,5; alt. lett. cm 5 circa; LEGLAY, *Saturne africain*, cit., p. 77 n. 5.

25. MORENI, *Lettere*, cit., p. 159.

26. *CIL* VIII, 874; LEGLAY, *Saturne africain*, I, cit., p. 75 n. 1.

27. LEGLAY, *Saturne africain*, cit., pp. 74 ss.

rappresentato in Africa, cioè di un tempio a pianta circolare, analogo a quello scoperto a Ksiba e dedicato a Saturno²⁸.

Un'altra tappa delle esplorazioni di Giovanni Pagni è rappresentata dalla visita a Sidi Ali el Sedfini, una località posta a circa 28 chilometri a sud-est di Cartagine, sul fiume Miliane: qui il Pagni cercò di procurarsi un'iscrizione, che «per essere un pilastro grossissimo», era stata riutilizzata come stipite di una porta e che, proprio per questo, non poté avere intera²⁹. Si trattava verosimilmente di un'ara di notevoli dimensioni (FIG. 1), dalla quale venne segata e asportata la fronte iscritta: il testo, già lacunoso, ha perso successivamente anche il rigo iniziale, dove figurava il *signum* del personaggio onorato nell'iscrizione³⁰. La dedica, che probabilmente risale alla prima metà del III secolo, celebrava il decurione di Cartagine C. *Iulius Reginus signo Hymetius*, che era stato *curator reipublicae* di *Thimida Regia*, ma che in precedenza era stato anche edile e duumviro quinquennale presso una tribù di origine indigena, il cui nome è solo in parte conservato (*gens Severi[ana —?]*), passata evidentemente al rango di municipio. L'iscrizione, recuperata dal Pagni e inviata a Firenze, è l'unica attestazione dell'esistenza di questo centro, anche se non sappiamo se il luogo di ritrovamento corrisponda al sito di *Thimida Regia* o al centro della comunità sopramenzionata³¹.

Successivamente, grazie alle segnalazioni di uno schiavo del bey, il napoletano Emanuel Salines, il Pagni venne a sapere della presenza di alcune iscrizioni presso una collina (situata a 18 miglia da Tunisi e a 9 da La Mohamedia), allora chiamata Scivâdel o Sericadel, non lontana dal sepolcro del marabutto Sidi Naser Bergù. Qui il Pagni trovò due grandi basi per statue, l'una, mutila nella parte inferiore, dedicata a Caracalla, l'altra a Giulia Domna³². Il medico pisano porterà a Firenze solo la seconda (FIG. 2), che si segnalava anche per la menzione del *pagus Mercurialis*³³. La dedica a Caracalla, da lui giudicata poco interessante, rimase invece sul

28. Ivi, p. 75 e nota 2; M. LEGLAY, *Saturne africain, Histoire*, Paris 1966, pp. 283 ss.; ROMANELLI, *Topografia e archeologia*, cit., pp. 116 ss.

29. MORENI, *Lettere*, cit., p. 160.

30. *CIL* VIII, 883 = 12386 = *ILS* 6816 (= inv. 87846): fronte resecata di un'ara in calcare grigio-chiaro, ricomposta da dieci frammenti; alt. mass. cons. cm 86; largh. mass. cons. cm 58; spess. cm 9; alt. lett. cm. 5,8/6,5.

31. H. G. PFLAUM, *Afrique romaine, Scripta Varia*, 1, Paris 1978, pp. 320, 330 ss.; J. GASCOU, *La politique municipale de l'empire romain en Afrique Proconsulaire de Trajan à Septime-Sévère*, Rome 1972, pp. 190 ss.; ID., *La politique municipale de Rome en Afrique du Nord*, II, in «ANRW», II, 10. 2, 1982, p. 215; F. JACQUES, *Les curateurs des cités africaines au III^e siècle*, in «ANRW», II, 10. 2, 1982, pp. 68 nn. 24, 94 ss.

32. MORENI, *Lettere*, cit., pp. 164 ss.

33. *CIL* VIII, 885 = *ILS* 6803 (= s. n. inv.).

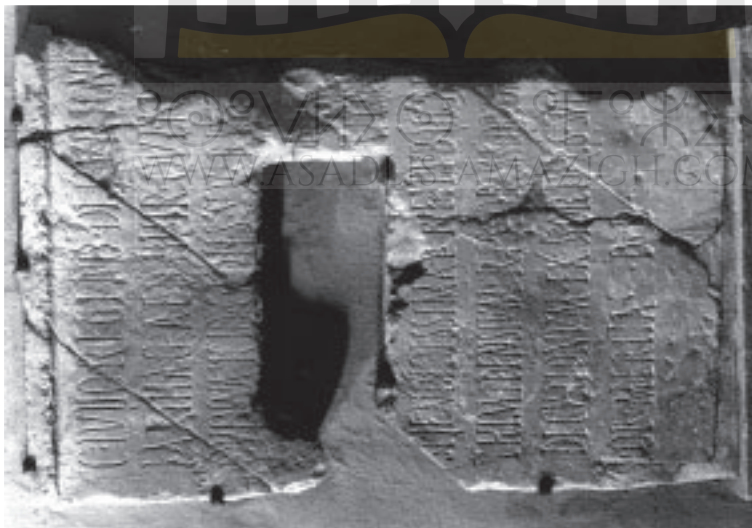


Fig. 1: Firenze, Museo Archeologico: CIL VIII, 883 = 12386.

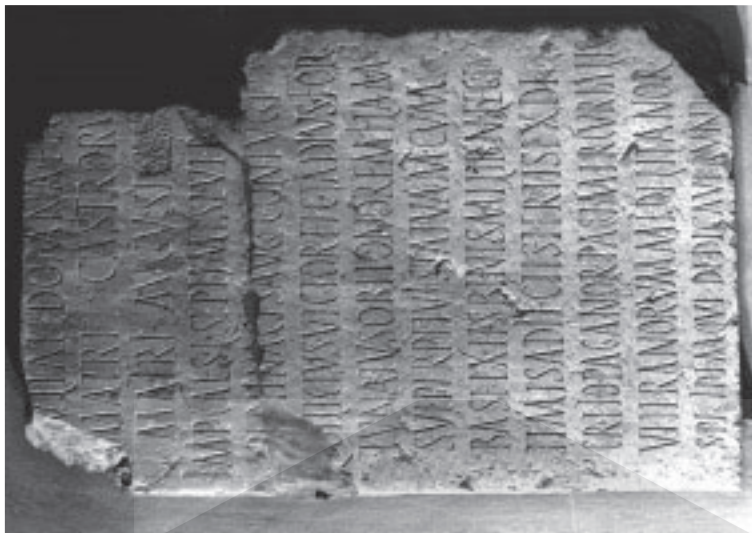


Fig. 2: Firenze, Museo Archeologico: CIL VIII, 885.

Fonti: le figure 1-8 sono riprodotte per gentile concessione della Soprintendenza Archeologica della Toscana, Firenze.

posto ed è stata ritrovata da N. Ferchou a Zaghouan³⁴. Il luogo in cui vennero scoperte le due iscrizioni è rimasto a lungo incerto, anche per la scomparsa dalla toponomastica locale dei nomi indicati dal Pagni, ma lo stretto collegamento delle due basi con materiali recentemente rinvenuti a Zaouia Khdim, località situata nella media vallata dell'uadi Miliane, ha permesso di attribuire anche ad esse la stessa provenienza. Si è potuto così localizzare presso Zaouia Khdim l'antico *pagus Mercurialis*, una comunità indipendente di veterani creata da Augusto ed ancora esistente ai tempi dei Severi³⁵.

Un'altra località, che fu probabilmente visitata dallo studioso pisano e dalla quale gli furono portate iscrizioni, è *Suas* (Chouach), antico centro montano della bassa Medjerda, che, stando ai ritrovamenti archeologici ed epigrafici, conobbe nel corso del II secolo un significativo momento di prosperità³⁶. Le iscrizioni di *Suas*, giunte attraverso il medico pisano a Firenze, sono due stele funerarie, di qualità piuttosto modesta³⁷, e un frammento, forse di un epistilio (FIG. 3), inciso con lettere slanciate ed eleganti³⁸, che attesta la costruzione durante il regno di M. Aurelio e L. Vero³⁹ di un tempio assieme a un arco, a portici, a porte *et opere albari*.

Non sembrerebbe invece che il Pagni si sia recato a *Tuccabor*, anche se questo centro si trovava a soli 2 km a ovest di *Suas*: nella già citata lettera al segretario del cardinale Leopoldo egli ricorda infatti che «da un luogo detto Tukabia» gli portarono alcune epigrafi, delle quali dà la semplice trascrizione, senza aggiungere altre notizie⁴⁰. Sono sei iscrizioni, due fu-

34. *CIL* VIII, 884 = 24010: L. MAURIN, *Pagus Mercurialis veteranorum. Implantations vétéraines dans la vallée de l'oued Miliane. Le dossier épigraphique*, «MEFRA», 107, 1995 - I, pp. 109 ss., n. 4, fig. 7.

35. MAURIN, *Pagus Mercurialis*, cit., pp. 104 sgg. n. 2, 115 ss.; N. FERCHOU, *Camps et vétérans dans la moyenne vallée de l'oued Miliane: les pagi Fortunalis et Mercurialis et la colonie d'Uthina*, «MEFRA», 107, 1995 - I, pp. 176 ss.; cfr. anche PFLAUM, *Afrique romaine*, cit., p. 307; GASCOU, *La politique municipale*, cit. p. 175.

36. J. PEYRAS, *Le Tell nord-est tunisien dans l'antiquité. Essai de monographie régionale*, Paris 1991, pp. 134 ss.

37. *CIL* VIII, 1316 = 14823 (= inv. 88002): stele fastigiata in calcare biancastro a grana molto grossa; alt. cm. 46,3; largh. cm. 30; spess. cm. 7; alt. lett. cm. 3,5/4,8. *CIL* VIII, 1317 = 14833 (= inv. 88000): stele fastigiata in calcare biancastro; alt. cm. 47; largh. cm. 28,5; spess. cm. 6,3; alt. lett. cm. 3,5 circa; cfr. PEYRAS, *Le Tell*, cit. p. 133.

38. *CIL* VIII, 1310 = 14810 (= inv. 87827): lastra in pietra tufacea bianco-giallastra, parzialmente ricomposta da due frammenti, profilata lungo il margine inferiore da una cornice, costituita da una fascia sottile seguita da un listello; alt. cm. 31; largh. cm. 80; spess. cm. 6,5; alt. lett. cm. 6,8.

39. La titolatura imperiale indicherebbe gli anni tra il 166 e il 169 d.C.: così P. ROMANELLI, *Storia delle province romane dell'Africa*, Roma 1959, p. 377, nota 4; cfr. invece, PEYRAS, *Le Tell*, cit., pp. 131 (161-169).

40. MORENI, *Lettere*, cit. pp. 176 ss.

nerarie⁴¹ e le restanti a carattere pubblico, che serbano notizia di significativi casi di munificenza da parte di notabili locali, ma anche dell'eccezionale carriera di un militare di modeste origini. Di particolare interesse appare un'iscrizione (FIG. 4), databile ancora al regno di M. Aurelio e Commodo⁴², che menziona un'ara dedicata da C. *Volcius Quietus*, molto probabilmente nell'ambito del culto imperiale⁴³. L'offerta dell'ara, costata 500 sesterzi, era stata accompagnata dalla distribuzione di carne e dall'allestimento di un banchetto per i *congentiles*⁴⁴ e per i sacerdoti. Più tarda, anche per le caratteristiche epigrafiche⁴⁵, dovrebbe essere una dedica per *Caelestis*⁴⁶, dove si ricorda l'ampliamento del tempio della dea e della sua gradinata (FIG. 5), come atto di devozione da parte di Q. *Mattius Primus*⁴⁷. Al III secolo d.C. sembra risalire un monumento, dal quale è stata asportata la parte iscritta (FIG. 6)⁴⁸, donato da un ignoto *flamen perpetuus*⁴⁹, che in occasione della dedica aveva offerto anche combattimenti di pugili, distribuzioni di sportule ai decurioni e, a più riprese, banchetti e *gymnasia* al *populus*⁵⁰, e altro ancora⁵¹. Successiva al regno dell'ultimo

41. *CIL* VIII, 1324 = 14863 (= inv. 88011): frammento di stele parallelepipedica (?) in pietra calcarea biancastra porosa; alt. cm 22,8; largh. cm 31,7; spess. cm 6,3; alt. lett. cm 5/5,5. *CIL* VIII, 1325 = 14865 (= inv. 87999): stele fastigiata in marmo (?) biancastro; alt. cm 45; largh. cm 30; spess. cm 6; alt. lett. cm 2,3/4,5.

42. *CIL* VIII, 1321 = 14853 (= inv. 87828): probabile fronte reseca di un'ara in pietra calcarea biancastra, incompleta in alto e in basso, delimitata lateralmente da una cornice modanata; parte del primo e del secondo rigo recano evidenti tracce dell'erosione del nome di un imperatore, verosimilmente Commodo; alt. cm 50; largh. cm 75,7; alt. lett. cm 4,8 circa.

43. Cfr. P. PENSABENE, *Gli spazi del culto imperiale nell'Africa romana*, in *L'Africa romana* X, Sassari 1994, pp. 157 ss.

44. Il termine indicherebbe una fase in cui la comunità di *Tuccabor* non era ancora organizzata in municipio: PFLAUM, *Afrique romaine*, cit., pp. 332 ss.

45. Il testo è posteriore al 180 per R. DUNCAN-JONES, *The Economy of the Roman Empire*, Cambridge 1974, p. 93, D 76; ancora di età antonina è invece secondo PEYRAS, *Le Tell*, cit., p. 283.

46. *CIL* VIII, 1318 = 14850 (= inv. 87816): lastra in marmo (?) biancastro, ricomposta da tre frammenti e incompleta al margine inferiore; alt. mass. cons. cm 43,5; largh. cm 43; spess. cm 4,7; alt. lett. cm 4/4,5.

47. Sulla partecipazione delle élites locali allo sviluppo architettonico delle città del Nord-Africa, cfr. P. PENSABENE, *Architettura e decorazione architettonica nell'Africa romana*, in *L'Africa romana* VI, Sassari 1989, pp. 452 ss.

48. *CIL* VIII, 1323 = 14855 (= s. n. inv.).

49. M. S. BASSIGNANO, *Il flaminato nelle province romane dell'Africa*, Roma 1974, p. 215.

50. Cfr. PFLAUM, *Afrique romaine*, cit., p. 333; cfr. DUNCAN-JONES, *The Economy*, cit., pp. 279 ss.

51. Cfr. PEYRAS, *Le Tell*, cit., pp. 283, 289 ss., 460, 457 ss.



Fig. 3: Firenze, Museo Archeologico: *CIL* VIII, 1310 = 14810.



Fig. 4: Firenze, Museo Archeologico: *CIL* VIII, 1321 = 14853.



Fig. 5: Firenze, Museo Archeologico: *CIL* VIII, 1318 = 14850.



Fig. 6: Firenze, Museo Archeologico: *CIL* VIII, 1323 = 14855.



Fig. 7: Firenze, Museo Archeologico: *CIL VIII, 1322 = 14854.*



Fig. 8: Firenze, Museo Archeologico:
CIL VIII, 1308.

dei Severi è molto probabilmente l'ultima iscrizione di *Tuccabor*⁵², una dedica posta per il militare, forse di origine locale⁵³, *C. Sulgius Caecilianus* e per la sua famiglia (FIG. 7). La ricca titolatura del personaggio ci informa della sua lunga e brillante carriera, conclusasi con la prefettura della III legione Cirenaica⁵⁴.

Se quelle finora ricordate sono forse le più significative tra le iscrizioni africane portate a Firenze dal Pagni e qui tuttora conservate, anche le altre meritano una breve menzione, come la bella *tabula* ansata e la stele figurata di tipo neo-punico (FIG. 8), rinvenute in una piccola località (Sidi Nasser) non lontana da Chouach⁵⁵, il grosso frammento, pertinente forse a un'ara funeraria, proveniente dalle vicinanze de La Mohamedia⁵⁶, due frammenti architettonici⁵⁷, uno dei quali relativo alla dedica di un importante monumento di *Vallis*⁵⁸, e un miliario dell'imperatore *M. Iulius Philippus* del 244, collocato nel cortile dei Fiorentini⁵⁹.

II. Profilo storico-culturale di Giovanni Pagni

Le lettere di Giovanni Pagni, pubblicate a Firenze nel 1829, oltre centocinquant'anni dopo la sua morte, erano destinate a rimanere l'unico scritto èdito del medico pisano. Nel volume curato da Domenico Moreni furono raccolte, oltre alle lettere inviate dalla Tunisia (dall'aprile del 1667

52. *CIL VIII*, 1322 = 14854 (= s. n. inv.).

53. PEYRAS, *Le Tell*, cit., p. 275.

54. H.-G. PFLAUM, *Les carrières procuratoriennes équestres sous le haut-empire romain*, I, Paris 1960, pp. 484 ss. n. 10; PEYRAS, *Le Tell*, cit., pp. 141, 326 ss., 488.

55. *CIL VIII*, 1307 (= inv. 87933): lastra dalla forma di *tabula* ansata in pietra tufacea grigio-arancio, riquadrata da una cornice modanata, incompleta in alto e in basso; alt. cm 44,8; largh. cm 66; spess. cm 7; alt. lett. cm 1,7/5. *CIL VIII*, 1308 (= inv. 87932): stele con coronamento triangolare in pietra tufacea grigio-giallastra, rotta in basso; presenta nella parte centrale una nicchia rettangolare occupata da due figure stanti e di prospetto, forse un uomo e una donna, avvolti in un mantello fittamente pieghettato; alt. cm 70; largh. cm 38,7; spess. cm 9; alt. lett. cm 4 circa.

56. *CIL VIII*, 876 (= inv. 88003): frammento forse dalla fronte di un'ara in pietra calcarea (?) grigia, delimitata superiormente da una cornice modanata; alt. mass. cons. cm 61; largh. cm 55; spess. cm 5,6; alt. lett. cm 6/8.

57. *CIL VIII*, 1273 k (= inv. 88075): frammento di epistilio in pietra tufacea grigio-nocciola, delimitato in basso da una cornice modanata; alt. cm 49,5; largh. cm. 154,5; spess. cm 11,7; alt. lett. cm; 12,7/14. *CIL VIII*, 9997 (= inv. 88076): frammento della parte destra di un epistilio in pietra grigia; alt. cm 44,5; largh. cm. 26; spess. cm 12,2; alt. lett. cm 14/20.

58. Cfr. N. FERCHIOU, *Le grand temple de Vallis et sa place dans l'architecture de la province romaine d'Afrique*, «RA» 1988, p. 48, nota 14.

59. *CIL VIII*, 10049 (s. n. inv.).

sino allo stesso mese dell'anno seguente)⁶⁰, altre 19 scritte successivamente, dall'arrivo al porto di Livorno sino alla fine del 1674⁶¹.

Rimase invece inedita l'eruditissima opera, alla quale il Pagni dedicò diversi anni e molte energie, in un settore di studi assai lontano dai suoi interessi professionali: il commento alle due importanti iscrizioni, conservate nel Camposanto monumentale di Pisa, note come *Cenotaphia Pisana*⁶², contenenti i decreti emanati dall'*ordo decurionum* della colonia di Pisa sulle onoranze funebri per L. e C. Cesari, i due figli adottivi di Augusto (2 d.C. e 4 d.C.). È presumibile che sia stata la morte precoce del Pagni, avvenuta alla fine del 1676, ad impedire la pubblicazione del lavoro, al quale egli aveva atteso negli ultimi anni, successivamente al viaggio in Tunisia⁶³. E neppure si curò di darlo alle stampe suo nipote Giannantonio Corazza, il quale, medico e cultore egli stesso di antichità, seguì dopo alcuni anni le orme dello zio in un viaggio "professionale" a Tunisi per incarico del granduca Cosimo III⁶⁴. Così ancora oggi il *Comento*, scritto in un latino generalmente scorrevole ed elegante, con rare concessioni al gusto artificioso dell'epoca, può essere letto nel manoscritto originale della Biblioteca Nazionale di Firenze⁶⁵ e in un apografo settecentesco conservato a Pisa nella Biblioteca del convento di Santa Caterina⁶⁶.

L'opera ebbe un destino curioso, che non ripagò l'autore dell'impegno profuso: pochi anni dopo la sua morte, nel 1681, fu pubblicato a Ve-

60. Tranne la lunga relazione archeologica inviata a Fabrizio Cecini, le altre lettere sono indirizzate a Francesco Redi (MORENI, *Lettere di Giovanni Pagni*, cit.).

61. L'ultima lettera porta la data del 12 dicembre 1674. Eccezzuate la prima (Livorno 15 aprile 1668) e la seconda (Lazzaretto 23 aprile 1668) furono tutte scritte a Pisa. Alcune altre lettere restarono escluse dalla pubblicazione perché ritenute dal Moreni poco significative.

62. *CIL* XI, 1420 e 1421.

63. Pagni inserì infatti in quest'opera le iscrizioni africane. Altro *terminus post quem* è la citazione delle *Inscriptiones athleticae* (p. 162 del ms.: cfr. n. 65) pubblicate da Ottavio Falconieri nel 1668, in appendice alle quali erano state collocate le iscrizioni del Pagni. Gli anni di composizione potrebbero essere quelli successivi al 1670.

64. *Memorie storiche di più uomini illustri pisani*, III, Pisa 1792, n. 24, pp. 357 s. Anche il Corazza raccolse in Africa diverse iscrizioni che inviò ad Anton Maria Salvini e che furono poi pubblicate dal Gori (*Inscr. in urbibus Etruriae exstantes*, Tom. III, *Append.*, p. 121). In una lettera del 17 agosto 1672 il Pagni raccomandava il nipote al Redi perché gli facesse ottenere un posto come medico all'ospedale di Santa Maria Nuova a Firenze: la stessa supplica diceva di aver rivolto allo stesso cardinal Leopoldo e al canonico Cecini.

65. *Commentaria in Cenotaphia Pisana Lucii et Caii Caesarum*, BNCF II, II 337 (= «cod. Magliabechianus, XXVIII, 26»), a cui si riferiscono le citazioni.

66. Ms. n. 26. L'apografo di Pisa, del 1783, è quello esaminato da Bormann per l'edizione delle iscrizioni pisane nel vol. XI del *CIL* (1888).

nezia un commento alle stesse iscrizioni, che, almeno all'apparenza, ignorava quello del Pagni: autore ne era il celebre agostiniano veronese e futuro cardinale Enrico Noris⁶⁷, giunto a Pisa nel 1667 e divenuto, in seguito, professore di Storia ecclesiastica e di Sacra Scrittura nello Studio pisano⁶⁸. Così la fatica del medico umanista restò ignorata fino a quando, quasi un secolo dopo, il manoscritto fu acquistato e portato a Firenze da Raimondo Cocchi: venuto, quindi, in possesso del Granduca, entrò nella Biblioteca Magliabechiana nel 1774⁶⁹. Per quanto i lettori settecenteschi mostrassero di preferirlo, per la qualità dell'erudizione, al lavoro del Noris⁷⁰, il commento del Pagni ancora oggi è talora dimenticato ed è il Noris a vedersi generalmente riconosciuto un posto di rilievo come studioso delle due tavole iscritte pisane⁷¹.

Quando partì per l'Africa, nell'aprile del 1667, G. Pagni era una personalità di prestigio nella sua città e godeva di grande considerazione ne-

67. E. NORIS, *Cenotaphia Pisana Caii et Lucii Caesarum Dissertationibus illustrata*, Venetiis 1681.

68. Dal 1673 al 1692: cfr. i ruoli dei professori dell'Università di Pisa, ASF, Miscellanea Medicea 88, ins. II; A. FABRONI, *Historia Academiae Pisanae*, Pisa 1795, III, pp. 38 ss.

69. G. TARGIONI TOZZETTI, *Relazioni d'alcuni viaggi fatti in diverse parti della Toscana per osservare le produzioni naturali, e gli antichi monumenti di esse dal Dottor Gio. Targioni Tozzetti*, tomo XII, ed ultimo, Firenze 1779, p. 182. La copia pisana fu ritrovata solo con grande difficoltà da D. Moreni (Introd. alle *Lettere*, cit.).

70. Particolarmente lusinghiero il giudizio del Targioni Tozzetti, *Relazioni*, cit. (che riportava testualmente un lunghissimo stralcio del commento), pp. 180 s.: «Sia anche lecito dire che il Pagni l'aveva sorpassato nell'esattezza dell'interpretazione, e nella copia dell'erudizione; poiché il Noris si contentò di toccare di passaggio alcune cose, tralasciandone molte altre, per divagare in dissertazioni eruditissime sopra varj punti d'Antichità; dovecché il Pagni prefissosi di fare un puntualissimo commento ad esse Iscrizioni, parola per parola, non lascia nulla intatto e con copiosissimo apparato d'erudizione, sparte opportunamente l'opera sua d'importantissime Dissertazioni sopra quasi tutti i punti d'Antiquaria. Per cagion d'esempio, vi è quanto mai si può desiderare sopra i Sacrifici, i Riti funerali, le Magistrature, gli Spettacoli, i Collegi delle Arti, le Vesti ecc. Fa veramente compassione che il Pagni non potesse pubblicare colle stampe questa sua fatica già finita, la quale gli avrebbe assicurata un'eterna fama; e ciò forse dipende dall'esser egli morto poco dopo, e non ricco». L'elogio dell'erudizione del P. fu ribadito dal Targioni Tozzetti in *Notizie degli Aggrandimenti delle Scienze fisiche accaduti in Toscana nel corso di anni LX del secolo XVII* (1780), tomo I, rist. anast. Bologna 1967, p. 474.

71. Cfr., per esempio, E. GABBA, in P. E. ARIAS, E. CRISTIANI, E. GABBA, *Camposanto monumentale di Pisa, I. Le Antichità*, Pisa 1977, pp. 83 ss.; E. TOLAINI, *Forma Pisarum*, Pisa² 1979. Ampia documentazione sulle edizioni e sui commenti alle due iscrizioni (ivi compreso quello di Pagni) in A. R. MAROTTA D'AGATA, *Decreta Pisana (CIL XI, 1420-21)*, Pisa 1980. Il lavoro del Noris non citava nessuna delle iscrizioni africane e delle altre inedite, che il Pagni utilizzava nel suo commento: il che non costituisce una prova inoppugnabile contro un eventuale plagio.

gli ambienti della corte medicea⁷². Per questo motivo gli era stato affidato il duplice incarico: come medico da parte del granduca Ferdinando II, come archeologo da parte del principe Leopoldo, uomo dai molteplici interessi culturali⁷³, mecenate, appassionato collezionista d'arte. Come risulta dalla documentazione conservata nell'Archivio di Stato di Firenze, Pagni aveva ottenuto l'anno precedente la nomina a lettore straordinario all'Università di Pisa⁷⁴, dove si era laureato in *Philosophia et Medicina* nel 1654⁷⁵. Nei ruoli dello Studio pisano del 1673 egli compare come uno dei due straordinari di medicina pratica attivi in quell'anno: accanto al suo nome è registrata la sua prima nomina come professore straordinario (1666), con l'aumento di stipendio ottenuto nel 1672 e il compenso annuale per il 1673, che ammontava a 120 scudi. Considerate le difficoltà economiche della famiglia e la sua giovane età, per il medico pisano, nato alla fine del 1634 e rimasto da bambino orfano di padre, l'insegnamento nel prestigioso Studio pisano dovette costituire un traguardo di grande significato. L'amicizia con Francesco Redi, anch'egli medico e letterato, laureatosi nella stessa università sette anni prima del collega e spesso presente a Pisa al séguito della corte medicea⁷⁶, deve aver giocato un ruolo di primo piano nel raggiungimento del titolo accademico e nella successiva carriera. Gli Statuti dello Studio pisano prevedevano che le nomine, le carriere, gli stipendi dei singoli lettori delle varie discipline dipendessero unicamente dalle decisioni del granduca: la chiamata del trentaduenne Pagni deve essere considerata, quindi, il segno di un altissimo favore accordatogli negli ambienti di corte, dove le sue qualità professionali e umane non potevano trovare voce più efficace dell'archiatra mediceo, come si vide ancor meglio l'anno successivo con la missione in Tunisia. I due riconoscimenti, a dire il vero, dovettero riuscire tanto più graditi al medico pisano per i vantaggi economici che gliene sarebbero derivati:

72. Notizie biografiche in *Memorie storiche*, cit., pp. 347 ss.; FABRONI, *Historia*, cit., pp. 618 ss.

73. La sua biblioteca, curata da Antonio Magliabechi, era aperta alle voci più innovative della cultura europea: cfr. ora A. MIRTO, *La Biblioteca del Cardinal Leopoldo de' Medici. Catalogo*, Firenze 1990, con la Presentazione di C. VASOLI, pp. 7 ss.

74. ASF, *Miscellanea Medicea*, 88, ins. II. Solo in parte la carriera di P. era stata ricostruita da M. TOFANELLI, *I professori dello Studio di Pisa dal 1670 al 1700*, «Bollettino storico Pisano», L, (1981), p. 229, che teneva conto solo della documentazione lacunosa dell'Archivio di Stato di Pisa.

75. Esattamente il 15 agosto, come risulta dai registri dell'Archivio Arcivescovile di Pisa in G. VOLPI, *Acta graduum Academiae Pisanae, II (1600-1699)*, Pisa 1979, p. 523.

76. F. Redi, aretino, aveva studiato a Pisa nel Collegio Ferdinando e si era laureato nel 1647. A Pisa morì nel 1697. Sul suo importante ruolo culturale, cfr. specialmente B. BASILE, *Francesco Redi, i Gesuiti e le "meraviglie d'oltremare"*, «Filologia e critica», V, 1980, pp. 209 ss.

sappiamo da due lettere riportate dal Targioni Tozzetti che nell'ottobre del 1664 il giovane Pagni era alle prese con una delicata questione legale a causa di un debito "ereditato" da suo padre⁷⁷; si capisce allora come qualche anno dopo, alla sua partenza da Tunisi, fosse felice, nonostante qualche iniziale riluttanza, di accettare un sostanzioso donativo fattogli dal bey⁷⁸. Quanto alla carriera universitaria, che si ricostruisce interamente dai nostri documenti, non sembra sia andata al di là di un *iter* dignitoso; se confrontata con quella di più celebri colleghi, essa non risulta particolarmente brillante, non quanto, almeno, avrebbe lasciato, forse, sperare il promettente esordio del giovane medico, chiamato molto presto, a quanto sembra, come Dottore Leggente⁷⁹ nello Studio pisano (un uso seguito nel caso dei laureati di maggior valore⁸⁰). Una volta divenuto professore, Pagni restò tutta la vita lettore straordinario, con questa qualifica ebbe la prima "condotta" (ossia la nomina) con un compenso annuale di soli 70 scudi, non ebbe mai i donativi che servivano come incentivo ai docenti più rinomati e richiesti nelle sedi universitarie di maggior prestigio, ottenne per due volte un aumento di stipendio di media entità⁸¹ in coincidenza con le due «rafferme» triennali da lui richieste e ottenute nel 1669 e nel 1672, secondo un *iter* quasi automatico⁸². La prassi, generalmente seguita, di assegnare remunerazioni più modeste ai lettori pisani ri-

77. Le due lettere sono datate 22 ottobre 1664: TARGIONI TOZZETTI, *Notizie*, cit., tomo II, parte I, (1780), rist. anast. Bologna 1967, pp. 350 s.

78. Lettera del 15 aprile 1668 da Livorno, pp. 185 s.: durante il suo soggiorno non ha voluto accettare dal bey altri doni all'infuori di animali e pelli, «così stimando convenirsi per il buon servizio di S. A. S., e per mia reputazione [...]. Finalmente nella mia partenza, avendomi il sig. Bey pregato, e fatto pregare a ricevere qualche regalo, ed animato dall'ultima lettera di V. S. Ill., mi risolsi accettare ciò, che la di lui liberalità si compiaceva rappresentarmi, che furono tremila pezze da otto, ed al giovine da me condotto, quattrocento. Voleva ancora regalarmi da quattro cavalli, e me ne avea fatto parlare, ma io giudicai più espediente persuaderlo ad inviarli con gli altri sei che aveva destinato per il Ser. Padrone...».

79. È quanto pare si possa ricavare dalle due lettere citate in n. 18.

80. Questi giovani lettori occupavano il gradino più basso nella gerarchia dei docenti, al di sotto degli straordinari e degli ordinari: cfr. D. MARRARA, *L'età medicea (1543-1737), Storia dell'Università di Pisa, I, 1343-1737*, Pisa 1993, pp. 128 ss.

81. Ambedue di 25 scudi: gli «augumenti» concessi nel periodo 1666-1677, da me esaminato, variano dai 10 ai 50 scudi.

82. Nei motuproprii sovrani, che precedevano ogni anno la stesura dei ruoli, venivano concesse le conferme triennali previa richiesta dei professori interessati. Nella lettera del 17 agosto 1672 G. Pagni ricordava al Redi: «S'avvicina il tempo del Ruolo, onde ricorro alla protezione di V. S. Ill. Quest'anno, come anco in Pisa l'accennai, mi toccherebbe la nuova condotta, e l'augumento...». La discrezionalità nelle promozioni e negli aumenti di stipendio non escluse certi automatismi di carriera: sulla varietà della prassi MARRARA, *L'età medicea*, cit., pp. 141 ss.

spetto ai forestieri⁸³, conobbe almeno una vistosa eccezione proprio nell'anno 1669⁸⁴, e, fra i professori sudditi del granduca, il fiorentino Giovanni Andrea Moniglia, anch'egli professore (sia pure ordinario) di medicina pratica, ricevette per l'anno 1667 un compenso di ben 500 scudi, cui se ne aggiunsero altri 50 tre anni dopo.

Le qualità professionali e l'integrità morale del medico pisano erano però, senza alcun dubbio, largamente apprezzate in ambito cittadino; e se per il Pagni costituivano motivo di soddisfazione la rinomanza tra i concittadini e la stima della corte medicea, doveva anche stare a cuore alla politica granducale poter contare sulla lealtà e sulla collaborazione dell'*élite* locale, la cui valorizzazione nelle istituzioni cittadine rappresentava una risorsa sicura e non troppo dispendiosa. Il ruolo di spicco riconosciuto al Pagni nella società locale è confermato dalla sua funzione, ampiamente attestata dai documenti, di medico dell'ordine dei cavalieri di Santo Stefano⁸⁵: un ufficio di particolare prestigio, per il quale gli Statuti dell'ordine richiedevano una scrupolosa selezione basata sulle competenze e sulla dedizione, e per il quale il medico pisano doveva ancora una volta essere riconoscente al Granduca⁸⁶: tanto più che difficilmente l'estrazione familiare e la stessa professione medica gli avrebbero consentito di essere ammesso egli stesso tra i cavalieri⁸⁷.

83. I ruoli del 1673, per es., prevedono aumenti diversificati per forestieri, sudditi e pisani («Alli Pisani meno de' Nazionali»). Alla morte di Giovanni Pagni, il suo insegnamento fu affidato con lo stesso stipendio ad un altro pisano, Giuseppe del Papa, che ne aveva assunto la supplenza durante i mesi della malattia nel 1776 (ruolo dell'anno 1777).

84. Si trattava però di un lettore di diritto civile (il pisano Bartolo Chesi): il collegio dei "legisti" era tradizionalmente il più prestigioso. Cfr. D. MARRARA, *Le cattedre ed i programmi d'insegnamento dello Studio di Pisa nell'ultima età medicea*, «Bollettino Storico Pisano», LI, 1982, pp. 108 ss.

85. A Giovanni Pagni devono essere attribuite le numerose fedì di sanità, ossia certificazioni mediche, sottoscritte per membri dell'Ordine, attribuite erroneamente ad un inesistente Pio Pagni in una recente pubblicazione (A. ZAMPIERI, N. ANGELOTTI, V. MAZZONCINI, *Fedì di sanità dei Cavalieri di S. Stefano. Testimonianze del sec. XVII*, «Quaderni Stefaniani», XI, (1992), pp. 69 ss.): il fraintendimento è nato da una cattiva lettura dei documenti (Archivio di Stato Pisa, *Santo Stefano, Zibaldone*, 1445 (ex 492), cc. 439a; 553a; 553b; 553d; 623c; il documento erroneamente citato come 495 (ora 1448), c. 623a, e datato nell'articolo 26 luglio 1679, è stato confuso con 1445, c. 623c del 26 luglio 1670: nessun Pio Pagni è attestato in realtà come «pubblico professore di medicina» nello studio di Pisa in questo periodo.

86. Sull'organizzazione sanitaria dell'ordine cfr. A. ZAMPIERI, V. MAZZONCINI, N. ANGELOTTI, *Lettori di medicina dell'Università di Pisa e Cavalieri di Santo Stefano. Documenti e testimonianze dei secoli XVI-XVIII*, in *Le imprese e i simboli*, Pisa 1989, pp. 179 ss.

87. Gli Statuti della fondazione (1561), prevedevano i 4/4 di nobiltà, o, in alternativa, per le famiglie più ricche, l'acquisizione del titolo attraverso l'istituto delle Commende. D'altra parte l'insegnamento della medicina non compare ancora, in questo secolo, fra

Nella società pisana Giovanni Pagni possedeva la dottrina, l'influenza, le relazioni, che ne facevano un corrispondente ideale in quel fitto, animatissimo reticolo di informatori scientifici ed eruditi dei quali è popolata la corrispondenza del suo protettore Leopoldo de' Medici⁸⁸ e dei celebri collaboratori del principe, dal segretario Fabrizio Cecini al già citato archiatra di corte Francesco Redi⁸⁹ al bibliotecario Antonio Magliabechi⁹⁰: un esempio di quel tipo di elaborazione culturale che nell'Europa del secolo XVII si affidava alla comunicazione fra dotti e alla trasmissione del sapere attraverso gli scambi di esperienze e di osservazioni⁹¹. Il medico pisano ha occupato in questo quadro una posizione più appartata rispetto ad altri, ma ha costituito sicuramente un raccordo prezioso fra gli ambienti della corte fiorentina e l'élite culturale della sua città. Sia dall'epistolario che dal commento ai *Decreta Pisana* si può ricostruire un tessuto di relazioni con personalità dell'aristocrazia e della cultura pisane, che dovevano fare di lui un interlocutore privilegiato per la conoscenza di tradizioni, di opere d'arte, di personalità della storia locale. L'elenco di opere d'arte inviato al principe Leopoldo in una lettera da Pisa del 14 marzo 1666⁹², è corredato da una serie di informazioni che Pagni deve alle sue conoscenze in città. Quando, nell'opera manoscritta, illustra la storia delle due tavole iscritte e dei loro editori⁹³, può esibire una conoscenza capillare di luoghi e di persone che non ha confronti con la pomposa ma poco nutrita prefazione di Enrico Noris, al quale solo il caso aveva permesso di studiare le due epigrafi al suo arrivo a Pisa.

quelli che godevano di maggior considerazione ai fini dell'ammissione all'ordine (tra i professori dello Studio pisano prevalgono ancora largamente i "legisti"): D. BARSANTI, *I funzionari e i lettori dello Studio di Pisa Cavalieri o Commendatori dell'Ordine di Santo Stefano (1561-1859)*, in *Atti del Convegno «L'Ordine di Santo Stefano e lo Studio di Pisa»* (Pisa, 14-15 maggio 1993), Pisa 1993, p. 64. Notizie essenziali, per esempio, in BERNARDINI, *Le imprese*, cit., p. 17.

88. Il *Carteggio d'artisti*, conservato nell'ASF, contiene per la maggior parte dei suoi 21 volumi, la corrispondenza indirizzata a Leopoldo. Sulla storia di questa raccolta cfr. GIOVANNINI nell'Introduzione a *Lettere di Ottavio Falconieri* (con bibliografia sul collezionismo di Leopoldo). Singole lettere saranno citate in seguito.

89. *Lettere di Francesco Redi*, a cura di D. MORENI, Firenze 1829.

90. Cfr. M. DONI GARFAGNINI, *Lettere e Carte Magliabechi. Inventario cronologico*, Roma 1988.

91. Sulla pluralità e multiformità di voci e di fonti del sapere nel Seicento cfr. P. ROSSI, *Lo scienziato*, in *L'uomo barocco*, a cura di R. VILLARI, Bari 1998, pp. 299 ss.

92. ASF, *Carteggio d'artisti* 9, ins. 14, cc. 731-732. P. accenna ai ricordi di un Menichini, un nome che compare citato anche nei *Commentaria*, pp. 163 ss. (in casa Menichini, a Pisa, era conservata un'iscrizione inedita, che P. trascriveva su verifica autoptica; cfr. *infra*).

93. L'esordio del lavoro contiene una accuratissima relazione sul ritrovamento delle due tavole (1604 e 1606), nonché sulle varie edizioni e commenti.

Affermando con orgoglio l'autopsia di iscrizioni conservate nei palazzi degli amici aristocratici pisani o anche da lui stesso possedute, Pagni lo fa con la sicurezza che gli deriva da vecchie consuetudini di vita e da una familiarità quotidiana con persone e oggetti: il che gli permette talora di vedere e di capire cose che un "forestiero", sia pure dotto, non ha visto⁹⁴.

Rispondendo scrupolosamente alle tante sollecitazioni del Redi, Pagni gli conferma, per esempio, che la nascita del «celeberrimo Galileo Galilei» è avvenuta a Pisa il giorno 19 febbraio 1564, citando testualmente dal «libro del Battesimo» controllato personalmente⁹⁵; fa per lui più lunghe e laboriose ricerche sul pisano Alessandro della Spina, «quasi dirò inventore, almeno pubblicatore degli occhiali», riportando un passo di una cronaca di fra Domenico da Peccioli – morto nel 1313 – dalla quale ricava una citazione testuale per avere letto il manoscritto nel convento di Santa Caterina⁹⁶.

Il soggiorno in Tunisia fece del medico pisano, che per il resto non sembra essersi allontanato spesso dalla città natale⁹⁷, un consulente prezioso di cose africane, non solo nel periodo trascorso in Africa, ma anche successivamente, grazie ai contatti che riuscì a mantenere una volta ritornato in Italia: tanto da lasciare a suo nipote⁹⁸ una sorta di eredità nello stesso ruolo da lui svolto in Africa. Qui l'attenzione del Pagni si rivolse a molteplici aspetti, in un mosaico di osservazioni e di curiosità tra le quali le antichità romane costituivano una voce di grande interesse, ma non la più importante. Scriveva al Redi il 31 agosto 1667:

Ho principiato tutte quelle poche cose, che ho potuto notare tanto ne' costumi, quanto nel governo, quanto ancora nelle cose naturali.

Nei resoconti inviati dalla Tunisia lo spirito del viaggiatore pisano, sospeso fra interesse scientifico, passione per l'antichità, senso del meraviglioso e del bizzarro, riflette perfettamente il gusto dei dotti legati a Leopoldo de' Medici. Così nel 1665 Lorenzo Magalotti invitava l'erudito Ottavio Falconieri ad inviargli relazioni di viaggi per il principe⁹⁹:

94. Oltre alla spesso citata famiglia Roncioni, gli altri pisani in possesso di antichità viste personalmente da P. sono: i Del Torto, i Campiglia, i Lupi, i Menichini.

95. Lettera da Pisa del 24 maggio 1673.

96. Lettere da Pisa del 13 agosto 1670 e dell'11 settembre 1673.

97. Lettera da Pisa del 13 agosto 1670.

98. Cfr. *supra*.

99. Il conte Lorenzo Magalotti, scienziato e letterato, fu segretario dell'Accademia del Cimento (cfr. *infra*). Le complesse relazioni fra lo spirito dei *mirabilia* del collezionismo medico e la ricerca di un rigore "galileiano" nel metodo sono state studiate a propo-

Come son libri di viaggi, mandagli pure senza scrivermene altro anticipatamente, che tutti sono graditissimi; e così se ti capitassero relazioni manoscritte di paesi, di costumi, di popoli o Europei, o di qualunque altra parte del mondo, manda pure allegramente, che sei sicuro d' accertare il gusto di S. A. libri, o scritture critiche, o misti di satira galante, e curiosa, tutti parimente son buoni. *Item* codicillanno, relazioni di cose naturali, come è stato di quel pesce, ch'io mandai a te; [...] l'istesse notizie di medaglie, di ritrovamenti di statue, cammei, o altre antichità, disegni di fabbriche, racconti di minchionerie con un po' di sale, fa conto, che ogni cosa è buona; [...] perché il leggere una lettera torna sempre ben fatto, quand' anche sia una bagattella quella, che in quella lettera si racconta; tanto più che S. A. ogni giorno che arriva l'ordinario, mi domanda che nuove ci sono¹⁰⁰.

Nell'attivissimo circuito scientifico-letterario della Toscana granducale di Ferdinando II e di suo fratello Leopoldo, a Giovanni Pagni non sembra essere stato riconosciuto, tuttavia, un ruolo da protagonista: il suo nome non compare, per esempio, fra i membri delle due celebri Accademie fiorentine che in quel periodo prosperarono sotto gli auspici dei Medici: l'Accademia letteraria della Crusca e quella scientifica, specialmente innovativa, del Cimento¹⁰¹. Egli stesso, sia nell'Epistolario che nel Comento alle iscrizioni, si mostra consapevole – ed anche soddisfatto – di poter fornire da modesto comprimario un contributo all'elaborazione culturale la cui responsabilità appartiene ad altre, più rinomate personalità. Quando dall'Africa invia al Redi le sue puntuali, spesso colorite annotazioni su piante e animali prima sconosciuti o stende per Fabrizio Cecini la dettagliata relazione sulle iscrizioni latine, Pagni non perde mai di vista il fatto che obiettivo essenziale è per lui mettere le proprie esperienze a disposizione dei suoi potenti amici, che sapranno valorizzarle al meglio.

Così il medico pisano restò generalmente nell'ombra: le osservazioni di Francesco Redi sul veleno degli scorpioni africani¹⁰² non ricordano neppure il nome di colui che le aveva rese possibili; nella dotta discussione sull'origine degli occhiali, cui partecipano uomini come Antonio Ma-

sito di F. Redi da BASILE, *Francesco Redi*, cit.; cfr. anche A. TOSI, *Tra scienza, arte e "diletto": collezioni naturalistiche in Toscana nell'età dei Cosimo III*, in *La Toscana nell'età di Cosimo III. Atti del convegno Pisa-San Domenico di Fiesole (Fi) 4-5 giugno 1990*, a cura di F. ANGIOLINI, V. BECAGLI, M. VERGA, Firenze 1993, pp. 377 ss.

100. *Delle lettere familiari del conte Lorenzo Magalotti e di altri insigni uomini a lui scritte*, a cura di A. FABRONI, Firenze 1769, I, pp. 140 s.

101. M. MAYLENDER, *Storia delle Accademie d'Italia*, vol. II, rist. dell'ed. di Bologna 1926-30, II, pp. 8 e 122.

102. F. REDI, *Opuscoli di storia naturale*, Firenze 1858, pp. 121 s.; sugli scorpioni bianchi e velenosi della Tunisia P. si sofferma a lungo: *Lettere*, cit., pp. 80-2; 188.

gliabechi, Carlo Dati, Francesco Redi, e alla quale Pagni aveva dato un contributo decisivo, il nome di quest'ultimo non compare mai, benché si utilizzino le informazioni da lui attinte ad una cronaca pisana¹⁰³; quando, su richiesta del bey di Tunisi, suggerisce di inviare come doni al Redi «di quei libri manoscritti che io aveva veduti in una sua stanza del suo palazzo di Tunisi», indicandone, oltre a diciotto greci, anche «ventidue di carattere arabo alla ventura» («io non intendo l'Arabo, né il Persiano»), il suo primo pensiero è quello di mettere a disposizione dell'amico, che ha «varia cognizione delle lingue», qualcosa con cui potrà intrattenersi nei suoi dotti colloqui con l'orientalista francese «monsù d'Erbellot»¹⁰⁴. In due lettere scritte a Leopoldo da Ottavio Falconieri nel giugno del 1668, quando furono stampate le sue *Inscriptiones Athleticae*, in appendice alle quali si dovevano pubblicare le epigrafi africane, neppure si fa il nome «di chi ha avuto la cura di copiare l'Iscrizioni da' Marmi venuti di Barberia»¹⁰⁵; e nella stessa edizione lo spazio riservato al Pagni, nella presentazione dei testi epigrafici da lui raccolti, è minimo rispetto a quello concesso all'elogio del cardinal Leopoldo e all'intervento dello stesso Falconieri¹⁰⁶: solo indirettamente, comunque, quest'ultimo conosce il *vir eruditus* pisano grazie alla comunicazione fattagliene dallo stesso cardinale in occasione della stampa del libro.

Eppure, già prima della partenza per la Tunisia, la stima guadagnata da Giovanni Pagni negli ambienti dello Studio pisano era grande: nel 1666 un umanista apprezzato alla corte di Ferdinando II come il dottissimo fiorentino Valerio Chimentelli, lettore di lettere umane e di lingua greca per ben vent'anni (dal 1648 al 1668), ricordava che il Pagni aveva intrapreso il commento ai *Cenotaphia Pisana* con il respiro necessario a tanto impegno¹⁰⁷. La formazione umanistica di Pagni risaliva agli anni preuniversitari, ma non è improbabile che siano stati proprio professori della

103. Cfr. le lettere riportate dal TARGIONI TOZZETTI, *Notizie*, cit., II, I, pp. 47 ss.

104. Lettera da Tunisi del 2 giugno 1667. Si tratta di Barthélemy D'Herbelot, che fu a Firenze dal 1666 al 1670 per la compilazione del catalogo dei libri orientali della raccolta medica: cfr. GIOVANNINI, *Lettere*, cit., p. 21.

105. Le due lettere, del 23 e del 30 giugno 1668, sono state pubblicate da GIOVANNINI, *Lettere*, cit., pp. 201 e 203.

106. FALCONIERI, *Inscriptiones*, cit., pp. 157 ss.

107. V. CHIMENTELLI, *Marmor Pisanum de honore bisellii*, Bononiae 1666, p. 24: *medicus Pisanus eruditione nobilis pares uneros huic moli suffecit*. Il che non significa affatto che a quella data l'opera fosse compiuta, come, su una vecchia ipotesi, ripropone MAROTTA D'AGATA, *Decreta*, cit., p. 14. Il Chimentelli fu tra i massimi eruditi del tempo, profondo conoscitore di lingue orientali ed anche giureconsulto; amico di numerosi esponenti della scuola galileiana, sotto Ferdinando II fu precettore del futuro Cosimo III (FABRONI, *Historia*, cit., pp. 162 ss.).

dottrina e del prestigio del Chimentelli a rafforzare gli interessi del collega medico al di fuori delle sue discipline: il suo eruditissimo commento antiquario alle due iscrizioni è il frutto conclusivo di una devozione agli studi umanistici coltivata e approfondita in un ambiente, quello dell'università pisana, particolarmente sensibile alla tradizione della cultura classica: fin dalla riapertura dello studio, nel 1543, Cosimo I, che aveva voluto farne un centro accademico cosmopolita di grande richiamo, aveva riconosciuto alle «lettere umane» un ruolo importante per i cultori di tutte le discipline¹⁰⁸, e ancora nel Seicento l'insegnamento del greco, affidato a maestri di gran nome, era riuscito a sfuggire a Pisa al declino che esso conobbe in altri centri accademici¹⁰⁹. La cattedra di greco era stata ricoperta quasi senza interruzione quando, nel 1648, vi fu chiamato il Chimentelli: con lui Pagni maturò una consuetudine di interessi e di studi comuni ben documentata nell'esordio dei *Commentaria*, che ritraggono un intreccio di amicizie e relazioni erudite fra professori di diverse discipline – spesso esponenti del patriziato locale – uniti dalla stessa passione per gli studi antiquari¹¹⁰. Più di una volta nei *Commentaria* viene esibita una conoscenza del greco che sembra andare al di là di un approccio superficiale¹¹¹.

Ma sull'esperienza di Pagni agirono più direttamente, influenzandone il metodo anche negli studi antiquari, i fermenti di un rinnovamento scientifico che attraversò in quegli anni lo Studio pisano e nel quale operava l'eredità dell'insegnamento galileiano. La celebre Accademia del Cimento¹¹², fondata nel 1647 da Leopoldo – col sostegno del granduca suo

108. Gli Statuti non prevedevano, infatti, programmi precisi per l'insegnamento del greco (*Statuta Almi Pisani Studii*, in F. BUONAMICI, *Sull'antico statuto dell'Università di Pisa*, «Ann. Università Toscane», XXX, (1911), Append., c. 44, p. 47: *Grammatici et Legentes Graecum legant prout auditoribus videbitur*). Il primo testo di studio, previsto solo nei ruoli del 1736-37, fu quello di Pausania (MARRARA, *Le cattedre*, cit., n. 49, p. 118).

109. A. CURIONE, *Sullo studio del greco in Italia nei secoli XVII e XVIII*, Roma 1941, pp. 54 ss.

110. Fra questi il dotto e influente Francesco Maria Ceffini, cavaliere di Santo Stefano e professore di diritto civile (cfr. BARSANTI, *I funzionari e i lettori dello Studio di Pisa*, cit., p. 74).

111. Se le citazioni di autori greci sono fatte in traduzioni latine, che dovevano circolare comunemente, si incontrano, d'altra parte, analisi di singoli termini greci; ma soprattutto indicativa mi sembra la discussione di una traduzione latina della *Morte di Adone* del poeta ellenistico Bione (pp. 61 ss.).

112. R. GALLUZZI, *Istoria del Granducato di Toscana sotto il Governo della Casa Medici*, Firenze 1781, IV, pp. 125 ss.; AA.VV., *Celebrazione della Accademia del Cimento nel Tricentenario della Fondazione*, Pisa 1958; G. BARBENSI, *Il pensiero scientifico in Toscana. Disegno storico dalle origini al 1859*, Firenze 1969, pp. 286 ss. Sulle implicanze politiche cfr. P. GALLUZZI, *L'Accademia del Cimento: «Gusti» del Principe, Filosofia e Ideologia dell'Esperimento*, «Quaderni storici», XVI, 1981, pp. 788 ss.

fratello – con un programma ispirato al metodo induttivo-sperimentale¹¹³, trovò nell'Università pisana un grande serbatoio di talenti e di energie, riducendo visibilmente quella dicotomia fra mondo universitario e poli multiformi di cultura extra-istituzionali, che è apparsa una caratteristica del secolo XVII¹¹⁴. L'Accademia, che nel suo decennio di vita acquistò grande risonanza anche al di fuori dell'Italia, ebbe fra i suoi membri Lorenzo Magalotti, Francesco Redi, Carlo Dati, lo stesso Ottavio Falconieri. A Pisa erano celebri professori di matematica, di filosofia, di anatomia, altri esponenti che erano gli eredi diretti dello sperimentalismo galileiano: Giovanni Alfonso Borelli, Antonio Oliva, Carlo Rinaldini, Alessandro Marchetti e il suo allievo Lorenzo Bellini; sappiamo che il Provveditore dell'Università Giovanni Battista Quaratesi propose l'istituzione di una cattedra per l'insegnamento della scienza galileiana¹¹⁵. La corte medicea attuava così una spregiudicata politica culturale, che accordava un riconoscimento all'innovazione scientifica sforzandosi, però, di conciliarla con posizioni moderate che evitassero le reazioni ostili della chiesa.

G. Pagni, con la sua laurea in filosofia e medicina certamente interessato alla nuova scienza, almeno grazie ai contatti con il Redi e con la corte medicea, avrà anche indirettamente beneficiato del fervore di rinnovamento che lo circondava. Sicuramente le sue osservazioni naturalistiche annotate in Tunisia per F. Redi respirano la stessa aria in cui maturarono le ricerche di questo fondatore della moderna biologia. I membri del Cimento in alcuni periodi tenevano le loro riunioni a Pisa e si può presumere che Giovanni Pagni non vi sia stato del tutto estraneo. Il suo interesse di medico pratico è tutto orientato verso gli aspetti terapeutici e farmacologici: le sue descrizioni di pozioni e di medicamenti, condite non di rado con aneddoti gustosi¹¹⁶, hanno le loro radici in un ambiente nel quale si promuoveva in quegli anni la ricerca di droghe e rimedi nuovi; nel Giardino dei Semplici di Pisa, la cui gestione era affidata allora al celebre danese Nicolò Stenone, medico di Ferdinando II¹¹⁷, si sperimentavano solu-

113. Il suo motto era «provando e riprovando» (cfr. B. NARDI, *Significato del motto «Provando e riprovando»*, in *Celebrazione*, cit., pp. 71 ss.).

114. Cfr. ROSSI, *Lo scienziato*, cit., p. 303.

115. FABRONI, *Historia*, cit., III, pp. 395 s.

116. Si veda alle pp. 73 ss. delle *Lettere* il racconto della guarigione di un idropico grazie ad una scorpacciata di cavallette arrostitite.

117. Cfr., per esempio, BARBENSI, *Il pensiero*, cit., pp. 301 ss. Niel Stensen era venuto in Italia da Copenhagen nel 1666. Un'ampia ricostruzione del contesto scientifico e culturale toscano in *Niccolò Stenone e la scienza in Toscana alla fine del '600: mostra documentaria ed iconografica. Catalogo a cura di Lionello Negri, Nicoletta Morello, Paolo Galluzzi*, Firenze 1986: cfr. specialmente, per la politica culturale medicea, P. GALLUZZI, *Il dibattito siccologico in Toscana (1666-1686)*, pp. 113 ss.

zioni farmacologiche con piante medicinali e minerali: un fervore di esperienze e di studi – favorito anche dai viaggi esotici – che si riflette nei *Consulti Medici* di F. Redi¹¹⁸. È interessante notare come al dibattito sulla farmacologia partecipasse anche il celebre matematico Borelli, che applicava il metodo scientifico galileiano allo studio dei farmaci: la sua casa a Pisa, dove insegnò sino al 1667, divenne un centro attivissimo di sperimentazione biologica¹¹⁹. Sotto gli auspici dei Medici lo scambio di esperienze e di uomini di scienza fra le istituzioni fiorentine e quelle pisane dovette essere continuo, e Giovanni Pagni non ne rimase al di fuori, come si arguisce anche dal ricordo che ne fece il naturalista palermitano Paolo Boccone, botanico del Giardino Reale¹²⁰.

Nel 1667 si cominciarono a pubblicare i *Saggi di naturali esperienze fatte dall'Accademia di Cimento*: alla laboriosa revisione dell'opera parteciparono, fra gli altri, i lettori dello Studio pisano Borelli e Rinaldini e, in fase di bozze, Ottavio Falconieri, prelado romano di famiglia fiorentina¹²¹. Quest'ultimo, che godeva già di grande notorietà come uomo di lettere ed erudito di orizzonti culturali europei ed era diventato il consulente archeologico del principe Leopoldo a Roma, si era “convertito” dall'aristotelismo all'empirismo galileiano. In lui il metodo scientifico fondato sull'esperienza si era saldato con gli interessi antiquari, nei quali l'approccio “galileiano” si esprime in analisi erudite che ottennero larghi riconoscimenti nel periodo tra il 1666¹²² e il 1667¹²³. Giovanni Pagni, se non pare l'abbia conosciuto personalmente, aveva certo letto le sue opere, alle quali riserva parole di grande apprezzamento nei *Commentaria*¹²⁴; sicuramente l'amicizia del Falconieri con Francesco Redi, con Valerio Chimen-

118. Cfr. ora F. REDI, *Consulti medici*, ed. critica a cura di C. DONI, Firenze 1985; cfr. anche L. BELLONI, *Francesco Redi, biologo*, in *Celebrazione*, cit., pp. 53 ss.

119. Fra i suoi frequentatori l'anatomista Lorenzo Bellini, allievo del Borelli e poi di Alessandro Marchetti: cfr. G. COARI, C. MUTINI, in *Dizionario Biografico degli Italiani*, s.v. *Bellini Lorenzo*, VII, Roma 1965, pp. 713 ss. Sugli studi farmacologici a Pisa cfr. ZAMPIERI, ANGELOTTI, MAZZONCINI, *Fedi*, cit., pp. 61 ss.; su Borelli cfr. specialmente DERENZINI, *Giovanni Alfonso Borelli, fisico*, in *Celebrazione*, cit., pp. 35 ss.

120. I passi sono riportati da TARGIONI TOZZETTI, *Relazioni*, cit., tomo XII, Firenze 1779, p. 340.

121. Suo fratello Paolo era gentiluomo di corte a Firenze. Su Ottavio Falconieri e la sua famiglia cfr. GIOVANNINI, cit., *Lettere*, pp. 26 ss. Cfr. anche M. SANFILIPPO, in *Dizionario Biografico degli Italiani*, s. v. *Falconieri Ottavio*, 44, Roma 1994, pp. 385 ss.

122. Falconieri curò in quell'anno la prima edizione della *Roma antica* di Famiano Nardini.

123. Apparve in quell'anno a Roma la dissertazione *De Nummo Apamensi*, che Pagni nei *Commentaria* cita come fonte (p. 162).

124. *Vir Antiquitatum peritissimus*, a p. 162 dei *Commentaria*.

telli e con lo stesso Leopoldo¹²⁵ ne avrà reso familiari al medico pisano le opere e i metodi. Fin dal 1661, in una dissertazione *Sopra l'Iscrizione di un mattone* il Falconieri aveva fatto una prolissa enunciazione dell'indagine sperimentale applicata all'antiquaria, richiamandosi esplicitamente al nome di Galileo¹²⁶.

L'approccio di Giovanni Pagni alle iscrizioni africane aveva, dunque, questo vario e ricco retroterra di esperienze, che facevano di lui una figura di dotto, per quanto modesta e riservata, certo non meno curiosa e viva rispetto ai suoi amici, cui lo accomunava quella aspirazione ad un sapere enciclopedico e aperto al nuovo, che era anche vicino all'ideale del principe Leopoldo. L'interesse appassionato e l'attenzione scrupolosa per il documento antico trovavano nell'autopsia la loro esaltazione. Già a Pisa, nei palazzi dei patrizi suoi amici, Pagni aveva avuto la possibilità di esercitare e affinare il suo metodo su iscrizioni e monete romane; alcune le possedeva personalmente (come l'epigrafe funeraria inedita della liberta *Calpurnia Herois*¹²⁷, proveniente da Volterra), altre ancora gliele aveva mostrate lo stesso Leopoldo nella sua casa. Il commento ai *Cenotaphia* è intessuto – e appesantito – di minuziose descrizioni di documenti numismatici, tipiche dell'erudizione del tempo; soprattutto, Pagni si appella spesso – in questi casi animandosi sinceramente – al valore dirimente di testimonianze autoptiche nella lettura di testi epigrafici o nell'approccio a questioni erudite. Le iscrizioni «di Barberìa» si affiancano a quelle pisane entrando ad arricchire il patrimonio di osservazioni dirette e permettendo allo studioso di intervenire criticamente su testi inediti o trascritti non correttamente da altri. Procedendo con un metodo analogo a quello che nell'osservazione su piante e animali africani gli aveva consentito di modificare e accrescere le conoscenze del tempo, correggendo di volta in volta opinioni consacrate dalla tradizione¹²⁸, egli fa valere orgogliosamente il peso dell'esperienza diretta non solo di fronte alle raccolte epigrafiche precedenti, come quella del Gruterus (verso la cui autorità mostra peraltro ossequioso rispetto), ma soprattutto dialogando con gli eruditi contemporanei, come il già citato Valerio Chimentelli o il barnabita Ottavio Boldoni, che nel 1660 aveva pubblicato gli stessi *Decreta Pisana*¹²⁹.

125. Su questa rete di amicizie cfr. C. R. DATI, *Lettere pubblicate da Domenico Moreni*, Firenze 1825.

126. GIOVANNINI, *Lettere*, cit., p. 32.

127. *CIL* XI, 1769.

128. Si vedano, per esempio, le correzioni di Avicenna e di Averroè nelle *Lettere*.

129. Verso i maestri riconosciuti degli studi antiquari Pagni si mostra pieno di timoroso rispetto. È specialmente Gruterus a incuterli soggezione, p. 34: *si dissentire fas*; p. 35: *quamvis audaculus videri possim*. Non manca una garbata autoironia, p. 210: *naufragium timeo, et sane mergor* (nell'impegnativa illustrazione di un problema istituzionale).

Nella fase conclusiva della sua vita Giovanni Pagni trovò probabilmente negli studi antiquari un approdo sicuro in un periodo nel quale il clima dello Studio pisano si faceva più inquieto e gli orientamenti della politica culturale dei Medici andavano mutando. Nel 1667, dopo lo scioglimento dell'Accademia del Cimento, Leopoldo aveva ottenuto la porpora cardinalizia¹³⁰ e i suoi interessi erano andati spostandosi verso la teologia e il diritto canonico, mentre il suo ingresso nella Congregazione dell'Indice lo allontanava inevitabilmente dalla nuova scienza¹³¹. Nel 1670 il malinconico Cosimo III era succeduto a Ferdinando II, portando sul trono granducale gli umori sospettosi di un tetro cattolicesimo controriformistico. Il ritratto lasciatone dai biografi antichi pecca sicuramente di schematismo e ha giustamente imposto correzioni e contestualizzazioni politiche e culturali al dibattito critico recente. Sembra comunque sintomatico di un processo involutivo (cui si sottrassero solo gli studi biologici del Redi) quanto avvenne a Pisa subito dopo l'ascesa al trono del nuovo sovrano. Si colloca in quel periodo un celebre episodio che ebbe grande risonanza negli ambienti universitari pisani ed ebbe per protagonista il filosofo e matematico Alessandro Marchetti¹³², uno degli esponenti più agguerriti della corrente innovatrice: tra il 1664 e il 1669 questi aveva compiuto una traduzione del *De rerum natura* di Lucrezio, la cui pubblicazione conobbe vicende molto travagliate per interminabili problemi di censura, esponendo l'autore alle critiche violente dei conservatori, guidati da quel Giovanni Andrea Moniglia che fu remuneratissimo professore ordinario di medicina pratica dal 1667¹³³. Secondo il Fabroni¹³⁴, Cosimo III, offeso dall'empietà della dottrina materialistica, rifiutò la dedica del Marchetti e vietò la pubblicazione dell'opera¹³⁵. Il fatto si iscrive nel quadro delle violente dispute che divisero i lettori dello Studio pisano fra peripa-

Grande rispetto mostra per l'*Italia sacra* dell'abate Ughelli, la cui affidabilità antepone a quella del Boldoni.

130. La porpora cardinalizia di Leopoldo fu messa in relazione con la fine dell'Accademia e con una involuzione culturale nel Granducato (discussione in M. SACCENTI, *Lucrezio in Toscana*, Firenze 1966, pp. 77. Una analisi diversa, attenta a più larghe motivazioni politiche, in GALLUZZI, *Il dibattito scientifico*, cit. e, per Cosimo III, in M. FANTONI, *Il bigottismo di Cosimo III: da leggenda storiografica ad oggetto storico*, in *La Toscana nell'età di Cosimo III*, cit., pp. 389 ss.

131. MIRTO, *La Biblioteca*, cit., p. 43.

132. Ampia documentazione in SACCENTI, *Lucrezio*, cit., pp. 39 ss.; cf. anche N. CARRANZA, *Antonio Magliabechi e Alessandro Marchetti*, «Bollettino Storico Pisano», XXVIII-XIX, 1959-1960, pp. 393 ss.; ID., *L'Università di Pisa nei secoli XVII e XVIII*, Pisa 1971, pp. 5 ss.

133. Cf. i ruoli del 1666-67 dello Studio pisano all'ASF, *Misc. Medicea*, 88, ins. 1.

134. FABRONI, *Historia*, cit., III, pp. 486 ss.

135. La traduzione fu pubblicata postuma, nel 1717 a Londra.

tetici e seguaci dell'atomismo democriteo e si alimentarono anche al di fuori delle aule universitarie, nei cosiddetti circoli, nei quali i professori sviluppavano le tesi sostenute durante le lezioni. Lo stesso Marchetti, in una famosa lettera dell'11 ottobre 1670 al cardinal Leopoldo, fece un appassionato intervento in difesa del metodo sperimentale e della libertà di pensiero contro scelte restrittive e accuse pretestuose di ateismo¹³⁶. La polemica (che rappresenta il segnale più antico di una situazione che culminerà nel divieto granducale di insegnare la filosofia democritea)¹³⁷, investì specialmente il Collegio dei Filosofi e dei Medici, in quanto i programmi dei corsi di filosofia naturale prevedevano come testi-base i trattati aristotelici¹³⁸. Il livornese Donato Rossetti, battagliero professore di Filosofia, la cui opera fisico-matematica aveva suscitato l'intervento dell'Inquisizione, benché salvato dal cardinale Leopoldo, scelse di lasciare la Toscana nel 1674.

Tutto lascerebbe credere che il Pagni, professore di medicina e innovatore nella pratica scientifica, non dovesse ignorare le dispute e i loro delicati risvolti politici. Pare allora da segnalare il fatto che non solo egli non lasci trapelare alcun segno delle sofferte vicende di quegli anni, ma che il suo itinerario umano e intellettuale dia l'impressione di essersi conformato al processo di lenta involuzione verificatosi negli orientamenti culturali dei suoi mecenati: se non venne meno la curiosità dell'osservazione scientifica, sollecitata ancora negli ultimi anni dall'amico Redi¹³⁹, particolarmente enfaticizzato appare l'ossequio al granduca Cosimo III (celebrato nel *Commento* come il novello Augusto!)¹⁴⁰, unito all'ansia di affermare la propria ortodossia cattolica¹⁴¹; e mentre il professor Pagni usava la propria influenza per ottenere favori anche per i suoi familiari dal cardinale Leopoldo, maturava nel 1670 il suo progetto di muoversi da Pisa per viaggi meno avventurosi e spregiudicati di quello tunisino: oltre a più ovvie mete come Bologna, Padova, Venezia, il desiderio principale è quello di compiere un pellegrinaggio a Loreto (il santuario legato alle pratiche de-

136. *Risposte de' filosofi ingenui e spassionati, falsamente detti Democritici, alle obiezioni e calunnie de' Peripatetici*, riesaminata ultimamente in MARRARA, *Le cattedre*, cit., pp. 120 ss.

137. Cfr. D. MARRARA, *Il divieto di insegnare la filosofia democritea nello Studio di Pisa (1691). Alcuni documenti inediti*, «Bollettino Storico Pisano», LXII, 1993, pp. 375 ss.

138. GALLUZZI, *Il dibattito scientifico*, cit., p. 141.

139. Come si ricava dalle lettere inviate da Pisa dal 1670 in poi. Lo stesso Redi, in questo periodo, dovette essere molto prudente nel sostenere il suo pragmatismo di fronte alla scienza accademica e ai Gesuiti (BASILE, *Francesco Redi*, cit., p. 215).

140. *Cosmo Tertio regnante non est cur Augustum et filios Caesaris amplius desideres* (p. 176).

141. Ivi, pp. 80 ss.

vote tradizionali di casa Medici), per lungo tempo rimandato¹⁴²: un programma in perfetta armonia con il distacco con il quale il nome di Galileo viene fatto oggetto di una neutrale informazione biografica¹⁴³.

Il riflusso di quegli anni nella cultura del Granducato propiziava il raccoglimento dell'ormai tranquillo erudito provinciale negli studi antiquari: l'appassionata e candida esaltazione dei Medici, portatori di pace e garanti di prosperità, al di là dell'omaggio rituale, fa tutt'uno con la celebrazione delle glorie cittadine¹⁴⁴, che trova nello studio dei reperti archeologici un'occasione di verifica non dissimile, nella sostanza, dalla narrazione della storia locale¹⁴⁵. La presa di distanza da nomi di risonanza sospetta come quelli di Galileo e dei suoi epigoni costituisce un *pendant* con il disinteresse dei *Commentaria* per l'interpretazione storica dei *Decreta Pisana*, nonché per gli aspetti politici e ideologici degli storici antichi utilizzati: persino Tacito, uno fra i più citati (insieme con Livio e con Cassio Dione), perde ogni spessore autenticamente problematico e si appiattisce sul piano della fonte erudita, omologata senza gerarchie di valori alla miriade di autori antichi¹⁴⁶ e moderni¹⁴⁷ che si accalcano senza sosta nel commento insieme alla massa altrettanto imponente dei documenti epigrafici¹⁴⁸. Grazie al mecenatismo mediceo, Giovanni Pagni poteva coltivare al meglio quelle tradizioni locali nelle quali l'*élite* pisana (i Roncioni, i Tronci, i Navarrete¹⁴⁹), trovava alimento per il ricupero culturale di

142. Lettera del 13 agosto 1670. Su Loreto e la dinastia medicea cfr. FANTONI, *Il bigottismo*, cit., p. 397.

143. Cfr. *supra*. Su questi aspetti della cultura cattolica durante il granducato di Cosimo III cfr. E. W. COCHRANE, *Tradition and Enlightenment in the Tuscan Academies 1690-1800*, Roma 1961, p. 17.

144. In generale sull'evoluzione delle cronache e storie locali cfr. E. COCHRANE, *Historians and Historiography in the Italian Renaissance*, Chicago-London 1981.

145. A p. 177 dei *Commentaria* P. esprime l'intenzione di pubblicare una storia di Pisa.

146. Fra i quali si nota l'assenza di Lucrezio!

147. Spiccano i nomi di Onofrio Panvinio, Fulvio Orsini, Carlo Sigonio, Giusto Lipsio, lo Scaligero, Francesco Robortello (il primo lettore chiamato nel 1543 da Cosimo I a ricoprire la cattedra di Lettere greche e latine nello Studio pisano: FABRONI, *Historia*, cit., II, p. 411 ss.).

148. Le sillogi epigrafiche utilizzate sono prevalentemente quelle del Panvinio e del Gruterus, oltre alle raccolte contemporanee del Boldoni.

149. Tutti autori di cronache e storie locali ben note a Pagni, che le ricorda con parole di grande apprezzamento nei *Commentaria*. Si proponeva anche (p. 2) di dare alle stampe la *Patria Historia* del canonico Paolo Tronci (che fu invece pubblicata a Livorno nel 1682, dopo la morte del Pagni). Sulle cronache pisane del secolo XVII, per lo più inedite, cfr.: AA.VV., *Paolo Tronci storico e erudito pisano*, Pisa 1985; F. TONGIORGI, *Giuseppe Setaioli Dal Portico: Historiae dell'antichissima città di Pisa*, «Bollettino Storico Pisano», 57, 1988, pp. 277 ss. Sulla *Historia Pisana* di Raffaello Roncioni (*doctissimus antiquitatis*

una identità cittadina all'interno dello stato territoriale¹⁵⁰. Nell'osmosi di interessi fra patriziato locale, istituzioni e mecenatismo medicei gli studi antiquari trovavano il loro serbatoio di energie e la loro motivazione profonda.

L'esperienza in "Barberia" arricchì le conoscenze di Giovanni Pagni e l'approccio scientifico antidogmatico ne affinò anche gli strumenti per la ricerca antiquaria, ma non sembra si sia modificato, in definitiva, l'angolo di osservazione, che rimase quello della sua città.



scrutator a giudizio di Pagni, *Commentaria*, pp. 1 s.) cfr. R. TEMPESTI, *Discorso Accademico sull'Historia letteraria Pisana*, Pisa 1787, p. 127, n. 66.

150. Sulle città e sulla cultura delle élites cittadine nel Seicento cf. le osservazioni di M. ROSA, *All'ombra del campanile: l'immagine della città nell'Italia del '600*, in Paolo Tronci, cit., pp. 7 ss. Era stato in occasione del riassetto edilizio promosso dai Medici a partire dalla seconda metà del Cinquecento che erano state rinvenute le due Tavole dei *Decreta Pisana* all'inizio del Seicento.

Ian M. Barton
An Oxford Don in Tunisia:
Thomas Shaw at *Sufetula* (1727)

The Reverend Thomas Shaw was the Chaplain to the English «factory» at Algiers for twelve years, from 1720 to 1732, when he returned to England to take up his Fellowship at the Queen's College, Oxford¹. During his vacations he took the opportunity to travel extensively both in the Maghreb and in the Eastern Mediterranean. He travelled in Egypt and Cyprus in 1721 and in Palestine in 1722, and recounts «various excursions» to the «interior of Barbary» (mostly in Algeria). After his return he published (in 1738) an account of his travels in «Barbary and the Levant» (FIG. 1)². He appears to have visited Tunisia only once, in 1727, when he toured the country in the company of a Spanish Franciscan named Francisco Ximenez, who had been stationed at Tunis as «Spanish Administrator» since 1724. At the time much of the western part of the country was inaccessible because of a rebellion against the Bey, and Shaw admits that his description of these areas is derived from Ximenez' notes³. It is certainly the case that the Roman inscriptions, which Shaw published, are largely derived from copies taken by Ximenez or by a Frenchman named Jean-André Peyssonnel, whom he had met at Algiers in 1725. In one case, the inscrip-

* My thanks are due to the Founders' Library, University of Wales, Lampeter, for enabling me to study its copy of the original (1738) edition of Thomas Shaw's *Travels, or Observations relating to several parts of Barbary and the Levant* (Oxford 1738).

1. See Appendix for more biographical details.

2. Shaw extensively altered the text in the second edition, published posthumously in 1757. This edition was the basis of the version reprinted in volume xv of Pinkerton's collection of *Voyages and Travels* (London 1814). It was also the version translated into Dutch by P. BODDAERT (Utrecht 1773): I am grateful to Prof. Jacques Debergh for this information.

3. *Travels*, cit., Preface, p. x: «The Civil War which raged in the Kingdom of Tunis, when I was there (in the year 1727) prevented me from seeing the Frigêah, as they call the western part of the ancient Zeugitania. I am indebted therefore for the Inscriptions and the Geographical Observations of those Parts to Father Francisco Ximenes, the Spanish Administrator at Tunis». It appears from Shaw's map (FIG. 3) that the Frigêah extended from near El Kef to near Béja.

L'Africa romana XIII, Djerba 1998, Roma 2000, pp. 439-448.

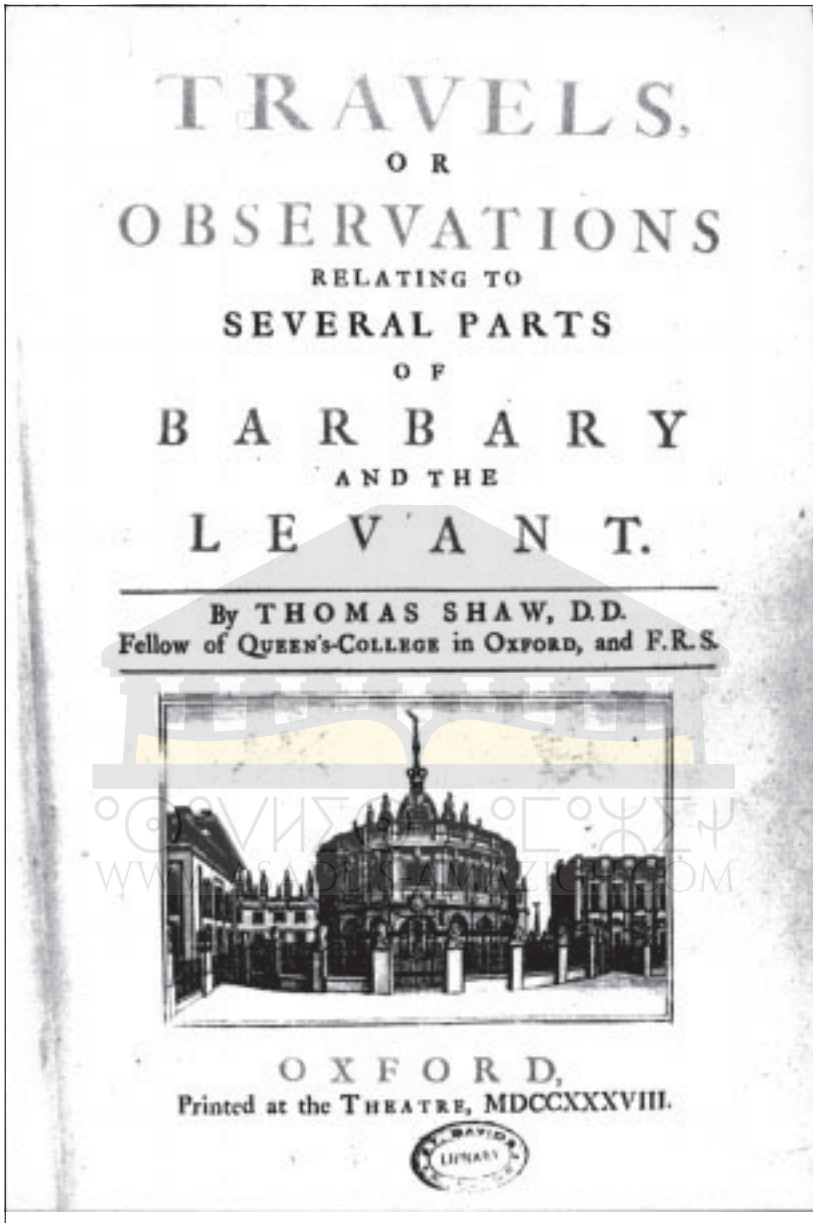


Fig. 1: Title page of *Travels, or Observations...* (Oxford, 1738). All figures from this work by permission of the Founders' Library, University of Wales, Lampeter.

tion on the arch at Kasserine (*CIL* VIII, 210), he tells us that he was unable to make it out from ground level, but that «Padre Ximenes, by drawing up his Interpreter as high as the Frieze», was able to read it. Actually he got it wrong, reading it as *Coloniae Scillitanae* instead of *Cillitanae*. The intrusive S evidently arose from a wish on the part of the two Christian priests to identify the city as the home of the celebrated Scillitan martyrs who suffered at Carthage in 180⁴.

The inscriptions published by Shaw amount in all to about 60 from Tunisia, but (surprisingly) fewer than 40 from Algeria, where he spent more time. He himself admits that many of these were copied from the manuscript of Peyssonnel, adding, rather engagingly, «These indeed, and several other Inscriptions, deserve to be particularly considered; but I had not Leisure at the Time to prosecute so laborious an Undertaking»⁵. Nevertheless, as Wilmanns pointed out in the introduction to *CIL* VIII⁶, Shaw deserves credit for having provided *epigraphiae Africanae primum fundamentum*, which remained for over a century the only sizeable collection of Latin inscriptions from North Africa.

One place that we can be virtually certain Shaw did visit is Sufetula, which he describes as «one of the most remarkable Places in *Barbary* for the Extent and Magnificence of It's Ruins». His description of the place runs to nearly 250 words, more than for any other site. (Some places have longer entries, but these are usually taken up with discussing their identification.) This is what he says about it:

Spaitla, the ancient Sufetula, lyeth about twelve Leagues to the Southward of Keff, being one of the most remarkable Places in *Barbary* for the Extent and Magnificence of It's Ruins. For at a Furlong's Distance to the Eastward, there is a sumptuous triumphal Arch of the Corinthian Order, consisting of one large Arch, with a lesser one on each Side of It: but this Part only of the dedication remaineth.

<p>IMP. CAESAR AVG. - - - - - - ONIN - - - - - - - - - - - - - - - - - - - - - - - - - - SVFFETVLENTIVM - - - - HANC EDIFICAVERVNT ET DD. PP.</p>

4. *Travels*, cit., p. 204. In the second edition Shaw added the specific comment «memorable for the martyrdom of its citizens».

5. *Travels*, cit., Preface, p. x.

6. P. xxv: *Sed Shawius et propter doctam et peritam topographiae antiquae enarrationem et propter titulos numero fere centum tam ex Tunetano agro quam ex Algeriensi tum*

From this Arch, all along to the City, there is a Pavement of large black Stones, guarded on each Side with a Parapet Wall, for the more commodious Entry, as we may suppose, of the Triumpher into the City⁷. At a little Distance from the End of This Pavement, we pass through a beautiful *Portico*, which is built in the same Manner with the triumphal Arch. This conducts us into a spacious Court, where we have the Ruins of three contiguous Temples, whose several Roofs, *Porticos* and *Façades* are broken down; but all the other Walls, with their proper Pediments and Entablatures, remain perfect and entire⁸. There is in each of Them a Nich, which fronteth the *Portico*; and behind Them in the middle Temple, we have a small Chamber, which served formerly perhaps for a Vestry. *Spaitla* is pleasantly situated upon a rising Ground, that is shaded all over with Juniper Trees. A little Brook glideth along the N.E. Side of It, which loseth Itself in the Sand, as it directeth It's Course afterwards towards *Gelma*⁹.

Even here, however, the one inscription that he does record (*CIL* VIII, 233) is derived from an erroneous reading by Peyssonnel. It is not, as he says, on the arch at the eastern entrance to the city, which bears an inscription in honour of the Tetrarchs (*CIL* VIII, 232, which was partly read by Ximenez). It appears rather to be a garbled version of one of the inscriptions (*CIL* VIII, 228) on the arch of Antoninus which forms the gateway to the Forum. Strangely, the three inscriptions of this monument had to await the appearance of *CIL* VIII before being published together.

The truly remarkable feature of Shaw's description of Sufetula is the engraved plate which illustrates it. Quite a number of full-page plates are included in the book, varying from maps and plans to sets of drawings of natural history specimens (birds, plants, fossils) or of artefacts such as pottery or coins. But this is the only full-page illustration of any Roman monument in the whole book. The only other plate in the Tunisian section is a plan of the ancient sites of Carthage and Utica (FIG. 2), though there is A Map of the Kingdom of Tunis (FIG. 3), rather strangely tucked away in the middle of the Levantine section, over a hundred pages later. There is also a schematic diagram of Ksar Menara (FIG. 4), which gives lit-

primum editos, sive ipse descripsit sive descriptos habuit ab amicis, epigraphiae Africanae primum fundamentum et fuit et aliquamdiu mansit.

7. In the second edition Shaw expanded this to «a parapet wall, raised breast high on each side of it, intended perhaps to hinder the populace from incommoding the Emperor in his triumphant entrance into the city».

8. Altered in the second edition to «... the rest of the fabric, with its respective columns, pediments, and entablatures ...» Other changes in this edition hardly affect the sense of the passage.

9. *Travels*, cit., p. 201 fsq.

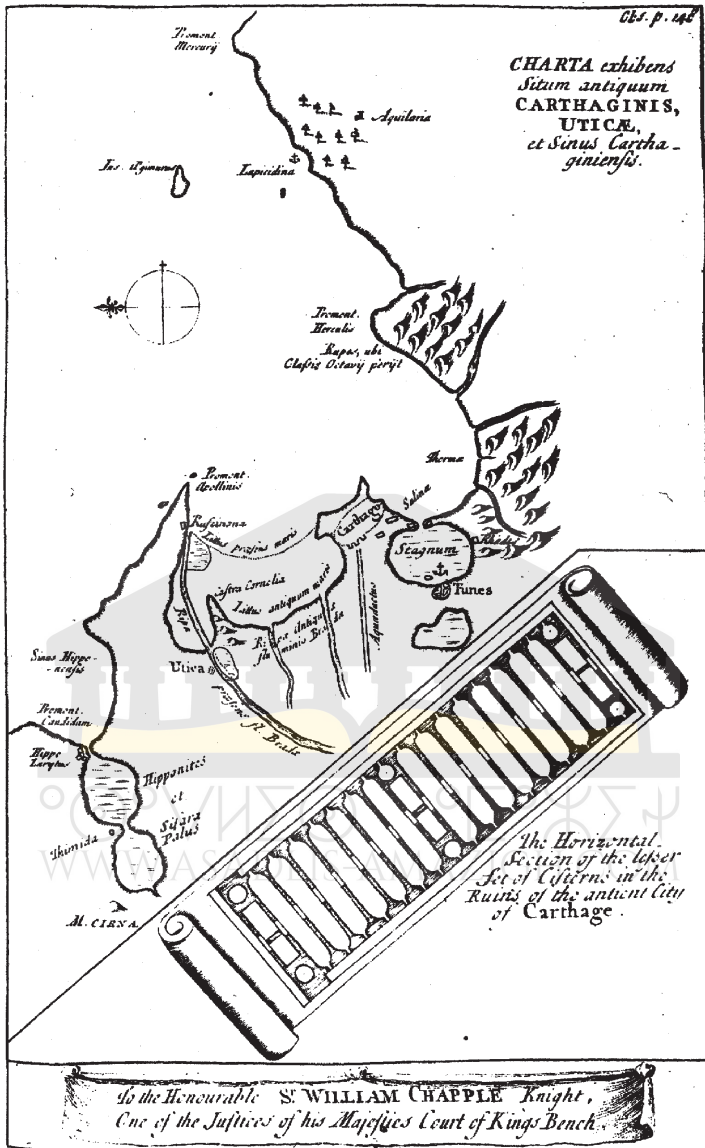


Fig. 2: «Charta exhibens Situm antiquum Carthaginiensis, Uticae, et Sinus Carthaginiensis» (Travels, plate facing p. 148).

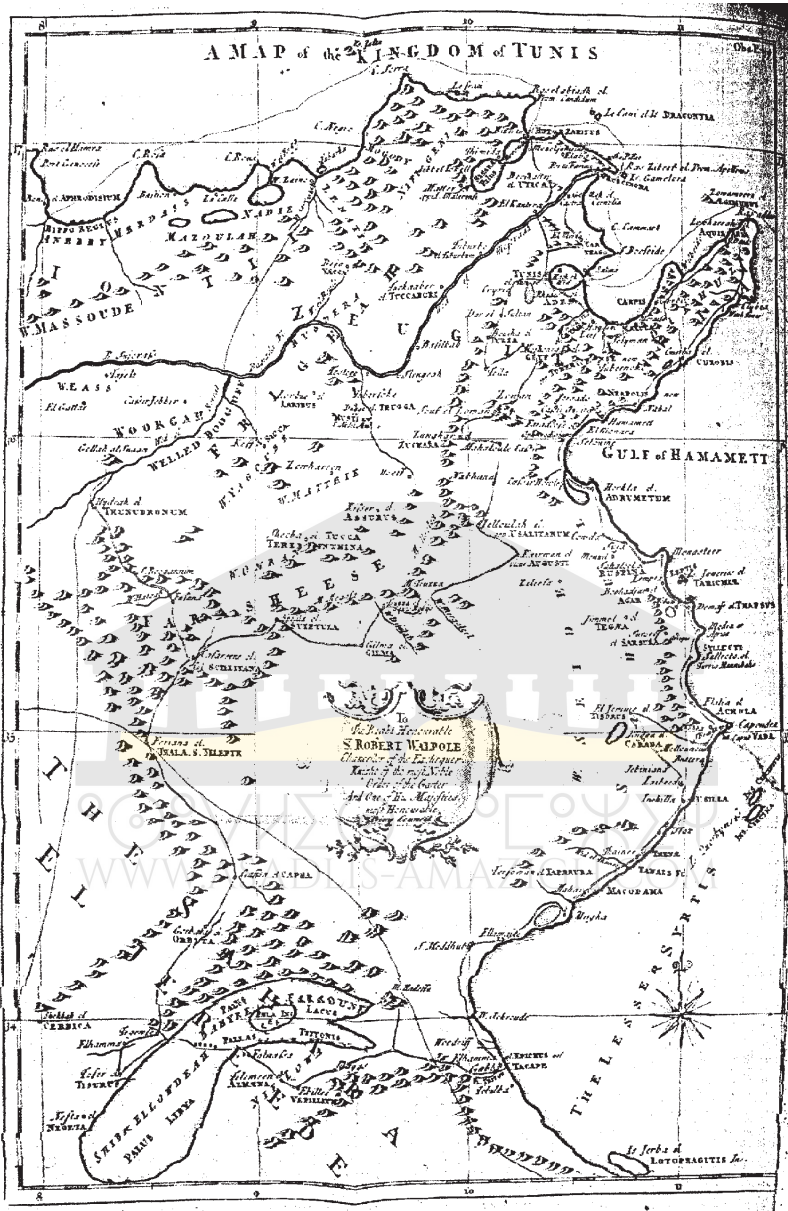


Fig. 3: «A Map of the Kingdom of Tunis» (*Travels*, plate facing p. 339).

near twenty Yards in Diameter, built in the Shape of a cylindrical Pedestal with a Vault underneath. Several small Altars, supposed by the *Moors* to have been formerly so many [منارة] *Lamps* for the Direction of the Mariner, are placed upon the Cornice; each of Them inscribed with the Name of a different Person. The following Inscriptions, which were all that were legible, seem to relate to the same Family.



1 Et pro Senatu Populoque Siciliano Ceteri Imilensis Gualijis F. Sagitt. Berb. Chan. L. 1. Cap. 24

S f 2

A

Fig. 4: *Travels*, part of p. 163: diagram illustrating «The Menara».

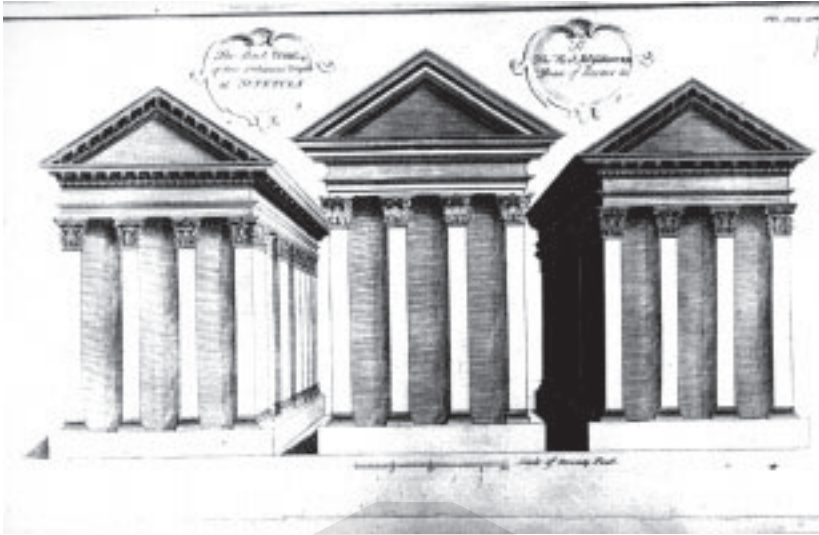


Fig. 5: «The Back Front of three contiguous Temples at Sufetula» (*Travels*, plate facing p. 202).



Fig. 6: *Sufetula*: back of the three temples in the Forum (photo: I. M. Barton).

tle idea of what the monument looks like in reality. Otherwise there are only texts of inscriptions, some of which at first sight appear to be facsimiles but usually turn out (like the one alleged to be from the Arch of the Tetrarchy) to be nothing of the sort.

Then, facing the second page of the description of Sufetula, we suddenly find this detailed and accurate representation (FIG. 5) of the «three contiguous Temples» which most people would, I suppose, agree are the most distinctive feature of the site. What is so surprising about it is that it shows, not the façade of the temples as one would expect, but the rear elevation – what Shaw calls «The Back Front». The drawing is provided with a scale, which clearly implies that it was derived from measurements taken on the spot; and its general accuracy (though with some errors in the proportions, especially where the upper parts have been conjecturally restored) can be seen by comparison with a modern photograph (FIG. 6). It seems a pity that the author has not seen fit to credit the draughtsman – or did he draw it himself? That seems unlikely, given his cavalier attitude to accuracy in other respects. His reason for including this solitary specimen of architectural drawing must remain a mystery, but it certainly enhances his book – and no doubt gratified the Dean of Exeter¹⁰, to whom it was dedicated.

Appendix

Thomas Shaw (1694-1751): biographical details

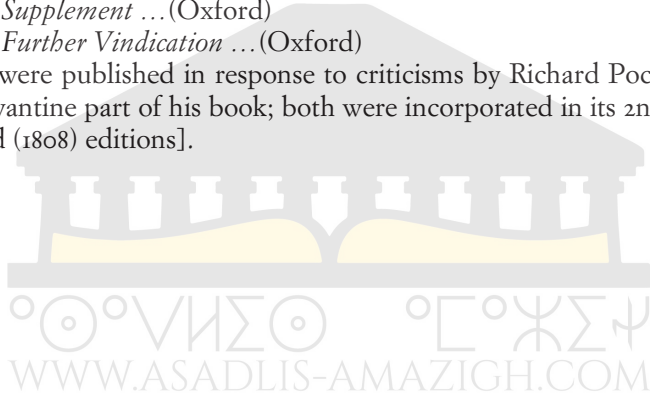
- 1716 graduated B.A. of Oxford University
- 1720 M.A.: appointed Chaplain to the English “factory” at Algiers
- 1721 travelled to Egypt, Sinai, Cyprus
- 1722 travelled to Jerusalem, Jordan, Palestine
- 1727 travelled in Tunisia with Francisco Ximenez
- 1727 elected a Fellow of The Queen’s College, Oxford
- before 1732 married Joanna, widow of a former consul in Algiers
- 1732/3 returned to England
- 1734 awarded degree of D.D. and elected F.R.S.: Vicar of Godshill (I.o.W.)

10. The Rev. John Gilbert (1693-1761), who was Dean of Exeter from 1726 to 1740 and ended his career as Archbishop of York. Shaw probably knew him as an Oxford colleague; he held (in plurality) an appointment as a Canon of Christ Church from 1726 to 1749. He is said to have «possessed few qualifications to justify his high promotion», being «neither a scholar nor a theologian» (*DNB*, s.v.); perhaps he had an interest in architecture?

- 1740 elected Principal of St Edmund Hall
 1741 appointed Regius Professor of Greek
 [both these posts he held till his death]
 1742 Vicar of Bramley (Hants.)
 1751 died: buried in Bramley Church; commemorative tablet in English
 church at Algiers

Publications

- 1729 *A geographical description of the kingdom of Tunis* in *Philosophical Transactions*
 1738 *Travels, or Observations relative to several parts of Barbary and the Levant* (Oxford)
 1743 French translation published; it was also translated into German and Dutch
 1746 *A Supplement ...* (Oxford)
 1747 *A Further Vindication ...* (Oxford)
 [these were published in response to criticisms by Richard Pococke of the Levantine part of his book; both were incorporated in its 2nd (1757) and 3rd (1808) editions].



Giovanni Di Stefano
Un gesuita siciliano a Cartagine nel secolo scorso.
Appunti di viaggio nell'Africa settentrionale
di Giorgio Maria Ciaceri

Alla metà dell'Ottocento un giovane missionario gesuita, di origine siciliana, soggiornò nei paesi del Maghreb per ben dieci anni.

Il racconto accurato del viaggio in Africa di padre Giorgio Maria Ciaceri, pubblicato fra il 1885 e il 1886 e dedicato al pontefice Leone XIII, è un resoconto *sui generis* delle esplorazioni effettuate dal religioso nel Nord Africa.

Il racconto del suo itinerario di viaggio dal 1861 al 1869 inizia da Algeri per proseguire, verso ovest, fino al confine con il Marocco, e poi verso sud fino a Laghouat e quindi verso Costantine, Biskra e Tebessa. Successivamente, dal 1869 al 1871, il viaggio continua via mare, verso la Tunisia: da Algeri a Dellys, Bejaia, Jijel, Skikda, Bona, El Kala fino a La Goletta (FIG. 1).

Il viaggio nel Maghreb del giovane missionario siciliano si svolge a pochi anni dallo sbarco francese in Algeria del 1830 e prima del congresso di Berlino del 1878.

Ad Algeri padre Ciaceri sarà protagonista nel 1867 di un incontro con Napoleone III.

Il missionario siciliano giunge a Tunisi e visita Cartagine dopo le ricerche del console danese Falbe, autore di un vedutismo paesaggistico su Cartagine (FIG. 2) in cui il monumento è sempre più il centro della rappresentazione. Sarà questo vedutismo che contribuirà a creare in Occidente e nei viaggiatori che visiteranno Cartagine il mito romantico di questa città.

Padre Ciaceri arriva dunque prima di padre Delattre e pochi anni dopo gli scavi del Beulé.

L'arrivo a Cartagine (FIGG. 3 e 6), via mare su un bastimento francese, e la prima impressione delle rovine è sostanzialmente quella dei viaggiatori tardo-romantici e ottocenteschi: un paesaggio piatto e deserto, con le rovine antiche appena emergenti dal suolo.

Come già ad altri viaggiatori stranieri, anche al missionario italiano apparve, tuttavia, plausibile la situazione topografica: Cartagine sorgeva nella penisola fra il mare e il lago, collegata da un istmo al retroterra; la

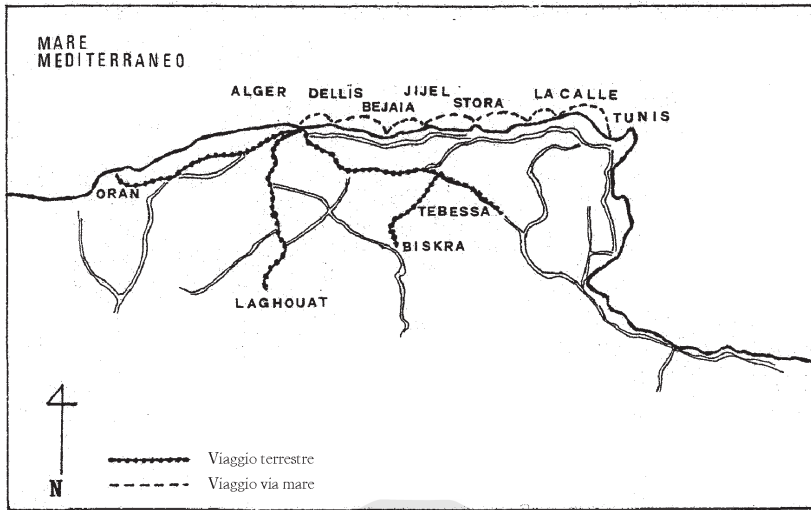


Fig. 1: Itinerario di padre Ciaceri nel Nord Africa.



Fig. 2: Veduta delle rovine di Cartagine (da Falbe).

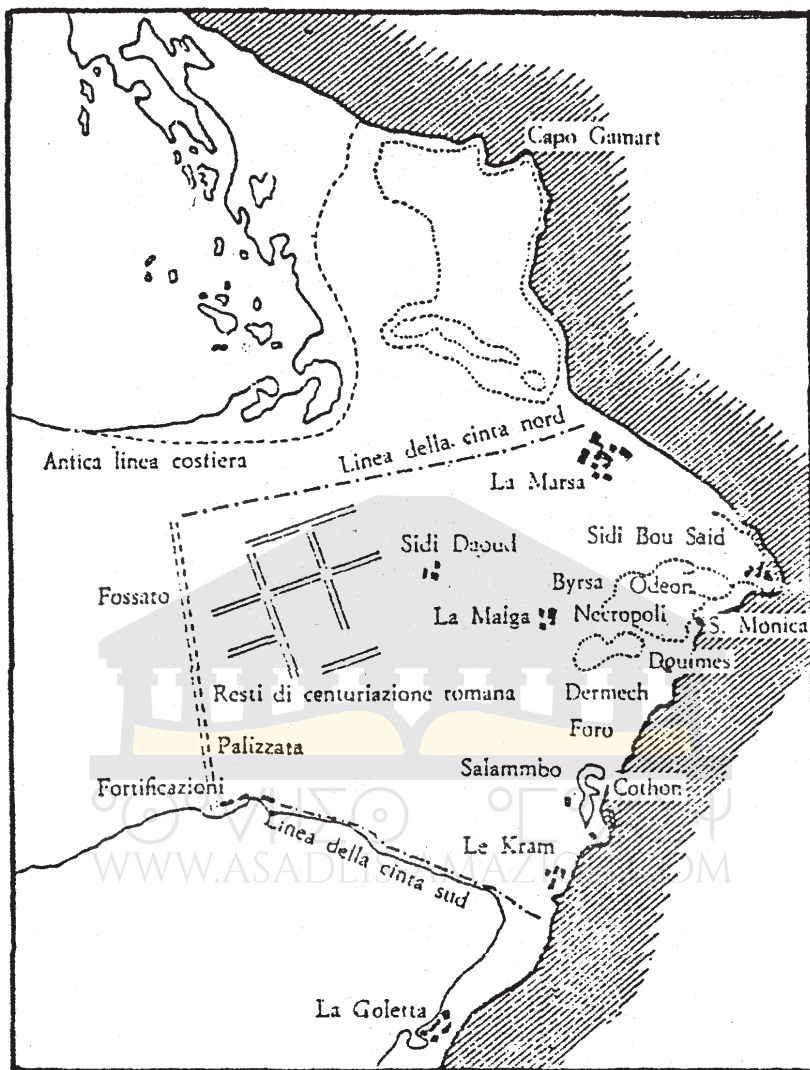


Fig. 3: Planimetria generale di Cartagine (da Moscati).

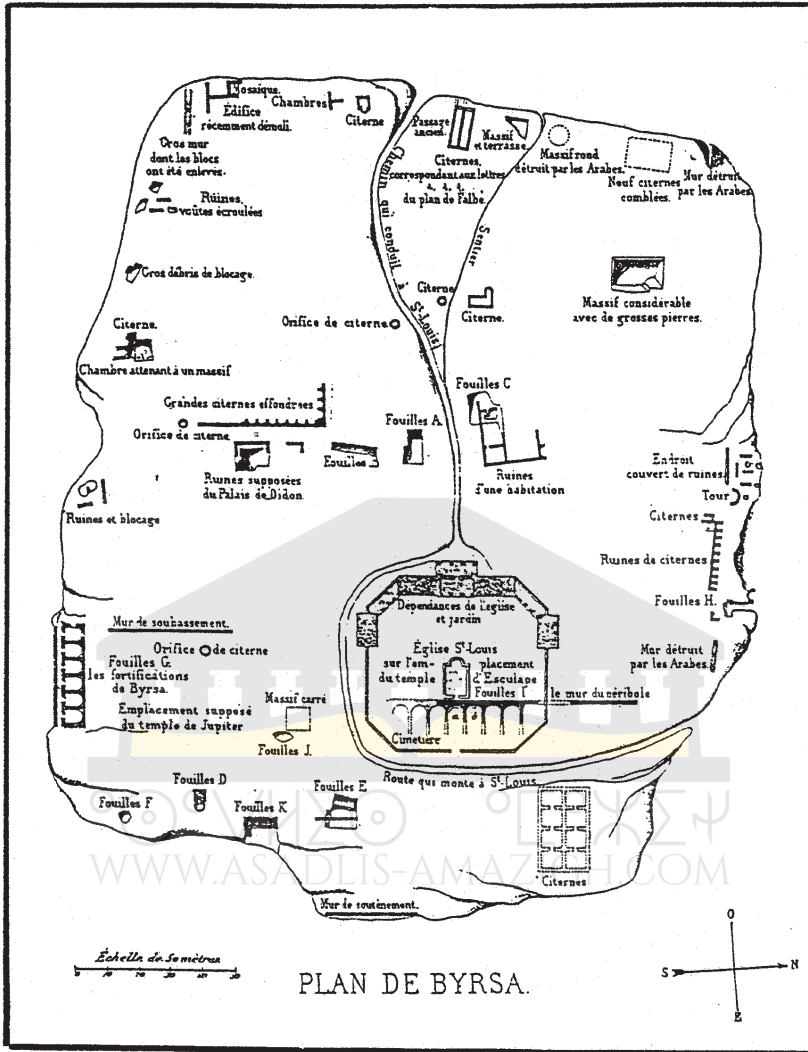


Fig. 4: Planimetria degli scavi di Beulé nella collina di Byrsa (da *Fouilles à Carthage*).



Fig. 5: Incisione raffigurante la Cattedrale di S. Luigi (Paris, Bibliothèque Nationale).

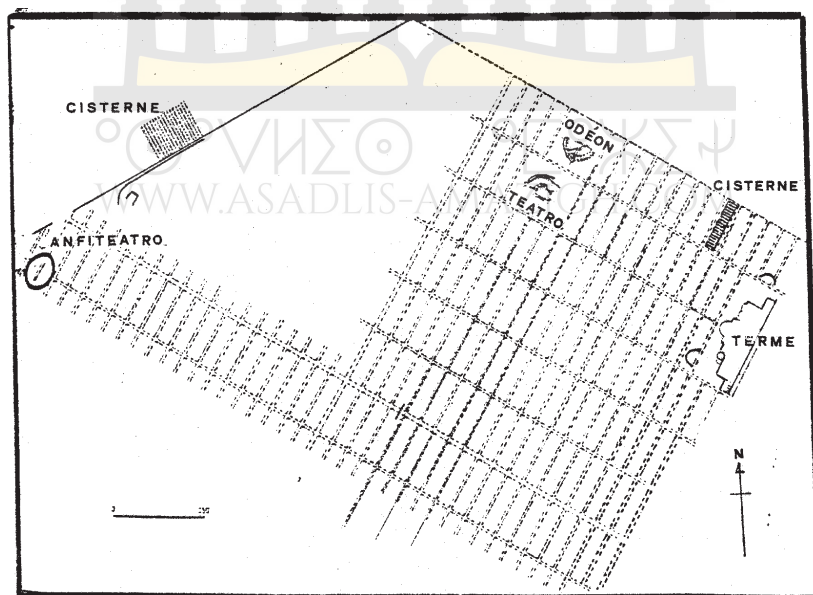


Fig. 6: Impianto urbano di Cartagine (settore nord-est).

collina di San Luigi fu immediatamente identificata con il sito dell'acropoli (FIG. 3).

I monumenti visitati dal Padre Ciaceri a Cartagine sono, in parte, quelli notissimi già prima dell'inizio dello scavo di Beulé e Delattre: veri luoghi comuni dell'archeologia cartaginese.

Innanzitutto il Ciaceri si porta dietro la collina di Byrsa, verso l'entroterra, lontano dal centro della città punica (FIG. 3). Qui, si imbatté nell'impressionante costruzione idraulica delle cisterne della Malga: immensi serbatoi paralleli in opera cementizia, che formavano un blocco quadrato, oggi ridotti ad una quindicina di vani rettangolari, che al tempo di Edrisi erano ben 24. Ciaceri ne contò, ancora, 17.

Nel quartiere nord-ovest della colonia romana il Ciaceri visita «...commosso – scriverà nel suo resoconto – l'anfiteatro dove i martiri diedero la loro vita...».

Del monumento, molto ammirato dai viaggiatori medievali e raso al suolo, non doveva percepirsi, alla metà dell'Ottocento, che l'impronta ellittica della costruzione. Contrariamente alla *communis opinio*, ripetuta anche dal Ciaceri, Perpetua e Felicità subirono il martirio altrove, in un *amphitheatrum castrense*, in legno, di un accampamento militare.

La visita che il Ciaceri compie all'acropoli di Byrsa (FIG. 3-4) segue di appena otto anni l'inizio degli scavi del Beulé. Cisterne, muri, ruderi e tombe sono l'oggetto dell'osservazione del giovane missionario italiano, che mostra di conoscere Appiano a proposito del racconto degli avvenimenti del 146 a. C.

In prossimità della «graziosa ed elegante cappella di S. Luigi» (FIG. 5) – come scrive il Ciaceri – costruita nel 1841, gli è possibile pure visitare i resti archeologici raccolti dal Beulé.

La testimonianza del racconto di viaggio in Africa e a Cartagine, seppure modestamente utile per la storia della ricerca archeologica, è certamente una conferma del mito che il viaggio nell'antica metropoli africana ha esercitato nella letteratura e nel gusto occidentali.

La costruzione di un racconto articolato in dialoghi, in fitte e sapienti descrizioni, eruditismi enciclopedici ed infinite informazioni appare un fatto comunque raro nella produzione letteraria dell'Ottocento siciliano.

Bibliografia sugli scavi a Cartagine all'epoca del viaggio di padre Maria Ciaceri

BEULÉ C. E., *Fouilles à Carthage*, Paris 1861, pp. 28-31.

DELATTRE A. L., *Un mur à amphores de la colline Saint-Louis de Carthage*, «BCTH», 1894, pp. 89-119.

LANCEL S., *Les niveaux et vestiges puniques de la colline de Byrsa: Historique des*

recherches, in *Byrsa I. Rapports préliminaires des fouilles (1974-1976)*, Roma, 1979, pp. 13-25.

Opere e bibliografia su padre Maria Ciaceri

CIACERI P. G. M., *Viaggi ed avventure*, Ragusa 1872.

CIACERI P. G. M., *Cenni d'un doppio viaggio nell'America meridionale e nell'Africa settentrionale*, Catania 1885-86, vol. II, pp. 477-87.

Cfr. inoltre F. A. BELGIORNO, *I viaggi di Giorgio Maria Ciaceri*, «Il Giornale di Sicilia», 31 maggio 1997.





Jacques Debergh
L'aurore de l'archéologie à Carthage
au temps d'Hamouda bey
et de Mahmoud bey (1782-1824):
Frank, Humbert, Caronni, Gierlew, Borgia¹

C'est au tournant du XVIII^e siècle que s'ébauchent les premières recherches à prétentions scientifiques à Carthage, travaux d'ordre topographique d'abord, plus proprement archéologique ensuite. La voix puissante de Christian Tuxen Falbe² allait bientôt occulter ces balbutiements. Il ne convenait toutefois pas d'y rester tout à fait sourd.

1. Je désire d'entrée de jeu associer à la présente communication Ruurd B. Halbertsma, conservateur du département des Antiquités classiques au Rijksmuseum van Oudheden (Musée royal des Antiquités) de Leyde (Pays-Bas), qui n'a pu prendre part à la réunion de Djerba. Il est l'auteur d'une substantielle monographie consacrée à Jean Emile Humbert, qui sera maintes fois mentionnée. L'accueil qu'il a bien voulu me réserver lorsque j'ai entrepris de me pencher sur les *Borgiana* relatifs à Carthage, s'est rapidement métamorphosé en une amicale et fructueuse collaboration, à laquelle est récemment venu s'adjoindre Vincenzo Ciccotti, de Velletri, avec une biographie de Camillo Borgia (V. CICCOTTI, *Camillo Borgia (1773-1817), soldato e archeologo*, Quaderni della Biblioteca comunale, Velletri 1999), basée sur de nombreux documents d'archives jusqu'ici inédits, parmi lesquels les quelque mille pages du *Giornale della sua vita dal 22 settembre 1792 al 4 luglio 1815* ainsi qu'une abondante correspondance. Enfin, "quatrième mousquetaire" à s'attacher à la destinée de certains de ces précurseurs, John Lund, du Nationalmuseet à Copenhague, empêché à la dernière minute d'assister au colloque, aurait dû présenter une communication sur les prédécesseurs danois de C. T. Falbe en Tunisie. Je dois à tous trois maintes photocopies d'ouvrages introuvables en Belgique ou de documents inédits, et j'éprouve un particulier plaisir à les remercier de leur obligeance.

2. C. T. FALBE, *Recherches sur l'emplacement de Carthage suivies de renseignements sur plusieurs inscriptions puniques inédites, de notices historiques, géographiques, etc. avec le plan topographique du terrain et des ruines de la ville dans leur état actuel [...]*, Paris 1833; cf. G. GALSTER, *Falbe, Christian Tuxen*, in *Dansk Biografisk Leksikon*, 3^e éd., 4, København 1980, pp. 322-3; V. LIVENTHAL, *C.T. Falbe, soofficer og arkæolog. En dansk mandsskæbne fra det forrige århundrede* (C.T. Falbe, *Naval Officer and Archaeologist*). [*Le destin d'un Danois au siècle dernier*], in *Klassisk arkæologiske studier*, København 1986 = «Museum Tusulanum», 65, 1984-86, pp. 337-60 (résumé en anglais, pp. 360-1) ; J. LUND, *The Archaeological Activities of Christian Tuxen Falbe in Carthage in 1838*, in *Carthage*, VIII, *Actes du congrès international sur Carthage, Université du Québec à Trois-Rivières, 10-13 octobre 1984* = «CEA», XVIII, 1986, pp. 8-24; ID., *C.T. Falbe: Dansk agent og antikvar i*

L'Africa romana XIII, Djerba 1998, Roma 2000, pp. 457-474.

Le hasard, fruit de circonstances variées aux origines politiques, allait amener des officiers hollandais, un prêtre italien, un consul danois, un noble officier italien en exil à se rencontrer dans la Tunis husaïnide³, lorsque présidaient aux destinées de la Régence Hamouda bey (1782-1814), puis, après la brève parenthèse de son neveu 'Othman (septembre-novembre 1814), le frère de ce dernier, Mahmoud bey (1814-1824). Il n'est pas inutile, d'abord, de planter le décor et de présenter les acteurs.

Hamouda bey avait rompu avec la Sérénissime dont une flotte vint bombarder La Goulette (1786), causant d'importantes destructions⁴. Quelques années plus tard, le 9 avril 1795, parvint au gouvernement de la République Batave une demande d'aide du bey en vue de réaliser des travaux portuaires⁵. Colonel du Génie hollandais, August Hendrik Frank (1760-après 1806)⁶ répondit favorablement à cet appel et désigna, pour

Tunesien 1821-1832 [C.T. Falbe, diplomate et archéologue danois en Tunisie 1821-1832], in *Rejsen*, København 1992, pp. 89-101.

3. CH.-A. JULIEN, *Histoire de l'Afrique du Nord des origines à 1830*, 2^e édition revue et mise à jour par CHR. COURTOIS et R. LE TOURNEAU, Paris 1951 (rééd. anast. Paris 1994), pp. 684-5; R. MANTRAN, *Husaynides*, in *Encyclopédie de l'Islam*, nouvelle édition, III, Leiden 1971, pp. 657-8 (p. 657); H. EL ANNABI, *La Régence de Tunis: ouverture et modernité*, in *Itinéraire du savoir en Tunisie. Les temps forts de l'histoire tunisienne*, Paris, Institut du Monde Arabe, mars-juin 1995, Paris-Tunis 1995, p. 98-107 (p. 104).

4. JULIEN, *Histoire*, cit., p. 684. P. SEBAG, *La Goulette et sa forteresse de la fin du XVII^e siècle à nos jours*, «IBLA», 117, 1967, pp. 13-34, ne fait pas allusion à ce bombardement dans les pages qu'il consacre au fort (p. 25-28, en particulier p. 25); l'épisode me paraît toutefois avoir joué quelque rôle dans la volonté du bey de moderniser et d'améliorer les installations portuaires et défensives de sa capitale.

5. R. B. HALBERTSMA, *Le Solitaire des Ruines. De archeologische reizen van Jean Emile Humbert (1771-1839) in dienst van het Koninkrijk der Nederlanden* [Le Solitaire des Ruines. Les voyages archéologiques de Jean Emile Humbert (1771-1839) au service du Royaume des Pays-Bas] (Collections of the National Museum of Antiquities at Leiden, IX), Leiden 1995 (résumé en anglais, 205-6), p. 19; l'auteur avait fourni, quelques années auparavant, une synthèse en anglais: *Benefit and Honour: the Archaeological Travels of Jean Emile Humbert (1771-1839) in North-Africa and Italy in the Service of the Kingdom of the Netherlands*, «MNIR», 50, 1991, pp. 301-16.

6. A. J. VAN DER AA, *Franck (August Heinrich)*, in *Biographisch woordenboek der Nederlanden, bevattende levensbeschrijvingen van zoodanige personen, die zich op eenigerlei wijze in ons Vaderland hebben vermaard gemaakt*, 2, Haarlem 1852 (Amsterdam 1969), p. 58. L'auteur de la notice n'a pu recueillir aucune information sur son sort ni sur celui de son fils après leur retour aux Pays-Bas et la mise à la pension du premier par le roi Louis Bonaparte le 31 juillet 1806. On trouvera des informations complémentaires sur August Hendrick Frank et son fils, Christian Ferdinand, dans l'étude de G. VAN KRIEKEN, *Ham-mûda Bâsa et le port de la Goulette*, «IBLA», 1988, 162, pp. 221-41, référence aimablement signalée par R. Halbertsma, qui attire toutefois l'attention sur certaines faiblesses, en particulier en ce qui concerne la chronologie (communication personnelle du 27 août 1999).

l'accompagner, son fils, Christian Ferdinand, lieutenant d'Infanterie, et Jean Emile Humbert (1771-1839)⁷, ancien officier du Génie hollandais que ses convictions orangistes avaient conduit à refuser de servir dans les armées de la jeune République Batave. Le trio débarqua à Tunis en mars 1796. Plusieurs solutions furent envisagées: un port à Tunis, après avoir asséché le lac et creusé un canal d'accès, un port neuf à Porto Farina (Ghar el-Mehl) ou à Bizerte, enfin un port moderne à La Goulette, projet retenu⁸. Nonobstant les efforts de la France pour amener le bey à revenir sur sa décision⁹, les travaux débutèrent en décembre 1796, et se poursuivirent, malgré des conflits personnels entre les trois officiers, jusqu'au début de l'année 1806 lorsque l'annonce du décès de son épouse aux Pays-Bas décida Frank, et son fils, à rentrer en Hollande¹⁰. Humbert demanda à pouvoir rester dans la Régence: le poste d'ingénieur en chef du bey de Tunis lui fut proposé, qu'il accepta, avec pour charges principales de veiller à l'achèvement des travaux à La Goulette et à la construction de forts dans l'intérieur des terres, de lever un plan de Tunis et d'en améliorer la défense¹¹. Il occupa ces fonctions jusqu'en septembre 1819. Tout au long de ces années, près d'un quart de siècle, Humbert marqua un profond intérêt pour les antiquités de la Régence: sa rencontre avec le père Caronni,

7. Les papiers d'Humbert sont conservés dans les archives du Rijksmuseum van Oudheden à Leyde, sous la référence HTC (Humbert-Tunis-Carthago).

8. P. SEBAG, *Grands travaux à Tunis à la fin du XVIII^e siècle*, in *Mélanges Le Tourneau*, II, Aix-en-Provence 1973 = «Revue de l'Occident Musulman et de la Méditerranée», 15-16, 2^e semestre 1973, pp. 313-21. Le pied du Rhin, dont P. Sebag n'a pu trouver l'équivalent (p. 314, n. 9), correspond à 139.13 lignes de Paris, soit 313,85 mm (H. DOURSTHER, *Dictionnaire universel des poids et mesures anciens et modernes, contenant des tables des monnaies de tous les pays*, s.l. [Bruxelles] 1840 [Amsterdam 1965], p. 415) de sorte que la profondeur du canal et du bassin atteint 4,71 m. HALBERTSMA, *Solitaire des ruines*, cit., pp. 19-22: une copie du plan illustrant le projet de 1796 (HTC 20) y est reproduite pl. 2, 1. Sont de même conservés les *Projet 1* et *Devis 2* relatifs à la ville de Tunis, et à un port militaire et marchand soit à la Goulette, Portefarine ou Bizerte 1) par l'Envoyé français Mr Herculaïs 2) par le Lt Colonel Frank (HTC 184).

9. HALBERTSMA, *Solitaire des Ruines*, cit., p. 20.

10. Humbert à relevé l'état d'avancement des aménagements en 1806 (HTC 23): *ibid.*, pp. 21-2 et pl. 2, 2.

11. [H. VON PÜCKLER-MUSKAU], *Semilasso in Afrika. Aus den Papieren des Verstorbenen*, Stuttgart 1836, p. 241 = *Chroniques, lettres et journal de voyage, extraits des papiers d'un défunt*, II, *Afrique*, Paris 1837, III, p. 322-3, d'après les confidences un peu méprisantes de César Nyssen, consul des Pays-Bas et beau-frère de Humbert. On verra le grand *Piano di Tunesi. La Città la ben guardata il soggiorno di la Felicità / Rilevato e presentato a Sua Eccellenza il Magnifico Ba[~]sa Bei di Tunesi dal suo Umill.^{mo} Servitore J.E: Humbert Cap^{mo} del Genio Olandese* (HTC 102); plusieurs dossiers concernent, de façon plus ou moins directe, ces diverses entreprises (en particulier HTC 173, 187).

en 1804, lui apporta des connaissances théoriques qui lui faisaient défaut¹², son expertise de topographe et de dessinateur fit naître en lui l'idée d'une carte archéologique commentée de Carthage. Après un séjour à Rome puis aux Pays-Bas entre 1820 et 1821, il revint à Tunis entre 1822 et 1824, avec mission officielle de poursuivre ses recherches et de procurer des antiques au musée de Leyde. En été 1824, le «Middelburg» ramena aux Pays-Bas le produit des activités, achats et fouilles, de Humbert, lequel demeura à Leyde pendant une couple d'années. Une nouvelle mission en Tunisie fut envisagée dont les préparatifs matériels et scientifiques étaient bien avancés¹³. Mais divers événements conduisirent à renoncer à ce dessein: des raisons personnelles (une santé parfois défaillante) et familiales (brouille avec ses beaux-frères et décès de son épouse à Tunis)¹⁴, des circonstances politiques aussi (insécurité à Tunis, répercussions économiques de la Révolution belge de 1830)¹⁵. Humbert s'installa en Italie, avec de brefs retours à Leyde (en 1830-1831 et en 1834-1835), et mourut à Livourne en février 1839¹⁶. Entre la fin de l'année 1829 (acquisition par le gouvernement hollandais des manuscrits du comte Borgia) et 1835 (mort de C. J. C. Reuvsens, premier directeur de l'Archeologisch Kabinet der Universiteit, le Cabinet archéologique de l'Université, précurseur du musée de Leyde, son mentor et son ami, une amitié tempétueuse dans les dernières années), Humbert consacra une partie de son temps à la lecture critique des documents de Borgia et à la mise en œuvre de ses propres dossiers¹⁷.

Le 9 juin 1804, un corsaire tunisien captura le chebek sicilien qui conduisait de Palerme à Naples le père barnabite Felice Caronni (1747-1815)¹⁸.

12. [H. VON PÜCKLER-MUSKAU], *Semilasso in Afrika*, cit., pp. 242 et 343 = *Chroniques, lettres et journal*, cit., pp. 323 et 324.

13. HALBERTSMA, *Solitaire des Ruines*, cit., pp. 59-63.

14. *Ibid.*, pp. 63-4. Peu après son départ pour les Pays-Bas, Humbert fut accusé (pas nécessairement à tort) d'avoir cherché à obtenir la charge de consul des Pays-Bas à Tunis, que son beau-frère César Nyssen se réservait: il faut dire que la famille Nyssen "trusta" les postes diplomatiques dans les États barbaresques pendant un bon siècle (cf. A. MARTEL, *Sources inédites de l'histoire tunisienne. Les papiers Nyssen aux Archives Nationales*, «CT», 19-20, 1957, pp. 349-80). César en vint à le menacer de mort si d'aventure nommé consul, il osait mettre un pied dans le consulat. Thérèse Humbert, née Nyssen, s'éteignit en 1825.

15. HALBERTSMA, *Solitaire des Ruines*, cit., p. 127. Le congrès de Vienne avait réuni sous le nom de royaume des Pays-Bas les anciennes Provinces-Unies d'une part, les anciens Pays-Bas autrichiens et la principauté de Liège de l'autre.

16. *Ibid.*, pp. 64-141.

17. *Ibid.*, pp. 125-6 et 134-7. Humbert a établi un agenda de ce travail: HTC 212.

18. N. PARISE, *Caronni, Felice*, in *Dizionario biografico degli Italiani*, 20, Roma 1977, pp. 542-5. Caronni a laissé un récit de ses aventures doublé d'un commentaire historique

La prise était bonne, le royaume des Deux-Siciles n'ayant pas conclu de traité avec la Régence. Cependant, Caronni, un milanais, eût dû être aussitôt libéré en tant que citoyen de la République italienne, considéré en conséquence comme Français, mais il avait commis l'imprudence de confier son passeport au capitaine du navire, lequel s'était enfui en canot avec plusieurs passagers à l'approche de la galère. Et tout étranger surpris sans ce précieux document se retrouvait *ipso facto* "de bonne prise". Bien qu'il eût un cousin à Tunis et qu'il disposât de lettres de recommandation pour le consul de France, Jacques Devoize, et pour le consul impérial, Antoine Nyssen (également consul de Hollande), Caronni dut attendre l'arrivée de nouveaux papiers. Par malheur pour lui, un navire battant pavillon de la République Cisalpine prit à son bord deux esclaves fugitifs et voleurs qui appartenaient au gouverneur de Bizerte, et le bey exigea que cette affaire fût réglée avant d'autoriser le prêtre à quitter la Régence: Devoize s'entremet, envoya maints courriers, promit de restituer au Caïd de Bizerte la somme d'argent et la contrepartie en monnaie sonnante et trébuchante des objets qui lui avaient été soustraits¹⁹. De sorte que Ca-

et archéologique: *Ragguaglio del viaggio compendioso di un dilettante antiquario sorpreso da' Corsari condotto in Barberia e felicemente ripatriato. Parte I*, Milano 1805 et *Ragguaglio di alcuni monumenti di antichità ed arti raccolti negli ultimi viaggi di un dilettante ec. Con molte tavole in rame, ed alcune vignette. Par. II. con appendice*, Milano 1806. Rares, ces ouvrages publiés sans nom d'auteur apparaissent dans plus d'un catalogue et dans plus d'une bibliographie sous le nom de Luigi Settala, dédicataire du premier volume (le second étant dédié à Mad. Carolina Anguissola, sposa Settala); j'ai consulté l'exemplaire de la Bibliothèque Nationale de France (in-8°, o 3 G 11, deux volumes en un). Marthe Conon et Pierre Grandchamp ont donné une traduction française quelque peu élaguée de la première partie: M. CONON et P. GRANDCHAMP, *Relation du court voyage d'un antiquaire amateur [F. Caronni] surpris par les Corsaires, conduit en Barbarie & heureusement rapatrié [1804]*, «Revue Tunisiennne», 23, 1916, 117, pp. 287-94; 118-9, pp. 393-403; 24, 1917, 120, pp. 30-54; 121, pp. 96-122 (publié sous forme de volume, Tunis 1917): nous renverrons à cette traduction, citée CARONNI, *Relation*, avec la pagination de la «Revue Tunisiennne», pour tout ce qui concerne les mésaventures du religieux. Le *Ragguaglio del viaggio...* du père Caronni a fait l'objet d'une réédition commentée par les soins de S. BONO (Cinisello Balsamo 1993): le professeur Bono m'a libéralement fait parvenir un exemplaire de cet ouvrage déjà épuisé dans le commerce, ce dont je le remercie très vivement. Le lecteur trouvera dans l'introduction une précieuse mise au point tant sur la course que sur les aventures de Caronni (mars 2000).

19. CARONNI, *Relation*, cit., *passim*; on se reportera également aux pièces de la correspondance de Devoize conservées alors dans les archives de la Résidence générale de France à Tunis, reproduites en annexe par M. CONON et P. GRANDCHAMP, *Relation*, pp. 107-22, ainsi qu'au récit de Caronni lui-même, *ibid.*, pp. 104-5 = *Ragguaglio di alcuni monumenti*, cit., pp. 137-8. La dénomination «République Cisalpine» est caduque en fait depuis le 26 janvier 1802, lorsque Bonaparte, fraîchement élu par la *Consulta* à la tête de ladite République, la rebaptisa «République italienne»: cf. A. FIERRO, *Chronologie. Consu-*

ronni, arrivé à Tunis le 25 juin et dont les nouvelles pièces d'identité lui étaient parvenues vers le 20 juillet, se trouva forcé d'attendre le 24 septembre pour obtenir sa libre sortie, son *teskera*: après un dernier retard causé par un vent défavorable et par la nécessité de faire procéder à quelques réparations aux felouques corallines qui allaient l'emmenner, il s'embarqua enfin dans la seconde moitié de la nuit du 30 septembre²⁰. Ces diverses péripéties eurent pour conséquence que l'érudit ecclésiastique, auteur de plusieurs travaux de numismatique appréciés²¹, demeura près de trois mois à Tunis, jouissant d'une certaine liberté d'action, pour ne pas dire d'une liberté d'action certaine, relâché qu'il avait été sous la garantie du consul Devoize²²: un séjour de trois semaines à La Marsa, dans la maison de campagne du consul danois Holke (Carl Christian Holck)²³, lui procura l'occasion de croiser la route de Frank et d'Humbert²⁴ et de porter son attention sur Carthage, visitée rapidement au tout dernier moment²⁵.

Andreas Christian Gierlew (1774-1845)²⁶, secrétaire du consulat puis

lat et Empire jour par jour, in A. FIERRO, A. PALLUEL-GUILLARD et J. TULARD, *Histoire et dictionnaire du Consulat et de l'Empire*, Paris 1995, pp. 1169-242 (p. 1180).

20. CARONNI, *Ragguaglio del viaggio*, cit., pp. 124-7 = *Relation*, cit., pp. 100-3.

21. PARISE, *Caronni*, cit., fait référence à ses mémoires érudits.

22. Lequel écrit à Talleyrand le 24 septembre 1804 (2 vendémiaire an XIII): «sa captivité n'aura été qu'une petite excursion sur les ruines de Carthage, où il a pu se livrer très librement aux observations et aux recherches analogues à son goût et à ses talents»: texte donné en appendice par M. CONOR et P. Grandchamp dans CARONNI, *Relation*, cit., p. 114; la citation qu'en fait E. PLANTET, *Correspondance des beys et des consuls de France avec la Cour, 1577-1830*, III. 1770-1830, Paris 1899, p. 459 (n° 851) apparaît comme une paraphrase, malgré la présence de guillemets.

23. CARONNI, *Relation*, cit., pp. 40-1.

24. *Ragguaglio di alcuni monumenti*, cit., p. 269 (note à *Ragguaglio del viaggio*, cit., p. 98 = *Relation*, cit., p. 46) et 270 (note à *Ragguaglio del viaggio*, cit., p. 125 = *Relation*, cit., p. 102).

25. En attendant de pouvoir embarquer: CARONNI, *Ragguaglio del viaggio*, cit., pp. 126-7: «La partita del del di seguente fu di maggiore importanza ancora, perché montati a cavallo col mezzo di scorta araba ci trasferimmo ad esaminare sul luogo le rovine di Cartagine appena tre miglia distante, (se vadasi per i campi, ma forse quattro volendosi costeggiare il lido che è un po' rovinoso) girando per/due buone ore a notarne le particolarità che riservo a descrivere nella seconda Parte coi disegni così alla presta levati e rettificati di quella Piscina vastissima, dei due porti e degli altri maestosissimi ruderi di quella emula famosa della sovranità dell'impero. Il dopo pranzo fu da me impiegato a notare le osservazioni fatte sulla faccia del sito [...]» = *Relation*, cit., p. 102.

26. C. F. WANDEL, *Danmark og Barbareskerne, 1746-1845* [*Le Danemark et les États barbaresques, 1746-1845*], København 1919, pp. 112-24; H. JØRGENSEN, *Gierlew, Andreas Christian*, in *Dansk Biografisk Leksikon*, 3^e éd., 5, København 1980, pp. 182-3; J. LUND, *En draperet kvindestatue fra Utica i Nationalmuseets Antiksamling* (*A Draped Female Statue from Utica in the Danish National Museum*), dans *Klassisk arkæologiske studier*, II, København 1995, pp. 195-213 (résumé en anglais, p. 214) (pp. 200-3).

consul du Danemark à Tunis, élève de l'orientaliste et historien des religions et de l'Église, Friedrich Münter²⁷, profita de sa présence à Tunis et à La Marsa pour se forger une opinion sur la topographie de Carthage²⁸. C'est lui qui reçut le comte Borgia, qui avait succédé à son oncle, le cardinal Stefano, au titre de conseiller de légation du Danemark et disposait en conséquence d'un passeport danois²⁹.

Le comte et général Camillo Borgia (1773-1817)³⁰, ancien chambellan du roi Joachim (Gioacchino Napoleone) Murat, s'exila à Tunis du 19 août 1815 au 7 décembre 1816. Il se lia d'amitié avec Humbert et obtint de Mahmoud bey l'autorisation de voyager à l'intérieur de la Régence et le droit d'entreprendre des fouilles à Utique³¹. Esprit ouvert et curieux, Borgia a

27. Cfr. B. KORNERUP, *Münter, Friedrich Christian Carl Hinrich*, in *Dansk Biografisk Leksikon*, 3^e éd., 10, København 1982, pp. 197-201.

28. À côté de textes qui attendent encore édition et traduction, une lettre de Gierlew a été publiée et commentée par Böttiger: *Auszug aus einem Briefe des Herrn Gierlew*, in *Amalthea oder Museum der Kunstmythologie und Bildlichen Alterthumskunde*, 3, 1825, pp. 438-41, suivi d'un *Zufaß* de B(ÖTTIGER), pp. 441-2.

29. ØJ. ANDREASEN, *Kardinal Borgia og de Danske i Rom 1779-1804* [*Le cardinal Borgia et les Danois à Rome 1779-1804*], in *Rom og Danmark gennem tiderne* [*Rome et le Danemark à travers les temps*], København 1935, pp. 268-313 (p. 274): «dansk Legationsraad i Rom» (l'article d'Andreasen vient d'être traduit en italien sous le titre *Il cardinale Borgia e i Danesi a Roma 1779-1804* par M. A. ZOCCHI, in *Stefano Borgia e i Danesi a Roma*, Velletri 2000, pp. 23-61, et surtout pp. 29 et 47); Gierlew, qui avait été ambassadeur à Rome, le connaissait: *ibid.*, p. 311; LUND, *En draperet kvindestatue*, cit., p. 200.

30. B. DI PORTO, *Borgia, Camillo*, in *Dizionario biografico degli Italiani*, 12, Roma 1970, pp. 694-6; la biographie de CICCOTTI, *Camillo Borgia*, cit., éclaire sa personnalité complexe et son aventureuse carrière militaire.

31. Dans une lettre à Münter, il note: «Hø procurato di non impiegare infruttuosamente il mio tempo di permanenza in Affrica, mi è riuscito di ottenere dal Bei di Tunisi due permessi, il primo negato dall'Epoca del Dottor Shaw in poi ad ogni altro Viaggiatore, quello cioè di poter penetrare nell'interno della Reggenza, e studiarvi i tanti insigni resti, che vi si trovano; il secondo quello di far degli scavi negato a tutti costantemente, e che hò eseguite nell'antica Utica [...]» (1^{er} avril 1817: Ø. ANDREASEN, *Aus dem Briefwechsel Friedrich Münters. Europäische Beziehungen eines dänischen Gelehrten 1780-1830* [*Frederik Münter et Mindeskraft*, v-vi, 1], København, 1944, n° 88, p. 114; je dois à l'amitié de J. Lund la photocopie de l'original). Humbert confirme ces mots (HTC 30 N.° (1), p. 14): «Sous le règne de Hamouda Pacha, au service duquel j'ai passé plusieurs années, aucune fouille, aucun relevé, aucun voyage dans l'intérieur du pays, comme l'avait fait le Dr. Shaw en 1727. Ses successeurs devinrent peu à peu moins difficiles et en 1817 [sic = 1815 pour les voyages et 1816 pour les fouilles] le Comte Camille Borgia fut le premier européen qui obtint la permission de faire des excavations à Utique, mais non à Carthage, et de visiter la Contrée. Ce ne fut cependant qu'avec précaution qu'il fit des Cartes, des plans et des dessins. Depuis 1824, et surtout depuis 1830, le Bey actuel de Tunis [= Husaïn

laissé de ses pérégrinations et de ses recherches une masse de notes et de dessins³² qui eussent dû constituer un vaste récit, en cinq tomes grand in-8° et un atlas in-4°, publié en italien, en anglais et en français³³. L'ouvrage devait comporter un chapitre monographique commentant une "topographie" de Carthage³⁴, des pages enfin devaient rendre compte des dégagements à Utique³⁵.

Carthage: le site et les vestiges par le texte³⁶ et par l'image

Parmi ces amateurs éclairés dont quelques aspects de la personnalité viennent d'être brièvement évoqués, Caronni a publié un volume³⁷, Borgia a rédigé, disons, un "premier jet", certaines pages présentant un état à peu près définitif, si pas pour la forme, du moins pour le fond, d'autres à peine ébauchées et confuses, Humbert enfin a multiplié les notes et réflexions, de quelques lignes à vingt ou trente pages, ainsi que les cartes et plans, surchargés de remarques successives, n'hésitant pas à revenir à

bey, 1824-1835] a démontré à cet égard encore moins de méfiance que ses deux prédécesseurs». Thomas Shaw, chapelain de la Nation anglaise à Alger entre 1720 et 1732, avait obtenu du bey Husaïn l'autorisation de parcourir le territoire du Royaume de Tunis en 1727. Les observations faites à Alger et le récit de son voyage en Tunisie et au Levant, tenu en très grande estime, firent l'objet de publication: TH. SHAW, *Travels, or [Geographical, Physical and Miscellaneous] Observations relating to Several Parts of Barbary and the Levant*, Oxford 1738 et 2^e édition 1743 = *Voyages de Monsr. Shaw, M. D. dans plusieurs provinces de la Barbarie et du Levant: contenant des observations géographiques, physiques, philologiques et mêlées sur les royaumes d'Alger et de Tunis, sur la Syrie, l'Égypte et l'Arabie Pétrée, avec des cartes et des figures*, La Haye 1743; on se reportera à la communication de I. M. Barton, ici même, p. 439-48.

32. Ces documents sont conservés aux archives du Musée Royal des Antiquités à Leyde, sous la cote générale BTC (Borgia-Tunis-Carthago).

33. Cfr. BTC 15 N III et IV. Borgia lui-même décrit l'économie souhaitée de son œuvre dans sa lettre à l'évêque Münter: ANDREASEN, *Aus dem Briefwechsel Friedrich Münters*, cit., n° 88, pp. 114-5.

34. BTC 7 N 1 dont je prépare l'édition: C. BORGIA, *Discorso su di Cartagine*, augmenté des notes de J. E. HUMBERT. Manuscrits collationnés, traduits et commentés par J. DEBERGH. Cfr. BTC 3, p. 9: «La di lei descrizione segue i viaggi da me eseguiti nel 1815», mais le texte a été mis à jour en 1816 et au début de 1817.

35. BTC 2, 58 v°-80 r°.

36. Les citations respectent l'orthographe et la ponctuation originales; ne seront le cas échéant mentionnées et corrigées que les formulations ou erreurs qui entravent la bonne compréhension du texte.

37. CARONNI, *Ragguaglio di alcuni monumenti*, cit.

plusieurs reprises sur ses opinions, à les modifier parfois du tout au tout³⁸, sans toutefois aboutir à un ensemble achevé³⁹.

Voyons maintenant comment leurs travaux viennent prendre place dans le sillage de la vaste production du Siècle des Lumières⁴⁰.

La ville de Carthage, et en particulier l'importance de ses installations portuaires, retiennent l'attention d'ingénieurs, tel Bernard Forest de Belidor⁴¹, et d'hommes d'État désireux d'y puiser un modèle d'organisation

38. Dans un premier temps, Humbert situait Byrsa sur la colline qui portera le nom de colline de Saint-Louis, puis de Byrsa, et les ports dans les lagunes, au Sud-Est de la péninsule: il fera part de cette conception à Chateaubriand qui la mentionnera dans *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem et de Jérusalem à Paris, en allant par la Grèce, et revenant par l'Égypte, la Barbarie et l'Espagne* (1^{ère} éd., Paris 1811; 3^e éd., Paris 1812), reproduit dans les *Ceuvres romanesques et voyages*, texte établi, présenté et annoté par M. REGARD (Bibliothèque de la Pléiade), Paris 1969, pp. 679-1343 (pp. 1198-9). Borgia ensuite conduira Humbert à adopter ses vues et à placer Byrsa et les ports puniques plus au Nord, Byrsa à Sidi bou Saïd et les ports puniques vers le Nord-Ouest, à La Marsa. Enfin, après y avoir pensé et repensé, – et élaboré une carte pourvue d'une *tænia* et de ports "mobiles" (HTC 24, septembre 1831; HALBERTSMA, *Solitaire des Ruines*, cit., fig. 36, 1) – Humbert en reviendra à sa première hypothèse (HTC 25, décembre 1832; HALBERTSMA, *Solitaire des Ruines*, cit., fig. 36, 2). On verra, sur la carte BTC 18 II, *Carthage punique et Appien justifié par le Comte Camille Borgia*, dessinée par Humbert, deux notes bien explicites à cet égard: dans la première, rédigée à Tunis en 1817, Humbert s'avoue gagné à l'interprétation de Borgia, dans la seconde, rédigée «à Leide en Novembre 1834», il se ravise et retourne à son opinion initiale. J'ajouterais que tant dans les écrits de Borgia que dans ceux d'Humbert, les passages qui concernent l'identification de Byrsa se caractérisent par une confusion remarquable dont je n'ai toujours pas réussi à dénouer tous les fils... Je m'efforcerais, dans le commentaire en préparation (cfr. n. 34), de mettre en évidence, en multipliant les citations, les contradictions et les ambiguïtés qui émaillent ces textes.

39. La publication des *Recherches* de Falbe allait donner l'occasion à Humbert d'émettre des réflexions critiques, voire virulentes, qu'il envoya à Leyde (HTC 210a et 210c, reçus le 19 janvier 1835, et 210d, reçu le 27 décembre 1834). Falbe lui-même eut le loisir de commenter ces notes au crayon en 1835. Humbert enfin reconnut que la publication du livre de Falbe rendait son projet caduc et il abandonna ses recherches carthaginoises (HTC 210, non daté mais portant une annotation de Reuvsen écrite en décembre 1834).

40. On se reportera à l'intéressant panorama de l'évolution de l'archéologie que brossent respectivement A. SCHNAPP, *La conquête du passé. Aux origines de l'archéologie*, Paris 1993 et É. GRAN-AYMERICH, *Naissance de l'archéologie moderne, 1798-1945*, Paris 1998, en particulier aux pages consacrées au XVIII^e et au début du XIX^e siècle. On en conclura que Borgia et Humbert ne sont ni des précurseurs ni des pionniers en la matière, mais qu'ils ont apporté dès les premiers balbutiements de l'archéologie tunisienne une méthode qui mérite d'être qualifiée de scientifique.

41. *Architecture hydraulique, ou l'art de conduire, d'élever et de ménager les eaux pour les différens besoins de la vie*. Seconde Partie. *Qui comprend l'art de diriger les eaux de la Mer & des Rivières à l'avantage de la défense des Places, du Commerce, & de l'Agriculture*. Par M. BELIDOR, Tome second, Paris 1753, pp. 36-8. Humbert en a réalisé une copie (BTC 8 N VIII).

politique et commerciale, ainsi Pedro Rodriguez Campomanes⁴²: l'un comme l'autre dote sa description de Carthage, fondée sur les données des sources anciennes, d'une reconstitution graphique⁴³, mais ces interprétations constituent de bien étonnantes vues, en particulier celle de Belidor, plaquée sur un fond de carte peu précis où la superficie de la presqu'île s'accroît de façon remarquable et vient occuper la quasi-totalité du golfe de Tunis⁴⁴.

Avec Thomas Shaw⁴⁵, qui s'était rendu sur le site, la cartographie gagne effectivement en exactitude, mais si quelques vestiges importants sont grossièrement reportés (le tracé de l'aqueduc, les salines), si, en cartouche, est reproduit un plan des «petites citernes» (de Bordj Djedid), le terrain que l'auteur assigne à Carthage n'est rien d'autre qu'un ovale, doté de quelques redents vers l'Ouest, qui s'étend du golfe de Tunis à l'actuelle sebkhet Er-Riana, au pied de Sidi bou Saïd et de Gammarth⁴⁶. La *Carte de l'ancienne Carthage, d'Utique, de Tunis, et du Golfe de Carthage* (FIG. 1), qui éclaire une des monumentales *Histoires universelles*⁴⁷ que

42. *Antigüedad marítima de la Republica de Cartago. Con el periplo de su general Hannon*, traducido del Griego, è ilustrado por D. P. RODRIGUEZ CAMPOMANES, Madrid 1756, pp. 4-15.

43. Le *Plan de l'ancien port de Carthage en Afrique*, pl. I, en haut à g., de l'*Architecture hydraulique* de Belidor, ainsi que deux détails extraits de la *Vista por mar de la antigua ciudad de Cartago*, face à la p. 8 de l'*Antigüedad marítima* de Campomanes sont reproduites dans J. DEBERGH, *Autour du port de commerce de Carthage*, in *Numismatique et histoire économique phéniciennes et puniques. Actes du colloque de Louvain-la-Neuve, 13-16 mai 1987* (Studia Phoenicia, IX = Publications d'Histoire de l'Art et d'Archéologie de l'Université Catholique de Louvain, LVIII = Numismatica Lovaniensia, 9), Louvain-la-Neuve 1992, pp. 283-97, respectivement fig. 3 et 1-2, pl. XLI; les passages de ces deux auteurs consacrés plus particulièrement aux ports sont reproduits aux notes 28, p. 290-1 (Belidor) et 26, pp. 289-90 (Campomanes).

44. L'illustration de Belidor dérive directement, avec quelques simplifications et légères modifications, du *Plan de la Carthage d'Afrique lors qu'elle fut détruite par Scipion Émilianus en l'année de Rome 607*, réalisé par A. HUMBLOT pour l'*Histoire romaine, depuis la fondation de Rome. Avec des Notes Historiques, Géographiques, & Critiques; des Gravures en Taille-douce; des Cartes Géographiques, & plusieurs Médailles authentiques*. Par les RR.PP. CATROU & ROUILLÉ, Tome douzième, *Depuis l'année de Rome 585 jusqu'à l'année 608*, Paris 1727, face à la p. 520. Ce document apparaît, sans mention d'origine, dans A. BESCHAOUCH, *La légende de Carthage* (Gallimard Découvertes, 172), Paris 1993, p. 135.

45. Cf. ci-dessus, n. 31.

46. Humbert en a effectué une copie (BTC 10 VII) qui fut gravée (BTC 19 et 19a, pl. 31). Un détail de la *Carte de la Situation de l'ancienne Carthage & de la Baye de cette ville*, pl. face à la p. 186 de l'édition française des *Voyages*, se trouve reproduit dans DEBERGH, *Autour du port de commerce*, cit., fig. 4, pl. XLII.

47. *Histoire universelle, depuis le commencement du monde jusqu'à présent*; Composée en Anglois par une Société de Gens de Lettres; Nouvellement traduite en François par une Société de Gens de Lettres; *Enrichie de Figures et de Cartes*, Tome vingt-septième-

publia le XVIII^e siècle, démarque celle qu'avait fournie près de cinquante ans auparavant la première édition anglaise de Shaw.

La carte du *Circondario di Cartagine e Tunisi* (FIG. 2) que Caronni a jointe au second de ses recueils⁴⁸, fondée sur un relevé exécuté par le colonel Frank et recopié avec des mises à jour par Humbert⁴⁹, dessine, sur un plan qui ne brille pas par la précision des détails, un certain nombre d'informations topographiques: à l'intérieur des restes d'une enceinte (la muraille "tyrienne"), avec les vestiges d'une porte au Sud, les citernes de La Malga et celles de Bordj Djedid (dont le plan figure dans le cartouche), Byrsa, Megara, un temple ovale (dont le plan occupe le cartouche de la pl. II), Sidi bou Saïd et le cap Carthage, le temple d'Esculape, le grand et le petit port. Mais l'ensemble donne l'impression d'un dessin fait à main levée, sans tenir grand compte de la situation respective des sites et monuments: les petites baies censées figurer les ports et les petites citernes sont reportées trop au Nord, au pied d'une colline de Byrsa qui semble s'étendre depuis l'actuelle Byrsa jusqu'à effleurer Sidi bou Saïd. Quand au texte, il demeure des plus classiques: l'histoire, paraphrase des auteurs anciens, et des observations d'ordre numismatique, spécialité de Caronni, emplissent la majeure partie de l'ouvrage, tandis que les réflexions nées de l'examen direct du site n'occupent que quelques pages⁵⁰, somme toute peu novatrices.

Avec Humbert et Borgia, dont les recherches sont indissolublement

me, contenant la *Suite de l'Histoire Romaine, depuis la mort de Basile II, jusqu'à la destruction de l'Empire Romain par les Turcs, & le commencement de l'Histoire des Carthaginois*, Paris 1781, face à la p. 186.

48. CARONNI, *Ragguaglio di alcuni monumenti*, cit., pl. III, reprise par B. PACE, *Ricerche cartaginesi*, «Monumenti Antichi dell'Accademia Nazionale dei Lincei», 30, 1925, coll. 129-206, fig. 1, coll. 133-4, d'où provient ma fig. 2.

49. L'original ne semble pas avoir été conservé; une copie d'Humbert, référence HTC 178 a, est reproduite par HALBERTSMA, *Solitaire des Ruines*, cit., pl. 4, 2: on y lit, tout en bas à droite, de la main de Humbert: «Le Père Caronni se servit de ce Petit Plan». Sur une autre copie, référence HTC 109 d, Humbert remarque: «La teinte rouge indique la situation assignée par le Lt Colonel Frank aux ruines de Carthage. Cet officier ne s'est jamais décidément expliqué sur la Carthage qu'il avait en vue; mais il a donné le grand et le petit Port à la ville punique». Sur la copie qu'il a faite de la carte de Caronni (HTC 109 e), Humbert précise: «En se servant du Plan du Lt Colonel Frank le Père Caronni y a marqué les ruines de l'enceinte de la Carthage tyrienne comme l'indique la teinte rouge». Caronni ne dissimule pas cette aide: CARONNI, *Ragguaglio di alcuni monumenti*, cit., p. 54: «La topografia di questo locale mi fu graziosamente comunicata insieme di alcune lapide antiche da quell'onestissimo già citato sig. colonello Frank olandese e capo ingegnere di quelle fortificazioni di mare e porto della Goletta; e venne poi meco in parte rettificata dal sig. Humbert capitano del corpo del genio su di un altura a Tunisi col quadrante e stesa più in dettaglio e il triplo maggiore di quella che 50 anni prima aveva data il sig. Shaw inglese troppo in ristretto».

50. CARONNI, *Ragguaglio di alcuni monumenti*, cit., en particulier, pp. 55-8 et 67-71 (le temple ovale, l'enceinte, les citernes, l'aqueduc).

liées⁵¹, l'étude de Carthage fait un important pas en avant. Sans doute l'opinion des Anciens et l'interprétation des Modernes conservent-elles un rôle prépondérant dans la reconstruction du passé⁵². Mais dès les pages liminaires, Borgia se démarque de ses prédécesseurs:

«Sembierà strano al lettore che io non incominci col parlarle di Cartagine con descrivere i resti di questa già famosa Città ma se avessi voluto ragionar di essa dopo averla una, o due volte visitata poco avrei potuto dirne, poiché a primo colpo d'occhio poco sembra che meriti attenzione, ed avrei dou-to vagamente ripetere ciò che altri ne anno detto, ma sovvenendomi che Salustio disse già di Cartagine a suoi tempi che *prestat magis silere quam parva loqui*, o trovato ciò assai bene aplicabile a Cartagine distrutta e nello stato attuale e così o preferito da principio tacere più tosto che poco dirne, ma doppo averla visitata moltissime volte doppo aver consultato le di lei rovine e il suolo sù cui giace, non che dopo aver preso cognizione di ciò che di lei altri anno detto, sono sortito in arringo ed o douto con alcuni di essi disputarmi, non curar affatto degli altri poiché appena an fatto menzione di una città sù rinomata e le questioni nelle quali mi sono trovato involuto mi fanno temere di essermi anzi esteso di troppo»⁵³.

Son texte⁵⁴ présente alors, à côté des inévitables digressions, tantôt érudites, tantôt personnelles, bien caractéristiques du XVIII^e siècle, une

51. Humbert insiste à plusieurs reprises, et avec raison, sur le rôle primordial qu'il a joué dans la mise au net des brouillons de Borgia qui n'était pas un cartographe de grand mérite: cfr. parmi d'autres réflexions, BTC 13, p. II r^o-v^o avec la n. 2: «[...] si le voyageur romain ne s'était point rencontré avec moi sur la rive tunisienne, ses plus intéressantes recherches seraient restées sans l'appui nécessaire de cartes et de plans, sinon toujours entièrement mais du moins assez exacts pour les éclaircir [...]»; BTC 210 e, p. [1]; BTC 15 N XI G bis, lettre de Borgia à Humbert, et sa réponse, BTC 16 N III, non num. Mais si Humbert met à la disposition de Borgia ses talents de dessinateur topographe, Borgia de son côté apporte à Humbert la culture classique qu'il doit à son éducation.

52. Malgré les difficultés qu'il pouvait éprouver à se procurer ces livres à Tunis, Borgia ne laisse pas de faire appel aux bibliothèques des Consulats qui semblent au total relativement riches en ouvrages de haute érudition et, ce qui paraît plus normal, en récits de voyageurs relatifs aux terres barbaresques. En témoignent, outre les citations et références insérées dans ses manuscrits, les nombreuses copies et traductions d'extraits d'auteurs divers conservées parmi ses papiers et ceux d'Humbert.

53. BTC 3 N IX, *Discorso preliminare*, p. 9; cfr. BTC 2, [1816], 3 r^o: «Un altro viaggiatore avrebbe tosto parlato a lungo di Cartagine; io vi sono stato tante volte e ne vi andrò tante altre fintanto che potrò emettere la mia opinione senza tema fallire o almeno non l'emetterò sicuramente a caso». Se basant sur l'ensemble de ses journaux, on peut établir que Borgia a été présent sur le site pendant une vingtaine de jours, consacrés tantôt à parcourir le site, ou à effectuer divers relevés, tantôt à guider quelque officiel de passage. C'est assurément peu, mais incomparablement plus que Shaw, Caronni ou Chateaubriand.

54. BTC 7 N I.

description assez minutieuse, tout est relatif, doublée d'une tentative d'interprétation des vestiges qu'il a vus ou sur lesquels Gierlew ou Humbert ont attiré son attention. Ces pages occupent une importante partie du récit et constituent un commentaire plus ou moins développé de la *Topographie* qui accompagne le chapitre⁵⁵. Celle-ci se distingue nettement des cartes antérieures: on peut affirmer qu'il s'agit là de la première véritable carte archéologique de la cité⁵⁶, sur laquelle sont reportés de façon objective restes de constructions et ruines. Lorsque Borgia, dans le *Discorso preliminare*, souligne à propos de l'ensemble des antiquités de la Régence: «La pubblicazione inoltre d'inediti monumenti darrà campo e materia ai primi [= i curiosi profondi] di meglio illustrarli è studiarli senza dover correre in Africa, rispondendo io a tal uopo dell'esattezza del modo come li fó conoscere, essi non saranno disegnati con il gusto e finitezza che si potrebbe attendere da un artista, ma si troverà lo più di esattezza che mi è stato possibile, e lo più di correzzione per ciò che riguarda le iscrizzioni»⁵⁷, son ambition (je ne parle pas du résultat) n'est guère éloignée de celle de Falbe, qui affirme que «ce plan du terrain de Carthage et de ses ruines [...] est construit avec une telle exactitude, qu'un savant qui désirerait que son correspondant à Tunis entreprît une recherche pourrait lui indiquer, à huit ou dix pas de distance près, le point même où il faudrait faire cette recherche»⁵⁸. Sur les brouillons exécutés par Borgia (FIG. 3)⁵⁹ et sur les mises au net réalisées par Humbert, d'après les minutes de Borgia (FIG. 4)⁶⁰ et avec les corrections résultant de ses propres relevés (FIG. 5)⁶¹, chaque élément est marqué d'une lettre ou d'un chiffre qu'une *Explication des renvois* brièvement éclairer.

55. BTC 18 I: *Essai sur la topographie de Carthage et de ses Environs par le Comte Camille Borgia*. La mise au net est due à Humbert.

56. Après la publication du livre de Falbe, Humbert porte le jugement suivant sur le «Plan du Comte Camille Borgia, intitulé: "Essai sur la topographie de Carthage et ses environs": «Malgré tout ce qu'une juste et modérée critique ait pu dire de ce Plan, il n'en sera pas moins constamment le premier qui avec de nombreux détails et une orientation ainsi qu'une échelle approchante fut destiné par son auteur à satisfaire la curiosité de l'Europe savante, et sous le point de vue, c'est une pièce originale, dont le fac simile mérite la publication. [...] Cet "Essai, du défunt Comte Camille Borgia, sur la topographie de Carthage et de ses environs" doit donc selon moi, pour honorer sa mémoire, être placé, et peut l'être sans honte, à côté du travail de Mr Falbe, dans tout ouvrage régulier destiné désormais à donner une description méthodique des principales localités de l'Afrique proprement dite» (HTC 213 d).

57. BTC 3 N IX, p. 8.

58. FALBE, *Recherches*, cit., p. 4.

59. BTC 16 N V [1] et [2].

60. BTC 18 I.

61. HTC 40.

Ainsi, et pour ne donner qu'un seul exemple, parmi ceux qui engendrent le moins de problèmes d'interprétation, le point 24 de la *Topographie*, situé immédiatement au Sud de Bordj Djedid, à l'emplacement des thermes d'Antonin (FIG. 4), se trouve désigné comme «Grande batisse au bord de la mer p:e: les Bains de Théodora femme de Justinien» dans le renvoi, et décrit de la manière suivante dans le commentaire:

«Il N° 24 ci offre dei grandi resti essi sono dei massi di fabrica di gran mole, credo di riconoscervi i pilieri e dei pezzi di una volta che formava un gran Duomo, doveva avere questa fabrica somma elevazione, poichè porsione della suddetta volta cadendo a rotolato nel mare, vi si riconoscono i frammenti di volte minori, e porsione di una scala non che delli astrici ed altri intonaci in una specie di mosaico di piccole pierres e mattoni. [...] Le rovine portate al N° 24 potrebero probabilmente essere questi magnifici bagni riconsendovisi molti pezzi d'intonaco che sembrano aver servito per recipienti di acqua, ed essendo situate in luogo inferiore alle piscine pluviali da dove potevano tirarsi le acque ed essendo a non grande distanza dall'altra fabrica portata al N° 22 che potrebero essere le sudette gallerie, lequali unitamente al Teatro situato al N° 23 potevano tutte ornare la gran piazza che riguardava il mare. Deggio qui osservare che tanto le cisterne pluviali che i resti creduti di un teatro sono di fabrica di migliori tempi che le altre due tantosto menzionate»⁶².

Quant aux interprétations d'ordre historique qu'en tirent l'un et l'autre auteur, elles sont illustrées sur d'autres cartes, indépendantes, dont les titres révèlent le contenu: *Tracé, de la Presqu'Île de Carthage, favorable à l'hypothèse du Docteur Shaw, relativement à la situation des Ports de la Cité Punique, et que le Comte Borgia à entièrement adopté, en faisant valoir dans son Ouvrage l'autorité d'Appien sous le rapport de l'exactitude typographique* [comprendre topographique]; *Hypothèse du Comte Borgia faite par lui* (FIG. 6); *Carthage Punique et Appien justifié par le Comte Camille Borgia* (FIG. 7); *Hypothèse du Comte Camille Borgia sur l'emplacement de la Carthage Tyrienne et sur la forme de la presqu'Île du Lac de Tunis, du sol environnant, de l'ancien rivage et sur la situation probable, d'après des ruines existantes, de la Carthage Colonie. Dessiné par J. E. Humbert d'après une esquisse du Comte Camille Borgia, et sur une échelle*

62. Renvoi sur BTC 18 I et commentaire en BTC 7 N 1, p. 50 et 55; les pages intermédiaires traitent de façon circonstanciée des «principales citernes pluviales» (point 25). Ces ruines portent le n° 67 sur le plan de FALBE, *Recherches*, cit., qui mentionne aux pp. 37-8, sans chercher à l'identifier, «cet édifice, qui est sans contredit [...] la plus considérable des constructions isolées [...]» dont il donne une vue pl. III, n° 3 [et non 2 comme indiqué p. 38], «pour qu'on ait une idée de la grandeur, de la confusion et de l'aspect sauvage de ces vastes débris».

triple de celle employée par l'auteur (FIG. 8); Plan de la Peninsule de la Carthage tyrienne dans l'état où elle se trouvait 218 ans avant J. C. avec la langue de terre, l'emplacement de Byrsa et du Port double. Fait par J. E. Humbert en 1832 (FIG. 9); Hypothèses sur la topographie de la Carthage Tyrienne et principalement sur la situation de son Port, mises en présence par J.E: Humbert Auteur depuis 1832 de deux de ces hypothèses; Essai du Major Jean Emile Humbert sur l'emplacement de la Carthage Tyrienne, sur la situation de la Carthage colonie et sur l'état de la Presqu'île. dessiné par l'auteur (FIG. 10), pour ne mentionner que les principales propositions⁶³. Les hypothèses de Borgia se trouvent justifiées au sein du chapitre consacré à Carthage, tandis que celles émises par Humbert se trouvent défendues puis parfois critiquées dans les renvois et dans les notes multiples dont il a pourvu les cartes elles-mêmes ainsi que dans les cahiers qui les accompagnent⁶⁴.

De même, et pour les mêmes raisons, les relevés de monuments, en particulier lorsqu'ils sont dus à Humbert, gagnent en exactitude et en qualité: il suffira de comparer le cartouche dans lequel Caronni figure la *Pianta della Piscina pluviale di Cartagine* (FIG. 2) avec le *Plan aquarellé des principales Citernes Pluviales Antiques de Carthage. Seuls restes anciens respectés par le tems à Carthage!* (FIG. 11) de Humbert⁶⁵. La main de Borgia est assurément moins sûre.

Carthage: les recherches sur le terrain⁶⁶

À partir de 1816, une certaine ouverture se fait jour dans le chef des autorités de la Régence: malgré les réticences qu'elles éprouvent à voir des Européens prendre des mesures et effectuer des relevés topographiques – la crainte de l'espionnage demeure – elles autorisent Borgia à entreprendre des fouilles à Utique⁶⁷, Humbert à Carthage puis sur d'autres sites⁶⁸. Jusque-là, les sculptures, monnaies et gemmes vendues aux étrangers provenaient de dégagements dépourvus de tout caractère scientifique, de trou-

63. Il s'agit successivement des documents BTC 8 N I, seconde feuille; HTC 178 c; BTC 18 II; HTC 100; HTC 25; HTC 26; HTC 101.

64. Cfr HTC 30; HTC 101; HTC 164.

65. HTC 42.

66. Je traiterai cette partie plus brièvement: la publication des rapports des fouilles entreprises par Humbert à Carthage, accompagnée du catalogue de ses découvertes, qui font partie des collections du Musée de Leyde, revient tout naturellement à R. B. Halbertsma.

67. Les pages concernant Utique doivent encore faire l'objet d'une étude particulière par les soins de spécialistes du site; cfr. HALBERTSMA, *Solitaire des Ruines*, cit., pp. 45, 50.

68. Cfr. ci-dessus, n. 31, la lettre de Borgia à Münter et la remarque de Humbert.

vailles consécutives à la recherche de matériaux de construction, aux travaux agricoles ou encore au ravinement causé par de fortes pluies. Ministres du Bey, bédouins ou paysans étaient alors les pourvoyeurs des collectionneurs.

Ces premières excavations font appel à une équipe d'ouvriers et peuvent se prolonger pendant plusieurs jours. Elles étaient essentiellement mues par l'espoir de découvrir des statues de belle venue, des inscriptions et des "médaillons", mais on constate que retiennent également l'attention des objets plus modestes, témoins de la vie quotidienne, ainsi des céramiques communes, des lampes de terre cuite.

Il convient de noter par ailleurs que ces équipées, en particulier à Utique, ne sont pas dépourvues de risques: le beau-frère de Gierlew, Frederik Christian Holsten (1783-1816)⁶⁹, participe aux fouilles d'Utique et y contracte une maladie mortelle; le décès prématuré de Borgia pourrait également être la conséquence de son séjour en des lieux peu salubres, au bord du lac de Tunis, près des lagunes de Carthage, à Utique⁷⁰.

Borgia avait quitté la terre d'Afrique depuis un mois lorsqu'Humbert découvrit la première inscription punique de Carthage, le 6 janvier 1817⁷¹. D'autres monuments inscrits d'époque punique furent mis au jour par la suite⁷². Mais il s'agissait toujours de découvertes fortuites. Par contre, en-

69. Cfr. TH. TOPSØE-JENSEN, *Holsten, Frederik Christian*, in *Dansk Biografisk Leksikon*, 3^e éd., 6, København 1980, pp. 535-6. Ambrogio Allegro, agent du consulat des États-Unis, note dans son journal, à la date du 2 novembre, à son retour d'Utique, qu'Holsten s'est éteint la nuit du 31 octobre (BTC 3 N XX, p. 6).

70. CH.-ERN. BEULÉ, *Les ports de Carthage*, «Journal des Savants», 1860, pp. 308-9 = *Fouilles à Carthage*, Paris 1861, p. 99: «La mort du comte Camille Borgia, qui avait respiré des miasmes mortels en étudiant les ports de Carthage, me servait d'avertissement». Son séjour à Utique a pu également l'affaiblir. De son côté, V. Ciccotti a attiré l'attention sur les traques auxquelles Borgia participa dans la région impaludée des Marais Pontins, au temps où il était gendarme impérial.

71. BTC 8 N IX; J.E. HUMBERT, *Notice sur quatre cippes sépulcraux et deux fragments; découverts, en 1817, sur le sol de l'ancienne Carthage*, La Haye 1821, n° 5; il s'agit de CIS, 1, 439.

72. Les sites de découverte ont été indiqués par Humbert sur l'*Hypothèse du Comte Camille Borgia sur l'emplacement de la Carthage Tyrienne et sur la forme de la presqu'île du Lac de Tunis, du sol environnant, de l'ancien rivage et sur la situation probable, d'après des ruines existantes, de la Carthage Colonie. Dessiné par J.E. Humbert d'après une esquisse du Comte Camille Borgia, et sur une échelle triple de celle employée par l'auteur* (HTC 100) (fig. 8), avec la mention «a b c d 1 d 2 e f g h Indication des endroits où en 1817, 1823 et 1824, furent découverts des Cippes, des inscriptions, des petits monuments puniques» dans «l'Explication des teintes, des traits du pointillé et des petites lettres employées sur ce Plan» ainsi que sur l'*Essai du Major Jean Emile Humbert sur l'emplacement de la Carthage Tyrienne, sur la situation de la Carthage colonie et sur l'état de la Presqu'île. dessiné par l'auteur*, avec des précisions dans le cahier intitulé *Renvoi pour les grandes Lettres qui sont*

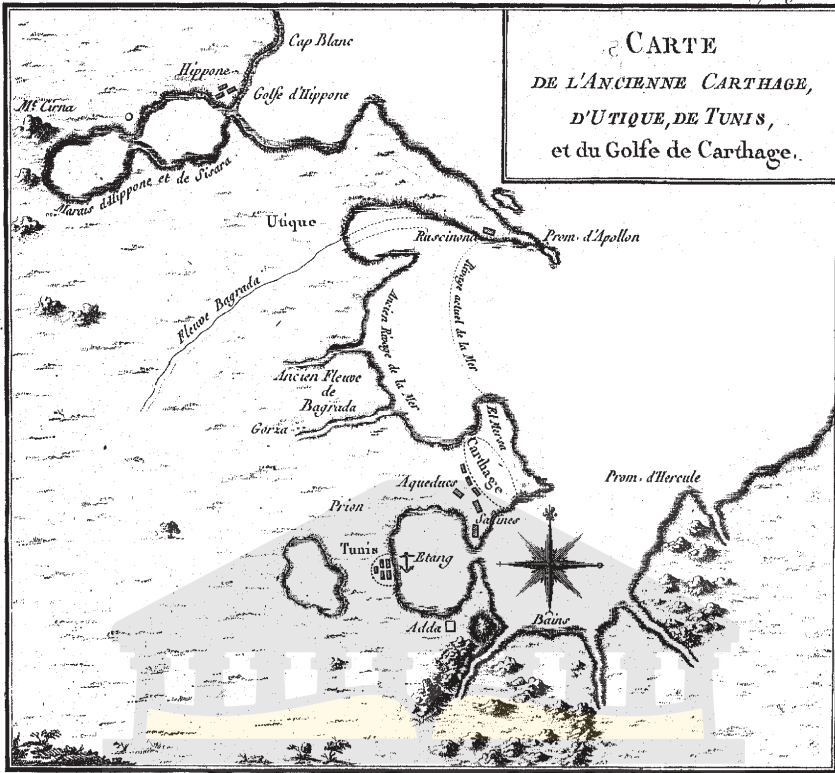


Fig. 1: Carte de l'ancienne Carthage, d'Utique, de Tunis, et du Golfe de Carthage (Histoire universelle, depuis le commencement du monde jusqu'a présent [...], 27, Paris 1781, face à la p. 186) (Collection de l'auteur).

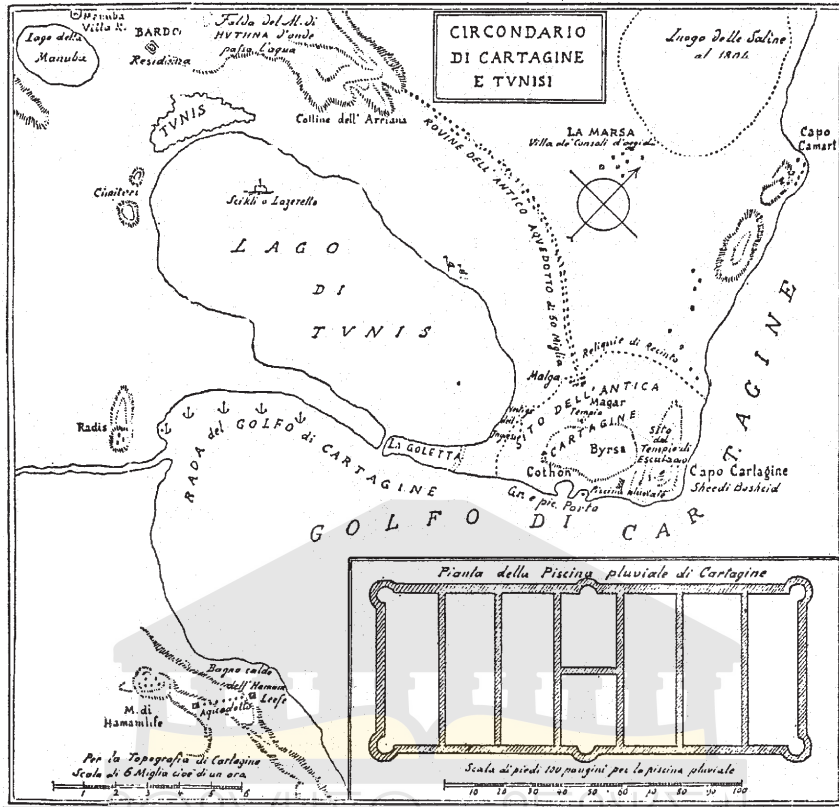


Fig. 2: Circondario di Cartagine e Tunisi (CARONNI, *Ragguaglio di alcuni monumenti di antichità ed arti raccolti negli ultimi viaggi di un dilettante ec. [...]*, Milan 1806, pl. III, d'après B. PACE, *Ricerche cartaginesi*, «Monumenti Antichi dell'Accademia Nazionale dei Lincei», 30, 1925, fig. 1, coll. 133-4).



Fig. 3: Brouillon dépourvu de titre, de la main de Borgia (BTC r6 N v [1]) (© RMO Leiden).



Fig. 4: Essai sur la topographie de Carthage et de ses environs par le Comte Camille Borgia (BTC 18 T) (© RMO Leiden).

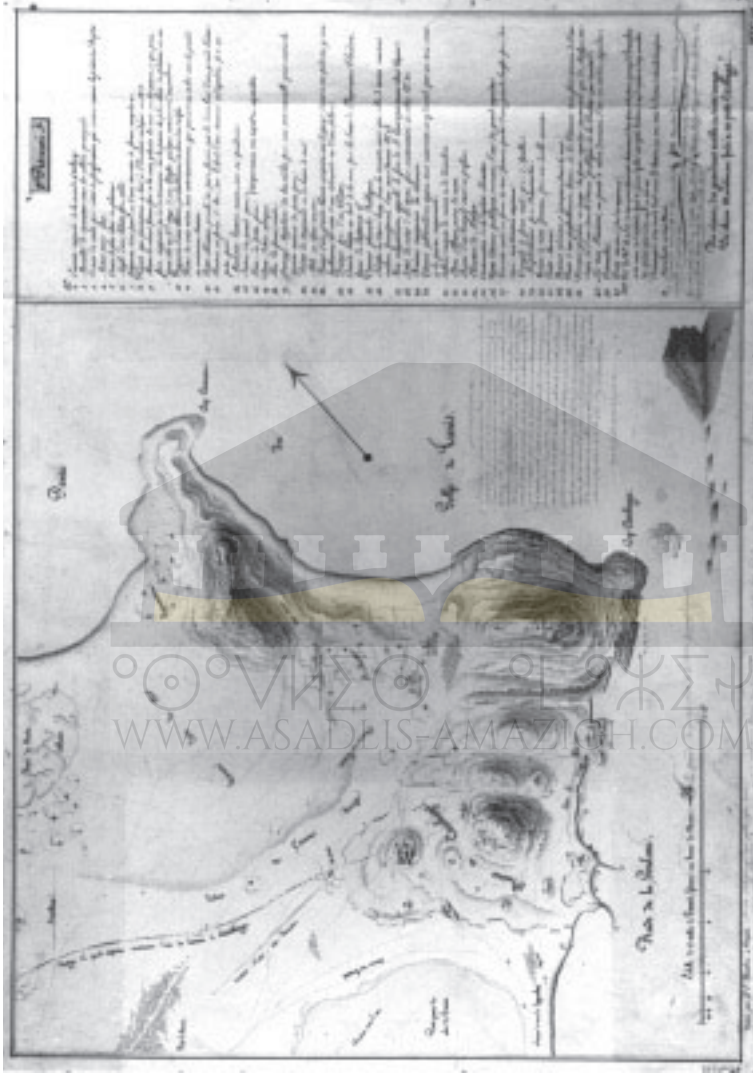


Fig. 5: Plan dépourvu de titre, identifié par le motto «Du néant des grandeurs terrible et triste image/Un obscur Musulman foule à ses pieds Carthage l...», «dessiné par J.E. Humbert, à Tunis. Sur une échelle plus grande d'après l'essai du comte Camille Borgia sur la topographie de Carthage et de ses environs» (HTC 40) (© RMO Leiden).



Fig. 6: Hypothèse du Comte Borgia faite par lui (HTC 178 c) (© RMO Leiden).



Fig. 7: Carthage Punique et Appien justifié par le Comte Camille Borgia (BTC 18 II) (© RMO Leiden).



Fig. 8: Hypothèse du Comte Camille Borgia sur l'emplacement de la Carthage Tyrienne et sur la forme de la presqu'île du Lac de Tunis, du sol environnant, de l'ancien rivage et sur la situation probable, d'après des ruines existantes, de la Carthage Colonie. Dessiné par J. E. Humbert d'après une esquisse du Comte Camille Borgia, et sur une échelle triple de celle employée par l'auteur (HTC 100) (© RMO Leiden).

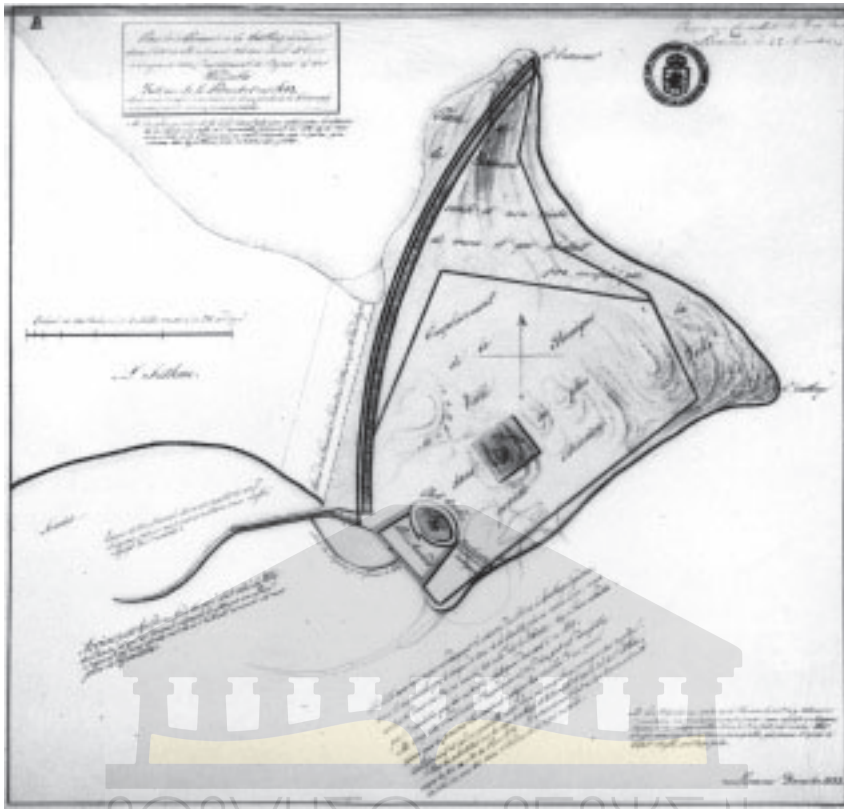


Fig. 9: Plan de la Peninsule de la Carthage tyrienne dans l'état où elle se trouvait 218 ans avant J. C: avec la langue de terre, l'emplacement de Byrsa et du Port double. Fait par J. E. Humbert en 1832 (HTC 25) (© RMO Leiden).

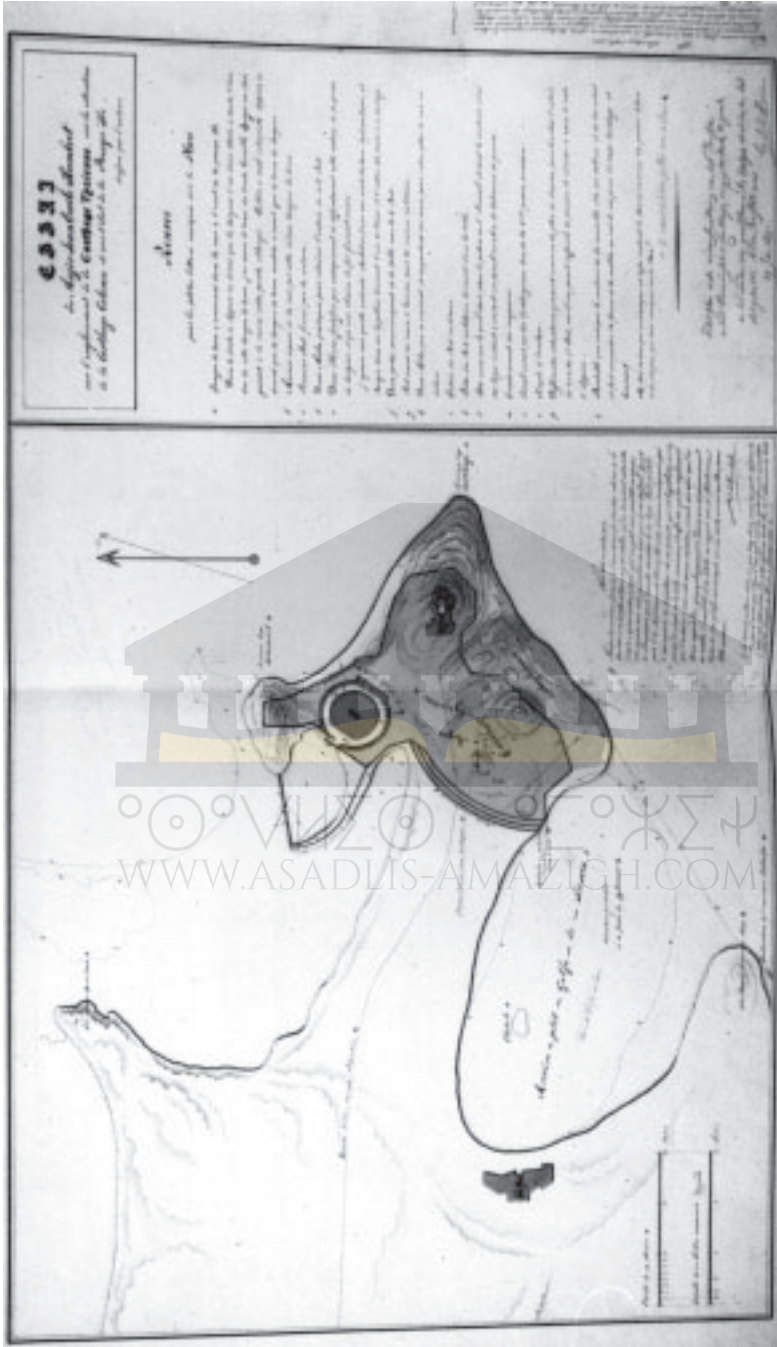


Fig. 10: Essai du Major Jean Emile Humbert sur l'emplacement de la Carthage Tyrtienne, sur la situation de la Carthage colonie et sur l'état de la Presqu'île, dessiné par l'auteur (HTC 101) (© RMO Leiden).

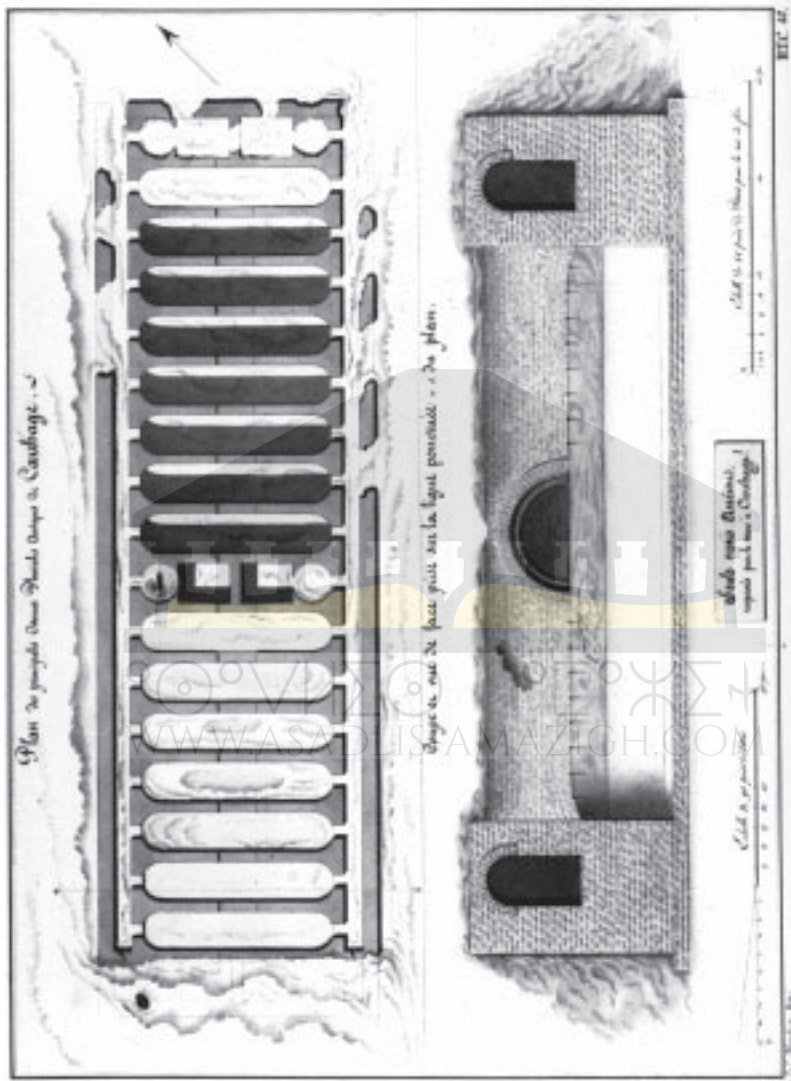


Fig. 11: Plan des principales Citermes Pluviales Antiques de Carthage. Seuls restes anciens respectés par le temps à Carthage! (HTC 42) (© RMO Leiden).

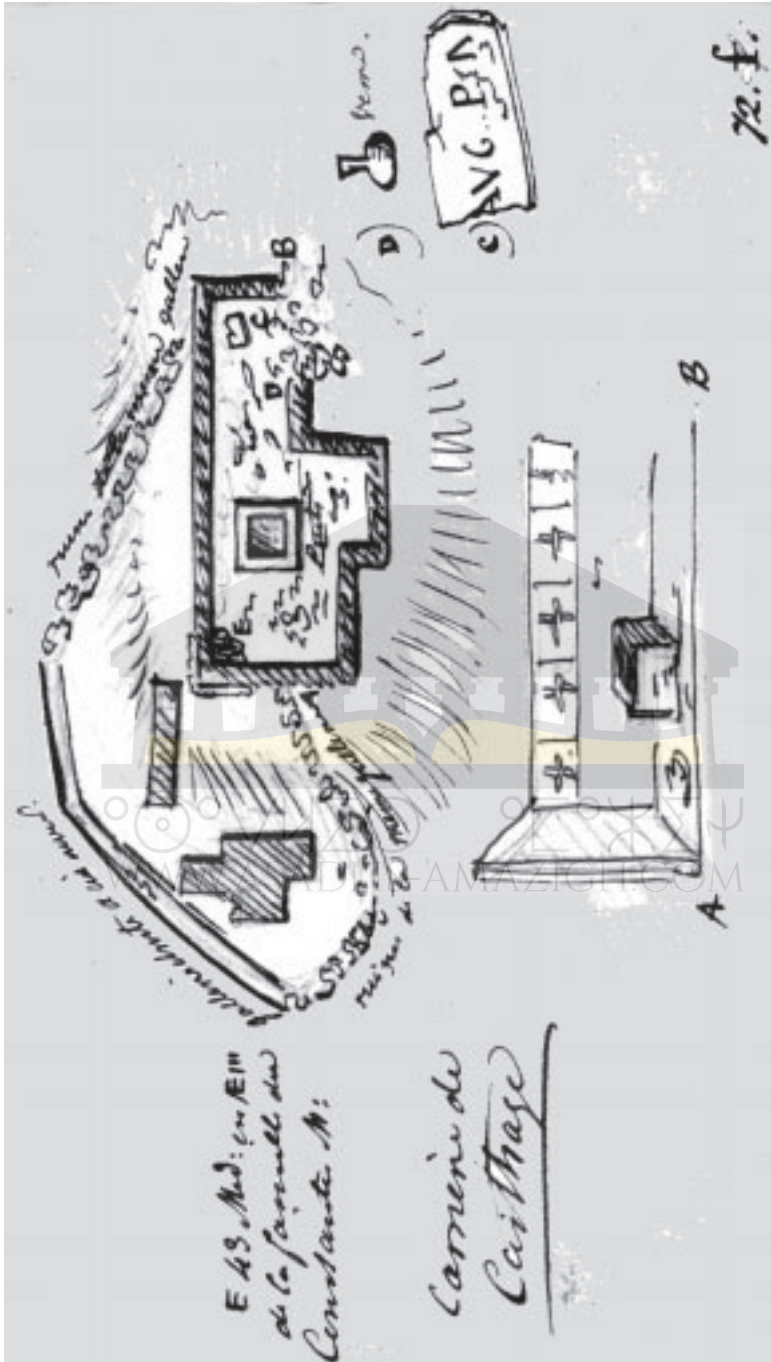


Fig. 12: Carrière de Carthage (HTC 72 f) (© RMO Leiden).

tre 1822 et 1824, Humbert entreprit six campagnes de fouilles qui durèrent au total 37 jours⁷³: 1 jour, 10 hommes et un gardien, sur le site du « temple d'Apollon »⁷⁴; 2 jours, 10 hommes et un gardien à l'ouest des « petites citernes pluviales »⁷⁵; 12 jours avec 30 hommes et un gardien, dans la zone qui avait livré en 1817 4 cippes puniques dont 3 inscrits, puis 16 jours, 30 hommes et un gardien, au même endroit⁷⁶; 4 jours, 16 hommes et un gardien, « a 474 mètres hors du village de Malga dans la direction de Sidi Boeseid »⁷⁷; 2 jours, 10 hommes et un gardien, sur le flanc Est de la « colline adjacente a celle de la pretendue Byrsa »⁷⁸. Les listes des trouvailles

placées à la fin des indications écrites sur le Plan intitulé *Essai sur la Carthage Tyrienne par le Major Jean Emile Humbert, et pour les chiffres qui s'y rapportent*, pp. 10-12, n° 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14; 16 (HTC 101) (fig. 10).

73. Cfr. HALBERTSMA, *Solitaire des Ruines*, cit., pp. 52-3, 162-3, 166, 168 et 182-184, *passim* (liste des objets découverts conservés au Musée de Leyde).

74. Les restes de ce monument ovale comportant 12 colonnes à l'intérieur furent remarqués par Caronni qui en dessina un plan schématique (CARONNI, *Ragguaglio di alcuni monumenti*, cit., pl. II, cartouche) et l'identifia avec un temple d'Apollon (pp. 55, 67-8), songeant sans doute à celui que mentionne APPIEN, *Libyca*, 127, sans exclure toutefois qu'il pût s'agir d'un édifice chrétien (p. 68). La localisation de cette ruine, qui fit l'objet d'un relevé plus soigneux par Humbert (HTC 41; cfr. « légende » en HTC 159 f), demeure problématique. Si l'on se réfère à la carte de Caronni, pl. III (ici fig. 2), elle pourrait correspondre à l'emplacement du monument circulaire fouillé récemment par une équipe canadienne (et dont l'identification demeure l'objet de discussion: cfr. P. SENAY, *Le Monument circulaire*, in A. ENNABLI, *Pour sauver Carthage. Exploration et conservation de la cité punique, romaine et byzantine*, Paris-Tunis, 1992, pp. 104-13; L. ENNABLI, *Carthage. Une métropole chrétienne du IV^e à la fin du VI^e siècle*, Paris 1997, pp. 98-102; N. DUVAL, *L'état actuel des recherches archéologiques sur Carthage chrétienne* (Études d'archéologie chrétienne nord-africaine, XXV), «AntTard», 5, 1997, pp. 309-50, en part. 334-5). Ce dernier monument, qui n'apparaît pas dans les papiers de Borgia et d'Humbert, avait été noté et assez correctement situé par Falbe (*Recherches*, pl. I, n° 70 et p. 38), lequel, accompagné de Grenville Temple, y effectua des fouilles et en dressa le plan en 1838 (cfr. LUND, *Archaeological Activities*, cit., pp. 19-21, avec les fig. 3, p. 14, à dr. et fig. 6 p. 20): on constate au premier coup d'œil que les plans terriers ne correspondent pas. Falbe d'ailleurs assigne son n° 54, placé au Sud de l'actuelle Byrsa (colline de Saint-Louis), à un temple qu'il semble identifier à celui d'Apollon: «[...] un parti d'assiégeants pillà le temple d'Apollon. On trouve en effet au point n° 54 une ruine de temple», écrit-il (p. 29; la ruine est encore mentionnée aux pp. 30, 38), sans toutefois se référer à Caronni. Quant à Borgia et Humbert, ils situent l'édifice à l'ouest ou au sud-ouest de Byrsa, entre cette colline et La Malga (BTC 18 I, n° 42; HTC 40, n° 38 (cfr 159 e, n° 38); HTC 100; HTC 101, n°16); le premier le juge chrétien (BTC 7 I, pp. 74-5), le second, une « construction romaine et d'une date assez reculée » (HTC 101, cahier, p. 12). Ces restes n'ont, pour autant que je sache, pas été repérés par la suite.

75. En 1822, à l'ouest des citernes de Bordj Djedid.

76. En 1822 puis en 1823, dans la région au sud de La Malga.

77. En 1824, au point 13 de HTC 101.

78. En 1824, sur la colline dite de Junon.

montrent que Humbert a conservé bien des objets: il serait aventureux d'affirmer qu'il a tout gardé, tout enregistré, mais ses dessins et ses écrits témoignent de ce que son intérêt ne se limitait pas aux pièces de valeur artistique ou marchande. Le relevé d'un tombeau, découvert dans des conditions que je n'ai pas encore pu déterminer, dans la «carrière de Carthage» (au pied de Sidi bou Saïd, vers l'Est; le colonel Frank en tira les pierres nécessaires à la construction des jetées du port de La Goulette), fournit un plan, une élévation, l'image d'une inscription et celle d'un flacon en verre, la mention d'une monnaie (non dessinée) (FIG. 12)⁷⁹. D'autres dessins dus au crayon ou à la plume de Humbert peuvent encore être mentionnés: une Vénus en terre cuite et les signatures relevées sur plusieurs lampes en terre cuite⁸⁰, des ruines et blocs de pierre⁸¹, des inscriptions latines, païennes et chrétiennes⁸², des objets divers⁸³...

J'espère avoir réussi à mettre en évidence l'importance du premier quart du XIX^e siècle dans la naissance et le développement des études relatives à Carthage et à montrer la part prise par différentes personnalités, en particulier par Borgia et Humbert. Il y a, dans les dossiers qu'ils ont laissés, maintes informations qui n'ont pas perdu de leur intérêt. Leurs recherches et observations concernent également bien d'autres sites antiques de Tunisie: plusieurs chercheurs ont déjà fait appel à ces sources, et y ont trouvé matière à réflexion⁸⁴. Nul doute que l'on y puisera encore nombre de renseignements utiles voire inespérés.



79. HTC 72 f.

80. HTC 70, Bijlage C N° 7, 10.

81. HTC 71 a-c; HTC 153 d [2], *Coupe de la prétendue Byrsa faite de mémoire, le dos tourné à Malga*; HTC 153 e, esquisse des petites citernes de Bordj Djedid; HTC 186.

82. HTC 72 a-c; HTC 196, 1-29.

83. HTC 72 a; HTC 196, 1-5.

84. Ainsi C. POINSSOT, J.W. SALOMONSON, *Le mausolée libyco-punique de Dougga et les papiers du comte Borgia*, «CRAI», 1959, pp. 141-7, avec des observations d'A. MERLIN, pp. 148-9; C. POINSSOT, J. W. SALOMONSON, *Un monument punique inconnu: le mausolée d'Henchir Djaouf d'après les papiers inédits du comte C. Borgia*, «OMRL», 44, 1963, pp. 57-88; C. POINSSOT, J.W. SALOMONSON, *Deux monuments inédits des environs de Zaghouan (Tunisie) d'après les notes du voyageur italien comte Camillo Borgia*, «MNIR», 32, 1965, 10, 41 pp.; N. FERCHIOU, *Le paysage protobistorique et pré-impérial à l'Est et au Sud de Zaghouan (Tunisie)*, «AntAfr», 30, 1994, pp. 7-55, en particulier pp. 45-7.

Maria Luisa Uberti
Stele ed epigrafi cartaginesi
nella collezione ottocentesca di Carlo Venturini

Il tema di questo XIII Convegno internazionale di studi sull'*Africa romana* mi permette di tornare su alcune stele cartaginesi a lastra, conservate a tutt'oggi nel Museo Venturini di Massalombarda (Ravenna) e da me pubblicate in occasione della mostra *Carlo Venturini tra collezionismo e antropologia*, tenutasi a Bologna nel 1982, nell'ambito delle attività dell'Istituto per i Beni Artistici, Culturali e Nazionali della Regione Emilia Romagna. La mostra era intesa al recupero culturale e alla sistemazione museografica della collezione¹, che ha recentemente trovato la sua sede definitiva nel Museo Venturini presso il Centro culturale polivalente della cittadina massese².

I cinque reperti lapidei punici fanno parte di un'ampia quanto eterogenea collezione antiquario-antropologica costituita con incessante alacrità, durante il lungo arco della sua movimentata vita, dal medico Carlo Venturini (1809-1894), nativo del centro romagnolo di Massalombarda, al cui Comune fu donata in testamento olografo dal medesimo³.

L'entrata delle stele nella collezione si lega a un preciso momento della vita del Venturini, quando cioè il medico sposta la sua attività profes-

* All'amministrazione comunale di Massalombarda, che ha valorizzato con impegno encomiabile la figura del suo cittadino, dedico questa breve nota. Un grazie particolare desidero testimoniare alle amiche dott.sse Fiamma Lenzi, Maria Luigia Pagliani e Adriana Soldini per la costante disponibilità nel facilitarmi l'accesso al materiale e senza la cui dedizione personale non si sarebbe concluso il recupero storico-culturale della collezione. Infine, ancora una volta voglio esprimere un ringraziamento sincero al prof. Giancarlo Susini che nel 1981 volle segnalarmi i reperti epigrafici cartaginesi affidandomene lo studio.

1. F. LENZI, M. L. PAGLIANI, *Carlo Venturini tra collezionismo e antropologia*, Bologna 1982, 15 ibc dossier (in seguito citato *Venturini*); per le stele cfr. pp. 88-93 nn. 138-142.

2. F. LENZI, *Dal salotto al Museo: una collezione tardo ottocentesca a Massalombarda*, «L'ippogrifo», III, 1990, pp. 393-9.

3. Ringrazio per il materiale messo cortesemente a disposizione i dott. Francesco Beltrami e Ivo Scarpetti dell'Ufficio Culturale del Comune, e la dott. Rosetta Confalonieri dell'Archivio Storico Comunale.

L'Africa romana XIII, Djerba 1998, Roma 2000, pp. 475-492.



Fig. 1: Carlo Venturini in divisa di rappresentanza.

sionale ad Ancona, dove è nominato medico governativo per la Darsena nell'anno 1858. L'anno successivo, nel luglio del 1859, il Pascià Ben Musur Mohamed di Tunisi lo nomina console incaricato d'affari per il suo Regno, carica che eserciterà sino al giugno del 1881, allorquando la Francia imporrà il suo protettorato e i suoi consoli sulla Tunisia⁴.

L'attività diplomatica, scandita da onorificenze, commende ed elezioni a membro di alti istituti culturali italiani e stranieri, è l'occasione giusta per il Venturini di dare inizio a una serie di relazioni personali con personaggi eccellenti, premessa a una sempre più ricercata politica di "scambi di doni"⁵.

Tra i suoi viaggi a Tunisi legati al ruolo diplomatico assunto, in quello del maggio del 1865, allorquando il sovrano di Tunisi lo decora con le insegne di Commendatore del Reale ordine di Nicha Jstidar e lo nomina suo rappresentante presso la Repubblica di San Marino (FIG. 1)⁶, in quel viaggio credo dobbiamo riconoscere l'occasione squisita per stringere contatti con personalità locali capaci di soddisfare i suoi interessi di ricercatore e collezionista. Tra questi nuovi amici possiamo ricordare quel commendatore Falca, direttore generale delle reali poste italiane a Tunisi, che sappiamo aver donato insieme al cavaliere Disegni nell'agosto del 1874 almeno due dei nostri reperti (nn. 1-2), e il commendatore Conversano che è il donatore delle stele nn. 3, 5. Rimangono sconosciuti i tempi e i modi di entrata nella collezione del reperto n. 4, poiché il Venturini non ne fa cenno nel suo inventario⁷.

La provenienza da Cartagine delle cinque stele, certificata da Carlo Venturini nei suoi cartellini e nel suo riscontro inventariale, è confermata per i nn. 1-2 da una lettera del Disegni qui riprodotta (FIG. 2), e per i nn. 2-3 dal CIS, dove le troviamo pubblicate rispettivamente sotto i nn. 3247 e 555. Del resto, la presenza in collezioni pubbliche e private italiane di stele recuperate a Cartagine negli scavi più o meno regolari dell'Ottocento è cosa nota: possiamo ricordare emblematicamente le tre stele CIS 2079-2081 conservate nel Museo Pepoli di Trapani⁸, ovvero le sei stele CIS 524-529 donate da N. Davis al Museo Archeologico Nazionale di Cagliari⁹.

4. Venturini, pp. 12-4.

5. Ivi, pp. 15-27.

6. Nel ritratto in divisa di rappresentanza con le insegne e le commende possiamo riconoscere al centro della fila di cinque medaglie quella del Reale ordine di Nicha Jstidar: debbo la preziosa indicazione alla cortese liberalità della dott. Adriana Soldini.

7. Sul retro o sul fianco delle stele a tutt'oggi si conservano cartellini incollati con manoscritto di Carlo Venturini che riproducono il testo con cui il medico identifica ogni singola stele nell'inventario olografo da lui stesso redatto ed attualmente conservato nell'Archivio Storico Comunale.

8. G. GARBINI, *Epigrafia punica nel Magreb 1977-1978*, «StudMagr», 10, 1978, p. 3.

9. G. SPANO, *Frammenti di sei iscrizioni puniche del R. Museo*, «BAS», VII, 1861,

Stimatiss. Sig. Comm. Venturini

Livorno 10. Agosto 1875.

Quando nell' Agosto dello scorso Anno le fu spedito da Tunisi una cassa contenente alcuni oggetti di Archeologia ritrovati negli Scavi della storica Cartagine, offertile da sbr. e dal Comune Commendatore Falca per suo ufficio, si furono due Lapidi di origine Cartaginese, i cui Calchi furono da me rassegnate all' Illustr. Archeologo di Cagliari Sig. Cav. Elena per una spiegazione ed illustrazione delle medesime.

Ora Qui non sono venute le Copie da Tunisi ricevute dal Sig. Elena un' opuscolo che riporta in via di Lettera la illustrazione di una delle due Lapidi, che dedici al chiarissimo Sig. Professore Vincenzo Crespi assistente al Reale Museo di Cagliari, ed è stampata nel Giugno del corrente Anno col titolo - *Di una Cistola Cartaginese* -

Col Giovin. S. Cav. ho permesso a L. S. per la Parte il suddetto Opuscolo con Animo voglia gradirlo, e Conservarlo colla Lapide stessa originaria a memoria mia. - La fatata l' amico Falca, ed io non faccio meno dicendovi con molta stima

Devo aff. ^{mo} Comm. Mio Disegn.

Fig. 2: Lettera del cavaliere Disegni a Carlo Venturini.

L'esigenza di padroneggiare gli eterogenei materiali della sua raccolta spinge il Venturini a cercare informazioni "scientifiche", che lo rendono consapevole della valenza storico-culturale dei singoli esemplari: è quanto siamo in grado di ricostruire per la stele n. 1. Infatti, lo scambio di informazioni con lo studioso di antichità puniche Francesco Elena, mediato dai Disegni come apprendiamo dalla lettera sopra ricordata, riflette la vigile curiosità di collezionare correttamente le stele puniche, nell'ambito delle conoscenze di quel momento sulla categoria artigianale cartaginese¹⁰. Nell'annotazione autografa sulla stele n. 1, infatti, si palesa la presa di coscienza del documento archeologico sia come messaggio storico-artistico sia come messaggio storico-epigrafico: il significato dell'iscrizione punica della stele gli diviene pienamente comprensibile grazie alla traduzione dell'Elena che riceve ad Ancona nel 1875, l'anno successivo a quello della donazione (FIG. 3)¹¹.

La stele n. 2 (= CIS 3247) è un documento di notevole interesse nell'ambito della storia della scrittura fenicia; nella documentazione epigrafica, infatti, non è frequente l'impiego contemporaneo della grafia punica e neopunica in una medesima iscrizione come è il caso della nostra stele¹².

Il monumento è un dono del commendatore Falca di Tunisi a Carlo Venturini nell'agosto del 1874, come recita il cartellino manoscritto del medico che ripete puntualmente sul reperto quanto certificato da lui stesso nell'Inventario. E noi sappiamo che questa stele e la n. 1 arrivano al Venturini nella medesima cassa di oggetti cartaginesi offerti dal commendatore Falca e dal cavaliere Disegni che cura anche la tiratura dei calchi dei medesimi reperti (cfr. FIG. 2). Dal CIS apprendiamo che il calco della stele n. 2 (= CIS 3247) fu mandato poi da F. Elena all'orientalista J. Euting che lo studiò e pubblicò¹³. La notizia conferma, unitamente a

pp. 33-7; per un altro frammento anepigrafe cfr. F. BARRECA, *Una stele di Cartagine al Museo Nazionale di Cagliari*, «SS», 16, 1958-59, pp. 3-6.

10. Cfr., per esempio, C. PICARD, *Les représentations de sacrifices molk sur les stèles de Carthage*, «Karthago», xvii, 1973-74, pp. 67-75.

11. Questo il cartellino manoscritto del Venturini: «Sasso di forma speciale che i Cartaginesi con analoga iscrizione ponevano sulle tombe de' loro carissimi a memoria durevole. Questa lapide originale fu trovata negli scavi della storica Cartagine ed a me offerta nell'Agosto del 1874 dagli amici di Tunisi Comm.re Falca e Cav. Disegni, quest'ultimo a proprie spese ne fece litografare la lapide con traduzione e illustrazione analoga a mezzo dell'illustre archeologo Avvocato Elena di Cagliari, che mi offrì poi in due copie nell'anno appresso in Ancona. Questa è ritenuta di gran pregio e valore da archeologi distinti». Per la pubblicazione citata dal Venturini cfr. F. ELENA, *Di un titolo Cartaginese. Lettera al chiar.mo prof. Vincenzo Crespi assistente al R. Museo Archeologico di Cagliari*, Cagliari 1875.

12. CIS, *Pars Prima, Tomus II, Fasciculus quartus*, p. 554b, n. 3247, tab. LXVIII.

13. J. EUTING, *Sammlung der Carthagischen Inschriften*, Strassburg 1883, n. 371.

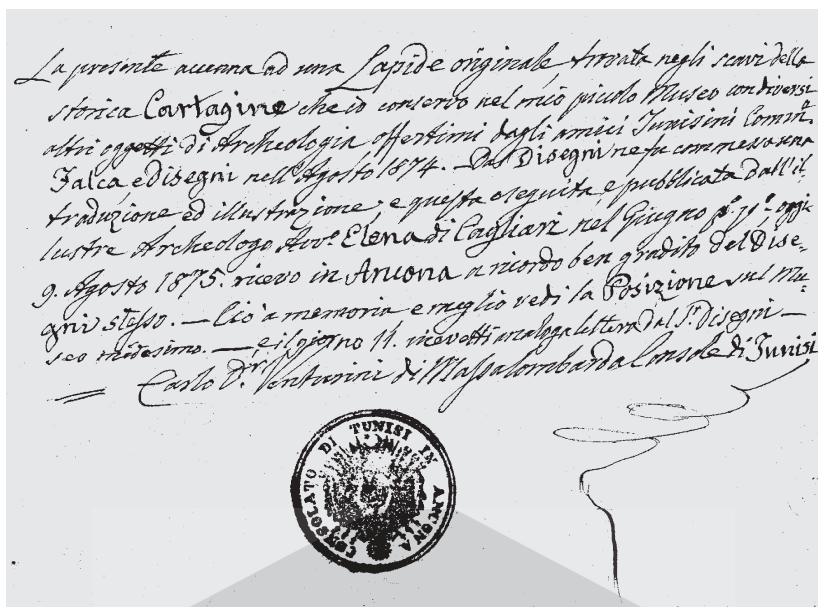


Fig. 3.

quanto ricordato per la stele n. 1, una consuetudine “culturale” tra il nostro medico massese e lo studioso F. Elena. Un’annotazione abbastanza sconcertante e priva di riscontro appare nella sezione *emendata et addenda* del CIS a proposito di questa stele: *extat Augustae Taurinorum in Museo (ex epistola Eutingi)*¹⁴. Dopo un accertamento nel Museo delle Antichità di Torino, anche l’ipotesi che l’emendamento si riferisca ad un calco, visto che la stele della collezione Venturini è l’originale, è da scartare¹⁵.

La stele n. 3 (= CIS 555) apparteneva alla ricca raccolta che il console francese Charles Cubisol e suo fratello conservavano nella loro casa a La Goulette; nel 1874 fu esaminata da H. de Villefosse che ne fece un calco per il CIS; contemporaneamente un altro calco fu fatto dal professor Wilmans per lo Euting che lo studiò e pubblicò nella sua antologia del 1883¹⁶.

14. CIS, Pars Prima, Tomus II, Fasciculus quartus, p. 583, n. 3247.

15. Ringrazio la soprintendente archeologa per il Piemonte dott. Liliana Mercado e la dott. Brecciaroli che hanno cortesemente comunicato l’assenza del calco tra il materiale conservato nel Museo delle Antichità di Torino.

16. CIS, Pars Prima, Tomus II, Fasciculus primus, pp. 31-2, n. 555, tab. IV. Non sappiamo se de Villefosse abbia visto la stele presso Cubisol, ovvero presso Venturini: l’anno del calco e della entrata nella collezione è il medesimo.

Possiamo ipotizzare che il commendatore Conversano, venuto in possesso della stele forse proprio ricevendola dallo stesso Cubisol¹⁷, ne abbia fatto dono a Carlo Venturini il 23 agosto 1874, unitamente al frammento n. 5 della collezione.

La tipologia di queste cinque stele, tutte frammentarie, rientra in quella di migliaia di affini esemplari riportati alla luce già a partire dagli anni 1860 nell'area che sarà in seguito riconosciuta come quella su cui insistevano gli strati più recenti del *tofet* di Cartagine¹⁸. Prima di passare ad alcune notazioni tipologico-epigrafiche dei reperti diamo di seguito le loro schede.

N. 1. Stele votiva punica (= Venturini, n. 138). (FIG. 4)

Alt. cm 25; largh. cm 11; spess. cm 6.

Calcare biancastro.

Manca la parte inferiore; lievi scheggiature ai bordi.

Cartagine, dono del commendatore Falca e del cavaliere Disegni di Tunisi, agosto 1874.

III sec. a. C.

Stele votiva punica a frontone triangolare fiancheggiato da acroteri. La faccia anteriore presenta una lisciatura molto accurata ed è decorata ad incisione nitida. Dal basso verso l'alto troviamo: sommità di un elemento fitomorfo stilizzato con boccioli rilanciati lateralmente (fiore di loto? / foglia d'edera?); iscrizione incisa in caratteri punici di quattro righe; fregio di ovuli e punte di lancia; sul timpano elemento fitomorfo stilizzato a palmetta con volute interne, sugli acroteri due volute. Traslitterazione e traduzione dell'iscrizione:

- | | |
|----------------------|---|
| 1. LRBT LTN PN B 'L | 1. Alla signora, a Tanit, volto di Baal |
| 2. WL 'DN LB 'L ḤMN | 2. e al signore, a Baal Hammon |
| 3. 'Š NDR 'DNB 'L BN | 3. (questo è ciò) che ha dedicato Adonbaal, figlio di |
| 4. 'BDMLQRT BN MGN | 4. Abdmelqart, figlio di Magon. |

N. 2. Stele votiva punica (= Venturini, n. 139; CIS, 3247) (FIG. 5)

Alt. cm 20,5; largh. cm 14,3; spess. cm 9.

Calcare biancastro.

Manca la parte inferiore; larghe scheggiature ai bordi e al timpano.

Cartagine, dono del commendatore Falca di Tunisi, agosto 1874.

II sec. a.C.

17. Intorno alla circolazione delle stele cf. per esempio CIS, *Pars Prima, Tomus 1, Fasciculus tertius et quartus*, p. 242: «Posterius Carolus Cubisol ... decem titulos ex suo ipsius armario publici juris fecit».

18. Cf., per esempio, M. HOURS-MIEDAN, *Les représentations figurées sur les stèles de Carthage*, «Byrsa», 1, 1951, pp. 15-160; A. M. BISI, *Le stele puniche*, Roma 1967, pp.49-91.

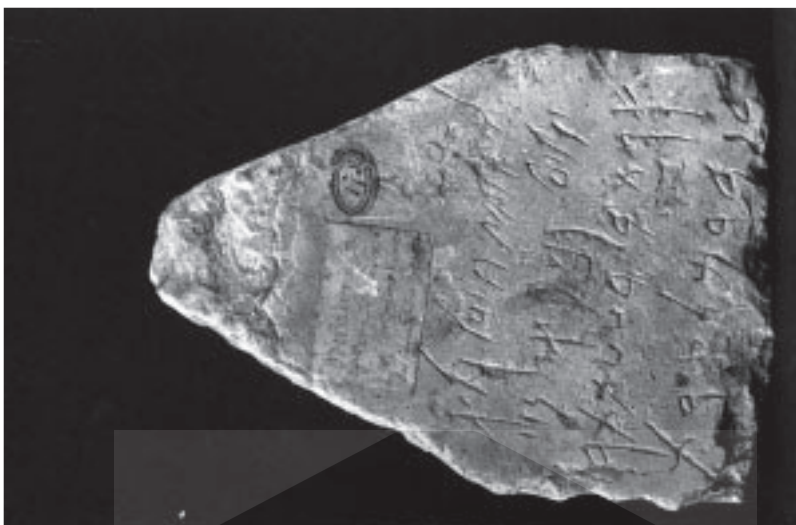


Fig. 5: Stele n. 2.

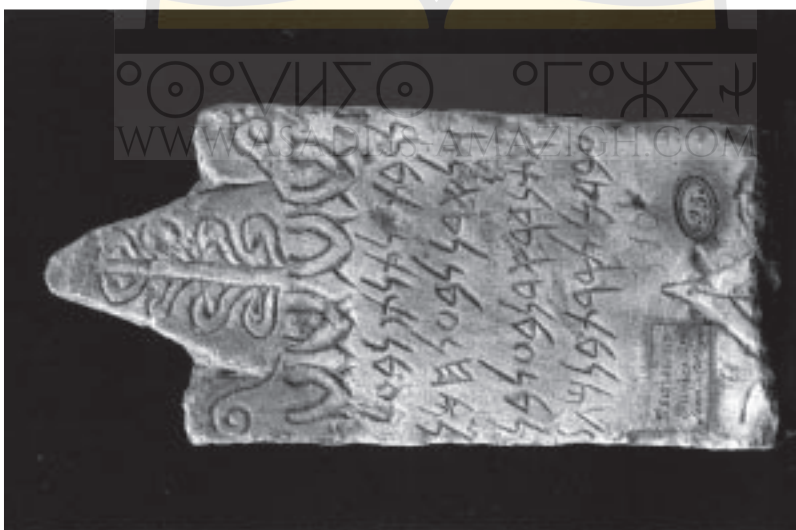


Fig. 4: Stele n. 1.

Stele votiva punica a frontone triangolare indistinto. La faccia anteriore presenta una lisciatura molto accurata; su essa, iscrizione incisa in caratteri neopunici e punici di cui si conservano quattro righe. Traslitterazione e traduzione dell'iscrizione:

- | | |
|--------------------------|---|
| 1. LRBT LTNT PN B 'L WL' | 1. Alla signora, a Tanit, volto di Baal e al signore, |
| 2. DN LB 'L ḤMN 'Š NDR | 2. a Baal Hammon, (questo è ciò) che ha dedicato |
| 3. 'RŠ BN B "ŠTRT | 3. Arish, figlio di Bodastarte, |
| 4. BN BDMLQRT... | 4. figlio di Bodmelqart.... |

N. 3. Stele votiva punica (= Venturini, n. 140; *CIS*, 555) (FIG. 6)

Alt. cm 24; largh. cm 19,5; spess. cm 10,5.

Calcare biancastro.

Mancano le parti centrale e inferiore.

Cartagine, dono del commendatore Conversano di Tunisi, agosto 1874.

III sec. a.C.

Stele votiva punica a frontone triangolare fiancheggiato da acroteri. La faccia anteriore presenta una lisciatura molto accurata ed è decorata ad incisione nitida e profonda. Dal basso verso l'alto troviamo: iscrizione incisa in caratteri punici di cui si conservano poco più della metà terminale delle prime due righe; fregio di ovuli e punte di lancia sormontato da due incisioni che separano la parte centrale della stele dalla sommità; sul timpano in un *naiskos*, sormontato da frontone triangolare, braccio destro con mano aperta e braccialetti al polso, sugli acroteri doppie volute. Traslitterazione e traduzione dell'iscrizione:

- | | |
|-----------------------|---|
| 1. [LRBT LT] NT PN | 1. [Alla signora, a Ta]nit, volto di Baal |
| B 'L WL 'D[N | e al signo[re |
| 2. [LB 'L ḤMN 'Š] NDR | 2. a Baal Hammon, (questo è ciò) che] |
| ḤMLK B [N | ha dedicato Himilk, fi[gl]io di |

N. 4. Stele votiva punica (= Venturini, n. 141). (FIG. 7)

Alt. cm 17; largh. cm 5; spess. cm 7.

Calcare biancastro.

Si conserva soltanto parte del settore centrale della stele.

Cartagine.

III sec. a.C.

Stele votiva punica del tipo a lastra con frontone triangolare. La faccia anteriore presenta una lisciatura accurata ed è decorata ad incisione nitida. Dal basso verso l'alto troviamo: iscrizione incisa in caratteri punici, di cinque righe di cui si conservano pochi segni centrali; fregio ad ovuli e punte di lancia sormontato da decorazione costituita da un disco affiancato da due linee semicurve. Traslitterazione e traduzione dell'iscrizione:



Fig. 6: Stele n. 3.



Fig. 7: Stele n. 4.



Fig. 8: Stele n. 5.

- | | |
|--------------------------|---|
| 1. [LRBT L] TNT PN [B 'L | 1. Alla signora, a] Tanit, volto [di Baal |
| 2. WL']DN L [B 'L HMN | 2. e al si]gnore, a [Baal Hammon |
| 3. 'Š N] DR '[...] | 3. (questo è ciò) che ha de]dicato '[...] |
| 4.] D/R 'ŠTR [T... | 4.] D/R astar[te.... |
| 5.]YTN | 5.]yaton. |

N. 5. Stele votiva punica (= Venturini, n. 142). (FIG. 8)

Alt. cm 17,2; largh. cm 15,3; spess. cm 8,5.

Calcare biancastro.

Si conserva soltanto la sommità con larghe scheggiature.

Cartagine, dono del commendatore Conversano di Tunisi, agosto 1874.

III sec. a. C.

Stele votiva punica a frontone triangolare, fiancheggiato da acroteri. La faccia anteriore presenta una lisciatura molto accurata ed è decorata a incisione piuttosto superficiale. Dal basso verso l'alto troviamo: fregio di ovuli e punte di lancia; sul timpano braccio destro (?) con mano aperta e braccialetti al polso.

Le cinque stele della collezione, pur nella loro frammentarietà, costituiscono un documento dell'ecclettico interesse del Venturini ma anche ulteriori testimonianze nella storia degli studi sulle stele votive puniche¹⁹. I

19. Cfr., per esempio, S. MOSCATI, M.L. UBERTI, *Scavi al tofet di Tharros. I Monumenti lapidei*, Roma 1985; S. MOSCATI, *Le stele puniche in Italia*, Roma 1992.

reperiti, infatti, rientrano in quella categoria artigianale che accompagna abitualmente, ma non necessariamente e certamente non nella fase più arcaica, le urne in cui vengono raccolte le ossa e le ceneri del sacrificio compiuto; le une e le altre sono quindi deposte nel santuario votivo a cielo aperto, il *tofet*²⁰.

Le stele Venturini sono del tipo a lastra in calcare marino di formazione quaternaria: un materiale facilmente reperibile nelle fasce litiche locali. Il coronamento di questa classe di reperti è a timpano, eventualmente fiancheggiato da acroteri, secondo una tipologia che caratterizza le fasi più recenti del *tofet* cartaginese e cioè secondo la tipologia che riproduce in modo più o meno schematizzato il tempietto di stile greco²¹. Tale scelta tipologica, strettamente legata all'influenza culturale greca che investe nella sua globalità la civiltà punica sotto l'affermarsi della *koinè* ellenistica²², innova radicalmente il repertorio lapideo influenzato fino a quel momento dall'arte e dall'architettura egiziana, direttamente ovvero attraverso la mediazione fenicia, ed emblematicamente documentato nel *tofet* cartaginese dalle stele dello strato B e da parte di quelle dello strato C²³, quelle stele cioè che ispirano il loro impianto architettonico a quello del tempietto di tipo nilotico²⁴.

La stele n. 1, l'unica conservata almeno per tre quarti, può costituire una guida alla lettura tecnico-artigianale degli altri esemplari più frammentari, poiché rientrano tutti nella medesima classe lapidea. Sotto il profilo tipologico è da notare che gli acroteri che fiancheggiano il timpano sono appena accennati, tanto che se il loro andamento non fosse sottolineato da volute a ricciolo esterno sarebbero malamente distinguibili come autonomi elementi architettonici; si può notare di contro la maggiore autonomia dei due elementi nelle stele nn. 3, 5. La decorazione fitomorfa che decora il timpano è del tipo a palmetta con rami a voluta rientrante, consueto nel repertorio iconografico che decora i timpani²⁵.

20. Sulla rilettura del santuario votivo cf. S. MOSCATI, *Tofet e necropoli-I*, «RStudFen», XXIV, 1996, pp. 73-6; S. RIBICHINI, *Tofet e necropoli-II*, ivi, pp. 77-83; S. MOSCATI, *Il santuario dei bambini (Tofet)*, Roma 1992.

21. C. PICARD, *Catalogue du Musée Alaoui. Nouvelle série* (Collections Puniques, 1), pp. 3-4.

22. E. LIPINSKI (éd.), *Dictionnaire de la civilisation phénicienne et punique*, Turnhout 1992, s. v. *Hellénisation*, pp. 213-4.

23. P. BARTOLONI, *Le stele arcaiche del tofet di Cartagine*, Roma 1976.

24. Cfr., per esempio, S. MOSCATI, M. L. UBERTI, *Scavi a Mozia. Le stele*, Roma 1981, pp. 31-8.

25. C. PICARD, *Les représentations de sacrifice molk sur les stèles de Carthage*, «Karthago», XVIII, 1975-76, p. 77, IIb.

Il fregio a ovuli ed elementi lanceolati costituisce un motivo non soltanto decorativo ma funzionale alla scansione delle diverse sezioni della faccia anteriore della stele: in alto, la sommità o coronamento; al centro, la zona atta a ricevere l'iscrizione, ovvero la composizione iconografica nelle stele anepigrafi (il cui valore iconologico a tutt'oggi non appare del tutto e unanimemente chiarito), ovvero ancora l'iscrizione e la composizione iconografica insieme, come è appunto il caso della nostra stele n. 1 nella quale è ancora visibile la sommità del motivo iconografico fitomorfo, quasi certamente un fiore di loto con boccioli rilanciati come suggerito dal raffronto stringente con l'esemplare cartaginese CIS 4424²⁶; ed infine la base che in questa classe monumentale appare per lo più lasciata allo stato di lisciatura sommaria, poiché era questa la sezione delle stele che andava infissa nel terreno.

Le rimanenti facce, laterali e posteriore, in questa stele come negli altri reperti della collezione, appaiono soltanto sbazzati a martellina, parimenti a quanto si può rilevare per la maggior parte degli esemplari di questa classe di stele a lastra calcarea.

L'iscrizione della stele n. 1, di cui si è data una traduzione letterale, presenta un formulario votivo la cui tipologia è ampiamente attestata nelle stele cartaginesi degli strati più recenti, e si ripete, per quanto ci è conservato, anche sugli altri frammenti della collezione: in esse la dedica del sacrificio è rivolta alla dea Tanit e al dio Baal Hammon, rispecchiando una divergenza significativa dalle dediche sulle più arcaiche stele in arenaria del medesimo *tofet*, caratterizzate dall'offerta al solo dio maschile Baal Hammon, parallelamente a quanto avviene sulle coeve stele di Mozia²⁷. Il nome divino femminile, Tanit, è preceduto dal titolo RBT=signora ed è seguito dall'appellativo PN B'L = volto di Baal; il nome divino maschile, Baal Hammon, è preceduto dal titolo 'Dn = signore²⁸. La formula votiva agli dei titolari del santuario si completa con il pronome relativo, che sottintende il dimostrativo, 'š = questo è ciò che, e il verbo NDR = ha dedicato, nella forma della terza singolare maschile del perfetto del tema *qal*.

26. Ritengo che non soltanto i due esemplari provengano da una medesima bottega ma siano anche opera di un medesimo lapicida: CIS, *Pars Prima, Tomus III, Fasciculus secundus*, n. 4424, p. 253, tab. XXXVIII.

27. Sulla tipologia formularia cfr. F. MAZZA, *Un tipo di formula votiva nelle iscrizioni fenicie e puniche*, «RStudFen», IV, 1976, pp. 134-5; ID., *Su alcune epigrafi da Cartagine*, «RStudFen», V, 1977, pp. 131-7. Sul formulario moziense cfr. M. G. AMADASI GUZZO, *Scavi a Mozia - Le iscrizioni*, Roma 1986, pp. 45-58.

28. P. XELLA, *Baal Hammon. Recherches sur l'identité et l'histoire d'un dieu phénico-punique*, Roma 1991.

Il nome del dedicante della stele n. 1 è ampiamente noto nell'onomastica fenicio-punica, 'DNB 'L = Adonbaal²⁹. Il termine Bn = figlio lega Adonbaal alla sua genealogia che nei formulari votivi può prevedere sia il solo nome del padre, sia risalire a quello del nonno come è il caso della nostra stele, sia andare ai precedenti avi includendo più generazioni, e i nominativi possono essere accompagnati dalle qualificazioni professionali. Anche il nome del padre, 'BDMLQRT = Abdmelqart, è diffusissimo nel repertorio onomastico punico³⁰; quanto al nome del nonno, MGN = Magon, correttamente legato ad Abdmelqart dal sostantivo di filiazione BN, anch'esso è largamente attestato nell'onomastica punica³¹. Questo nome, il cui significato «benefattore» si collega all'aspetto benevolo della divinità in genere, appare sempre privo di teonimo, secondo uno schema poco consueto nell'onomastica punica in particolare, e semitica in generale; una eccezione è costituita dalle tarde iscrizioni di el Hofra, dove è conservato il nome MGNB 'L = Magonbaal³².

Dal punto di vista paleografico le lettere sono caratterizzate da forme notevolmente allungate, proprie del punico tardo, come tardo è il segno 'ayin aperto³³. La scalfittura che si nota nella prima riga tra la *tau* di LRBT e la *lamed* preposta a TNT e la distanza tra i due segni potrebbero rispecchiare una iniziale volontà del lapicida di aggiungere all'appellativo un'altra lettera, verosimilmente la *nun* del suffisso del pronome personale di prima persona plurale, e poi un ripensamento che si traduce in una cancellatura. Lo scriba appare anche abbastanza attento alla spaziatura delle parole poiché cerca di concluderle con la fine della riga e nell'ultima riga sembra anche preoccupato di completare la genealogia e stringe lo spazio tra le singole lettere, tanto da sovrapporre in parte i segni *lamed* e *qof* di 'BDMLQRT. L'altezza delle lettere varia da un massimo di cm 5 (*nun* e *tau*) a un minimo di mm 7 ('*ayin*). Il *ductus* denota una notevole padronanza tecnica del lapicida.

Carlo Venturini, come apprendiamo dalla carta manoscritta sopra ricordata³⁴ conservata sulla faccia posteriore della stele n. 1, riesce con l'aiuto della lettera di Francesco Elena a cogliere la valenza storico-artigianale-religiosa della stele cartaginese, pur restando nell'equivoco della

29. F. L. BENZ, *Names in the Phoenician and Punic Inscriptions*, Rome 1972, pp. 56-9, 260-1, 288-90. Per la valenza religiosa dell'onomastica cfr. G. HALFF, *L'onomastique punique de Carthage*, «Karthago», XII, 1963-64, pp. 61-146.

30. Ivi, pp. 155-61, 347-8, 369-72.

31. Ivi, pp. 133-7, 339.

32. Ivi, p. 137.

33. J. B. PECKHAM, *The Development of the Late Phoenician Scripts*, Cambridge, Mass. 1968, pl. XIV.

34. Cfr. nota II.

lettura in chiave funeraria, e non votiva, della medesima; all'epoca, infatti, le stele non erano ancora correlate al santuario votivo a cielo aperto, al *tofet*³⁵.

La problematica offerta dalla stele n. 2 della collezione è di ordine paleografico; il monumento votivo, infatti, non riveste sotto il profilo tipologico e iconografico alcun interesse trattandosi di una semplice lastra a sommità pseudotriangolare. E l'interesse paleografico è legato alla presenza nella medesima iscrizione di due differenti tipi di grafia: quella neopunica per la dedica, che occupa le prime due righe «Alla signora Tanit, volto di Baal, e al signore Baal Hammon (questo è ciò) che ha dedicato...», e quella punica che identifica il nome del dedicante e la sua genealogia.

Una suggestiva ipotesi per spiegare tale duplicità grafica è ritenere che ci troviamo di fronte alla realizzazione di due mani diverse, cioè di due lapicidi di una medesima bottega, due lapicidi la cui esperienza scrittoria denoterebbe due diversi gradi di formazione. Il lapicida meno esperto compone la dedica che non presenta nuove difficoltà di registrazione essendo un formulario fisso; la conseguenza, naturalmente, è che la sua redazione sia nella grafia contemporanea, la neopunica, cioè una sorta di corsivo che va sostituendo la grafia punica di carattere monumentale. Nel momento in cui si deve intervenire con una maggior esperienza redigendo, magari sotto dettatura, il nome del dedicante e dei suoi avi, al primo lapicida, incapace di controllare il fattore linguistico-grafico innovativo, subentra il secondo lapicida. E la registrazione dei dati personalizzanti la stele, che possiamo ipotizzare al momento del successivo intervento già pronta con il formulario dedicatorio alle divinità, immutabile nelle sue componenti grafiche, sarà stata completata con una grafia che riflette ancora la persistenza di una tradizione epigrafica di tipo monumentale "classico".

Non è da escludere, tuttavia, che pur mantenendo l'ipotesi dell'attribuzione a due mani diverse, si debba pensare a un rovesciamento delle capacità grafiche dei due redattori: in questo caso è un più esperto scriba che incide la dedica nella grafia neopunica ormai corrente, preparando la stele alla domanda di mercato già fornita di dedica, poiché questa ha una tipologia dedicatoria fissa ed è sempre in posizione iniziale. Poi, nel momento di personalizzare la stele su richiesta del compratore questa viene affidata a un "giovane lapicida" che ricorre alla "calligrafia" di tipo monumentale imparata a scuola, commettendo però errori che denunciano una conoscenza ancora inadeguata dell'arte scrittoria.

Può rientrare in questa inesperienza scolastica la notazione che vede

35. Per la pubblicazione delle più antiche stele cartaginesi cfr. HOURS-MIEDAN, *Les représentations figurées*, cit., pp. 15-25.

la *nun* di BN, nella terza riga, annullarsi con il tratto della *bet* di ḤMN della seconda riga: questo nel caso che vogliamo riconoscere nell'accentuato prolungamento dell'asta verticale della *bet* il sovrapporsi della *nun*. Come seconda ipotesi, altrimenti, dobbiamo ammettere che il lapicida ha ommesso di incidere la *nun* di BN.

Pure erronea è la scrittura che identifica nella terza riga il padre del dedicante, cioè B “ŠTRT, poiché la forma corretta del nome ampiamente attestato è BD ‘ŠTRT, Bodastarte³⁶. Egualmente noti nell'onomastica punica sono il nome del dedicante, 'RŠ cioè Arish³⁷, e quello del nonno BDMLQRT, cioè Bodmelqart³⁸.

La stele n. 2, dunque, è di notevole interesse sia per realizzazione grafica sia per gli errori che vi si registrano. Il *ductus*, notevolmente irregolare nelle prime due righe, sembra acquisire una spaziatura uniforme nella redazione a caratteri punici. L'altezza delle lettere varia da cm 3 dell'*alef* a mm 5 dell'*ayin*.

Della stele n. 3 si conserva poco più della parte superiore. Tuttavia il motivo che adorna il timpano, e cioè il tempietto che racchiude il braccio destro con polso ornato da braccialetti e mano destra, rende il frammento di notevole interesse, tanto da richiamare l'attenzione degli studiosi delle figurazioni sulle stele puniche³⁹. Quanto alla valenza iconologica della mano levata, si è voluto vedere in essa il ricordo del gesto dell'orante, ovvero quello del dio benedicente⁴⁰. Il fregio che separa il coronamento della stele dal settore centrale è il medesimo documentato nella stele n. 1⁴¹.

Quanto all'iscrizione non è difficile ricostruire la parte mancante delle due righe residue. Il primo segno frammentario prima della *tau* che si legge perfettamente, infatti, è la lettera *nun*, cioè la terminazione di TNT. È giustificato quindi integrare la parte mancante con sei lettere [LRBT LT] NT all'inizio e con *nun* alla fine della riga per completare l'appellativo 'D [N, come proposto nella scheda, così da avere la formula dedicatoria «Alla signora Tanit, volto di Baal, e al signore...». Quanto alla seconda riga, l'andamento obliquo della frattura ha tagliato via nove segni e cioè LB 'L ḤMN 'Š; si conserva poi il verbo NDR, secondo il formulario votivo canonico, qui documentato già nelle stele nn. 1-2, verbo il cui pri-

36. BENZ, *Names*, cit., pp. 82-8, 283-6, 386-8.

37. Ivi, pp. 64-8, 276-7.

38. Ivi, pp. 75-81, 283-6, 347-8.

39. Per esempio, HOURS-MIEDAN, *Les représentations figurées*, cit., p. 33, pl. x, b; BISI, *Le stele puniche*, cit., pp. 27-8, 85, fig. 2.

40. PICARD, *Les représentations de sacrifice*, cit., «Karthago», xvii, pp. 115-6; xviii, p. 58.

41. PICARD, *Les représentations de sacrifice*, cit., «Karthago», xviii, pp. 68-71.

mo segno *nun* è solo parzialmente conservato. Segue il nome del dedicante, HMLK, il notissimo Himilk dell'onomastica punica⁴², e la cui genealogia annunciata a fin di riga dalla *bet* di BN, figlio, è andata perduta. Il *ductus* appare abbastanza regolare; le lettere vanno da un massimo di cm 3, *alefe* e *lamed*, a mm 5 nel segno '*ayin*.

La stele n. 4 è conservata in un frammento longitudinale del settore centrale, privo della base e della sommità. Come ricordato sopra nelle note introduttive a questa tipologia di monumentini a *naiskos* grecizzante, anche qui il fregio separa la sezione centrale con l'iscrizione dalla sommità timpanata; esso è costituito da due sequenze, di cui quella inferiore richiama puntualmente il motivo già documentato nelle stele nn. 1 e 3; quella superiore potrebbe essere quanto resta del consueto motivo del disco solare sormontato dalla falce lunare, cioè i due simboli astrali che adornano sia le stele arcaiche sia quelle più tarde.

Quanto all'iscrizione, i segni residui nella prima e nella seconda riga suggeriscono ancora una volta la pertinenza al formulario dedicatorio canonico, presente nelle stele 1-3 della collezione; rimane tuttavia incerta la suddivisione dei segni proposta nella integrazione, poiché non conosciamo l'esatta larghezza della faccia anteriore; se la lettura dei simboli astrali è corretta, nella prima riga il nome della dea Tanit appare in posizione centrale, così come centrale nella seconda riga è l'appellativo «signore» di Baal Hammon. Nella terza riga è verosimile che le prime due lettere DR siano la terminazione della forma verbale NDR e che il seguente segno '*ayin* sia l'inizio del nome del dedicante. Nella quarta riga per il primo segno ad occhio si è proposta una lettura D/R così da ottenere, con il teonimo 'ŠTRT, una combinazione onomastica del tipo BD 'ŠTRT, ovvero 'BD 'ŠTRT, ovvero GR 'ŠTRT, che dovrebbe individuare il nonno del dedicante⁴³. Le ultime tre lettere, YTN, che chiudono la quinta riga al centro della stele, sono con ogni verosimiglianza quanto resta del nome di uno degli avi: ipotizzare una restituzione non è opportuno poiché tutti i nomi delle divinità del pantheon punico potrebbero costituire il teonimo di questo nome proprio a formazione verbale⁴⁴.

Il *ductus*, per quanto è ancora possibile giudicare, è abbastanza regolare e le lettere appaiono incise in buona grafia ma con piccole varianti: per esempio la *nun* di TNT e di PN della prima riga ha il tratto superiore molto più sviluppato di quello del medesimo segno della seconda ('DN) e quinta riga (YTN); anche il segno *tau* della prima, della quarta e della

42. BENZ, *Names*, cit., pp. 110-2, 263-4, 344-5.

43. Per BD 'ŠTRT cf. nota 35; per 'BD 'ŠTRT cf. BENZ, *Names*, cit., pp. 162-3; per GR 'ŠTRT, cfr. *ivi*, pp. 106-7, 298-9, 386-7.

44. *Ivi*, pp. 328-9.

quinta riga riflette delle varianti nella realizzazione grafica. L'ampiezza massima dei segni va da cm 2 (*tau*), a mm 5 (*'ayin*).

Della stele n. 5 si conserva soltanto il frammento con la sommità a timpano con acroteri. Come nel frammento n. 3, il motivo figurato del timpano è il braccio destro con braccialetti al polso; tuttavia, a differenza di quello e in afferenza a rese iconografiche più frequenti, il braccio è rappresentato libero nello spazio. Poiché sia la stele n. 3 sia questa sono offerte al Venturini dal medesimo donatore, il commendatore Conversano di Tunisi⁴⁵, si potrebbe pensare che il Conversano tra le rappresentazioni figurate sulle stele cartaginesi prediligesse il motivo della mano levata. Quanto al fregio, la sua realizzazione iconografica richiama quella delle stele nn. 1, 3-4.



45. Il cartellino manoscritto del Venturini recita «Pezzo di pietra sepolcrale trovata a Cartagine dal Comm.re Conversano di Tunisi, li 23 Agosto 1874».

Sylvie Crogiez, Olivier Hottot
Les collections carthaginoises
du Musée des Antiquités de Rouen

Le Musée des Antiquités de Rouen est un des rares musées de province, en France, à posséder une collection relativement importante d'objets représentatifs des différentes civilisations que Carthage et la Tunisie antique ont connues sur une période de douze siècles. Cette collection fut rassemblée à l'initiative de quelques rouennais depuis un siècle, et constitue encore aujourd'hui de ce fait, des attaches particulières entre Rouen et Carthage, dont ce travail voudrait témoigner. Cette collection archéologique insoupçonnée n'avait fait l'objet d'aucune étude jusqu'à très récemment. Olivier Hottot, étudiant de l'université de Rouen fut chargé de réaliser ce travail, dans le cadre d'une maîtrise visant à faire l'inventaire et l'étude de cette collection¹. Son intérêt sembla à cette occasion assez important pour qu'elle doive être mise en valeur. Il fut donc décidé de produire une vidéocassette sur l'oeuvre du père Delattre, une exposition itinérante sur panneaux à propos de cette collection et de Carthage, destinée aux établissements d'enseignement, et une exposition plus importante qui s'est déroulée au printemps 1999 et fut accompagnée d'une journée d'études au Musée des Antiquités². Ce colloque sur les origines de l'archéologie de l'Afrique du Nord nous permet aujourd'hui d'exposer aussi ces travaux à la communauté internationale.

Le premier objet en provenance de Carthage est une monnaie d'argent d'époque punique (collection Gaillard, 612), arrivée en 1847 quand le musée était dirigé par l'abbé Cochet. Cette monnaie est aujourd'hui considérée comme sans provenance. Mais la majorité des objets présents au Musée de Rouen provien d'envois du produit des fouilles réalisées par L. A. Delattre et P. Gauckler à Carthage. Le père Delattre est une figure

1. O. HOTTOT, *Les collections carthaginoises du Musée départemental des Antiquités de Rouen*, sous la direction de Sylvie Crogiez, Université de Rouen 1997.

2. *Exposition Carthage antique, Carthage mythique, du père Delattre à Gustave Flaubert*, dir. Geneviève Sennequier, conservatrice, catalogue, 77 pp., Musée départemental des Antiquités. On pourra se reporter à ce catalogue pour la description des collections rouennaises. La journée d'études du 10 mars 1999 sera prochainement publiée.

L'Africa romana XIII, Djerba 1998, Roma 2000, pp. 493-500.

rouennaise car il est originaire de Deville lès Rouen et fut lié par l'intermédiaire de sa sœur à Charles Nicolle, rouennais lui aussi et fondateur de l'Institut Pasteur de Tunis. Cette collection regroupe un total de 316 éléments dont 70, bien qu'ils soient inscrits dans les inventaires des fonds anciens du Musée, n'ont pu pour l'instant être retrouvés dans les réserves. Les monnaies en particulier, incluses à l'origine dans l'inventaire des «monnaies grecques» sont en cours de reclassement. L'essentiel de ces dons est arrivé à Rouen entre 1905 et 1907 et, après avoir été exposés un moment dans les vitrines, les objets ont rejoint les réserves pour 90 ans. Une grande partie de cette collection est représentée par des objets funéraires d'époque punique, provenant de Carthage: essentiellement de la céramique, quelques bronzes, verre et masques peints sur des coquilles d'œufs d'autruche; il faut y ajouter une collection de lampes romaines à motifs païens et chrétiens, quelques éléments de Dougga et de sites du Sud tunisien, des carreaux provenant de basiliques byzantines, des lampes d'époque vandale, et l'épithaphe de la jeune chrétienne Rogata³.

Les premiers dons faits au Musée arrivent par l'intermédiaire de collectionneurs, des militaires français en Tunisie, sollicités par Léon de Vesly, conservateur du Musée de 1905 à 1920, et désireux de doter son établissement d'une collection d'antiques d'Afrique du Nord. Celui-ci s'adresse d'abord à un autre rouennais, le général Jourdy, qui fréquente le Musée et les Sociétés Savantes de Rouen, et qui lui sert d'intermédiaire auprès d'autres militaires basés en Tunisie, jusqu'à son affectation à Verdun. Jourdy fait don de trois objets au Musée, mais invite surtout les colonels Bernard et Rebillat à faire de même en 1906⁴. La collection de Rebillat, retraité de l'armée et propriétaire d'une exploitation agricole à Mateur, comprend 35 objets qui proviennent soit de Carthage, soit de Mateur; mais l'intégralité des objets n'a pas été retrouvée dans les réserves. On note par exemple qu'un collier en pâte de verre a été inclus à tort dans la collection égyptienne. D'autres français accèdent à la demande de De Vesly, une fois rentrés en France: le sous-intendant Le Secq, en 1906, offre des monnaies puniques et romaines, et l'épouse du capitaine de frégate Servonnet donne des fragments de statuettes, lampes et une urne, le tout ayant été récolté à Carthage⁵. Ces différents dons sont en fait de qualité et de quan-

3. Inscription découverte à Byrsa en 1861 et rapportée par M. Descroix, rouennais. Elle est vendue au musée en 1907. Cf. L. ENNABLI, *Les inscriptions funéraires de Carthage*, III, 1991, p. 153.

4. Collection Jourdy: n° 1932-D. Collection Bernard: n° 1954; collection minime provenant des citernes de la Malga. Non retrouvée. Collection Rebillat: n° 1973 et 1974. La collection 1973 comprend 28 pièces presque toutes disparues, et représente en fait la collection du Général Abria pour lequel Rebillat fut un intermédiaire.

5. Collection Le Secq: n° 1936. Collection Servonnet: n° 2028.



Fig. 1: Cruche de bronze 1957-19 (photo Y. Deslandes).

tité très médiocres. De Vesly s'adresse alors directement aux institutions culturelles françaises à Tunis, le Musée Lavignerie de Carthage et le musée Alaoui de Tunis, ainsi qu'au Ministère de l'Instruction Publique.

C'est ainsi que Charles Nicolle est chargé de l'acheminement d'un premier colis donné par le père Delattre au musée de Rouen, en juillet 1906. Ce don comprend 19 objets funéraires puniques (15 céramiques et 4 bronzes), datés du IV^e siècle au II^e siècle avant J.-C. et provenant des fouilles du père Delattre sur la colline dite «voisine de sainte Monique», actuelle colline de Saïda. Malheureusement quatre objets n'ont pu être retrouvés et la provenance précise du reste n'a pu être déterminée⁶. Les éléments les plus intéressants de ce don sont une lampe coquille, un brûle-parfum à double vasque et surtout une cruche en bronze à embouchure trilobée qui présente un décor d'argent plaqué: guirlande de feuille autour du col et poisson épineux sur le poucier de l'anse⁷ (FIG. 1).

6. Collection 1957.

7. Objet 1957-19: étudié par S. TASSINARI, *Vaisselle antique de bronze, collections du Musée départemental des Antiquités de Rouen*, Rouen 1995, p. 41.



Fig. 2: «F de P Dermech 1901»: four de potier
(photo Y. Deslandes).

Le Musée bénéficie aussi, toujours sur la demande de De Vesly, d'envois du Ministère de l'Instruction Publique et des Beaux Arts, qui contrôlait le service des Antiquités de Tunisie. Son directeur, Alfred Merlin, qui succède à Paul Gauckler, fait envoyer en décembre 1906 un colis de 128 pièces, qui représente le don le plus important fait au Musée de Rouen, et qui est complété quelques mois plus tard par l'envoi d'un sarcophage en pierre⁸. On y trouve surtout une petite partie du produit des fouilles de P. Gauckler, en particulier 60 objets funéraires puniques, dont l'origine topographique exacte a pu être déterminée grâce à la rigueur scientifique de l'archéologue. Il note en effet sur le fond des céramiques l'année de fouille, le toponyme et le numéro de la sépulture ou du site (FIG. 2). On a ainsi pu comparer les indices portés sur les objets avec les compte rendus des fouilles de Gauckler publiés par Anziani et les photos originales de Gauckler, pour retrouver les quatre grands ensembles à l'origine du colis

8. Collections 1975 et R 95; sarcophage 1972-D.

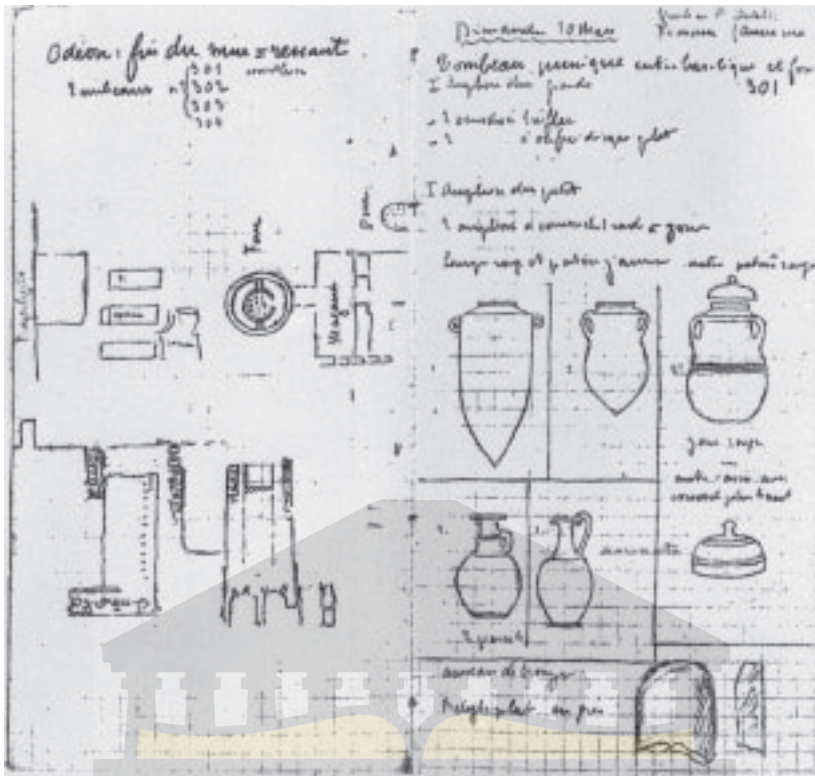


Fig. 3: Carnet de fouille de P. Gauckler (photo Y. Deslandes).

envoyé au musée, et associer les objets aux autres offrandes disposées dans ces tombes⁹ (FIG. 3).

Quinze céramiques proviennent des terrains anciennement appelés Ben Attar (avocat à Tunis), fouillé en 1899, et Ancona, fouillé en 1902¹⁰. On y voit trois cruches à bobèche, trois cruches à bec pincé, quatre amphorettes peintes, une amphore à épaulement, une marmite et une lampe coquille et sa patère (FIG. 4). De la zone dite Dahar el Morali, fouillée en 1903-1904, on compte 26 éléments dont trois vases biberons, trois petites marmites, deux lampes à bec, trois amphores à pointe, datés entre les V^e

9. P. GAUCKLER, *Nécropoles puniques de Carthage*, Paris 1915, 2 vols.; H. BÉNICHOU-SAFAR, *Les tombes puniques de Carthage*, Paris 1982.

10. P. GAUCKLER, *CRAI*, 1899, pp.156-65.



Fig. 4: Reconstitution hypothétique du matériel d'une tombe punique du VII^e-VI^e siècle (photo Y. Deslandes).

et III^e siècles (FIG. 5). Mais ce secteur renfermait aussi des sépultures beaucoup plus anciennes d'où provient un des objets les plus anciens du musée, photographié par P. Gauckler et reproduit aussi par P. Cintas¹¹ (FIG. 6). Quatre terres cuites proviennent de tombes du troisième siècle, fouillées en 1900 sur la colline de l'Odéon, et six terres cuites ont été mises au jour dans les fours de potiers du terrain Ben Attar en 1901, et répertoriées dans l'inventaire ancien du musée comme «vases à fleurs». Le colis envoyé par A. Merlin contenait aussi un certain nombre d'objets d'époque postérieure¹².

En 1964, le musée accueille la collection Grenet (n° 64-6), très modeste en ce qui concerne les objets mais qui comprend surtout des photos et cartes postales du site de Carthage au début du siècle, données par le père Delattre en 1927 à la famille Grenet. Les derniers objets tunisiens parviendront au musée en 1981, donnés par la famille de M. Beaufils, contrôleur civil de Tunisie de 1925 à 1947. Ils furent mis au jour à Dougga et

11. GAUCKLER, *Nécropoles*, cit., planche CLXXI; P. CINTAS, *Manuel d'archéologie punique*, I, planche XXI, photo 112.

12. Notamment des lampes, étudiées par C. WOLMAN, *Lampes à huile du Musée départemental des Antiquités de Rouen, histoire d'une collection*, Mémoire de maîtrise sous la direction de C. Bémont, Paris 1996.



Fig. 5: Reconstitution hypothétique du matériel d'une tombe punique du IV^e-II^e siècle (photo Y. Deslandes).

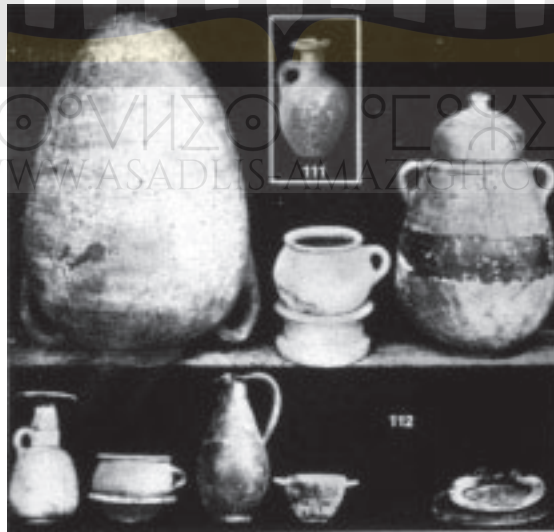


Fig. 6: Photo de P. Gauckler, planche CLXXI. Tombeau 431, découvert en décembre 1903, première moitié du VII^e siècle.

dans le Sud tunisien, mais l'on en ignore la provenance précise ainsi que les circonstances exactes des découvertes¹³.

La présence d'une collection aussi importante à Rouen est, on le voit, le résultat essentiel de la volonté d'un homme, Léon de Vesly, qui sut s'intéresser aux découvertes archéologiques importantes de son époque. P. Gauckler en fut involontairement le pourvoyeur principal. Une enquête est aujourd'hui commencée pour répertorier de la même façon précise les envois aux musées français de province de produits archéologiques provenant de Tunisie, et de Carthage en particulier. Carthage qui, s'il faut encore le démontrer, fait autant partie de la culture européenne que de la culture africaine. La récupération et la connaissance du passé carthaginois sont au départ entreprises par des étrangers au sein desquels les rouennais prennent une place importante. Espérons que Rouen s'est montrée et se montrera désormais, par les travaux engagés, capable de faire fructifier les emprunts qu'elle a fait à Carthage.



13. 67 céramiques dont 46 lampes; surtout de la sigillée claire A et C, ainsi que de l'imitation très tardive (renseignements Ariane Bourgeois). On peut aussi noter la collection Danger (n° 70-11) qui forme un ensemble d'objets (lampes et monnaies) provenant de Sousse et de Carthage, rapporté à Rouen en 1931 et donnée au Musée en 1970.

Claude Briand-Ponsart
Gustave Flaubert à la découverte de Carthage.
Note préliminaire¹

«Nous avions tous, étant enfants, entendu parler d'une ville qui s'appelait Carthage, et d'un peuple qui s'appelait les Carthaginois. Nous savions passablement l'histoire d'Annibal; mais tout ce que l'on nous avait appris des mœurs, de la religion et des coutumes de ce grand capitaine[...] tout cela aurait aisément tenu dans une demi page»². C'est ainsi que X. Feyrnet, chroniqueur au journal "L'Illustration", saluant la parution de *Salammbô*, définissait le niveau de connaissances de l'honnête homme du XIX^e siècle. Il soulignait ainsi la méconnaissance de ses contemporains à l'égard de la civilisation punique et le caractère surprenant du théâtre de l'action voulu par Flaubert.

Dans ses grandes lignes, la genèse du roman est bien connue. Flaubert veut avant tout échapper à l'ambiance fétide dans laquelle l'a plongé *Madame Bovary*, paru dans la «Revue de Paris» en 1856 et en librairie en 1857, et du procès qui a suivi³. L'auteur, «épris de *gueulades* et de lyrisme»⁴, aspire à un thème exotique, loin dans le passé et la distance. Déjà

1. Nous remercions MM. A. Mastino et M. Khanoussi et Mmes P. Ruggeri et C. Vismara de nous avoir accueilli à Djerba. La communication prononcée dans le cadre du XIII^e Convegno internazionale de *L'Africa romana* est une introduction à ce qui doit faire l'objet d'un développement dans le cadre du Groupe de Recherche d'Histoire de l'Université de Rouen (GRHIS), en collaboration avec le Musée des Antiquités et le Centre d'Etudes et de Recherches sur les textes (CERTES-19). Le compte rendu de ces travaux doit paraître dans un volume de la Collection de l'Ecole Française de Rome. Une exposition au Musée des Antiquités de Rouen, *Carthage antique, Carthage mythique*, a eu lieu dans le cadre de ce programme au printemps 1999.

2. X. FEYRNET, «L'Illustration (Courrier de Paris)», 6 décembre 1862, p. 370, repris sous le titre *Le lancement de Salammbô*, «Les Amis de Flaubert», 21, 1962, pp. 10-1.

3. Dans une lettre datant très probablement du 20 janvier 1857 adressée à son frère Achille, il envisage sa situation en prison. Même en faisant la part de l'exagération, il est évident que la situation pour lui est délicate.

4. Lettre à Louise Colet: «il y a en moi littérairement parlant deux bonhommes distincts, un qui est épris de *gueulades*, de lyrisme et de grands vols d'aigle et [...]; un autre qui fouille et creuse le vrai tant qu'il se peut, qui arrive à accuser le petit trait autant que

tenté par l'expérience, il a écrit une première version de la *Tentation de Saint Antoine* en 1849, qu'il a renoncé à publier sur le conseil de ses amis Louis Bouilhet et Maxime du Camp⁵. Dès l'hiver 1857, son choix est arrêté⁶ et *Carthage* est le premier titre retenu, auquel succède *Les Mercenaires*⁷. Pourquoi cette attirance malgré les lacunes de la documentation? Plusieurs facteurs ont joué. Le premier (l'ordre est ici purement formel) est un engouement pour la Méditerranée orientale, fort développé en ce dix-neuvième siècle. Depuis le début du siècle les voyageurs s'y sont succédé. Chateaubriand, dont Flaubert jeune a été un fervent admirateur⁸, est sans doute le plus célèbre. De 1806 à 1807, il avait visité la Grèce, les Lieux Saints, l'Égypte et était revenu par la Tunisie et l'Espagne. Cédant lui-même à cet attrait, Flaubert part pour l'Orient en 1849. Après s'être rendu à son tour en Égypte, il découvre Jérusalem⁹ et rentre pendant l'hiver 1851 en passant par la Turquie, la Grèce et l'Italie¹⁰. S'il a songé à l'Égypte comme source d'inspiration, il doit y renoncer en 1857, car son ami Th. Gautier vient en quelque sorte de lui ravir ce pays avec la publication du *Roman de la Momie*¹¹. Une deuxième raison tient à la certitude de rencontrer un écho dans le public cultivé. En effet, grâce à l'étude de Tite-Live avant tout, mais aussi de Polybe, Diodore de Sicile, Appien et autres auteurs moins célèbres¹², une bonne partie du conflit entre Rome

le grand, qui voudrait vous faire sentir presque matériellement les choses qu'il reproduit» (16 janvier 1852).

5. Car, précisément, ces derniers jugeaient cette version trop lyrique.

6. Lettre à Mademoiselle Leroyer de Chantepie: «Je vais écrire un roman dont l'action se passera trois siècles avant Jésus Christ» (18 mars 1857).

7. E. g. lettre à Louis Bouilhet: «Le public, il paraît s'occupe de nos Seigneuries, car on a annoncé dans trois journaux que je faisais un roman carthaginois intitulé *Les Mercenaires*» (12 août 1857). Le titre change peu après: lettre à Charles-Edmond, rédacteur en chef de «La Presse», qui lui avait demandé de publier le roman en feuilletons: «Mon affaire aura (je crois) pour titre *Salammbô, roman carthaginois*» (octobre 1857).

8. Lorsque Chateaubriand, évoquant les ruines de Carthage dans *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, écrit: «Annibal eut toutes les distinctions qui appartiennent à la supériorité de l'esprit et force de caractère; mais il manqua des hautes qualités du cœur: froid, cruel, sans entrailles, né pour renverser non pour fonder les empires», on ne peut s'empêcher de songer au personnage d'Hamilcar chez Flaubert.

9. Il a pensé quelque temps à faire de Jérusalem le cadre de l'action de son futur roman.

10. Il rappelle ce voyage à Froehner qui lui reprochait de ne pas distinguer la Cappadoce de l'Asie Mineure: «je la connais, monsieur, je l'ai vue, je m'y suis promené» («Revue contemporaine», 23 janvier 1863).

11. Le parti pris romanesque adopté est très différent et explique que le roman de Th. Gautier ait été bien accueilli.

12. E. g. l'écho des *Punica* de Silius Italicus se retrouve dans plusieurs passages.

et Carthage est peu ou prou connue des contemporains¹³. Hannibal est à la fois une figure de légende et un personnage historiquement trop bien connu¹⁴, sans ami, sans amour, qui, de ce fait, ne peut devenir sujet de roman sans trahir délibérément une exigence historique que Flaubert est en train de découvrir. Le contexte politique contemporain lui offre une troisième raison. Depuis 1830 la France a entamé la conquête de l'Algérie¹⁵, et, tandis que cherchent à s'assouvir les appétits territoriaux, l'intérêt pour les peuples de l'Afrique du Nord, la culture musulmane, le désir de découvrir des mondes inexplorés se renouvellent et stimulent l'art et la littérature. Après son séjour au Maroc et à Alger en 1832-33, Delacroix peint les *Femmes d'Alger* si chargées de ce «mystère de la femme orientale» qui attire tant Flaubert. En 1832-33, le baron de Slane traduit en français l'*Histoire des Berbères* d'Ibn Kaldoun, traduction que Flaubert a consultée pour enrichir son roman du nom de quelques peuplades¹⁶. Plus, au sud, le Sahara est synonyme d'inconnu. R. Caillé a réussi à pénétrer dans Tombouctou en 1828, mais les cartes de géographie indiquent *terra incognita* pour les régions sahariennes et le centre du continent. Livingstone, qui a parcouru l'Afrique australe entre 1853 et 1856, vient de repartir en Afrique pour reconnaître le Zambèse, le plateau des grands lacs et les sources du Nil. Somme toute, en ce milieu du XIX^e siècle, les connaissances géographiques ne sont guère plus étendues que celles des Romains antiques, qui avaient exploré les marges nord du Sahara¹⁷.

13. Trois ouvrages récents permettent de faire le tour de la question avec références. Pour l'histoire de Carthage et la civilisation punique, S. LANCEL, *Carthage*, Paris 1992 et de M. H. FANTAR, *Carthage. Approche d'une civilisation*, Tunis 1993. Pour la guerre des mercenaires, voir L. LORETO, *La grande insurrezione libica contro Cartagine del 241-237 a.C. Una storia politica e militare*, Coll. de l'Ecole Française de Rome, 211, Rome 1995. Voir aussi A. BESCHAOUCH, *La légende de Carthage*, Paris 1993, dans lequel l'auteur évoque Flaubert à plusieurs reprises. Les articles de A. DAGUERE DE HUREAUX *Salammô: entre l'Orient des romantiques et l'orientalisme fin-de-siècle*, in *Carthage, l'histoire, sa trace et son écho*, pp. 128-137, Paris 1995 et de P. PELLETIER-HORNBI, *Salammô: la Carthage de Flaubert, ibid.*, pp. 138-44, témoignent de la résonance encore actuelle du roman.

14. S. LANCEL, *Hannibal*, Paris 1995.

15. Nous renvoyons pour cet aspect aux communications présentées lors de ce colloque, notamment celles de Mmes M. Dondin-Payre et N. Benseddik.

16. Voir les notes préparées pour les réponses à l'archéologue Froehner, éd. du Club de l'Honnête Homme, II, pp. 489-512 (=CHH). Froehner l'avait attaqué à propos d'erreurs historiques dans *Le Roman archéologique en France, Gustave Flaubert: Salammô*, dans la «Revue contemporaine», 31 décembre 1862. Les réponses de Flaubert dans l'«Opinion nationale» des 24 janvier, 2 et 4 février 1863, sont reproduites dans *Salammô* éditée par Cl. Aziza et P. Mourier-Casile, Paris 1995, p. 445-53.

17. E. g. à propos de l'expédition de Cornelius Balbus et des Garamantes, voir références et articles de J. DESANGES, *Le triomphe de Cornelius Balbus (19 av. J.-C.)*, «RAfr»,

Concrètement, quels sont alors les éléments dont il dispose au moment où il commence ses recherches? Sur Carthage même, les connaissances sont essentiellement livresques. Les institutions ont été évoquées ou décrites par plusieurs auteurs antiques, notamment Aristote au IV^e siècle av. J.-C.¹⁸, dont on ne sait précisément si celui-ci avait pris en compte des sources contemporaines, une documentation antérieure ou des informations orales¹⁹. Proche chronologiquement de la guerre des Mercenaires – et indépendamment de la guerre elle-même – Polybe est une mine d’informations, largement utilisée par Flaubert²⁰. Quant aux faits eux-mêmes, c’est bien sûr le récit de Polybe, complété par des passages de Tite-Live et la relation de la deuxième guerre punique qui en constitue la base. Diodore de Sicile, Appien, Cornelius Nepos avec les biographies d’Hamilcar et d’Hannibal apportent quelques éléments complémentaires. Le *Poenulus* de Plaute lui offre quelques touches et la poésie, et l’exagération de Silius Italicus dans les *Punica* l’inspirent parfois. Sa deuxième grande source livresque est la Bible. Il a lu dans Salluste que des Mèdes et des Perses de l’armée d’Hercule seraient venus en Afrique après la mort de ce dernier et se seraient fondus dans les populations locales pour former les Numides²¹ et que les Phéniciens sont venus plus tard²². Il en déduit qu’il peut puiser bon nombre de détails dans la Bible qui devient une de ses sources fondamentales²³. Il emprunte aussi les détails ethno-

CI, 1957, pp. 5-43; PLIN., *nat.* v, 36, commentaire de J. DESANGES, pp. 394-9. Pour Suetonius Paulinus dans l’Atlas, voir PLIN., *nat.*, 14; J. DESANGES, commentaire, p. 135-41.

18. ARIST., *Politique*, II, XI

19. Pour les sources d’informations sur les institutions carthaginoises, voir M. H. FANTAR, *Carthage*, cit., I, pp. 211-58; LANCEL, *Carthage*, cit. pp. 128-37.

20. Voir les éléments préparés pour la réponse à Froehner, CHH, p. 489.

21. SALL., *Jug.* XVIII, 3-4: *Sed postquam in Hispania Hercules, sicuti Afri putant, interiit, exercitus eius [...] breui dilabitur. Ex eo numero Medi, Persae et Armenii, nauibus in Africam transvecti [...].* C’est du moins l’opinion des Africains dit Salluste. La suite du texte est confuse, mais il en ressort que les Perses auraient fusionné avec les Gétules, tandis que les Libyens se seraient unis aux Mèdes et aux Arméniens. *Ibid.*, 7-9: (*Persae*) paulatim per conubia Gaetulos secum miscuere [...] edis autem et Armeniis accessere Libybes. Voir sur ces liens entre Afrique du Nord et Perse, H. W. RITTER, *Iranische Tradition in Numidien*, «Chiron», 8, 1978, pp. 313-7. Toujours selon Salluste, la puissance des Perses augmenta rapidement, car les Libyens étaient moins belliqueux que les Gétules et toute la partie inférieure de l’Afrique tomba en possession des Numides, peuple issu des Perses *ibid.*, 11-12: *Sed res Persarum breui adolevit, ac postea nomine Numidae ... possedere ea loca quae proxime Cartaginem Numidia appellatur [...] Denique Africae pars inferior pleraque ab Numidis possessa est.*

22. *Ibid.*, SALL., *Jug.* XIX: *Postea Phoenices [...].* Bien d’autres sources le confortent dans ce sens.

23. Il a lu aussi les tomes III à VI de la *Mishna*, cités en particulier dans le Carnet 7, notes de l’année 1860, CHH, VIII, p. 312.

graphiques aux Anciens. La Libye des Grecs devenue l'Afrique des Romains apparaît depuis Hérodote comme un pays aux populations étonnantes. Elle alimente des récits étranges mêlant le fantastique et le réel. Strabon, dans sa *Géographie*, publiée sous Auguste, les divers tomes de l'*Histoire Naturelle* de Pline l'Ancien sous Vespasien en ont fait des descriptions plus précises mais des contes étranges, des bizarreries circulent encore²⁴. Par exemple Pline à la fin du livre consacré à l'Afrique raconte que les Egipans sont mi-hommes, mi-bêtes, les Blemmyes ont leur bouche et leurs yeux fichés dans leur poitrine, les Himantopodes sont des êtres aux pieds en lanières qui progressent par reptation; l'Afrique pays de l'étrange, pays des monstres, cela a de quoi séduire Flaubert²⁵. Pline est une de ses sources principales²⁶. Il manifeste une véritable boulimie de lecture, «accumule notes sur notes, livres sur livres car (il) ne se sent pas en train» et va «jusqu'à se monter le bourrichon»²⁷, jusqu'à s'emplir les yeux d'un mirage. Parmi les romanciers, il a recours à Apulée²⁸, à Philostrate²⁹ et le *Satyricon* de Pétrone lui a peut-être donné l'idée du festin qui inaugure le roman. Pour les questions militaires, il fait appel aux spécialistes de la guerre de toute l'Antiquité, Xénophon, Polyen, Végèce. Côté archéologique, Flaubert consulte les ouvrages publiés sur les ruines de Carthage, notamment ceux du consul général du Danemark, C.T. Falbe, de Dureau de la Malle³⁰. Mais on sait que les vestiges de la cité, d'ailleurs et avant tout romains, restent fort mal connus à cette époque. Il a aussi regardé de nombreux numéros de la "Revue Archéologique", des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions* et de la Société des Antiquaires³¹.

Ainsi a-t-on pu considérer que lorsqu'il entreprend sa Carthage il fait

24. Il ne semble pas avoir retenu grand-chose de la *Chorographie* de Pomponius Mela.

25. Voir article de Y. LECLERC, *L'Afrique "terre des monstres"*, in *Salammbo de Flaubert*, à paraître. A Sainte-Beuve qui lui avait reproché la violence de Mathô, Flaubert répond: «M. de Voltaire n'eût point partagé cet étonnement. Rappelez-vous ce qu'il dit de la violence des passions en Afrique dans *Candide* (récit de la vieille): c'est du feu, du vitriol, etc.» (Lettre du 23 décembre 1862).

26. Lettre à Feydeau dans laquelle il indique qu'il en train de le relire (5 août 1857).

27. Lettre à Jules Duplan: «Savez-vous combien maintenant, je me suis ingurgité de volumes sur Carthage? Environ 100 et je viens en quinze jours d'avalier les 18 tomes de la Bible de Cahen! Avec les notes et en prenant des notes» (probablement du 22 juillet 1857).

28. *Les Métamorphoses* ou *l'Ane d'Or*; e. g. CHH, p. 503.

29. *La vie d'Apollonios de Tyane*; e. g. CHH, p. 494

30. FLAUBERT, CHH, p. 490: «*Excursions dans l'Afrique septentrionale* par les délégués pour l'exploration de Carthage; *Recherches sur la topographie de Carthage* (Dureau de la Malle); *Recherches sur l'emplacement de Carthage* (Falbe); *Fouilles à Carthage* (Beulé)».

31. *Ibid.*, e. g. pp. 489, 490, 494.

“œuvre pionnière”. Il est probablement un des meilleurs connaisseurs de Carthage. Mais quelle Carthage? Se pose en effet, cruciale pour lui, la question de la véracité, de la vraisemblance. Scrupuleux à l’extrême dans son souci de réalisme, dans son désir de restituer l’Antiquité³², il décide d’aller voir sur place pour se pénétrer du paysage et trouver l’inspiration de l’autre côté de la Méditerranée. Il s’embarque le 23 avril 1858 pour l’Algérie, passe par Constantine avant de se rendre à Tunis et Carthage. Au moment où il commence à rédiger, la conquête française s’étend en Algérie et les sociétés savantes, à l’initiative de fonctionnaires, administrateurs militaires et civils, se multiplient parallèlement à la progression de l’occupation militaire. La première qui ait survécu est précisément celle de Constantine, dont le premier “annuaire” devenu par la suite *Recueil*, paraît en 1853. Lors de son passage, il rencontre quelques-uns de ses membres. De retour en France, il demande des précisions (photos) au sujet du Médracen, grand tombeau circulaire, reconnu en 1855-56, par le commandant Foy. Il est fort possible que ce monument, objet de légendes comme celui qu’on appelle communément le tombeau de la Chrétienne, ait inspiré la description des entrepôts d’Hamilcar³³. Ce voyage remet tout en question, car sa conclusion est que tout est faux s’agissant de l’atmosphère et qu’il lui faut recommencer le travail d’écriture. Ce travail se poursuit pendant trois ans et plus de mille cinq cents pages de manuscrit. Il fait régulièrement des vérifications et enrichit ses connaissances. Par exemple, dans le carnet 7, datant de 1860, il a reporté des observations effectuées lors de visites à la Monnaie de Paris³⁴: «bulles d’argent d’Egine, tortues de mer, grossières comme un bouton informe, monnaies de Bactriane, en cuivre, carrées, laides, monnaies puniques en Sicile, têtes de cheval avec le haut d’un palmier. Au revers, tête d’Astarté, cornes, épis, serpents enroulés dans les cheveux, grande médaille d’argent de Carthage avec Pégase galopant, de l’autre côté une tête de femme, l’œil très enfoncé, menton proéminent, épi, cornes», toutes remarques qui se retrouvent, en moins précises cependant, dans la description du trésor d’Hamilcar. Il continue pendant des mois à se plonger dans la documentation³⁵. Scrupule et véra-

32. Lettre à Feydeau: «il n’est pas aisé de s’imaginer une vérité constante, à savoir une série de détails saillants et probables dans un milieu qui est deux mille ans d’ici» (fin novembre-début décembre 1857).

33. Ils sont décrits comme une vaste salle ronde où aboutissaient de longs couloirs, comme les rayons d’une roue à son moyeu dans la mesure où l’opinion courante à ce moment y voyait un grand palais mystérieux (FLAUBERT, éd. Folio, p. 166).

34. H. NICOLET, *Flaubert au cabinet des médailles: le trésor d’Hamilcar (Carnets de lecture n° 7, extraits)*, «Bulletin de la Bibliothèque Nationale», 4, décembre 1980, pp. 173-6.

35. Lettre à Feydeau: «Ma volonté ne faiblit point, cependant, et je continue. Je com-

cité, un exemple peut illustrer cette exigence. Flaubert a rédigé un chapitre qui constitue un intéressant témoignage de l'image systématiquement hostile véhiculée par les Grecs et les Romains; or, il renonce à le publier en tant que tel et il se retrouve, atténué, au début du chapitre IV de *Salammbô*³⁶.

Le débat qui a suivi la parution du roman le conduit à préciser ses idées quant à sa relation à l'histoire et à l'archéologie. Or ses réponses à Froehner et Sainte-Beuve apparaissent contradictoires, ambiguës. Froehner avait critiqué vigoureusement les erreurs – appelées par commodité archéologiques et qui sont plutôt d'ordre historique – tandis que Sainte-Beuve lui reproche l'utilisation de ses sources pour de grandes descriptions inutiles au déroulement de l'action³⁷, et une éventuelle rupture par rapport au courant réaliste. Or Flaubert prétend à une vérité historique et argumente sur bien des points avec Froehner, tandis qu'il répond à Sainte-Beuve «je me moque de l'archéologie»³⁸. Depuis 1862, la plupart des controverses ont porté sur ces deux points³⁹. Sa revendication fondamentale est le vraisemblable, qu'on ne puisse pas lui prouver que c'est faux. Dans cette réalisation, l'historien peut distinguer plusieurs niveaux, ce qui nous ramène aux sources et à leur utilisation. Cette très vaste question a, en grande partie, été démêlée depuis un siècle et il peut paraître vain d'espérer ajouter quoi que ce soit à ce débat. Cependant, il semble que l'étude très concrète des différents niveaux d'utilisation n'a pas toujours été mesurée. Or, il est évident que Flaubert respecte des hiérarchies, des priorités. Il convient de laisser de côté ici les aspects que nous qualifierons d'intemporels, telle sa quête d'informations médicales auxquelles il accorde une attention particulière par tradition familiale⁴⁰. Tous s'accordent à louer son souci de l'exactitude.

Tout d'abord, il fait preuve d'une grande fidélité depuis longtemps remarquée par rapport au récit de Polybe. La trame suit presque exactement les péripéties de la guerre telles que ce dernier les raconte au Livre I, chapitre II, de son *Histoire*. Il a pris ce qu'il y a peut-être de plus fort: la

mence maintenant le siège de *Carthage*. Je suis perdu dans les machines de guerre, les balistes et les scorpions» (15 juillet 1861).

36. Intitulé *Sous les murs de Carthage*, il raconte le siège de la ville par les Barbares. Le chapitre inédit mériterait un examen approfondi car il montre bien la vision très négative de Carthage telle qu'elle ressortait au XIX^e siècle de la lecture des textes antiques.

37. Pour l'ensemble des critiques formulées par Sainte-Beuve, voir *Salammbô*, éd. 1995, pp. 401-35.

38. *Ibid.*, p. 442.

39. Voir l'analyse de J. NEEFS, *Salammbô, textes critiques*, «Littérature», 15 octobre 1974, pp. 52-64.

40. FLAUBERT, CHH, p. 496 (*folio 154 recto*).

guerre des Mercenaires est traditionnellement appelée «guerre inexpiable»⁴¹, car en dehors des règles traditionnelles de la guerre des Grecs (pour provoquer, “faire suer le bourgeois”? Ce n’est pas le propos ici, mais cela a joué incontestablement). Un deuxième niveau serait celui de l’enrobage, des détails. Or s’il est facile d’épingler les erreurs historiques, il est plus intéressant de considérer la manière dont il a traité la documentation. La complexité apparaît aussitôt: les faits, les connaissances sont juxtaposés, enchevêtrés mais pas dans n’importe quel ordre. Flaubert respecte des priorités. La première est le récit de Polybe. Les autres sont du ressort de ce que je qualifierai de “fantaisie scrupuleuse”, dans laquelle prévaut le plaisir de décrire, avec un aspect bouffon, “énorme” qu’il revendique lui-même.

Pour la “couleur locale”, notion à géométrie variable selon les époques, Flaubert s’inscrit dans le débat contemporain. A. Thierry voulait peindre les hommes d’autrefois avec la physionomie de leur époque, mais le langage de son époque et Flaubert achoppe sur ce problème du vocabulaire: comment «donner aux gens un langage dans lequel ils n’ont pas pensé»⁴²? Il oscille entre «s’en tenir au ton littéraire et françois», et devenir banal, ou, pour être vrai, «être obscur, parler charabia et bourrer le livre de notes»⁴³. Cette difficulté est illustrée par l’absence de dialogues: les personnages n’ont pas de voix – et il s’en plaint lui-même⁴⁴ – et lorsqu’il le font, ce n’est pas naturel. D’où la difficulté des transpositions⁴⁵. Sainte-Beuve regrettait l’absence d’un lexique, regret partagé par nombre de lecteurs ultérieurs. Flaubert a tenté de restituer les valeurs phonétiques des noms propres et, même s’il s’est trompé ou n’a pas fait preuve de toute la rigueur nécessaire du savant, il faut mettre ses efforts à son crédit⁴⁶. On pourrait presque évoquer à son propos un excès de zèle,

41. Ce terme est refusé par D. Roussel dans sa traduction de Polybe, éd. La Pléiade, 1970, p. 1218: «La guerre de Carthage contre ses mercenaires fut bien une guerre “inexpiable”, mais Polybe ne dit pas qu’elle a reçu en propre ce qualificatif [...] Il s’agit d’une de ces guerres qui sont menées en dehors de toutes les règles que l’on observait, plus ou moins en Grèce et ailleurs». On peut noter aussi que cet auteur traduit Libyens par Africains, ce qui est discutable, car les Grecs appelaient Libyens les habitants de la partie de l’Afrique du Nord située à l’ouest du Nil jusqu’à l’Atlantique.

42. *Correspondance*, éd. Conard, IV, p. 287.

43. *Ibid.*, p. 379.

44. A. MICHEL, *Salammô et la cité antique*, dans *Flaubert, la femme, la ville*, Paris 1983, p. 118.

45. Voir, par exemple, dernièrement, la difficulté de transposer les dialogues dans l’opéra donné en mai 1998. C’est probablement le cinéma muet qui a produit les plus belles versions du roman.

46. J. KLEIN, *Remarques sur le vocabulaire archéologique dans Salammô*, «Les Amis de Flaubert», 31, 1867, p. 19-24.

si l'on ne savait par ailleurs qu'il adore jouer avec le vocabulaire trouvé au hasard de ses lectures. Un exemple permet d'apprécier ce jeu et son souci du vrai. Un épisode dans le chapitre XIV⁴⁷ en rend compte alors qu'il évoque des clinabares lors de pourparlers entre Spendius et Hamilcar⁴⁸. Ces cavaliers viennent tout droit d'Ammien Marcellin, qui les mentionne à l'occasion de la célébration des *vicennalia* de l'empereur Constance à Rome en 357-358. Parmi la haie d'honneur, «des cavaliers cuirassés que l'on appelle clinabaires, le visage masqué par la visière, la poitrine bardée d'une cotte de mailles, un ceinturon de fer à la taille, auraient pu passer pour des statues de Praxitèle, et non point pour des hommes»⁴⁹. Nul doute que ces précisions et, surtout, l'origine perse ne l'aient séduit. Le problème vient de la chronologie. Les clinabaires, équivalents des cataphractaires, n'apparaissent qu'au III^e siècle ap. J.-C. Ils sont cités pour la première fois chez Hérodien⁵⁰ et, plus tard, dans l'*Histoire Auguste*⁵¹ à l'occasion de la campagne menée par Sévère Alexandre en 232-233 contre les Sassanides et leur roi Ardashir. L'empereur expérimente alors une nouvelle tactique militaire en incorporant dans l'armée des transfuges d'origine perse. Par souci de faire vrai (les clinabaires sont d'origine perse), pour accentuer le caractère exotique (le mot est rare), par manque de repères chronologiques (?), il commet une erreur; mais il est alors dans l'ordre du détail.

«Là où les preuves me manquaient, j'ai induit», ainsi a-t-il défini sa méthode. Par souci de vraisemblance plus que de vérité, par l'enchevêtrement de dix siècles au gré de sa fantaisie, Flaubert a surtout redonné "le goût de Carthage". L'historien et l'archéologue doivent-ils s'en plaindre ? A eux de travailler pour l'Histoire, la romantique Salammbô participe depuis plus d'un siècle à la légende de Carthage.

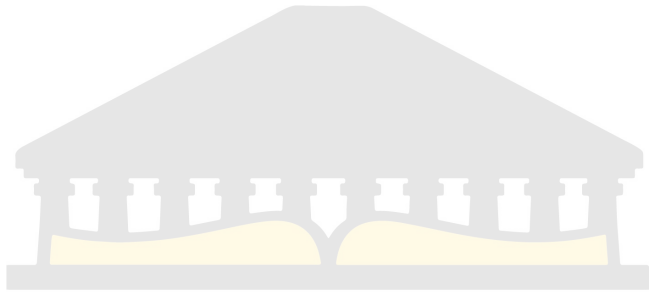
47. *Le défilé de la Hache*.

48. FLAUBERT, *Salammbô*, éd. 1995, p. 332: «Ils marchaient entre les clinabares et appuyaient leurs mains sur la croupe des chevaux».

49. AMM., *Histoire*, XVI, 10, 8.

50. HÉROD., *Histoire des empereurs romains*, VI, 7, 8.

51. SHA., *Sev. Alex.*, LVI, 5.



⊙°∇∩Σ⊙ °∟°∗Σ∫
WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

Maria Lucia Manca
Le antichità romane
nel *Voyage* di Victor Honoré Guérin

Le notizie biografiche su V. H. Guérin (Parigi 1821-1891) relative al periodo che precedette i suoi viaggi sono frammentarie. Compì gli studi all'École Normale Supérieure ed insegnò retorica per alcuni anni in diverse città della Francia. Nel 1852 fu nominato membro dell'École Française d'Athènes «où se sont formés tant d'habiles professeurs qui, non contents des connaissances puisées dans les livres ont parcouru la Grèce entière, pour recueillir sur les lieux mêmes, par l'inspection immédiate du sol, ces notions que rien ne supplée quand on veut arriver à bien juger l'antiquité»¹. Intraprese quindi l'attività di viaggiatore, che dopo la Grecia e l'arcipelago² lo condusse ad esplorare l'Asia Minore³ ed il Maghreb⁴. Le pubblicazioni⁵ relative ai suoi numerosi viaggi sono frutto dell'attività di uno studioso accorto e paziente, scrupoloso e metodico, estremamente versatile; al contempo archeologo, filologo, storico, topografo e geografo⁶, etnografo.

1. HASE (1863), 336.

2. Resoconti di queste esplorazioni furono: *Description de l'île de Patmos et de l'île de Samos*, Paris, 1856; *Etudes sur l'île de Rhodes*, Paris, 1856.

3. *De ora Palaestinae, a promontorio Carmelo usque ad urbem Joppen pertinente* contiene parte delle osservazioni relative al viaggio in Siria; *Description géographique, historique et archéologique de la Palestine*, voll. I-VII, Parigi, 1868-1880; *La Terre Sainte*, voll. I-II, Parigi, 1882-1884; *Jérusalem, son histoire, sa description, ses établissements religieux*, Paris, 1889.

4. *La France catholique en Egypte*, Paris, 1887.

5. Collaborò alla «Revue Archéologique» e al «Journal des Savants», fu membro della Société de Géographie ed uno dei più vivaci sostenitori della sezione delle pubblicazioni.

6. Allegate alle sue opere compaiono spesso carte geografiche dettagliate. Secondo una notizia riportata da G. PINCHEMEL, in *Recherches sur les thèses de géographie avant le développement de l'école de Paul Vidal*, in *Actes du 106^e Congrès National des Sociétés Savantes, Section géographie, Perpignan, 1981*, CHTS, Paris, 1984, nel 1881 ricevette la medaglia d'onore al Congresso Internazionale di Venezia per una grande carta della Palestina. Nella stessa opera Pinchemel esalta le doti di Guérin geografo moderno in relazione soprattutto alla sua *Etude sur l'île de Rhodes*.

L'Africa romana XIII, Djerba 1998, Roma 2000, pp. 511-525.

Nel 1860 visitò la Tunisia: il *Voyage archéologique dans la Régence de Tunis* pubblicato a Parigi nel 1862 è il resoconto delle osservazioni e delle investigazioni condotte durante le sue esplorazioni nella regione africana. Con quattro viaggi ed in un lasso di tempo che va complessivamente da gennaio a settembre, lo studioso percorse gran parte del territorio della Reggenza ancora formalmente sottomessa alla “Sublime Porta”, in realtà fortemente indebitata e pesantemente condizionata dal governo francese. L’opera si articola in due volumi: uno relativo alla prima esplorazione, la più lunga ed impegnativa, l’altro alle tre successive. All’edizione è inoltre allegata una dettagliata carta topografica⁷ indicante gli itinerari dei quattro viaggi e le località visitate (FIG. 1), nonché una tavola con la riproduzione dell’iscrizione di *Thugga*.

Guérin intraprese l’esplorazione della Tunisia in seguito all’incarico ricevuto dal ministro francese della Pubblica Istruzione di censire le iscrizioni dell’area; in particolare gli fu chiesto di rilevare una nuova copia del testo bilingue di *Thugga* (in realtà non fu possibile poiché da alcuni anni la lastra iscritta si trovava al British Museum a Londra). Il contributo agli studi epigrafici fu comunque notevole: rilevò la copia e la stampa rudimentale, quando gli fu possibile, di ben 568 iscrizioni integre o in frammenti. Di queste 536 sono latine, 28 puniche, tre cufiche ed una libica; alcune erano già note, altre inedite. Le puniche erano conosciute e conservate in un piccolo museo allestito a Tunisi dall’abate Bourgade; le cufiche non erano mai state pubblicate; quella libica era stata segnalata da Temple.

Per quanto riguarda la copiosa documentazione epigrafica in latino, lo stesso Guérin⁸ scrisse di non aver visitato tutte le rovine sparse in quantità nel territorio della Reggenza e di non aver condotto le ricerche con metodi rigorosi e scientifici per motivi di tempo e per la mancanza di un’équipe di collaboratori e di adeguati supporti tecnici. A complicare ulteriormente il lavoro dello studioso francese contribuì il divieto di accedere alle moschee e agli altri luoghi sacri, cui si aggiunsero, in alcuni casi, la netta opposizione delle autorità locali e l’atteggiamento diffidente o addirittura ostile degli abitanti restii a ricevere nelle proprie case la visita di un cristiano.

Accanto alle ricerche epigrafiche il Guérin condusse un’indagine archeologica, soffermandosi e descrivendo, con dovizia di particolari ma con misurazioni approssimative, le particolarità costruttive e le caratteristiche monumentali degli antichi centri.

7. La carta del Guérin costituì un fondamentale supporto alla conquista francese nel 1882.

8. GUÉRIN (1862), *Avant-propos*, VI-VII.

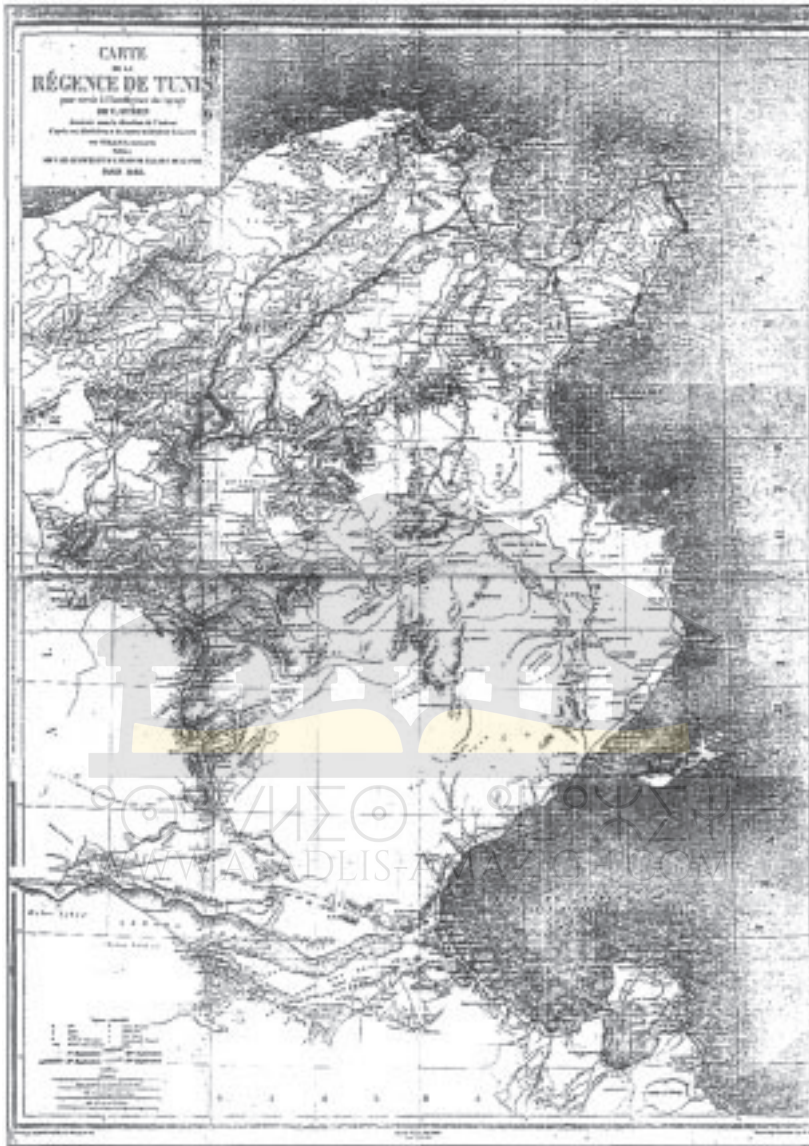


Fig. 1: Carta topografica di Guérin.

Primo viaggio: dal 1° febbraio all'11 maggio.

Il 12 gennaio, dopo sei giorni di navigazione, Victor Guérin sbarcò a La Goulette e da qui raggiunse la capitale della Reggenza: «Si Tunis offre de loin l'aspect d'une belle et magnifique cité, on est vite désenchanté quand on en approche et surtout quand on y pénètre»⁹. L'intero secondo capitolo del *Voyage* è dedicato alla descrizione della città: «La ville est située dans une espèce d'isthme compris entre deux lacs»¹⁰, l'uno, a est, è utilizzato per la raccolta della acque fognarie, l'altro, a sud-est, è secco d'estate. «Les arabes comparent Tunis, pour la forme, à un burnous étendu dont la kasbah serait le capuchon»: contava circa 90.000 abitanti di cui 60.000 musulmani, 20.000 ebrei e 10.000 cristiani. Le comunità israelita e cristiana occupavano i quartieri bassi dove, durante la stagione delle piogge, si riversavano «les ruisseaux infects qui descendent de la haute ville» – riservata ai musulmani – cui si aggiungeva «l'influence maligne des kandaks qui vont se déverser dans le lac»¹¹. Malgrado questo gravissimo inconveniente il quartiere francese era di gran lunga il più pregevole per la bellezza degli edifici e per la razionale distribuzione degli spazi; inoltre, anche se tra la popolazione di confessione cristiana i maltesi e gli italiani erano presenti in maggior numero, «[...] aucune influence européenne ne peut contre-balancer à Tunis celle de la France»¹²; «La véritable patronne des chrétiens à Tunis, de même que dans tout le reste de l'empire ottoman, c'est la France. [...] Depuis la conquête d'Alger surtout, les Tunisiens se sont habitués à regarder le pavillon français comme celui qu'ils doivent le plus à craindre d'avoir pour ennemi [...]»¹³. Segue la descrizione dei luoghi sacri: moschee, sinagoghe, una chiesa cristiano-ortodossa, una cattolica e conventi e scuole gestite da religiosi di vari ordini.

Durante il soggiorno a Tunisi, il Guérin visitò le rovine di Cartagine¹⁴ ed il Bardo, residenza del bey Mohammed es Sadok, distante due chilometri da Tunisi. Qui fu testimone del singolare modo di amministrare la giustizia: in una mattinata il bey, che teneva udienza due volte alla settimana, risolveva da solo più contenziosi di tutti i tribunali d'Europa. Assistette inoltre ai festeggiamenti per «la remise d'un firman et d'un caftan d'investiture»¹⁵ da parte del sultano di Costantinopoli, in risposta al con-

9. GUÉRIN (1862), I, p. 14.

10. Ivi, pp. 16.

11. Ivi, pp. 15.

12. Ivi, pp. 17.

13. Ivi, pp. 18.

14. «... qui éveille tant de souvenirs illustres ...»: GUÉRIN (1862), I, p. 34; per le notizie sul sito si veda il capitolo terzo.

15. Ivi, pp. 72.

siderevole presente inviato da Sadok come segno di rispetto e sottomissione, benché il vassallaggio fosse più formale che sostanziale.

Il *bey* era assistito nei compiti di governo dal primo ministro Sidi Mustapha Khasnadar, « ... l'homme le plus influent de la Régence. Grec d'origine, musulman par ambition, il a su, à force d'habileté et de prudence, se maintenir au pouvoir sous plusieurs beys différents et garder même comme ministre des finances, ce qu'indique le titre de khasnadar, un poste de confiance qui, en le préposant à la garde du trésor du bey, le place par cela même à la tête des affaires»¹⁶. Con due lettere di raccomandazione, una del barone di Lesseps e l'altra del console generale di Francia, il Guérin ottenne l'appoggio del potente ministro che gli fornì gli *amar-bey*¹⁷ indispensabili per potersi muovere in quel paese e due *hambas*¹⁸. Questi ultimi con un domestico, addetto alla cura dei cavalli e delle provviste, ed un dragomanno¹⁹ formarono la piccola scorta con la quale lo studioso partì il primo febbraio.

Prima tappa del viaggio fu Hamman Lif (*Aquae Persianae*)²⁰, che egli identificò erroneamente con *Maxula*; si mosse quindi lungo il litorale sino al confine meridionale della Reggenza incontrando una moltitudine di antichi centri romani, alcuni di dimensioni considerevoli ed in buono stato di conservazione, quindi di più semplice identificazione, e altri meno significativi e di difficile studio indicati come *henchir*²¹. Per limitarci ai siti più importanti citeremo Hergla (*Horrea Caelia*)²² della quale si conservava ben poco, Sousse (*Hadrumetum*)²³, l'antica capitale della *Byzaccena* il cui moderno agglomerato «a hérité en partie de la richesse et de l'importance de l'ancien comptoir maritime»²⁴: qui, dopo la lettura dell'*amar-bey*, il Guérin fu ben accolto dall'anziano califfo che gli offrì ospitalità al *Dar-el bey* e, in compagnia del vice console di Francia, studioso appassionato di antichità, visitò il sito individuando cisterne, porto ed an-

16. *Ivi*, pp. 71-2.

17. Ordini emanati dal *bey* in persona.

18. « ... espèce de gendarmes qui forment la garde personnelle du bey et qui sont chargés d'aller porter ou exécuter ses volontés dans les différentes parties de ses États»: GUÉRIN (1862), I, p. 72.

19. Interprete.

20. GUÉRIN (1862), I, p. 79.

21. *Ivi*, p. 84: «Je ferai observer ici, une fois par toutes, au lecteur que le terme de *henchir* est employé en Tunisie pour signifier une ferme et au même temps une ruine. Cette dernière acception est même la plus usitée».

22. *Ivi*, pp. 85-6.

23. *Ivi*, p. 88 e tutto il VII capitolo. Sull'argomento si veda FOUCHER (1964).

24. GUÉRIN (1862), I, p. 105.

fiteatro; El Jem (*Thysdrus*)²⁵, col suo maestoso anfiteatro che la tradizione, fortemente sentita in quel periodo, voleva collegato al mare attraverso una galleria situata sotto l'arena (si pensava si trattasse del passaggio sotterraneo che Guérin percorse per una trentina di passi). Dopo la deviazione verso l'interno, a partire da Monastir, l'antica *Ruspina*²⁶, l'esplorazione procedette lungo il litorale: Lemta, l'antica *Leptis Parva* o *Minor*²⁷, *Tapso*²⁸, Mahdia, centro musulmano, il piccolo porto di Salakta, l'antica *Sullectum*, El Alia, erroneamente identificata con *Acholla* (Ras Botria), Sfax (*Taparura*), l'henchir Rougga (*Bararus*)²⁹. Il viaggiatore visitò le isole Kerkenna³⁰, le *Cercina* e *Cercinitis* dei Romani, collegate tra loro da un ponte lungo circa un chilometro. A Gabès (*Tacapae*)³¹, all'interno di un'abitazione in costruzione, trovò un miliario con un'iscrizione del 272 d.C., terzo anno del regno di Aureliano: mentre l'imperatore ricacciava i Franchi oltre il Reno, in Africa si eseguivano lavori di manutenzione e riparazione della strada che da Cartagine conduceva in Tripolitania. In quei pressi il Guérin si imbarcò per l'isola di Jerba³², *Meninx*.

L'esplorazione della costa orientale della Reggenza si concluse con la scoperta e la localizzazione di *Gigthis*³³. La città, di considerevole estensione, era situata lungo la via che collegava Cartagine a *Leptis Magna*; ce ne danno notizia Tolomeo, l'itinerario di Antonino, la *Tabula Peutingeriana*. La sua esatta ubicazione era sconosciuta sino al 18 marzo 1860: a sud dello stretto braccio di mare che separa Jerba dal continente, Guérin scoprì abbondanti rovine, tra di esse numerosi piedistalli, compreso uno con due iscrizioni (*CIL* VIII, 26 e 30), che rivelano chiaramente il nome della città. Giunto all'estremo confine meridionale della Reggenza di Tunisi, Guérin intraprese l'esplorazione della regione situata tra la Piccola Sirte e l'Algeria, in particolare dei laghi interni e delle oasi che segnavano il limite tra la *Byzacena*, sottomessa ai Romani, contrada agricola ricca di città e regolarmente amministrata, e le tribù nomadi dei Getuli e dei Garamanti. Più a sud, allora come oggi si estende nella sua maestosa e nuda grandezza il deserto del Sahara. Nella prima sosta, nei pressi dell'oasi di El Ham-

25. Ivi, pp. 90-101. Sull'argomento si veda: SLIM H. (1990), pp. 169-201. SLIM L. (1984), pp. 167-77.

26. GUÉRIN (1862), I, pp. 119-24.

27. Ivi, p. 125. Sull'argomento si veda: BEN LAZREG, MATTINGLY (1992), BESCHAOUCH (1991), pp. 107-16.

28. GUÉRIN (1862), I, pp. 129-30.

29. Ivi, pp. 164-6. TROUSSET (1994), pp. 603-13.

30. GUÉRIN (1862), I, pp. 170-5.

31. Ivi, pp. 190-7.

32. Ivi, pp. 203-17.

33. Ivi, pp. 224-30. PISANU (1990), pp. 223-31. DRINE (1996), pp. 683-92.

ma, individuò *Aquae Tacapitanae*, che definì completamente distrutto: i materiali delle antiche costruzioni erano stati in gran parte asportati e riutilizzati per i moderni abitati. Continuando nella stessa direzione raggiunse la terra dei Nefzaoua e Telmine, l'antica *Turris Tamalleni*³⁴, una delle oasi più importanti della regione. Attraversò quindi l'immensa distesa salata del Chott el Jérid per raggiungere, con grande fatica ed innumerevoli difficoltà, le città di Tozeur (*Thusuros*)³⁵, Nefta (*Aggesel Nepte*), quasi completamente sepolta sotto la sabbia, ed infine Gafsa (*Capsa*)³⁶ dove trovò numerose iscrizioni: alcune già censite da Shaw, Pellissier, Berbrugger e Temple, altre inedite (*CIL* VIII, 105, 109, 117, 125, 128, 131, 134, 136, 139).

Proseguendo in direzione Nord giunse presso un mausoleo romano in buono stato di conservazione di forma quadrangolare, con due camere sepolcrali: l'epitafio (*CIL* VIII, 152) rivelava che in un sarcofago di marmo riposava *Urbanilla*, che Lucio ricondusse qui da Roma. Ad alcune ore di distanza si trovava un altro antico borgo conosciuto come Henchir Sidi Aïch (*Gemellae*)³⁷ del quale si conservavano solo alcuni mausolei e qualche iscrizione frammentaria; *Thelepte*³⁸, antica città nota anche come Medinet el Kédima, occupava una estensione di quasi un chilometro quadrato: qui malgrado il buono stato in cui versavano gli edifici pubblici e privati, rinvenne una sola iscrizione (*CIL* VIII, 176). Vi si distinguevano un canale di adduzione idrica collegato ad un'abbondante sorgente, bacini di raccolta e cisterne, numerose costruzioni in rovina. Le tappe successive del viaggio di ritorno a Tunisi furono: Kasserine (*Cillium*)³⁹, ricca di documentazione epigrafica (*CIL* VIII, 210-212, 214-218, 223, 276-277, 291, 293-294, 296-297, 300-301), che si presentò al nostro viaggiatore in tutta la sua grandezza col maestoso Mausoleo dei Flavi; *Thala*⁴⁰, Haïdra (*Ammaedara*)⁴¹, Sbiba (*Sufes*)⁴², Sbeitla (*Sufetula*)⁴³, Maktar (*Mactaris*)⁴⁴ ed infine Fétisse (*Avitta Bibba*)⁴⁵.

34. GUÉRIN (1862), I, pp. 243-4.

35. Ivi, p. 262.

36. Ivi, pp. 272-83. KHANOUSSI (1996), pp. 1341-53.

37. GUÉRIN (1862), I, p. 294.

38. Ivi, pp. 297-301.

39. Ivi, pp. 310-27.

40. Ivi, pp. 336-41. ROSSIGNOLI (1992), pp. 73-96.

41. GUÉRIN (1862), I, pp. 348-66. BÉJAOUTI (1996), pp. 1385-90.

42. GUÉRIN (1862), I, pp. 369-74.

43. GUÉRIN (1862), I, pp. 377-89. Sull'argomento si veda: DUVAL (1973); DUVAL (1987), pp. 385-414.

44. GUÉRIN (1862), I, pp. 407-17. M'CHAREK (1984), pp. 213-23. ROSSIGNOLI (1994), pp. 568-70.

45. GUÉRIN (1862), I, pp. 427-30.

Secondo viaggio: dal 25 maggio al 4 luglio

Dopo il primo viaggio durato quasi tre mesi e mezzo, il Guérin soggiornò per alcuni giorni a Tunisi per riordinare gli appunti e preparare materialmente la nuova spedizione; il 25 maggio ripartì alla volta della regione settentrionale, in particolare della valle della Mejerda. Fece la prima tappa a *Utica*⁴⁶: l'antico splendore di una città così celebre era offuscato dallo stato di abbandono in cui versava all'epoca. Segnalò inoltre lungo la costa: El Aouja (*Membro*)⁴⁷, El Alia (*Uzali*, per Guérin *Cotuza*)⁴⁸, Bizerta (*Hippo Diarrhytus*)⁴⁹; nei pressi del villaggio di Bechateur, vicino al marabout di Sidi Daouadi che ha sostituito un centro romano, Guérin scoprì un curioso epitafio (*CIL VIII, 1211*) dedicato ad un certo *Muthumbal*, sacerdote di Adone, molto importante perché contenente l'indicazione topografica: *Hisita* o *Thisita*⁵⁰. Lasciata l'estremità settentrionale della provincia Proconsolare, si diresse verso ovest: visitò Béja (*Vaga*)⁵¹ e Le Kef (*Sicca Veneria*)⁵², chiamata anche *Colonia Julia Cirta Nova* (*CIL VIII, 1648*) o *Cirtha Sicca* (*CIL VIII, 1641*) dove trovò numerose ed interessanti iscrizioni. Poco distante era ubicata Lorbeuss: del centro antico (*Lares*)⁵³ rimanevano vistose tracce di non facile descrizione in dettaglio; Medeina (*Althiburos*)⁵⁴ fu la tappa più meridionale della seconda esplorazione che in base ad un'iscrizione frammentaria (*CIL VIII, 1821*) il Guérin erroneamente identificò con *Thibari*. Da questo punto il cammino prese la direzione di Tunisi: a Zannfour (*Assuras*)⁵⁵, nel fregio di uno degli archi trionfali esaminati, il Guérin poté leggere il nome della colonia romana (*CIL VIII, 1798*), combinando i vari frammenti in base al testo precedentemente rilevato da Temple. Raggiunse in seguito prima *Mustis*⁵⁶ quindi *Tébourouk* (*Thibursicum Bure*)⁵⁷, *Thugga*⁵⁸, *Agbia*⁵⁹, Aïn Tounga (*Thigni-*

46. Ivi, II, pp. 6-11. KOLENDO (1989), pp. 249-64.

47. GUÉRIN (1862), II, p. 12.

48. Ivi, p. 18.

49. Ivi, pp. 21-5.

50. Ivi, p. 27.

51. Ivi, pp. 38-49.

52. Ivi, pp. 56-71.

53. Ivi, pp. 73-9.

54. Ivi, pp. 80-6.

55. Ivi, pp. 88-95.

56. Ivi, pp. 100-5.

57. Ivi, pp. 109-19.

58. Ivi, pp. 119-42. Sull'argomento si vedano POINSSOT (1958), GOLFETTO (1961). Inoltre PENSABENE (1990), pp. 251-93. ROSSIGNOLI (1993), pp. 574-9; KHANOUSSI (1993), pp. 598-602.

59. GUÉRIN (1862), II, p. 143.

ca)⁶⁰, Testour (*Bisica Lucana*)⁶¹, Mejez el Bab (*Membressa*), *Vallis*⁶², Tébourba (*Thuburbo Minus*)⁶³ ed altri centri di minore importanza.

Terzo viaggio: dal 13 luglio al 1° agosto

La terza esplorazione riguardò la penisola del Capo Bon⁶⁴, particolarmente florida per la fertilità del terreno adatto alle coltivazioni di agrumi e ai vigneti. I siti antichi di questa regione erano già stati per lo più studiati da altri viaggiatori ed archeologi; il Guérin si propose comunque di completare ed arricchirne la conoscenza: riuscì infatti a localizzare *Missua* (*CIL* VIII, 989)⁶⁵ a Sidi Daoud, *Pupput*⁶⁶ a Souk el Abiod e *Vina*⁶⁷: qui sul piedistallo di una statua dedicata all'imperatrice Salonina, consorte di Gallieno, poté leggere il toponimo (*CIL* VIII, 960). Tra gli altri centri citiamo: Korbous (*Aquae Calidae Carpitanae*)⁶⁸, Kelibia (*Aspis*⁶⁹ o *Chlypea*), Korba (*Curubis*)⁷⁰, Nabeul (*Neapolis*)⁷¹.

Quarto viaggio: dal 2 al 30 agosto

Il quarto viaggio si svolse nella regione montuosa di Zaghouan (*Ziqua*)⁷²: primo sito di una certa importanza fu Oudna (*Uthina*)⁷³, con un'estensione valutata in 4 chilometri circa ed in cui si distinguevano tracce di mura, teatro, anfiteatro, tempio, ponte a tre arcate, acquedotto, pozzi e numerose cisterne; lungo il cammino verso Sud incontrò uno dei più bei tratti dell'acquedotto di Cartagine; sul versante orientale del Jebel Oust (lett. la montagna di mezzo), tra le varie costruzioni ormai in pessimo stato di conservazione, individuò una piccola porta che dava il nome alla località Bab Khaled⁷⁴; non menzionò invece il grandioso complesso termale che

60. Ivi, p. 151. ROSSOGNOLI (1993), p. 571. PENSABENE (1994), pp. 1103-22.

61. GUÉRIN (1862), II, p. 159.

62. Ivi, p. 176.

63. Ivi, p. 188.

64. Ivi, pp. 195-270. AOUNALLAH (1993), pp. 615-25.

65. GUÉRIN (1862), II, pp. 219-21.

66. Ivi, p. 262.

67. Ivi, pp. 264-6. AOUNALLAH (1992), pp. 299-318.

68. GUÉRIN (1862), II, pp. 209-12.

69. Ivi, pp. 229-33. AOUNALLAH (1994), pp. 1417-23.

70. GUÉRIN (1862), II, pp. 241-4.

71. Ivi, pp. 246-453.

72. Ivi, pp. 291-8.

73. Ivi, pp. 282-4.

74. Ivi, pp. 286-9.

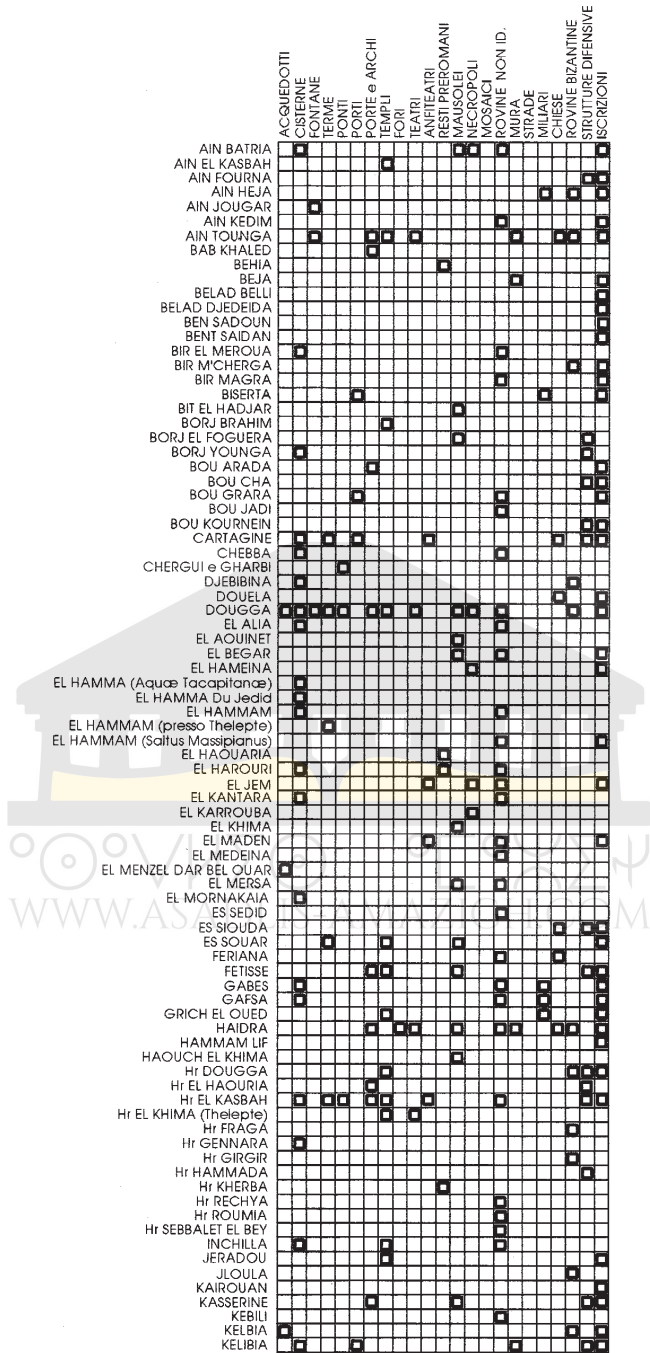


Fig. 2: Tavola riassuntiva.

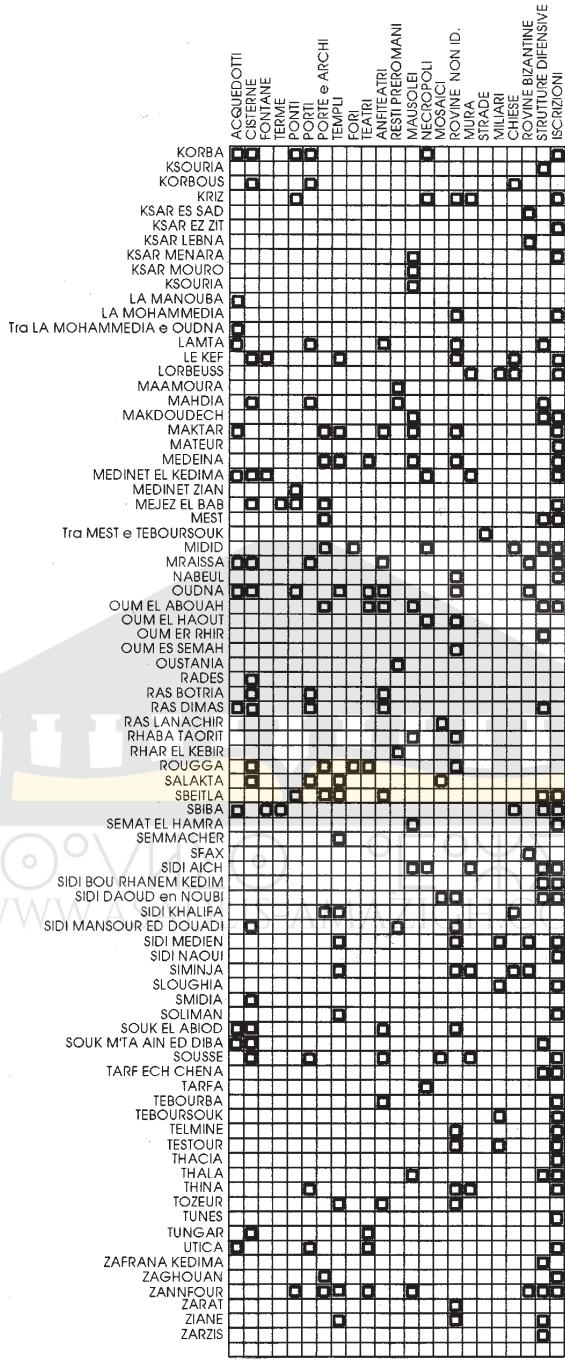


Fig. 2 (segue).

sarà in effetti scoperto e scavato molti anni dopo. Il viaggio proseguì con una serie di soste: Sminja (*Simingi*)⁷⁵ con una chiesa e qualche edificio non meglio identificato, *Ziqua*⁷⁶ con una porta monumentale che si conservava su tutta l'altezza; nella zona circostante, dopo un'intera giornata di perlustrazione, individuò un tempio allora conosciuto come henchir Aïn el Kasbah «le rovine della sorgente della fortezza», di epoca adrianea, descritto con precisione⁷⁷. Raggiunse Aïn Batria⁷⁸ (*Biia*), noto allora come henchir Botria e che erroneamente identificò con l'*oppidum Botriannense*, sede di uno dei principali vescovadi donatisti: si distinguevano vari edifici tra cui una cinta muraria ed una costruzione bizantine, un mausoleo di forma rettangolare, due grosse cisterne. Nei pressi del villaggio di Jerad (l'odierno Jeradou), nella località nota sotto il nome di Bir el Faouara⁷⁹, scoprì le rovine di un antico centro ed in particolare esaminò un tempio prostilo situato nel punto più elevato della città: nell'iscrizione posta ai lati dell'ingresso si poteva ancora leggere la lista dei sottoscrittori con l'indicazione delle somme donate come contributo per l'erezione del monumento (*CIL* VIII, 912). Fece poi tappa a Sidi Khalifa⁸⁰, toponimo relativamente recente: secondo le informazioni raccolte dal Guérin circa un secolo prima la località era nota come henchir Phradise (*Aphrodisium* o *Grassi?*).

Dopo un nuovo soggiorno a Sousse visitò Kairouan⁸¹ e la grande moschea, evento assolutamente eccezionale: l'ingresso nella Città Santa era vietato ai cristiani⁸²; bisogna segnalare infine le localizzazioni di *Zucchara*⁸³ a Bent Saidane, allora piccolo villaggio di trentacinque case raggruppate intorno ad una *zaouia* e vicino alla sorgente di Aïn Jougar e, poco distante da lì, a Oum el Abouah, di *Seressi*⁸⁴ (*CIL*, VIII 937). Altre tappe importanti furono: nei pressi dell'henchir Souar *Abthugni*⁸⁵ che il Guérin

75. Ivi, pp. 289-90.

76. Ivi, pp. 291-4.

77. Ivi, pp. 295-8.

78. Ivi, pp. 305-7.

79. Ivi, pp. 308-10.

80. Ivi, pp. 311-5.

81. Ivi, pp. 325-37.

82. S. REINACH, nella prefazione a TISSOT (1888), p. XII scrive: «Lors de l'occupation de la Tunisie par les troupes françaises, bien des colonnes se sont guidées à l'aide de ce voyage archéologique...».

83. GUÉRIN (1862), II, pp. 345-7.

84. Ivi, pp. 354-7.

85. Ivi, pp. 349-52.

non poté riconosere, *Thibica*⁸⁶, *Thuburbo Maius*⁸⁷ e *Giufi* nell'odierno Bir M'Cherga⁸⁸.

Ho citato solo alcuni dei siti visitati e descritti dal Guérin nel suo *Voyage*: uno sguardo d'insieme della situazione archeologica della Reggenza nel 1860 si può ricavare dalla lettura della tabella allegata (FIG. 2), nella quale per singola località sono segnalati i vari tipi monumentali, le infrastrutture stradali e idriche, le iscrizioni.

Anche in questo caso ho operato una scelta prendendo in considerazione esclusivamente i siti che il Guérin descrisse in modo più o meno preciso ed accurato; al contrario ho tralasciato i numerosi *henchir* che, pur conservando tracce inequivocabili del passato, versavano già allora in così cattive condizioni da rendere azzardata qualsiasi ipotesi circa la loro identificazione toponomica e ancora meno consentivano la distinzione di tipi monumentali precisi. Le località schedate sono 167; si noterà la netta prevalenza delle antichità romane che appaiono distinte per tipi architettonici: teatri, anfiteatri, templi, terme ecc.. In alcuni casi, soprattutto porti e necropoli, l'elemento romano si sovrappose a preesistenti strutture punico-cartaginesi⁸⁹, non sempre facilmente classificabili dal Guérin: la voce *Rovine non identificabili* risponde a questa esigenza raggruppando tutte le antichità monumentali che il viaggiatore non poté meglio descrivere.

Bibliografia

- AMELOTTI M. (1996), *L'editto di Kairouan e altre epigrafi giustiniane d'interesse giuridico provenienti dall'Africa*, in *L'Africa romana XI*, Ozieri 1996, pp. 165-165.
- AOUNALLAH S. (1992), *Une nouvelle inscription de Vina, Cap Bon (Tunisie)*, in *L'Africa romana IX*, Sassari 1992, pp. 299-318.
- AOUNALLAH S. (1994), *Le fait urbain dans le Cap Bon antique (Tunisie du Nord-est)*, in *L'Africa romana X*, Sassari 1994, pp. 615-25.
- ANOUALLAH S. (1996), *Archéologie et littérature antiques: l'exemple de Aspis et sa forteresse punique*, in *L'Africa romana XI*, Ozieri 1996, pp. 1417-23.
- BEJAOUI F. (1996), *Une nouvelle découverte d'époque byzantine à Haïdra*, in *L'Africa romana XI*, Ozieri 1996, pp. 1385-90.

86. Ivi, pp. 360-5.

87. Ivi, pp. 365-74.

88. Ivi, pp. 374-9.

89. FANTAR (1992), pp. 105-20.

- BEN LAZREG N., MATTINGLY (1992), *Leptiminus (Lamta): a Roman Port City in Tunisia*, «JRA», Suppl. 4, 1992.
- BESCHAOUCH A. (1991), *Colonia Ulpia Lepti Minus*, in *L'Africa romana VIII*, Sassari 1991, pp. 107-116.
- DRINE A. (1996), *Les installations hydrauliques de Gighthis*, in *L'Africa romana XI*, Ozieri 1996, pp. 683-92.
- DUVAL N. (1973), *Les ruines de Sufetula, Sbeitla*, par N. Duval et F. Baratte, Tunis 1973.
- DUVAL N. (1987), *L'épigraphie chrétienne de Sbeitla (Sufetula) et son apport historique*, in *L'Africa romana IV*, Ozieri 1987, pp. 385-414.
- FANTAR M. (1994), *La cité punique en Afrique du Nord*, in *L'Africa romana X*, Sassari 1994, pp. 104-20.
- FOUCHER L. (1964), *Hadrumentum*, Tunis 1964.
- GOLFETTO A. (1961) *Dougga. Die Geschichte einer Stadt im Schatten, Karthagos, Bâle*, 1961.
- GUÉRIN V. (1862), *Le Voyage archéologique dans la Régence de Tunis*, I-II, Paris 1862.
- HASE CH. B. (1863), *Premier article*, juin 1863, pp. 333-43, *Deuxième article*, septembre 1863, pp. 554-64, *Troisième et dernier article*, décembre 1863, pp. 789-99, *Voyage archéologique dans la Régence de Tunis [...] «Journal des Savants»*, Juin-Sept.-Déc. 1863.
- KHANOUSI M. (1994), *Thugga sous le Haut Empire: une ville double?*, in *L'Africa romana X*, Sassari 1994, pp. 597-602.
- KHANOUSI M. (1996), *Nouveaux vestiges épigraphiques de la cité latine de Capsa (Gafsa) en Tunisie*, in *L'Africa romana XI*, Ozieri 1996, pp. 1341-53.
- KOLENDO J. (1989), *Le cirque, l'amphithéâtre et le théâtre d'Utique d'après l'inscription d'A. Daux*, in *L'Africa romana IV*, Sassari 1989, pp. 249-64.
- PENSABENE P. (1990), *Il tempio di Saturno a Dougga e tradizioni architettoniche di origine punica*, in *L'Africa romana VII*, Sassari 1990, pp. 251-93.
- PENSABENE P. (1996), *Sulla tecnica di lavorazione delle colonne del tempio tetrastilo di Thignica (Ain Tounga)*, in *L'Africa romana XI*, Ozieri 1996, pp. 1103-22.
- PINCHEMEL G. (1984), *Recherches sur les thèses françaises de géographie avant le développement de l'école de Paul Vidal de la Blache*, in *Actes du 106^e Congrès National des Sociétés Savantes, Section de Géographie, Perpignan 1981*, CHTS, Paris 1984, pp. 255-62.
- PISANU M. (1990), *La vita religiosa a Gighthis: testimonianze epigrafiche e monumentali*, in *L'Africa romana VII*, Sassari 1990, pp. 223-231.
- POINSSOT C. (1958), *Les ruines de Dougga*, Tunis 1958.
- ROSSIGNOLI C. (1992), *Persistenza del culto betilico nell'Africa Romana: un'iscrizione di Thala (Tunisia)*, in *L'Africa romana IX*, Sassari 1992, pp. 73-96.
- ROSSIGNOLI C. (1994), *Templi periurbani di Africa Proconsolare e Numidia*, in *L'Africa romana X*, Sassari 1994, pp. 559-96.
- SLIM H. (1984), *Recherches préliminaires sur les amphithéâtres romains de Tunisie*, in *L'Africa romana I*, Sassari 1984, pp. 129-65.

- SLIM L. (1984), *A propos d'un cimetière d'enfants à Thysdrus*, in *L'Africa romana* I, Sassari 1984, pp. 167-77.
- SLIM H. (1990), *Le modèle urbain et le problème de l'eau dans les confins du Sabel et de la Basse Steppe*, in *L'Afrique dans l'Occident romain 1^{er} s. av. J.- C.- IV^e s. ap. J.- C.*, Actes du colloque organisé par l'EFR, sous le patronage de l'INAA de Tunis, Rome 3-5 XII 1987, Rome, EFR, 1990, pp. 169-201.
- TROUSSET P. (1994), *Organisation de l'espace urbain de Bararus (Rougga)*, in *L'Africa romana* X, Sassari 1994, pp. 603-13.





Andrea Sartori

«... et à propos des médailles de l'Afrique...».

La corrispondenza tra il Gabinetto
Numismatico di Brera e Kristian Falbe,
console di Danimarca a Tunisi (1832-1847)

Come è ormai consuetudine, le Civiche Raccolte Archeologiche e Numismatiche di Milano non mancano di essere presenti ai Convegni sull'Africa Romana¹. Se nelle due precedenti edizioni lo sono state proponendo all'attenzione alcuni tra i materiali archeologici in loro possesso², in questa XIII edizione lo sono guardando al proprio passato, un passato non tanto remoto al punto da essere archeologico, ma, per essere precisi, al passato delle proprie origini, quando ancora Civiche Raccolte Archeologiche e Numismatiche di Milano non erano, ma Gabinetto Numismatico di Brera³.

Questa gloriosa istituzione, sorta nel 1803 come medagliere di deposito del materiale numismatico della Zecca di Milano, intraprese per opera dei suoi direttori, Gaetano Cattaneo⁴ (1771-1841), Carlo Zardet-

1. Per la preparazione dell'intervento presentato al Convegno, come pure per questa sua redazione definitiva, è particolarmente doveroso ringraziare la dott.ssa Rina La Guardia, conservatore della Biblioteca delle Civiche Raccolte Archeologiche e Numismatiche di Milano, impareggiabile conoscitrice della storia di questo Istituto e delle persone e degli atti che sin qui lo hanno edificato. A lei ed al dott. Ermanno A. Arslan, direttore delle stesse Civiche Raccolte, va dunque il mio più sincero ringraziamento.

2. A. SARTORI, *La ceramica etrusca ellenistica tra committenza ed acquirenza: il riflesso nelle tecniche di produzione*, in *L'Africa romana XI*, Ozieri 1996, pp. 1151-61; A. SARTORI, *Tra Cartagine, Sardegna ed Etruria: una ricerca di paternità per un'anfora ceretana*, in *L'Africa romana XII*, Sassari 1998, pp. 1283-90.

3. Sul Gabinetto Numismatico milanese, E. A. ARSLAN, *Il Gabinetto numismatico dei Civici Musei di Milano*, «Compte-rendu de la Commission Internationale de Numismatique», XXII, 1975, pp. 39-47. Ampia rassegna bibliografica sull'argomento, in R. LA GUARDIA, *La "Corrispondenza extra-ufficio" del Gabinetto Numismatico di Brera (1805-1851)*, Milano 1985, p. XI; inoltre, R. LA GUARDIA, *La corrispondenza tra Gaetano Cattaneo e Enrico Sanclemente (1810-1814)*, Milano 1993; R. LA GUARDIA, *Il deposito di materiali archeologici e numismatici di proprietà statale nei Musei Civici di Milano tra il 1879 e il 1916: progetti e convenzioni*, Rassegna di Studi del Civico Museo Gabinetto Numismatico, Milano (d'ora in poi RASMI), LVIII, 1996, pp. 77-83.

4. Sulla figura e l'opera di Gaetano Cattaneo, LA GUARDIA, *La "corrispondenza extra-ufficio"*, cit., p. XI, n. 1; A. SAVIO, G. DELLA FERRERA, *Il poliedrico Gaetano Cattaneo, fondatore del Gabinetto Numismatico di Brera*, «Archivio Storico Lombardo», CXVI, 1990, pp.

L'Africa romana XIII, Djerba 1998, Roma 2000, pp. 527-539.

ti⁵ (1784-1849) e Bernardino Biondelli⁶ (1804-1886), una intensa attività di catalogazione, studio e ricerca divenendo sin da allora, per qualità e quantità delle collezioni, della biblioteca, delle pubblicazioni edite, uno dei più significativi poli di studi numismatici d'Europa.

Poco tempo dopo la morte del primo direttore, Gaetano Cattaneo, avvenuta nel 1841, assunse la direzione del Gabinetto, presso il quale era stato assistente dal 1808 e nominato “aggiunto” nel 1819, Carlo Zardetti, nato a Milano nel 1784 e laureatosi nell'Università di Pavia nel 1808. Lo Zardetti, consigliere straordinario dell'Accademia di Belle Arti, membro dell'Istituto di Scienze e Lettere, membro dell'Istituto di Francia, ebbe un'attività scientifica multiforme ed eclettica pubblicando studi di numismatica, archeologia, storia dell'arte e storia medievale. Fu proprio Zardetti che, tra il 1832 ed il 1847, intrattenne uno scambio epistolare, e non solo, con Kristian Tuxen Falbe, già console di Danimarca a Tunisi, autore di ricerche archeologiche – sue le campagne nel sito di Cartagine –, topografiche – sua l'identificazione della centuriazione della Tunisia – e, soprattutto, numismatiche. Proprio in previsione della stesura della sua opera sulla numismatica africana, preconizzata, nel 1843, dall'*Annonce d'une ouvrage sur les médailles de l'ancienne Afrique*, e tuttavia mai pubblicata nei modi e nelle forme da lui sperati, il Falbe entrò in corrispondenza con tutti i gabinetti numismatici, i collezionisti, gli appassionati, con l'intero mondo numismatico dell'epoca, insomma, per ricevere quanta più documentazione possibile in merito alla monetazione della regione maghrebina, sotto forma di disegni, calchi, descrizioni e quant'altro di immaginabile. In questo contesto il Falbe venne pertanto in contatto anche con il Regio Gabinetto di Medaglie e Monete di Milano, che già all'epoca godeva di buona fama.

Una precisazione è tuttavia doverosa: il carteggio che qui si intende proporre è, in realtà, un carteggio “a metà”, un carteggio monco⁷. Infatti,

347-74; R. LA GUARDIA, *La corrispondenza tra Gaetano Cattaneo e Enrico Sanclemente*, cit., *passim*.

5. Su Carlo Zardetti, LA GUARDIA, *La “corrispondenza extra-ufficio”*, cit., p. 7, n. 70.

6. Sulla figura di Bernardino Biondelli, LA GUARDIA, *La “corrispondenza extra-ufficio”*, cit., p. 104, n. 1274; V. INAMA, *Commemorazione di Bernardino Biondelli*, «RIN», II, 1888, pp. 239-50; *Dizionario Biografico degli Italiani*, s.v. (T. De MAURO) 10, pp. 521-23. Da ultimo, I. CALABI LIMENTANI, A. SAVIO, *Bernardino Biondelli, archeologo e numismatico a Milano tra restaurazione austriaca ed unità*, «Archivio Storico Lombardo», CXX, 1994, pp. 351-400.

7. In questa sede non si intende proporre un regesto integrale della corrispondenza in partenza dalla Direzione del Gabinetto Numismatico di Brera ed indirizzata a Kristian Falbe, bensì verranno riportati i passi di ciascuna lettera giudicati maggiormente significativi al fine di comprendere gli argomenti e le modalità dei rapporti intercorsi. Si segnala

in un momento non individuabile con precisione, ma collocabile tra gli ultimi decenni dell'Ottocento e i primi anni di questo secolo, scomparvero dagli archivi del Gabinetto Numismatico, confluito poi con il Museo Patrio di Archeologia a formare le Civiche Raccolte Archeologiche e Numismatiche, tutte le lettere in arrivo. Degli autografi in partenza, ovviamente, sono stati dispersi gli originali negli archivi dei destinatari, e dunque ciò che allo stato attuale è in nostro possesso sono le copie delle lettere raccolte in un fondo d'archivio⁸ a noi giunto composto da cinque volumi *in-folio* con il titolo di *Corrispondenza extra-ufficio del Regio Gabinetto di Medaglie e Monete*. Da esso conosciamo dunque ciò che fu scritto dallo Zardetti al Falbe, ma ciò che Falbe scrisse allo Zardetti è per noi oscuro, ovvero, ed è quanto si cercherà di presentare, almeno in parte desumibile dalle risposte a lui inviate.

Il che già è un primo risultato, poiché appare evidente che si tratta sempre di risposte date a Falbe, non sembra dunque che l'iniziativa sia mai stata presa dallo Zardetti, il quale, tra l'altro, si rivolge al suo interlocutore con una ossequiosa deferenza che sembra andare oltre le pur rigide convenzioni epistolari del tempo.

Quale sia l'oggetto del carteggio è presto detto: sono individuabili tre nuclei di argomenti, una annosa e contorta vicenda di calchi da monete in possesso del medagliere milanese, una più limitata questione sull'invio di certi volumi, una serie di reciproche consulenze di letture di monete particolarmente problematiche. Il tutto accompagnato da una costante monetale; non nel senso numismatico, peraltro, ma nel senso economico. Una serie complessa di debiti e crediti, anticipi e saldi, omaggi, pochi per il vero, tra i due, registrati, annotati, ma anche implacabilmente pretesi, sempre con quella ossequiosa deferenza che tuttavia non impedisce, nella lettera del 21 agosto 1845 di fare scrivere allo Zardetti⁹: «Quant aux vingt florins payés il y a cinq ans pour d'autres moules [...] me seront ils remboursés par le Musée de Copenhagen ou bien je doit lui en faire un cadeau?» Concludendo del resto con rassegnato presentimento circa la non esigibilità del credito: «Je vous écris en anticipation Amen».

Quanto alla vicenda dei calchi, siano essi intesi come *moules* o come *empreintes*, sembra iniziare con un clamoroso malinteso: nella lettera¹⁰

inoltre che i passi in lingua francese seguono fedelmente il testo effettivamente presente nel fondo d'archivio senza alcuna correzione di eventuali errori, imprecisioni ed omissioni di carattere ortografico, grammaticale o sintattico.

8. Il fondo è pubblicato, in forma d'inventario con indicazione di date, corrispondenti, posizione d'archivio e sommarie indicazioni biografiche dei corrispondenti, in LA GUARDIA, *La "corrispondenza extra-ufficio"*, cit.

9. LA GUARDIA, *La "corrispondenza extra-ufficio"*, cit., p. 99, n. 1231.

10. Ivi, p. 96, n. 1199.

del 3 dicembre 1842, la prima inviata certamente dallo Zardetti, costui dice di esserne «*toujours [...] dans la plus complete ignorance et sur les medailles et sur les empreintes*», anche perché, ricorda con una punta di malcelata, ma sempre ossequiosamente deferente, polemica, nella visita fatta dal Falbe tempo prima presso il medagliere, il precedente defunto direttore, il Cattaneo, «*a oublié de me presenter – lo Zardetti – à vous – il Falbe – en m'ôtant ainsi l'occasion d'avoir l'honneur de faire votre connaissance personnelle*». A quale visita si riferisse non è chiaro; quello che è certo è che nel fondo d'archivio risulta una lettera¹¹, datata 29 marzo 1832, dieci anni prima dunque, inviata al Falbe forse proprio dal Cattaneo o dallo stesso Zardetti mentre il nostro si trovava in quarantena a Genova al ritorno dal suo soggiorno diplomatico a Tunisi. Nella lettera, inviata dal Cattaneo, se di lui si tratta, nonostante fosse «*souffrant dans la santé*» si tratta di una compravendita di alcune monete¹² offerte al Falbe per la somma totale di 87 franchi, dedotta da un suo precedente debito di 109 franchi, al netto di una deduzione di 6 franchi per una non meglio precisata «*Médaille de Carthago*», per cui al Falbe «*il reviendrait encore 18 fr.*», quando appare evidente che i franchi avrebbero dovuto essere 16! Senza tralasciare, inoltre, che dalla lettera appare evidente come il Falbe intendesse effettuare uno scambio, piuttosto che un vero e proprio acquisto, poiché, scrive il Cattaneo: «*D'abord je vous préviens que je vous renvoie celle de bronze que vous attribuez a Genseric car le Cabinet R. de Milan en possède 4 des differente grandeur*». Per non dire poi, lo conferma l'autore stesso della lettera, del fatto che «*malgré le peu de conservation de la Medaille de Caligula*», Falbe avrebbe dovuto ritenersi soddisfatto del prezzo a causa della sua rarità. Diversamente, continua la lettera, «*... j'ai votre note pour pouvoir me regler afin de vous satisfaire a plus tôt*».

Non sappiamo come si risolse la questione, ma dieci anni dopo¹³, il 3 dicembre 1842 appunto, tocca per certo allo Zardetti riprendere il proble-

11. Ivi, p. 87, n. 1109.

12. Secondo le indicazioni offerte nella lettera si tratterebbe di: 1) *AV Caligula au revers d'Agrippine Minor*, fr. 70, oggi individuabile in un aureo della zecca di Roma del 37-38 d.C., in *Sylloge Nummorum Romanorum*, 1, *Giulio-Claudii*, 2. *Gaius-Claudius*, Milano 1990, p. 248, n.6, Inv. M.o.9.14987; 2) *AR Papienus AMOR MVTVVS AVGG*, fr. 5, *RIC*, IV, II, p. 174, tav. 12, n. 12, Antoniniano; 3) *AE Aequitia seu Concordia II mod*, fr. 12. Per l'ultima moneta arduo appare il riconoscimento, soprattutto per la presenza, non altrimenti nota di *Aequitia*; l'unica attestazione che, in qualche maniera, sembra avvicinarvisi è una emissione, peraltro in argento, di Albino (193-197), con leggenda *AEQVITAS AVG. COS II*, in H. COHEN, *Description historique des monnaies frappées sous l'empire Romain*, Paris 1883, p. 416.

13. LA GUARDIA, *La "corrispondenza extra-ufficio"*, cit., p. 96, n. 1199.

ma dei calchi, evidentemente sollecitato dal Falbe con una lettera del 31 luglio pur popolata da «flateuses expressions», anche in seguito alle quali lo Zardetti si impegna: «de faire tout mon possible pour me meriter la continuation de la haute protection de S.E.». Protezione della quale, continua testuale Zardetti: «Je suis à bon droit un peu vaniteuse!» In particolare le richieste di Falbe dovevano essere state due, la prima circa una «medaille d'Hadrumet» trovata «regulierment classifié» e della quale Zardetti si impegna ad inviare «l'empreinte», la seconda su di una moneta «de Tabraka avec le capricorne etc.» che non riuscì a trovare né tra quelle classificate, né tra quelle da studiare, né in nessuno dei cassetti del Gabinetto. La conclusione è sintomatica della suddetta vena polemica: «Je ne l'ai jamais vue, comme M. Cattaneo il ne m'a jamais parlé de vous, Monsieur – cosa c'entri questo adesso non è dato di sapere – ainsi il ne m'a jamais fait voir la médaille en question». Concludendo: «Et cette médaille n'a jamais été classifié parmi les autres, car il n'y a pas même lieu de la placer dans le tiroir correspondent a sa sigle».

La lettera peraltro prosegue con una serie di informazioni bibliografiche circa le quali sembra trasparire, ancora una volta, quella strana polemica su ciò che Cattaneo avrebbe dovuto dire ed invece non disse. In particolare, scrive Zardetti, «M. Cattaneo avait consigné a M. Dumolard libraire à Milan douze exemplaires de votre ouvrage *Récherches sur l'emplacement de Carthage*, Paris 1833, fol. in 8»; evidentemente nella Milano del tempo le notizie su Cartagine non dovevano essere di grande interesse, poiché «les 12 exemplaires susdites se trouvent encor chez M. Dumolard». Lo sventurato libraio si chiedeva, per il tramite dello Zardetti, che farne, se «les vendre ou bien les envoyer à quelque savant dans le Royaume ou à l'étranger?». Quanto allo Zardetti, non manca di ricordare ancora una volta – se ne è ormai perso il conto – «Je n'en sais rien». Terminate le informazioni bibliografiche di carattere commerciale, i due si intrattengono su quelle più specificamente scientifiche coinvolgendo autori ben noti a quanti si occupano abitualmente di “questioni antiquarie africane”. Si tratta infatti nientemeno che del Conte Castiglioni, il quale «m'a promis [allo Zardetti] de me donner une copie de son *Mémoire géographique et numismatique sur la partie orientale de la Barbarie*, publié à Milan en 1826, que j'aurai soin de vous envoyer à Copenhaghen quand j'aurai trouvé le *Ragguaglio del Viaggio*, etc., du Père Caronni, livre qui est devenu assez rare». Dunque il Falbe risultava essere ancora privo di questi volumi? Ed ancora, era stato lo stesso Falbe a chiedere al direttore del Gabinetto di procurargliene copia, oppure questa fu una idea spontanea di quest'ultimo? Le domande, purtroppo, non possono ancora trovare soluzione.

Squisitamente bibliografico è l'ultimo argomento della lettera, ossia

la richiesta di potere avere la trascrizione del frontespizio e delle prime due ed ultime due linee de «l'edition de Barthema o Varthema – *Itinerarium Portugalsium a Lusitania in Indiam, etc., interprete Archangelo Ma=* [] (*Mediolani*) *kalendis quintilibus MDVIII in foll. –*», appartenuta in origine alla «Bibliothèque Thota», e dunque presente, al tempo, nella «Bibliothèque de Copenhaghen». L'interesse dello Zardetti era specificamente di «connaître exactement la date de cette edition, c'est-a-dire si elle est vraiment du 1508», poiché «on a ici beaucoup de doute que cette edition soit vraiment celle du dit voyage, mai bien celle d'un voyage different». La chiusura della lettera, in forma di *post scriptum*, è dedicata alle abituali questioni finanziarie, rassicurando il Falbe che «ne devez pas m'envoyer aucune somme en argent en anticipation pour les frais des empreintes: nous arrangerons nos compts après l'expedition». Ed è un bene per tutti che si sia deciso così, poiché, come vedremo, questi calchi diedero non pochi né poco imbarazzanti problemi.

Un più lieto annuncio venne invece con la lettera¹⁴ del 9 aprile 1843, consegnata per mano di un certo Agnelli, avvocato in Milano, insieme alla copia «du *Mémoire géographique* du Conte Castiglioni». Costui, l'avvocato Agnelli, doveva essere, *nomen omen*, «uomo di mondo», poiché «disait de connaître les savants les plus distingués de cette Capitale [Kopenhaghen]», e dunque non poteva essere che a lui che Zardetti affidò la missiva per il suo corrispondente «qui y occupez un rang tres-elevé pour vrais connaisseurs, ainsi que pour votre gentillesse et pour votre complaisance».

Quanto all'annuncio di cui si diceva, esso riguarda la moneta di Tabraka: «à present j'ai le plaisir de vous annoncer que j'ai eu le bonheur de la trouver dans un tas de monnays en cuivre du moyen âge et modernes» proclama con fierezza il direttore. La lettura della leggenda è per Zardetti assai differente da quella del Falbe, ma, almeno questa volta, non si parla di soldi, anzi, la lettera sembra concludersi piuttosto affrettatamente.

Questo non avviene, peraltro, nella successiva lettera¹⁵, del 10 gennaio 1845, quando, a dire il vero, di problemi ben più gravi ce ne erano già a sufficienza. Intanto erano passati quasi due anni dall'ultima lettera, come riconosce Zardetti, il quale continua accampando una serie di scuse per il suo ritardo, come l'essersi dovuto recare «à Crémone pour mettre en ordre et faire la description du Musée Ponzone, riche de plus de 15.000 medailles Romaines, monnays du moyen age, etc.»; ma soprattutto è alla

14. Ivi, p. 97, n. 1204.

15. Ivi, p. 99, n. 1216.

malattia che Zardetti imputa il ritardo, una malattia nella quale egli è «tombé malade, fièremment malade de chagrin pur des mots qui me regardent personnellement». La cosa più sconsolante è che «la maladie de corp a cessé; mais la maladie de l'ésprit sera ensavelie avec moi», al punto che «ma plaie saigne encore». In mezzo a tali traversie vi erano i calchi, fatti eseguire all'inizio del 1843, e consegnati un anno dopo, i quali tuttavia gettano lo Zardetti nel più completo sconforto: «... j'ai examiné les moules des medailles, et, avec ma grande surprise, j'ai du me persuader que les moules et les empreintes ne pourraient vous servir, etant presque toutes abymées. Je les garde encore. Je ne tacherai pas de vous donner une raison de cet inconvenient; si ce fut plutôt par l'imperitie de celui que a moulé le medailles, ou bien si les moules des médailles n'étaient suffisamment sechées pour s'en servir». Assolutamente inservibili dunque, ed assolutamente non inviabili a Falbe, al punto che la prima intenzione dello Zardetti è quella di farne fare di nuovi: «je tacherai de le faire executer de nouveau par quelque graveur en pierres-fines ou de medailles et alors j'espere de puvoi satisfaire mieux votre desirez». Naturalmente, era ormai un'abitudine, non dimentica di preoccuparsi del prezzo, timoroso che la spesa preventivata da Falbe fosse insufficiente e non volendo rimmetterci del suo, o piuttosto preoccupandosi a causa delle disponibilità finanziarie del Gabinetto Numismatico, sempre più esigue¹⁶. Quale fu la soluzione proposta, è bene sentirlo dalle parole dello Zardetti stesso: «Quant au prix, j'aurai le plus grand soin qu'il ne soit pas excessif; mai votre prix fixe n'est pas suffisant parmi nous et je ne crois pas d'avoir à risquer de jeter mon argent comme j'ai deja fait. Si cette proposition vous déplâit, je vous en fairai en'outré, c'est a dire: on pourrait faire le empreintes en cire, et alors Vous pouvez monter vous meme les médailles en plâtre; cette operation se fasait plus vitemment et à tres-bien marché. Je ne Vous propose pas de les faire avec des fontes d'etain frotés: car le empreintes sont trop inconstain[t]s.».

Come andò a finire, di preciso, lo ignoriamo, se non che il 19 maggio dello stesso anno¹⁷ ecco che Zardetti, pur «blessé pour un infinité de grandes et petites misères de cette baisse humanité», e per questo si scusa per la brevità della lettera, annuncia al suo corrispondente che «L'operation des moules des medailles de l'Afrique etc. va bon train, e j'espere que

16. Per le vicende anche di ordine economico che provocarono la paralisi del Gabinetto Numismatico ed il trasferimento di buona parte delle sue raccolte, cfr. R. LA GUARDIA, *Le cinquecentine della Biblioteca Archeologica e Numismatica di Milano*, Milano 1978, pp. 1 ss.

17. LA GUARDIA, *La "corrispondenza extra-ufficio"*, cit., p. 99, n. 1229.

vous en serez satisfait», al punto da iniziare a pensare a come provvedere alla spedizione.

Spedizione che avvenne il 20 agosto, come conferma la lettera¹⁸ del 21, spedita per corriere, mezzo definito «plus sûr et plus prompte», a Copenhagen via Amburgo. In tutto si trattava dunque di 242 calchi di altrettante medaglie, numerati da 1 a 242, ben imballati in una cassa di 6 chili del valore di 30 fiorini d'argento, come indicato su un biglietto scritto in italiano ed in tedesco. Può stupire forse la minuzia dei particolari descritti sulla modalità di questa spedizione – fortunatamente il corriere era stato definito «moyen plus sûre» –, comprese le indicazioni sul sigillo, «la caisse est scellée en cire rouge avec le sceau du Cabinet», ma, naturalmente, altrettanta minuzia non poteva mancare nelle indicazioni del costo dell'operazione: «nn. 242 moules complètes = prix 25 centimes pour chaque moule complete, francs 60,50. Caisse, emballage, consignation, etc. francs 4,50. Frais francs 65». I franchi erano dunque attesi a Milano, insieme, lo Zardetti prova a rammentarne l'esistenza, ai «vingt florins payés il y a cinq ans, pour d'autres moules», per i quali già avevamo ricordato la scarsa speranza di ottenerne il rimborso: «Je ne interjérai pas appel a son payement. Je vous écris en anticipation Amen».

Il pacco comunque ebbe modo di arrivare a destinazione se, il 31 ottobre¹⁹, Zardetti scrive a Falbe in risposta ad una sua lettera del 10 settembre in cui si annunciava che tutto era arrivato in perfetto stato. Naturalmente si parla di denari, poiché Zardetti, ringraziando per avere ricevuto 100 franchi, corrispondenti forse al debito dei 65 con l'aggiunta dell'equivalente dei venti fiorini, accusa ricevuta per 117 franchi, affermando infine: «Il ne vous manquera pas une occasion de me faire tenir les 17 francs pour remboursement».

Concluse finalmente le questioni economiche, in questa lettera vi è qualche cosa di nuovo e più interessante: Zardetti infatti, evidentemente dietro precisa richiesta del Falbe, comunica i recapiti dei conservatori dei gabinetti numismatici di Torino e Parma, forse proprio per permettere al Falbe di completare quella sua capillare opera di documentazione circa le monete africane svoltasi appunto attraverso i contatti con le diverse collezioni numismatiche europee. Abbiamo così i nomi di «M. le Chev. Dominique Casimir Promis, Conservateur du Cabinet Numismatique du S.M. le Roi de Sardaigne», di «M. Charles Cornaglia (?) Peintre et Conservateur du Musée Numismatique Lavy à l'Académie des Sciences etc.» e di «M. l'Abbé Barucchi Conservateur du Musée de l'Université» per i tre

18. Ivi, n. 1231.

19. Ivi, n. 1232.

gabinetti di medaglie di Torino²⁰, mentre per Parma si ricorda che «le directeur du Musée d'Antiquites (y compris les Medailles) est M. le Chevalier Michel De Leopez», così indicato dal minutante per una errata grafia di Lopez²¹. Segue poi una richiesta di chiarimenti su di una moneta con una «tête du taureau à face humaine» e caratteri punici, della quale lo Zardetti aveva tracciato il disegno ma solo nell'autografo inviato a Falbe, perché cercasse di individuare la zecca di provenienza, domandandosi in particolare se «appartient-elle à l'Afrique c'est-à-dire à la Zeugitane (Carthago?), ou bien à la Sicilie?». Le ultime tre lettere, del luglio²² e novembre²³ 1846, e del 2 gennaio 1847, sono più legate ad informazioni strettamente numismatiche su letture di monete ritenute inedite, su scambi di opinioni, su informazioni di notizie relative agli studiosi del Nord Italia con i quali il Falbe era entrato in contatto proprio attraverso lo Zardetti.

In particolare, nella lettera del 27 luglio 1846, Zardetti esprime a Falbe il piacere di poter presto ricevere la visita di «Monsieur le Conseiller Thomsen Conservateur du Musée des Medailles à Kopenhague», il quale si sarebbe recato a Milano per specifiche ricerche sul materiale numismatico conservato nel Gabinetto. Più oltre, Zardetti viene a parlare di una moneta in bronzo punica, della quale Falbe gli aveva mandato un disegno, da lui riconosciuta come di zecca siciliana, forse anche grazie ad un confronto con un esemplare conservato a Milano, che si dice pronto a mostrare al Consigliere Thomsen nel corso della sua imminente visita. Tuttavia anche dallo Zardetti viene fatta richiesta di un approfondimento circa una moneta in bronzo da lui ritenuta inedita, e della quale trascrive la leggenda di entrambe le facce, insieme ad una descrizione dei soggetti rappresentati, ossia al diritto una testa nuda di *Augustus* a destra con contorno perlinato e la leggenda *caesardivi f. achvlla.*, mentre al rovescio una testa nuda di *Caesar* a sinistra in corona di alloro e contorno perlinato con leggenda *divosiv livs* insieme ad una contromarca in lettere neopuniche QYR. La moneta, tuttora conservata presso la Sezione Numismatica delle Civiche Raccolte milanesi, è dunque una coniazione della zecca di

20. Dei tre personaggi sembra che lo Zardetti fosse in corrispondenza solo con il Promis, LA GUARDIA, *La "corrispondenza extra-ufficio"*, cit., rispettivamente p. 88, n. 1126. Documenti di una corrispondenza intercorsa invece tra il Gabinetto Numismatico ed il Lavy, scultore ed incisore torinese, in LA GUARDIA, *La "corrispondenza extra-ufficio"*, cit., p. 10, nn. 115, 132, p. 11, n. 140, p. 52, n. 723. Per il nome Barucchi, si intenda quello di Ignazio Barrucchi, così erroneamente trascritto nei documenti d'archivio del Gabinetto.

21. A proposito di Michele Lopez, LA GUARDIA, *La "corrispondenza extra-ufficio"*, cit., p. 93, n. 1176.

22. Ivi, p. 100, n. 1241.

23. Ivi, n. 1246.

Achulla, nella Byzacene, per la quale è stata proposta una datazione a dopo il 36-27 a.C.²⁴.

La lettera si conclude con l'assicurazione, da parte dello Zardetti, dell'invio ai tre numismatici torinesi Promis, Cornaglia e Barrucchi, dei quali già si era parlato nella lettera del 31 ottobre 1845²⁵, di una copia di un non meglio precisato «annoce [sic] imprimé &» che, evidentemente altro non deve essere che il celebre *Annonce d'une ouvrage sur les médailles de l'ancienne Afrique, par MM. Falbe e Lindberg* del 1843, nel quale appunto veniva fatta richiesta di ogni possibile documentazione sulla monetazione dell'Africa settentrionale. L'ultima notizia è invece legata alla collezione Sanclemente, della quale si dice: «Le Musée de Sanclemente a été acheté par M. Cattaneo, mon antecesseur, et réuni au Cabinet de Milan». In effetti questo era avvenuto in diverse fasi tra il 1811 e l'anno successivo²⁶, ma dalla comunicazione datane al Falbe viene fatto di supporre che quest'ultimo non fosse al corrente della sorte della collezione. La moneta di cui si parla «est la même illustrée par Sanclemente, dans l'ouvrage *Nummi Selecti*: vol. II pag 18»; Falbe tuttavia non doveva essere sicuro della leggenda punica della moneta, ed infatti Zardetti si premura di avvisarlo che non avrebbe mancato di mostrare l'esemplare al Thomsen. Può essere curioso notare come l'indicazione del volume «*Nummi Selecti*» fornita dallo Zardetti è, in realtà, un mezzo abbreviato per il ponderoso titolo dell'altrettanto ponderosa opera *Musei Sanclementiani numismata selecta regum populorum et urbium praecipue imperatorum romanorum graeca aegyptiaca et coloniarum illustrata*, edita a Roma in quattro tomi dall'editore Vincenzo Pogglioli tra il 1808 ed il 1809.

Di lì a pochi mesi, il 16 novembre dello stesso anno, Zardetti risponde, ammettendo un certo ritardo ad una lettera del 29 agosto, ritardo dovuto peraltro alla morte del suo «aggiunto», tale Calvi, il quale «était deja

24. *Sylloge Nummorum Graecorum Italia, Milano Civiche Raccolte Numismatiche*, XIV, *Cyrenaica-Mauretania*, Milano 1989, p. 40, n. 3, tav. XII, Inv. M.o.9.13544. La moneta è stata recentemente esposta (v-1998 – II – 1999) presso il Museo Archeologico di Milano nel corso della Mostra *Ricchezza d'Africa. La monetazione punica, preromana e romana dell'Africa Settentrionale*, collegata, nell'ambito dell'iniziativa *Africa ... omnibus bonis ornata*, alle mostre *Gli scavi nella colonia romana di Uchi Maius in Tunisia. Scavi dell'Università degli Studi di Sassari e dell'Institut National du Patrimoine e Luci d'Africa. Le lucerne africane delle Civiche Raccolte Archeologiche di Milano*. L'iniziativa ha inoltre visto la realizzazione di un Seminario di Studi (20-v-1998) sul tema: *Novità dall'Africa Romana: il contributo del volume Uchi Maius I, Scavi e ricerche epigrafiche in Tunisia*.

25. LA GUARDIA, *La "corrispondenza extra-ufficio"*, cit., p. 99, n.1232.

26. Sulle vicende della Collezione Sanclemente e sui rapporti tra il suo creatore ed il Gabinetto Numismatico, LA GUARDIA, *La corrispondenza tra Gaetano Cattaneo ed Enrico Sanclemente*, cit., pp. 10 s.

grièvement malade lorsque M.r le Chevalier Thomson arriva à Milan: et il est mort quelques jours après son départ». Durante la sua permanenza a Milano, Thomsen ricevette altri calchi, «moules avec la note de poids», a quanto pare di monete essenzialmente puniche, per le quali, tra i due, sembra, almeno a giudicare dalle parole di Zardetti, che ci fossero state delle diversità di opinioni sui valori ponderali originari. Di un'altra moneta si ricavano notizie più certe, al punto che anch'essa è tuttora facilmente riconoscibile tra quelle conservate nelle Civiche Raccolte²⁷. Si tratta infatti di una «Médaille de Cyrène», «en argent et nullement suspecte de falsification», probabilmente un diobolo coniato in un periodo compreso tra il 322 ed il 313 circa a.C., della quale Zardetti non manca di dare una precisa descrizione: «Si je ne me trompe le Chevalier a un drapeau attaché derrière le dos et dans le champ un étoile», continuando poi: «Sur la même Médaille on y voit quelques traces devant les pieds du cheval: mais je doute que ces traces correspondent à la partie antérieure de la gerboise. A mon avis, m.r le Chev.r, ne sont ces traces qu'une imperfection de la médaille». Tale precisione, soprattutto nell'escludere la possibilità che si trattasse di un falso, deriva forse da un dubbio di Falbe stesso di fronte alla unicità del confronto; infatti, già nell'opera del Müller sulla numismatica africana, della quale si dirà poco oltre, non viene schedata alcuna moneta simile, mentre sia nella collezione reale di Copenhagen²⁸ che nella raccolta milanese²⁹, vi è un esemplare di triobolo in oro del tutto simile a questa, che doveva dunque essere una sorta di coniazione parallela in argento³⁰. Certo colpisce la perizia, o pure l'occhio fino del Falbe nell'aver suggerito di riconoscere in alcune piccole tracce il muso della «gerboise» ossia del gerbone o gerbillo, una specie di roditore della famiglia dei criceti tipico delle terre dell'Africa settentrionale; Zardetti infatti non ve lo riconosce e, se la moneta ora riconosciuta tra quelle milanesi è effettivamente quella esaminata da costui, non vediamo motivo per non dargli ragione. Al contrario appare quasi comica la svista dello stesso Zardetti nei confronti di un'altra moneta il cui riconoscimento appare più complesso. Qui infatti lo Zardetti, quasi certamente, commette l'errore di interporre ad una leggenda latina alcune lettere puniche separando l'elemento «IMP» da un normale «DIVI F.» appunto con un elemento puni-

27. *Sylloge Nummorum Graecorum Italia, Milano Civiche Raccolte Numismatiche*, XIV, *Cyrenaica-Mauretania*, cit., p. 20, n. 19, tav. III, Inv. M.o.9.13139.

28. *Sylloge Nummorum Graecorum, The Royal Collection of Coins and Medals, Danish National Museum*, n. 41, (*Alexandria – Cyrenaica*), Copenhagen 1974, n. 1232.

29. *Sylloge Nummorum Graecorum Italia, Milano Civiche Raccolte Numismatiche*, XIV, *Cyrenaica-Mauretania*, cit., p. 20, n. 18, tav. III, Inv. M.o.9.13138.

30. Così in *Sylloge Nummorum Graecorum Italia*, cit., p. 20, n. 12.

co. Allo stato attuale, peraltro, non sembra del tutto avventato individuare questa problematica moneta bronzea in un paio di esemplari della zecca di Cartagine attribuibili ad Augusto e riferibili all'8-10 d.C. Entrambi gli esemplari sono effettivamente rovinati e di difficoltosa lettura³¹, ma sembrano corrispondere alla descrizione fattane dallo Zardetti, in particolare per il chiaro elemento «IMP», «placé au devant de la tête», mentre appare non corretta la lettura di «DIVI F.», anche se tra i due elementi appaiono tracce di lettere singole che potrebbero avere tratto in inganno lo Zardetti nel riconoscerle come lettere puniche.

La lettera si conclude con una notizia di grande valore che, tra l'altro, finalmente attribuisce un senso reale all'intero carteggio: «Vous venez de m'annoncer, M. le C.r, une hereuse nouvelle, en m'écrivant que votre catalogue des Medailles de la Cyrenaique est sous presse». Infine dunque la fatica di Falbe sembrava, almeno in parte, andare in porto con la pubblicazione di quel catalogo delle monete della Cirenaica che, nel piano originale, affiancato dal commentario di Lindberg, doveva essere solo una parte dell'opera complessiva sulla monetazione africana, quale venne poi alla luce, molto tempo dopo la morte sia di Falbe che di Lindberg e con sostanziali modifiche per opera di L. Müller sotto il titolo di *Numismatique de l'ancienne Afrique. Ouvrage préparé et commencé par C. T. Falbe et J. Ch. Lindberg, refait, achevé et publié par L. Müller*. L'opera, la grande opera originaria, commissionata personalmente dal re di Danimarca, Cristiano VIII, preconizzata dal peraltro fruttuosissimo *Annonce d'une ouvrage* del quale più volte si è detto, non ebbe modo di maturare, poiché dapprima Lindberg fu nominato ad importanti incarichi ecclesiastici che lo allontanarono da Copenhagen dove, grazie all'importante collezione reale, doveva necessariamente svolgersi la ricerca, poi dalla morte del Falbe e, alcuni anni più tardi, nel 1857, di Lindberg stesso³².

Proprio nell'ultima³³ breve lettera, del 2 gennaio 1847, lo Zardetti, tra le altre cose, ringrazia anticipatamente il Falbe per il promesso invio di un

31. Ivi, p. 152, n. 827, tav. LXIX, Inv. M.o.9.13553; n. 828, tav. LXIX, Inv. M.o.9.13554. D. *imp.c.d.f.a p.m.p.p.*, Testa nuda a s. Contorno perlinato. In particolare la più rovinata, e dunque meno leggibile è la n. 828, dove D. *imp.c.d.f.[.a] [p.]m.p[p]*.

32. Quando nel marzo 1859 Müller fu incaricato di completare l'opera trovò, in effetti, il catalogo completo preparato da Falbe in francese e numerosi commentari storici, archeologici e linguistici scritti da Lindberg in danese tra il 1842 ed il 1846. Tuttavia l'opera dovette essere completamente rielaborata, soprattutto a causa delle discrepanze classificatorie tra i due corpi principali, catalogo e commentari. Il patrimonio su cui lavorare era tuttavia vasto, soprattutto grazie ai calchi ottenuti dal Falbe dall'intera Europa, alle sue classificazioni, descrizioni, note bibliografiche, conversioni di tutti i pesi stranieri in grammi francesi ecc.

33. LA GUARDIA, *La "corrispondenza extra-ufficio"*, cit., p. 102, n. 1251.

esemplare della sua opera, il catalogo della Cirenaica, sembrerebbe, a titolo gratuito, poiché, scrive Zardetti: «vous venez d'offrir d'une manière si gentile au Musée de Milan». Certamente i rapporti tra i due dovettero essere intensi e, piace pensarlo, fruttuosi; spesso eccessivamente formali, eppure quanta soddisfatta familiarità in quel «J'en attend avec anxiété la publication» che conclude lo scritto dello Zardetti.

Con questo annunciato invio il carteggio si interrompe; è una interruzione significativa, poiché resta la consolazione di immaginare che in quel catalogo una parte l'abbia avuto anche il contributo documentario offerto dal Gabinetto Numismatico di Brera e dal suo affabile direttore Carlo Zardetti. Falbe e Zardetti poterono così cogliere almeno un frutto di questa loro corrispondenza, prima della morte che li colse entrambe nel medesimo anno, il 1849.





Rita Esposito

Le prime spedizioni “scientifiche” ad Utica fra immaginario e archeologia

Dedicato a Giovanni Tore

Les voyages, à la recherche de l'antiquité, ont un charme inexprimable; mais il n'est pas nécessaire d'être un érudit pour ressentir de vives émotions en face de la grande nature ou des monuments élevés par la main des hommes.

Ambroise Tardieu, 1885¹

Due interessanti volumetti pubblicati in Francia nel 1686 da Monsieur Charles César Baudelot de Dairval, dal suggestivo titolo *De l'utilité des voyages, et de l'avantage que la recherche des antiquitez procure aux sçavans*, fornivano una serie di indicazioni a chi si trovasse a viaggiare, per necessità o diletto, in paesi lontani. Oltre a ricevere numerosi e disparati consigli pratici, l'aspirante viaggiatore era più volte caldamente invitato da questa curiosa guida a visitare, nel corso del suo viaggio, i siti di interesse storico del paese ospite e ad annotare le descrizioni dettagliate delle antichità in essi presenti. Nobile guida in questi “pellegrinaggi culturali” dovevano essere i testi degli autori antichi.

M. de Dairval sicuramente non era solo nel suo interesse culturale, se consideriamo il gran numero di viaggiatori che, pur non avendo l'antiquaria come motivazione ai loro viaggi, fornivano nei loro diari informazioni assai interessanti². Innumerevoli erano anche le descrizioni dei centri antichi più famosi del Nord Africa, le cui vestigia non mancavano di attrarre appassionati visitatori. Cartagine, in particolare, la grande nemica di Roma, conservava tutto il fascino della sua storia e il mistero dell'antica civiltà fenicia. Ma per il viaggiatore europeo che visitasse la Barbaria ancora verso la metà del XVII secolo rimaneva fitto il mistero su una città che la storia sembrava aver consegnato all'oblio. Utica, la perfida e traditrice sorella maggiore di Cartagine, la città in cui il nobile Catone si dette la mor-

1. A. TARDIEU, *Voyage archéologique en Italie et en Tunisie*, Herment 1885, c. 2.

2. L'aspetto avventuroso di questi viaggi spingeva persino aristocratiche signore a lasciare i loro salotti per intraprendere faticosi *tour*s alla ricerca di suggestioni esotiche. Così fece, per esempio, Lady Mary Wortley Montagu che alla fine del 1700 compì numerosi viaggi percorrendo Europa Asia e Africa. Fece sosta anche a Tunisi e, come d'uso, visitò le rovine di Cartagine. Le sue osservazioni sono contenute nei cinque volumi dell'opera *Letters of the Right Honourable Lady Mary Wortley Montagu, Written During her Travels in Europe, Asia and Africa to Person of Distinction, Men of Letters etc. in Different Parts of Europe*, pubblicata a Aix nel 1796.

L'Africa romana XIII, Djerba 1998, Roma 2000, pp. 541-548.

te, sembrava essere stata inghiottita dal mare che lambiva le sue coste: nessuna traccia della città rimaneva lungo la riviera a ponente di Cartagine.

E se né Porto Farina né Biserta parevano corrispondere alle descrizioni degli storici antichi, padre Pierre Dan, superiore del convento della Santa Trinità e Redenzione dei cristiani prigionieri degli infedeli, si dichiarava convinto, nel 1637, che la città fosse da identificarsi nei ruderi visibili presso il porto dell'arsenale di La Calle³. Il dubbio riguardante l'effettiva posizione della città rimase vivo anche nei viaggiatori che si fermarono in quegli anni presso le misere casupole di Bou Chateur ricercando le illustri vestigia quasi in venerazione, come ebbe a scrivere I. E. Hebenstreit nel 1733⁴. Al medico tedesco va il merito di aver intuito che le modificazioni della morfologia del sito andavano attribuite al cambiamento di corso del fiume Bagradas.

La localizzazione della città era ormai certa nel 1738 per Th. Shaw, cappellano dell'agenzia commerciale inglese ad Algeri, che ridisegnò la topografia della costa nordafricana ad ovest di Cartagine correggendo gli errori delle carte fino ad allora in uso⁵. Allo Shaw si deve la prima dettagliata descrizione delle rovine di Utica, che nella loro desolazione assurgevano a simbolo della debolezza e instabilità delle cose umane⁶.

Altri viaggiatori nel corso del XVIII secolo descrissero il sito di Bou Chateur⁷, ma solo agli inizi del 1800, con il conte Camillo Borgia, si intrapresero delle ricerche più approfondite. Giunto in Tunisia il 19 agosto 1815 con passaporto danese, il conte fuggiva da una condanna delle autorità pontificie riguardanti la sua attività di prefetto del Lazio per conto di G. Murat⁸. Protetto dal console danese a Tunisi, intraprese degli scavi, mettendo in luce ad Utica un edificio con colonne che ritenne essere un

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

3. P. DAN, *Histoire de Barberie et de ses Corsaires*, Paris 1637, I, pp. 60-2. Il sacerdote in effetti nota che nella tradizione locale esistevano tre diverse localizzazioni per le rovine di Utica: Porto Farina, Biserta e La Calle. Ritiene comunque più affidabile quest'ultima identificazione che gli sembra corrispondere meglio alle indicazioni di Tolomeo.

4. I. E. HEBENSTREIT, *De antiquitatibus romanis per Africam repertis*, Leipzig 1733, p. 39.

5. Su questo personaggio si veda il contributo di I. M. Barton in questi atti e, inoltre, D. BRAHIMI, *Voyageurs français du XVIII^e siècle en Barbarie*, Thèse présentée devant l'Université de Paris III le 24 janvier 1976, pp. 104-6, 213.

6. TH. SHAW, *Travels or Observations Relative to Several Parts of Barbary and the Levant*, Oxford 1738. Su Utica si veda il cap. II.

7. Una visita alle rovine d'Utica compì anche il russo Kokovtsov. Si veda in proposito M. CANARD, *Une description russe de la côte barbaresque*, in *Mélanges offerts à W. Marçais par l'Institut d'études islamiques de l'Université de Paris*, Paris 1950, p. 109.

8. Sul soggiorno in Tunisia di Camillo Borgia e il suo operato si rimanda al contributo di J. Debergh in questi atti.

tempio. Collaborò con lui Jean Emile Humbert⁹, che raccolse e trascrisse diverse iscrizioni latine¹⁰. E. Pellissier, che pubblicò la sua *Description de la Régence de Tunis* nel 1853¹¹, notava come gli scavi del Borgia non gli sembrassero essere stati particolarmente incisivi nella topografia del sito. Fra l'altro è da notare come il viaggiatore si rammaricasse del fatto che nessuna iscrizione avesse confermato l'identificazione del sito, dimostrando così di non essere a conoscenza del fatto che proprio Borgia e il suo collaboratore Humbert avevano rinvenuto un *titulus* che citava un *curator rei publicae Utikensium*¹². Ancora nella descrizione del Pellissier dunque Utica è un «douar arabe», dove oltre a «beaucoup de débris confus» sono identificabili delle cisterne con l'acquedotto, un anfiteatro, due «châteaux» e un tempio scavato «sans beaucoup de succès» da Borgia.

Solo pochi anni dopo ad Utica giungeva, nel suo viaggio alla ricerca di suggestioni romanzesche, Gustave Flaubert. La città non sembra essere stata molto generosa con il famoso scrittore. Dell'escursione a Bou Chateur¹³, compiuta in grotta ad un asino, abbiamo solo una brevissima descrizione, dove il numero delle palme presenti sul sito pare essere stato più interessante delle strutture superstiti della città. *Salammbô* era solo in gestazione, ma l'interesse di Flaubert per il misterioso mondo dei Fenici era espressione di un fenomeno più generale che trovava riflesso nelle prime missioni di scavo e ricerca delle metropoli fenicie in Africa.

Nathan Davis, nel 1860, fu incaricato dal governo inglese di svolgere le sue ricerche a Cartagine e nelle sue vicinanze¹⁴. La nave *Harpy* in quell'anno calò l'ancora a Porto Farina. Sulla scorta delle indicazioni dello Shaw, Davis condusse i suoi scavi utilizzando come manodopera, insieme a quindici marinai, uomini messi a disposizione dall'autorità locale. I disegni contenuti nel suo resoconto, pubblicato nel 1861, ci possono for-

9. L'Humbert si trovava in Tunisia dal 1796 per compiere alcuni lavori di idraulica per conto del re danese. Sul suo viaggio "archeologico" si vedano R. B. HALBERTSMA, *Benefit and Honour - the Archeological Travels of Jean Emile Humbert (1771-1839) in North-Africa and Italy in Service of the Kingdom of the Netherlands*, «MededRom», 50, 1991, pp. 301-16; ID., *Le solitaire des ruines - de archeologische reizen van J.E. Humbert (1771-1839) in dienst van het Koninkrijk der Nederlanden*, Leiden 1995.

10. Le trascrizioni dell'Humbert furono utilizzate dagli editori del *CIL*. In seguito agli scavi di Borgia quattro epigrafi furono trasportate in Olanda. Sono attualmente custodite presso il Museo Van Oudheden di Leida e corrispondono ai numeri 1180, 1181, 1183, 1186 dell'ottavo volume del *Corpus*.

11. E. PELLISSIER, *Description de la Régence de Tunis*, Paris 1853, pp. 18-9, 221-3.

12. *CIL* VIII, 1181.

13. Descritta in G. FLAUBERT, *Voyages*, II, *Voyage en Orient*, a cura di R. DUMESNIL, Paris 1948, pp. 554-6.

14. Il resoconto è in N. DAVIS, *Carthage and her Remains*, London 1861, pp. 498-519.



Fig. 1: Bou Chateur nelle illustrazioni di N. Davis (N. DAVIS, *Carthage*, cit., p. 517).

nire un'idea del sito di Bou Chateur (FIG. 1)¹⁵. Molto suggestive, fra l'altro, appaiono le motivazioni che Davis adduceva al suo interesse per la città. Scriveva infatti: «to my mind, however, it is neither her wealth nor her power, nor even the death of the illustrious Roman patriot, which makes Utica memorable, but her uniform faithlessness, her treachery, and her perfidy». Gli scavi condotti dal Davis portarono alla luce i due mosaici con scene marine ora conservati al British Museum. Il resoconto è purtroppo assai avaro di informazioni riguardanti le effettive operazioni di scavo, soffermandosi invece a descrivere i disagi della vita in tenda, le difficoltà nei rapporti con gli Arabi e la sorprendente varietà di fastidiosissimi insetti che popolavano il sito. È interessante rilevare come durante la permanenza di Davis ad Utica furono numerosi i visitatori del sito, che ormai era divenuto tappa obbligata per chi si recasse a visitare Cartagine.

Nello stesso anno, in maggio, si era recato sul posto anche Victor Guérin che nella sua opera, pubblicata a Parigi nel 1862, forniva una dettagliata e documentata descrizione delle rovine¹⁶. Dopo essersi soffermato a sottolineare lo stato di desolazione del sito, Guérin individuava due

15. Davis riconosceva un *cothon* in prossimità delle paludi.

16. V. GUÉRIN, *Voyage archéologique dans la régence de Tunis*, Paris 1862, II, pp. 3-II.

quartieri distinti, la città alta e quella bassa. Descriveva i resti dell’acquedotto e di sei cisterne, utilizzate come dimora stagionale e stazione per le carovane, forniva le dimensioni dell’anfiteatro e del teatro, quelle di una piana dove localizzava l’acropoli, protetta da un fossato sul lato occidentale, e individuava il tempio scavato dal Borgia con ancora in vista rocchi di colonne in granito. Uno dei due *châteaux* descritti dal Pellissier è probabilmente quello indicato al Guérin col nome di Seraïat-es-Soultan (il palazzo del Sultano) – di cui il viaggiatore non individuava la funzione – l’altro è la struttura posta al centro del *cothon* di Davis, che per Guérin diventava il palazzo dell’Ammiragliato. Nel grande bacino circolare del porto militare si riversavano le acque di un canale che in epoca antica doveva attraversare la città. Dopo aver effettuato il consueto *excursus* storico sulla città, che riteneva essere stata distrutta dagli Arabi, Guérin citava la suggestiva ipotesi di Sir Grenville Temple, accolta dal Pellissier, che il nome Bou Chateur, fosse da tradursi «père de l’abilité, homme sage», traccia indelebile delle grandi qualità di Catone d’Utica. Assai suggestiva, nel racconto, è la nota riguardante le tartarughe sacre che popolavano in quell’epoca le acque del bacino presso la fonte termale. Gli Arabi che si recavano a bagnarsi in quelle acque – ci racconta Guérin – non mancavano di portare loro del pane, ritenendo che in caso contrario i sacri animali avrebbero reso nocivo il loro bagno.

Sul sito d’Utica, in quegli anni, pose l’accampamento anche un altro personaggio che doveva legare indissolubilmente il suo nome a quello della città. A. Daux¹⁷, ingegnere diplomato all’École des Mines, fu incaricato dal governo francese di una “missione scientifica”, come lui stesso dice: «étudier le Zeugis et le Byzacium, et lever le plan des antiques emporia phéniciens en Afrique, ... telles qu’elles étaient un demi-siècle avant l’ère chrétienne»¹⁸.

Sicuramente Daux era consapevole della difficoltà del suo incarico, ma non sembrava per niente scoraggiato dall’impresa: «J’étais impatient de mettre le pied sur cette terre, sur cette Libye des anciens âges, dont il me semblait que j’allais prendre possession au nom de la science»¹⁹. Al suo arrivo a Bou Chateur²⁰ l’ottimismo del Daux sicuramente fu messo a dura prova. Mentre si affannava a vagare per le campagne con in mano i

17. Su questo personaggio e sulle sue “ricerche archeologiche” si veda da ultimo J. KOLENDO, “Histoire de Jules César” de Napoléon III et les recherches archéologiques en Afrique du Nord menées sur l’ordre de l’Empereur, in *L’image de l’Antiquité chez les auteurs postérieurs*, Poznan 1996, pp. 80-5 con bibliografia anteriore.

18. A. DAUX, *Voyages et recherches en Tunisie*, «Le Tour du Monde», 1872, p.257.

19. *Ibid.*

20. La missione ad Utica è illustrata in DAUX, *Voyages*, cit., pp. 257-72.

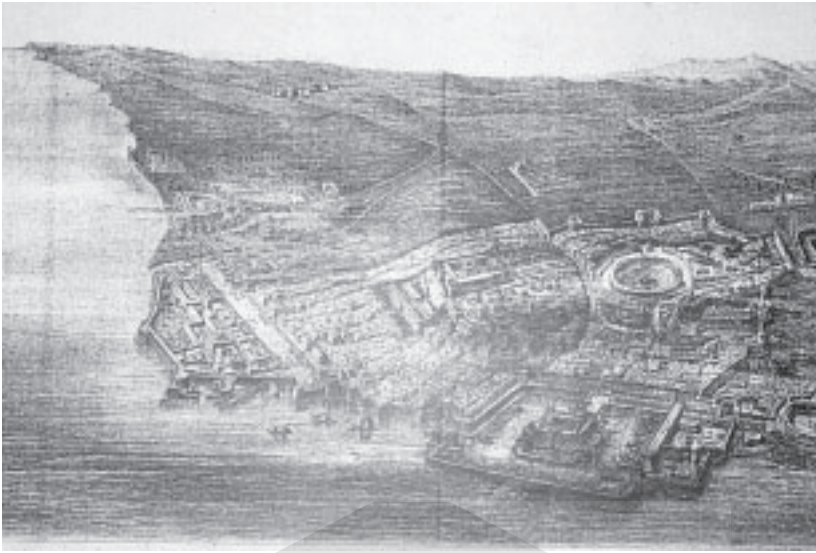


Fig. 2: La ricostruzione di Utica di A. Daux (A. DAUX, *Recherches cit.*, tav. IX).

testi del fedele Polibio e i Commentari di Cesare, cercando qualche riscontro topografico sicuro, i suoi accompagnatori tunisini cercavano di dissuaderlo dall'accamparsi nella località, spaventandolo con racconti sulla fama sinistra di quelle rovine. Proprio mentre si accingeva a cominciare i suoi rilievi, inoltre, si ritrovò senza manodopera, visto che gli abitanti del posto si rifiutavano di lavorare in quel luogo maledetto. Di là da queste iniziali difficoltà, A. Daux si presenta nei suoi resoconti, dati alle stampe nel 1869²¹, come uno studioso figlio della sua epoca. Nell'articolo pubblicato nel 1872 sulla rivista "Le Tour du Monde" ci descrive se stesso mentre, nel corso di uno dei suoi vagabondaggi fra le rovine di Utica (FIG. 2), avendo perso il senso della realtà, si ritrova ad osservare la vita della città al momento in cui Cesare, dopo Tapso, si avvicinava con il suo esercito²². E le suggestioni di questo racconto, ricco di poesia e di commozione, ci fanno ben capire l'indole di questo volenteroso ingegnere. Ci fanno comprendere come si sia potuto convincere – facendo propri gli equivoci dei viaggiatori che lo avevano preceduto – di riconoscere le tecniche costruttive degli antichi fenici nelle rovine di Utica a lui visibili, trasformando la

21. A. DAUX, *Recherches sur l'origine et l'emplacement des emporia phéniciens dans le Zeugis et le Byzacium*, Paris 1869. In particolare per Utica si vedano le pp. 113-306, tavv. 1-1X.

22. DAUX, *Voyages*, cit., pp. 263-71.

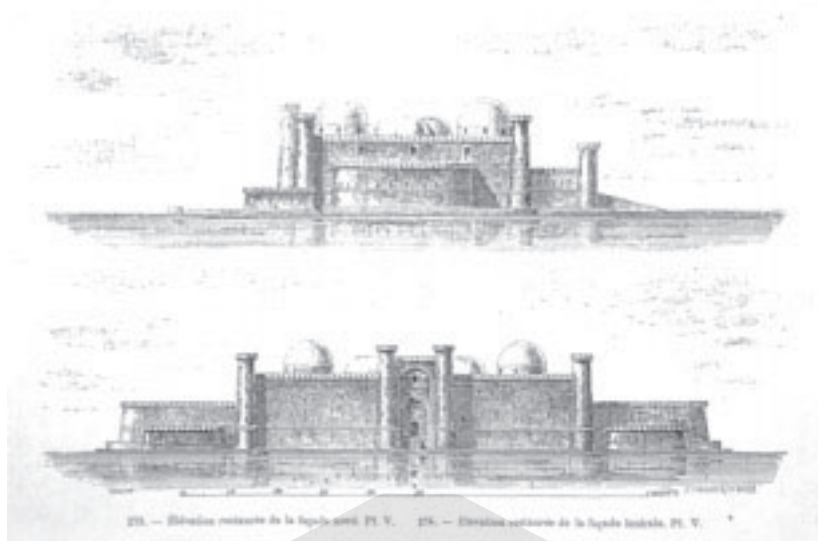


Fig. 3: Il palazzo ammiraglio di A. Daux (A. DAUX, *Recherches*, cit., tav. v).

struttura schiettamente romana delle terme in un maestoso palazzo ammiraglio di età fenicia (FIG. 3)²³. Le affascinanti ricostruzioni del Daux furono accolte per molti anni come veritiere dal consesso degli studiosi e solo nel 1894 Cecil Torr²⁴ riconobbe, nel Palazzo dell’Ammiragliato, delle terme romane analoghe a quelle rinvenute a Cartagine.

Sorte diversa ebbero invece le ricostruzioni effettuate da un altro “studioso” di antichità che legò clamorosamente il suo nome ad Utica nel 1881. Si tratta di Maurice Irisson conte d’Hérison. Dietro la missione archeologica organizzata da questo personaggio²⁵ esistevano motivazioni di vario genere, economiche e politiche principalmente. La Société des fouilles d’Utique doveva essere un affare redditizio nelle intenzioni dei finanzieri che vi parteciparono. Benché in contemporanea si preparasse la missione ufficiale di Cagnat e Gasselin, d’Hérison riuscì ad ottenere, grazie all’appoggio di personaggi influenti, le autorizzazioni necessarie. Il

23. Le ricostruzioni di Daux furono pubblicate nel volume *Recherches sur l’origine et l’emplacement des emporia phéniciens dans le Zeugis et le Byzacium*, cit.

24. C. TORR, «RA», 24, 1894, p. 46.

25. Si vedano in proposito F. BARATTE, *Une curieuse expédition “archéologique” en Tunisie, La mission Hérisson*, «RLouvre», 21, 1971, pp. 335-46; ID., *L’expédition Hérisson à Utique, 1881*, «Archéologia», 58, 1973, pp. 26-30.

periodico “L’Illustration” del 23 luglio 1881 dedicava agli scavi di Utica, allora in svolgimento, un articolo assai elogiativo. In particolare il conte d’Hérison era presentato come «un pionnier-chercheur, [ayant]... des notions exactes de l’histoire, de la géographie des temps passés, de la numismatique...». Era definito, inoltre, «un archéologue un peu ingénieur». Ma d’Hérison aveva in realtà al suo attivo solo un fantasioso studio sulla Cina²⁶ ed era ben lontano dal possedere le qualità che lui stesso si attribuiva per mano dello zelante cronista. La relazione sugli scavi ad Utica, data alle stampe nello stesso 1881²⁷, e la mostra organizzata in una sala del Palais du Louvre non dettero al conte la fama sognata. Smascherato il tentativo di attribuire alle sue ricerche la scoperta di numerose epigrafi puniche – provenienti in realtà da Cartagine e già da tempo, per sua sfortuna, note agli studiosi – fu subito evidenziata la sua scarsa preparazione, soprattutto in campo epigrafico²⁸. D’Hérison non aveva alcun interesse a ritrovare delle banali iscrizioni latine: lo attraeva il mistero dell’oriente e ad Utica aveva cercato, come altri prima di lui, le arcane suggestioni del mondo fenicio. Le formule abbreviate, tipiche delle iscrizioni funerarie latine dell’Africa, vengono da lui trascritte in caratteri fenici, e se nell’epitaffio di *Q. Licinius Dativus*²⁹ si intravedono delle lettere poste su linee verticali, sono lette dal d’Hérison come la sigla IBQIII, *Iob qi aii*, cioè «le glouton vomit dans l’Hadès» e giustificate con una presunta fama di ubriacone del defunto, il cui *cognomen*, *Dativus*, è inteso come termine fenicio – diventa, infatti, *Datios* – e tradotto «homme de loi»³⁰. Questo è solo un esempio della scienza di Irison d’Hérison. Ambroise Tardieu, segretario della missione ad Utica, pubblicando un suo resoconto dello scavo³¹, si dissociava dalle conclusioni del conte che anche a lui, semplice amante dell’antichità, erano subito parse balzane fantasie. I tempi erano ormai cambiati. L’archeologia non lasciava più spazio a suggestioni e mode. Utica, la perfida e traditrice sorella maggiore di Cartagine, la città in cui il nobile Catone si dette la morte, usciva dal mito per entrare nella scienza.

26. M. IRISSON D’HÉRISSON, *Études sur la Chine contemporaine*, Paris 1866.

27. M. IRISSON D’HÉRISSON, *Relation d’une mission archéologique en Tunisie*, Paris 1881.

28. A riguardo si rimanda alla bibliografia citata in F. BARATTE, *Une curieuse expédition*, cit., p. 338 nota 23.

29. *CIL* VIII, 14318.

30. IRISSON D’HÉRISSON, *Relation*, cit. pp. 140-1.

31. TARDIEU, *Voyage*, cit., cc. 18-27.

Hédi Slim

Les militaires à la découverte d'El Jem

Considéré comme le monument le plus grandiose de l'Afrique antique, l'amphithéâtre d'El Jem a attiré, dès le Moyen Âge, l'attention des auteurs arabes mais ce n'est qu'au XVIII^e siècle qu'il commença à susciter l'intérêt des voyageurs européens. Parmi ceux-ci les premiers à l'avoir décrit sont: le prêtre espagnol Gimenez¹ dont on ne connaît la description qu'à travers un manuscrit du XVIII^e siècle récemment édité, celui d'Al Wazir Al Sarraj², Peyssonnel, Thomas Shaw, Bruce et René Louiche Desfontaines. Emaillés de détails erronés, les récits de ces divers auteurs ne sont pas moins utiles pour la connaissance de l'état de conservation de l'édifice à cette époque là. En dehors de cela, force est de constater qu'ils n'avaient pratiquement pas exploré le site proprement dit³.

Cependant tout au long du XIX^e siècle les données vont changer d'une manière tout à fait notable. A l'origine du changement on peut évoquer plusieurs facteurs parmi lesquels on citera l'ouverture de plus en plus grande du pays aux étrangers pour des raisons multiples à la fois économiques, culturelles et politiques; les progrès importants accomplis dans le domaine des moyens de communication; le développement considérable de la curiosité scientifique et du goût des voyages et de la découverte.

Toujours est-il qu'aux quatre voyageurs du XVIII^e siècle, succèdent au

1. Les manuscrits de cet auteur, *Diario de Tunez* et *Historia del Reino de Tunez*, sont en partie encore inédits.

2. MOHAMED BEN MOHAMED AL ANDALOUSSI AL WAZIR AL SARRAJ, *Al Hulal Al Sundussia Fi Al Akbbar Attounoussia*, édité par M. H. Al Hila, Beyrouth 1984. Après avoir repris *in extenso* le texte de Tijani sur l'amphithéâtre d'El Jem (cf. la *Ribla*, ou relation de voyage fait en Tunisie et en Tripolitaine de 1306 à 1308 pour le compte du sultan Hafside Abu Yahia Zakaria dont il était le secrétaire, édition préfacée par H. H. Abdelwahab, Tunis 1958 pp. 58-9), cet auteur donne une traduction condensée des notes «d'un prêtre espagnol qui a séjourné à Tunis et qui a fondé un hôpital pour les chrétiens».

3. Cf. notre communication à paraître dans les actes du colloque international de Toulouse (14-17 janvier 1997) *La Tunisie. Mosaïque*.

L'Africa romana XIII, Djerba 1998, Roma 2000, pp. 549-556.

XIX^e plusieurs dizaines d'autres qui viennent des horizons les plus divers. Ce ne sont plus seulement des prêtres ou des consuls qui sont concernés mais de plus en plus des médecins, des architectes, des archéologues, des «voyageurs-touristes» pour reprendre l'expression de l'un d'entre eux et aussi des militaires surtout anglais avant le protectorat et français après.

Le premier militaire à découvrir El Jem est le lieutenant colonel Sir Grenville Temple⁴. Il le fait en 1833 avec l'intention déclarée de ne pas se limiter comme ses prédécesseurs du XVIII^e siècle au seul amphithéâtre mais de partir à la recherche de l'antique Thysdrus. Néanmoins il ne cache pas sa profonde admiration pour le gigantesque édifice thysdritain qu'il juge supérieur à beaucoup d'autres monuments du genre comme ceux de Vérone et de Pola, en particulier. Il attire l'attention sur les deux seules clefs de voûte portant des sculptures à côté de la brèche occidentale de l'amphithéâtre. Cette constatation faite également par d'autres auteurs a été à l'origine d'une hypothèse de datation du monument présentée par Alexandre Lézine au cours du premier colloque de la Société Archéologique de Sousse⁵. Pour cet architecte le projet initial pour la façade de l'amphithéâtre prévoyait la sculpture de toutes les clefs de voûte du rez-de-chaussée, probablement pour faciliter le repérage des accès. Le travail a bien été commencé, comme le prouvent les deux chefs sculptés d'un buste féminin et d'une tête de lion, mais n'a pas été terminé car sur tous les autres arcs on a prévu la saillie de pierre nécessaire à la sculpture mais celle-ci n'a pas été faite. Ces travaux de finition auraient été interrompus par les événements de 238 qui ont abouti à la proclamation à l'empire de Gordien et aux représailles de Capellien.

Le principal apport de Sir Grenville Temple réside dans l'intérêt qu'il a porté au site et qui lui a permis d'être le premier à situer le centre de la cité antique autour du Marabout de Sidi Ahmed Ferjani, ce que les travaux postérieurs confirmeront largement. En outre l'auteur évoque les restes d'un très beau temple, des vestiges d'autres édifices et la présence de nombreux fragments de porphyre, de giallo antico et de nombreuses colonnes de cipolin, granite, marbre blanc et numide ainsi que de blocs de marbre envoyés dans différentes régions du pays pour être transformés en meules. Il a également vu une cuirasse impériale et une statue de femme drapée⁶. Tout cela reflète l'immense richesse du site mais très peu parmi ces éléments ont été récupérés et conservés.

4. G. TEMPLE, *Excursions in the Mediterranean Algiers and Tunis*, London 1835, chap. V, pp. 148-55.

5. A. LÉZINE, *Note sur l'amphithéâtre de Thysdrus*, «CT», 31, 3^eme trimestre, 1960, pp. 29-50 et notamment pp. 34-7. Lézine place le début de la construction de l'amphithéâtre vers 230 après J.-C. au moment où commence en Afrique le proconsulat de Gordien.

6. TEMPLE, *Excursions*, cit., pp. 154-5.

Treize années plus tard, le capitaine Clark Kennedy est à son tour fortement impressionné par la grandeur de l'amphithéâtre face à la désolation de son environnement⁷.

Sans doute influencé par les descriptions de Sir Grenville Temple il commet les mêmes inexactitudes que celui-ci tant pour les dimensions du monument que pour le décor de sa façade. En outre il reproduit et transmet l'erreur commise par Peyssonnel qui avait écrit que le nombre des arcades était égal à 60 au lieu de 64⁸. D'autre part, l'édifice se dégradant de plus en plus du fait de sa vétusté et surtout du vandalisme des habitants, l'auteur nous apprend que l'accès aux étages supérieurs devient très problématique et que «mosquées, marabouts, village aussi bien que fabriques de salpêtre récemment mises en place sont construits avec les pierres de l'amphithéâtre».

Pour ce qui est du site, il confirme les fouilles faites par les habitants à la recherche de colonnes destinées à être transformées en meules de moulins à huile et la découverte à cette occasion de nombreux objets archéologiques. Le capitaine lui même innove par rapport à ses prédécesseurs car n'hésitant pas à mettre la main à la pâte, il fait ouvrir des tombes d'où il retire des amphores, une lampe, une fiole, de la poterie diverse et notamment quatre vases en terre cuite très fines, en forme d'oiseaux et de quadrupèdes⁹.

En 1876, le troisième militaire anglais à visiter El Jem est le lieutenant colonel Playfair¹⁰. Il commence sa description par un rappel des principaux épisodes de l'histoire de Thysdrus depuis la guerre d'Afrique de Jules César jusqu'à la proclamation de Gordien à l'empire en passant par les mentions de la cité faites par Pline, Ptolémée et la Table de Peutinger. Cet auteur s'est manifestement beaucoup documenté sur la cité. Il cite même des sources arabes comme Al Bekri et Tijani, rapportant leurs récits relatifs d'une part au long siège subi par la Kahena à l'intérieur de l'amphithéâtre transformé en forteresse et d'autre part l'assaut vain que le prince almoravide Yahia Ibn Ishaq Al Mayourki fit subir au XIII^e siècle à cette forteresse du haut de laquelle les assiégés jetèrent sur ses troupes des poissons frétilants fraîchement apportés de la mer par le légendaire canal souterrain et qui montrent la vanité du siège¹¹.

7. Captain J. C. KENNEDY, *Algeria and Tunis*, London 1846, pp. 116-23.

8. Jean André Peyssonnel a visité El Jem le 14 juin 1724. Il est l'auteur de lettres publiées par DUREAU DE LA MALLE dans *Voyages dans les régences de Tunis et d'Alger*, tome 1, Paris 1838, pp. 37-42.

9. KENNEDY, *Algeria and Tunis*, cit., pp. 120-1.

10. R. L. PLAYFAIR, *Travels in the Footsteps of Bruce in Algeria and Tunis*, London 1877, pp. 154-62.

11. La légende des souterrains de l'amphithéâtre reliant ce monument à la mer et à de

Playfair critique en passant la thèse de son compatriote Shaw qui avait attribué la construction de l'amphithéâtre aux Gordiens en reconnaissance à la ville qui les avait portés à l'empire et ce en se fondant sur l'existence d'une médaille de Gordien III dont le revers est orné d'un amphithéâtre. Or il est douteux que celui-ci puisse être le monument d'El Jem sachant que Gordien a précisément restauré le Colisée de Rome et qu'il a voulu sans doute commémorer plutôt cet événement¹².

Analysant les notes de Bruce, consul d'Angleterre à Alger qui a visité El Jem en 1765, Playfair nous apprend que celui-ci a réalisé différents relevés, plans et croquis de l'amphithéâtre qui sont déposés à la King's Collection, mais il estime qu'ils sont incomplets et que seul le dessin du rez-de-chaussée est complet.

Playfair a par ailleurs le mérite de donner les dimensions exactes de tout l'amphithéâtre à l'exception du petit axe de l'arène auquel il attribue 52 m au lieu de 39, sans doute parce que le mur du podium était, par certains côtés, difficilement repérable à cause des masses importantes de remblais qui le recouvraient. Contrairement à beaucoup d'autres visiteurs, l'auteur a eu la perspicacité de compter les 64 arcades de chaque niveau et surtout d'avoir souligné la spécificité du décor de la façade où il repère l'ordre corinthien au premier et troisième étage et composite au second. De même il conteste avec beaucoup de bon sens la thèse, en vogue depuis les affirmations de Pelissier, de l'inachèvement et du non fonctionnement de l'amphithéâtre thysdritain en citant les exemples notamment du Colisée et de l'amphithéâtre de Capoue, dont certains travaux de finition n'ont jamais été menés à terme et qui ont fonctionné pendant très longtemps. Enfin Playfair confirme l'utilisation de plus en plus abusive du monument à toutes sortes d'usages pour lesquels il n'a pas été prévu. Ainsi la galerie externe du monument servait de grenier pour le blé et le fourrage des habitants. En même temps des arcades ont été transformées en boutiques tandis que les galeries supérieures ont été converties en habitations comme le montrent les trous de la maçonnerie destinés à recevoir des solives qui sont encore visibles de nos jours un peu partout. Un auteur de la fin du siècle dernier résume la grande confusion qui régnait au sein de l'amphithéâtre en écrivant: «un cafetier, des couteliers, des barbiers, des forgerons, des taillandiers, des médecins arabes se sont

nombreuses villes est des plus tenaces. Née, sans doute, au Moyen Âge et rapportée par beaucoup d'auteurs, elle persiste encore en dépit du fait que les fouilles ont nettement montré la fin du tunnel à quelques mètres à l'ouest de la façade.

12. T. SHAW, *Travels or Observations relating to Several Parts of Barbary and the Levant*, London 1738, pp. 117-8.

installés dans les arcades du monument au milieu des boutiques, des cactus et des gourbis qui s'y adossent»¹³.

Par ailleurs Playfair signale que plusieurs inscriptions ont été trouvées à El Jem. Il cite celle relative aux adductions d'eau trouvée quelques années auparavant, et déposée à la chapelle St Louis à Carthage avant d'être récupérée par l'actuel Musée d'El Jem¹⁴. De même l'auteur évoque de nombreuses inscriptions arabes gravées sur les murs de l'amphithéâtre et accompagnées de poignards et d'épées dont une, précise-t-il, d'origine probablement berbère, pouvant remonter à l'époque de la Kahena. En fait il s'agit de graffitis et dessins vantrant les qualités des poignards fabriqués par un certain Ben Djanir comme on a pu le montrer plus tard¹⁵.

Enfin Playfair rappelle que Desfontaines a acheté au XVIII^e siècle une petite tête de Diane en marbre blanc et qu'il a fait mention, comme d'autres l'ont fait, de plusieurs belles statues qui ont été emportées par des voyageurs anglais.

Le militaire français qui donne le plus de renseignements sur l'amphithéâtre et le site d'El Jem au XIX^e siècle est le docteur Rouire, médecin militaire qui a accompagné l'armée française lors de l'établissement du protectorat en Tunisie¹⁶.

Le docteur Rouire commence par signaler que l'emplacement d'El Jem n'a pu être déterminé avec précision que lors de l'expédition ultime de l'armée. Auparavant les cartes du Ministère de la Guerre situaient la localité plus au nord et à l'ouest que ses coordonnées réelles. En militaire, il insiste sur la situation stratégique remarquable de cette localité, au croisement des routes les plus importantes du Sud de la Régence. Il explique par cette position le fait que les chefs et les délégués des tribus du Sud s'y soient réunis pour décider de s'insurger contre l'occupation française. C'est aussi en ce même lieu que les dissidents se rassemblèrent après la chute de Kairouan pour, de là, émigrer en masse vers le Sud¹⁷.

Traitant de l'amphithéâtre, il le place au second rang après le Colisée et affirme que «les diverses mensurations faites (jusque là) ne donnaient que des chiffres s'éloignant sensiblement de la vérité. Ceux que je vais citer sont, je puis l'affirmer, entièrement exacts...». En fait ils sont tous faux puisqu'il propose 162 x 118 m pour les grands axes au lieu de 148 x 122 m et

13. G. VUILLIER, *La Tunisie*, 1896; cf. également M. BERNARD, *Autour de la Méditerranée des côtes barbaresques de Tripoli à Tunis*, pp. 136-45.

14. *CIL* VIII, 51.

15. G. VUILLIER, *La Tunisie*, cit.

16. Docteur ROUIRE, *Les ruines de Thysdrus et le village d'El Jem*, «Revue de géographie», tome X, janvier-juin 1882, Paris, pp. 350-60.

17. *Ibid.*, pp. 350-1.

pour les petits axes 108 x 64 m au lieu de 64 x 39 m. Il est vrai, comme nous l'avions déjà dit, qu'une grande partie du monument était enfouie sous les décombres mais cela n'a pas empêché d'autres auteurs de donner des chiffres sinon tout à fait précis, du moins très proches de la vérité, comme Playfair¹⁸.

Rouire fit faire à ses soldats une exploration partielle des souterrains à partir d'une dépression au milieu du monument. Il réfute à l'occasion l'hypothèse d'un canal amenant l'eau de mer à partir de Mahdia pour les naumachies en précisant, avec beaucoup de bon sens, qu'El Jem se trouvant à 185 m au dessus du niveau de la mer, cela aurait nécessité de gigantesques travaux¹⁹.

L'avantage de Rouire par rapport aux voyageurs du XVIII^e siècle réside surtout dans l'intérêt qu'il porte au site où il remarque partout de nombreux vestiges parmi lesquels il signale surtout: «de belles citernes, très bien construites et toutes d'une grande profondeur: je n'en ai pas encore vu de plus remarquables, ajoute-t-il, les citernes de Rougga, ancienne ville romaine, à 10 kms de Thysdrus, peuvent seules soutenir la comparaison»²⁰. Il s'agit très probablement de ces immenses citernes vers lesquelles on acheminait les eaux de pluie qu'un grand canal collecteur amenait à partir de l'amphithéâtre, utilisé comme *impluvium*, et qui étaient situées à 100 m environ au nord de l'édifice. Signalées à plusieurs reprises vers la fin du siècle dernier, ces citernes ont été détruites depuis et on ne voit plus à leur emplacement qu'une vaste dépression²¹. Rappelons à titre documentaire que les deux citernes de Rougga évoquées par l'auteur sont monumentales, ayant «la majesté d'une cathédrale» comme cela a été écrit. Ces réservoirs d'une quarantaine de mètres de diamètre pour le plus grand et d'une vingtaine pour le petit sont couronnés d'une voûte supportée par plus de 70 piliers massifs pour le premier et par une vingtaine pour le second. Leur contenance s'élevait à 7600 m³ d'eau²².

Rouire commet une importante erreur d'appréciation sur l'étendue des ruines de Thysdrus qui, à ses yeux, ne couvraient guère plus de 151 à

18. *Ibid.*, pp. 352. L'auteur confond Sidi Okba, qu'il désigne comme le vainqueur de la Kahena, avec Hassan ibn Nooman.

19. *Ibid.*, p. 355.

20. *Ibid.*, p. 356.

21. H. SLIM, *Le modèle urbain romain et le problème de l'eau dans les confins du Sabel et de la Basse Steppe*, in *L'Afrique dans l'occident romain (I^{er} siècle av. J.-C. – IV^e siècle après J.-C.)*, Actes du colloque organisé par l'Ecole Française de Rome sous le patronage de l'Institut National d'Archéologie et d'Art de Tunis (Rome 3-5 décembre 1987), Rome 1990, pp. 169-201 et notamment pp. 192-3.

22. G. HALLIER, *Les citernes monumentales de Bararus (Henchir Rougga) en Byzacène*, «AntAfr», 23, 1987, pp. 129-51.

600 m et juge exagérée l'importance qui lui a été attribuée par certains et qu'il estime beaucoup moins considérable que celle de Rougga.

En fait jusqu'au travaux menés en commun par l'Institut d'Archéologie de Tunis et l'Institut d'Archéologie Méditerranéenne d'Aix-en-Provence, cette erreur était courante. Ces travaux ont permis une plus juste appréciation du site de Bararus (Rougga) ramené à de plus modestes proportions. Il a été démontré qu'il y avait d'une part une agglomération principale caractérisée par une urbanisation en ordre lâche comprenant essentiellement des monuments publics et quelques riches demeures étalés dans un espace ne couvrant guère plus de 75 hectares (contre 200 à Thysdrus) et n'ayant pas plus de 1 km de pourtour et d'autre part des hameaux satellites et des fermes éparpillés tout autour. La cité était le centre administratif, politique et religieux commun à l'ensemble des alentours.

Par ailleurs Rouire donne un ensemble de renseignements utiles sur le site où il constate que tertres et monticules couvrant des monuments anciens portent des traces de fouilles récentes opérées antérieurement à l'arrivée des Français et mentionne la mise au jour dans l'un de ces contextes bouleversés d'un tronçon de fût en marbre blanc d'Italie qui aurait supporté l'immense chapiteau de 1.84 m de hauteur et qui orne, depuis, l'entrée nord de la ville²³. Le fût de colonne a en revanche disparu. A 150 m de l'emplacement du chapiteau l'auteur repère le torse d'un cheval de grandeur naturelle en marbre blanc d'Italie d'une grande finesse d'exécution et qui a également disparu. De même des fragments de fûts de colonnes en marbre gris de 6.50 m et 8.50 m sont signalés. Ils ont du appartenir à des monuments grandioses²⁴.

Le docteur Rouire s'intéresse également aux inscriptions et mène une enquête à ce sujet auprès des habitants. Il finit par découvrir, en rendant visite à une vieille femme malade, une dédicace à Commode dont il donne une reproduction.

Mais surtout le docteur Rouire se distingue par des fouilles qu'il a menées sur le site et qu'il décrit lui-même ainsi: «Pendant les quelques jours passés à El Djem, on a organisé, dans les compagnies, des escouades de 6 à 8 hommes qui, tous les matins, partaient avec pioches et pelles, s'installaient en un endroit, et constituaient un atelier. Deux ou trois seulement, on a employé la dynamite, pour faire éclater des voûtes et des murailles et pénétrer à l'intérieur, mais, soit que le ciment romain puisse résister à la dynamite, soit plutôt que cette dynamite n'ait pas été de première qualité, l'effet a été à peu près nul». Toutefois précise-t-il «ces fouilles

23. LÉZINE, *Notes sur l'amphithéâtre*, cit., pp. 33-4, pl. 1.

24. Docteur ROUIRE, *Les ruines*, cit., p. 357.

n'ont pas été infructueuses. On a mis à jour quelques constructions et trouvé un certain nombre d'urnes et de lampes funéraires, divers ouvrages de poterie, diverses monnaies et médailles, un pavé de mosaïques et surtout deux belles têtes, l'une d'enfant (grandeur naturelle), l'autre d'homme mûr (demi-grandeur), toutes deux d'une grande pureté de lignes, et très expressives».

«Les monnaies et les médailles portent pour la plupart les noms d'Agrippa, de Germanicus et de Gordien etc...»²⁵.

Les fouilles semblent avoir été pratiquées dans une nécropole qui a livré les urnes et les lampes funéraires ainsi que la poterie et les médailles évoquées par l'auteur alors que la mosaïque et les sculptures proviendraient d'un édifice public ou privé. Ces fouilles, ainsi que celles qui les avaient précédé, ont été menées essentiellement dans la partie du site située à l'ouest de l'amphithéâtre, vers la route des Souassi, là où se trouve précisément le noyau ancien de Thysdrus, le forum, les édifices publics et des maisons à cour, sans péristyle ayant appartenu à la classe moyenne des artisans et des marchands²⁶.

Enfin le docteur Rouire, comme la plupart de ses prédécesseurs du XIX^e siècle signale un important trafic d'antiquités, surtout de monnaies, médailles et camées mis au jour au cours des fouilles clandestines ou des labours et qui alimentent un fructueux commerce à Sousse, Sfax ou Tunis où ils trouvent de nombreux acquéreurs européens peu regardants sur les prix. L'engouement pour les antiquités était tel qu'il avait fait naître diverses fabriques de faux camées et de fausses médailles à Tunis. A El Jem même on n'hésitait pas à faire de fausses monnaies qui, exposées à l'humidité pendant un certain temps, pouvaient leurrer certains amateurs.

En résumé, l'impression finale qui se dégage de tout cela est que l'engouement des voyageurs des siècles derniers pour l'amphithéâtre d'El Jem et à partir du XIX^e siècle pour le site de Thysdrus a été considérable.

L'opulence du site paraît exceptionnelle si l'on en juge par la profusion de marbre de haute qualité que les visiteurs se plaisent à relever. Mais on retiendra surtout le vandalisme et les déprédations qui ont amputé le site de quantités importantes de ses richesses tout en détruisant le contexte archéologique.

25. *Ibid.*, pp., 358-9.

26. H. SLIM, *Nouveau témoignages sur la vie économique à Thysdrus*, «BCTH», n. s., 19, Paris 1983, pp. 63-85.

Sophie Saint-Amans
Pour une histoire de l'exploration de *Thugga*.
Le voyage de Gabriel Denis Dupont (1744)

En 1888, G. Musset, conservateur de la bibliothèque de La Rochelle, publia un manuscrit que lui avait remis le Sieur Dupont-Béraud; il relate le périple du père de ce dernier, Gabriel Denis Dupont, en Tunisie en 1744¹. Le voyageur est mentionné par H. Saladin² mais n'est pas recensé par les auteurs du *CIL*.

La publication des notes est dépourvue de commentaires mais elle est introduite par une notice biographique qui fournit les seuls renseignements que nous possédons sur Gabriel Denis Dupont. Né à Modène, il fut commissaire des fontes de l'artillerie marine royale au port de Rochefort entre 1750 et 1800. C'est sur l'ordre du gouvernement français qu'il partit inspecter des mines de cuivre que le Bey de Tunis possédait dans la région du Kef. Le Bey le reçut et mit à sa disposition vingt cavaliers armés sous les ordres d'un *aga* et d'un de ses ministres, huit autres domestiques, une voiture d'intendance et des chevaux de remonte. Avec G. D. Dupont et ses deux domestiques, c'est donc une troupe de trente-trois hommes armés qui prit le départ de Tunis le 1^{er} octobre 1744 pour se rendre au Kef, par la vallée de la Medjerda, où elle arriva le 5; la visite de la mine et les différentes expériences nécessitées pour tester le minerai occupèrent dix jours et le 16 octobre, la troupe rentra à Tunis, par l'ancienne voie de Carthage à Théveste, où elle parvint le 21 du même mois.

L'exploration européenne de la Tunisie commence réellement au XVIII^e siècle³. Les bonnes relations diplomatiques qu'entretient la France avec

1. G. MUSSET, *Voyage du sieur G. Dupont de Tunis au Kef*, «Rev. de l'Afr. Fr.», L, 1 oct. 1888, pp. 341-4; LI, 15 oct. 1888, pp. 352-60; LII, 1 nov. 1888, pp. 367-9.

2. H. SALADIN, *Etudes sur les monuments antiques de la Régence de Tunis. Mission de 1882-1883*, «Bulletin de la Société Centrale des Architectes», 1886-87, p. 6.

3. On ne connaît qu'un européen qui laissa des traces d'un voyage dans la Régence de Tunis avant 1724: il s'agit de Thomas d'Arcos qui visita la Tunisie en 1681; capturé par les pirates et acheté par un riche propriétaire terrien de Tunis, il le suivit lors de ses déplacements dans ses propriétés dispersées sur tout le territoire nord de la Régence; après

L'Africa romana XIII, Djerba 1998, Roma 2000, pp. 557-571.

la Régence de Tunis sont motivées à la fois par l'esprit encyclopédiste qui se généralise en Europe et par l'intérêt commercial que représente l'autre rive de la Méditerranée. Les voyageurs qui parcourent la Régence prétendent enrichir les connaissances géographiques et historiques de l'Europe moderne, mais ils s'intéressent aussi à la botanique, tel le français Peyssonnel⁴, ou à la médecine et aux coutumes locales, tel le père espagnol Ximenez⁵, lesquels visitent la Tunisie vingt ans exactement avant Dupont. Tous ramènent des curiosités et rentrent avec des copies d'inscriptions et des descriptions d'antiquités qui sont parfois les seuls témoignages de monuments aujourd'hui disparus. En même temps, la Tunisie est une place commerciale où se jouent les ambitions italiennes, anglaises et françaises. Privilégiés parmi les autres, les Français possèdent un comptoir au Cap Nègre et Louis XV ne se néglige aucune faveur pour se conserver la bienveillance du Bey de Tunis. C'est certainement à la demande de ce dernier qu'il lui envoie en mission officielle son commissaire des fontes, afin de contrôler l'état des fortifications du Kef et les potentialités des mines de cuivre qu'il possède à la frontière algérienne. Mais le climat est belliqueux en Tunisie où le Bey doit faire face aux luttes intestines des différents clans du palais pro- ou anti-turcs, et mater les soulèvements des tribus nomades qui refusent une domination centralisée; l'escorte que reçoit Dupont semble justifiée: «précaution qui nous était dictée pour notre défense en cas de rencontre de bandes des maures armés, très redoutables dans cette contrée par leur nombre et l'agilité de

s'être racheté, il continua de parcourir le pays dont il envoya de nombreuses descriptions de tout ordre à son ami Peiresc. La correspondance de Th. d'Arcos avec Peiresc a été publiée par TAMIZEY DE LARROQUE, *Les correspondants de Peiresc*, t. xv: *Thomas d'Arcos*, Alger 1889. Les lettres concernant précisément *Thugga* et *Thignica* ont été publiées et commentées par L. POINSSOT, *Les ruines de Thugga et de Thignica au XVII^e siècle*, «MSAF», LXXII, 1902, pp. 145-84.

4. J.-A. PEYSSONNEL, *Relation d'un voyage sur les côtes de Barbarie fait par ordre du roi en 1724 et 1725*, T. II: *Voyages dans les régences de Tunis et d'Alger*, Paris 1838. Une nouvelle édition a été présentée et annotée par L. VALENSI PEYSSONNEL, *Voyages dans les régences de Tunis et d'Alger*, Paris 1987; cette édition est amputée des développements épigraphique et archéologique, elle est, en revanche, introduite par une biographie de l'auteur et une étude critique de son récit qui complète les articles de Ch. Rampal, Ch. Monchicourt et N. Duval (voir notes suivantes).

5. Les manuscrits de XIMENEZ, *Diario de Tunes*, *Historia del regno de Tunes* et *Historia de los Carthagineses* sont toujours inédits, ils sont conservés à la bibliothèque de la Real Academia de la Historia de Madrid. Cependant, des notes prises lors du même voyage de 1724 ont été retrouvées à la bibliothèque de la Collégiale de Jerez de la Frontera par R. Thouvenot qui les a publiées sous le titre de *Notes d'un espagnol sur un voyage qu'il fit en Tunisie (1724)*, «RT», 1938, pp. 313-22. Les inscriptions recopiées pendant le voyages ont été utilisées par les auteurs du *CIL*.

leurs chevaux», (f° 2). Les guerres avec Alger sont fréquentes et c'est pour cette raison qu'arrivé au Kef, Dupont bénéficie d'une escorte supplémentaire pour se rendre à la mine: «comme elle était située à l'extrême frontière [...], notre escorte fut augmentée de 50 cavaliers» (f° 10).

Peyssonnel se vantait d'être le premier chrétien à pénétrer dans Kairouan⁶ et il relate comment il dut quitter le Kef sous les insultes et les jets de pierres. Or, si Dupont a été mis en garde contre les hordes de "Maures" qui terrorisent la région et il traverse un village que l'on dit avoir été récemment rasé par les algériens, il ne rencontre aucune de ces bandes armées et ce sont davantage les lions, qu'il entend rugir toutes les nuits, qui lui causent des effrois. Au contraire même, au Kef – et en général, dans tous les villages où il passe la nuit – il est accueilli avec honneur et son arrivée donne lieu à des festivités. Certes, Dupont voyage avec une importante escorte commandée par un officier et un ministre du Bey et avec une mission tout à fait officielle de ce dernier; néanmoins, il semble que quarante ans après que les Husséinides aient pris le pouvoir en Tunisie, le représentant de la dynastie ait réussi à pacifier relativement l'intérieur du pays même si la frontière demeure dangereuse.

Ni la précision, ni le souci du détail ne préoccupent Dupont dans la description de son voyage. Aussi plusieurs problèmes se posent pour retracer son itinéraire dès le troisième jour. Les indications de lieu et de temps sont extrêmement vagues quand nous en possédons. Le voyageur donne très peu de toponymes, soit qu'il ne juge pas utile de nommer la localité qu'il traverse, soit qu'il en ignore franchement le nom («dont on ne sut me donner le nom» f° 2); de plus, la plupart des étapes de nuit se font dans des villages de tentes itinérants et ne fournissent pas de point de repère géographique. Les descriptions des ruines sont souvent trop sommaires et superficielles pour être reconnaissables. Finalement, ce sont surtout des indications d'ordre topographique qui permettent de retracer l'itinéraire de ces vingt jours de voyage, mais même les indications de direction ne sont pas fiables comme nous le verrons à propos de *Thugga*. Toutefois, quelques précisions chronologiques permettent de calculer la longueur moyenne des étapes: l'auteur prend le départ «à la pointe du jour» ou «à l'aube», il précise une fois être parti «deux heures après minuit»; mais s'il signale parfois avoir parcouru deux ou huit lieues, on a du

6. Même si Ch. Monchicourt a démontré que Peyssonnel n'avait jamais mis les pieds ni à Kairouan, ni à Sbeitla, il est, avec Ximenez, le premier chrétien à parcourir la Tunisie dont nous ayons gardé une trace: CH. MONCHICOURT, *Le voyageur Peyssonnel au Kef et à Dougga*, «RT», 1916, pp. 266-77 et 356-64; quant à Thomas d'Arcos, il s'était converti à l'Islam après s'être racheté et avait pris le nom d'Osman.

mal à savoir depuis quel endroit. Il est le plus souvent impossible de retracer avec précision chacune des étapes et de reconnaître chaque monument ou site signalés, et nous ne mentionnerons que ceux pour lesquels quelques indices permettent de proposer une identification.

L'itinéraire des deux premiers jours ne pose pas de problème: le 1^{er} octobre, les notes signalent un «pont très ancien», comptant soixante six arches: il s'agit de l'ancien aqueduc de Carthage à la Manouba⁷ sur la route de Tebourba que l'auteur nomme Tabource⁸; c'est là que l'équipage passa la nuit. La première étape couvrait 35 km, c'est aussi la longueur de l'étape suivante et il semble que ce soit la distance moyenne des étapes suivantes.

Le 2 octobre, la troupe quitta Tebourba en traversant une plaine entre deux montagnes. Le voyage se poursuivit par la vallée de la Medjerda, encadrée après Tebourba, par le Djebel Ansarine et le Djebel Aoukaz («belle plaine très abondante en gibier [...] elle était bordée par deux hautes montagnes gisant au levant et couchant», f^o 2). Cette localisation permettrait de reconnaître l'ancienne colonie de *Thibiuca*⁹ dans «les ruines de quelques maisons et édifices qui annonçaient avoir été une petite ville» (f^o 2) et que Dupont visita à l'entrée de la plaine; cependant, nous ne sommes pas certaine qu'il s'agisse de ruines antiques puisque Dupont rapporte que le village a été détruit par les algériens. Vers 3 h de l'après-midi, ils arrivèrent à un pont à 5 arches «de forme très ancienne». Traversant immédiatement une ville en ruine dont il ignore le nom, Dupont découvrit une belle porte triomphale, avant d'arriver à Mayemba. Nous pensons pouvoir identifier Mayemba avec Membressa, actuelle Medjel-el-Bab¹⁰ car elle est décrite comme une ville plus importante que celles que Dupont avait vues jusqu'alors: «c'est une ville [...] considérable [...] elle est extrêmement peuplée» (f^o 3), il précise qu'elle est établie sur un sol fertile; or les agglomérations sont très dispersées dans cette région essentiellement rurale et l'étape du 2 oct. correspondrait aux 35 km de moyenne dans un terrain plat. Le pont dont il est question doit alors être celui qui enjambe l'oued-el-Hamar à *Thisiduo*¹¹. En revanche, l'*Atlas Archéologique* ne signale, dans cette cité, que de «nombreux restes antiques

7. AAT 2, f. Tunis, xx, n° 15.

8. C'est aussi le nom que lui donne Peyssonnel dans la 6^{ème} lettre à Bignon; Ximenez appelle la ville Taborba, *Voyage d'un espagnol*, cit., p. 315.

9. AAT 2, f. Tebourba, xix, n° 68-9.

10. Cependant, cette localité est appelée Bebo ou el Bebo par XIMENEZ, *Voyage d'un espagnol*, cit., p. 316.

11. AAT 2, f. Medjel-el-Bab, xxviii, n° 28.

remployés dans les constructions modernes»¹² et ne mentionne pas précisément cette belle porte triomphale que l'on ne peut identifier avec celle de Membressa, à moins qu'il n'y ait eu une confusion dans les souvenirs ou les notes de l'auteur.

A partir du 3 octobre, si l'on peut retracer l'itinéraire général du voyageur, nous ne pouvons identifier avec certitude aucune des ruines rencontrées. Il semble que le voyage se soit poursuivi par la vallée de la Medjerda, qui n'est pourtant nommée à aucun moment, avant de bifurquer vers le sud pour rejoindre El Kef par la vallée de l'Oued Mellègue. Cependant cette hypothèse n'est encore fondée que sur de vagues indications topographiques. Nous sommes sûre que le retour du Kef a été effectué par l'ancienne voie de Carthage à Theveste car Dupont précise: «nous prîmes un chemin différent de celui par lequel nous étions venus», (f° 12) et plus loin: «nous ne gagnâmes rien au changement de chemin», (f° 13). Peu de repères donc: il traverse d'abord des douars et déjeune à midi près d'un «château presque en ruine», il s'agit sans doute d'un des nombreux vestiges des forts byzantins de cette région. La troupe parcourt encore 8 km (2 lieues) et arrive dans une vaste plaine au sortir de laquelle elle traverse une ville en ruine. Le voyageur fournit quelques renseignements sur la cité qu'il juge importante par la superficie sur laquelle elle s'étend. Elle est limitée par deux portes, une au sud et une au nord, il n'a malheureusement recopié aucune des nombreuses inscriptions qui gisent alentour¹³. Cette cité doit se trouver à 35 ou même 40 km de Medjez-el-Bab dans la vallée de la Medjerda, car il semble que l'équipage se soit arrêté immédiatement après sa visite pour passer la nuit dans un douar.

Les indications deviennent encore plus vagues pour ce qui concerne l'itinéraire des 4 et 5 octobre. Le 5, la troupe est accueillie au Kef, après avoir déjeuné près d'un mausolée orné de plusieurs inscriptions dont l'auteur ne recopia que deux lignes de l'une d'elles: DMS FRVCTVS. Ce mausolée doit se trouver près du Kef puisque le but du voyage est atteint très tôt dans la journée. Cependant, cette épitaphe n'est pas recensée

12. AAT 2, notice n° 29.

13. Dans cette région, deux sites pourraient correspondre à la description d'une ville possédant deux arcs: Chaouach (*Suas*: AAT 2, f. Tebourba, XIX, n° 183) et Toukabour (*Thuccabor*: AAT 2, f. Tebourba, XIX, n° 180), on pourrait alors reconnaître dans le «château presque en ruine», le site 190 de la même feuille, décrit dans la notice correspondante comme une vaste enceinte carrée. Mais cette hypothèse conduirait à rejeter l'identification de Mayemba avec *Membressa* qui se trouve à quelques km au sud-ouest de ces deux villes car le voyageur n'aurait eu aucune raison de remonter vers le nord en quittant Membressa.

dans les recueils épigraphiques et nous n'avons pas trouvé de mausolée approchant cette description.

Les journées du 6 au 10 octobre furent consacrées à la visite de la ville et aux différentes réceptions des dignitaires. Du Kef, l'auteur a laissé des descriptions des citernes, de la synagogue, d'un temple et de la source monumentalisée, aujourd'hui disparue. Nous laissons de côté ce passage déjà commenté par P. Gauckler¹⁴.

Le 11 octobre, Dupont partit visiter la mine qui se trouve à la frontière tuniso-algérienne, vraisemblablement dans les monts Ouargha. Il revint au Kef dès le 13, et du 14 au 16, la troupe séjourna dans un village près du Kef pour faire plusieurs expériences sur les échantillons de minerai prélevé.

Le 17 octobre, le retour se poursuit par un chemin montagneux et rocailleux, en obliquant vers l'est, c'est-à-dire en reprenant la direction de *Thugga*, mais on ignore à quel moment Dupont rejoignit la voie de Carthage à Théveste. Il ne visita qu'un site sur une éminence à quelques heures de marche de Téboursouk (que dans une nouvelle confusion le voyageur appelle Tastort). Il y vit des arcs triomphaux dont il donne une description imprécise. Près d'un des arcs gisaient des colonnes et des pierres de taille impressionnante qu'il pense avoir appartenues à des «superbes édifices» (f° 14). Là non plus, il ne recopia aucune inscription. Cette description fait songer aux ruines d'*Uchi Maius*, dans la vallée de l'Oued Arkou, à 8 km à vol d'oiseau de Dougga, où les ruines du temple d'Esculape gisent près de l'arc occidental, mais seuls deux arcs sont aujourd'hui identifiés dans la cité¹⁵.

Toute la journée du lendemain est consacrée à la visite de *Thugga*. Cette cité semble avoir davantage attiré l'attention de Dupont qui lui consacre une longue description. A Téboursouk, qu'il visite le même jour que *Thugga*, il recopia une inscription¹⁶ et donne encore une description très sommaire de la fontaine et la forteresse byzantine.

C'est donc le surlendemain, 20 octobre, et non le 19 que la troupe s'achemina vers Tunis où elle parvient le 21 après avoir passé la nuit à Tebourba. Sur ces deux derniers jours de voyages, Dupont n'a pris aucune note et l'ensemble tient en 6 lignes du manuscrit. Ainsi, aucun mot sur

14. P. GAUCKLER, *Enquête sur les installations hydrauliques romaines en Tunisie*, II, 2, 1902, pp. 87-8 et 90.

15. A. MERLIN, L. POINSSOT, *Les inscriptions d'Uchi Maius*, «Notes et document publiés sous la direction des Antiquités et Arts», 1908, p. 12; C. VISMARA, *Prime osservazioni sulla topografia urbana*, dans *Uchi Maius*, 1, *Scavi e ricerche epigrafiche in Tunisia*, a cura di M. KHANOUSSI, A. MASTINO, Sassari 1997, pp. 27, 28-30.

16. *CIL* VIII, 1434, qui était encore encadrée dans un pan de la muraille byzantine.

Thignica que le voyageur a forcément traversée et dont l'imposante forteresse est visible depuis la route, ni de Testour qui aurait pu donner lieu à des commentaires sur les coutumes, l'économie locale ou l'agriculture qu'avaient suscitées les villes de Medjez-el-Bab et du Kef. Il faut sans doute imputer ce silence à la fatigue due aux longueurs d'étapes et à la difficulté du terrain dont Dupont se plaint depuis qu'il a quitté le Kef.

Description de *Thugga*, extraite du *Mémoire des choses remarquables observées par le Sieur Dupont père dans son voyage de Tunis au Quef, distant de cette capitale d'environ cent vingt lieues, commencé le 1^{er} octobre et terminé le 20 du même mois en l'année 1744.*

f° 14

«Aussitôt notre arrivée, on nous annonça qu'aux environs de cette ville, il existait des monuments dignes d'attention; il n'en fallut pas davantage pour déterminer nos officiers à (y) séjourner (le) lendemain, 18 octobre.

Dès le point du jour, nous montâmes à cheval, accompagnés des guides que nous avait donné le gouvernement; ils nous conduisirent dans la direction du ponant, à une lieue de la ville.

Arrivés sur le lieu qu'on nous avait signalé, nous observâmes d'abord un bel édifice, composé en tout de seize (six) colonnes cannelées à jour, d'un bout à l'autre, d'après les règles de l'architecture de l'ordre corinthien, sur lesquelles le temps avait peu exercé ses ravages, elles étaient toutes parfaitement semblables, ayant quatre pieds de diamètre et trente huit pieds de hauteur. Quatre des dites colonnes formaient en quelque sorte avant-corps sur la façade, distantes l'une de l'autre de quatorze pieds, les chapiteaux qui les surmontaient

f° 15

étaient composés de quatre pierres seulement, qui remplissaient l'intervalle entre elles; un fronton du meilleur goût était placé au-dessus, (il) ne le cédait en rien à la magnificence de ce monument; au milieu du fronton dont il s'agit, nous remarquâmes un aigle dont la sculpture était presque effacée par le temps et nous sevrâ de toutes description.

Les deux côtés longeant l'édifice répondaient en tout à la beauté de la façade; les colonnes qui les formaient étaient pareillement à jour, une superbe corniche régnait dans tout le pourtour de l'édifice fermé dans le fond par une muraille qui n'offrait rien de remarquable si ce n'est que dans son milieu on y voyait une sorte de cascade, qui paraissait avoir été autrefois alimentée.

Il subsistait encore, à cinq toises des colonnes de la façade un porti-

que carré formé de trois pierres seulement, il avait vingt pieds de hauteur et dix de largeur, au bas de ce portique, on voyait les débris de la corniche qui l'avait orné; cet édifice dans le temps a pu captiver l'œil observateur, mais il n'intéresse plus que par les belles dimensions des pierres qui le composaient, néanmoins, il en existait une qui fermait le haut de ce portique où on lisait en gros caractères les mots suivants:

L. MARCVS SIMPLEX ET
MARCVS SIMPLEX RELIGI
RPSR

Cette répétition de mots eut lieu de nous surprendre, mais ils ont été copiés fidèlement, les antiquaires pourront seuls les expliquer.

À trente pas de l'endroit où nous étions, nous aperçûmes au levant un arc de triomphe le mieux conservé de tous ceux que nous avons vu jusqu'alors, il y avait dans plusieurs endroits des sculptures très gothiques qui n'avaient pas autant de fraîcheur que le reste, de manière que nous ne pûmes bien juger le mérite du ciseau qui l'avait exécuté, au reste ces monuments n'avaient que douze pieds de hauteur sur huit de largeur.

f° 16

Nos guides nous firent détourner d'environ un quart de lieue du chemin de la ville, pour voir une autre antiquité qui existait du côté du ponant, elle consistait en un édifice de douze pieds en carré et de quarante pieds de haut, quoique très ancien, il était peu endommagé.

Il y avait sur chacune des faces quatre cadres travaillés sur la pierre, ils étaient placés dans le bas et remplis d'inscriptions gravées en lettres que nous n'avions pas rencontré dans nos précédentes incursions, nous eûmes le regret de ne pouvoir les lire et pas assez de temps pour en copier les caractères.

Depuis le dessus du premier entablement jusqu'à une plus grande élévation régnait aux quatre angles une superbe colonne sur chacun, elles étaient cannelées d'un bout à l'autre surmontées de très beaux chapiteaux, au-dessus était la corniche qui terminait la hauteur totale de l'édifice.

Parmi la grande quantité de ruines qui se trouvaient aux environs, nous trouvâmes le corps en pierre d'un cheval qui avait perdu tous ses membres, le cavalier qui le montait était dans le même cas, il ne restait en selle que des cuisses, ce cheval était d'une corpulence ordinaire et avait sans doute servi à quelque monument funéraire de quelque héros romain.

Nous trouvâmes aussi, dans les mêmes décombres des aigles en pierre de grosseur colossale, quoique mutilés nous jugeâmes qu'elles avaient

servi d'ornements à l'édifice que nous venions d'examiner, nous retournâmes à la ville où le dîner nous attendait».

Dès 1681, Th. d'Arcos avait signalé un temple dédié à Jupiter qu'il comparait au temple de Mercure de *Thignica*. Quarante ans plus tard, Peyssonnel et Ximenez le décrivent sommairement, tous les deux parlent d'un temple sans le rapprocher d'un Capitole. Quant à Dupont, on peut être sûr qu'il n'a eu aucune de ces notes entre les mains car il parle seulement d'un «bel édifice» qu'il n'appelle jamais temple. La description est un peu confuse car il semble parfois parler du temple comme d'un seul édifice et parfois dissocier le portique de façade et le *pronaos* de la *cella* qui aurait elle-même possédé un portique de façade. La liaison des différents éléments du sanctuaire était parfaitement visible et les erreurs de Dupont ne résultent peut-être que d'un vocabulaire mal approprié. Ce que Dupont appelle un autre portique, en arrière du portique de façade et qu'il décrit composé de trois pierres est la porte d'entrée de la *cella*. Un peu plus loin il qualifie encore cette porte d'édifice inintéressant mais recopie l'inscription du linteau. C'est le seul texte qu'il recopie à Dougga, mais de manière fautive, bien qu'il affirme les avoir «copié fidèlement»: il oublie l'initiale du prénom du second dédicant et les dernières lettres de REGILLIANVS. Il ne prend pas non plus la peine de préciser que l'inscription se développe sur deux lignes; mais certaines de ces erreurs sont peut-être dues au copiste. Auparavant, seul Th. d'Arcos en avait donné la lecture avec une seule erreur: SIT à la place de SPF et il fallut attendre la visite de Bruce pour que la version exacte du texte soit donnée au Corpus¹⁷. Quant aux aménagements du mur du fond où Dupont voit une cascade, il s'agit évidemment des trois niches cultuelles: au centre, la niche en cul de four est flanquée de deux niches rectangulaires plus petites. On sait par les dessins de Bruce¹⁸ reproduits par L. Playfair¹⁹ puis par H. Saladin²⁰ qu'en 1765, les murs latéraux de la *cella* étaient encore conservés aux deux tiers environ de leur élévation et que le mur du fond était presque entièrement debout (FIG. 1). Le père espagnol avait le premier mentionné une «niche qui devait être réservée à la divinité principale (et) sur les cô-

17. CIL VIII, 15514: *L(ucius) Marcius Simplex et L(ucius) Marcius Simplex Regillianus s(ua) p(ecunia) f(ecerunt)*.

18. J. BRUCE, *An Interesting Narrative of the Travels of J. Bruce, with Notes and Extracts from the Travels of Dr. Shaw*, London 1790.

19. R. L. PLAYFAIR, *Travel on the Footsteps of Bruce in Algeria and Tunisia*, London 1877.

20. H. SALADIN, *Rapport sur une mission en Tunisie*, «NAMS», 2, 1892, pp. 496-7, figg. 112-3.

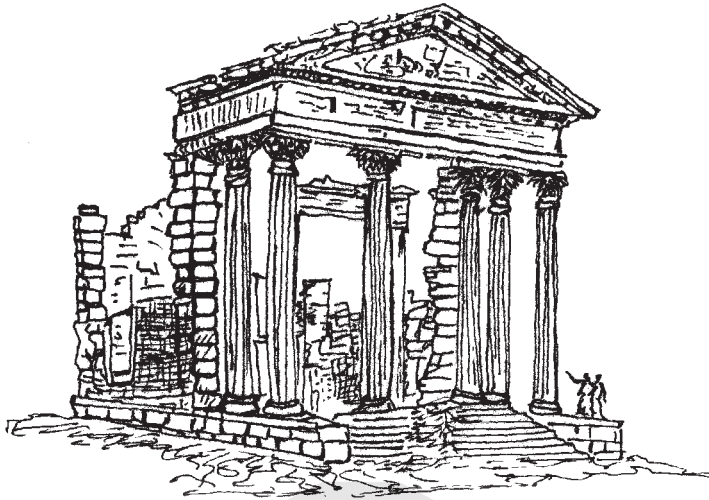


Fig. 1: Le Capitole de *Thugga*. Dessin de H. Saladin d'après Bruce.

tés, deux autres niches pour d'autres divinités». Dupont ne semble pas avoir remarqué la dédicace du temple sur la frise du portique²¹, il a pourtant remarqué l'aigle, comme tous les voyageurs auparavant, mais «la sculpture était presque effacé par le temps et (le) sevrà de toute description» il est vrai que Ximenez ne l'a pas plus décrit parce qu'il était «en mauvais état» mais Peyssonnel précise qu'il était «déployé et accroupi». Le jugement de Th. d'Arcos peut alors étonner quand il dit que ce bas-relief était «très grand et très bien travaillé» car il est peu probable que le bas-relief se soit à ce point dégradé en un demi-siècle; d'autant plus que Saladin, qui est monté l'examiner de près, précise que la partie droite du groupe n'a pas été terminée et est restée seulement épannelée, ce qui lui donne cet aspect dégradé et usé²².

21. *CIL* VIII, 15513. Il est vrai que le texte est plus ou moins visible selon la luminosité du jour.

22. H. Saladin a suivi l'idée de Bruce qui avait interprété ce bas-relief comme l'apothéose de Trajan, mais pensait qu'il s'agissait de celle de Lucius Verus (*Rapport*, cit., p. 501 et «*Bull. Ant. Afr.*», XI, p. 40), alors que la datation du temple par la dédicace du portique (*CIL*, 15513 daté de 166-169) permet d'affirmer qu'il s'agit de celle d'Antonin le Pieux. En fait, depuis la visite de Temple, tous les voyageurs signalaient un bas-relief figurant l'enlèvement de Ganymède: SIR GRENVILLE TEMPLE, *Excursions in the Mediterranean*, II, London, 1838, p. 314; J. PELLISSIER, *Description de la régence de Tunis*, Paris 1853, p. 250; N. DAVIS, *Carthage and Her Remains*, London, 1861, p. 569; V.-H. GUÉRIN, *Voyage dans la Régence de Tunis*, II, Paris, 1862 p. 123.

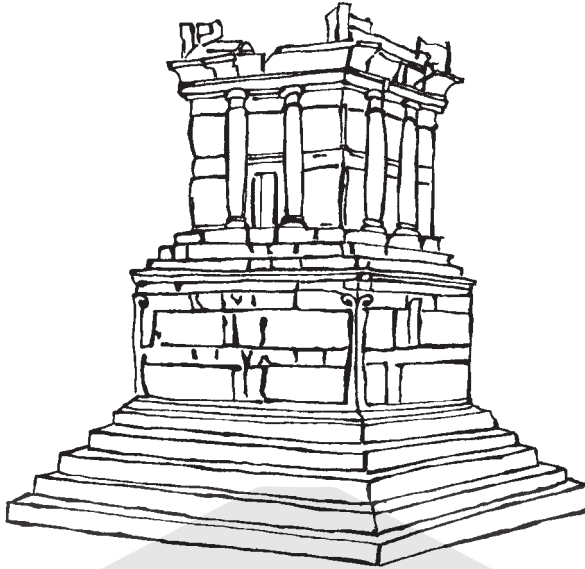


Fig. 2: Le mausolée de *Thugga*. Dessin de H. Saladin d'après Bruce.

L'autre monument qui a plus particulièrement retenu l'attention du voyageur est le célèbre mausolée libyco-punique. Là encore sa description est remplie d'erreurs dues aussi bien à son manque de connaissances en matière d'archéologie qu'au sens de l'approximation que nous avons déjà souligné en tentant de reconstituer son itinéraire. D'abord, alors qu'il se trouve entre le Capitole et l'arc de Sévère Alexandre, il situe le mausolée au ponant, c'est-à-dire à l'ouest, alors que celui-ci s'élève au sud-est de la ville. Comme on le sait par les trois voyageurs qui l'ont précédé et par un croquis de Bruce reproduit par Saladin²³ (FIG. 2), le mausolée était encore assez bien conservé à cette époque puisque ce n'est qu'en 1842 que Th. Reade le fit démolir pour en ramener l'inscription bilingue au British Museum²⁴. Encore une fois, la description est sommaire et certainement peu fiable: ainsi, il signale des cadres sur chacune des quatre faces, toutes remplies d'inscriptions. L'emplacement originel du

23. SALADIN, *Rapport*, cit., reproduction d'après Bruce, fig. 72 et d'après Catherwood, fig. 73; Borgia affirme, au contraire, que seule la face sud du second étage était ainsi ornée, *ibid.*, fig. 1 et p. 143, n. 2.

24. Il a été entièrement restauré par L. Poinssot entre 1907 et 1910: «BAC», 1908, p. CCXV; «BAC», 1909, pp. CCXI-CCXIX; «BAC», 1910, p. CCXXXI.

texte bilingue a été discuté à plusieurs reprises, notamment par Guérin et Saladin, et a semble-t-il été en partie résolue depuis la publication des plans du Comte Borgia par Cl. Poinssot et J. W. Salomonson²⁵. Auparavant, Th. d'Arcos avait signalé «en la part méridionale [du mausolée ...] un titre de quatre lignes», un seul texte donc pour d'Arcos, plusieurs au contraire pour Dupont. Les dessins de Borgia montrent qu'il existait deux textes: un en lybique et l'autre en punique et qu'ils se plaçaient de part et d'autre de la fenêtre factice qui décorait la face est — et non la face sud — au niveau de la 4^{ème} assise du premier niveau. La description de Dupont, faite du bas vers le haut, se conclut sur la corniche du deuxième étage; on savait déjà par Th. d'Arcos que le troisième niveau et la pyramide sommitale avaient disparu à une époque indéterminée, mais il avait entendu dire qu'elle existait autrefois. Th. d'Arcos avait reconnu l'alphabet punique de la dédicace, Peyssonnel l'avait pris pour de l'hébreu ainsi que Ximenez qui rapporte une légende faisant du mausolée le tombeau d'un juif qui avait permis aux maures de rentrer dans la ville. Dupont avoue ne pas reconnaître ces lettres qu'il n'a jamais rencontrées auparavant. Il ne recopie pas le texte mais s'attarde à flâner autour du monument où il remarque des «aigles en pierre de grosseur colossale» qui sont certainement les fragments des Victoires ailées qui ornaient les angles inférieurs de la pyramide. Il trouve encore un morceau de statue équestre, dont le cheval et le cavalier sont très mutilés, et qu'il pense avoir appartenu au tombeau de quelque héros romain. Il s'agit d'un fragment d'une des statues qui ornaient chaque angle supérieur du second étage. De même qu'il n'avait pas identifié le Capitole comme un temple, il ne précise jamais la nature de ce nouvel «édifice». Alors que jusque là, Dupont ne parlait que de ruines, ou au mieux d'antiquités, il utilise pour la première fois, le terme «romain», mais c'est malheureusement à propos du mausolée lybico-punique.

Un seul autre vestige a mérité son attention, c'est un arc de triomphe «le mieux conservé de tous ceux [qu'il avait vu] jusqu'alors». Bien qu'il le situe au levant du Capitole, il s'agit probablement de l'arc de Sévère Alexandre (FIG. 3) qui est le mieux conservé des deux arcs. Cependant Th. d'Arcos a signalé deux arcs triomphaux à Thugga sans préciser si l'un était plus ruiné que l'autre, en tout cas l'arc de Septime Sévère dut s'effondrer peu de temps après son passage car il n'a été reconnu par aucun des voyageurs suivants et les dessins de Saladin montrent un tas de pierre dans lequel on ne peut plus reconnaître la porte²⁶.

25. CL. POINSSOT, J. W. SALOMONSON, *Le mausolée libyco-punique de Dougga et les papiers du comte Borgia*, «CRAI», 1959, pp. 141-9.

26. SALADIN, *Rapport*, cit., fig. 132.



Fig. 3: L'arc de Sévère Alexandre. Dessin de H. Saladin.

La curiosité n'a pas incité Dupont à pousser son exploration davantage vers l'est sans quoi il n'aurait pas manqué de dire un mot du temple de Caelestis, non identifié, mais dont les vestiges ont été remarqués par ses trois prédécesseurs; aucun mot non plus sur les citernes ni sur la fontaine mentionnés par d'Arcos et Ximenez, ni sur le théâtre (mais il semble que ce monument aussi se soit effondré peu de temps après le passage du premier car plus aucun voyageur n'en parle avant que L. Carton n'en entreprenne le déblaiement au début de notre siècle)²⁷.

Nous pourrions relever une à une les erreurs et les incohérences qui émaillent ce récit mais il serait inutile d'en tenir rigueur à son auteur. En effet, le voyage de G. D. Dupont se distingue de ceux de ses prédécesseurs par la perspective dans laquelle il se situe. L'encyclopédisme de Th. d'Arcos l'avait conduit à inventorier tout ce qui était susceptible d'enrichir les connaissances des érudits français avec lesquels il correspondait, tant en matière d'archéologie que de d'ethnologie ou de botanique. C'est dans le même esprit que Peyssonnel concevait son voyage, dont Rampal a dit qu'il «voulait un mélange de tout ce qui peut concerner la physique,

27. L. CARTON, *Le théâtre de Dougga*, Paris 1902.

l'histoire et les belles-lettres»²⁸. Au contraire, Dupont précise dès le début du récit que «la mine [...] était le principal objet de [sa] mission». Son récit doit être lu comme ces journaux de voyage en vogue au XVIII^{em}e siècle; il n'est pas destiné à être utilisé à des fins scientifiques et lorsque l'auteur recopie quelques textes, c'est pour les rapporter à titre confidentiel à des amis érudits. Il décrit les antiquités de la même façon que les coutumes et les particularités des villes qu'il traverse: comme des curiosités, de manière anecdotique, sans prétendre à l'exhaustivité ni à la précision.

Les auteurs du *CIL* ont jugé que les collectes épigraphiques de Peyssonnel étaient d'une légèreté qui frisait la tromperie²⁹. Ch. Monchicourt et N. Duval ont répertorié les emprunts faits à Ximenez et noté les invraisemblances concernant les itinéraires qu'il prétend avoir parcouru; il était parti à ses frais et pour N. Duval, les inscriptions et les descriptions qu'il fait parvenir en France étaient surtout un moyen de justifier ses demandes de crédits au Roi³⁰. G. D. Dupont n'est ni un historien, ni même un amateur d'antiquités. Il reconnaît à plusieurs reprises que son inexpérience l'empêche d'interpréter certains monuments dont il donne des descriptions imprécises qui se résument surtout à des jugements de valeur et des appréciations esthétiques très personnels — ainsi à propos du pont de *Thisiduo*: «ce pont, quoique de forme très ancienne, se fait remarquer par sa hardiesse et la beauté de ses cinq arches» (f° 2) et à propos du Capitole: «un fronton du meilleur goût était placé au-dessus [il] ne le cédait en rien à la magnificence du monument» (f° 15). Il ne recopie que quelques inscriptions car il avoue ignorer le latin et laisse ce soin à d'autres plus experts: «les antiquaires pourront seuls les expliquer» (f° 15) et il faut reconnaître son honnêteté à défaut de sa compétence.

A vrai dire, la valeur de ce manuscrit tient plus à son caractère anecdotique, lié à sa rédaction précoce, qu'aux renseignements scientifiques qu'il aurait pu fournir; c'est sans doute pour cette raison que son récit ne fut jamais exploité par des auteurs plus récents, hormis P. Gauckler qui utilisa sa description des citernes du Kef. Le voyage de G. D. Dupont s'inscrit parmi les premiers d'une longue liste. Entre 1724 et 1860, de Th. d'Arcos à N. Davis, une quinzaine d'européens visitèrent le site; ecclésiastiques et diplomates français, anglais, italiens et allemands profitèrent des bonnes relations de la France et de la Tunisie pour parcourir la

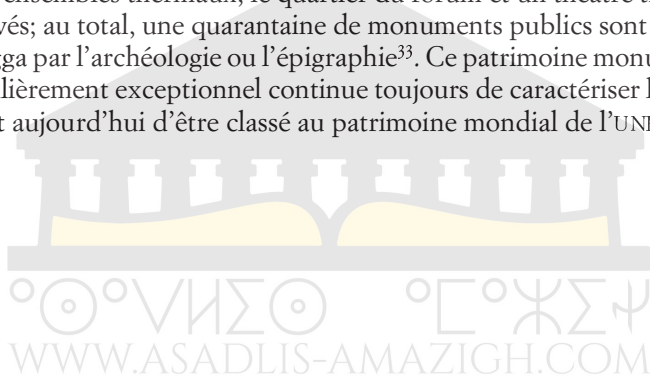
28. CH. RAMPAL, *La correspondance de Barbarie de J. A. Peyssonnel et le but véritable de son voyage (1724-25)*, «RT», 1917, p. 313.

29. *Levitatis autem summae adeoque fraudi proxima Peyssonnelium fuisse demonstrant inter alios tituli*. *CIL* VIII, p. XXV.

30. CH. MONCHICOURT, *Le voyageur Peyssonnel*, cit.; N. DUVAL, *La solution d'une énigme: les voyageurs Peyssonnel et Ximenez à Sbeitla en 1724*, «BSAF», 1965, pp. 94-134.

Régence en voyageurs curieux³¹. En 1856, l'architecte Ravoisié faisait grief à ces voyageurs de ce que «leurs intéressantes recherches n'ont pas toujours présenté aux personnes qui s'occupent de l'art antique, ce caractère d'application technique que les hommes spéciaux réclament avant tout»³². Mais la conquête de l'Algérie et la révolte d'Ali-ben-Ghadem rendirent le climat politique plus instable et la traversée du pays plus dangereuse. Les voyages touristiques s'espacèrent et furent progressivement remplacés par des explorations plus scientifiques, qui devaient fournir des renseignements précieux sur la géographie antique du pays.

D'une certaine manière, le récit de G. D. Dupont témoigne aussi du caractère déjà spectaculaire du site avant toute restauration. Le Capitole et le mausolée lybico-punique comptent toujours parmi les monuments romains les plus célèbres de Tunisie. Avec les travaux de L. Carton au début du siècle, poursuivis par L. Poinssot jusque dans les années '40, de nombreux monuments ont été dégagés: dix-huit sanctuaires, deux grands ensembles thermaux, le quartier du forum et un théâtre très bien conservés; au total, une quarantaine de monuments publics sont attestés à Dougga par l'archéologie ou l'épigraphie³³. Ce patrimoine monumental particulièrement exceptionnel continue toujours de caractériser le site et lui vaut aujourd'hui d'être classé au patrimoine mondial de l'UNESCO.



31. Le général Borgia, italien exilé en Tunisie après la chute de Murat, visita Thugga en 1815; il laissa de nombreux dessins dont les plus précieux reproduisent le mausolée: POINSSOT, SALOMONSON, *Le mausolée libyco-punique de Dougga*, cit.; l'architecte anglais F. Catherwood dessina le Capitole et le mausolée en 1832: *CIL VIII, Auctorum Recensus*, p. xxx; l'année suivante Sir Greville Temple laisse une longue description de Dougga, dans *Excursions*, cit., p. 314, que Davis utilisa comme guide lors de son passage sur le site en 1861: *Cartaghe*, cit., p. 569.

32. Cité par P. A. FÉVRIER, *Approches du Maghreb romain*, Aix-en-Provence 1982, p. 32.

33. M. KHANOUSSI, *Thugga: épigraphie et constructions publiques*, in *Dougga (Thugga), Études épigraphiques, sous la direction de L. Maurin et M. Khanoussi*, Bordeaux, 24-25 mai 1996, Bordeaux 1997, pp. 117-27.



Michèle Blanchard-Lemée
De l'exploration archéologique
de la Tunisie aux collections de mosaïques:
le rôle des officiers français (1882-1891)

En Tunisie, dès les premiers mois du protectorat, et avant même la rédaction des instructions de 1885¹, des officiers du corps expéditionnaire français procédèrent à des explorations archéologiques et occupèrent leurs soldats à des fouilles, ce qui les amena naturellement à mettre au jour des mosaïques, très colorées et très attrayantes. En 1884, Ch. Tissot s'indigne, à propos du site de Meninx (El Kantara, à Djerba), de ce que des objets «qui auraient, dit-il, leur place marquée dans une de nos collections nationales» soient restés «entre les mains de ceux qui les ont découverts, puisque les fouilles ont été faites par des militaires, c'est-à-dire aux frais de l'Etat»². Rappelons à ce propos que la Direction des Antiquités de Tunisie n'est créée qu'en 1885.

Les mosaïques prélevées en Tunisie ont parfois abouti, en miettes, dans des musées de province, où, par deux fois, j'ai trouvé des ensembles que j'ai publiés dans "Antiquités Africaines"³, en deux articles que je résumerai ici. Tels quels, ces pauvres débris, peuvent encore apporter leur contribution, tant à la reconnaissance des édifices d'où ils proviennent qu'à la recherche sur le style et l'iconographie des mosaïques de la Proconsulaire.

A Meninx, d'octobre 1881 à juin 1882, le sous-lieutenant Gilbert⁴ leva un plan topographique du site; il fit creuser une tranchée allant du «bordj» à ce qu'il appela «l'ancien temple», en réalité la basilique chrétienne qui fut fouillée en 1901 par P. Gauckler. On approfondissait ou on élargissait la tranchée dès que l'on rencontrait des murs. Il découvrit plusieurs mo-

1. Communication de J.-P. DARMON.

2. *Rapport*, «CRAI», 1884, pp. 79-80.

3. *Fragments de mosaïques de Djerba conservés au Musée de Blois*, «AntAfr», 12, 1978, pp. 217-239; *Notes sur les fragments de mosaïques de la donation Driant au Musée de Tessé au Mans*, «AntAfr», 24, 1988, pp. 115-31.

4. Du 71^e de ligne, colonne du sud de la Régence du Corps expéditionnaire, commandée par le général Jamais. Pour ce relevé, cf. «AntAfr», 1978, p. 220, fig. 1.

L'Africa romana XIII, Djerba 1998, Roma 2000, pp. 573-578.

saïques, tandis qu'en dégagant une statue, les artilleurs en trouvaient une autre. Il adressa un rapport et des dessins au général Jamais, qui les transmit à Salomon Reinach, pour publication dans le Bulletin du Comité des Travaux historiques⁵. Le dossier, conservé à Paris aux Archives Nationales⁶, renferme une belle aquarelle (datée du 28 février 1882, environ 70 x 40 cm) de la première mosaïque, au centre de laquelle on remarque une coupe en verre bleuté remplie de raisins et encadrée de roseaux.

Dès janvier 1884, une mission de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres⁷ constatait l'enlèvement des plus beaux morceaux de mosaïques; ni le sous-lieutenant Gilbert, ni son successeur immédiat (le capitaine Logerot) n'en étaient responsables. Les débris des mosaïques de Méninx reparaissent avant 1939 à Blois, où le chanoine Hémonée, conservateur du Musée d'Art Religieux les achète au comte de Belenet (par ailleurs connu des archéologues par ses rapports sur l'Enfida et la vallée du Mahrouf).

Le seul fragment exposé au Musée archéologique de Blois (FIG. 1, a, b) provient de la mosaïque dégagée sous la statue: c'est l'un des quatre chevaux victorieux, associés chacun à une plante saisonnière, *Ispicatus*, «le hérissé», accompagné de deux épis de blé. Les noms de ce cheval et de ses trois compagnons, *Botrocales*, *Ceruleus* et *Luxuriosus* ont fait récemment l'objet de commentaires dans l'ouvrage très documenté de Marta Darder-Lisson, *De nominibus equorum circensium*⁸ – dans ce cas particulier, je ne crois pas que les épis renvoient à des flèches, donc à la vitesse du cheval, mais simplement à la saison d'été. La polysémie des noms de chevaux, mise en lumière par l'auteur, est ici fortement dominée par l'image placée devant le coursier et par sa symbolique saisonnière.

A Oudna, en 1891, dix ans après la fouille de Meninx, et alors que la Direction des Antiquités de Tunisie existait depuis six années, le 4^e régiment de zouaves, commandé par le colonel Abria et le capitaine Driant, entreprit de déblayer la Maison de Fructus. Le colonel Abria fit don au Musée du Bardo, dès 1892, d'un médaillon renfermant un masque de théâtre et de la mosaïque de Fructus, petit panneau qui a donné son nom à la maison⁹; il remit à P. Gauckler, pour la Direction des Antiquités, les photo-

5. «BCTH», 1885, Séance du 9 février 1885, pp. 119-24.

6. Archives de la Commission d'Afrique du Nord du Comité des Travaux historiques, F¹⁷2919¹.

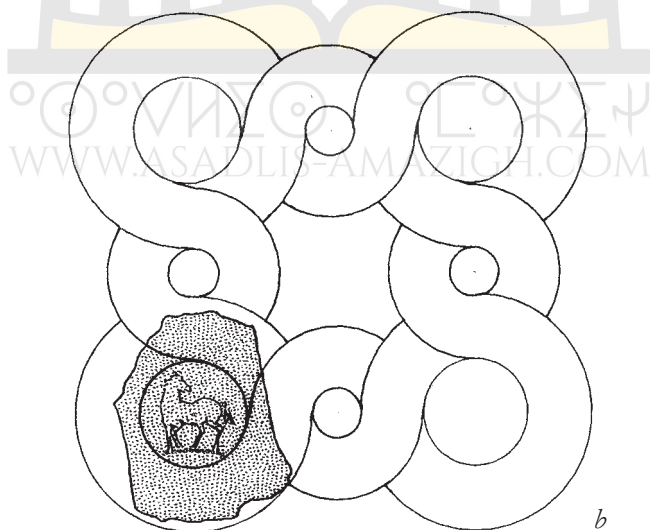
7. CH. TISSOT, *Rapport*, «CRAI», pp. 79-80.

8. Barcelone, 1996, pp. 84-5 (*Botrocales*), pp. 95-6 (*Ceruleus*), p. 161 (*Ispicatus*), p. 176 (*Luxuriosus*).

9. P. GAUCKLER, *Inventaire des mosaïques de la Gaule et de l'Afrique*, Paris 1910, n° 391 et n° 395. P. Gauckler reprit et termina la fouille de cette maison en 1895-96.



a



b

Fig. 1: *Meninx*, la mosaïque aux chevaux, découverte en 1881-82: a) *Ispicatus*, b) reconstitution graphique.

graphies de trois fragments¹⁰ figurés prélevés pour sa collection personnelle, dont nous ignorons la destinée. C'est le capitaine Driant qui se chargea du relevé topographique du site. Pour le commentaire de ce document, techniquement très semblable à celui de Meninx, je renvoie à l'ouvrage de H. Ben Hassen et L. Maurin¹¹. Je suppose qu'il faut croire P. Gauckler, qui situe cette maison à cinquante mètres au nord de celle d'Icarios, plutôt que le croquis d'E. Driant, qui la localise à côté de la maison d'Industrius, à l'emplacement approximatif de celle aux chapiteaux composés.

Emile Driant (1855-1916) est déjà un homme célèbre, lors de cet épisode archéologique¹². C'est le gendre du général Boulanger, dont l'aventure politique se termine en septembre 1891 par un suicide, et il a commencé, en 1888, une carrière littéraire de «Jules Verne militaire», sous le pseudonyme de «capitaine Danrit»; il va entreprendre, en 1892, la construction de la villa Marie-Thérèse sur la colline de Byrsa¹³. A cause de cette villa, devenue mythique dans la famille Driant, on attribuera à Carthage les fragments des mosaïques d'Oudna redécouverts en 1976 dans des caisses et donnés au Musée de Tessé, au Mans.

Parmi de nombreux fragments d'origine incertaine, on retrouve, dans cette collection, ceux de deux mosaïques de la Maison de Fructus décrites par P. Gauckler¹⁴.

Même en ajoutant à ceux du Musée de Tessé les débris conservés actuellement dans une collection privée, la composition de la mosaïque aux bustes des Saisons et à la treille de vigne n'est pas reconstituable, car trois canevas pourraient être proposés. Les «poissons d'une belle facture», signalés par E. Driant à P. Gauckler sont sûrement ceux du tableau où deux *Erotes* traînent une senne, pour pêcher d'énormes poissons et crustacés (FIG. 2); une reconstitution graphique du tableau, donnant la distance entre les personnages et la largeur du filet, reste impossible tant qu'on en ignore les dimensions d'ensemble. L'Amour de gauche est resté

10. *Ibid.*, n° 392.

11. *Oudbna (Uthina). La redécouverte d'une ville antique de Tunisie*, Bordeaux-Paris-Tunis 1998, pp. 24-6, fig. 3.

12. Voir la thèse de D. DAVID, *Armée, politique et littérature: Driant ou le nationalisme en son temps*, Université Paul Valéry à Montpellier, 29 avril 1992. La dénomination de «Jules Verne militaire» provient d'un article du «Figaro» paru en septembre 1890.

13. Grâce au soutien et à l'amitié du P. Delattre.

14. *Inventaire des mosaïques de la Gaule et de l'Afrique*, cit., n° 396 (Saisons) et n° 393 (Amours). Les fragments à guirlandes de laurier pourraient provenir de l'une des mosaïques «décoratives» décrites par P. Gauckler, le n° 394, les deux fragments à guillochis (BLANCHARD-LEMÉE, *Notes sur les fragments*, cit., fig. 11, p. 128), du pavement du péristyle, n° 390.

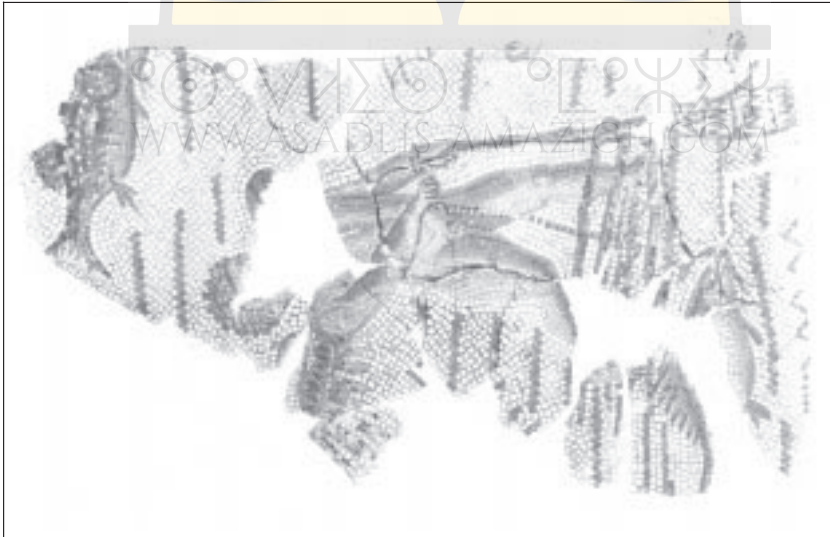
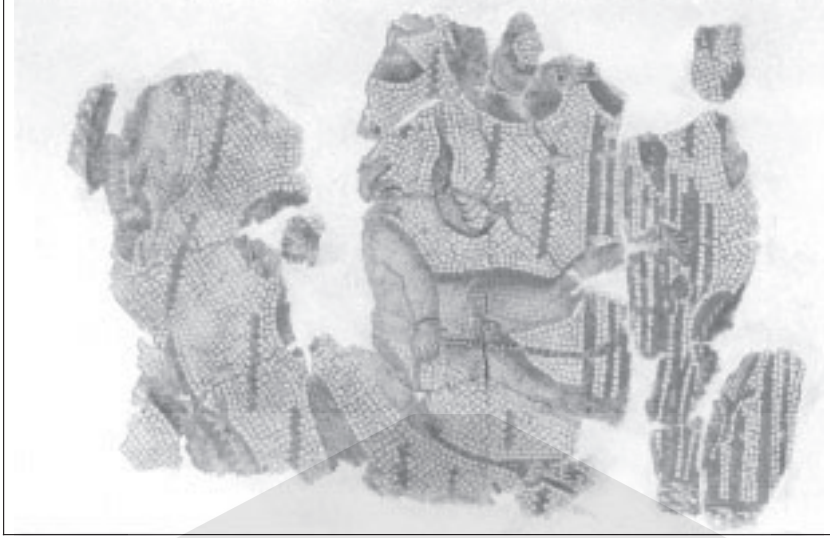


Fig. 2: Uthina, les Amours pêcheurs de la Maison de Fructus, découverts en 1891 (clichés des Musées du Mans).

dans le lit de plâtre où on l'avait scellé après ma reconstitution; celui de droite a été restauré par les Musées du Mans et republié en couleurs par H. Ben Hassen et L. Maurin¹⁵. On mesure combien les Amours de la Maison de Fructus sont proches, compte tenu de la différence des techniques, des *Erotés* pêchant en barque récemment mis au jour dans les thermes des *Laberii*¹⁶.

Pour conclure, je me permettrai d'évoquer, à propos de ce tableau, le débat qui a opposé, dans cette île même, P.-A. Février à d'autres historiens, sur la part de la culture classique et celle des réalités locales dans les mosaïques figurées romano-africaines, lors du colloque *L'homme Méditerranéen et la mer*, en avril 1981. Les Amours d'Oudna, ayant de l'eau jusqu'aux genoux, pêchent sur des hauts-fonds marins, tels qu'il en existe notamment le long des côtes de Djerba. Etres mythiques par excellence, ils utilisent, comme leurs semblables de la Maison des Vettii à Pompéi, un outillage bien précis. Ce sont, dirait P.-A. Février, « à la fois des images tirées de l'observation et des souvenirs de la mythologie. Les unes et les autres ont le même rapport au quotidien: elles sont l'expression d'une culture »¹⁷.

Tels qu'ils nous sont parvenus, ces fragments de mosaïques, prélevés sur deux sites majeurs de Proconsulaire, nous laissent entrevoir la richesse et l'intérêt du décor pavimental de demeures romaines du début du III^e siècle (pour Uthina) ou du IV^e siècle (à Meninx); on peut espérer que, lorsque des archéologues pourront remettre au jour ces édifices, les traces de l'arrachement des grands fragments permettront d'en restituer la disposition et l'articulation avec l'architecture.

15. *Ibid.*, p. 26, fig. 4.

16. H. BEN HASSEN, *Uthina, une colonie romaine oubliée*, «Archéologia», 303, juillet-août 1994, p. 23, fig. 3, p. 25.

17. *La maison et la mer, réalité et imaginaire*, Actes du Colloque "L'homme méditerranéen et la mer", Tunis 1985, p. 341.

Pol Trouset
Voyageurs et militaires à la découverte
archéologique du Sud tunisien (1850-1914)

La recherche archéologique ne représente qu'un des aspects des reconnaissances scientifiques de toutes sortes dont le territoire de la Régence de Tunis est le théâtre dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Comme on peut s'en douter, l'établissement du Protectorat en 1881 et l'occupation militaire du Sud tunisien dans les années qui suivent, vont changer du tout au tout les conditions et la finalité même de ces investigations: jusqu'en 1881, des voyageurs érudits et des agents consulaires, voire des archéologues de profession parcourent cette région, mais sans pouvoir séjourner. Après 1881, bien que des spécialistes de diverses disciplines accompagnent souvent leurs colonnes, les militaires deviennent eux-mêmes les principaux agents de la recherche archéologique. Installés à demeure, les officiers des Territoires du Sud ont une connaissance intime et directe du pays qu'ils parcourent en tous sens. Leur motivation scientifique peut, certes, s'expliquer d'abord par leur formation intellectuelle, mais elle est aussi en rapport avec la nature même de leur mission coloniale: il leur était difficile d'échapper, à l'époque, à l'effet de miroir et d'identification exercé sur eux par les manifestations tangibles de l'occupation militaire romaine qu'ils étaient amenés à découvrir sur cette frontière d'Afrique. L'archéologie est mise ici ouvertement au service du Protectorat «comme un cours pratique de politique expérimentale»¹. Mais en même temps, l'organisation précoce du service des Antiquités, si elle les conforte dans cette vision, n'en contribue pas moins pour sa part, à faire connaître au monde savant quelques témoins marquants du patrimoine historique de la Tunisie découverts par ces voyageurs et ces militaires jusqu'aux portes du désert.

1. La formule est de P. Gauckler, citée par J. TOUTAIN, *Notes et documents sur les voies stratégiques et sur l'occupation militaire du Sud tunisien à l'époque romaine par MM. les Capitaines Donau et Le Bœuf, les Lieutenants de Pontbriand, Goulon et Tardy*, «BAC», 1903, p. 408.

L'Africa romana XIII, Djerba 1998, Roma 2000, pp. 579-596.

Le temps des voyageurs (1850-1881)

D'autres avant eux avaient déjà parcouru ces contrées écartées de la Régence: il suffira d'évoquer, sans remonter au voyage de Tijani, les noms de Shaw, Peyssonnel, Bruce, Temple, du Consul de Sardaigne Filippi et pour finir celui de Pellissier de Reynaud, vice-consul à Sousse en 1843-46². Mais il faut bien reconnaître que l'arrivée, coup sur coup – entre 1850 et 1860 – de Charles Tissot, de Victor Guérin et d'Henri Duveyrier dans les oasis du Jérid et du Nefzaoua, marque assurément un tournant décisif (vers le milieu du siècle) dans l'exploration archéologique du Sud tunisien.

On a là trois personnalités de haute culture qui abordent la région par les mêmes pistes mais dans le contexte d'itinéraires personnels différents: Charles Tissot, diplomate archéologue est resté une des figures emblématiques des relations scientifiques et politiques entre la France et la Tunisie (FIG. 1). Il occupe en 1852 un poste d'élève-consul à Tunis avant de faire toute une carrière qui le conduira successivement dans l'Empire ottoman, au Maroc et à Londres, sans lui faire oublier pour autant ses premières recherches en Tunisie. Ayant effectué à deux reprises, en 1853 et en 1857, des visites dans le Sud avec la colonne beylicale du Jérid, il décrit son itinéraire dans le pays et y relève les inscriptions latines, ainsi qu'au Nefzaoua où il arrive après une traversée mémorable du Grand Chott (16 mars 1857) qu'il identifie – après d'autres – au Lac Triton des auteurs anciens³. De là, par Limagues et El Hamma, il rejoint Gabès, Jerba et Sfax. Il revient de ces tournées avec un sujet de thèse latine⁴: *De Trito-*

2. A. GRAGUEB, *Notes sur le voyage de Tijani dans le sud tunisien*, «CT», t. 24, 93-94, 1976, pp. 25-44; T. SHAW, *Travels or Observations relating to several Parts of Barbary and the Levant*, Oxford 1738, trad. fr. La Haye, 1, 1743, pp. 274-6; A. DUREAU DE LA MALLE, *Voyages dans les régences de Tunis et d'Alger*, 1, Paris, 1838, pp. 118-62, 2, pp. 74-6; R. L. PLAYFAIR, *Travels in the Footsteps of Bruce*, London 1877, pp. 265-74; G. T. TEMPLE, *Excursions in the Mediterranean. Algiers and Tunis*, 1, London 1835, pp. 141-90; C. MONCHICOURT, *Relations inédites de Nyssen, Filippi et Calligaris (1738-1829-1834)*, Paris 1929, p. 367; E. PELLISSIER, *Description de la Régence de Tunis*, Paris, 1853 (rééd. Tunis 1980), pp. 139-76.

3. CH. TISSOT, *Notice sur le Chott El Djerid*, «Bull. Société de Géographie Paris», 18, 1879, 2, pp. 6-25; ID., *Géographie comparée de la Province romaine d'Afrique*, 1, Paris 1884, pp. 123-7; P. TROUSSET, *Le franchissement des Chotts du Sud tunisien*, «AntAfr», 18, 1982, pp. 45-52; J. PEYRAS, P. TROUSSET, *Le lac Tritonis et les noms anciens du Chott el Jérid*, «AntAfr», 24, 1988, pp. 149-204.

4. CH. TISSOT, *De Tritonide Lacu, Thèses, Divionensi Litterarum Facultati proponemat*, J. E. Rabutot, Dijon 1863, 39 p. Mes remerciements vont à J. Desanges qui m'a aimablement communiqué son exemplaire personnel de ce précieux ouvrage.

nide lacu que lui conseille Renan et qui sera la première pierre de cette monumentale *Géographie comparée de la Province d'Afrique* publiée l'année de sa mort en 1884 et, à titre posthume par Salomon Reinach, en 1888. Selon Numa Broc⁵, Tissot incarne le drame du savant absorbé par trop lourdes tâches professionnelles: au moment où est publiée son œuvre, commençait une série de découvertes dont lui-même et son éditeur n'ont pu entièrement profiter. L'âge héroïque de l'archéologie tunisienne touchait à sa fin.

Victor Guérin appartient, lui, au monde universitaire; il se spécialise avant tout dans la description des pays de la Méditerranée orientale. Normalien, agrégé de lettres, il enseigne la rhétorique notamment au Lycée d'Alger, est détaché à l'École française d'Athènes, puis devient professeur de faculté à Lyon et à l'Institut catholique de Paris. Il sera un membre très actif de la Société de Géographie de Paris. Son voyage archéologique dans la Régence de Tunis où il ne reste que 8 mois, est financé par le duc de Luynes et se situe en 1860⁶. Il atteint les confins sahariens de la Tunisie en longeant la côte, par Gabès et *Gightis* dont la visite est pimenterée au moment où il lisait les inscriptions du forum par la menace d'un groupe de Bédouins «armés jusqu'aux dents». Par un itinéraire inverse de celui suivi par Tissot, il arrive dans le Jérid dont il décrit les vestiges antiques. C'est à Tozeur qu'il rencontre notre troisième héros, un personnage vraiment hors du commun: Henri Duveyrier.

Issu d'une famille fixée à Aix-en-Provence, mais né à Paris en 1840 dans un milieu à la fois distingué et anticonformiste – son père Charles Duveyrier, fervent saint-simonien et homme de théâtre eut affaire à la justice pour un article sur la femme publiée dans le *Globe* (1832) – Henri Duveyrier (FIG. 2) reçut en Allemagne auprès de l'orientaliste Pleischer qui lui apprit l'arabe, puis auprès de Barth, une formation très éclectique qui lui permit de réaliser sa vocation d'explorateur: bien qu'il n'ait pu atteindre lui-même tous ses objectifs, il est le modèle des grands “sahariens” de la deuxième moitié du XIX^e siècle⁷. Le champ de ses intérêts débordait largement le domaine des antiquités: il s'étendait aux sciences de la nature, à la cosmographie, l'ethnologie et la linguistique qui font de lui, après Barth, le premier spécialiste du monde touareg et un expert écouté de l'Afrique

5. N. BROc, *Dictionnaire illustré des explorateurs français du XIX^e siècle*, 1, *Afrique*, Paris, CTHS, 1988, p. 311-2.

6. V. GUÉRIN, *Voyage archéologique dans la Régence de Tunis*, 1, Paris 1862, pp. 190-258.

7. Cf. la biographie de Duveyrier par CH. MAUNOIR, in H. DUVEYRIER, *Sahara algérien et tunisien*, *Journal de route*, Paris 1905, pp. IX-XXIII; BROc, *Dictionnaire illustré*, cit., pp. 127-8.



Fig. 1: Charles Tissot (d'après N. Broc, *Dictionnaire*, cit., p. 312).



Fig. 2: Henri Duveyrier (d'après N. Broc, *Dictionnaire*, cit., p. 127).

saharienne au sein de la Société de Géographie de Paris. En même temps, une certaine éthique humaniste de l'exploration, pas toujours comprise de son temps, car fondée sur l'estime personnelle réciproque, le met à part en l'exposant aux critiques. On l'accusa d'avoir idéalisé les Touareg en les créditant d'un irénisme démenti cruellement par l'échec de la mission Flatters. Comme Carette et Berbrugger quelques années auparavant, c'est à partir du Sud algérien que Duveyrier aborde le Jérid et le Nefzaoua où il ne fait qu'une courte visite⁸. Au passage, il multiplie les observations de toutes sortes sur les oasis et copie certaines inscriptions qui avaient échappé à Tissot, comme celle de Mercure-Silvain gravé sur un rocher à Kriz, face au passage du Chott⁹. De là il rejoint Gabès puis Gafsa avant de s'enfoncer à nouveau dans le Sahara algérien d'où il atteint Ghadamès et Ghat (mars 1861).

On peut retenir de ces voyages – y compris les incursions de Duveyrier chez les Touareg du Nord – qu'ils ne font qu'effleurer le Sahara tunisien: Tissot et Guérin se limitent à la côte et aux rives des Chotts. Le Bled Segui, pourtant au nord des Chotts, la majeure partie de la Jeffara, le Jebel et surtout le Dahar restent largement inconnus et au demeurant très peu sûrs. Selon la conception qui prévalait à l'époque, de la géographie "critique" (selon l'expression de Carette) ou géographie historique comparative, fondée sur le renseignement ou l'érudition, ils suivent la même trame de parcours que leurs prédécesseurs (Shaw, Temple, Pellissier), celle des itinéraires anciens (Itinéraire Antonin et Table de Peutinger) ou des géographes arabes dont ils s'efforcent d'identifier les stations avec les ruines qu'ils découvrent. La tâche qu'ils se proposent consiste donc essentiellement à faire concorder ces données textuelles avec celles du terrain. Néanmoins, ces relevés d'itinéraires très précis et bien documentés permettent de corriger et de compléter utilement les cartes du Dépôt de la Guerre publiés en 1857 et qui utilisaient les travaux de Falbe et de Pricot Sainte Marie. Les *Itinéraires en Tunisie* publiés en 1882 par le Service Géographique de l'Armée¹⁰ et utilisés par les colonnes françaises leur doivent sans aucun doute une large part de leur information.

8. E. CARETTE, *Etude sur les routes suivies par les Arabes dans les parties méridionales de l'Algérie et de la Régence de Tunis*, «Exploration scientifique de l'Algérie», 1884, pp. 201-20; A. BERBRUGGER, *Itinéraires archéologiques en Tunisie*, «RAfr», 1858, 3, p. 9-22; DUVEYRIER, *Journal de route*, cit., p. 51-86.

9. TEMPLE, *Excursions*, cit., 2, p. 322; DUVEYRIER, *Journal de route*, cit., p. 54; GUÉRIN, *Voyage archéol.*, cit., pp. 254; CH. TISSOT, *Géographie comparée*, cit., 2, p. 684, *CIL* VIII, 87 = 11227 (Wilmanns).

10. SERVICE GÉOGRAPHIQUE DE L'ARMÉE, *Itinéraires en Tunisie, 1881-1882*, 2, Impr. L. Baudoin, Paris, 1882, 76 p.

Un autre point commun à ces trois voyageurs: l'accent particulier mis dans leurs relations à l'évocation des grands Chotts du Sud tunisien, la Sebhra Faraoun des Arabes, identifiée par Ximenes et Shaw déjà, avec le Lac Triton des auteurs anciens. Cette identification va servir d'argument dans les années qui vont suivre, au projet utopique du Commandant Roudaire de création d'une Mer Intérieure Saharienne¹¹. D'après Tissot qui reprenait lui-même une idée formulée auparavant par le major Rennel¹², les témoignages d'Hérodote, de Scylax et de Ptolémée pouvaient être invoqués pour établir l'existence dans l'Antiquité d'une communication entre les Chotts et la mer, communication que Roudaire se proposait de rétablir par le percement de l'isthme de Gabès. On sait que ce grand projet, appuyé par Ferdinand de Lesseps lui-même, va finalement tourner court au lendemain de l'établissement du Protectorat après un long débat qui a donné lieu à une surabondante littérature et a passionné le grand public de l'époque puisqu'on en retrouve l'écho jusque dans un roman de Jules Verne¹³ (FIG. 3). Pour nous, c'est un cas exemplaire où les ressources de l'érudition et l'interprétation des auteurs anciens auront été, bien que mal à propos, mises au service d'un grand projet d'ingénierie. Il s'en dégage à distance une réflexion sur la nécessité pour la géoarchéologie de prendre sérieusement en compte la disparité des échelles de temps: celle de la géologie du Quaternaire où les Chotts ont pu connaître des épisodes lacustres (avec ou sans communication avec la mer) n'est certes pas celle de la géographie historique où il faut exclure l'hypothèse de conditions antiques d'environnement radicalement différentes de celles d'aujourd'hui. Les missions de nivellement topographique de Roudaire auxquelles Duvoyrier a apporté son concours en 1874, ont eu du moins pour résultat de produire des cartes plus précises, préluant ainsi à une nouvelle phase de reconnaissance scientifique de la région.

11. F. E. ROUDAIRE, *Rapport à M. le Ministre de l'Instruction publique sur la mission des Chotts. Etudes relatives au projet de mer intérieure*, «ArchMiss», 3^e sér., 4, 1977, pp. 3-97; P. TROUSSET, *Du Lac Triton des anciens au projet de mer sabarienne: histoire d'une utopie*, «CT», 32, 127-8, 1984, pp. 31-49; N. BROU, *Les Français face à l'inconnue sabarienne: géographes, explorateurs, ingénieurs (1830-1881)*, «Annales Géo», 535, 1987, pp. 325-9; M. H. HEFFERNAN, *A French Colonial Controversy: Captain Roudaire and the Sabaran Sea*, «The Maghreb Review», 13, 3-4, 1988, pp. 145-61; R. LETOLLE, H. BENDJOUDI, *Histoire d'une mer au Sabara, Utopies et politiques*, Paris 1997, 221 p.

12. J. RENNEL, *The Geographical System of Herodotus Examined and Explained by a Comparison with those of Other Ancient Authors*, London, 1800 (2^e éd. 1830), pp. 327-42. Sur Rennel, cf. A. MICHAUD, *Biographie universelle*, 35, Paris-Leipzig, p. 427.

13. J. VERNE, *L'invasion de la Mer*, Paris 1905. Remarquablement documenté sur le projet Roudaire.

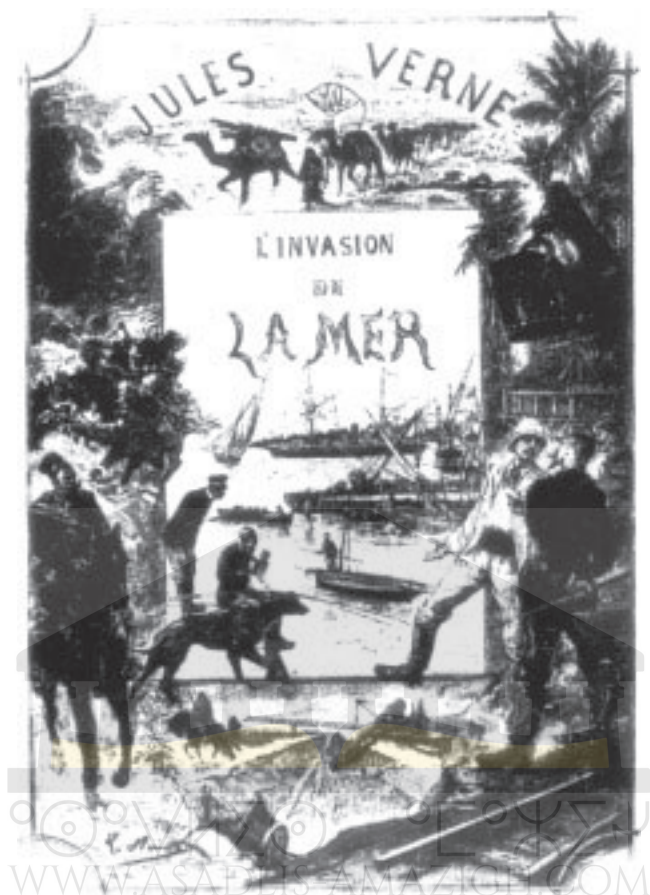


Fig. 3: *L'Invasion de la Mer*: illustration hors texte de L. BENNETT, dans la collection Hetzel, *Les mondes connus et inconnus*, Paris, 1905.

Le temps des militaires (1881-1914)

Pour simplifier, dans une première phase, après la conquête elle-même (1881-83) puis avec la mise en place de l'administration militaire, la découverte archéologique devient essentiellement l'œuvre des officiers de Renseignement et des Affaires Indigènes installés dans les divers postes et bureaux qui permettent de contrôler le pays: au sommet de la hiérarchie est le commandant militaire des Territoires du Sud, qui réside à Gabès, puis à Médenine (1889). De lui dépendent dans chaque caïdat un ou plusieurs

bureaux annexes: Douz et surtout Kebili pour le Nefzaoua, Zarzis pour le littoral, Matmata et Tataouine pour le Jebel, Ben Gardane pour la Jeffara; enfin Dehibat et Djeneien pour le Grand Sud, quand intervient après une série d'incidents locaux, la fixation de la frontière tuniso-tripolitaine (1898-1911)¹⁴.

A partir de ces positions où ils sont affectés pour de longues périodes, les officiers effectuent un travail de reconnaissance du pays, qui pour certains d'entre eux va être l'occasion d'une prospection systématique des vestiges archéologiques dans des secteurs d'accès difficile qu'ils étaient bien souvent les premiers européens à reconnaître. Leur connaissance de la langue arabe usuelle, leur introduction dans les réseaux de la société traditionnelle où ils trouvent guides et informateurs, leur sens remarquable du terrain qu'ils parcourent en tous sens, enfin l'arrivée à leur côté de divers spécialistes venus compléter l'étude du pays (topographes, naturalistes, géologues, médecins) font qu'en quelques années, de 1883 à 1895, le bilan de leurs découvertes surpasse largement ce qui sera accompli plus tard en un siècle.

Dans une seconde phase, après 1895 mais surtout entre 1904 et 1911 pour le Sud tunisien, un travail systématique de relevé est effectué par les Brigades topographiques venues directement de France et relevant d'un corps spécialisé différent, le Service Géographique de l'Armée. Après les premiers relevés de reconnaissance au 1/200 000^e, on procède à l'établissement de la carte au 1/100 000^e. Un travail de haute précision, réalisé suivant les règles de l'art à partir d'une chaîne de triangulation. En fait, au moment où intervient ce travail, l'essentiel des vestiges archéologiques avait été déjà découvert par leurs prédécesseurs des Services de Renseignement. Des témoignages pittoresques sur le pays qu'ils parcouraient et sur la manière de travailler des uns et des autres nous sont fournis par le lieutenant de Larminat et par le géologue Léon Perviquière dans leurs souvenirs respectifs¹⁵. Tous deux ont, en effet, participé aux travaux de la Commission de délimitation de la frontière tuniso-tripolitaine.

Prenons quelques exemples des découvertes archéologiques les plus représentatives de cette période de grande activité qui va prendre fin après 1914. A l'Ouest, sur le territoire des contrôles civils de Tozeur et de Gafsa le lieutenant du Paty de Clam fait une prospection minutieuse du Bled Tarfaoui entre 1890 et 1892¹⁶, où il signale, entres autres découvertes,

14. A. MARTEL, *Les confins sabaro-tripolitains de la Tunisie (1881-1911)*, Paris 1965, 2, pp. 199-319.

15. L. ESTEBAN (E. de Larminat), *Croquis tunisiens. Souvenirs d'un officier des Affaires arabes*, Paris-Limoges 1901, p. 264; L. PERVINQUIÈRE, *La Tripolitaine interdite, Gbadamès*, Paris 1912, p. 247.

16. A. DU PATY DE CLAM, *Étude sur le Bled-Tarfaoui*, «Bull. de Géographie historique

celle de l'inscription du *castellum Tigensium*. Au nord du Chott el Fejaj, le Bled Segui et les montagnes du Cherb avaient été explorés avant 1881 par Chevarrier, vice-consul à Gabès, lequel avait signalé déjà l'existence de la muraille romaine de Bir oum Ali¹⁷. Ces régions sont de nouveau visitées après 1890 par le capitaine Privé et le commandant Goetschy¹⁸. Du côté du littoral, le commandant Rebillet, chef d'état-major de la brigade d'occupation à Gabès, explore l'Arad, la presqu'île de Zarzis et les rives de la Bahiret el Biban où il signale le site de Medeina en 1892¹⁹. Les années suivantes, le lieutenant Lecoy de la Marche est chargé d'explorer à travers le Jebel et le Dahar les communications romaines entre le golfe de Gabès et l'oasis saharienne de *Cydamus* (Ghadamès)²⁰. C'est un bon exemple de ces itinéraires de reconnaissance parcourus à la boussole et qui précèdent l'établissement de la carte. Lecoy de la Marche découvre au passage le mausolée d'El Amrouni (FIG. 4) dont il propose une excellente restitution conservée dans les archives de l'INP de Tunis²¹. Il découvre le camp de Ras el Aïn Tlalet, remarque une des barrières romaines à l'ouest de Tatahouine qu'il interprète à tort comme une installation hydraulique; enfin on lui doit la découverte du poste de *Tisavar* (Ksar Rhilane) situé sur les confins de l'Erg et qui sera fouillé quelques années plus tard, en 1901, par le lieutenant Gombeaud²² (FIG. 5). Un autre exemple de ces itinéraires de reconnaissance est celui du lieutenant Hilaire qui retrace à travers le Dahar et le jebel Demmer, la succession des positions militaires désormais identifiées, du *limes Tripolitanus*²³ (FIG. 6).

Dans cette reconnaissance des fortifications romaines du Sud tunisien, une place de choix doit être faite aux commandants Lebœuf et Do-

et descriptive», 1897, pp. 408-24; *Lettre au Ministre de l'Instruction Publique (Gabès, le 7 oct. 1892)*, Archives de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Tozeur, 17 G2, f 126.

17. Ph. CHEVARRIER, *Voyage de Gabès au Zaghouan, par el-Hamma, les plaines du Segui, Tbala; Oued Rhane, Zlass, Kairouan*, «ArchMiss», 3^e sér., 5, 1879, pp. 223-46.

18. Cne PRIVÉ, *Notes archéologiques sur l'Aaead, le Madjourab et le Cherb*, «BAC», 1895, pp. 78-131; P. GOETSCHY, *Notes sur un passage du Cherb (route de Nefzaoua) barré par une muraille dite de "Bir Oum Ali"*, «RSAC», 1894, p. 593-8.

19. F. REBILLET, *Note sur le Bahira des Biban et Medeina*, «BAC», 1892, pp. 126-8.

20. H. LECOY de la MARCHE, *Recherche d'une voie romaine du Golfe de Gabès vers Ghadames (Cydamus)*, «BAC», 1894, p. 389-413.

21. *Ibid.*, p. 403-5, pl. XVII; Ph. BERGER, *Le mausolée d'El Amrouni*, «RA», 3^e sér., 26, 1895, pp. 71-83; N. FERCHIOU, *Le mausolée de Q. Apuleus Maxssimus à El Amrouni*, «PBSR», pp. 47-76, fig. 3, p. 52.

22. Lt. GOMBEAUD, *Fouille du castellum d'El Hagueuff (Tisavar)*, «BAC», 1901, pp. 181-94.

23. J. HILAIRE, *Note sur la voie romaine qui longeait la frontière militaire de Tripolitaine*, «BAC», 1901, pp. 95-105.



Fig. 4: Bas-relief du mausolée d'Apuleus Maximus, découvert à El Amrouni par le lieutenant Lecoy de la Marche en 1894 (cliché P. Troussel).

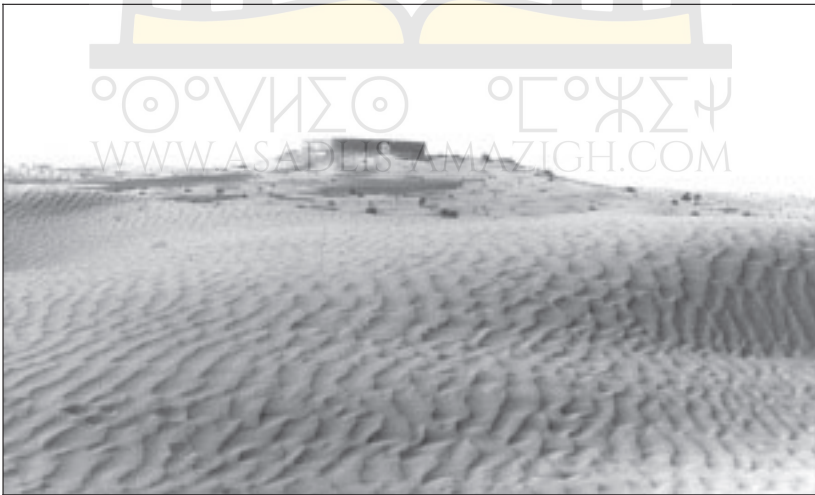


Fig. 5: Le poste romain de Ksar Rhilane (*Tisavar*) à El Hagueuf, fouillé en 1901 par le lieutenant Gombeaud, réoccupé en 1942-1943 par les FFL de la colonne Leclerc (cliché P. Troussel).

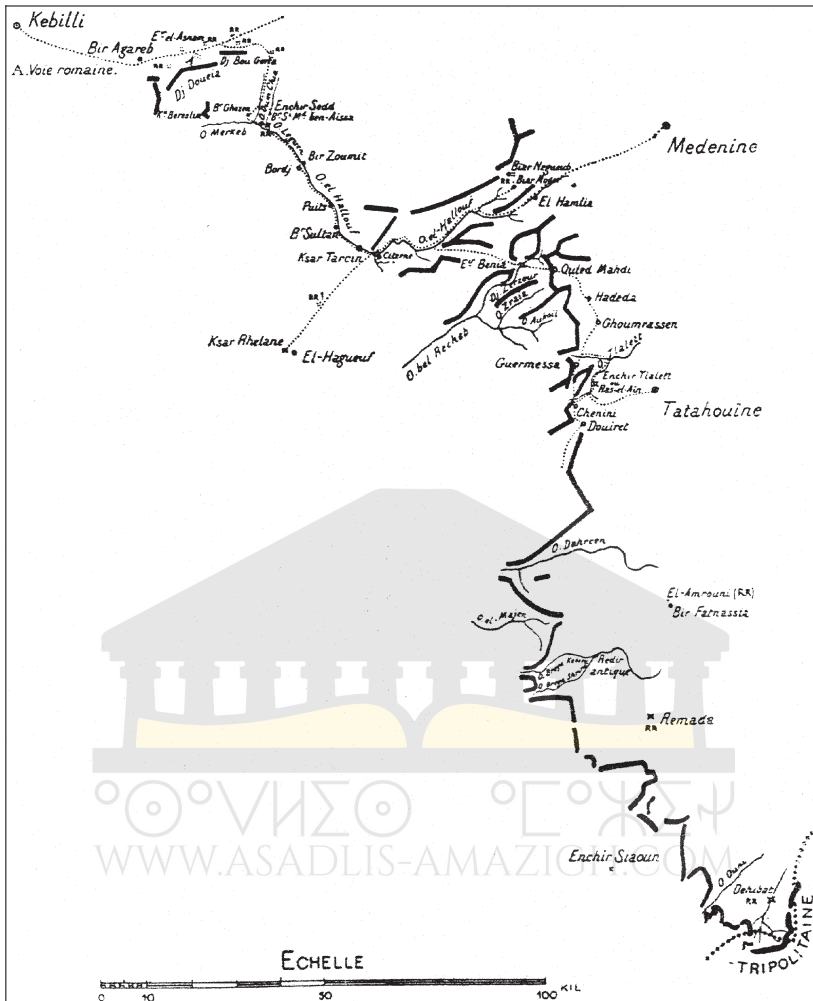


Fig. 6: Tracé de la voie romaine de Tacape à Leptis Magna, d'après le lieutenant Hilaire, *Note sur la voie romaine*, cit., p. 98.

nau, longtemps en poste dans la région et pour qui l'archéologie, plus qu'une passion, était une forme de documentation qui devait, comme nous le verrons, guider leur action dans le présent. Lebœuf est en Tunisie de 1891 à 1911, à Kebili, à Médenine et à Gabès, puis de 1912 à 1916 comme chef du Service des Renseignements; il disparaît dans le Grand Erg au



Fig. 7: Le commandant Donau (à droite), s'entretenant avec le kaïmakam de Nalout, lors de la pose d'une borne de la frontière tuniso-tripolitaine (d'après Pervinquière, *La Tripolitaine interdite*, cit., pl. h.t.).

cours d'un vol de reconnaissance²⁴. Donau, sorti de Saint-Cyr, est en Tunisie de 1889 à 1895, puis, presque sans interruption – n'était un temps de commandement en France de 1911 à 1913 – de 1900 à 1914 où il occupe successivement les postes de commandant du Cercle de Kebili et commandant militaire des Territoires du Sud à Medenine. C'est à ce titre qu'il intervient dans la Commission frontalière en 1910 (FIG. 7). On trouve un portrait pittoresque du commandant Donau dans le livre de Pervinquière²⁵:

Attaché depuis de longues années au Service des Affaires indigènes, le commandant Donau est sans doute l'homme qui connaît le mieux le Sud tunisien; nul n'était plus qualifié pour diriger la mission française. De taille moyenne, la figure creusée par des séjours prolongés dans le Sud, les yeux bleus voilés par le reflet d'un lorgnon à poste fixe sur le nez, la barbe courte, cet officier supérieur est le type du vrai *blédard*, qui s'est adapté au pays, et sur lequel les petits ennuis de la

24. MARTEL, *Les confins sabaro-tripolitains*, cit., pp. 49-50.

25. *La Tripolitaine interdite*, cit., p. 12.

vie de campagne n'ont pas de prise; il en vu bien d'autres! La nuit qui a précédé notre départ de Ghadamès a été marqué par un coup de vent terrible, qui a arraché nombre de tentes, dont celle du commandant; quand je sortis de la mienne, qui avait heureusement résisté, le camp présentait un aspect insolite: le commandant, dans son lit dehors, lisait *Le Temps*! Il s'était dit que puisqu'on devait décamper une heure ou deux plus tard, ce n'était vraiment pas la peine de faire remonter sa tente. Au surplus, le commandant Donau n'est pas seulement un officier de grande valeur, c'est aussi un savant: passionné pour l'archéologie, il a fait faire à cette science des progrès marquants... Près de lui, j'étais assuré de trouver l'accueil le plus gracieux: n'étais-je pas un peu un confrère qui s'occupe seulement de pierres plus vieilles!

A Donau sont dues, en effet, la plupart de nos connaissances sur plusieurs itinéraires routiers du *limes Tripolitanus*, dont les milliaires ont été retrouvés en mesurant les distances au pas du cheval: sur la voie, déjà reconnue par Hilaire et Lebœuf, entre *Capsa* et *Tacape*, sur celle de *Tacape* à la *Turris Tamalleni* (datée du règne de Domitien), celle tracée sous le règne de Trajan à travers le Jebel Asker entre *Turris Tamalleni* et *Capsa*; à lui aussi l'ensemble unique des bornes de limitation posées sous le règne de Tibère par les arpenteurs de la III^e Légion sur les deux rives du Chott el Fejaj, enfin bon nombre d'installations militaires ou rurales autour de la muraille du Tebaga et dans le Nefzaoua. Toutes ces découvertes ont été publiées, pour l'essentiel, dans le "Bulletin Archéologique du Comité", soit directement par leur inventeur, soit par l'intermédiaire de Jules Toutain²⁶. Une seule exception concerne le camp de Remada (*Tillibari*) fouillé en juin 1914, avant qu'il ne disparaisse dans la construction d'une caserne. Le rapport de Donau sur cette fouille importante pour la connaissance de la frontière d'Afrique, était demeuré inédit par suite des circonstances et nous l'avons retrouvé en 1967 dans les archives de l'INAA de Tunis²⁷.

En effet, dans l'ensemble, les résultats des investigations des militaires sont rapidement connus des spécialistes. C'est là une des particularités du cas tunisien que l'organisation précoce, dès 1884, du Service des

26. R. DONAU, in J. TOUTAIN, *Notes et documents*, «BAC», 1903, pp. 291-303, 308-42 (voie romaine de Tacape à Turris Tamalleni), 334-42 (Nefzaoua), 354-60 (Castellum de Benia Ceder), 391-7 (Limes Tripolitanus); ID., *Note sur la voie romaine de Turris Tamalleni à Capsa*, «BAC», 1905, pp. 354-9; *Etude sur la voie romaine de Tacape à Turris Tamalleni*, «Bull. Soc. archéol. Sousse», 9, 1907, pp. 52-67; ID., *Recherches archéologiques exécutées par MM. les officiers des Territoires du Sud tunisien en 1907 et pendant le premier semestre de 1908*, «BAC», 1909, pp. 30-50; R. DONAU, L. PERVINQUIÈRE, *Notes archéologiques sur la frontière tuniso-tripolitaine*, «Bull. Géographie historique et descriptive», 3, 1912, pp. 465-507.

27. M. EUZENNAT, P. TROUSSET, *Le camp de Remada, Fouilles inédites du Commandant Donau (mars-avril 1914)*, «Africa», v-vi, 1978, pp. 111-89.

Antiquités à Tunis à la direction duquel se succèdent du Coudray La Blanchère, Gauckler et Merlin. En même temps, comme l'explique le rapport de M. Euzennat au présent congrès, une Commission spécialisée du Comité des Travaux historiques recevait en France les informations archéologiques de la Tunisie et les publiait régulièrement dans son Bulletin. Bien que quelque peu marginaux par rapport aux grands sites romains de Tunisie septentrionale ou centrale, les Territoires du Sud ne restent pas à l'écart de cet engouement du monde savant en raison même de l'activité de prospection des militaires qui ont réussi à intéresser à leur travaux les grands antiquisants de l'époque. Ceci non seulement en France, où Stéphane Gsell, René Cagnat, Jules Toutain et Paul Blanchet sont en première ligne pour les recherches sur le *limes* d'Afrique²⁸, mais en Allemagne aussi où Wilmanns qui a visité le Jérid et Mommsen lui-même – par l'intermédiaire de Tissot – ont connaissance des inscriptions découvertes dans le Sud tunisien. Enfin, W. Barthel va donner en 1911, après un débat scientifique qui l'oppose à J. Toutain pour l'interprétation des bornes découvertes par Donau, une remarquable synthèse sur les limitations romaines en *Africa*²⁹.

Au total, ce qui se dégage de ces investigations archéologiques dans le Sud tunisien est une vision fortement militarisée du pays, l'accent étant mis dès le départ sur les routes stratégiques successives mises en place le long de la frontière et sur les positions fortifiées, camps, forts et fortins qui les jalonnent. Archéologues et historiens sont en partie prisonniers – comme Baradez plus tard – d'une vision de la frontière qui leur vient d'ailleurs que des textes épigraphiques et du simple inventaire archéologique³⁰. C'est ainsi que René Cagnat, fortement influencé dans son tableau de la frontière d'Afrique par les militaires dont il était au demeurant très proche, avoue lui-même être débordé par cette abondance des renseignements recueillis, «quelque peu gênante pour suivre sans hésitation le tracé du *limes*; de tous côtés ils ont signalé des fortins et des centres fortifiés disséminés dans la région... certains d'entre eux n'étaient que des fermes fortifiées, comme la *Turris Maniliorum*. On risque donc de rap-

28. P. BLANCHET, *Sur quelques points fortifiés de la frontière sabarienne de l'empire romain*, «RSAC», 1898, 32, pp. 71-96; TOUTAIN, *Notes ed documents*, cit., pp. 272-409; R. CAGNAT, *L'armée romaine d'Afrique*, Paris, 1913, p. 524-68.

29. J. TOUTAIN, *Le cadastre de l'Afrique romaine. Étude sur plusieurs inscriptions recueillies par le Capitaine Donau dans la Tunisie méridionale*, «MAIBL», 12, 1907, p. 41-382; W. BARTHEL, *Römische Limitation in der Provinz Africa*, «BJ», 120, 1911, pp. 39-126.

30. P.-A. FÉVRIER, *Le monde rural antique (approches de l'historiographie du XIX^e siècle)*, in *Histoire et Archéologie de l'Afrique du Nord*, III^e Coll. internat. (Montpellier 1985), Paris, CTHS, 1986, pp. 100-1; Id., *Approches du Maghreb romain*, 1, Aix-en-Provence 1989, pp. 84-90.

procher l'une de l'autre des fortifications qui n'étaient peut-être pas contemporaines, et de prendre pour des *castella* officiels des bordjs privés»³¹. A côté de cette vision militarisée et "quasi obsidionale" d'un prédésert toujours sur le qui-vive devant la menace des nomades, c'est une tout autre lecture de l'espace qui apparaît, par exemple, dans les travaux des docteurs Bertholon et Carton ainsi que dans le recueil de Gauckler sur les installations hydrauliques "romaines"³²: celui d'un terroir rural pacifié et prospère. Sa mise en valeur dans l'antiquité est mise au crédit de la sécurité dont l'armée romaine était la garante; le souci de revivifier ces terres abandonnées depuis l'antiquité en prenant modèle sur la politique romaine d'encadrement militaire des populations est d'ailleurs omniprésent dans les rapports du commandement des Territoires du Sud³³. Mais d'une manière assez révélatrice, l'inventaire de ces aménagements hydrauliques se réduit en général à des installations ponctuelles telles que les puits, citernes et barrages isolés. Aucun rapprochement n'est alors établi entre la technique locale des *jessour* si caractéristique, pourtant, de la montagne des Matmata, avec les traces antiques d'aménagement concerté de vallées entières, encore visibles dans la Jeffara, comme celles de l'oued Hallouf décrites par Carton³⁴. Un aspect fondamental de la civilisation rurale des Berbères du prédésert n'est donc pas encore clairement perçu, non plus que la société elle-même dans son dynamisme propre avec sa technologie si particulière de maîtrise des eaux et des sols, sans équivalent au nord de la Méditerranée³⁵.

Il reste à s'interroger sur les motivations de ces militaires, pouvant justifier leur regard particulier sur un espace dans lequel, inévitablement, ils étaient invités à se projeter en y retrouvant les traces de l'armée romaine. Leur solide formation classique les y préparaient: avant la réforme de l'enseignement en 1902, un candidat au concours de Saint-Cyr avait fait du grec et du latin jusqu'en classe de rhétorique, le baccalauréat es-lettres étant le préalable obligé du baccalauréat es-sciences³⁶. Sortie tout droit

31. CAGNAT, *L'armée romaine d'Afrique*, cit., pp. 528-9.

32. L. CARTON, *Essai sur les travaux hydrauliques des Romains dans le sud de la Régence de Tunis*, «BAC», 1888, pp. 449-63; ID., *Oasis disparues*, «RT», 1895, pp. 201-11; P. GAUCKLER, *Enquête sur les installations hydrauliques romaines en Tunisie*, 2, Tunis 1912.

33. Conférence de Gauckler au Service des Antiquités en 1899, citée par J. TOUTAIN, *Notes et documents*, 1903, p. 407-9; LE BŒUF, *La colonisation romaine dans l'extrême-Sud tunisien*, «RT», X, 1903, pp. 352-66.

34. L. CARTON, *Essais sur les travaux hydrauliques*, «BAC», 1988, p. 459, fig. 4.

35. P. TROUSSET, *Limes et "frontière climatique"*, in *Histoire et Archéol. Afrique du Nord (Montpellier 1985)*, Paris 1986, p. 55-84; G. BARKER, D. MATTINGLY (eds.), *Farming the Desert, The UNESCO Libyan Valleys Archaeological Survey*, Tripoli-London 1996, 2 voll.

36. C. FALCUCCI, *L'Humanisme dans l'enseignement secondaire en France au XIX^e siècle* (thèse), Toulouse, 1939.

du *De Viris*, la figure du conquérant romain s'impose à eux comme une seconde nature. Mais il ne faut pas pour autant donner dans la caricature: dans le cas particulier de ces marges sahariennes de la Tunisie qu'ils s'appliquent à maintenir dans la mouvance d'un État dont ils servent finalement les intérêts futurs contre les empiétements de la Tripolitaine ottomane et même vis à vis de leurs collègues d'Algérie, l'archéologie, comme le suggère avec bonheur et justesse André Martel, est plus qu'un simple et banal passe-temps de sous-officiers d'intendance³⁷:

une telle projection dans le passé, qu'il faut se garder de généraliser et de systématiser peut s'interpréter comme une réaction contre un présent qui se dérobe. Ces officiers se sentent en marge d'une aventure coloniale dont ils ne partagent pas les aspects épiques... Immobilisés dans les limites géographiques du Sud tunisien, ils se libèrent en plongeant dans le passé local pour y trouver l'illustration de leurs "servitudes" quotidiennes. En assumant l'héritage romain ils auréolent la garde des confins et l'administration militaire d'une gloire consacrée.

A ces motivations particulières des officiers s'ajoute, pour les encourager dans leurs prospections, l'impulsion donnée à la recherche archéologique par les autorités scientifiques de l'époque, telle qu'elle peut s'exprimer, par exemple, dans les consignes très précises qui sont adressées aux officiers de la division d'occupation par la Commission d'Afrique du Nord dans une petite brochure en date du mois de février 1885³⁸: il y est question d'un vaste programme d'inventaire archéologique de la Tunisie, d'où naîtra plus tard l'*Atlas archéologique de la Tunisie*³⁹ et où doivent être prises en compte les ruines de toutes sortes, les routes et milliaires, les inscriptions non seulement romaines mais aussi puniques et libyques, les monnaies, poteries et autres petits objets ainsi que les tombeaux. Les rapports remis par les officiers des brigades topographiques et publiés par le commandant Toussaint s'inspirent à l'évidence de telles consignes⁴⁰ (FIG.

37. MARTEL, *Les confins saharo-tripolitains*, cit., 2, pp. 55-60.

38. *Instructions pour la recherche des Antiquités et les travaux de Géographie comparée en Tunisie*, Archives des Brigades Topographiques, Commission d'Afrique du Nord, en dépôt à Aix-en-Provence. Parmi les inspirateurs probables de ce texte, on peut citer R. Cagnat, H. Saladin et surtout S. Reinach.

39. R. CAGNAT, A. MERLIN, *Atlas archéologique de la Tunisie*, Paris 1914-32. Les dernières feuilles parues en 1932 sont celles du Sud tunisien: Kébili, Douz, Tamezred, Oglat Merteba (au 1/100 000^e).

40. Cdt P. TOUSSAINT, *Résumé des reconnaissances archéologiques exécutées par les officiers des brigades topographiques d'Algérie et de Tunisie*, «BAC», 1899, p. CXXXVI; 1900, pp. CXX-CXXVII; 1901, pp. CXXXVI-CXLIV; 1902, pp. CXX-CXXV; 1904, pp. 127-41; 1905, pp. 56-74; 1906, pp. 223-241; 1907, pp. 308-14.

MASSE 113 - Gouret Lila

J. Jasseron


Numéro des Ruines	Numéro des Plans	Description des Ruines
25	1	Tombes Anciens. RA Carrées blanches, simplement murées.
2	2	Tâche en terre au couchant de l'OP des Trappes et de l'OP de l'Arme.
3	3	Classe romaine de l'Arme des Trappes - Murs en état.
3	4	<p><u>Carré et Mosaïque</u>. Ruines romaines, mises au jour par le CP de l'Arme des Trappes (indiquées sur les plans).</p>  <p>Elles comprennent 3 pièces en état bon état (une avec un dallage à mosaïque (probablement romain) très fin) - la fontaine au sud a peu formé sur le terrain au plan les restes de cette construction (elle est effondrée) - sur un petit mur au sud il y a une petite construction qui pourrait servir de poste de surveillance de la route de l'OP des Trappes.</p> <p style="text-align: right;">Le Lieutenant J. Jasseron</p>

Fig. 8: Extrait d'un rapport des Brigades Topographiques de Tunisie, répertoire des ruines de la feuille Gouret Lila, CXL, mappe n° 3, par le lieutenant Jasseron, en 1909-1910.

8); il s'y ajoute un rapport spécial concernant les installations hydrauliques dont les textes seront publiés dans le recueil de P. Gauckler⁴¹. Une autre note émanant du chef de la section de topographie⁴² invite les officiers des brigades à s'intéresser aux variations du relief à partir de l'étude des ruines archéologiques, ce qui représente une approche très nouvelle pour l'époque et constitue l'ébauche de ce que l'on appellerait aujourd'hui une archéologie du paysage.

Vers la même époque, le Directeur des Antiquités et Arts, s'adressant à un public de jeunes gens conviés à venir s'initier au fonctionnement du Protectorat et que l'on désire attirer dans les contrôles civils déclare:

j'essaierai de vous prouver que l'archéologie en Tunisie n'est pas une science de luxe, n'ayant d'autre but que de satisfaire une vaine curiosité d'érudit, qu'elle

41. GAUCKLER, *Enquête*, cit., 2, pp. 153-71, 206-21.

42. *Ibid.*, Note manuscrite du Chef de Bataillon, Chef de la Section de Topographie, signé: A. Romieux, Arch. Brigades topographiques, Aix-en-Provence.

présente, au contraire, un intérêt vivant et actuel de premier ordre, et que la connaissance précise et raisonnée des antiquités tunisiennes est la seule base solide où puisse s'appuyer toute entreprise intéressant l'avenir politique et économique de la Tunisie⁴³.



43. Texte cité par MARTEL, *Les confins sabaro-tripolitains*, cit., 2, p. 58.

Mariangela Sau
La “scoperta” di *Thuburbo Maius*

Gli studi su Thuburbo Maius hanno avuto inizio nel secolo scorso, quando viaggiatori eruditi e letterati¹ si sono posti il problema di localizzare il centro urbano di età romana noto dalle fonti antiche. Attestazione dell'esistenza della città forniscono, infatti, Tolomeo (*Geog.* IV, 3, 9), l'*Itinerarium Antonini* (48), la *Tabula Peutingeriana* (V, 4), l'Anonimo Ravennate (III, 5, 5), nonché, secondo taluni studiosi dell'inizio del secolo², Plinio (*nat.*V, 29). Infatti, nella lista delle sei colonie augustee della provincia d'Africa che lo studioso redige, oltre «Cirta» e «Sicca» (*nat.* V, 22), «Carthago» e «Maxula» (*nat.* V, 24), è compreso insieme ad «Uthinam» il toponimo «Thuburbi», non accompagnato, tuttavia, dall'attributo latino *maius* o *minus*³, necessario al fine di comprendere di quale delle due Thuburbo, presenti nella Proconsolare, si tratti. La mancanza di questo aggettivo ha dato origine nel tempo ad una confusione fra i due centri, che è stata chiarita solo negli anni Sessanta di questo secolo da Pierre Quoniam⁴, il quale ha identificato la «Thuburbi» citata dall'autore della *Naturalis historia* con Thuburbo Minus.

* La mia riconoscenza va alla prof. Cinzia Vismara per l'incoraggiamento e per le preziose indicazioni. Desidero ringraziare inoltre l'amico dott. Alessandro Teatini per la costante disponibilità dimostratami e per gli utili suggerimenti.

1. TH. SHAW, C. MANNERT, H. BART, J.-B. D'ANVILLE, J. PELISSIER; si veda al riguardo, CH. TISSOT, *Notice sur Thuburbo Majus*, «RAfr», I, 1857, p. 417.

2. CH. TISSOT, *Géographie comparée de la Province Romaine d'Afrique*, t. II, Paris 1857; TISSOT, *Notice*, cit., pp. 417-24; V. GUERIN, *Voyage archéologique dans la Régence de Tunis*, t. II, Paris 1862, p. 373; G. WILMANNNS, *CIL* VIII, p. 106; L. POINSSOT, *Trois inscriptions de Thuburbo Majus*, «CRAI», 1915, pp. 325-32; A. MERLIN, *L'histoire municipale de Thuburbo Majus*, in *V^e Congrès international d'archéologie, Alger, 14-16 IV 1930*, Alger, 1933, pp. 205-25.

3. A riguardo si veda P. BACCINI LEOTARDI, *Sui titoli di magna, maior, maius e simili con nomi di città*, in *Ottava Miscellanea greca e romana*, 33, Roma, 1982, pp. 395-416.

4. P. QUONIAM, *Le statut municipal de Thuburbo Majus*, «CT», VIII, 1960, n. 31, p. 27. A riguardo, cfr. *infra*, nota 60.

L'Africa romana XIII, Djerba 1998, Roma 2000, pp. 597-611.

Con la certezza di aver raggiunto, infatti, la «Thuburbi» menzionata da Plinio è giunto sul sito di Henchir el Kasbat Charles Tissot⁵; sulla base del rinvenimento di un'iscrizione⁶ menzionante il nome del centro urbano egli ha potuto riconoscere nelle rovine la città romana di Thuburbo Maius, a proposito della quale, fino a quel momento, si era posto diversi interrogativi:

...les indications des Itinéraires, du reste, sont assez vagues pour expliquer ces divergences d'opinion: la position de Vallis pouvait seule donner à peu près celle de Thuburbo Maius, et elle était demeurée incertaine pour les auteurs précités. En fixant Vallis à Sidi Medien, entre Krich-el-Oued, Merasâa et Medjez el-Bab, [...], et en ayant égard à la distance de 18 milles romains, marquée par l'*Itinéraire* d'Antonin entre Vallis et Thuburbo Maius, j'avais été conduit à placer cette dernière station sur l'Oued Meliana, entre les derniers contreforts occidentaux du Djebel Zar'ouan et le Djebel Douamès⁷.

Lo studioso e diplomatico francese, primo archeologo giunto sul sito, fra le altre cariche, ha ricoperto il viceconsolato francese a Tunisi, e proprio a tale periodo pare dover risalire la ricognizione che egli ha condotto intorno alle rovine di Henchir el Kasbat.

Ch. Tissot racconta che mentre era a capo di una spedizione militare, l'8 aprile del 1857 si ritrovò presso l'Oued Miliane⁸, lo attraversò all'altezza della Koumba di Sidi bou Hamida giungendo in tal modo nelle vicinanze di Henchir el Kasbat. Approfittando di una pausa egli poté visitare il centro posto a circa un miglio di distanza dal punto in cui si era fermato, a circa dieci ore a sud-sud-ovest di Tunisi. Lo studioso percorse l'intera superficie del sito anche con l'intento di recuperare «... une très longue inscription qu'un des officiers du Bey du camp m'avait dit y avoir remarqué autrefois...»⁹, che tuttavia non poté trovare dal momento che l'epigrafe in questione era stata reimpiegata per l'edificazione di un ponte sull'Oued Miliane. Per lo stesso scopo fu utilizzato in seguito anche un altro blocco iscritto che gli operai impegnati nella realizzazione del ponte dissotterarono mentre Ch. Tissot percorreva il sito e che, per tale ragione, egli poté vedere: tale iscrizione gli permise di identificare Thuburbo Maius:

5. TISSOT, *Géographie*, cit.; ID., *Notice*, cit.

6. Cfr. *infra*, nota 10.

7. TISSOT, *Notice*, cit., pp. 417-8.

8. Ivi, pp. 418-9; il fiume scorre ai piedi della collina sulla quale sorge Thuburbo Maius; cfr. AAT, f° 39 Zaghouan, n. 67: Henchir el Kasbat.

9. Ivi, p. 418.

... une autre *Pierre écrite* qu'ils venaient de déterrer et qui allait suivre la première. J'y déchiffrai l'inscription suivante [...]. Ainsi, point de doute possible: les ruines d'Henchir Kasbat étaient bien celles de ce Thuburbo Majus tant cherché...¹⁰.

Nella *Géographie comparée*, Ch. Tissot, oltre a dare notizia del rinvenimento di altre epigrafi¹¹, ha fornito indicazioni circa la posizione geografica della città, di rilevanza strategica per il controllo sulle vie che dall'interno portavano verso il mare, e ha descritto, pur sommariamente, la topografia generale del sito, precisando tuttavia di non essere riuscito a redigerne una pianta a causa della scarsità del tempo a disposizione. Nel suo resoconto vengono menzionati i tre archi che davano accesso alla città¹², tre podi di templi, un *castrum*, le rovine di quattro ampi edifici e cisterne dislocate per ogni dove nella città, la cui area appariva, inoltre, disseminata di fusti di colonne.

Una conferma ed un approfondimento delle indicazioni fornite da Ch. Tissot giungono dalla cronaca che Victor Guérin ha stilato nel corso del quarto viaggio effettuato nella Régence di Tunisi¹³. L'archeologo francese, già membro dell'École d'Athènes, dopo numerose spedizioni nelle isole di Patmo, di Samo e in Siria, nel 1860 si è recato in esplorazione in Tunisia. Dalle pagine del capitolo diciassettesimo del *Voyage archéologique* si apprende che egli trascorse due giornate nel sito di *Thuburbo Maius* accontentandosi nella prima di «jeter un premier coup d'œil sur les restes de la cité antique»¹⁴, soffermandovisi invece più a lungo nel corso della seconda. Egli ha fornito una descrizione alquanto dettagliata delle emergenze monumentali, ponendosi interrogativi di rilevante interesse, quali, ad esempio, quelli relativi ai limiti territoriali dell'abitato e all'esistenza di una cinta muraria, data anche la presenza degli archi ai quali si è fatto cenno. Oltre a ciò lo studioso ha elencato e commentato le principali rovine «qui y méritent l'attention»¹⁵: oltre ai già citati archi, le costruzioni di un vasto edificio «renversé de fond en comble»¹⁶ posto su una

10. Ivi; si tratta dell'iscrizione CIL VIII, 848, il cui testo è il seguente: *Imp(eratori) Caesari / M(arco) Antonio Gordiano Divi M(arci) Anto(ni) Gordiani nep(oti) Divi / Antoni Gordiani so(roris) fil(io) Pio Felici Augusto For(tissimo) Felicissimo / Pontifici Max(imo) trib(unicia) po[estate] / P(atri) P(atriae) Proco(n)s(uli) Col(onia) Iulia Aure(ilia) Com(modi) / Thubu(rbo) Maius [decreto decurionum pecunia publica].*

11. CIL VIII, 842-7; 853-4.

12. *Detti portes de l'enceinte*: TISSOT, *Géographie*, cit., p. 547.

13. GUÉRIN, *Voyage*, cit., pp. 365-74.

14. Ivi, p. 366.

15. Ivi, p. 366.

16. Ivi, p. 367.

collina; «vestiges d'une enceinte rectangulaire qui atteste, à la vérité, une époque postérieure aux Romains, mais dont les blocs énormes ont été évidemment enlevés à des monuments plus anciens»¹⁷, ubicate sul versante settentrionale del sito; due templi; un anfiteatro «presque entièrement détruit»¹⁸, del quale egli ha indicato anche le misure; numerose cisterne; una cospicua quantità di frammenti architettonici sparsi sull'intera superficie del sito.

V. Guérin inoltre, sulla base delle testimonianze epigrafiche¹⁹, nonché dalle notizie desunte dalle fonti antiche²⁰ e dalle pagine lasciate da Ch. Tissot, ha redatto una breve sintesi della storia istituzionale del centro:

...cette ville était une colonie romaine et s'appelait aussi *colonia Julia Commoda*, dénomination qui tendrait à prouver, comme le remarque M. Tissot, qu'elle aurait été soit seulement agrandie sous l'empereur Commode, par l'envoi de nouveaux colons²¹.

Tale ipotesi è stata condivisa da G. Wilmanns²² che, basandosi sull'iscrizione *CIL VIII, 848* e dando così inizio ad un lungo dibattito intorno all'individuazione dell'esatta evoluzione istituzionale della città, nel 1881 ha elaborato la tesi secondo la quale Thuburbo Maius sarebbe stata una colonia di Cesare, detta perciò *Iulia*, che sarebbe poi stata ampliata all'epoca di Commodo. Egli ha ritenuto infatti che la «Thurburbi» citata da Plinio fra le sei colonie della provincia d'Africa fosse proprio Thuburbo Maius.

Nel 1898 René Cagnat, già membro e poi, dal 1916, segretario dell'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, e Paul Gauckler, direttore del Service des Antiquités et des Arts della Tunisia, hanno pubblicato un volume sui templi della Tunisia²³, al cui interno, tra le altre, sono contenute le schede del santuario di Mercurio e del tempio capitolino²⁴,

17. Ivi, p. 368.

18. Ivi, p. 370.

19. *CIL VIII*, 840, 841, 843, 845, 848, 849, 850, 851, 854, 855, 856.

20. Fra queste ultime sono da annoverare le liste episcopali; a riguardo si veda *Actes de la conférence de Carthage en 411*, I-IV, éd. S. LANCEL, Paris, 1972; VICT. VIT., *Historia persecutionis africanae provinciae*, M.G.H., III, I, München 1981; cfr. A. MANDOUZE, *Prosopographie Chrétienne du Bas-Empire*, Paris 1982, s.v. *Thuburbo Maius*; si veda inoltre P.-J. MESNAGE, *L'Afrique chrétienne*, Paris, 1912; J.-L. MAIER, *L'Episcopat de l'Afrique Romaine vandale et byzantine*, Rome 1973.

21. GUÉRIN, *Voyage*, cit., p. 371.

22. *CIL VIII*, p. 106.

23. R. CAGNAT, P. GAUCKLER, *Les monuments historiques de la Tunisie*, Paris 1898.

24. Ivi, pp. 120-1.

dagli stessi individuati nel sito di Henchir el Kasbat; vi è inoltre la menzione di un tempio la cui esistenza pare attestata solamente da un'epigrafe incisa su un architrave²⁵. Tale blocco di pietra fu anch'esso riutilizzato per la costruzione del ponte sull'Oued Miliane e perciò Ch. Tissot ha potuto vederlo «encastré[e] dans les premières assises de la façade N-E» e trascriverne il testo.

Un inventario delle cisterne e delle condutture idriche presenti nella città è contenuto nell'*Enquête sur les installations hydrauliques des Romains en Tunisie*, diretta da Paul Gauckler ed edita nel 1900²⁶. La trattazione relativa a Thuburbo Maius è inserita nei *Travaux d'eau du territoire de Zaghouan*, sezione quest'ultima che è stata realizzata in seguito ad una ricognizione condotta sul sito ad opera di M. Exiga-Kayser. Da tale rapporto si apprende che l'approvvigionamento idrico della città era alimentato dalle acque piovane, ed in esso l'autore si pone degli interrogativi riguardo all'esistenza di sorgenti, tuttavia non ancora portate in luce²⁷.

Le prime ricerche sistematiche condotte sul sito risalgono al 1912, quando hanno preso avvio le campagne di scavo patrocinate dalla Direction des Antiquités et Arts, sotto la direzione di Alfred Merlin²⁸. Nella primavera sono stati oggetto d'indagine il tempio di Saturno ed un altro edificio templare, ubicato a circa 120-150 metri ad ovest di esso e così descritto nel resoconto presentato da A. Merlin alla Direction nel luglio del medesimo anno, quando le ricerche erano ormai giunte al termine: «c'était un temple de style oriental apparemment consacré à Baal-Saturne et à Tanit-Cérès, où fut installé à basse époque, sans doute au VI^e siècle, une église»²⁹.

Si tratta di un santuario ubicato nel versante orientale della città, delimitato a NE da una strada, che per le sue caratteristiche pare doversi ascrivere alla tipologia architettonica di tradizione orientale dei templi a corte: si compone infatti, come altri presenti nella città, di un'unica cella prospiciente una corte porticata. Come si è accennato, nel 1912 A. Merlin, nel tentativo di associare la planimetria dell'edificio ad una divinità punica, lo ha interpretato come un tempio consacrato a *Ba'al*-Saturno ed a *Tanit*-Demetra, pur avendo egli stesso già individuato il tempio di Saturno

25. CIL VIII, 842: *L(ucius) Numis(eus) L(uci) f(ilius) / Arn(ensi) Tribu) Vitalis / aedem a solo s(ua) p(ecunia) f(ecit)*. TISSOT, *Notice*, cit., p. 420.

26. P. GAUCKLER, *Enquête sur les installations hydrauliques romaines en Tunisie*, Tunis 1897-1902, pp. 169-70.

27. *Ivi*, p. 170.

28. Si vedano gli articoli ed i rapporti preliminari in «BCTH» e «CRAI» indicati nelle note.

29. A. MERLIN, *Découvertes à Thuburbo Majus*, «BCTH», 1912, p. CCLXXIV.

nelle vicinanze³⁰. Per giungere a questa interpretazione egli si è basato su due *ex voto* rinvenuti nelle immediate vicinanze dell'edificio, un *naiskos* offerto a *Tanit* ed un cippo votivo in calcare, dedicato a Saturno³¹. Tale ipotesi è stata respinta da Alexandre Lézine, studioso che dal 1960 ha dato il proprio contributo alle ricerche sulla città di Thuburbo Maius: egli ha ritenuto che il tempio fosse dedicato alle Cereri fondandosi sull'analisi stilistica del *naiskos* e considerando inoltre il riutilizzo all'interno del tempio (nella fase in cui era ormai trasformato in basilica cristiana) di alcuni elementi architettonici appartenenti ad un'edicola che avrebbe accolto la statua di Cerere, portata in luce nelle terme estive³².

Alcuni anni dopo, infine, Noël Duval, ritenendo che tali elementi architettonici potessero esservi stati trasportati in età tarda, ha preferito indicare il santuario come un tempio anonimo³³. In epoca tardoantica il monumento subì, infatti, profondi mutamenti: la corte venne divisa in due settori da un muro di spina; nella zona sud-orientale si impiantò una basilica cristiana, mentre l'area nord-occidentale fu utilizzata come necropoli.

Il 1912 ha visto anche l'inizio dei lavori sulla piazza che in seguito sarebbe stata identificata con il foro della città, la cui intera superficie risultava già totalmente libera dalle macerie nel 1913³⁴. Dai resoconti di scavo si apprende inoltre come nel 1914 gli ambienti sottostanti la cella del tempio Capitolino³⁵, posto sulla piazza forense, erano stati completamente svuotati dalle macerie e, successivamente, nell'arco di sei anni, erano stati scavati tutti gli annessi del foro, nonché entrambi gli impianti termali della città. Nel 1915 infatti il comandante della divisione d'occupazione della Tunisia, generale Vèrand, aveva posto a disposizione del Service des Antiquités et Arts un centinaio di prigionieri di guerra, con l'ausilio dei quali si procedette alla rimozione delle macerie, alla ripulitura dei monumenti

30. ID., *Découvertes à Thuburbo Majus*, «CRAI», 1912, pp. 347-8.

31. *IL Afr* 256: *Aug(usto) Sacr(um) / Diopanth(us) / Cittin(is) Dio/phanti (filii) fil(ius) Fa/ber v(otum) s(olvit) l(ibens) a(nimo) / et Saturno / Palma(m) Arg(enteam) / (sestertios) XXV s(ua) p(ecunia) f(ecit)*.

32. A. LÉZINE, *Archéologie punique*, Tunis 1962, pp. 7-26; ID., *Archéologie romaine d'Afrique*, Tunis 1963, pp. 99-102, 105, 108, 112-4, 116-8; ID., *Thuburbo Maius*, Tunis 1968, pp. 24-7.

33. N. DUVAL, *Église et temple en Afrique du Nord. Note sur les installations chrétiennes dans les temples à cour à propos de l'église dite de Servus à Sabratha*, «BCTH», n.s. 7, 1971, pp. 280-1.

34. A. MERLIN, *Le forum de Thuburbo Majus*, Tunis-Paris 1922, p. 6.

35. Identificato e datato su base epigrafica; si veda al riguardo MERLIN, *Le forum*, cit., pp. 7-24; F. SERRAO, *Salvio Giuliano nell'iscrizione di Thuburbo Maius*, in *Atti del III Congr. Int. AIEGL (Roma 1957)*, 1959, pp. 397-413.

portati in luce ed allo sterro di quelli individuati³⁶. A tale proposito è interessante ricordare quanto riporta Alfred Merlin:

...le nettoyage minutieux de certains monuments a amené quelques découvertes qui sont à noter: dans le temple de Baal-Tanit converti en église et exploré en 1912, on a constaté la présence d'un baptistère cruciforme au milieu de la cella, et extrait d'un mur de basse époque une dédicace à Diane pour le salut d'Hadrien...³⁷.

Dalla lettura dei resoconti di scavo appare chiaro che le indagini condotte hanno privilegiato il centro monumentale della città, spostandosi progressivamente verso sud ed est (FIG. 1): nella parte meridionale della città sono stati infatti portati alla luce le terme estive con la *porticus* dei *Petronii*, l'edificio posto ad est oltre quest'ultima e, infine, il tempio della *Ba'alat*³⁸; verso est sono stati invece scavati il tempio detto delle Cereri³⁹ ed il santuario di Saturno. Sono stati, inoltre, ricongiunti i tre complessi: per realizzare tale collegamento sono state individuate e liberate le principali arterie di collegamento, uno studio delle quali non è stato peraltro mai compiuto (FIG. 2).

In seguito, ad Alfred Merlin nella direzione delle ricerche si è affiancato Louis Poinssot, ispettore alle antichità, e le attività sono proseguite fino al 1937: nell'arco di questo periodo si è proceduto allo scavo della zona ubicata a sud del foro, giungendo fino alla cosiddetta via "dell'auriga", poi del quartiere che si estende ad ovest della stessa piazza e delle *insulae* disposte attorno agli impianti termali, nonché allo sterro di due *domus*, la "casa di Nettuno" e quella "delle Palme", ubicate ad ovest del centro monumentale⁴⁰. Al riguardo si noti che le indagini archeologiche eseguite nella città hanno dato minore rilievo all'edilizia privata, mirando precipuamente a portare in luce gli edifici legati alla vita politica e religiosa della colonia: le abitazioni e le altre costruzioni di carattere commerciale ed artigianale sono state scavate solo in modo parziale, tanto che di

36. POINSSOT, *Trois inscriptions*, cit., pp. 325-32.

37. A. MERLIN, *Rapport sur les fouilles de Thuburbo Majus*, «BCTH», 1916, p. CXLII.

38. Ivi, pp. CXL-CXLIII; A. MERLIN, *Rapport sur les fouilles de Thuburbo Majus*, «BCTH», 1918, pp. CLVIII-CLIX.

39. Cfr. *supra*, nota 29.

40. A. MERLIN, *Rapport sur les fouilles de Thuburbo Majus*, «BCTH», 1917, pp. CXLIII-CXLIV; ID., *Rapport sur les fouilles de Thuburbo Majus*, «BCTH», 1918, p. CLX; ID., *Rapport sur les fouilles de Thuburbo Majus*, «BCTH», 1920, pp. XXXV-XL; L. POINSSOT, *Rapport sur les fouilles de Thuburbo Majus*, «BCTH», 1921, pp. LV-LVI; L. POINSSOT, R. LANTIER, *Rapport sur les fouilles exécutées en 1923, dans les ruines de Thuburbo Majus*, «BCTH», 1925, pp. 251-61.

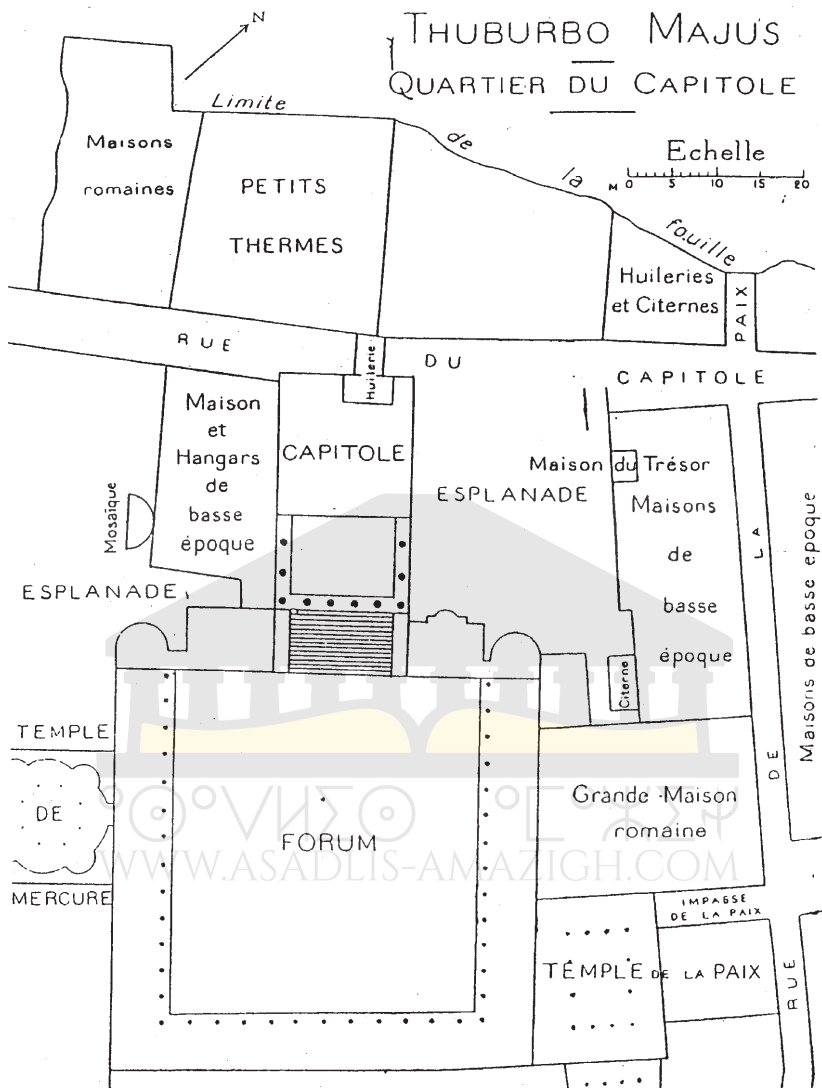


Fig. 1: Le rovine di Thuburbo Maius, il quartiere del foro, da L. POINSSOT, R. LANTIER, *Rapport sur les fouilles dans les ruines de Thuburbo Maius*, «BCHT» 1925, p. LXXXIII.

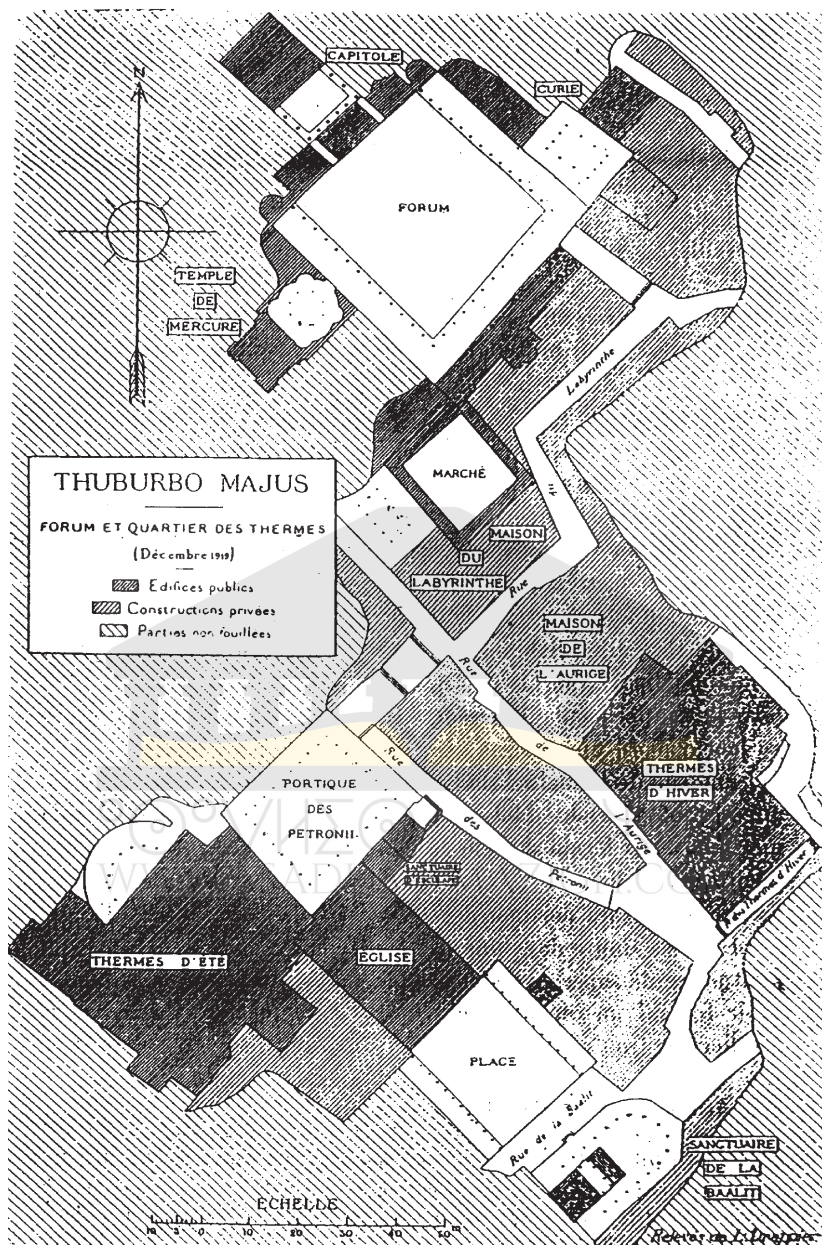


Fig. 2: Le rovine di Thuburbo Maius, il quartiere del foro e il quartiere delle terme, da L. DRAPPIER, *Rapport sur les fouilles dans les ruines de Thuburbo Maius*, «BCH» 1920, p. XXXVI.

molte di esse risulta impossibile leggere le articolazioni planimetriche, mentre di altre strutture non si conosce l'interpretazione e di altre ancora, visibili sul sito, non si trova neppure menzione⁴¹. Nel corso degli sterri che sono stati compiuti al fine di liberare l'abitato dalle macerie è stato portato in luce anche il ricco patrimonio epigrafico della città: le numerose iscrizioni rinvenute hanno fornito preziose informazioni per la ricostruzione della storia istituzionale di Thuburbo Maius del suo stato giuridico. La città è detta *civitas*⁴², *municipium*⁴³, *colonia Aurelia Commoda*⁴⁴, *colonia Iulia Aurelia Commoda*⁴⁵. Proprio il ritrovamento delle epigrafi che designavano la città come *civitas* e come *municipium* ha portato alla smentita delle tesi formulate alla fine del secolo precedente da Ch. Tissot e V. Guérin e sostenute, come è stato precedentemente accennato, anche da G. Wilmanns⁴⁶. È stato proprio L. Poinssot⁴⁷, seguito poi da A. Merlin⁴⁸, a studiare il caso di Thuburbo Maius. Essendo anch'egli convinto delle ipotesi di G. Wilmanns circa la «Thuburbi» menzionata da Plinio, ha continuato a considerare la città come una colonia *Iulia*. Per sostenere la propria opinione egli ha supposto l'esistenza, a Thuburbo Maius, di una «*double commune*»: in età augustea, a fianco della *civitas* peregrina, sarebbe stata dunque dedotta una colonia romana. La *civitas* in seguito si sarebbe evoluta, diventando *municipium* con Adriano e fondendosi più tardi, all'epoca di Commodo, con la colonia.

Le ricerche condotte hanno portato alla redazione di planimetrie di massima delle zone indagate, ma tali rilievi risultano inadatti per uno studio della topografia del sito, giacché la loro affidabilità sembra essere compromessa dalla rapidità con la quale i lavori vennero eseguiti nonché dalla mancanza, a quei tempi, di corrette metodologie d'indagine: questi fattori hanno condizionato la comprensione della natura dei monumenti, della loro evoluzione e dello sviluppo urbanistico della città⁴⁹. Hanno contribuito a render ancora più ardua la lettura degli edifici i restauri in-

41. Tali edifici sono stati individuati e resi noti successivamente con la pubblicazione delle recenti ricerche condotte sul sito; cfr. *infra*, nota 79.

42. *ILAfr* 235; 254; 255.

43. *ILAfr* 240; 244; 247; 277; 278.

44. *ILAfr* 281.

45. *ILAfr* 267; *ILTun* 719.

46. Cfr. *supra*, nota 22.

47. POINSSOT, *Trois inscriptions*, cit., pp. 325-32.

48. MERLIN, *L'histoire municipale*, cit., pp. 205-25.

49. A tale proposito può essere citato l'esempio del presunto tempio di *Caelestis* del quale sono conservati i muri perimetrali mentre i diversi strati pavimentali furono cancellati, poiché gli scavi si spinsero fino al livello delle fondazioni.

tegrativi, ai quali le strutture sono state nel tempo sottoposte. Esistono dettagliate relazioni su ogni campagna di scavo compiuta sul sito, ma esse risultano inservibili per la conoscenza dei monumenti, dal momento che ogni reperto materiale ed epigrafico ivi elencato è decontestualizzato. A ciò va inoltre aggiunto che di una gran quantità d'indagini compiute i risultati non sono stati mai pubblicati⁵⁰.

Da ciò che è stato detto appare chiaro che le ricerche e gli scavi che hanno portato alla luce la città di Thuburbo Maius all'inizio del secolo forniscono un esempio dell'archeologia cosiddetta *coloniale* dagli effetti talora devastanti, la cui definizione si può affidare a termini come «débلاiement, dégagé, vidage», che ricorrono assai spesso nei rapporti di scavo dell'epoca⁵¹. Nell'ambito dell'archeologia «umanistica»⁵² si è operato infatti per far conoscere la fase di età romana delle città antiche, con particolare attenzione al centro monumentale, causando spesso, a tal fine, la distruzione di qualsiasi testimonianza relativa ai periodi posteriori alla classicità.

Le indagini sul sito sono riprese intorno agli anni Cinquanta, quando A. Driss, conservatore del Museo del Bardo⁵³, ha effettuato scavi presso l'anfiteatro per conto dell'Institut d'Archéologie et d'Art. Nel medesimo periodo G. Feuille⁵⁴ ha realizzato la prima guida archeologica del sito, alla quale nel 1968 si è aggiunta, come si è accennato⁵⁵, quella redatta da A. Lézine⁵⁶: egli ha fatto il punto sullo stato delle ricerche ed ha aggiunto nuovi spunti di riflessione⁵⁷. Negli stessi anni sono stati pubblicati ad opera di Marcel Le Glay, di Louis Maurin e di Noël Duval ulteriori studi relativi alla città di Thuburbo Maius, che costituiscono dei tentativi di sintesi e che hanno suggerito, tra l'altro, nuovi indirizzi alla ricerca⁵⁸. Nel

50. Ciò viene segnalato per esempio in L. MAURIN, *Thuburbo Majus et la paix vandale*, «CT», xv, 1967, n. 18, p. 229.

51. MERLIN, *Le forum*, cit., p. 6.

52. D. MANACORDA, *Cent'anni di ricerche archeologiche italiane: il dibattito sul metodo*, «QS», 16, 1982, pp. 85-116.

53. In tale Museo nel 1918 grazie ad un lascito di M. Pradère poté essere creata la sala di Thuburbo Maius; cfr. A. MERLIN, *Rapport sur les recherches archéologiques en Tunisie*, «BCTH», 1919, p. CXXXVII.

54. G. L. FEUILLE, *Thuburbo Maius*, «BEST», 38, 1950, pp. 77-110.

55. Cfr. *supra*, nota 32.

56. LÉZINE, *Thuburbo*, cit.

57. ID., *Architecture punique*, cit.; ID., *Architecture romaine*, cit.

58. M. LE GLAY, *Saturne Africain. Monuments*, I, *L'Afrique Proconsulaire*, Paris 1961; MAURIN, *Thuburbo Majus*, cit.; DUVAL, *Église et temple*, cit.; ID., *Église et thermes en Afrique du Nord. Note sur les installations chrétiennes dans les constructions thermales à propos de Madaure et de Mactar*, «BCTH», n.s. 7, 1971, pp. 297-317.

medesimo periodo è ripreso il dibattito sulla storia istituzionale del centro. Come già accennato⁵⁹, nel 1959 Pierre Quoniam, rimettendo in discussione le ipotesi precedenti, ha elaborato uno schema dell'evoluzione istituzionale di Thuburbo Maius ancor oggi condiviso dai più⁶⁰. A Thuburbo Maius fu dunque riconosciuta una *civitas* peregrina, amministrata da sufeti e con attestazioni di culti a divinità indigene⁶¹. Più tardi, con Adriano, la *civitas*⁶² assunse la dignità di *municipium*⁶³ e, con Commodo, quella di *colonia*⁶⁴. In questa fase, come è noto, la città è designata come *colonia Aurelia Commoda*, ovvero *colonia Iulia Aurelia Commoda*. L'epiteto *Iulia*, secondo P. Quoniam, può avere due spiegazioni⁶⁵: la più verosimile è che sia un'adozione abusiva, fenomeno frequente in Africa già dall'età dei Severi; altrimenti può trattarsi del ricordo di un'assegnazione viritana operata da Augusto e della conseguente creazione di un *pagus* della colonia di Karthago⁶⁶. Va inoltre sottolineato come P. Quoniam abbia definitivamente chiarito l'identità della 'Thuburbi' di Plinio, collegandola a Thuburbo Minus⁶⁷.

Qualche anno più tardi L. Teutsch⁶⁸ ha proposto una lettura totalmente diversa della storia istituzionale della città, secondo la quale sarebbe esistita a Thuburbo Maius una *civitas* peregrina che sarebbe divenuta *municipium* con Cesare o con Augusto. Più tardi Adriano avrebbe dunque solo ampliato il *municipium* e Commodo l'avrebbe elevato al rango di *colonia*. Alcuni elementi di questo ragionamento appaiono tuttavia poco convincenti: si dovrebbero infatti datare le iscrizioni menzionanti la *civitas*⁶⁹ all'età repubblicana, ma ciò è in contraddizione con il loro formulario. Per esempio, l'espressione *omnibus honoribus in civitate sua functus*, presente nell'iscrizione *ILAfr 254*⁷⁰, risulta propria dell'epoca imperiale

59. Cfr. *supra*, n. 4.

60. P. QUONIAM, *A propos des 'communes doubles' et des 'coloniae Iuliae' de la province d'Afrique: le cas de Thuburbo Maius*, «Karthago», x, 1959-60, pp. 69-79; ID., *Le statut municipale*, cit., n. 73, p. 76.

61. Si confronti al riguardo: *ILAfr 226-230*, in cui la patrona della città è la *Domina Caelestis*, detta, in *ILAfr 251-252*, *Iuno Caelestis* e, in *ILAfr 234*, *Iuno Caelestis Regina*.

62. Cfr. *supra*, nota 42.

63. Cfr. *supra*, nota 43.

64. Cfr. *supra*, nota 44.

65. QUONIAM, *A propos*, cit., pp. 72-3.

66. ID., *Le statut municipale*, cit., p. 27.

67. ID., *A propos* cit., pp. 74-6; ID., *Le statut municipale*, cit., p. 26.

68. L. TEUTSCH, *Gab es 'Doppelgemeinden' im römischen Afrika?*, «RIDA», III^e série, t. 8, 1961, pp. 329-32.

69. Cfr. *supra*, nota 42.

70. *ILAfr 254: Saturno Aug(usto) Sacr(um)/Diophantus Bassi Seris (filii) f(ilius)*

ed infatti nella silloge di epigrafi repubblicane di Attilio Degrassi⁷¹ non compare neppure una volta⁷².

H.-G. Pflaum⁷³, pur riproponendo l'idea della «double commune» costituita da *pagus* e *civitas*, ha ritenuto che queste due entità non si sarebbero fuse, come era consuetudine, in età severiana, ma che la *civitas* sarebbe divenuta *municipium* grazie ad Adriano ed il *pagus* sarebbe rimasto giustapposto ad essa. La loro confluenza avrebbe avuto luogo all'epoca di Commodo.

Infine, in una serie di contributi pubblicati tra il 1972 ed il 1988⁷⁴, Jacques Gascou ha esaminato e riconsiderato gli studi precedenti, concordando con P. Quoniam circa l'evoluzione istituzionale della città. Egli ha tuttavia reputato l'epiteto *Iulia* un'adozione abusiva e ha ricusato l'ipotesi dell'esistenza di un *pagus* della colonia di Karthago, sostituendola con quella di un *conventus* di Cartaginesi possessori di terre a Thuburbo Maius⁷⁵. Lo studioso ha concentrato inoltre la propria attenzione sui due passaggi istituzionali che mutarono dapprima la *civitas* in *municipium* e poi quest'ultimo in *colonia*. Il primo sarebbe stato coerente con la politica adrianea e lo studioso lo ha collegato alla generosità dell'imperatore nei confronti delle *civitates* indigene (come avviene per Avitta Bibba e Bisica Lucana, nelle vicinanze di Thuburbo Maius)⁷⁶, legate fino a quel momento a Cartagine e inserite forse nella sua *pertica*. Secondo J. Gascou, in seguito alla concessione dello statuto municipale l'attività edilizia all'interno della città ricevette nuovo impulso, come testimonia la costruzione di molti monumenti, quali, ad esempio, il *capitolium* datato al 168-169 d.C.⁷⁷, le esedre del foro riconducibili alla fine del II o all'inizio del III sec. ed il complesso del mercato. L'accresciuta importanza di Thuburbo Maius

omni/bus honoribus in civitate sua functus signum marmoreum s(ua) p(ecunia) p(osuit) idemq(ue) ded(icavit) d(ecreto) d(ecurionum).

71. A. DEGRASSI, *Inscriptiones Latinae liberae reipublicae* (ILLRP), I, Firenze 1965 (II ed.), II, ivi 1963.

72. J. GASCOU, *Y avait-il un pagus carthaginois à Thuburbo Majus?*, «AntAfr», 24, 1988, p. 69.

73. H.-G. PFLAUM, *La romanisation de l'ancien territoire de la Carthage punique à la lumière des découvertes épigraphiques récentes, Appendice: encore la 'double commune' de Thuburbo Maius*, «AntAfr», 4, 1970, pp. III-7.

74. J. GASCOU, *La politique municipale de l'empire romain en Afrique Proconsulaire de Trajan à Septime Sévère*, Coll. EFR, 8, Rome 1972; ID., *La politique municipale de Rome en Afrique du Nord. I. De la mort d'Auguste au début du III^e siècle*, in ANRW, II, 10, 2, 1982, pp. 139-229; ID., *Y avait-il un pagus*, cit., pp. 67-80.

75. GASCOU, *Y avait-il un pagus*, cit., pp. 68, 72.

76. GASCOU, *La politique municipale*, cit., p. 129.

77. SERRAO, *Salvio Giuliano nell'iscrizione*, cit.

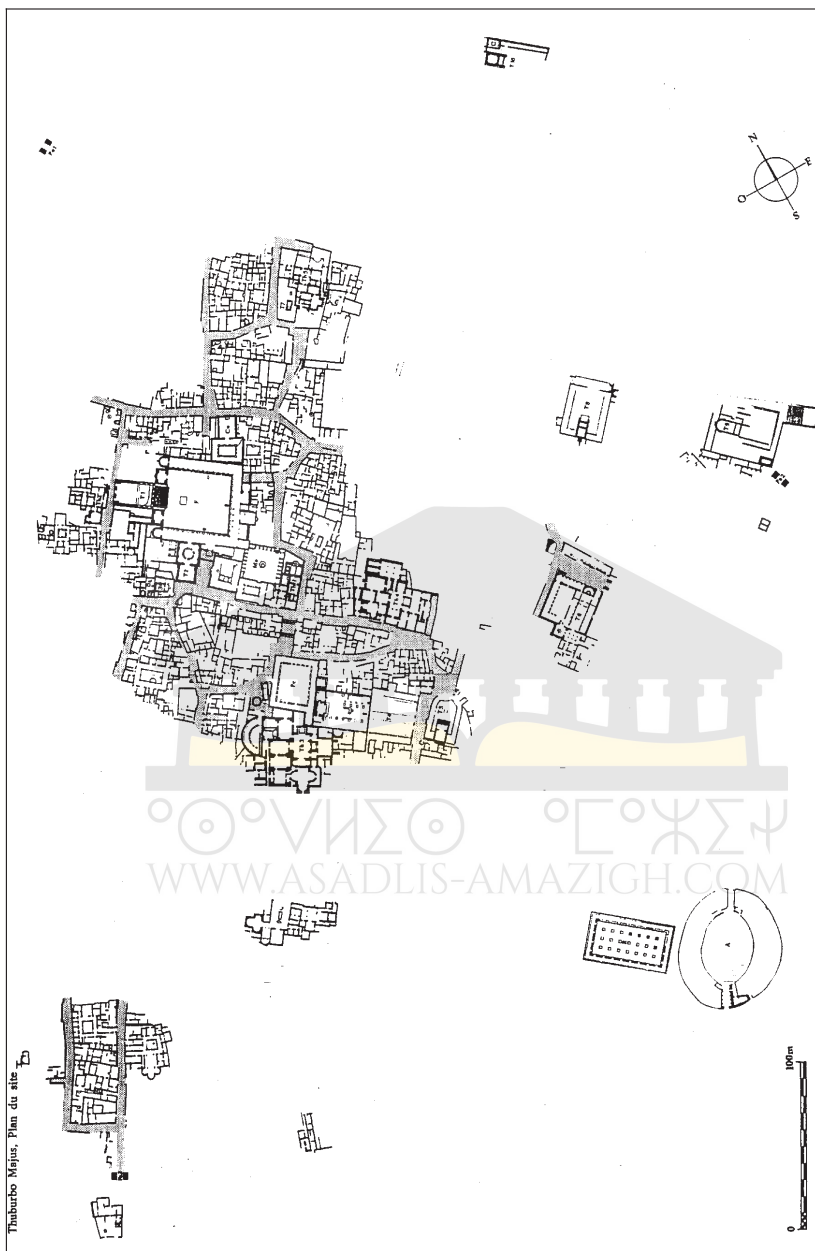


Fig. 3: Pianta generale di Thuburbo Maius, da M.-A. ALEXANDER, A. BEN ABED, *Corpus des mosaïques de Tunisie*, II, I, *Thuburbo Maius. Les mosaïques de la region du forum*, Tunis, 1980, plan 34.

dovette essere determinante per il successivo riconoscimento del rango di colonia da parte di Commodo⁷⁸.

Le pubblicazioni più recenti pertinenti al centro urbano si devono infine ad un gruppo di studiosi operante nel progetto del *Corpus des Mosaïques de Tunisie*, che ha condotto sul sito indagini sistematiche, curando in tal modo la redazione di nuove planimetrie (FIG. 3): sebbene l'attenzione sia stata rivolta precipuamente all'analisi del patrimonio musivo della città, essi hanno tenuto conto del contesto architettonico ed archeologico in cui i mosaici erano inseriti⁷⁹.

La rilettura del materiale edito concernente la città romana di Thuburbo Maius sottoposto ad una verifica critica ha permesso di delineare numerose prospettive di studio e di ricerca. È infatti auspicabile un'indagine volta alla definizione dei limiti territoriali dell'abitato ed alla comprensione del rapporto fra questi ultimi e gli archi: di tali limiti, come già accennato, manca uno studio esauriente; si segnala inoltre la necessità di individuare le necropoli ed esaminare il sistema viario urbano nei suoi rapporti con la viabilità extraurbana della regione dell'Oued Miliane, nonché l'utilità che avrebbe lo studio completo delle tecniche edilizie, dei materiali da costruzione e degli elementi della decorazione architettonica. Solo dopo tali ricerche si potrà tentare di comprendere il quadro urbanistico generale di Thuburbo Maius e le caratteristiche dei suoi singoli edifici, nonché di definire, in base alle testimonianze epigrafiche ed architettoniche, le fasi del suo sviluppo monumentale.

78. GASCOU, *La politique municipale*, cit., p. 163.

79. Si veda a riguardo M.-A. ALEXANDER, A. BEN ABED, *Corpus des mosaïques de Tunisie*, II, 1. *Thuburbo Majus. Les mosaïques de la région du forum*, Tunis 1980; ID., *Corpus des mosaïques de Tunisie*, II, 4. *Thuburbo Majus. Les mosaïques de la région est. Mise à jour du catalogue de Thuburbo Majus et les environs. Les mosaïques de Aïn Mziger, Bir Chana, Draa ben Jouder et Zaghouan*, Tunis 1994; ID., *Corpus des mosaïques de Tunisie*, II, 2. *Thuburbo Majus. Les mosaïques de la région des grands Thermes*, Tunis 1985; ID., *Corpus des mosaïques de Tunisie*, II, 3. *Thuburbo Majus. Les mosaïques de la région ouest*, Tunis 1987; S. GOZLAN, *La mosaïque à Thuburbo Majus*, «JRA», 9, 1996, pp. 495-501.



Joëlle Napoli, Xavier Boniface
Lecture de Jean Baradez, *Fossatum Africae*

Le colonel J. Baradez¹ n'était pas un pionnier de l'archéologie aérienne lorsque Louis Leschi, directeur des Antiquités algériennes, lui confie de 1946 à 1949 la mission de prospecter sur les confins sahariens. L'intérêt pour la photographie aérienne date de la période de l'entre-deux-guerres. J. Baradez avait alors d'illustres prédécesseurs: le Révérend Père A. Poidebard qui avait entrepris entre 1924 et 1928 une prospection en Syrie, d'où devait sortir en 1934 *La trace de Rome dans le désert de Syrie*; Ch. Saumagne qui en 1929 avait révélé en Tunisie, entre El Djem et la mer, les traces d'une centuriation romaine; M. Crawford, qui après avoir photographié le *limes* de Bretagne, devait publier en 1929 le premier manuel d'archéologie aérienne, sans parler de Lindbergh qui était allé la même année survoler les cités Mayas². En Algérie³ plusieurs reconnaissances aériennes avaient déjà eu lieu: celle d'un pilote civil, Pierre Averseng, en 1934, celles de l'Armée de l'Air pour le Service des Antiquités en 1935 et 1936, celle de Poidebard en 1937.

Dans les années 30, les photographies aériennes étaient prises obliquement et à basse altitude. Poidebard procédait par vols répétés sur des surfaces restreintes, à des altitudes variant de 1000 à 2000 m et pouvant descendre jusqu'à 40 m. Jean Baradez utilise en revanche une nouvelle méthode de photographie aérienne: la photographie aérienne verticale prise à haute altitude (5000-6000 m), plus efficace, car elle couvrait d'un coup des milliers de kilomètres, et plus économique, car elle ne nécessitait qu'un petit nombre de vols à grands rayons. Les photographies

* Xavier Boniface est l'auteur de l'Annexe II.

1. Pour plus de renseignements sur J. Baradez, nous renvoyons à l'article biographique de M. EUZENNAT, paru dans «AntAfr», 5, 1971, pp. 8-14.

2. J. CARCOPINO, *La prospection aérienne du Limes de Numidie*, c.r. du *Fossatum Africae*, «JS», pp. 135-7.

3. R. THOUVENOT, «Hespéris», 38, 1951, pp. 477 signale aussi la prospection du lieutenant-colonel Dagan au Maroc en 1942.

L'Africa romana XIII, Djerba 1998, Roma 2000, pp. 613-647.

étaient ensuite agrandies puis minutieusement déchiffrées à l'aide de loupes et de stéréoscopes, de façon à ce que fussent isolés les moindres indices de vestiges⁴. En d'autres termes J. Baradez a ouvert la voie de la prospection aérienne moderne.

L'intérêt de ce procédé était qu'il pouvait révéler en très peu de temps une grande quantité de sites nouveaux. Les recherches de J. Baradez en ont fait immédiatement la preuve et c'est ce qui a fait le succès du *Fossatum Africae*⁵. Mais l'enthousiasme qu'a suscité la publication de cet ouvrage a du même coup occulté ses faiblesses et a contribué à surévaluer ses résultats.

Bilan des découvertes

L'enquête de J. Baradez a porté sur tous les vestiges de l'occupation romaine, c'est-à-dire aussi bien sur les implantations civiles que militaires, sur le réseau routier que sur les aménagements agricoles des confins de la Numidie. Cependant, comme l'indique le titre de son ouvrage, il s'est principalement intéressé aux installations défensives: c'est ce qui justifie le choix que nous faisons aussi dans cet exposé.

Une couverture photographique réduite

La zone considérée par le colonel Baradez s'étend de la frontière tunisienne aux monts du Hodna en passant par les plaines situées au sud de Sétif. Il s'agit d'une distance considérable (750 km). On y avait déjà reconnu, au sud de Biskra et de l'oued Djedi, entre Dra R'mel et Bordj Saada, l'ouvrage de la Seghia Bent el Krass, long de 60 km, que Gsell avait identifié avec le *fossatum* de la Constitution d'Honorius et de Théodose II et que les fouilles de J. Guey avaient permis de mieux connaître. A la Seghia Bent el Krass, la prospection de Baradez allait ajouter trois nouvelles fortifications linéaires: autour de la chaîne du Bou Taleb, entre Tobna et le djebel Magraoua, entre Ad Majores et Chebika. Les ouvrages linéaires d'Afrique étaient alors censés s'étendre sur une longueur totale de 240 km⁶. Cependant on sait depuis que celui d'Ad Majores à Chebika était en réalité un prolongement de la voie établie par Trajan au sud de l'Aurès⁷.

4. Cette technique est plus amplement exposée dans J. BARADEZ, *Recherche scientifique que aérienne et archéologie*, «JS», 1966, pp. 5-27.

5. J. BARADEZ, *Fossatum Africae*, Paris 1949, 368 pp., 2 cartes hors-texte.

6. *Ibid.*, pp. 20-1, qui compte dans ce chiffre les lacunes comprises entre les ouvrages linéaires.

7. P. TROUSSET, *Les milliaires de Chebika*, «AntAfr», 15, 1980, pp. 135-54.

A y regarder de plus près, cette confusion n'est pas étonnante. En réalité aucun de ces ouvrages n'a bénéficié d'une couverture photographique, excepté l'ouvrage de Tobna au djebel Magraoua. Mais celui-ci n'a été photographié que sur 15 km et de cette couverture fort réduite, il n'a été publié que douze clichés⁸. Il n'existe pas, de même, d'autres photographies aériennes verticales de la Seghia que celles qui ont été réalisées par l'Armée de l'Air sur les fouilles de J. Guey⁹. Pour le reste J. Baradez s'est contenté de survols rapides, d'observations notées en vol, ce qu'il a d'ailleurs bien précisé: l'ouvrage du Bou Taleb a été vu «au cours de deux rapides survols»¹⁰; le pseudo-*fossatum* d'Ad-Majores-Chebika n'a pu être, une première fois, entièrement survolé faute d'essence, et a pâti, une seconde fois, d'une «recherche effectuée trop rapidement»¹¹.

La plupart des compte rendus du *Fossatum Africae* ne font pas état de ce bilan photographique. C. Courtois est le seul à noter qu'il aurait dû s'intituler *Fossatum Numidiae*, encore que l'enquête, dit-il, n'ait été «poussée seulement que dans une partie de ce *limes*»¹².

Il faut savoir en effet que les photographies aériennes verticales ont été faites par la Compagnie Aérienne de Photographie à l'occasion de l'implantation d'un barrage moderne et que l'objet de la première mission que L. Leschi avait confiée à J. Baradez, était essentiellement l'interprétation des 120 photographies de cette Compagnie. Baradez a pris quelques clichés obliques, mais n'a disposé d'aucune autre photographie aérienne verticale, ni lors de la première, ni d'ailleurs lors de la seconde mission¹³.

Des contrôles au sol insuffisants

Le terme de *fossatum* emprunté à la Constitution d'Honorius et de Théodose II de 409 (*Code Théod.*, VII, 15, 1), convient bien à la Seghia Bent el Krass, mais ne suffit pas à désigner les nouveaux ouvrages découverts. Ce terme globalisateur recouvre autant de murs que de fossés¹⁴ et surtout

8. *Fossatum Africae*, cit., pp. 19 et 51; clichés publiés pp. 32-34; 47-50; 75, 79 et 81.

9. Seules trois photographies aériennes obliques ont été publiées, dont une n'est pas identifiée (96A).

10. *Fossatum Africae*, cit., p. 85.

11. *Ibid.*, p. 109.

12. C. COURTOIS, «RAfr», 94, 1950, p. 187.

13. *Fossatum Africae*, cit., pp. 13, 20. La seconde mission comprenait aussi les fouilles de Gemellae. A. POIDEBARD, *Mélanges de l'Université de St. Joseph*, XXVIII, 1949-50, p. 314 souligne tout spécialement la compétence de la Compagnie Aérienne de Photographie.

14. J. KRAMER, *Fossatum im Lateinischen, Griechischen und Romanischen*, «WS», 109, 1996, pp. 231-2: *fossatum* a le sens de "fossé" ou de "camp", mais n'a jamais désigné un mur.

masque la complexité apparente du système de défense, dont seules des enquêtes de terrain pouvaient venir à bout.

Or de toute évidence Baradez, pour des raisons qui étaient peut-être indépendantes de sa volonté, n'a guère contrôlé les vestiges qu'il a détectés sur photographie. Pourtant on pouvait aisément confondre: un ouvrage naturel avec un ouvrage fabriqué, ainsi un ancien fossé défensif avec un ancien lit d'oued ou un ravinement accidentel, ce qui semble être le cas de la curieuse boucle de Mesarfelta, «à peu près méconnaissable à terre» (FIG. 1); deux ouvrages antiques de nature différente, ainsi le soubassement de la voie d'Ad Majores à Chebika qui a été pris pour des vestiges de fortification; un ouvrage antique avec un ouvrage moderne, ainsi le "camp" de Koloat-Rhamat près de Sala, au Maroc, qui s'est avéré être une plate-forme de la dernière guerre mondiale¹⁵.

Evidemment les ouvrages qui n'ont pas été contrôlés au sol sont aussi ceux qui n'ont pas été photographiés. Ce sont à nouveau: le *fossatum* du Bou Taleb¹⁶, le pseudo-*fossatum* d'Ad Majores à Chebika, la plus grande partie de l'ouvrage de Tobna au djebel Magroua. Ainsi ce dernier ouvrage n'a-t-il été contrôlé que sur son tronçon photographié de 15 km¹⁷. Encore faut-il remarquer qu'il s'agit de contrôles ponctuels faits en six endroits, qui ne permettent pas de rendre compte de la continuité de l'ouvrage, même sur ces 15 km. Or nous avons constaté que certains clichés ne se suivent pas: ceux des pp. 48 et 34 (FIGG. 1 et 2); ceux des pp. 34 et 47 (FIGG. 2 et 3); ceux des pp. 50 et pp. 75 (FIGG. 6 et 7)¹⁸.

On peut donc avoir des doutes sur la distance réellement parcourue par cet ouvrage¹⁹. On en a également sur le nombre de ses tours: une soixantaine pour 15 km, ce qui fait une tour tous les 250 m, deux fois plus que sur le *limes* le mieux gardé de l'Empire, le mur d'Hadrien en Bretagne! Mais combien d'entre elles ont été vérifiées?

Sur tous les secteurs confondus, les forteresses semblent avoir été

15. J. BARADEZ, *Deux missions de recherches sur le Limes de Tingitane*, «CRAI», 1955, pp. 290-1. L'auteur soulignera lui-même plus tard les risques d'une interprétation trop hâtive dans son Introduction au *Colloque International d'Archéologie aérienne* (1963), 1964, pp. 17-26 et reconnaîtra la nécessité de compléter l'analyse des photographies par des contrôles au sol dans le «JS», 1966, pp. 26-7.

16. *Fossatum Africae*, cit., p. 85: «n'ayant pas encore de couverture de cette zone, je ne peux décrire que ce que j'ai vu de mes yeux au cours de deux rapides survols».

17. Pas de contrôle non plus du "fossatum" au sud et à l'est des ruines du Cobra (2 km) et du "fossatum" de l'oued Bou Gatou (1 km), *Fossatum Africae*, cit., pp. 112-3.

18. Soulignons par ailleurs que les clichés ne sont pas présentés dans un ordre géographique, ce qui rend la lecture difficile.

19. W. SESTON, «REA», 1949, p. 370: «était-il continu sur des 1000 de km? ou limité à des zones restreintes?».

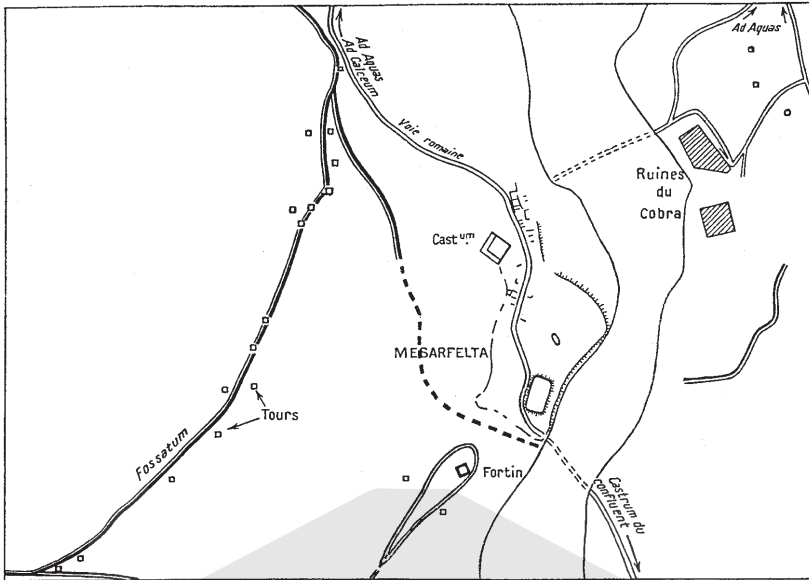


Fig. 1: L'ouvrage de Tobna au Djebel Magraoua et «ses diverses branches», près de Mesarfelta, d'après le *Fossatum Africae*, p. 48.

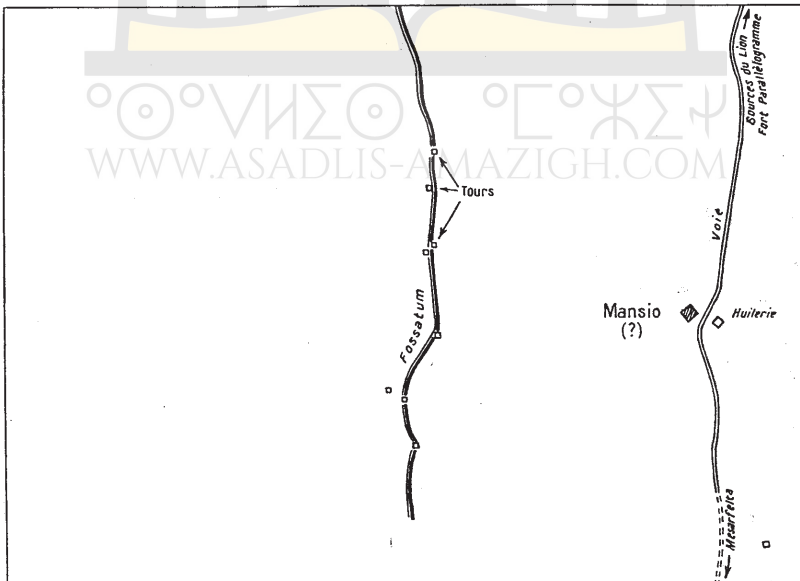


Fig. 2: L'ouvrage de Tobna au Djebel Magraoua et «sa voie de rocade», près du Pont de L'Antilope, d'après le *Fossatum Africae*, p. 34.

mieux traitées, puisque 15 forts, sur les 18 nouvellement repérés, ont été contrôlés. Mais on ne peut en dire autant des fortins dont 13 seulement paraissent avoir été contrôlés sur les 55 que Baradez affirme avoir découverts sur l'ensemble des confins de la Numidie (annexe 1).

Malgré tout l'intérêt qu'il portait aux installations militaires, Baradez a donc en général surtout «fouillé des yeux»²⁰ ou comme il le dit lui-même «fouillé en avion»²¹.

Des descriptions inexploitées

La rapidité des contrôles au sol pourrait aussi expliquer le caractère sommaire et parfois confus des descriptions. A l'heure actuelle nous sommes dans l'incapacité de nous faire une idée claire de la configuration de l'ouvrage de Tobna au Djebel Magraoua, malgré ses six contrôles.

Que l'on en juge plutôt: sur 15 km, cet ouvrage ne présente pas moins de six variantes morphologiques dont trois pour le seul secteur du col du Teniet el Ouasta²². Il se présente ainsi comme:

- un *simple fossé avec déblais des deux côtés*;
- un *double fossé*;
- un *double mur*;
- un *fossé bordé d'un mur*;
- un *fossé encadré de deux murs*;
- un *mur bordé d'un double fossé*.

La seule formule qu'il n'a pas rencontrée est celle qu'a révélé le sondage de G. D. B. Jones²³ en 1980 (*fossé bordé d'une levée de terre sur le bord est*). Autant dire qu'une telle variété est suspecte et mériterait réexamen²⁴.

Les photographies peuvent-elles être alors d'un secours quelconque? Hélas, elles ne lèvent en aucune manière l'ambiguïté de cette description. Bien plus elles se contredisent parfois: ainsi le calque de la photographie aérienne de la p. 32 porte la convention d'un double mur à l'endroit

20. R. E. M. WHEELER, «Antiquity», 97, 1951, p. 99.

21. *Fossatum Africae*, cit., p. 122.

22. J. NAPOLI, *Recherches sur les fortifications linéaires romaines*, coll. EFR, Rome 1997, pp. 413-21.

23. G. D. B. JONES, *Fourth Century Manning on the Fossatum Africae*, «Britannia», XI, 1980, pp. 323-6.

24. Il n'est pas rassurant non plus de lire que ces diverses formules se réduisent à un «schéma-type» qui curieusement ressemble aux schémas du *limes* de Bretagne, cf. J. BARADEZ, *Compléments inédits au Fossatum Africae*, in *Studien zu den Militärgrenzen Roms. Vorträge des 6. internationalen Limes-Kongresses in Süddeutschland* (1964), 1967, p. 200 et fig. 2.

même où le calque de la p. 50 porte celle d'un double fossé (FIGG. 5 et 6); ainsi le calque de la p. 32 indique un mur là où celui de la p. 33 indique un fossé (FIGG. 4 et 5), sans parler du tracé de l'ouvrage ou du positionnement des tours qui pour un même endroit diffèrent aussi d'un calque à l'autre (FIGG. 4 et 5; 5 et 6); ainsi, surtout, le calque de la p. 33 qui est fort différent de l'agrandissement qui en a été fait p 31 (FIGG. 4 et 8).

Enfin il n'aurait pas été inutile que des plans et des coupes ou des photographies prises à basse altitude²⁵ viennent plus souvent illustrer les descriptions. Or nous avons recensé: un seul plan de tour d'ouvrage linéaire, celui de la tour du versant sud du Teniet el Ouasta (p. 103), non commenté; deux plans de détail de forteresses, ceux des forteresses d'Ad Aquas Herculis (p. 222) et de Thabudeos (p. 282) et trois photographies aériennes à peu près exploitables, celles des forts de Seba Mgata, de Gemellae et d'Ad Aquas Herculis.

Au terme de ces constatations, on ne voit plus en tout cas ce qui peut encore accréditer l'impression, donnée à certains, que ce «*fossatum* se déroule (...) sur plus de 700 km aux confins nord du Sahara», telle une «cuisse continue et puissante»²⁶.

Des données globalisées

On peut évidemment comprendre que le colonel Baradez n'ait pu pour diverses raisons mener à bien ses recherches sur le terrain. Mais on peut tout de même regretter la hâte avec laquelle il a interprété des données si peu vérifiées et analysées.

Il était certes tentant de mettre en relation les nouveaux éléments linéaires avec le texte de la constitution d'Honorius et de Théodose II que St. Gsell avait déjà rapproché de la Seghia Bent el Krass, et d'y voir un nouveau tronçon du *limes* de Numidie. Cela semble vrai de l'ouvrage de Tobna, bien qu'il ne soit attesté que sur 15 km et de manière discontinue, mais exclu pour l'ouvrage circulaire du Bou Taleb²⁷.

Dater les vestiges d'avion était plus périlleux. Baradez va pourtant s'y employer avec autant d'audace que de naïveté. Faute de pouvoir dater chacun de ces vestiges, il les englobe tous dans un seul et même schéma d'organisation, et date le schéma lui-même, en hésitant, il est vrai, entre le

25. POIDEBARD, *Mélanges*, cit. p. 314 et CARCOPINO, *La prospection aérienne*, cit. p. 139 soulignent dans leur compte rendu que Baradez n'aurait pas dû négliger la photographie à basse altitude.

26. R. BLOCH, «RPh», 77, 1951, p. 124.

27. CARCOPINO, *La prospection aérienne*, cit. pp. 152-3.

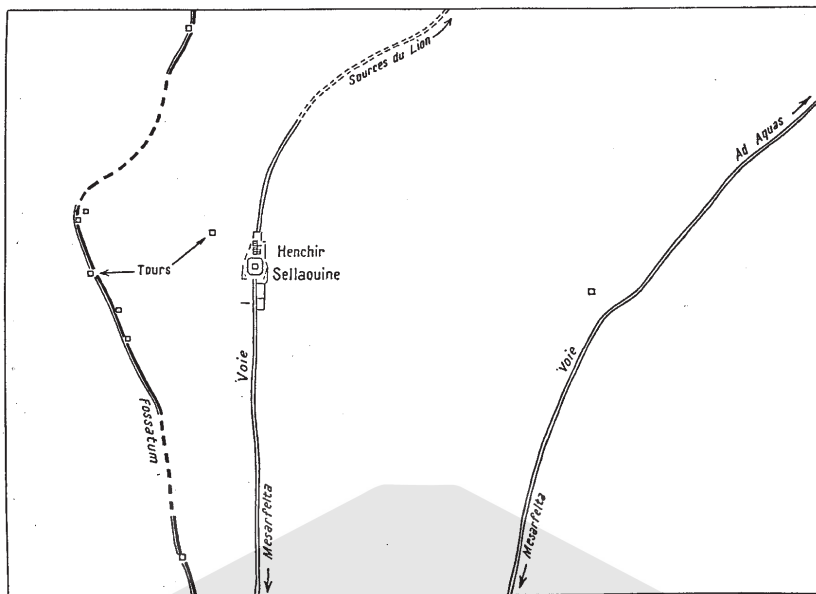


Fig. 3: L'ouvrage de Tobna au Djebel Magraoua près d'Henchir Sellaouine, «sa voie de rocade et la voie Ad Aquas-Mesarfelta», d'après *Fossatum Africae*, p. 47.

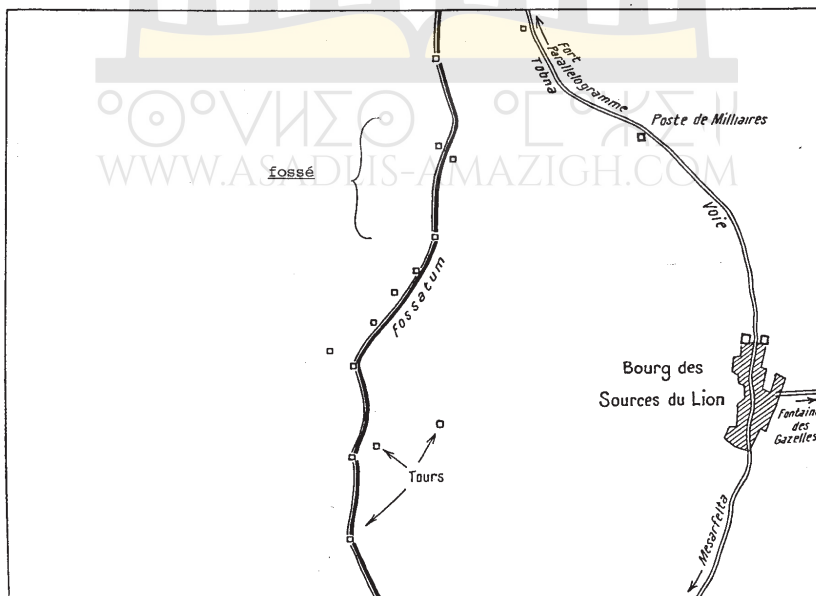


Fig. 4: L'ouvrage de Tobna au Djebel Magraoua et «sa voie de rocade», près du bourg des Sources du Lion, d'après *Fossatum Africae*, p. 33.

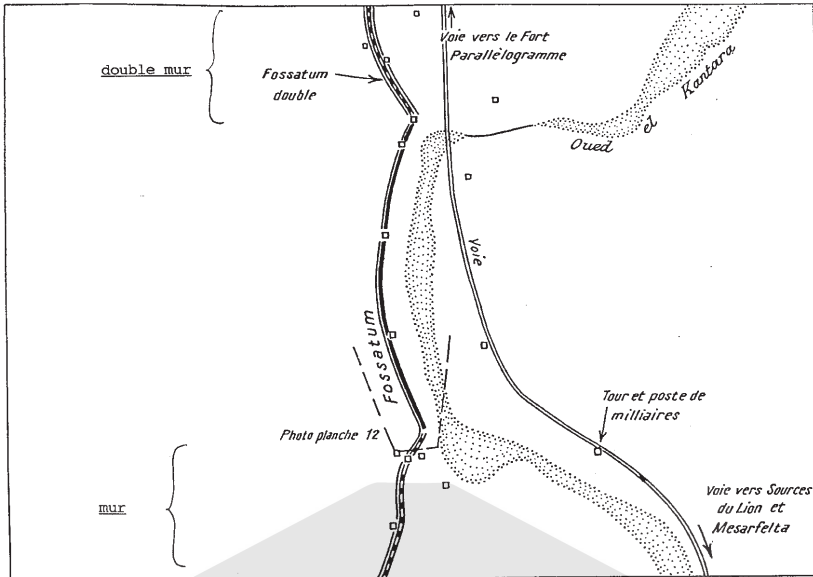


Fig. 5: L'ouvrage de Tobna au Djebel Magraoua, «sa voie de rocade», près du coude de l'oued el Kantara, d'après *Fossatum Africae*, p. 32.

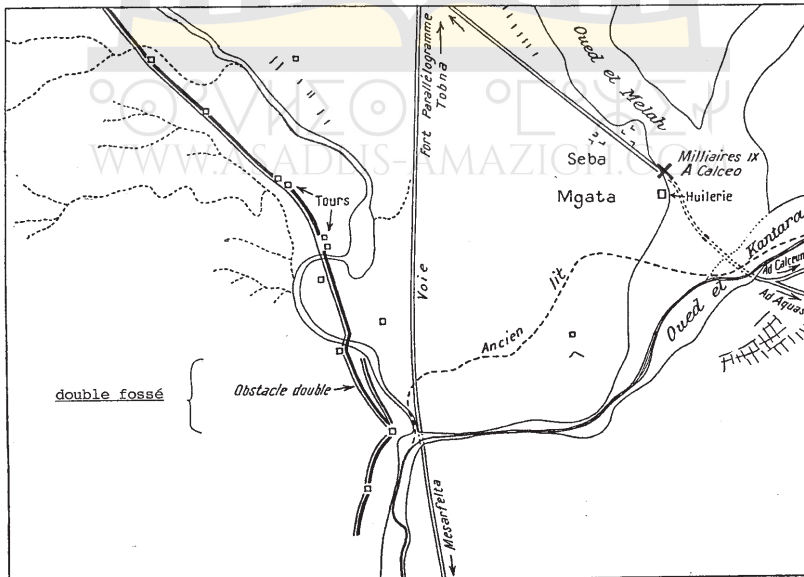


Fig. 6: L'ouvrage de Tobna au Djebel Magraoua près du coude de l'oued el Kantara, d'après *Fossatum Africae*, p. 50.

règne d'Hadrien et celui de Dioclétien²⁸. Or ce schéma lui est fourni par la photographie aérienne elle-même, qui juxtapose les temps dans l'espace et crée ainsi une fausse simultanéité et une fausse cohérence. Certes il a conscience que ces ouvrages pourraient ne pas être contemporains, mais ceux-ci relèvent néanmoins pour lui d'une même conception: l'abandon d'anciens ouvrages et l'apparition d'ouvrages nouveaux, dit-il, «ne correspondent qu'à une simple évolution des possibilités militaires (...): il n'y a pas à en déduire la moindre évolution de doctrine»²⁹. On ne peut être plus clair.

Pour expliquer ensuite le schéma d'organisation lui-même, il puise dans sa propre expérience, c'est-à-dire dans les deux guerres mondiales auxquelles il a pris part. Il délaisse alors complètement la démarche historique pour nous donner une leçon de stratégie contemporaine.

Une interprétation anachronique: la «défense en profondeur»

Aucun compte rendu n'a prêté attention à cet aspect anachronique de son interprétation, de manière significative d'ailleurs, car leurs auteurs ont vécu eux aussi ces guerres. Certains semblent même penser qu'il a tiré avantage de son expérience militaire³⁰. Et Carcopino est pour sa part tranquillement persuadé des «permanences de l'art militaire»³¹. Au cœur de la vision baradézienne du dispositif frontalier romain se trouve la doctrine bien connue de la défense en profondeur qui a été si souvent reprise jusqu'à des travaux récents³²:

«La frontière n'est pas une ligne», dit-il, «c'est une zone où tout est organisé pour la protection de l'Empire» (...), une «zone d'autant plus solide qu'elle avait plus de profondeur»³³. Certes il conçoit que la profondeur de cette zone ait plus ou moins varié dans le temps, mais pour lui le principe stratégique lui-même est immuable. Dans ce schéma, le «*fossatum*» n'est pas une simple ligne de démarcation, mais «une véritable ligne d'arrêt», «la dernière position de résistance», celle «qu'il faut défendre coûte que coûte»³⁴. En avant de cette ligne s'étend une zone «dans la-

28. *Fossatum Africae*, cit., pp. 157-61.

29. *Ibid.*, p. 136.

30. Par exemple D. ADAMESTEANU, *Limitanea*, «ArchClass», II, 1950, p. 74.

31. CARCOPINO, *La prospection aérienne*, cit. 149.

32. E. LUTTWAK, *La grande stratégie de l'Empire romain*, 1987. L'édition anglaise date de 1979. Critique de cet ouvrage dans B. ISAAC, *The Limits of Empire: the Roman Army in the East*, Oxford 1990-1992, pp. 170, 372-418, qui souligne que cette expression désigne encore couramment une doctrine de l'ONU.

33. *Fossatum Africae*, cit., pp. 134-6.

34. *Ibid.*, pp. 138, 161.

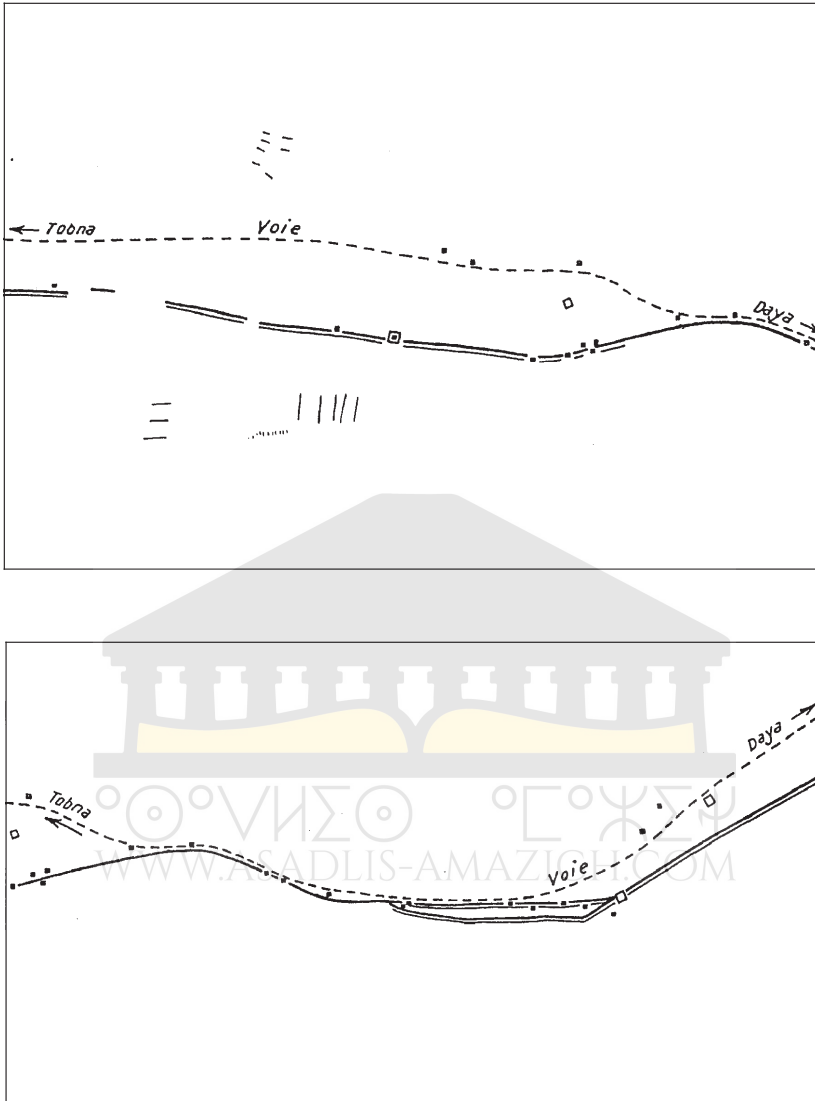


Fig. 7: L'ouvrage de Tobna au Djebel Magraoua près du Téniet el Ouasta (en haut: versant de Tobna; en bas: versant de la Daya), d'après *Fossatum Africae*, p. 75.

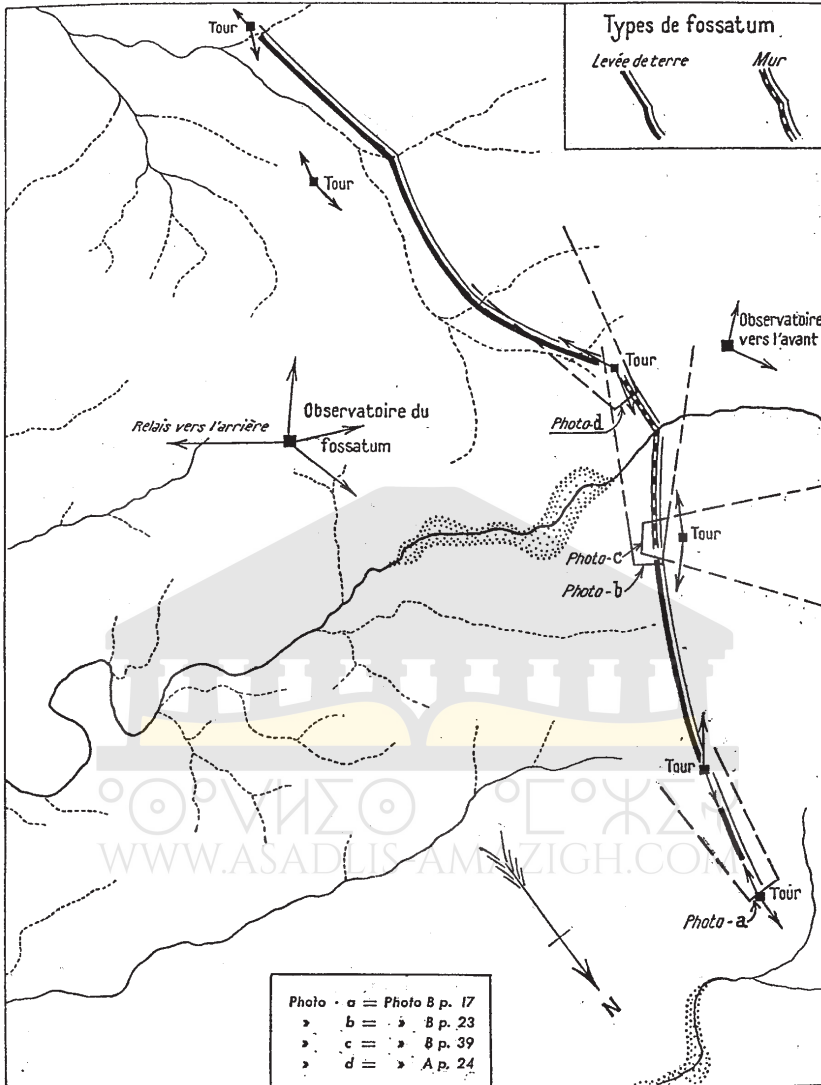


Fig. 8: L'ouvrage de Tobna au Djebel Magraoua à l'ouest des Sources du Lion, d'après *Fossatum Africae* (agrandissement partiel du cliché de la p. 33).

quelle on se réserve de manoeuvrer l'ennemi». Et cette zone pouvait avoir une soixantaine de kilomètres de profondeur³⁵.

Ce schéma d'interprétation, qui transforme les confins de l'Empire en champ de bataille, est directement issu des travaux de Poidebard qui décrit lui aussi le *limes* de Mésopotamie-Syrie-Palestine comme «un ensemble de routes fortifiées formant une zone défendue en lisière du territoire d'Empire: routes parallèles à la limite du territoire [...] puis routes s'enfonçant perpendiculairement aux précédentes dans le territoire barbare, allié ou soumis, qui formait un glacis avancés»³⁶.

Il s'agit là d'un modèle stratégique et tactique qui a été adopté lors de la première guerre mondiale et qui s'inspire plus particulièrement de la méthode appliquée en 1917 par le maréchal Pétain, qui répondait justement à une tactique offensive en profondeur des Allemands. Elle préconisait, rappelons-le, d'échelonner les troupes sur deux lignes – une ligne principale destinée à freiner seule l'ennemi, une ligne arrière conçue comme une position de résistance – de manière à créer entre elles une zone de manoeuvres dans laquelle l'ennemi pouvait être pris à revers (annexe II).

Ce modèle était-il étayé par les sources anciennes?

La théorie de la défense en profondeur s'appuie à l'origine sur une ancienne définition de Mommsen, selon laquelle le *limes* de l'Empire était non pas une simple ligne frontalière, mais, conformément à son sens étymologique de "route", attesté par les *agrimensores*, une bande de terrain (*Grenzstreifen*), dotée, comme une route, d'une double ligne. Transposée aux confins de l'Empire, cette bande de terrain offrait donc une double limite, une limite interne et une limite externe³⁷. Cette définition se trouvait apparemment corroborée par les découvertes archéologiques du moment qui témoignaient de l'existence sur le *limes* germano-rétique et sur le *limes* de Bretagne³⁸, de doubles lignes de fortifications échelonnées sur une certaine profondeur et pouvant matérialiser une ligne interne et une ligne externe³⁹.

35. E. LUTTWAK, *La grande stratégie*, cit., p. 114, pense au contraire qu'à la même époque les Romains ont mis en place une défense en profondeur en arrière de la frontière. Voir plus généralement les réserves de J. C. Mann dans son compte rendu du livre de Luttwak: *Power, Force and the Frontiers of the Empire*, «JRS», 69, 1979, pp. 175-83.

36. POIDEBARD, *Mélanges*, cit. p. 19.

37. TH. MOMMSEN, *Der Begriff des Limes*, «Westdeutsche Zeitschrift», XIII, 1894, pp. 134-43 ou *Gesammelte Schriften*, v, 1908, pp. 456-64, en particulier pp. 459-61.

38. *Ibid.*, pp. 460-2.

39. Cette théorie a été rejetée depuis, on le sait, par B. ISAAC, *The Meaning of the Terms limes and limitanei*, «JRS», 78, 1988, p. 130 et n. 26, qui a montré au contraire que le

La théorie de la défense en profondeur s'est nourrie également de textes qui ne sont pas cités par Mommsen, mais qui ont été en revanche invoqués par Chapot et Poidebard: il s'agit des textes d'Ammien Marcellin et des chroniqueurs byzantins Malalas et Théophanes. Que nous disent-ils exactement?

Ammien Marcellin indique dans un passage assez laconique et partiellement corrompu que les fortifications de Circesium ont été érigées par Dioclétien (XXII, 5, 1) au moment où cet empereur organisait des «*limites intérieurs*» aux confins mêmes des barbares (*cum in ipsis barbarorum confinibus interiores limites ordinaret*).

Malalas et Théophanes transmettent la même idée à travers trois anecdotes. La première, qui n'est évoquée que par Théophanes (Migne, col. 404), concerne le patrice Armenios que Justinien fit comte d'Orient et à qui il ordonna d'aller à Palmyre, vers le «*limes intérieur*» (εἰς τὸ λιμίτον τὸ ἐσώτερον)⁴⁰. La seconde est celle du phylarque saracène Al-Harith, allié aux Romains, qui en avril 528 était entré en conflit avec le *dux* de Palestine⁴¹ et dont Théophanes (Migne, col. 413) nous dit qu'il s'était retiré, épouvanté, vers le «*limes intérieur*» (εἰς τὸ ἐσώτερον λιμίτον), tout comme Malalas (*Chron.*, XVIII, 434: εἰς τὸ ἐνδότερον λιμίτον). La dernière anecdote est celle qui se rapporte au raid que lança Al-Moundir, ce redoutable chef saracène allié aux Perses, sur la Syrie Première et à sa fuite devant les troupes romaines. Elle est relatée aussi par les deux chroniqueurs, mais avec cette différence que pour l'un (Theophanes, Migne, col. 409), Al-Moundir se serait enfui à travers le «*limes intérieur*» (διὰ τοῦ ἐσώτερου λιμίτου), et que pour l'autre (Malalas, *Chron.*, XVIII, 445), il se serait enfui à travers le «*limes extérieur*» (διὰ τοῦ ἐξώτερου λιμίτου).

Les formules employées par ces auteurs anciens et en particulier par

terme *limes* sous le Haut-Empire n'est toujours employé qu'au sens de ligne de démarcation.

40. Dans les passages de Théophanes, les manuscrits portent par erreur les formes λιμωτόν, λιμιστόνου λιμητόν.

41. Pour E. STEIN, *Histoire du Bas-Empire*, 1949, t. II, pp. 91-2, 297, ce phylarque, qui était probablement censé coopérer avec le *dux* de Palestine, est Al-Harith le Kindite, chef d'une tribu proche de la Palestine III (fig. 9). Mais on a proposé d'y voir au contraire Al-Harith le Ghassanide, fils de Jabala, à qui Justinien a donné vers 530 le titre de roi et de patrice pour unifier sous son commandement toutes les tribus des Saraceni du sud-ouest de la Syrie et de l'Arabie, et pour mieux résister ainsi aux ravages d'Al-Moundir (PROCOPE, *Guerres persiques*, I, 17, 47); voir à ce sujet S. TH. PARKER, *Romans and Saracens: a History of the Arabian Frontier*, 1986, ch. VIII, pp. 150-1 et W. LIEBESCHÜTZ, *The Defences of Syria in the 6th Century*, in *Studien zu den Militärgrenzen Roms II. Vorträge des 10. Internationalen Limes-Kongresses...*, 1977, p. 487 nn. 6 et 7. Le raid d'Al-Moundir sur la Syrie Première daterait de l'année 531, selon STEIN, *Histoire*, cit. p. 292.

Malalas, chez qui s'opposent les expressions "*limes* intérieur" et "*limes* extérieur", semblaient confirmer, à première vue, la théorie de Mommsen et donnèrent lieu à diverses interprétations. A propos du texte d'Ammien Marcellin, on supposa que le "*limes* intérieur" était formé d'avant-postes situés soit au-delà de la rive gauche de l'Euphrate, c'est-à-dire en Mésopotamie⁴², soit sur l'Euphrate, au-delà de Doura-Europos⁴³. A propos des chroniques byzantines, Chapot suggérait la présence d'une zone appartenant à des nomades sous protectorat romain, qui aurait pu «être enclose d'un autre *limes*, qualifié d'extérieur»⁴⁴. Pour Kornemann, les territoires nomades étaient au contraire au-delà du *limes* extérieur, car il ne doutait pas que ces textes fussent une illustration de la théorie du double *limes* (*Doppellimes*)⁴⁵. Cette interprétation se dessina plus nettement chez Musil pour qui le "*limes* extérieur" était au contact des territoires nomades, tandis que le "*limes* intérieur" marquait la limite de la province utile et suivait en Syrie l'ancien *limes* de Dioclétien, la route fortifiée de Damas à l'Euphrate par Palmyre⁴⁶. Mais pourquoi ces tribus fédérées auxquelles les Byzantins ont si souvent fait appel au cours de leurs conflits avec les Perses et qui collaboraient à la défense des frontières aux côtés des *duces*, devaient-elles être éloignées du territoire romain par ce double *limes*?

L'expression "*limes* intérieur" impliquait-elle obligatoirement l'existence d'un *limes* extérieur? D'autres explications étaient possibles. Chapot déjà avait supposé que la différence de formules reflétait peut-être une différence de point de vue entre Romains et Nomades, que les deux formules désignaient en d'autres termes une seule et même réalité⁴⁷. Il ne croyait pas d'ailleurs que la zone nomade au sud et à l'est des possessions romaines eût des contours bien définis, car il n'ignorait pas qu'Al-Moundir prétendait avoir des droits sur la région de la *Strata Diocletiana* et que

42. J. FONTAINE, édition d'Ammien Marcellin, CUF, t. III, p. 43 n. 95.

43. A. MUSIL, *Palmyrena*, 1928, p. 247 d'après AMMIEN, XXIV, I, 1; «Klio», X, 1909, p. 134.

44. V. CHAPOT, *La frontière de l'Euphrate de Pompée à la conquête arabe*, Paris 1907, pp. 249-50. L'existence de tribus nomades alliées aux Romains entre la frontière perse et le *limes* romain est attestée par le chroniqueur arabe at-Tabari (839-923 ap. J.-C.), Ta'rih (De Goeje), Ser. I, p. 839 (cf. MUSIL, *Palmyrena*, cit., p. 248).

45. E. KORNE MANN, *Zur Limesforschung*, «Klio», IX, 1909, pp. 500-2: les Saracènes d'Al-Moundir auraient été plus en sécurité au-delà du "*limes* extérieur", alors que le phylarque Al-Harith, qui était en désaccord avec le *dux* de Palestine, aurait trouvé plus d'aide sur le "*limes* intérieur" que sur le "*limes* extérieur".

46. A. MUSIL, *Palmyrena*, cit., pp. 247-8 et plus particulièrement *Northern Hegaz*, 1926, p. 258 (cité par Poidebard, *Mélanges*, cit., p. 119).

47. V. CHAPOT, *La frontière de l'Euphrate*, cit., p. 250 et n. 3.

ce fut l'objet d'une longue querelle, malgré les efforts que fit Al-Harith pour lui démontrer qu'elle appartenait historiquement aux Romains (Procopé, *Guerres persiques*, II, 1, 6-8). Un peu plus tard, Fabricius nia plus franchement l'hypothèse du double *limes*, après avoir remarqué que, pour Ammien Marcellin, le "*limes* intérieur" confinait déjà au territoire barbare (*in ipsis barbarorum confinis*), et qu'il n'y avait donc pas lieu de supposer l'existence d'un deuxième *limes* entre Rome et les barbares⁴⁸. Conciliant le texte d'Ammien Marcellin et celui de Malalas, il proposa alors de voir dans le "*limes* intérieur" celui de Syrie, et dans le "*limes* extérieur" le *limes* qui était au-delà de l'Euphrate, c'est-à-dire celui de la Mésopotamie. On doutait donc déjà qu'il y eût un "*limes* extérieur", mais surtout aussi, à juste titre, que le "*limes* intérieur" eût été défini d'une manière linéaire.

Sous la plume d'Ammien et des chroniqueurs byzantins, le terme *limes* ne pouvait en effet en aucun cas avoir le sens de ligne frontalière. À partir des réformes de Dioclétien et de Constantin, il est utilisé au sens de "territoire ou de district frontalier" sous l'autorité d'un *dux*. Au début du V^e siècle, ces territoires ne sont pas uniquement sur les confins de l'Empire⁴⁹. Il faut donc comprendre dans le texte d'Ammien que Dioclétien a organisé des districts frontaliers aux confins des territoires barbares. Mais alors pourquoi des districts "intérieurs"? L'hypothèse la plus probable est que l'adjectif "intérieur" ait ici un sens géographique équivalent à notre adjectif "continental". Les *limites interiores* seraient des districts situés à l'intérieur du diocèse par opposition aux *limites* du littoral. Al-Moundir qui avait razzié la Syrie Première, un district du littoral (FIG. 9), aurait tout simplement fui vers le district intérieur qui était en contact avec son propre territoire. Le texte de Malalas comporterait donc une erreur qui aurait été en quelque sorte corrigée par Théophanes⁵⁰. Le mot *limes* pourrait aussi avoir ici plus simplement le sens de «désert»⁵¹, comme on peut en juger d'après un passage de ce même Malalas (*Chron.* 230-231), évoquant les trois Mages qui, après leur visite à Bethléem, s'en retournent en terre perse par une autre route, à travers le *limes*, au mépris du roi Hérode (δι' ἄλλης ὁδοῦ, τῆς τοῦ λιμίτου, ἀνήλθον εἰς τὰ Περσικὰ μέρη, καταφρονήσαντες τοῦ Ἡρώδου βασιλέως).

En réalité Kornemann avait déjà constaté que le mot *limes* avait évolué dans ce sens: mais il voyait dans ce «territoire frontalier» en quelque

48. E. FABRICIUS, RE, XIII, 1926, s.v. *limes*, coll. 575, 580, 655.

49. B. ISAAC, «JRS», 78, 1988, pp. 132-8 et *The Limits of the Empire*, 1990-92, p. 409 et G. FORNI, "*Limes*": *nozioni e nomenclature*, in *Il confine nel mondo classico*, 1987, p. 287.

50. LIEBSCHÜTZ, *The Defences of Syria*, cit., p. 488 n. 15.

51. ISAAC, *The Limits of Empire*, cit., p. 138.

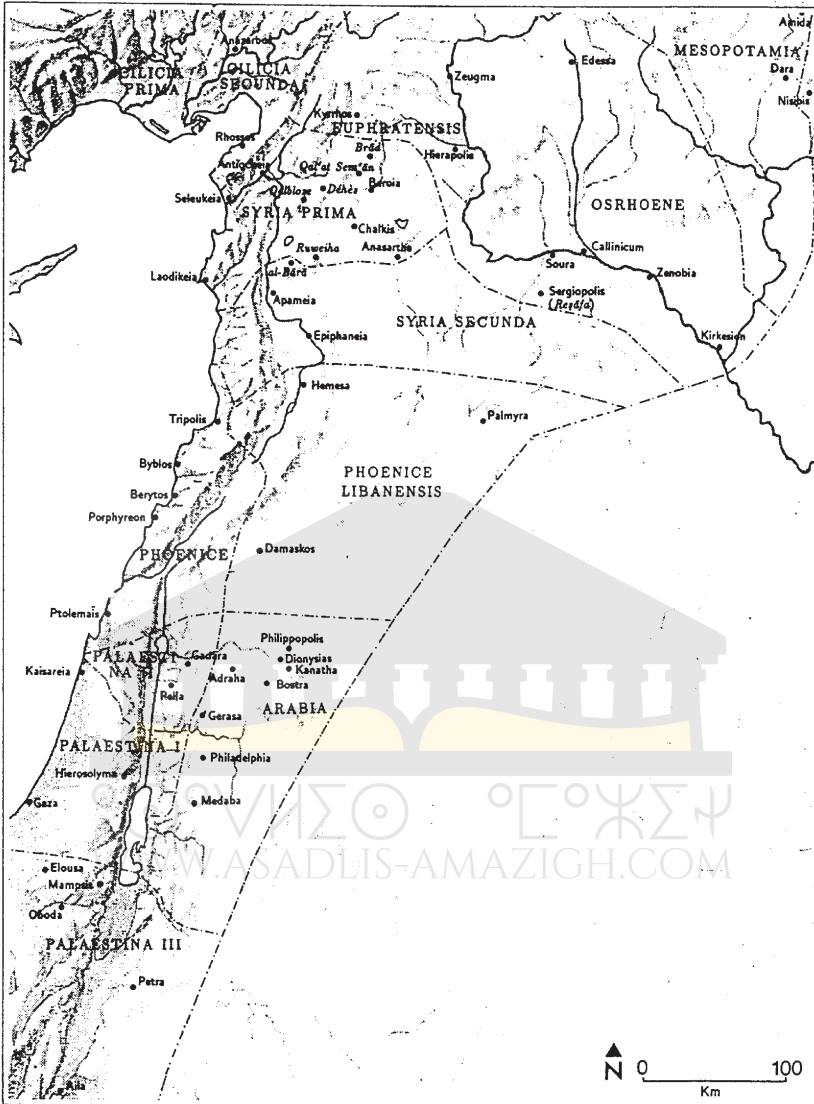


Fig. 9: La Syrie à l'époque byzantine, d'après *Archéologie et Histoire de la Syrie*, II, 1989, carte 7.

sorte un «double *limes*» hypertrophié⁵². La bande frontalière de Mommensen s'était ainsi élargie aux dimensions d'un territoire, toujours compris donc entre deux lignes⁵³. On continua à parler de "ligne intérieure" et de "ligne extérieure" et à placer les populations nomades au-delà de la ligne extérieure. Mais on considérait alors que seul le *limes* intérieur était constitué d'une ligne de postes fortifiés, établis sur l'ancienne *strata Diocletiana* et que le *limes* extérieur en revanche n'était ni fortifié ni gardé⁵⁴. C'est Poidebard, à notre connaissance, qui le premier plaça entre les deux lignes un «glacis» de sécurité⁵⁵ et fit d'une «zone sous protectorat» une zone défendue en profondeur.

Défense en profondeur et données archéologiques

C'est bien sous l'influence combinée de la première guerre mondiale et de la photographie aérienne que le *limes* sera en effet assimilé, à tort, à la frontière fortifiée défendue en profondeur qui a été postulée jusqu'à nos jours⁵⁶. Grâce à la photographie aérienne, Poidebard remarque des forteresses très au sud de l'emplacement possible du *limes* intérieur, il y voit la confirmation que le "limes extérieur" était fortifié, tout comme le "limes intérieur"⁵⁷. Mais au sud de la chaîne du Djebel Rawaq où les Romains avaient installé leur "ligne principale", entre le Djebel Hawran et Doura-Europos, les forteresses qui ont été repérées (Qasr al-Azraq, Bourqou, Hadelé, Ryasi, Habra Merfyé es-Smeyr, Djebel Tenf, Qasr as-Swab) ne sont pas datées, à l'exception du Qasr al-Azraq dont les vestiges visibles sont datés de la fin du III^e s.⁵⁸ On peut certes admettre qu'elles gardaient

52. E. KORNEMANN, *Zur Limesforschung*, cit. p. 502: «Hierin darf man wohl das Ende einer Entwicklung sehen, die vielleicht schon mit dem Bau von Doppellimites unter Hadrian oder seiner Nachfolger ihren Anfang nimmt».

53. Cette théorie s'appuya par la suite sur l'hypothèse (erronée depuis) que la ligne du *limes* de l'Odenwald était contemporaine de celle du *limes* germanique avancé vers l'Est et que l'ouvrage d'Hadrien et d'Antonin en Bretagne avaient été simultanément occupés, d'après FABRICIUS, RE, XIII, 1926, col. 580.

54. MUSIL, *Northern Hegaz*, cit., p. 258.

55. POIDEBARD, *Mélanges*, cit., pp. 119-20 d'après Musil.

56. Au point qu'une récente édition anglaise d'Ammien Marcellin, contaminée par les vues de Luttwak, traduit ainsi le passage d'Ammien Marcellin XXIII, 5,1, cité plus haut: «when he was organizing defences in depth on our actual frontier with the barbarians», d'après ISAAC, *The Limits of Empire*, cit. p. 134. Rappelons aussi que le *limes* n'a qu'un contenu administratif, que les textes ne le définissent jamais comme une structure construite et *a fortiori* comme une structure fortifiée, *ibid.*, pp. 133-6.

57. POIDEBARD, *Mélanges*, cit., pp. 120-8.

58. SH. GREGORY, *Roman Military Architecture on the Eastern Frontier*, 1995, p. 333. Quant au poste du Djebel Tenf, il ne peut être daté par ses inscriptions safaitiques (POI-

des points d'eau, ce qui était justement le cas du Qasr al-Azraq, établi dans une oasis⁵⁹. Mais rien ne dit qu'elles communiquaient entre elles et *a fortiori* qu'elles étaient en relation avec la "ligne principale" du Djebel Rawaq. Le dispositif de la double ligne qui demandait beaucoup d'hommes, nous paraît illusoire pour l'époque byzantine où la défense des frontières était principalement confiée aux tribus arabes et à leurs phylarques, pour compenser justement la faiblesse des effectifs des forces frontalières régulières⁶⁰. Lorsque Dioclétien procéda à la réorganisation de l'armée et des frontières, cette solution ne dut pas non plus lui paraître bien économique.

Le modèle imaginé par Baradez est plus "militarisé" que celui de Poidebard. Il possède des obstacles linéaires et à l'arrière de ceux-ci, des "voies de rocade" qui ont pour rôle de rendre la frontière plus étanche. Il possède également un réseau de routes de pénétration en arrière, mais aussi en avant de l'obstacle linéaire, qui permet aux défenseurs de se porter partout.

Les obstacles seraient établis à contre-pente, un type d'implantation dont Van Berchem a déjà montré qu'elle ne prenait un sens qu'avec le développement des instruments d'observation et des armes à longue portée, mais qu'elle était absurde au temps des Romains qui voulant échapper aux vues de l'ennemi se seraient privés du même coup de les voir arriver⁶¹. Baradez les croit également "réversibles", en y voyant bien sûr une nouvelle preuve d'ingéniosité tactique. Il s'agit là cependant d'une conception stratégique toute personnelle, fondée sur l'observation des faiblesses naturelles du terrain, non sur une analyse typologique⁶².

L'espace frontalier est conçu comme une zone de manoeuvres, quadrillée par des points d'appui, qui n'est pas sans rappeler par exemple la méthode Weygand (annexe II). Ainsi même le fort de Bir Djefeir, qui

DEBARD, *Mélanges*, cit. p. 126): les plus anciennes sont antérieures à l'occupation romaine, les plus récentes remontent au IV^e s., cf. M. SARTRE, *Trois études sur l'Arabie romaine et byzantine*, 1982, pp. 122-6. Selon J. RYCKMANS, *Dictionnaire de la Bible*, Suppl. XI, 1991, coll. 1-3, s.v. *Safaitique*, une chronologie paléographique précise est encore impossible.

59. D. J. KENNEDY, *Archaeological Explorations on the Roman Frontier in North-East Jordan*, 1982, pp. 69-88; B. ISAAC, *The Army in the Late Roman East: the Persian Wars and the Defence of the Byzantine Provinces*, «The Byzantine and Early Islamic Near East», III, 1995, pp. 125-55.

60. W. LIEBESCHÜTZ, *The Defences of Syria*, cit., p. 495-9.

61. *Fossatum Africae*, cit., pp. 35, 43, 93. D. VAN BERCHEM, *L'armée de Dioclétien et la réforme constantinienne*, 1952, p. 45.

62. *Fossatum Africae*, cit p. 43 par exemple. Il y avait peut-être parmi ces ouvrages des *brachia*: sur ce type d'ouvrage voir notamment R. REBUFFAT, *Le fossé romain de Sala*, «BAM», XII, 1979-80, pp. 237-58.

n'avait probablement pas d'autre fonction que de garder un point d'eau, est-il interprété comme un «môle de dissociation des éventuelles attaques ennemies, un point du réseau maillé des défenses avancées»⁶³! S'il reste quelques lacunes, elles sont bien évidemment comblées par des obstacles naturels (au nord, celui du chott el Hodna; au sud-est, celui du chott Melghir). Comme le fait remarquer Thouvenot, qui adhère pourtant à cette théorie, il aurait en effet fallu beaucoup d'effectifs pour garder ce *limes*⁶⁴!

Or si l'on dissocie, parmi les forteresses recensées à l'extérieur des ouvrages linéaires (annexe I), les "quadriburgia" des forts "en carte à jouer", cette zone défendue en profondeur ne se réduirait déjà qu'à quelques forts avancés (FIG. 10): cinq pour les trois premiers siècles, c'est-à-dire ceux du Djebel Mechaïeb, d'El Gahra, de Castellum Dimmidi (198-238), de Sadouri (antérieures à Gordien III), de Doucen ("fort Carcopino" érigé sous Gordien III), dont rien ne dit évidemment qu'ils ont été occupés au même moment. Après la dissolution de la III^e légion Auguste, d'autres forts que Castellum Dimmidi ont peut-être été abandonnés. Après cette date, trois "quadriburgia", qui peuvent remonter approximativement au III^e/IV^e siècle, ont été établis à l'extérieur de l'ouvrage linéaire: celui d'Aqua Viva, très proche du fort du Djebel Mechaïeb et qui pourrait de ce fait l'avoir remplacé, ceux du Zebaret et de Doucen («*castellum* Schneider»). Il n'y a rien là qui évoque une «ceinture de fer» (annexe II). Enfin que dire des ruines de l'oued Itef, décrites par Blanchet en 1899 et interprétées délibérément par Baradez comme des «défenses avancées du *limes*»⁶⁵, quand celles-ci n'ont même pas été "fouillées d'avion"?

La plupart des compte rendus soulignent unanimement que la méthode de prospection de J. Baradez a considérablement enrichi l'état de nos connaissances, ce que nous ne nierons pas, même si les découvertes ne sont pas toujours très sûres. Dans la vallée de l'oued El-Kantara, là où Cagnat comptait cinq postes, Baradez en a repéré trente. Il ne s'agit sans doute pas toujours de postes militaires, mais il s'agit vraisemblablement de sites romains. Il reste que ce livre se présente plus comme un manifeste pour une nouvelle technique d'exploration que comme un travail historique, qu'il est plus militant ou plus "médiatique" que scientifique.

On regrettera ici, avec Baradez⁶⁶ et d'autres commentateurs, qu'il n'y

63. *Fossatum Africae*, cit., p. 141.

64. THOUVENOT, «Hespéris», cit., p. 480.

65. A. BLANCHET, «BCTH», 1899, pp. 137-40; *Fossatum Africae*, cit., pp. 141-2.

66. BARADEZ, *Compléments inédits*, cit. p. 200.

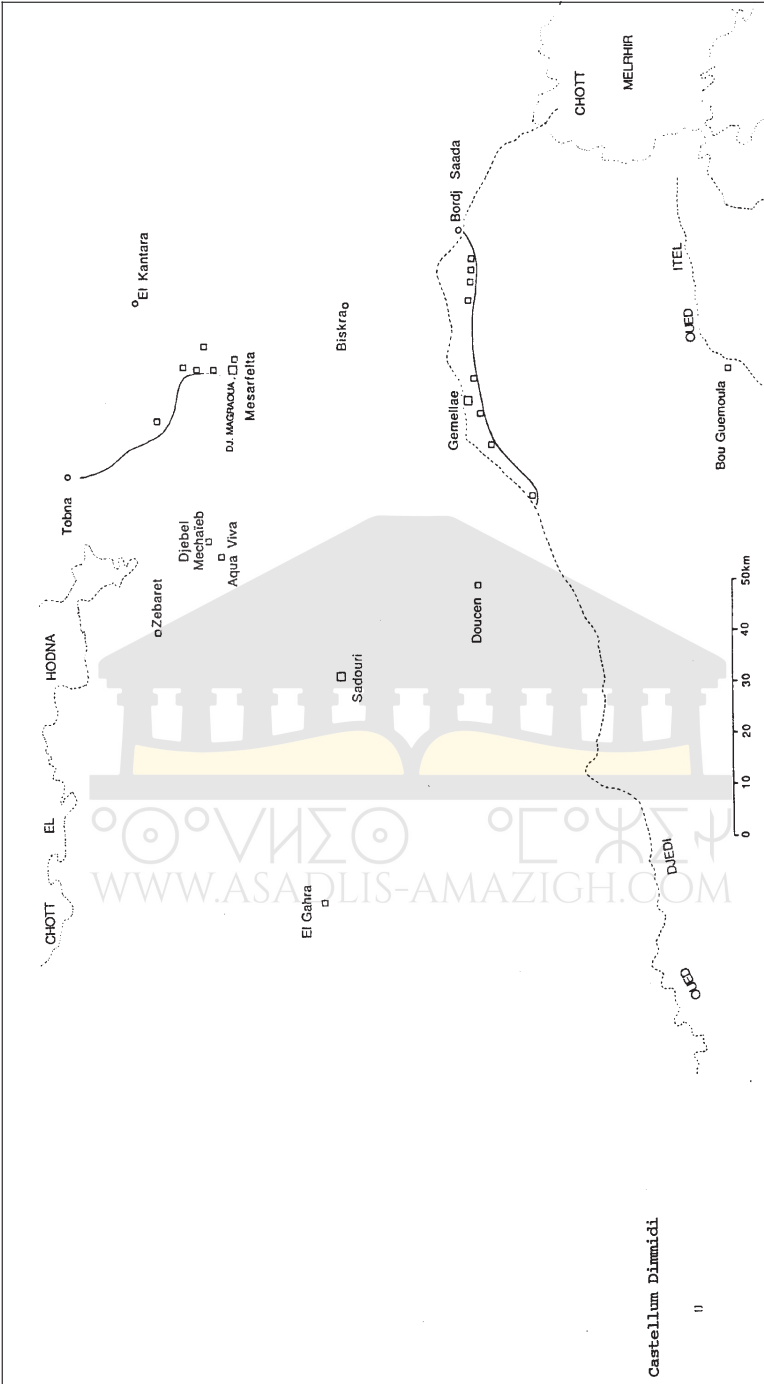


Fig. 10: Les confins de la Numidie, d'après *Fossatum Africae*, extrait de la carte I.

ait pas eu un tome II au *Fossatum Africae*. Le recours à la photographie aérienne permettait, comme le remarquait Carcopino, la réalisation d'un atlas archéologique «topographiquement exact»⁶⁷. Voilà qui aurait pu être l'un des objectifs de ce tome II et qui aurait fourni l'occasion de compléter les prospections aériennes par des vérifications de terrain. Au fond le *Fossatum Africae* est un livre inachevé et pour cette raison justement incontournable et indispensable à de futures recherches.

Certes le modèle stratégique que Baradez et Luttwak prêtent à l'Empire romain relève d'une vision très idéalisatrice de ses capacités militaires. Faut-il penser pour autant que ses frontières aient été une paisible zone d'échanges et d'intégration culturelle⁶⁸? que la frontière de Numidie ait été par exemple une frontière ouverte⁶⁹? Cette interprétation bien révélatrice de l'idéologie pacifiste de l'après-guerre froide ne nous semble pas justifiée. Le livre de Baradez, une fois débarrassé de son utopie et en dépit de ses lacunes, témoigne en effet concrètement de l'existence d'une frontière militaire, dont la densité d'occupation n'est certes pas encore connue, mais dont la mission de surveillance nous paraît au moins sûrement attestée.

Annexe I

Forteresses recensées dans le *Fossatum Africae*

Conventions: sauf indication contraire les forteresses citées ci-après ont été contrôlées au sol par Baradez. Nous avons employé le plus possible les mots de Baradez lui-même. Nous avons notamment laissé le nom impropre de «*castrum*»⁷⁰ qui pour Baradez désigne un grand fort rectangulaire aux angles arrondis et s'oppose par ses dimensions à un *castellum* ou à un *burgus*. Les astérisques indiquent l'existence d'une photographie aérienne qui révèle les grandes lignes du plan d'une forteresse. La technique de construction n'est indiquée que dans la mesure où elle permet d'accréditer l'antiquité d'un ouvrage.

67. CARCOPINO, *La prospection aérienne*, cit., p. 139.

68. CH. WHITTAKER, *Les frontières de l'Empire Romain*, 1989, p. 33 par exemple.

69. *Ibid.*, pp. 38, 48-9. Et plus généralement: J.-M. CARRIÉ, 1993: *ouverture des frontières romaines?* in *Frontières terrestres, frontières célestes dans l'Antiquité*, Paris 1995, pp. 43-45; B. ISAAC, *An open Frontier*, in *Frontières d'Empire, Actes de la Table Ronde Internationale de Nemours* (1992), 1993, pp. 105-14.

70. Le singulier *castrum* n'a pas de sens militaire: *castrum [...] civitas est; nam castra numero plurali dicimus*, SERV., *Aen.* VI, 775 THILO-HAGEN, pp. 109-10 = ISID., *orig.* XV, 2, 13.

Forts découverts à l'arrière des ouvrages linéaires

1. A l'est de l'ouvrage de Tobna au djebel Magraoua

Du nord au sud:

- le *castellum* de la Daya: édifice carré, à tours en saillie externe aux angles et au milieu des côtés, à casernements périphériques, et “*principia*” dans la cour (pp. 71-72, 295-296; carte p. 12, photos p. 74ABC);
- le Fort parallélogramme de Seba Mgata*: 84 x 60 m; angles de 102° et 78°; avec tours en saillie externe aux angles et au milieu de trois côtés, casernements périphériques; mur d'enceinte entouré d'un “*vallum*” (pp. 244-9; photos p. 9, 10, 68B);
- le *castellum* d'Ad Aquas Herculis*: repositionné, et fouillé; 52 m de côté; tours aux angles et au milieu des côtés, une porte encadrée de tours; soubassement en pierre et élévation en “*toube*” de terre crue (pp. 221-2, plan p. 222, 2 photos aériennes p. 223 A et B);
- le fort d'Henchir Sellaouine: carré de 60 m de côté aux angles arrondis; “*praetorium*” de 18 m de côté au centre (p. 255; photo aérienne p. 225);
- Mesarfelta: deux forts, l'un de 75 x 60 m, possédant un “*vallum* double” et une sorte de “*donjon*” au centre; l'autre de 60 m de côté (p. 259 et photos p. 261, 262A);
- le “*castrum* de la Montagne de sel”: édifice rectangulaire aux angles arrondis (81 x 125 m); tours tous les 20 m (pp. 264-6, photos p. 267AB);
- le “*castrum* du Confluent” (de l'oued Biskra et de l'oued el Abdi): édifice rectangulaire aux angles arrondis (105 x 75 m); tours à cheval sur les courtines, au milieu des côtés; mur de 3 m d'épaisseur; “*vallum* bordé d'un mur de contrescarpe” (pp. 271-5; carte p. 272, photos p. 268 ABC, 273A, 327E);
- le fort trapézoïdal de Thabudeos: tours d'angles en saillie externe; 118 x 100 x 65 m; mur de grandes briques cuites plates; byzantin ? (pp. 282-8 avec photos pp. 279A-286AB);
- Bigou (au nord de Gemellae): fort carré au nord (et fortin au sud (voir ci-après); édifice en pierre de taille, 40 x 40 m (p. 329, carte p. 94);
- Kikouina, au nord-est de Biskra: 50 x 42 m, 4 tours d'angles, casernements périphériques, bâtiment au centre; (p. 288-9; photos p. 291AD).

2. Au nord de la Séghia Bent el-Krass

- Camp de Gemellae* déjà connu (pp. 100-4; photos pp. 101-2, 107, 117). Autres forts d'ouest en est (pp. 94-9, 3 photos non identifiées p. 95ABC):

- Es-Senem: mur de briques crues sur socle de moellons (80 m de côté), 4 tours d'angles;
- Sidi Abd er-Rahmane: 50 m de côté, murs de briques crues sur soubassement de moellons (photo p. 98C);
- *castellum* à 7 km plus à l'est: «approximativement de mêmes dimensions» (non contrôlé);
- *castellum* à 8 km plus à l'est (non contrôlé);
- *castella* d'Esdeit, de Drah Souid ouest, de Drah Souid est*, de Bourada (déjà connus de J. Guey), non contrôlés.

Forts découverts à l'extérieur des ouvrages linéaires

1. A l'ouest de l'ouvrage de Tobna au Djebel Magraoua

- Le grand fort du Zebaret et-Tin*: édifice rectangulaire (142 x 154 m); tours aux angles et sur les côtés, casernements périphériques; "*praetorium*" de 35 à 40 m; soubassement de pierres et superstructure de "toubes" de terre crue; «un *vallum* entourait le fort sur ses quatre faces», mais il n'est pas visible sur la photographie aérienne (p. 298; photo p. 125B);
- le petit fort du Zebaret, à 200 m au nord du précédent: deux fois plus petit que le précédent; «double enceinte rectangulaire»; contrôlé? (p. 299, photo p. 125B);
- Djebel Mechaïeb: enceinte approximativement carrée, forme de "*castrum*", analogue au précédent, non contrôlé (pp. 297, 299);
- Déjà connus: Aqua Viva (pp. 140, 159), Sadouri* (pp. 119-22, photo p. 125A), Doucen ("bordj Carcopino" et "*castellum* Schneider"*), p. 116, photos p. 123), Medjedel (p. 346), El Gahra (pp. 137-40, 348); *Castellum* Dimmidi (p. 104); aucun d'eux n'a été contrôlé.

2. Au sud de la Seghia Bent el-Krass

- *Castellum* de Bir Djefeir, déjà connu du Capitaine Schneider: garde un point d'eau (pp. 140-1).

3. Au sud de l'Aurès

- Forts déjà connus de Badias, Djendel, Mdila* (photos p. 126), Ad Majores (photo p. 118A). Aucun n'a été contrôlé. Aucun signalement pour Ad Medias (pp. 147-8).

Fortins découverts près des ouvrages linéaires

Sont classés arbitrairement parmi les fortins des édifices de moins de 50 m de côté, ou donnés comme tels par Baradez. Ce sont du nord au sud et d'ouest en est:

Le long du Bou Taleb

4 castella

- au débouché de l'oued Soubella: Rass Sisly, non contrôlé (p. 85);
- au débouché nord de l'oued Announal, cote 1064, non contrôlé (pp. 85, 86);
- à 4 km au sud d'Ampère: 30 x 30 m avec construction centrale de 5 x 10 m (photo p. 82C; pp. 86-7);
- à 6 km au sud d'Ampère: 40 m de côté, connu par l'*Atlas* de Gsell (photo p. 87C; p. 92 n. 1).

Ligne Tobna-Mesarfelta

- Fortin nord et fortin sud du Teniet el Ouasta (pp. 77-78);
- *castellum* entre l'oued Bou Gatou et l'oued Branis près de la source Aïn Rouma (p. 113);
- *Burgus speculatorius* de Caracalla, à Loth Bordj, déjà connu: carré de 40 m de côté, 4 tours d'angle, 2^e enceinte à l'intérieur, décentrée, de 12 x 15 m; édifice de l'époque de Caracalla, remanié à l'époque byzantine (p. 235, photo aérienne p. 183);
- *Burgus speculatorius* de Commode à l'ouest du défilé du Selloum, positionné à Ksar Sidi el Hadj: 30 x 25 m, en pierre de taille et brique crue (pp. 216, 219, 239, 241, ph. p. 184);
- *castellum* du Teniet et-Tin, à deux "milles" au nord du fort parallélogramme, entre la voie et le *fossatum*; entouré d'un "*vallum*" (p. 60, photos p. 61AB, 68A);
- 4 fortins autour du fort parallélogramme (p. 247):
 - au nord et au nord-est 2 fortins gardant la voie *Ad Calceum*-Guerira, par le sud de l'Ouldjet Morra;
 - à 1 km au sud, entre le *fossatum* et les Sources du Lion;
 - entre le Fort parallélogramme et les Sources du Lion;
 - à 6 km au sud-est, après le Pont de l'Antilope (aucun d'eux n'a été contrôlé)
- 4 fortins près du fort d'Ad Aquas Herculis (non contrôlés)
 - fortin de Fontaine des Gazelles (p. 191, n. 1; p. 220, n. 1; p. 227);

- 3 fortins dans le djebel Fetha (p. 227);
- fortin des Sources du Lion (p. 250; photo p. 246C);
- Henchir Sellaouine: 3 fortins près du fort, non contrôlés (p. 254-255)
 - fortin d'Henchir Sellaouine Nord, de 25 m de côté;
 - fortin à 800 m au nord, de 22 m de côté;
 - fortin ouest de 15 m de côté;
- Mesarfelta: 2 petits fortins carrés de 20/25 m de côté, dont le plus au sud semble avoir été visité (p. 259);
- Ruines du Cobra, partie sud: “un simple ouvrage militaire” (pp. 260-263; photo p. 261C).

Sud-ouest et sud de Mesarfelta

- 4 *castella* à l'est de la voie ferrée (p. 266):
 - oued Biskra, rive droite (40 x 45 m);
 - oued Biskra, rive gauche, de dimensions analogues non contrôlés (p. 269);
 - oued Melah, rive droite (35 x 45 m);
 - oued Melah, rive gauche (40 x 40 m) non contrôlés (p. 269);
 - les 4 fortins sont entourés d'un “*vallum*”;
- à l'ouest de la voie ferrée: 6 dont trois inédits et 4 très effacés (dimensions non prises en compte); non contrôlés (p. 269-70);
- 2 *castella* près des forts de Doucen, dont un avec une “double enceinte carrée”; non contrôlés (p. 116, photo p. 123A);
- fortin de Bir Labrach: protège un puits non contrôlé (p. 120);
- à 6 km au sud de Tolga, fortins:
 - de Bir Lefta;
 - de Tolga (déjà connu);
 - d'Aïn el Bechir non contrôlés (p. 121);
- Bigou fortin sud, au nord de Gemellae: 16,50 m de côté; chapiteaux pris dans la maçonnerie (p. 329, carte p. 94, photo p. 328C, 337AB);
- Lichana, déjà connu (p. 329, photo p. 338A).

Nord-est de Biskra

- Fortin de Branis ou “château rouge”: 12 m de côté, (p. 276-77);
- de Djemorah: une pièce avec voûte en “béton” (p. 278);
- d'el Habel (p. 288, photo p. 291B);
- de Baniane (p. 288).

Fortins découverts près de la voie Ad Majores-Chebika

- *Castellum* de Zarif el Ouar, non contrôlé (p. 110);
- fortin d'el Assida à 8 km au sud du précédent non contrôlé (p. 40);
- castella d'Henchir el Hanout et d'Haouch el Hardia, non contrôlés (p. 110);
- 8 castella entre l'oued Senndess et l'oued Hamda, non contrôlés (p. 111);
- Oued Bou Doukrane près de Djennedel, non contrôlé (p. 128).

Fortin découvert au sud de la Seghia Bent el-Krass

- Fortin de l'oued Faouar, connu de Blanchet: 17-18 m de côté, mur épais de 2 m, angles arrondis; non contrôlé (p. 141).

Remarques typologiques sur les données fournies par J. Baradez

Les forteresses les plus nombreuses sont le plus souvent ce que nous avons actuellement coutume d'appeler des «quadriburgia», c'est-à-dire des édifices à tours en saillie externe sur les courtines, à cour centrale et casernements périphériques. Nous en avons recensé 11. Ce sont ceux de la Daya, de Seba Mgata, d'Ad Aquas Herculis, de Kikouina, d'Es-Senem, du Zebaret, de Thabudeos, auxquels il faut ajouter les 4 «quadriburgia» déjà connus d'Aqua Viva, de Doucen (*castellum* Schneider), de Mdila, de Bourada et probablement de Dra Souid est⁷¹. Il n'avait pas échappé à Baradez qu'ils étaient postérieurs aux forts en «carte à jouer». Ils ne peuvent en effet remonter plus haut que la fin du III^e s. et sont encore attestés à l'époque byzantine (Thabudeos?)⁷².

Nous n'avons dénombré en revanche que 7 forts à angles arrondis. Ce sont ceux d'Henchir Sellaouine, de la Montagne de sel, du Confluent, du Djebel Méchaïeb auxquels doivent être ajoutés les camps d'El Gahra, de Gemellae et de Sadouri⁷³. Les édifices du Haut-Empire sont donc apparemment moins représentés, d'autant que certains, comme le fort du

71. E. FENTRESS, in *Dizionario Epigrafico di Antichità Romane*, IV, fasc. 43/2, 43/3, 1984-85, pp. 1376/44-1376/46; J. GUEY, *Note sur le limes romain de Numidie*, «MEFRA», 56, 1939, pp. 192-225 et R. REBUFFAT, *Sur le fort oriental de Drab-Souid*, «BAA», VII, 1977-79, pp. 259-70.

72. J. NAPOLI, *A propos des quadriburgia*, in *Les espaces frontaliers dans l'Histoire du Maroc, Colloque de l'Université Hassan II-Mohammedia (avril 1998)*, Casablanca 1999, pp. 27-65.

73. FENTRESS, in *Dizionario*, cit., pp. 1376/44-1376/45.

Confluent, pourraient posséder des tours à cheval sur les courtines, ce qui est un indice déjà plus tardif⁷⁴.

Nous avons noté cependant deux erreurs qui risquent de fausser la typologie et qui ont eu malheureusement des conséquences sur la typologie des forteresses de Tripolitaine⁷⁵. La première concerne la présence d'un "*vallum*" à l'extérieur du rempart de pierres (grand fort du Zebaret, forts de Seba Mgata, Mesarfelta, du Confluent, de Gemellae). Il s'agit là probablement d'une maladresse de langage. Les remparts ont été plus probablement entourés d'un fossé dont les terres ont été rejetées à l'extérieur et forment un bourrelet bien visible sur un certain nombre de photographies aériennes. Mais en aucun cas il ne peut s'agir d'un *vallum* qui est constitué soit d'une palissade, soit d'un *agger* surmonté d'une palissade du côté ami et d'un fossé du côté ennemi (*vallum* césarien). Il ne faut donc pas transformer ce fossé en "enceinte extérieure" et intégrer à la typologie des forts à "double enceinte" (fortins du Zebaret et de Doucen).

La deuxième erreur consiste à envisager que certaines forteresses auraient été munies d'un "réduit central", comme celle de Mesarfelta, ou comme le *burgus speculatorius* de Caracalla qui est comparé au *castellum* de Tisavar en Tunisie (p. 235, n. 2). Il faut probablement voir dans ce dispositif, soit des *principia*, soit le remploi d'un édifice antérieur, comme le *burgus* de Caracalla remanié à l'époque byzantine. Ce réduit central ne peut en tout cas servir de refuge ultime, car cette conception défensive n'est tout simplement pas attestée à l'époque romaine.

Annexe II

Réflexions sur la tactique de défense en profondeur aux époques modernes et contemporaines

À la fin des années 1940, le colonel Jean Baradez, un officier féru d'archéologie, considère que l'organisation défensive des Romains en Algérie est une application de la défense en profondeur. Ce faisant, il utilise un concept tactique contemporain, généralement ignoré des historiens antiquisants du XIX^e siècle. Ce terme évoque notamment les méthodes mises en œuvre par le général Pétain sur le front français en 1917. Sont-elles l'application d'une doctrine aux contours bien définis, ou un ensemble

74. Les forts à angles arrondis et tours saillantes semblent apparaître sous les règnes de Marc-Aurèle et de Commode, ainsi par exemple le fort de Niederbieber sur le *limes* germanique nord, cf. J. LANDER, *Roman Stone Fortifications*, 1984, pp. 93-102.

75. R. REBUFFAT, *À propos du "Limes Tripolitanus"*, «RA», 1, 1980, p. 116.

de mesures mêlant empirisme et règles déterminées? Il est nécessaire de préciser ce que recouvre une telle notion et d'esquisser sa généalogie aux époques modernes et contemporaines, pour voir si elle est applicable à des périodes plus anciennes. Il ne sera abordé ici que l'histoire récente du procédé tactique de défense en profondeur dans l'armée française, à travers sa mise en œuvre en rase campagne, et ses origines, liées en particulier aux fortifications.

La défense en profondeur en rase campagne

La "méthode" Pétain

A son arrivée à la tête de l'armée française en mai 1917, le général Pétain fait arrêter les grandes offensives meurtrières et inutiles. Il veut épargner la vie des hommes et gagner du temps avant que n'arrivent sur le front les soldats américains et les chars. Or les Allemands pourraient passer à l'attaque, d'autant qu'à partir de la fin de l'année, ils sont libérés du front russe. Aussi, une stratégie défensive s'impose à l'armée française épuisée. Au début de la guerre de tranchées, le général Joffre avait exigé une défense sans esprit de recul. Cela signifiait que les Français devaient se battre sur leurs premières lignes, tandis que les secondes positions, à quelques kilomètres en arrière, assuraient le soutien. La moindre parcelle de terrain perdue était immédiatement reconquise, même au prix de lourdes pertes. Pétain modifie ce système, inadapté à la nouvelle tactique offensive allemande. Celle-ci, employée à Riga (début septembre 1917) et dans la contre-attaque de Cambrai (début décembre 1917), se fonde sur l'infiltration en profondeur du dispositif ennemi.

Dans sa directive complémentaire du 4 juin 1917, le nouveau général en chef demande «un échelonnement convenable de l'infanterie sur les diverses positions» en vue de la défense. Il s'agit d'éviter l'entassement des troupes «sur les premières lignes, ce qui ne saurait qu'augmenter inutilement les pertes»⁷⁶. D'autres instructions de l'état-major de Pétain précisent peu à peu l'idée de l'échelonnement en profondeur, en particulier la directive n° 4 (22 décembre 1917) et son instruction d'application du 24 janvier 1918. Le premier des deux textes ordonne de «tenir les premières positions de manière à y briser, ou tout au moins ralentir et disloquer le premier élan ennemi». En revanche, il faut assurer «l'intégrité des secondes positions» et conserver l'initiative «en donnant à la défense un carac-

76. Cité par G. PEDRONCINI, *Pétain, général en chef (1917-1918)*, Paris 1974 (rééd. PUF, 1997), p. 73.

tère nettement agressif»⁷⁷. L'instruction d'application revient sur l'importance de la seconde position, dite position de résistance.

Le choix de Pétain de ne pas privilégier la défense des premières lignes suppose l'acceptation d'un abandon éventuel de terrain, ce qui paraît inadmissible à de nombreux responsables militaires et politiques. Mais la solution du général en chef offre en regard maints avantages. La seconde position, située à au moins 4 ou 5 km de la première, échappe pour l'essentiel au feu adverse, ce qui oblige l'assaillant à déplacer son artillerie et donc à s'exposer à des tirs de contre-batterie. Cela permet aussi d'économiser les effectifs, et, partant, de constituer d'importantes réserves prêtes à contre-attaquer. Les premières lignes ne sont pas pour autant réduites à de simples avant-postes confinés dans l'observation, car elles ont une mission de couverture et de freinage.

Avec Pétain, la "formation en profondeur" doit remplacer "la formation en ligne": en d'autres termes, l'échelonnement autorise la manœuvre défensive, alors qu'un dispositif linéaire limite le mouvement à des chocs frontaux. A une résistance statique sur une ligne, Pétain oppose la défense élastique dans la profondeur. L'espace libre entre les différentes positions sert, le cas échéant, au combat et à la manoeuvre, donc à une combinaison des feux de l'artillerie et des mouvements de l'infanterie. Il s'agit de former des "champs de bataille d'armée". Mais le caractère mobile – ou "élastique", selon certains auteurs⁷⁸ – de cette défense semble une petite révolution tactique pour les généraux habitués, depuis trois années, à une résistance figée et linéaire. Lors des offensives allemandes du printemps 1918, de nombreux secteurs du front français ne sont pas encore aménagés selon les directives de Pétain, d'où des reculs importants. En revanche, les Allemands ont pratiqué dès le début de la guerre de tranchées la défense en profondeur, avec un échelonnement des forces parfois sur plusieurs dizaines de kilomètres.

La variante Weygand

Le système de la défense en profondeur n'est pas toujours constitué par un simple échelonnement de lignes de défense continues. Il peut s'organiser autour de points d'appui séparés des uns des autres, organisés en quinconce et quadrillant une vaste zone. Une telle tactique a été improvisée sur la Somme, les 5 et 6 juin 1940, au moment où les débris de l'ar-

77. *Ibid.*, p. 216.

78. Gal. F. GAMBIEZ, col. M. SUIRE, *Histoire de la Première Guerre mondiale*, t. 2, *Grandeur et servitude d'une victoire*, Paris, 1968, p. 166. Aujourd'hui, les stratèges préfèrent l'adjectif de "mobile" à celui d' "élastique".

mée française font face aux forces allemandes qui se dirigent vers le sud après la réduction de la poche de Dunkerque. Le général Weygand en a fixé les modalités dans son ordre général du 25 mai: en cas d'isolement, il faut éviter le repli "à tout prix". Si elles ne peuvent rétablir la situation, les unités, quelque soit leur volume, doivent "se mettre en hérisson et constituer un môle de résistance". D'une manière globale, "tous les arrières de la ligne principale (...) sur la plus grande profondeur possible, doivent être organisés en un quadrillage de centres de résistance, en particulier sur les voies d'accès principales", utilisées par les panzers⁷⁹.

Dans le contexte de la Blitzkrieg pratiquée par les Allemands, la notion de front continu n'a plus grand sens, et la défense doit s'adapter à l'attaque. Weygand entend faire arrêter l'infiltration des blindés ennemis par les tirs d'artillerie depuis les points d'appui et par des barricades dressées sur les axes routiers. Les môles de résistance doivent être capables de se défendre de tous les côtés – tel un hérisson – et ils prennent appui sur les villages. En outre, Weygand préconise une défense "agressive", fondée sur des contre-attaques et des infiltrations du dispositif adverse. Toutefois, sa tactique n'apporte pas les résultats escomptés puisque les Allemands réussissent la rupture du front. Après Dunkerque, l'armée française souffre d'un manque crucial de moyens. Il n'en reste pas moins que la défense en profondeur sur la Somme en juin 1940 est un modèle du genre, longtemps étudié comme cas concret à l'École Supérieure de Guerre. On signalera enfin le paradoxe d'un Weygand, disciple de Foch, appliquant les méthodes de défense en profondeur imaginées par Pétain et fustigées par son maître!

En 1917 comme en 1940, les généraux français ont conçu leurs méthodes défensives en fonction du type d'attaque de leur adversaire. C'est ainsi que, pour une part, la défense en profondeur relève d'une adaptation conjoncturelle aux conditions de la bataille. Cette conception tactique se trouve précisée au fur et à mesure dans les instructions successives du haut-commandement, mais elle résulte aussi d'un long héritage.

Un essai de généalogie de la défense en profondeur

L'ordre profond au XVIII^e siècle

Le choix de la formation en profondeur au détriment de la ligne et les débats qu'il a suscités, en 1917, rappellent la longue polémique des stratèges du XVIII^e siècle, qui oppose les tenants de la colonne et de l'ordre profond

79. Cité par J. BENOIST-MÉCHIN, *Soixante jours qui ébranlèrent l'Occident, 10 mai-10 juillet 1940*, Paris (rééd. Bouquins), 1981, p. 274.

aux partisans de l'ordre mince ou linéaire. Les premiers prônent l'emploi de colonnes d'assaut contre les longues lignes adverses qui se sont étirées pour mettre en oeuvre le plus grand nombre possible d'armes à feu. De cette manière, la manœuvre devient pratiquement impossible, car il devient difficile de faire mouvoir la ligne. La colonne est une réponse partielle pour restaurer la manœuvre: ce système est suggéré par le chevalier de Folard (1669-1752), le baron de Mesnil-Durand et Joly de Maizeroy. Folard, le plus important des trois, est l'auteur d'un *Traité de la colonne* (1715, repris en 1730), destiné à Charles XII de Suède, ainsi que des *Nouvelles découvertes sur la guerre* (1724) et de *Commentaires sur Polybe* (1727-28). Il puise des exemples, voire des enseignements, dans l'histoire militaire de l'antiquité greco-romaine⁸⁰. Certes, ses théories le font insister sur l'offensive, mais la défensive n'en est pas absente. Ainsi, «l'ordre de la colonne est sans contredit préférable à tous lorsqu'il s'agit de résister à la cavalerie en plaine». Par ailleurs, «pour parer à tous les mouvements de l'ennemi» dans les régions accidentées, «on avance des postes sur lui; on les fortifie et les soutient de l'un à l'autre jusqu'à l'armée [...]. Enfin, on tâche de l'envelopper de toutes parts»⁸¹. Il s'agit bien là d'une défense mobile dans la profondeur. Quant à Mesnil-Durand et à Maizeroy, ils ne font qu'étudier les aspects techniques de la formation en colonne. Restaurer la manœuvre, c'est également la préoccupation du comte de Guibert (1743-1790), qui propose en 1770, dans son *Essai général de tactique*, un ordre mixte et le système divisionnaire. La division est une unité interarme de quelques milliers d'hommes, plus petite et donc plus facile à commander que l'armée réunie, et, partant, plus mobile.

Mais la guerre des tranchées, de la fin 1914 au début de 1918, est l'antithèse du mouvement. Les affrontements du premier conflit mondial s'apparentent bien souvent à des «sièges»⁸². C'est donc dans l'histoire des fortifications qu'il faut également rechercher les origines et les manifestations de la défense en profondeur.

La défense en profondeur dans les systèmes fortifiés

La plupart des forteresses s'inscrivent dans un ensemble défensif, un système cohérent et suivi, capable d'arrêter, ou tout au moins de freiner et

80. J. CHAGNIOT, *Le chevalier de Folard. La stratégie de l'incertitude*, éd. DU ROCHER, coll. L'art de la guerre, Paris/Monaco 1997, 299 pp.

81. J.-CH. FOLARD, *Traité de la colonne et de l'ordre profond*, 1730, cité dans G. CHALIAND, *Anthologie mondiale de la stratégie, des origines au nucléaire*, Laffont, coll. Bouquins, Paris 1990, pp. 673-7.

82. J. KEEGAN, *Anatomie de la bataille*, coll. Agora, Paris 1993, p. 282.

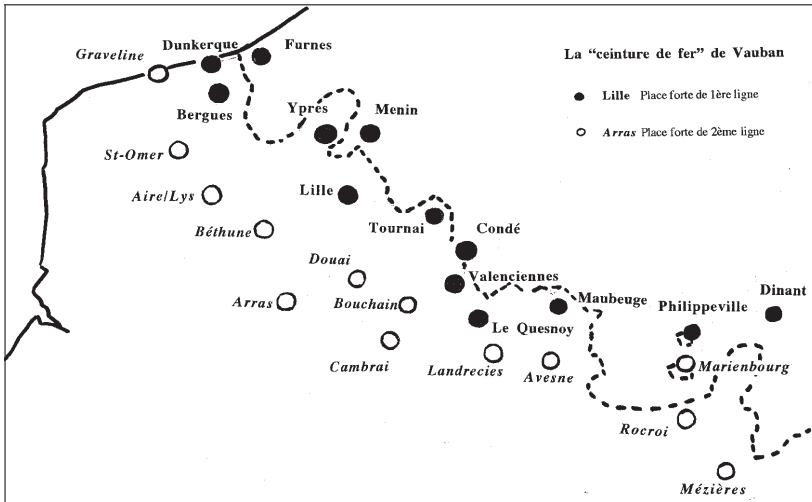


Fig. 11: La "ceinture de fer" de Vauban.

dissocier l'ennemi sans être tourné par lui. Souvent, une telle organisation défensive sert en même temps de base à la manœuvre⁸³.

Le premier grand système fortifié de l'époque moderne, aux frontières du royaume de France, est élaboré par le maréchal de Vauban (1633-1707) à la fin du XVII^e siècle, afin de réaliser le "pré carré". L'idée est formulée en 1678, alors que le traité de Nimègues donne à la France plusieurs places fortes. Pour Vauban, il est nécessaire de «régler promptement une nouvelle frontière». La défense en profondeur apparaît plus particulièrement avec la "ceinture de fer", cette double ligne de forteresses qui interdit la frontière nord-est du pays pour protéger Paris (FIG. 11). Treize places, s'appuyant sur les principales villes, composent chacune des lignes: la première (qui compte aussi les forts de Knocke et de la Montagne) s'étend de Dunkerque à Dinant, la seconde de Gravelines à Mézières. Pour Vauban, la défense doit s'articuler «à l'imitation des ordres de bataille», ce qui implique un maillage et un échelonnement en profondeur avec plusieurs places d'arrêt et des canaux. Ses citadelles, distantes les unes des autres d'environ 25 km, peuvent s'appuyer mutuellement et recourent à leur infanterie pour dégager les places assiégées. Les intervalles entre les places fortes constituent alors un espace de manoeuvre pour la défense mobile. Mais le système fortifié, dont les citadelles comportent

83. J. DELMAS, s.v. *Fortifications*, in *Encyclopedia universalis*, t. 9, p. 733.

logements et magasins pour les troupes, sert aussi de base de départ à l'attaque.

Edifié de 1874 à 1880, le système du général Séré de Rivières doit répondre à la menace allemande après la défaite de 1871. Deux lignes principales s'échelonnent entre la frontière et Paris. La première s'étend de Belfort à Verdun et se prolonge, ponctuellement, au nord, vers Mézières, Maubeuge, Valenciennes et Lille. La seconde ligne rejoint La Fère à Reims, et se poursuit vers Langres et Dijon. Enfin, il existe un troisième niveau de défense, constitué par les camps retranchés de Paris et Lyon. Mais il y a des disparités. Le système se compose de "rideaux défensifs", associant chacun deux places fortes situées sur des nœuds de communication ferroviaires, et une série de "forts de liaison", capables de se soutenir mutuellement. Il en va ainsi, sur la première ligne, du rideau défensif des côtes de Meuse, avec Verdun et Toul, et de celui des Monts Faucilles, sur le rebord de la haute Moselle, d'Epinal à Belfort. Les rideaux sont séparés par des trouées, celle de Charmes entre Toul et Epinal, celle de Stenay au nord de Verdun. Elles ont pour but d'orienter les axes de pénétration de l'ennemi, que l'armée française pourra ensuite réduire aisément en l'attaquant de flanc. La deuxième ligne sert en cas d'échec sur la première, mais elle est moins organisée.

Les fortifications de Séré de Rivières doivent couvrir la mobilisation et la concentration de l'armée. En se trouvant associées aux forces destinées à la contre-attaque, elles participent à la manœuvre. C'est en cela qu'il s'agit bien d'un système. Toutefois, en terme de défense en profondeur, l'échelle n'est pas la même qu'au temps de Vauban: il ne s'agit plus de lignes se succédant sur de courtes distances, mais d'un ensemble qui couvre le quart nord-est de la France. Le système oblige à une manœuvre générale, qui ne se réduit pas à la seule défensive. Il s'intègre donc dans une stratégie d'ensemble. Mais les découvertes en matière d'explosifs et l'invention de la mélinite rendent obsolètes la plupart des ouvrages. Leur rôle sera moins important que prévu en 1914⁸⁴.

La défense en profondeur est un procédé tactique d'échelonnement des moyens qui s'applique en premier lieu aux systèmes fortifiés: «deux sûretés valent mieux qu'une»⁸⁵. Pétain puis Weygand l'ont précisé et adapté aux conditions des deux guerres mondiales, sur le champ de bataille, en rase campagne. Ce procédé suppose l'acceptation d'un abandon ponctuel de terrain à l'adversaire, mais il limite les risques de rupture du

84. J. DOISE, M. VAÏSSE, *Diplomatie et outil militaire 1871-1991*, coll. Points, Paris 1992, pp. 45-55. Il existe une abondante bibliographie sur le sujet (cf. colloque *Séré de Rivières*, organisé à Epinal en 1995 par J. F. Pernot).

85. Col. ROCOLLE, *2000 ans de fortification française*, Limoges 1972, t. I, p. XVI.

front. Ce n'est pas une tactique figée ni statique. Elle est complémentaire de la manœuvre, en particulier sous la forme de défense mobile, et permet une économie des moyens. Le défenseur retrouve dans ce cas sa liberté d'action, prélude nécessaire à une éventuelle contre-offensive. C'est donc un système dynamique.

Annexe III Comptes rendus de *Fossatum Africae*

- D. ADAMESTEANU, *Limitanea*, «ArchClass», II, 1950, pp. 73-7.
 R. BLOCH, «RPh», 77, 1951, pp. 122-5.
 J. CARCOPINO, *La prospection aérienne du Limes de Numidie*, «JS», 1949, pp. 133-53.
 L. CHATELAIN, «BCTH», 46-1949, pp. 672-3.
 C. COURTOIS, «RAfr», 94, 1950, pp. 184-7.
 S. J. De LAET, «AC», XIX, 1950, pp. 557-9.
 R. DUSSAUD, «Syria», XXVII, 1950, pp. 359-60.
 R. LANTIER, «REL», 27, 1949, pp. 362-5.
 L. LESCHI, *Travaux de l'Institut de Recherches Sahariennes*, I, pp. 47-62.
 G. PICARD, «RA», 38, 1951, pp. 96-9.
 A. POIDEBARD, *Mélanges de l'Université St Joseph*, XXVIII, 1949-1950, pp. 313-4.
 M. RENARD, «Latomus», 9, 1950, pp. 349-50.
 I. A. RICHMOND, R. G. GOODCHILD, «JRS», XL, 1950, pp. 162-5.
 E. RIPOLL, «Zephyrus», II, 1951, p. 137-9.
 W. SCHLEIERMACHER, *Forschungen und Beobachtungen am Limes*, «SJ», XIII, 1954, p. 69-70.
 W. SESTON, «REA», 1949, pp. 368-71.
 VINCENT, «RBI», 57, 1950, pp. 643.
 R. THOUVENOT, «Hespéris», 38, 1951, pp. 477-84.
 C. B. WELLES, «AJA», 55, 1951, pp. 215.
 R. E. M. WHEELER, «Antiquity», 97, 1951, pp. 99-101.



Faouzi Mahfoudh
L'archipel des Kerkéna au Moyen Âge
d'après les géographes arabes
et les données archéologiques

Le contexte historique

Nos connaissances sur les Kerkéna à l'époque médiévale sont limitées, tardives et n'apparaissent pas, en tout cas, avant le XI^e siècle. Nous ne savons rien, par exemple, sur la conquête musulmane et sa chronologie. On ne peut que supposer qu'elle s'est produite vers les années cinquante de l'hégire/milieu du VII^e siècle ap. J.-C., en même temps que le littoral qui lui fait face et peut-être en même temps que l'île de Djerba¹. Une fois conquis, l'Archipel est administré par les *wulât*, les gouverneurs omeyyades et abbasides, qui dirigeaient le pays au VII^e et au VIII^e siècles. Mais là aussi, et durant ces deux derniers siècles, les sources nous font totalement défaut pour retracer l'histoire des îles. Aucun texte, aucun document les intéressant, et relatif à cette période, ne nous est parvenu. Pourtant la tradition populaire, aujourd'hui vivace chez les habitants, soutient que la première forteresse à Kerkéna avait été fondée par Hirthima ben Ayun, celui même qui édifia le ribât de Monastir. Cette information n'est confirmée par aucun auteur ancien; deux sondages sous les soubassements du Borj nous ont prouvé qu'elle est sans fondements. Sous les structures ottomanes se trouvent des restes de constructions romaines du IV^e et V^e siècles (FIGG. 1 et 2).

Mais ce qui est encore plus étonnant, voire étrange, c'est l'absence des Kerkéna des sources et des relations des périodes aghlabides et fatimides: ce fut pourtant un moment où la littérature se distinguait par son intensité et sa diversification. Nul ne doute cependant, que les Kerkéna étaient administrés par ces deux dynasties, qui ont étendu leur hégémonie jusqu'à la Sicile et Malte. Les Fatimides, en particulier, ont été jusqu'à

1. R. BOUROUBA, *L'île de Djerba de la conquête musulmane à la conquête almoahade*, in *Actes du Colloque sur l'histoire de Djerba*, avril 1982, Tunis 1986, pp. 55-73 et J.-CL. GOLVIN, *Djerba à la période ziride*, *Actes du Colloque sur l'histoire de Djerba*, avril 1982, Tunis 1986, pp. 35-43.

L'Africa romana XIII, Djerba 1998, Roma 2000, pp. 649-677.

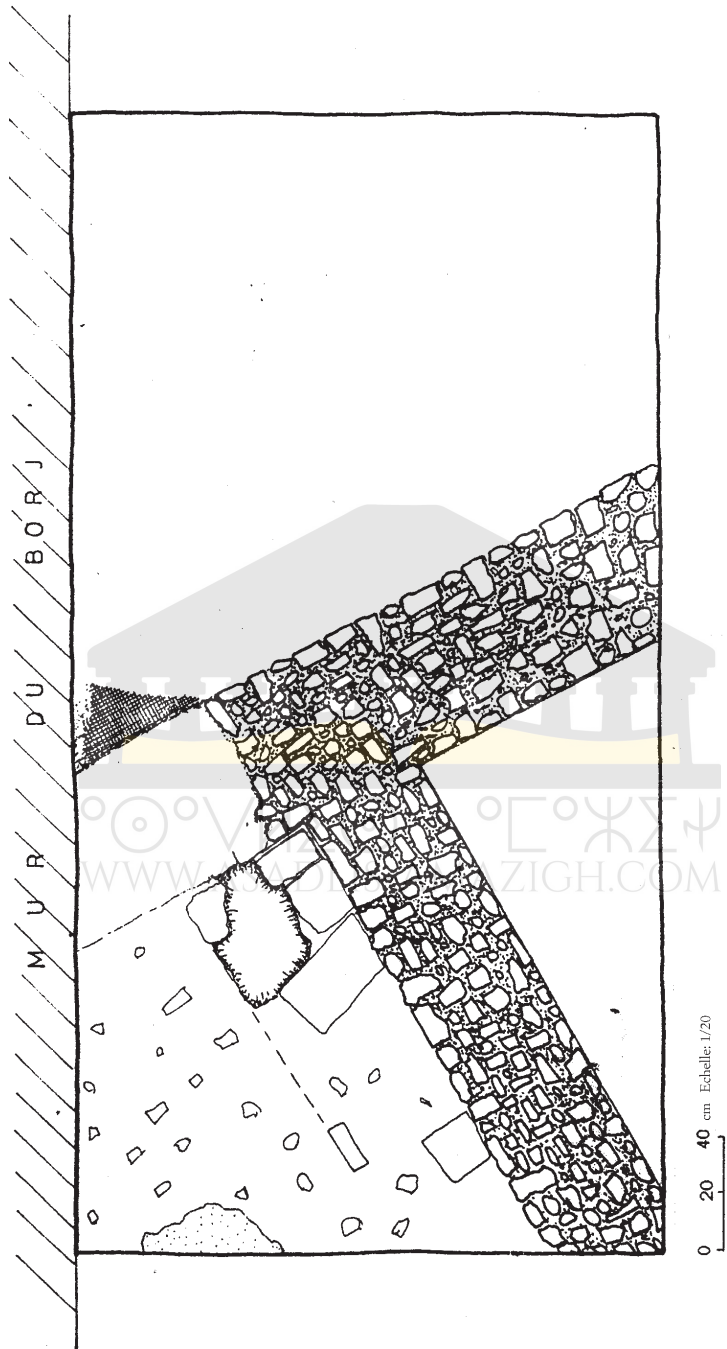


Fig. 1: Relevé des structures antiques dégagées sous le Borj el Hisar.



Fig. 2: Structures d'un mur romain sous Borj el Hisar.

disputer la suprématie sur la Méditerranée aux Omeyyades de Cordoue. De ce fait, l'on imagine mal qu'ils aient laissé de côté une île très proche de leur siège de gouvernement.

En se fondant sur l'archéologie, la présence des Aghlabides et de leurs successeurs ne fait pas de doute, elle est confirmée par la céramique que l'on récolte dans différents endroits. A Mellita surtout, la persistance d'une tour circulaire similaire à celles qu'on rencontre un peu partout en Tunisie, et qui sont généralement datées du IX^e siècle aghlabide, confirme l'appartenance et les liens des Kerkéna avec l'art de l'Ifriqiya aux IX^e et X^e siècles. Une prospection plus intense et plus méthodique permettra d'apprécier la juste valeur de l'occupation de l'archipel kerkénien durant le IX^e et le X^e siècles.

Toutefois, la question qui reste posée concerne l'inexplicable silence des sources sur une longue période, qui va du VII^e au X^e siècle?

Il n'est peut être pas vain de rappeler que la littérature arabe du haut Moyen Âge s'est intéressée surtout aux péripéties de la conquête et aux problèmes qui en découlent. Ainsi par exemple, l'ouvrage d'Ibn 'Abd al-Hakam, l'une des plus anciennes sources concernant les conquêtes (*Futûḥ*) en Ifriqiya au VII^e siècle, n'a été écrit qu'au IX^e, il est bref et traite essentiellement des problèmes de jurisprudence (*Fiqh*); le souci principal de l'auteur était de trouver des solutions au problème du partage de butin. Les événements historiques ne sont donc relatés, que lorsqu'ils ont un rapport avec la problématique juridique de l'auteur. De cette manière, il arrive que des épisodes historiques échappent à la narration; le fait de ne pas évoquer une cité, ou un endroit, ne signifie point qu'il n'ait pas joué un rôle. Le cas des Kerkéna n'est pas unique et les ouvrages traitant de la conquête passent sous silence plusieurs sites de la Tunisie.

Les ouvrages des biographes, qui ont connu leur essor à partir du IX^e siècle, sont en revanche plus amples en informations. Mais ce genre d'écrit ne s'intéresse qu'aux hommes pieux les plus célèbres du pays. Là aussi, et en dépit d'un nombre important de titres et d'écrivains, nous constatons que ce sont presque toujours les mêmes saints qui bénéficient d'une biographie. Ce sont le plus souvent des sunnites malékites. Les Kerkéna, du fait de leur insularité et de leur isolement, n'ont pas accueilli des dignitaires qui ont pu traverser le mur du silence. On ne peut trouver un saint médiévisite à l'instar de Saint Fulgence.

La troisième catégorie d'ouvrages est celle des géographes. Le plus ancien, d'entre eux, qui décrivait la Tunisie est Ya'qubi. Cet auteur du IX^e siècle, d'origine irakienne, porta son regard principalement sur Kairouan qui était alors la capitale du pays². Les itinéraires qu'il a empruntés ainsi

2. YA'QÛBI, *Kitâb al Buldan*, Leiden 1986.

que les toponymes qu'il a évoqués ont souvent une relation avec Kairouan. Dans son voyage continental les îles tunisiennes ne sont point concernées. Les œuvres du X^e siècle, représentées par Ibn Hawqal³ et Muqaddasi⁴, malgré les détails qu'elles fournissent ont l'inconvénient de ne signaler et de ne décrire que les villes importantes et les places continentales. Les parcours sont encore essentiellement terrestres et négligent les îles.

Mais au X^e siècle, on assiste à un changement de la littérature géographique qui sera renforcé au XI^e et au XII^e siècle. Cette transformation est à mettre en rapport avec l'évolution de la situation politique et économique en Ifriqiya. En effet, après l'avènement des Fatimides, Kairouan a été délaissée au profit de Mahdiya. Pour garantir à sa fondation l'essor et le dynamisme souhaités, 'Ubayd Allâh al-Mahdî proclama, en 308/920-21, un édit qui rendait le passage des pèlerins par Mahdiya obligatoire. À partir de cette date, le centre de gravité de l'Ifriqiya se déplaça de la basse steppe au littoral. C'est à la suite de cette décision que se sont développés les sites côtiers, les îles et l'activité maritime.

Le développement de la côte renforce les Fatimides dans leurs visées et dans leur politique d'étendre leur domination sur la Méditerranée et l'Égypte, d'où la grande importance que prend les sites marins et plus précisément les îles en tant que relais indispensables pour la flotte officielle.

Parallèlement, le commerce atteint une expansion qui dépasse de loin les siècles précédents et conduit alors les marins ifriqiyens à fréquenter l'Orient musulman et l'Occident chrétien⁵. Pour s'en convaincre, il suffit de rappeler la présence fatimide en Europe qui se manifeste en particulier à travers les épaves découvertes non loin du large de Marseille⁶ et les documents de la Géniza qui font état d'un grand négoce entre l'Orient et l'Ifriqiya⁷.

Cet environnement politique et économique rend les routes maritimes plus importantes et mieux connues. C'est ce qui explique qu'on assiste à partir du X^e siècle, à la floraison de la littérature géographique, qui devient plus riche et plus détaillée. C'est dans ce cadre que se situe la première mention des Kerkéna; mention que nous devons à Abû 'Ubayd al-

3. IBN HAWQAL, *Sûrat al-ard*, Beirouth, 1967.

4. MUQADDASI, *Absan al-taqâsim*, Leiden 1906.

5. BEN HAMMADI, *Hawla awaliyat Safâqus*, *La dynamique économique à Sfax*, éd. A. ZOUARI, R. ZGHAL, F. MAHFOUDH, Sfax 1993.

6. A. DARMOUL, *Les épaves sarrasines*, in *L'Homme méditerranéen et la mer*, Tunis 1985.

7. S. D. GOITEIN, *A Mediterranean Society*, Los Angeles 1967.

Bakrî. Cette littérature géographique s'enrichie par la suite, surtout au XII^e siècle par l'ouvrage d'al-Idrîsî. Ces deux écrivains fournissent les plus anciennes descriptions des Kerkéna au Moyen Âge et les plus intéressantes. Les écrits qui leur sont postérieurs ne sont, le plus souvent, que des compilations d'un intérêt limité.

La morphologie des Kerkéna d'après al-Bakrî (XI^e siècle) et al-Idrîsî (XII^e siècle)

Al-Bakrî est l'un des plus éminents géographes de l'Andalousie; son ouvrage intitulé *Kitâb al-masâlik wa al-mamâlik* (Itinéraires et royaumes) fut achevé vers 478H/1085 ap. J.-C. Cependant son œuvre pose quelques problèmes d'identification et de chronologie. Ainsi la lecture de sa biographie montre qu'il n'avait jamais quitté son pays natal et il ne semble pas qu'il ait été un témoin oculaire pour l'Ifriqiya. Son texte apparaît comme une compilation d'un auteur qui lui est antérieur⁸.

Ce géographe andalou évoque Kerkéna à deux reprises: la première fois, quand il décrit Sfax⁹; la seconde, à l'occasion de l'énumération des étapes de la route maritime qui relie Mahdiyya à Alexandrie¹⁰. Ces deux passages sont très importants, car ils représentent les plus anciens témoignages du haut Moyen Âge; ils sont aussi complémentaires et méritent qu'on en donne un commentaire précis. Vu leur importance, nous avons jugé utile de les reproduire ici.

Le premier passage:

Dans la mer, vis-à-vis de Sfax, est une île nommée Qarqana, qui occupe le centre d'al Qasîr (les hauts-fonds). Elle est située à environ dix milles de Sfax, dans cette mer morte, peu agitée et dont la surface est toujours calme. À côté de cet endroit en mer, et à l'entrée du Qasîr se dresse une haute maison construite, séparée de 40 milles environ de la terre ferme. Les navigateurs venant d'Alexandrie, de la Syrie et de Barqa, en regardant le centre de cet édifice, s'orientent en conséquence. L'île renferme des vestiges de constructions et des citernes d'eau. Vu sa richesse les gens de Sfax y envoient leurs troupeaux paître¹¹.

8. Les chercheurs contemporains pensent qu'al-Bakrî utilisa une œuvre d'un Ifriqiyen du x^e siècle, al-Warrâq al-Qayrawânî. Ce dernier rédigea un ouvrage de géographie sur l'Ifriqiya. Malheureusement les *masâlik* d'al-Warrâq ne nous sont pas parvenus, pour déterminer l'origine de la compilation.

9. AL-BAKRÎ, *Kitâb al masâlik*, Carthage 1992, II, p. 669.

10. *Ibid.*, p. 760.

11. AL-BAKRÎ, *Description de l'Afrique septentrionale*, trad. M. G. DE SLANE, Alger 1913, p. 47.

Le second passage:

Route de Mahdiya à Alexandrie par mer.

De Mahdiya, on se rend au mouillage de Salakta, rade commandée par une forteresse, puis au mouillage de Capudiya, place composée de plusieurs forts, puis à Ras al-Jîsr situé à l'entrée du Qasîr, puis à al-Zarqâ' (l'Azurée) deux îles sous marines, dont l'une est plus grande que l'autre, puis à Qarqana; grande île où se trouve sept citernes et des vestiges anciens. Les habitants du Sahel (la terre ferme), y envoient leurs troupeaux paître. La plus grande partie de l'île est cultivée. Cette île est située en face de Sfax, de là on se rend à Ras al Ramla, puis al-Djorf, puis Qasr al-Roum qui est une mer morte, puis Gabès, puis Djerba [...] Dans la mer entre le Qasîr et la terre, s'élève une construction antique que l'on nomme Qasîr al-Bayt. A environ 50 milles au nord de ce Qasîr al-Bayt se rencontrent deux îles Nemouchet et Ambedouchet¹².

En plus de la description d'al-Bakrî nous devons à al-Idrîsî, géographe d'origine marocaine, par la suite à la solde du roi normand Roger II, l'unique description de l'archipel au XIII^e. Le texte d'Idrîsî complète d'une façon substantielle celui de son aîné al-Bakrî; on y lit:

Vis-à-vis de Qasr Ziyâd, en mer, vers l'Orient, est l'île de Qarqana, située entre Qasr Ziyâd et Sfax. On compte de Qasr Ziyâd à Qarqana 20 milles et de celle-ci à Sfax 15 milles. Qarqana est une jolie petite île et bien peuplée, quoiqu'il ne s'y trouve aucune ville, les habitants se logent sous les huttes. Elle est riche en pâturage et produit beaucoup de raisins, du cumin et de l'anis; sorte de graine douce. Le grand roi Roger s'en empara en l'an 548/1153. Du côté occidental de l'île, on voit des grottes où cavernes qui servent aux habitants de refuge contre les invasions auxquelles ils peuvent être exposés. On a donné à ces grottes le nom de d'al-Gremdi. On peut en considérer comme une continuation les écueils du Qasîr qui s'étendent sur un espace de 20 milles. De Gremdi à Bayt al-Qasîr, on compte 35 milles. La longueur de Kerkéna est de 16 milles sa largeur est de 6 milles¹³.

Partant donc de ces récits descriptifs l'on peut observer que Kerkéna est toujours située par rapport à sa position vis-à-vis du continent, c'est une île *qubâlat safâqus* (en face de Sfax) nous disent les textes. Idrîsî donne sa situation par rapport à deux points fixes du littoral: elle est à 20 milles de Qasr Ziyâd et à 15 milles de Sfax. Ces distances ne suggèrent à première vue aucun commentaire, elles se rapprochent énormément des trajets qui séparent de nos jours le continent et les îles. Mais, il nous semble que la

12. AL-BAKRÎ, *Description de l'Afrique*, cit., pp. 171-2.

13. AL-IDRÎSÎ, *Nuzhat al-Musbtâq*, éd. R. DOZY, M. J. DE GOEJE, Leiden 1968, p. 150.

mention de Qasr Ziyâd et de Sfax n'est pas venue par hasard; Idrîsî se réfère aux deux points côtiers par lesquels on pouvait aborder Kerkéna, il s'agit donc de deux routes maritimes naturelles entre la terre ferme et Kerkéna. Ces deux passages sont ceux que Despois dénomme Chenal d'al-Louza et de Sfax.

Si Sfax nous est bien connue, le nom de Qasr Ziâd l'est un peu moins; et ce en dépit du fait qu'il fut un site extrêmement célèbre au Moyen Âge ifriqiyen. Néji Djelloul, à la suite de Guérin, le se situe dans la même latitude des Kerkéna, il occupe de nos jours le lieu dit Sîdî Msarra, du nom d'un saint du X^e siècle, Masarra Ibn Muslim. L'essor de ce ribât est intimement lié à l'existence sur son rivage, d'un chenal qui le relie à Kerkéna. De ce fait, la côte était ici très exposée aux dangers des "chrétiens". L'historiographie avait enregistré quelques expéditions militaires, menées en partant de ce lieu fort et dirigées contre lui. Le rôle de Qasr Ziyâd signalé depuis le X^e siècle, continue même à une période tardive au XIV^e siècle¹⁴. Idrîsî, en mettant en relation Kerkéna, Qasr Ziyâd et Sfax évoque, à notre sens, d'une manière quelque peu confuse et embryonnaire certes, les deux passes qui reliaient le continent à l'Archipel.

Nos géographes donnent aussi la position des Kerkéna par rapport à Djerba. Une distance estimée à 62 milles.

Il est intéressant de soulever la similitude de la démarche entre les géographes anciens et ceux de l'époque médiévale. Chez les anciens, Cercina est souvent situé par rapport à Thyna et à Djerba. Les mêmes repères sont adoptés par les géographes arabes du XI^e et XII^e siècles qui substituent Thyna par Sfax. Mais cela n'autorise pas à conclure rapidement que les sources médiévales se sont contentées de reproduire les textes de l'Antiquité. En effet, l'on constate que les géographes romains exagèrent les distances. Ainsi par exemple Ptolémée, Pline et Strabon estimaient la distance entre Cercina et Méninx à 800 et 600 stades (100 et 80 milles), alors que les Arabes en donnent des valeurs plus adaptées à la réalité de 62 milles (voir notre tableau).

Pour les géographes arabes, Kerkéna est toujours citée au singulier. Elle a été perçue donc comme une entité géographique unifiée. La distinction que l'on a rencontrée chez les auteurs anciens entre Cercina et Cercinitis n'est nullement observée. Mais il ne faut pas conclure, là aussi, au changement morphologique. Il est parfaitement établi qu'au Moyen Âge les Kerkéna se présentaient sous la forme d'un archipel, avec ses

14. N. DJELLOUL, *A propos d'un toponyme de la région de Sfax: Qasr Ziyâd*, in *La dynamique économique de Sfax*, Sfax 1993, pp. 9-45.

deux grandes îles liées par un pont. Ce pont, dont l'origine antique ne fait pas de doute, du fait qu'il a été évoqué par Agathémère et Pline est signalé aussi par Idrîsî au XII^e siècle. L'on s'étonne que des chercheurs contemporains ont émis des doutes sur l'existence et l'utilisation de cette passerelle au Moyen Âge¹⁵. Nous précisons ici que la mention du pont kerkénien se trouve chez l'auteur de la *Nuzbat*, dans le passage qu'il réservait à l'île de Djerba et précisément là où il parle des distances qui la séparent de Kerkéna. Ainsi l'on peut lire: «Du bout de l'île de Djerba, nommé Antidjân, à Qasr al -Bayt, on compte 90 milles et au pont de Kerkéna, 62 milles»¹⁶.

En plus des deux grandes îles qui constituent Kerkéna: Chergui et Gharbi, Idrîsî est le seul à mentionner l'îlot de Gremdi¹⁷. Mais en le faisant, il commet une erreur d'orientation et le situe à l'ouest de l'archipel, au lieu du nord-est. Pareilles fautes sont très courantes dans la littérature arabe. Il suffit de rappeler ici les fausses orientations de Bakrî au sujet de Mahdiya¹⁸. Idrîsî mentionne aussi des grottes et des cavernes à Gremdi¹⁹. Ces dernières permettaient, selon lui, aux habitants de se réfugier en cas de danger en profitant de la grande étendue des hauts-fonds, le *Qasr* qui s'étend de ce côté oriental sur plus de 25 milles du rivage. Mais la prospection menée dans les Gremdi ne nous a pas révélé l'existence de grottes ou de cavernes comme le mentionnait Idrîsî. Ce type de refuge naturel ne se rencontre que dans la zone d'al-Nkhilet, donc bien loin des Gremdi. Il n'est pas impossible que le géographe commet là une confusion entre deux endroits, une pareille erreur est très fréquente chez les écrivains et les géographes arabes qui faisaient trop confiance à leur mémoire lors de la rédaction de leurs œuvres. Nous devons observer aussi que l'absence de Gremdi dans la littérature géographique antique pourrait s'expliquer par un changement morphologique. En effet il est parfaitement établi que lors de la période romaine Gremdi était en liaison avec Chargui par le biais d'une voie et d'un petit pont dont les restes immergés se voient encore.

L'on peut nous objecter qu'Idrîsî avait pris pour grottes les citernes qui se trouvaient dans la partie médiane de Gremdi. Cela nous semble invraisemblable du fait, surtout, de la fonctionnalité des citernes au Moyen Âge et à l'époque moderne. Les témoignages et les indices archéologi-

15. A. LOUIS, *Les îles Kerkéna, Les travaux*, Tunis 1962, p. 6.

16. AL-IDRÎSÎ, *Nuzbat*, cit., p. 173.

17. Les premiers éditeurs du manuscrit avaient du mal à déchiffrer le toponyme, ils l'ont établi ainsi: Querbedi.

18. A. LÉZINE, *Notes d'archéologie ifriqiyenne*, «REI», xxxv, 1967.

19. MARTIGNONS, *Souterrains, refuges et coffres cinéraires en Tunisie*, «BAC», 1940, pp. 655-68.

ques, et en particulier la céramique, démontrent la longue vie des réservoirs, ce qui exclu l'idée de les avoir utilisés à d'autres fins; aussi nous observons que ces citernes ne sont pas très enfouies pour présenter des endroits de refuge sûrs.

Idrîsî est, également, le premier géographe arabe, mais aussi l'unique, qui donne les dimensions de l'Archipel: XVI milles de longueur sur VI milles de largeur. Là aussi les mesures fournies correspondent à celles qui sont retenues de nos jours. En les comparant aux distances données par les géographes de l'Antiquité, celles d'Idrîsî paraissent plus conformes et plus adaptées à la situation actuelle. Il ne fait pas de doute que les anciens tels que Hérodote, Agathémère, Strabon et Pline l'Ancien exagèrent leur données puisqu'ils donnent une longitude de XXV milles et une latitude de V milles; ce qui ne semble pas concorder avec la réalité historique, même en tenant compte des phénomènes d'érosion marine. Cette divergence entre les géographes de l'Antiquité et Idrîsî pose le problème des sources de ce dernier. Idrîsî se réfère à maintes reprises à Ptolémée²⁰, qui semble être sa source préférée. Or, l'on constate que le récit sur Kerkéna n'est pas emprunté à Ptolémée.

Jehan Desanges nous a fait savoir que:

Ptolémée ne donne que très rarement des distances en stades ou en milles (sauf dans son introduction à la *Géographie*, quand il polémique avec les marins de Tyr). Il se contente de nous proposer des coordonnées (selon le système grec de notation des nombres par les lettres de l'alphabet). Les manuscrits les plus anciens de sa géographie datant des XII^e/XIII^e siècles ap. J.-C., bien des déformations dues aux scribes obèrent ces "précisions". D'autres part, peu des couples de données (longitudes et latitudes) résultent d'observations astronomiques. La plupart sont déduites des indications de sources inconnues (dont certainement des voyageurs) qui s'expriment certainement en journées de marche et notaient les directions selon la rose de vents!

Pour Kerkéna Ptolémée²¹ nous dit que:

Cercina île est citée 39° (de longitude à l'ouest des Canaries les plus occidentales) et 31°15' de latitude. Par ailleurs, Ptolémée situe la ville de Djerba par 39,15° de longitude et 31,15° de latitude et la ville de Méninx à 39,30° de longitude et 31,20° de latitude. L'on peut s'étonner par les données de latitude. C'est que Ptolémée, comme tous les anciens, minimise terriblement le décrochement de la côte dans la Tunisie actuelle, du Cap-Bon vers le Golfe de Gabès, par rapport à la ligne

20. AL-IDRÎSÎ, *Nuzbat*, p 1.

21. PTOL. IV, 3, 12, éd. C. MULLER, p. 661.

générale Tanger-Alexandrie. Ainsi Djerba peut, pour eux, s'étendre plus au nord que Kerkéna, pourvue qu'elle soit située à l'est de cette dernière!²².

Le passage en revue des données de Ptolémée sur Kerkéna nous prouve qu'Idrîsî ne s'en est pas inspiré ou copié, bien plus il nous donne des informations qui témoignent de l'évolution de la géographie au Moyen Âge. La bonne connaissance d'al-Idrîsî ne doit pas nous étonner quand on sait qu'il fut le principal informateur de Roger II et qu'il avait, sans doute, accès aux archives et renseignements de la cour normande qui ne cachait pas, d'ailleurs, ses ambitions belliqueuses. Les militaires avaient, sans doute, rectifiés les bévues des anciens. C'est ce qui justifie, à nos yeux, la pertinence et l'exactitude du géographe normand.

Les Kerkéna étaient portées par un plateau sous-marin (FIG. 3). Les textes des sources antiques confirment que l'allure générale de la côte n'a pas changé depuis des siècles.

Procopé, au milieu du VI^e siècle écrit :

Là (c.à d. dans la petite Syrte) se produit chaque jour un spectacle étonnant. Reserrée dans un golfe étroit et semi-circulaire comme celui de l'autre Syrte, la mer pénètre dans l'intérieur des terres sur une étendue au moins égale à celle que peut parcourir en un jour un bon marcheur. Vers le soir, elle se retire, laissant aussi à sec le reste du rivage. Les marins profitent des heures du jour où se produit le flot pour naviguer aussi loin que possible; lorsque la nuit s'approche, ils se préparent à la passer en quelques sortes dans les terres, à l'aide de longues greffes, dont ils ont soin de se munir. Dès qu'il s'aperçoivent que le reflux commence, ils saisissent leurs greffes, s'élancent hors de leurs barques et nagent d'abord, puis prenant pied lorsque l'eau n'est plus assez profonde pour baigner leur visage, ils enfoncent leurs crocs dans le sable que la mer à déjà découvert ou va découvrir, et les dressent de façon à en faire autant d'étais qui empêchent l'embarcation de s'incliner à droite ou à gauche et tiennent en quelque sorte suspendus. Le lendemain dès l'aube, la mer envahit de nouveau la plage, la couvre de ses flots écumeux et soulève les barques: les pêcheurs dégagent leurs greffes et reprennent leurs opérations. Les choses se passent ainsi régulièrement; chaque espace de vingt quatre heures ramène dans le même ordre les mêmes incidents²³.

Ce passage riche d'informations à la fois géographiques et économiques est comparable à celui qui nous est rapporté par al-Bakrî, qui décrivant la côte

22. Mes vifs remerciements à M. le Professeur Jehan Desanges, qui avec toute amabilité m'a communiqué le commentaire sur la géographie de Kerkéna d'après l'œuvre de Ptolémée. Qu'il trouve ici le témoignage de ma reconnaissance.

23. CH. TISSOT, *Géographie comparée de l'Afrique du Nord*, t. I, Paris 1884.



Fig. 3: Rade des Kerkéna (gravure du XVII^e siècle).

entre Sfax et Kerkéna, la qualifie de «*bahr mayttun Qasîr*» (une mer morte et peu profonde); et ajoute que par moment la mer ne présente aucun mouvement. Selon Idrîsî les hauts-fonds s'étendent sur 20 milles et plus, puisque Bayt al-Qasîr se trouve à 35 milles des Gremdi. Une récente étude a montré que la plus grande extension des haut fonds se situe au nord de l'Archipel, elle peut atteindre plus de 50 km. Pour trouver des fonds de 10 m, il faut s'éloigner à une distance de 65 km. Du côté est, les bancs sont assez étendus et s'étirent jusqu'à 35 km. Seul le côté ouest, celui qui fait face au continent est assez accessible, et c'est pour cela qu'il est aussi le plus vulnérable et le plus exposé. Cette morphologie assez spéciale avait nécessité, depuis la plus haute antiquité, une infrastructure maritime extraordinaire. Un monument destiné à guider les voyageurs a été dressé en pleine mer. Il s'agit d'al-Beit.

L'occupation de l'archipel et les activités

La lecture des textes arabes, ceux d'al-Bakrî et d'Idrîsî, met en évidence l'existence de plusieurs activités qui ne sont pas sans poser quelques problèmes. Parmi les grandes activités on évoquera ici:

1) *Le pâturage*

En décrivant Kerkéna Bakrî nous dit qu'elle est une grande île, très fertile «*Khisba*» et cultivée dans sa plus grande partie «*yubdharu akthruha*».

Pour cette raison, les Sfaxiens et les gens du Sahel y envoient leurs troupeaux paître. Cette information suscite à notre sens quelques commentaires et mérite des réserves.

Aujourd'hui, les Kerkéna sont très peu fertiles, la plus grande majorité des terres sont incultes et marécageuses, le palmier sauvage domine presque partout. Sommes nous en face d'un changement du paysage agraire par rapport au X^e siècle? Les études de géographie attestent en effet que le degré de salinité des terres ne cesse d'augmenter, en rapport avec l'augmentation du niveau de la mer. Mais cette évolution lente serait-elle perceptible sur quelques siècles? Le texte d'al-Bakrî comporte en lui-même une contradiction. D'un côté l'île est fertile et cultivée, et de l'autre elle sert de lieu de pâturage pour les continentaux. Or, les zones de pâturage sont au Moyen Âge rarement cultivées.

L'activité de transhumance qui s'effectue entre le continent et Kerkéna n'est pas à mettre en doute, même si nous sommes encore mal renseignés sur son déroulement et son importance à un moment où les transports maritimes furent très lents et peu développés. Ainsi, par exemple, les deux chevaliers de Malte Lanfreducci et Bosio²⁴ signalent l'activité pastorale comme se déroulant dans les Camellari (l'île des chameaux): Mellita. La même vocation est mentionnée par Marmol au XVI^e siècle, elle est rapportée aussi par un certain al-Dori'i cité par al-Wazir al Sarraj au XVIII^e siècle²⁵ et par le chroniqueur sfaxien Magdish²⁶. La présence d'un grand nombre de bêtes attirait les corsaires, tel l'exemple de l'expédition chrétienne de 1576 qui a pu emporter 15.000 moutons.

2) Les cultures

Si les informations d'al-Bakrî sont lacunaires, celles d'al-Idrîsî sont plus explicites puisqu'il donne une liste des produits que l'on trouvait à Kerkéna, on y cultivait les «raisins, le cumin et l'anis». Dans cette liste, nous remarquons l'absence du blé et de l'olivier, deux plantations qui ont fait la gloire de l'Archipel à l'époque antique. Mais le texte d'al-Bakrî fait une petite allusion aux cultures sans spécifier qu'il s'agit des céréales, il écrit: «*wa ybdharu aktharuha*» (l'on sème sa plus grande partie). Le verbe semer en arabe est à la fois utilisé pour le blé et les plantations d'arbres. Sommes-nous au XII^e siècle en face d'un changement de la nature des cultures et des plantations agricoles? A vrai dire nous pensons plutôt

24. LANFREDUCCI, BOSIO, *Côtes et Discours de Barbarie*, «RAfr», 1925, pp. 101-62.

25. WAZIR SARRAJ, *Al bulal al sundusiya*, Tunis 1973, p. 325.

26. M. MAGDISH, *Nuzbat al-anzâr*, édd. A. ZOUARI, M. MAHFOUTH, t. 1, Beirouth 1988, p. 139.

qu'Idrîsî n'était pas exhaustif; les plantes qu'il a mentionnées sont celles qui ont attiré son attention et ne sont pas les seules dans l'île. Toutefois, il est très peu probable que l'Archipel produisait de grandes quantités de blé au XII^e siècle, car il est presque établi qu'au premier siècle avant J.-C. les Kerkéna ne jouaient qu'un rôle d'entrepôt, ses terres ne permettant point une production de cette denrée²⁷.

3) *La pêche*

Il est aussi étrange, pour les connaisseurs de la région, que les textes arabes du XI^e, notamment ceux d'al-Bakrî, ne parlent guère d'une activité qui paraissait en parfaite concordance avec le milieu naturel d'une île; celle de la pêche. Là aussi, le silence ne signifie point l'absence. La pêche est signalée par Ibn Hawqal et Idrîsî quand ils décrivent le large de Sfax; donc une zone qui intéresse au premier chef Kerkéna. D'après ces deux auteurs «les habitants pêchent beaucoup de grands et d'excellents poissons: la pêche a lieu généralement avec des *Zrub* disposés dans les eaux mortes²⁸».

Le terme *Zrub* est le pluriel de *Zarb*, que De Goeje traduit vaguement par: «filets disposés avec art». Mais l'excellent travail d'ethnographie du Père A. Louis offre une idée plus précise sur cette technique, largement encore attestée à Kerkéna. Le terme *Zarb* a le plus souvent l'acception de haie et d'enceinte. Dans la mer, il pourrait s'appliquer à des filets. La technique de *Zrub* consiste à implanter en mer peu profonde, comme le dit Idrîsî, une suite d'enceintes, au milieu desquelles le poisson est entraîné par une labyrinthe, dans une case de laquelle il lui est impossible de sortir. La pêcherie *Zrub* est donc une ruse «*Hila*» au dire d'Idrîsî, elle peut être fixe, comme elle pourrait être mobile²⁹.

Cette technique est fort ancienne dans le Golfe de Gabès auquel appartient les Kerkéna. Le texte de Procope, qui fut un témoin oculaire lors de l'occupation byzantine (milieu VI^e siècle), nous prouve que la morphologie et les phénomènes naturels n'ont pas beaucoup changé depuis quelques siècles. Ce qui nous incite à penser que la technique de pêche, celle qui se déroule actuellement au large du Golfe est très ancienne. Des scènes de mosaïques confirment cette constatation.

La richesse des Kerkéna en poissons et en produits de mer n'est pas difficile à démontrer. Des témoignages archéologiques de cette activité de base et florissante à travers les âges, se voient dans le grand nombre de

27. J. KOLENDO, *Le rôle économique des îles Kerkénab au I^{er} siècle avant notre ère*, «BAC», 1981, pp. 241-9.

28. AL-IDRÎSÎ, *Nuzbat*, cit., p. 310.

29. LOUIS, *Les îles Kerkéna*, cit.

cuves qui jalonnent la côte des îles. Le sondage que nous avons mené au pied de Borj al-Hisâr, nous a permis de dégager les restes d'une amphore avec des arêtes de poissons, de même qu'un vase de type attique – que l'on date du VI^e siècle av. J.-C. – qui semble servir pour un met à base de poissons (des écailles ont été en effet retrouvés sur ses parois). Ce qui ne laisse pas de doute quant au rôle du poisson dans la vie quotidienne, et l'existence sur le sol des îles d'une industrie et d'un commerce liés au produits marins.

4) *Le commerce*

Les Kerkéna au X^e siècle profitaient aussi de leur position stratégique au sein de la Méditerranée et jouaient un rôle extrêmement important dans le négoce international à la fois avec l'Orient et l'Occident. Le texte d'al-Bakrî est clair. Tout voyageur vers l'orient, que se soit la Syrie (*Shâm*) ou l'Égypte (Alexandrie), devait obligatoirement passer par Kerkéna selon un itinéraire bien défini. En partant de Mahdiya, siège du califat, la route desservait les endroits de: Salakta, Capudiya, Ras al-Jisr (un petit cap situé à 11 km au sud de Chebba). A partir de là, le voyageur est obligé de s'éloigner de la côte pour contourner les hauts fonds. En suivant des oueds, les marins sont contraints de se rendre à Kerkéna; ce n'est qu'après ce détour qu'ils ont la possibilité de rejoindre de nouveau le littoral, un peu au sud de Sfax dans un lieu nommé Tarf al-Ramla (l'actuel Cap Sfax).

Il est certain que le passage entre Kerkéna et le continent, celui qui est signalé par Bakrî, au sud de Ras al-Jisr, correspond à celui de la région de Botria. Ce passage n'était pas l'unique chemin qui reliait l'Archipel au continent. Despois³⁰, dans un article qui n'a pas perdu de sa valeur scientifique, et avant lui Monlezun³¹, ont pu identifier quelques passes naturelles qui permettaient de circuler sans grandes difficultés entre les deux rives. Les principaux oueds se situent au niveau de Botria, Louza et Sfax. Mais pour un voyageur venant de Mahdiya, il était plus simple de prendre la voie marine qui se situe le plus au nord, c'est à dire celle de Botria: l'antique Acholla.

Le témoignage rapporté par al-Bakrî nous montre aussi combien les Ifriqiyens du X^e siècle avaient une bonne connaissance des voies maritimes. Il était très difficile pour des étrangers de s'approcher de la côte ou des Kerkéna sans avoir au préalable une bonne connaissance du milieu marin. Le texte d'al-Bakrî est assez précis quand il donne les limites des hauts-fonds (*al-Qasîr*) qui s'étendent, selon lui, de Capudiya jusqu'à

30. J. DESPOIS, *Les îles Kerkéna et leurs bancs*, «RT», 1937, pp. 3-60.

31. Cdt. MONLEZUN, *L'emplacement de Sfax*, «Bulletin de géographie historique et descriptive», Paris 1896.

Djerba. Une localisation que confirment les thèses les plus récentes et qui semble le fruit d'un savoir empirique accumulé le long des siècles³².

Le rôle de Kerkéna, dans ce commerce international, paraît surtout tributaire de sa position stratégique. Les documents disponibles ne permettent pas d'avoir une idée plus précise sur le degré de la participation de l'Archipel et son apport dans le commerce. Pourtant cette importance n'est pas à mettre en doute. Depuis l'Antiquité l'île s'est dotée de structures adéquates tel que Beït al Qasir.

5) *Une carrière de pierre utilisée depuis la plus haute antiquité*

L'une des activités des plus inattendues dans ce relief plat est l'extraction de la pierre. La prospection qui a été menée par une équipe de chercheurs tunisiens a découvert sur la côte orientale de l'îlot de Gremdi une importante carrière de pierre dotée d'un rempart externe, qui remonte sans aucun doute à la période romaine et qui exploite un grès du même type que Rejich³³. C'est cette même pierre qui a servi à la construction de la ville de Thinae. Les dimensions de l'emplacement en négatif de la pierre extraite (70/50 cm) correspondent aux dimensions des pierres utilisées dans les constructions de Thinae, en particulier au niveau des harpes. Cette même pierre est largement usitée dans les constructions de Sfax et plus précisément dans les remparts et la grande mosquée de la ville. Les Sfaxiens importaient jusqu'à une date récente la pierre des Kerkéna acheminée par radeaux. A cette grande exploitation "industrielle", il faudra sans doute ajouter l'utilisation fréquente et massive de la croûte calcaire qui fournit un moellon de très bonne qualité présent dans la totalité des constructions kerkénienne de tout âge.

Les équipements

1) *Un habitat dispersé*

Si nous examinons le récit d'al-Bakrî nous remarquons d'emblée que, contrairement à la période antique, nous n'avons aucune mention de ville. Bakrî insiste sur le fait que les îles étaient des lieux de pâturage. Idrîsî notait franchement qu'«aucune ville n'y existait et que l'habitat se trouvait fragile et dispersé sous la forme de huttes de roseaux». Comment expliquer l'absence d'un centre ou de centres urbains à Kerkéna au Moyen

32. J. SERVONNET, F. LAFFITE, *Le Golfe de Gabès en 1888*, Paris 1888.

33. A. OUESLATI, *Les îles de Tunisie*, Tunis 1995 et F. CHELBI, *Découverte sous-marines*, «Les Dossiers d'Archéologie», 200, fév. 1995, pp. 128 ss.

Âge? Pourquoi la période arabe ne nous a pas légué de grands vestiges comparables à ceux de l'Antiquité? La réponse à ces questions supposerait la possession d'une documentation historique plus dense et mieux fournie que celle dont nous disposons de nos jours. Toutefois, nous sommes presque persuadés que l'emplacement des Kerkéna a fait d'elle un endroit très disputé entre les habitants des deux rives de la Méditerranée: les chrétiens et les musulmans. Kerkéna était une place à partir de laquelle la course s'organisait sans cesse. Donc, en raison de son exposition aux dangers, une agglomération fixe serait une proie facile offerte aux envahisseurs. Pour pallier ce danger, l'habitat dispersé se révèle comme une solution parmi tant d'autres. C'est d'ailleurs cette même forme d'habitat qui fut choisie à Djerba. D'autres explications pourraient être retenues; telle le déplacement permanent de la population suite aux attaques et aux destructions et le sentiment d'une sécurité interne entre les habitants de l'île.

2) *Citernes et puits* (FIGG. 4-6)

Parmi les qualités de Kerkéna qui ont suscité l'intérêt, et qui expliquent aussi sa richesse agricole, Bakrî met l'accent sur les citernes d'eau qui sont évoquées à deux reprises avec beaucoup d'insistance. Dans les deux récits qu'il nous offre de Kerkéna il signale les puits et les citernes. Il évoque précisément sept puits (*sabat ajbâb*). Cette relation nous semble à première vue imaginaire; d'autant plus que le chiffre sept est très important dans la mythologie orientale et musulmane. Mais à l'encontre de notre soupçon nous trouvons une confirmation du récit d'al-Bakrî dans la toponymie de l'île et en particulier à Mellita, où l'on a de nos jours encore un endroit appelé les *Sab'a Ayoun* (les sept puits), et un autre qui s'appelle l'*Ajbâb* (les puits).

Pour cette raison, et la toponymie nous incite à le croire, le récit d'al-Bakrî, en dépit de l'aspect fantaisiste qu'on pourrait lui inculquer, comporte une description qui semble s'attacher à la réalité du terrain. Comme le reste de la Byzacène et les parties arides de la Tunisie, Kerkéna ont essayé de résoudre le problème de la collecte et de la conservation des eaux en construisant des citernes.

La fouille archéologique a pu mettre au jour quelques grandes citernes antiques. Une prospection dans les différents coins de l'archipel nous a montré l'importance des vestiges hydrauliques. Ainsi par exemple, non loin du village Cherguî et plus précisément dans un site dénommé al-Ayoun, s'observe encore des puits creusés dans la roche calcaire et qui fournissent une eau douce en dépit de la proximité de la mer; tout autour de ces puits se trouve en abondance la céramique fatimide et antique. A côté de Borj al-Hisâr, non loin du marabout Sidî al-Zur'î, se rencontre le



Fig. 4: Blocs de grès de la carrière Grendi utilisés à Thinae.



Fig. 5: Moellon de la croûte calcaire de Kerkéna.

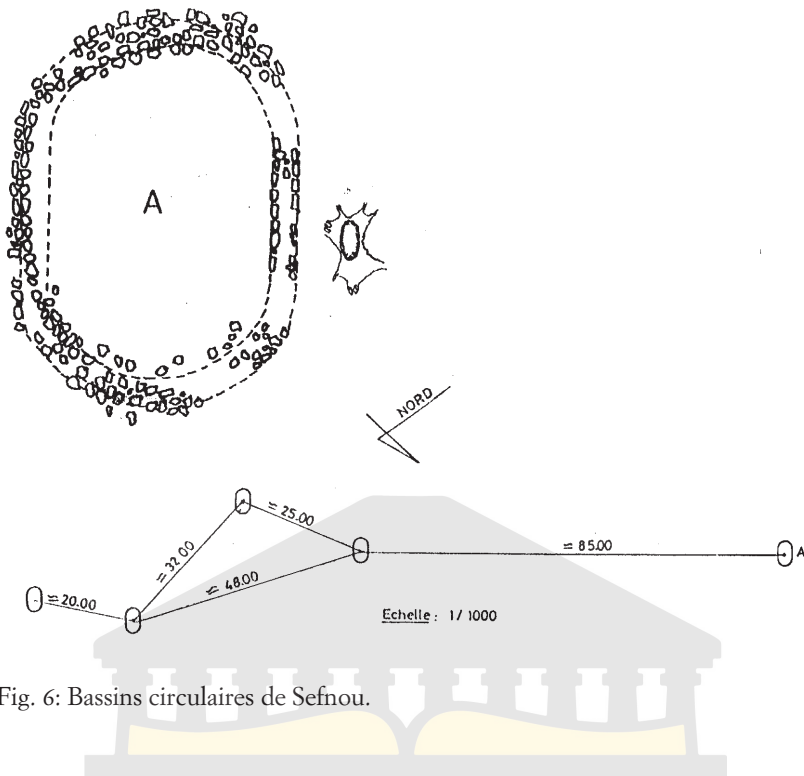


Fig. 6: Bassins circulaires de Sefnou.

même type de citernes. A al-Abbasiya, la carte archéologique signale des citernes attribuées aux Romains. Ces exemples ne sont pas isolés, la prospection montre que les Kerkéna sont truffées de citernes et d'installations hydrauliques de tout genre. A Sefnou une série de bassins de type aghlabide, c'est-à-dire de forme circulaire a été trouvée. Ce qui prouve la grande propagation de ce style de citernes un peu partout en Ifriqiya et leur utilisation pour des fins agricoles. Dans les îlots de Gremdi et Ramadiya se trouve un nombre assez important de citernes ayant une forme barlongue et aux extrémités arrondies, quelques unes ont des dimensions assez imposantes. Bref, il est rare de trouver un endroit qui n'est pas doté de citernes. Cette observation nous démontre que la description de l'Andalou concorde avec le terrain. Ajoutons aussi que les récits de l'expédition de 1510, menée par Pedro Navarro, soulignent que les Catalans ont trouvé les îles désertes et les soldats se sont mis à «nettoyer les puits»³⁴.

34. L. CH. FÉRAUD, *Annales tripolitaines*, Tunis-Paris 1927, p. 33.

3) *Les défenses de l'archipel (Document 5)*

La consultation de la carte topographique nous montre combien le relief est plat; les altitudes sont très faibles et les zones naturelles de refuge sont très rares pour ne pas dire inexistantes. L'Archipel ne possède aucun relief important qui serait susceptible d'être aménagé en lieu défensif.

D'un autre côté les îles sont, par définition, totalement ouvertes et donc largement exposées aux dangers. Certes, la présence des hauts-fonds atténue la fréquence des expéditions surtout du côté Est. Mais cet élément ne peut, à lui seul, apporter toute la sécurité recherchée et ce du fait de la faible largeur des îles qui ne dépasse point 7 km. Pareille distance n'est pas difficile à franchir dans un terrain extrêmement plat. La solution résidait donc dans les constructions.

Durant la période antique, la ville de Cercina était ceinte de remparts que l'on peut encore voir le long de la falaise, en face de Borj al Hisâr. Au Moyen Age la situation semble changée, l'habitat dispersé fut, semble-t-il, le moyen que les insulaires avaient choisi pour se défendre. Lors des attaques surprises, les grottes pouvaient servir de refuge, comme nous le confirme Idrîsî au XII^e siècle.

Deux siècles plus tard, au XIV^e, le voyageur Hafside Tijâni, reprend la description de son prédécesseur al-Idrîsî, en mettant l'accent sur l'inexistence de villes, de maisons et d'une enceinte. Il est certain que le voyageur Hafside n'a pas pu se rendre à Kerkéna à un moment où elle était sous domination chrétienne. C'est pourquoi, il parle de l'absence d'une enceinte pour l'île toute entière, ce qui impliquerait des moyens considérables. La description de Zarkachi nous confirme aussi l'absence de fortification. Cependant, ces textes n'excluent pas la présence des tours de vigie, telle qui se trouve à Mellita.

A l'époque moderne l'espagnol Marmol, qui accompagnait l'expédition de Charles V, ne parle pas de forteresses³⁵. Guérin évoque rapidement un borj près d'un mouillage, donc de l'actuel Borj al Hisâr³⁶. Une tradition locale soutient que l'actuel fort se dresse au-dessus d'un ribat érigé par Hirthima Ibn Ayoun, fondateur du ribat de Monastir. En fait les sondages que nous avons menés confirment que le site est antique, que le fortin actuel est du XVII^e siècle, et qu'il se dresse sur une bâtisse romaine du IV^e siècle, différente de par sa technique de construction et son orientation. L'hypothèse de la présence d'un ribat aghlabide n'est cependant pas à rejeter, il faudra sans doute le chercher en dehors de la zone d'al-Hisar.

35. D'AVEZAC, *Les îles d'Afrique*, Paris 1848.

36. V. H. GUÉRIN, *Voyage archéologique dans la Régence de Tunis*, t. I, Paris 1862, pp. 170-6.

En plus de Borj al-Hisâr, les Kerkéna avaient un autre ouvrage fortifié. C'est la tour de Mellita. Elle aussi, au moment où Guérin l'avait décrite, était mal construite, et il ajoute «qu'elle est d'origine Sarrasine et commence à tomber en ruine; sa hauteur est de 12 mètres, quelques citernes et deux puits l'avoisinent»³⁷. Aujourd'hui la tour de Mellita se trouve après restauration dans un bon état de conservation, sa hauteur est sensiblement la même qu'avait signalée Guérin: elle fait 16 m de circonférence et possède une entrée qui desserve des escaliers qui tournent autour d'un noyau central. La tour se dresse sur un terrain qui a servi par la suite à une carrière de pierre. De ce fait, il est très difficile de voir si le monument fut à l'origine intégré dans un ribat ou, au contraire, s'il s'agit d'emblée d'un monument isolé. Cette dernière hypothèse n'est pas très solide si l'on prospecte le terrain avoisinant. En effet comme l'avait décrit Guérin l'on peut remarquer des traces de citernes et de puits, dont quelques uns se trouvent sur l'emplacement de la carrière. Vis-à-vis de la tour du côté est, celui qui donne sur la mer, une jetée est signalée. Enfin le terrain aux alentours est très riche en céramique à la fois antique (punique et romaine) et musulmane.

En dehors de ces deux ouvrages fortifiés, qui se situent tous les deux sur la côte est de l'Archipel, aucune autre forteresse n'est signalée, et ce en dépit de l'apparition de l'habitat regroupé en huit ou neuf villages³⁸.

Des ruines sont signalées en outre sur la carte: sur les côtes des îles Rommedia, Gremdi et Sefnou. Lors de notre prospection nous nous sommes aperçus que les îlots entourant Chergui étaient dotés de constructions qui pouvaient jouer un rôle militaire et servir en tant que postes d'observation avancés. Il est vrai que l'état des édifices découverts ne permet pas de leur attribuer une fonction précise, mais l'environnement plaide en faveur d'un rôle défensif. Des constructions ont été découvertes dans le petit îlot de Charmadia (à l'ouest), à Sefnou (à l'ouest), où l'on peut voir sans difficulté les traces d'un rempart, à Ramadiya (au nord) où l'on a découvert une basilique à deux absides entourée d'une petite enceinte, à Gremdi (à l'est), où l'on signale des carrières précédées par un mur de protection; mais la construction la plus spectaculaire et inattendue est celle qu'on a découvert dans le tout petit îlot dit Haj Hmida (à l'est); il s'agit là sans aucun doute d'une petite fortification munie d'une tour ronde rappelant celles des ribats aghlabides. La céramique recueillie sur les lieux permet de dater ce monument du VI^e siècle (FIG. 7). Il est clair que la disposition de fortins dans les îlots est destinée à protéger comme

37. *Ibid.*, p. 173.

38. LOUIS, *Les îles Kerkéna*, cit.

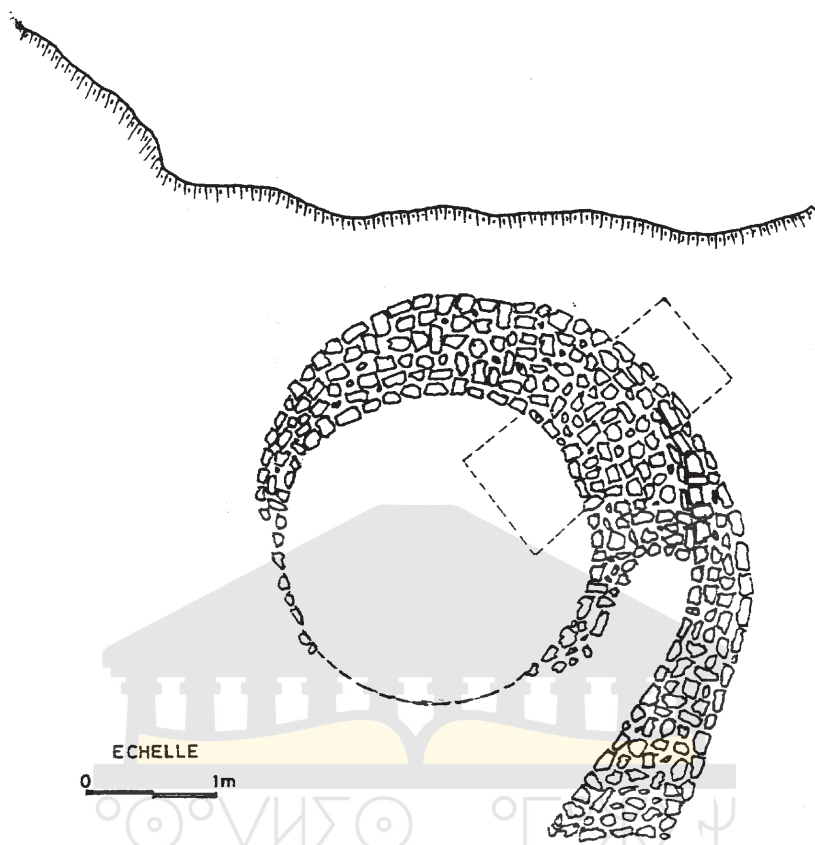


Fig. 7: Structure d'une tour byzantine dans l'îlot Haj Hmida à Kerkéna.

un bouclier l'île Chergui: ces fortins sont des postes avancés et permettaient de donner l'alerte à temps.

Aussi, nous devons remarquer que les *Zawiya*, habitées dans la majorité des cas par des moines (*murabitun*) dévoués au *Jihad* (la guerre sainte) se dressent sur des emplacements stratégiques. Ainsi la *qubba* de Sîdî Khalfouni occupe un emplacement à l'entrée de la baie entre Chergui et la protubérance de Borj Ennferkik; Sîdî Foumkral observe la baie dans laquelle se trouve la petite île de Chermandia vis-à-vis de Ras Bou Nouma. Un autre grand nombre de saints occupent l'Ouest de Chergui et l'on peut citer du nord au sud: Sîdî Ammar, Sîdî Said, Sîdî Haj Ali Tiat, Sîdî Messoud, Sîdî Abdelkader, Sîdî Aissa, Sîdî Salem etc. A l'intérieur des terres les *qubba Zawiya* sont très rares.

4) *Bayt al Qasir: un monument clef dans le trafic maritime*

Cette construction est appelée *Bayt al-Qasîr* (demeure des hauts-fonds). Le texte d'al-Bakrî précise même la distance qui la sépare de la terre ferme appelée al-Barr al-Kabîr, elle est de l'ordre de 40 milles. La distance entre al-Bayt et les îles de Lampedusa et Linosa, situées au nord, est de 50 milles. Longtemps les renseignements des auteurs arabes concernant ce monument furent considérés parmi les "hallucinations" et les exagérations qui agrémentent la littérature historique et géographique arabe.

Mais aujourd'hui, on accorde plus d'intérêt à ce passage qui semble décrire une situation réelle. Bakrî n'est pas l'unique source arabe qui parle de Bayt al-Qasîr. Idrîsî l'évoque aussi³⁹. Il nous offre des détails qui confirment la description du X^e siècle. D'après lui Bayt al-Qasîr est distant de l'île de Gremdi de 35 milles et de Djerba de 90 milles. La combinaison des données fournies à la fois par Bakrî et Idrîsî permettent alors de cerner davantage l'emplacement du Bayt al-Qasîr, qui serait au nord des Kerkéna, à 40 milles du continent, à 50 milles de Lampedusa, à 35 milles de Gremdi et à 90 milles de Djerba.

L'existence de Bayt al-Qasîr est donc loin d'être imaginaire. Les portulans et les mappemondes du bas Moyen Âge et de la période moderne le signalent souvent par un petit point qui se détache des Kerkéna et qui est placé à la limite extrême des bancs des hauts-fonds nord-est. La plus ancienne mention du *Veito* (lire Beito) est rapportée par la carte pisane de 1290; il fut par la suite signalé successivement par Angelino Dulcert en 1339, l'Atlas Catalan en 1375, Guillemus Soleri en 1385, Albertino de Virga en 1409, Meccia de Viladeste en 1413, Giacomo de Maggiolo, en 1563, Giorgio Sideri 1565 et Charlat Ambrosin en 1620, où la mention du *Veito* est très claire⁴⁰.

En 1551, Lanfreducci et Bosio, deux chevaliers de Malte, rédigeaient une note sur la côte de Barbarie, qui contient une description de l'Archipel. Pour eux «Kerkéna est plus grande que Djerba et doit avoir plus de 50 milles de tour [...]», et ils ajoutent que «le cap nord ouest est appelé le Beit, et donne son nom au banc du Beit, qui fait au sud ouest la tête de Saint Patricia. Il y a trois pierres au nord est à vingt cinq milles des Kerkéna»⁴¹.

Cette description surestime la circonférence des Kerkéna qui reste contrairement à l'avis des auteurs, largement inférieure à celle de Djerba.

39. AL-IDRÎSÎ, *Nuzbat*, cit., p. 173.

40. DE LA RONCIERE, M. DU JOURDIN, *Les portulans: cartes maritimes du XIII^e au XVII^e siècle*, Fribourg 1984.

41. LANFREDUCCI, BOSIO, *Côtes et discours*, cit.

Mais l'intérêt du témoignage réside, sans doute, dans les informations complémentaires qu'il offre à propos du Bayt. Il est certain que le terme désigne à la seconde moitié du XVI^e siècle, non pas un monument encore debout comme ce fut le cas au Moyen Âge, mais plutôt les bancs du côté nord-est. De la construction ancienne ne subsistent que trois pierres.

De nos jours Bayt al-Qasîr est totalement ignoré des Kerkéniens et de la plus grande majorité des pêcheurs. Mais quelques uns des plus avertis affirment connaître son emplacement au lieu dit *Dhar al-Bayt*, où l'on retrouve selon leurs dires des vestiges qui affleurent à marée basse. Il semble même que l'endroit sert de zone de séchage de poulpes.

La délimitation scientifique de ce monument clef dans la navigation antique et médiévale doit faire l'objet d'une prospection maritime. Les textes sont des supports incontournables pour apprécier à juste titre le rôle et l'importance de l'édifice, les distances qu'ils donnent n'ont qu'une valeur approximative. La différence d'appréciation des mesures et des distances au Moyen Âge est un phénomène courant qui s'explique, entre autre, par la variation de la valeur du mille d'un auteur à un autre et le changement des points de repères d'un récit à un autre.

Conclusion

Il nous semble intéressant au terme de cette étude de mettre l'accent sur trois points au moins. La géographie arabe nous permet d'avoir des repères chronologiques fixes et de s'assurer ainsi de l'évolution de la situation depuis la période antique. L'on peut ainsi mesurer le degré de rapidité de l'évolution morphologique de l'Archipel. La géographie arabe du XII^e siècle paraissait assez crédible et fiable, ce qui va contribuer à la naissance d'une bonne cartographie, qui sera mise à profit lors des grandes découvertes.

La description des voyageurs arabes confrontée à la réalité du terrain s'avère assez véridique. Le texte d'Idrîsî avec celui d'al-Bakrî, sont incontestablement les deux documents les plus importants du Moyen Âge. L'exactitude et la véracité des informations recueillies, ont fait que les auteurs tardifs du XIV^e siècle comme Tijâni⁴² et Zarkachî⁴³, ou encore ceux de la période moderne, comme Magdish, se contentent de les reprendre sans les modifier. Seules des indications politiques et événementielles sont parfois ajoutées. Ces deux passages permettent d'avoir une idée assez claire sur la vie, l'activité et la physionomie générale des îles. Mais à eux seuls, on ne peut comprendre toute l'histoire des Kerkéna.

42. AL-TIJÂNÎ, *Ribla*, éd. H. H. ABDELWAHAB, Tunis 1981, p. 67.

43. ZARKACHÎ, *Târikh al-Dawlatayn*, Tunis 1279 H/1862.

Aussi est-il nécessaire d'observer encore une fois la similitude mais aussi la divergence qui existent entre les géographes de l'Antiquité et ceux du Moyen Âge. L'on constate que pour les uns comme pour les autres la démarche de la présentation est la même: les points de repères sont aussi les mêmes. Kerkéna est toujours située par rapport à Thynae, Sfax, Djerba, Acholla (Botria), Louza. Par la suite les auteurs fournissent les dimensions des îles et leurs activités. Mais les sources arabes semblent profiter des avancées de la géographie et des techniques de mesure, puisqu'elles fournissent, assez souvent, des distances plus adaptées à la situation actuelle. Pour la période antique, il ne fait pas de doute que le texte d'Hérodote, qui nous semble relatif à un autre endroit que Kerkéna, est pour une grande partie à l'origine et la cause des erreurs.

La lecture des sources à la fois antiques ou arabes ne peut se faire en faisant fi des données de l'archéologie. L'aspect et la situation insulaire de l'Archipel rend une recherche archéologique parfaitement envisageable et peut donner des résultats sans doute très intéressants même s'il ne faut pas s'attendre à trouver des éléments spectaculaires.

Chronologie

- IX-X^e siècles: Kerkéna sous la domination aghlabide et fatimide.
- 969: Avènement des Zirides au pouvoir.
- 1051: Invasion hilalienne et dislocation du pouvoir central de Mahdiyya.
- 1134: Tentative d'invasion normande.
- 1145: Seconde tentative normande.
- 1153: Roger II, roi de Sicile, ordonne à son général Georges d'Antioche d'occuper le littoral d'Ifriqiya. Djerba et Kerkéna sont occupées pendant 7 ans.
- 1159-60: Kerkéna reprise par les Almoahades du Maroc.
- 1203: Révolte de Yahiya B. Ghaniya al-Mayorqi au nom du Calife Almoravide d'Espagne.
- 1284: Roger de Lauria occupe Djerba.
- 1287: Roger de Lauria occupe Kerkéna pour le compte de Pierre d'Aragon, roi des Catalans. Pendant vingt ans l'île est sous domination espagnole.
- 11-8-1295. Le pape Boniface VIII concède Djerba et Kerkéna en tant que fief et possession du Saint-Siège à leur conquérant Roger de Lauria, pour une somme de 50 onces d'or par an.
- 1307: Tijàni décrit Kerkéna, et dit qu'elle est entre les mains des chrétiens.
- 1311: Le gouverneur des Kerkéna est Raymond Muntamer, pour Frédéric III, roi de Sicile; il reçoit cette concession pendant trois ans, il avait tous les droits et les revenus.

- 1314: Accord signé entre Raymond Muntamer et son rival Robert d'Aragon. Ce dernier s'engage à reconnaître Kerkéna comme la propriété privée de Raymond.
- 1315: Muntamer est rappelé par le roi Frédéric III en Sicile, il est remplacé par le capitaine de Djerba et Kerkéna Etienne Branciforte.
- 1334-35: Kerkéna est reprise par les Musulmans après une révolte populaire.
- 1356: Sfax et Kerkéna sont enlevées aux Hafsidés par le gouverneur de Gabès Ahmed el Mekki.
- 1366: Frédéric le Simple, petit fils de Frédéric III, veut reprendre Kerkéna et nomme Jean de Clermont «Châtelain de Djerba et Kerkéna», au cas où il arrive à rattacher les deux îles à la couronne de Sicile. La même année, une tentative du roi d'Aragon Martin pour occuper Kerkéna échoue à cause du mauvais temps.
- 1369: Kerkéna est administrée par Ibn Thabet, noble sfaxien exilé par Ibn Mekki.
- 1383: Kerkéna est rançonnée par l'amiral génois Raphaël Adorno.
- 1424: Le frère du roi Alphonse d'Aragon, Pedro, duc de Noto, débarque à Kerkéna avec 10.000 soldats, emprisonne entre 2000 et 3500 personnes et tue entre 200 et 700 hommes.
- 1510: Pedro de Navarro mène une expédition, qui échoue. Il trouve les Kerkéna vides, n'ayant aucune place forte.
- 1535 Kerkéna et Sfax sont placées sous l'autorité de Khayreddine Barberousse.
- 1539: Kerkéna et Sfax sont reprises par André Doria, général italien de Charles V, qui les place sous l'autorité du roi hafside Moulay Hassan.
- 1549: Révolte tunisienne contre la présence espagnole.
- 1550: André Doria de nouveau à Sfax et Kerkéna.
- 1551: Le vice-roi de Sicile Jean de Vega vient reconquérir les possessions de Darguth.
- 1560: Les Turcs mouillent à Kerkéna et détruisent la flotte sicilienne de Jean de Vega.
- 1574: Les Hafsidés sont détrônés par les Ottomans.
- 1576: Les Kerkéna sont attaquées par les Espagnols, dirigés par Alvaro de Bazan. Les îles sont mises à sac, plus de 1000 personnes et 15.000 moutons sont enlevés.
- 1586-1611: Attaques espagnoles contre les Kerkéna.
- 1620-25: Occupation vénitienne éphémère des îles.

Tableau 1.

	Antiquité	Moyen Âge
<i>Localisation</i>	<ul style="list-style-type: none"> - En face de Thaenae (Strabon 25 av., Ptolémée 141, Pline 77ap., Stadiasme 250-300 ap., Agathémère II^e s. ap.) - à 100 milles ou 800 stades de Méninx (Polybe 143 av.+ Pline) - à 600 stades de Méninx (Strabon) - à 750 stades de Méninx (le Stadiasme) 	<ul style="list-style-type: none"> - En face de Sfax et de Qasr Ziyad (Bakrî XI et Idrîsî XII) - à 15 milles de Sfax (Idrîsî) - à 20 milles de Qasr Ziyad (Idrîsî). à 62 milles de Djerba (Idrîsî) - à 35 milles de Bayt al Qasir (Idrîsî).
<i>Morphologie</i>	<ul style="list-style-type: none"> - Cercina (Ptolémée et le Stadiasme) - Cercina + Cercinitis (Strabon + Pline) - Pont reliant les deux îles (Artémidore, Agathémère, Strabon, Pline) - Banc de sable + grand mouvement de mer (Stadiasme+Procopé) 	<ul style="list-style-type: none"> - Kerkéna (Bakrî) - Kerkéna + Gremdi (Idrîsî) - Banc de sable + grand mouvement de la mer (Bakrî). - Pont reliant deux îles (Idrîsî)
<i>Dimensions</i>	<ul style="list-style-type: none"> - xxv milles/v milles (Hérodote v^e s. av., Agathémère, Strabon et Pline) 	<ul style="list-style-type: none"> - xvi milles sur vi milles (Idrîsî) - L milles de tour (Lanfreducci et Bosio en 1551)
<i>Équipements</i>	<ul style="list-style-type: none"> - Ville de Cercina (Diodore+ Scylax v^e av. +Polybe+ Pline [ville libre]) - Port de Cecina + jetée (Diodore + Tite-Live 30 à 9 av.) - Évêché en 484. 	<ul style="list-style-type: none"> - Sans ville, habitat dispersé, huttes (Idrîsî) - Sans ville et sans défense (Tijani). - Grand nombre de puits et de citernes (Bakrî) - Bayt-al-Qasir à 35 milles (Bakrî et Idrîsî).
<i>Activités et fonctions</i>	<ul style="list-style-type: none"> - Entrepôt de blé? - Pêche (Procopé) - Lieu de refuge et d'asile (Strabon) - Palettes d'or (Hérodote) - Carrière de pierre 	<ul style="list-style-type: none"> - Fertile (Bakrî) - Culture de raisin, cumin et anis (Idrîsî) - Pâturage (Bakrî). - Blé? (Bakrî) - Pêche (Idrîsî). - Commerce avec l'Orient (Bakrî) - Carrière de pierre

Bibliographie

- AVEZAC D', *Les îles d'Afrique*, Paris 1848.
- BAKRİ, *Kitâb al-masâlik wa al mamâlik*, Carthage 1992, pp. 5-35 (Introduction de Sa'd GHRAB).
- BAKRİ, *Description de l'Afrique septentrionale*, trad. DE SLANE, Alger 1913.
- BEN HAMMADI A., *Hawla awaliyat Safâqus wa intilâqati harakiyatibâ al iqtisâdiya*, in *La dynamique économique à Sfax entre le passé et le présent*, Sfax 1993, pp. 10-43.
- BOUROUBA R., *L'île de Djerba de la conquête musulmane à la conquête almoahade*, in *Actes du Colloque sur l'histoire de Djerba, avril 1982*, Tunis 1986, pp. 55-73.
- CHELBI F., *Découvertes sousmarines*, «Les Dossiers d'Archéologie», 200, 1995.
- CLAM DU PATY DE, *Fastes chronologiques de la ville de Sfax*, Paris 1936.
- DAMICHEL O., *Les Iles Kerkenah, Cercinna-Cercinnitis, Etudes d'histoire et d'archéologie*, Bône 1921.
- DARMOUL A., *Les épaves sarrasines*, in *L'homme méditerranéen et la mer*, Tunis 1985, pp. 152-65.
- DESPOIS J., *Les îles Kerkéna et leurs bancs*, «RT», 1937, pp 3-60.
- DJELLOUL N., *A propos d'un toponyme de la région de Sfax: Qasr Ziyad*, in *La dynamique économique à Sfax entre le passé et le présent*, Sfax 1993, pp. 9-45.
- DJELLOUL N., *Les installations militaires et la défense des côtes tunisiennes du XV^e au XIX^e siècle*, Tunis 1995.
- FERAUD L. CH., *Annales tripolitaines*, Tunis-Paris 1927, p. 33.
- GOITEIN S. D., *A Mediterranean Society*, 2 voll., Los Angeles 1967.
- GOLVIN L., *Djerba à la période ziride*, in *Actes du Colloque sur l'histoire de Djerba, avril 1982*, Tunis 1986, pp. 35-43.
- GUERIN V. H., *Voyage archéologique dans la Régence de Tunis*, t. I, Paris 1862.
- IBN HAWQAL, *Surat al Ard*, Beitouth 1967.
- IDRÎSÎ, *Nuzbat al Musbtâq*, éd. et traduction de R. DOZY, M. J. DE GOEJE, Leiden 1968.
- IDRÎSÎ, *Nuzbat al Musbtâq*, éd. M. HAJ SÂDOK, Paris 1983.
- KOLENDO J., *Le rôle économique des îles Kerkéna au I^{er} siècle avant notre ère*, «BCTHS», 1981, pp. 241-9.
- LANFREDUCCI, BOSIO, *Côte et discours de Barbarie*, «RAfr», 1925, pp.101-62.
- LÉZINE A., *Notes d'archéologie ifriqiyenne*, «REI», XXXV, 1967.
- LOUIS A., *Les îles Kerkéna, Les travaux*, Tunis 1962.
- MAGDISH M., *Nuzbat al Anzar*, éd. A. ZOUARI, M. MAHFOUDH, t. I, Beyrouth 1988.
- MARTIGNONS CDT, *Souterrains, refuges et coffres cinéraires en Tunisie*, «BAC», 1940, pp. 655-668.
- MONLEZUN CDT, *L'emplacement de Sfax*, Extrait du Bulletin de géographie historique et descriptive, Paris 1896.
- MUQADDAŚI, *Ahsan al-taqâsim fi m'rifati al-aqâlîm*, Leiden 1906.
- QUESLATI A., *Les îles de Tunisie*, Tunis 1995.

- RONCIÈRE DE LA, DU JOURDIN M., *Les Portulans: cartes maritimes du XIII^e au XVII^e siècle*, Fribourg 1984.
- SERVONNET J., LAFFITE F., *Le Golfe de Gabès en 1888*, Paris 1888.
- TIJĀNĪ, *Ribla*, éd. H. H ABDELWAHAB, Tunis 1981, p. 67.
- TISSOT CH., *Géographie comparée de l'Afrique du Nord*, t.I, Paris 1884.
- YA'QUBI, KITĀB AL, *Buldān*, Leiden 1986.
- ZARKACHI, *Târikh al Dawlatayn*, Tunis 1279 H/1862.
- WAZIR SARRAJ, *Al-hulala al sundusiya*, Tunis 1973.





Mounir Bouchenaki
Tagdempt, capitale éphémère
de l'Emir Abd-el-Kader,
à travers les récits des militaires et des prisonniers

Le thème du colloque portant sur «les géographes, les voyageurs et les militaires au Maghreb, aux origines de l'archéologie en Afrique du Nord», on ne pouvait y participer sans évoquer le chapitre I de l'ouvrage de Paul-Albert Février *Approches du Maghreb Romain*¹, où il cite un poème en latin composé le 2 juillet 1869 dans le *Moniteur de l'enseignement secondaire*: *Nascitur Arabiis ingens in collibus infans et dixit levis aura: Nepos est ille Jugurtha* (Il est né dans les monts des Arabes un enfant qui est grand; et la brise légère a dit: celui-là est le petit-fils de Jugurtha). Il s'agissait de l'Emir Abd-el-Kader. Et c'est de ce personnage du XIX^e siècle, devenu légendaire, et de sa tentative de créer une capitale – aujourd'hui rare site archéologique de l'époque moderne – que de nombreux militaires ou dignitaires français ont laissé des témoignages dont l'intérêt a été très rapidement compris des historiens.

En effet, rappelle Paul-Albert Février, «il serait erroné de croire que seuls les vestiges antiques ont été observés et dessinés. Ravoisié a relevé des “édifices mauresques” à Alger: le beylick de Mostaganem a fait l'objet de plans et coupes, tout comme un tombeau dit “Mat'moor”. Delamare a, de son côté, conservé le souvenir de la mosquée de Guidjel, proche de Sétif, maintenant disparue. Des enceintes tardives, sans doute médiévales, ont été reconnues à Guelma ou à Sétif»².

Pour l'œuvre de l'Emir Abd-el-Kader à Tagdempt, si l'on met à part les documents qu'il a laissés, les récits du consul français Dumas et ceux des prisonniers figurent certainement au première place. Au cours de la période comprise entre 1835 et 1848 les récits et les rapports permettaient alors à l'armée française d'évaluer les forces et les potentialités de l'Emir.

Après avoir réussi à regrouper autour de lui la plus grande partie des tribus de l'Oranie et de l'Algérois, l'Emir Abd-el-Kader s'est mis à l'ap-

1. P.-A. FÉVRIER, *Approches du Maghreb Romain*, Aix-en-Provence 1989.

2. *Ibid.*, t. I, p. 34.

plication d'un véritable programme d'installation d'une base dont il voulait faire la capitale de l'Etat Algérien.

Les notes prises par le consul français Daumas de 1837 à 1839, c'est-à-dire après la signature du Traité de la Tafna (30 mai 1837), permettent de mieux comprendre l'importance accordée par ce site de Tagdempt. Daumas était installé en qualité de consul à Mascara et ses correspondances constituent une précieuse source d'informations.

Ainsi, dans une lettre du 28 janvier 1838, Daumas indique que «l'Emir a l'intention de frapper monnaie à Tagdempt. Il aurait, à cet effet, fait venir d'Alger, les monnayeurs de l'ancien Pacha. Il doit aussi, dit-on, faire venir d'Egypte toute l'organisation de l'armée de Mehemet-Ali»³.

Il y avait également quelques Français au service de l'Emir, selon les informations recueillies par le consul Daumas: «S'il n'y a plus de prisonniers de guerre dans ce pays, il ne manque pas de déserteurs ...»⁴.

Parmi eux, plusieurs semblent avoir contribué à installer des ateliers pour fondre les armes et fabriquer la poudre: «... l'Emir qui a une idée fixe à ce sujet et l'on assure que les ouvriers européens, récemment arrivés à Tagdempt, ont construit des moules et des fourneaux dont on conçoit les plus belles espérances»⁵.

Ainsi l'Emir allait-il concentrer ses efforts sur la région de Mascara dont sa tribu était originaire. C'est le Duc d'Orléans, dans les *Campagnes de l'Armée d'Afrique (1835-1839)* qui rappelle les raisons qui ont conduit au choix de Tagdempt comme capitale:

Dans la prospérité, l'Emir prévient le malheur et se sert, pour l'éviter, des leçons de l'expérience: il se choisit une seconde ligne de défense, à 40 lieues au sud de la première chaîne de l'Atlas [...] Là, dans ces lieux situés au-delà de la limite à laquelle il supposait que pourraient atteindre les colonnes françaises, il plaça, moins sous la protection des fortifications que sous la sauvegarde de leur éloignement des camps chrétiens, son trésor, ses dépôts, ses fabriques, ses arsenaux, toutes les ressources enfin accumulées par sa prévoyance pour une guerre où la victoire devait rester au plus persévérant⁶.

Daumas, dans ses écrits, indique que la ville de Tagdempt a été fondée en 1835. Ce site, que le Service des Antiquités de l'Algérie avait fait inscrire sur la Liste de l'Inventaire supplémentaire en 1974, se situe à 13 km envi-

3. E. DAUMAS, *Correspondance du capitaine Daumas, consul à Mascara, 1837-1839*, éd. G.Yver, Alger 1912.

4. *Ibid.*

5. *Ibid.*

6. DUC D'ORLEANS, *Campagne de l'armée d'Afrique, (1835-1839)*, Paris 1870, p. 409.

ron à l'ouest de l'actuelle ville de Tiaret, chef-lieu de Wilaya, et à quelques centaines de mètres de l'Oued Mina.

La citadelle d'Abd-el-Kader va s'élever sur les ruines de la Tagdempt berbère bâtie en 144 de l'Hégire (761 de l'ère chrétienne), par Abd-er-Rahman Ibn Rostom, fondateur de la dynastie Rostémide et dont les successeurs régnèrent jusqu'en 296 de l'Hégire (soit 908-909 de l'ère chrétienne), époque où la ville fut prise par les Fatimides.

Alors que Dumas donne 1835 pour date de fondation de la ville par Abd-el-Kader⁷, le prisonnier Auguste de France rapporte quelques épisodes qui ont réfiguré à sa fondation comme capitale en 1836⁸:

Abd-el-Kader avait depuis longtemps formé le projet de relever les ruines d'une ancienne ville nommée Tekedemta. Afin de se ménager des ressources, et pour obtenir des tribus d'alentour des provisions et des secours de tout genre pendant les travaux de construction, il leur remit le paiement de l'impôt, et exprima aux kaïts le désir qu'il exprimait de recevoir plus tard à Tekedemta les provisions qu'on se proposait de porter dans le camp [...]

Le 20 septembre 1836 après six heures de marche, nous nous arrêtàmes aux environs de Tekedemta. Sans se reposer, pendant que ses troupes préparaient le nouveau campement, Abd-el-Kader changea de cheval, et, accompagné de quelques marabouts, partit immédiatement pour aller visiter les ruines de cette ville [...]

Abd-el-Kader rentra au camp et envoya immédiatement tous ses muletiers aux ruines de Tekedemta, avec l'ordre de déblayer l'emplacement qu'occupait l'ancienne Casbah [...]

À quelques centaines de pas de la citadelle, on découvre sur un mamelon les traces de l'ancienne Casbah. Ces palais sont ordinairement entourés de fortifications. C'est sur ces fondements qu'Abd-el-Kader fait élever la nouvelle [...] Après avoir parcouru les ruines, nous nous rapprochâmes d'une redoute qu'Abd-el-Kader faisait élever à deux cents pas de la Casbah.

«A en juger par ses ruines, dis-je à Abd-el-Kader, la ville qui s'élevait jadis à cette place a dû être bien grande et bien florissante?».

«Oui, elle a été très belle et très puissante, Tekedemta est une ville très ancienne» [...]

Je remarquai une dizaine de soldats occupés à déblayer une ancienne citerne voûtée et très vaste, à environ 150 pas à l'est de la Casbah. J'ai appris par la suite qu'Abd-el-Kader y avait placé des fers, des plombs, de la poudre, du salpêtre et du soufre. C'est son magasin général de munitions de guerre [...]

Abd-el-Kader était au milieu des ouvriers qui travaillaient à la redoute.

7. DAUMAS, *Correspondance*, cit.

8. A. DE FRANCE, *Les prisonniers d'Abd-el-Kader*, Paris 1837. Auguste de France a été fait prisonnier le 11 août 1836.

«Quels sont donc tes projets, en remuant ces débris et en jetant les fondements de cette redoute?».

«Je veux relever cette ville et la rendre plus grande, plus florissante qu'elle n'a jamais été [...] Lorsque j'aurai rassemblé mes tribus, assuré et consolidé la magnificence de la nouvelle Tekedemta, comme un vautour, je m'élancerai de ce nid aux abords si rudes et si escarpés, sur les chrétiens et je les chasserai d'Alger, de Bône, d'Oran, et de toutes les places dont ils se sont emparés».

Cette longue citation d'Auguste de France montre l'intérêt qu'attachait Abd-el-Kader à la création d'un centre dont l'importance stratégique n'est pas négligeable. Tagdempt commande en effet la route de l'Ouest et sert de relais entre les régions du Tell et celles des hautes plaines.

Auguste de France a établi un plan qui donne approximativement l'emplacement des différentes constructions faites par l'Emir en 1836 (FIG. 1).

Deux ans plus tard, le docteur Warnier, qui vivait à Mascara avec le consul Daumas, établit à son tour un plan de la capitale de l'Emir en situant les différents édifices. Enfin, dans une thèse dactylographiée sur Tiaret et le Sersou, le plan de la ville est représenté en même temps que le site topographique.

Les figures 1 à 3 présentent successivement les différentes reproductions du plan de Tagdempt. L'étude de ces documents montre bien que de tous les établissements créés par l'Emir, Tagdempt était le plus considérable et le plus important.

Une forteresse, des magasins, et des souterrains avaient été aménagés. Pendant près de 6 ans, l'ancienne capitale va revivre. L'Emir avait fait brûler les cabanes et les gourbis en branchages et en pierres sèches pour obliger la construction d'une ville propre. Il s'agissait en réalité d'un village de 500 à 600 maisons.

La dernière mention de Tagdempt faite par un témoin visuel est celle du docteur Baudens qui a participé à l'expédition du 22 mai 1841 à Tagdempt, conduite par le général Bugeaud.

Apprenant l'arrivée de la colonne française, Abd-el-Kader avait fait évacuer la ville et incendier le village. Voici ce que Baudens y a observé⁹:

On avait laissé entre les maisons assez d'espace pour que chacune pût avoir un petit jardin.

Au milieu de cet archipel de construction, s'élevait le palais de l'Emir, véritable casaba, représentant un carré long et flanqué de hautes murailles crénelées dont l'épaisseur était si grande qu'elles auraient pu soutenir un siège.

9. Dr. BAUDENS, *Relation historique de l'expédition de Tagdempt*, Paris 1841.

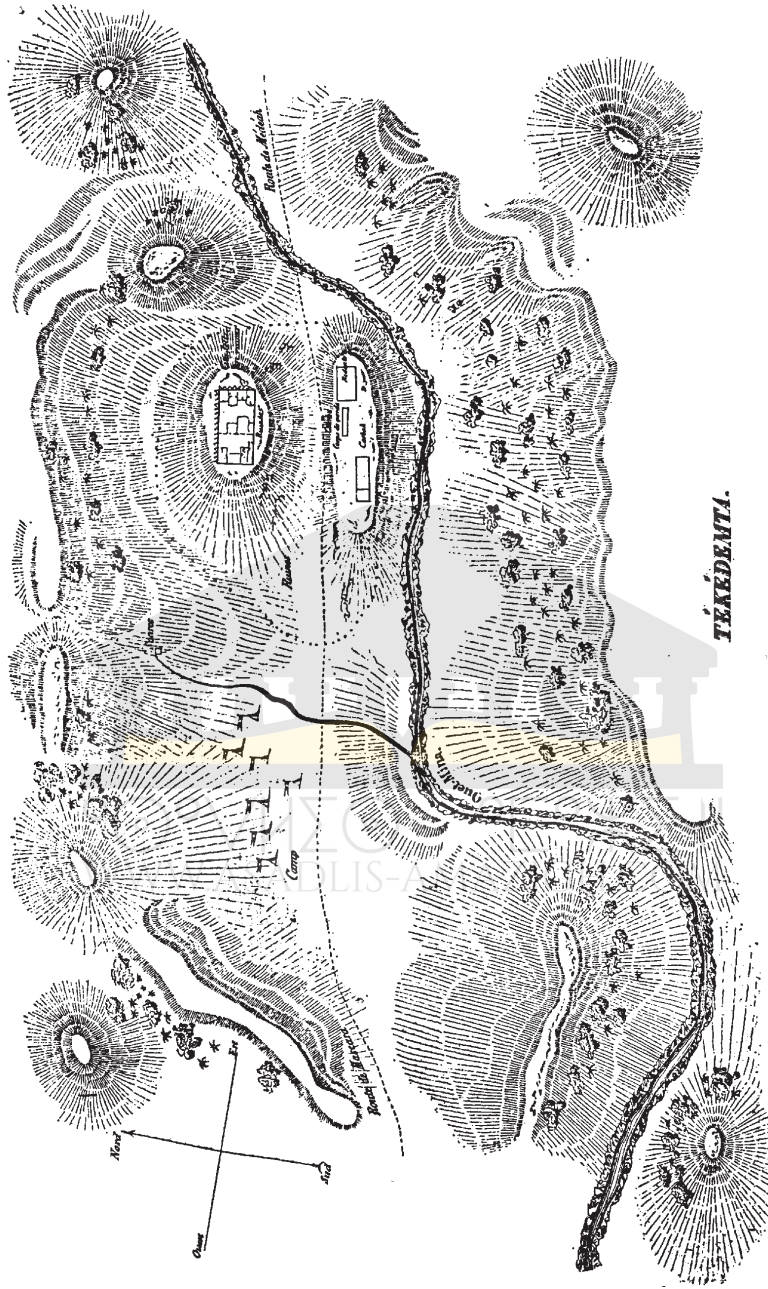


Fig. 1: Plan de Tagdempt (par Auguste de France).

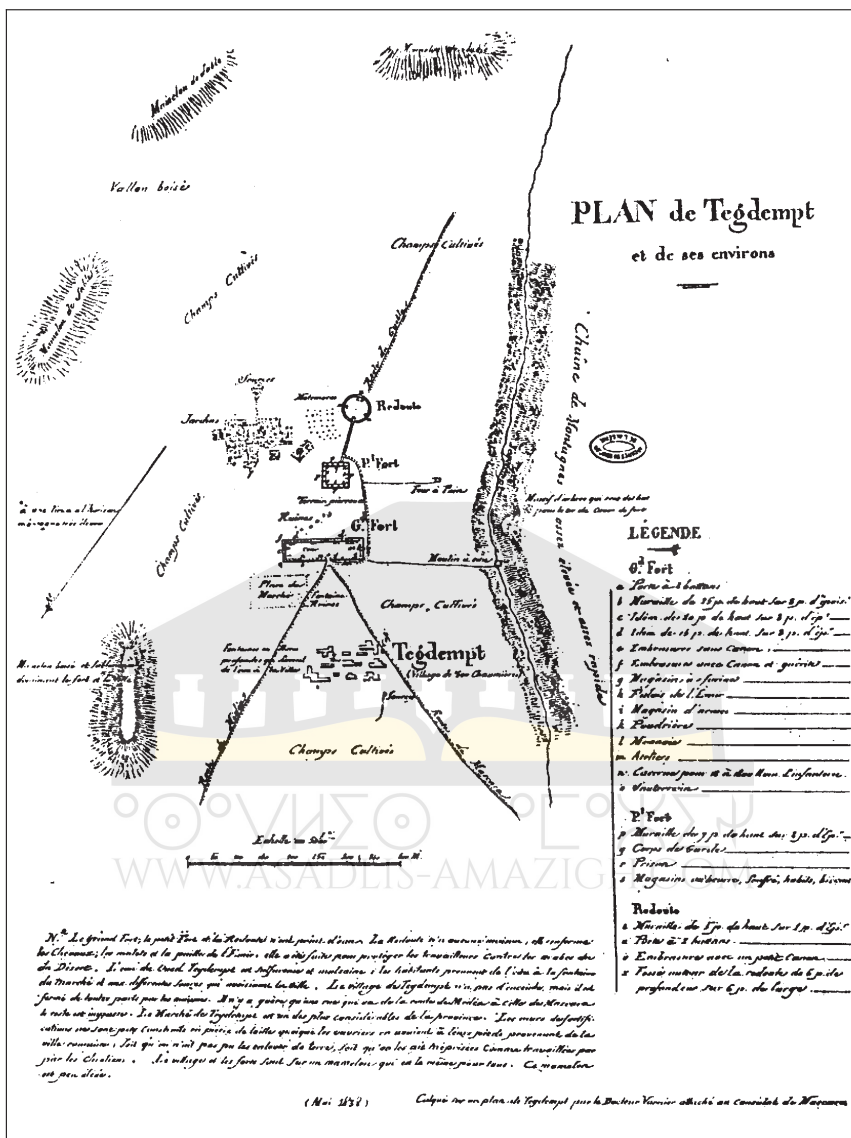


Fig. 2: Plan de Tegdempt (par Warnier).

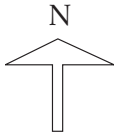


Fig. 3: Plan de Tagdempt (par D. Eustache).

Cette forteresse avait dû coûter des sommes immenses, et n'était terminée que depuis fort peu de temps; elle contenait l'arsenal d'Abd-el-Kader, et des coins pour battre la monnaie.

Abd-el-Kader n'avait laissé dans la casauba qu'un sac de poudre avariée, et quelques petites pièces de monnaie de cuivre, récemment frappées. On reconnut la chambre qu'il habitait, ainsi que celle qui avait servi de prison aux Français [...].

Cette note d'information dont les références ont été prises dans la publication que j'avais faite en 1976 sous le titre *La monnaie de l'Emir Abd-el-Kader* n'a pour but que de sensibiliser de nouveau les archéologues à l'importance du site de Tagdempt. Avec mes collègues de la Direction des Beaux-Arts, Monuments et Sites, et en particulier M.lle Fatima Kadra et la regrettée Anissa Mohammedi, une prospection dans la région de Tiaret avait été entreprise dès 1975-76. Le site de Tagdempt avait été revu à la lumière des informations recensées plus haut. Par la suite, le projet d'implantation d'un "village agricole" à Tagdempt avait conduit la Direction des Beaux Arts, Monuments et Sites dont j'assurais la responsabilité, à intervenir et auprès du Ministère de l'Agriculture et auprès de la Wilaya de Tiaret.

Ce Colloque me donne l'occasion de signaler à nouveau l'intérêt d'un site où on peut faire appel à la fois à l'archéologie médiévale et à l'archéologie d'un site du XIX^e siècle.

Jean-Pierre Laporte
Exploration archéologique de la Kabylie
du Djurjura (Algerie)

L'archéologie est faite par des hommes, amateurs ou professionnels, peu importe, pourvu qu'ils décrivent avec précision ce dont ils sont témoins. Leur témoignage reste même si les analyses et les conclusions vieillissent. La révision systématique des travaux anciens livre nombre de détails utiles, et il faut les relire sans cesse. Mieux appréhender les préoccupations de leurs auteurs permet de mieux retrouver leurs interprétations et de comprendre ce qu'ils ont effectivement vu. Cela permet aussi de découvrir la piste d'archives intéressantes, voire de collections conservées par les descendants des pionniers. Cette démarche d'inventaire a été bien entamée pour l'Afrique du Nord¹. Il existe des notices nécrologiques et des bibliographies étoffées pour les grands chercheurs professionnels, comme Léon Rénier², Emile Masqueray³, Stéphane Gsell⁴, Charles

1. Parmi les synthèses récentes sur l'historiographie archéologique de l'Afrique du Nord, citons notamment P.-A. FÉVRIER, *Approches du Maghreb romain I-II*, Aix-en-Provence 1989-1990, notamment dans le tome I, p. 21-66, chapitre I: *Les étapes de la recherche. Colonisation et connaissance*, travail d'érudition considérable et très fiable, même s'il ne s'embarrasse guère de donner les références, ce qui en rend l'utilisation laborieuse. Citons également les travaux de M. DONDIN-PAYRE (éd.), *Un siècle d'épigraphie classique: aspects de l'œuvre des savants français dans les pays du bassin méditerranéen*, Paris 1988; EAD., *La Commission d'Exploration scientifique de l'Algérie: une héritière méconnue de la Commission d'Egypte*, «MAIBL», n. s., XIV, 1994; EAD., *Une institution méconnue, la Commission scientifique de l'Algérie*, in *L'Africa romana VIII*, Sassari 1990, pp. 239-52. Voir également ses travaux sur Delamare, cités ci-dessous, note 25.

2. Léon Rénier (1809-1885). Bibliographie par E. FERRERO, «BullRacScTorino», séance du 22-II-1885, 16 p.

3. J.-V. BARBIER, M. *Emile Masqueray (1894)*, «Bull. Soc. Géog. Est», t. 16, 1894, p. 365.

4. Les travaux de Stéphane Gsell (1864-1932) sont fondamentaux et omniprésents dans la bibliographie, notamment la *Chronique d'archéologie africaine* (parue dans les *Mélanges de l'Ecole Française de Rome*), les *Monuments antiques de l'Algérie* (1901), l'*Atlas archéologique* (1911), l'*Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, 8 volumes (1913-1928). Dans les dernières années de sa vie, il était professeur d'Histoire de l'Afrique du Nord au Collège de France et effectuait tous les ans une tournée d'inspection en Algérie. On trouvera la reproduction d'un certain nombre d'articles et la liste de ses travaux dans S.

L'Africa romana XIII, Djerba 1998, Roma 2000, pp. 687-723.

Diehl⁵, Eugène Albertini⁶, Christian Courtois⁷, Louis Leschi⁸, Jean Lassus⁹, Marcel Le Glay¹⁰, Paul-Albert Février¹¹ qui ont couvert et marqué toute l'archéologie du Maghreb.

Nous nous intéresserons ici pour l'essentiel aux "amateurs" qui ont participé à l'exploration archéologique de la Kabylie du Djurdjura¹² et qui en ont construit l'essentiel¹³. A l'exception de Christian de Vigneral en 1868 et de Pierre Gavault en 1894, rares ont été les "purs" archéologues. La plupart des auteurs ne donnent qu'accessoirement des notations archéologiques, à côté de remarques touristiques ou ethnologiques¹⁴,

GSELL, *Etudes sur l'Afrique antique, Scripta varia*, Université de Lille III, 1981, 301 p. (avec bibliographie, pp. 19-35).

5. Charles Diehl (1859-1944). Sa bibliographie jusqu'en 1930 se trouve dans le tome I des *Mélanges Charles Diehl*. Pour la suite, cf. *Bulletin d'histoire byzantine*, «RH», 165, 1930; 175, 1935; 184, 1938. Pour nos études, son ouvrage essentiel reste *L'Afrique byzantine* (1896).

6. Eugène Albertini, (1880-1941). Nécrologie par L. Leschi, dans «RAfr», 85, 1941, pp. 139-60.

7. On trouvera nécrologie et bibliographie de Christian Courtois par P. Salama dans «RAfr», 1957, pp. 435-8.

8. Louis Leschi (1893-1954) a été directeur des Antiquités de l'Algérie de 1932 à 1954.

9. Jean Lassus a été directeur des Antiquités de l'Algérie de 1955 à 1964. Pour sa bibliographie archéologique par S. Sempère, cf. *Hommage à Jean Lassus*, «AntAfr», t. 14, 1979, pp. II-6.

10. La bibliographie de Marcel Le Glay (1920-1992) a été établie par Y. LE BOHEC, J.-L. VOISIN, *L'Afrique, la Gaule, la religion à l'époque romaine, Mélanges à la mémoire de Marcel Le Glay*, Coll. Latomus 226, 1994, pp. XIX-XXX. Voir aussi A. MASTINO, *Ricordo di Marcel Le Glay*, in *L'Africa romana* x, Sassari 1994, pp. 53-61.

11. P.-A. Février est mort le 10 avril 1991 à 60 ans. Notices nécrologiques: V. SAXER, P.-A. Février, «RAC», LXVIII, 1991, pp. 435-40. C. VISMARA, *Ricordo di P.-A. Février*, in *L'Africa romana* VIII, cit., pp. 7-10. Voir sa bibliographie complète dans «Gallia», 48, 1991, pp. 2-12, et par N. DUVAL, *Paul-Albert Février (1931-1991)*, «AntAfr», 27, 1991, pp. 307-12. Autre bibliographie raisonnée: «BCTH», 22, B, 1992, pp. 9-33. G. CAMPS, *Paul-Albert Février, 1931-1991*, «REMM», 59-60, 1991, pp. 1-2. Une sélection de ses articles a été republiée dans *La Méditerranée de P.-A. Février*, t. I-II, Coll. EFR 225, 1996, 2 t., 1261 p.

12. Nous préférons l'expression Kabylie du Djurdjura, réalité géographique et humaine, à l'expression Grande Kabylie (due à Bugeaud), notion administrative périmée. Dans les faits, l'étude historique de la région dans l'Antiquité amène très souvent à faire référence également à la vallée de la Soummam, avec Bejaïa (Bougie, antique *Saldæ*) et la grande plaine de Hamza, avec Sour el-Ghozlane (Aumale, antique *Auzia*), qu'il ne faudra pas s'étonner de voir citer ici à plusieurs reprises, même si leur exploration archéologique a été réalisée de manière distincte, et parfois assez différente, par d'autres acteurs. La zone qui nous occupe est couverte par les feuilles 5, 6, 7, 14 et 15 de l'*Atlas archéologique de l'Algérie*.

13. Faute de place, nous ne citerons ici qu'une sélection tant des acteurs que de la bibliographie correspondante.

14. La plupart des noms que nous allons citer ici comme auteurs de notes ou d'arti-

toutes fortement marquées des conceptions historiques de leur époque et nourries des idéologies dominantes¹⁵. Quels que soient leurs défauts, ces témoignages sont précieux; leur étude permet de redonner toute une dimension humaine à un travail obscur, souvent humble, mais irremplaçable.

Les mentions archéologiques antérieures à 1830, sont rares et souvent lapidaires. Curieusement, les plus développées concernent non les ruines antiques de la côte, mais, à l'intérieur des terres, Sour-el-Ghozlane, antique *Auzia*. Ce sont principalement celles d'Hebenstreit en 1732¹⁶ et de Shaw en 1738¹⁷. Ces voyageurs cultivés, souvent diplomates, visitaient le pays sous escorte turque à partir d'Alger. La Kabylie du Djurdjura, largement autonome, et souvent en rébellion, restait quasi inaccessible.

De 1833 à 1857: l'archéologie héroïque

Il fallut attendre la conquête française pour que les recherches archéologiques se développent. L'archéologie est née en Kabylie au son du canon.

Le 29 septembre 1833, l'armée française prenait Bougie¹⁸. On signala aussitôt des inscriptions antiques. Le 3 avril 1834, les deux premières furent trouvées lors de l'installation d'un blockhaus¹⁹. Deux ans seulement après l'occupation, alors que la ville était assiégée en permanence par les

des archéologues se retrouvent comme auteurs de travaux cités dans la précieuse *Bibliographie ethnologique de la Grande Kabylie*, par C. LACOSTE, Paris, 1962.

15. Les arrière-plans idéologiques peuvent être approchés commodément dans P. LUCAS, J.-C. VATIN, *L'Algérie des anthropologues*, Paris 1975, malgré un choix de textes un peu partial. Cet ouvrage mériterait aujourd'hui une suite sur l'évolution des idées, notamment dans l'Algérie d'aujourd'hui. Le tout gagnerait en nuances.

16. Lettre de Hebenstreit sur un voyage à Alger, Tunis, Tripoli, *apud* BERNOULLI, *Reisebeschreibungen*, 1732, pp. 438-44.

17. E. SHAW, *Travels or Observations relating to Several Parts of Barbary and the Levant*, 1738. Les observations archéologiques précises sur *Auzia* commencent après l'occupation française du lieu en 1847 et avec la destruction des ruines pour la construction du fort puis de la ville française d'Aumale, aujourd'hui Sour el-Ghozlane, cf. S. GSELL, *Atlas archéologique de l'Algérie*, Alger-Paris 1911, f. XIV, 105. Bien que Sour-el-Ghozlane se trouve à l'extrémité orientale du Titteri, au bord de la plaine de Hamza, dominée au nord-est par le flanc sud du Djurdjura, son histoire antique est étroitement liée à celle du *Mons Ferratus*, c'est-à-dire à la Kabylie du Djurdjura.

18. Sur la prise de Bougie, opération fort sanglante, cf. Général-Comte DE CORNULIER-LUCINIÈRE, *La prise de Bône et de Bougie d'après des documents inédits (1832-1833)*, Paris 1895, pp. 301-72.

19. M. DONDIN-PAYRE, *La commission d'exploration scientifique de l'Algérie, in L'Africa romana VIII*, cit., p. 243; deux inscriptions découvertes lors de l'installation d'un blockhaus dans la ville de Bougie le 3 avril 1834. DONDIN-PAYRE, *La commission d'exploration*, cit., XIV, 1994, p. 69.

tribus de toute la région, les officiers de la garnison fondèrent une société d'études locales sous l'impulsion du commandant de la place, le colonel de La Rochette²⁰. Cette société paraît n'avoir eu qu'une existence éphémère mais elle montre combien la découverte et l'exploration archéologique du pays furent un souci présent dès l'origine. L'un de ces militaires, Edouard Lapène, a donné de précieux renseignements sur l'état de la ville et de ses vestiges antiques en 1836²¹.

Lors de dangereuses sorties en force, certains officiers prenaient le temps, et donc le risque, de noter fiévreusement des inscriptions et des vestiges divers, soigneusement signalés à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres par le payeur militaire de Bougie, Paul Prieur²².

Les autochtones semblent avoir compris très tôt quel lien idéologique et pratique les Français faisaient entre les ruines romaines et leurs "droits" sur l'Algérie en tant que successeurs (*sic*) des Romains. Leur appellation même de *Roumis* donnait du poids à cette idée au sein de la population. Celle-ci pouvait redouter que les inscriptions antiques ne servent de bases à des revendications territoriales. Il pouvait être important de supprimer de dangereux indices. C'est probablement à cela que l'on peut attribuer l'arrachement d'une dédicace encastrée dans le pilier central du pont de Tiahmaïne, qui portait le conduit de l'aqueduc antique de Bougie, avant qu'elle ait pu être copiée²³. D'autres exemples peuvent être trouvés ailleurs en Algérie²⁴.

Dellys, qui avait fait sa soumission en 1837, puis s'était émancipée, fut prise d'assaut en 1844. Aussitôt, des militaires signalèrent des stèles et des inscriptions d'époque romaine, bientôt réunies dans le jardin de la garnison. La même année 1844, Adolphe (H)edwige Alphonse Delamare²⁵ pas-

20. CH.-B. HASE, *Rapport sur quelques inscriptions latines*, «JS», 1837, p. 662, paraphrasé par J. BERGER DE XIVREY, *Traces de l'Histoire dans l'Algérie*, «Revue de Paris», 1^{er} juillet 1838, pp. 35-51 [pour Bougie, pp. 47-8].

21. Lieutenant-Colonel EDOUARD LAPÈNE, *Vingt-six mois à Bougie*, Paris-Toulouse 1839, p. 17 à 24 pour les ruines romaines, planches.

22. Archives de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, registre E. 81, séances des 24 juin, 1^{er} juillet, 3 août 1836. En 1841, l'Académie honora Paul Prieur d'une mention très honorable pour ses communications sur les ruines de l'Algérie, Registre 82, p. 420, séance du 30 juillet 1841.

23. Sur la disparition de cette inscription, cf. J.-P. LAPORTE, *Notes sur l'aqueduc de Saldæ*, in *L'Africa romana XI*, Ozieri 1996, p. 714.

24. On en connaît une exemple frappant dans la région de Guelma. C. DE VIGNAL, *Ruines romaines de l'Algérie, Cercle de Guelma*, Paris 1867, pp. 89 et pp. 106, fig. XX, à propos d'une borne milliaire: «Elle était très nette quand les Arabes l'ont déterrée, mais ils l'ont mutilée à plaisir, d'après cette idée très répandue que, descendants des Roumis, nous trouverions sur les inscriptions de nouveaux droits de possession du sol».

25. M. DONDIN-PAYRE, *Le capitaine Delamare. La réussite de l'Archéologie romaine au*

sa à Dellys²⁶ et à Bougie²⁷. Il y exécuta de remarquables dessins aquarellés de paysages, mais aussi d'inscriptions antiques²⁸.

Des civils étaient également présents. C'est ainsi qu'à la même époque, Henri Fournel, ingénieur des mines, effectua des recherches minéralogiques dans toute l'Algérie. Il travailla en 1843 autour de Bougie et en 1844 autour de Dellys à peine conquise. Il exposa le résultat de ses travaux dans un curieux et précieux ouvrage, primé par l'Académie des Sciences en 1850, au titre de l'année 1848, et publié sur ordre du gouvernement par l'Imprimerie impériale en 1854²⁹. Les notations minéralogiques, certes présentes, disparaissent presque derrière de grands développements historiques³⁰, dans lesquels les époques musulmanes occupent une place de choix³¹ avec une qualité et une abondance de références précises, étonnantes pour l'époque. Les notations archéologiques, souvent brèves, sont partout présentes. L'ouvrage est celui d'un civil, qui mettait sa foi dans l'industrie pour réaliser la vraie conquête du pays, c'est-à-dire celle des esprits, par l'apport des techniques européennes³². Ce n'est qu'accessoi-

sein de la Commission d'exploration scientifique de l'Algérie, «MAIBL», cit.; EAD., *Une institution méconnue*, cit., pp. 239-52.

26. AD. H. AL. DELAMARE, *Exploration scientifique de l'Algérie pendant les années 1840-1845. Archéologie*, Paris 1850, planches I et 2.

27. *Ibid.*

28. Une partie de ses planches furent publiées en 1850 sans les commentaires qui devaient les accompagner. En 1913, S. Gsell répara sensiblement les dommages: S. GSELL, *Exploration scientifique de l'Algérie pendant les années 1840-1845. Archéologie. Texte explicatif des planches de Ad. H. Al. Delamare*, Leroux, Paris 1912.

29. H. FOURNEL, *Richesse minérale de l'Algérie*, t. II, 1854, pp. 4-124, Bougie et la Kabylie littorale.

30. Fournel s'en explique dans la préface du tome II, page 1: «Trop d'obscurité enveloppe encore le passé de la côte barbaresque pour que son histoire complète puisse être écrite aujourd'hui: on peut seulement amasser des matériaux, et le premier volume de la *Richesse minérale de l'Algérie* a montré que c'est dans ces modestes limites que j'ai renfermé ma tâche. On a pu y voir que, chargé spécialement de faire connaître la constitution minérale du pays, obligé, pour remplir cette mission de visiter le plus grand nombre de points possible, j'en ai profité pour recueillir des documents qui serviront à l'histoire du peuple libyen. Je n'ai pu me trouver au milieu de tant de souvenirs, de tant de ruines appartenant à des villes dont les noms sont si connus, sans chercher à éclaircir quelques points historiques, et surtout à jeter un peu de lumière sur la géographie actuelle de ce pays comparée à ce qu'elle était du temps des Romains».

31. Le cas du traitement de Bougie est exemplaire: 3 pages de renseignements généraux (à forte teneur historique), 7 pages de minéralogie, 5 pages sur *Saldæ* à l'époque romaine, 42 pages (21 à 63) d'histoire médiévale jusqu'au XVI^e siècle, 5 pages de minéralogie.

32. FOURNEL, *Richesse*, cit., p. 5: «Aujourd'hui encore, cette originalité [des Kabyles] oppose à nos efforts sa dernière résistance, qui semble devoir moins céder à la force de nos armes qu'à la séduction des procédés industriels auxquels nous initierons un peuple

rement que cette conquête devait permettre de reconstituer ce qu'avait été l'occupation romaine³³. La perspective était inverse de celle des officiers, pour lesquels la reconstitution de l'occupation romaine était un guide pour la conquête militaire en cours.

Peu après, Berbrugger, conservateur du Musée-Bibliothèque d'Alger, visita Dellys, puis Bougie; il tenta, souvent, et réussit, parfois, à emporter une inscription, un sarcophage pour son cher Musée³⁴. En 1856, un hardi voyageur, Jules Barbier, poussa jusqu'à Tizirt, dont il décrivit les ruines et où il releva la dédicace du temple du génie du municipes rusucurritain, puis à Taksebt, où il fit déterrer une centaine de stèles anépi-graphes en quelques heures³⁵.

A Dellys, un décret impérial du 2 mars 1856 avait décidé de la création d'une commune. L'agglomération devint Commissariat civil³⁶. La ville ancienne fut respectée, mis à part le réaligement de la rue principale³⁷. Une petite ville française lui fut simplement juxtaposée au sud sur des terrains accidentés (il fallut combler un profond ravin pour construire l'église). Les travaux de construction amenèrent parfois la découverte, et la destruction, de vestiges antiques, mosaïques, nécropoles et mausolées³⁸.

instinctivement lié aux nations civilisées par le lien si puissant de l'amour du travail». Même idée, pp. 124: «lorsque des relations amicales auront été établies avec cette population laborieuse, et qu'il sera possible d'étudier par soi-même les industries diverses auxquelles elle se livre», il sera possible «de mettre en évidence la grossièreté des procédés utilisés [par l'artisanat kabyle], de la faire toucher au doigt par les Kabiles eux-mêmes, et, en les initiant à nos procédés perfectionnés, de leur ouvrir une source de bien-être et de grandeur où ils puiseront le respect pour le génie européen et des bénédictions pour leurs vainqueurs».

33. *Ibid.*, p. 124.

34. A. BERBRUGGER, *Sarcophage romain de Dellys*, «RAfr», 2, 1857-58, pp. 309-17 = «RA», série 1, 15, 1859, pp. 49-54.

35. J. BARBIER, (*Visite à Tizirt*), «Journal de la Colonisation» du 3 octobre 1856 (texte repris par L. RÉNIER, *Extrait d'un voyage archéologique dans la Grande Kabylie*, «Journal de l'Instruction publique» du 2 juin 1858. Le texte de Barbier était illustré par une grande planche gravée donnant une vue générale du site et intitulée: *Ruines de l'ancienne Rusucurum au Cap Tedlès (Kabylie)*).

36. P. BOYER, *L'Algérie médiane de 1830 à 1956*, Paris 1960, p. 180.

37. Notons toutefois qu'un plan de Dellys dressé en 1844 montre que la rue était déjà presque droite et flanquée de ruelles perpendiculaires. Elle pourrait avoir conservé le tracé d'une voie antique (probablement le *cardo maximus*), cf. J.-P. LAPORTE, s.v. *Dellys*, dans *Encyclopédie berbère*, t. xv, Aix-en-Provence 1995, p. 2259.

38. Le vandalisme d'entrepreneurs, civils ou militaires, lors de travaux et/ou de récupération de matériaux, est de tous les lieux et tous les temps. Pour l'Algérie, voir l'article de N. Benseddik dans le présent volume. Pour la Tunisie et l'Algérie, rappelons également un travail un peu oublié de C. DIEHL, *Les découvertes de l'Archéologie française en Algérie et en Tunisie*, paru en 1892 dans la «Revue Internationale de l'Enseignement», t.

En 1863, la construction battait son plein à Dellys comme à Alger. Il fallait beaucoup de pierres de taille, de préférence toutes préparées. Comme ceux de *Rusguniae*, les blocs antiques de Tizirt, antique *Iomnium*, étaient tirés sur le rivage et expédiés par bateau. Quelques protestations se firent entendre et l'administration édicta un pittoresque règlement qui obligeait les entrepreneurs à respecter les principaux monuments et à laisser de côté les blocs inscrits ou décorés³⁹.

Au cours de cette période, l'état d'esprit des chercheurs est assez net. Militaires, ou suivant l'Armée, ils recherchaient les traces de leurs prédécesseurs romains, traces dans lesquelles ils trouvaient modèles et légitimation de l'occupation. Tout cela est bien connu maintenant avec les travaux de Monique Dondin-Payre sur Delamare et Carbuccia⁴⁰. On pourrait qualifier cette époque, qui va de la conquête à 1857, de période de l'« archéologie héroïque », pendant laquelle les civils n'étaient pas moins courageux que les soldats et se « promenaient » en pays insoumis soit dans les pas des militaires français, soit sous la protection de l'hospitalité et de l'*anaya* kabyles, alors même que, parfois, le canon tonnait à quelques dizaines de kilomètres.

La conquête de 1857 et l'archéologie militaire des Bureaux arabes

Après quatorze campagnes militaires successives, dont les plus dévastatrices avaient été menées par le général Bugeaud en 1845 et 1847, l'occupation française prit un tournant décisif en 1857 avec la conquête militaire du massif central de Grande Kabylie. Au terme de sanglantes batailles, les troupes du général Randon atteignirent enfin le sommet des montagnes et fondèrent Fort-Napoléon⁴¹. Les efforts de colonisation furent minces⁴². Au grand dam des partisans de la colonisation, Napoléon III mit peu à peu en place la politique dite du royaume arabe⁴³. Royaume *arabe*, puisque, contrairement à une légende tenace d'une politique berbère de

24, 1892, 39 p., dont le chapitre II (pp. 13-20 du tiré à part), d'une sévérité rare, s'intitule: *Le vandalisme contemporain dans l'Afrique du Nord*.

39. (BERBRUGGER), *Ruines de Tizirt (Iomnium)*, «RAfr», 7, 1863, p. 398.

40. Voir la communication de Monique Dondin-Payre dans le présent volume.

41. Après 1871, Fort-Napoléon devint Fort-National, aujourd'hui Larba-n'ath Iraten.

42. En Grande Kabylie, le seul exemple notable est l'installation de condamnés politiques à Ben N'choud, dans la vallée du Sebaou en 1858, cf. P. CARATÉRO, *Les centres de peuplement et de colonisation de la Grande Kabylie*, 1, Dellys, 1998, p. 250.

43. Le senatus-consulte de 1863 déclara les Arabes propriétaires de toutes les terres qu'ils occupaient. Le décret du 31 décembre 1864 supprima les concessions gratuites aux colons européens auxquels les Bureaux arabes étaient de plus en plus hostiles. De 1851 à 1860, 91 centres de colonisation avaient été créés, le chiffre tomba à 23 pour la période 1861-1870.

la France en Algérie⁴⁴, le Second Empire favorisa la pénétration de la langue arabe en Kabylie⁴⁵.

L'empereur confia l'administration de la région à l'Armée et aux "Bureaux arabes"⁴⁶. Plusieurs militaires de très bon niveau culturel, et souvent de grade élevé, se lancèrent dans les études scientifiques. En Kabylie, comme ailleurs en Algérie, l'archéologie et l'épigraphie étaient alors des affaires essentiellement militaires, tout comme l'ethnographie⁴⁷. En théorie, la démarche scientifique n'était pas innocente mais bien un élément de la conquête⁴⁸. Dans les faits, ses acteurs furent emportés par leur intérêt personnel, sincère et gratuit, pour le pays, ses habitants, et ses vestiges antiques.

Parmi les figures marquantes, il faut citer le commandant Henri Aucapitaine, Louis-Joseph Hanoteau, général et bientôt orientaliste de renom, De Neveu, colonel, puis général de brigade, Christian de Vigneral, officier mis à la disposition du Service topographique de l'Algérie, Devaux, commandant de plusieurs postes successifs en Kabylie.

Tous cherchèrent, tous publièrent⁴⁹. Leurs écrits témoignèrent au

44. CH.-R. AGERON, *La France a-t-elle eu une politique kabyle?*, «RH», avril 1960, pp. 311-52. A. OUERDANE, *La question berbère dans le mouvement national algérien (1926-1980)*, Québec 1990, pp. 22-3. S. CHAKER, *Berbères aujourd'hui*, 1989, pp. 83-92: *La politique berbère de la France*. Cf. également J. MORIZOT, *Les Kabyles, propos d'un témoin*, 1985, pp. 133-54, ch. X: *Politique berbère, politique kabyle*.

45. Pour un témoignage contemporain précis, et quelque peu scandalisé, cf. F. CHARVÉRIAT, *A travers la Kabylie et les questions kabyles*, 1889, pp. 221-5.

46. Sur ces organismes et leur impact, cf. X. YACONO, s. v. *Les Bureaux arabes*, dans *Encyclopédie berbère*, t. XI, Aix-en-Provence 1992, pp. 1657-68.

47. Un panorama de l'action des militaires français au profit de l'épigraphie et de l'archéologie algériennes a été dressé en 1874, précisément au moment où cette phase s'arrêtait. Cf. L.-CH. FÉRAUD, *Conférences sur les résultats obtenus jusqu'ici par les études épigraphiques algériennes, faites les 28 mars et 2 avril 1874 à la Réunion des officiers d'Alger*, Publication de la Réunion des officiers d'Alger, Alger, p. 7: «La majeure partie des progrès obtenus dans la science épigraphique, depuis que nous sommes en Algérie, est due à l'initiative et aux labeurs de l'armée et il faut tenir à honneur de ne pas laisser tomber cet héritage de vos devanciers en des mains étrangères». Féraud fait ensuite un large développement sur les vestiges de toutes les époques, en commençant par les monuments mégalithiques (où pourtant l'épigraphie était réduite à la portion congrue) jusqu'aux épées traditionnelles, dont les lames, souvent d'origine européenne, portaient parfois des inscriptions espagnoles, en développant naturellement le passage relatif à l'épigraphie antique.

48. A la page 6 de son exposé cité à la note précédente, Féraud rappelle une maxime de Napoléon (1^{er}): «Quand on veut dominer un pays, on ne saurait jamais trop bien connaître son passé, son histoire, ses traditions, ses tendances».

49. Les découvertes étaient souvent signalées immédiatement par Berbrugger, infatigable (et irascible) rédacteur de la «Revue africaine».

départ d'une préoccupation profonde: la volonté d'attirer les Kabyles à la France. Puis cela s'estompa devant un intérêt personnel profond et sincère pour la culture et l'histoire de leurs administrés, au point que leurs travaux prennent aujourd'hui le relief tout particulier de témoignages irremplaçables sur la société kabyle de leur temps⁵⁰. Tous retrouvèrent avec émotion les traces de leurs "prédécesseurs" romains. On peut noter leur stupéfaction devant les stèles libyques figurées, comme celle d'Abizar: comment aurait-il pu y avoir dans la région une culture autre que romaine? Il devait s'agir nécessairement d'imitations berbères maladroites de modèles romains (on sait aujourd'hui qu'elles datent des derniers siècles avant notre ère et sont donc antérieures à l'occupation romaine)⁵¹. Les vestiges romains (en fait libyco-romains) étaient interprétés par des militaires avec leurs yeux de militaires: la Kabylie sembla couverte de redoutes romaines, de fortins antiques, d'ouvrages stratégiques (qui se sont révélés pour la plupart être de simples fermes)⁵².

En 1857-1858, le général Thomas⁵³ explora les vestiges d'Azeffoun, antique *Rusazu*⁵⁴, et fit fouiller le mausolée triconque d'Aguemmoun Oubekkar; il y trouva les fragments d'une grande stèle funéraire "romaine" à registres (chasse, banquet funéraire) qu'il envoya au Musée d'Alger⁵⁵.

Henri Aucapitaine s'était intéressé de bonne heure aux sciences naturelles⁵⁶. Engagé dans les tirailleurs algériens, il participa à la conquête

50. Il ne faut toutefois pas oublier que la société kabyle qu'ils décrivent avait été profondément choquée, et parfois déjà disloquée, par la conquête française; elle ne représentait plus l'état "idéal" de ce qu'elle pouvait être auparavant. Cet état en quelque sorte canonique est d'ailleurs probablement une illusion, dans la mesure où l'"immobilité" de la société berbère, parfois encore évoquée, est une fiction. Comme les autres, elle a évolué à travers le temps, même si l'on note d'étonnantes permanences.

51. J.-P. LAPORTE, *Datation des stèles libyques figurées de Grande Kabylie*, in *L'Africa romana XI*, cit., pp. 389-423 avec l'histoire des idées sur ces stèles, pp. 401-10.

52. On note toutefois une véritable route antique fortifiée jalonnée de forts et de fortins unissant la vallée du Sebaou et la vallée de la Soummam, entre *Bida* (Djemaa Saharidj) et *Tabusuptu* (Tiklat). Nous en préparons la publication. Les villes étaient entourées d'un rempart (seul celui de *Bida*, sans doute très enterré, n'est pas encore attesté).

53. Joseph Thomas, né le 20 mars 1812. Promu colonel le 12 juillet 1848. Blessé à la bataille de l'Alma. En 1853, lors de l'affaire des Babors, il commandait la 2^e brigade de la division Mac Mahon. Promu général le 1^{er} janvier 1854. Décédé le 24 octobre 1859. Renseignements donnés par le Colonel F. REYNIERS, «RAfr», 104, 1960, p. 402, n. 6.

54. Général THOMAS, *Ruines romaines de Zeffoun*, «RAfr», 2, 1857-58, pp. 400-46.

55. BERBRUGGER, *Bas-relief envoyé de Grande Kabylie*, «RAfr», 2, 1857-58, p. 492, S. GSELL, *Atlas*, 1911, f. VI, n. 97.

56. Henri Aucapitaine était issu d'une famille notable du Berry, remontant au xv^e siècle. Né à Saint-Maurice, près de La Rochelle, le 5 novembre 1832, il s'intéressa de bonne heure aux sciences naturelles. A dix-sept ans, il était déjà inscrit à la Société des scien-

de la Kabylie en 1857. On le retrouve en 1860 à l'expédition de Syrie où il s'intéressa aux Druzes. Un séjour de quelques années en Corse lui permit de comparer les mégalithes corses aux tombeaux de Syrie⁵⁷. Puis il devint officier en Kabylie. Sa carrière militaire lui donna l'occasion de nombreux travaux ethnographiques, linguistiques, archéologiques et zoologiques⁵⁸. Ses premiers articles, parus à partir de 1857, étaient consacrés aux inscriptions antiques découvertes aux alentours d'*Auzia*. Puis il dirigea son attention sur la période turque. Correspondant de Berbrugger, il donna au Musée d'Alger de nombreuses monnaies. Toutes ses garnisons furent l'occasion de recherches: Bou Saada, le Hauran en Syrie, etc. Son séjour prolongé au Bureau arabe de Médéa lui permit de réunir de nombreux renseignements sur l'ancien beylik de Titteri, dont cette ville avait été la capitale. Il épousa en juillet 1867 la fille de M. de Chancel, sous-préfet de Blida, puis fut nommé au commandement du fort des Beni Mansour (au sud du Djurdjura). Il devait y mourir du choléra trois mois plus tard, le 25 septembre 1867, trois jours après sa jeune épouse, Madeleine de Chancel. Il avait trente-quatre ans. Malgré cette courte vie, il laissait une œuvre éclectique et abondante, dispersée dans une foule de brochures, revues et périodiques, notamment les «Annales des Voyages», la «Revue Africaine», le «Journal Asiatique», les «Annales des Sciences Naturelles», la «Revue de Zoologie», etc. Ses études avait porté sur la Normandie⁵⁹, la Corse, la Kabylie. Il avait traité aussi bien d'archéologie que d'histoire ancienne, d'ethnographie, de zoologie et de conchyologie⁶⁰. Voici

ces naturelles de la Charente-Inférieure et s'intéressait à la zoologie. Notices nécrologiques du baron Henri Aucapitaine par A. BERBRUGGER («RAfr», II, 1867, pp. 490-3), E. MERCIER («RSAC», XII, 1868, p. 515), et «Revue des Sociétés Savantes», II, 1870, p. 280, 285. «Le Globe» (organe de la Société de Géographie de Genève, 1867). Nécrologie et bibliographie développées par un anonyme, *Nécrologie: Henri Aucapitaine (1832-1867)*, «Académie des Belles Lettres et Arts de La Rochelle», vol. 1866-1867, pp. 145-61. L. DE RICHEMOND, *Henri Aucapitaine*, La Rochelle 1868. *Notice historique sur la Société des Lettres, sciences et arts de La Rochelle*, La Rochelle 1873, pp. 100-3. Notices: F. DE VAUX, dans *Dictionnaire de biographie française*, t. IV, éd. J. BALTEAU, M. BARROUX, M. PRÉVOST, 1941, col. 317, s.v. *Aucapitaine*.

57. H. AUCAPITAINE, *Les Phéniciens en Corse*, «RAfr», 6, 1862, p. 471, pl.

58. H. Aucapitaine fit notamment paraître des articles de zoologie et de physiologie dans les «Annales des Sciences Naturelles», la «Revue de Zoologie», le «Journal de Conchyliologie», les «Compte-rendus des séances de l'Académie des Sciences». De son côté, De Mas-Latrie a signalé à plusieurs reprises au Comité des Travaux historiques les travaux d' Aucapitaine.

59. H. AUCAPITAINE, *L'épigraphie de Corseult*, «RAfr», 6, 1862, p. 473.

60. Lors d'une séance solennelle dans les locaux de l'Hôtel de ville de Paris, le 26 janvier 1860, l'Académie nationale agricole manufacturière et commerciale décerna à Au-

une liste certainement incomplète de ses articles relatifs à la Kabylie, la région d'Aumale - *Auzia* et plus généralement à l'Algérie, qui donne une bonne idée de l'activité d'un amateur éclairé de l'époque⁶¹:

1857 *Les confins militaires de la Grande-Kabylie sous la domination turque*⁶²;

1857 *La Kabylie et les Kabyles. Description, histoire, moeurs, religions, villes principales*⁶³;

1857-1858 *Le pays et la société kabyle - Expédition de 1857*⁶⁴;

1857-1858 *Djemaa Saharidj et les Beni-Raten*⁶⁵;

1857-1858 *Inscriptions romaines découvertes à Aumale*⁶⁶;

1858 *Les fondateurs de Bou Saada*⁶⁷;

1858 *Une expédition turque aux Beni-Raten*⁶⁸;

1858 *Ruines d'Imakouda*⁶⁹;

1858 *Course à Koukou*⁷⁰;

1859 *Lettre à M. l'éditeur de la Revue archéologique sur Djemaat es-Saharidj*⁷¹;

1859 *Notice sur la tribu des Aït Fraoucen*⁷²;

1859 *Ruines romaines chez les Beni-Ouaguennoun (Fundus Petrensis)*⁷³;

capitaine une médaille d'or pour ses travaux sur l'Algérie et l'Orient. L'Académie nationale avait publié nombre de ses travaux sur les sciences naturelles et géographiques et reproduit entre autres le travail sur l'oasis de Bou Saada paru auparavant dans la «Revue de l'Orient», n.s., II, 1860, p. 224.

61. Nous avons tenté de compléter la liste des principales publications d'Aucapitaine donnée par L. DE RICHEMOND, *Nécrologie, Henri Aucapitaine, 1832-1867*, Académie des Belles Lettres et Arts de La Rochelle, 1866-67, pp. 156-61, en nous limitant cependant aux articles archéologiques et historiques.

62. *Les confins militaires de la Grande-Kabylie sous la domination turque (province d'Alger)*, Moquet, 36 p.

63. «Le Correspondant», 25 juin 1857.

64. «Nouvelles annales des voyages», 1858.

65. «RAfr», 2, 1857-58, p. 243.

66. «RAfr», 2, 1858, p. 488.

67. *Ibid.*, p. 490.

68. «RAfr», 3, 1858, pp. 233-5.

69. *Ibid.*, pp. 238-40.

70. *Ibid.*, p. 315 (avec mention de la stèle d'Abizar).

71. «RA», 1859, 2, p. 499, fig.: partie supérieure d'une stèle funéraire d'époque romaine représentant un couple = LECLERC, «RAfr», 2, 1858, p. 144 (avec description).

72. «RAfr», 4, 1859-60, pp. 446-58. A propos des Aït Fraoucen, qu'il rattache aux *Fraxinenses*, considérations générales sur l'archéologie de la région et description de Djemaa Saharidj (texte repris par MARTIN, *Bida*, 1962, pp. 43-4).

73. «Bulletin de la Société de Géographie», 4^e série, t. 18, 1859, 2^e semestre, pp. 254-

- 1859 *Etude sur l'origine et l'histoire des tribus berbères de la Haute-Kabylie*⁷⁴;
- 1859 *Etudes militaires sur la domination turque en Algérie - Le Bey Mohammed*⁷⁵;
- 1859-1860 *Origine des fractions de marabouts dans les populations Kbaïles*⁷⁶;
- 1859-1860 *Les colonies noires de Kabylie*⁷⁷;
- 1859-1860 *Sur les ruines d'El Esnam*⁷⁸;
- 1859-1860 *Mausolée d'Akbou*⁷⁹;
- 1860 (Offre une monnaie au Musée d'Alger)⁸⁰;
- 1860 *Etudes sur l'origine et l'histoire de la Haute-Kabylie*⁸¹;
- 1860 *Etudes sur la domination romaine dans la Haute-Kabylie*⁸²;
- 1860 *El Esnam des Ouled Amar*⁸³;
- 1860 *La Zaouia de Chellata, excursion chez les Zouaouas de Grande-Kabylie*⁸⁴;
- 1862 *Notice sur Bou Saada*⁸⁵;
- 1862 *Carte de la Kabylie sous les Romains*⁸⁶;
- 1863 Avec Adrien Berbrugger, *Le Tombeau de la Chrétienne*⁸⁷;
- 1865 Avec Federmann, *Notices sur l'histoire et l'administration du Beylik de Titteri*⁸⁸;
- 1865 *Notice ethnographique sur l'établissement des Arabes dans la province de Constantine*⁸⁹.

Louis-Joseph Hanoteau devint en 1857 commandant supérieur de

60, 2 fig. Description des ruines antiques du Kef Macouda (identifié à tort avec le *Fundus Petrensis* cité par Ammien Marcellin).

74. «JA», 1859.

75. «Revue de l'Orient, de l'Algérie et des colonies, Bulletin de la Société orientale de France», n. s., 9, 1859, pp. 389-95.

76. «Revue de l'Orient», t. X, 1859-60, pp. 471-3.

77. «RAfr», 4, 1859-60, p. 73.

78. *Ibid.*, p. 237.

79. *Ibid.*, pp. 418-21, pl.

80. *Ibid.*, p. 316: un petit bronze de Constance II trouvé à Djemaa Saharidj.

81. Revue non identifiée.

82. Revue non identifiée.

83. «RAfr», 4, 1860, p. 237 (entre *Auzia* et Bouira).

84. «Mémoires de la société de Géographie de Genève», 1860, 28 pp. avec carte.

85. «RAfr», 6, 1862, p. 46.

86. «Revue des Sociétés savantes», 1862.

87. «RAfr», 7, 1863, p. 393.

88. «RAfr», 9, 1865, p. 280. et «RAfr», 11, 1867, pp. 113, 211, 259, 357.

89. «RSAC», t. IX, 1865, p. 92.

Fort-Napoléon et adjoint au bureau des affaires politiques en Algérie⁹⁰. Il s'intéressa de très près à la culture de ses administrés, et devint rapidement un spécialiste célèbre des dialectes berbères. Dès 1857, il publiait un essai de grammaire kabyle. En 1872-1873, en association avec Letourneux⁹¹, il publia *La Kabylie et les coutumes kabyles*, monumental et irremplaçable ouvrage⁹². Il s'intéressa de très près à la promotion des autochtones, malgré la lutte sournoise de l'Université d'Alger contre "l'enseignement des Indigènes". En 1866, il fonda à Fort-Napoléon⁹³ une école des Arts et Métiers destinée à former de bons artisans kabyles⁹⁴. Outre ses activités linguistiques, sociales et ethnographiques, il s'intéressait également à l'archéologie, ainsi qu'en témoignent plusieurs articles parus dans la *Revue africaine*⁹⁵, notamment: en 1858, *Antiquités de Tigounseft*⁹⁶; en 1860, *Ruines du Djurdjura*⁹⁷; en 1861, *Archéologie du territoire des Beni Raten*⁹⁸; en 1862, *Quelques découvertes archéologiques à Fort-Napoléon*⁹⁹.

L'associé d'Hanoteau dans son ouvrage fondateur sur la Kabylie, Aristide Letourneux, était magistrat à Bône¹⁰⁰. Féru de botanique, mais aussi «spécialiste universel» selon ses amis, il fit faire un pas important à

90. Louis Hanoteau était né à Decize (Nièvre) le 12 juin 1814, G. VAPEREAU, s.v. *Hanoteau*, dans *Dictionnaire universel des contemporains*, t. 2, 1891, p. 757. C.-M. DIGNE, s.v. *Hanoteau*, dans *Dictionnaire de biographie française*, t. XVII, 1989, col. 592-593.

91. Sur Letourneux, cf. ci-dessous et G. CAMPS, *Monuments et rites funéraires protohistoriques*, Paris, 1961, pp. 16-7.

92. Général A. HANOTEAU, A. LETOURNEUX, *La Kabylie et les coutumes kabyles*, Paris 1872-73, trois volumes in-8° (seconde édition en 1893). Le tome I et la première partie du tome II intéressent plutôt l'ethnologie, tandis que la suite traite essentiellement du droit kabyle. A noter un étonnant compte rendu de ce travail par E. RENAN, *Exploration scientifique de l'Algérie. La société berbère*, «La Revue des deux mondes»; 1er septembre 1873, réimprimé dans *Algérie 1830-1862*, coll. Trésors retrouvés de la Revue des deux mondes, 1999, pp. 269-87.

93. Larbaa n'ath Iraten, ex-Fort-National.

94. M. EMERIT, *Les Saint-Simoniens en Algérie*, Alger-Paris 1941, p. 303.

95. Deux volumes de sa correspondance, conservés dans une collection privée, donnent quelques détails supplémentaires. J'ai pu les consulter et y trouver quelques détails sur les fouilles menées en 1857-1858 dans le mausolée d'Aguemmoon Oubekkar, S. GSELL, *Atlas*, VI, 1911, f. VI, n. 97.

96. «RAfr», 3, 1858, p. 236.

97. «RAfr», 4, 1859-60, p. 151.

98. «RAfr», 5, 1861, pp. 174-83.

99. «RAfr», 6, 1862, p. 73 (Fouilles d'Aguemmoon Oubekkar, ruines d'Imaïnserene et d'Iril Tazert).

100. Cf. A. PAPIER, (*Notice nécrologique de*) A. Letourneux, CRA Hippone, 1890, pp. XXVIII-XXI.

la science en reconnaissant l'origine berbère des monuments mégalithiques nord-africains, souvent attribués jusque-là aux ... Celtes (*sic*)¹⁰¹.

René François Edouard de Neveu¹⁰², alors commandant d'état-major, fut en 1859-1861 commandant supérieur de la subdivision de Dellys. En matière archéologique, il signala assiduellement des vestiges découverts dans sa garnison de Dellys: en 1859 une importante inscription¹⁰³, en 1860 un hypocauste¹⁰⁴, des objets divers¹⁰⁵. Au cours de sorties, il passa à Tigzirt¹⁰⁶, à Taksebt¹⁰⁷. Peu avant 1868, il poussa même jusqu'à Azeffoun¹⁰⁸. Partout il copia (ou fit copier) des inscriptions antiques.

Capitaine au 1^{er} zouave, chef des Bureaux arabes (et commandant des postes) de Beni-Mansour et de Dra el Mizan, Jean-Charles Devaux publia en 1859 *Les Kebâiles du Djerdera*¹⁰⁹, ouvrage dans lequel on peut glaner quelques notations archéologiques. En 1860, il s'intéressa à la stèle libyque figurée d'Abizar¹¹⁰.

Marie-Christian de Vigneral, officier de carrière, fut attaché au service topographique de l'Algérie de 1861 à 1869¹¹¹. Il était alors capitaine. Il travailla d'abord dans la région de Guelma, puis en Kabylie. Ses activités

101. CAMPS, *Monuments et rites funéraires*, cit., pp. 16-7.

102. René François Edouard de Neveu naquit le 19 novembre 1811. Il fut nommé chef d'escadron le 31 mars 1852. Pendant l'affaire des Babors en 1853, il était le chef de la division Mc Mahon. Lieutenant-colonel le 1er janvier 1854. Colonel le 19 septembre 1855. Brigadier le 4 mars 1864. Alors au bureau politique, il y resta après sa promotion. Il mourut le 11 février 1871. Note du colonel F. REYNIERS, «RAfr», 104, 1960, pp. 402, n. 10.

103. R. DE NEVEU, *Inscription trouvée à Dellys et portant le nom de Titus Flavius Sere-nus, gouverneur de la Césarienne*, «MAIBL», t. XXIII, 1857-60, vol. 1, pp. 59-62. cf. CRAI, t. III, 1859, p. 231.

104. R. DE NEVEU, *Ruines romaines découvertes à Dellys*, «RAfr», 4, 1859-60, p. 474.

105. R. DE NEVEU, *Découverte archéologique à Dellys*, «RAfr», 5, 1862, p. 75.

106. R. DE NEVEU, *Inscription du temple du génie de Tigzirt*, «RAfr», 6, 1862, p. 75.

107. R. DE NEVEU, (*Dédicace à Charon*), «RAfr», 7, 1863, pp. 314-5.

108. R. DE NEVEU, *Inscription romaine de Zeffoun*, «RAfr», 12, 1868, p. 328.

109. Capitaine C. DEVAUX, *Les Kebâiles du Djerdjera, études nouvelles sur les pays vulgairement appelés la Grande Kabylie*, Marseille 1859.

110. Capitaine C. DEVAUX, (*Envoi d'une photographie de la stèle d'Abizar*), «RAfr», 4, 1859-60, p. 237.

111. Le comte de Vigneral, *Notice sur la famille de Vigneral*, 1908, pp. 66-8, a donné quelques éléments sur son grand-père. Nous avons pu les compléter en consultant à Vincennes les Archives de l'Armée, dossier 59354, IV^e série. Marie-Christian de Vigneral naquit à Ailly, canton de Coulbœuf (Calvados), le 25 septembre 1835. Domicilé à Ry (Orne), il épousa Thérèse Marie de Garsignies le 14 octobre 1873, au château de Beaucamp (canton de Haubourdin). Après son séjour en Algérie, il fut affecté en juillet 1869 à l'état-major de Paris. Il participa à la guerre de 1870 et fut blessé à la bataille de Champigny, le 2 décembre 1870. Ancien chef d'escadron d'état-major, il cessa son activité le 5 mai 1874. Maire de Ry, il y décéda le 5 septembre 1906.

historiques et archéologiques en Algérie se traduisirent par plusieurs articles dans la *Revue africaine*¹¹², mais surtout par la publication de deux volumes sur les antiquités de l'Algérie, dans la région de Guelma¹¹³ et en Grande Kabylie¹¹⁴. Ce dernier, qui nous concerne plus particulièrement ici, parut en 1868; il comporte 91 pages et 17 planches. De Vigneral, qui a parcouru pratiquement toute la Kabylie à cheval, a recueilli systématiquement auprès de la population, tout autant qu'auprès de ses collègues officiers, de très nombreuses indications. En fait, son travail sous-tend l'essentiel de l'*Atlas archéologique* pour la région. Il est toujours un guide sûr sur le terrain (ce qui permet de faire foi dans ses descriptions de vestiges disparus depuis).

En 1869, un autre officier, Louis-Charles Féraud, publia une petite histoire de Bougie, survol estimable pour l'époque, mais aujourd'hui bien vieilli¹¹⁵.

L'insurrection de 1871 et le développement de la recherche "civile"

En 1870-1871, la défaite de la France devant la Prusse fut suivie avec attention par la population. Les difficultés de l'occupant étaient une occasion de se débarrasser du joug¹¹⁶. En quelques semaines, se constitua une très grande confédération qui fait penser immédiatement à ce qu'ont pu être les insurrections des *Quinquegentanei* peu avant 297 et celle de Firmus

112. C. DE VIGNERAL, *Observations au sujet des remarques sur les stèles de Takitount*, «RAf», 7, 1863, p. 315 (dans les Babors, entre Sétif et Ziama = S. GSELL, *Atlas*, 1911, f. XVI, 107).

113. C. DE VIGNERAL, *Ruines romaines de l'Algérie, subdivision de Bône, cercle de Guelma*, Paris 1867, 107 p.

114. C. DE VIGNERAL, *Ruines romaines de l'Algérie, Kabylie du Djurdjura*, Paris 1868, 91 p., 17 pl.

115. L.-CH. FÉRAUD, *Histoire des villes de la province de Constantine*, «RSAC», 13, 1869, p. 87 à 407, Bougie. Un résumé de cet article a été publié dans le *Fichier de documentation berbère* en 1952.

116. Le lien entre des difficultés de la France et une possible insurrection locale avait été pressenti par Mac Mahon, gouverneur de l'Algérie (cf. GASSENMAYER, *Le cardinal Lavignerie*, 1888, t. I, p. 162). Il se vérifia en Kabylie de manière précise pendant l'insurrection de 1871, cf. F. CHARVERIAT, *A travers la Kabylie et les coutumes kabyles*, 1889, pp. 111-2, 159. Hanoteau et Letourneux (t. II, p. 105), semblent avoir prévu l'insurrection de 1871, toutefois leur ouvrage n'est paru qu'après celle-ci. C. LACOSTE-DUJARDIN (*Opération Oiseau bleu*, 1997, pp. 224-8) souligne à juste titre que cette faiblesse de la France survenait également après plusieurs années de catastrophes naturelles et de famine en Algérie, notamment en Kabylie. Des liens de ce type devraient sans doute être au moins envisagés lorsque l'on étudie les insurrections de l'époque romaine.

huit décennies plus tard. Dellys faillit tomber. La répression militaire fut féroce et meurtrière¹¹⁷.

L'ampleur de la révolte avait souligné de manière cinglante l'échec de la politique impériale en Algérie. L'effacement des militaires comme administrateurs laissa la place aux intérêts coloniaux. L'administration de la région fut enlevée à l'Armée et les efforts de rapprochement abandonnés au profit de la colonisation agricole. Les tribus furent "cantonnées". Les terres de plaine furent confisquées, affamant les montagnards qui les cultivaient et accélérant l'émigration traditionnelle. De manière tout-à-fait parallèle et significative, se développèrent des tentatives d'évangélisation, par les Jésuites¹¹⁸, puis les Pères blancs¹¹⁹.

Sur les terres confisquées, on installa des Alsaciens-Lorrains en villages complets. Dès la fin de 1871, certains furent installés à Bordj Menaïel, en 1872 à Isserville, Abbo, Rebeval, en 1873 à Ménerville, puis à Bouira. Des fermiers s'installèrent à Cap Djinet en 1873. Les Alsaciens-Lorrains qui avaient choisi la France retrouvèrent leurs cigognes, mais aussi des vestiges antiques. Quelques découvertes sporadiques d'objets furent signalées. De pauvres gens s'épuisèrent à mettre en valeur des terres arrachées à de plus pauvres qu'eux. Les lots de colonisation étaient souvent trop petits ou trop peu fertiles pour nourrir une famille. Nombreux furent ceux qui moururent à la tâche ou qui renoncèrent; des centres de colonisation furent même abandonnés¹²⁰. La colonisation s'essouffla. Il fallut attendre 1881 pour la création du village de Port-Gueydon et 1889 pour

117. Sur la révolte de 1871 et sa répression, cf. les références citées par LACOSTE, *Bibliographie ethnologique de la Grande Kabylie*, cit., pp. 42-7, et en dernier lieu C. SICARD, *La Kabylie en feu, Algérie, 1871*, Paris 1999, récit cursif avec peu de références mais intéressant par le fait qu'il présente la révolte dans son intégralité géographique, qui a largement débordé le territoire de la Grande Kabylie proprement dite.

118. Des Jésuites s'installèrent à Djemaa Saharidj en 1872. L'esprit de leur intervention, tournée vers les conversions, a été largement exposé par l'un d'entre eux: P. JOSEPH DUGAS, *SJ, La Kabylie et le peuple kabyle*, Paris 1877. Ils abandonnèrent cet établissement en 1881 au moment des décrets sur les Congrégations. Pour un témoignage laïc contemporain sur leur installation, et celle des Pères Blancs puis des Sœurs blanches, cf. F. CHARVÉRIAT, *A travers la Kabylie et les questions kabyles*, 1889, pp. 160-5. Plus récemment, cf. MORIZOT, *Les Kabyles*, cit., pp. 144-7, *passim*.

119. L'installation des Pères blancs en Grande Kabylie suivit une visite de l'archevêque d'Alger, Mgr Lavigerie, à Fort-National en fin 1872. Le premier établissement, très sommaire, eut lieu aussitôt à Taguemount Azzouz. En 1873, de nouvelles fondations se firent aux Ouadhias et aux Arifs, cf. Père CUSSAC, des Pères blancs, *Un géant de l'apostolat, le cardinal Lavigerie*, 1940, pp. 57-9.

120. P. CARATÉRO, *Les centres de peuplement et de colonisation de Grande Kabylie*, t. 1, *Dellys [et sa région]*, 1998, 447 p.

celui de Tizirt¹²¹. Port-Gueydon fut établie près de la mer, loin de la ville antique de *Rusazus* perchée sur son piton élevé. Il n'en fut pas de même du village de Tizirt établi directement sur les ruines de l'antique *Iomnium*. Les destructions furent importantes. Heureusement, les interventions éclairées de Charles Bourlier, député, et d'Eugène Firlbach, sous-préfet de Tizi-Ouzou, permirent la réservation d'une zone archéologique non négligeable.

Dès 1880, on note l'existence d'amateurs passionnés d'archéologie. La liste de leurs professions est éloquente: il s'agit des cadres culturels et administratifs de la colonisation. Leur discours porte la trace de leurs préoccupations: beaucoup d'allusions à la mise en valeur agricole romaine, à la possibilité de remettre en service les captages, etc. Un exemple précis, près d'Aïn Bessem, au sud-ouest de la Kabylie, donne une idée des difficultés qu'ils rencontraient pour sauver les vestiges, notamment les inscriptions, qu'ils voyaient déterrer et détruire¹²².

Leurs travaux sur le terrain trouvaient un écho quasi immédiat dans le *Bulletin archéologique du Comité des Travaux historiques*, qui connaissait alors un rayonnement extraordinaire parmi les "amateurs". Leurs lettres, relayées par Antoine Héron de Villefosse ou par Stéphane Gsell, jalonnent chaque année les procès verbaux de la Commission de l'Afrique du Nord¹²³. Leurs précieuses observations, souvent ponctuelles et locales, peuvent être replacées dans un ensemble plus large grâce aux rapports des officiers des Brigades topographiques, qui ne manquaient pas de signaler les vestiges antiques qu'ils rencontraient¹²⁴. Leur supérieur

121. Sur cette évolution de la colonisation, cf. P. BOYER, *L'évolution de l'Algérie médiane (ancien département d'Alger) de 1830 à 1956*, Paris 1960, *passim*, notamment, pp. 265-6.

122. Bibliothèque de la Sorbonne, ms. 846, n° 2 (papiers de Rénier). Lettre de Masqueray à Rénier du 2 mai 1879 à propos de la dédicace d'*Ulpus Castus ob barbaros cesos ac fusos* trouvée à Aïn Bou Dib (*CIL*, VIII, 20827 = Dessau, *ILS*, 3.000). Masqueray cite une lettre de A. Grenade Delaporte à M. de Grammont, président de la Société historique algérienne: «Comme un village européen va s'établir sur les ruines d'Aïn Bou Dib et que les premiers arrivants briseront successivement toutes les pierres pour en faire des moellons comme ils l'ont fait à Aïn Bessem (à 10 km d'Aïn Bou Dib), j'ai fait emporter l'énorme pierre sur laquelle est gravée cette inscription à Aïn Bessem. Elle sera au moins sauvée du vandalisme européen. Si j'ai pu sauver quelques inscriptions d'Aïn Bessem, c'est grâce à ma présence et surtout à ma bourse, en payant aux entrepreneurs, maçons et autres vandales de ce genre ce qu'ils m'ont demandé».

123. On peut facilement en dresser la liste en consultant la table du «BCTH», pour les années 1883-1915.

124. Rappelons au passage que nous ne savons pas ce que sont devenus les rapports des Brigades topographiques de l'Algérie pour cette époque. Ils semblent avoir été transmis systématiquement à Stéphane Gsell, mais on a perdu leur trace depuis.

hiérarchique, le lieutenant-colonel (puis colonel) Ernest Mercier en rendit régulièrement compte au Comité des travaux historiques en 1885, 1886, 1887¹²⁵.

On peut citer ainsi Lacour et Turcat, instituteurs à Dellys, Camille Viré, juge de paix à Bordj Menaïel puis à Dellys, Charles Bourlier, administrateur puis député de Tizi-Ouzou, qui travailla avec Charles Pallu de Lessert, Eugène Fîrbach, sous-préfet à Tizi-Ouzou, qui fit effectuer des fouilles à Tizirt par un colon du lieu, M. Lehalle. En 1894, Pierre Gavault, architecte à Alger, fouilla la grande basilique de Tizirt, avec un soin étonnant pour l'époque. Puis tout à coup apparaît un autochtone, Si Amar ou Saïd Boulifa.

Instituteur à Dellys, Henri Lacour commença peu avant 1890 à réunir une importante collection d'objets préhistoriques puis romains¹²⁶. De ses voyages, Lacour avait rapporté des objets d'origines diverses (notamment une statuette-bouteille de Guelma), dont la provenance était soigneusement notée, mais l'essentiel de sa collection provenait de Dellys même, avec également quelques objets provenant de Tizirt et de Taksebt. En 1910, il fut nommé directeur de l'École d'Apprentissage des Arts et Métiers de Dellys. Il montra sa collection à P. Gavault¹²⁷ puis à C. Viré¹²⁸. Des objets qui en provenaient entrèrent au Musée d'Alger avant 1928¹²⁹. D'autres, donnés ou vendus, sont attestés ensuite dans la collection de Camille Viré (mort en 1913). Certains semblent avoir été envoyés à Grenoble, dont Lacour était originaire.

Camille Viré¹³⁰, juge de paix, puis avocat, à Bordj Menaïel, puis à

125. Lieutenant-colonel E. MERCIER, *Notes sur les ruines et les voies antiques de l'Algérie recueillies par les soins des brigades topographiques*, «BCTH», 1885, pp.344-53 (Tizirt, Taksebt, Azeffoun, Djemaa Saharidj). Id., *Notes sur les ruines et les voies antiques de l'Algérie recueillies par les brigades topographiques*, «BCTH», 1886, pp. 466-77. Id., *Notes sur les ruines et les voies antiques de l'Algérie recueillies par les brigades topographiques*, «BCTH», 1888, pp. 92-4.

126. H. LACOUR, L. TURCAT, *Trouvailles d'objets préhistoriques dans la région de Dellys*, «BCTH», 1900, p. 513.

127. P. GAVAULT, *Antiquités de Dellys*, «BCTH», 1895, pp. 132-41, pp. VI-VII. Inventaire de la collection Lacour, mur d'époque maurétanienne.

128. Objets provenant de Tizirt et de Taksebt attestés dans la collection Lacour: stèle provenant de Taksebt (mention écrite sur une photographie conservée à la Direction des Antiquités de l'Algérie), balance antique provenant de Tizirt, monnaies diverses.

129. P. WUILLEUMIER, *Musée d'Alger, Supplément*, 1928, *passim*.

130. Camille Viré naquit le 7 juin 1865 à Lorrez-le-Bocage (Seine-et-Marne). Comme son frère, Armand Viré, il fut initié à l'archéologie par son oncle Louis-Achille Viré. Après des études de droit, il devint avocat au barreau de Paris en 1889. Dès 1891, il partit en Algérie. Juge de Paix en 1893 à Taher (Petite Kabylie), il s'établit à Bordj Menaïel en 1894. D'abord juge de paix, il devient avocat en 1895 et s'installa plus tard à Dellys.

Dellys, de 1894 jusqu'à sa mort en 1913, mena autour de ces deux villes des prospections actives et fructueuses. Il étudia d'abord les implantations antiques dans le canton de Bordj Menaïel¹³¹. En 1898, Il fouilla le mausolée de Blad Guitoun, publié peu après par S. Gsell¹³² et souvent faussement attribué depuis à Firmus. Collaborateur régulier du Musée d'Alger, il y envoya en 1902 la stèle libyque d'Agouni Gourane¹³³, et en 1903 celle des Ouled Moussa¹³⁴. Il conservait par devers lui des objets de moindre importance¹³⁵. En 1903, Camille Viré effectua quelques fouilles à Cap Djinet; il y trouva un trésor de monnaies de Juba II et de Ptolémée¹³⁶. Peu avant 1909, il découvrit à Takdempt, à 4 km à l'ouest de Dellys les restes probables d'une allée couverte¹³⁷.

Camille Viré mourut à Bordj-Menaïel le 13 décembre 1913 à 48 ans¹³⁸. Vel signale parmi les dernières trouvailles de C. Viré, «tout récemment», la fouille de tombes antiques à Bordj Menaïel, avec de beaux objets de bronze; deux épitaphes datées de 292 et de 307 dans les villages de Félix-Faure et de Courbet, une inscription bilingue dans un cimetière «indigène» près de Tizgirt. Par ailleurs, Camille Viré laissait «presque entièrement achevée une grande histoire de la basse Kabylie et du pays des Issers» restée inédite et aujourd'hui introuvable¹³⁹. Une bibliographie abondante et d'importants vestiges de sa collection sont complétés maintenant par la découverte récente d'une partie de sa correspondance¹⁴⁰.

Pierre Gavault, architecte, ami de S. Gsell, effectua de nombreuses recherches à Alger¹⁴¹, Cherchel¹⁴² et Tipasa¹⁴³, mais aussi à Aïn Toukria¹⁴⁴. En 1893, il obtint du Comité des Travaux Historiques une subven-

131. C. VIRÉ, *Archéologie du canton de Bordj Menaïel*, «RSAC», 1898, t. XXXII, p. 1 à 70.

132. S. GSELL, *Le mausolée de Blad Guitoun*, «CRAI», 1898, pp. 481-99.

133. S. GSELL, «BCTH», 1900, p. CLXXXIX. P. WUILLEUMIER, *Musée d'Alger, Supplément*, 1928, p. 12, note 6.

134. P. WUILLEUMIER, *Musée d'Alger, Supplément*, 1928, p. 12, note 7.

135. L. JACQUOT, *Inscriptions relevées en 1910*, «RSAC», 1910, pp. 346-7 (marques de potiers de la collection Viré à Dellys).

136. Ce trésor sera décrit et analysé par S. GSELL, «BCTH», 1903, pp. CLX-CLXI.

137. C. VIRÉ, «BSPF», VI, 10, 1909, pp. 515-6 (33^e rapport à la Commission des enceintes).

138. La mort de C. Viré est signalée très brièvement dans «RAfr», 58, 1914, p. 5. A. VEL, «RSAC», t. XLVII, 1913, p. 818. ANONYME, *BTSGA Oran*, t. 33, 1913, p. 586.

139. *Nécrologie de C. Viré*, *BTSGA Oran*, t. 33, 1913, p. 586, par un anonyme qui espérait que cet ouvrage serait bientôt édité par sa famille.

140. Avec Marc Viré, son arrière-petit-fils, nous préparons une publication à ce sujet.

141. P. GAVALT, «RAfr», 38, 1894, pp. 65-78.

142. P. GAVALT, «RAfr», 27, 1883, p. 482.

143. *Ibid.*, pp. 160, 321-3, 400 à 404, 479-84; t. 28, 1884, p. 74 à 80.

144. *Ibid.*, p. 231 à 240.

tion destinée à la fouille de la grande basilique de Tizirt¹⁴⁵. Il dégagait cet édifice de mai 1894 au printemps 1895, mais mourut le 25 octobre 1895 avant d'avoir pu terminer l'ouvrage qu'il préparait¹⁴⁶. Stéphane Gsell reprit ses notes, les mit en forme et les publia en 1897 sous le nom de son ami disparu¹⁴⁷.

Depuis l'ouverture d'une route côtière à partir de Dellys, les ruines de Tizirt attiraient regards et visites. En 1902, l'abbé Valade, curé de Tizirt, donna une description des ruines du lieu dans un opuscule aujourd'hui introuvable¹⁴⁸. De 1903 à 1905, Albert Ballu, architecte en chef des Monuments historiques fit restaurer les deux principaux monuments, le temple du génie du municiple rusucuritaïn et la grande basilique.

Officier et magistrat domicilié à Grenoble, L. Jacquot fit l'essentiel de sa carrière en Algérie¹⁴⁹. Retraité, il entra à la Société Préhistorique de France peu avant 1908. En 1910, il parcourut la Kabylie en compagnie de Camille Viré. Il donna des articles dans le *Recueil de la Société Archéologique de Constantine*, puis dans le *Bulletin de la Société Préhistorique de France* de 1908 à 1918: des roches "à cupules"¹⁵⁰, des inscriptions de Tizirt¹⁵¹, des pressoirs près de Bordj Menaïel¹⁵². Lors de la déclaration de Guerre, en 1914, L. Jacquot reprit du service. Compte tenu de ses blessures et de sa carrière antérieure, il fut envoyé en Algérie comme juge militaire. Il y mourut en décembre 1918.

Jacquot, qui s'était intéressé à la préhistoire alpine¹⁵³, s'attacha tout autant à l'archéologie et à l'ethnographie africaines.

145. Arch. Nat., Aix-en-Provence, F. 17, 2919 (1).

146. Pierre Gavault est mort à Vals (Ardèche) le 25 octobre 1895, cf. H. DE VILFOSSE, «BSAF», 1895, p. 298. Son acte de décès, obtenu de la mairie de Vals, indique qu'il mourut à l'hôtel; il était en voyage (il habitait Alger), et la piste permettant de retrouver sa famille, et d'éventuelles archives, notes ou photographies, a tourné court. L'essentiel avait d'ailleurs été remis à S. Gsell.

147. P. GAVAUULT, *Études sur les Ruines romaines de Tizirt*, 1897. Le rôle de S. Gsell est précisé dans la préface. cf. J.-P. LAPORTE, *La grande basilique de Tizirt*, «BSAF», 1994, pp. 249-70.

148. ABBÉ VALADE, (*Notice sur Tizirt*), 1902, signalée par E. VISBECQ, *Dellys, petite monographie locale*, 1929.

149. Nécrologie de Jacquot par Marcel Baudouin, «BSPF», 16, 1919, pp. 34-5.

150. L. JACQUOT, *Rochers à cupules et à écuelles de l'arrondissement de Tizi Ouzou*, «BSPF», 7, 1910, p. 353 à 358, fig.

151. L. JACQUOT, *Inscriptions relevées en 1910*, «RSAC», 1910, pp. 346-7 (marques de potiers de la collection Viré à Dellys).

152. L. JACQUOT, C. VIRÉ, (*Bassins taillés dans le rocher*), «BSPF», 1910, pp. 376-7.

153. L. JACQUOT, *Sculptures et gravures de Savoie*, communication au *Congrès préhistorique de Chambéry* (vers 1908).

Plein d'enthousiasme, il a envoyé pour nos collections et archives [celles de la Société Préhistorique de France] nombre de cartes postales, de dessins inédits et de notes précieuses, que nos petits-fils retrouveront plus tard si l'on conserve bien nos trésors...¹⁵⁴.

Puis tout à coup apparaît un autochtone, Si Amar ben Saïd Boulifa, répétiteur puis professeur de Berbère à Alger¹⁵⁵. Ce fut un grand précurseur des études berbères. Au lieu de se cantonner dans des études purement locales, il explora plusieurs contrées du Maghreb et participa notamment en 1904-1905 à la mission Segonzac au Maroc, d'où il ramena ses *Textes berbères de l'Atlas*, mais aussi le sentiment profond de l'unité du Maghreb berbère. Ses travaux rencontrèrent à l'époque une certaine méfiance chez les berbérissants officiels français, réticents à la fois à reconnaître un "indigène" comme un pair et à admettre son engagement berbère. Ce n'est qu'en 1959 qu'André Basset devait reconnaître son erreur¹⁵⁶.

Nous sommes concernés ici plus spécialement par l'intérêt de Boulifa pour l'histoire et archéologie. Dans ce domaine, il effectua de 1909 à 1912 plusieurs missions en Kabylie, dont le compte rendu fut présenté à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres par René Basset, avec lequel il correspondait¹⁵⁷. En fort peu de temps, Boulifa signala un ensemble de documents tout à fait remarquables, notamment plusieurs stèles libyques figurées. Il étudia notamment les inscriptions libyques d'Ifigha¹⁵⁸. Avec lui débutait une réappropriation de l'Histoire, qui restait toutefois confinée à un petit cercle d'intellectuels algériens. Plus tard, en 1925, il devait publier une synthèse sur l'histoire du Djurdjura dont nous parlerons plus loin¹⁵⁹.

154. Ces trésors semblent bien conservés, mais ne sont pas classés et restent donc encore difficilement accessibles. Lettre de la Société Préhistorique de France, 22 rue Saint-Ambroise, 75011, Paris, du 3 juin 1992.

155. Né vers 1865 à Adeni (Irjen, Grande-Kabylie), Si Amar ben Saïd, dit Boulifa, devint répétiteur puis professeur de Berbère à Alger. Il mourut en 1931. Sur son œuvre, cf. S. CHAKER, s.v. *Boulifa*, dans *Encyclopédie berbère*, t. x, Aix-en-Provence 1991, pp. 1592-4. S. CHAKER, *Documents sur les précurseurs. Deux instituteurs kabyles: A. S. Boulifa, M. A. Lechain*, «Revue de l'Occident Musulman et de la Méditerranée», 44, 1987, *Berbères, une identité en construction*, pp. 102-15; Saïd Boulifa.

156. André Basset, cité par S. CHAKER, «Revue de l'Occident Musulman et du Maghreb», t. 44, 1987, pp. 103; «Seule une défiance exagérée vis-à-vis d'Abès et de Boulifa nous avait empêché d'en rechercher les notations et d'en tenir compte. Il nous a fallu deux enquêtes personnelles [...] pour en apprécier la valeur».

157. Nécrologie de R. Basset par G. FERRAND, *René Basset (1855-1924)*, «JA», CCIV, 1924, pp. 137-41.

158. S. BOULIFA, *Note sur l'inscription libyque d'Ifira, Mission du haut Sebaou*, «RA», 53, 1909, pp. 387-405.

159. S. BOULIFA, *Le Djurdjura à travers l'Histoire*, Alger 1925.

Cette période, tout comme la précédente, avait été faste pour l'archéologie. Toutes deux furent en quelque sorte couronnées, mais aussi closes, par les grandes synthèses que constituèrent les *Monuments antiques de l'Algérie* de S. Gsell en 1901, le supplément au tome VIII du *Corpus Inscriptionum Latinarum* pour les Maurétanies par Schmidt et Cagnat en 1904 et, enfin, le monumental *Atlas archéologique de l'Algérie* publié par Gsell en 1911.

L'entre deux guerres

Sans qu'aucun archéologue de la région n'ait été tué, la première guerre mondiale coupa l'élan archéologique des années 1890-1910¹⁶⁰. Les plus anciens moururent sans être remplacés. On nota de loin en loin quelques visites prestigieuses (Carcopino en 1914¹⁶¹, Albertini en 1923 et 1931¹⁶²), des trouvailles isolées, comme les milliaires du Tamgout en 1919¹⁶³ et en 1935, à Port-Gueydon, le magnifique sarcophage de Bellérophon¹⁶⁴. En 1922, le Directeur de l'École des Arts et Métiers de Dellys, M. Visbecq, donna dans un journal local une série d'articles historiques sur Dellys, avec quelques compléments à l'*Atlas archéologique*¹⁶⁵. Mais ce fut à peu près tout.

En fait, la continuité de la recherche locale fut assurée par le seul autochtone. En 1925, Saïd Boulifa publia une estimable *Histoire du Djurdjura*¹⁶⁶, d'une lecture aisée et d'une bonne exactitude, surtout pour la période turque, l'Antiquité étant beaucoup moins développée. Même si Boulifa n'avait pu évacuer à lui seul tous les stéréotypes coloniaux, nombre de conceptions étaient nouvelles et le progrès était considérable. Pour la

160. Une partie du ralentissement des trouvailles archéologiques pourrait être liée à l'arrêt des défrichements coloniaux autour de 1900, avec même un mouvement de réappropriation de la terre par les autochtones. L'ampleur de ces rachats a été signalé en 1906 par Paul Leroy-Beaulieu pour la vallée de la Soummam (cf. *Algérie, 1830-1962*, Paris, 1999, p. 377), et en 1909 par Rouire pour la Grande Kabylie (*ibid.*, p. 411). Ce phénomène paraît notamment s'être produit aux alentours d'Haussonvillers (aujourd'hui Naciria).

161. J. CARCOPINO, *Mélanges d'épigraphie algérienne*, III, *Tigzirt et Taksebt*, «RAfr», 58, 1914, pp. 343-50.

162. E. ALBERTINI, «BCTH», 1923, pp. CLVII-CLVIII, et Id., *Inscription martyrologique à Tigzirt*, «CRAI», 1931, pp. 6-9.

163. J. CARCOPINO, *Notes sur les antiquités du Tamgout*, «BCTH», 1919, pp. 75-6 et 172-3. Id., *ibid.*, 1920, pp. CXXIII et LXIII-LXIV, et 1921, pp. CXXXVI-CXXXVII.

164. J. AYMARD, *La légende de Bellérophon sur un sarcophage du Musée d'Alger*, «MEFR», 52, 1935, pp. 143-84.

165. E(RNEST?) VISBECQ, (*Dellys*), *La Kabylie française*, «Journal de Tizi-Ouzou», de septembre 1922 à février 1923. Série d'articles sur Dellys (repris dans un opuscule paru en 1926).

166. BOULIFA, *Le Djurdjura*, cit.

première fois dans la région, apparaissaient des continuités et non pas les seules aventures séparées de colonisateurs ou d'occupants successifs.

Mais ceci resta lettre morte. En 1930, la population d'origine européenne fêta le Centenaire de l'Algérie. De manière significative, on ne précisait pas, le plus souvent, «de l'Algérie *française*», un peu comme si cet immense pays et ses habitants n'avaient pas existé avant 1830. Dans le même sens, entre les deux guerres, l'expression «les Algériens» désignait la population européenne¹⁶⁷, tandis que les Algériens de souche étaient désignés comme «Indigènes», ainsi relégués par la parole même dans un *no man's land* incertain.

On continuait à construire dans la région, mais il n'y avait plus de témoin présent et attentif pour signaler les découvertes fortuites; l'archéologie locale de l'Antiquité s'était comme évanouie. En revanche, les études et les prospections se développaient pour les époques préhistoriques, notamment avec celles du docteur Marchand, médecin à Alger, de 1932 à 1940 environ¹⁶⁸. On note également une visite de l'abbé Breuil en 1936¹⁶⁹, avant des prospections de Lionel Balout en 1946¹⁷⁰.

1945 - 1954

Ce fut tout jusqu'à la seconde guerre mondiale. En 1945, les revendications algériennes furent réprimées dans le sang. Sans qu'il y ait le moindre lien apparent, il n'y avait décidément dans la région d'Histoire qu'européenne et d'Archéologie que romaine.

En 1949, l'archéologie classique, et professionnelle, reprit ses droits avec l'instauration de fouilles annuelles de jeunes membres de l'Ecole française de Rome à Tiggirt: Louis Deroche, Alain Hus, Edouard

167. C'est seulement plus tard que les Algériens d'origine européenne se sont emparés, par fierté et par défi, du surnom de Pieds-noirs dont on les avait affublés par dérision.

168. Dr. H. MARCHAND, A. AYMÉ, *La station préhistorique des gorges des Palestro*, «Bull. Soc. Hist. Nat. Af. du Nord», t. XXIII, 1932, pp. 11-22 (habitat ibéro-maurusien). Dr. H. MARCHAND, A. AYMÉ, *La station préhistorique du plateau de Souanine*, «Bull. Soc. Hist. Nat. Af. du Nord», t. XXIV, 1933, pp. 71-87. Dr. H. MARCHAND, *Stations préhistoriques de Yakouren et de l'Akfadou*, «Bull. Soc. Hist. Nat. Af. du Nord», t. XXXI, 1940, 2^e semestre, pp. 149-56. Stations ibéro-maurusiennes et atériennes, rocher gravé de Toukhra (pl. III, IV, 5).

169. H. BREUIL, M. REYGASSE, Dr. P. ROFFO, *Excursion dans l'Afrique du Nord*, «Journal de la Société des Africanistes», t. 6, 1936, pp. 163-6, p. XXIII, 2. Quartzites taillés, coups de poings, entre Azagza et Tamda. (cf. *Musée d'Ethnographie du Bardo, Collections préhistoriques*, pl. II).

170. L. BALOUT, *Prises de dates*, «BSPF», XLIII, 1946, pp. 22-4. Divers gisements situés sur le littoral entre Alger et Dellys. N. 6: gisement de l'oued Amara, près de cap Djinet, industrie moustérienne. Cf. BALOUT, *Prises de dates*, cit., t. 37, n. 2, p. 23.

Frézouls, Maurice Euzennat, Serge Lancel. Soumis à une pression constante (trouver de belles inscriptions, de belles choses, de la belle époque romaine), les très jeunes chercheurs surent s'en dégager peu à peu en découvrant un terrain complexe. Pour la première fois, Maurice Euzennat faisait établir un plan de la zone archéologique. Pour la première fois, il établissait des stratigraphies détaillées: quarante-cinq ans plus tard, ce sont toujours les seules dont nous disposons pour toute la région. Autre première, il se procurait un scaphandre autonome et faisait vérifier l'absence de jetée entre la pointe et l'îlot. En 1954, S. Lancel soulignait l'importance du décor sculpté de la basilique de Tizirt¹⁷¹.

Des monuments mégalithiques (allées couvertes) lui ayant été montrées à Aït Raouna en 1952, Maurice Euzennat les signala à Gabriel Camps. Ce dernier vint y effectuer un rapide sondage en 1954. Découverte très intéressante, ces monuments étaient des sépultures collectives avec décharnement des IV^e-III^e siècles avant J.-C. Les ossements étaient mêlés à des poteries locales (modelées), communes (tournées) et quelques poteries à vernis noir, notamment des plats à poisson¹⁷².

Il nous faut citer ici un personnage aussi discret qu'important à la fois pour l'histoire récente de l'Algérie que pour l'archéologie antique de la Kabylie, le bach-aga Belaïd. C'est lui qui signala en 1952 à Maurice Euzennat les allées couvertes de son village d'Aït Raouna, c'est lui qui conduisit en 1954 Jean Servier sur les sentiers de Kabylie et lui fit visiter notamment les ruines antiques de *Rusazus* sur le piton d'Azeffoun. C'est lui qui amena J.-C. Musso à fouiller les allées couvertes d'Aït Raouna en 1968-1969.

Reprenons un témoignage précis de Jean Servier¹⁷³. En 1954, dans un restaurant d'un petit centre près de la mer (qui doit-être Port-Gueydon), Servier rencontra un vieil homme qui avait souri de ses difficultés à entrer en contact avec la population et qui se présenta à lui comme suit:

Je suis l'Agha Belaïd. J'ai longtemps vécu au Hoggar avec le Père de Foucauld. Quand j'étais méhariste, il m'a appris à lire le Tamachek. Je sais ce que vous faites; si vous le voulez, je vous accompagnerai.

171. S. LANCEL, *Architecture et décoration de la grande basilique de Tizirt*, «MEFR», LXVIII, 1956, pp. 299-333.

172. G. CAMPS, *Sur trois types peu connus de monuments funéraires nord-africains*, «BSPF», LVII, 1959, pp. 101-8. G. CAMPS, *Monuments et rites funéraires protobistoriques*, Paris 1961, pp. 152-154. G. CAMPS, J.-C. MUSSO, s.v. *Aït Raouna*, dans *Encyclopédie Berbère*, Edition provisoire, n. 38. J.-C. MUSSO, J.-M. MUSSO, *La nécropole protobistorique d'Aït Raouna* (manuscrit inédit). Cf. ci-dessous note 210.

173. J. SERVIER, *Dans l'Aurès, sur les pas des rebelles*, 1955, pp. 132-3.

Jean Servier fut un peu étonné:

Je lui expliquai que mes crédits de recherches ne me permettaient pas de m'attacher les services d'un Agha honoraire, qui, de plus portait la rosette d'officier de la Légion d'Honneur. J'appris plus tard qu'après avoir été le premier instituteur au Hoggar, ce fils de paysan kabyle avait été le guide de toutes les missions scientifiques au Sahara. Il était l'un des rares caïds qui fussent arrivés pauvres à la retraite, parce que sans doute il ignorait la signification du mot "bakchich". Il vivait dans une petite maison perchée au sommet d'un piton dominant le village [Aït Raouna]; sa fenêtre donnait à pic sur la mer. Des lettres encadrées étaient fichées sur les murs, signées des plus grands noms de l'épopée saharienne: Laperrine, Foucauld, Sixte de Bourbon, Hardt, de la première traversée du désert en Citroën.

Pendant ce temps, les Pères blancs, installés en Kabylie depuis 1873¹⁷⁴, et dont l'établissement principal se trouvait à Djemaa Saharidj depuis 1881, continuaient leur travail patient et discret. Les études font partie intégrante de leur vie. Les directions avaient été tracées par le cardinal Lavignerie, d'abord dans une optique de conversion, depuis longtemps abandonnée, puis de service et de témoignage. Curieusement, les travaux linguistiques et ethnographiques des Pères blancs ne sont arrivés qu'assez tardivement par rapport à la date de leur implantation. Il ne s'agissait pas d'une recherche linguistique isolée, mais d'une approche respectueuse des populations et des réalités berbères. Les études berbères s'étaient professionnalisées à partir des années 1930. Plusieurs Pères blancs étaient en contact avec l'Université d'Alger et notamment André Basset. Avant 1940, on nota quelques travaux isolés. Puis les chercheurs comprirent la nécessité et le besoin de se communiquer des notes linguistiques et ethnographiques sur les matériaux qu'ils recueillaient. La création en 1946 du *Fichier de documentation berbère* permit un passage progressif à une recherche plus structurée et plus orientée vers la publication. Le *Fichier* fut d'abord constitué d'une série de notes sur feuilles volantes. Dans les années 50, il prit une forme plus consistante, avec des textes souvent bilingues. Tout ceci allait constituer en trente ans une extraordinaire somme en matière de linguistique et d'ethnographie berbères¹⁷⁵.

174. Sur l'histoire des Pères Blancs en Kabylie, cf. A. PHILIPPE, *Missions des Pères Blancs, Tunisie, Algérie, Kabylie, Sabara*, 1930, 146 pp., notamment pp. 64-5. Voir également ci-dessous, p. 702.

175. Un survol du contenu du *Fichier de documentation berbère* («FDB») a été donné par le Père J. Lanfry en introduction à la *Table du Fichier périodiques (1946-1972)* parue en 1974. 280 titres sur 380 environ concernent la Grande Kabylie. On note plus de quarante collaborateurs algériens et une large quinzaine de collaboratrices algériennes, ce qui est exceptionnel par rapport à la production scientifique française de l'époque.

Concernant essentiellement la Grande Kabylie, les textes décrivent peu à peu la société villageoise: histoire, croyances, technologies, avec authenticité et précision. Malgré un tirage assez faible, le *Fichier* eut un impact important en diffusant l'écrit berbère dans l'élite de la société kabyle. On vit ensuite paraître des travaux de grande ampleur: études monographiques, outils didactiques¹⁷⁶. La production fut alimentée régulièrement dans les années 1960, même après l'Indépendance. Curieusement, l'archéologie et l'histoire proprement dites sont peu représentées jusqu'à cette date.

1954 - 1962

Le premier novembre 1954, éclatait en effet la guerre d'Algérie. Ceux qui prenaient les armes reprenaient aussi en main leur propre histoire. Mais cette histoire et l'archéologie qui en est l'auxiliaire posaient problème. Nous disposons pour cette période, et pour la Kabylie du Djurdjura, d'un document de première main: un ouvrage de Jean Servier, paru au quatrième trimestre 1955¹⁷⁷, c'est-à-dire un an seulement après le début de l'insurrection, dont ni le sens ni l'impact n'apparaissent encore clairement. Jean Servier, ethnologue, était l'une des rares personnes en capacité d'approcher ce qui se passait dans les esprits "de l'autre côté". Il se trouvait à Arris le premier novembre 1954¹⁷⁸. Il passa ensuite en Grande Kabylie. Il donne le témoignage suivant¹⁷⁹:

On m'avait signalé, sur la place d'un marché¹⁸⁰, une inscription libyque, la très vieille langue écrite des Berbères, encore en usage chez les Touareg, mais abandonnée depuis des siècles dans les montagnes du nord. Des membres du MTLD (le parti nationaliste algérien)¹⁸¹, apprenant que j'allais venir pour la relever, martelèrent l'inscription dans la nuit. Ils avaient dit:

– Notre passé berbère est mort, nous voulons être des Arabes.
Le vieil homme qui me transmet le message eut un sourire las.

176. J.-M. DALLET, *Le verbe kabyle*, «FDB», 1953, 491. Lexique partiel du parler des Aït Menguellet. P. LANFRY, *Monographie sur Ghadamès*, «FDB», 1969, 1970, etc.

177. J. SERVIER, *Dans l'Aurès, sur les pas des rebelles*, cit., 301 pp. La première partie du titre est réductrice (l'ouvrage traite largement de la Grande Kabylie, et aborde également d'autres régions).

178. *Ibid.*, cit., pp. 7-29.

179. *Ibid.*, pp. 128-9.

180. Il s'agit du marché d'Adekar (renseignement dont je remercie J. Servier); à un kilomètre au dessus du village, se situe la forteresse romaine de Ksar Kebouch, S. GSELL, *Atlas archéologique de l'Algérie*, 1911, f. VI, 115. Cf. J. SERVIER, *Les Berbères* (Que-Sais-Je), 3^e éd., Paris 1990, p. 32.

181. Mouvement pour le Triomphe des Libertés Démocratiques.

– Des jeunes, me dit-il.

Puis il ajouta un proverbe kabyle:

– A force de parler de sa mère la jument, le mulet oublie de respecter son père.

Ainsi, dès la fin de 1954 et le début de 1955, sont attestés à propos d'une inscription libyque des idées et des contradictions internes, qui sous-tendent une part des difficultés des années 1970-1980¹⁸².

L'heure était aux combats. Les fouilles archéologiques à Tizirt étaient terminées. Le site antique fut occupé par des militaires qui le nivelèrent en partie, pour installer des baraquements et une piste d'atterrissage pour hélicoptère. La grande basilique servit de terrain de sport, et même de parking.

Peu après 1958, on note à Tizi-Ouzou la création du CERK, Centre d'Etudes régionales de Kabylie, dont la curieuse composition semble ressortir tout autant de l'action psychologique militaire¹⁸³ que de la recherche ethnographique pure et simple. On peut cependant glaner quelques informations archéologiques dans les rares exemplaires connus de son bulletin, notamment un utile inventaire de collections numismatiques réunies par des militaires aux alentours de Tizirt et de Taksebt¹⁸⁴ et le signalement d'une conduite d'aqueduc antique au cours de travaux à Cap Djinet¹⁸⁵.

De son côté, dans le registre scientifique, Gabriel Camps publiait en 1960 une synthèse sur Massinissa, grande fresque couvrant en fait toute la

182. La "question berbère" était en fait posée dès la fondation de l'*Etoile Nord-Africaine* en 1926. Cf. de manière pratique A. OUERDANE, *La question berbère dans le mouvement national algérien (1926-1980)*, Québec 1990, 254 pp. Voir également S. CHAKER, *Berbers aujourd'hui*, 1989, pp. 24-7, *Les "berbéro-nationalistes" (1930-1950)* et pp. 27-8 *"Arabes/Kabyles" au sein du FLN (1954-1962)*. L'hostilité au berbérisme, supposé saper l'unité nationale, était sans doute en partie une réponse au discours colonial (non officiel, mais présent dans tous les textes) opposant systématiquement Arabes et Kabyles, ces derniers étant supposés "assimilables" contrairement aux premiers. Voir la note suivante.

183. Sur une tentative militaire d'utilisation de données ethnographiques erronées en 1956, cf. C. LACOSTE-DUJARDIN, *Opération Oiseau bleu, des Kabyles, des ethnographes et la Guerre d'Algérie*, Paris 1997. En 1955, Jacques Soustelle avait estimé que «il y a quelque chose à faire du côté du berbérisme», dans une directive du 21 juin 1955, d'après Y. COURRIÈRE, *Le temps des léopards*, 1969, pp. 179, cité par LACOSTE-DUJARDIN, *Opération Oiseau bleu*, cit., p. 21. Sur le terrain, le démenti fut cinglant.

184. A. RUSSINGER, *Numismatique de Grande Kabylie*, «Liens, Bulletin des anciens du CERK», 16, 1961, 8 pp.

185. A. RUSSINGER, *Captage romain de Cap Djinet. Mosaïque des thermes de Dellys*, «Libyca, archéologie, épigraphie», VIII, 2, 1960, pp. 159-61, 4 photographies. Texte reproduit dans «Liens, Bulletin des anciens du CERK», 16, 1961, p. 109.

protohistoire et les débuts de l'histoire maghrébine¹⁸⁶. En 1961, parurent ses *Monuments et rites funéraires protohistoriques*, ouvrage fondateur qui donna enfin une cohérence et une identité propre à l'antiquité et à l'archéologie libyco-berbères. Ces deux ouvrages permettent de replacer la zone kabyle, avec ses constantes et ses particularités, dans l'ensemble maghrébin¹⁸⁷.

1962-1972

Une fois l'Indépendance acquise, l'exode massif des Européens priva la Direction des Antiquités des nombreux correspondants bénévoles et dévoués qu'elle s'était attachée sur tout le territoire algérien. Alors sortirent de l'ombre un certain nombre de Français restés sur place, notamment des Pères Blancs. Répondant spontanément à un besoin croissant de la population, ils publièrent en peu d'années une série de travaux plus précisément historiques et archéologiques, jusque là presque absents du *Fichier*¹⁸⁸.

Dès 1964, le Père Jean Dessommes publiait un très utile survol de l'histoire des Kabylies¹⁸⁹.

Le Père Jacques Martin¹⁹⁰ consacra toute sa vie au service de la jeunesse de l'Algérie dans l'enseignement. C'était un personnage attachant, dont tous ses amis, dont je suis, se souviennent avec émotion. Il voua ses temps libres à l'exploration de toutes les régions de l'Algérie, avec toutefois une prédilection pour la Grande Kabylie. Il a laissé différents travaux sur l'archéologie algérienne. Dès 1962, il publia une monographie sur *Bida Municipium*¹⁹¹, complétée en 1971 par une petite histoire de Djemaa Saharidj pour les périodes plus récentes¹⁹². Il laissa à sa mort, en 1975, un

186. G. CAMPS, *Aux origines de la Berbérie. Massinissa, ou les débuts de l'Histoire*, «Libyca, archéologie, épigraphie», VIII, 1, 1960, 320 pp.

187. G. CAMPS, *Aux origines de la Berbérie. Monuments et rites funéraires protohistoriques*, 1961, 628 pp.

188. Citons toutefois, l'édition en 1952 dans le *Fichier de documentation berbère*, 225, d'un résumé d'un article très vieilli de Louis-Charles Féraud sur l'histoire de Bougie («RSAC», 13, 1869, p. 87 à 407). La seule étude historique originale antérieure à 1962 est l'exposé préliminaire à la description de Djemaa Saharidj par le Père H. GENEVOIS («FDB», 58, 1957). Cette quasi absence de publications de travaux historiques et/ou archéologiques avant 1962 et leur floraison soudaine dans les années qui ont suivi l'Indépendance sont un phénomène remarquable.

189. Père J. DESSOMMES, *Notes sur l'histoire des Kabylies*, «FDB», 1964, 91 pp., 3 pl. Réédité en 1992 (voir ci-dessous).

190. Le Père Jacques Martin est né à Rouen en 1912, mort à Paris le 8 juin 1975,

191. J. MARTIN, *Bida Municipium (Djemaa Sabaridj)*, «FDB», 1962.

192. J. MARTIN, *Djemaa Sabaridj au cours des siècles, Notes historiques concernant l'antique Bida aux périodes arabe, turque et française*, «FDB», 1971.

catalogue manuscrit de 141 inscriptions latines recueillies en Grande Kabylie¹⁹³, dont les inédits furent publiés par le P. Laily¹⁹⁴, et un inventaire des collections monétaires de la même région, également publié par les soins du P. Laily en 1971¹⁹⁵.

Le Père Raphaël Poyto¹⁹⁶, devenu Père blanc en 1927, a vécu en Algérie de 1937¹⁹⁷, jusqu'à son expulsion en 1976. C'est un excellent connaisseur de l'âme et de la cosmogonie kabyles¹⁹⁸. Il a donné un certain nombre de notices ethnographiques¹⁹⁹. En matière archéologique, il effectua de nombreuses prospections de sites protohistoriques dont il a publié en 1967 un très utile inventaire²⁰⁰. Il a signalé également en 1968 une stèle libyque au cavalier, découverte à Cheurfa, près de Tigzirt²⁰¹, en 1970 (avec J.-C. Musso), cinq stèles libyques²⁰² et, avec A. Anoune, une nouvelle peinture rupestre en 1973²⁰³.

En 1969, il a publié avec son inséparable ami Jean-Claude Musso le *Corpus des peintures et gravures rupestres de Grande Kabylie*²⁰⁴, fruit de

193. J. MARTIN (des Pères Blancs), *Les inscriptions latines du bassin de l'Isser et du Sebaou (Algérie)*, Alger 1974, manuscrit inédit, 302 pp.

194. Père A. LAÏLY, *Extrait du catalogue des Inscriptions latines du bassin de l'Isser et de l'Oued Sebaou*, «BAA», VII, 1, 1977-79 (1986), pp.70-85.

195. J. MARTIN, *Inventaire des collections monétaires du bassin de l'Oued Ysser et de l'Oued Sebaou (Wilaya de Tizi Ouzou)*. Monographie, 20 octobre 1977.

196. Le père Raphaël Poyto, des Pères blancs, est né le 8 mai 1907 à Pontacq, dans les Pyrénées atlantiques.

197. Après un an passé en Algérie, en 1927-1928, le Père Poyto séjourna dans plusieurs pays, notamment le Nyassaland, aujourd'hui Malawi (1932-1937). A son arrivée en Algérie en 1937, il passa deux ans dans l'école des jeunes Pères blancs située près de Michelet, puis fut responsable de la maison de Bou Nouh, près de Boghni. Il passa ensuite huit ans en Petite Kabylie, quatre ans dans le Constantinois. Revenu à Djemaa Saharidj, il résida de 1963 à 1976 à Tizi Ouzou. Après avoir desservi la paroisse de Nay, dans les Pyrénées atlantiques, il réside aujourd'hui (1999) dans la maison de retraite des Pères blancs, à Billère près de Pau.

198. De manière plus générale, il a rédigé un important travail inédit sur le sacré dans la psychologie maghrébine, avec une étude approfondie. Ce travail explique notamment la survivance de rituels antéislamiques, souvent constatée, mais rarement expliquée par les ethnologues.

199. R. POYTO, *La porte ornée de Tamezguida*, «Libyca, Anthropologie, Préhistoire», 16, 1968, pp. 217-20.

200. R. POYTO, des Pères Blancs, *Contribution à l'étude des sites préhistoriques en pays kabyle, Notes d'exploration, 1963-1967*, «FDB», 1967, 91 pp.

201. R. POYTO, J.-C. MUSSO, *Stèle libyque de Cheurfa (Tigzirt-sur-mer)*, «Libyca, Anthropologie, Préhistoire, Ethnographie», 16, 1968, pp. 159-60.

202. J.-C. MUSSO, R. POYTO, *Nouvelles stèles libyques de Grande Kabylie*, «Libyca, Anthropologie, Préhistoire, Ethnographie», 18, 1970, pp. 241-50.

203. R. POYTO, A. ANOUNE, *Nouvelle peinture rupestre en Grande Kabylie*, «Libyca, Anthropologie, Préhistoire, Ethnographie», t. 21, 1973, pp. 235-7.

204. R. POYTO, J.-C. MUSSO, *Corpus des peintures et gravures rupestres de Grande Kabylie* (= Mémoires du CRAPE), XI, 1969, 124 pp.

nombreuses prospections dans la région. Cet ouvrage fait date pour longtemps. Il a révélé tout un pan ignoré de la culture libyque à travers des dizaines d'humbles vestiges dont aucun n'avait jamais attiré l'attention à l'époque coloniale, à l'exception du grand ensemble de peintures rupestres libyques d'Ifigha, signalé par Boulifa, donc par un Berbère, en 1909.

Jean-Claude Musso²⁰⁵, pharmacien à Tizi-Ouzou, était un Pied-Noir qui avait choisi de rester en Algérie après l'Indépendance. Passionné d'ethnographie et d'archéologie, il joua un rôle moteur dans l'archéologie de la région de 1965 à 1973: accueillant et guidant les chercheurs de passage, suscitant en 1969 la création de la Société d'études dont nous parlerons plus bas et fournissant l'essentiel des pièces exposées dans son Musée. Il écrivit un certain nombre d'articles ethnographiques. En 1969, avec le Père Poyto, il publia le *Corpus des peintures et gravures rupestres de Grande Kabylie* que nous venons de citer. En 1970, les *Tuiles ornées de Grande Kabylie*²⁰⁶; en 1971 une synthèse sur les *Dépôts rituels des sanctuaires* (traditionnels) *de Grande Kabylie*²⁰⁷; en 1972, une notice sur les tuiles traditionnelles²⁰⁸.

En 1968 et 1969, J.-C. Musso, aidé de son fils Jean-Michel²⁰⁹, fouilla plusieurs allées couvertes à Aït Raouna, sur la côte entre Tigzirt et Azef-foun. Elles lui livrèrent les vestiges de nombreuses sépultures libyques avec décharnement et incinération, accompagnées de tessons appartenant à près de 500 vases modelés, tournés et campaniens. Tous ces objets ont disparu; mais les archives et documents retrouvés dans la famille permettront de mettre en lumière tout un pan de la culture locale aux III^e et II^e siècles avant J.-C., à la fois particulière et ouverte sur l'extérieur²¹⁰.

L'Algérie des années 1960-1970, était aussi l'Algérie des "coopérants" français, civils ou jeunes appelés du Service national actif. En 1969, Alain Le Guen, qui avait séjourné plusieurs années comme instituteur à

205. Jean-Claude Musso naquit le 24 décembre 1914 à Alger. Il est décédé le 7 février 1978 à Tizi-Ouzou. Il avait guidé mes premières recherches en Kabylie en 1969 et m'accueillit avec amitié jusqu'à sa mort.

206. J.-C. MUSSO, *Tuiles ornées de Grande Kabylie*, «FDB», 1970, 148 pp.

207. J.-C. MUSSO, *Dépôts rituels des sanctuaires de Grande Kabylie* (= *Mémoires du CRAPE*), XVIII, 1971, 146 pp. Cf. G. CAMPS, s.v. *Dépôts rituels*, dans *Encyclopédie berbère*, xv, Aix-en-Provence, 1995, pp. 2269-76.

208. J.-C. MUSSO, s.v. *Tuiles (Kabylie)*, dans *Encyclopédie berbère*, édition provisoire, cahier 7, 1972.

209. Jean-Michel Musso, devenu en France inspecteur général des Monuments historiques, est décédé le 23 mars 1998. Il avait dessiné la plupart des allées couvertes d'Aït Raouna et des poteries découvertes.

210. Les fouilles d'Aït Raouna sont restées inédites, mais j'ai pu reconstituer un dossier complet grâce à différentes archives conservées par la famille, et j'en prépare la publication.

Taksebt, publia des notes typologiques sur les industries préhistoriques du littoral kabyle²¹¹, sans oublier de remercier le Père Raphaël Poyto, qui l'avait beaucoup aidé et guidé sur le terrain et dans la bibliographie²¹².

Le 16 février 1969, fut créée une Société d'études historiques et humaines de Grande Kabylie²¹³. Pour des raisons de sécurité, hélas, je ne citerai pas ici les amis algériens qui furent les acteurs de cette aventure. La Société se donna un programme de travail. Les collections ethnographiques et archéologiques personnelles de Jean-Claude Musso servirent de noyau à un Musée qui fut installé dans un grand local fourni par le Croissant Rouge Algérien.

Je suis arrivé à Tizi Ouzou en fin 1969, en tant que "coopérant militaire", chargé de réaliser un inventaire archéologique de la Grande Kabylie sous la double autorité de la Direction des Antiquités de l'Algérie et de la Direction Départementale du Tourisme²¹⁴. Pendant un an et demi, avec l'aide des Pères R. Poyto, J. Martin, celle de J.-C. Musso et de nombreux amis, notamment M. Djenas, maire de Tigzirt, l'orientation d'Abderrahmane Khelifa (Direction des antiquités de l'Algérie) et les conseils méthodologiques de Philippe Leveau, j'ai revisité la plupart des sites archéologiques signalés par l'*Atlas* de Gsell. La plupart des fortins et des redoutes romaines des officiers du XIX^e siècle se sont révélées être des fermes ou des huileries isolées. Sont apparus par ailleurs des vestiges d'un type nouveau avec une centaine d'huileries taillées dans le roc²¹⁵. J'ai pu étudier en détail les vestiges des grandes villes antiques de la région, notamment *Cis-si* (Cap Djinet), *Rusuccuru* (Dellys), *Rusazus* (Azeffoun), *Bida* (Djemaa Saharidj), mais aussi *Saldae* (Bougie) et *Tubusuptu* (Tiklat) dans la vallée de la Soummam, enfin *Auzia* (Sour el-Ghozlane) et *Rapidum* (Sour Djouab) aux confins du Titteri²¹⁶.

211. A. LE GUEN, *Les industries préhistoriques du littoral kabyle, Notes typologiques*, AMG, 1969.

212. J'en fais autant, en ce qui me concerne.

213. «La Société a pour but de rechercher, recueillir, décrire et conserver tous documents pouvant servir à la connaissance du passé de la région et de ses habitants et de tous les éléments constituant des documents d'importance primordiale pour l'histoire de l'Algérie», «Société d'Etudes historiques et humaines de Grande Kabylie, Bulletin», 1, Tizi Ouzou, 1973, p. 1.

214. J'avais été amené à m'intéresser à l'archéologie et l'histoire ancienne de la Kabylie par M. Idres, directeur du Tourisme à Tizi Ouzou, au cours d'un stage de comptabilité dans un domaine autogéré en 1968.

215. J.-P. LAPORTE, *Fermes, huileries et pressoirs de Grande Kabylie*, «BCTH», n.s., 19. B, 1985, pp. 127-46.

216. Seule la synthèse sur *Rapidum* est parue: J.-P. LAPORTE, *Rapidum, le camp de la Cohorte des Sardes en Maurétanie Césarienne*, Sassari 1989, 305 pp. De premières indica-

En 1970, je rencontrai pour la première fois Pierre Salama chez Jean-Claude Musso à Tizirt. Il assura la difficile lecture de la première inscription que j'aie trouvée: une dédicace des *Cissiani* à Sévère Alexandre, qui a permis de fixer l'identification des villes antiques de la côte kabyle²¹⁷. Il me donna à cette occasion ma première leçon pratique d'épigraphie latine.

Les années 1970, 1971 et 1972 furent une période faste. Dans le petit Musée de Tizi Ouzou, les visiteurs affluèrent, et avec eux, objets et renseignements. Parmi les objets réunis à cette époque, citons notamment des stèles libyques inscrites provenant de la région côtière, puis une grande stèle libyque figurée découverte par le Père Poyto à Cheurfa. Nous parlions de publications, de bulletin. En début 1973, parut même un petit fascicule ronéoté qui signalait notamment des découvertes faites au cours de travaux de construction à Djemaa Saharidj, à côté d'articles historiques et ethnographiques²¹⁸.

1972 - 1980

La situation devint difficile dès 1972. Des considérations politiques complexes (une volonté profonde d'arabo-islamisme, curieusement combinée à un jacobinisme hérité d'une conception bien française de l'Etat) amenaient les autorités algériennes à considérer comme périmée la composante berbère de l'Algérie²¹⁹ et donc à rejeter tout une partie de l'histoire et de l'archéologie algériennes qui en témoignent trop abondam-

tions sur certaines de ces villes antiques ont été données dans des articles préparatoires, notamment *Dellys, mosaïque de Thésée et du Minotaure*, «BCTH», n.s., 18, B, 1982, [1988], pp. 131-4. *Le statut municipal de Rusuccuru*, in *L'Africa romana* x, Sassari 1992, pp. 419-37; s.v. *Cissi*, dans *Encyclopédie berbère*, XIII, Aix-en-Provence 1994, pp. 1977-80. *La grande basilique de Tizirt*, «BSAF», 1994, pp. 249-70. *Tizirt: Saint Paul contre l'invidus*, in *Mélanges Le Glay* = «Latomus», 226, 1994, pp. 285-7; s.v. *Dellys*, dans *Encyclopédie berbère*, xv, Aix-en-Provence 1995, pp. 2255-61. *Les Thermes de Tubusuctu*, «BCTH», n.s., 18, 1982, [1988], B, pp. 109-30. *Notes sur l'aqueduc de Saldæ (Bougie)*, in *L'Africa romana* xi, cit., pp. 711-62.

217. J.-P. LAPORTE, *Cap Djinet: Une dédicace des Cissiani à Sévère Alexandre et l'identification des villes de la côte kabyle*, «BCTH», n.s., 9, 1973, pp. 25-37.

218. «Société d'Etudes historiques et humaines de Grande Kabylie, Bulletin», 1, Tizi Ouzou, 1973, p. 1. Editorial du Président, pp. 3-10: *Vestiges archéologiques découverts à Djemaa Saharidj [époque romaine]*; pp. 11-22: *Le guet-apens de Bordj Sebaou [période turque]*; pp. 23-5: *Un mariage traditionnel à Ighil Bouzerou [ethnographie et folklore]*; autre pagination, pp. 1-6: *La fabrication des tuiles en Kabylie*; pp. 29-31: *Moussa Ousemmoun [folklore]*.

219. Sur cette conception présente dès l'origine dans le Mouvement national algérien, cf. ci-dessus, note 182. Voir également G. GRANDGUILLAUME, *Arabisation et politique linguistique au Maghreb*, 1983, 214 pp.

ment. L'action politique se porta abord sur les éléments les plus vulnérables. De fortes pressions aboutirent à la disparition en 1973 de la Société d'études historiques et humaines de Grande Kabylie et à la fermeture de son Musée, dont les collections disparurent.

En fait, le vrai problème se situait plus sur le terrain linguistique que sur celui de l'histoire et de l'archéologie qui ne faisaient qu'en subir le contrecoup. La langue berbère fut rejetée par le Pouvoir de manière de plus en plus vive et répressive. A Alger, la chaire d'enseignement du Berbère de Mouloud Mammeri fut supprimée en 1973. Par prudence, l'édition du *Fichier de documentation berbère* fut transférée de Djemaa Saharidj à Alger. Il prit le titre plus neutre de *Fichier périodique*. En 1974, le Père J. Lanfry publia des *Tables* devenues indispensables²²⁰. Ces tables étaient à la fois un bilan et un chant du cygne²²¹. En fin 1976, le *Fichier périodique* fut interdit et son stock mis sous scellés²²². Nombre de Pères blancs furent accusés de "Berbérisme" (c'est-à-dire de saper l'unité nationale) et expulsés d'Algérie²²³.

La pression croissante devait déboucher sur une forte réaction identitaire, le "Printemps berbère" de 1980. La réaffirmation de l'identité se cristallisa autour de la défense de la langue, animée par des linguistes universitaires kabyles²²⁴. Longtemps, la linguistique avait été l'affaire d'Européens²²⁵, aujourd'hui elle est devenue celle des Algériens eux-mêmes²²⁶. La rencontre du Père Lanfry et de Salem Chaker à Aix-en-Pro-

220. *Fichier Périodique*, 124, *Tables 1946-1972*, par le Père J. LANFRY, 1974.

221. Voir au début des *Tables* des statistiques, dont nous ne citerons ici que quelques chiffres: 280 titres sur 380 environ concernant la Grande Kabylie. Parmi les collaborateurs de souche algérienne, on note plus de quarante hommes, et une quinzaine de femmes. Les articles sont essentiellement ethnographiques et linguistiques.

222. «Mais cet arrêt n'est pas moins attristant pour tous ceux qui croient encore à la possibilité d'une recherche largement indépendante de toute politique», L. GALAND, *Langue et littérature berbères. Vingt-cinq ans d'études berbères* [1954-1978], 1979, p. 163, qui signale également les premières réactions militantes des linguistes berbères. Malgré l'arrêt des recherches, les matériaux, recueillis à temps, au sein même d'une population qui vivait encore selon ses coutumes, avec ses légendes et ses traditions, restent. La langue la plus pure est maintenant écrite en caractères latins. La notation actuelle du Kabyle est la dernière notation du *Fichier de documentation berbère*. La population kabyle se l'est simplement appropriée, avec le relais important de grands personnages comme Mouloud Mammeri.

223. Les centres des Pères blancs en Kabylie furent fermés. Aujourd'hui l'action des Pères blancs en Algérie porte essentiellement sur la tenue de bibliothèques et de centres de documentation pour les étudiants à Alger, Oran et Tizi Ouzou.

224. Cf. S. CHAKER, *Berbères aujourd'hui*, 1989, 139 pp. *Imazighen ass-a*, Alger 1990.

225. L. GALAND, *Langue et littérature berbères. Vingt-cinq ans d'études berbères* [1954-1978], Paris 1979, 207 p.

226. S. CHAKER, *Une décennie d'études berbères (1980-1990)*, *Bibliographie critique*, Alger 1992. Id., *Langue et littérature berbères. Chronique des études*, XII et XIII, Inalco CRB.

vence en 1981 déboucha sur l'édition en France de matériaux et de travaux inédits²²⁷. En Kabylie même, l'Antiquité berbère fit un curieux retour en force symbolique avec la réintroduction de l'antique écriture tifinagh.

Parallèlement, l'inlassable travail de Gabriel Camps se traduisait en 1980 par une grande synthèse, *Berbères, aux marges de l'Histoire*, qui connaît toujours un écho important dans la population, bien au delà des cercles savants²²⁸. Puis, sous sa direction et son impulsion paru en 1984 le premier volume imprimé de l'*Encyclopédie berbère*. Jusque là tirée en édition provisoire ronéotypée, l'*Encyclopédie berbère* rassemble des articles de nombreux chercheurs, dans de nombreuses disciplines. L'Antiquité n'y est pas oubliée²²⁹.

Dans le même temps, la Kabylie se développait. Les années 1980 virent de grands travaux routiers: goudronnage de nombreuses pistes, tracé de nouvelles routes qui désenclavèrent des secteurs entiers jusque là difficilement accessibles. La plus notable fut certainement l'excellente route qui relie depuis 1990 Azeffoun(-ville), port de l'antique *Rusazus*, à l'embouchure de l'oued Daas (antique *Vabar*) en passant par le cap Sigli: toute une région importante d'un point de vue archéologique et jusque là très difficile d'accès est maintenant ouverte à de futures prospections archéologiques, hautement souhaitables²³⁰. Parallèlement, la même décennie vit le développement extraordinaire de la construction privée sur une étroite bande côtière depuis Cap Djinet jusqu'à Azeffoun: de grandes vil-

227. J.-M. DALLET, *Dictionnaire kabyle-français*, 1982, *Dictionnaire français-kabyle*, 1985. On doit noter également des travaux sur différents dialectes berbères, notamment le *Dictionnaire* du Père DELHEURE, *Parlers berbères du Mzab et de Ouargla*.

228. G. CAMPS, *Berbères. Aux marges de l'Histoire*, Toulouse 1980. Réédité sous le titre *Berbères. Mémoire et identité*, Paris 1987.

229. Le tome XX de l'*Encyclopédie berbère* est paru en 1998. Parmi les articles publiés pour l'Antiquité sur la région qui nous intéresse ici, citons notamment *Abizar* (P.-A. FÉVRIER, G. CAMPS), *Addyma* (J.-P. LAPORTE), *Ali Bacha* (G. SOUVILLE), *Allées couvertes de Kabylie*, *Auzia*, *Babor*, *Bavares* (G. CAMPS), *Bejaia* (M. CÔTE), *Bida* (E. BERNUS), *Cissi*, *Choba*, *Dellys* (J.-P. LAPORTE), *Feratus mons*, *Feratenses*, *Fluminenses* (J. DESANGES), *Firmus* (G. CAMPS), *Enabasi*, *Gebalusii* (J. DESANGES).

230. Pour ma part, j'avais pu avec beaucoup de difficulté retrouver en 1970 la plupart des sites antiques signalés par Christian de Vigneral (en 1868!) entre Port-Gueydon (Azeffoun) et le cap Sigli (le tronçon Cap Sigli-oued Daas étant alors inaccessible), en rajoutant à peine deux sites protohistoriques. Les terres fertiles de la plaine côtière, cultivées au moment du passage de C. de Vigneral, séquestrées après 1871, n'avaient jamais été mises en culture par la colonisation et étaient recouvertes en 1970 par une brousse épaisse d'épineux et de genévriers. La reconquête agricole de ces terres désenclavées par la route est en cours et doit certainement livrer des vestiges nouveaux. J'ai pu constater en 1992 la destruction récente de "harpes" antiques, malheureusement débitées par les récupérateurs de matériaux.

las forment notamment une bande pratiquement ininterrompue entre Tizirt et Taksebt²³¹. Là encore, les vestiges archéologiques, nombreux, ont souffert: sites antiques détruits ou recouverts, pierres de taille récupérées²³². Une huilerie antique signalée en 1970 dans un site agreste à proximité de Tizirt se trouve aujourd'hui étroitement flanquée de trois villas²³³. Rares sont les sites ainsi respectés, au moins provisoirement; ici, comme partout ailleurs dans le monde, il est rare que développement et archéologie fassent bon ménage.

1988

Les manifestations de 1988 pour la liberté et la démocratie secouèrent fortement la chape de plomb qui pesait sur l'Algérie. En 1989, on nota une certaine ouverture: le droit d'association, l'assouplissement des contraintes sur l'édition berbère. Au fronton des mairies de Kabylie, apparut le mot "mairie" en Kabyle, souvent en caractères tifinagh, accompagné de ses traductions française et arabe. Dans les grandes villes d'Algérie, la Presse prit soudain une étonnante et courageuse liberté de ton qu'elle n'a pas quitté depuis. Dans plusieurs villages de Kabylie et d'ailleurs, se créèrent des associations qui s'occupèrent de culture et de conservation du patrimoine. L'Agence nationale d'Archéologie installa de jeunes archéologues à Tizi Ouzou et à Tizirt. Des étudiants préparèrent des licences, des D.E.A., des thèses sur l'archéologie locale.

Du côté scientifique, le Père Lanfry et Salem Chaker pensèrent à une diffusion plus large de matériaux restés confidentiels. Ils organisèrent une réédition sélective et thématique de textes tirés du *Fichier de documentation berbère*, la première édition berbérissante menée par des Berbères en Algérie même. En 1992, le premier fascicule fut une réédition de la *Note d'histoire sur les Kabylies* du Père François Dessommes, parue dans le *Fichier de documentation berbère* en 1964; elle devait être suivie de

231. La construction de ces grandes villas en ciment armé, qui grandissent soudain d'un étage entier, correspond à un enrichissement d'une partie de la population locale, soit à Alger, soit à l'étranger, à une fuite devant la monnaie, mais aussi au développement des résidences secondaires, dont les jardins sont parfois ornés de stèles antiques récupérées aux alentours.

232. En 1988, de passage à Mechtrass, j'ai pu sauver *in extremis* l'inscription funéraire d'un *ex praefectus* signalée par le Père J. MARTIN («BAA», 1977-79, pp. 81-3, photo, fig. 2 = «AE», 1975, 902). Le propriétaire du terrain, qui l'avait récupérée, l'avait disposée parmi les pierres de soubassement d'un dallage et s'apprêtait à faire couler une chape de ciment. Sensibilisé à l'intérêt de ce document, il a bien voulu déposer la pierre à l'Assemblée Populaire Communale (mairie) de Mechtrass.

233. LAPORTE, *Fermes, huileries et pressoirs de Grande Kabylie*, cit., p. 129, fig. 2.

la réédition de monographies villageoises. Mais les problèmes politiques et économiques s'aggravèrent, le papier manqua ou devint cher. La plupart des éditeurs fermèrent.

C'est le temps des tueurs. Mais dans le même temps, les Universités de Tizi Ouzou et de Bougie inscrivent les études anciennes à leur programme, qu'elles tentent de réaliser au milieu des difficultés. Avec l'insécurité actuelle, il ne faut pas se le cacher, le patrimoine archéologique de l'Algérie souffre gravement et la Presse algérienne, qui défend courageusement sa liberté, s'en fait souvent l'écho. Il pourrait paraître dérisoire de parler de la sauvegarde de ruines alors que des hommes, des femmes et des enfants sont massacrés jour après jour. Mais pour retrouver la paix, un peuple a besoin aussi de retrouver et d'accepter l'intégralité de sa mémoire et de son patrimoine, la richesse de ses différences, qui font partie de son identité.

Aujourd'hui et demain

L'origine de l'archéologie en Kabylie, comme ailleurs en Algérie, reste encore liée à la conquête française et à la colonisation, qu'elle a souvent servi à justifier. Ce double péché originel encore récemment mal ressenti, s'estompe à mesure de la prise en main du terrain par les archéologues algériens, mais aussi de la prise de conscience par la population de l'ancienneté de sa propre histoire, bien au delà du discours officiel (qui tend d'ailleurs à se nuancer).

Les perspectives sont positives à la fois pour la recherche archéologique et pour l'histoire qu'elle permet d'écrire.

Les découvertes antérieures que nous venons d'évoquer brièvement donnent une importante base d'étude. L'interprétation de l'époque romaine est à revoir. Après le discours colonial (la romanité, assimilée à la colonisation moderne, menacée par les barbares), le discours post- (et anti-) colonial (la population résistant à la romanisation, toujours assimilée peu ou prou à la colonisation moderne), peut-être faudra-t-il se détacher des trop faciles (et tentantes) assimilations idéologiques entre une histoire lointaine et une époque encore proche. Il y a bien des comparaisons possibles, mais elles doivent être considérées avec précaution.

Le retour à la prospection est nécessaire. L'archéologie a jusqu'ici été liée essentiellement à la recherche des pierres de taille dites "romaines". Même dans ce cadre étroit, on pouvait encore trouver en 1969-1971 une centaine de fermes ou d'huileries antiques, ignorées ou considérées jusque là comme des fortins²³⁴. Dès que l'on regarde autre chose que la pé-

234. LAPORTE, *Fermes, huileries et pressoirs*, cit.

riode romaine, on trouve des traces à la fois ténues, précises et nombreuses, pour preuve les cinquante-deux sites à peintures ou gravures libyques, presque tous inédits, décrits en 1969 par R. Poyto et J.-C. Musso²³⁵, pour preuve les allées couvertes de Grande Kabylie, dont les premières n'ont été signalées qu'en 1954²³⁶. Les vestiges d'époque libyco-punique n'ont pas été recherchés²³⁷. En dehors du cas de Bougie, où elle est à peine effleurée, l'archéologie médiévale est en friche alors que les vestiges de villages désertés très anciens ne sont pas rares. Une prospection systématique, un *survey*, livrerait sans aucun doute beaucoup de traces nouvelles, mais les archéologues professionnels ne peuvent être partout. L'essentiel est une prise de conscience collective qui amènera les habitants eux-mêmes à signaler les multiples découvertes fortuites, qui sans cela passeraient inaperçues²³⁸.

Saluons tous ceux qui s'y emploient sur le terrain, au milieu des dangers et des difficultés. Ils construisent l'avenir en même temps qu'ils découvrent le passé.



235. POYTO, MUSSO, *Corpus des peintures et gravures rupestres*, cit.

236. G. CAMPS, voir ci-dessus, note 172.

237. Il est vrai que les principaux sites puniques ont été recouverts par les villes romaines, médiévales et modernes, mais il doit subsister des vestiges à d'autres endroits le long de la côte.

238. Citons un exemple avec le signalement d'une inscription libyque découverte au printemps 1992 à Moknea, commune d'Ifigha, daïra d'Azazga, signalée dans le journal «Le Pays (Tamurt)», 62, 11 au 17 juillet 1992. Citons une grande stèle libyque figurée trouvée dans la vallée du Sebaou il y a quelques années et publiée récemment, cf. S. CHAKER, G. CAMPS, J.-P. LAPORTE, *Deux nouvelles stèles au cavalier*, «BCTH», n. s., Afrique du Nord, fas. 25, 1996-1998 (1999), pp. 19-32.



Monique Dondin-Payre
L'Armée d'Afrique face à l'Algérie romaine:
enjeux idéologiques et contraintes pratiques
d'une œuvre scientifique au XIX^e siècle

Le rôle de l'Armée d'Afrique dans les investigations sur l'Algérie antique est depuis longtemps bien connu des spécialistes; un simple coup d'œil sur les tables des matières des revues savantes du XIX^e siècle suffit d'ailleurs à montrer sa prééminence, mais, jusqu'à une époque récente, il faisait rarement l'objet d'une attention spécifique¹. Or la contribution des militaires est aujourd'hui réévaluée, l'éventail des communications de ce volume en est une illustration éclatante. Le tableau se complète par petites touches, au fur et à mesure que sont connues les actions concrètes des individus, mais l'appréciation de la nature et des motivations de leurs actions reste très délicate pour l'Algérie, en regard notamment de la Tunisie, à cause du double rôle qu'y joua l'armée, conquérante mais aussi chargée de la tutelle administrative et de la mise en valeur du pays. L'écueil le plus dangereux est d'appliquer un jugement contemporain, sans tenir compte du contexte de l'époque, ce qui peut conduire autant à une condamnation générale qu'à un éloge sans nuances qui légitimerait toutes les entreprises. Le rôle de l'historien n'est ni de justifier ni de fustiger, mais de chercher à comprendre les raisons de cet engagement qui n'entre absolument pas dans les attributions militaires officielles.

Deux figures constituent un excellent support à l'analyse: le colonel Carbuccia et le capitaine Delamare. Il ne s'agit pas de les présenter comme des personnages emblématiques, mais, à travers l'analyse de leur œuvre, de voir combien les accomplissements archéologiques de l'Armée

* Ce m'est un grand plaisir de remercier Madame Mireille Pastoureau, conservateur général et directeur de la Bibliothèque de l'Institut de France, pour sa compréhension et son empressement à mettre à ma disposition les fonds très riches de la Bibliothèque, ainsi que pour son aimable autorisation d'utilisation des documents figurés. M. Jean Leclant, Secrétaire Perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, trouvera aussi ici l'expression de ma profonde gratitude pour son appui et l'intérêt qu'il veut bien manifester pour mes recherches.

1. M. DONDIN-PAYRE, *L'exercitus Africae inspiratrice de l'armée française d'Afrique: Ense et aratro*, «AntAfr», 27, 1991, pp. 141-9.

L'Africa romana XIII, Djerba 1998, Roma 2000, pp. 725-745.

d’Afrique recouvrent des moyens d’action, des sensibilités, des situations différents alors que des motivations communes, et partagées par les civils, sont claires.

L’œuvre archéologique de Jean-Luc Sébastien Bonaventure Carbuccia est étroitement circonscrite chronologiquement: il s’y livra de septembre 1848 à la fin de 1850². Ayant participé au débarquement de 1830, il avait déjà effectué dix sept ans de campagnes en Algérie³, s’intéressant spontanément à des sujets divers, tous exclusivement militaires, qui lui avaient valu une certaine renommée (le règlement et la comptabilité militaires, les compagnies de discipline, plus tard les unités montées sur dromadaires)⁴. Son insatiable curiosité et son infatigable dynamisme, remarqués par tous, expliquent qu’il ait pris ces initiatives, mais il présenta toujours la particularité de les mener à terme en rédigeant des publications; il tranche sur ses collègues par cette volonté de concrétiser des investigations

2. Sur le colonel Carbuccia, pour la bibliographie antérieure et les citations d’archives inédites, voir M. DONDIN-PAYRE, *Réussites et déboires d’une œuvre archéologique unique: le Colonel Carbuccia au nord de l’Aurès (1848-1850)*, «AntAfr», 32, 1996, pp. 145-74 (abrégé en *Carbuccia*). On s’y reportera pour les documents et l’argumentation sur lesquels on ne reviendra pas ici. Les sources inédites sont citées ainsi: Archives du Service historique de l’Armée de Terre (=SHAT) de Vincennes; Centre Archives d’Outre Mer à Aix-en-Provence (=CAOM); Archives de l’Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (archives AIBL).

3. La contribution de F. COLONNA, *La carte Carbuccia au 1:100 000^e de la subdivision de Batna ou le violon d’Ingres du 2^e régiment de la Légion étrangère (vers 1850)*, in *L’invention scientifique de la Méditerranée. Égypte, Morée, Algérie*, Paris 1998, pp. 53-70, est erronée sur plusieurs points (p. 60: aucun autre membre de la famille de Carbuccia n’a servi en Algérie, son père, militaire, mourut en octobre 1831, confusion avec le début de carrière de Carbuccia lui-même qui se trouvait en Algérie dès 1830?; p. 66: le lieutenant Vienot ne «va (pas) s’illustrer dans les frontières et la question des confins algéro-marocains» et ne publiera rien après avoir été cantonné à Batna, puisqu’il meurt du choléra au 2^e régiment Étranger qu’il n’a pas quitté, en août 1850; il ne fait donc pas partie de ceux qui, passés aux bureaux arabes, seraient plus attentifs à l’histoire du pays, il s’agit d’un homonyme, voir DONDIN-PAYRE, *Carbuccia*, cit., p. 150, n. 25); p. 69: Carbuccia ne dessinait pas très bien lui-même, à la différence de Delamare; aucun dessin, aucun plan n’est de sa main. Ces arguments servent de fondements à une analyse discutable puisqu’elle part du postulat qu’il est incongru qu’un officier “sabreur” s’adonne à l’archéologie et que ses désaccords avec sa hiérarchie tiennent à des motifs idéologiques.

4. Il publia avant son séjour à Lambèse deux ouvrages, *Projet de réorganisation des compagnies de discipline*, 1837, et *Programme d’un cours de législation militaire*, 1839, consultables dans plusieurs bibliothèques (COLONNA, *Invention*, cit., p. 60, n. 18, “selon les archives” le premier date de 1838). *Du dromadaire comme bête de somme et comme animal de guerre* parut en 1853. En outre, il avait établi un rapport inédit *Sur la colonisation dans la subdivision de Medéah*, en février 1848, dont le gouverneur général demande communication le 6 octobre 1848 (CAOM F⁸⁰ 1587).

entreprises de son propre chef. Affecté, à sa demande, au tout nouveau 2^e régiment de la Légion étrangère stationné à Batna, il était en même temps chargé de toute la Subdivision, qui englobait les Aurès. C'est en cette qualité que, parmi de multiples réalisations, il dirigea une enquête archéologique absolument unique par son exhaustivité, son caractère abouti et sa qualité. On connaît par les archives la façon dont il procéda⁵ : il mit à profit une directive du ministre de la Guerre prescrivant d'effectuer dans toute l'Algérie une enquête permettant de dresser une carte pour compléter ce recensement par un catalogue archéologique. Il fit preuve d'une grande opiniâtreté et, en restant dans les limites administratives et géographiques de sa fonction, réussit à faire exécuter une carte qui, sur le même fond que la version officielle (relief, occupation humaine), présente les informations archéologiques (voies romaines, ruines, toponymes). C'est la *Carte de la Subdivision de Batna dressée sous les ordres du colonel Carbuccia commandant la Subdivision par le lieutenant Rousseau du 2^e régiment de la Légion étrangère* qui couvre, notamment, le nord de l'Aurès (entre le Hodna et les Nemenchas). Elle a connu au moins deux états⁶, et, si elle ne fut pas publiée, une des interprétations, ou les deux, firent l'objet de plusieurs copies, sans qu'on puisse dire de combien, utilisées par les historiens de l'antiquité⁷. Plusieurs aspects de la méthode de Carbuccia sont évidents dès ce stade. En premier lieu, il ne travaille pas seul, mais il exploite au mieux les pouvoirs que lui donne son grade, et les ca-

5. Rien ne transparaît dans son dossier du SHAT, qui, selon les règles, ne garde trace que de ses accomplissements militaires (d'où la remarque de COLONNA, *Invention*, cit., p. 65 sur «l'absence d'exégèse»), mais le CAOM et les archives privées sont riches en enseignement.

6. Les deux sont conservées à la Bibliothèque de l'Institut de France, sous les cotes MS 1935 pour la première version connue (la seconde réalisée par correction et recadrage de la première), et MS 7453 pour la seconde (la première dessinée), qui appartenait à Jean-Luc Carbuccia, petit-neveu du colonel, qui en a fait don à l'Institut de France. Pour la description des cartes, les similitudes, les différences et les raisons du dédoublement, voir M. DONDIN-PAYRE, *Un document cartographique inédit sur l'occupation de l'espace dans les Aurès à l'époque romaine*, in *L'Africa romana* X, Sassari 1994, pp. 331-46. COLONNA, *Invention*, cit., ne connaissait que la seconde version.

7. Une copie est mentionnée par S. GSELL pour son *Atlas*, f^{es} 27 et 28 (celle de Moliner-Violle), une a été faite pour la bibliothèque d'Alger, une (celle de l'Institut de France) pour le ministre de la Guerre, une autre était conservée à Batna (citée par L. Renier) (DONDIN-PAYRE, *Un document cartographique*, cit.), une encore (une des précédentes? ou une autre?) est mentionnée par É. MASQUERAY, *Tradition de l'Aourâs oriental*, «BullCorr-Afr», 1885, p. 72, n. 1 («Il serait désirable que la carte de Carbuccia fût mise dans le commerce après avoir été complétée au moyen des documents qu'on peut trouver maintenant dans les bureaux des divisions administratives. Je citerai particulièrement à ce propos les cartes de l'Administration des forêts au 1/20.000»).

capités de son entourage, d'autant plus intéressantes que le 2^{ème} Étranger lui offrait une extraordinaire diversité de talents. Il a de l'imagination, des idées originales, dont il organise et coordonne avec énergie la réalisation, pour laquelle il n'a pas obligatoirement lui-même les capacités requises. Ainsi rien ne permet de penser qu'il fit personnellement aucun relevé, mais plusieurs témoignages racontent comment il usa de l'autorité que lui conférait sa position, harcelant des subordonnés qui, ne partageant pas ses motivations, ne répondaient pas assez vite à ses demandes:

Mon cher camarade, Je vous avais prié de m'envoyer sans faute par le courrier du 12 des notes de chacun de vos caïds désignant une à une toutes les ruines romaines existantes dans leurs caïdats. Vous aviez tout le temps de demander ces renseignements et de me les envoyer [il s'est écoulé 19 jours]. Je n'en ai même pas entendu parler par vous. Veuillez gronder fermement vos jeunes officiers pour ne pas avoir mis dans cette affaire leur zèle accoutumé, car je ne doute pas que vous ne leur ayez dit d'exécuter l'ordre sans délai. Mon travail se trouve arrêté pour cela et je ne peux plus attendre; je m'en passerai donc. [Lettre du 21 août 1849 de Carbuccia à Monsieur le Commandant Saint Germain, archives privées].

Mon cher Colonel, J'ai reçu ce matin le paquet de cartes que vous avez fait dresser et dont l'ensemble embrasse la totalité de la Subdivision de Batnah. J'ai reçu de même la triple expédition des notices de Biskra et Batnah. Je dois à cet égard vous adresser les remerciements et les compliments que méritent votre zèle et la persévérance que vous avez apportée à la confection d'un travail aussi considérable. C'est votre Subdivision qui la première a satisfait à la demande de M. le Gouverneur Général et complété cette œuvre utile. Recevez de nouveau le témoignage de ma satisfaction et de tous les éloges auxquels vous avez droit et que je vous donne avec un bien vif plaisir. [Lettre du Général Herbillon au Colonel Carbuccia, commandant la Subdivision de Batna, 19 janvier 1849, archives privées.]

Il doublait les comptes-rendus officiels de déplacements (les journaux de marche) par des relations archéologiques, envoyant des topographes faire des relevés dans des régions inhospitalières et inexplorées:

Il me savait bon topographe, et alors (il eut l')idée de m'envoyer avec une planchette sur le dos mais entouré d'un millier de cavaliers arabes dans le désert encore insuffisamment connu. [Lettre d'un officier (Rose ?) à Marie Lazarotti Carbuccia, nièce du Général, Biskra, 11 mars 1899, archives privées.]

Mais, en dépit de son talent pour tirer profit des possibilités offertes par sa fonction, envisager qu'il soit allé jusqu'à organiser des expéditions pu-

nitives dans le but de parfaire son enquête est une hypothèse sans aucun fondement ni aucune vraisemblance⁸.

Il n'a aucune disposition spéciale pour le dessin; s'il signe en tant que chef hiérarchique tous les croquis, cartes et dessins, ils ne sont jamais de lui. Ils sont dus à des mains diverses, et le dossier à son nom déposé à l'Institut de France est très disparate car on prit l'habitude de lui joindre tous les envois concernant l'archéologie de la région, même s'il n'en était pas l'auteur et s'ils ne lui étaient pas destinés⁹. On y trouve ainsi des copies d'inscriptions à lui adressées en 1852 par le sergent-major Tuilliez¹⁰, un livret intitulé *Épigraphie latine de Lambèse*, non signé et non daté mais qu'il faut attribuer au déporté Becker qui le fit parvenir au Secrétaire Perpétuel de l'Académie des Inscriptions, Walckenaer (il faut signaler qu'il contient une vue, jamais repérée ni exploitée, du temple d'Esculape avec l'inscription encore en place: FIG. 2, à gauche)¹¹, mais aussi un document écrit, la *Description des ruines situées sur la route suivie par la colonne du Général de Saint Arnaud dans les Nemenchas et dans l'Aurès du 3 mai au 18 juin* (1850); légèrement postérieur à l'envoi de la carte et du dossier principal, qu'il était destiné à compléter puisque Carbuccia concevait son travail comme destiné à évoluer («Ce travail a dû être interrompu pour être repris plus tard s'il se peut»¹²), ce journal archéologique est le doublon du journal de marche officiel. Telle qu'elle fut communiquée au ministère de la Guerre, et par celui-ci à l'Académie des Inscriptions, l'œuvre proprement dite de Carbuccia comportait trois volets: outre la carte citée, un texte illustré d'un "atlas", c'est-à-dire d'un album de 71 planches comprenant parfois plusieurs vignettes, groupées par site selon un schéma identique au texte écrit, souvent agencées sans soin selon l'habitude de Carbuccia. L'aquarelle, emblème de ce congrès, intitulée *Première vue d'en-*

8. Documents publiés par DONDIN-PAYRE, *Carbuccia*, cit., pp. 149-50. L'hypothèse d'expéditions punitives détournées de leur but est avancée, pour concilier deux attitudes qui lui paraissent incompatibles (celle de l'homme de guerre et celle du savant), par COLONNA, *Invention*, cit., pp. 62, 69.

9. Liste complète et commentée dans DONDIN-PAYRE, *Carbuccia*, cit., pp. 154-5 et fig. 1.

10. L'envoi à Carbuccia, à titre personnel («Général Carbuccia à Tulle»), de Lambèse, est daté du 4 novembre 1852.

11. Le livret comporte plusieurs pages de dessins d'inscriptions, à la plume, et quelques planches aquarellées (le tombeau de Flavius signé «Becker del.», celui d'Oppius Asarcus, le temple d'Esculape, voir *infra* FIG. 2); celui-ci n'est pas mentionné par M. JANON, qui fait le point sur l'historiographie dans *Recherches à Lambèse III: essais sur le temple d'Esculape*, «AntAfr», 21, 1985, pp. 38-50; le dossier renferme aussi une lettre de Becker.

12. Lettre de Carbuccia au général Herbillon, 31 août 1849, archives AIBL, cité dans DONDIN-PAYRE, *Un document cartographique*, cit., p. 343.

semble de Lambèse, ouvre la série; cette vue inédite est le seul témoignage sur les ruines de Lambèse, avant qu'elles soient bouleversées. Une version dessinée à la plume, prête à la gravure, figure, avec de légères modifications (des numéros pour les monuments, qui devaient servir à faciliter le commentaire, et, pour animer le paysage comme il était habituel, un berger avec une chèvre au premier plan gauche) et une légende qui apprend comment cette vue panoramique, techniquement remarquable pour l'époque, a été réalisée: Carbuccia a fait, avec un objectif purement archéologique, monter le sergent-major Ch. Ade à 300 m de haut, en ballon, afin qu'il ait une vision d'ensemble sur les vestiges (FIG. 1). Plusieurs illustrations à la plume, d'excellente facture, de divers sites de la Subdivision en font partie. Chaque planche est contresignée et datée (les dates s'échelonnent du 31 août 1849 au 23 juillet 1850: FIG. 3)¹³ par Carbuccia en tant que garant hiérarchique, mais non en tant qu'auteur. En revanche, la contribution écrite (datée du 6 août 1849), dix "livres", chacun consacré à une localité, est, sinon complètement rédigée par Carbuccia dont le style négligé et l'orthographe incertaine ne se retrouvent pas, du moins inspirée et retravaillée par lui: à la suite surtout des remarques exprimées par l'Académie des Inscriptions, il porta de sa main des annotations marginales qui prouvent qu'il maîtrisait le propos. L'originalité qui fait de ce travail une œuvre étonnamment moderne pour son temps et son milieu, réside dans sa conception d'ensemble¹⁴: au lieu d'un récit, au fil d'un itinéraire réel ou recomposé, mêlant des observations dans tous les domaines, botanique, géologie, ethnologie, histoire, l'œuvre est strictement conçue selon une organisation géographique, et, après une présentation générale, circonscrite à dix sites marquants de la Subdivision¹⁵, ceux qui sont seuls portés sur la carte liminaire¹⁶, et parmi eux, le plus célèbre, Lambèse.

13. Cette date, postérieure au premier envoi du dossier par Carbuccia en France, prouve qu'il s'agit de la seconde version, élaborée lorsque le colonel fut avisé que son travail avait été égaré, DONDIN-PAYRE, *Carbuccia*, cit., pp. 172-3.

14. Pour une appréciation moderne de la valeur de l'œuvre de Carbuccia, JANON, *Recherches*, cit., p. 41: «Par chance, nous avons conservé [...] le précieux journal de fouilles que constituent les rapports manuscrits du colonel Carbuccia, commandant du Second régiment de la Légion étrangère, en garnison à Batna. Il sut, avec autorité et discernement, faire exécuter des travaux de fouille. Il utilisa surtout au mieux les talents des peintres, dessinateurs et géomètres que les hasards d'une vie aventureuse mettaient sous ses ordres et réussit à constituer un dossier graphique capital».

15. Ces sites sont: Batna, Lambèse, Timgad, Chemora, *Diana Veteranorum*, Ngaous, Tobna, Barika, le pont d'El Kantara; le cinquième consacré au Medracen a disparu, mais les planches correspondantes sont conservées (FIG. 3).

16. Ce fond de carte qui figure en tête de l'album de dessins est simplement celui de

Un hasard malheureux a fait de ce travail un document inégalable: Lambèse fut sélectionnée comme lieu d'implantation d'un pénitencier militaire spécialement destiné, en un premier temps, à abriter les déportés de la révolution de 1848¹⁷. Les principales raisons de ce choix étaient la situation, à proximité de la garnison de Batna, mais éloignée de zones densément habitées et colonisées, et le gisement de pierres taillées, considérées comme prêtes à l'emploi, et dont beaucoup portaient des inscriptions.

La récupération des blocs antiques, épigraphes ou anépigraphes, était une pratique constante, qui provoqua d'immenses dégâts au grand dam de tous les amateurs d'archéologie: le ministre de la Guerre regrette, dans une lettre au Gouverneur général Bugeaud, que «ce savant (Walckenaer) expose que, d'après les rapports transmis par M. le Capitaine Delamare, il n'y a pas une seule localité dans la province de Constantine où l'on n'ait détruit ou employé comme moellons des fragments antiques» (en 1840 Delamare a dessiné 80 inscriptions à Sétif, il n'en a retrouvé en 1844 que 50 en comptant celles qui ont été découvertes entre-temps) (CAOM, F⁸⁰ 1587, 6 avril 1844).

Quand on voulut transformer le pénitencier de Lambèse sous régime militaire en une «maison centrale de détention», et qu'on envisagea de créer des ateliers mobiles, dont une sorte d'atelier archéologique, une des légitimations en était cette récupération de pierres:

Le sol de Lambèse, à plusieurs kilomètres à la ronde, est couvert de ruines romaines; des fouilles intéressantes pour l'art comme pour l'histoire pourraient être faites par un atelier de 50 hommes qui seraient rétribués comme manoeuvres à raison de 20 centimes par jour; ces fouilles auraient en outre pour résultat de procurer des pierres pour des constructions éventuelles, au reste c'est une mesure utile à tous les points de vue et qui se recommande par une importance réelle. [Lambèse, CAOM 10 G 10, dossier *Projet de création de la maison centrale*, 16 août 1855, inédit].

Cette exploitation de matériaux, alors très banale partout depuis longtemps¹⁸, mais qui soulèverait des tollés aujourd'hui, aurait pu ne provo-

la carte officielle, qui correspond à la Subdivision dont Carbuccia avait la responsabilité, avec indication des circonscriptions officielles, les caïdats; il n'était pas destiné à «être rempli» (COLONNA, *Invention*, cit., p. 65) mais à fixer les limites de l'enquête archéologique, et à placer les sites auxquels le texte est consacré; ce sont, volontairement, les seules informations destinées à y figurer.

17. Le premier convoi de transportés de juin (1848) a quitté (Bône) le 10 mars pour Lambèse, puis deux autres les 12 et 15 mars.

18. Au XI^e siècle le forum d'Hippone est pillé pour construire la mosquée de Bône: E. MAREC, *Hippone la Royale*, Alger 1954, p. 71; G. MARÇAIS, *La mosquée de Sidi-Bou-Me-*

quer que des dégâts limités si, pour des motifs difficiles à comprendre, on n'avait placé le bâtiment pénitencier exactement sur un angle du camp romain, le mieux conservé de tout l'empire¹⁹. Devenue civile, la prison est restée continûment en usage, son emprise s'est élargie et une route goudronnée coupe actuellement le camp en deux. Ce sacrilège, qui provoqua en son temps l'indignation du monde savant, mais aussi de certains militaires²⁰, se transforma en dévastation avec l'implantation d'un village de colonisation, pour lequel les entrepreneurs obtinrent l'autorisation d'utiliser toutes les pierres des extraordinaires nécropoles qui avaient suscité l'émerveillement du capitaine Delamare; elles furent totalement détruites²¹. Devant ces décisions, Carbuccia ne manifesta aucune réaction: il n'en fait jamais état, et, ce qui n'a pas été remarqué, ni aucun dessin ni aucun plan du camp ne figurent dans son album, à l'exception du prétendu "praetorium" et de la *schola* des *optiones* (FIG. 4), alors que plusieurs autres monuments de la localité sont inclus (comme la "colonne monumentale" du camp des auxiliaires, l'amphithéâtre, ou les portes)²². Cette omission n'est pas le fait du hasard: même si le Génie fut, comme partout,

rouane, Alger 1950. Et voir la constatation raisonnable de J. LASSUS, *Souvenirs d'un cobaye*, Colmar 1973, p. 250: «Sauf dans des cas très rares, lorsque les militaires avaient vraiment besoin de pierres, les ruines étaient préservées. Mais le général byzantin Solomon, lors de la reconquête de l'Afrique, avait déjà prescrit à ses officiers d'implanter leurs forteresses à proximité des villes mortes pour s'en servir comme carrières. Alors, comment se plaindre?».

19. L. RENIER, «ArchMiss», 1850, p. 655 soulignait qu'il s'agissait du «seul camp légionnaire, (des) seuls *castra stativa* qui existent aujourd'hui dans toute l'étendue du monde romain».

20. L. RENIER, «ArchMiss», 1851, pp. 58-61. Toutes les nécropoles, dont Delamare avait signalé l'immensité et la diversité et dont ses recueils comportent de nombreux dessins, ont été pillées par des entrepreneurs autorisés par le Gouvernement général: A. POULLE, *Nouvelles inscriptions de Lambèse et de Thimgad*, «RSAC», 23, 1884, pp. 205-6: «Pour parfaire l'œuvre commencée par le temps et la cupidité des Arabes, les entrepreneurs se sont abattus sur cette ville des morts et l'ont exploitée en coupe réglée». Le maréchal de Saint Arnaud écrit à son frère, Leroy de Saint Arnaud, avocat à Paris, *Lettres*, Paris 1855, p. 261: «Batna, le 2 mai 1850. Là, près de cette Lambessa, jadis si belle, si florissante, et dont les ruines parlent si haut, je vais créer [...] quoi? un pénitencier pour renfermer les fous furieux que la France rejette de son sein. J'ai reculé de deux kilomètres l'établissement projeté [...] j'ai peur pour mes ruines...».

21. Le dernier tombeau subsistant, celui du légat de la 3^e légion, Flavius, fut détruit il y a une dizaine d'années lors de travaux agricoles. Sur la restauration de ce tombeau par Carbuccia et sa valeur symbolique, DONDIN-PAYRE, *L'exercitus*, cit., pp. 148-9 et n. 47.

22. Le "praetorium", pour Carbuccia un «temple de la Victoire»: pl. XXVI à XXVIII; la *schola*: pl. IV (ici FIG. 4); la colonne: pl. XXXVIII; l'amphithéâtre: pl. XXX-XXXI; les portes: pl. XIV.



Fig. 1: Lambèse avant la construction du pénitencier, vue prise de ballon, avec annotations manuscrites du colonel Carbuccia (album inédit du colonel Carbuccia, *Archéologie de la Subdivision de Batna*, bibliothèque de l'Institut de France, MS 1369, cl. auteur, repro. interdite).

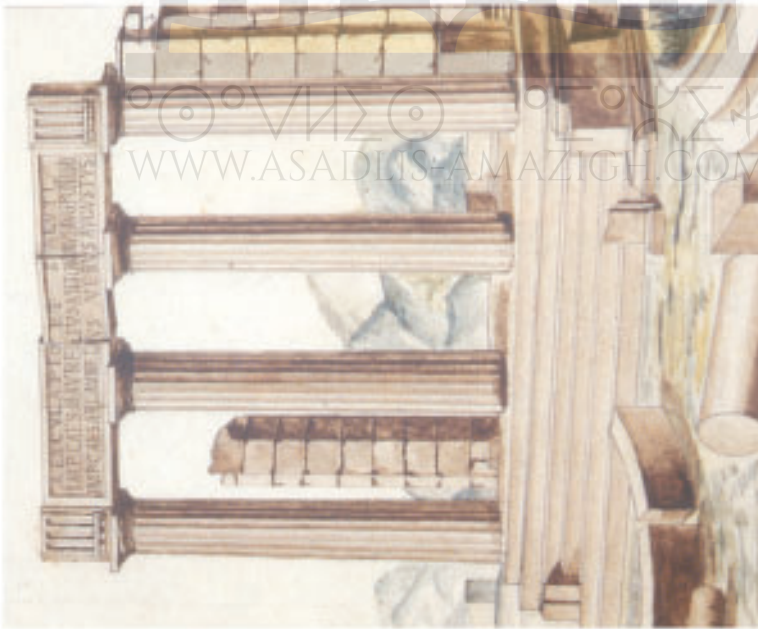


Fig. 2: Le sanctuaire d'Esculape à Lambèse. A gauche: le temple d'Esculape dessiné par le déporté Becker, les colonnes et l'entablement abattus plus tard par un tremblement de terre sont encore en place. A droite: la statue d'Esculape découverte dans le sanctuaire lors des fouilles du colonel Carbuccia (album inédit du colonel Carbuccia, *Archéologie de la Subdivision de Batna*, bibliothèque de l'Institut de France, MS 1369, cl. auteur, reproduit, interdite).



Fig. 3: Deux sites de la circonscription de Batna: *a*) une vue du "Madrazen, mausolée dit tombeau de Syphax" et *b*) le pont d'El Kantara avant sa destruction (album inédit du colonel Carbuccia, *Archéologie de la Subdivision de Batna*, bibliothèque de l'Institut de France, MS 1369, cl. auteur, reprod. interdite).



Fig. 4: La *schola* des *optiones* à Lambèse, dessin du monument et de l'inscription (album inédit du colonel Carbuccia, *Archéologie de la Subdivision de Bona*, bibliothèque de l'Institut de France, MS 1369, cl. auteur, reprod. interdite).

chargé de diriger la construction, l'autorité militaire suprême de la circonscription, Carbuccia, ne put y être étrangère; il suffit de constater la part personnelle qu'il prit à l'aménagement de la ville de Batna pour en être convaincu²³. Son indifférence apparente doit être imputée au souci de ne pas se heurter à sa hiérarchie; se concentrer sur les spectaculaires fouilles du sanctuaire d'Esculape, qu'il avait initiées et menées de sa propre initiative et qui firent sa gloire, était à la fois plus prudent et plus valorisant (FIG. 2)²⁴. Le colonel Carbuccia n'était pas un rebelle au sein de l'armée, tout au plus un original, dont l'activisme et l'arrivisme incessants en irritaient beaucoup. Les difficultés qu'il éprouva à diffuser son œuvre, au point que, en dépit des appuis du monde savant et spécialement de l'Académie des Inscriptions qui l'élut correspondant, il n'en obtint pas la publication, tiennent essentiellement à des circonstances générales et matérielles. Certes, il fut soupçonné d'avoir détourné au profit de ses fouilles le temps, et peut-être les crédits, de son régiment. L'accusation, d'ailleurs probablement fondée en ce qui concerne le premier terme quand on considère l'investissement de travail que ces fouilles représentèrent, mais pas pour le second puisque Carbuccia récompensa ses soldats sur ses propres deniers²⁵, fut certainement inspirée par un double objectif: l'un, circonstanciel, la réticence à voir mis en valeur un officier dont le comportement lors de l'attaque de l'oasis de Zaatcha avait provoqué de considérables critiques²⁶; l'autre, permanent, le souci de ne pas consacrer à, c'est-à-dire, aux yeux du ministre de la Guerre détourner vers, l'archéologie, des crédits dont il avait amplement l'usage ailleurs²⁷.

Le rapport de l'Institut signé des noms les plus illustres sont pour le 2^e Régiment de la Légion étrangère un titre d'honneur tout spécial puisqu'au juste renom que ce régiment s'était acquis par ses services militaires vient se joindre le témoignage de la première société savante du monde en faveur de ses travaux scientifiques. Il paraîtrait donc juste que ce témoignage reçût toute la publicité possible.

23. DONDIN-PAYRE, *Carbuccia*, cit., p. 164, n. 76 sur les rapports entre Carbuccia et les habitants de Batna et les bienfaits de Carbuccia envers la ville.

24. Extraits du compte-rendu des fouilles, *ibid.*, pp. 155-60.

25. Pour les dénégations de Carbuccia, *ibid.*, p. 162.

26. *Ibid.*, pp. 164-6.

27. Il conviendrait d'approfondir avec une étude serrée des publications de Léon Renier et des archives, mais Renier mis toute sa carrière sur ses missions en Algérie, spécialement sur celles qui le menèrent à Lambèse, et, quand on constate qu'il omet, dans son volume *Inscriptions romaines de l'Algérie*, Paris 1855 de mentionner que les pierres ont été signalées avant lui par Carbuccia et/ou Delamare, on peut se demander quel rôle il joua dans la non-publication des travaux du premier.

Il est proposé que le rapport soit publié dans divers organes de presse, qu'une note soit inscrite dans le dossier des participants, qu'une lettre exprime à Carbuccia la satisfaction du ministre, ce qui est accepté, mais il est refusé que

les officiers, sous-officiers et soldats cités dans ce rapport soient mis à l'ordre du jour de l'Armée d'Afrique comme récompense pour eux, comme encouragement pour les autres

et aucun subside ne peut être dégagé pour la publication. (Note inédite du général E. Daumas, directeur des Affaires de l'Algérie, au Ministre à propos des suites à donner au rapport de l'AIBL sur Carbuccia, 7 mai 1851, CAOM F⁸⁰ 1587).

Cette attitude des autorités est constante, et résulte d'une ambiguïté qui ne fut jamais résolue: le ministère de la Guerre exerçait, outre sa vocation naturelle, celle de la conquête, la totale responsabilité de la colonisation, donc de l'établissement de toutes les infrastructures, urbaines, de communication, de mise en valeur agricole etc., et, sur un plan, annexe pour lui mais essentiel pour les archéologues, culturelle, donc de la préservation, de l'étude, de la conservation des vestiges. L'armée se trouvait en butte à la fois aux critiques devant son avance jugée lente par rapport à ce qu'on imaginait avoir été l'expansion romaine, et aux reproches, envers le Génie notamment, de détruire les ruines avec d'autant plus de facilité que les villes et les routes étaient la plupart du temps volontairement superposées à leurs devancières romaines²⁸. Le Génie est, avec de solides arguments, toujours vilipendé; chargé d'accomplir rapidement des tâches de construction de villes, de routes, d'établissements divers, il avait systématiquement le mauvais rôle puisqu'il s'acquitta souvent de sa mission avec la rapidité qu'on attendait de lui, c'est-à-dire sans précautions, au prix de démolitions et de réutilisations²⁹.

28. M. DONDIN-PAYRE, *De la Gaule romaine à l'Africa: à la recherche d'un héritage commun*, in *Camille Jullian, l'histoire de la Gaule et le nationalisme français*, Lyon 1991, pp. 39-49; EAD., *L'exercitus*, cit., pp. 141-9.

29. W. MARÇAIS, *Musée de Tlemcen*, Paris 1906, p. III: «Il s'agissait de construire vite, d'installer rapidement la conquête française; tout ce qui avait l'apparence de la pierre taillée se recommandait par son emploi facile pour être incorporé aux constructions hâtives des conquérants». Voir les introductions aux catalogues des Musées et collections archéologiques de l'Algérie publiés par ordre de Monsieur le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux Arts, M. DONDIN-PAYRE, *La mise en place de l'archéologie officielle en Algérie. XIX^e s. - début du XX^e s.*, annexe 3: *Historique des principaux sites et musées antiques d'Algérie*, in *L'archéologie française au XIX^e siècle, Actes du colloque international*, Lyon 1999, à par.

Résoudre cette contradiction entre deux impératifs, celui de la conservation archéologique et celui de l'évolution urbaine et structurelle du pays, incombait à l'autorité en charge, en l'occurrence l'armée. Ne pas avoir réussi à atteindre ce délicat équilibre n'est pas imputable à l'Armée d'Afrique parce qu'elle était une institution militaire aux intentions malveillantes envers un domaine culturel qui n'entraînait pas dans ses compétences ordinaires, rien ne prouve qu'un pouvoir civil y fût, dans un contexte et avec des impératifs identiques, mieux parvenu. Le reproche qui fut formulé, y compris en son sein, est, alors que l'armée était investie de tous les pouvoirs, d'avoir cédé à la facilité et de n'avoir pas mis en œuvre tout ce qui était possible pour remplir au mieux tous ses rôles, y compris culturels.

On garde ainsi trace d'une polémique entre le ministre de la Guerre et le ministre de l'Intérieur à propos de la conduite de l'armée en 1851 et 1852:

J'ajouterai aussi (au regret qu'il n'y ait pas de service officiel pour l'archéologie) qu'il est également à regretter que MM les officiers du Génie, si recommandables à tous égards ne s'efforcent pas de concilier autant qu'il est en eux (*sic*), les besoins du service auquel ils sont attachés avec le respect des monuments si précieux que renferme l'Algérie quand il leur serait facile de modifier légèrement des plans arrêtés plutôt que de détruire, pour les exécuter à la rigueur (*sic*) les vestiges si intéressants de la domination romaine en Algérie.

Réponse du ministre de la Guerre:

En ce qui touche particulièrement les travaux du Génie militaire, je dois vous faire remarquer, Monsieur et cher collègue, que le rapport de M. le commandant Foy qui accompagne ma dépêche du 28 octobre dernier constate que tous les monuments dignes d'être conservés ont été religieusement épargnés; que ceux dont on s'est servi comme carrières n'ont été détruits que parce qu'il y avait nécessité réelle et que les archéologues envoyés par le Département de l'instruction publique ont reconnu qu'ils ne présentaient aucun intérêt [...] J'ajouterai que c'est à notre armée et particulièrement au zèle intellectuel de ses officiers que l'on doit la découverte, la conservation et même la restauration d'une foule de monuments romains en Algérie et de ceux qui forment aujourd'hui le Musée algérien du Louvre [3 et 20 mars 1852, inédit, CAOM F⁸⁰ 1587].

Il est injuste de dire que le ministère de la Guerre fut indifférent à la préservation du patrimoine archéologique, la législation seule le prouve, ou, pire encore, que l'armée fut l'auteur de destructions pour une raison autre que la négligence, une malveillance volontaire par exemple³⁰. Mais

30. Voir textes en annexe. Toutes les introductions aux catalogues des musées d'Algérie font apparaître la part de hasard, heureux ou malheureux, dans la conservation des

il est exagéré d'affirmer qu'elle y déploya toujours la meilleure volonté. Dans le cas de Carbuccia, comme dans tous les autres, il est clair que le ministre répugne non à patronner les activités scientifiques, mais à les financer. Son refus ou plutôt ses réticences à accepter la publication des travaux de Carbuccia, que l'Institut, malgré ses encouragements, ne réalisa pas non plus, s'expliquent surtout ainsi. Il ne faut y voir ni un recul devant des révélations que les autorités ne pouvaient admettre, c'est-à-dire, en ce cas particulier, la première affirmation claire de la pénétration romaine dans les Aurès, ni de l'indifférence devant les résultats³¹. Bien au contraire, l'armée était prête plus que quiconque à révéler et à célébrer les accomplissements de Rome qui justifiaient sa propre activité de conquête et de colonisation, et auxquels elle ne cessait de se confronter. Aucun désaccord idéologique n'entre en jeu dans ces frictions, non plus que dans les diversités de comportement à l'intérieur du corps des officiers: isoler les responsables des bureaux arabes ou les topographes comme plus cultivés et surtout plus sensibles aux réalités du pays n'a, pour cette époque au moins, aucune justification puisqu'il n'existe pas de corps spécifique pour ces deux missions, et que les officiers sont susceptibles, selon les affectations, selon les moments ou en même temps, de mener des expéditions militaires de conquête ou de représailles, de commander une garnison ou un régiment dans une région plus pacifiée, de relever des coordonnées topographiques, d'avoir la charge, concurremment ou séparément, d'un bureau arabe³². Il est vraisemblable que cette dernière fonction a rendu certains plus sensibles à la condition des indigènes, plus perméables à leur civilisation, mais il est injustifié de dessiner une ligne de partage permanente à l'intérieur de l'armée. Un esprit ouvert, un minimum de culture classique que le corps des officiers, en partie composé, surtout au début de la conquête, de cadres napoléoniens dépourvus de

antiquités, ainsi, R. MASSIGLI, *Musée de Sfax*, Paris, 1912, p. 1: «Des officiers et des fonctionnaires recueillent les antiquités pêle-mêle et parfois un peu au hasard, constituent de petites collections locales; lorsque celles-ci se sont assez développées pour ne plus pouvoir passer inaperçues, il suffit d'une initiative heureuse, profitant d'une occasion favorable pour qu'un musée soit créé». Voir *Musée d'Alger*, Paris 1890, pp. 16-7: liste des dons de commandants d'unités. Parfois, la création de musées officiels suscita des frictions avec les collectionneurs qui ne voulaient pas céder leur récolte; ainsi le commandant Fargus ne voulut pas se départir de sa collection, qui fit l'objet d'une publication séparée dans la série des catalogues des musées d'Algérie, par M. BESNIER, P. BLANCHET, Paris 1900.

31. Cette interprétation est celle de COLONNA, *Invention*, cit., pp. 67-9.

32. CH. A. JULIEN, *Histoire de l'Afrique du nord*, Paris 1931, pp. 653-4 sur les bureaux arabes. Les bureaux arabes deviendront en partie civils, sauf en «territoire de commandement», la partie de l'Algérie toujours sous administration militaire, en 1858. F. COLONNA, *Invention*, cit., p. 66 croit à la répartition des officiers en deux catégories.

formation intellectuelle, était loin de partager³³, le poids plus ou moins lourd des contraintes matérielles selon les missions, écrasant pour le Génie, systématiquement cantonné dans le mauvais rôle, le hasard des affectations ont fait que certains ont ressenti un sentiment de parenté avec les Romains qu'ils considéraient comme leurs lointains prédécesseurs et ont été capables de l'approfondir. Il est injustifié de répartir les officiers entre les "sabreurs" et les "sensibles", les premiers, indifférents au pays et aux indigènes, uniquement motivés par des exploits guerriers, adhérant sans état d'âme à la pratique de destruction systématique des villages rebelles, incapables d'apprécier les vestiges³⁴, les seconds, ouverts et généreux, assez réceptifs pour chercher à connaître le milieu, ses habitants et son histoire. Ce sont les mêmes, faisant preuve de réactions variables selon le contexte et les possibilités, et cette cohérence est parfaitement logique puisque les deux termes de l'alternative sont complémentaires: au-delà de la constatation émerveillée de l'existence de ruines romaines spectaculaires, l'affirmation de la présence romaine, de son ampleur, des modalités de sa mise en œuvre validait les méthodes employées par les Français, héritiers des Romains, pour imposer, comme les Romains l'avaient fait, une autorité dont les effets civilisateurs étaient si flagrants³⁵. L'attention, la passion de certains pour l'histoire romaine vont au-delà de la "tradition française" d'associer la science à la conquête, le cas du capitaine Delamare l'illustre.

Polytechnicien, artilleur, le capitaine Delamare, sinon ami, du moins camarade de Carbuccia et qui l'appréciait, avait une personnalité aussi effacée que l'autre était flamboyant³⁶. Sa modestie et son extrême honnêteté étaient unanimement reconnues. Comme Carbuccia il prit des initiatives, quoique de nature différente; de la même façon que lui, il s'intéressa à l'archéologie à laquelle rien ne le prédestinait non plus, mais sur un mode beaucoup plus exclusif: contrairement à Carbuccia, on ne lui connaît au-

33. Voir W. SERMAN, *Les origines des officiers français, 1848-1870*, Paris 1979, *passim* et JULIEN, *Histoire*, cit., pp. 638-9.

34. JULIEN, *Histoire*, cit., p. 637 sur la politique systématique de la terre brûlée.

35. L'analyse de B. LEPETIT, *Missions scientifiques et expéditions militaires: remarques sur leurs modalités d'articulation*, in *L'invention scientifique*, cit., pp. 97-116 me semble tout à fait erronée en ce qui concerne l'Algérie antique, notamment p. 99: «Aucune grandeur passée ne vient justifier l'observation en Algérie [...] Ce n'est plus ici un passé qu'on se rappelle et se réapproprie, mais bien plutôt un avenir qu'on s'efforce d'engager»; si il est vrai que «ce que les autorités françaises» cherchent dans «le recours à l'Antiquité [...] c'est à assurer l'efficacité des prises sur le territoire» (p. 102), elles y cherchent aussi une justification morale.

36. Voir M. DONDIN-PAYRE, *Le Capitaine Delamare. La réussite de l'archéologie romaine au sein de la Commission d'exploration scientifique d'Algérie*, «MAIBL», xv, Paris 1994.

cun autre centre d'intérêt. Cependant, alors qu'il était totalement inséré dans l'institution militaire, dont, à la différence de Carbuccia, il dépendait même pour son œuvre historique, il se montra beaucoup plus audacieux que celui-ci: il s'opposa violemment, publiquement et à de multiples reprises, sans souci des conséquences, à la destruction des vestiges, à leur appropriation par des individus ou des institutions³⁷. Si Carbuccia n'a jamais exprimé la moindre gêne face aux dégradations, Delamare prouve que le poids d'une hiérarchie n'est jamais si pesant que le courage et la passion ne puissent le secouer.

Le capitaine Delamare effectua en effet la totalité de son œuvre dans un cadre officiel: il fut affecté à sa demande insistante à la Commission d'exploration scientifique d'Algérie que le ministère de la Guerre, sous la pression des institutions savantes, avait mise sur pied en août 1839³⁸, puisque, des trois expéditions, Égypte, Morée, Algérie, seule la dernière se trouva, à cause du statut militaire du territoire, placée sous le patronage du ministère de la Guerre³⁹. Détaché à titre de spécialiste du dessin, mais se consacrant de sa propre volonté totalement à l'archéologie, Delamare aurait dû avoir moins d'obstacles à surmonter que Carbuccia. De fait, il obtint, même après que la Commission eut été dissoute à la fin de 1841, son maintien en Algérie puis son placement en position exceptionnelle (congé, mission, détachement) pour se consacrer exclusivement à l'archéologie, jusqu'à sa retraite, en 1852. Il parcourut inlassablement le pays, de novembre 1839 à mai 1845, dans des conditions matérielles difficiles, suivant d'aussi près que possible les colonnes conquérantes, participant aux actions militaires, dessinant toutes les antiquités, même anodines, qu'il remarquait, gardant trace de monuments et de sites qui, entre deux visites, disparaissaient, à son intense indignation. Que Delamare et Carbuccia aient tous deux œuvré à Lambèse n'est pas le fruit du hasard. Ils se sont rencontrés dans ce site prestigieux où Delamare accompagna Léon Renier, en mission épigraphique, en août 1850. Ce n'était pas là le premier séjour du capitaine, même si son mérite fut minoré par l'attitude de Renier qui récupéra ensuite à son profit une partie de ses relevés épigraphiques⁴⁰: le premier, Delamare avait fait des découvertes essentielles sur le

37. DONDIN-PAYRE, *Delamare*, cit., pp. 17-8 pour un exemple de conflit à Philippeville.

38. Sur l'histoire de la Commission, les étapes et le délai qui s'écoula entre la décision de création de la Commission et sa réelle mise en place, M. DONDIN-PAYRE, *La Commission d'exploration scientifique d'Algérie. Une héritière méconnue de la Commission d'Égypte*, «MAIBL», XIV, Paris 1994.

39. L'expédition d'Égypte est placée sous le patronage des Relations extérieures, celle de Morée sous celui du ministère de l'Intérieur.

40. Les dessins d'inscriptions de Lambèse constituent une grande partie de la collec-

site, quand, avant tout autre, accompagné de deux spahis, il atteignit, à partir de Batna, Lambèse qu'il explora à plusieurs reprises en février 1844 et dont, à partir des inscriptions, il établit le nom⁴¹.

Pendant notre séjour à Batna, nous remarquâmes, de l'une de hauteurs qui entourent le camp, au fond d'une vallée, une construction que nous jugeâmes isolée et distante de 4 à 5 kilomètres. Nous avions à la fois mal jugé la distance et l'importance du lieu; nous étant dirigés de ce côté, pendant une longue marche de plus de deux heures, nous voyions, en approchant, des édifices nouveaux, et nous fûmes étonnés, à notre arrivée, de l'immensité des ruines qui nous entouraient. Contre le grand édifice qui nous avait attirés, nous trouvâmes une belle inscription qui commence ainsi: *Genio Lambaesis*; sur de nombreux monuments épigraphiques, nous lisions ces mots: LEG III AVG; enfin, notre arrivée sur le temple d'Esculape, dont nous connaissions diverses descriptions, ne nous laissa plus douter que la ville dont nous admirions les restes ne fût Lambèse. Ainsi ces ruines, visitées en 1725 par Peyssonnel, en 1768 par J. Bruce, ont été retrouvées par nous, en février 1844, sur le versant septentrional de l'Aourès, à 11 kilomètres sud-est de Batna. Leur nom moderne est Tezzout, ou Tezzoutlet, mots qui appartiennent à la langue berbère. A notre retour, sur notre indication, la porte orientale du camp prit le nom de Porte de Lambèse⁴².

A la différence de Carbuccia, Delamare réalisa lui-même et seul son œuvre, n'obtenant qu'avec difficulté les aides matérielles que plusieurs collègues insensibles à l'archéologie répugnaient à détourner des objectifs militaires, finançant lui-même, en désespoir de cause, ses travaux, à l'image

tion d'aquarelles originales de Delamare, conservées à la bibliothèque de la Sorbonne à laquelle Renier, qui en avait obtenu la cession, la légua (Bibliothèque de la Sorbonne, MS 273 à 280).

41. La région avait été reconnue pour la première fois lors de l'expédition de 1844 par le duc d'Aumale jusqu'à Biskra; on créa un camp provisoire à Batna, atteint le 12 février 1844. Delamare profita de sa présence dans la région pour explorer, un des premiers, Timgad, *Notice sur Lambaesa ville de la province de Constantine*, «RA», IV, 1848, pp. 449-53, pl. 73; «RA», VII, 1851, p. 203 (note sur sa mission en Algérie) et p. 762 (*note sur Tamugadi*) = «AnnSAF», 1852, pp. 70-1; *Recherches sur la ville de Lambèse (province de Constantine)*, «MSAF», XXI, 1852, pp. 1-62, 2 pl. (2^e partie: inscriptions, L. Renier: pp. 63-135).

42. A. DE LA MARE, L. RENIER, «MSAF», 1850, pp. 24-5 (appréciation par A. J. LETRONNE, sur l'arc de triomphe de Theveste (Tebessa) et sur les autres ruines romaines de cette ville situées dans la province de Constantine, dans *Mémoires et documents publiés dans la Revue archéologique* par M. Letronne, Paris 1849, p. 300: «Si cette notice (sur Theveste) et celle de M. de la Mare sur Lambaesa, avec les dessins qui les accompagnent viennent à la connaissance de nos officiers d'Afrique, nul doute qu'elles ne stimulent leur zèle et leurs efforts [...] Car de même que leurs courageux devanciers, qui ont illustré le nom français en Égypte, il y a bientôt un demi-siècle ils savent manier le compas et le crayon aussi bien que l'épée»).

de Carbuccia: officiellement membre de la Commission d'exploration, il paya sur sa solde des journées d'ouvriers et fit prélever le carrelage de la chambre d'un camarade compréhensif, dont il avait besoin pour protéger les objets qu'il voulait expédier en France⁴³.

Quand, pour ne pas mourir de faim, j'ai été obligé de faire des bons, j'ai été forcé de les rembourser; je n'avais pas droit aux vivres de campagne [...] Jusqu'ici l'hôpital quand je succombais sous les efforts de la fièvre, a été la seule faveur qu'il m'a été permis de partager avec les autres officiers. Au cœur de l'hiver, pouvant à peine me traîner, les jambes enflées, me tenant à grand peine à cheval, j'allai bivouaquer pendant quinze jours sur les ruines de Mons et de Djimilah, toujours pour le rassemblement des fragmens antiques⁴⁴.

On touche du doigt l'ambiguïté de l'attitude de l'institution militaire qui ne tire pas les conséquences concrètes de ses prescriptions publiques. Là encore, il s'agit d'un conflit d'intérêts matériels, de l'incapacité à faire admettre que des préoccupations intellectuelles puissent prendre le pas sur la conquête et les travaux publics, non d'une malveillance ou d'une négligence volontaire.

En dépit de ces obstacles, bien que son éloignement des postes militaires provoquât un blocage de sa carrière qui le désespérait, Delamare ne renonça jamais ni à enregistrer tout ce qu'il voyait, ni à sauver ce qu'il pouvait, et si son œuvre n'a pas le caractère abouti de celle de Carbuccia puisqu'il ne rédigea pas le commentaire qui devait accompagner ses planches, il n'en publia pas moins plusieurs articles et surtout rassembla, dans deux volumes de la collection *Exploration scientifique de l'Algérie*, une partie de ses dessins, d'autant plus remarquables, notamment pour la précision des formulaires épigraphiques, que, souvent, il ne comprenait pas les textes⁴⁵. Il accomplit, toujours seul et sur ordre, une autre mission, qui paraissait naturelle en son temps, même si elle est contestée aujourd'hui: il choisit en Algérie des pièces qu'il fit transporter à Paris

43. DONDIN-PAYRE, *Delamare*, cit., p. 39, fig. 1 bis; 60-1.

44. Lettre de Delamare au Ministre, 24 juillet 1844, dossier de pension, SHAT, et lettre écrite par Enfantin au nom de Delamare à l'Intendant militaire pour solliciter le remboursement des frais engagés, 27 juillet 1844, CAOM F⁸⁰ 1595.

45. AD. H. AL. DELAMARE, *Exploration scientifique de l'Algérie pendant les années 1840, 1841, 1842, 1843, 1844 et 1845 publiée par ordre du gouvernement et avec le concours d'une commission académique - Archéologie*, Paris 1850, 2 vol., 193 pl. Le commentaire, dont la rédaction avait été confiée à Léon Renier qui ne la réalisa jamais, fut composé un demi-siècle plus tard par S. GSELL, *Exploration scientifique de l'Algérie pendant les années 1840-1845 - Archéologie, Texte explicatif des planches de Ad.-H.-Al. Delamare*, Paris 1912. DONDIN-PAYRE, *Delamare*, cit., p. 39, pour la bibliographie de Delamare.

pour constituer le Musée africain du Louvre. Cette appropriation matérielle de restes d'un passé dont elle se sentait l'aboutissement paraissait alors tout à fait légitime à l'Europe qui considérait cette histoire et ses traces comme totalement siennes.

Si les militaires ont emprunté des voies diverses dans leur parcours scientifique, ceux qui ont réussi à faire aboutir leur action, c'est-à-dire à en fixer les traces et à les rendre publiques, ont eu les mêmes interlocuteurs. Ceux qui sont restés dans le contexte local ont adhéré aux sociétés savantes apparues à partir de 1835⁴⁶, y ont fait des communications, et ont publié dans leurs revues. Ceux qui ont cherché la sanction d'organismes officiels se sont rencontrés au sein des mêmes structures, toujours civiles. Pour Carbuccia et Delamare, la Société des Antiquaires de France et l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, le second par le cours naturel des choses puisque la commission de publication, à laquelle les productions des membres de la Commission d'exploration étaient soumises, était composée d'académiciens, le premier parce qu'il prit l'initiative de communiquer, par l'intermédiaire du ministre de la Guerre, ses travaux à l'Académie qui en valida l'intérêt par la médaille d'or au concours des Antiquités de 1851. On touche là à un aspect essentiel: toujours on aboutit à la ratification par des savants civils, avec lesquels le ministère de la Guerre coopérait en permanence (de même, aucune suspicion ne s'était manifestée officiellement envers les civils membres de la Commission)⁴⁷. Le souci du ministère de la Guerre était de ne pas détourner de leurs tâches militaires plus d'officiers d'active, de ne pas utiliser plus de crédits, qu'il n'était strictement nécessaire, donc d'éviter que les opérations militaires soient d'une façon quelconque infléchies par les contraintes de la science, que ce soit par l'accès aux zones non pacifiées ou par l'accaparement de militaires par des activités civiles, et de réduire la durée des missions et l'ampleur des publications. Mais le dernier mot scientifique revient toujours aux civils⁴⁸. Il n'y a pas plus censure de la part de l'armée, ou scission à l'intérieur de l'armée qu'il n'y a scission entre militaires et civils.

46. La première d'entre elles, la Société d'essai et de recherches de Bougie, fut créée, deux ans seulement après l'occupation de la ville, à l'initiative des officiers de la garnison, notamment du lieutenant Faulte, de la 4^e compagnie du Génie et du payeur militaire Paul Prieur. Par erreur CH. A. JULIEN, *Histoire*, cit., p. 752 qualifie la Société archéologique de Constantine de «doyenne des sociétés savantes». Voir DONDIN-PAYRE, *La mise en place*, cit., annexe 1: *La création des sociétés savantes concernées par l'archéologie en Algérie*.

47. *Contra*, à tort LEPETIT, *Invention*, cit., p. 103.

48. L'absence de contrôle de l'autorité militaire sur les activités scientifiques est admise par B. LEPETIT, *Invention*, cit., p. 106 avec raison, même si les preuves qu'il en donne (désignation par les Académies, moins de militaires que de civils) sont discutables; au plus haut des effectifs il y eut onze militaires pour dix civils.

Le caractère méthodique de l'œuvre de Carbuccia et Delamare est atypique, la plupart de leurs collègues adoptèrent un comportement moins systématique, rassemblant données et objets au gré des occasions⁴⁹, mais ils portent témoignage de quelques uns des cheminements variés qu'a pu prendre l'activité archéologique de l'armée: le premier, pour qui l'archéologie n'est qu'une activité parmi d'autres, à laquelle il ne se livre pas personnellement mais dont il organise la mise en œuvre par ses subordonnés, y engageant tout son régiment, protégé vis-à-vis de ses supérieurs par le caractère annexe et exceptionnel de cette démarche par rapport à sa mission militaire et par son indifférence envers les décisions, même discutables, de son autorité de tutelle; le second totalement accaparé par l'archéologie, travaillant seul, et prenant passionnément parti en faveur de la conservation la plus complète de tout vestige, suscitant parfois par son intransigeance l'animosité de sa hiérarchie, qui lui permit cependant de continuer à s'adonner à temps plein à cette entreprise, mais revendiquant sans hésiter pour son pays les pièces muséographiques les plus spectaculaires. Tous deux totalement désintéressés sur le plan financier, mais attendant la reconnaissance de la valeur scientifique de leur œuvre.

L'attitude de l'armée, en tant que corps, envers les antiquités algériennes revêt par force un aspect ambigu et double: passif, par les instructions de préservation qui furent réitérées, ou, à l'inverse, la tolérance des démolitions; actif par les travaux tels ceux de Carbuccia ou de Delamare, par l'organisation de la Commission scientifique, les tentatives de mise sur pied de structures de conservation, mais aussi par les destructions⁵⁰. L'intervention du ministère de la Guerre, du corps du Génie⁵¹, des militaires individuellement dans les investigations sur l'Algérie romaine est essentielle, sans doute en partie pour des raisons contraignantes: à la différence de la Tunisie où les militaires furent très tôt encadrés par une structure civile spécialisée dans la conservation des vestiges⁵², l'armée fut long-

49. Ainsi par les notations dans les journaux de marche dont A. BERBRUGGER, «RAfr», I, 1856-57, p. 156 recommandait le dépouillement.

50. A. HERON DE VILLEFOSSE, «Revue de l'Afrique française», 5, 1887, pp. 371-400: en 1852, le général Creully (fondateur de l'*Annuaire de la Société archéologique de Constantine*, devenue *Recueil de Notices et Mémoires* en 1863) place dans les centres militaires des registres où les officiers doivent consigner les trouvailles. Cette directive est reprise et généralisée par le ministère de l'Intérieur à la fin du siècle.

51. Quand la société archéologique de Constantine est fondée en 1854 le premier antécédent qu'elle invoque est le rôle du Génie dans la préservation des antiquités.

52. La coopération des militaires fut mieux organisée en Tunisie grâce à la création

temps, à cause de la lenteur de la conquête, du statut administratif, la seule source d'autorité constituée en Algérie. Pour cette même raison, les dégradations, les disparitions de vestiges, la réutilisation des matériaux antiques pour la réalisation des infrastructures de la colonie lui sont également imputables. On ne peut dire que les militaires, quand ils avaient un certain niveau de culture, se sont montrés insensibles aux traces de la civilisation romaine. On ne peut non plus dire que le ministère de la Guerre exerça une censure quelconque, c'est-à-dire a entravé des initiatives, interdit ou modifié pour des raisons idéologiques la diffusion de résultats scientifiques⁵³. Une fois franchis les obstacles matériels et admis les sacrifices à consentir, l'armée ne pouvait que trouver des avantages à faire connaître l'œuvre romaine qu'elle comparait à la sienne, dont elle voulait faire son modèle⁵⁴ et qui la justifiait. Il n'y a pas là matière à s'étonner; le ministre n'écrivait-il pas en 1847:

On ne pense pas qu'il soit besoin d'ajouter que l'archéologie de l'Algérie sera sans contredit l'un des travaux les plus intéressants, *même au point de vue politique*, de l'ouvrage de la Commission scientifique. Elle nous montrera les traces du passage des Romains en Afrique, les points qu'ils ont occupés, les travaux qu'ils y ont faits, et sera pour nous un enseignement *utile*⁵⁵.

Ses interlocuteurs d'ailleurs le savaient bien, qui plaidaient auprès d'elle en ces termes: «Transportons nous par la pensée dans les trois premiers siècles de notre ère, soyons Romains un instant; nos phalanges armées

d'un Service des antiquités en 1885 sous la direction de La Blanchère qui encadre et encourage l'initiative des militaires.

53. Le seul exemple de censure concerne Prosper Enfantin qui, chargé de l'ethnologie, proposa un ouvrage sur la *Colonisation de l'Algérie*, qui fut refusé par la commission de publication, réexaminé, selon une procédure exceptionnelle qui prouve les appuis dont disposait Enfantin, à la demande du ministre de la Guerre, par la commission intérieure de Colonisation, refusé par elle mais publié individuellement grâce à une subvention en 1843, M. DONDIN-PAYRE, *Prosper Enfantin dans la Commission d'exploration scientifique d'Algérie*, «Bulletin de la Société des Amis d'Ismâïl Urbain», 6, 1994, pp. 6-9 et *Commission*, pp. 92-6.

54. Deux exemples parmi beaucoup d'autres: A. BERBRUGGER, *Icosium*, Alger 1845, p. VI: «N'avons nous pas un intérêt matériel considérable à savoir comment était dirigée la tâche civilisatrice que d'autres peuples avaient entreprise ici avant nous, à étudier par quels moyens ils ont conquis l'Algérie, comment ils s'y sont maintenus, quelles circonstances les en ont chassés?»; ou M. Lacroix, préfet d'Alger, chargé le 17 février 1851 «d'un travail ayant pour but de rechercher les bases et les résultats du système de colonisation adopté par les Romains à l'époque de leur domination en Algérie, et, en outre, d'exposer les diverses phases par lesquelles a passé depuis lors l'agriculture de ce pays» (CAOM F⁸⁰ 1586).

55. Note du Ministre, 1 janvier 1847, CAOM F⁸⁰ 1595; archives AIBL, correspondance, 1846.

s'avancent sur une terre étrangère, elles se battent, elles triomphent, elles sont maîtresses du sol; que vont-elles faire?»⁵⁶ ou qui, comme Renier en introduction de ses *Inscriptions*, lui rendaient cet hommage: «Sans l'armée je n'aurais rien pu faire; c'est à nos officiers d'Afrique que je dois la meilleure part de mon butin».

Annexe Les instructions pour la préservation des antiquités Compléments*

La circulaire de Bugeaud du 23 mars 1844 sur «les dispositions à prendre pour la conservation des monuments anciens et restes d'antiquité en Algérie» «Bull. off. des actes du Gouvernement de l'Algérie», 1844, 4, pp. 64-5) est reprise dans l'*Envoi des instructions relatives aux recherches archéologiques par le Prince chargé du Ministère de l'Algérie et des Colonies à MM. les Fonctionnaires publics de l'Algérie* du 31 décembre 1858, qui confie aux municipalités le soin de constituer les musées et d'assurer la conservation des antiquités. Elle se termine par:

Je recommande aux officiers des bureaux topographiques de noter avec soin, sur les cartes et plans de leur subdivision, la direction des voies romaines, l'emplacement des ruines, des bornes milliaires et de tous les monuments que l'on pourra découvrir, dans un prochain avenir, d'asseoir d'une manière définitive les bases d'une géographie complète de l'Afrique romaine.

Dix ans plus tard, le Gouverneur général regrette:

Par suite de l'impulsion donnée dans ces derniers temps aux recherches archéologiques, des découvertes intéressantes à tous égards viennent enrichir le domaine de la science [...] (mais mis à part quelques cas particuliers, les objets sont perdus). Mais ces objets (ceux qui sont conservés) servent surtout à montrer combien il est à regretter que des fouilles régulières n'aient pas été entreprises par le Gouvernement sur les points où les Romains avaient fondé leurs principaux établissements car votre Excellence n'ignore pas que si quelques collections existent c'est grâce à la libéralité d'amateurs qu'on le doit. Pour quelques objets offerts ou

56. Termes employés par l'avocat GODARD-FAULTRIER qui envoie le 10 juin 1840 au ministre de la Guerre un opuscule sur les *Moyens propres à étendre et à affermir la conquête*, p. 5. Cette solidarité est constamment réaffirmée: «Ces importants travaux (d'archéologie) consolident l'œuvre de nos soldats et de nos colons car ils rattachent le présent au passé et démontrent que la France est l'héritière légitime de Carthage et de Rome», P. GAFFAREL, *Notre expansion coloniale en Afrique de 1870 à nos jours*, Paris 1918, p. 46.

* Le dossier principal est présenté dans M. Dondin-Payre, *Mise en place*, voir n. 29.

restitués que d'autres ont été et sont journallement perdus pour la science [...] Il importe, Monsieur le Maréchal, de mettre un terme à cet état de choses. L'administration est moralement responsable des richesses de cette nature qui viennent à se perdre, à défaut de moyens matériels suffisants mis à la disposition de ses agents pour prévenir les dégradations, les détournements et les pertes. Elle doit compte au monde savant des trésors archéologiques que recèle le sol de notre possession d'Afrique et ce ne serait pas sans raison qu'on la comprendrait jusqu'à un certain point dans le reproche d'indifférence si souvent articulé. (Il propose de voter des crédits pour mettre sur pied un service archéologique). Nous avons dans tous les services en Algérie, Génie, Ponts et Chaussées, Bâtiments civils, des hommes qui se feraient un devoir et un plaisir de lui prêter un concours éclairé pour rendre fructueuses les recherches auxquelles on se livrerait. [Lettre au Ministre de la Guerre, 20 mai 1854, inédit, CAOM F⁸⁰ 1587.]

Les actes de concession comportent une clause concernant les antiquités: *Cahier des charges relatif à la concession de l'exploitation des eaux thermales de Hamman Meskoutine*, «Bull. off. des actes du Gouvernement de l'Algérie», 1858, 18, clause insérée le 8 septembre 1858 dans la concession accordée au sieur Moreau, signée «Le Prince chargé du Ministère de l'Algérie et des Colonies, Jérôme Napoléon», art. 8:

Le concessionnaire ramassera ou extraira librement et gratuitement tous les matériaux utiles à ses constructions qui peuvent se trouver sur les terres concédées. Il aura la faculté d'exploiter industriellement les carrières de toute nature qu'il pourra découvrir sur ces terrains. L'État se réserve toutefois la propriété de toutes les antiquités qui seraient trouvées ou découvertes par qui que ce soit sur les terrains affermés; et la remise devra en être faite immédiatement à l'autorité.

Autre exemple, le décret impérial concédant à M. Poitevin de La Motte-Maisseny 382 ha dans la plaine du Chélif, 30 juin 1858, art. 9:

L'État se réserve la propriété des objets d'art, mosaïques, bas-reliefs, statues, débris de statues, médailles qui pourraient exister dans l'étendue de la concession [CAOM 50191, inédit].



Anna Pasqualini

I “timidi passi” della ricerca archeologica italiana in Algeria: l’opera di Giocondo Toscani

Il titolo della mia relazione trae origine e giustificazione dall’esiguità di contributi italiani alla ricerca storico-archeologica in Algeria.

Come è già emerso dai lavori del Convegno, infatti, se l’Africa Proconsolare¹, da un lato, e soprattutto la Tripolitania e la Cirenaica², dall’altro, furono percorse precocemente da viaggiatori, più o meno eruditi, provenienti dall’Italia, l’Algeria, che corrisponde, grosso modo, all’antica Numidia e a parte della Proconsolare a est e della Mauretania a ovest, rimase fuori dai circuiti usuali delle esplorazioni.

Nonostante le coste nord-africane, e in particolare quelle algerine, esercitassero una forte attrattiva su Siciliani e Napoletani, ma anche su Toscani e Sardi, che vi praticavano con buoni profitti la pesca e il commercio³, le turbolenze politiche degli Stati della Reggenza avevano impedito alle diplomazie italiane di intrecciare con i rappresentanti locali della Sublime Porta rapporti tali da consentire un regolare e sicuro afflusso di altro tipo di viaggiatori, che non fossero avventurieri o fuoriusciti⁴. Tale stato di precarietà era, per di più, aggravato dall’espandersi sempre più violento del fenomeno della pirateria, sicché, per limitarci all’Algeria, non è senza significato il fatto che le prime osservazioni sulla regione da

1. Alludo per esempio al medico pisano Giovanni Pagni (su cui *CIL* VIII, p. XXIV e A. GUNNELLA, M. A. GIUA in questi Atti), a suo nipote Giovanni Antonio Corazza (*CIL* VIII, p. XXIV) e a Camillo Borgia (B. DI PORTO, in *DBI* 12, Roma 1970, pp. 694-6; V. CICCOTTI, *Camillo Borgia (1773-1817) soldato e archeologo*, Quaderni della Biblioteca comunale 8, Città di Velletri 1999 e J. DEBERGH, in questi Atti).

2. Cfr. M. LUNI, *La scoperta di Cirene «Atene d’Africa»*, in *La Cirenaica in età antica, Atti del Convegno Internazionale di studi, Macerata 18-20 maggio 1995*, a cura di E. CATANI e S. MARENGO, Macerata 1998, pp. 319-49. Cfr. anche A. PASQUALINI, *Il contributo degli Italiani allo studio delle antichità cirenaiche tra ’700 e ’800: appunti su aspetti inediti o poco noti*, in *Cirene e la Cirenaica nell’antichità, Convegno internazionale di Studi, Roma-Frascati 18-21 dicembre 1996* (in corso di stampa).

3. G. LOTH, *Le peuplement italien en Tunisie et en Algérie*, Paris 1905, p. 107.

4. E. MICHEL, *Esuli italiani in Algeria (1815-1861)*, Bologna 1935, pp. 1-15; C. CESARI, *Gli Italiani nella conoscenza dell’Africa*, Roma 1938, pp. 53-8.

L’Africa romana XIII, Djerba 1998, Roma 2000, pp. 747-758.

parte di un italiano provenissero da un malcapitato poeta e viaggiatore, caduto schiavo dei pirati algerini nel 1813, e cioè Filippo Pananti⁵, che recuperò la libertà solo grazie ai buoni uffici del console inglese, e poté in seguito narrare in due memorie la sua avventura⁶.

Fu proprio la necessità di ristabilire la sicurezza nelle acque del Mediterraneo a spingere la Francia ad assumersi il compito di ridurre alla ragione il Dey di Algeri, che si mostrava, più degli altri reggenti, sordo alle ripetute richieste da parte degli Stati cristiani di porre fine alle scorrerie. Com'è noto⁷, dopo un frenetico periodo di trattative, tutte andate a vuoto, e nonostante fosse mal visto, soprattutto dall'Inghilterra, un rafforzamento della presenza francese negli Stati barbareschi, un "colpo di ventaglio", sferrato insolentemente dal Dey Hussein sulla faccia del console francese Deval, fece precipitare la situazione. Il 31 gennaio 1830 si giunse alla dichiarazione di guerra e, in un breve volgere di mesi, all'occupazione militare dell'Algeria.

Da allora, con la garanzia di un relativo stato di tranquillità e grazie alla sentinella armata delle truppe francesi, fu possibile avviare l'esplorazione di una fertilissima *terra incognita*, straordinariamente ricca di antichità, in buona parte in stato di eccellente conservazione.

Alla nutrita schiera di studiosi francesi⁸, a cui si deve la scoperta e la pubblicazione di un numero incredibile di iscrizioni, tanto che lo stesso Mommsen ebbe a dire che le *inventiones titulorum Africanorum [...] epigraphiae non solum Africanae, sed Latinae universae statum mutaverunt*⁹, si affiancarono alcuni ricercatori provenienti da altri paesi, tra cui giova ricordare l'inglese Grenville T. Temple¹⁰ e il danese C. T. Falbe¹¹.

5. Su Filippo Pananti (1766-1837) cfr. P. AMAT DI SAN FILIPPO, *Biografia dei viaggiatori italiani*, Roma 1882-84, I, p. 542; E. DE TIPALDO, *Biografia degli italiani illustri*, Venezia 1834-45, V, p. 154; L. BALDACCI, in *Poeti minori dell'Ottocento*, a cura di L. BALDACCI e G. INNAMORATI, II, Milano-Napoli 1963, pp. 591-680; *Memorialisti dell'Ottocento*, a cura di C. CAPPUCCIO, II, Milano-Napoli 1958, pp. 3-49.

6. F. PANANTI, *Avventure e osservazioni sopra le coste di Barberia*, Milano 1817; Id., *Relazione di un viaggio in Algeri*, Genova 1830.

7. Per questi avvenimenti cfr. in genere C. A. JULIEN, *Histoire de l'Algérie contemporaine*, I, *La conquête et les debuts de la colonisation: 1827-1871*, Paris 1974.

8. Cfr. M. BOUCHENAKI, *L'œuvre des épigraphistes français en Algérie: la Numidie et la Maurétanie Césarienne*, in *Un siècle d'épigraphie classique: aspects de l'œuvre des savants français dans les pays du bassin méditerranéen de 1888 à nos jours*, Actes du Colloque international du Centenaire de L'Année épigraphique, Paris 19-21 octobre 1988, Paris 1990, pp. 53-69; M. DONDIN-PAYRE, *La Commission d'exploration scientifique d'Algérie*, «MAIBL», n.s. XIV, Paris 1994; EAD., *Le capitaine Delamare. La réussite de l'archéologie romaine au sein de la Commission d'exploration scientifique d'Algérie*, «MAIBL», n.s. XV, Paris 1994; EAD. e N. BENSEDDIK, in questi Atti.

9. *CIL* VIII, p. XXVII.

10. *CIL* VIII, p. XXVII.

11. *CIL* VIII, p. XXVII. Cfr. anche A. SARTORI, in questi Atti.

Anche l'Italia contribuì in qualche modo alla scoperta dei monumenti algerini. Salvatore Bono ha illustrato in vari lavori l'opera di Giacinto Amati e di Vincenzo Calza¹², due italiani che, tra il 1840 e il 1844, effettuarono a vario titolo escursioni erudite in Algeria, lasciandone relazioni a stampa. A me spetta il compito di attirare l'attenzione su un modesto sergente del Reggimento Cacciatori Guardie dell'esercito piemontese, che si trovò, per circostanze ancora oscure¹³, in Algeria tra gli anni 1846 e 1849¹⁴. Si chiamava Giocondo Toscani e ce ne occupiamo in questa sede perché ha lasciato una serie di disegni di monumenti e di iscrizioni algerine, raccolti in almeno tre album, di cui uno, che reca il pomposo titolo di *Vestigia Romanorum*, è conservato alla Biblioteca Universitaria di Genova¹⁵.

L'operetta era nota a Mommsen e, in effetti, è segnalata nell'*auctororum recensens* dell'VIII volume del Corpus¹⁶, ad opera dello stesso Mommsen¹⁷.

12. S. BONO, *Archeologi italiani nel Maghreb dal XVII al XIX secolo*, in *La presenza culturale italiana nei paesi arabi: storia e prospettive*, Atti del II Convegno dell'Istituto per l'Oriente, Roma 1984, pp. 302-8; ID., *Testimonianze italiane sull'Algeria dal colonialismo all'indipendenza (1830-1962)*, in *Gli Arabi e noi*, Atti del Convegno di studi su "Il nazionalismo arabo", Terni maggio 1991, a cura di V. PIRRO, Terni 1995, pp. 45-58.

13. Non sono chiare, in particolare, le ragioni che portarono un sottufficiale dell'esercito piemontese in Africa in un momento tanto delicato della storia politica del Regno di Sardegna. La conquista francese di Algeri, pur accolta con plauso dal governo sardo, era stata preceduta da diffidenze e incertezze sul versante diplomatico ed era stata scarsamente sostenuta sul piano militare. Sui rapporti tra il Regno di Sardegna e la Francia nella prima metà del 1830 cfr. C. VIDAL, *La conquête d'Alger et le Royaume de Sardaigne*, «Boll. St. Subalp.», LVII, 1959, pp. 5-20, con documenti d'archivio. Nell'album genovese Toscani menziona una *espedizione della Kabilia presso Beni-Ibrahim, marzo 1847* (f. 17) e una *espedizione di Beni-Jala (1849)* (f. 21). Le operazioni a cui allude il Toscani si riferiscono certamente alle vicende che videro protagonista della resistenza araba alla conquista francese il leggendario Abd-el-Kader; questi, in effetti, poco prima della resa (23 dicembre 1847), aveva ottenuto il sostegno dei berberi della Kabilia, contro cui si era dovuto provvedere militarmente. Su ciò cfr. JULIEN, *Histoire de l'Algérie*, cit., nota 7.

14. Ricerche effettuate presso l'Archivio di Stato di Cagliari (per le quali ringrazio vivamente l'amico e collega Raimondo Zucca) e presso il Museo Storico dei Granatieri di Sardegna di Roma, al fine di ottenere qualche nota biografica sul personaggio, non hanno dato frutti. Nelle opere a stampa dedicate alla storia dei Granatieri di Sardegna (per es. D. GUERRINI, *La Brigata dei Granatieri di Sardegna. Memorie storiche dal 1659 al 1900*, Torino 1902, nuova ed. «Riv. Militare», Roma 1991, pp. 166-74), nelle cui file confluirono i Cacciatori Guardie, non compare alcun accenno ad una qualche partecipazione del suddetto corpo militare ad azioni ufficiali in Algeria.

15. Bibl. Univ. Genova, ms. E.I. 57. Descrizione e contenuto dell'opera in *Inventario dei Manoscritti della Biblioteca Universitaria di Genova*, a cura di A. Tamburini, dattiloscritto (Genova 1958), VII, pp. 967-8. Sul Tamburini cfr. A. F. BELLEZZA, *Antonio Tamburini e i cataloghi della Biblioteca Universitaria di Genova*, Genova 1997.

16. *Praef. ad CIL VIII*, p. XXVIII.

17. Com'è noto, Mommsen fu costretto dalla prematura scomparsa di Wilmanns ad

Lo studioso tedesco, tuttavia, non vide direttamente i disegni di Toscani, ma ne ebbe notizia e descrizione da Giacomo Lumbroso¹⁸, che aveva conosciuto a Berlino e con cui era rimasto in contatto epistolare. Mommsen, invece, poté giovare personalmente di un'altra redazione della raccolta di Toscani, intitolata *Raccolta d'iscrizioni e monumenti romani trovati nella provincia di Constantina dal 1842 al 1848*. Essa gli era stata inviata da Vincenzo Promis¹⁹ con una nota relativa alle vicende che avevano portato Toscani in Algeria, ma del manoscritto e della nota del Promis, nonostante indagini presso l'archivio del *CIL* e la Staatsbibliothek di Berlino, in cui confluirono le carte del Mommsen, non v'è traccia²⁰. In ogni caso, i redattori del volume africano del *CIL* non poterono inserire i riferimenti delle trascrizioni di Toscani nell'apparato delle singole schede, perché *Toscaniorum copia nobis facta est corpore operis iam absoluto*²¹.

Come le esercitazioni epigrafico-archeologiche del sergente piemontese siano finite a Genova è un mistero. Accurate ricerche della responsabile dei manoscritti della Biblioteca per appurare la provenienza del manoscritto non hanno dato frutti²². Non è escluso, ma non esistono, finora,

assumersi l'onere di portare a termine la redazione del volume del *Corpus Inscriptionum Latinarum* dedicato all'Africa. Cfr. *Praef. ad CIL VIII*, cit.; J. IRMSCHER, *Genesi del CIL VIII: Inscriptiones Africae Latinae*, in *L'Africa romana IV*, Sassari 1987, pp. 323-9.

18. Su Giacomo Lumbroso (1844-1925), studioso di Egitto greco-romano, professore di storia antica e successore di Ruggero Bonghi alla cattedra di storia moderna dell'Università di Roma, cfr. *Raccolta di scritti in onore di G.L.*, Pubbl. di «Aegyptus», ser. sc., vol. III, Milano 1925; in part. profilo biografico ad opera di A. CALDERINI, pp. XI-XVIII, e bibliografia ad opera del figlio Alberto, pp. XIX-XLVI. Sui rapporti tra Lumbroso e Mommsen cfr. *Lettere di Giacomo Lumbroso a Mommsen, Pitre e Breccia (1869-1925)*, a cura di M. M. LUMBROSO, Roma 1973.

19. Su Vincenzo Promis (1839-1889), nipote del più noto Carlo, storico e architetto, cfr. A. MANNO, *L'opera cinquantenaria della Regia Deputazione di Storia Patria di Torino*, Torino 1884, pp. 346-50; ID., «AAT», XXVI, 1890, pp. 248-58 = *Bibliografia storica degli Stati della Monarchia di Savoia*, II, 1891, pp. 12-22; C. FRATI, *Dizionario bio-bibliografico dei Bibliotecari e Bibliofili italiani*, Firenze 1934, pp. 474-5.

20. Alla dott. Helga Dohn, *Wissenschaftliche Bibliothekärin* della Staatsbibliothek zu Berlin, vadano i miei più sinceri ringraziamenti per le notizie e il materiale inedito segnalatomi. Tra questo va almeno fatta menzione di alcune lettere inviate da Vincenzo Promis a Mommsen (Staatsbibliothek zu Berlin-Preussischer Kulturbesitz; Handschriftenabteilung; Nachlaß Mommsen, *Briefe von Vincenzo Promis*, 8002/98, ff.1-61), nelle quali non v'è alcun accenno all'album di Toscani. Sono presenti, invece, comunicazioni di Promis su Lumbroso (ff. 27; 45), che dimostrano come i due si conoscessero e si frequentassero.

21. *Praef. ad CIL VIII*, p. XXVIII. Negli *additamenta* furono incluse tre iscrizioni copiate da Toscani, tratte dal solo album genovese (*CIL VIII* 10764, 10768, 10868), nonostante i testi fossero manifestamente scorretti, poiché di esse non vi erano altre trascrizioni.

22. Colgo l'occasione per ringraziare la dott. Oriana Cartaregia, per la sua squisita disponibilità e per l'aiuto prestatomi.

ricontri obiettivi in tal senso, che l'album facesse parte delle carte Lumbroso. Comunque, poiché Promis e Lumbroso erano se non amici almeno colleghi e membri della medesima istituzione scientifica²³, è plausibile supporre che l'ubicazione originaria dei due album fosse Torino, e che, in seguito, Lumbroso, venuto in possesso dei *Vestigia Romanorum* del Toscani durante gli anni torinesi, li abbia portati con sé a Genova.

In particolare, che il ms. genovese si trovasse a Torino è sicuro, poiché, prima ancora che l'opera del Toscani fosse comunicata a Mommsen, di essa venne a conoscenza Bartolomeo Borghesi, il quale in una lettera ad Henzen, datata 2 marzo 1853, così si esprimeva a proposito di *CIL* VIII 7066 = *ILAlg* I 652:

Oltre l'esemplare mandatomi dal Mommsen dell'iscrizione di Falconilla trovata negli antichi muri della porta Bab-el-Oued di Costantina, io ne ho avuto un altro anche più scorretto portato al cavaliere Gazzera da un sergente piemontese reduce dall'Africa. Serve a fermare la lezione ove sono concordi, ed ha pure sulla fine qualche lettera di più...²⁴.

Il riferimento a Costanzo Gazzera, per lunghi anni segretario dell'Accademia delle Scienze di Torino²⁵, attento e solerte divulgatore di raccolte epigrafiche²⁶, ci riporta sicuramente ad ambiente torinese; la presenza di *CIL* VIII 7066 nel solo ms. G indica, senza ombra di dubbio, che i *Vestigia Romanorum* si trovavano ancora a Torino nel 1853.

Non so se esista ancora, ma è documentato un terzo album di disegni

23. Promis e Lumbroso furono entrambi soci dell'Accademia delle Scienze di Torino, sotto la presidenza di Federigo Sclopis. Cfr. *supra*, nota 18.

24. B. BORGHESI, *Œuvres*, VIII, Paris 1872, p. 364.

25. Su Costanzo Gazzera (1778-1853) cfr. soprattutto G. GORRESIO, *Notizia dei lavori e della vita letteraria del Cav. Ab. Costanzo Gazzera*, «MAT», II ser., XX, 1863, pp. 123-40; cfr. anche I. CANTÙ, *L'Italia scientifica contemporanea. Notizie sugli Italiani ascritti ai cinque primi Congressi*, Milano 1844, pp. 231-2; MANNO, *L'opera cinquantenaria*, cit., nota 19, pp. 2, 21-3, 27, 90-1, 99, 287; T. SARTI, *Il Parlamento Subalpino e Nazionale. Profili e cenni biografici di tutti i Deputati e Senatori eletti e creati dal 1848 al 1890*, Terni 1890, p. 502; FRATI, *Dizionario bio-bibliografico*, cit., nota 19, pp. 251-3; M. PARENTI, *Aggiunte al Dizionario di C. Frati*, Firenze 1959, II, p. 117; L. LEVI MOMIGLIANO in G. C. SCIOLLA, *Cultura figurativa e architettonica negli Stati del Re di Sardegna (1773-1861)*, Torino 1980, I, p. 204, 316 (scheda); S. CURTO, *L'archeologia, l'egittologia e l'Accademia delle Scienze*, in *I due primi secoli della Accademia delle Scienze di Torino. Realtà accademica piemontese dal Settecento allo Stato unitario, Atti del Convegno 10-12 novembre 1983*, Torino 1985, «AAT», Suppl. al vol. 119, 1985, pp. 189-99, in part. p. 190. Da ultimo G. SCHINGO, *DBI*, 52, 1999, pp. 764-6.

26. Egli comunicò, ad esempio, ai redattori del *CIG* un quaderno di iscrizioni cirenaiche, inviatogli dal console piemontese a Tripoli. Cfr. in proposito PASQUALINI, *Il contributo degli Italiani*, cit., nota 2.

d'iscrizioni e monumenti algerini ad opera del medesimo Toscani. Esso fu segnalato da Héron de Villefosse nella seduta del 19 gennaio 1887 alla Société Nationale des Antiquaires de France; questi, a sua volta, ne era venuto a conoscenza attraverso L. Palustre, presidente della Società archeologica della Turenna²⁷.

Sul primo foglio dell'album era scritto: *Monuments et inscriptions romains de l'Algérie dédiées à M. Le Comandant de Place a Bastia Par Un ancien sousofficier Piémontais en Omage au Chevalier de l'Ordre Royal des SS. Maurice et Lazare (sic)*. Sul verso del piatto anteriore della legatura è scritto da altra mano: *Album offert à la Société archéologique de Touraine par M. le Colonel d'Augustin de Bourguisson (juin 1861)*.

Anche in questo caso è estremamente difficile ricostruire le vicende che collegarono Toscani al comandante della piazza di Bastia, e, del resto, la conoscenza di esse non mi sembra di particolare interesse ai nostri fini. Sono invece singolari la solerzia e fierezza dell'autore, che riproducesse in almeno tre album i disegni delle antichità algerine, tratti sui luoghi del suo soggiorno africano, ritenendoli, certamente in buona fede, un contributo valido alla scienza antiquaria.

In realtà, bisogna dire subito, come già notavano Borghesi e Mommsen, che le copie di Toscani sono pessime e che l'autore mostra tale imperizia da rendere inutilizzabile la sua fatica. Tuttavia, poiché si tratta pur sempre di un'opera concepita per amore dell'antichità, essa merita di essere analizzata un poco più attentamente.

Dicevo poc'anzi che Toscani lasciò almeno tre album di disegni, di cui è conservato, al momento, solo quello genovese; degli altri due, il torinese e quello di Bastia, conosciamo comunque il contenuto attraverso gli elenchi, rispettivamente, del Mommsen e del Villefosse, sicché possiamo ricostruire la serie dei monumenti disegnati dall'autore nel modo seguente:

G: ms. E. I. 57 (Biblioteca Universitaria di Genova)

T: ms. inviato a Mommsen da Vincenzo Promis (irreperibile)

B: ms. pervenuto alla Società archeologica di Turenna (irreperibile)

+: testo mancante

Di T manca l'indicazione dei ff. poiché non fu segnalata a suo tempo.

27. «BSAF», 1887, pp. 67-70. Su A.M.A. HÉRON DE VILLEFOSSE (1845-1919) cfr. Y. LANHERS, *Dict. biogr. fr.*, XVII, 1989, p. 1108; J. LECLANT, *Une tradition: l'épigraphie à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, in *Adolphe Noël des Vergers (1804-1867). Un classicista eclettico e la sua dimora a Rimini, Atti del convegno, Rimini 30 sett.-1 ott. 1994*, a cura di R. COPIONI, Rimini 1996, p. 351. Un grato ringraziamento alla prof. Franca Bellezza per la cortese segnalazione.

CIL VIII 1855 = ILAlg I 3037 (<i>Theveste</i>)	G f. 8	T	B f. 12
CIL VIII 2527 = 18039 (<i>Castra Lambaesisitana</i>)	G f. 6	T	B f. 8
CIL VIII 2528 (<i>Castra Lambaesisitana</i>)	G f. 6	T	B f. 9
CIL VIII 2554 = 18048 (<i>Castra Lambaesisitana</i>)	G f. 5	T	B f. 7
CIL VIII 2807 (<i>Lambaesis</i>)	G f. 15	T +	B +
CIL VIII 4293 (<i>Batna</i>)	G f. 15	T +	B f. 10
CIL VIII 4672 = ILAlg I 2042 (<i>Madaura</i>)	G f. 13	T	B f. 17
CIL VIII 4679 = ILAlg I 2128 (<i>Madaura</i>)	G f. 21	T	B +
CIL VIII 4681 = ILAlg I 2207 (<i>Madaura</i>)	G f. 10	T	B f. 15
CIL VIII 4686 = ILAlg I 2149 (<i>Madaura</i>)	G f. 13	T	B f. 16
CIL VIII 4733 = ILAlg I 2554 (<i>Madaura</i>)	G f. 22	T +	B +
CIL VIII 5013 = ILAlg I 1669 (<i>Thubursicu Numid.</i>)	G f. 22	T +	B +
CIL VIII 5064 = ILAlg I 1810 (<i>Thubursicu Numid.</i>)	G f. 16	T +	B +
CIL VIII 5292 = ILAlg I 181 (<i>Calama</i>)	G f. 11	T	B f. 13
CIL VIII 5370 = ILAlg I 326 (<i>Calama</i>)	G f. +	T	B f. 14
CIL VIII 6998 = ILAlg II 563 (<i>Cirta</i>)	G f. 10	T	B f. 3
CIL VIII 7032 = ILAlg II 616 (<i>Cirta</i>)	G f. 21	T	B f. 5
CIL VIII 7041 = ILAlg II 626 (<i>Cirta</i>)	G f. 13	T	B f. 4
CIL VIII 7049 = ILAlg II 633 (<i>Cirta</i>)	G f. 7	T	B f. 2
CIL VIII 7050 = ILAlg II 634 (<i>Cirta</i>)	G f. 14	T	B +
CIL VIII 7053 = ILAlg II 668 (<i>Cirta</i>)	G f. 20	T	B f. 5
CIL VIII 7059 = ILAlg II 645 (<i>Cirta</i>)	G f. 19	T +	B +
CIL VIII 7066 = ILAlg II 652 (<i>Cirta</i>)	G f. 19	T +	B +
CIL VIII 7112 = ILAlg II 690 (<i>Cirta</i>)	G f. 20	T +	B +
CIL VIII 8309 (<i>Cuicul</i>)	G f. 18	T	B +
CIL VIII 8318 (<i>Cuicul</i>)	G f. 18	T	B f. 30
CIL VIII 8321 (<i>Cuicul</i>)	G f. 17	T	B f. 29
CIL VIII 8328 cfr. p. 968 (<i>Cuicul</i>)	G f. 18	T	B +
CIL VIII 8329 (<i>Cuicul</i>)	G f. 18	T	B +
CIL VIII 8436 (<i>Sitifis</i>)	G f. 16	T	B f. 20
CIL VIII 8455 (<i>Sitifis</i>)	G f. +	T	B f. 19
CIL VIII 8464 (<i>Sitifis</i>)	G f. +	T	B +
CIL VIII 8466 (<i>Sitifis</i>)	G f. +	T	B f. 23
CIL VIII 8473 (<i>Sitifis</i>)	G f. +	T	B f. 22
CIL VIII 8475 (<i>Sitifis</i>)	G f. 16	T	B f. 21
CIL VIII 8477 (<i>Sitifis</i>)	G f. 9	T	B f. 24
CIL VIII 8500 (<i>Sitifis</i>)	G f. 14	T	B f. 25
CIL VIII 8536 (<i>Sitifis</i>)	G f. +	T	B +
CIL VIII 10305 (<i>Cirta</i>)	G f. 11	T	B f. 6
CIL VIII 10764 (<i>Lambaesis</i>)	G f. 15	T +	B f. 10
CIL VIII 10768 = ILAlg I 2727 (<i>Madaura</i>)	G f. 21	T +	B +
CIL VIII 10868 (<i>Cirta</i>)	G f. 20	T +	B +

Ad un primo esame dei mss. appare subito che B è un poco meno esteso di G e T, contando solo 26 testi, rispetto ai 35 di G e ai 31 di T; alcuni testi sono presenti solo in G (*CIL* VIII 2807, 4733, 5013, 5064, 7059, 7066, 7112, 10768, 10868); altri solo in T (*CIL* VIII 8464, 8536). La distribuzione dei facsimili è disomogenea, almeno tra G e B, di cui conosciamo l'impaginazione, e non segue alcun ordine topografico. Dalle didascalie che compaiono sotto i disegni si deduce che non venne adottato né l'ordine cronologico, né tanto meno quello tematico, poiché in un medesimo foglio vengono riprodotte, ad esempio, un'iscrizione sepolcrale di Madaura e una dedica imperiale pubblica di Cirta (G f. 10), e così di seguito con il solito fantasioso disordine, che tradisce la scarsissima dimestichezza dell'estensore degli album con l'epigrafia e, in genere, con gli studi classici. Toscani, comunque, non manca di segnalare (a volte sbagliando, come vedremo in seguito) l'ubicazione dei monumenti che riproduce e annota molte volte la data nella quale ha tracciato il disegno.

Poiché abbiamo a disposizione solo l'album genovese per farci un'idea del metodo, anzi del "non" metodo, di lavoro del buon sergente, vediamo di scorrerne velocemente qualche foglio.

Prima del frontespizio con il titolo dell'operetta (FIG. 1), compare uno schizzo della pianta del campo di Guelma (FIG. 2), dove, evidentemente, l'autore soggiornò a lungo. Seguono i disegni dei seguenti monumenti di Madaura: un mausoleo²⁸ (FIGG. 3 e 4) e le mura del forte bizantino²⁹ (FIGG. 5 e 6).

Qui Toscani commette un colossale errore, attribuendo la veduta

28. G f. 2.: *Mausoleo di Gordiano* (sic) *in Namenchas presso Sanarah, aprile 1849*. L'attribuzione del mausoleo a Gordiano è frutto della fantasia di Toscani, poiché il monumento (su cui cfr. S. GSELL, *Les Monuments antiques de l'Algérie*, II, Paris 1901, pp. 77-8) è anonimo. Per la supposta genesi dell'errore cfr. nota seguente.

29. G f. 3: *Veduta delle mura di Cartagine* (sic) *sulla sinistra del Uad-el-Kebir*. L'esatta collocazione madaurensis è riportata in T (cfr. *Praef. ad CIL VIII*, p. xxviii). Per Madaura cfr. anche B f. 18: *Vue du chateau de Madaurus, prise du coté du camp*, «BSAF», 1887, p. 69. È difficile individuare le ragioni di un errore così grossolano; Toscani toccò sicuramente Madaura (od. Mdaourouch) nel corso dei suoi spostamenti in terra algerina, poiché vi trascrisse *CIL VIII 10768*, di cui non esistono altre copie. Non sappiamo come ciò sia potuto accadere e perché, in particolare, Toscani abbia insistito nello sbaglio solo nell'album genovese. Probabilmente, accortosi dell'errore, si corresse in T, ma non poté fare altrettanto in G, forse perché esso non era più in suo possesso. Comunque, da tutto ciò si potrebbe supporre che il sergente abbia visitato anche le rovine di Cartagine e che l'attribuzione a Gordiano - certamente il I - del mausoleo di Madaura, che egli ubicava erroneamente a Cartagine, provenisse da suggestioni letterarie, magari dalla lettura dell'*Historia Augusta*, che narra del suicidio dell'imperatore a Cartagine (*SHA, Gord. III*, 16, 3; cfr. *PIR*² I, 833, p. 160).

delle mura del forte bizantino di Madaura a Cartagine, che colloca, per di più, *sulla sinistra del Uad-el-Kebir*, fiume distante centinaia di chilometri sia da Madaura sia da Cartagine. Lo strano errore ricorre anche in altri fogli, ove sono riprodotte iscrizioni di Madaura: f. 10 = *CIL VIII 4681* (FIG. 7); f. 13 = *CIL VIII 4672* e *4686* (FIG. 8); di *Thubursicu Numidarum*: f. 16 = *CIL VIII 5064* e di Sétif: f. 16 = *CIL VIII 8436* e *8475* (FIG. 9), abbinata a didascalie riferentisi a Cartagine. Nel manoscritto torinese, invece, stando alle parole del Mommsen, le indicazioni topografiche erano esatte, e, del resto, anche nello stesso manoscritto genovese gli apografi di altre iscrizioni, come, per esempio, quello di *CIL VIII 7066*, già menzionato, che fu portato a Borghesi³⁰ (FIG. 10), recano didascalie che non presentano errori.

Tra i resti archeologici algerini più significativi va annoverato, senza dubbio, il grande campo di Lambesi³¹; dalle note cronologiche presenti nei fogli relativi a Lambesi e al castrò legionario sembrerebbe che Toscani abbia visitato il sito, ma, stranamente, la sua attenzione non si appunta sull'imponente avancorpo dei *principia*, ma su monumenti secondari: egli riproduce, infatti, due dediche al Genio della legione III Augusta e al Genio Lambesitano nei pressi del c.d. pretorio dai *castra Lambaesitana*³² (FIG. 11) e la *schola* degli *optiones* dal campo di Lambesi³³ (FIGG. 12 e 13).

Gli archi trionfali riscossero, invece, maggior successo: egli ha lasciato, infatti, i disegni della facciata meridionale dell'arco quadrifronte di Tebessa³⁴ (FIG. 14) e di una piccola porzione dell'arco di Djemila³⁵ (FIG. 15). Riguardo a quest'ultimo, si può osservare che Toscani riproduce esclusivamente il fastigio iscritto dell'arco, così come esso appariva sistemato, quasi in bilico, sulla sommità del monumento prima dei restauri

30. G f. 19: *Lapide trovate nelle Vecchie Mura di Costantina (Algeria) demolite nel 1848*.

31. Sul grande accampamento, sede da Traiano in poi della legione III Augusta, cfr. da ultimo Y. LE BOHEC, *La III^e Légion Auguste*, Aix-Marseille-Paris 1989.

32. G f. 6 (= *CIL VIII 2527* = 18039; 2528): *Colonne laterali alla Porta d'Entrata di un Tempio a Lamboesa (Algeria). Città sita alle falde del oudo Atlas. ottobre 1847*. Sui Genii in ambito militare cfr. Y. LE BOHEC, *L'esercito romano*, Roma 1992, pp. 327-8.

33. G f. 5 (= *CIL VIII 2554* = 18048): *Monumento sito in un vecchio tempio a Lamboesa. ottobre 1847*. Il monumento, un tempo al Louvre (HÉRON DE VILLEFOSSE, *Musée africain du Louvre. Musées de l'Algérie et de la Tunisie*. XIV, Paris 1921, p. 19, n. 256, pl. XIII), è ora nei depositi del Museo Nazionale di Algeri (cfr. N. DUVAL, in S. DUCROUX, *Catalogue analytique des inscriptions latines [...] du Louvre*, Paris 1975, p. III); sui collegi militari e le loro *scholae* LE BOHEC, *Légion*, cit., pp. 394 s.; *L'esercito*, cit., pp. 256-7.

34. G f. 8; cfr. B f. 11: *Vue des ruines de Tebessa, prise du coté du camp (1846)*, cfr. «BSAF», 1887, p. 69.

35. G f. 17: *Avanzi di un Arco di Trionfo sito alle Porte di Ferro sulla strada romana da Algeri a Costantina. Spedizione della Kabilia presso Beni-Ibrahim. marzo 1847*.

(FIG. 16). A detta dello Gsell³⁶, «le duc d'Orléans en 1839, lors de l'expédition des Portes de Fer, [...] songea à faire démonter (l'arc) pierre par pierre», ma poi desistette dall'impresa. Dal disegno di Toscani si ha l'impressione che lo sciagurato progetto fosse già in via di attuazione, poiché l'iscrizione sembra poggiata a terra.

Alla fine dell'album si trova uno schizzo sommario della pianta di un edificio (FIG. 17) che Toscani, attraverso didascalie stilate in un francese piuttosto scorretto³⁷, definisce ripetutamente anfiteatro. In realtà, non si tratta affatto di un anfiteatro, ma di un teatro e, con ogni probabilità, del teatro di *Thubursicu Numidarum* (Khamissa) – ove Toscani fu di stanza e copiò *CIL* VIII 5013 e 5064 (rispettivamente f. 22 e f. 16) – poiché sia le misure, sia la descrizione, sia, soprattutto, la pianta della scena corrispondono grosso modo (e certo più di quelle di altri teatri africani) a quelle della summenzionata città³⁸.

Disegnando e misurando il monumento, il buon sergente incorre, dunque, in un grossolano errore di classificazione architettonica, ma non solo; egli arricchisce il suo lavoro con didascalie, dalle quali traspare un ingenuo tentativo – mal riuscito – di illustrazione antiquaria:

- A *façade et entrée principal* (sic) *de l'anphitêâtre* (sic)
- B *passage intérieur et comunication* (sic) *avec les demie* (sic) *tours*
- C *Galeriès ou demie* (sic) *Tours pour les triumvirs et le Sénat*
- D *Grand'arène ou* (sic) *etajent jettes les hommes à lutter avec les bêtes fauves*
- E *Grottes latéraux avec des grilles en fer ou* (sic) *l'on renfermaient les animaux avec passage souterrain dans l'arène* (sic)
- G *grand'Echelle de 25 degrés pour les Spectateurs*
Elevation (sic) *de Mûr intérieur et des Tours metres* (sic) *15 environ*
Longueur d'un (sic) *grotte a* (sic) *l'autre met* (sic) *60*
Largeur du G au G met (sic)?
- F *grand'enceinte de Mur* (sic) *Maçonnerie.*

Le «gallerie per i triumviri e il senato», la «grande arena dove venivano gettati gli uomini a lottare con le bestie feroci» e le «grotte» con «griglie in ferro dove si rinchiudevano gli animali» mal s'adattano ad un pacifico luogo di spettacolo, dove, in linea di massima, non scorreva il sangue né di uomini né di animali; tuttavia colpisce il tentativo da parte di un militare forse di limitata cultura, ma di fervida fantasia, di dar vita vissuta ad un manufatto romano; egli, in ogni caso, aveva sentito parlare di *venatio*-

36. GSELL, *Monuments*, cit., nota 28, p. 167.

37. G f. 31 e f. singolo senza numerazione.

38. Sul teatro di Khamissa cfr. soprattutto S. GSELL, A. JOLY, *Khamissa, Mdaourouch, Announa. Fouilles exécutées par le Service des Monuments Historiques de l'Algérie*, 1, Alger-Paris 1914, pp. 98-114.

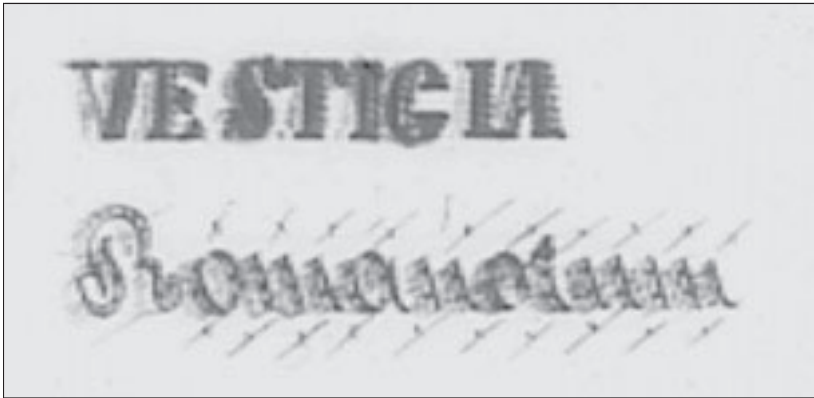


Fig. 1: G. TOSCANI, *Vestigia*, frontespizio.

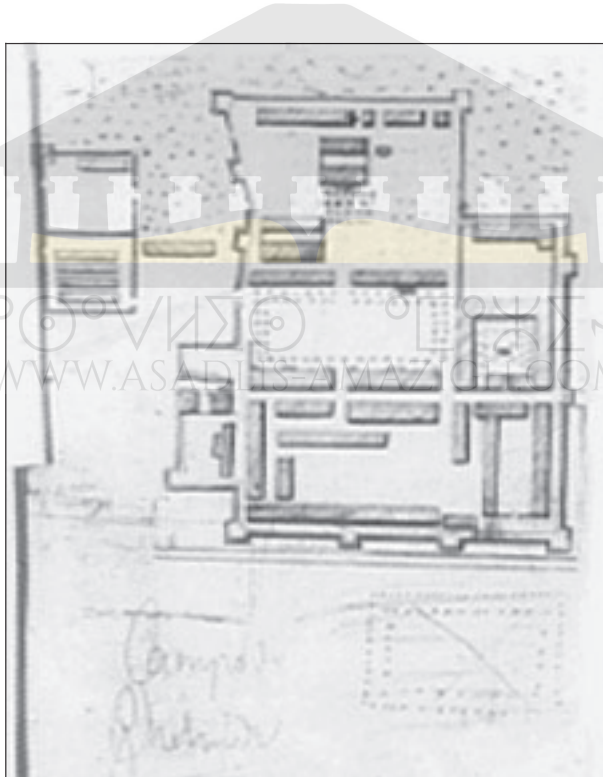


Fig. 2: G. TOSCANI, *Vestigia*, f. 1.

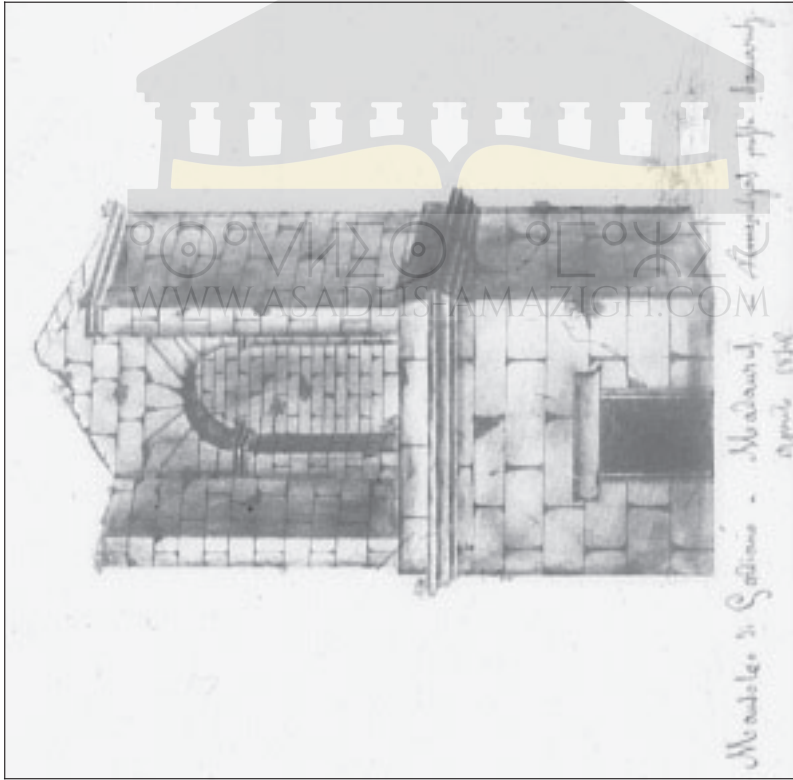


Fig. 3: G. TOSCANI, *Vestigia*, f. 2: Mausoleo di Gordiano – Madaurus – Numenthas presso Sanarab. Aprile 1848.

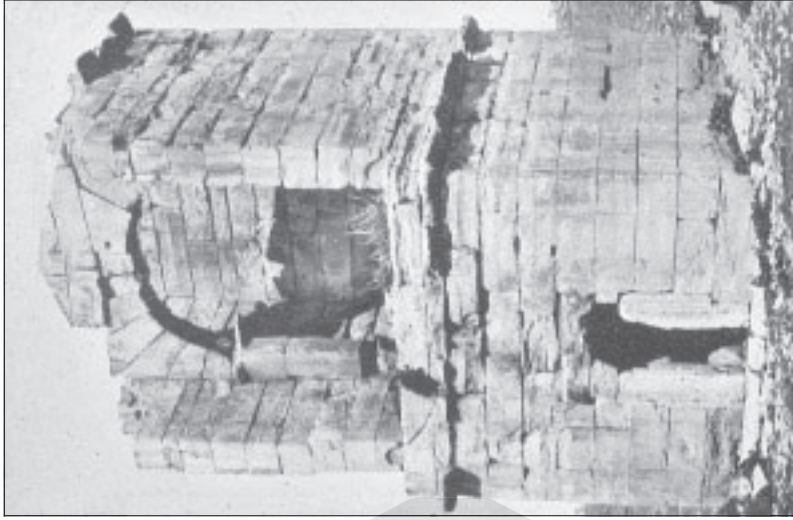


Fig. 4: Madaura, Mausoleo (da GSELL, *Monuments*, II, pl. I.XXXI).

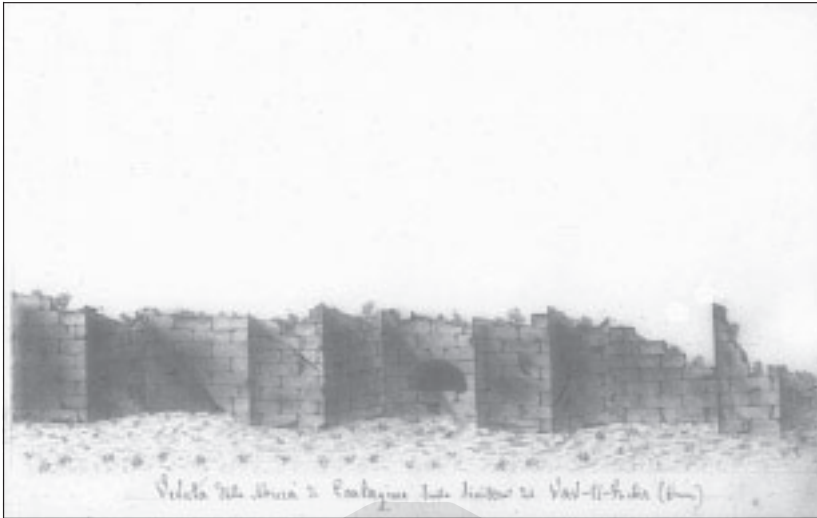


Fig. 5: G. TOSCANI, *Vestigia*, f. 3: *Veduta delle mura di Cartagine sulla sinistra del Uad-el-Kebir.*



Fig. 6: *Madaura*, forte bizantino (da GSELL, *Monuments*, II, pl. c).

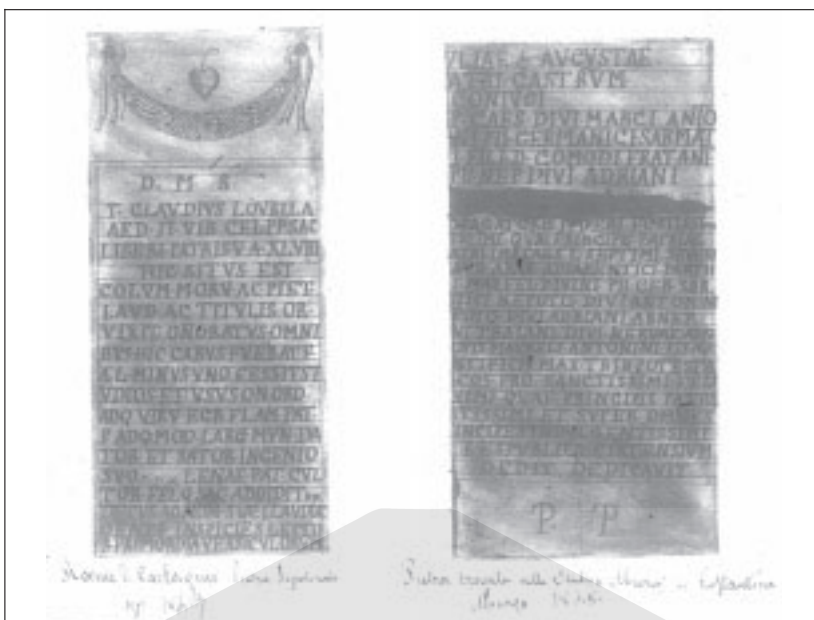


Fig. 7: G. TOSCANI, *Vestigia*, f. 10 (= *CIL* VIII 4681 = *ILAlg* I 2207 *Madaura*; *CIL* VIII 6998 = *ILAlg* II 563 *Cirta*).

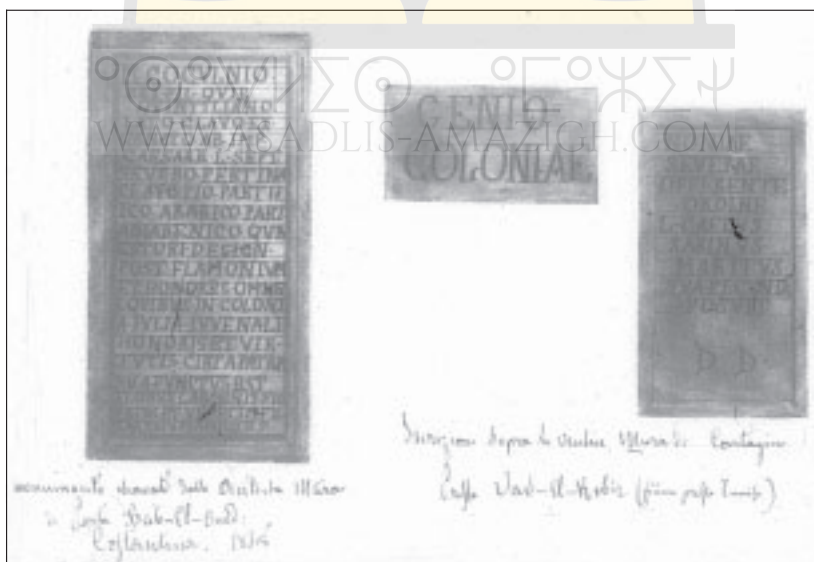


Fig. 8: G. TOSCANI, *Vestigia*, f. 13 (= *CIL* VIII 7041 = *ILAlg* II 626 *Cirta*; *CIL* VIII 4672 = *ILAlg* I 2042 e 4686 = *ILAlg* I 2149 *Madaura*).



Fig. 9: G. TOSCANI, *Vestigia*, f. 16 (= CIL VIII 8475 *Sitifis*; CIL VIII 5064 = *ILAlg* I 1810 *Thubursicu Numidarum*; CIL VIII 8436 *Sitifis*).



Fig. 10: G. TOSCANI, *Vestigia*, f. 19 (= CIL VIII 7066 = *ILAlg* II 652; CIL VIII 7059 = *ILAlg* II 645 *Cirte*).



Fig. 11: G. TOSCANI, *Vestigia*, f. 6 (CIL VIII 2527 = 18039 e 2528 *Castra Lambaesitana*).



Fig. 12: G. TOSCANI, *Vestigia*, f. 5 (CIL VIII 2554 = 18048 *Castra Lambaesitana*).

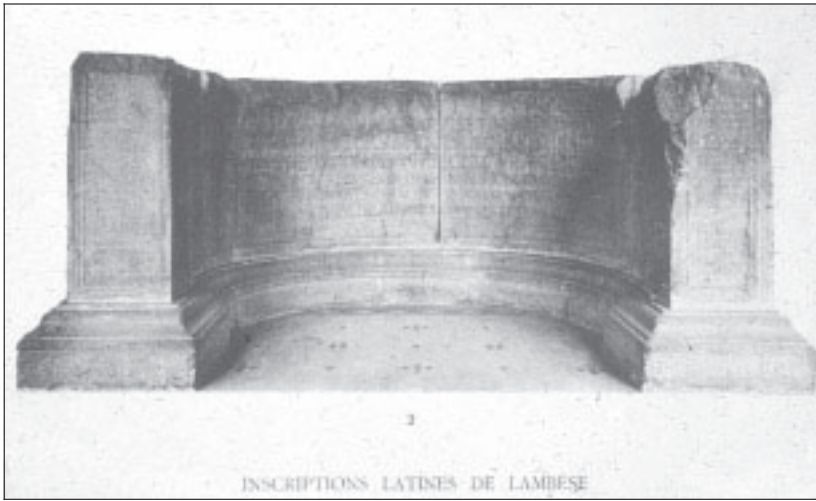


Fig. 13: *Castra Lambaesitana. Schola degli optiones* (fotografia DAI Rom, Inst. Neg. 83.172).

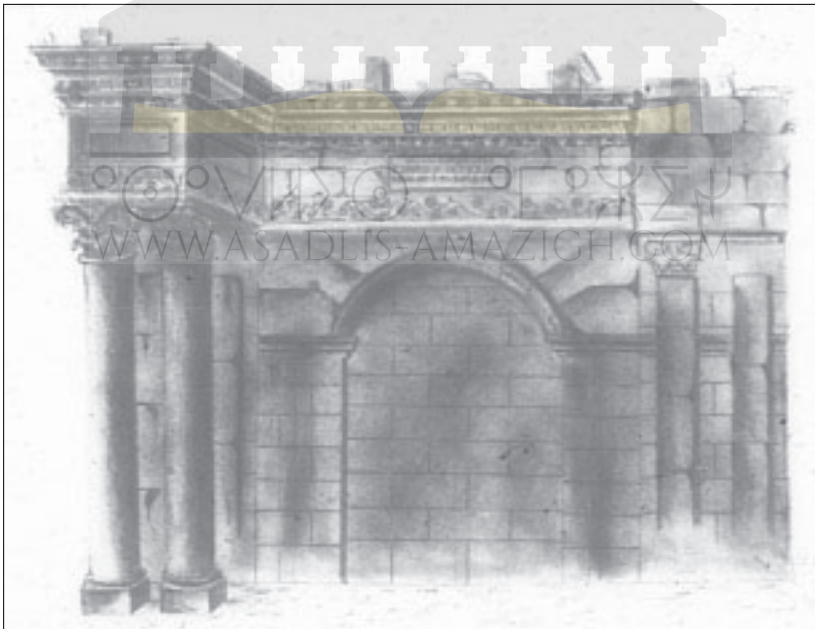


Fig. 14: G. TOSCANI, *Vestigia*, f. 8.

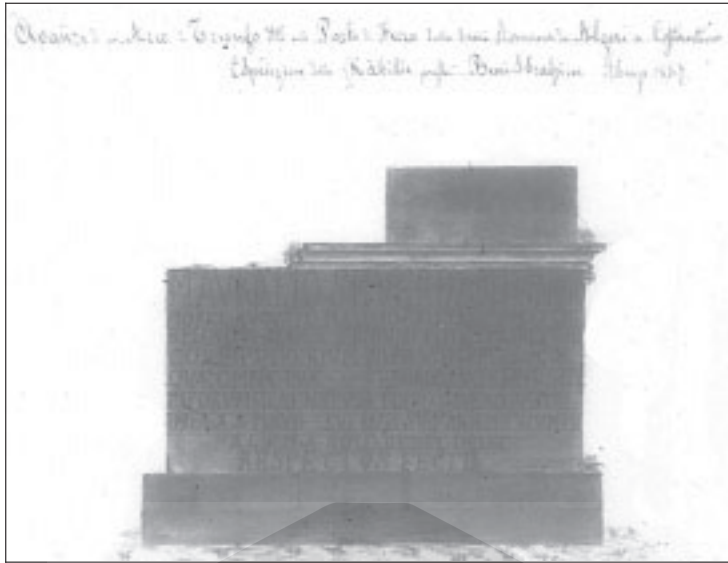


Fig. 15: G. TOSCANI, *Vestigia*, f. 17 (CIL VIII 832I *Cuicul*).

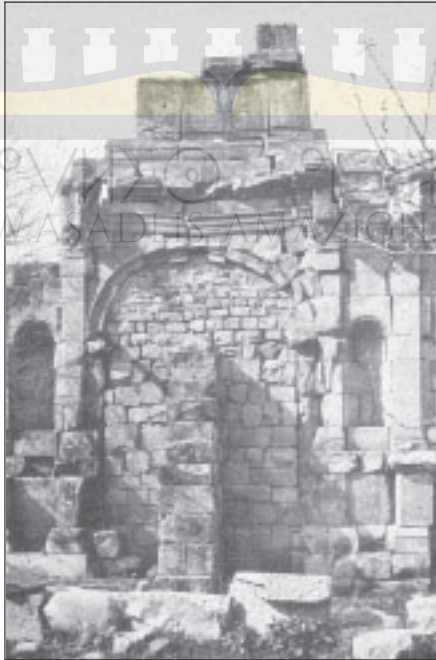
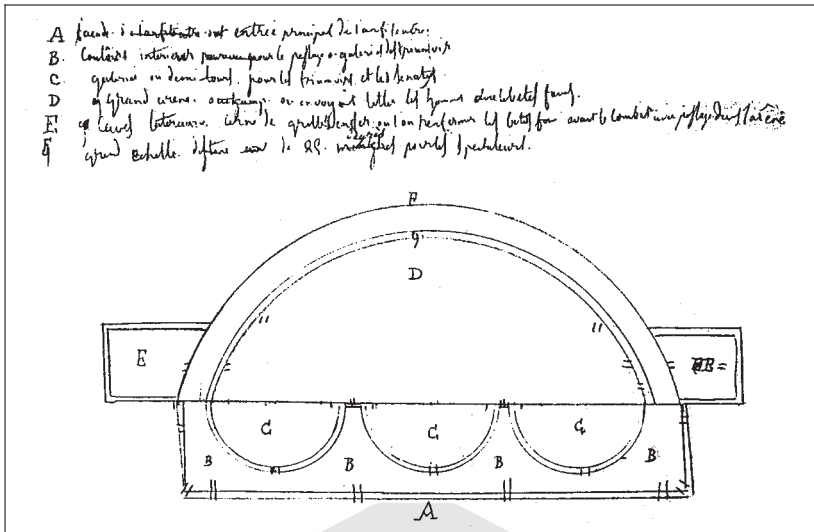


Fig. 16: *Cuicul* (oggi Djemila). Arco di Settimio Severo prima dei restauri (da GSELL, *Monuments*, I, pl. XXXVI).

Fig. 17: G. TOSCANI, *Vestigia*, f. 31.

nes e conosceva in qualche modo le strutture politiche delle città romane. Singolare è, in effetti, la menzione dei *triumviri*, che trova riscontro nella documentazione epigrafica cirtense³⁹.

Segnaliamo, infine, che nell'album di Toscani si trovano anche due apografi di testi «libici»⁴⁰, rinvenuti nella zona di Guelma, da dove, in effetti, proviene un gran numero di documenti di questo tipo⁴¹. La trascrizione di lapidi siffatte è segno di una sensibilità non comune da parte del nostro sergente; egli non disdegna di copiare anche ciò che è scritto in un alfabeto stranissimo ed ignoto, e concorre, anche se in minima parte, ma comunque più di altri, a conservare memorie di scarsa attrattiva e che

39. AE 1982, 954; cfr. M. BOUCHENAKI, *A propos de la confédération Cirtéenne (à partir d'une nouvelle inscription)*, in *150-Jahr-Feier Deutsches Archäologisches Institut Rom. Ansprachen und Vorträge 4-7 Dezember 1979*, MDAI(R), 25. Erg.-H., Mainz 1982, pp. 170-9.

40. G f. 12: *Lapide scoperte nelle rovine di Kallamm presso Gbelma (Algeria) marzo 1846*; cfr. anche B ff. 27-28: *Ruines de Tiffet. Inscription placée au pied d'un rempart*. Non sono stata in grado di rintracciare i testi copiati da Toscani negli specifici repertori. È probabile che essi siano irrinconoscibili a causa della cattiva trascrizione, ma è anche possibile che le lapidi siano andate perdute prima che gli studiosi cominciarono a raccogliere sistematicamente i documenti in lingua locale.

41. J. B. CHABOT, *Recueil des Inscriptions Libyques*, Paris 1940, p. 140 (un cordiale ringraziamento alla prof. G. Pisano per l'aiuto e la segnalazione bibliografica).

solo molto tempo dopo il suo soggiorno algerino verranno considerate degne di attenzione.

A scorrere l'opera finora disponibile di Giocondo Toscani assale un senso di irritazione, ma anche di tenerezza. Siamo irritati dalla scarsità del suo ingegno e dalla sua mano poco felice – il confronto con gli splendidi disegni di Delamare e con le accurate trascrizioni di Lorent, Aubin, Colineau, Creully, Guyon, Leclerc e tanti altri fa risaltare i limiti delle sue doti – ma siamo anche colpiti dal sincero amore per le antichità, che animava questo soldato dell'esercito piemontese, poco istruito, poco versato nelle arti e nel latino, ma certamente più sensibile di altri militari italiani che si trovarono in Algeria nello stesso arco di tempo del Toscani. Il freddo rapporto del futuro presidente del Consiglio del governo piemontese, Alfonso La Marmora, stilato in occasione di un viaggio in Algeria, che egli effettuò a titolo personale nel 1844, mentre era ancora capitano d'artiglieria, per osservare da vicino l'organizzazione dell'esercito francese⁴², non contiene alcun accenno alle antichità, né il *Diario di Algeria* del generale Raffaele Cadorna, celebre per aver sconfitto le truppe pontificie a Porta Pia, è maggiormente ricco di annotazioni erudite⁴³. Tanto più, allora, è apprezzabile la diligenza di Toscani nel riprodurre, sebbene stentatamente e con tanti errori, i monumenti nei quali s'imbatté durante i suoi anni algerini al servizio dell'esercito piemontese.

Un merito, almeno, dobbiamo riconoscerglielo: quello di aver operato in assoluta autonomia, di non aver copiato da altri, di aver trascritto in alcuni casi testi noti solo grazie alla sua solerzia (*CIL* VIII 10764, 10768, 10868). Poca cosa, certo, se raffrontata alle migliaia di iscrizioni raccolte dai francesi, pubblicate in una serie infinita di riviste e confluite, in seguito, nei *Corpora* specifici, ma si tratta pur sempre di un contributo, che suscita, come dicevo, tenerezza, e andava in qualche modo ricordato.

42. G. FERRARI, *Una memoria inedita di Alfonso La Marmora sull'Algeria nel 1844* (titolo originale *Osservazioni sull'Algeria nel 1844*), Città di Castello 1912. Sul viaggio di La Marmora in Algeria cfr. M. CASSETTI, *Le carte di Alfonso Ferrero della Marmora. Spunti per una biografia e un epistolario*, Vercelli 1979, pp. 76-7, 687, 1019-20; BONO, *Testimonianze*, cit., nota 12, p. 49.

43. R. CADORNA (1815-1897), su cui cfr. G. ROCHAT, in *DBI*, 16, Roma 1973, pp. 109-11, partecipò a fianco dell'esercito francese alla repressione di una ribellione di Cabili intorno a Djedjelli nel 1851. Sul suo soggiorno algerino e sul *Diario* cfr. M. BRIGNOLI, *Il diario di Algeria di Raffaele Cadorna (maggio-agosto 1851)*, in «Rass. st. del Risorgimento», LVI, 1969, pp. 386-420; BONO, *Testimonianze*, cit., nota 12, pp. 49-50.

Nacéra Benseddik
L'Armée française en Algérie:
«Parfois détruire, souvent construire»¹

On a récemment, et à plusieurs reprises, rappelé l'activité archéologique des troupes expéditionnaires françaises en Algérie². Des militaires français ont joué, il est vrai, un rôle de premier plan dans la collecte des informations archéologiques; mais il est également vrai que des militaires français ont beaucoup détruit, dès les premières années de leur présence dans le pays, soulevant les protestations indignées d'un Delamare, d'un Ravoisié, d'un Berbrugger, d'un Mac Carthy. Le Génie Militaire ou GM, traduit à cette époque par «Génie Malfaisant»³, a une lourde responsabilité dans l'effacement des vestiges, transformant les sites en carrières de pierres taillées pour la réalisation des fortifications, des ports, des routes, des ponts, des habitations.

A. Ravoisié ne manqua pas aussitôt de signaler l'urgence d'une étude des monuments romains, en particulier ceux qui se trouvaient au milieu des villes occupées par les troupes:

En effet, ces antiquités pouvaient difficilement échapper aux causes de mutilations et de destruction qui les menaçaient; des ordres donnés depuis longtemps par l'autorité supérieure enjoignaient de s'emparer de toutes les ruines anciennes pour les approprier, autant que possible, à de nouveaux usages, ou de les détruire pour en faire servir les matériaux à l'érection de constructions nouvelles destinées à recevoir les différents services publics. Comme ce dernier parti a été mal-

* Je remercie mes collègues du Service des Archives pour leur aide et leur accueil pendant toutes ces années où j'ai été privée de bureau.

1. C'était la devise du Génie Militaire.

2. M. DONDIN-PAYRE, *L'exercitus Africae inspiratrice de l'armée française d'Afrique: Ense et aratro, dans L'armée romaine d'Afrique*, «AntAfr», 27, 1991, pp. 141-9; *Une institution méconnue: la Commission d'exploration scientifique de l'Algérie*, in *L'Africa romana VIII*, Sassari 1991, pp. 239-52; *La Commission d'Exploration Scientifique d'Algérie* («MAIBL», n.s., XIV), Paris 1994; *Le Capitaine Delamare*, Paris 1994 («MAIBL», n.s., XV).

3. F. CHARVERIAT, *A travers la Kabylie et les questions kabyles*, Paris, 1889, p. 208, n. 1, pour qui «le génie militaire s'avance, escorté d'entrepreneurs, pour tout ravager et tout enlaidir...».

L'Africa romana XIII, Djerba 1998, Roma 2000, pp. 759-796.

heureusement celui qu'on a le plus généralement adopté, la commission scientifique a cru devoir concentrer tout d'abord sa sollicitude sur les ruines que la présence de nos troupes et les exigences de la conquête menaçaient d'un anéantissement prochain⁴.

Interpellé à maintes reprises, notamment par le Capitaine Delamare, «pour la conservation des monuments de la civilisation romaine journellement dévastés et détruits...», le Ministre de la Guerre déclara, le 6 avril 1844, avoir «depuis longtemps et à plusieurs reprises invité le Maréchal Bugeaud à donner les ordres les plus sévères pour préserver de toute dégradation les bas-reliefs et fragments de statues qui pourraient être rencontrés...»⁵. Pourtant, en 1857, A. Berbrugger écrivait: «Les ruines antiques, situées à portée des centres de populations modernes, ont été et sont encore mises à contribution pour les matériaux de construction»⁶.

L'implantation d'une multitude de villes nouvelles sur des sites antiques a jeté un voile opaque sur le passé antique de Tébessa, Guelma, Sétif, Sour el Ghozlane ou Cherchel. G. Wilmanns, chargé par l'Académie de Berlin de préparer le tome VIII du *CIL*, écrit en 1875: «Dans toute l'Algérie, les ruines des villes anciennes disparaissent avec une surprenante rapidité et on ne fait presque rien pour protéger même les restes les plus importants de l'activité»⁷.

E. Masqueray dénonce en 1882 «le naufrage dans lequel des villes entières disparaissent. On a fait de la chaux avec des statues de Caesarea; Naraggara, Thagora, Auzia, sont englouties dans des casernes; j'ai vu scier les marbres du temple d'Esculape à Lambèse. Les collections locales sont au pillage»; mais il poursuit qu'il n'y avait pas lieu «de se répandre en plaintes stériles...»⁸.

L'armée a détruit d'innombrables vestiges même lorsqu'elle n'avait ni port, ni pont à construire. L'Algérie ayant été maintenue jusqu'en 1871 sous régime militaire, l'armée française est responsable de toutes les destructions même lorsque les coupables sont des civils. Alors qu'au Maroc et en Tunisie la politique urbaine coloniale a préservé les centres anciens en favorisant l'implantation et le développement de la ville européenne à côté de la cité islamique, en Algérie les interventions urbaines engagées

4. A. RAVOISIÉ, *Exploration scientifique de l'Algérie dans les années 1840, 1841, 1842*, Paris 1846, *Introduction*, p. III.

5. Cité par DONDIN-PAYRE, *Le Capitaine Delamare*, cit., p. 71.

6. «RAfr», I, 1856-57, p. 242.

7. *Die Römische Lagerstadt Afrikas, Commentationes philologicae in honorem Theodori Mommseni*, 1877, p. 191.

8. «Bull. de Corr. Afr.», I, janvier et février 1882, p. 6.

dès 1830 ont, par la superposition brutale d'une ville française, gravement mutilé les médinas d'Alger, de Tlemcen, de Bougie ou de Constantine⁹.

Plus tard, bien plus tard, les archives du Service des Antiquités témoignent des rapports souvent difficiles entre les militaires et les services archéologiques français jusqu'à la fin de la présence française en Algérie¹⁰ (FIG. 1).

Les quelques exemples concrets que j'ai relevés pour cette rencontre permettent d'évaluer l'ampleur du désastre.

Pomaria (Tlemcen)

A. Berbrugger, à qui le patrimoine muséal algérien doit son premier musée, s'indignait vers 1856 de n'avoir retrouvé aucune des pierres tumulaires romaines qu'il avait exhumées en janvier et février 1836: «Ces pierres ont été employées[...] dans des constructions publiques...»¹¹.

Tiaret

La ville française ayant été construite en partie sur les restes d'une ville romaine, un plan heureusement dressé en 1843 par l'armée française a conservé l'image d'un ensemble de vestiges dont il ne restait plus 20 ans plus tard qu'une partie du *Castellum*: «...Encore quelques années, il ne restera plus rien que ce que les hommes dévoués à la science auront pu recueillir et sauver du naufrage», écrivait Vayssettes en 1862¹².

Castellum Tingitanum (El Asnam, Orléansville)

L'endroit où s'arrêta le maréchal Bugeaud, le 26 avril 1843, s'appelait El Asnam, c'est à dire les pierres, les idoles, à cause des ruines de *Castellum Tingitanum* qui couvraient une étendue d'environ 600 m sur 300. Ce fut là que, pour tenir la vallée du Chélif et gêner Abd el Kader, on éleva le camp français d'Orléansville, car pour Bugeaud, «les vieilles ruines romaines offrent des pierres de taille qui serviront pour les angles et les ou-

9. F. CRESTI, *Alger 1830-1860: l'affrontement entre les «deux villes»*, «Vrbi», VI, 1982, p. XVI-XXIV

10. Une note ayant pour objet la «conservation des Monuments Historiques» a été adressée le 14 octobre 1958, par le général de division Olié, commandant le Corps d'Armée de Constantine, à tous les commandants de zones (réf. n. 10373/ CAC/4/. Archives du Service des Antiquités de l'Algérie, Agence Nationale d'Archéologie).

11. *Épigraphie de Tlemcen*, «RAfr», 2, 1857-58, p. 62.

12. L'auteur regrette que cette sage précaution n'ait «pas toujours été prise dans les diverses transformations opérées dans ce pays, par suite des nécessités de la conquête ou des besoins de la colonisation.», «RAfr», 6, 1862, p. 29. Pour le plan, voir «Le Spectateur militaire», XXXV, septembre 1843.

24 Février 1962

G/HM
N°84

Mon Colonel,

Je viens m'excuser auprès de vous. Après vous avoir quitté, j'ai rendu visite à Aumale à M. le Sous-Préfet Claverie. Il m'a renvoyé, pour trouver des crédits de fouille au Préfet de Médéa. Je comptais pouvoir m'y rendre tout de suite, mais j'ai été retardé, je risque de l'être encore, et je ne veux pas tarder davantage à vous remercier de votre hospitalité.

C'est toujours une joie pour moi de trouver, dans une petite ville ou dans un village, les autorités civiles et militaires disposées à apporter leur concours à l'archéologie. La responsabilité d'un site comme Rapidum incombe évidemment au Maire et au Sous-Préfet, représenté par l'officier S. Il est bien certain aussi que l'action des Ponts et Chaussées peut-être, suivant la qualité des ingénieurs, catastrophique ou protectrice. Mais l'autorité militaire, dans les circonstances présentes, a des pouvoirs plus étendus encore. J'ai subi, depuis sept ans, de nombreuses expériences fâcheuses. Je n'en éprouve plus de plaisir lorsque nos recherches suscitent l'intérêt.

J'espère qu'il me sera possible de donner suite à nos projets dans un prochain avenir. Je voudrais ouvrir un chantier restreint, dirigé par quelques militaires compétents pris dans le contingent, suivi de près par M. Spiteri, et contrôlé périodiquement par mes collaborateurs ou par moi-même. Je sais qu'il convient de se hâter; mais j'ai trop de choses à faire malheureusement.

Puis-je vous demander de transmettre à vos officiers ~~mes~~ remerciements pour leur accueil et mon meilleur souvenir. Serez-vous assuré mon Colonel de mes sentiments reconnaissants et profondément dévoués.

Monsieur le
III2 RI Lieutenant-Colonel RO. LIN

SP 87 224

A P N

Jean LASSUS.

Fig. 1.

vertures de nos établissements permanents»¹³. Dans le courant de l'année 1843, alors que le commandant Tripier, du Génie, faisait déblayer le terrain où devaient s'élever de nouvelles constructions, on découvrait la basilique chrétienne à cinq nefs de Saint-Reparatus; la suite de l'histoire est moins glorieuse malgré la cérémonie très officielle qui fut organisée car la basilique se transforma en écurie publique et «le tombeau du pieux évêque échoit au sculpteur Fulconis, qui réduit en plâtre le gypse consacré et s'en sert pour mouler les bustes de quelques unes de nos notabilités algériennes...»¹⁴. L'hôpital militaire a recouvert des thermes ainsi qu'une église¹⁵; plus de trois cents blocs épigraphes ont été brisés et employés comme moellons dans la construction de l'hôpital d'Orléansville¹⁶. Cet extrait d'une lettre du Général de Saint-Arnaud écrite à son frère lors de son arrivée à Orléansville (El Asnam) en déc. 1844, résume la situation: «Pour faire des fouilles sérieuses, il faudrait du temps et de l'argent. [...] Avant d'exhumer les morts et les ruines, il faut abriter et conserver les vivants»¹⁷. Malgré les efforts de Cavaignac pour sauver les antiquités, les soldats et les colons puisèrent dans la philosophie de Saint-Arnaud et dans cette «carrière» tant et si bien qu'à la fin du siècle, les ruines avaient complètement disparu¹⁸.

Cartennae (Ténès)

La ville française a été bâtie sur le plateau rocheux qui portait déjà la ville antique.

Manliana (El Khemis, Affreville)

L'étendue des ruines, sur les deux rives du Boutan, d'un établissement antique dont l'importance a été, dès cette époque, reconnue, n'a pas empêché la création, sur ce même emplacement, d'un camp en 1843, puis du village d'Affreville en 1848. En 1864, il n'en restait plus rien¹⁹.

13. Cité par CH. A. JULIEN, *Histoire de l'Algérie contemporaine; la conquête et les débuts de la colonisation*, Paris 1964. A. Berbrugger proposait d'inscrire le nom du maréchal Bugeaud «dans les fastes d'Afrique avec plus d'honneur encore que celui du comte Théodose car il a été fidèle à sa devise *Ense et aratro* [...] il a su ouvrir le sillon et édifier des villes!» (*Antiquités du cercle de Ténès*, «RAfr», 1, 1856-57, p. 345).

14. A. BERBRUGGER, *Antiquités du cercle de Ténès*, «RAfr», 1, 1856-57, p. 435.

15. S. GSELL, *Atlas archéologique de l'Algérie*, Alger-Paris 1911, 12, 174.

16. G. WILLMANN, *Inscriptiones Africae Latinae*, 1881, p. 829.

17. Lettre du 20 décembre 1844, *Lettres*, t. II, p. 5, cité par P. AZAN, *L'Armée d'Afrique de 1830 à 1852*, Paris 1936, p. 470.

18. GSELL, *Atlas arch. de l'Algérie*, cit.

19. A. BERBRUGGER, *Ruines du Marabout de Sidi Abdelkader sous Miliana (Affreville)*, «RAfr», 8, 1864, pp. 454-6.

Zucchabar (Miliana)

Au milieu du siècle dernier, le mur d'enceinte qui protégeait la cité antique du côté du Zaccar était encore conservé. A l'intérieur de la ville moderne qui l'a recouverte, on a signalé des inscriptions latines en grand nombre ainsi que diverses ruines antiques, notamment des arcades et une «portion de muraille fort épaisse où s'est établi un bain maure; cette muraille, qui s'élève encore de 2 m, est bâtie en pierres irrégulières noyées dans du mortier...»²⁰.

Caesarea (Cherchel)

Lors de la prise de Cherchel²¹, en 1840, «un portique assez vaste et en assez bon état de conservation était encore debout [...] à la fin de 1843 et au commencement de 1844, l'on exhuma de quelques fouilles à peu près faites au hasard pour y chercher des matériaux destinés à la construction de la manutention, cinq ou six statues en marbre blanc dont quelques-unes sont – m'a-t-on affirmé – au musée de Cherchel»²². A la même époque, le théâtre «était en parfait état de conservation; la scène seule était détruite. Tout autour régnait un portique supporté par de hautes colonnes de granit ou de marbre blanc, et auquel on arrivait par des gradins»²³. Il aurait été détruit en 1842 «pour être employé à consolider le pignon ouest de la caserne, dont les fondations n'étaient pas assez profondes [...] Il paraît que des colonnes et des statues auraient été transformées en chaux pour les travaux de la caserne...»²⁴. A. Berbrugger écrivait alors:

J'aurais même pu rapporter les précieuses inscriptions conservées à l'artillerie [...] Il est donc à craindre qu'il n'arrive de ce petit musée ce qui est advenu de celui de Guelmah après la mort du Capitaine Hackett qui en avait réuni les éléments [...] J'irai revoir Cherchel pendant quelques jours afin de vérifier si les fouilles incessantes faites par le Génie pour les travaux de la défense n'ont pas amené de nouvelles découvertes qu'il importe de constater aussi rapidement que possible, car, par un vandalisme dont vous avez été quelque fois témoin, les

20. P. DE CAUSSADE, A. BERBRUGGER, *Miliana*, «RAfr», 9, 1865, pp. 44-7.

21. Sur l'orthographe Cherchel et non Cherchell, voir N. BENSEDDIK, T. W. POTTER, *Rapport préliminaire sur la fouille du forum de Cherchel*, 4^e suppl. «BAA», Alger 1986, p. 7.

22. Extrait d'un rapport de P. de Lhotellerie du 29 mars 1856, «RAfr», 1, 1856-57, p. 144.

23. J. BUGNOT, B. DE VERNEUIL, *Esquisses historiques sur la Maurétanie Césarienne et Iol-Caesarea*, «RAfr», 14, 1870, p. 138.

24. Rapport non signé sur les fouilles de Cherchel et les découvertes archéologiques depuis le 1^{er} mars 1915 jusqu'à la fin décembre 1924; séance du 25 février 1924 de la Commission des Monuments Historiques d'Algérie.

objets d'antiquité les plus précieux sont presque toujours détruits aussitôt que découverts ou du moins vont se disperser dans les mains de particuliers où ils sont à peu près perdus pour la science²⁵.

Quelques années plus tard, des inscriptions gisent un peu partout, prêtes à servir de matériaux de construction à l'instar des «restes de beaucoup de monuments à Philippeville, à Cherchell, à Ghelma»²⁶; à la même époque, le portique qui entourait le quai antique a servi à «former la levée faite pour l'agrandissement-du bassin» du nouveau port²⁷. Vers 1860, deux fûts de colonnes ont été placés à l'entrée du cimetière de Cherchel «pour servir de chasse-roues [...] la commune a également employé d'autres tronçons antiques en granit comme chasse-roues à l'angle de plusieurs rues...»; à la même époque, les thermes de l'ouest s'élèvent «encore à une grande hauteur, bien que pour régulariser la forme du champ de manoeuvre qui s'étend entre cet édifice et la mer, on ait fortement entamé ces ruines»²⁸. En 1870, l'amphithéâtre conservait dans sa partie est, «encore cinq à six étages de gradins, formés d'énormes pierres de taille reliées par ce ciment indestructible dont les Romains avaient le secret...», mais «l'arène a été transformée en un champ de culture...»²⁹. Au début du XX^e siècle, les imposants thermes de l'ouest, livrés au pillage, se transformaient en latrines publiques selon V. Waille pour qui «la colonisation, par le jeu même de cette loi qui veut que la mort alimente la vie et que les matériaux du passé servent aux constructions du présent, continue l'oeuvre des Vandales, mais avec plus d'esprit de suite, et d'une manière plus irrémédiable, les fondations même étant extirpées»³⁰.

Le 18 mars 1953, le maire de Cherchel écrit à L. Leschi, directeur des Antiquités et des Musées:

...l'Armée effectue à Cherchell différents travaux de construction et on me signale qu'elle aurait trouvé une superbe mosaïque, des pierres de taille en quantité et peut-être même certaines choses. J'apprends que rien n'est respecté et j'en suis navré. On m'a même signalé que l'on brisait la

25. Lettre d'A. BERBRUGGER à Bory de Saint Vincent du 18 août 1840 (CAOM, F80 1596).

26. CH. TEXIER, *Extrait d'un aperçu statistique des monuments de l'Algérie*, «RA», III, 1847, p. 725.

27. *Ibid.*, III, 1847, p. 729.

28. *Chronique*, «RAfr», 8, 1864, p. 477.

29. BUGNOT, DE VERNEUIL, *Esquisses historiques sur la Maurétanie Césarienne et Iol-Caesarea*, cit., p. 137.

30. *Fouilles de Cherchel (1902-1903)*. Rapport adressé à M. Jonnart, gouverneur général de l'Algérie, «RAfr», 47, 1903, pp. 97-8.

mosaïque, ce qui est un véritable crime. Il y aurait lieu, de toute urgence, à prendre toutes dispositions pour que l'Armée soit tenue aux mêmes règles que tout citoyen qui découvre une richesse archéologique [...] je compte sur vous pour mettre fin à un tel acte de vandalisme...³¹ (FIG. 2).

Décembre 1958. J. Lassus, alors directeur des Antiquités, dénonce, dans une lettre au délégué général du gouvernement, le remploi non autorisé de pierres antiques provenant des fouilles de 1941 par le directeur de l'Ecole Militaire de Cherchel «pour la construction d'une porte monumentale et d'un voie nouvelle [...] Il me paraît profondément regrettable que des candidats officiers, au lieu d'apprendre de leurs maîtres le respect scientifique des restes antiques dont ils se trouveront un jour avoir la responsabilité, reçoivent ainsi un exemple de récupération inadmissible et de violation des règlements...»³². Le général Gracieux, commandant la 9^e division d'infanterie à Orléansville, dont l'intervention avait été sollicitée, jugea que

...les quelques pierres qui ont été ainsi utilisées sont quantité négligeable par rapport au volume considérable de matériaux puisés il y a quelques années dans l'amphithéâtre et qui ont servi à l'édification du stade militaire [...] Ces vestiges sont d'autre part davantage mis en valeur dans leur cadre actuel, où ils constituent une suite du stade militaire [...] L'utilisation qui en a été faite ne me paraît pas être un crime de lèse-antiquités...³³.

Sidi Amar (Zurich)

Le village a été construit, non loin de Cherchel, sur les ruines d'une villa romaine; une inscription curieuse trouvée en 1843 a été presque aussitôt employée dans le mur d'un moulin³⁴.

Tipasa

Bien qu'elles comptent parmi les mieux conservées d'Algérie, les ruines de Tipasa ont beaucoup souffert lors de la création, à la fin du siècle dernier, du village moderne et de la mise en culture de certains espaces³⁵. Alors qu'en 1846 le théâtre était encore bien conservé puisque «les gra-

31. Lettre signée H. Barettaud, Maire de Cherchell (Archives du Service des Antiquités de l'Algérie, Agence Nationale d'Archéologie).

32. Archives du Service des Antiquités de l'Algérie (Agence Nationale d'Archéologie).

33. Lettre du 3 décembre 1958 (Archives du Service des Antiquités de l'Algérie, Agence Nationale d'Archéologie).

34. *Chronique*, «RAfr», I, 1856-57, p. 54.

35. S. GSELL, *Tipasa, ville de Maurétanie Césarienne*, «MEFR», 14, 1894, p. 322.

ASSEMBLEE ALGERIENNE CHERCHELL le 18 MARS 1953

H. BARETAUD
Maire
Conseiller Général
Délégué à l'Assemblée Algérienne
CHERCHELL

cherchell

Mon Cher Directeur et Ami,

A toutes fins utiles, je tiens à vous signaler que l'Armée effectue à Cherchell, différents travaux de construction et on me signale qu'elle aurait trouvé une superbe mosaïque, des pierres de taille en quantité et peut-être même certaines choses.

J'apprends que rien m'est respecté et j'en suis navré.

On m'a même signalé que l'on brisait la mosaïque, ce qui est un véritable crime.

Il y aurait lieu, de toute urgence, à prendre toutes dispositions pour que l'Armée soit tenue aux mêmes règles que tout citoyen qui découvre une richesse archéologique.

Une visite des lieux, à mon avis, s'impose et je compte sur vous pour mettre fin à un tel acte de vandalisme.

Je me fais là l'écho d'une grande partie de mes administrés s'intéressant à Césarée.

Veuillez agréer, je vous prie Mon Cher Directeur et Ami, l'expression de mes meilleurs et très distingués sentiments.

Monsieur LESCHI
Directeur des Antiquités
et des Musées
- Parc de Gallan -

ALGER

Maurice

Fig. 2.

dins sont presque tous enterrés, ce qui les a sauvés de la destruction; un portique d'ordre dorique donnait accès dans l'orchestre [...] la *cavea* ou salle (*sic*) est conservée dans tout son pourtour et des fouilles y mettraient certainement à jour des objets intéressants»³⁶, l'état du monument fait peine à voir à la fin du siècle: «Les marches et les gradins en pierre de taille ont disparu: ils ont servi, paraît-il à la construction de l'hôpital de Marengo...», écrit S. Gsell³⁷. Vers 1864, il ne restait que quelques débris d'une belle statue en marbre blanc découverte près d'une fontaine romaine, «une personne de Marengo l'ayant fait tailler pour en fabriquer un bénitier...»³⁸. Un siècle plus tard, malgré sa proximité d'Alger, centre du pouvoir, et son statut touristique, la cité antique n'est pas épargnée par le vandalisme de la soldatesque: «J'ai pu constater moi-même qu'à Tipasa, des militaires mettaient à profit leurs heures de liberté pour commettre des dégâts dans les nécropoles d'Alexandre et à Sainte Salsa...», s'insurge le directeur des Antiquités Algériennes dans une lettre adressée au gouverneur général de l'Algérie³⁹.

Sidi Ferruch

La presqu'île où débarquèrent les troupes françaises en 1830 portait divers vestiges antiques dont des restes de murailles, des villas, un aqueduc, une voie dallée et de nombreux tombeaux. Tout fut recouvert par un hameau français en 1844, mais on baptisa le premier nouveau-né dans le baptistère d'une basilique romaine⁴⁰. Les monuments chrétiens ne furent pas plus épargnés: une *memoria* de martyr intacte, dotée d'une mosaïque épigraphe, qui fut découverte en 1846 par un maçon «cherchant des pierres antiques à employer comme matériaux...», avait totalement disparu 20 ans plus tard⁴¹.

Icosium (El Djezaïr, Alger)

La nécessité, au lendemain de la conquête, de faire d'Alger, cité antique enfouie sous la ville berbère agrandie et embellie par les Turcs, une place militaire et un centre de commandement, a été lourde de conséquences pour celle qu'on a comparée à «la voile d'un hunier de vaisseau»⁴²;

36. TEXIER, *Extrait d'un aperçu statistique*, cit., p. 728.

37. GSELL, *Tipasa, ville de Maurétanie Césarienne*, cit., p. 325.

38. *Chronique*, «RAfr», 8, 1864, p. 465.

39. La lettre est datée du 6 avril 1942 (Archives du Service des Antiquités de l'Algérie, Agence Nationale d'Archéologie).

40. H. KLEIN, *Feuillets d'El-Djezaïr*, Alger 1937, p. 250.

41. A. BERBRUGGER, *Archéologie des environs d'Icosium*, «RAfr», 5, 1861, p. 354.

42. PEYSSONNEL cité par R. LESPES, *Alger, esquisse de géographie urbaine*, Alger 1925, p. 69.

«...combien de ruines nécessita à Alger l'installation des troupes françaises et combien de dévastations, qu'on ne put éviter, eurent lieu en maintes villas des environs, où il fallut coûte que coûte, loger une quantité d'hommes considérable...»⁴³; on a évalué à 900 le nombre de maisons de campagne détruites autour de la ville, rappelant que les démolitions furent aussi nombreuses à Oran où l'armée put utiliser comme combustible, en 1831, 300.000 solives provenant d'immeubles détruits. Nous devons au baron Pichon, intendant civil de la Régence, célèbre à Alger à l'époque pour ses protestations répétées contre les abus des autorités militaires, les détails de ce saccage: «Les détachements dévastent tout: les menuiseries et même les solives qui soutiennent les toits [...] Il reste de ces dévastations, des ferrements, des cuivres que le soldat, quand il vient à la ville, vend aux Juifs...»⁴⁴.

Parmi ces propriétés de campagne, celle de l'Agha, occupée le 15 juillet 1830 par le général Loverdo, est en 1841 «une fort belle habitation, dévastée maintenant, mais dont on peut encore admirer le passé dans ses restes, image brisée de sa splendeur détruite [...] L'habitation est complètement abandonnée et saccagée. Dans la cour, une fontaine charmante versait ses eaux en une coupe de marbre blanc, d'un travail précieux: cette coupe a été brisée par le vandalisme de nos soldats qui, lors de la conquête, ont frappé dessus à coups de sabre...»⁴⁵.

Dans la ville, l'aménagement de la place d'Armes ou du Gouvernement et la création de voies de pénétration répondant aux besoins logistiques de l'armée ont causé des démolitions en série dans la Qasba, effaçant en même temps que le souk des Orfèvres 420 maisons et boutiques; les mosquées ne furent pas épargnées: entre 1830 et 1837, sept d'entre elles, parmi lesquelles celle de Mezzo-morto et celle de Es-Sida disparurent sous la pioche des sapeurs du Génie. La mosquée de la Pêcherie a dû son salut au courage et à l'intelligence d'un chef de ce même Génie, le colonel Lemercier⁴⁶.

Outre ces démolitions planifiées, le Génie a causé de nombreuses autres destructions; dans une lettre au président du Conseil, le baron Pichon le juge incapable d'entretenir les locaux qu'il occupe, les laissant tomber en ruines et en réclamant de nouveaux, «c'est là, écrit-il, la cause,

43. H. KLEIN, *Le vieil Alger et sa banlieue*, in *Feuillets d'El-Djazaïr*, III vol., Alger, 1912, p. 1.

44. Cité par KLEIN, *Le vieil Alger et sa banlieue*, cit., p. 6.

45. Description de BAVOUX cité par KLEIN, *Feuillets d'El-Djazaïr*, cit., p. 230. Le palais d'été de Mustapha Pacha et ses dépendances ont dû abriter la cavalerie.

46. *Ibid.*, p. 90.

depuis les casernes jusqu'aux logements des officiers, de la ruine progressive d'Alger, que je vous ai si souvent signalée»⁴⁷.

La «Revue africaine» signale, dans son premier numéro, que «beaucoup de pierres taillées, débris de constructions romaines, ont été observées jusqu'ici dans les démolitions de la Jenina, mais rien de remarquable n'a encore été trouvé. Espérons que ces travaux qui continuent amèneront quelque découverte intéressante pour l'archéologie»⁴⁸.

Les reliques d'*Icosium* encore enfouies dans le sol et qui avaient ainsi échappé à la fièvre constructive des Ottomans, furent malheureusement exhumées lors des «nouveaux bouleversements opérés par une nouvelle transformation par d'autres dominateurs surpassant en activité les Ottomans...»⁴⁹.

L'aménagement de l'Esplanade Bab el Oued en un lieu dénommé Djebanat Bachaouat a fait disparaître, sous les remblais et dans les travaux de nivellement, une nécropole romaine en même temps que le cimetière des deys, notamment les mausolées de marbre des Deys Mustapha, Ali, et les qoubbas de divers saints⁵⁰.

Vers 1870, on a découvert dans le quartier de la marine un édifice romain de grande importance dans le voisinage de la «Grande Mosquée», probablement la vaste église signalée en 1068 par El Bekri. Tout le quartier fut tout de même urbanisé entraînant la disparition des vestiges malgré la réprobation des connaisseurs: «Dans les premiers moments de l'occupation française, les questions archéologiques furent l'objet d'une indifférence déplorable [...] une quantité considérable de monuments précieux des époques romaine, arabe et turque, qu'il eut été si facile de sauver, ont disparu à tout jamais...», comme un monument portant une inscription latine sur ses quatre côtés et que «les maçons taillèrent et employèrent sans le moindre scrupule [...] aussitôt perdu que retrouvé [...] Cet acte de vandalisme ne fut pas le seul que nous eûmes à nous reprocher»⁵¹.

Ainsi, des voies romaines et des substructions d'édifices ont été découvertes et aussitôt ré-enfouies, tandis que les objets antiques exhumés n'étaient même pas recueillis. Protestant contre la décision de démolir la palais mauresque qui abritait la Bibliothèque et le Musée, A. Berbrugger tente, au nom de la Société Historique Algérienne qu'il préside, d'obtenir «la conservation d'une belle habitation mauresque, comme échantillon

47. *Ibid.*, p. 7.

48. «RAfr», 1, 1856-57, p. 305.

49. A. DEVOULX, *Alger, étude archéologique et topographique*, «RAfr», 19, 1875, p. 308.

50. KLEIN, *Feuillets d'El-Djezaïr*, cit., p. 37.

51. *Ibid.*, p. 309.

de l'architecture privée des indigènes; de la compléter même et de l'embellir en y introduisant successivement les détails remarquables de sculpture, de menuiserie, de peinture, etc., que la destruction des autres immeubles de même genre rend chaque jour disponibles»; mais «les travaux du Génie se sont continués d'après leur plan primitif...» et A. Berbrugger avertit:

Il ne resterait plus ici une seule maison mauresque de quelque valeur architecturale. Nous aurions donc le regret d'entendre à chaque instant les étrangers demander où l'on peut, à Alger, visiter une belle maison algérienne, et la honte de leur entendre dire, après une réponse forcément négative, que ce n'est pas seulement au 5^e siècle qu'il y a eu des Vandales en Afrique!...⁵².

En 1889, F. Charvériat se lamente sur le même ton: «La Kasba d'Alger, ce bijou de l'Afrique française, aura bientôt, grâce à de prétendues améliorations, complètement disparu»⁵³.

Les anciennes fortifications, remparts ottomans englobant une partie des défenses élevées par les Romains et par les Berbères, étaient encore debout en 1861, et à peu près intactes jusqu'aux travaux de construction du lycée Bugeaud qui entraînaient la disparition d'une portion des remparts, du groupe de coupoles et de maisons avoisinant l'ancienne porte⁵⁴. Déjà traumatisée par des transformations commandées par le contrôle militaire, la médina fut ensuite la proie de spéculations immobilières, avides de démolitions. La cité suppliciée a arraché un cri de douleur à l'auteur des *Feuillets d'El Djezaïr*, panorama d'Alger en 1830, H. Klein:

Ah pourquoi les conquérants de 1830 s'obstinèrent-ils à vivre en cette cité qui leur déplaisait tant et au sein de laquelle tant de transformations maladroitement n'aboutirent qu'à des enlaidissements irréparables, alors qu'il était tout indiqué de créer une ville nouvelle à l'entour du rivage de Mustapha, création par laquelle eut été sauvé le merveilleux et unique pittoresque d'El-Djezaïr!⁵⁵.

52. Lettre adressée au membres du Conseil Général de la province d'Alger, datée du 9 septembre 1861, *Chronique*, «RAfr», 5, 1861, pp. 393-6.

53. *A travers la Kabylie et les questions kabyles*, cit., l'auteur précise que le Génie Militaire a détruit «un nombre incroyable» d'antiquités romaines.

54. A. DEVOULX, *Les édifices religieux de l'ancien Alger*, «RAfr», 6, 1863, p. 102.

55. KLEIN, *Feuillets d'El-Djezaïr*, cit., p. 38.

Lambdia (Médéa)

La ville française a été bâtie sur l'établissement romain et avec les matériaux de ce dernier. Il était, paraît-il, facile de le constater au milieu du siècle dernier en examinant les maisons⁵⁶.

Auzia (Sour el Ghozlane, Aumale)

La ville française a été implantée sur un plateau couvert des ruines de la cité romaine; l'enceinte romaine, dont une portion conservait encore en 1851 toute sa hauteur – 5 m environ –, figurait très visiblement la forme de la ville⁵⁷. On peut lire dans un rapport adressé par A. Berbrugger au général Marey, commandant de la province du Titteri, et qui est antérieur à l'occupation de la ville - à savoir 1845 ou 1846 -, que «l'enceinte seule, qui pourtant n'a pas été épargnée, encadre encore à peu près ces débris [...] Elle s'élève sur quelques points jusqu'à 2 et 3 m de hauteur [...] La ville d'Auzia avait 700 m de longueur sur une largeur moyenne de 350 m...»⁵⁸. Le 14 juillet 1851 était découverte une mosaïque constituée de quatre panneaux figurés (Néréide chevauchant un loup marin, enlèvement d'Europe, femme coiffée de roseaux et vêtue d'une peau de panthère, Amphitrite sur un dauphin) jugée, malgré les dégradations déjà subies, comme une des plus remarquables et pourtant abandonnée «dans une cour bordée d'écuries [...] douze ou quinze chevaux passent dessus chaque jour et du matin au soir [...] Il est donc urgent, s'émeut A. Berbrugger, de prendre des mesures immédiates pour la soustraire à ces causes actives de destruction [...] parce que là, il est certain qu'elle sera promptement détruite...»⁵⁹. Seuls les panneaux de la Néréide et de la femme à la peau de panthère ont été sauvés et donnés en 1852 au Musée d'Alger par le maréchal Randon. La mosaïque de Léda découverte vers 1853, au cours de fouilles engagées afin d'exploiter les matériaux antiques pour la construction, a été complètement détruite⁶⁰. Les inscriptions latines n'ont pas été mieux traitées car «dispersées un peu partout [...] dans des maisons particulières, notamment dans celle du commandant de place, où elles ont été employées jadis comme matériaux [...] plusieurs portent les traces de mutilations récentes...» et A. Berbrugger dénonce «l'instinct de van-

56. A. BERBRUGGER, *Note sur Médéa*, «RAfT», 2, 1857-58, p. 495.

57. P. DE CAUSSADE, *Traces d'occupation romaine dans la province d'Alger*, «Mémoires de la Soc. Arch. de l'Orléanais», 1851, pp. 244-5.

58. *Notes sur l'emplacement de diverses ruines romaines*, «RSAC», 28, 1893, p. 112.

59. *Ibid.*, pp. 120-3 (extrait d'une lettre datée du 3 sept. 1851 et adressée au gouverneur général).

60. G. MERCIER, *Note sur la mosaïque de Léda trouvée à Aumale (Auzia)*, «RAfT», 14, 1870, pp. 434-40.

dalisme cupide qui pousse quelques individus à détruire la trace de l'écriture, afin de pouvoir plus tard employer la pierre sans qu'on songe à leur en disputer la possession»⁶¹.

Rusuccuru (Dellys)

«La ville arabe qui a succédé à Rusuccurum a été naturellement bâtie de ses vestiges que les constructions françaises ont achevé de faire disparaître, au moins en grande partie»⁶².

Iomnium (Tigzirt)

Des entrepreneurs ont été autorisés, vers 1860, à se servir «en pierres taillées antiques qui ne portaient ni sculptures, ni écriture et qui n'appartiennent pas, d'ailleurs, à certains monuments qu'il importe de conserver tels que les siècles nous les ont légués»; l'opération a été supervisée par l'inspecteur général des monuments historiques!⁶³ Malgré quelques fouilles menées en 1886, le site de *Iomnium* fut sacrifié au moment de la fondation du village de Tigzirt en 1888. L'administrateur de la commune mixte n'ayant pu protéger que la basilique et ce que l'on appelait alors la ville byzantine, «le reste, livré au constructeur, a singulièrement souffert». Le 19 sept. 1956, M. Christofle signale à la S/Direction des Beaux-Arts que «l'autorité militaire a comblé l'an dernier une partie des ruines de Tigzirt pour aménager une surface d'atterrissage pour hélicoptères. Mis devant le fait accompli, le Service des Monuments Historiques n'a pas cru devoir protester [...] l'autorité militaire envisagerait de combler la partie centrale des ruines et de niveler le temple antique pour établir une grande plate-forme destinée à l'aménagement d'un camp de repos». Quelque temps après, J. Lassus, directeur des Antiquités de l'Algérie, constatait que «l'armée avait installé sur les terrains qui ont été fouillés ces dernières années: 1) un terrain d'atterrissage pour hélicoptères. 2) un centre de repos comprenant plusieurs vastes baraques»; des dégâts ont suivi l'«installation des militaires à proximité immédiate des trois principaux monuments de Tigzirt, Thermes, basilique et temple [...] Il eut été évidemment facile aux militaires de choisir pour leur installation un autre terrain: il est profondément regrettable de voir mépriser à ce point des travaux entrepris de longue date [...] qui ont coûté au Gouvernement Général des

61. *Notes sur l'emplacement de diverses ruines romaines*, cit., p. 124.

62. CH. DE VIGNAL, *Ruines romaines de l'Algérie, Kabylie du Djurdjura*, Paris 1868, p. 6.

63. A. BERBRUGGER, lui-même, jugeait que «moyennant ces précautions, les recherches de matériaux que vont faire les entrepreneurs ne peuvent que tourner au profit de la science et de l'art...»: *Ruines de Tigzirt*, «RAfr», 6, 1863, p. 398.

sommes considérables [...] Il paraît impossible de supposer que l'armée abandonnera les aménagements qu'elle a réalisés [...] Il serait certainement possible d'attirer l'attention des soldats sur l'importance historique des monuments qui se trouvent si malencontreusement confiés à leur garde»⁶⁴. Les autorités militaires rassurent:

S'il est exact qu'une aire d'atterrissage pour hélicoptères à proximité de ces ruines ait déjà été créée, il n'a, par contre, jamais été question d'en combler la partie centrale et de niveler le temple antique [...] Toutefois pour éviter le risque de semblables initiatives [...] je transmets copie de votre correspondance au Général commandant la division militaire d'Alger en l'invitant à donner toutes instructions utiles au Commandant des troupes stationnées dans ce secteur⁶⁵.

L'installation du camp militaire de repos sur toute la superficie du site archéologique ne tarda pas à se révéler une redoutable erreur: stand de tir installé près du temple de Minerve, constructions en dur casées entre le temple et la basilique chrétienne, dissémination d'éléments décoratifs, basilique transformée en terrain de basket-ball le jour, cinéma la nuit, colonnes de la grande nef débitées pour servir de bancs; tous ces dégâts ont fait l'objet d'un rapport du capitaine Paris, mais «le camp de repos et "d'ennui" de Tizirt continue à fonctionner...»⁶⁶ (FIG. 3). L'état du site a dû empirer ou les démarches habituelles échouer puisque deux ans plus tard J. Lassus demande l'intervention du Général de Camas «en faveur des ruines de Tizirt» l'informant que «la basilique chrétienne, une des plus belles et des plus originales d'Algérie, sert de lieu de rassemblement» et que l'on remploie des matériaux antiques, dont des colonnes, dans la construction de blockhaus⁶⁷.

Saldæ (Bejaïa, Bougie)

Quelques années à peine après l'installation des troupes françaises dans la ville, les atteintes au cachet historique de la cité ne se comptaient plus: mutilation en 1853 des remparts du XVI^e siècle, dégradation de la mosquée almohade, percement de nouvelles rues et construction de «vastes et dis-

64. Lettre du 25 octobre 1956 de J. Lassus, directeur des Antiquités de l'Algérie, au S/Directeur des Beaux-Arts, Gouvernement Général de l'Algérie (Archives du Service des Antiquités, Agence Nationale d'Archéologie).

65. Lettre du Général Lorillot, commandant de la x^e Région militaire à Alger au ministre résidant en Algérie datée du 19.10.56 et signée du colonel de Montjamont s.chief d'Etat-Major.

66. Note de R. Simounet, urbaniste de Tizirt, au directeur des Antiquités, datée du 7 novembre 1958 (Archives du Service des Antiquités, Agence Nationale d'Archéologie).

67. Lettre au Général de Camas du 19 mai 1960 (réf. G/M.C. n°235), Archives du Service des Antiquités (Agence Nationale d'Archéologie).

NOTE À MONSIEUR LE DIRECTEUR DES ANTIQUITÉS
PARC DE GALLAND
ALGER

LES RUINES DE TIGZIRT SONT MALTRAITÉES.

UN CAMP DE REPOS POUR MILITAIRES EST AMÉNAGÉ SUR TOUTE LA SUPERFICIE DE LA PROPRIÉTÉ DES MONUMENTS HISTORIQUES. AU NORD DU PROMONTOIRE, UN HÉLIPORT ET UNE STATION DE LAVAGE SONT INSTALLÉS.

PRÈS DU TEMPLE DE MINERVE, SE TROUVE UN STAND DE TIR. ENTRE LE TEMPLE ET LA BASILIQUE CHRÉTIENNE, PLUSIEURS CONSTRUCTIONS EN DUR ONT ÉTÉ ÉDIFIÉES, AU COEUR MÊME DES RUINES.

DES ÉLÉMENTS DÉCORATIFS DE TOUTES SORTES SONT DISSÉMINÉS.

RIEN N'EST PLUS INQUIÉTANT QUE L'ÉTAT DANS LEQUEL SE TROUVE LA GRANDE BASILIQUE. LE JOUR, ELLE EST TRANSFORMÉE EN JEU DE BASKET-BALL ; LA NUIT, ON Y FAIT DES SÉANCES DE CINÉMA. L'ÉCRAN EST FIXÉ AUX COLONNES DU CHOEUR, RÉSISTANT DANGEREUSEMENT AU VENT. CERTAINS SPECTATEURS ONT COUCHÉ ET DÉBITÉ AU SOL DES COLONNES DE LA GRANDE NEF POUR S'Y ASSEoir. CES DÉGÂTS ONT ÉTÉ CONSTATÉS LE 5 SEPTEMBRE DERNIER EN PRÉSENCE DU CAPITAINE PARIS, CHEF DE LA S.A.S., QUI A FAIT UN RAPPORT.

CEPENDANT, LE CAMP DE REPOS ET "D'ENNUI" DE TIGZIRT CONTINUE À FONCTIONNER ; IL SERAIT SOUHAITABLE ET URGENT DE LE DÉPLACER. UN TERRAIN POURRAIT ÊTRE DÉSIGNÉ POUR LA CONSTRUCTION DE BARAQUES À PROXIMITÉ DE LA PLAGE. CES BARAQUES SERAIENT CONVENABLEMENT IMPLANTÉES ET SERVIRAIENT PLUS TARD À DES COLLECTIVITÉS, TELLES QUE COLONIES DE VACANCES, ÉCOLES DE PLONGÉES ET DE VOILE.

ALGER, LE 7 NOVEMBRE 1958.

R. SIMOUNET

R. Simounet

Fig. 3.

gracieuses maisons, véritables casernes...»⁶⁸. Parmi les «actes de sauvage dévastation» on peut inscrire aussi la destruction, aussitôt après sa découverte, de la dédicace d'*Aurelius Litua* dont on employa les morceaux dans le trottoir de la place de l'Eglise⁶⁹. Probablement à la même époque, de vastes citernes en briques furent incorporées dans les soubassements de l'Hôtel de Ville. En 1869, L. Ch. Féraud écrit: «...là, des maisons ont été abattues [...] Il ne reste actuellement à Bougie que fort peu d'anciennes habitations...», précisant que quelques années auparavant l'enceinte de *Saldae* était encore reconnaissable et que «des vestiges de temples et de cirques, de colonnes de granit, de chapiteaux, des pierres votives et de vastes citernes...» parsemaient la ville⁷⁰. En 1958, la casbah, ensemble architectural almohade, espagnol et ottoman, était encore occupée par l'armée qui entassait «dans des bicoques, souvent en ruines, mais aussi dans les splendides salles voûtées de l'enceinte et même dans la jolie mosquée à coupoles, complètement défigurée par un plancher intermédiaire, un matériel disparatre (sic!) et parfois dangereux»; la municipalité essayait depuis des années de le récupérer pour y installer un musée et ses services, en vain, car l'armée exigeait «en 1951, 80 millions pour recaser les [...] deux sous-officiers qui gardent la Kasbah...»⁷¹.

Igilgili (Djidjel, Djidjelli)

Dans les premières années de la conquête française, on y signalait des monuments antiques en petit nombre à la surface du sol:

...mais nous ayons beaucoup d'espairs dans les déblaiements qui seront faits pour la construction d'un nouveau quartier, sur les terrain occupé par les ruines de l'ancienne ville; et nous ferons tous nos efforts pour prévenir, dans cette circonstance, les actes de vandalisme pareils à ceux qui ont eu lieu sur d'autres points, vers les premiers temps de l'occupation française⁷².

68. CH. FÉRAUD, *Notes sur Bougie*, «RAfr», 2, 1857-58, p. 458; 3, 1858-59, 50.

69. *Chronique*, «RAfr», 5, 1861, p.76.

70. *Histoire des villes de la province de Constantine; Bougie, Constantine*, 1869, pp. 28-9, 50. D'après le Dr Shaw, au milieu du XVIII^e «Boujéiah ou Bougia [...] est bâti sur les ruines d'une grande ville, de la même manière et dans une position semblable à celle de Dellys, à cela près qu'il est trois fois plus grand. Une partie assez considérable de ses anciennes murailles sont encore debout; et comme celles de Dellys, elles suivent les différentes sinuosités de la montagne sur laquelle se trouve la ville...» (*Voyage dans la Régence d'Alger*, trad. J. MAC CARTHY, Paris 1830, p. 332).

71. Rapport du 4 et 5 mai 1958 portant une signature illisible appartenant vraisemblablement au directeur des Antiquités, J. Lassus, Archives du Service des Antiquités.

72. *Coup d'œil sur les antiquités de la province de Constantine*, «Annuaire de la Société Archéologique de Constantine», 1853, p. 15.

Rusicade (Skikda, Philippeville)

Quand le maréchal Valée y arriva avec la colonne expéditionnaire, en 1838, «l'emplacement était occupé par les gourbis et les jardins d'un village de Kabiles à qui on acheta ce terrain pour une somme de 150fr!»⁷³. Pour lui, élever une ville française sur les ruines de *Rusicade*, c'était «...ouvrir les greniers de Rome à un autre grand peuple...»⁷⁴. Le premier monument antique que la colonne expéditionnaire rencontra fut «un cirque [...] dans sa plus grande partie, d'une telle conservation, qu'on aurait pu croire que la veille encore les spectateurs avaient pris place sur les gradins à peine noircis de la rouille des siècles»⁷⁵; «les arcades des vomitoires étaient encore debout, les gradins encore en place; mais dans le centre [...] s'élevait une forêt d'oliviers, d'ormes, de myrtes et de lauriers roses [...] ces arbres sont tombés sous la hache et le monument a été, pierre à pierre, enlevé pour l'érection de la ville moderne. Rien n'en reste plus que l'énorme massif qui servait de base...»⁷⁶. L'amphithéâtre a été entièrement détruit en 1845⁷⁷. Comme à Constantine, des pertes irréparables y ont été faites⁷⁸. En 1840, on dégagea, près de la place de Marqué, une fontaine monumentale en marbre blanc; «ce beau monument a été détruit et les matériaux en provenant ont été employés dans la construction des murs de soutènement de la place de Marqué et de protection des quais»⁷⁹. Au-dessus d'un caveau punique d'où ont été retirés plusieurs objets on a construit un hôpital militaire⁸⁰. Quant aux thermes, «...ce sont maintenant les caves ou magasins de l'administration militaire...»⁸¹. Voici ce qu'écrivait M. de Marcilly, capitaine du Génie en 1852, à propos des citernes de Stora: «Il en existait une autre, dont je dus faire démolir,

73. A. CHERBONNEAU, *Histoire de Philippeville*, «RAfr», 1, 1856-57, p. 499, Conquis par l'exemple de Philippeville, l'auteur de la notice, pourtant secrétaire de la Société archéologique de la province de Constantine, exprimait le souhait suivant: «...désirons qu'il y ait des imitateurs sur tous les points de l'Algérie que nous avons dotés de cités nouvelles et sur ceux où nous avons approprié aux besoins de notre civilisation des villes déjà existantes».

74. L. CH. FÉRAUD, *Documents pour servir l'histoire de Philippeville*, «RAfr», 19, 1875, p. 56.

75. *Ibid.*, pp. 57-8. Ce «cirque», en fait un amphithéâtre, éloigné du rivage d'un km, se trouvait probablement hors de la cité et pouvait recevoir 6 à 7000 spectateurs.

76. *Ibid.*, p. 83.

77. S. GSELL, *Exploration scientifique de l'Algérie, texte explicatif des Planches de Ad. H. Al. Delamare* (abrégé ensuite *Exploration*), Paris 1912, p. 17.

78. *Coup d'œil sur les antiquités de la province de Constantine*, cit., 1853, p. 15.

79. L. BERTRAND, *Notes et documents sur Rusicade*, «RSAC», 40, 1906, pp. 81-2.

80. GSELL, *Exploration*, cit., p. 33.

81. FÉRAUD, *Documents pour servir l'histoire de Philippeville*, cit., p. 84.

en 1850, une partie pour y élever le bâtiment destiné aux passagers et colis de l'Etat...»⁸².

En 1851, on comptait encore six magasins de l'époque romaine qui servaient probablement au stockage des approvisionnements des gens de mer. Une partie fut utilisée comme remises à outils par les Ponts et Chaussées; l'aménagement d'un boulevard en 1903 les a fait disparaître sous les remblais⁸³.

Mileu (Mila)

Après la prise de Constantine, l'armée française transforma la mosquée médiévale de Mila en caserne.

Sitifis (Sétif)

Au moment de la conquête, «l'heureux emplacement de Sétif, la salubrité du climat, la fécondité du territoire [...] ne pouvaient permettre au gouvernement de se borner à y maintenir un établissement militaire [...] Tout favorise en cet endroit le développement d'un établissement nouveau: les pierres de taille provenant d'édifices antiques se trouvent sur place; elles couvrent une immense étendue de terrain occupée par la ville romaine...»⁸⁴; ces informations sont confirmées plus d'un siècle plus tard: «Cette zone [militaire] recèle sous plusieurs mètres de terre de nombreuses ruines romaines [...] Les terrains militaires constituent notre réserve de fouilles à Sétif»⁸⁵.

En 1840, le capitaine Delamare y avait relevé et dessiné près de quarante inscriptions qui avaient presque toutes disparu à son retour en 1843⁸⁶.

Il ne reste plus trace des deux enceintes. L'enceinte extérieure, qui datait peut-être de l'époque romaine était du reste très peu distincte sauf à l'ouest [...] L'en-

82. *Notice sur les vestiges de l'occupation romaine dans le cercle de Philippeville*, in «Annuaire de la Société Archéologique de Constantine», 1853, p. 23

83. L. BERTRAND, *Notes et documents sur Rusicade*, «RSAC», 40, 1906, pp. 79-80.

84. RAVOISIÉ, *Exploration scientifique*, cit., chapitre IV, p. 70.

85. Lettre du 13 février 1960 (réf. n. 99/r) adressée par le directeur de la circonscription archéologique au directeur des antiquités. Après l'indépendance, l'armée algérienne occupe le quartier de la citadelle évacuée par l'armée française jusqu'à 1976, date à laquelle la plupart des bâtiments militaires furent démantelés et le quartier affecté à un vaste projet urbanistique. Après sept années de fouilles archéologiques, l'ensemble dégagé, daté de l'époque romaine et islamique, a été en 1985 enseveli sans ménagements sous un «parc d'attractions» miteux.

86. *Rapport de l'Académicien Hase sur les travaux de Delamare*, mars 1844 (Archives AIBL, 1844).

ceinte intérieure, peut-être byzantine, contient à peu près l'emplacement du quartier militaire actuel. La grande forteresse byzantine, qui fut construite sous le règne de Justinien, s'élevait à l'angle sud-ouest de la seconde enceinte. Elle était en assez bon état au temps de Delamare [...] elle présentait onze tours. Il n'en reste plus que les faces méridionale, occidentale et une portion de la face septentrionale...⁸⁷.

La planche 69 de Delamare montre le premier bâtiment français élevé en 1840 à l'intérieur de la forteresse et la planche 70 les restes d'un théâtre ou d'un amphithéâtre, les voûtes servant de caves sous l'hôpital militaire⁸⁸. En 1960, «Le démarrage du plan de Constantine a eu pour conséquence, à Sétif, la construction de nombreux bâtiments au cœur de l'ancienne ville romaine...»⁸⁹. Plusieurs chantiers de fouilles archéologiques ont été ouverts dès 1959 dans les terrains concernés par cette fièvre constructive et ont amené des découvertes importantes. En septembre 1960, les services archéologiques déplorent la destruction de 8 tombes et le vol par des militaires d'objets funéraires (lampes, plats, vases) dans le chantier de fouilles de la nécropole orientale (nouvelle préfecture), face au mess des officiers, pendant le couvre-feu; la plainte déposée par la Direction des Antiquités ne semble pas avoir eu de suite⁹⁰ (FIG. 4).

Guidjel

Le fortin antique relevé par le capitaine Delamare (pl. 88) a été entièrement détruit pour la construction d'un bordj, devenu ensuite la ferme Morin⁹¹.

Cuicul (Djemila)

G. Sassy, «...après avoir eu quelques difficultés avec les militaires, défend très bien nos intérêts sur place...», écrit M. Christofle⁹². S'agit-il des faits relatés dans une lettre de G. Sassy au directeur des antiquités le 6 juin 1959, à propos de la mise à la disposition du Génie de trois parcelles de

87. GSELL, *Exploration*, cit., pp. 69-70.

88. *Ibid.*, p. 71.

89. Notice rédigée par A. Gaspary, directeur de la 10^e Circonscription archéologique, le 30 juin 1960.

90. Lettre de A. Gaspary, directeur de la 10^e Circonscription archéologique, au colonel commandant le secteur de Sétif du 27 sept. 1960 (réf. n. 615/r). Lettre du même au commissaire central de Sétif (réf. n. 616/r). Lettre du 28 sept. 1960 de J. Lassus, directeur des Antiquités au délégué général du gouvernement demandant une enquête et des sanctions (réf. n. G/HS 374).

91. GSELL, *Exploration*, cit., p. 89.

92. Lettre à A. Gaspary en date du 28 mai 1959.

Alger, le 28 Septembre 1960

SERVICE
DES
ANTIQUITÉS DE L'ALGÉRIE

PARC DE GALLAND
TEL. : 699 88

G/HS
N° 374

Le Directeur du Service des Antiquités de l'Algérie

Monsieur le DELEGUE GENERAL DU GOUVERNEMENT
Sous-Direction des Beaux-Arts ALGER

J'ai l'honneur de vous rendre compte des faits suivants. Selon un rapport téléphonique que j'ai reçu hier de M. Gaspary, ingénieur des Ponts et Chaussées, directeur de la circonscription archéologique de Sétif, des actes de vandalisme et de pillage ont été commis dans la nuit du 26 au 27 septembre, dans la nécropole en cours de fouilles à Sétif, en face du Mess des Officiers.

Parmi les tombes qui sont actuellement dégagées, il en est une certaine qui n'avaient encore pu être explorées: c'est un travail délicat, qui ne peut être confié qu'à des mains compétentes; le matériel contenu dans les tombes est très important; des centaines de vases intacts ont déjà été découverts, ainsi que des objets de bronze et quelques bijoux d'or.

Une dizaine de tombes ont été ouvertes, les ossements et les vases brisés et éparpillés. Il est bien entendu impossible de dire ce qui a été emporté.

Les fouilles sont gardées jusqu'à la nuit tombée; il est vraisemblable que le pillage a eu lieu pendant les heures de couvre feu. M. Gaspary suppose qu'il est le fait de militaires.

Une plainte a été déposée. M. Gaspary a organisé une garde de nuit. J'envoie deux de mes collaboratrices, Mlles S. Waro et S. Sempère, du Centre National de la Recherche Scientifique, pour collaborer avec M. Gaspary à l'ouverture des tombes, aux relevés et aux inventaires. Ainsi pourrions nous hâter leur exploration.

./.....

Fig. 4.

terrain: véhicules militaires à l'intérieur du site archéologique, militaires escaladant les murs, chasse aux pigeons, exercices de tir en prenant pour cibles «pierres, colonnes, chapiteaux et statues [...] Le Jupiter Capitolin a reçu deux balles au-dessus du sein gauche...» (FIG. 5). Selon un rapport du 13 déc. 1960, «toutes les vitres des verrières du musée ont été remplacées au fur et à mesure qu'elles étaient brisées par coups de feu [...] Ces murs avaient été défoncés et démolis par le passage de véhicules militaires blindés qui, rassurez-vous, n'ont pas pénétré dans les ruines...» (FIG. 6).

Cirta (Constantine)

À l'arrivée des troupes françaises, les ruines antiques et des constructions «arabes» étaient entremêlées dans la Casbah ottomane: l'emplacement fut choisi pour accueillir des bâtiments militaires français⁹³. A. Ravoisié écrivait en 1840:

Ce plateau élevé ne pouvait être que le capitole de l'antique Cirta [...] Depuis notre occupation, tout ce qui existait sur cette plate-forme a été malheureusement détruit, et les matériaux provenant des ruines antiques et des démolitions arabes ont servi à la réédification des établissements nouveaux. Il n'y a que les vastes citernes qui aient été conservées parce que leurs puissantes murailles ont pu servir à supporter la caserne nouvelle qui recouvre leurs voûtes antiques. Sur la partie opposée aux citernes, c'est à dire au nord-ouest et sur le bord du grand précipice, on voit un immense bâtiment nouveau de 175 m de longueur, servant d'hôpital; il a été entièrement construit avec les précieux matériaux de deux soubassements de temples romains, à la destruction desquels nous avons dû assister...»⁹⁴.

De nombreux autres vestiges antiques ont disparu dans les travaux de construction de la ville française de Constantine⁹⁵. Le 18 janvier 1841, le capitaine Delamare déplore la rapidité avec laquelle «la civilisation renverse les constructions antiques, dénature les monuments arabes, détruit les inscriptions [...] il n'y a pas assez de deux dessinateurs [...] ils ne peuvent être à la fois à Alger, Bône, Oran, Constantine, etc. [...] Partout on détruit et construit. Malgré mon activité, tous les jours je vois à Constantine disparaître des objets sans avoir eu le temps de les copier»⁹⁶. La construction de casernes non loin de Sidi Mabrouk a entraîné la découverte de plusieurs inscriptions latines et d'une mosaïque qui pavait le sol d'une église chrétienne du V^e ou du VI^e siècle. Le capitaine Delamare déplore la

93. GSELL, *Exploration*, cit., p. 116.

94. RAVOISIÉ, *Exploration scientifique*, cit., p. 18

95. *Coup d'œil sur les antiquités de la province de Constantine*, cit., p. 15.

96. Lettre au directeur des affaires d'Afrique (CAOM, F80 1595).

ANTIQUITÉS
ET
MONUMENTS HISTORIQUES
DE L'ALGÉRIE

Djemila

Djemila, le 6 Juin 1959

RUINES DE DJEMILA
(DÉPT. DE CONSTANTINE)
SETIF
TÉLÉPHONE 1-5-01

Monsieur le Directeur,

J'ai l'honneur de Vous transmettre ci joint la lettre de Monsieur l'Inspecteur des Romaines me réclamant les documents que j'ai transmis au Service le 4 Octobre 1958.

Ce rappel de mise à la disposition du Service de trois parcelles de terre vient à propos pour me permettre de Vous signaler que certains véhicules stationnés au devant de Djemila, pour y faire une courte halte, devaient à toute allure le chemin de l'Agence et sous divers prétextes circulent tout autour des Ruines et bien souvent y pénètrent, les visitent en empruntant les voies dont la largeur permet le passage des véhicules.

Il ne peut être question d'assurer la protection des visiteurs qui, pour être efficace, doit être assurée, dans les Ruines, par des fantassins judicieusement placés.

D'autre part à l'arrivée de convois de passage les hommes non avertis, si encadrés se dispersent dans les Ruines escaladent les murs, grimpent sur la terrasse et même sur la coupole du Baptistère ce qui m'oblige,

Fig. 5.

sur intentions, a entendu des reflexions
fortes desobligeantes -

Je souhaiterais qu'il soit possible de
porter ces faits a l'Autorité Militaire qui
pourrait, en attirant l'attention des Chefs de
Compas sur les depredations qui peuvent
etre commises par des Hommes non avertis,
qu'il est aussi interdit de chasser les pigeons
et de faire du tir dans les Ruines en prenant
pour cibles pierres, colonnes, chapiteaux et
Statues -

Le Jupiter Capitolien a reçu deux
balles au dessus du sein gauche -

Elles n'ont heureusement pas fait
d'eclats. Seulement deux points noirs
et des traces de même couleur rayonnantes
autour des deux impacts -

Truilly agréer, Monsieur le Directeur,
l'expression de mon respectueux et
profond dévouement -

Truilly

Fig. 5 (suite).

pour provisions empêcher. Les saldes au cas des murs, à l'intérieur des parties fouillées, ou la leur abattu permet le passage de la charme arabe, et d'éviter l'introduction du bétail sur toute l'étendue des Ruines exhumées. Plus de bergers accablés à fouer en culbutant les pierres -

Mon rapport 1960 ne peut pas vous apprendre plus que celui de l'an passé - toutes les tâches des dernières du musée ont été remplacées au feu et à mesure qu'elles étaient prises par corps de feu -

Il n'y a pas eu de dégâts commis dans le musée, le Baptême et les autres ~~substantifs~~ Monuments n'ont pas souffert -

Place du Nouveau Forum, le Pied droit côté Ouest de la porte de Mledjelli a été légèrement ébranlé lors d'une secousse sismique. Par ailleurs rien à signaler -

Les conduits creusés pour éviter les eaux de pluie de dévaler le long des pentes ont été réaménagés -

Les parties fouillées ont été désarçonnées. Toute équipe continue ce travail pendant que le temps le permet encore -

Le Mur entourant le jardin de la Maison du Chef de Chantier a été refait ainsi que les deux autres qui bordent le Chemin qui permet d'arriver à l'entrée de la dalle Chinoise. Les murs avaient été défoncés et démolis par le passage de véhicules militaires blindés qui, rassurez-vous, n'ont pas fonché dans les Ruines -

La source qui alimente l'égout a été réparée. E'pis et nous craignons de le gaspiller sans sortir de l'eau du toit parce que la S.A.S. Malgré mes observations, a creusé la fosse d'écoulement de la Nouvelle fosse, à une cinquantaine de Mètres et au dessus du niveau de la nappe d'eau qui alimente ce puits -

Nous regrettons que vous n'avez pas eu l'occasion de venir constater par vous même que Memla que vous avez vue "en bon état" en bon état. Lors de votre dernier passage est encore plus beau dans la partie ombragée autour du Musée -

Ma femme vous adresse les dernières salutations auxquelles se joint les miennes en vous adressant de mon respectueux dévouement. *Janf*

Fig. 6.

disparition de l'ensemble et l'académicien Hase attire l'attention du ministre de la Guerre «sur l'insouciance [...] sur cette sorte de persécution sourde qui semble s'attacher à faire disparaître dans l'Afrique française tout ce qui reste de monuments anciens [...] Pour ne citer qu'un exemple: avant son départ pour Biscara, en février dernier, M. le Capitaine Delamare vit encore assez bien conservée la mosaïque de Mansourah. Elle est aujourd'hui aux trois quarts détruite; dans peu de temps il n'en restera plus rien; les murs de l'église elle-même vont se fondre dans les nouvelles constructions. Ne serait-il pas possible de prendre quelques mesures préservatrices avant et pendant les travaux qu'exigent l'assainissement de ces villes, l'établissement des casernes, les besoins impérieux de la colonisation? Nous espérons que sa volonté puissante et ferme fera cesser ces dévastations; autrement tout ce qui reste de monuments romains dans la partie de l'Afrique occupée par nos troupes, ou disparaîtra entièrement ou n'offrira bientôt plus que quelques vestiges informes. 27 septembre 1844»⁹⁷. L'académicien ne semble pas avoir été entendu car, en 1889, Constantine avait perdu «une grande partie de son cachet, depuis la construction des affreuses casernes qui la dominent et le percement de plusieurs rues à l'euro péenne bordées de maisons à cinq étages»⁹⁸. Il n'était, déjà à la fin du siècle dernier, plus possible d'imaginer l'aspect de la vieille capitale, comme se lamentait Ch. Vars:

Une grande faute a été commise dès le début de notre occupation: celle de n'avoir pas dressé le plan des ruines qui étaient encore debout et des substructions que le hasard des fouilles de nos constructions a fait découvrir dans la suite... Il ne nous est resté aucune description des monuments découverts au cours des fouilles nécessitées par la construction de notre grand quartier militaire...⁹⁹.

Il existait aussi, à cette époque, des thermes «...aux 2/3 de la hauteur des masses rocheuses qui portent le plateau. Ils ont à peu près disparu sous les décombres qui en ont été projetés aux diverses époques et, surtout, depuis notre occupation; mais le voyageur anglais Shaw les a vus en 1743 et Ravoisié a donné le plan et une coupe de ce qui subsistait encore en 1840...»¹⁰⁰. L'arcade complète d'un «arc de triomphe», cachée, du temps

97. *Rapport de l'académicien Hase sur les travaux de Delamare* (CAOM F80 1595).

98. CHARVERIAT, *A travers la Kabylie et les questions kabyles*, cit., p. 208, n.1.

99. *Constantine*, «RSAC», 28, 1893, pp. 236, 241; cf. aussi du même, *Cirta*, Paris 1895.

100. CH. VARS, *Cirta*, Paris 1895, p. 30. Ce ne fut pas en 1743 mais entre 1720 et 1732 que le Dr Shaw, chapelain de la factorerie anglaise à Alger pendant ces douze années, put voir ces vestiges; son ouvrage a été édité dans sa version anglaise en 1738, 1743 étant en fait la date de la première édition française.

de Ravoisié, en grande partie dans les maisons voisines, disparut «dans la construction de la maison Azoulay, sur la place d'Aumale», tandis que le tétrapyle précédant la basilique de Constance, construction encore fort solide, fut partiellement détruit en 1842¹⁰¹.

Sigus

«C'est un de ces endroits où l'on s'est complu en quelque sorte à détruire ce qu'on y a rencontré de monuments anciens [...] des ruines d'un temple qui ont été exploitées comme carrière dans l'intérêt des constructions d'un bordj voisin...»¹⁰².

Medjez Amar

«...plusieurs inscriptions tumulaires dont il ne nous a été possible de reproduire à la fin du chapitre que celles qui ont échappé à une destruction bien regrettable et commandée sans doute par une impérieuse nécessité»¹⁰³.

Aquae Thibilitanae (Hammam Meskhoutine)

«La propriété curative de ces eaux a été constatée par une suite d'expériences décisives, auxquelles s'est livré le corps médical de l'armée d'Afrique. Sous l'administration éclairée du Général Randon, Commandant supérieur de la subdivision de Bône, les militaires malades ont été envoyés à H. Meskhoutine et y ont été traités avec un grand succès [...] Il serait à désirer que cette localité pourvue de ressources si avantageuses, fût choisie de préférence par le Gouvernement pour servir de centre de population [...] Le plateau de H. Meskhoutine, admirablement situé, contient encore sous des couches peu profondes la pierre de taille, la chaux et le calcaire en abondance...»¹⁰⁴. A. Ravoisié a été entendu car en dehors des piscines antiques restaurées et partiellement modifiées en 1872, tout a disparu¹⁰⁵.

Bou Sba

On signalait en 1845 des ruines importantes que la construction du village français a complètement fait disparaître¹⁰⁶.

101. VARS, *Cirta*, cit., pp. 38-40.

102. *Coup d'œil sur les antiquités de la province de Constantine*, cit., p. 16.

103. RAVOISIÉ, *Exploration scientifique*, cit., chapitre VI, p. 2.

104. *Ibid.*, p. 7.

105. GSELL, *Exploration*, cit., p. 151.

106. CH. DE VIGNERAL, *Ruines romaines de l'Algérie, cercle de Guelma*, Paris 1867, p. 3.

Calama (Guelma)

«Lorsque nos troupes vinrent s'établir au milieu des ruines de Guelma en 1836, cet emplacement se trouvait à peu près dans le même état que Sétif, à l'époque où nous en prîmes possession, deux années plus tard. Des douars occupent les lieux dévastés»¹⁰⁷; «A la fin de l'exercice 1836, l'armée occupa définitivement, comme position militaire, la citadelle de l'ancienne Calama. Il était important de combattre dans l'opinion des populations indigènes les conséquences funestes de la non réussite de l'expédition de Constantine, et d'appuyer ainsi les opérations d'une seconde entreprise [...] Des baraques et des hangars furent d'abord construits à la hâte en dedans de l'enceinte; et plus tard, lorsque le succès de nos armes nous eût assuré une domination durable dans le pays, on bâtit en maçonnerie des casernes, une manutention et un hôpital»¹⁰⁸ (FIG. 7). Effectivement, sur une planche de Delamare représentant Guelma en 1842, les bâtiments du camp français sont nichés dans la citadelle byzantine, tandis qu'en avant apparaissent les baraquements qui ont constitué le noyau de la ville moderne¹⁰⁹. On déplorait en 1853 que la ville française de Guelma ait été bâtie par «des constructeurs pleins de dédain pour les objets d'art et pour les reliques du temps passé...»¹¹⁰. En 1867, on pleure «les ruines aujourd'hui complètement dévastées (sauf le théâtre) de l'antique *Calama*. Notre ville française de Guelma a été bâtie en dévastant les ruines; il n'est plus question de l'enceinte byzantine, et seul le bâtiment des thermes, protégé par sa masse, est resté debout [...] Les quelques statues, tombeaux ou autels, qui ont été sauvés, sont aujourd'hui au grand air dans le jardin attenant à la place d'armes...»¹¹¹. Au début du siècle, six tours de la citadelle byzantine sur les sept relevées par le capitaine Delamare avaient déjà disparu¹¹².

107. RAVOISIÉ, *Exploration scientifique*, cit., chapitre VII, p. 19.

108. *Ibid.*, p. 22. E. WATBLED, *Cirta-Constantine. Expédition et prise de Constantine 1836-1837*, «RAfr», 14, 1870, p. 277, décrit un sol «semé de fûts de colonnes, de chapiteaux en marbre», «une grande enceinte en pierres flanquées de 13 tours carrées [...] une église...»; il confirme qu'à la suite de la décision du maréchal Clauzel d'occuper définitivement Guelma, «les ruines fournirent pour ces constructions [hôpital, manutention, magasins et casernes] des matériaux peu altérés dans leur forme et prêts à être remis en oeuvre» (p. 467).

109. AD. H. AL DELAMARE, *Exploration scientifique de l'Algérie pendant les années 1840-1845. Archéologie* (abrégé ensuite *Exploration*), Paris 1850, pl. 173.

110. *Coup d'œil sur les antiquités de la province de Constantine*, cit., p. 17.

111. DE VIGNERAL, *Ruines romaines de l'Algérie*, cit., p. 7.

112. GSELL, *Exploration*, cit., 1912, p. 156.



Fig. 7.

Thagaste (Souk Ahras)

Les ruines de *Thagaste* ont été mentionnées dans le *Journal de marche de la colonne expéditionnaire de Tébessa* sous les ordres du général Randon (juin et juillet 1846):

Elles occupent environ 10 ha sur un petit plateau mamelonné de la rive droite et attestent l'existence d'un établissement romain important...». Un poste français a été implanté en un endroit où on a relevé «...l'immensité du périmètre des ruines et la multiplicité des tombeaux...»¹¹³.

Theveste (Tébessa)

«A Tébessa, où les nécessités de la guerre paraissent évidemment plus pressantes, on n'a pas toujours cherché à limiter certains dégâts et des mosaïques de valeur ont été détruites dans la basilique chrétienne sans que rien ne justifiât les mesures prises...»¹¹⁴.

Mascula (Khenchela)

Des rares vestiges antiques qui subsistaient encore vers 1870, E. Masqueray mentionne une piscine romaine et le conduit qui l'alimentait; on pouvait également encore voir les traces au nord-est du village de Khenchela, d'un édifice identifié avec un théâtre. Le village français a été bâti sur un temple¹¹⁵.

Vazaiwi (Zoui)

«Cette ruine s'étend sur la rive gauche d'un petit ruisseau et se compose de deux parties, un fort byzantin et une église chrétienne, élevés sur de petites éminences», écrit E. Masqueray qui donne ensuite un certain nombre d'inscriptions en précisant qu'«on en a détruit beaucoup de monuments semblables pendant la restauration byzantine et on ne cesse pas de les détruire aujourd'hui. Ainsi, ces pierres que j'ai lues au mois d'avril 1877 étaient brisées au mois d'août par le caïd qui désirait agrandir son bordj. Ses ouvriers européens avaient fouillé brutalement la petite église dont je viens de parler pour se procurer de la pierre quand il leur était facile de s'adresser ailleurs...»¹¹⁶.

113. Lettre du capitaine Lewal à la rédaction de la «Revue Africaine»: «RAfr», 1, 1856-57, p. 197.

114. Lettre du directeur des Antiquités Algériennes au gouverneur général de l'Algérie, 6 avril 1942 (Archives du Service des Antiquités de l'Algérie, Agence Nationale d'Archéologie)

115. E. MASQUERAY, *Ruines anciennes de Khenchela (Mascula) à Besseriani (Ad Majores)*, «RAfr», 22, 1878, pp. 447-50.

116. *Ibid.*, p. 453.

Thamugadi (Timgad)

En octobre 1956, l'armée occupe les bâtiments administratifs dépendant du Centre archéologique de Timgad et «bien que cette décision soit préjudiciable aux collections nationales qui y sont entreposées, les Services des antiquités et des Monuments Historiques n'ont élevé aucune protestation, un *modus vivendi* ayant pu être acquis sans trop de dommages pour les richesses archéologiques de l'Algérie»¹¹⁷. Le 16 novembre, on apprend que dans le musée occupé par les troupes, divers objets de bronze (un pied et une main), deux statuettes en marbre et de nombreux autres objets non identifiés ont été volés¹¹⁸. Le 30 novembre, l'architecte en chef des monuments historiques demande qu'on procède à une enquête sur ce vol et que «le musée de Timgad soit réellement et définitivement évacué par l'armée...». Le 16 novembre 1957, les relations avec les militaires sont «tellement bonnes» que le conservateur de Timgad obtient «le déplacement des chars, garés à présent en face du musée, devant les Thermes du Nord. Les grandes statues [...] craignent ainsi beaucoup moins. Les Thermes du Nord ont été évacués mais ils sont dans un piteux état...»¹¹⁹. A la même date, il est toujours question «d'interdire complètement l'usage de la salle [du musée] aux militaires...»¹²⁰ et le 19 du même mois M. Christofle signale au ministre de l'Algérie que «les conventions internationales interdisent l'usage des musées par l'armée et la salle de classe de Timgad tolérée dans le musée provisoirement ne doit pas servir aux séances d'instruction militaire»¹²¹.

Lambæsis (Lambèse-Tazoult)

Le "Grand Camp", considéré très tôt comme un des monuments les plus remarquables de l'architecture militaire du Haut-Empire, a été visité en 1843-44 par le capitaine Delamare, qui en constata l'excellent état de conservation. C'est là, malheureusement, qu'on décida d'élever pour les déportés de 1848 un pénitencier, faisant disparaître un quart des vestiges. Le capitaine Delamare demanda en janvier 1850 à y retourner «afin de ne

117. Lettre de la S/Direction des Beaux-Arts au Général Lorillot, datée d'octobre 1956 (Archives du Service des Antiquités, Agence Nationale d'Archéologie).

118. Lettre de M. Christofle au directeur des affaires politiques et de la fonction publique, datée du 16 nov. 1956; rapport du même au ministre résidant en Algérie, datée du 30 nov. 1956 (Archives du Service des Antiquités, Agence Nationale d'Archéologie).

119. Lettre de S. Tourenc à l'architecte en chef (Archives du Service des Antiquités, Agence Nationale d'Archéologie).

120. Lettre du directeur des Antiquités au ministre de l'Algérie (Archives du Service des Antiquités, Agence Nationale d'Archéologie).

121. Instructions transmises le 26 au préfet de l'Aurès (Archives du Service des Antiquités, Agence Nationale d'Archéologie).

pas laisser disparaître, sans les avoir étudiés, les matériaux intéressants pour l'histoire ancienne de l'Algérie réunis à Lambaesa et dont une grande partie va se trouver détruite par suite des travaux qui s'exécutent dans cette localité»¹²². En voyage d'étude en sa compagnie, en 1850, Léon Renier, au moment du début des travaux, intervint pour en obtenir la préservation¹²³. Décidée le 24 janvier 1850, l'édification du pénitencier fut entérinée le 31 et la Maison centrale terminée en 1854¹²⁴. La réalisation du village agricole, demandée par le colonel Carbuccia, fut suspendue tant que l'étendue du pénitencier n'était pas délimitée; en 1860 on créa le village de colonisation qui devint commune de plein exercice en 1869. La venue du colonel Carbuccia dans la région a été une malédiction pour *Lambaesis*. L'amphithéâtre, dont Shaw avait vu, au milieu du XVIII^e siècle, «les gradins et une partie de la toiture...»¹²⁵, a servi de carrière pour la construction du pénitencier et du village, au point qu'il ne garde aujourd'hui que son entrée principale et ses fondations. Le pénitencier continua au cours du siècle suivant à dévorer le camp puisque le 28 mai 1953 le gouverneur général de l'Algérie informait le préfet de Constantine que le lot 202/4 (-7 ha) était mis à la disposition *temporaire*¹²⁶ du pénitencier pour les besoins de la Maison centrale avec la bénédiction du service des Monuments Historiques. En 1960 «des constructions militaires légères» furent installées sur un terrain appartenant aux Beaux-Arts, au sud-est du pénitencier et à proximité des logements des cadres du pénitencier¹²⁷, avec l'accord du directeur des fouilles de Timgad-Lambèse, du directeur du Service des Antiquités et du s/directeur des Beaux-Arts¹²⁸.

122. Lettre du 17 janvier 1850, CAOM, F80 1595.

123. «Les travaux de la colonie pénitentiaire [...] doivent tôt ou tard dénaturer un monument qui me paraît d'un intérêt unique. Je veux parler du camp de la III^e légion Auguste, encore parfaitement reconnaissable, et dans l'intérieur duquel les bâtiments de la colonie doivent être construits» (Lettre du 5 nov. 1850). La conservation des ruines importe peu ainsi que le montre une autre lettre du 1^{er} juillet: «Vous le savez, une des raisons qui ont dicté ce choix, c'est la présence dans cette localité d'une immense quantité de matériaux anciens tout préparés pour les constructions nouvelles». Le même savant s'indigne: «Si tous ces monuments venaient à être détruits sans qu'on ait pris seulement le soin de les copier ou de les estamer [...] ce serait pour notre [...] pays [...] une honte ineffaçable» («ArchMiss», 1850, pp. 654-6).

124. *Tableau des établissements français dans l'Algérie*, 1846-49, Paris 1851, p. 220.

125. *Voyage dans la Régence d'Alger...*, cit., p. 367.

126. C'est moi qui souligne, car le terrain est toujours exploité par le pénitencier qui le considère comme sa propriété.

127. C'est à dire sur le camp ou à proximité immédiate.

128. Lettre du directeur du Service des Antiquités au délégué général du Gouvernement, Sous-Direction des Beaux-Arts, datée du 21 mars 1960 (réf. G/HS n. 135) et suggérant un sondage préalable. Lettre du s/directeur des Beaux-Arts, Rols, pour le délégué

Batna

Au moment d'édifier un monument commémorant la défense de Batna en 1844, le colonel Carbuccia n'hésita pas à se servir dans les ruines romaines du coin: «A son départ pour la France le 2^e de Ligne avait laissé sur place des pierres taillées, choisies dans les ruines environnantes et devant servir de mausolée. Je l'ai fait terminer»¹²⁹.

Calceus Herculis (El Kantara)

A l'arrivée des troupes françaises, les ruines romaines de l'endroit servirent à la construction d'un gîte:

Les Romains y avaient un établissement dont les ruines consistant en colonnes, pierres tumulaires ont fourni à la construction française plus de matériaux qu'il n'en fallait¹³⁰.

Au printemps 1958, deux affaires ont nécessité une mission du responsable de la région. La première concerne des dégâts causés au musée lorsque le capitaine de la SAS a fait sauter tout le quartier au plastic: «le musée lapidaire n'est plus qu'un amas de décombres d'où émergent quelques stèles et morceaux de sculpture...»; dans la deuxième, «des têtes de statues, quelques stèles ont été emportées [...] la porte de la petite pièce qui abritait les collections a été brisée et des objets ont été volés. L'auteur du vol est connu: c'est un jeune aspirant [...] mon désir était d'étouffer cette affaire...»¹³¹. Trois mois plus tard, on annonçait qu'on avait «retrouvé à Batna l'aspirant, auteur du vol» et qu'on l'avait engagé à restituer les objets qui ont ensuite été remis en place¹³². Le 8 novembre 1958, un rapport de M. Le Glay signalait que «les collections du musée avaient été mises en caisses par un officier et déménagées», suggérant à A. Berthier «d'entrer en rapport avec les autorités militaires de Constantine pour tenter de récupérer ces collections par des voies exclusivement militaires...». Le 19 novembre, une lettre de J. Lassus informe le directeur des Beaux-Arts que «le Colonel Saint-Hillier, chef d'Etat-Major du corps d'armée de Constantine a retrouvé et récupéré les antiquités du musée

général du Gouvernement (réf. 904/DPAA/BA) au général de division de Crèvecœur, datée du 30 mars 1960.

129. Colonel CARBUCCIA, *Archéologie de la Subdivision de Batna*, manuscrit inédit conservé à la Bibliothèque de l'Institut de France (MS 1369).

130. *Ibid.*

131. Rapport signé S. Tourenc, daté du 4 mai 1958, mentionnant une mission effectuée à El Kantara le 26 avril.

132. Lettre du même, datée du 8.6.1958, à l'architecte en chef des Monuments Historiques.

d'El Kantara, récemment mises en caisse et emportées par un capitaine [...] Il semble que le Colonel ait récupéré également des objets détournés au musée de Djemila...»¹³³. La restitution n'a pas dû être facile car le 26 décembre 1961 un rapport de mission de J. Lassus signale qu'il venait d'«obtenir la restitution de la partie des collections du musée enlevée il y a trois ans par un officier: ces objets sont en sécurité dans les réserves du musée de Timgad».

Même l'armée américaine!

En avril 1943, des dégâts assez importants furent commis dans les ruines et musées de Timgad, Madaure et Djemila: «...des chapiteaux ont été mutilés, des plaques de marbre brisées, des effigies sculptées sur des stèles, ont été décapitées et les fragments ainsi récoltés ont été emportés en guise de souvenirs, qui souvent ont été abandonnés à peu de distance [...] à Madaure une mosaïque qui surmontait la porte de l'agence a été fracassée à coups de marteau [...] des objets de valeur inégale, mais dont certains, à Djemila, avaient un grand intérêt archéologique, ont été dérobés dans les vitrines des musées. A Djemila, également, c'est grâce à l'énergie d'un chef de chantier qu'une tête de marbre a pu être récupérée [...] Toutes ces déprédations ont été le fait de soldats de l'armée américaine, venus dans les ruines en groupes transportés par des camions et dont certains étaient en état d'ivresse manifeste [...] Dans certains cas, les guides et gardiens ont été malmenés. La répétition de ces faits [...] révèle un péril contre lequel il est nécessaire de prendre des mesures [...] Le mépris pour les vestiges antiques n'est pas seulement à base d'ignorance, mais il découle de l'idée que dans les circonstances actuelles plus rien n'a de valeur devant les nécessités militaires»¹³⁴. Ce dernier argument était déjà, rappelons-le, brandi pendant les premières années de la conquête. Madaure a particulièrement souffert du vandalisme des soldats américains: destruction de trois sujets d'un bas relief antique, martelage d'inscrip-

133. Réf. G/HS 519. Archives du Service des Antiquités, Agence Nationale d'Archéologie. A la même date, une autre lettre de J. Lassus adressée au colonel Saint Hillier, chef d'Etat-Major du général commandant le Corps d'Armée de Constantine, le remercie pour cette récupération, insistant sur la nécessité que «...les officiers comprennent l'importance des monuments archéologiques et ne se conduisent à leur égard ni avec désinvolture - en les transformant en carrières - ni avec un intérêt trop passionné en en décorant leur postes, leurs mess - ou, pis, leurs domiciles...» (réf. G/HS n. 518).

134. Lettre de L. Leschi, directeur des Antiquités Algériennes au gouverneur général de l'Algérie, datée par erreur du 6 avril 1942: (le débarquement allié en Afrique du Nord ayant eu lieu en novembre 1942 (Archives du Service des Antiquités, Agence Nationale d'Archéologie); voir la lettre manuscrite FIG. 8.

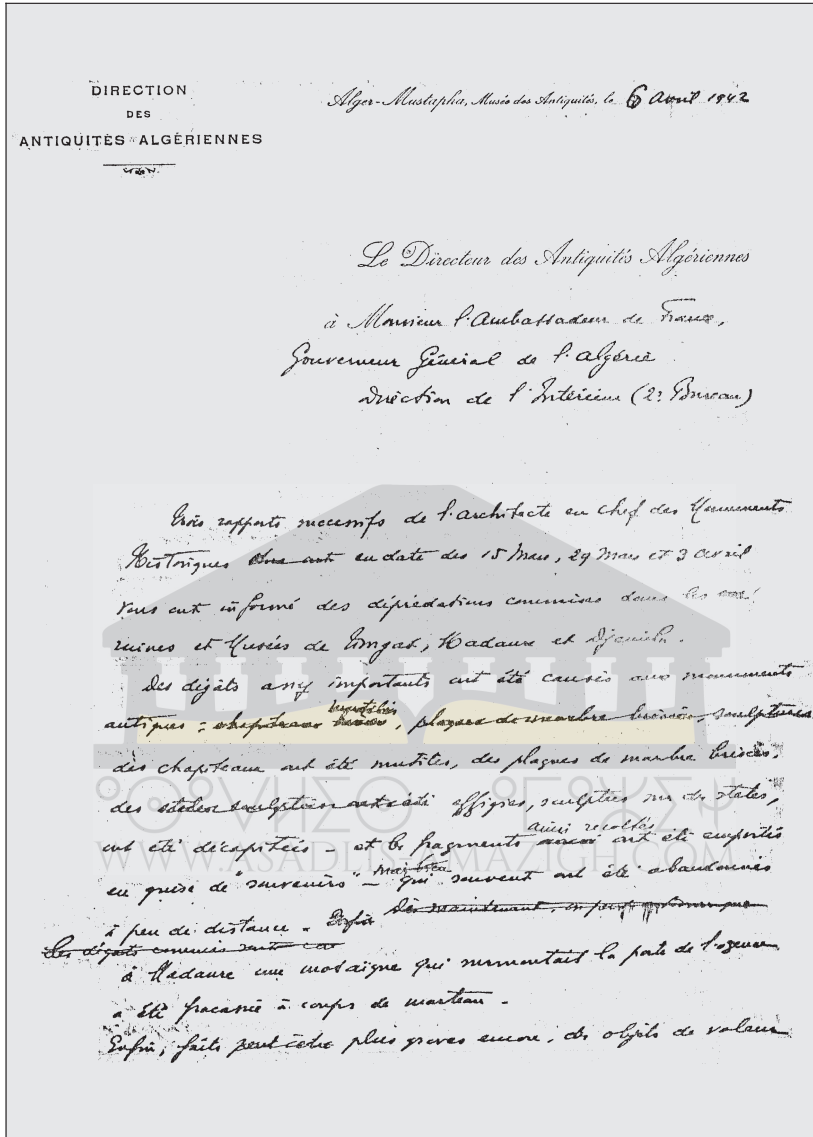


Fig. 8.

21 Novembre 1962

G/M.C./N°223

Monsieur l'Inspecteur de l'Enregistrement
des Domaines et du Timbre
Hôtel des Finances
Avenue du 1er Novembre
ALGER

OBJET.- Parc Bocquet. Occupation par l'Armée

REFER.- Votre lettre n° 735 du 12 novembre 1962.

En réponse à votre lettre citée en référence, j'ai l'honneur de vous faire connaître qu'il ne saurait être question de régulariser l'occupation par l'armée des bâtiments du Parc Bocquet.

L'Armée qui occupait ces terrains avant l'acquisition du Parc Bocquet par les Beaux-Arts n'en a jamais eu l'autorisation. Or l'Armée a évacué les lieux en juillet dernier, démolit une des baraques, mais j'ai appris que les locaux restants étaient occupés actuellement.

J'entends naturellement récupérer ces terrains; l'installation du Musée archéologique est prévue dans le Parc Bocquet rend en effet urgente la libération effective de ces emplacements.

Jean LASSUS

Fig. 9.

tions encastrées dans le mur et renversement de chapiteaux¹³⁵; en avril 1943, une huilerie située au nord ouest du théâtre *a complètement été enlevée*. Les colonnes de la basilique ont été jetées bas... Quatre chapiteaux ont été emportés au camp américain de Montesquieu ainsi que des pierres ouvrées et la meule extérieure d'un moulin à céréales. «...Pour faciliter l'enlèvement des pierres antiques un chemin a été créé à travers les ruines par les soldats américains, pourvu de tout l'outillage nécessaire et sous la direction de gradés»¹³⁶.

Ainsi l'armée d'Afrique a détruit des monuments romains épargnés depuis des siècles par les autochtones. La destinée du mausolée de *T. Flavius Maximus* à Lambèse est exemplaire: ce tombeau d'un préfet de la III^e légion fut restauré en 1849 et doté d'une inscription commémorative par le colonel Carbuccia; la garnison française rendit ensuite les honneurs au commandant romain. A la même époque, *Lambaesis* était saccagée par les troupes françaises chargées d'y édifier un pénitencier. Plutôt que de s'indigner de la destruction récente de ce monument (1986), il y a lieu de s'étonner que ce symbole supposé de la continuité entre les Français et les Romains ait survécu si longtemps à l'indépendance. Les descendants des Gaulois vaincus par les Romains ont parfaitement réussi, dans l'esprit des habitants de la région, leur assimilation aux Romains conquérants!¹³⁷ Dans une lettre, datée du 21 novembre 1962, de J. Lassus, directeur du Service des Antiquités à l'inspecteur de l'Enregistrement, des Domaines et du Timbre, à Alger, on peut lire: «...il ne saurait être question de régulariser l'occupation par l'armée des bâtiments du Parc Bocquet... L'Armée qui occupait ces terrains avant l'acquisition du Parc Bocquet par les Beaux-Arts n'en a jamais eu l'autorisation. Or l'Armée a évacué les lieux en juillet dernier, démonté une des baraques, mais j'ai appris que les locaux restants étaient occupés actuellement...» (FIG. 9). L'indépendance de l'Algérie ayant été proclamée le 2 juillet 1962, de quelle armée s'agit-il? Une autre continuité.

135. Lettre de M. Christofle au gouverneur général de l'Algérie en date du 29 mars 1943 (réf. 504 M/H, Archives du Service des Antiquités, Agence Nationale d'Archéologie).

136. Lettre de M. Christofle au gouverneur général de l'Algérie en date du 28 avril 1943 (réf. 516 M/H, Archives du Service des Antiquités, Agence Nationale d'Archéologie).

137. La situation était bien différente à l'arrivée des troupes françaises en Algérie si l'on en croit A. Berbrugger qui écrivait en 1856: «Quant aux ruines situées dans la région de la tente et du gourbi, loin des villes actuelles, elles sont toujours aussi intactes que les ravages du temps ont pu le permettre. On n'y a rien pris, encore moins apporté; on n'y a même presque jamais rien dérangé» («RAfr», I, 1856-57, p. 242).

María Luz Neira Jiménez

Las expediciones de la primera mitad del siglo XIX al Norte de Africa. Su contribución al descubrimiento y estudio de los mosaicos romanos

En el transcurso de algunas de las expediciones más célebres que, durante la primera mitad del siglo XIX, tuvieron como objetivo la exploración arqueológica de los territorios de Túnez y Argelia surgieron los primeros hallazgos de mosaicos romanos del Norte de Africa, iniciándose así la larga y fructífera historia de descubrimientos musivos que, con periodos especialmente álgidos bajo el protectorado francés en Túnez a fines del siglo XIX y principios del XX o, más recientemente, en las décadas de los Sesenta y Setenta, no ha dejado aún en la actualidad de ser prolífica.

Huelga decir, por supuesto, que entre los planes, inicialmente previstos, de aquellas expediciones, como la emprendida por la *Société pour l'exploration de Carthage* o la realizada por la *Commission d'exploration scientifique d'Algérie* no figuraba como principal objetivo la excavación orientada al descubrimiento de mosaicos romanos, ya que en el espíritu de la época todavía predominaba el interés por los hallazgos de restos arquitectónicos, escultóricos y particularmente epigráficos, a cuya descripción y reproducción se dedicaron primordialmente la mayoría de los expedicionarios.

Sin embargo, cuando, como resultado de los trabajos de exploración, comenzaron a salir a la luz mosaicos que, en su contexto original, aparecían todavía pavimentando algunas estancias de los edificios objeto de interés, aquellos expedicionarios en cuestión no debieron extrañarse ante el hallazgo de semejantes piezas. A buen seguro, habrían tenido referencia de los trabajos que estaban poniendo de manifiesto el redescubrimiento de Herculano y Pompeya desde mediados del siglo XVIII¹ y quizás

1. Con certeza sabemos que, al menos, C. T. Falbe, miembro de la *Société pour l'exploration de Carthage*, sí estaba al tanto, a juzgar por su mención a Pompeya en unas líneas contenidas en el Inventario de 1842 del Departamento de Antigüedades Próximo-Orientales y Clásicas del Museo Nacional de Dinamarca en Copenhague, citado por J. LUND, *The Archaeological Activities of Christian Tuxen Falbe in Carthage in 1838*, in *Actes du congrès Carthage VIII (Quebec 1984)*, «CEA», XVIII, 1986, p. 15, donde, en relación con un mosaico hallado entre el 20 y 23 de marzo de 1838 en la estancia n. 1 de un edificio loca-

conocieran de tiempos anteriores algunas de las publicaciones de insignes eruditos que ya desde finales del siglo XVII, en el transcurso del XVIII y, en período coetáneo, durante la primera mitad del XIX estaban dejando constancia del rico repertorio musivo que se conservaba en la Península Itálica y particularmente en Roma y sus alrededores, como fruto de las numerosos hallazgos que se estaban llevando a cabo y del creciente auge de los estudios dedicados a la musivaria romana.

En este sentido, la tradición de este género de estudios se remonta a la figura y la obra de Giovanni Ciampini, anticuario y escritor que siempre vinculado a Roma (1633-1698) ejerció cargos con el papa Clemente IX y gozó de la protección de la reina Cristina de Suecia. Su *Vetera monumenta in quibus musiva opera [...] illustrantur* (Roma 1690-97), donde daba cuenta y reproducía un gran número de los mosaicos antiguos conocidos en su época², haciendo particular hincapié en los ejemplares paleo-

lizado en el punto 90 de su plano de *Carthago* (véase *infra*), decía textualmente: *los muros de la estancia estaban pintados con frescos igual que en Pompeya*. Esta frase de Falbe refleja su conocimiento, no sabemos si directo o a través de referencias o dibujos, de los numerosos frescos descubiertos en Pompeya, aunque es posible suponer que tal conocimiento englobara el conjunto en general de los hallazgos que estaban saliendo a la luz. En este sentido, a pesar de que las excavaciones emprendidas desde 1738 en ruinas identificadas posteriormente como pertenecientes a la antigua Herculano y desde 1748 en Pompeya por Roque Joaquín de Alcubierre, oficial del cuerpo de ingenieros militares al servicio del rey de Nápoles, Carlos de Borbón, quien habría de ser el futuro Carlos III de España, no fueron publicadas más que en los diarios personales del mismo Alcubierre y en los partes semanales enviados por éste al rey hasta 1759, es sabido que personajes de distintas nacionalidades colaboraron en dicha empresa y que diversas personalidades, entre los primeros Charles de Brosses, presidente del Parlamento de Borgoña, visitaron las excavaciones (cf. F. FERNÁNDEZ MURGA, *El rey y Nápoles: Las excavaciones arqueológicas*, in *Carlos III y la Ilustración*, Madrid 1988, pp. 375-85), sirviendo en cierto modo, al regresar a su patria, como vehículo transmisor de los importantes hallazgos que se estaban llevando a cabo en las tierras próximas a Nápoles. De este modo, es posible que, aún sin haberse publicado todavía obras como la de G. CASTALDI (*Della Regale Accademia Ercolanese*, Napoli 1840), ni por supuesto la de G. FIORELLI (*Pompeianarum antiquitatum historia*, Napoli 1860) y las de M. RUGGIERO (*Storia degli scavi di Ercolano*, Napoli 1885) y máxime tras la fundación de instituciones como la Accademia Ercolanese en 1755 y el Museo Ercolanese en 1758, también noticias de descubrimientos como el hallazgo de un espléndido pavimento de mosaico en la *Villa suburbana de los papiros* en 1750 o el de los mosaicos policromos firmados por Dioscórides de Samos en la llamada Casa de Cicerón en Pompeya entre 1762 y 1764, años en los que se tomó la decisión de dejar al descubierto los edificios desenterrados en Pompeya, y los de muchos otros pavimentos que fueron saliendo a la luz hubieran sido conocidas al menos en determinados círculos de la vieja Europa ya antes y durante la época de las expediciones al Norte de África.

2. Al margen del destacado papel de Giovanni Ciampini como iniciador en la historiografía sobre la musivaria, su obra contiene referencias y grabados de numerosos mosai-

cristianos, fue la primera publicación dedicada expresamente a los pavimentos musivos y marcó el inicio de una revalorización que desde el Renacimiento se había centrado en restos arquitectónicos, esculturas, monedas y gemas.

A esta situación de desventaja había contribuido, sin duda, la dificultad que entrañaba el coleccionismo de mosaicos, así como de pinturas, debido a las complicaciones de carácter técnico que el levantamiento y traslado de dichas piezas implicaba. En este sentido, baste recordar los diversos avatares que sufrió uno de los primeros pavimentos hallados, reproducido posteriormente por Ciampini, el conocido mosaico nilótico de Palestrina³. Descubierto ya en estado fragmentario entre finales del siglo XVI y principios del XVII, como pavimento de una sala absidada perteneciente al templo dedicado a *Fortuna Primigenia* en la antigua *Praeneste*, el mosaico fue trasladado entre 1624 y 1625 a Roma, donde fue restaurado durante los años 1638 y 1640 y ese mismo año, en el transcurso de su vuelta a Palestrina, sufrió diversos daños que obligaron de nuevo a su restauración y recomposición entre 1640 y 1642⁴.

A la gran contribución de Ciampini se sumaría la actividad de Giampietro Bellori (1615-1696), bibliotecario de Cristina de Suecia entre 1675 y 1683 y anticuario de la ciudad de Roma bajo el pontificado de Clemente X. Su obra como grabadista, con dibujos de mosaicos de la propia Roma, y estrechamente unida a la de Pietro Santi Bartoli se reflejaría ya en el siglo XVIII en sus *Picturae antiquae cryptarum romanarum* (Roma 1706) y en el *Appendix veterum musivorum et picturarum* incluido en una obra colectiva de 1750⁵.

Los mosaicos hallados en la Península Itálica fueron también, entre otras antigüedades, objeto de interés del religioso benedictino francés Bernard de Montfauçon (1655-1741), quien como fruto de su recorrido por tierras italianas los incluiría en el tomo I de su *Supplément* (1724) a *L'Antiquité expliquée et représentée en figures – Antiquitas explanatione et schematibus illustrata* (Paris 1719), y asimismo fueron tema central de *De Musivis* (Roma 1752), la obra más sobresaliente de Giuseppe Alessandro

cos que desaparecieron con posterioridad a su publicación, por lo que es en muchos casos la única fuente documental conservada.

3. P. G. P. MEYBOOM, *The Nile Mosaic of Palestrina. Early Evidence of Egyptian Religion in Italy*, Leyden - New York - Köln 1995, con toda la bibliografía anterior.

4. Posteriormente, fue objeto de otras restauraciones en Roma a mediados del siglo XIX y, más recientemente, entre 1943 y 1952.

5. P. S. BARTOLI, G. P. BELLORI, M. A. DE LA CHAUSSE, *Picturae antiquae cryptarum romanarum et Sepulcri Nasonum*, Roma 1750.

Furietti (1685-1761), quien dirigió las excavaciones de Villa Adriana en Tívoli durante el papado de Benedicto XIV.

El interés por las antigüedades en general y por los mosaicos en particular cobró aún mayor auge tras el acceso a la curia de Pío VI en 1775, ya que bajo su pontificado se promovieron numerosas excavaciones arqueológicas en Roma y sus alrededores⁶. Como fruto de las campañas emprendidas, en ocasiones con la participación de extranjeros como Thomas Jenkins⁷, se llevaron a cabo numerosos descubrimientos⁸ que pasaron a formar parte de la colección del nuevo Museo Clementino⁹, fundado por Clemente XIV, antecesor de Pío VI. En este contexto desarrollarían su actividad los Visconti, Gian Battista (1712-1784), como prefecto de antigüedades de Roma e iniciador del primer volumen dedicado al *Museo Pio-Clementino* (Roma 1782) y su hijo Ennio Quirino (1751-1818), bibliotecario de la Vaticana, autor del segundo volumen del *Museo Pio-Clementino* y conservador en 1787 del Museo Capitolino. Como ellos, otros eruditos como Guattani en sus *Monumenti antichi inediti* (Roma 1784), Massi en *Indicazione antiquaria* (Roma 1792) y, ya en el XIX, Carlo Fea en *Nuova descrizione dei monumenti antichi* (Roma 1819) o Nibby en su *Viaggio antiquario nei contorni di Roma* (Roma 1837) y *Roma nell'anno 1838* (Roma 1838) incluyeron en sus obras referencias y descripciones de mosaicos, reflejando la revalorización que este género de antigüedades había ido experimentando desde finales del siglo XVII.

Estos precedentes debieron influir en el conocimiento, o mejor en la concienzación de aquellos personajes que protagonizaron los primeros descubrimientos de mosaicos romanos en el Norte de Africa, aunque, insistimos, éste no fuera en origen su principal objetivo.

A pesar de que en ningún caso los artífices de los hallazgos norteafricanos habían recibido previamente una formación relacionada con el mundo de las antigüedades, como la mayoría de las citadas figuras que

6. C. PIETRANGELI, *Scavi e scoperte di antichità sotto il pontificato di Pio VI*, Roma 1943.

7. Inglés que, en colaboración con el italiano Nicola la Piccola, dispuso de un permiso para excavar la Villa Casali de Tor di Tre Teste (cf. R. SANTOLINI-GIORDANI, *Antichità Casali. La collezione di Villa Casali a Roma*, Roma 1988), donde halló en 1777 un mosaico polícromo con representación del Rapto de Europa (O. WATTEL-DE CROIZANT, *Les fouilles de la propriété Casali à Tor Tre Teste (Italia) au XVIII^e. siècle et la découverte de mosaïques romaines*, «BSAF», 1993, pp. 358-75, esp. 358-62), que desde 1888 se conserva en la Gliptoteca Ny Carlsberg de Copenhague (*Ny Carlsberg Glyptotek. Billedtavler til Kataloget over Antike Kunstvaerker*, Copenhague 1907, n. 390, lám. XXVI).

8. Baste recordar los pavimentos de Otricoli, PIETRANGELI, *Scavi e scoperte*, cit. pp. 88-9, 115-9.

9. C. PIETRANGELI, *I Musei Vaticani. Cinque secoli di storia*, Roma 1985, pp. 43-68.

participaron en la revalorización y publicación de los mosaicos romanos de la Península Itálica – pues tanto Falbe como Delamare, los pioneros más insignes de hallazgos musivos en el Norte de África, procedían de la esfera militar, el primero de la órbita naval y el segundo como capitán del cuerpo de cazadores – lo cierto es que desde sus primeros pasos en África ambos mostraron su interés por las piezas musivas.

De este modo, cuando Christian Tuxen Falbe, como cónsul general en Túnez desde 1820 y durante un periodo de más de diez años¹⁰, toma contacto con la arqueología e inicia sus estudios topográficos sobre Carthago¹¹ (FIG. 1), parece demostrar una cierta sensibilidad, digna de destacar, acerca del valor intrínseco de los pavimentos, ya que según relata en sus *Recherches sur l'emplacement de Carthage*¹², al localizar diversos restos, concretamente en el lugar señalado con el núm. 90, describe con estupor como, tras el hallazgo en 1824 de un mosaico¹³, éste había sido destruido tres días más tarde por orden del ministro de Asuntos Navales del Bey, quien mal aconsejado por un anticuario europeo, esperaba encontrar bajo el lecho del pavimento un tesoro de monedas de oro y plata. Las líneas de Falbe evidencian su visión sobre la ignorancia de las autoridades locales y ponen de manifiesto, además de la desafortunada y puntual intervención del citado anticuario europeo, las rivalidades existentes entre los extranjeros residentes en Túnez¹⁴. Sobre esta situación, el propio Falbe¹⁵ se quejará de la actuación de algunos que pretendían ejercer el monopolio de la labor arqueológica en *Carthago*, pretendiendo hacer desistir a los demás de la exploración del territorio con todo tipo de obstáculos, y, como detalle más significativo – casi con una postura diríamos muy

10. LUND, *The Archaeological Activities*, cit., pp. 9-24.

11. Pionero en la elaboración de una cartografía precisa de la antigua *Carthago*, su formación militar y naval fue fundamental para el desarrollo de esta tarea.

12. C. T. FALBE, *Recherches sur l'emplacement de Carthage*, Paris 1833, pp. 43 y 46; LUND, *Archaeological Activities*, cit., p. 13.

13. Desgraciadamente FALBE, *Recherches*, cit., p. 43, no aporta detalle alguno sobre el género de representación que contenía, limitándose a apuntar las dimensiones del espacio que pavimentaba, 30 pies cuadrados, y las circunstancias que propiciaron su destrucción. Según K. PARLASCA, *Mosaikfälschungen*, «MDAI(R)», 65, 1958, p. 183, nota 175, a este mosaico pertenecería un fragmento conservado en el Museo Nacional de Copenhague (tav. 1) (F. R. FRIIS, *Mosaik*, «Tidsskrift for Kunstindustri», 3, 1887, p. 164, fig. 163), que, con decoración geométrica y vegetal, aparecía catalogado por P. GAUCKLER, *Inventaire des mosaïques de la Gaule et de l'Afrique II. Afrique Proconsulaire (Tunisie)*, Paris 1910, núm. 701.

14. Sin duda, la destrucción del mosaico descubierto por Falbe debió ser una artimaña ideada por un oponente con grandes influencias, dispuesto a hacer fracasar la actividad del danés recién llegado.

15. FALBE, *Recherches*, cit., p. 43.



Fig. 1: Reproducción del Plano de Carthage realizado por Falbe, aparecido en sus *Recherches sur l'emplacement de Carthage* (Paris 1833).

actual – crítica abiertamente la inexistencia de publicaciones del mencionado personaje, insinuando que, en lugar de dar a conocer el resultado de los trabajos, sus excavaciones tan sólo estaban orientadas a la apropiación de piezas y al enriquecimiento personal.

El anticuario europeo en cuestión podría haber sido Sir Thomas Reade o un personaje próximo a su círculo, ya que Falbe alude a él en documentos conservados en la Real Librería de Copenhague¹⁶, cuando describe el ambiente en cierto modo hostil que se encuentra en Túnez al inicio de su segunda estancia en 1837, esta vez como miembro de la *Société pour l'exploration de Carthage*¹⁷. El expedicionario danés menciona el obstáculo que para su labor supuso la persona del entonces cónsul general inglés en Túnez, Sir Thomas Reade, a quien se refiere como personaje que con grandes influencias acaparaba desde hacía mucho tiempo – quizás ya desde 1824 y como alusión a su reiterada rivalidad – el permiso de excavar en la mayor parte del territorio de la antigua *Carthago*, creyéndose con derechos exclusivos en la zona. En este sentido, probablemente razones diplomáticas habrían impedido a Falbe la mención precisa de su nombre al relatar el citado incidente de 1824 en una publicación como *Recherches sur l'emplacement de Carthage*, que vio la luz en 1833, sin embargo dichas razones carecerían de peso en documentos de carácter privado, sin difusión ni repercusión pública, lo que explicaría su expresa referencia años más tarde.

Antes de su regreso a Túnez, es de suponer que el interés de Falbe por la arqueología habría aumentado aún más durante su siguiente destino como cónsul general de Dinamarca en Grecia, donde permanecería entre los años 1833 y 1837, aunque carecemos de noticias sobre su supuesta actividad arqueológica en tierras griegas.

Este hecho y las favorables circunstancias que concurrían en su persona – el haber residido en Túnez más de diez años, los contactos derivados del ejercicio de un cargo diplomático, su buen conocimiento del terreno y, especialmente, su experiencia en tareas arqueológicas – le llevarían a formar parte en 1837 de la citada *Société pour l'exploration de Carthage*, pasando de un papel individual y circunstancial, como consecuencia de su estancia diplomática, a una empresa arqueológica colectiva.

El carácter y los propósitos de los miembros de esta Sociedad, fundada en París por Dureau de la Malle, se sitúan en cambio en un contexto distinto al de los mecenas o eruditos volcados en la Península Itálica, y concretamente en Roma y sus alrededores. La mayoría de los miembros

16. Citados por LUND, *Archaeological Activities*, cit., pp. 13-4, nota 6.

17. Véase nota 1 e *infra*.

conocidos, citados por H. Lavagne¹⁸, no estaban dedicados a la Antigüedad como anticuarios y arqueólogos, sino que pertenecían a la aristocracia y a la élite de las grandes finanzas y en los estatutos de su sociedad habían previsto el traslado de las piezas a París en diversos lotes para su posterior reparto entre los asociados.

El mismo reparto de los hallazgos, sin reparar en su pertenencia a uno u otro conjunto, refleja el interés particular de cada uno de ellos por poseer alguna de estas piezas como tesoro, más allá de consideraciones arqueológicas mínimamente científicas. Como prueba, baste recordar la fragmentación y reparto del mosaico – ya sumamente fragmentario por las circunstancias de su descubrimiento en 1838 – que fue hallado en una de las estancias de la casa n. 1 excavada en el punto 90 (TAV. I)¹⁹. El motivo central con la máscara de Océano (TAV. II, 1) para el vicepresidente de la Sociedad, Hudson Garney, quien en 1844 lo donaría al British Museum²⁰, un fragmento con una nereida sobre hipocampo (TAV. II, 2) para Falbe²¹, que pasaría a engrosar la colección real danesa, otro fragmento del fondo marino con figura de pez (TAV. III, 1), en agradecimiento por las labores prestadas en el desembarco de las piezas en Toulon y su posterior traslado al Havre, al capitán general de la plaza marítima de Toulon, el vicealmirante Massieu de Clerval, cuyos herederos lo cedieron en 1850 al Louvre²², y otros fragmentos con representación de un busto de personaje marino con peces (TAV. III, 2) para E. F. Jomard, donados por su hija Madame Boselli a la Bibliothèque municipale de Versailles²³.

18. H. LAVAGNE, *Une mosaïque de Carthage à la Bibliothèque de Versailles et les débuts de l'exploration archéologique de la Tunisie*, «BSAF», 1983, pp. 58-9.

19. C. T. FALBE, G. TEMPLE, *Excursions dans l'Afrique septentrionale par les délégués de la Société établie à Paris pour l'exploration de Carthage*, Paris 1838, p. 108, lám. IV, fig. 1. Aunque los autores sólo se refieren al fragmento con nereida sobre hipocampo, que fue trasladado a Copenhague como parte del lote perteneciente a Falbe, quien lo donó a la colección privada del que sería rey Christian VIII; las noticias consignadas en el Inventario de la Colección Real danesa de 1842, citadas por LUND, *Archaeological Activities*, cit., p. 15 (véase nota 1) y debidas a la mano de Falbe, conservador de la colección desde 1840, hacen referencia a su pertenencia a un pavimento de mayores dimensiones con representación de nereidas y un pescador en bote en torno a una gran máscara de Océano. Véase también M. L. NEIRA, *Fragmento de mosaico romano con la representación de una nereida sobre hipocampo, procedente de Carthago, en el Museo Nacional de Copenhague*, in *Actas del II Congreso Internacional El Estrecho de Gibraltar*, Madrid 1995, pp. 379-90.

20. R. P. HINKS, *Catalogue of the Greek, Etruscan and Roman Paintings and Mosaics in the British Museum*, London 1933, núm. 15; cf. nota 19.

21. Véase nota 19.

22. F. BARATTE, *Catalogue des mosaïques romaines et paléochrétiennes du Musée du Louvre*, Paris 1978, núm. 35; cf. nota 19.

23. LAVAGNE, *Une mosaïque de Carthage*, cit., p. 58; NEIRA, *Fragmento de mosaico*, cit., pp. 383-7, fig. 5.

Sin embargo, al margen de las motivaciones más o menos interesadas de los miembros de la *Société pour l'exploration de Carthage*, que al fin y al cabo patrocinaron una expedición de gran envergadura, Falbe parece sobresalir entre todos ellos por su mayor interés arqueológico. En este sentido, la correspondencia mantenida con el entonces príncipe heredero danés, que se conserva en los Archivos Reales de Dinamarca²⁴, concretamente la misiva escrita el 23 de marzo de 1838 refleja de nuevo su disgusto por la destrucción de una de las partes del mencionado mosaico – con representación de una naiade, se entiende una nereida, recostada sobre un caballo marino al galope²⁵ –, que había sido levantada en su ausencia y contiene una crítica profunda hacia la figura de Sir Grenville Temple al relatar que éste como responsable máximo de los trabajos había encomendado tarea tan delicada a un operario sin estar él presente, es decir, sin ejercer la supervisión exigible a un director²⁶.

Frente a los escrúpulos manifestados por Falbe en esta carta, llama la atención la ausencia de referencias a la decoración completa del citado pavimento en su publicación sobre la exploración emprendida a principios de 1838²⁷, que, en cambio, sí aparecen en cartas, diarios y escritos consignados en el Inventario del Museo Nacional de Dinamarca, debidos a la mano de Falbe²⁸; es decir, cómo la nereida de Copenhague formaba parte de un *thiasos* marino compuesto al menos por otra nereida, la que se destruyó, quizás en total tres, y un personaje en un bote que, sobre un fondo marino con peces, se disponía en torno a una gran máscara de Océano²⁹. Sin embargo, considerando que *Excursions dans l'Afrique septentrionale* no era sino el primer tomo de una serie sobre la expedición, el planteamiento inicial so-

24. LUND, *Archaeological Activities*, cit., p. 15. Entre otras consideraciones, el mantenimiento de dicha correspondencia evidencia el lazo de unión que seguía existiendo entre Falbe y la corona danesa, a pesar de haber dejado de representarla como cónsul. Del mismo modo, signo inequívoco de la fidelidad de Falbe a la monarquía danesa será su posterior proceder, a la hora de donar a la colección privada del rey el lote de piezas que, como fruto de la expedición a *Carthago*, le había correspondido (cf. nota 19 e *infra*).

25. Representación que formaría pareja con la del fragmento conservado y trasladado finalmente a Copenhague (cf. nota 19).

26. Máxime si tenemos en cuenta que Sir Grenville Temple figuraba al mando de la expedición, a pesar de que todos sus méritos, ínfimos en comparación al conocimiento y experiencia de Falbe, se circunscribían a un viaje realizado años atrás por la costa del Norte de África y a un libro escrito después sobre dicha travesía, aunque es de suponer que en tal liderazgo habría influido la inversión de una fuerte suma de dinero para el patrocinio de la expedición, tal y como sospecha LUND, *Archaeological Activities*, cit., p. 11.

27. FALBE, TEMPLE, *Excursions dans l'Afrique*, cit., p. 108, lám. IV, con reproducción también de los frescos que decoraban los muros del edificio. Véase *supra* nota 1.

28. Cf. nota 19.

29. NEIRA, *Fragmento de mosaico*, cit., pp. 386-8.

bre la continuidad de la obra debió influir en la mentalidad de Falbe y Temple, quienes habrían decidido limitarse en principio a mostrar un pequeño avance (FIG. 2) y se habrían reservado una información más detallada para los volúmenes siguientes, que nunca llegaron a publicarse³⁰.

Quizás esta misma hipótesis explicaría la inexistencia de noticias precisas sobre otro pavimento de *Carthago* que se conserva también en el Museo Nacional de Dinamarca. Nos referimos al mosaico policromo con representación de cuatro jinetes sobre sendos caballos – uno de ellos ayudado por un quinto personaje (TAV. IV) –, en alusión a los espectáculos hípicos que, junto a las más famosas carreras de cuadrigas, se disputaban en el circo³¹. De este mosaico, que merece un estudio detenido, ya que al figurarse cada uno de los caballos sobre pequeñas plataformas con ruedas podría tratarse de una representación única del entrenamiento y adiestramiento de los caballos con vistas a su participación en los concursos de acrobacia hípica³², sólo nos consta en el Inventario que fue donado por Falbe en 1846 y llama la atención que ni siquiera, como en el caso del fragmento de la nereida, se haga mención al lugar concreto del hallazgo.

Acudiendo a los escritos privados de Falbe, que han sido en parte reproducidos por Lund³³, este autor deduce que la actividad de Falbe y Temple en *Carthago* se centró en los restos de edificios localizados en los puntos n. 65, 66, 70, 79 y 90 del plano publicado en 1833. Sin embargo, un silencio absoluto en relación al mosaico de los jinetes se aprecia en las líneas referidas a los trabajos de excavación en los citados lugares. Cabe pensar, no obstante, que pudiera ser uno de los mosaicos mencionados, sin especificar el tipo de representación que contenía, en la ya citada misiva del 23 de marzo de 1838 dirigida al príncipe heredero danés³⁴, ya que

30. *Ibid.*, p. 382.

31. El mosaico figura con número de inventario ABb 158 y aparece citado por F. WIESELER, *Kort Veildning i Antikkabinettet i Kjöbenhavn*, «GGA», 1863, p. 1933; FRIIS, *Mosaik*, cit., p. 164, fig. 162; GUHL, KOHNER, *Leben der Griechen und Römern*, p. 811, fig. 1009; *Guides to the National Museum. Greece, Italy and Roman Empire*, Copenhagen 1968, p. III, lám. en p. 96.

32. Frente a las frecuentemente representadas carreras de cuadrigas, véase por ejemplo J. H. HUMPHREY, *Roman Circuses*, London 1986 y G. LÓPEZ MONTEAGUDO, *Mosaicos hispanos de circo y anfiteatro*, in *Actas del VI CIMA*, Guadalajara 1994, pp. 343-58, las carreras y acrobacias hípicas son raras en la musivaria y, entre éstas, puede citarse la del mosaico bícromo hallado en el subsuelo del Palazzo Farnese en Roma (H. BROISE *et alii*, *Éléments antiques situés sous le Palais Farnèse*, «MEFRA», 89, 1977, pp. 772-85, figs. 26-33), aunque en ninguno de estos casos se documentan pequeñas plataformas sirviendo de base a las ejecuciones de los caballos.

33. LUND, *Archaeological Activities*, cit., pp. 9-24.

34. *Ibid.*, p. 15.

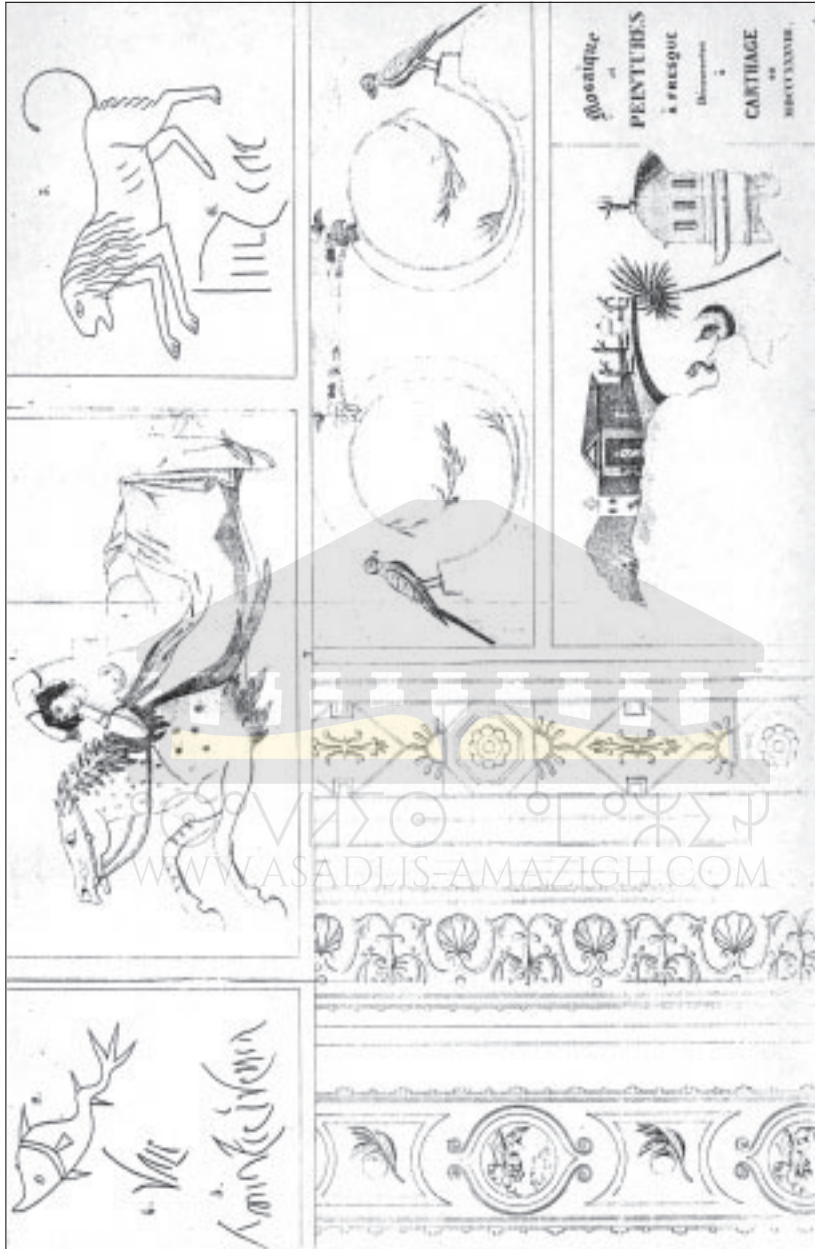


Fig. 2: Reproducción de la lám. IV de *Excursions dans l'Afrique septentrionale par la Société pour l'exploration de Carthage* (Paris 1838) de C. T. Falbe & S. Grenville Temple.

Falbe escribe textualmente haber mostrado a Sir Grenville Temple dos sitios con mosaicos y que, después de haber estado presente en el levantamiento del primero, había iniciado la excavación de más en el lugar señalado con el n. 90. Es de suponer, por tanto, que el mosaico de los jinetes podría ser uno de los primeramente citados o, quizás, incluso, de la misma procedencia que el pavimento fragmentario de la nereida³⁵, aunque el hecho de que su estancia se prolongara hasta julio de 1838 abre un amplio marco de posibilidades a las hipótesis planteadas sobre el lugar concreto del descubrimiento.

En cualquier caso, los numerosos hallazgos de todo tipo que surgieron como fruto de la actividad arqueológica de Falbe y Temple comenzaron a poner de manifiesto el valor y la importancia de las ruinas de *Carthago* no sólo en el marco europeo, de donde había partido la idea y la financiación de esta exploración, sino también en el mismo territorio gobernado por el Bey. En este sentido, Falbe hará referencia al cambio de actitud de las autoridades indígenas, resaltando hasta que punto habían tomado conciencia de las ventajas que suponía la excavación y descubrimiento de restos antiguos, en tanto en cuanto dichos hallazgos implicaban y generaban la atracción de visitantes y el consiguiente beneficio para el gobierno de Túnez³⁶. En este contexto, no es de extrañar que años después Davis consiguiera permiso para llevar a cabo otras excavaciones en puntos muy cercanos de la misma *Carthago*, hallando en 1856-58, entre otras piezas, diversos mosaicos que se conservan en el British Museum³⁷.

Poco tiempo después de los hallazgos realizados por Falbe y Temple, Adolphe Delamare³⁸, el otro gran protagonista de la arqueología en el Norte de África y también figura decisiva en el descubrimiento y consideración de los mosaicos romanos, fue nombrado en 1839 miembro adjunto a la *Commission d'exploration scientifique d'Algérie*. Como en el caso de Falbe al ser elegido entre los miembros de la *Société pour l'exploration de Carthage* para llevar a la práctica los objetivos de la Sociedad, su buen conocimiento del terreno tras haber servido como oficial en el ejército de África y estar destinado desde 1830 a 1833 en Argelia propició a petición

35. Aunque de ser así nos choca que Falbe no hubiera hecho referencia al punto n. 90, como en el caso del fragmento con representación de nereida conservado en el mismo Museo.

36. Tal y como refiere en su carta del 23 de marzo al heredero danés, mencionando también la contribución de Sir Thomas Reade, cf. LUND, *Archaeological Activities*, cit., p. 21.

37. DAVIS, *Carthage and her remains*; HINKS, *Catalogue*, cit., núms. 13, 17, 18, 19.

38. M. DONDIN-PAYRE, *Le capitaine Delamare. La réussite de l'archéologie romaine au sein de la commission d'exploration scientifique d'Algérie*, «MAIBL», n.s. xv, Paris 1994.



Fragmentario mosaico de Carthago. Foto del autor.

TAVOLA II



1: Fragmento con máscara de Océano. Foto del autor.



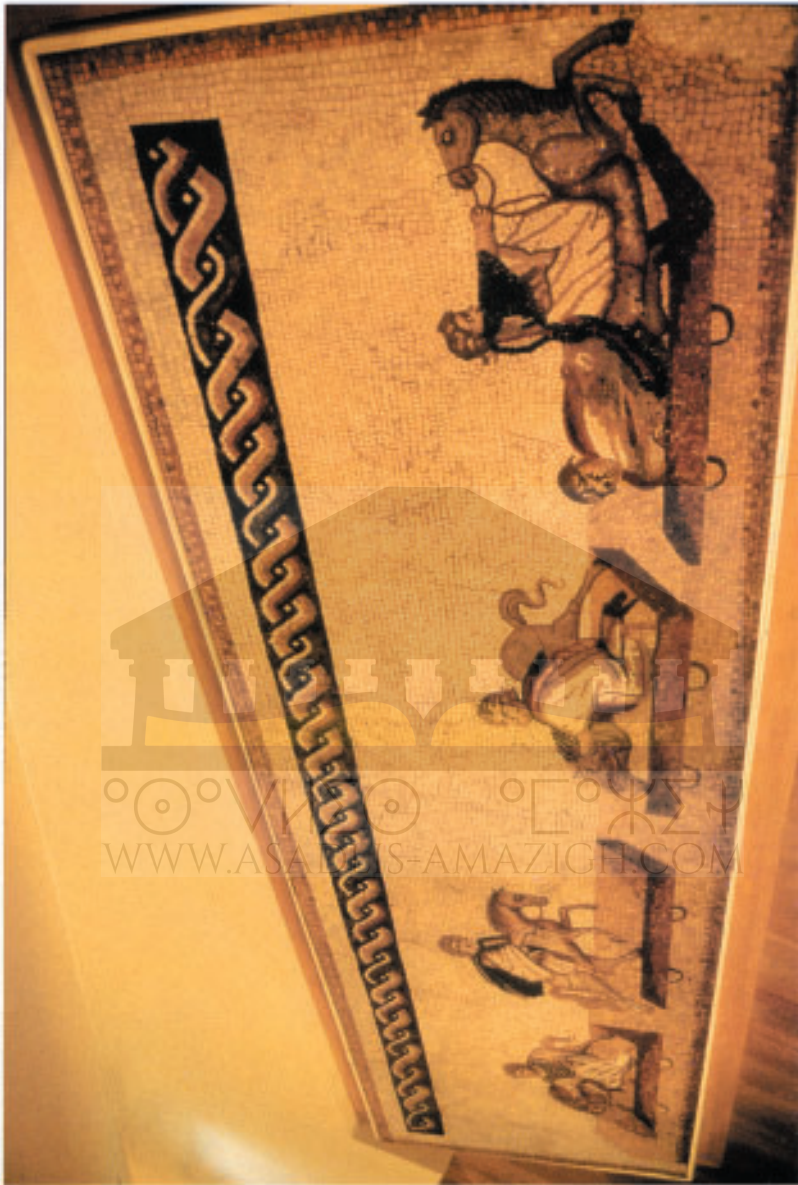
2: Fragmento con nereida sobre hipocampo. Foto del autor.



1: Fragmento de figura de pez. Foto: Cortesía del Museo del Louvre.



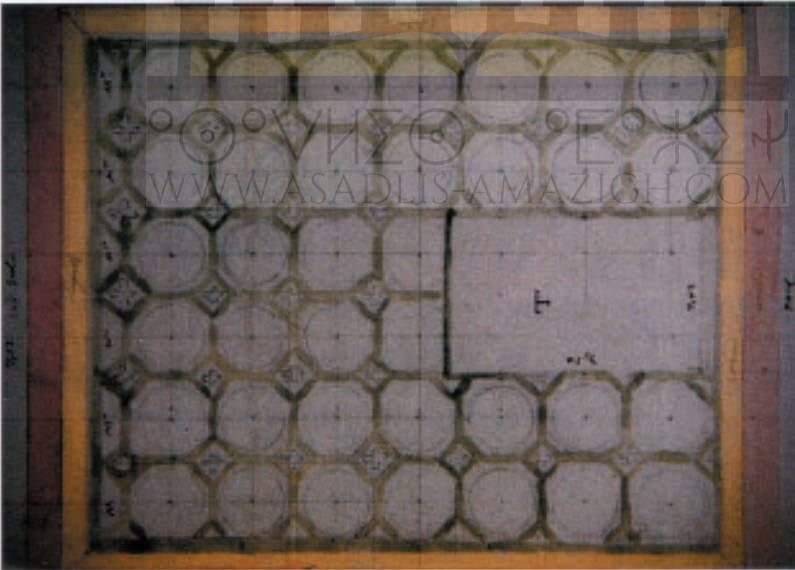
2: Fragmento conservado en la Biblioteca de Versailles. Foto del autor.



Mosaico de los jinetes hallado en Carthago. Foto del autor.



2: Panel figurado del mosaico anterior. Foto del autor.



1: Reproducción de un grabado de Delamare sobre el mosaico con Neptuno y Amphitrite de Constantina, según M. Dondin-Payre.



Reproducción del mosaico de nereidas hallado en Philippeville, según un grabado de Delamare (*Exploration scientifique*, cit., lám. XIX).



Detalle del mosaico de Philippeville. Reproducción de un grabado de Delamare (*Exploration scientifique*, cit., lám. xxx).

TAVOLA VIII



Detalle del mosaico de Philippeville. Reproducción de un grabado de Delamare (*Exploration scientifique*, cit., lám. XXI).

propia dicho nombramiento, aunque en el caso de Delamare fue su habilidad como dibujante de paisajes y no una previa experiencia en actividades arqueológicas lo que favoreció de modo decisivo la resolución del ministro de la Guerra³⁹. Sin una formación “arqueológica” al provenir de la esfera militar, tal y como le había sucedido a Falbe en el inicio de su primera estancia en *Carthago*, Delamare iría forjándose en dicha actividad arqueológica y manifestando posturas ciertamente modernas para su época.

Por supuesto, su actividad como miembro adjunto a la *Commission* se materializó en numerosas excavaciones, descubrimientos y dibujos de los restos arquitectónicos y piezas halladas, especialmente esculturas y bajorrelieves con inscripciones fielmente copiadas, aunque también es digna de reseñar su contribución al conocimiento de la musivaria romana. En esta misión, no obstante, y a diferencia de Falbe, Delamare encontró numerosos obstáculos de índole económica, que, dada la dispar situación de Argelia, como tierra paulatinamente conquistada, con respecto a Túnez, bajo un gobierno indígena, no procederían tanto del desconocimiento o la incompreensión local, sino de la burocracia de las autoridades militares y, en suma, del gobierno de Francia. En este sentido, cuando en 1841 se encontraba realizando tareas propias de la *Commission*, su nombramiento fue revocado y es destinado a Philippeville, aunque, no obstante, meses después recuperará su misión arqueológica.

Ya en mayo de 1842 el azar provocaría que las labores realizadas por miembros del 3er. regimiento de cazadores de Africa en la colina de Coudiat Aty, próxima a Constantina⁴⁰, pusieran al descubierto el gran pavimento con representación del triunfo de Neptuno y Amphitrite y gracias a este hallazgo Delamare obtendría autorización para prolongar su estancia en Argelia, aunque sin subsidio, con el fin de realizar un informe y organizar su traslado a Francia⁴¹. De los numerosos obstáculos que hasta ese momento había tenido que afrontar para llevar a cabo su actividad arqueológica y de los que aún tendría que sortear en un futuro próximo nos da idea en una misiva dirigida al ministro de la Guerra al expresar «mi trabajo tendrá el fin útil de demostrar que esta tierra de Africa no está tan desprovista de objetos de arte como algunas personas han querido hacer-

39. *Ibid.*, pp. 14-5.

40. La toma de Constantina por los franceses había tenido lugar en 1837.

41. Así lo atestiguan varios escritos de la correspondencia mantenida con diversas autoridades, que figuran reproducidos en DONDIN-PAYRE, *Le capitaine Delamare*, cit., pp. 16-26, 50-4.

le creer»⁴², siendo consciente de los poderosos detractores que tenía, pero seguro del aprovechamiento de su labor.

En este sentido, una precisa descripción de los motivos decorativos y varios dibujos del pavimento fueron enviados a Francia y difundidos en círculos políticos y eruditos, suscitando un gran entusiasmo, pues se trataba del primer mosaico descubierto en tierras argelinas. Sin duda, la gran conmoción causada por este descubrimiento – del que Walcknaer, el secretario perpetuo de l'*Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, dijo que era más precioso que todo lo que Italia poseía – y la posibilidad de que dejado *in situ* pudiera sufrir daños irreparables⁴³ favoreció la decisión oficial de su traslado a París, si bien la idea de transportar a Francia antigüedades de Argelia ya figuraba entre los planes de la *Académie des Inscriptions* desde los primeros años de la ocupación⁴⁴.

Pero los dibujos de Delamare no sólo sirvieron para cautivar en su momento a las autoridades francesas, ya que su valor documental con una reproducción completa de todo el pavimento (TAV. V, 1) propiciaría en décadas recientes la recomposición del conjunto, tristemente olvidado durante largo tiempo al haber figurado tan sólo expuesta su parte figurada en el Louvre (TAV. V, 2), mientras el resto de la superficie decorada con motivos geométricos y vegetales permanecía en varias cajas en los almacenes del Museo⁴⁵. De su esmero y dedicación a la delicada labor del levantamiento⁴⁶ del mosaico, en cuya tarea se trabajó desde septiembre de 1842 a febrero de 1843, es de reseñar también los ensayos que previamente realizó con otros mosaicos fragmentarios hallados en las proximidades, como es el caso de un mosaico cristiano muy destruido⁴⁷. En un principio para efectuar esta labor se había barajado la posibilidad de enviar a un artista italiano, especialista en mosaicos, que aparece citado bajo el nombre de Ciuli, aunque finalmente esta idea se desechó por los altos costes que supondría⁴⁸. Este Ciuli debe ser, sin lugar a dudas, aquel artista italiano llamado C. Giuli, que, por expreso deseo de Christian VIII de Dinamarca,

42. *Ibid.*, texto n. 2.

43. Esta idea de preservar las piezas halladas, bien trasladándolas a Francia, bien a un museo local de nueva creación, fue una constante en la avanzada mentalidad de Delamare, quien, ante una respuesta negativa, solía objetar la pérdida irreparable de monumentos y piezas que, habiendo sido descubiertos en buen estado de conservación y como tales dibujados y reproducidos, en poco tiempo habían experimentado un deterioro extraordinario, véase *infra*.

44. DONDIN-PAYRE, *Le capitaine Delamare*, cit., p. 16.

45. BARATTE, *Catalogue*, cit., pp. 36-8.

46. Siguiendo instrucciones de Philippe Le Bas.

47. DONDIN-PAYRE, *Le capitaine Delamare*, cit., p. 21.

48. *Ibid.*, p. 58.

acababa de restaurar en París el citado fragmento de la nereida hallado en *Carthago* por Falbe y Temple⁴⁹. Su trabajo en París por encargo de la corona danesa, el hecho de haber pensado recurrir a él para el levantamiento del mosaico de Constantina, así como los elevados honorarios que cobraba por su labor son indicios suficientes para suponer que se trataba de uno de los mejores especialistas de aquella época.

Al margen de estas consideraciones, por supuesto, no toda la labor de Delamare en relación al pavimento de Constantina es digna de elogio. De hecho, su valoración del mosaico recogida en un resumen enviado el 24 de junio de 1842 al comandante superior de la provincia de Constantina⁵⁰ contiene conclusiones falsas, al situar la obra en época de los sucesores de Massinissa, afirmando que no se trataba de una pieza romana, alegando analogías con los mosaicos encontrados en *Carthago* y situándola en un contexto, en cuya proximidad habían aparecido *medallas* númeradas. No obstante, es evidente en su descargo que Delamare apenas pudo conocer paralelos de mosaicos romanos, máxime, a pesar de los precedentes apuntados al principio de estas líneas, si tenemos en cuenta su inexistente formación arqueológica o artística.

Sin embargo, entre dichas apreciaciones es de destacar su referencia a los mosaicos hallados en *Carthago*, de los que afirma tener dibujos. De esta aseveración se desprende que Delamare estaba al tanto de los descubrimientos que la *Société pour l'exploration de Carthage* había llevado a cabo tan sólo cuatro años antes y de los resultados publicados por Falbe y Temple⁵¹, pero ni sus destinos militares ni su actividad arqueológica le habían conducido a territorio tunecino ni por supuesto a las ruinas de la antigua *Carthago*. No obstante, no queda claro porque Delamare tenía los dibujos de aquellos mosaicos, aunque si prestamos atención a las líneas contenidas en una nota de los editores de *Excursions dans l'Afrique septentrionale par les délégués de la Société établie à Paris pour l'exploration de Carthage*, la obra publicada en 1838 por Falbe y Temple, donde se menciona literalmente: «nosotros damos aquí las inscripciones que han sido recogidas por S. Grenville Temple y C.T. Falbe, en Bone, Hammamel-Berda, Ras-el-A'qbah, Qalamh, A'nnounah y Constantine», podemos afirmar que ambos miembros de la *Société* recorrieron tierras argelinas, visitando concretamente Constantina, por lo que no sería de extrañar que durante su estancia S. Grenville Temple y Falbe hubieran entablado con-

49. La identidad del restaurador figura en las noticias del Inventario del Museo Nacional de Dinamarca en 1842, según LUND, *Archaeological Activities*, cit., nota 10; véase sobre este particular NEIRA, *Fragmento de mosaico*, cit., p. 385, nota 27.

50. DONDIN-PAYRE, *Le capitaine Delamare*, cit., p. 51.

51. Véase nota 19.

tactos con Delamare, a quien quizás bien podrían haber regalado algunos de sus dibujos. Si no existió contacto entre ellos, cabría suponer que fue quizás uno de los miembros de l'*Académie*, quizás el propio Hase, como portavoz en muchas ocasiones de los informes de Delamare⁵² y a su vez conocedor de la publicación de Falbe y Temple, quien habría hecho llegar a Delamare copias de los mosaicos descubiertos en *Carthago*. En cualquiera de los dos supuestos, Delamare no habría podido nunca adivinar que aquellos mosaicos procedían en realidad de un contexto romano, ya que si se repasa la documentación escrita relativa a los hallazgos, incluidos los títulos explicativos de los dibujos, puede comprobarse como no existen referencias expresas a su procedencia romana, sino sólo frases como «descubrimiento de un pavimento de mosaico, casa n. 90, ruinas de Carthago», etc...

En lo que se refiere a la labor desarrollada para efectuar el transporte del mosaico de Constantina, el hecho de que Delamare encontrara continuas dificultades – a pesar de las promesas iniciales sobre la ayuda del ejército y de la Armada – retrasó el envío y, en consecuencia, prolongó aún por dos años su estancia en Argelia. De este modo, a principios de 1843, mientras se terminaban las tareas del levantamiento del mosaico, en las estancias contiguas halló varios pavimentos más, que fueron también trasladados al Louvre⁵³, ya que con un criterio muy avanzado Delamare defendía no sólo el traslado del mosaico por su belleza o calidad, sino también de las piezas que formaban parte del contexto.

Con esta constante de aprovechar el tiempo, mientras se resolvían las gestiones para el definitivo traslado desde Philippeville al puerto del Havre, vía Marsella o vía Toulon, además de una ingente labor de copia de numerosísimas inscripciones y el dibujo de varios monumentos, aún deja constancia del descubrimiento de otros dos pavimentos⁵⁴. El primero pavimentaba una iglesia cristiana de los siglos V-VI d.C. en el Mansourah, cerca de Constantina, y el segundo en los terrenos del oficial Marquet, al borde del mar. Este último, a juzgar por la detallada descripción y los dibujos de Delamare en 1844 según refería Hase⁵⁵, contenía la representación de cinco nereidas en diversas posiciones sobre sendos mons-

52. Véase *infra* en lo relativo a su exposición en la *Académie des Inscriptions* de los informes de Delamare sobre el hallazgo de dos mosaicos.

53. BARATTE, *Catalogne*, cit., p. 40, n. 7.

54. Según los informes de Delamare, expuestos por C. B. Hase, como miembro de l'*Académie des Inscriptions* y de la *Commission académique de l'Algérie*, el 27 de septiembre de 1844 y reproducidos por DONDIN-PAYRE, *Le capitaine Delamare*, cit., pp. 72 y ss.

55. *Ibid.*

truos marinos, aunque se especificaba que el mosaico se hallaba parcialmente destruido.

La intervención de Hase no sólo pretendía hacer público el avance y el interés de los hallazgos en la Argelia francesa, sino también y muy especialmente llamar la atención sobre la situación de deterioro en que estas piezas quedaban tras su descubrimiento para forzar su traslado a Francia. Así, denuncia el caso del citado mosaico de Mansourah, casi completamente destruido apenas poco después de su hallazgo y, dada la coyuntura favorable que implicaba el traslado del mosaico de Constantina, así como el interés suscitado en Francia, sugería una solución idéntica para el recientemente hallado en Philippeville o, en el peor de los casos, su traslado al nuevo museo fundado en Argel.

Sin embargo, esta petición no obtuvo la respuesta esperada y el mosaico se dejó *in situ* víctima de la destrucción progresiva. En este sentido, los dibujos de Delamare cobran aún mayor valor y a juzgar por las láminas publicadas⁵⁶, con inclusión de plano, sección y alzado del edificio en el que se halló (TAV. VI), el mosaico pavimentaba una estancia de 4,55 x 3 m, incluido el pequeño ábside decorado con motivos vegetales que se encontraba adosado al centro de uno de los lados, y presentaba ya en el momento de su descubrimiento una gran parte destruida y varias lagunas sobre las figuras conservadas, aunque, a juzgar por la posterior descripción de S. Gsell⁵⁷, éstas fueron ampliándose hasta la destrucción total. Antes de que ésto sucediera, Delamare reproduce sobre un fondo marino, indicado mediante cortos trazos de teselas dispuestas sobre la punta del cubo, en el que nadan diversas especies marinas, cuatro representaciones fragmentarias, aunque menciona la existencia de cinco.

Con certeza, al menos tres eran representaciones de nereidas, ya que, en mayor o menor medida conservadas, figuraban sobre un monstruo marino. Una de ellas (TAV. VII), a pesar de la laguna que se cernía sobre su cuerpo y la cola pisciforme del hipocampo sobre el que se asentaba, debía aparecer sentada con las piernas en sentido inverso a la marcha del animal, mientras dando la espalda al espectador, tornaba el busto, la cabeza, vista completamente de perfil mostrando el cabello recogido en un moño

56. A. DELAMARE, *Exploration scientifique de l'Algérie pendant les années 1840-45*, Paris 1850, láms. XIX-XXI, con posterior texto explicativo de S. GSELL, pp. 17-8, quien lo cita como descubierto en la propiedad Allemand, probablemente en referencia al nuevo propietario del terreno en época de Gsell. Respecto a la fecha del hallazgo, lo sitúa en 1840 y es posible que así fuera, puesto que Delamare al dar noticia del mosaico en 1844 expresa que el dueño de los terrenos, el oficial Marquet, estaría de acuerdo en donarlo al estado, sin especificar que acabara de descubrirse.

57. *Ibid.*

sobre la nuca, – aunque destruida ya en la descripción de S. Gsell – y los brazos para guiar con su mano izquierda, junto a la cabeza del animal, las bridas y sujetar con la derecha sobre las crines un extremo del manto que, arqueado sobre su cabeza le servía de asiento y envolvía sus piernas, según un tipo bien documentado en las representaciones de nereidas catalogadas en la *musivaria romana*⁵⁸ que responde a la reproducción y pervivencia de un modelo documentado en pinturas y relieves de época helenística⁵⁹.

Afrontado al hipocampo, un felino marino del que sólo se conservaba su parte anterior servía de montura a otra nereida, siendo apenas visible sólo su brazo izquierdo flexionado en posición de apoyarse sobre el lomo del animal, de modo similar a la tercera nereida que aparecía sobre el lado opuesto, asentada sobre un grifo marino con la cola pisciforme muy dañada (TAV. VIII). Esta nereida figuraba de frente al espectador, vista de tres cuartos, y con las piernas en sentido inverso a la marcha del animal, al tiempo que sujetaba con su mano derecha alzada y extendida hacia atrás un extremo del manto que en forma de arco sobre su cabeza y enlazado al antebrazo izquierdo le servía de asiento, mientras ladeaba ligeramente su cabeza hacia el espectador, antes de que fuera destruida como la primera, según una de las variantes del tipo de nereida más difundido⁶⁰, cuyo precedente más antiguo es la representación de Europa en el cubilete de Begram.

Ningún fragmento subsistía, en cambio, de una cuarta nereida que, sin lugar a duda, debió figurar originalmente sobre la cola pisciforme de un monstruo marino que habría estado afrontado al grifo marino, y en cuya existencia debió pensar también Delamare al mencionar cinco nereidas, ya que la disposición de las conservadas, induce a suponer que la composición del campo del mosaico se basaba en la representación simétrica de cuatro nereidas, dispuestas dos a dos de cara al exterior sobre monstruos marinos afrontados, como cortejo de una figura situada en el centro y de la que únicamente se conservan las piernas y su brazo izquierdo.

Delamare la mencionó como otra nereida. Si así fuera, no respondería a aquellos tipos más comunes de las asentadas sobre un monstruo marino, ya que no hay restos de un hipotético animal ni de su cola pisciforme.

58. L. NEIRA, *La representación del tbiasos marino en los mosaicos romanos. Nereidas y tritones. I. Catálogo. II. Estudio iconográfico*, ed. Universidad Complutense, Madrid (en prensa), núm. 154.

59. L. NEIRA, *Representaciones de nereidas. La pervivencia de algunas series tipológicas en los mosaicos romanos de la Antigüedad Tardía*, «Antigüedad y Cristianismo», XIV, 1997, pp. 363-402, esp. 378-81, figs. 26-30.

60. *Ibid.*, pp. 390-2, figs. 56-61.

me. Tampoco parece haber figurado, como podría desprenderse de sus piernas en diagonal, estirada una y flexionada la otra, como algunas de las pertenecientes al tipo caracterizado por flotar junto a la cola pisciforme de un monstruo marino al no existir evidencias del animal⁶¹. Sin embargo, si podría por la citada posición de sus piernas corresponder a una variante excepcional de este mismo tipo que aparece atestiguada por algunas representaciones de nereidas, según la cual éstas figuran en sentido diagonal flotando sin montura alguna como auténticas natantes⁶². Aunque la representación de una nereida llega a acaparar todo el protagonismo en algunos mosaicos, al aparecer, en un proceso de descomposición del *thiasos*, como única figura, la inclusión en el centro del campo de esta nereida natante aumenta el escaso número de pavimentos con nereidas erigidas como motivo central en torno al que se reproduce un cortejo⁶³.

En el conjunto del variado repertorio del *thiasos* marino en la musivaria romana, la representación de un cortejo compuesto únicamente por nereidas sobre monstruos marinos y más concretamente en número de cuatro está bien documentada en los pavimentos, aunque es más frecuente que cada una de éstas se disponga, también de cara al exterior, sobre uno de los lados del campo, sea en torno a una figura o escena central, sea como protagonistas exclusivas de la composición. Las representaciones de dos nereidas sobre monstruos marinos afrontados suelen flanquear una figura central en un panel de punto de vista único, sin embargo también aparecerían en torno a un grupo central sobre dos lados, mientras dos parejas de tritones opuestos se situaban en los dos restantes, en un fragmentario mosaico de Mérida, o sobre los cuatro en otro pavimento también muy mal conservado de la antigua *Maxula*⁶⁴. En este sentido, el mosaico hallado en Philippeville, la antigua *Rusicade* y actual Skikda, muestra una escena compositiva que no tiene paralelos directos, pero cabe pensar que, partiendo de un modelo similar al seguido en los citados

61. *Ibid.*, pp. 366-9, figs. 1-6.

62. *Ibid.*, pp. 372-4, figs. 14-16.

63. Los ejemplos de nereidas como únicas protagonistas son varios, mientras que las situadas en el centro, pero acompañadas de un cortejo, bien de monstruos marinos como en un mosaico de *Apollonia*, bien de peces, como en la Casa del Efebo de *Volubilis*, son infrecuentes, cf. NEIRA, *La representación del thiasos*, cit., pp. 351, 364-5. En cuanto a los miembros del *thiasos* y la figura principal alrededor de la cual giran, el paralelo más próximo lo ofrece un pavimento de la Casa del *Trifolium* de *Thugga* (*Inv. Mos. Af.* II, núm. 537), con cinco nereidas sobre monstruos marinos dispuestas en un gran círculo en torno a otro central más pequeño con la representación muy destruida de un natante, aunque la composición difiere notablemente de la del mosaico de Philippeville.

64. NEIRA, *La representación del thiasos*, cit., pp. 336-64, esp. 344.

mosaicos de Mérida y *Maxula*, ambos de superficie rectangular, en éste se habría prescindido de las figuras correspondientes a dos de los lados para adecuarse al espacio cuadrado del campo.

Con independencia del inestimable valor que todavía hoy mantiene la obra de Delamare, ya en su tiempo marcó un hito como iniciador de los descubrimientos musivos en la Argelia ocupada. Años después, en 1862, otro gran pavimento sería hallado en unas ruinas descritas por Berbrugger⁶⁵, pero la publicación del mosaico de *Portus Magnus*⁶⁶ aún tardaría dos décadas.



65. G. BERBRUGGER, «RAfr», I, 1858, p. 177 ss., 257 ss. y 365 ss.

66. L. DEMAHEGT, «Revue de l'Afrique française», II, 1884, p. 113 ss. Con posterioridad C. ROBERT, *Das Mosaik von Portus Magnus*, «JDAI», V, 1890, pp. 215-37.

Ahmed Siraj

De la pré-archéologie à l'archéologie du Maroc

Ce n'est pas tellement l'histoire des recherches archéologiques proprement dites qui nous intéresse ici, mais plutôt l'histoire des recherches de toutes catégories qui ont eu pour objet les sites archéologiques marocains, en particulier ceux qui remontent à la période préislamique. Autrement dit, notre ambition se limite à préciser les grandes étapes de la connaissance de ces sites et à suivre leurs différentes interprétations et utilisations.

L'intérêt porté aux sites archéologiques marocains s'est manifesté dès l'antiquité notamment chez les géographes. Mais nous nous contenterons dans cet essai de dresser brièvement le bilan de la connaissance des sites antiques du Maroc à partir de l'an mil, c'est-à-dire à partir des premiers récits des géographes voyageurs arabes.

Les rares mentions d'Ibn Hawkal¹, géographe du X^e siècle qui a visité le Maroc et qui a laissé une description minutieuse de ses itinéraires et ses agglomérations, sont précieuses. Notons à titre d'exemple que le seul passage médiéval qui confirme l'identification de *Zilil* avec le site médiéval de *Zalûl* (l'actuel Dchar Jedid) est celui d'Ibn Hawkal². Notons aussi que le géographe rend compte parfois des problèmes liés aux sites antiques, notamment celui de l'approvisionnement en eau. Il signale ainsi que Tanger, tout comme *Zalûl*, est alimentée par des sources dont l'origine est inconnue³. Ce genre de rapport atteste la continuité de fonctionne-

1. IBN HAWKAL, *Ŝûrat al-Ard*, éd. J. H. KRAMERS, *Opus geographicum... Liber Imaginis Terrae*, Leiden, 1938-39 (BGA II, 2^e éd.), 2 voll.; trad. J. H. KRAMERS et G. WIET, *Configuration de la terre*, Paris-Beyrouth 1964, 2 voll. (Collection UNESCO d'œuvres représentatives, série arabe).

2. *Ibid.*, p. 79 (75); cf. à ce sujet A. SIRAJ, *L'image de la Tingitane. L'historiographie arabe médiévale et l'antiquité nord-africaine*, Rome 1995 (Coll. EFR, 209), pp. 611 ss.; sur l'identification du site cf. M. LENOIR, «*Ab eo XXV in ora Oceani colonia Augusti Iulia Constantia Zilib*», in *L'Africa romana* IV, Ozieri 1987, pp. 433-44.

3. IBN HAWKAL, *Ŝûrat*, cit., p. 79 (75).

L'Africa romana XIII, *Djerba 1998*, Roma 2000, pp. 817-823.

ment de quelques éléments des cités antiques du Maroc au haut moyen-âge.

Exception faite d'Ibn Hawqal, les géographes orientaux qui ont consacré des passages à la géographie du Maroc dans leurs descriptions, n'ont pas accordé beaucoup d'importance à cet aspect archéologique des sites marocains. Ce n'est pas le lieu ici d'expliquer les raisons de cette absence⁴; remarquons simplement que ces géographes ont pris connaissance du Maroc par ouï-dire et non pas à partir de sources directes ou bien d'une connaissance profonde du terrain⁵. C'est avec la genèse de l'école géographique occidentale (l'occident musulman) que nous allons assister à une présence presque régulière de la dimension archéologique dans les descriptions géographiques du Maroc. Nous avons la certitude que le pionnier de cette nouveauté est Mohammed b. Yûsuf al-Warrak, géographe andalous d'origine, qui a longtemps vécu en Ifrikiyya et qui a acquis, grâce à cette expérience ifriqienne, une parfaite connaissance géographique et historique de l'ensemble du Maghreb. Les fruits de cette connaissance furent transmis, sur la demande des autorités califales semble-t-il, à al-Andalous sous forme d'un livre intitulé *Fî masâlik ifrikiyya wa mamâlikihâ*⁶. Cet ouvrage est actuellement perdu, mais nous avons la chance d'avoir quelques fragments qui permettent d'apprécier sa qualité chez les auteurs postérieurs qui l'ont largement mis à contribution comme al-Bakrî (XI^e siècle)⁷ et Ibn 'Idhârî (XIV^e siècle)⁸. C'est justement al-Warrâk qui a donné à la description d'al-Bakrî une originalité assez marquée, surtout si l'on sait que ce dernier s'est contenté de faire le travail d'un géographe de bureau et non pas de terrain⁹.

4. Cf. SIRAJ, *L'image de la Tingitane*, cit., pp. 190 ss.

5. *Ibid.*

6. Voir sur ce géographe I. KRATCHKOVSKY, *Istoria Arabskoi Geografiches koi Literatury*, trad. arabe de ŠALĀH AL-DĪN HĀSHIM *Tārīkh al-Adab al-Arabī*, Beyrouth, 1987 (2^e éd.) p. 185. BROCKELMANN, *Geschichte der arabischen Literatur* (zweite den Supplementbänden angepasste Auflage), Leiden 1937-42, Supplement 1, p. 233 ; PONS-BOIGUES, *Ensayo bibliografico sobre los historiadores y geografos arabigo-espagnoles*, Madrid 1898, p. 80, n. 1; R. BRUNSCHVIG, *Un aspect de la littérature historico-géographique de l'Islam*, in *Mélanges Gaudefroy-Demonbynes*, Le Caire (IFAO), 1935-45, p. 147-58; A. MIQUEL, *Géographie humaine du monde musulman, jusqu'au milieu du XI^e siècle. Géographie et géographie humaine dans la littérature arabe (des origines à 1050)*, Mouton-Paris-La Haye 1967 (Civilisations et Sociétés, 7), pp. XXXI-XXXII, et pp. 259 sq.; SIRAJ, *L'image de la Tingitane*, cit., p. 52.

7. ABŪ 'UBAYD AL-BAKRĪ, *Kitâb al-Masâlik wa-l-mamâlik*, éd. et trad. M. G. DE SLANE, *Description de l'Afrique Septentrionale*, Maisonneuve, Paris 1965.

8. IBN 'IDHĀRĪ, *Al-Bayân al-mughrib fî akhbâr al-Maghrib*, éd. G. S. COLIN et E. LÉVI-PROVENÇAL, 4 voll., Leyde 1948.

9. Voir sur al-Bakrî: E. LEVI-PROVENÇAL, *Abû 'Ubayd al-Bakrî*, in EI 2, I, pp. 159-61; SIRAJ, *L'image de la Tingitane*, cit., p. 53 (notice et bibliographie).

La partie réservée pour l'Afrique du Nord et notamment pour le Maroc dans les *masâlik* d'al-Bakrî est riche en matière archéologique. Nous pouvons distinguer trois niveaux de l'utilisation des sites archéologiques:

1. D'abord, les sites archéologiques et les ruines qui intéressent le géographe sont celles qui remontent à la période préislamique et notamment à la période romaine. C'est un indice culturel qui renvoie dans l'esprit de ce géographe à une civilisation passée, anéantie par l'Islam et qui s'associe de force à un ensemble des images et des conceptions qui ont pour but de montrer l'ancienneté, certes, mais aussi la malédiction liée à cette catégorie de ruines¹⁰.

2. Puisque ces sites étaient remarquables par leur aspect différent de celui des agglomérations islamiques et puisqu'ils marquent des points facilement reconnaissables sur les itinéraires, ils sont devenus ainsi des éléments de repère géographiques sur des itinéraires empruntés par des commerçants, des pèlerins ou des voyageurs. Cela dit, le site n'est pas – à ce niveau là – une cible en soit puisqu'on n'y consacre aucune description quelle qu'elle soit, il représente plutôt un point de repère sur un chemin qui doit mener nécessairement à un terminus quelconque.

3. Un troisième niveau doit être signalé, c'est celui qui nous intéresse le plus ici. Il s'agit de la description des ruines et/ou la recherche consacrée aux origines historiques des sites décrits. En fait, les mentions de ce genre sont rares chez al-Bakrî pour ce qui est de sa description de l'espace marocain. Nous pouvons considérer la description de Tanger¹¹ comme étant la seule description d'un site antique du Maroc, quoiqu'elle ne puisse être comparée à sa description de Carthage¹² qui reste, malgré tout, la meilleure de toutes les descriptions des sites antiques présentées dans l'œuvre de Bakrî, faite probablement à partir des notices d'al-Warrâk.

Si dans la littérature géographique du moyen-âge l'ouvrage de Bakrî et d'al-Warrâk étaient devenus des œuvres de référence, les informations descriptives n'ont pas donné naissance à une vraie réflexion sur les sites archéologiques.

Au XIV^e siècle, nous assistons à l'apparition d'un nouveau comportement à l'égard des sites archéologiques. Nous avons la chance d'avoir l'information relative à ce comportement d'un personnage dont l'érudition et le savoir sont reconnus autant dans le domaine de l'histoire et la géographie que dans celui de la philosophie et de la théologie: Ibn Khal-

10. A. SIRAJ, *La malédiction de Carthage*, in *Actes du IV^e Congrès international des études phéniciennes et puniques (Gadès, 1995)* (sous presse).

11. A. SIRAJ, *De Tingi à Tandja: Le mystère d'une capitale déchue*, «AntAfr», xxx, 1994 pp. 281-302.

12. BAKRÎ, *Description de l'Afrique*, cit, pp. 41-5 (89-97).

dûn. Dans son inépuisable introduction¹³, il consacre un chapitre aux chercheurs de trésors dont l'activité semble avoir été déjà intense à l'époque de l'auteur, peut-être même avant¹⁴. Ibn Khaldûn qui ne croit ni aux fondements ni à l'efficacité des méthodes utilisées par ces chercheurs de trésors dont l'identité marocaine semble avoir été dès cette époque confirmée, insiste beaucoup sur la clandestinité de leurs pratiques fondées généralement sur la magie et rend compte du rayonnement de leur activité qui atteignit l'Égypte.

L'apogée de ce phénomène se situe vers la fin du xv^e siècle. A Fès, une corporation de ces chercheurs de trésors fut créée. A l'en croire le rapport de Jean-Léon l'Africain¹⁵, il semble qu'elle ait devenu un pôle d'excellence pour la recherche des trésors romains. On sait que les membres de cette corporation proposaient leurs services aux gens, qu'ils travaillaient en toute légalité puisqu'ils payaient des redevances à l'état, et qu'ils ne réjouissaient pas d'une bonne image au sein de la société fassi¹⁶. Nous croyons que cette évolution doit être liée à la crise générale qui a profondément marqué le Maroc mérinide ainsi que d'autres parties du monde arabe¹⁷.

Toutefois, le xv^e siècle atteste aussi une évolution dans la connaissance des sites antiques du Maroc. Il est vrai que cette évolution se révèle surtout à travers la *Description de l'Afrique* de Jean-Léon l'Africain. Dans le contexte des sources que nous utilisons, il faut considérer cet auteur com-

13. IBN KHALDÛN, *al-Mukaddîma*, Dâr al-Kalam, Beyrouth 1978, pp. 384-9.

14. Ibn Khaldûn est le premier auteur, à notre connaissance, qui a franchement parlé et jugé les actes des chercheurs clandestins de trésors. Mais un passage d'Al-Bakrî, pp. III-2 (218 sq.), recopié probablement de l'ouvrage perdu d'al-Warrak, et qui a été cité par plusieurs auteurs médiévaux (voir par exemple *Kitâb al-istibâr fî adji'ib al-amsâr*, éd. S. Z. 'ABD AL-HAMÎD, 2ème éd. Casablanca 1985, pp. 139-140; IBN 'IDHÂRÎ, *Al-Bayân al-mughrib*, I, p. 232; IBN 'ABD AL-MUNIM AL-HIMYARÎ, *Kitâb al-Rawâd al-mi'târ fî khabar al-aktâr*, éd. IHSÂN ABBÂS, Beyrouth, Maktabat Lubnân 1975, p. 42) laisse entendre que la recherche des trésors était pratiquée dès le xi^e, voire le x^e siècle, au Maroc. Voir sur ces traditions A. SIRAJ, *A propos d'une controverse relative aux origines d'Azila chez les auteurs arabes du moyen-âge*, dans *Actes du III^e Congrès international des études phéniciennes et puniques (Tunis, 11-16 novembre 1991)*, INP, Tunis 1995, pp. 376-85.

15. JEAN-LÉON L'AFRICAIN, *Description dell'Africa*, trad. française A. EPAULARD, *Description de l'Afrique*, 2 voll., Maisonneuve, Paris 1956, trad. arabe par M. HÏJÏ *et alii*, *Wasf Ifrkyâ*, Rabat 1983, p. 225-6.

16. Voir sur le récit de Jean-Léon l'Africain: G. CAMPS, *Une société archéologique à Fez au XVI^e siècle. Les Canesin de Jean-Léon l'Africain*, «Revue de l'Occident Musulman et de la Méditerranée», extrait des *Mélanges Le Tourneau*, 13-14, 1er semestre, 1973, pp. 211-6.

17. Voir sur l'ensemble des traditions A. SIRAJ, *L'Archéologie clandestine au Maroc*, sous presse dans le «BAM», 19.

me un cas exclusif puisqu'il s'agit d'un andalous qui s'est installé au Maroc après la chute de Grenade et qui a profondément connu le Maroc grâce à des missions officielles dont il fut chargé par les autorités mérinides. Contrairement aux auteurs arabes du moyen-âge, la spécificité de Jean-Léon l'Africain réside dans le fait qu'il a pu associer à sa culture arabo-islamique une culture latine¹⁸. Dans un article publié dans les actes de *L'Africa romana*¹⁹, nous avons présenté les résultats des investigations de Jean-Léon l'Africain, et nous avons surtout mis le point sur ce que nous considérons comme une nouveauté par rapport à toutes les descriptions arabes antérieures. Le géographe ne se contente pas uniquement de qualifier les ruines antiques de «ville éternelle» ou bien «ville ou château des Anciens», mais ils procède à une classification bien déterminée des sites qui se réfère à l'origine de la fondation: des villes fondées par les anciens Africains, d'autres par les Romains, d'autres encore par les Goths, et, parfois²⁰, il signale des inscriptions inconnues qui devraient être probablement des gravures rupestres ou bien des inscriptions libyques.

L'apport de Jean-Léon l'Africain à la connaissance des sites archéologiques du Maroc est fondamental. J'irais même jusqu'à voir dans ses contributions un premier pas qui allait ouvrir le chemin aux voyageurs européens dans le Maroc moderne à commencer par le portugais Marmol²¹ dont l'œuvre n'est qu'une reproduction des rapports de Jean-Léon l'Africain.

Les XVIII^e et XIX^e siècles vont connaître une véritable activité savante qui va aboutir à la naissance de l'archéologie marocaine vers la fin du XIX^e et le début du XX^e siècle. Il faut rappeler que les pionniers de cette activité étaient généralement des voyageurs ou des ambassadeurs, parfois même des militaires ou des captifs qui ont visité, pour des raisons diverses, le Maroc et ont eu ainsi l'occasion de connaître certaines de ses régions. Il

18. Rappelons qu'au retour de son voyage oriental, ce personnage fut capturé à Djerba par les corsaires siciliens et fut transféré au Vatican à titre de cadeau au pape Jean de Médicis (Léon X). Et c'est à Rome, après un long séjour, qu'il rédigea sa description de l'Afrique vraisemblablement sous la demande du pape. Un livre qui reste une des sources principales sur le Maroc et l'Afrique du Nord au seuil de la période moderne. Cf. sur ce personnage L. MASSIGNON, *Le Maroc dans les premières années du XVI^e siècle. Tableau géographique d'après Léon l'Africain* (Mémoires de la Société Historique Algérienne, 1), Alger 1906, pp. 4-11 et 32-69; A. CADAZZI, dans *Enciclopedia Italiana di Scienze, Lettere ed Arti*, XX, Roma 1933, p. 899; J. DRESCH, *Léon l'Africain vers 1495-1550*, in *Les Explorateurs célèbres*, Paris 1947; SIRAJ, *L'image de la Tingitane*, cit., pp. 55-6.

19. A. SIRAJ, *Les villes antiques de l'Afrique du Nord à partir de la Description de Jean Léon l'Africain*, in *L'Africa romana IX*, Sassari 1992, pp. 903-38.

20. C'est le cas de Dadès par exemple.

21. MARMOL, *L'Afrique*, trad. N. P. D'ALBANCOURT, Paris 1667.

faut aussi rappeler que cette période, le XIX^e siècle en particulier, est celle de l'ouverture du Maroc sur l'Europe qui fut de son côté en pleine expansion coloniale. Les descriptions fournies par ces voyageurs vont du simple récit de voyage à la description détaillée du terrain parcouru. Elles représentent aujourd'hui un fond particulièrement riche en informations sur le Maroc de cette époque; ce sont en réalité des sources de géographie historique de qualité (Shaw, de Segonzac, de La Croix, Lemprière, De Foucauld, Aly Bay...). En décrivant les itinéraires suivis lors de leurs pérégrinations, certains de ces voyageurs s'étonnent parfois de voir dans ce paysage exotique des îlots d'une civilisation qui est la leur. Ils s'efforcent à décrire les ruines, à proposer des identifications et, parfois, ils associent à leurs descriptions des documents cartographiques. Mais il est certain que les contributions de ces personnages ne sont pas innocentes, notamment après 1830, date de la prise d'Alger, où les visions des pays européens se sont orientées vers le Maroc²².

Il faut reconnaître à Charles Tissot la primauté dans le domaine de la recherche archéologique au Maroc. Considérant la qualité de son œuvre scientifique, alors qu'il fut ministre plénipotentiaire à Tanger (1871-76), le nom de cet érudit restera lié sans doute à la naissance de l'archéologie marocaine. Ses enquêtes sur le terrain, associées à sa parfaite connaissance du dossier des sources classiques, ont abouti à une véritable synthèse sur la géographie historique du Maroc romain intitulé *Recherches sur la géographie comparée de la Maurétanie Tingitane*, publié en 1878²³ qui reste, malgré son âge, un chef-d'œuvre des recherches archéologiques relatives au Maghreb. Cette entreprise a été suivie par une autre semblable sur la Tunisie et dont les résultats furent publiés dix ans plus tard dans *Géographie comparée de la province romaine d'Afrique* parut en 1888. Les recherches de Tissot représentent un pas décisif dans l'évolution future de l'archéologie marocaine. Car il s'agit de recherches scientifiques fondées du point de vue méthodologique sur l'étude des textes et la prospection du terrain dans la perspective de rétablir l'image géographique d'une province Tingitane déchue par les siècles de la civilisation arabe.

Tout de suite après Tissot, et à une époque où le Maroc n'était pas encore soumis à la colonisation, l'archéologie marocaine, ou plutôt l'archéologie des sites romains du Maroc, était devenue semble-t-il l'une des prérogatives de la France. C'est le Ministère de l'Instruction Publique qui a chargé J. M. La Martinière de missions archéologiques au Maroc. Les

22. Sur l'histoire des recherches archéologiques de cette période voir P.-A. FÉVRIER, *Approches du Maghreb romain*, Aix-en-Provence, 1989, pp. 23 sq.

23. CH. TISSOT, *Recherches sur la géographie comparée de la Maurétanie Tingitane*, in «MAIBL», I sér., t. 9, Paris 1878, pp. 139-321.

rapports de ces missions étaient publiés dans les «BCTH». Retenons une date significative à cet égard: 1904. C'est l'année où le Général Lyautey occupe la localité de Aïn Beni Mathar dans le Maroc oriental, et l'année de la signature des accords de l'Entente cordiale, la France se désintéressait de ses visées en Egypte et en contre partie elle recevait de la Grande Bretagne le champ libre au Maroc. Mais 1904 est aussi l'année de la publication du premier volume d'*Archives marocaines* consacré à la géographie ancienne du Maroc par Maurice Besnier. Ces coïncidences sont trop nombreuses pour ne pas en tirer une leçon.

L'archéologie marocaine fut donc l'une des préoccupations de la Résidence Générale de Rabat après 1912. Les nombreux rapports inédits ou publiés attestent l'intérêt particulier accordé à la découverte et à l'étude des sites par les autorités françaises du Maroc du protectorat, et dont la tâche fut confiée aux services militaires²⁴. Le nombre des rapports inédits dépassent largement ceux qui ont été publiés et l'espace géographique sur lequel s'étendaient les investigations est très large. Cela dit, les sites romains recevaient un traitement de faveur pour des raisons que personne n'ignore aujourd'hui et ces raisons étaient suffisantes à l'époque pour permettre la destruction de toute la partie postérieure aux Romains dans des sites particulièrement remarquables (*Volubilis, Lixus, Banasa...*)²⁵.

Après l'indépendance, l'école coloniale était toujours active au Maroc vue l'absence de spécialistes marocains. Les mêmes méthodes et les mêmes centres d'intérêt étaient adoptés par la seconde génération des archéologues qui appartenaient, d'ailleurs, aux-mêmes nationalités (France-Espagne). Il avait fallu attendre les années 80 pour assister une nouvelle relance de l'archéologie marocaine.

24. V. BROUQUIER-REDDÉ, *Les brigades topographiques au Maroc (plaine du Gharb et région de Volubilis)*, dans ce volume.

25. Sur l'historique de l'archéologie de cette période, nous renvoyons aux articles de R. REBUFFAT, *Histoire de l'identification des sites urbains antiques du Maroc*, et de E. LENOIR, *Les pionniers de la recherche dans le Maroc central*, dans ces Actes.



Aboulkacem Chebri
Les descriptions géographiques et les récits
de voyages au service de l'archéologie.
Le cas de l'itinéraire Fès-Taza

Introduction

Le rôle des descriptions géographiques, des récits de voyages et des rapports des militaires dans l'histoire des recherches archéologiques n'est pas l'apanage uniquement du monde musulman et encore moins de l'Afrique du Nord. Depuis la Haute Antiquité¹, les descriptions géographiques et les chroniques, souvent rédigées dans un esprit pris d'exotisme, ont de tout temps suscité l'engouement des curieux, des pillards, des antiquaires ainsi que des intellectuels ravis de découvrir les secrets des civilisations et du passé ou de s'en approprier les richesses artistiques et patrimoniales. C'est en effet cette ferveur qui a été à l'origine de l'archéologie. Plus tard, quand celle-ci a commencé à prendre forme en tant que discipline et science c'était les militaires, au cours des conquêtes des pays étrangers qui en furent les pionniers. Ce fut le cas au Maghreb pendant le XIX^e siècle, comme c'était aussi le cas pour l'égyptologie avec la conquête de Napoléon.

Cependant, en retraçant l'histoire des recherches archéologiques dans le Maghreb on a très souvent occulté le rôle joué par un certain nombre d'érudits maghrébins et musulmans en général et leurs apports à ce qu'on appellerait plus tard "archéologie". Dans l'historique de l'archéologie, les chercheurs y incorporent les contributions d'Homère, Hérodote, Marco-Polo et autres sans jamais rendre ce qui revenait en mérite à toute une pléiade de chroniqueurs, géographes et pèlerins musulmans tels que, entre autres, al-Mas'oudi, Yaqut, Ibn Hawqal, al-Bakrî, al-Idrisî, Ibn abi Zar', Ibn Khaldoun, al-Oufrani, az-Zayani, ou Ibn Battouta,

1. Les Babyloniens, pionniers de l'astronomie et de l'astrologie, ont jeté, ainsi que les Egyptiens, les fondements de la géographie par l'utilisation des points cardinaux et grâce à leur connaissance des mouvements des astres. Les Grecs et les Romains vont formaliser la géographie et élaborer les bases de la cartographie. Voir J.-P. VERNANT, *Mythes et pensée chez les Grecs*, Paris 1965; G. FERRAND, *Géographie et cartographie musulmanes*, in *Actes du VIII^{ème} Congrès de l'IHEM*, «Hespéris», XIX, 1, Paris 1934, pp. 180 suiv.

L'Africa romana XIII, Djerba 1998, Roma 2000, pp. 825-833.

celui qui a d'ailleurs minutieusement décrit arts, coutumes et patrimoine de plus que la moitié de notre globe.

Le fruit des œuvres de toutes ces générations, loin de toute vision classique et restrictive de l'archéologie qui n'y voit que des opérations de fouilles, peut parfaitement être assimilé aux rapports et comptes rendus des missions de prospections archéologiques de nos jours. Les géographes anciens ont en évidence pratiqué la prospection en tout ce que celle-ci consiste en reconnaissance, inventaire, description, analyse, étude, corrélation... Plus encore, leurs œuvres sont des encyclopédies qui dépassent le cadre des descriptions architecturales ou lithiques pour comprendre le politique, l'économique, l'ethnique, le linguistique, le culinaire, le cultuel, le culturel, etc. En fin de compte, l'archéologie n'est-elle pas une étude du matériel pour comprendre l'immatériel, pour pénétrer la pensée et l'âme des peuples et des civilisations!

Pour toutes ces raisons et autres considérations, il est temps de revoir l'historique de l'archéologie dans le monde entier et en particulier dans le monde musulman et dans les pays dits du Sud. Le XIII^e congrès international de *L'Africa romana* vient heureusement à temps pour lancer le jalon de cette entreprise en rendant hommage aux géographes et militaires qui ont, d'une manière ou d'une autre, jeté les bases des recherches archéologiques au Maghreb et qui ont été pour longtemps méconnus. Notre contribution à ce propos se propose de dégager les structures archéologiques de l'itinéraire Fès-Taza² d'après des descriptions de géographes, de pèlerins et d'explorateurs étrangers et ce du X^e au XX^e siècles.

La vallée de l'Innawen. Considérations générales

La vallée de l'Innawen³ constitue la partie la plus orientale de l'unité géologique dite le couloir sud-rifain au Maroc. Prise entre les chaînes escarpées du Rif au Nord et les monts de l'Atlas au Sud, la vallée va en se rétrécissant de l'Ouest en Est, c'est-à-dire de Fès vers Taza. A l'Ouest, les plaines sont larges et parsemées de collines des tribus de Hyayna alors que vers l'Est les monts pré-rifains des tribus de Tçoul et Branès au Nord et Tazekka, montagne de l'Atlas de 1980 m d'altitude au Sud serrent le couloir au point de devenir un col dominé par les remparts de la médina de Taza⁴.

2. Voir situation sur la carte du Maroc, FIG. 1.

3. Innawen, dont le nom est d'origine berbère, est l'un des importants affluents de l'Oued Sebou.

4. Sur la géologie et l'orographie de la vallée de l'Innawen, voir M. COMBE, *Le couloir de Fès-Taza*, «Ressources en eau du Maroc», 2, Tanger 1975. Sur les tribus et l'histoire contemporaine de la vallée voir A. AL-MOUDDEN, *Contribution à l'étude des relations en-*

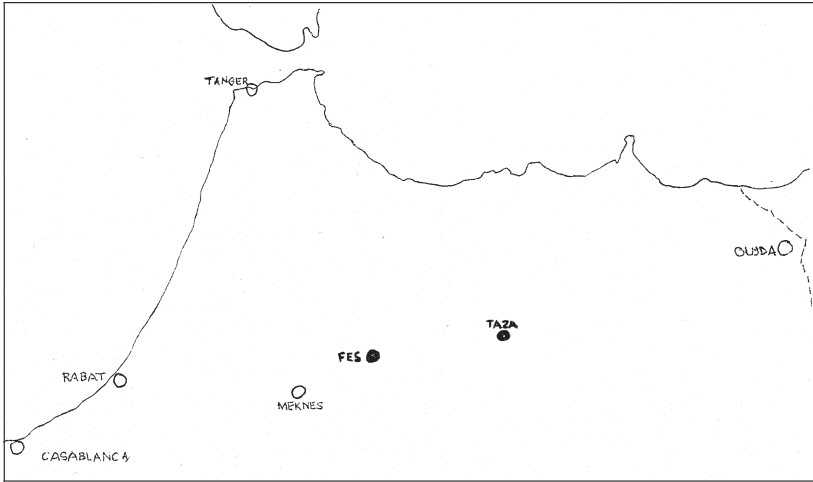


Fig. 1: Carte du Nord du Maroc (échelle 1:2.500.000).

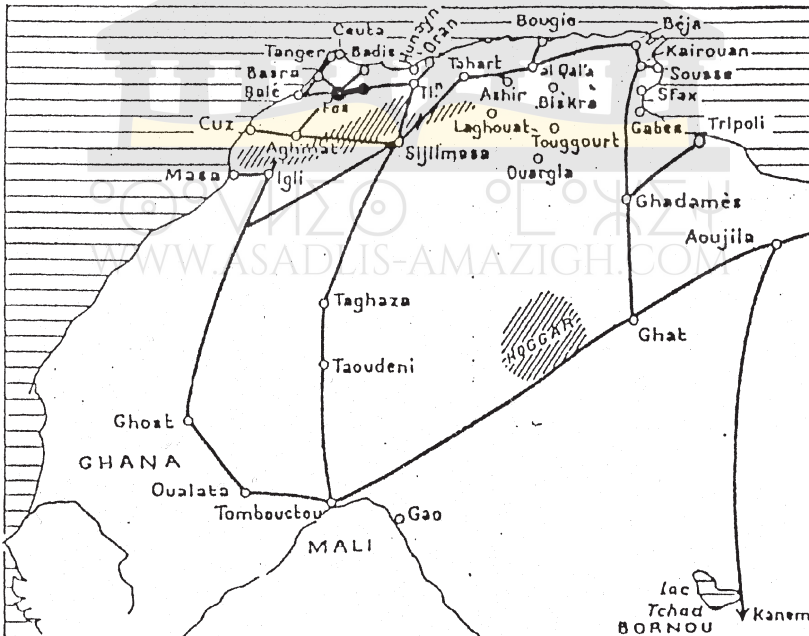


Fig. 2: Fès-Taza dans le réseau routier d'Afrique au Moyen Âge.

Cette baie naturelle a de tous les temps constitué le passage principal sinon l'unique liaison entre les parties orientales et occidentales du Maroc. Malgré la rareté des données archéologiques, les Romains traversaient la vallée pour joindre les deux Maurétanies, Tingitane et Césarienne⁵. Les premières invasions islamiques l'ont emprunté. Toutes les dynasties marocaines sont passées par cette vallée, pour unifier le Maghreb pour certaines ou pour le défendre pour d'autres. C'est par là aussi que passaient les caravanes commerciales d'Afrique et d'Orient (FIG. 2). C'était également le chemin des pèlerins ainsi que des troupes françaises dans leur va et vient entre l'Algérie et le Maroc. Par conséquent, la vallée de l'Innawen, ce que les français appelleraient au XIX^e siècle le couloir de Taza, a donné grande matière aux descriptions chez les géographes, les chroniqueurs, les pèlerins et les explorateurs chrétiens.

Si les données nous manquent un peu sur les époques antiques, la matière abonde dès le X^e siècle. Les informations puisées dans les annales des géographes et pèlerins (X-XVIII^e siècle) et dans les rapports des explorateurs-missionnaires étrangers (XVIII-XX^e siècle) nous permettent de suivre l'évolution spatiale et temporelle de l'itinéraire Fès-Taza et de dresser la configuration tribale de la vallée et ses mouvances durant dix siècles.

A ce propos, une prospection sur le terrain nous a permis de découvrir l'itinéraire Fès-Taza du XI^e siècle sur la base de la description d'al-Bakrî. Le même résultat a été possible pour les tracés des XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles d'après des descriptions et à partir de l'étude de la carte et d'une connaissance préalable de la région.

L'itinéraire Fès-Taza chez al-Bakrî (XI^e siècle)

Abou 'Ubaid al-Bakrî (m. 1094), géographe andalous qui n'a jamais visité le Maroc⁶, donne pourtant une description détaillée et fort exacte des itinéraires et des villes importantes dans son ouvrage intitulé *Al-massalik*

tre la campagne et l'Etat au Maroc du XIX^e siècle. Les tributs de l'Innawen et le Makbzén (1290/1873 - 1320/1902), thèse publiée, Rabat 1984 (en arabe).

5. Voir J. MARION, *La liaison terrestre entre la Tingitane et la Césarienne*, «BAM», IV, 1960, pp. 442-7; P. CINTAS, *Contribution à l'étude de l'expansion carthaginoise au Maroc*, pub. IHM LVI, Paris 1954.

6. Al-Bakrî, issu d'une famille princière, a beaucoup fréquenté les cours de Cordoue et d'Alméria au il a profité des archives et rapports des palais et ou il a eu l'occasion de rencontrer des émissaires qui ont été ses principaux informateurs en plus de quelques ouvrages anciens dont il cite parfois les auteurs. Sa principale autorité fut l'œuvre de Mohamed Ben Youssef al-Warraq (géographe du X^e siècle); voir E. LÉVI-PROVENÇAL, *Abu Ubayd al-Bakrî*, in EI, 2^{ème} éd., vol. I, Brill-Leyden 1975, pp. 159-61.

Wa-l mamalik (Description de l'Afrique Septentrionale)⁷. Sur l'itinéraire Fès-Taza, tronçon de l'axe Fès-Kairouan et même de la grand'route Gana-Le Caire par Fès et Kairouan⁸, l'auteur rapporte huit gîtes-étapes. Ce sont, de Fès à Taza, *Oued Sebou*, *Merj ibn Hicham* (marais), *'Aqbet al-Baqar* (la montée aux bœufs), *Khandeq al-Foul* (la ravine aux fèves), une série de villages d'*Azdaja* et d'autres tribus, *Qal'at Gormat*, *'Ain Içhaq*, *Walila* et *Fej Taza* (défilé de Taza)⁹. A ces étapes il convient d'ajouter la station de *'Ain at-Tine* (source aux argiles) que l'auteur indique sur le chemin de retour d'Oujda à Fès sans reprendre les autres stations déjà citées sur le chemin d'aller.

'Ain at-Tine est donc à replacer sur la quatrième étape (à *Khandeq al-Foul*) ou sur la suivante parmi ce que l'auteur désigne en série ininterrompue de villages appartenant à *Azdaja* et à d'autres tribus. D'autre part, le site de *'Ain Içhaq* ne ferait peut-être pas partie de l'itinéraire d'après la façon dont al-Bakrî en parle dans sa composition du texte. Cependant, l'emplacement du site entre deux étapes de l'itinéraire et surtout son importance en tant que chef-lieu de Moussa ibn abi-l-'Afiya qui a pris le pouvoir aux fils d'Idriss II (IX-X^e siècle), justifient amplement son intégration sur notre itinéraire (FIG. 3).

D'après ce schéma on relève l'existence de neuf localités sur cet itinéraire, y compris le défilé de Taza et sans compter le point de départ, *Bab al-Foutoub* à Fès. Sur les neuf stations on compte un marais, une ravine et un défilé dans lesquels l'auteur ne mentionne aucune construction et qui sont par leur nature même des lieux topographiques et naturels et non des installations humaines proprement dites. De point de vue archéologique, il reste à rechercher les traces des six autres étapes, bien que les trois étapes précitées pourraient renfermer des constructions passées sous silence chez notre géographe. Le pont sur le Sebou daté du XVII^e siècle et construit déjà sur un pont préexistant au XVI^e ne serait-il pas un pont du XI^e refait plusieurs fois après? L'état actuel de la recherche ne permet pas d'élucider cette question.

De ces six gîte-étapes, la prospection au terrain nous a livré les vestiges archéologiques de quatre stations alors que les deux restantes sont reconnues uniquement grâce à la toponymie, à savoir *'Ain at-Tine* et *Walila*. Aussi, des quatre étapes qui ont conservé des traces archéologiques

7. A. AL-BAKRÎ, *Description de l'Afrique septentrionale*, trad. DE SLANE, Paris 1965.

8. Voir à ce propos S. DAHMANI, *Essai d'établissement d'une carte des voies de circulation dans l'Est du Maghreb Central du IX^e au XI^e siècles*, in *Actes du 3^e colloque international, Montpellier 1-5 Avril 1985*, «HAAN», Paris 1986, pp. 338 suiv.

9. AL-BAKRÎ, *Description*, cit., pp. 141-2 de l'édition en arabe et 271-2 de l'édition en français.

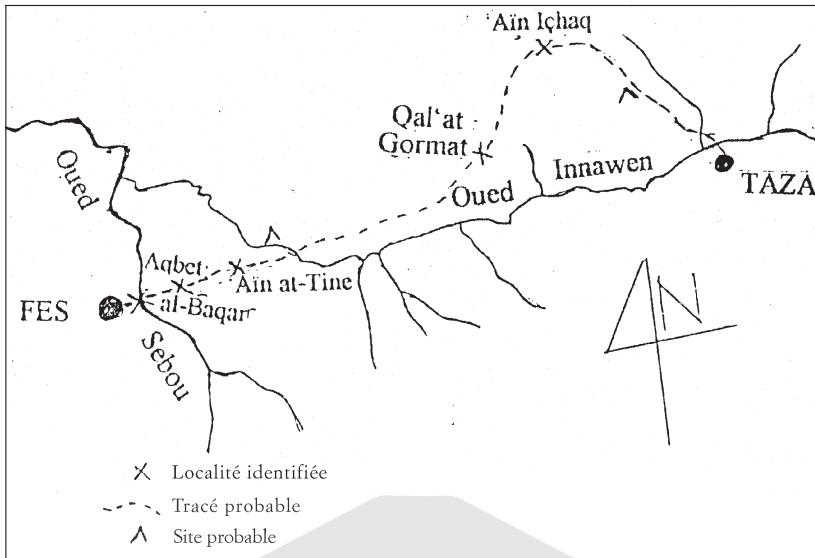


Fig. 3: L'itinéraire Fès-Taza chez al-Bakrî.

deux ont conservé également leurs noms anciens du XI^{ème} siècle. Il s'agit de *'Aqbet al-Baqar* et *'Ain Ichaq*.

L'ampleur archéologique de ces sites est variable allant du matériel archéologique de surface (céramique) à des pans de murs (vestiges d'une tour de garde culminant au sommet de *'Aqbet al-Baqar*) au vaste site archéologique (*'Ain Ichaq*). Est aussi variable l'emplacement topographique de ces sites. Certains sont situés sur la plaine, d'autres au sommet d'une colline, ou sur les bords d'une rivière ou encore abrités entre des collines montagneuses.

L'itinéraire du XVI^e au XIX^e siècle chez les pèlerins et les explorateurs

L'analyse des récits des pèlerins allant à la Mecque (XVI-XVIII^e siècle) et des explorateurs européens (XIX-XX^e siècle) nous offre la possibilité de suivre les changements survenus dans l'itinéraire du X-XI^{ème} s. jusqu'à sa configuration actuelle. Les descriptions sont précieuses et se précisent de plus en plus en se rapprochant de notre siècle.

L'itinéraire d'al-Bakrî qui longeait plutôt la partie Nord de la vallée a dû être plusieurs fois abandonné et repris en bonne partie à travers les

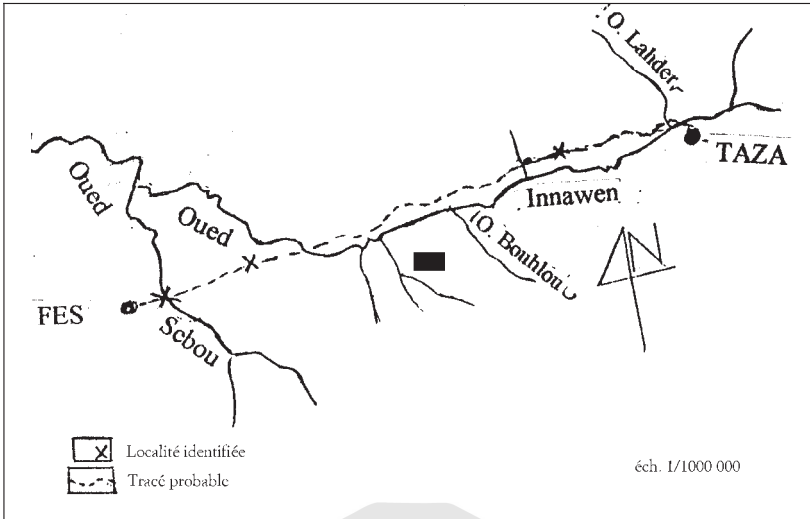


Fig. 4: L'itinéraire des pèlerins. Synthèse.

siècles. Si presque sa moitié Ouest, du côté de Fès, est restée vitale et par conséquent empruntée jusqu'à nos jours, la grande partie de cet itinéraire fut, à partir du XVI^e siècle progressivement délaissé au profit d'un chemin plus proche du lit du fleuve, dans le territoire des Ghiata (FIG. 4). Ces changements sont le résultat de plusieurs facteurs dont, entre autres, le climat politique et la soumission ou l'insoumission des tribus, le pillage, les intempéries, la topographie, la distance. Le facteur humain a aussi joué un rôle déterminant en cela puisque, comme l'affirme 'Abdallah Laroui, les changements d'itinéraires sont fréquents étant donné que ceux-ci sont un fait humain et non matériel.

Si les pèlerins pouvaient changer parfois d'itinéraires c'est surtout à cause des intempéries, pour éviter des terrains accidentés ou pour rendre visite à des amis ou à des saints-marabouts; les explorateurs étrangers changeaient de chemins pour cause de pillage et d'insécurité et surtout pour explorer les différents lieux de passage des troupes françaises qui s'apprêtaient à conquérir le Maroc. D'autre part, si les pèlerins rapportent dans leurs récits le degré de piété des gens, leur hospitalité et peu de descriptions monumentales, les explorateurs mettaient plutôt l'accent sur le caractère des populations, la nature du terrain et ses richesses agricoles et minières et ce pour donner aux décideurs politiques et militaires les outils en mesure de les aider dans leur entreprise de conquête du pays.

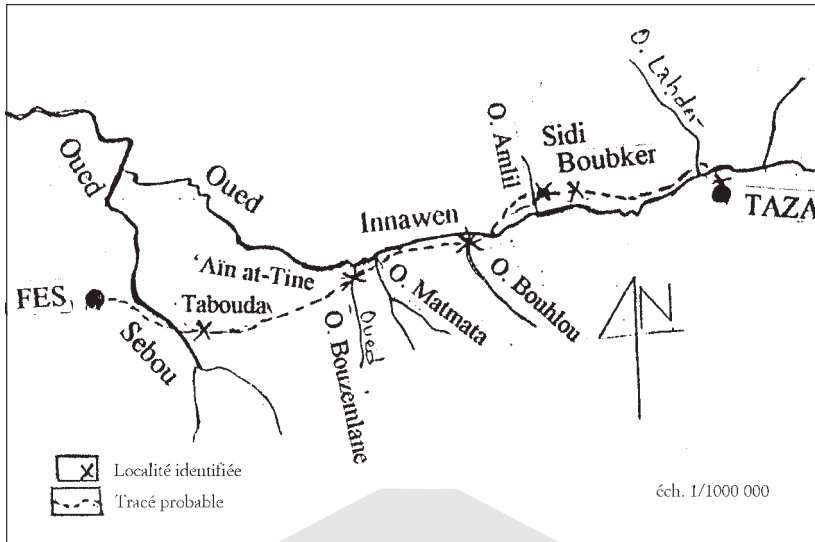


Fig. 5: Le parcours Taza-Fès suivi par le Baron Henri de Segonzac en 1901.

En effet, pour construire l'actuelle route principale et la ligne du chemin-de-fer liant le Maroc et l'Algérie passant par Fès, Taza et Oujda, la France a choisi parmi les dizaines de rapports de ses missionnaires celui se rapportant au chemin suivi et décrit par le Baron Henri de Segonzac à son retour de Taza à Fès en 1901 (FIG. 5).

Néanmoins, les écrits de ces explorateurs européens nous servent de jalon pour reconstituer le tracé de l'itinéraire en remontant l'histoire du XIX^e siècle au XVIII^e puis au XVI^e jusqu'au X^e siècle.

Conclusion

L'ensemble des sources écrites et graphiques des explorateurs, des pèlerins et des géographes est d'une importance capitale pour les recherches archéologiques et aussi ethnologiques, botaniques, halieutiques, politiques, économiques, etc. Ces écrits permettent de suivre les vicissitudes politiques, les mouvements des tribus, leurs coutumes et leurs manières de vivre, leur environnement et leur produit civilisationnel, les voies commerciales terrestres et maritimes, les interférences avec d'autres tribus et nations.

Par ailleurs, la littérature géographique en général doit en grande partie sa richesse aux conditions historiques et politiques. Les explora-

teurs/missionnaires travaillaient au service des puissances européennes. Les géographes médiévaux ont le plus souvent composé leurs œuvres pour le compte des cours impériales où ces géographes travaillaient en majorité¹⁰. Pour le monde islamique en l'occurrence, la littérature géographique allait de pair aussi bien avec l'islamisation qu'avec le commerce. Depuis l'époque mahométane, les descriptions géographiques ont précédé, accompagné ou suivi les conquêtes. A partir du X^e siècle surtout, les descriptions empruntaient les voies caravanières d'où l'excellence des musulmans dans la littérature relative aux itinéraires. C'est les raisons pour lesquelles toute étude archéologique des itinéraires essentiellement ne doit pas perdre de vue l'importance de la charge humaine et socio-culturelle de ces voies à travers lesquelles voyageaient les personnes et les idées et s'effectuaient les échanges commerciaux.

Cependant ces sources géographiques, d'où qu'elles émanent, mériteraient au préalable une étude critique. Sont ainsi nécessaires l'étude de la langue, la redéfinition des concepts, la corrélation des dates et des descriptions, etc. Le chercheur doit se méfier de l'amplification de certains faits et de la dépréciation d'autres ainsi que des contradictions au sein de la même source. C'est à juste titre que Larbi Mezzine précise que l'ancienneté de ces documents «ne s'accompagne, malheureusement, pas forcément d'une exactitude dans les informations rapportées»¹¹. En résumé, il est nécessaire d'entamer une "archéologie" des textes anciens pour que les recherches archéologiques proprement dites soient plus justes.



10. E. LÉVI-PROVENÇAL, *Les historiens des chorfas. Essai sur la littérature historique et biographique au Maroc du XVI^e au XX^e siècle*, Paris 1922.

11. L. MEZZINE, *Le Tafilalt. Contribution à l'histoire du Maroc aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Casablanca 1987, p. 21.



Enrique Gozalbes Cravioto
Descubrimientos arqueológicos de *Tingi*
(Tanger) en los siglos X al XVII

Los vestigios arqueológicos encontrados hasta el momento en el recinto urbano de Tánger no remontan más allá del siglo II a. C. Sin embargo, con anterioridad debió existir una ciudad púnica ya que las fuentes literarias la mencionan. El texto del Periplo de Hannón, si bien muy alterado, informa que en esta navegación colonizadora se fundó una ciudad en la zona oriental de la costa del Estrecho, a la que se puso el nombre de Thymiaterion¹. Un siglo más tarde, el Periplo de Scylax menciona esta ciudad bajo otro nombre discutible, el de Pontion, indicando que se hallaba en medio de un gran golfo, después del cual estaba el cabo Hermes². Plinio indicaría después que en esta zona en el pasado se hallaba la ciudad de Cotta, pero que en su tiempo había sido sustituida por Tingi³. Por tanto, Thymiaterion, Pontion o Cotta, sin duda tres nombres diferentes para un mismo núcleo de población, que era una fundación púnica ubicada en algún lugar de la bahía tangerina.

La ciudad romana de Tingi tuvo importancia suficiente como para dejar un imborrable recuerdo material de su existencia. No es momento de extendernos acerca de la historia de esta ciudad, mencionada por geógrafos y escritores de la antigüedad clásica. Surgida como núcleo urbano con el impulso de los cambios sociales acaecidos en el Africa occidental a finales del siglo III a.C., en el siglo I a.C. se convirtió en capital del reino de Mauretania occidental, y en la ciudad principal de la misma⁴. Opuesta en múltiples ocasiones a las maniobras del poder mauritano, quizás debido (como defendió Carcopino) a deseos de independencia⁵, Augusto premió a sus habitantes con la declaración de municipio roma-

1. HANNO, *Peripl.*, 2. El texto griego afirma que se hallaba en medio de una gran «llanura», quizás defecto de traducción por golfo.

2. SCYL., 112.

3. PLIN., *nat.*, v, 2.

4. DIO CASS., XLIII, 45, 8.

5. J. CARCOPINO, *Le Maroc antique*, Paris 1943, pp. 174 y ss.

no, en principio, y en una etapa posterior con la conversión en colonia romana⁶.

La ciudad sufrió una terrible destrucción en los años 39-40, producto de la guerra de resistencia de los mauritanos frente a los conquistadores romanos. Sin duda, los indígenas, mandados por Aedemón, atacaron y saquearon la colonia romana. Acabada la guerra, Claudio realizó una nueva deducción colonial, sin duda para cubrir el vacío de los desaparecidos en la guerra⁷, en el Alto Imperio romano fue la ciudad principal y puerto básico de entrada a la Mauritania Tingitana, quizás capital provincial en el siglo I⁸. En el Bajo Imperio fue la capital indudable de esta provincia que se vió adscrita a la diócesis de las Hispanias.

Si los testimonios literarios nos sugieren la importancia de esta ciudad romana, las investigaciones arqueológicas que se realizaron hace una treintena de años permitieron una notable aproximación a su conocimiento y al de las relaciones con su entorno⁹. Desde la publicación de la tesis doctoral de Michel Ponsich prácticamente no han aumentado los conocimientos acerca de la ciudad antigua¹⁰. Sin embargo, un trabajo como el realizado por Ahmed Siraj, indica hasta qué punto pueden obtenerse indicios en la mención de hallazgos arqueológicos antiguos¹¹.

Tingi sobrevivió a la caída del poder romano en el África occidental. De momento no existen pruebas de que en el año 429 los Vándalos asolaran esta ciudad. Por el contrario, aparentemente existió una continuidad urbana que únicamente la ausencia de fuentes documentales puede poner en duda. Una lista bizantina de obispados del siglo VII menciona en último lugar, como el ubicado más al Occidente africano, el de Tingis¹². Por otra parte, otro código en este caso visigótico, el *Codex Ovetensis*, re-

6. J. GASCOU *Note sur l'évolution du statut juridique de Tanger entre 38 avant J.C. et le règne de Claude*, «AntAfr», 8, 1974, pp. 67-71.

7. Lo que motivó el error de PLINIO, *nat.*, v, 2, que consideró que Tingi había sido convertido en colonia por Claudio, cuando sabemos (por la numismática) que lo fue con anterioridad. Vid. E. GOZALBES, *Economía de Mauritania Tingitana (siglos I a. de C.-II d. de C.)*, Ceuta 1997.

8. Se deduce de DIO. CASS. LX, 9, 5. Sin embargo, a partir de los Antoninos, en concreto de Antonino Pio, los vestigios de Volubilis parecen indicar el desplazamiento allí de la residencia del procurator; L. CHATELAIN, *Le Maroc des Romains*, Paris 1944 (reed. Paris 1968).

9. M. PONSICH, *Recherches archéologiques à Tanger et dans sa région*, Paris 1970.

10. M. PONSICH, *Origine et témoignages de l'histoire antique de Tanger*, in *Actas Congreso Internacional El Estrecho de Gibraltar*, I, Madrid 1988, pp. 39-54.

11. A. SIRAJ, *De Tingi à Tandja: le mystère d'une capitale déchu*, «AntAfr», 30, 1994, pp. 281-302.

12. *Thronus Alexandrinus*, 146; CHR. COURTOIS, *Les Vandales et l'Afrique*, Paris 1955, p. 328.

fleja la existencia en los siglos VII-VIII del obispado de Tingi como adscrito a la provincia hispana de la Bética¹³. El hecho indica que a finales del siglo VII existía una comunidad cristiana que, a efectos organizativos, estaba adscrita a la Bética.

Cuando los árabes hicieron acto de presencia en el extremo occidente, Tánger continuaba existiendo como ciudad. En el año 708 el jefe de la vanguardia árabe, Tarik ibn Ziyad, conquistó Tánger de forma pacífica y sometió a sus habitantes al Islám:

llegó a Tánger (Tanya), principal fortaleza del territorio y capital de sus distritos, de la cual se apoderó por vez primera [...] Los habitantes de esta ciudad abrazaron el Islám, y habiéndola escogida como plaza de armas y residencia para los musulmanes...¹⁴.

Otro autor árabe del siglo IX afirma que fue «el primer gobernador que ocupó esta ciudad, cuyos pobladores eran beréberes de la tribu Butr y Baranis no sometidos todavía»¹⁵.

En consecuencia, podemos obtener tres conclusiones acerca de Tingi en la antigüedad tardía. La primera, ignoramos realmente todo sobre su historia desde el año 429 al 708, más allá de que continuó existiendo como ciudad. Más adelante volveremos sobre esta cuestión. Segunda, que Tingi continuaba habitada a comienzos del siglo VIII, siendo una ciudad si bien se indica que poblada por “beréberes”. Tercera, la incorporación de Tingi al Islam fue pacífica, siendo ocupada sin resistencia, con los habitantes sometidos al Islam, y convertida en principal centro urbano y militar de los árabes en el África occidental¹⁶. Aparentemente los cristianos no resistieron a los nuevos dominadores, aceptando la asimilación. En la época de la conquista árabe de al-Andalus, los árabes acuñaron moneda en Tánger¹⁷.

13. F. J. SIMONET, *Historia de los mozárabes de España*, Madrid 1898, p. 808. Una reproducción fotográfica en M. TORRES LOPEZ, *Historia de España. III. España visigoda*, 2ª ed., Madrid 1963, p. 293.

14. *Ajbar Maymua*, ed. y trad. de E. LAFUENTE ALCANTARA, Madrid 1867, p. 4 de la ed. y 18 de la trad.

15. IBN ABD AL-HAKAM, *Futub Misr wa-l-Magrib wa-l-Andalus*, ed. de C. TORREY, New Haven 1922; ed. y trad. francesa de A. GATEAU, Argel 1947; trad. española de E. VIDAL, Valencia 1966, p. 41.

16. G. GOZALBES BUSTO, *Estudios sobre Marruecos en la Edad Media*, Granada 1989, pp. 164 y ss.

17. M. BARCELÓ, *Els fulus de Tanga de finals del segle I H/ VII D.C., els pactes més antics i el cas de Mallorca i de Menorca: una revisió*, «Gaceta Numismática», 114, 1994, pp. 5-18.

Entre la Tingi de los siglos oscuros y la Tanya islámica existe una continuidad, no se produce una ruptura. La ciudad no fue ni saqueada ni destruida, tampoco tuvo que padecer momento alguno de abandono. También la continuidad toponímica parece una prueba de que no existió ni abandono ni desaparición de la ciudad, puesto que se produjo la simple arabización (Tanya) del nombre latino de la ciudad¹⁸. Y ello fue un fenómeno excepcional en el territorio de la antigua Mauretania Tingitana, atestiguado tan sólo en Septem Fratres (Ceuta), Volubilis (Walila) y Sala (Salé).

Tingi era una ciudad monumental de la antigüedad, no había sido destruida ni saqueada, y tuvo continuidad de poblamiento. Todo ello influyó en que los grandes restos de la antigüedad fueran utilizados en siglos siguientes, es más, los vestigios de la época romana continuaron existiendo de forma bien visible durante algunos siglos. Hay una lógica en ello, puesto que, pese a la falta de documentos, podemos suponer que los tangerinos de los siglos VIII al X tuvieron un notable respeto a las tumbas de sus antepasados. La prueba es que continuaron existiendo intactas, siendo expoliadas en momentos bastante tardíos, en los siglos XI-XII.

Los escritores islámicos occidentales fueron conscientes de que en la antigüedad Tánger había sido una ciudad muy importante. Tanto es así que, al menos aparentemente, el gran historiador andalusi Ahmad al-Razi, en el siglo X, en su *Historia de los reyes de al-Andalus*, especulaba con la existencia de un reino del señor de Tánger, que habría mandado a una serie de pobladores a España; desembarcados en Cádiz, «començaron de labrar e criar e de fazer muchas villas [...] e esleyeron rrey e non quisieron obedesçer al señor de Tanjar»¹⁹. Es difícil encontrar recuerdos reales en esta tradición histórica, si no se refiere al paso de los moros a Hispania en las guerras civiles romanas del siglo I a. de C., pero indicaba la tradición acerca de la importancia de Tingi en la antigüedad.

También en la tradición norteafricana parecía bastante claro que la Tánger antigua había sido una ciudad muy importante. Vemos esta creencia recogida adecuadamente por el geógrafo al-Bakrî, en el siglo XI: «Cuentan que en los tiempos antiguos los reyes del Magrib establecieron aquí su capital y que uno de estos príncipes tenía treinta elefantes en su ejército»²⁰.

18. M. ARRIBAS PALAU, *La arabización de los nombres de ciudades preislámicas de Marruecos*, in *Actas I Congreso Arqueológico del Marruecos español*, Tetuán 1954, p. 486.

19. AHMAD AL-RAZI, *Tarij Muluk al-Andalus*, LXIV; ed. romanceada de D. CATALAN y M. S. DE ANDRÉS, *Crónica del Moro Rasis*, Madrid 1975, pp. 156-7.

20. AL-BAKRÎ, *Kitab al-masalik wa-l-mamalik*, ed. y trad. DE SLANE, Argel 1911 (reimpr. Paris 1965), pp. 109-214.

Y en los relatos de Historia, no conservados, se mantenía ciertamente la antigüedad de Tánger, con pruebas materiales que estaban a la vista. Dieron base a que se mencionara la ciudad de Tánger como capital de la Mauritania antigua en diversas descripciones medievales; así en una obra anónima del siglo XII²¹, en la recopilación histórica de Ibn Idari²², en al-Himyari²³ y en al-Qalqasandi²⁴.

Ahmed Siraj ha llamado la atención acerca del texto concreto de al-Bakrî. En su relato el geógrafo introduce una alusión sobre la segunda guerra púnica, al mencionar los elefantes como armas de combate. El hecho indica que al-Bakrî debió de utilizar algunas fuentes latinas para la elaboración de su obra²⁵. Sin duda se trataba de traducciones existentes en al-Andalus en el siglo X. En todo caso, Siraj ha indicado como el enciclopedista latino Caio Plinio menciona en una ocasión que el rey Bocchus de Mauritania había utilizado treinta elefantes²⁶; ésta podría ser indicación para rastrear la pista de la fuente de Bakrî²⁷. En todo caso, debe indicarse que en la Córdoba Omeya, en el siglo X, existían algunas recopilaciones de textos antiguos traducidos, incluso determinadas obras geográficas e históricas traducidas al árabe²⁸.

Los textos antiguos que mencionaban la antigüedad de la ciudad, sobre todo que había sido capital de Mauritania en el periodo pre-islámico, tenían su directo aval con la importancia de los vestigios antiguos existentes en la ciudad.

Los mismos eran bien visibles todavía en la segunda mitad del siglo X cuando visitó la ciudad el geógrafo Ibn Hawqal:

21. *Kitâb al-istibsar fi adjaib al-amsar*, ed. de S. Z. ABD AL-HAMID, 2ª ed., Casablanca 1985, p.139.

22. IBN IDARI, *Al-Bayan al Mughrib fi akhbar al-Maghrib*, ed. de G.S. COLIN, Leyden 1948, p.26; trad. E. FAGNAN, Argel 1901.

23. AL-HIMYARI, *Kitâb al-Rawd al-Mitar*, ed. I. ABBAS, Beyrouth 1975, p. 396.

24. Citamos por la trad. de L. SECO DE LUCENA, *Marruecos a comienzos del siglo XV según Abu-l-Abbas Ahmad al-Qalqasandi*, Tetuán 1951, p. 41.

25. A. SIRAJ, *L'image de la Tingitane. L'Historiographie arabe médiévale et l'Antiquité nord-africaine*, Roma 1995, pp. 224-5.

26. PLIN., *nat.*, VIII, 15.

27. SIRAJ, *L'image*, cit., p. 230.

28. G. LEVI DELLA VIDA, *La traduzione araba delle Storie di Orosio*, «Al-Andalus», 19, 1954, pp. 257-93; J. VALLVÉ, *Fuentes latinas de los geógrafos árabes*, «Al-Andalus», 32, 1967, pp. 241-60; D. CATALAN, M. S. DE ANDRÉS, *La Crónica do Mouro Rasis y el Ajbar Muluk al-Andalus de Ahmad ibn Muhammad al-Razi*, in *Crónica del Moro Rasis*, cit., pp. XI-CX.

ciudad de una remota antigüedad cuyos monumentos antiguos son visibles todavía y cuyas construcciones en piedra están todavía a orillas del mar.... El agua se conduce allí por conductos, pues proviene de un punto alejado, cuyo emplazamiento es desconocido y no se hace mas que suposiciones a este respecto²⁹.

Las principales construcciones antiguas todavía existían en el siglo X, sobre todo en la parte que daba a la bahía. La ciudad medieval todavía utilizaba el abastecimiento de agua de época romana, a través de conductos subterráneos. Los habitantes de Tánger no conocían la procedencia de esa agua. El mismo Ibn Hawqal lo vuelve a repetir algo más adelante. Cuando menciona la ciudad de Zalul, indudablemente la antigua colonia romana de Zilil (Dchar Jdid): «el agua potable de la ciudad, así como la de Tánger, tiene un origen desconocido, un punto de partida ignorado».

En el caso de Tánger, es muy probable que el origen de las conducciones se hallara en el nacimiento de agua llamado Barkal; al-Himyari afirmaba que allí nacía el agua pero desaparecía inmediatamente, lo que provocaba cierta sorna de algunos habitantes.

Pero los idrisíes habían iniciado la construcción de una nueva ciudad de Tánger, según Ibn Hawqal a la distancia de una milla, sobre el flanco de una montaña. El hecho estaba ocasionando una disminución de población en la ciudad antigua.

Esta nueva Tánger medieval, de origen idrisí, con fuertes remodelaciones de carácter militar de época merinida, es la que más tarde sería conocida como Tanya Balia, "Tánger la vieja". El despoblamiento paulatino de la vieja ciudad romana iba a suponer que no se iban reconstruyendo los viejos edificios que, básicamente, eran los mismos de la antigüedad.

A lo largo del siglo XI la vieja ciudad, que iba siendo abandonada, fue invadida por las arenas. Lo indica claramente ya el geógrafo al-Bakrî: «La ciudad actual está construida a una altura más elevada que el emplazamiento de la antigua Tánger que ha sido invadida por las arenas»³⁰.

Lo repite Ibn Idari: «no hay ciudad más antigua que Tánger. Pero fue invadida por las arenas y las construcciones modernas están encima»³¹.

29. IBN HAWKAL, *Surat al-Ard*, ed. de J. H. KRAMERS en *Bibliotheca Geographorum Arabicorum*, II, 2ª ed., Leiden 1938, p. 79; trad. esp. de M. J. ROMANI, *Configuración del mundo (fragmentos alusivos al Magreb y España)*, Valencia 1971, p. 30.

30. AL-BAKRÎ, *Kitâb al-masalik*, cit., pp. 109-214.

31. IBN IDARI, *Al-Bayan*, cit., p. 26.

Dada la importancia monumental de los restos antiguos, que permanecieron utilitarios hasta el siglo X, dadas las condiciones en que dejaron de ser ocupados, no puede extrañarnos el que los grandes vestigios permanecieran durante mucho tiempo. Así lo indica rotundamente al-Bakrî, que habla de la gran variedad de estos vestigios: «se encuentran aquí muchos monumentos antiguos, tales como castillos, bóvedas, criptas, un baño, un acueducto, mármoles en grandes cantidades y sillares de construcción»³².

No será él solo, la existencia de gran cantidad y variedad de los vestigios, monumentos, mármoles y elementos constructivos, es mencionado también por otras obras, principalmente el *Kitâb al-istibsar* y *al-Himyari*.

Desde el siglo XI los habitantes de la nueva ciudad, Tanya Balía, perdidas definitivamente las raíces con los antepasados más remotos de la Tingi romana, comenzaron a remover los restos del pasado. No se trataba de reconstruir la Historia, es natural, sino de búsqueda de tesoros. Lo indica con toda claridad el tantas veces citado geógrafo al-Bakrî: «cuando se excava en las ruínas se encuentran diversas joyas, sobre todo en las tumbas antiguas»³³.

Estas excavaciones en busca de tesoros continuaron en el siglo XII según indica otro texto: «se encuentran diversas clases de joyas cuando se excava en las ruínas de Tánger, lo que prueba que fue la capital de pueblos antiguos»³⁴.

Ibn Idarî recuerda el texto de al-Bakrî acerca de que en sus ruínas se encuentran muchas joyas, lo que refiere el hecho como pasado; al-Himyari, tomándolo de autores de los siglos XI-XII, indica que «excavando las ruínas de Tánger se encuentran diversas clases de joyas»³⁵.

De todo lo anterior se deduce que en los siglos XI y XII los habitantes de Tanya Balía se dedicaron a explorar los restos de la ciudad antigua. Muy pronto pudieron percatarse que lo más rentable era dirigir su excavaciones a los lugares en los que había tumbas, en los que se hallaban joyas. Los viejos restos de la ciudad estaban siendo, paulatinamente, invadidos por las arenas. Aún y así eran bien visibles restos monumentales, como grandes palacios, bóvedas, subterráneos, una inmensa cantidad de mármoles y de sillares. Aparentemente esas actividades habían desaparecido en el siglo XIII.

En 1471 los portugueses tomaron Tánger, la cual convirtieron en una

32. AL-BAKRÎ, *Kitâb al-masalik*, cit., pp. 108-213.

33. *Ibid.*

34. *Kitâb al-istibsar*, cit., p. 139.

35. AL-HIMYARI, *Kitâb al-Rawd*, cit., p. 396.

más de sus plazas costeras marroquíes. Obviamente, desde el principio en ontraron vestigios de la ciudad antigua, con cuyos sillares hicieron buena parte de las obras militares. Sin embargo, no prestaron atención a dichos vestigios, simplemente constataron que la ciudad había sido construída por los romanos, que habían establecido allí magníficas viviendas, que habían sido sustituidas por bellísimos palacios medievales. Estos datos los vemos citados en 1525 por León el Africano³⁶, y de forma mucho más explícita por Marmol Carvajal en 1573: «Las casas eran muy buenas y avia muchos palacios de señores particulares que tenían lugares en la Tingitana y vivían allí»³⁷.

Probablemente estos comentarios se debían a suposiciones a partir de los vestigios que se observaban al remover cimientos para realizar obras militares.

Los portugueses a lo largo del siglo XVI fueron entrando en contacto con los vestigios de la Tánger romana, sin necesidad de buscarlos expresamente. Es indudable que no le prestaron especial atención. Tampoco había demasiado motivo para ello, pero algunos gobernadores, de un lado, algunos escasos guerreros ilustrados, del otro, sí mostraron cierto interés. El primer hecho del que tomaron conciencia fue que la ciudad antigua había recibido el nombre de Tingi, con el que aparecía en los textos de la antigüedad. Sobre todo, a partir del texto hoy considerado erróneo de Plinio³⁸, concluían que Tingi había sido una colonia romana, fundada por Claudio, y que recibió el nombre de Traducta Iulia³⁹. Se veían restos antiguos, mezclados con los medievales o debajo de los mismos, pero creyeron que la ciudad romana se hallaba en Tanya Balia⁴⁰. Es indudable que tanto el nombre como lo imponente de las construcciones merinidas, condujeron a esta confusión que han mantenido incluso autores contemporáneos⁴¹.

En lo que respecta a los restos materiales, muy raramente fueron consignados. Inscripciones latinas debieron de aparecer en notable cantidad,

36. JUAN LEON EL AFRICANO, *Descripción General del Africa*, trad. de S. FANJUL, Granada 1995, p. 176.

37. LUIS MARMOL CARVAJAL, *Descripción General de Africa*, II, Granada 1573, fol. 122.

38. PLIN., *nat.*, V, 2: *nunc est Tingi, quondam ab Antaeo conditum, postea a Claudio Caesare, cum coloniam faceret, appellatum Traducta Iulia.*

39. BERNARDO DE ALDERETE, *Varias Antigüedades de España, Africa y otras provincias*, Amberes 1614.

40. Lo encontramos reflejado en la *Descripción* del español Pedro Teixeira: A. BLÁZQUEZ, *Descripción de las costas y puertos de España por Pedro Teixeira*, «Boletín de la Real Sociedad Geográfica», 52, 1910, p. 193.

41. P. SCHMITT, *Le Maroc d'après la Géographie de Claude Ptolémée*, Tours 1973, pp. 122-4.

aunque apenas despertaron la atención de los soldados lusitanos. Una de ellas, que tuvo mejor fortuna, fue la documentada en 1489 en un manuscrito⁴². El epígrafe se encabezaba con la triada capitolina, datado en el año 296, era una dedicatoria imperial⁴³. Como curiosidad, el prelado italiano Alejandro Geraldini, preceptor de las hijas de los Reyes Católicos, creyó reconocer una inscripción en la que, supuestamente, un habitante de la Mauretania Tingitana se quejaba, con destilada amargura, por haber sido adscrito a la administración de Hispania. Así lo reflejó en esa época en una de sus obras, el *Itinerarium*.

Junto a las noticias de inscripciones, reales o fingidas, tenemos el relato acerca del hallazgo, en torno a 1480-85, de un santuario o templo. Refiere Valentín Fernandes que los lusos procedieron a demoler muchas antiguas torres de la fortaleza musulmana. Una de ellas contenía debajo una bóveda. Lograron abrir un agujero en la misma, en búsqueda de posibles tesoros. Debajo encontraron en un muro una abertura perfectamente realizada, como una ventana, en la cual había una estatua de bronce de dos palmos, desnuda, teniendo en la mano una maza también de bronce⁴⁴. Ponsich, al recoger esta noticia, señaló que posiblemente se trataba de una estatua de Hércules⁴⁵. Parece señalarlo que el personaje representado tuviera la maza tan característica en Hércules.

En el siglo XVII se realizaron otros hallazgos. Entre los restos descubiertos destacaban algunos epígrafes latinos. En el año 1634 el gobernador de la ciudad, Don Fernando de Mascarenhas, mandó fijar en el patio de la alcazaba tangerina una inscripción latina recién descubierta y que, según descripción de la época, «tem de largo quatro palmos, dous e meyo de alto a fora huma moldura relevada, que a guarnece; contem a inscripcao»⁴⁶.

Se trata de la famosa inscripción en honor de *Publius Besius Betunianus*, procurator de la Mauritania Tingitana, mandada hacer por los *exacti* de su ejército con motivo de su vuelta de las guerras dácicas. El gobernador portugués hizo inscribir su nombre y el año del hallazgo en la misma piedra. En la segunda mitad del siglo XVII, siendo Tánger plaza inglesa, la inscripción se llevó a Oxford⁴⁷. No vamos a extendernos sobre este epígrafe, de los años 110-114, por ser de sobra conocido⁴⁸.

42. *Codex Veronensis*, fol. 177.

43. CIL VIII, 9988.

44. P. DE GENIVAL, T. MONOD, *Description de la côte d'Afrique de Ceuta au Sénégal par Valentín Fernandes (1506-1507)*, Paris 1938.

45. PONSICH, *Recherches archéologiques*, cit., p. 171.

46. FERNANDO DE MENEZES, *Historia de Tangere*, Lisboa 1722, p. II.

47. H. PRIDEAUX, *Marmora Oxoniensia*, Oxford 1676, p. 132.

48. CIL VIII, 9990; M. EUZENNAT, J. MARION, *Inscriptions Antiques du Maroc. 2. Inscriptions Latines*, Paris 1982, pp. 22-3, con la principal bibliografía.

Pero el hallazgo del año 1634 no consistió simplemente en este importante epígrafe latino. Se descubrieron otros muchos vestigios de los cuales no ha quedado memoria. Así Fernando de Menezes afirmaba que «alèm desta pedra se achaò outras com moedas, e fabricas antiquissimas, que mostrao a grandeza que teve esta Cidade, de que so se conserva poucos vestigios»⁴⁹. Otros epígrafes latinos no mencionados, monedas y restos de edificios de la antigüedad. En 1634, como ocurrió a finales del siglo X, se estaban comenzando a redescubrir vestigios arqueológicos de la Tingi antigua.

También en el siglo XVII, en época portuguesa, hacia el año 1656, se descubrió otro epígrafe latino del que hay constancia. El propio Fernando de Menezes menciona un epitafio funerario, dedicado a los dioses manes, por Antonius Proclinus, oficial del Ala Flavia. El destino posterior del epígrafe es desconocido. En todo caso, el texto de la inscripción, que documenta que en Tingi había singulares, es considerado como argumento a favor de que Tingi fue la capital de la provincia romana de Mauretania Tingitana en el Alto Imperio⁵⁰.

Junto con este hallazgo se indica la aparición de «urnas de lavor excellente (das quais huma que trouxe se conserva em huma fonte de hum eirado das minhas casas) que serviao de guardar as cinzas dos defuntos»⁵¹. Y sobre todo, como restos romanos citaba Menezes la existencia de acueductos, «eu canos de agoa que mostrao em su fabrica ser obra romana, que nao acabou de extinguir a força do tempo».

Muy pocos años más tarde, en 1662, Tánger pasó por acuerdo diplomático a ser plaza militar inglesa. En 1674 un católico español, al servicio de Inglaterra, elaboró un informe acerca de la situación de Tánger bajo el dominio inglés. Este texto está recogido en manuscrito en la Biblioteca Nacional de Madrid⁵², y contiene datos muy interesantes e inéditos acerca de los restos arqueológicos que aparecían en Tánger. El informe fue publicado en 1972 por la profesora Chantal de la Véronne, que prestó muy especial atención a la situación de Tánger en esa época⁵³. Pero a juzgar por los datos de informe puede concluirse que entre 1662 y 1674 los ingleses realizaron múltiples hallazgos arqueológicos en la antigua Tingi.

49. DE MENEZES, *Historia*, cit., p. 12.

50. *CIL* VIII, 21814; *IAM*, 2, 10, pp. 25-6.

51. DE MENEZES, *Historia*, cit., p. 13.

52. BN MADRID, Ms. 3170.

53. CH. DE LA VERONNE, *Tanger sous l'occupation anglaise d'après une description anonyme de 1674*, Paris 1972.

El informe, en correcto castellano, indica en primer lugar que no había logrado identificar monedas púnicas:

lo que me ha causado maravilla es que en tan grande infinidad de medallas como en esta ciudad se hallan, como después diré, no he visto medalla ninguna de estas púnicas de las cuales se hallan algunas en Cádiz, fundación de los phenices, y las he buscado con ansia y curiosidad, entre todas quantas medallas he visto en esta ciudad de Tánger⁵⁴.

Esta afirmación no deja de ser curiosa, y la no aparición de monedas neo-púnicas, acuñadas por Tingi, se debió probablemente a la no identificación por desconocimiento. Sobre todo, si tenemos en cuenta que, por las mismas fechas, monedas de Tingi se descubren en Cádiz, aunque son confundidas con acuñaciones de la propia Gades⁵⁵. Es bien sabido que hasta el siglo XIX no se identificó la existencia de monedas de Tingi, de cuyas emisiones una buena parte tienen rótulos púnicos⁵⁶. En todo caso, de las muchas medallas que se indica que aparecían se afirma que algunas eran más antiguas que los tiempos de Claudio (*sic*).

Los restos constructivos atribuidos a los romanos aparecían por doquier. Los mismos estaban distribuidos por todo el asiento de la plaza inglesa de Tánger:

dizen más que la infinidad de ruinas que se descubren por todos los campos de el asiento que al presente tiene Tánger, da a entender que nunca se mudó [...] los aqueductos, caminos, puentes y otras cosas, o por mejor dezir, rastros de la antigüedad [...] es verdad que cavando por la playa adelante se topan continuas ruinas⁵⁷.

El autor describe a continuación los monumentales restos de Tanya Balía, que consideraba obra de romanos. De hecho, así lo había creído también Fernando de Menezes, que dedicó una especial atención a describir sus restos, muros, puertas monumentales y disposición general⁵⁸. De Menezes, y del testimonio tradicional, lo tomaron algunos escritores del siglo XIX. Sin embargo, como ya destacó Tissot, los restos de Tanya Balía no

54. *Ibid.*, p. 130.

55. C. ALFARO ASINS, *Las monedas de Gadir/Gades*, Madrid 1988, pp. 18-9.

56. A. BELTRÁN, *Las monedas de Tingi y los problemas arqueológicos que su estudio plantea*, «Numario Hispánico», 1, 1952, pp. 89-114; J. MAZARD, *Corpus nummorum Numidiae Mauritaniaeque*, Paris 1955, pp. 180 y ss.

57. DE LA VERONNE, *Tanger*, cit., p. 133.

58. DE MENEZES, *Historia*, cit., p. 4.

eran los de un castillo romano sino medieval⁵⁹. Hoy sabemos que los restos de Tanya Balia son los de una fundación idrisí, y que las grandes construcciones eran del periodo meriní.

Prosigue el informante español indicando que existía una tradición que los portugueses habían legado, y que los ingleses mantenían vigente, a saber, que buena parte de la bahía en el pasado había sido tierra firme. En efecto, en la bahía aparecían muchos restos de la antigüedad, lo cual permitía suponer que allí existieron edificios y casas de época romana. Es muy improbable que así fuera. Pero sabemos que en la arena de la playa de Tingi debieron existir instalaciones industriales para las salazones de pescado, del tipo del que la arqueología ha descubierto en otros muchos lugares, incluso del territorio tangerino. La playa de una ciudad como Tánger ha sido un terreno muy removido lo que justificaría plenamente el que los restos desaparecieran incluso en el siglo XVII.

Prosigue el anónimo español describiendo los restos de las construcciones. Entonces recoge la existencia de unos, de ciertas dimensiones, que considera como un anfiteatro. Dada la importancia de esta posible identificación, estimamos necesario recoger el texto de la descripción:

Este es el amphiteatro, o por mejor dezir, los vestigios de él, que aquí se ven. Llámole amphiteatro, porque ninguno casi de las personas entendidas y leídas que le han mirado han podido entender que aya sido otra cosa que obra hecha a propósito para ver espectáculos de los que usaban los romanos en sus fiestas. Su traça y disposición es en esta forma. La ciudad, como tengo dicho otras vezes, está puesta en la ladera de un collado que, con un fácil ascenso desde la lengua de el agua, va poco a poco subiendo por todos los campos de nuestros límites. Comiença la ciudad desde la misma punta occidental de la bahía y váse estendiendo por su circunferencia, si bien no por muy grande trecho, por la pequeñez que oy tiene la ciudad en comparación de la grandeza que en otros tiempos tubo. Las murallas de la ciudad que miran a la bahía no tocan en el agua, antes están en alto en el primer ascenso o escalón, si assí se puede llamar de el collado dicho. Desde el pie pues de la muralla, hasta el agua de la bahía, ay un descenso mediano de una cuesta más o menos agria a trechos según la disposición de el sitio. Por toda esta cuesta pues y por toda la extensión de la ciudad que cae a la marina, se ven los rastros y ruinas más o menos continuadas o comidas de la edad de unas gradas muy grandes y anchas, que por delante de toda la ciudad y en torno de el ámbito de la bahía baxan desde el pie de las murallas, o por dentro de ellas desde el pie de las casas hasta muy cerca de el agua o hasta el pie de un lienço de muralla de el tiempo de los portugueses que toca la misma agua.

Estas gradas son de una obra que parece avía de ser eterna, fortíssima, de ar-

59. CH. TISSOT, *Recherches sur la géographie comparée de la Maurétanie Tingitane*, Paris 1877, p. 45.

gamasón y piedra; son muy anchas y desahogadas tanto que, con no mucho trabajo, dos hileras de hombres o mugeres pudieran estar sentadas una delante de la otra sobre ellas, y son también muy altas, que con dificultad podría un hombre alto de estatura echar el pie desde la una grada a la otra, y subir por ellas o bajar [...] Y discurriendo como pudo aver allí amphiteatro tan cerca de la bahía y sus aguas, concluyen una de dos cosas, o que la mar se ha comido mucha tierra por este lado, lo que parece prueban las piedras labradas que de ella se sacan [...] o lo que parece más verosímil, que este amphiteatro se hizo para ver fiestas y juegos hechos en la misma bahía y sobre sus aguas, quales fueron las celebres naumachias de los antiguos⁶⁰.

La editora del texto, en su comentario del mismo, considera muy verosímil la explicación del informante del siglo XVII:

D'autres ruines sont sans nul doute celles d'un amphitéâtre; on les distingue entre le pied de la muraille de la ville et la mer, tout le long de la descente de la colline sur laquelle est bâtie Tanger. On reconnaît des gradins qui descendent très près de l'eau ou jusqu'à un reste de muraille portugaise [...] Il ne peut s'agir que d'un amphitéâtre⁶¹.

Otros autores posteriores han hablado de la existencia de un anfiteatro en este mismo lugar. Sin embargo, justo es indicar que esta hipótesis, a mi juicio, debe descartarse. El informante afirma que, según le habían comunicado, Don Fernando de Menezes era de su misma opinión. Ahora bien, en la *Historia* del portugués no aparece para nada una alusión a este supuesto edificio antiguo de espectáculos. Por otra parte, la propia descripción del mismo hace muy problemática la consideración de que se trataran de gradas para sentarse. Sus enormes dimensiones las hacían nulamente utilitarias, por el contrario, un auténtico peligro para los supuestos espectadores. Junto a lo anterior, la utilización de argamasa, tal y como se describe, parece nulamente romana y de una factura muy posterior.

Una obra de mediados del siglo XVI, la *Civitates orbis terrarum*, de G. Braun, recoge un grabado de la plaza portuguesa de Tánger. El título que tiene es *Tingis. Lusitanis Tangiara*. En este grabado puede observarse la existencia de un puerto de la ciudad, y como sobre el terreno descendían toda una serie de gradas desde las murallas. Georges Salmon, a comienzos de siglo, consideró que en este grabado se distingue la existencia de un anfiteatro. Por el contrario, Michel Ponsich defiende lo contrario, al señalar que se trataba de un muro de contención⁶². La realidad es que el

60. DE LA VERONNE, *Tanger*, cit., pp. 134-5.

61. *Ibid.*, p. 48.

62. PONSICH, *Recherches archéologiques*, cit., p. 246.

grabado parece demostrar que, ciertamente, se trataban de obras de contención de las alturas sobre las que se levantaba la fortaleza portuguesa.

En suma, podemos considerar errónea la conclusión del informante castellano del siglo XVII. Sin embargo, bastante más acertada es la documentación que nos aporta acerca de un elemento que nos viene apareciendo de forma recurrente: los restos de las importantes canalizaciones romanas para el agua. Los vestigios de todos estos conductos eran bien visibles en la época de la ocupación inglesa de Tánger:

Son muy de considerar los acueductos de esta ciudad que no fueron la menor parte de las obras insignes de Roma. Afirman muchas personas de los habitantes oy de Tange, que casi toda la ciudad está minada por debaxo, con acueductos tan insignes, tan altos y anchos y capaces, que de unos callejones en otros se puede andar con hachas en la mano por debaxo de la mejor parte de la ciudad. Item, que es admirable el artificio con que se dispensa el agua de unos poços en otros, viniendo toda encañalada de fuera de la ciudad, pues estando la ciudad en ladera, unas casas caen más altas y otras más baxas y al mismo tenor los poços; conque en recibiendo el agua suficiente los poços más altos, passan adelante las calles subterráneas dichas y la dispensan a otros y de allí a otros⁶³.

Sin duda, las canalizaciones para el agua eran elementos que destacaban como obras de la antigüedad romana. Pero había otros, quizás algo más dudosos. Por ejemplo, uno o dos caminos que salían de la ciudad, y que en su principio estaban empedrados. No se conservan actualmente, por lo que difícilmente podemos juzgar. No se trataba de una obra portuguesa, aunque podemos tener la duda de si se tratan de caminos de la edad media. El informante considera el empedrado similar al de los “arrezifes” de España, por lo que debían de ser romanos. También incluye como tal el puente que atravesaba el río de los judíos⁶⁴, aunque parece poco dudoso que se trataba de obra medieval.

Por el contrario, el informante habla de los restos de un importante templo romano existente debajo de la catedral. Michel Ponsich ya consideraba que debajo de la catedral portuguesa e inglesa, antes mezquita mayor de Tánger, debía de hallarse un templo principal de la ciudad romana. En todo caso, los restos eran lo suficientemente monumentales y extensos para hablarnos de un auténtico Capitolio⁶⁵. El testimonio del español de 1674 confirma que debajo de la catedral se hallaban los vestigios de un impresionante templo de época romana:

63. DE LA VERONNE, *Tanger*, cit., p. 136.

64. *Ibid.*, p. 142.

65. PONSICH, *Recherches archéologiques*, cit., p. 242.

Por debaxo de esta iglesia mayor, cada y quando cavan para hazer alguna obra o para sepulturas, se descubren dos hileras de pilastrones muy gruesos y muy fuertes, y tanto que no ay hacerles mella con el pico; los quales pilastrones según la conjetura y discurso de los architectos, no se hizieron ni para la mezquita ni para la iglesia cathedral, pues no sirven de cimientos ni filtros para la una ni la otra, donde concluyen que éstos devieron de ser alguna otra obra más antigua de los romanos que aquí huvo, y por ventura son reliquias de algún templo célebre de los dioses antiguos. Esta orden de pilastrones o columnas, como las quisieren llamar, está notada en los libros de el archivo de la iglesia cathedral, para que venga en noticia de los canónigos, quando intentaren alguna obra⁶⁶.

El informante español desliza a continuación unas severas críticas a los ingleses. De las mismas se deduce que mostraron mucho mayor interés que los portugueses por las antigüedades. Pero este interés es analizado de forma negativa. Los ingleses habrían demostrado una desaforada codicia, consumiendo los edificios romanos que se hallaban. Una ciudad tan populosa e ilustre, como había sido la Tingi antigua, ofrecía una cantidad admirable de restos. ¿Cuáles eran éstos? Ciertamente se nombran genericamente: estatuas, piedras, inscripciones, urnas, medallas, y otras curiosidades. Se habían encontrado en cantidad considerable y habían sido trasladadas a Inglaterra para adornar museos, casas y jardines. Sin duda sería interesante recuperar para la arqueología tingitana algunas de estas piezas.

Entre los restos encontrados destacaban múltiples estatuas. Poco podemos saber de ellas. El informante recoge la existencia, sin haber sido llevada a Inglaterra, de una estatua con toga, si bien rota por la cabeza, los pies y las manos. Pero se trataba de una estatua descubierta en el periodo portugués, puesto que en ella se grabaron las armas del rey portugués. Los lusos la ubicaron en la puerta de la Marina, pero los ingleses la sacaron de allí para colocar la del rey. Por esta razón, el togado de Tingi se hallaba en ese momento junto a la puerta de la iglesia-catedral de Tánger. Esta era la única estatua que quedaba, otra de gran calidad era noticia que había sido llevada a Inglaterra, al igual que otras figuras pequeñas de mármol o de alabastro.

Mayores datos encontramos referidos a las inscripciones latinas de la ciudad. La primera de ellas ya la conocemos, aunque es citada únicamente de forma parcial e incorrecta. Nos referimos a la inscripción de P. Besio Betuiniano, si bien, únicamente se recogía parcialmente la segunda línea, alusiva a C. Mario Memmio, y erróneamente la penúltima. Indica que hacía dos años, por tanto en 1672, que el capellán de Tánger la mandó

66. DE LA VERONNE, *Tanger*, cit., p. 144.

al arzobispo primado de Inglaterra para adorno del teatro que estaba costeando en la Universidad de Oxford⁶⁷.

Otras muchas inscripciones de la antigua Tingi habían sido remitidas a Inglaterra. Sin embargo, el autor recoge dos epígrafes funerarios muy interesantes, para estudios de la antigüedad, sobre todo por estar inéditos. Veamos estos dos epígrafes que ofrecen nuevos testimonios acerca de la Tánger antigua. El primero de ellos estaba fragmentado, faltándole al menos la mitad del texto. El conservado decía así:

SVAE FILI
ET MANLIA AEMILIANA FILIO PISSIMO ET IVLVS SEVERVS
AVVNCULO
OPTIMO.

Este epígrafe funerario fue hallado «junto al fuerte que llaman de Anna»⁶⁸. Es decir, la inscripción se halló en una zona que Michel Ponsich, en su estudio de la arqueología tangerina, considera de establecimiento de necrópolis romanas⁶⁹. Del texto se deduce que se trata de un epitafio puesto a un hijo por parte de su madre Manlia Aemiliana, de su tío materno Iulio Severo, y quizás por parte de su padre.

La segunda inscripción, también inédita, fue vista por el informante, ya que indica que fue sacada en esa época de la zona del fuerte de Cambridge⁷⁰. Es decir, también de la zona de las necrópolis que con anterioridad hemos señalado. Se trataba de un fragmento de lápida sepulcral, en mármol blanco, con el siguiente texto:

D M
FABIAE
CONIVGI
TISSIMA
IN XXXIII M.

Por tanto, un epígrafe probablemente más completo que el anterior y que, por pertenecer a fórmulas estereotipadas, es más fácil de reconstruir. Desde la dedicatoria inicial a los dioses Manes, siguiendo por el nombre Fabia de la difunta, la lápida puesta por su marido, aparentemente la difunta había vivido unos treinta y tres años.

Pero de todos los restos arqueológicos eran, sin duda, las monedas los más abundantes. Las mismas aparecían en fortísimas proporciones, hasta hacer exclamar al informante español: «estas son en tan grande

67. *Ibid.*, p. 137.

68. *Ibid.*, p. 138.

69. PONSICH, *Recherches archéologiques*, cit., p. 228. El hallazgo se sitúa en el espacio entre dos necrópolis que, sin duda, era una sola continuada.

70. DE LA VERONNE, *Tanger*, cit., p. 139.

número y con tan grande frecuencia que dudo se hallan con mayor en cualquiera parte de Roma. En una palabra, digo que no tienen número casi las medallas que aquí han hallado los ingleses».

Los académicos de Inglaterra, desde el momento de la ocupación, mostraron su interés por las monedas. Sabiéndolo, los soldados se entregaron a buscarlas, ya que con ellas podían hacer negocio, siendo remitidas a Inglaterra grandes cantidades de las mismas.

Esta situación no había cambiado en los últimos años, los soldados se daban a la búsqueda de monedas antiguas en cuanto necesitaban dinero: «en muy pocos días, dos o tres soldadillos de éstos, aviendo savido que yo desseava traer conmigo algunas de las medallas de Tánger, me buscaron más de quarenta dozenas»⁷¹. Aparecían por toda la ciudad y los campos cercanos, pero había un lugar donde su número era particularmente elevado. Se trataba de un pequeño montículo, sin duda en la zona del cementerio israelita, donde la erosión marina ponía al descubierto gran cantidad de monedas. En todo caso, estas monedas eran en su inmensa mayoría de la época romana. Señala que comenzaban con Julio Cesar (?) y llegaban hasta el fin del Imperio. Ha podido cerciorarse de que eran particularmente abundantes las que representaban a Rómulo y Remo, numismas que hoy sabemos que eran acuñaciones del Bajo Imperio, de los años 324 a 330. Este dato confirma los hallazgos más recientes de Tingi, en los años sesenta, que señalaban una mayor presencia de las monedas de época de Constantino⁷².

También el autor documentaba que eran muy numerosas entre las monedas halladas en Tingi las de Antonino Pío (138-161):

otra persona bien curiosa de esta ciudad me ha certificado que ha sido constante observación suya, que se hayan muchas medallas de Antonino Pío, y me dijo que juzgava avía visto más de quinientas de éolo este emperador de las que han llegado a sus manos⁷³.

Unas cifras que no resisten comparación algunas con las de hallazgos contemporáneos. En todo caso, en la lista de monedas publicada por Ponsich, las de Antonino Pío no eran particularmente numerosas, siendo superadas por las de otros muchos emperadores (Trajano, Adriano, Alejandro Severo)⁷⁴. Esta fuerte proporción tampoco parece tener paralelos en otros núcleos de Mauretania Tingitana.

71. *Ibid.*, p. 140.

72. PONSICH, *Recherches archéologiques*, cit., p. 388.

73. DE LA VERONNE, *Tanger*, cit., p. 141.

74. PONSICH, *Recherches archéologiques*, cit., p. 292.

El informante español señala la aparición de unas extrañas monedas, que describe, y que clasificó de una forma puramente intuitiva. Veamos sus propias palabras acerca de las monedas:

un género de medallas que aquí se hallan, me ha causado mucho reparo. Estas con ciertas medallas tan menudas y pequeñas que algunas casi no se sienten entre los dedos. Todas tienen una testa coronada con cierto género de corona muy puntiaguda que me persuade ser estas medallas de los tiempos posteriores, por ventura de los reyes godos. No he visto medallas tan pequeñas como éstas.

Era éste el último vestigio documentado de una ciudad que había perdurado en los siglos oscuros. El tamaño diminuto de las monedas podría hacer pensar en que, efectivamente, se trataba de piezas visigodas. Pero mucho más probable es que, como señaló Chantal de la Veronne⁷⁵, fueran medios denarios acuñados en el siglo III.

Tánger fue evacuado por los ingleses y sobre la misma nació una nueva ciudad integrada en el reino de Marruecos. La remoción de los terrenos, la superposición de obras militares, era ya muy grande. Los vestigios de la antigüedad, con unas construcciones fuertemente alteradas, quedaron definitivamente soterrados. En el siglo XIX comenzaría de nuevo el interés acerca de los hallazgos de la antigüedad, pero nos ha parecido de interés el reflejar los datos acerca de descubrimientos en momentos anteriores.



75. DE LA VERONNE, *Tanger*, cit., p. 51.

Bekkache Badia

La côte atlantique marocaine d'après quelques récits de voyage de la fin du XVIII^e et du XIX^e siècle

Dés la fin du XVIII^e siècle, le Maroc ou l'empire chérifien est devenu un pôle d'attraction et lieu de rassemblement privilégié d'un ensemble de recherches et d'investigations scientifiques qui ont embrassé tous les domaines: géographiques, sociologiques, historiques ou ethnologiques. Ces études ont été entreprises par des voyageurs explorateurs de multiples nationalités et de fonctions diverses travaillant pour des intérêts politiques et coloniaux de leurs États. En effet, ces voyageurs ont constitué non seulement une source de connaissance du territoire à conquérir, mais ont fourni également des études de base qui ont orienté les options politiques des décideurs, comme l'a fait remarquer Burke dans une étude intitulée *Mission scientifique du Maroc*¹: «L'approche scientifique dans un pareil climat prenant de l'importance non seulement en vue d'un apport de connaissances objectives, mais aussi en vue des intérêts et des options politiques qu'elle servirait».

Ces fins politiques ont été traduites par l'organisation d'un grand nombre d'expéditions et missions individuelles ou collectives financées par divers organismes et institutions. Elles avaient pour but de dévoiler les secrets d'un pays qui est resté fermé ou du moins difficile d'accès par le biais de l'élaboration des études et des recherches sur un peuple et une civilisation. Ainsi, tous les domaines ont été abordés, de l'organisation politique et sociale aux mœurs et traditions, en passant par la vie quotidienne, la religion, l'architecture, la topographie... bref, des centaines de mémoires et d'articles ont été rédigés, destinés vraisemblablement à préparer la pénétration des forces étrangères qui se disputaient la domination du Maroc. Or malgré les objectifs politiques assignés à l'ensemble des écrits réalisés sur le Maroc par les voyageurs européens et en l'absence d'objectivité qui caractérise la majorité de cette production intellectuelle, le travail n'en fut pas pour autant dénué d'effets positifs, dans la mesure où il a contribué non seulement à révéler de nombreux faits cul-

1. E. BURKE, *Mission scientifique du Maroc*, «Sciences sociales du Maroc», 1979, p. 413.

L'Africa romana XIII, Djerba 1998, Roma 2000, pp. 853-864.

turels du passé, mais aussi à mettre en exergue l'image de la culture marocaine.

Dans cette masse de littérature, on peut distinguer au moins deux sortes d'écrits: les écrits purement scientifiques et les récits de voyage.

Mon propos ne concerne en fait que la deuxième catégorie dont je me suis servie pour dresser un tableau succinct sur les différentes informations relatives aux vestiges architecturaux et archéologiques. Mon approche a consisté donc, dans une première étape, à glaner toutes les indications architecturales ou archéologiques se rapportant aux sites et villes qui s'échelonnent le long de la côte atlantique marocaine et dans une deuxième étape à procéder à un classement thématique des différentes descriptions (vestiges antiques, fortifications, vestiges indéterminés, vestiges espagnols et anglais...).

Ces récits sont au nombre de sept, ils s'étendent du point de vue chronologique de 1789 à 1891.

Leurs auteurs (Français et Anglais) sont venus de différents horizons (enseignement, médecine, littérature, peinture). Leurs voyages étaient inscrits soit dans un cadre officiel soit personnel. Les récits se composent des textes suivants: P. Loti, *Au Maroc*, 1889; M. Waile, *De Tanger à Tunis*, 1891; L. Arthur, *Morocco and the Mors*, 1891; G. Charme, *Une ambassade au Maroc*, 1887; C. Narcisse, *Le Maroc contemporain*, 1860; Dr A. Macet, *Le Maroc, voyage d'une mission française à la cour du sultan*, 1886; W. Lemprière, *Voyage dans l'empire et au royaume de Fès*, 1789.

Les descriptions relatives à la ville de Tanger ont fourni les informations concernant:

- 1) L'identité de certains édifices de la Casbah dont notamment: la trésorerie, le prétoire de Pacha, les prisons, les casernes.
- 2) L'origine de certains vestiges qui remontent à l'époque anglaise ainsi que le rôle qu'ils ont rempli.
- 3) Les récits ont signalé des vestiges dont certains ont fait ultérieurement l'objet de recherches archéologiques. Je fais allusion à la nécropole phénicienne et aux sites préhistoriques de la région, par contre, d'autres indications n'ont pas fait l'objet de recherches systématiques telles que les vestiges repérés dans Victoria Hôtel ou encore les restes de murs relevés dans Tanger Balea, ainsi que le pont supposé avoir relié Tanger Balea à un fort, si on croit Leard Arthur (*Marocco and the Mors*, p. 18).
- 4) L'état de délabrement avancé des remparts et bastions et de certaines dépendances de la casbah.
- 5) Des précisions concernant aussi bien le tracé et plan de la ville que ses différents matériaux et techniques de constructions utilisés.

6) L'indication relative au nombre de pièces d'artillerie, le lieu et les matériaux de fabrication.

En plus de ces renseignements, certains récits ont offert des indications relatives à des vestiges non déterminés par les voyageurs (FIG. 1).

Asilah: Les récits font état des dégradations subies par la fortification portugaise et des différentes populations qui y résident.

Larache: Le récit de G. Charmes a offert un descriptif bien détaillé de la casbah avec ses différents monuments. Un des passages du même auteur a livré une description des sortes d'agglomérations locales, leurs aspects, le tracé des ruelles et la technique de construction. Mention des ruines d'un château dans les environs de Larache, sans précision aucune en ce qui concerne la localisation exacte.

Mamora: En partant de Salé et avant d'atteindre Larache, Narcisse a décelé l'existence des ruines de constructions connues chez les locaux sous le nom de «la ruine».

Mebdia: Lemprière a parlé d'un fortin qui remonte d'après lui à l'époque portugaise. Son récit fait également état des constructions encore en élévation. Les renseignements apportés par le même auteur ne se limitent pas aux vestiges et ruines de constructions, mais traitent également de cimetières et formes de tombes dont certaines ont réutilisé la pierre taillée.

Salé: Narcisse et Lemprière ont repéré au cours de leurs passages à Salé un aqueduc qu'ils ont dit romain et auquel ils ont consacré un descriptif détaillé.

Rabat: Les récits ont présenté des renseignements sur les fortifications de la ville que les voyageurs ont fait remonter à l'époque portugaise.

Mansoria: Lemprière présente des indications relatives à l'état de la casbah en plus d'une note relative aux agglomérations locales, composées surtout de huttes et cabanes.

Fedala: Les récits passent en revue les différents monuments que renferme la ville, une fortification, une mosquée, un palais, en plus de cabanes que la plupart des habitants utilisaient comme domicile.

Casablanca: A l'exception de quelques vestiges informes, la ville n'a gardé de son passé lointain ou proche que certaines ruines et monuments en mauvais état d'après Narcisse.

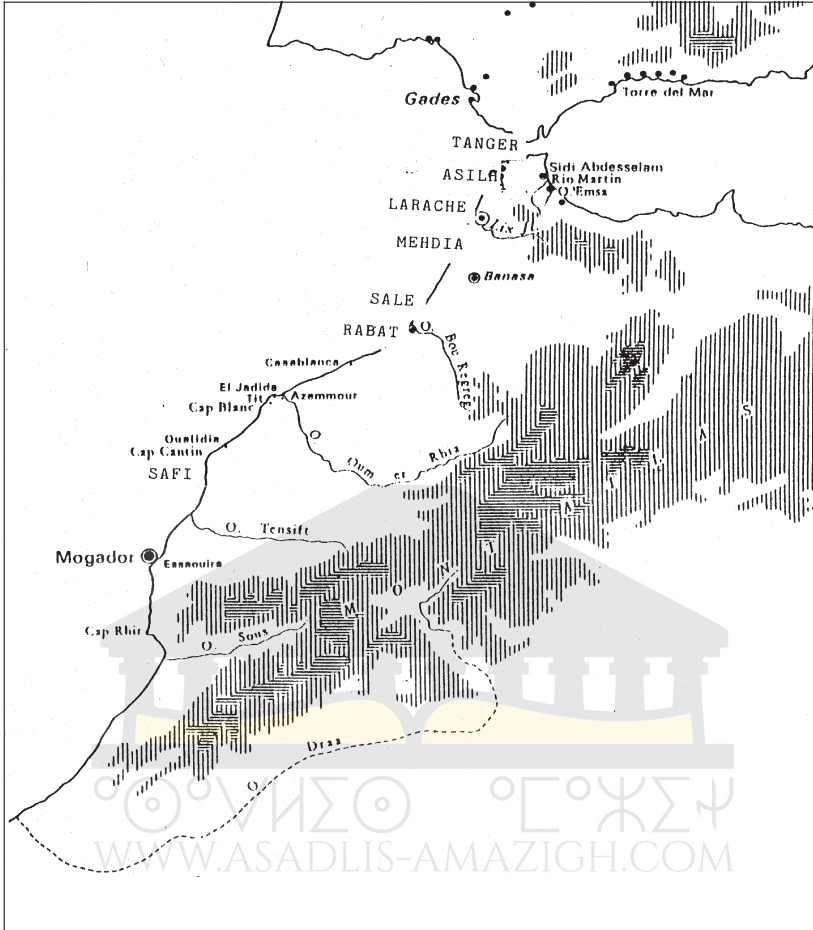


Fig. 1: Les localités signalées dans les récits de voyage.

Azemmour: Les monuments de la ville ont attiré l'attention des voyageurs grâce à l'état dans lequel ils s'y trouvaient.

Mazagan: Les récits font état de la grandeur des monuments que les Portugais ont bâtis lors de l'occupation lusitanienne; remparts et tours, bâtiments publics et privés. A proximité de la citadelle portugaise les voyageurs ont aperçu les ruines d'un village qui aurait été occupé par les anciens Moujahidines qui combattaient les Portugais. Les récits n'ont pas

omis de signaler les autres formes d'habitations existantes composées surtout de cabanes, de huttes et de tentes.

Safi: La ville de Safi a attiré l'attention du voyageur grâce à ses remparts et son remarquable palais dans lequel My Ismail s'installait lors de son passage.

Essaouira: Les majestueux bâtiments et remparts de la ville ont capté l'attention du voyageur et ont fait l'objet de longs passages descriptifs.

En dépit de la valeur historique et archéologique de ces différents récits, plusieurs remarques pourraient être soulevées; je me contenterai de citer quelques-unes:

- 1) La grande majorité des descriptions privilégie les monuments encore en élévation (casbah, fortification, fort, rempart) et dont la date de construction ne remontait pas à un passé lointain du Maroc.
- 2) Le nombre de témoignages matériels de la période antique n'est pas aussi élevé que celui des périodes médiévales et modernes, ce qui pourrait prouver que plusieurs villes n'ont pas gardé leur aspect antique.
- 3) Par ignorance à l'histoire du Maroc ou par absence d'objectivité, certains voyageurs ont attribué tous ce qui est solidement bâti en pierre taillée, bien disposée, aux portugais et aux romains, ne considérant comme marocain que d'humbles habitations (Nwala, cabanes, gourbis, tentes).
- 4) Manque de précision en ce qui concerne les distances et les localisations exactes des différents vestiges décelés.
- 5) La majorité des descriptions est concentrée dans la partie Nord, la part du lion était accordée à Tanger, capitale diplomatique et première étape obligée pour pénétrer au Maroc, alors que les informations se raréfient en ce qui concerne le littoral au sud de Rabat.
- 6) Des erreurs historiques ont été commises par certains voyageurs: pour ne citer que les erreurs flagrantes, la construction d'un château portugais à Rabat et l'attribution aux romains des chapiteaux corinthiens de la casbah de Tanger et de la construction d'un aqueduc à Salé.

Si on devait comparer les résultats de ces voyageurs aux travaux de l'éminent Ch. Tissot, qui ont été à l'origine de la découverte de plusieurs sites du Maroc, et si on s'attardait à analyser la manière avec laquelle ces voyageurs ont appréhendé et décrit les vestiges, on s'apercevrait vite qu'ils ne s'étaient pas bien renseignés sur l'histoire du Maroc. Résultat: plusieurs identifications erronées, incomplètes et imprécises.

C'est pour cela je me demande avec vous: jusqu'à quel point peut-on se fier aux récits des voyageurs pour connaître les vestiges anciens du Maroc?

Les tableaux suivants résument les descriptions des ruines signalées dans les récits de voyage.

Ville	Classification	Description	Référence
Tanger		«Sur une autre face de la place, on remarque un portique d'ordre toscan sous le quel s'administre la bastonnade» «La casbah de Tanger est cependant ce qu'il y a de plus intéressant de visiter. On n'y voit entassés dans un coin les boulets et obus provenant du bombardement de la ville par l'escadre du prince de Jonville en 1844». «La grande place de la casbah contient le prétoire ou le pacha, c'est un édifice banal sans aucun caractère à côté du quel s'élèvent la trésorerie et les prisons».	MARIAL, p. 472 Id., p. 471
	Casbah	«La casbah renferme le palais du gouvernement, les casernes, les prisons et un certain nombre d'habitations particulières, un minaret orthogonal, décoré de jolies arabes et de gracieuses ogives...». «La cour est ornée de colonnes de marbre de différentes couleurs, sur lesquelles sont posés des chapiteaux corinthiens, échappés sans doute à la destruction». «Le harem de la casbah tombe en ruine, ses décorations s'écaillent, ses mosaïques se détachent des murs ou il ne restera bientôt plus rien de leurs inimitables dessins». «The castle, or citadelle is situated on a heigh commanding the whole of Tanger just as at Boulogne. The upper town over looks the lower one. A considerable space is enclosed by high walls, and in this are a large mosque, the harem of the Bashaw, the prison, and the treasury.»	CHARMES, p. 11 Id., p. 11 Id., p. 11 ARTHUR, p. 14
	Casbah	I visited the prison and obtain leave to inspect the prisonery through an aperture in their den..., I though this damp dark chamber as dreary and dreadful, a place of confinement as could well be conceived. The prison for women is a separate, but adjoining building. The view of the town from the gate of the kasba is remarkably fine»	
	Vestiges préhistoriques	«Cap Spartel ou l'on va visiter les grottes d'Hercule, célèbres par leurs carrières de pierre circulaire, ainsi par les vestiges préhistoriques qu'on y a découverts, le pays est parsemé de cottage».	WAILE, p. 472
	Vestiges anglais	«A mole, with extended nearly 2000 feet into the sea was also constructed. This was trumgly fortified with batteries, and a harbour was formed capable of containing the largest vessels, old maps of this period show that it must have been a secure harbour».	LEARD, p. 7

Ville	Classification	Description	Référence
Tanger (suite)	Fortification	«Il ne subsiste plus qu'un petit fort en assez bon état situé à l'extrémité nord de la ville et une batterie de canons en face de la baie».	LEMPRIÈRE, p. 11
	Vestiges antiques	«The first defined object was the ruin of a Roman bridge (this bridge has almost all fallen now). The Duk of must winster has a fine pointing of it, closed to the shore, and a short distance east ward lay the quaint old town».	LEARD, p. 2
		«On the shore of the bay, are some ruins supposed to be roman this place called Tanja baelea, or old Tangier, and here was situated the Tingis of the Roman, some fragments of the walls are of great thickness at a short distance from the ruins the sands are crossed by a fine bridge, one arch unquestionably of Roman work, is all that now remains, but the ruin is highly picturesque and affords an interesting subject for the artist. This bridge, it's supposed, connected the old city with the naval fort closed at hand. The entrance for the galleys, built of stone, can be seen yet».	Id., p. 18
	Vestiges antiques	«As might be expected, remains of antiquity are found in Tangier and its neighbourhoud. In the patio of the Victoria Hotel, there is a capital of an ionic marble column, now hollowed out so as to form a cistern, many such fragments have been found about three miles from the town».	ARTHUR, p. 18
		«The side of the promontory farthest from the town is very precipitous and overhangs the sea, there are here curions excavations in the town supposed to be phoenician graves».	Id., p. 11
	Fortification	«La ville est entourée d'une vieille muraille qui tombe en ruine».	LEMPRIÈRE, p. 11
		«Le meilleur ancrage est à l'est de la baie à environ un ou deux milles du rivage entre la tour ronde et la maison du consul d'Espagne qui se voit facilement de la baie».	Id., p. 3
		«The batteries facing the sea were one formidable. I went over one of these in company with colonel Mathews. The building are in fair repair. I counted twelve iron, thirty six pounders and twelve iron, most of the latter were bronze, of English wake».	LEARD, p. 13
Urbanisme	«... bâtie en amphithéâtre sur des flancs d'une colline, elle n'offre qu'un dédale de ruelles étroites pavées avec des cailloux. Les petites places forment carrefour où se tiennent les marchés».	WAILE, p. 471	
	«La grande mosquée avec son minaret plaqué de faïences vertes reluisant au soleil, mérite seul à fixer un instant l'attention».	Id., p. 471	

Ville	Classification	Description	Référence
<i>Tanger</i> (suite)		«Sur la côte nord de Tanger, on voit un château à moitié ruiné qu'habite le gouverneur. L'hôtel du trésor royal sert de magasin pour le radoub des vaisseaux».	LEMPRIÈRE, p.13
	Indéterminés	«Fon-dak! c'est là haut, perché sur une montagne au milieu des bois, quelque chose qui ressemble à une vieille forteresse abandonnée. Rien alentour de ce carré de murs à meurtrières avec bastions aux quatre angles, ni une maison, ni une clairière» (près de Tanger vers Tetouan).	LOTI, p. 281
<i>Asilah</i>	Fortification	«Le château d'Asilah est très considérable, et quoi qu'il soit en ruine, on peut voir qu'il était anciennement une des barrières qui défendaient l'empire. Lorsque Asilah appartenait aux portugais la ville était mise au rang des places fortes. Par la négligence des princes maures, les fortifications sont entièrement détruites, les maisons ont un air misérable et le petit nombre des maures et des juifs qui l'habitaient paraissaient pauvres».	LEMPRIÈRE, p. 19
<i>Larache</i>	Casbah	«La casbah est précédée d'une porte monumentale en plein cintre, entourée de ce treillis léger qui sert de décoration à Giralda de Séville, un grand nombre de maisons en ruines, ne sont pas moins finement décorées que la porte de Casbah, devant cette dernière s'étend une place avec galeries latérales d'un aspect gai, quelques jolis minarets s'élèvent du dessus des tentes...».	CHARMES, p. 22
	Indéterminé	«Je passai la rivière, j'aperçus les ruines d'un château qui avait été bâti anciennement par un maure de grande distinction, qui fut condamné par l'empereur à perdre la tête et avoir son château rasé».	LEMPRIÈRE, p. 22
	Vestiges espagnols	«L'itinéraire de la ville a conservé en grande partie sa physionomie espagnole et les défenses de la place sont encore celles qui existent en 1787 au moment où y Ismail s'en empara».	CHARMES, p. 58
	Habitat traditionnel	«... Au bout de l'étage, nous allons camper à Karâte El Habassi, c'est à dire à côté de la maison ou du village du cheikh El Habassi, chef lieu d'une province. Un ramassis de maisons moins construites en pisé, serrées les unes contre les autres, séparées à peine par des ruelles, avec des toits formés de chaumes ou de branches».	Id., p. 75
	Fortification	«... la ville est assez bien défendue par un fort et deux batteries de canons, la place entourée de portiques de pierres est assez belle».	LEMPRIÈRE, p. 22
	Vestiges antiques	«Personne n'ignore que El Eriech est située tout près de l'ancienne Lixus et du jardin des Hespérides dont Ch. Tissot a déterminé l'emplacement... Mais s'il reste encore des ruines de Lixus ensevelies d'ailleurs sous la végétation, il ne reste comme au temps de Pline du célèbre bois qui produisait les pommes d'oranges que des oliviers sauvages».	

Ville	Classification	Description	Référence
«La ruine»	Indéterminé	«... je pénétrai dans l'enceinte désolée, une étroite galerie tapissée de mousses glissantes que conduisit dans une grande salle ronde qui me parut être une ancienne salle de bain, un dôme crevassé, des pierres disjointes...».	NARCISSE, p. 271
Mehdia	Indéterminé	«En approchant de Mehdiā, j'ai aperçu sur les bords d'un lac plusieurs tombeaux de saints arabes. Ces tombeaux étaient bâtis en pierres de taille d'environ 10 m ² , ils avaient une coupole assez bien ordonnée».	
	Vestiges portugais	«Quand elle appartenait aux portugais, elle était entourée d'une double enceinte de murailles dont on voit encore les ruines. Elle avait dans ce temps quelques fortifications qui sont également détruites. La seule défense consiste dans un petit fort sur le bord de la mer».	Id., p. 36
Salé	Fortification	«Elle est défendue par une batterie de vingt pièces de canons qui fait face à la mer».	Id., p. 36
		«Remparts crénelés, dômes, minarets blancs et roses, Salé renferme de belles et antiques mosquées, de nombreux sanctuaires».	NARCISSE, p. 71
	Vestiges antiques	«... un aqueduc romain et d'autres ruines importantes dans les environs».	Id., p. 73
		«Je vis un ancien aqueduc, les gens du pays disent qu'il a été fait par les Maures, je le croirai plutôt des romains, j'y reconnu le goût de leur architecture. Le mur de cet aqueduc qui est fort élevé et d'une épaisseur prodigieuse à environ un demi mille de long, on y voit trois grandes arches, je passai sous un de ses arches avant d'arriver à Salé».	LEMPRIÈRE, p. 37
Rabat	Fortification	«Elle est entourée d'une grande muraille défendue par trois forts, les forts sont garnis de canons qui ont été apportés de Gibraltar [...] on dit qu'un ancien château en ruine qui se trouve à Rabat a été bâti par yacoub Al Mansour, il n'en reste que les quatre murailles dont on a tiré parti pour faire un magasin de poudre».	LEMPRIÈRE, p. 40
		«La citadelle bâtit au xvi ^e siècle par les Portugais, monument militaire des plus remarquables, sa vaste enceinte renferme une mosquée, la maison du kaid des ouadias et tout un village peuplé par les familles de cette tribu guerrière. Tours et murailles sont d'ailleurs à demi ruiné, la kasbah domine les rochers à pic rongés par les courants violents de l'embouchure et ses canons pouvaient foudroyer les navires».	NARCISSE, p. 49
		«La rivière baigne l'enceinte mur qui protège les résidences consulaires, le rempart du quartier juif et les ruines d'une ancienne batterie portugaise qu'on ne peut tourner qu'au moment du reflux».	Id., p. 50

Ville	Classification	Description	Référence
<i>Man-soria</i>	Fortification	«C'était autrefois un vieux château dont il ne subsiste plus que quelques pans de muraille et une vieille tour à moitié détruite».	LEMPRIÈRE, p. 44
<i>Fedala</i>	Habitat traditionnel	«Les environs se sont habités par quelques nègres qui n'ont que de misérables huttes pour domicile».	Id., p. 44
	Fortification	«Nous traversâmes à gué une rivière qui coule entre de belles collines couvertes de broussailles, nous passâmes sous les ruines de Fedala, citadelle construite en 1773 par l'ordre de Sd Mohamed ben Abdellah qui voulait en faire un entrepôt des blés de Tamesna dont il avait permis l'exportation».	NARCISSE, p. 44 LEMPRIÈRE, p. 45
		«La ville est entourée d'une vieille fortification on y voit une mosquée c'est le seul bâtiment qui ait été achevé». «Les habitants pauvres vivent dans des misérables cabanes».	Id., p. 45
<i>Casa-blanca</i>	Construction seigneuriale	«... à la droite de Fedala, je remarquai une espèce de palais que fit bâti Sd Mohamed ou il couchait lorsqu'il voyageait».	Id., p. 45
	Pont du XVIII ^e s.	«Le pont qui passait sur la rivière a deux arches, c'est le seul que j'ai vu en Barbarie d'une construction moderne construite sous le règne de Sd Mohamed Ben Abd Allah».	Id., p. 45
<i>Casa-blanca</i>	Indéterminé	«Le but de mes excursions était surtout de reconnaître et de dessiner les ruines éparses autour de Dar El Beida». «... Si on excepte une tour ébréchée par la foudre qui paraît n'avoir jamais été achevée, il est impossible de découvrir autre chose que des débris informes à demi ensevelis sous le sol».	NARCISSE, p. 27
<i>Azem-mour</i>	Fortification	«The town was built by the Berbers, the walls are in comparatively good repair and the place seemed better built».	LEARD, p. 203
<i>Mazagan</i>	Fortification	«Mazagan est entouré de remparts. Ils sont en bon état de conservation; du large on ne voit que des murailles jaunâtres. Les maisons ont pour la plupart un étage, jamais plus».	MACET, p. 30
		«No mention is made of Mazagan by Leo Africanus, so that it could not have been a place of importance in his day».	LEARD, p. 62
		«... At the present time Mazagan has many fine specimen of portuguese architecture, the massive fortifications towards the sea are quite perfect, and in former times were formidable works. A large ruin which is the most prominent objet in the place, is doubtles on account of the dungeous which it contains».	Id., p. 62

Ville	Classification	Description	Référence
Mazagan (suite)	Fortification	«... called by europeans the palace of the inquisition, but there is no proof the bulding was ever devoted to the purpose of this oppressive tribunal. One fine room I entered was fifty feet. Towers which formed the angles of the fortress were still visible, and also tho ruins of a cathedral, but the work which struck me as most worthy of not was a magnificent cistern for stroring surface water. Its roof, which below the soil was constructed of a series of flat groined arches supported by forty two pilars of stone. It was inquestionably a moorish work, dating from a period prior the portuguese occupation, it was still used for its original purpose, the walls of the town were surrounded by a broad but then empty moat».	
	Bourg arabe	«They were thirty feet wide in same places and twenty hight forming on the top a fine promenade». «... From this place, towards the north west was seen an arab village made up of conical huts which resembled the barley-stacks of an English homestead. There also a new saint house within view».	ARTHUR, p. 62-3 LEARD, p. 63
	Bourg arabe	«... village d'El Fhas, dont les constructions, aujourd'hui en ruine, remontent à l'époque de l'occupation portugaise. Quelques rares familles y vivent sous la tente, une petite mosquée sans minaret reste seule debout au milieu du village effondré».	MACET, p. 41
Safi	Fortification	«Je passai près des ruines de ce qu'était une ville considérable à la place qu'occupait cette cité, on ne trouve plus que des jardins et quelques cabanes habitées par des soldats nègres».	LEMPRIÈRE, p. 48
		«Les décombres sont encore entourés d'un rempart fort épais. La ville n'est remarquable que par un palais d'une assez bonne ordonnance habité autrefois par le fils de l'empereur».	Id., p. 48
		«Extensive ruins of the castles and fortified place still remain».	LEARD, p. 192
Essaouira	Fortification	«Bien fortifiée du côté de la mer, elle n'a du côté de la terre que quelques batteries de canons, on entre dans cette ville sous de grandes voûtes de pierres, la place du marché est entourée de portiques. La douane et les magasins sont de beaux bâtiments sur le port. L'empereur a un palais dans la ville, la baie est défendue par un fort bien garni de canons».	LEMPRIÈRE, p. 49

Bibliographie

- ARTHUR L., *Morocco and the Moors an account of travels*, London 1991.
- CHARMES G., *Une ambassade au Maroc*, Paris 1987.
- MACET DR. A., *Le Maroc, voyage d'une mission à la cour du sultan*, Paris 1886.
- EL KOUCHE B., *Tanger dans le discours de voyage*, «Horizons maghrébins, le droit et la mémoire», 31-2, 1996.
- LAATIFI A., *L'image du Maroc dans quelques récits de voyage à la veille du protectorat (1820-1890)*, Publications de la Faculté des lettres et des sciences humaines, 1996.
- LEMPRIÈRE W., *Voyage dans l'empire de Maroc et au royaume de Fes*, Paris, 1990.
- LOTI P., *Au Maroc*, Paris 1950.
- NARCISSE C., *Le Maroc contemporain*, Paris 1860.
- WAILLE M., *De Tanger à Tunis*, «Bulletin géographique et archéologique d'Oran», t. XI, 1891, pp. 471-2.



René Rebuffat
Histoire de l'identification
des sites urbains antiques du Maroc

Une historiographie de la toponymie marocaine devrait embrasser les noms d'un bon nombre de points géographiques – et le cap Spartel à lui seul mériterait un article –, d'hydronymes, puis après les toponymes urbains, d'ethnonymes, particulièrement importants dans un pays où les *gentes* ont joué un grand rôle dans l'histoire antique.

Nous nous bornerons ici aux sites urbains, assez largement définis, puisqu'il est nécessaire d'y inclure les agglomérations accolées à un camp militaire, alors qu'on en ignore bien souvent l'importance, *a fortiori* le statut. Cette liste peut inclure quelques toponymes apparemment non urbains mentionnés par l'Itinéraire Antonin et le Géographe de Ravenne, quand leur identification joue un rôle dans celle des toponymes urbains.

Après avoir retracé l'histoire de l'identification des sites qui ont reçu un nom assuré ou très probable (1), nous consacrerons une note à quelques sites archéologiquement connus, mais encore anonymes (2), puis nous rappellerons les principaux noms des sites connus par les textes (3) et qui attendent encore de pouvoir être fixés à un gisement archéologique, ou seulement de bénéficier de coordonnées utilisables.

I

Les sites nommés

L'œuvre de Charles Tissot, parue en 1877, marque un tel progrès sur celle de ses prédécesseurs que la période antérieure est une sorte de protohistoire de la topographie marocaine.

Mais bien sûr, on considérera avec autant d'attention que d'indulgence ces premiers travaux, parmi lesquels on trouve aussi bien des compte rendus d'explorations de terrain ou d'enquêtes conduites au mieux des circonstances, que des essais de reconstitution livresques ou cartographiques.

Parmi les explorations, notons le voyage de Windus en 1725, qui copie les deux inscriptions de l'arc de Volubilis; parmi les enquêtes, celles

L'Africa romana XIII, Djerba 1998, Roma 2000, pp. 865-914.

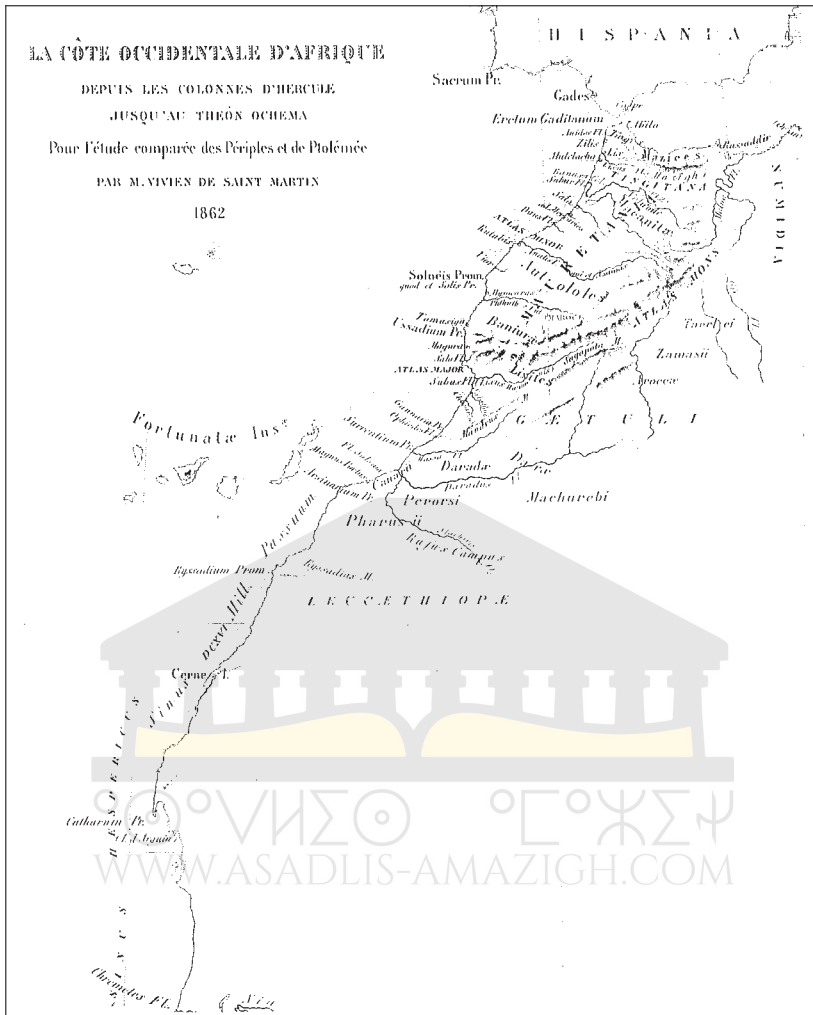


Fig. 1: 1862. VIVIEN DE SAINT MARTIN, *La côte occidentale d'Afrique* (d'après *Le nord de l'Afrique...* 1863, dépliant).

de Drummond Hay, qui connaît deux inscriptions toponymique mentionnant Volubilis¹; parmi les travaux d'érudits, ceux de Conrad Malte

1. *IAML* 437: «C'est sur le bord de ce terre-plein [de la basilique]... que j'ai retrouvé et estampé l'inscription suivante qui avait échappé à Windus et au baron d'Augustin, mais que M. Drummond Hay, consul général d'Angleterre [à Tanger] avait déjà copiée

Brun et de Vivien de Saint Martin, ou le commentaire très érudit de Charles Müller de la Géographie de Ptolémée; et pour les cartographes, le colonel Pierre Lapie, dont la longue carrière court de l'Empire à la Restauration. Tel ou tel de ces derniers a pu «tomber juste», par exemple Lapie en mettant Vopiscianae à Souk el Arba, ou Mannert, mettant Volubilis dans les ruines de Ksar Faraoun, mais sans construire rien d'assuré, faute soit de démonstration, soit d'une solide base cartographique.

Donnons comme exemple de positionnement déduit uniquement du témoignage des textes connus ce qu'on pensait de la situation de la colonie de Banasa: on savait par Pline qu'elle était au bord du Sebou; par l'Itinéraire Antonin, qu'elle était sur une route qui suivait la côte atlantique: et on plaçait par conséquent Banasa et au bord du Sebou, et au bord de la mer, comme on le voit sur la carte de Lapie en 1812².

Sur quoi Tissot pouvait-il faire fond en commençant son travail? Essentiellement sur les villes antiques qui n'avaient jamais changé de nom, Tingi-Tanger³, ou Septem-Septon/Septa-Sebta-Ceuta⁴. Mais certaines positions n'étaient qu'approximatives. Sala hésitait entre Rabat, Salé et le Chellah, quoique «Sella» de Léon l'Africain⁵ fût un bon guide. Volubilis ne pouvait être loin de Oualila, mais hésitait entre Ksar Faraoun, Moulay Idriss, voire Tocolosida. Pour Zilil, l'oued Acila d'El Bekri était un bon guide⁶, mais la ville d'Acila fournissait une homonymie trop tentante. Rusaddir⁷ était plus facile à placer et l'était depuis 1812 au moins⁸: il est vrai

en 1842» (TISSOT, p. 153); «Une copie très imparfaite de cette inscription avait été envoyée en 1835 à M. Hay, par un taleb de Moula Idris, Mohammed ben Mohammed es-Sahli», *ibid.*, n. 1.

2. DE FORTIA D'URBAN, *Recueil*, 1844, p. 2: «Banasa, Petite ou vieille Mahmore». Il s'agit du site de Moulay Bou Selham. RDE ROGET, p. 40 attribue à cet ouvrage, cité Lapie, *Recueil des Itinéraires anciens*, l'identification exacte de Banasa avec Sidi Ali Bou Djennoun. THOUVENOT, *Banasa*, p. XII, n. 5, a cité Lapie d'après Roget, et *IAMI*, p. 69, Lapie, sans indiquer que cette notice erronée venait de Thouvenot ou de Roget.

3. «...les bons historiens disent que Tangia fut bâtie par les Romains...»: LÉON L'AFRICAIN, éd. Epaulard, p. 263.

4. Mais Tissot identifie Ceuta à «Ad Abilem», p. 31.

5. «Sella est une petite ville bâtie par les Romains près du fleuve Bu Ragrah à 2 milles environ de l'océan et à 1 mille de Rabat...», éd. Epaulard, p. 166.

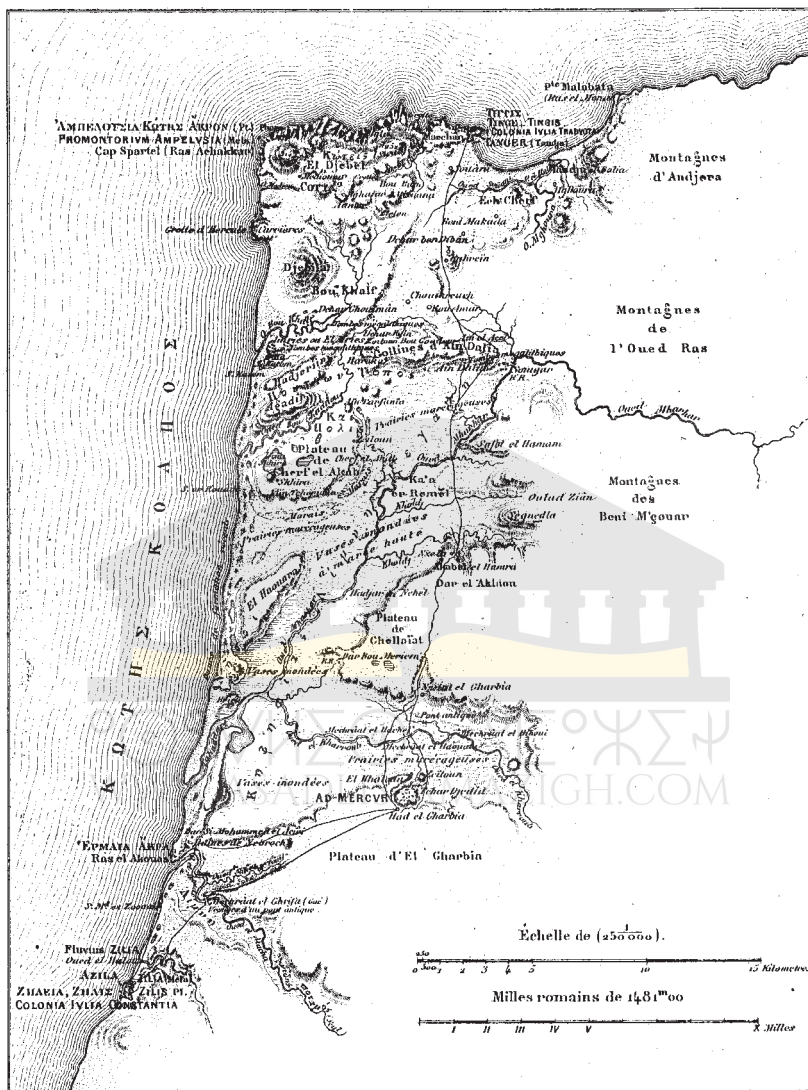
6. EL BEKRI, éd. DE SLANE, p. 176: «Du Safded [le Loukkos] l'on navigue vers le Haud (ou bassin) d'Asîla»; «Asîla est située à l'ouest de Tanger. En partant de la première de ces deux villes on rencontre d'abord la rivière du même nom». Mais «Asîla est une ville de construction moderne» (pp. 217, 219).

7. «Rs 'dr» en punique; Rusadeiron pour PTOL. IV,1,3; Rhysaddir pour PLIN., *nat.*, v, 18; Rusaddi/Rusadder pour l'Itinéraire Antonin, II, 3-4. Le «Cap puissant» est traduit par Strabon Ἰσχυρὰ Μεγάλη (XVII,3,16). L'orthographe courante Rusaddir, peu justifiée, est cependant largement adoptée (*Dict. Civ. Phén. Pun.*, s.v.).

8. *Atlas*, LAPIE, 1812, cartes 8, 16 et 17.

ESQUISSE TOPOGRAPHIQUE
de la région comprise entre le cap Spartel et Azila.

Pl. III.



Imp. Nationale

Fig. 3: 1877. Le nord-ouest du Maroc (d'après *Géographie comparée*, 1878, pl. III).

que le Ras ed-Dir⁹ fournissait aussi un bel indice. Enfin, Heinrich Barth avait depuis 1849 reconnu l'emplacement de Lixus¹⁰.

En résumé, Tissot pouvait connaître précisément Tanger, Rusaddir et Lixus; approximativement Ceuta, Sala, Volubilis et Zilil.

L'itinéraire Antonin, seul document à fournir à la fois des itinéraires et des distances chiffrées¹¹, lui a servi de guide. Pour l'itinéraire maritime de Tanger à Portus Divinos, il en était réduit à raisonner comme ses prédécesseurs, et plus tard, Maurice Besnier ou Louis Chatelain se borneront pour cette côte à recopier ses identifications¹².

En revanche, pour les deux itinéraires terrestres, il avait la possibilité de se déplacer et de suivre intégralement l'itinéraire de l'ouest, et une partie de l'itinéraire de l'est tel qu'il l'imaginait.

Nous ne revenons pas sur le détail de son enquête: les quelques pages qu'il lui consacre méritent toujours d'être lues. Notons que faute de carte, il mesurait les longues distances à l'allure de son cheval, et le terrain au pas, méthode beaucoup plus fiable qu'on ne l'imaginerait. Quant au résultat, largement positif, un tableau peut en rendre compte.

Tingi	: connu (élimination de Tanja el Balya ¹³)
Ad Mercurios	: erroné (Dchar Jdid)
Zili	: erroné (Azila)
Tabernis	: exact
Lix	: connu
Frigidis	: exact
Banasa	: exact épigraphiquement vérifié ¹⁴
Thamusida	: exact
Sala	: exact
Mercurios	: inconnu (après l'oued Ikkem?)

Ad novas : erroné (Sidi el Yemeni, halte caravanière)

9. Indication cartographique relevée par TISSOT, p. 15.

10. *Wanderungen*, 1, pp. 21-6.

11. Le dernier volet ouest de la Table de Peutinger a disparu et la recherche topographique au Maroc est tributaire de cette lacune, qui s'étend en Maurétanie Césarienne jusqu'à Rusgunia. L'itinéraire côtier de la Table peut être restitué grâce au RAVENNATE V, 4: Cesarea, Tippiassa, Ubori, Ycosium, Rugunie, puis (début de la Table) Rusibricari Matidis (Rav. Rusuvaris), Cissi municipio (Rav. Cisi municipium), etc.

12. R. Thouvenot s'y est cependant intéressé en 1944: *La côte méditerranéenne*.

13. C'est une erreur de Gräberg de Hemsö.

14. Grâce à une inscription découverte le 14 novembre 1871 (= *IAMl* 95): *col. [aur]eli-ae banasa[e]...* Dessin dans TISSOT, pl. VI, fig. 1. Tissot a pu avoir connaissance de cette inscription avant son voyage grâce à une copie parvenue à Larache: PONS PUJOL, *Notas de historiografia*, pp. 249-50.

Oppido Novo	: exact (Qsar el Kebir)
Tremulis	: erroné (Basra, ville idrissite)
Vopiscianis	: erroné (Djebel Kort, ruines berbères)
Gilda	: erroné (El-Haliyn, voisin des «Mesgilda»)
Aquis Dacicis	: erroné (Aïn el Kibrit, source sulfureuse)
Volubilis	: exact
Tocolosida	: exact

Donc 9 sites désormais parfaitement positionnés, une question sans réponse, celle de Mercurios du sud, et en fait deux erreurs. L'une est engendrée par l'assimilation de Zili¹⁵ et d'Acila¹⁶, qui a entraîné une fausse hypothèse pour Ad Mercurios. L'autre vient paradoxalement d'une trop bonne connaissance du terrain. Selon Tissot, entre Volubilis et le Loukkos, l'itinéraire ne pouvait que fuir le terrain bas et humide, «les pluies d'hiver transformant le bassin du Sbou en une vase fondrière»¹⁷, pour se tenir autant que possible sur le sol ferme des piémonts. Mais, même s'il connaît les sites de visu (sauf peut-être El Haliyn), même s'il se rend compte qu'entre les abords nord de Volubilis et El Qsar el Kebir «on ne trouve plus un seul bloc de *saxum quadratum*», il ne semble pas avoir pu étudier assez longtemps le tracé oriental pour avoir pu se persuader que son hypothèse de recherche était inféconde.

Après Tissot, de nouvelles enquêtes ont commencé grâce à Henri de la Martinière, largement connues grâce aux rapports lus à l'Académie des Inscriptions ou au Comité des Travaux Historiques, et dont les résultats ont été relayés par l'œuvre de René Cagnat¹⁸. Les sites qu'il signale comme antiques ne le sont pas toujours, et il fait également état d'informations invérifiées. Il en ressort une carte qui répartit les sites sur trois itinéraires :

- l'occidental étant celui de Tissot
- le médian assez proche de notre conception contemporaine (Volubilis - Rera (= Rirha) - Djoumaa el Haouffa - Basra - Oppidum Novum/el Qsar el Kebir¹⁹). On soulignera que «Rera» et «Djoumaa el Haouffa» font à juste titre leur entrée dans le répertoire des sites.

15. Jusqu'aux découvertes épigraphiques récentes, on a hésité sur la forme du nom de Zilil.

16. L'oued el Halou, qui coule immédiatement au nord d'Asîla, s'appelle oued Asîla pour El Bekri (p. 221).

17. TISSOT, pp. 157-64. L'itinéraire évité – Sidi Kassem, Oued Mda, Oued Ma el Berda, Qsar el Kebir – est celui de la voie romaine!

18. *L'armée romaine d'Afrique*, 1892 et 1913, les deux éditions donnant la même carte du Maroc antique.

19. L'inscription de l'*ala Hamiorum* a été signalée à Qsar en 1904: E. MICHAX-BELLAIRE, G. SALMON, «Archives marocaines», II, 1904, pp. 14-6 = *AE* 1906, 119 = *IAMI* 81. Complétée par Rebuffat en 1988 dans *El Qsar el Kebir*.

– l'oriental faisant un long circuit par Fès et remontant vers Tabernae par des localisations purement théoriques pour «Prisciana, Gilda, Vopisciana, Babba».

D'autre part, Cagnat, utilisant La Martinière, «militarise» les sites, quelquefois à tort, quelquefois à bon droit, en se préoccupant de la protection des régions désormais romaines par des lignes de défenses cohérentes. La «citadelle du Djebel el Harouchi» est en réalité la forteresse almoravide de la Kasbah Nesrani, Tunaktayan²⁰; le «poste fortifié» de Meknès est une probable illusion; Volubilis, «colonie militaire», aurait succédé à un «camp primitif»; la villa agricole de Bab Tisra doit à sa forme rectangulaire de devenir un fortin; Lixus «offre tous les caractères d'une ville forte»; sur le site de Dchar Jdid «on ne trouve plus trace du camp où la garnison s'abritait»; est retenu aussi le «poste militaire» que Tissot voyait à Aïn Dalia, entre Djar Jdid et Tanger, sur la rive droite de l'oued Mharhar²¹. Enfin, c'est à l'ouest de Tabernae que sont placés un «fortin» («s'il faut en croire les renseignements indigènes») et la «colonie militaire» de Babba, sur «la montagne sainte de Moula-Abd-es-Salam».

En revanche, «Aïn Chkéour» entre à juste titre, grâce à une inscription découverte par la Martinière peu avant octobre 1889²², dans le répertoire des sites militaires, même si le «praetorium» passe alors pour le nom du fort²³; Sala est à juste titre «un point militaire très important» même si l'archéologie du site échappe totalement; Frigidiae «présente un caractère militaire indubitable», mais Tissot le savait déjà; le camp de Tabernae est bien identifié, même affublé du nom de *castrum*²⁴, contre sens commun aux antiquaires du temps; enfin, le camp d'El Benian est pris en compte, dans la description de Tissot²⁵, assez précise pour qu'on la suive aujourd'hui sur la photographie aérienne²⁶.

Ainsi, au milieu des illusions et des erreurs, la carte des camps militaires authentiques comporte déjà Tabernae, Frigidiae, Thamusida, Aïn Schkor, El Benian; et celle des enceintes urbaines, mais sans distinctions

20. P. BERTHIER, *Essai*, pp. 89-92.

21. TISSOT, p. 132 et carte III de Tissot, à 10 km au sud de Tanger; M. PONSICH, *Atlas archéologique de Tanger*, «BAM», v, 1964, p. 278, n. 82: «Important site...aux abords, céramique d'Arezzo, sigillée claire D, une lampe Firmalampen».

22. Voir ci-dessous II, sites sans nom.

23. Erreur obstinément soutenue pendant bien longtemps!

24. Le singulier *castrum* n'a pas de sens militaire: *castrum... civitas est; nam castra numero plurali dicimus*, SERV., *Aen* VI, 775 THILO-HAGEN pp. 109-10 = ISID., *Orig.* XV, 2, 13.

25. TISSOT, pp. 171-2.

26. TARRADELL, *Marruecos Antiquo*, p. 107 (simple mention) et fig. 1; PONSICH, cit., p. 280 n. 90 et pl. x.

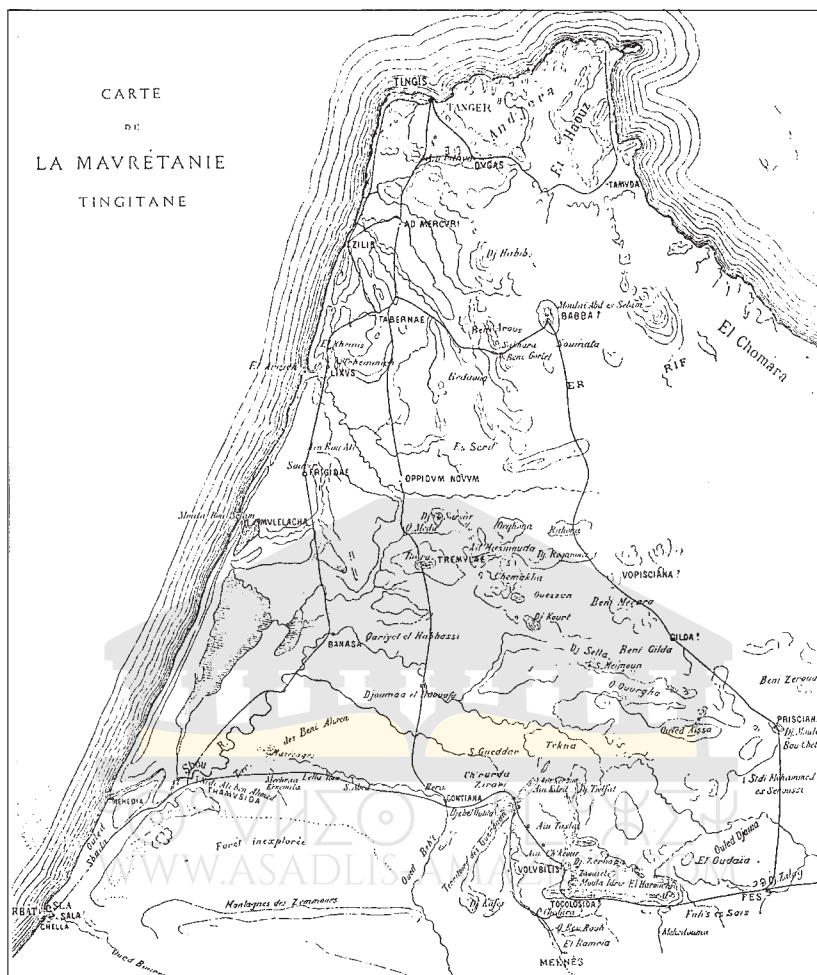


Fig. 4: 1892 et 1913. CAGNAT, *Carte de la Maurétanie Tingitane* (d'après *L'armée romaine d'Afrique*, h.t. p. 656 et 667).

chronologiques, Lixus, Dchar Jdid, Taberna, Banasa, Thamuseda, Volubilis, toutes connues grâce à Tissot, la Martinière et Cagnat en postulant de plus une à Sala.

Cependant, Paul Vidal de la Blache en 1903 propose pour la première fois de placer les Iles Purpuraires du roi Juba II à Mogador²⁷, ce qui n'a

27. *Mélanges Perrot*, Paris 1903, pp. 325-9.

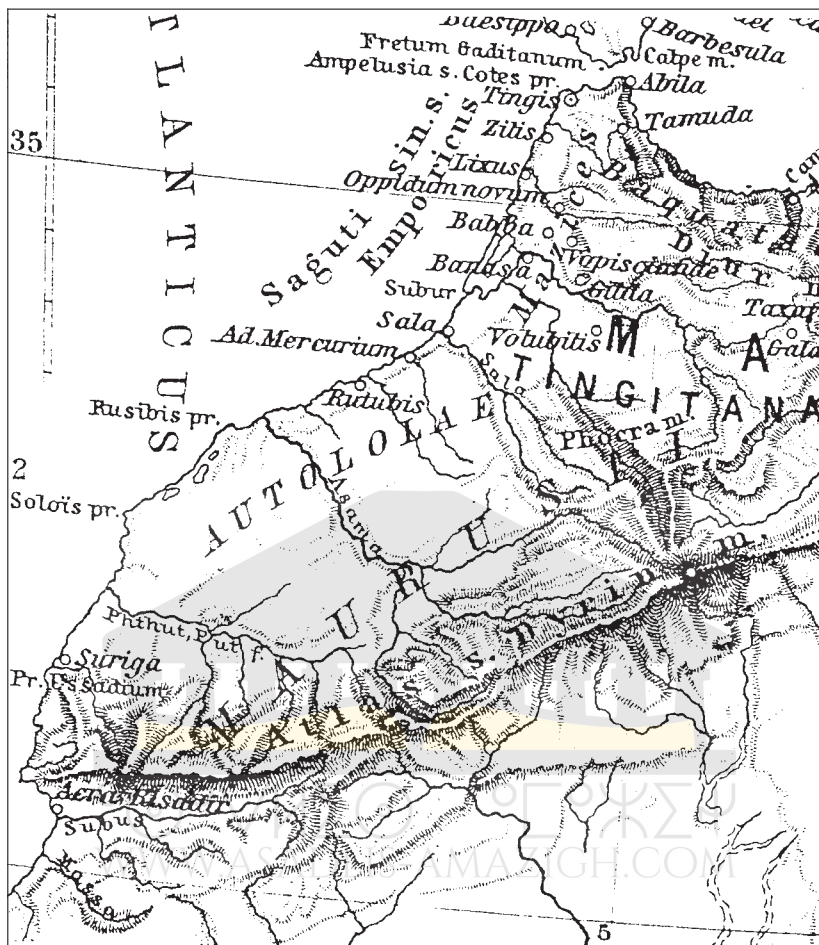


Fig. 5: 1893. VAN KAMPEN, *Carte de la Maurétanie Tingitane* (d'après l'*Atlas Antiquus* de Justus Perthes, pl. 18).

plus guère été contesté depuis, et a eu une influence décisive sur la conception moderne de la topographie marocaine. D'autre part, en 1904, entre les deux éditions de l'*Armée romaine d'Afrique* de 1892 et de 1913, Maurice Besnier dresse à nouveau un tableau complet de la topographie marocaine: après un répertoire des textes à valeur topographique, il suit la côte méditerranéenne de la frontière de la Césarienne jusqu'à Tanger et à la grotte d'Hercule, puis la côte atlantique du cap Cotès jusqu'au Daras

et aux îles Cerné et Junonia. Passant à l'intérieur des terres, il s'intéresse d'abord aux «Montagnes et productions»²⁸, puis aux populations indigènes, enfin aux villes; il reprend pour l'Itinéraire Antonin toutes les identifications de Tissot; puis il passe à Ptolémée, à la *Notitia Dignitatum* et au Ravennate. Cette revue ne comporte aucun progrès sensible par rapport au travail de Tissot, et on n'en note pas d'autre avant l'établissement du protectorat.

A partir de 1912, les progrès de la topographie générale (avec l'intervention des Brigades topographiques), et l'établissement de cartes déjà utiles (malgré les défauts des cartes de reconnaissance, et de la couverture au 200.000^e)²⁹, la possibilité de visiter dans un premier temps une zone qui recouvrait assez bien la région où on recherchait les vestiges antiques, étaient des facteurs de progrès indéniables. En revanche, la possibilité de faire des fouilles sur les sites les plus tentants allait absorber l'essentiel des énergies, à Volubilis en tout premier lieu, où «les premiers coups de pioche» sont donnés avec solennité le 25 mai 1915³⁰.

En effet, Louis Chatelain avait été nommé responsable des recherches archéologiques à Volubilis dès 1915, et a tout naturellement concentré son activité sur un site qui a d'ailleurs été jusqu'en 1928 le siège du Service des Antiquités du Maroc, dont sous des titres divers il a été responsable jusqu'à son départ du Maroc en 1941. Mais, aussitôt que ses fonctions le lui ont permis, il n'a négligé ni l'étude des découvertes extérieures au site (et en particulier d'épigraphie), ni le souci d'avoir une exacte connaissance de l'étendue de l'occupation antique. En revanche, manquant cruellement de facilités de déplacement, surtout au début de son mandat³¹, il a certes pu voyager, visiter, contrôler³², mais sans réellement explorer ex nihilo des zones données. D'autre part, il ne pouvait travailler dans la zone du Protectorat espagnol, qu'il a pu cependant également visiter.

28. On n'oublie pas que M. Besnier est l'auteur d'une excellente analyse, *La géographie économique du Maroc dans l'antiquité*, «Archives marocaines», VII, 1906, pp. 271-95.

29. Voir dans ce même colloque V. BROUQUIER-REDDÉ, *Les brigades topographiques au Maroc (plaine du Gharb et région de Volubilis)*.

30. «En présence de M. l'ambassadeur de France de Saint-Aulaire, alors délégué à la Résidence Générale. Quelques jours auparavant, le général Lyautey, le général Henrys et M. Tranchant de Lunel étaient venus examiner en détail l'emplacement des ruines»: CHATELAIN, *Les origines des fouilles*, p. 8, note 2.

31. Il rappelle que Volubilis n'a été desservi par une route qu'en 1922, et que jusque là, il y avait «une pauvre piste que la Ford elle-même, certains jours d'hiver, parcourait à la remorque de mulets». Notons que pour son électricité, la Conservation de Volubilis a utilisé des groupes électrogènes jusqu'en 1998.

32. 26 déc. 1922: «Une longue série de reconnaissances archéologiques m'a retenu longtemps loin du centre de mon Service» (Document des Archives Nationales, CARAN, F/17/17138). Voir aussi BROUQUIER-REDDÉ, REBUFFAT, *Louis Chatelain*, à paraître.

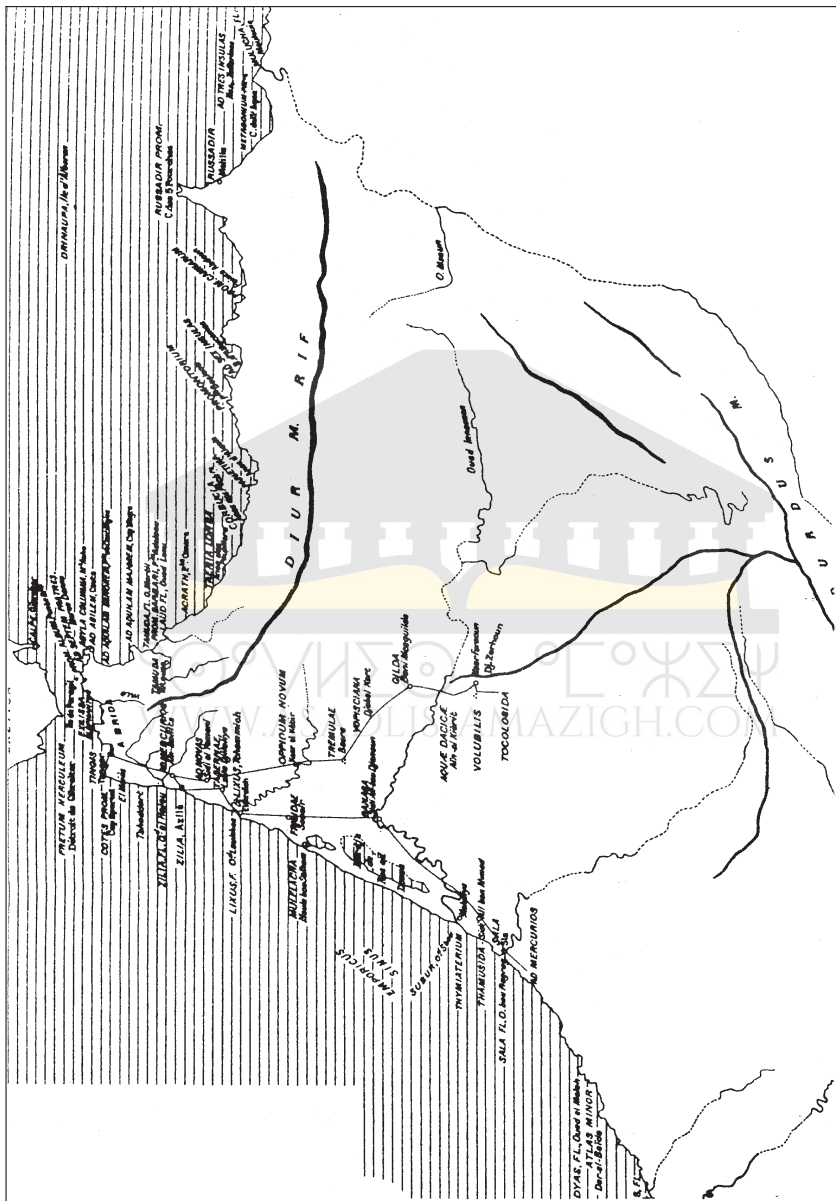


Fig. 6: 1904. BESNIER, Carte archéologique du Maroc (d'après «Archives Marocaines», I, 1904, h. t.).

Chatelain a signalé les ruines de Moulay Yakoub du Hamma (sans les décrire). Il tentait de placer Babba à El Qsar el Kebir, doutait de l'équivalence Tremuli-Basra; connaissait Arbaoua et le site de Souk el Arba (sans identifier un camp romain), mais laissait Vopiscianis sur le Jebel Kourt. Il connaissait les deux sites voisines de Rirha et de la ferme Priou, mais sans les identifier, introduisant en tout cas dans le dossier les briques «*facta gild(ae)*». Les ruines de Sidi Saïd, près de Sidi Kacem, auquel le contrôleur civil Leblanc a consacré en 1935-36, une fouille, suivi d'un rapport bref, mais clair, lui paraissaient être Aquis Dacicis³³. Il donnait une notice sur Aïn Schkour (cf. Annexe II) et signalait de même les ruines du Souk Djemma el Ahouafat et les vestiges de la ferme Biarnay sur l'Ouerrha³⁴. Il a eu le souci de fouiller d'autres sites que Volubilis, et on trouve trace de son travail en particulier à Rirha³⁵ et à Tocolosida³⁶.

A la suite de son activité³⁷, un nombre considérable de sites archéologiques découverts depuis l'exploration de Tissot étaient désormais pris en compte. Il y avait matière en particulier à rectifier largement l'itinéraire oriental de Tissot, ce qui aurait donné Qsar el Kebir, Arbaoua, Souk el Arba, Ferme Priou ou Rirha (ou peut-être Ferme Biarnay, Sidi Saïd), Aïn Schkour, Volubilis, Tocolosida. On est un peu étonné que Chatelain, il est vrai soucieux de ne pas «dérouter»³⁸ l'itinéraire tracé par Tissot, n'ait pas su relier par un itinéraire ces sites dont il voyait l'importance, mais il est trop facile d'être critique *a posteriori*. En fait, les tableaux qu'il dresse en 1937³⁹ et en 1939⁴⁰ de ses connaissances topographiques montrent qu'il s'en tient pour l'essentiel aux propositions de Tissot. Il en ressort aussi qu'un

33. Il les a fait classer sous ce nom: «Bulletin Officiel de l'Empire Chérifien», 1937, n. 1277, p. 501.

34. *Maroc des Romains*, p. 117. P. 120, Chatelain déclare n'avoir pas fait de «recherches en profondeur» à Aïn Chkour (mais il a fouillé à Bou Mendara un «rectangle», «poste mal construit ou remanié»); il a fait des «sondages» (des fouilles limitées?) à la Ferme Priou.

35. *Maroc des Romains*, pp. 127-9. On voit encore sur le site les vestiges de vigoureuses tranchées.

36. *Ibid.*, pp. 129-34. On n'oubliera pas d'inscrire à son crédit le classement des sites et l'organisation d'un gardiennage.

37. «M. Châtelain [*sic*] peut ne pas être indéfiniment au Maroc et il y a toutes chances pour qu'on n'ait pas l'aubaine d'avoir ensuite un homme aussi compétent et aussi passionnément voué à son œuvre. Il faut donc se hâter d'en profiter pendant qu'on l'a»: LYAUTEY, *Note du 30 janvier 1920*, citée par P. LYAUTEY, *Lyautey l'Africain*, IV, Paris 1957, p. 74.

38. *Maroc des Romains*, p. 115.

39. *Les centres romains du Maroc*.

40. *Le Maroc avant l'Islam*.

très grand nombre de toponymes restaient sans identification sur le terrain, mais cette liste reste importante aussi aujourd'hui (notre titre III).

En revanche, il a eu le mérite de susciter la publication d'un recueil de textes antiques sur le Maroc, certes insuffisant, mais providence d'un grand nombre de chercheurs, celui de R. Roget (1924), et d'un index de topographie de Raymonde Roget (1938), qui a eu la même utilité, travail d'ailleurs méritoire pour son temps, mais qui montre aussi que la toponymie historique n'avait pas réellement progressé.

Pendant la même période, on note pourtant en 1921 la découverte du site qu'une inscription, découverte par Don César Luis de Montalban en 1933, et publiée pour la première fois en 1938 par Raymond Thouvenot, a définitivement identifié avec Tamuda⁴¹, alors que jusque là, on pensait que c'était la ville de Tetuan qui en occupait l'emplacement⁴².

Raymond Thouvenot, successeur de Chatelain, est sans aucun doute le créateur de l'archéologie urbaine antique du Maroc. C'est à lui qu'on doit de disposer de la publication de l'essentiel des monuments découverts, de plusieurs catalogues de matériel, des premiers essais de chronologie relative des monuments et des sites. Ses travaux portent la marque de son temps, qu'il précédait quelquefois, mais son sens critique lui permet de n'être pas impressionné par des esprits plus péremptoirs. Son travail «urbain» cependant ne le conduisait pas vers les explorations territoriales, également gênées par un manque de moyens évidents, et par la longue parenthèse de la seconde guerre mondiale. Sa carte du Maroc de 1941, dressée au début de ses fonctions, ne marque qu'un léger progrès sur les conceptions de Chatelain. Cependant, on lui doit d'avoir proposé l'identification des *Aquae Dacicae* avec le site thermal de Sidî Moulay Yakoub⁴³. Il a également su reconnaître un camp⁴⁴ dans la ruine fouillée

41. GOMEZ MORENO, *Descubrimientos*, 1922. THOUVENOT, «REL», XL, 1938, pp. 266-8 («L'inscription... a été copiée par nous au Musée de Tétouan en janvier 1934. Elle avait été trouvée l'année précédente par M. de Montalban... sur l'emplacement de l'ancienne Tamuda, dans le fond du vallon») = *AE* 1939,167; *IAM* 55.

42. TISSOT, pp. 21-2 (qui a correctement identifié le fleuve Tamuda), suivi par MÜLLER, *Ptolémée*, p. 582, en 1901 et par RDE ROGET, *Index*, pp. 18-9 en 1938 (ignorant la découverte de 1933). Le premier tome des *Excavaciones en Tamuda* consacré au site est le II, 1941, suivi par les V-X, jusqu'en 1946 [1948].

43. «BCTH», 1946-49, p. 47, communication parvenue le 11 février 1946: «Si [Silda de Ptolémée] est la même chose que le Gilda de l'Itinéraire, *Aquae Dacicae* sera à Moulay Yakoub; mais les deux voies romaines, celle de l'intérieur et celle du littoral, seront bien rapprochées». Thouvenot conserve encore la possibilité d'une route passant par la ferme Biarnay.

44. Dans le «BCTH» de 1954, p.55, il n'emploie pas le mot camp, mais compare cette «enceinte rectangulaire» au camp de Lambèse et à la «petite enceinte» de Thamusida; et d'ailleurs, dans le «BCTH», 1955-56, pp. 81-2, il emploie le mot *castellum* et le décrit comme tel. On se rappellera que les camps militaires permanents ont longtemps été présen-

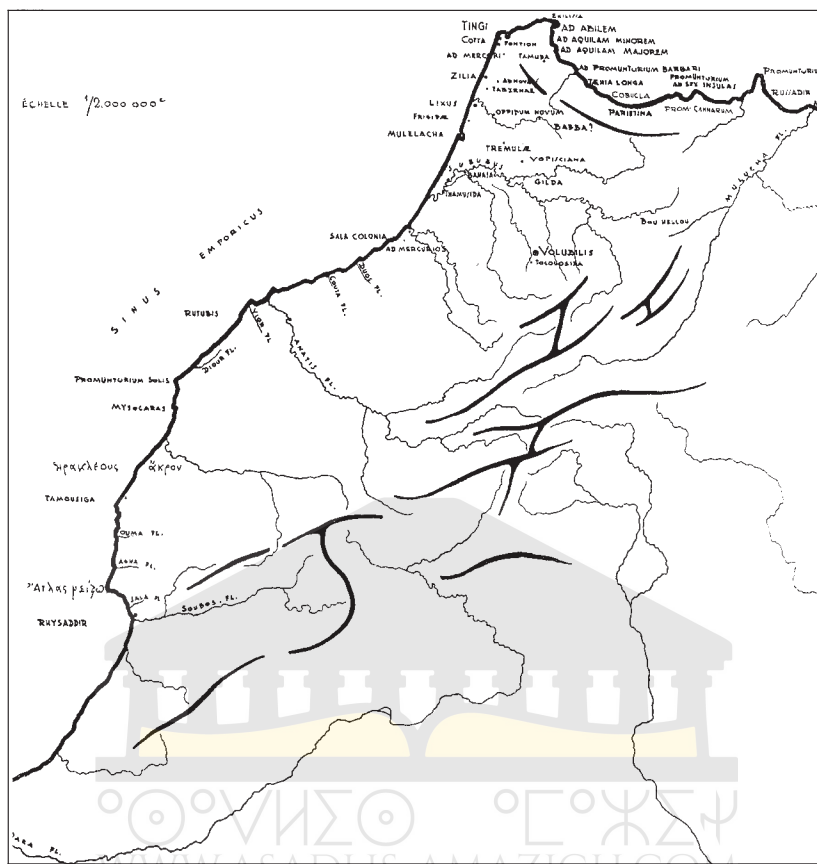


Fig. 7: 1938. Rde ROGET, *Carte archéologique du Maroc* (d'après PSAM 4, 1938, h.t. final).

tés, par l'enseignement français de l'archéologie, comme une sorte de variante accidentelle des camps de marche, qui, grâce à Polybe ou Hygin, suscitaient une bibliographie abondante, et le mot «camp» pour les désigner a eu quelque peine à s'imposer. On voit les archéologues recourir comme Tissot et beaucoup d'autres à *castrum* (sans se douter que ce singulier désigne toujours un établissement civil par opposition à *castra*) ou à «poste», comme Chatelain qui se référait aux coutumes de l'armée française au Maroc, tandis que *castellum*, qui a un sens militaire attesté, est acceptable (on trouve d'ailleurs ce mot dans l'inscription sévérienne de Tamuda pour désigner le camp). On voit apparaître aussi le concept bâtard de «ville militaire». L'influence des camps de marche a également fait négliger longtemps *principia* au profit de «prétoire» (qu'on trouve jusque dans... le 1er tome des fouilles de Thamusida), et fait en revanche méconnaître le sens précis de *praetorium* dans l'inscription d'Aïn Schkour. Regrettons ici de ne pouvoir pousser plus loin cette recherche sur le vocabulaire.

par le contrôleur civil Baritou, puis par Armand Luquet, à Souk el Arba du Gharb.

Après la guerre, la curiosité des érudits s'oriente toujours vers le Maroc. L'Université de Durham organise en 1952 au Maroc une visite des sites archéologiques connus et publie en 1956 un *Archaeological Report* encore très utile aujourd'hui. En 1953 est repéré le site de Suïar. Le Colonel Baradez commence ses recherches sur photographies aériennes, et après avoir identifié un camp, découvre en 1955 à Sidi Moussa bou Fri une inscription dédiée «*genio ulpio*» qui, après une controverse inutile⁴⁵, permet de penser aujourd'hui qu'il s'agit bien d'un toponyme. J. E. H. Spaul identifie en 1958 à Dchar Jdid la colonie de Zilil, mais le mémoire qui le démontre n'a pu être édité qu'en 1998⁴⁶.

Le successeur de Thouvenot, M. Euzennat, a eu le mérite de prendre acte des découvertes de sites effectuées depuis le temps de Tissot, en repoussant vers l'ouest l'itinéraire oriental de Tissot, qui était resté jusqu'à Chatelain une vulgate respectée. La station thermale de Sidi Moulay Yakoub enregistrée comme *Aquae Dacicae*, Gilda pouvait se retrouver dans la région qu'indiquait les tuiles «*facta gild(ae)*». D'autre part, l'identité de Zilil et de Dchar Jdid était de nouveau⁴⁷ proposée. Après cet essai de 1962, restaient toujours à identifier l'Ad Mercurios du nord, voisin de Zilil, et Mercurios du sud, au-delà de Sala; et à placer, entre Oppidum Novum et Gilda, Tremuli et Vopiscianae.

L'auteur de ces lignes ne va certes pas proposer ici ses solutions aux problèmes de la toponymie historique marocaine. Que peut-il revendiquer? D'avoir affirmé plus nettement qu'on ne le faisait que Thamusia se trouve bien à Sidi Ali ben Ahmed; d'avoir remis en cause la description de Pline⁴⁸, et d'avoir expliqué que le texte du Géographe de Ravenne avait une incontestable valeur topographique, une fois qu'on reconstituait les deux itinéraires qu'il décrit maladroitement (Annexe III).

A partir de 1982, le travail sur le terrain de deux missions maroco-françaises, celle de Dchar-Jdid et celle du «Bassin du Sebou», a fourni de nouveaux éléments topographiques.

En 1985, quatre inscriptions découvertes à Dchar-Jdid remployées

45. REBUFFAT, *Implantation militaire*, p. 39; *Compléments*, p. 814.

46. Bien qu'il ait informé de sa thèse le colonel Baradez. Le mémoire est désormais publié dans le tome XVIII, 1998 du «BAM», pp. 339-42: *Une colonie d'Auguste en Tingitane*.

47. Le colonel Baradez n'ayant apparemment pas informé l'auteur de la découverte de Spaul.

48. Qui ne cesse pas de susciter des commentaires: EUZENNAT, *Remarques sur la description de la Maurétanie Tingitane*, 1989, pp. 95-109.

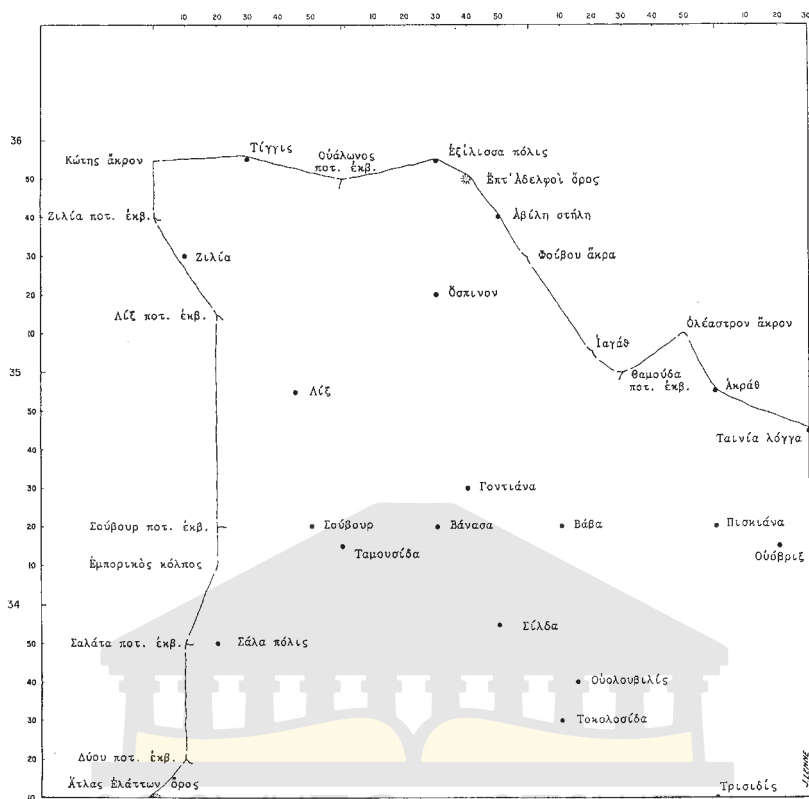


Fig. 8: Reconstitution de la carte de Ptolémée (d'après R. REBUFFAT, «AntAfr», I, 1967).

dans la tour d'une porte de l'enceinte donnaient le nom de la colonie de Zilil, en fixant la forme du toponyme⁴⁹. En 1990, la même mission, identifiant dans le secteur de la colonie le tracé des voies romaines protégées par deux tours de guet, découvrait le podium d'un temple, évidemment le Temple de Mercure signalé par l'Ad Mercurios de l'Itinéraire Antonin⁵⁰.

En 1987, la mission du Sebou de son côté pouvait étudier les vestiges romains que la restauration de la Grande Mosquée de Qsar el Kebir avait révélé à l'extérieur et à l'intérieur du monument. L'importance des trou-

49. LENOIR, *Ab eo xxv in ora Oceani...*, pp. 433-44 et *Ad Mercuri templum*, p. 509, note 6.

50. LENOIR, *Ad Mercuri templum*, cit.

vailles consolidait l'hypothèse ancienne de Tissot⁵¹. La même mission repérait au nord de Qsar le point de passage de la voie romaine sur l'oued Mekhazen. Enfin, la redécouverte⁵² des éléments d'enceinte monumentale déjà mentionnés jadis⁵³ et l'analyse du matériel céramique permettait définitivement de placer Gilda à Rirha, et non à la «Ferme Priou»⁵⁴. Gilda en effet est mentionnée par Alexandre Polyhistor vers -80/-60⁵⁵, et on y attendait donc de la céramique antérieure au milieu du siècle, qui s'y trouve effectivement, et qui est totalement absente sur le site dit de la «Ferme Priou» qu'on trouve un peu plus au sud, également dans un méandre de l'oued Beht⁵⁶.

L'ensemble des données acquises permettait de réutiliser les distances de l'Itinéraire Antonin, et de fixer Ad Novas au camp romain de Suiar, et Vopiscianae⁵⁷ au camp romain de Souk el Arba. L'itinéraire oriental Tocolosida, Volubilis, Aquae Dacicae (Sidi Moulay Yakoub), Gilda (Rirha), Vopiscianae (Souk el Arba), Tremuli (encore controversé sur l'itinéraire Souk el Arba-Qsar el Kebir⁵⁸), Oppidum Novum (Qsar el Kebir), Ad Novas (Suiyar), Ad Mercurios (carrefour de la courte bretelle conduisant au Temple), Tanger, était donc désormais tracé.

Tout dernièrement, une fouille de sauvetage a montré que les ruines connues depuis longtemps sur la rive droite du Bou Regreg, sur la petite

51. AKERRAZ, REBUFFAT, *El Qsar el Kebir*.

52. Ils ont longtemps échappé aux chercheurs, une clôture de poulailler opaque ayant empiété sur les ruines et inclus ces vestiges. REBUFFAT, *Gilda* 1, p. 240.

53. CHATELAIN, «BCTH», 1921, p. LXII: «...Un mur d'enceinte qui est aujourd'hui à peu près détruit, mais qui bordait l'agglomération à l'est et la protégeait contre la plaine. Ce mur était en blocage de moellons de grandeur moyenne. De la porte d'entrée il subsiste l'un des montants». Dans *Le Maroc des Romains*, p. 127, Chatelain précise «un des montants de la porte d'entrée, ainsi que la pierre qui supportait l'un des gonds».

54. REBUFFAT, *Gilda* 2, pp. 315-20.

55. Cette importance historique est soulignée par le nom même du toponyme, où on retrouve le radical libyque *GLD* du mot Agelid, qui désigne (*Enc. Berb.*, s.v.) un dynaste en langue libyco-berbère. Le terme *GLD* est épigraphiquement attesté environ soixante-dix ans auparavant, en 138 av. J.C. par la bilingue de Dougga: J. B. CHABOT, *Recueil des inscriptions libyques*, Paris 1940, n. 1.

56. Il y a d'autres arguments en faveur de Rirha: la partie la plus ancienne du site est un tell proéminent, qui rappelle les stratifications de Thamusida et de Banasa. Le site est visible de très loin.

57. Qu'on a proposé de placer à Sidi Larbi Bou Djemaa ou à Souk Djemaa el Haouafat: EUZENNAT, PECS, s.v. *Sidi Larbi Boujema*. Vopiscianis (*It. Ant.*) semble préférable à Viposianis (*It. Ant.* ms. L), le Ravennate (p. 42,53) donnant Bobiscianis.

58. Le tremble se dit «çaf çaf». MICHAUX-BELLAIRE, *Le Gharb*, p. 319, signale des trembles à Basra qu'il prend pour Tremuli. On a signalé à Chatelain (*Maroc des Romains*, p. 113) des trembles près de Mechra el Bacha.

colline artificielle et abondante en matériel antique de la "cote 20", au lieu dit Khedis, appartenaient à un petit camp militaire⁵⁹. L'hypothèse de l'identification du site avec Mercurios méridionale a pour elle de solides arguments⁶⁰. On voit maintenant que le travail accompli a abouti à identifier les toponymes des routes terrestres de l'Itinéraire Antonin, identification qui a réduit le nombre des sites archéologiquement connus, mais non identifiés. En dehors de ces voies, seul le site de Sidi Moussa bou Fri/Ulpium a désormais un nom. Il nous faut maintenant présenter un double tableau, celui des sites archéologiquement connus, et non identifiés; et celui des sites, beaucoup plus nombreux, connus par les textes, et qui cherchent un site où se fixer.

2

Les sites sans nom

El Benian. Entre Tanger et Tamuda, ce camp qui n'a pas été occupé avant le III^e siècle doit correspondre à un des noms de la *Notitia Dignitatum* (OC. XXIV) encore privés de site: Dugas, Bariensis, Pacatiana, auxquels il faut joindre par précaution Friglas si ce n'est pas Frigidae⁶¹.

«Cotta». C'est le nom traditionnel de l'usine de salaison de la côte atlantique située à 5 km au sud du cap Spartel. Mais rien ne prouve que «Cotta» soit son véritable nom.

a) Le toponyme est en relation avec le cap Spartel, le cap Cotes de Ptolémée (IV,1,2); le cap Koteis de Strabon (XVII,3,2). Kotès est un nom (libyque?) de la vigne, équivalent en tout cas d'Ampelusia, autre nom du Spartel (Mela I,25; Plin., *nat.*, V,2).

b) On le rencontre à l'est du cap Spartel: *oppida fuere Lissa et Cottae ultra columnas Herculis, nunc est Tingi* (Plin. V,2); Exilissa de Ptolémée (IV,1,3) est également entre Tanger et le mont des Sept Frères.

c) On le rencontre au sud du cap Spartel: on peut en rapprocher la Gutète du Périple d'Hannon, version de Heidelberg, qui est une des cinq fondations à placer entre le cap Soloeis (le Spartel) et le fleuve Lixos.

d) Il est en relation avec le Loukkos: *locum Mauretaniae qui Cottae voce-*

59. A. AKERRAZ, communication au Colloque de l'Université de Mohammedia, 15-17 avril 1998 sur "Les espaces frontaliers dans l'histoire du Maroc".

60. Bien que ces ruines ne soient pas à XVI MP de Sala comme l'indique l'Itinéraire Antonin. On peut penser soit à une erreur (XVI pour VI), soit noter que ce n'était pas la fonction prioritaire de l'Itinéraire Antonin d'indiquer le plus court chemin d'un point à un autre (R. REBUFFAT, Tibulas, in "Da Olbia ad Olbia", *Atti del Convegno internazionale di Studi, Olbia, 12-14 maggio 1994*, Sassari 1996, pp. 317-28).

61. Sont en revanche identifiés Tamuco/Tamuda, Aulucos/Lixus, Sala, Taberna.

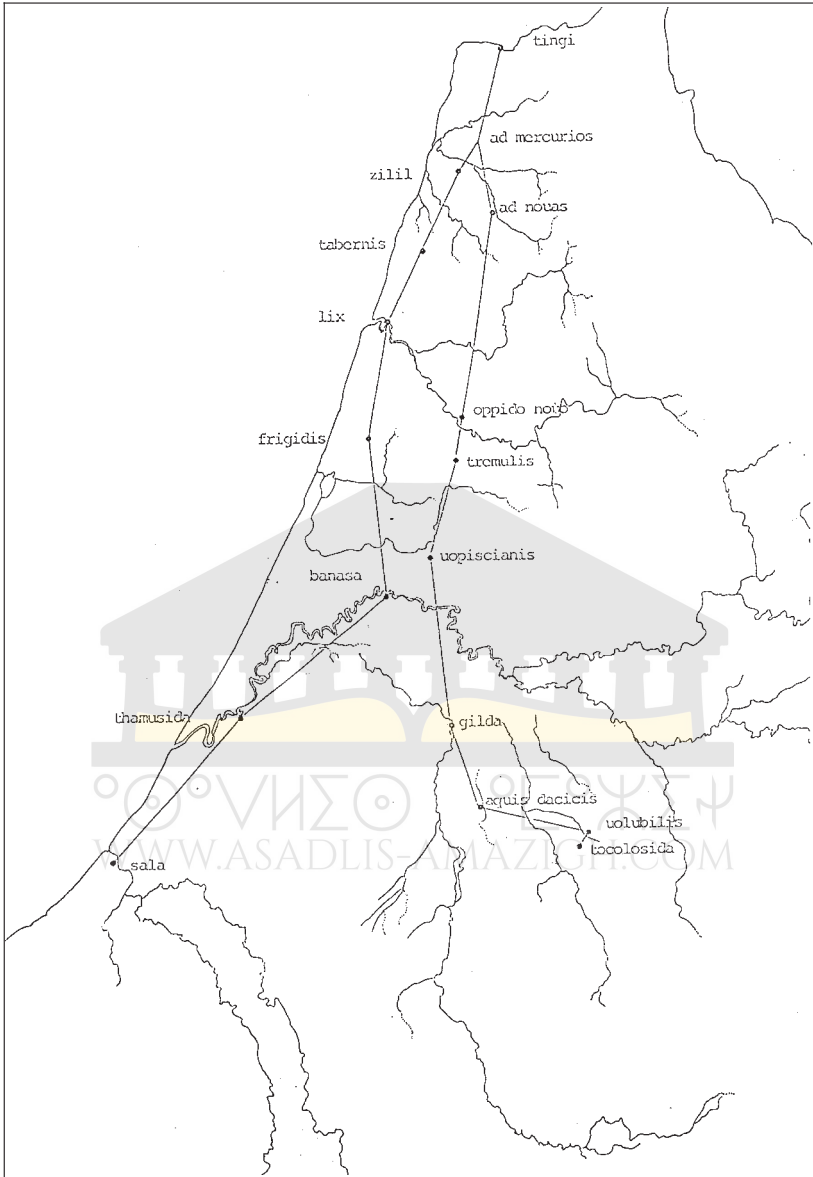


Fig. 9: L'itinéraire Antonin (schéma théorique).

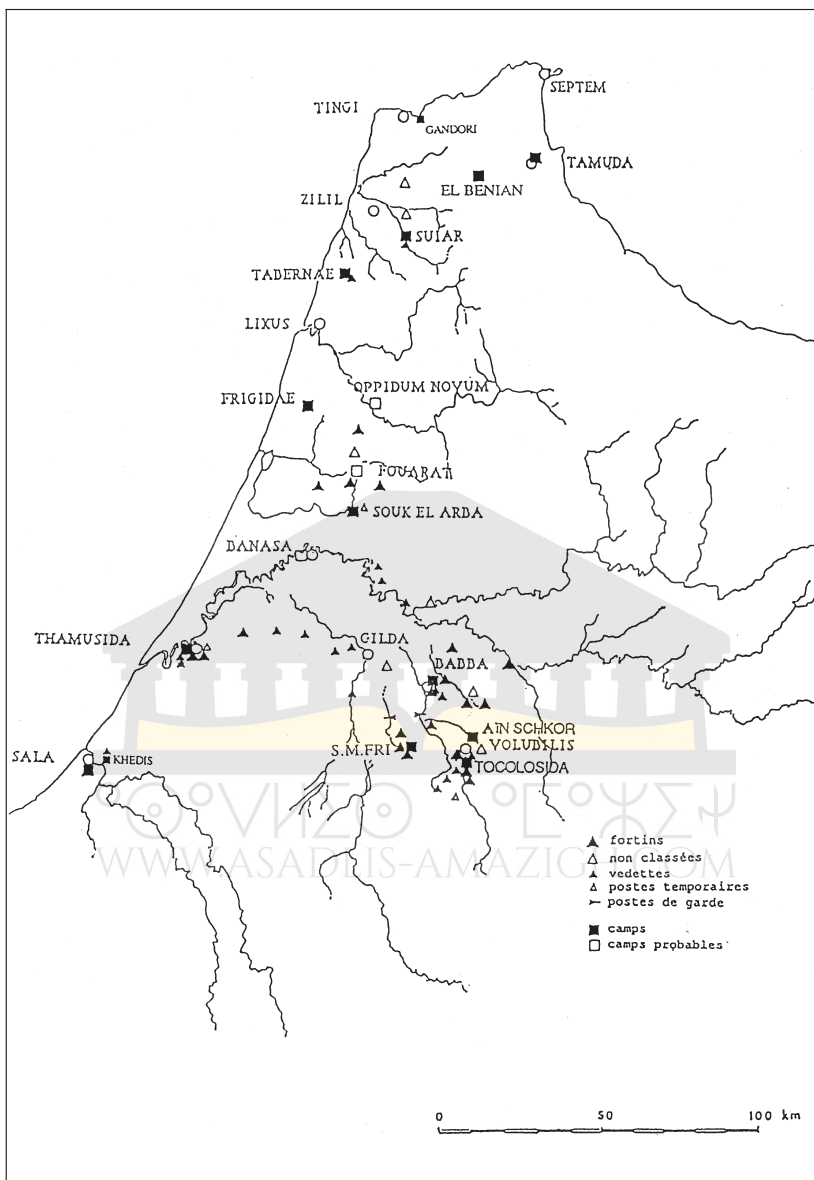


Fig. 10: Camps et tours de guet.

tur, non procul Lixo flumine (Plin., *nat.*, XXXII, 15). Si Kotès est un nom de la vigne, on remarque qu'à l'embouchure du Lixos, le nom de la ville de Larache, El Araïch, signifie «les treilles».

e) L'emplacement du golfe (κόλπος) de Kôtès du Pseudo-Scylax n'est pas assuré: ou bien à l'est du cap Spartel, si le «cap d'Hermès» est le Spartel; ou bien là où sont les vastes lagunes de la côte au nord d'Azila (voir la carte III de Tissot, très parlante) si le cap d'Hermès est une quelconque saillie de la côte au sud du Spartel.

On conclut que Cotès ou Cotta devait être le nom d'une région assez vaste, riveraine de la Méditerranée depuis le Spartel jusque vers le milieu du détroit, et de l'Atlantique depuis le Spartel jusqu'au Loukkos.

Arbaoua ou AR 27-Fouarat. Il s'agit de deux sites importants. Arbaoua est au col qui commande l'itinéraire nord-sud; il comporte un gisement probablement enfoui sous la mosquée et son cimetière, puis au bord de la rivière les tuiles et les bassins d'une tuilerie, dont un atelier impérial⁶², et il est entouré d'une nébuleuse de sites attestés. AR 27-Fouarat se présente comme une plate forme isolée, mais qui a la forme et les dimensions approximatives d'un petit camp romain (80 x 100 m), mais dans ce cas mal situé, dominé par des hauteurs, et trop proche d'un oued capricieux⁶³.

C'est sur l'itinéraire nord-sud qui dessert les deux sites que se pose la question de l'identification de Tremuli et de Vopiscianis, mentionnés par l'itinéraire Antonin entre Oppidum Novum et Gilda. Oppidum Novum ne peut être placé qu'à El Qsar el Kebir à la suite des dernières découvertes épigraphiques et de l'identification précise d'Ad Mercurios⁶⁴. Gilda est définitivement arrimée au site de Rirha du Beht par les dernières découvertes céramiques⁶⁵. L'itinéraire indique qu'il faut (tableau) 12 milles pour atteindre Tremulis, puis 18 pour arriver à Vopiscianis, puis 23 jusqu'à Gilda. A 23 MP de Gilda au nord de Gilda, qui font environ 34,5 km, on ne peut tenir compte ni du site de Souk Jema el Haoufat, qui n'est qu'à 20 km, ni de Sidi Larbi Boujema à 25 km, et la seule identification possible pour Vopiscianae est Souk el Arba, qui comporte un camp et une ville.

62. REBUFFAT, *Compléments*, pp. 498-501 et pl. VIII,2.

63. L'agglomération sub castrale qu'on a cru voir autour du rectangle n'existe pas. Quelques affleurements rocheux et talus ont donné l'illusion d'une enceinte urbaine pour un site examiné sur photographie aérienne.

64. La détermination précise de la voie romaine et l'identification d'Ad Mercurios (LENOIR, *Ad Mercuri templum*, cit.) consolident l'identification d'Ad Novas avec Souiyar. De Souiyar à el Qsar el Kebir, le passage antique de l'oued Mekhasen a été identifié par la Mission du Sebou avec le site de la bataille des Trois Rois (AKERRAZ, REBUFFAT, *El Qsar el Kebir*, cit., p. 405 et fig. 20). La distance de Souiyar à Qsar est donc de 49 km environ, pour les XXXII mp, 48 km environ, de l'itinéraire Antonin.

65. REBUFFAT, *Gilda 2*.

A XIX *mp* de Souk el Arba, soit 28,5 kilomètres environ, nous rencontrons Arbaoua, qui fournit une identification satisfaisante. La difficulté vient du fait qu'entre Arbaoua et Oppidum Novum, l'Itinéraire indique XII *mp*, alors qu'il n'y a que 10 ou 11 km. Mais une erreur commune de l'Itinéraire est la confusion de X et de V. VII *mp*, 10,5 m correspondraient à la distance réelle.

L'identification du site du AR 27 Fouarat avec Tremuli a pour elle la présence d'un camp, ou tout au moins d'un établissement important. Il est à environ 19 kilomètres d'Oppidum Novum, ce qui correspondrait aux XII MP de l'Itinéraire. Mais il n'est plus qu'à 16 kilomètres de Vopiscianis-Souk el Arba, ce qui ne convient pas aux XVIII MP de l'Itinéraire qui font environ 28,5 km. Et ce chiffre de XVIII est difficile à corriger en XI ou en XII. On peut donc penser qu'Arbaoua reste le meilleur candidat à l'identification avec Tremuli.

Tableau 1.r: Itinéraire Antonin.

It. Antonin		Sites modernes	Corrections possibles
Texte et MP	en km		
Tocolosida - Tingi CXLVIII	222		
Tocolosida III (III)	6(4,5)	Bled Takourart 4	III 4,5
Volubilis XVI	24	Volubilis 28	
Aquis Daciis XII	18	Aïn My Yakoub 21	XV 22,5
Gilda XXIII	34,5	Rirha 42	XXVI 39
Vopiscianis XVIII	28,5	Sk el Arba 27	
Tremulis XII	18	Arbaoua 11	VII 10,5
Oppido Novo XXXII	48	El Qsar el Kebir 49	
Ad Novas XII	18	Souiyar 20	
Ad Mercurios XVIII	27	AM 63, col de Kh. Zoubia 23,8	
Tingi colonia			Tanger

N.B. Pour simplifier le tableau, la valeur du mille adoptée est de 1500 mètres au lieu de la valeur réelle 1478,5. L'emploi d'une valeur approchée est d'autant plus nécessaire que les itinéraires de Tingitane n'étaient probablement pas mesurés rigoureusement. Il est même très probable qu'ils étaient seulement «appréciés» (RE-BUFFAT, *Gilda* I, p. 249; LENOIR, *Ad Mercun*, p. 518-20).

L'identification d'Ad Mercurios et les distances afférentes sont celles de M. LENOIR, *Ad Mercun*, p. 519.

Les corrections proposées tiennent compte du chiffre III pour Tocolosida-Volubilis du manuscrit P, chiffre dont la présence semble indiquer un état du texte où on arrivait au chiffre de 148 par un autre compte que celui qui nous est conservé; et d'erreurs d'un type courant, X pour V (donc XII pour VII) et II pour V (donc XII pour XV et XXIII pour XXVI). Elles valent ce que valent toutes les corrections, mais le total est toujours CXLVIII.

Souk el Djemaa el Haouafat. Sur le tracé de la voie ferrée, à quelque distance du site, la découverte d'une jambe de cheval en bronze, vestige de statue équestre (s'il n'a pas été déplacé)⁶⁶ et la répartition du matériel en coupe dans la berge du fleuve et en surface tendent à faire penser que le site pourrait s'étendre sous les alluvions du Sebou.

La Martinière (carte du Maroc dans Cagnat) a signalé ce site et Chate lain le connaissait⁶⁷; il est repris par Luquet⁶⁸; Boube⁶⁹ et Euzennat⁷⁰ soulignent son importance. C'est le site SN₃ de la Mission du Bassin du Sebou⁷¹.

L'identification avec Babba a été proposée, mais le site se place entre Vopiscianae et Gilda, alors que le Ravennate place Babba entre Aquis Dacicis et Tocolosion/Bolubili. Le site est d'autre part trop près de Rirha (20 km) pour être identifiée avec Vopiscianae, qui est à XXIII *mp* de Gilda.

Sidi Saïd. Près de Sidi Kacem, on voit un camp romain rectangulaire (où a été en garnison la *cohors IIII Gallorum*)⁷² et des vestiges divers sur la rive gauche du Rdom, mais l'essentiel a largement disparu sous les épaisses alluvions de la rive droite. Les ramassages de surface indiquent que le gisement pourrait avoir une douzaine d'hectares. Le rôle tactique des tours de guet qui dominent le site (QC 72 et 73 de la Mission du Sebou), le situation du toponyme dans la liste du Ravennate, posent la candidature de Iulia Campestris Babba⁷³.

Aïn Schkour. A 5 kilomètres au nord de Volubilis, c'est un camp romain, avec une bourgade accolée. La distance à Volubilis est celle de Tocolosida, mais le camp et la ville du Bled Takourart, conviennent mieux à la description de l'Itinéraire Antonin, qui place Tocolosida au sud de Volubilis. On peut au surplus rapprocher le radical *TCL de Tocolo-sida de *TKR de Takourart.

Le site est connu de Tissot (p. 158). La Martinière, par une lettre du

66. C. BOUBE-PICOT, *Les bronzes antiques du Maroc*, I, *La statuaire*, p. 280, n. 355 et pl. 277,1. Au Musée de Rabat.

67. *Maroc des Romains*, p. 123.

68. *Atlas du Rharb*, p. 369, n. 12.

69. *A propos de Babba*, p. 137.

70. *Le limes de Tingitane*, 1989, p. 58, note 69.

71. *Nouvelles découvertes*, pp. 283-4, avec bibl. complète.

72. REBUFFAT, *Compléments*, cit., p. 452-4; photo aérienne dans EUZENNAT, *Le limes de Tingitane*, cit., pp. 198-9 et fig. 123; le camp est le rectangle dépourvu de végétation, et non un des deux carrés voisins. On ne peut en mesurer les dimensions, mais il avait au moins 100 m de long.

73. A notre avis, c'est bien Babba, à cause de la position indiquée par le Ravennate, mais nous nous devons ici de laisser la question ouverte.

20-10-1889 le décrit ainsi: «Les ruines y occupent un espace assez grand; l'emplacement paraît plus considérable que celui d'un *castrum*. C'était une localité riche et élégante, dans les ruines de laquelle j'ai découvert plusieurs beaux fûts de colonnes».

Il annonce à l'Académie des Inscriptions⁷⁴ la découverte d'une inscription qu'Héron de Villefosse publie dans le «BCTH» de 1891 (p. 137), et qui figure au *CIL* VIII 21820 en 1904 (= *IAM* 821). Une fouille partielle réalisée depuis⁷⁵, et diverses découvertes épigraphiques ont enrichi notre connaissance du site, mais sans apporter d'éléments à son identification.

Azemmour. Nous souhaitons attirer une fois de plus⁷⁶ l'attention sur ce site, qui a livré des monnaies romaines enfouies à une grande profondeur sous les alluvions de l'Oum er Rebia. Il est difficile de penser qu'aucun relais important n'ait existé entre Sala et Mogador, et on a bien sûr envie de le chercher là.

Proviennent d'Azemmour une monnaie d'Hadrien trouvée lors de la construction du pont d'Azemmour en 1920 ou 1921 «à une assez grande profondeur sur la rive droite»; des monnaies romaines signalées en 1919, trouvaille donc indépendante de la précédente; des fragments de céramique, dans la banlieue d'Azemmour, du côté de Mazagan, dont un unguentarium mal daté, mais antique⁷⁷.

Un site antique se trouve peut-être enfoui, et d'éventuels travaux publics atteignant une profondeur suffisante pourraient un jour le rencontrer.

Mogador. Cet établissement, fréquenté au VII^e et VI^e siècles, puis de l'époque maurétanienne au IV^e siècle, et peut-être au V^e, n'a pas été abandonné dans l'intervalle. Que les deux îles et les îlots de Mogador soient les «Iles Purpuraires» de Juba II⁷⁸ n'empêche pas que l'établissement ait pu avoir un autre nom⁷⁹.

74. «CRAI», 1890 p. 24.

75. EUZENNAT, *Le limes de Tingitane*, cit., pp. 255-74. Mais voir désormais *A propos des quadriburgia*; J. NAPOLI, *Les espaces frontaliers dans l'histoire du Maroc*, Faculté des lettres de Mohammedia, Colloque n° 6, 1999, pp. 27-65.

76. R. REBUFFAT, *Vestiges antiques sur la côte occidentale*, «AntAfr», 8, 1974, pp. 33-5.

77. Nous résumons le dossier que nous avons publié en 1974 dans *Vestiges antiques sur la côte occidentale*, en éliminant les informations invérifiables. Voir aussi le dossier de Mazagan, p. 36.

78. Identification de P. Vidal de la Blache en 1903.

79. Discussion notamment dans H. TREIDLER, *Purpurariae Insulae*, RE xxiii, 1959, coll. 2020-8. La reprendre brièvement est plutôt difficile.

3

Les noms sans site

Ils sont très nombreux, si nombreux qu'il est illusoire de les classer géographiquement ou par ordre alphabétique, mais qu'il vaut mieux les laisser dans leur contexte, ce que nous faisons dans ce tableau. On peut dire que si tel ou tel mérite un commentaire, aucun en revanche ne peut être attribué à un site vérifié sur le terrain, même s'il existe quelquefois une hypothèse satisfaisante. Mais il est juste de noter que la plupart se trouvent en dehors de la zone civique de la Tingitane, et qu'en dehors de cette zone civique, nous n'avons pas, sauf exception, le secours des fossiles directeurs habituels pour identifier et dater les sites.

Nos brèves mention ne constituent ni une bibliographie, ni une discussion. Le seul intérêt de notre liste est de rappeler qu'il existe encore une réserve toponymique considérable. Nous laissons entre parenthèses quelques repères géographiques ou quelques toponymes déjà identifiés.

Hécatee

(d'après Etienne de Byzance, Meineke 442, 448, 318)

Μέλισσα, πόλις Λιβύων, Ἐκαταίος Ἀσία. Voir Μέλιττα d'Hannon.

Μεταγώνιον, πόλις Λιβύης, Ἐκαταίος Ἀσία, Promontoire pour Méla I, 33. Cf. Desanges, *Plinie V*, p. 188.

Θρίγκη, πόλις περί τὰς στήλας. Ἐκαταίος Ἀσία. Ville au voisinage des Colonnes. Voir ci-dessous, sous Strabon.

Périple d'Hannon

Θυματήριον	Egalement dans le Pseudo-Scylax; signifie en grec «brûle parfum» ⁸⁰ .
Καρικὸν τεῖχος	Connu d'Ephore ⁸¹ .
Γύττη	A été rapproché de Koteis (Strabon), Cotta (voir page 883), et du phénicien *Gitt «pressoir à vin» (<i>Dict. Civ. Phén. Pun.</i> , s.v. <i>Spartel</i>).
*Ακρα	Sans doute une traduction grecque d'un toponyme phénicien *Rus.

80. On ne croit plus que «hmn» désigne un autel à parfum: *Dict. Civ. phén. pun.*, s.v. *Hamman* et *Baal Hammon*. Thymiaterion n'est donc pas une ville baptisée en sémitique «Hamman» ou «Hammon».

81. Sur la réputation de navigateurs des Cariens, qui les a fait associer aux Phéniciens, *Dict. Civ. phén. pun.*, s.v. *Cariens*.

Μέλιττα
Ἰραμβυς
Melissa d'Hécatée; a été rapproché de Lissa de Pline. Arampé dans un Portulan du XVI^e siècle. Cf. hébreu «har 'anabîm», «mont des vignes» (Rebuffat, *Portulan*).

Pseudo-Scylax
(94-95 F III-II2 M)

Ἰακρος
«une ville importante et un port - la ville se nomme Akros ainsi que le golfe qui la borde»⁸²; très vraisemblablement Rusaddir, Ἰακρο Μεγάλη de Strabon XVII, 3,16

une ville sur un fleuve
sur la côte du détroit, non identifiée

Ποντιῶν
dans les lagunes au sud du Ras Achakar (carte III de Tissot)

ville des Libyens et port
sur la rive gauche du Loukkos, correspond à la position de Larache, où on n'a pas relevé de vestiges antiques

Θυματηρία
située une première fois au sud du Crabis (ou Crathis) qui est le Sebou, puis à l'est du cap Soloeis (le Spartel), comme pour le Périple d'Hannon. Le premier Thymiateria correspond à la position de Thamusida, le second à celle de Tanger. Le texte doit citer bout à bout deux périple différents⁸³.

Ephore
(d'après Etienne de Byzance, Meineke 359)

Καρικὸν τεῖχος, πόλις Λιβύης ἐν ἀριστερῇ τῶν Ἡρακλείων στηλῶν, ὡς Ἰεφορος πέμπτη: «à gauche des colonnes d'Hercule». Voir le Périple d'Hannon

Alexandre Polyhistor
(d'après Etienne de Byzance)

Rappelons qu'il nommait Γίλδα... Λίξα... Ξιλία... (Meineke, pp. 208, 418, 481)

82. DESANGES, *Méditerranées* pp. 108 et 410.

83. On peut penser que Thamusida a été remplacé par Thymiateria, ce qui expliquerait que le texte reparte ensuite de Thymiateria.

Strabon XVII, 3, 2

«Τίγγα selon les Barbares» ou Τρίγκα; Ville opposée à Lixus (Desanges, *Méditerranées*, p. 113) ou cacographie mélangeant Linx (Lixus) et Trinx (Tanger)?

Pomponius Méla III, 107

gildavo dubritania - Gilda, Volubilis, Prisciana (Vossius 1658); éd. anciennes. Adopté par Tissot, p. 165, Besnier, R. Roget, Rde Roget
 - Volubilis, Banasa: imposé par C. Frick, Leipzig 1880 (rééd. augmentée 1968), largement suivi (Silberman 1998), mais des réticences (Parroni 1984, p. 441)
 - Vobri, Tam(ud)a: Müller, *Ptolémée*, p. 550
 - Taenia: Thouvenot, *Valentia Banasa*, p. XI, note 1⁸⁴.
 gna *colonia et fluvius Gna et unde initium...* ms Vaticanus 4929, publié tel quel par de nombreux éditeurs (Frick 1880)
colonia et fluvius Zilia, et unde...correction de Vossius en 1658, adoptée par plusieurs éditeurs, anciens et récents (Silberman en 1988)
colonia, et fluvius Zilia, et unde ...A. Gronovius 1722 (mais non maintenu en 1748)

Pline

Lissa (V, 2) ville disparue; a été rapproché de Ἐξίλισσα de Ptolémée
 Cottae (V, 2) ville disparue; voir ci-dessus II, sous «Cotta»
 Cotta (XXXII, 15) à l'embouchure du Loukkos. Voir le précédent.
 Iulia campestris *colonia babbensis*, IAMI 250; Βάβα, Ptolémée (IV,1,7);
 Babba (V,5) voir aussi sous Marcien d'Héraclée. Nombreuses propositions d'identification jusqu'en 1967 (Rebuffat, *Babba*, pp. 33-6) et depuis (Boube, *Babba*: Sk el-Jemaa el Ahouafat; Euzennat, *Remarques*: el Qsar el Kebir); Rebuffat (Sidi Saïd près de Sidi Kacem); STRAJ, *Image de la Tingitane*, pp. 534-44 (s'intéresser à

84. «Nous préférierions Taenia, si celle-ci n'était pas sur la côte». Il s'agit de Taenia longa, placée entre Tamuda et Rusaddir par Ptolémée et par l'Itinéraire Antonin (cf. Tissot p. 18 et pl. 1).

	Asada); A. Arnaud Portelli ⁸⁵ . Se regroupent en deux tendances, septentrionale si on rejette le texte du Ravennate, méridionale si on l'accepte.
Mulelacha (V, 9)	« <i>oppidum in promunturio</i> »; situé à Moulay Bou Selham depuis Tissot pp. 221-3/85-8. Cf. Desanges, <i>Plinie V</i> , pp. 111-2 ⁸⁶ .
portum Rutubis (V, 9)	Ῥουσιβις λιμὴν de Ptolémée. Tit ou Mazagan? Desanges, p. 112
portum Rhyssadir (V, 9)	Sous le cap Rhir? Desanges, p. 113. Pour les lampes puniques du cap Rhir, Rebuffat, <i>Vestiges antiques</i> , pp. 39-40 confirmant Thouvenot «BCTH» 1954, p. 57.

Ptolémée

Côte atlantique IV, 1, 1

Ῥουσιβις λιμὴν cf. portus Rutubis de Plinie (V, 9)

Μυσοκάρας λιμὴν

Ταμουσίγα

Σούριγα

Côte méditerranéenne IV, 1, 3

Ἐξίλισσα πόλις Rapproché de Lissa de Plinie (V, 2)

Ἰαγάθ

(Θαμούδα ποτ. L'oued Martil, qui passe au pied de Tamuda et de

ἐκβολαί Tétouan)

Ἀκράθ

Ταινία λόγγα

(Ῥουσάδειρον Rusadir)

Mésogée IV, 1, 7

᾽Οσπινον,

᾽Οπινον

Σούβουρ

Compte tenu de la position indiquée, très probablement Oppidum Novum

Probablement le nom du fleuve pris pour un nom de ville

Γοντιάνα

A été rapproché de Gentiano du Ravennate

Βάβα

Voir ci-dessus Plinie

85. Sur les monnaies de Babba, voir récemment M. AMANDRY, *Bilan des recherches récentes sur le monnayage «romain» de Maurétanie*, dans *Mélanges L. Villaronga*, 1991, pp. 239-46.

86. Une longue prospection de la Mission du Sebou à Moulay bou Selham n'a révélé aucun site antique.

Πισκιάνα	Vopiscianae?
Οὐοβριξ	Méla: vodubri-tania? Mais volubili-tania plus vraisemblable?
Ἐρπίς	Cf. μέρος Ἐρπεδιτανῶν Ptolémée IV, 1, 5 et aussi en IV, 2, 5
Τρισιδῖς	
Μολοχάθ	Le nom du fleuve pris pour une ville?
Βέντα	Rapproché de Gent (Rav.), et de Bunta de Ximenès, par Besnier, <i>Recueil</i> , n. 1.
Γαλαφά	
Θικάθ	
Δοράθ	
Βόκκανον	Rapproché de Turris Boconis du Ravennate
ἡμεροσκοπεῖον	
Οὔαλα	

Nous ne mentionnons pas les noms qui garnissent la carte de Libye Intérieure, souvent résultats de duplications à partir de la Maurétanie.

Itinéraire Antonin

Itinéraire maritime

Tenia Longa

Cobucla

Pariatina Pareatina, Rav. III, 11; Pariatina V, 4

(Rusadder colonia)

(*Flumen Malva dirimit Mauretaniās duas, incipit Caesariensis*)

Géographe de Ravenne⁸⁷

Côte méditerranéenne

Pariatina III, 11; Pariatina V, 4. Voir Itinéraire Antonin

Itinéraire occidental

Gentiano (III, 11) A été rapproché de Γοντιάνα (Ptolémée)

Boballica /Bovallica (III, 11 + V, 4) Pouvait s'appeler aussi Voballica (le Rav. dit aussi Bobiscianis, Bolubili⁸⁸). Sur la côte, mais on ne sait à

87. Nous le citons après l'Itinéraire Antonin, car la source utilisée, proche de la Table de Peutinger (perdue pour le Maroc), complète l'Itinéraire Antonin. Voir *Annexe III*.

88. On prendra garde que la forme *Bobabili*, qui est quelquefois utilisée par les commentateurs modernes, ne se trouve dans aucun manuscrit, mais uniquement dans les édi-

quelle distance de Sala⁸⁹. Il existe des monnaies autonomes BB<L d'un site non identifié⁹⁰. Dessins dans MAZARD 515-6. Voir Jenkins SNG 668; L. Müller 66⁹¹

Itinéraire oriental (III, II)

Gigantes Il peut s'agir des alignements mégalithiques de Mzora.
Baba Iulia Campestris Babba de Pline. Est citée ici entre Aquis Daticis et Tocolosion.

Autres sites

Boniuricis (III, II Peut être rapproché du nom de la tribu des Baniures, sq.) ou Baniubes
Gudda Peut être rapproché de Gilda
Bati
Argenti Nom transféré⁹² ou souvenir réel de mines d'argent⁹³

tions anciennes de Placide Porcheron en 1688, de Jacobus Gronovius en 1696 et d'Abraham Gronovius en 1722 (éd. PINDER-PARTHEY du Ravennate, Berlin 1860, p. 163 et note).

89. Le RAVENNATE V, 4 donne une distance de Bovalica (plutôt que de Caesarea) à Ubus (à l'est d'Hippone) de 1015 milles, inutilisable.

90. Après que Bulla Regia ait été éliminée, on a pensé à Babba (mais dont les monnaies sont maintenant connues), ou à Volubilis (l'argument le plus sérieux étant qu'on ne connaisse pas de monnaies de Volubilis). Boballica convient bien pour BB<L avec le suffixe connu -icos/ica. Les monnaies BB<L ont été trouvées à Volubilis, 3; Banasa, 1; Thamusida 2; Maroc sans précision 1 (MARION, *Note sur la contribution*, p. 101); et Sala 3 (BOUBE, *Lixus*, p. 257). Cette répartition convient à un site à chercher au sud du Sebou. On peut sur la côte penser à un site voisin de Sala, ou à Azemmour, ou à Mogador (voir ci-dessus sous II).

91. ALEXANDROPOULOS, *Les monnaies*. La formule B'B'l qui pourrait sur des monnaies vouloir dire «par ordre des magistrats» (MANFREDI, *Nuovi dati*, p. 100, d'où la bibliographie) devrait-elle être rapprochée de ce sigle?

92. Pour ARISTOTE (*Météor.* 1, 13, 21), le fleuve Chremetes, qui est bien vraisemblablement le Sebou, est issu des Montagnes d'Argent. Mais si la source d'Aristote est Prothatos de Samos, une confusion est possible avec les montagnes de la source du Nil (DESANGES, *Activité des Méditerranéens*, pp. 67-8).

93. GSELL, *Exploitations minières*, avec un relevé de vestiges sans date, et une documentation sur les ressources signalées au moyen-âge. GSELL (*Connaissances géographiques des Grecs sur les côtes africaines de l'Océan*, in *Mémorial Henri Basset*, Paris 1928, p. 306) a également rassemblé les références sur les mines d'argent du Sous. Sur la colline de la Grotte d'argent, Qouddiyat Kahl en Noqra, des Oulad Aïssa (à l'est du confluent du Sebou et de l'Ouerrha), MICHAUX-BELLAIRE, *Le Gharb*, p. 323. Depuis, voir B. ROSENBERGER, *Les vieilles exploitations minières et les anciens centres métallurgiques du Maroc, essai de carte historique*, «Revue de géographie du Maroc», 17, 1970, pp. 71-108 et 18, pp. 59-102.

Barsuuli, Sidi- lium, Egelin, Lampica, Fons asper, Nabia, (Maura, Getuli Selitha, Getuli sofi, Getuli dare) Turris Buconis (Paurisi, Perora (II, II) ⁹⁴	Il y a une Maurétanie «Egel» (Rav. I, 3) Ces noms sont des ethniques. Plin., <i>nat.</i> , V, 10 <i>gentes Selatitos...Gaetulos Daras</i> On connaît d'autres «Turris...» Ces noms sont des ethniques. PLIN., <i>nat.</i> , V, 10 <i>Aethiopias Perorsos, quorum a tergo Pharusios</i> (également Ptol. IV, 6, 5: τὸ (ἔθνος) τῶν Περόρσων); V, 16 <i>Aethiopum gentem, quos Perorsos vocant</i> ; Mela III, 103 et Plin., <i>nat.</i> , V, 46 <i>Pharusii; φαρούσιοι</i> , peuple libyen, selon Denys et Artémidore: Etienne de Byzance, Meineke, p. 659.
---	--

Nous ne tenons pas compte de Turbice et de Septem venam (II, 9), proches de Tingit, qui est Castellum Tingitanum de Césarienne.

Marcien d'Héraclée
 (d'après Etienne de Byzance, Meineke, p. 154)

Βάβαι, πόλις Λιβύης; Μαρκιανὸς ἐν περίπλῳ αὐτῆς; ὁ πολίτης Βαβαῖος. Marcien, dans son livre II, annonce un périple de la «Libye», puis un périple de la «Mauritanie Tingitane» ou «des deux Mauritanies»⁹⁵ (*sic*), puis un périple de la «Libye intérieure»⁹⁶. Cette mention pourrait donc bien concerner la Βάβα que Ptolémée place sur la côte de la Libye intérieure (IV, 6, 2), et non la colonie de Tingitane. C'était d'ailleurs l'opinion de Müller (*Ptol., ad locum*, p. 732). Il reste que cette Baba méridionale pourrait bien tirer son nom de la colonie.

On connaît de nombreuses mines médiévales. ROSENBERGER, *Tamdult, cité minière et caravanière présaharienne (IX^e-XIV^e s.)*, «Hespéris-Tamuda», XI, 1970, pp. 103-39 et 2 pl. (citant au passage diverses autres mines); EL MOUSSAOUI EL AGLAOUI, *La mine d'argent d'Imidar et la question de Todgha (VIII^e-X^e siècle): vers une hypothèse*, «Hespéris-Tamuda», XXXII, 1994, pp. 11-33.

94. Nous donnons toute la liste pour être complet, mais plusieurs noms sont ou déforment des ethniques.

95. D'où n'a subsisté qu'une mention de Τίγγις, πόλις Μαυρουσίας (MEINEKE, p. 623).

96. E. MILLER, *Supplément aux dernières éditions des Petits Géographes, Périple de Marcien d'Héraclée, Epitome d'Artémidore [...]*, Paris 1839, pp. 60 et 159.

Notitia Dignitatum

Dugas Bariensis/Bar- rensis (castraba- riensis)	A été rapproché de Babba, de Banasa
Pacatiana (paca- tianensis)	A été rapproché du nom de <i>C. Iulius Pacatianus</i> , pro- curateur prolégat (<i>CIL</i> XII 1856) entre 198 et 211
Frigias/Friglas (friglensis)	L'identification avec <i>Frigidae</i> se heurte au fait que ce site ne fournit aucun tesson postérieur au III ^e siècle.

Monnayage

shemesh monnaies royales antérieures à Juba II: A/ makom shemesh, tête royale, R/ shemesh; variante avec Bocchus à l'avvers; monnaies autonomes A/ tête d'Océan, R/ maqom shemesh⁹⁷. MQM ŠMŠ signifie «lieu du soleil»⁹⁸. Ne désigne pas forcément une ville, ni un temple. Si ces monnaies dépendent d'un site précis, il n'est pas identifié aujourd'hui. Quelques observations seulement.

– Shemes a été un des noms de Lixus, attesté par les sources arabes (Tashmis), aujourd'hui souvent prononcé Tchemmish⁹⁹.

– Avec un vocalisme différent, est également attestée pour Lixus la forme Tushumush par les chroniqueurs arabes anciens¹⁰⁰. Ce vocalisme est également attesté par les premières cartes occidentales sous la forme Tusi-musi¹⁰¹ (quelquefois écrit sur deux lignes, ce qui a conduit certaines cartes à en faire deux toponymes, Tusi et Musi)¹⁰².

– On a remarqué que le mot *šmš* figure sur des monnaies de Malaga¹⁰³. On pourrait en conclure que ce nom commun a pu s'adapter à des sites différents.

97. J. ALEXANDROPOULOS, *Le monnayage de Lixus*, «Lixus», 1992, pp. 249-54. Id., *Les monnaies de l'Afrique du Nord*, sous presse.

98. J. FÉVRIER, *Le mot Mâqôm en phénicien-punique*, «CahByrsa», IX, 1960-61, p. 33.

99. TISSOT, p. 69: Tchemmich.

100. SIRAJ, *Tingitane*, pp. 507-9. A partir d'Ibn Hawkal (avant 988).

101. REBUFFAT, *Portulans*: sur les cartes de la tradition génoise, attestée depuis 1287.

102. *Ibid.* On trouve «Soumaso» dans le portulan grec DELATTE VII, antérieur à 1559.

103. MANFREDI, *Nuovi dati*, p. 101, d'après M. CAMPO, *Algunas cuestiones sobre las monedas de Malacca: Los Fenicios en la Peninsula Iberica*, II, Sabadell 1986, pp. 139-55.

– La répartition des trouvailles de monnaies de Shemesh indique qu'elles sont diffusées surtout au sud du Sebou, et non dans le nord ou la région du Loukos¹⁰⁴. Deux villes anciennes conviendraient comme centre de diffusion, Gilda (mentionnée par Méla, un temps capitale princière, comme l'indique son nom, apparenté à GLD, aguelid) et Volubilis.

– On a fait l'hypothèse que les monnaies émanaient d'un sanctuaire, ou tout au moins d'une ville où se trouvait un sanctuaire important. Volubilis qui possédait un grand temple de tradition phénicienne¹⁰⁵ est dans ce cas candidate.

– Mais on a également supposé que *mqm sms* pourrait signifier «marché (de l') occident»¹⁰⁶. Ce qui conviendrait aussi bien à une ville de l'intérieur qu'à un port.

Ouvrages cités

Le présent colloque étant consacré à l'historiographie de la recherche, nous n'abrégeons pas les prénoms des auteurs quand nous les connaissons. Nous donnons plus de titres pour les périodes reculées, même si certaines contributions apportent peu au sujet¹⁰⁷, mais à cause de leur intérêt propre. Enfin, pour une bibliographie du Maroc antique, nous renvoyons à celle qui a été dressée dans ce même ouvrage par V. Brouquier-Reddé et E. Lenoir¹⁰⁸.

AE	«L'année épigraphique»
Afr. Rom.	<i>L'Africa romana. Atti del [I à XIII] convegno di studio...</i> (la date donnée de la réunion de Convegni est suivie d'un an, puis de deux à partir du tome X, 1992, par la parution effective)
«AntAfr»	«Antiquités Africaines»
«BAM»	«Bulletin d'Archéologie Marocaine»
«BCTH»	«Bulletin du Comité des Travaux Historiques» (et implicitement Commission de l'Afrique du nord, quand la publication est distincte)

104. ALEXANDROPOULOS, *Le monnayage*, cit., p. 251.

105. M. BEHEL, *Un temple punique à Volubilis*, «BCTH», 24, 1997, pp. 25-51.

106. MANFREDI, *Nuovi dati*, cit., p. 98, d'où la bibliographie.

107. La disparition de la Bibliothèque Nationale à Paris aurait provoqué, pour certaines vérifications, une perte de temps sans commune mesure avec leur objet.

108. Sont également consacrées à l'histoire de la recherche au Maroc les deux contributions de ce même colloque de V. BROUQUIER-REDDE, *Les brigades topographiques au Maroc (Plaine du Gharb et région de Volubilis)* et de E. LENOIR, *Les pionniers de la recherche dans le Maroc Central*.

«BAC»	(Ancienne abréviation courante du précédent: «Bulletin Archéologique du Comité»)
«CRAI»	«Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres»
«Hespéris»	«Hespéris, Archives berbères et bulletin de l'Institut des Hautes Etudes Marocaines, 1921-59»
«Hespéris-T»	«Hespéris-Tamuda», 1960...
«PSAM»	Publications du Service des Antiquités du Maroc
«REL»	«Revue des Etudes Latines»
<i>Enc. Berb.</i>	<i>Encyclopédie Berbère</i> , I, 1984 - XX, Gauda-Girrei, 1998
IAMI	<i>Recueil des Inscriptions Antiques du Maroc. Inscriptions latines</i> , par Y. de Kisch, J. Gascou et autres, Paris 1982
IAMp	<i>Recueil...Inscriptions puniques et néopuniques</i> , par J. Février, Paris 1966
«PECS»	<i>The Princeton Encyclopedia of Classical Sites</i> , Princeton 1976
<i>Dict. phén. pun.</i>	<i>Dictionnaire de la civilisation phénicienne et punique</i> , Brepols 1992

Quelques atlas du XIX^e siècle

- MALTE-BRUN CONRAD (MALTHE BRUUN, dit.), *Précis de la Géographie Universelle ou Description de toutes les parties du monde sur un plan nouveau d'après les grandes divisions naturelles du globe*, Collection de cartes géographiques dirigées par M. Malte Brun, dressées par MM. LAPIE¹⁰⁹ et POIRSON, Paris 1810.
Atlas complet du Précis de géographie universelle de M. Malte-Brun dressé...par M. Lapie, capitaine ingénieur géographe, Paris 1812.
- Orbis terrarum antiquus*, (atlas de) Christian Gottlieb REICHARD¹¹⁰, Nürnberg 1822-31.
- Atlas classique et universel de géographie ancienne et moderne, dressé par M. Lapie, géographe, Directeur du Cabinet topographique du roi*; 2^e éd., Paris 1816 3^e et 4^e éd. 1817 et 1824; *Nouvel atlas classique...par Lapie et Poirson*, 1838.
- Atlas universel de géographie ancienne et moderne, précédé d'un abrégé de géographie physique et historique, par M. Lapie...et M. Lapie fils*, Paris 1829; 2^e éd. 1842.
- Atlas classique et universel de géographie ancienne et moderne, dressé par M. Lapie, colonel au corps royal des ingénieurs géographes militaires, revu pour les*

109. Pierre Lapie (1779-1850). Sa carrière dans *Nouvelle biographie générale*, 1859, s.v.; son fils: Alexandre Emile. Il est difficile de faire un tableau des nombreuses rééditions de ses atlas, qu'aucune bibliothèque ne semble posséder au complet

110. Sur REICHARD (1758-1837), *Allgemeine Deutsche Bibliographie*, s.v.

- deux dernières éditions et augmenté d'une carte de l'Algérie par M. Darmet, 5^e éd., Paris 1840.
- Historisch-Geographischer Hand-Atlas zur Geschichte Asiens, Africa's, America's und Australiens, von Dr. Karl von Spruner*, 2^e éd., Gotha 1855^{III} [Exemple de l'œuvre de cartographie antique de Spruner, considérable depuis son *Atlas Antiquus* de 1850].
- Notice sur la carte de l'Afrique sous la domination des Romains, dressée au dépôt de la guerre d'après les travaux de M. Frédéric Lacroix, par M. Nau de Champlouis*, Paris 1864.
- Justus Perthes' Atlas Antiquus. Taschen Atlas der Alten Welt von Dr. Alb. van Kampen*, Justus Perthes, Gotha, 1893 [nombreuses éditions ultérieures, en allemand et en français].

Nous ne citons que des Atlas historiques. D'autre part, il ne s'agit que d'un échantillonnage. Voir aussi ci-dessous Malte Brun, Fortia D'Urban, Lapie.

Bibliographie

Du XVIII^e siècle à Tissot, 1877

- WINDUS JOHN, *A Journey to Mequinez, the Residence of the Present Emperor of Fez and Morocco, on the Occasion of Commodore Stewart's Embassy thither from the Redemption of the British Captives in the Year 1721*, London 1725.
- STUART J., *Reise nach Mequinez*, Hannover 1725 [concerne seulement l'arc de Volubilis].
- BOYDE HENRY, *Several voyages to Barbary, containing an historical and geographical account of the country...to which are added the maps of Barbary and the Sea-Coasts...a view of the ancient ruins near Mequinez...*, London 1730; 2^e éd. 1736.
- MALTE-BRUN CONRAD (MALTHE BRUN, dit), *Précis de la Géographie Universelle ou Description...*, 1^{ère} éd. 1810-29; 2^e? 1812-29; nlle éd. 1832-33 [devenu *Géographie universelle* à partir de 1850, puis *Géographie universelle* «entièrement refondue» (par ex. en 1855-57), puis «revue» (jusqu'en 1879)].
- GRÄBERG DE HEMSÖ J., *Specchio geografico e statistico dell'impero di Marocco del cavaliere conte Jacopo Graberg di Hemsö*, Genova 1834.
- LAPIE PIERRE, *Orbis romanus ad illustranda itineraria Antonini Burdigalense tabulam Peutingerianam periplos itineraria maritima delineatus a P. Lapie*, Paris 1834.
- AUGUSTIN F. FREIHERR VON, *Erinnerungen aus Marokko*, Wien 1838.
- AUGUSTIN F. FREIHERR VON, *Marokko nach eigener Anschauung geschildert*, Budapest 1845 [concernent seulement l'arc de Volubilis].

III. Les productions cartographiques de l'éditeur Justus Perthes à Gotha mériteraient certainement une étude particulière.

- AUGUSTIN F. FREIHERR VON, *Marokko in seinen geograph., hist., religiösen, polit. und gesellschaftl. Zuständen*, Pest 1839.
 [Ferdinand, selon le Catalogue de la Bibl. Nat.; Vincenz, selon *Allgemeine Deutsche Bibliographie*: non vidi].
- MANNERT KORNAD, *Géographie ancienne des Etats barbaresques*, trad. de Marcus et Duesberg, add. et notes de Marcus, Paris 1842.
- FORTIA D'URBAN (Le marquis de), *Recueil des itinéraires anciens comprenant l'Itinéraire d'Antonin, la table de Peutinger et un choix de Périples grecs* (ouvrage posthume, avec diverses révisions, dont celle de E. Miller), avec dix cartes dressées par M. le colonel Lapie, Paris 1844.
- RENOU EMILIE JEAN, *Description géographique de l'Empire de Maroc...*, Paris 1846.
- RENOU EMILIE JEAN, *Exploration scientifique de l'Algérie pendant les années 1840, 1841, 1842*, Sciences historiques et géographiques VIII.
- RENOU EMILIE JEAN, *Liste des ouvrages, cartes, plans, vues et dessins relatifs à l'Empire du Maroc*, Paris 1846.
- BARTH HEINRICH, *Wanderungen durch das punische und kyrenische Küstenland, oder Mâg'reb, Afrikâ und Barka*, Berlin 1849.
- VIVIEN DE SAINT-MARTIN LOUIS, *Le nord de l'Afrique dans l'antiquité grecque et romaine, Etude historique et géographique*, Paris 1863.
- RICHARDSON JAMES, *Travels in Morocco*, London 1860.
- DESJARDINS ERNEST, *La colonie romaine de Banasa et l'exploration géographique de la Mauretania Tingitana*, «RA» 1872, pp. 360-7.
- MOHR WILHELM, *Achtzehn Monate in Spanien, 2 voll., II, Frühlingstage in Andalusien und Marokko*, Köln 1876.
- TISSOT CHARLES, *Recherches sur la géographie comparée de la Maurétanie Tingitane*, Tiré-à-part 1877, pp. 1-186 (= Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, pp. 137-322).

De Tissot, 1877 à Chatelain, 1944

- LEARED ARTHUR, *Morocco and the Moors, being an Account of Travels, with a general Description of the Country and its People*, London 1876
 [The site of the Roman city of Volubilis].
- TROTTER PHILIP DURHAM, *Our Mission to the Court of Morocco in 1880, under Sir John Drummond Hay*, Illustrated from photographs by...D. Lawless, Edinburgh 1881.
- DE CUEVAS TEODORO, *Ruinas romanas del reino de Fez (Marruecos)*, «Boletin de la Real Academia de la Historia», 1885, pp. 40-5.
- DE CUEVAS TEODORO, *Estudio general sobre geografia, usos agricolas, historia politica y mercantil, administracion, estadistica, comercio y navegacion del Bajalato de Larache y descricion critica de las ruinas del Lixus romana*, «Boletin de la Sociedad geografica de Madrid», 15, 1883, pp. 90-7; 167-8; 338-69; 417-33; 16, 1884, pp. 31-58; 232-63; 365-72; 425-38.

- CAGNAT RENÉ, *L'armée romaine d'Afrique et l'occupation militaire de l'Afrique sous les empereurs*, Paris 1^{ère} éd. 1892; 2^e 1913.
- MILLER KONRAD, *Die ältesten Weltkarten*, 6 voll., Stuttgart 1895-98.
- MILLER KONRAD, *Itineraria romana*, Stuttgart 1916.
- HARRIS WALTER B., *The Roman roads of Morocco*, «The Geographical Journal», 1897, pp. 300-3 [une contribution personnelle, malheureusement courte, après une visite des sites].
- MÜLLER CHARLES, *Claudii Ptolemaei geographia*,...Paris 1901 [parution posthume].
- VIDAL DE LA BLACHE PAUL, *Les purpuraires du roi Juba*, in *Mélanges Perrot*, Paris 1903, pp. 325-9.
- BLASQUEZ DON ANTONIO, *Via romana de Tanger a Cartago*, «Boletín de la Real Sociedad Geografica», Madrid 43, 1902, pp. 324-51.
- BESNIER MAURICE, *Géographie ancienne du Maroc (Maurétanie Tingitane)*, «Archives marocaines», I, 1904, pp. 301-65.
- BESNIER M., *Recueil des Inscriptions Antiques du Maroc*, *ibid.*, pp. 366-415
- BESNIER M., *La géographie économique du Maroc dans l'antiquité*, «Archives marocaines» VII, 1906, pp. 271-95.
- LA MARTINIÈRE DE HENRI, *Esquisse de l'histoire du Maroc avant l'arrivée des Arabes*, «BCTH», 1912, pp. 142-84.
- MICHAUX-BELLAIRE, EDOUARD-LÉON, *Le Gharb*, «Archives marocaines», XX, 1913.
- CHATELAIN LOUIS, *Ce que nous savons des antiquités romaines du Maroc*, «Bulletin de l'Institut des Hautes Etudes Marocaines», I, 1920, pp. 153-63.
- GOMEZ MORENO M., *Descubrimientos y antigüedades en Tetuan*, «Suplemento al Boletín Oficial de la Zona de Protectorado esp. en Marruecos», 10 nov. 1922, p. 5 [découverte de Tamuda].
- ROGET RAYMOND, *Le Maroc chez les auteurs anciens*, Paris 1924 [L'auteur a retenu essentiellement des textes à valeur topographique].
- CHATELAIN LOUIS, *Les origines des fouilles de Volubilis*, PSAM, III, 1938, pp. 5-11
- CHATELAIN LOUIS, *Les centres romains du Maroc*, *ibid.*, pp. 23-46.
- THOUVENOT RAYMOND, *Une inscription latine du Maroc*, «REL», XL, 1938, pp. 266-8
- [=AE 1939, 167: inscription attestant le nom de Tamuda; IAMI 55].
- ROGET RAIMONDE, *Index de topographie antique du Maroc*, PSAM, IV, 1938, pp. 1-86.
- BERTHIER PAUL, *Essai sur l'histoire du massif de Moulay-Idris de la conquête musulmane à l'établissement du protectorat français*, Rabat 1938.
- CHATELAIN L., *Le Maroc avant l'Islam*, dans *L'Encyclopédie coloniale et maritime, Le Maroc*, Paris s.d. [1940], pp. 76-88.
- CARCOPINO JÉRÔME, *Le Maroc antique*, 1^{ère} éd. Paris 1943; 2^e Paris 1948.
- Dans la 2^e édition, on trouve:
- un texte original pp. 13-163; pp. 13-45; *Esquisse d'une histoire ancienne du Maroc*; pp. 47-163; *Le Maroc punique*. Des reprises; pp. 167-89 [avec additions]: *Volubilis regia Iubae*, «Hespéris», 17, 1935, pp. 1-24; pp. 191-9 [sans change-

ments]: *Sur la mort de Ptolémée, roi de Maurétanie*, dans *Mélanges Ernout*, 1940, pp. 39-50; pp. 200-30 [avec additions]: GSELL et J.C., *La base de M. Sulpicius Felix et le décret des décurions de Sala*, «MEFR», 1931, pp. 1-39; pp. 231-301 [avec additions: *La fin du Maroc romain*, «MEFR», 1940, pp. 349-448; deux notes additionnelles pp. 189-90 et 301-4, de la 2^e éd., et des errata et addenda pp. 305-11.

CHATELAIN LOUIS, *Le Maroc des Romains. Etude sur les centres antiques de la Maurétanie occidentale, texte et album*, Paris 1944.

De 1944 à 1960

TERRASSE HENRI, *Histoire du Maroc, des origines à l'établissement du protectorat français*, 2 voll., Casablanca 1949-50.

THOUVENOT RAYMOND, *La côte méditerranéenne du Maroc d'après le géographe Ptolémée*, «Revue de géographie marocaine», IV, 1944, pp. 3-12.

THOUVENOT RAYMOND, «BCTH», 1946-49, p. 47 [identification d'Aquae Daciae].

CARCOPINO JÉRÔME, *Du périple d'Hannon aux portulans grecs du XVI^e siècle*, in *Mélanges Picard*, Paris 1949, pp. 132-41.

BARADEZ JEAN, *Deux missions de recherche sur le limes de Tingitane*, «CRAI» 1955, pp. 288-98.

SMITH D. J., *Archaeological Report, Extract from the Report of the Durham University Exploration Society's Expedition to French Morocco*, 1952 [1956], pp. 88-138; *cartes*, pp. 139-46; *Appendix: the Pottery*, par G. SIMPSON, pp. 155-66.

TARRADELL MIGUEL MATEU, *Marruecos Punico*, Tetuán 1960.

De 1960 à 1980

EUZENNAT MAURICE, *Les voies antiques du Maroc dans l'Itinéraire Antonin*, in *Mélanges A. Grenier*, II, 1962, pp. 595-610.

REBUFFAT RENÉ, *Les erreurs de Pline et la position de Babba Iulia Campestris*, «AntAfr» I, 1967, pp. 31-57.

REBUFFAT RENÉ, *Les Baniures, Un nouveau document sur la géographie ancienne de la Maurétanie Tingitane*, in *Mélanges Roger Dion*, Paris 1974, pp. 451-63.

DESANGES JEAN, *Pline, Histoire Naturelle* V, I, Paris 1980.

Après 1981

BOUBE JEAN, *A propos de Babba Iulia Campestris*, «BAM», XV, 1983-84, pp. 131-8.

REBUFFAT RENÉ, *Vestiges antiques sur la côte occidentale de l'Afrique au sud de Rabat*, «AntAfr», 8, 1974.

MISSION DU SEBOU, *Recherches sur le bassin du Sebou*. I. *Gilda*, «BAM», XVI, 1985-86, pp. 235-55 (*Gilda* 1).

LENOIR MAURICE, *Ab eo xxv in ora oceani colonia Augusti Iulia Constantia Zilil*, in *L'Africa Romana*, IV 1986, pp. 433-44.

- BROC NUMA, *Dictionnaire illustré des explorateurs et grands voyageurs français du XIX^e siècle*, Paris 1988.
- EUZENNAT MAURICE, *Le limes de Tingitane. La frontière méridionale*, Paris 1989.
- EUZENNAT MAURICE, *Remarques sur la description de la Maurétanie Tingitane dans Pline, H.N. v, 2-18*, «AntAfr», 25, 1989, pp. 95-109.
- EUZENNAT MAURICE, *Babba, Colonia Iulia Campestris Babba*, in *Enc. Berb.* IX, 1990, pp. 1293-94.
- EUZENNAT MAURICE, *Le milliaire d'Arbaoua et le camp de l'oued Foarat*, «BCTH», 23, 1990-92, pp. 221-3.
- AKERRAZ AOMAR, REBUFFAT RENÉ, *El Qsar el Kebir et la route intérieure de Maurétanie Tingitane entre Tremuli et Ad novas*, in *IV^e Colloque Int. d'Archéologie et d'Histoire de l'Afrique du Nord (Strasbourg 1988)*, Paris 1991, pp. 357-408.
- REBUFFAT R., *Compléments aux Inscriptions Antiques du Maroc*, «AntAfr», IX, 1991, pp. 439-501 (en particulier: *Une inscription de Caracalla à Thamusida*, pp. 491-8).
- LENOIR M., *Ad Mercuri templum. Voies et occupation antique du nord du Maroc*, «MDAI-R», 100, 1993, pp. 507-20.
- MANFREDI L. I., *LKS e MQM SMS nuovi dati dal convegno su Lixus*, 1989, «RStud-Fen», XXI, 1993, suppl., pp. 95-102.
- SIRAJ AHMED, *L'image de la Tingitane. L'historiographie arabe médiévale et l'antiquité nord-africaine*, Rome 1995.
- MISSION DU SEBOU, *Nouvelles découvertes dans le bassin du Sebou, par les membres de la Mission du Sebou, L'Afrique du Nord antique et médiévale*, in *V^e Colloque international sur l'histoire et l'archéologie de l'Afrique du nord (Pau 1993)*, Paris 1995, pp. 233-342 (en particulier: *La ferme Priou*, pp. 261-3 et 265-70; *Gilda*, pp. 315-20 [*Gilda* 2]).
- SPAUL J. E. H., *Une colonie d'Auguste en Tingitane*, «BAM», XVIII, 1998, pp. 339-42.
- PONS PUJOL LLUIS, *Notas de Historiografía española sobre Arqueología Marroquí*, «Pyrenae», 29, 1998, pp. 249-55 [avec bibliographie].
- ARNAUD-PORTELLI ANNIE, *Babba Iulia Campestris, cité perdue de la Maurétanie Tingitane? Geographica historica*, Séminaire de Bordeaux, 1994-95 [1999], pp. 83-96.

Annexes

Annexe I Les sites antiques en juillet 1914

H. LYAUTEY, *Rapport général sur la situation du Protectorat du Maroc au 31 juillet 1914*, Rabat 1916, p. 205, § 3:

Outre ces premières opérations d'inspection des antiquités musulmanes, le Service des Beaux-Arts a commencé à s'occuper des antiquités romaines. C'est ainsi qu'une première inspection a été faite des ruines de Souk el Arba, de Sidi Eliman, de Sidi Jabeur, de Volubilis, de Thamisida et de Sidi Ali bou Djenoun. Des fouilles méthodiques ne manqueront certainement pas de nous donner des documents du plus haut intérêt pour l'art et l'histoire de la province de Maurétanie Tingitane qui nous est encore si peu connue.

Eliman pour Sliman, Thamisida pour Thamusida, Djenoun pour Djenoun, sont probablement de simples fautes de transcription ou d'impression.

«Sidi Sliman» a longtemps désigné les ruines dites de la «Ferme Priou», aujourd'hui domaine du Beth; Sidi Jabeur, celles de Rirha. Depuis Tissot, on savait que Banasa était à Sidi Ali bou Djenoun.

Annexe II Edith Wharton à Volubilis

La romancière Edith Wharton a publié en 1920 ses souvenirs d'un voyage au Maroc¹ qu'elle a accompli à l'automne de 1917. Elle arrive à Volubilis de Kenitra après avoir traversé le Rharb.

Far off a fringe of vegetation showed promise of shade and water, and at last, against a pale mass of olive-trees, we saw the sight which, at whatever end of the world one comes upon it, wakes the same sense of awe: the ruin of a Roman city.

1. E. WHARTON, *In Morocco*, Edition originale, New York, Scribner's 1920; rééd. Hopewell, New Jersey, 1996, pp. 44-6. Nous remercions K. H. Heller-Hewitt de nous avoir signalé l'intérêt du passage et de nous avoir fait parvenir le livre dès sa parution aux Etats-Unis. Il doit être encore peu connu au Maroc et en France.

Volubilis (called by the Arabs the Castle of the Pharaohs) is the only considerable Roman colony so far discovered in Morocco. It stands on the extreme ledge of a high plateau backed by the mountains of the Zerhoun. Below the plateau, the land drops down precipitately to a narrow river-valley green with orchards and gardens, and in the neck of the valley, where the hills meet again, the conical white town of Moulay Idriss, the Sacred City of Morocco, rises sharply against a wooded background...

Volubilis seems to have had the extent and wealth of a great military outpost, such as Timgad in Algeria; but in the seventeenth century it was very nearly destroyed by Moulay-Isma'îl, the Sultan of the Black Guard, who carried off its monuments piece-meal to build his new capital of Meknez, that Mequinez of contemporary travellers which was held to be one of the wonders of the age.

Little remains to Volubilis in the way of important monuments: only the fragments of a basilica, part of an arch of triumph erected in honour of Caracalla, and the fallen columns and architraves which strew the path of Rome across the world. But its site is magnificent; and as the excavation of the ruins was interrupted by the war it is possible that subsequent search may bring forth other treasures comparable to the beautiful bronze sloughi (the African hound) which is now its principal possession.

It was delicious, after seven hours of travel under the African sun, to sit on the shady terrace where the Curator of Volubilis, M. Louis Châtelain, welcomes his visitors. The French Fine Arts have built a charming house with gardens and pergolas for the custodian of the ruins, and have found in M. Châtelain an archaeologist so absorbed in his task that, as soon as conditions permit, every inch of soil in the circumference of the city will be made to yield up whatever secrets it hides.

«Les premiers coups de pioche» ont été donnés à Volubilis le 25 mai 1915 (CHÂTELAIN, *Les origines des fouilles de Volubilis*). On comprend évidemment que «colony» est à prendre au sens large de fondation romaine. L'accent circonflexe de Châtelain est une erreur de l'auteur, mais Lyautey lui-même la commettait aussi (cf. ci-dessus, note 37).

Le chien de bronze a été découvert en février 1916: CHÂTELAIN, *Le chien de Volubilis*, «CRAI», 1916, pp. 259-61 («C'est un chien courant d'Afrique du genre sloughi»); «Gazette des beaux-arts», juillet-septembre 1917, pp. 284-7.

Des prisonniers allemands ont été cantonnés à Volubilis de mai 1915 à août 1916, et ont travaillé sur le site. L'interruption des fouilles dont semble faire état l'auteur vient donc non pas «de la guerre», mais du départ de cette main d'oeuvre qui n'a pas été remplacée.

Annexe III Le texte du Ravennate

La source de ce texte n'est évidemment pas l'Itinéraire Antonin² ou un texte de cette tradition. En revanche, il dérive évidemment d'une carte:

2. M. EUZENNAT, *Remarques*, p. 105: (le Ravennate) «pour la Tingitane, recopie l'Iti-

son auteur a d'abord transcrit le début des itinéraires (jusqu'à Banasa, Tremulas et Septem Fratres) puis leur suite. Après quoi, sa carte est notablement plus riche de toponymes que l'Itinéraire Antonin, mais il va mêler des étapes d'itinéraire et des indications ethniques sans doute portées sur la carte en marge des itinéraires: Gudda, Bati, Argenti, Barsuuli, Sidilium, Egelin, Lampica, Fons asper, Nabia, Maura, Getuli Selitha, Getulisofi, Getuli dare, Turrus Buconis, Paurisi, Perora.

Cette carte se présentait probablement comme la Table de Peutinger, et elle s'inscrivait dans la branche du stemma des textes topographiques dont la Table de Peutinger fait partie.

Pour s'en assurer, il suffit de comparer les itinéraires de la Syrte entre Lepcis Magna et Macomades.

It. Antonin: Lepti Magna colonia, Seggera, Berge, Base, Thebunte, Auxiqua, Annesel, Auxius, Stixgi, Macomadibus Sirtis

Table de Peutinger: Lepti Magna col, Sugolin, Nivirgi tab, Simnana, Tubactis, Casa Rimoniana, ad cisternas, Nalad, Dissio aqua amara, Chosol [Musula], ad ficum, Pretorium, Putea nig(ra), Macomades Selorum

Ravennate v, 6: Leptis Magna, Subgoli, Nivergi, Simadana, Thubactis, Rustitiana, Cisternas, Nadalus, Dision, Onusol, Musol, Ficum, Pretorium, Putea nigra, Macumades maiores

La parenté des deux derniers textes est évidente, tandis que le premier est tout différent. On voit également que le Ravennate ne consulte pas une source directe de la Table de Peutinger que nous connaissons, mais un document légèrement différent (qui doit donc enrichir le stemma où on place la Table). Enfin, il est bien net qu'il regarde une carte, car la Table de Peutinger indique un diverticule ou un compendium par le site de Musula, tandis que le Ravennate intègre simplement «Musol» (Musula) après «Onusol» (Chosol).

Le Ravennate est donc un bon témoin de ce que nous aurait appris sur le Maroc la Table de Peutinger si son dernier volet occidental avait été conservé³. Dans le domaine de la localisation des sites, ce témoignage sur la situation de Bovalica, Gentiano et Baba reste donc important.

néraire Antonin et réparti au hasard les toponymes qui ne s'y trouvent pas». On ne voit pas bien comment on peut recopier ce qui ne se trouve pas dans le texte qu'on copie. Mais de toute façon, ce n'est pas l'Itinéraire Antonin qui est copié. Il peut être utilisé, comme nous l'avons fait, pour reconstituer la cohérence du Ravennate, mais la parenté des deux textes se situe en amont du stemma où ils prennent place, et où la Table de Peutinger est beaucoup plus proche du Ravennate.

3. Ce n'est donc pas avoir «une trop grande confiance dans les compilations du Ravennate» (Euzennat, *Enc. Berb.* s.v. *Babba* p. 1293) que de tenir compte de ce texte.

TABLEAU DU TEXTE DU RAVENNATE *

V, 4	III, II	
...		
Portum Sigense		
Parietina		
Tingi colonia	Tingi colonia	
Zichi	Zili	Gigantes
Tabernis	Tabernis	Oppido Novo
Lix colonia	Lix colonia	<u>Tremulas</u> <u>Septem frat.</u>
Frigidis	Frigidis	Bobiscianis
Banasa	<u>Banasa</u>	Aquis Daticis
Tamusida	Tamasida	
Sala	Sala	Baba
	Gentiano	Tocolosion
	Explorazio	Bolubili
Bovalica	Boballica	
	Boniuricis	
	Gudda	
	Bati...	

* Les traits horizontaux indiquent qu'en III,II, il faut passer à la colonne suivante pour retrouver le texte dans son ordre primitif.

TABLEAU COMPARÉ DE L'ITINÉRAIRE ANTONIN

Portus Divinos	
...	
Ad Septem Fratres	
Tingi colonia	Tingi colonia
Ad Mercurios	Ad Mercurios
Zili	Ad Novas
Tabernis	Oppido Novo
Lix colonia	Tremulis
Frigidis	Vopiscianis
Banasa	Gilda
Thamusida	Aquis Dacicis
Sala colonia	Volubilis colonia
Mercurios	Tocolosida

Annexe IV Tableau des principales agglomérations

COLONIES

Tingi	MR MA	municipe en 38, colonie sous Claude
Zilil	MA	colonie depuis 33-25
Banasa	??	colonie depuis 33-25
Babba	MA	colonie depuis 33-25
Lixus	MR MA	<i>urbs</i> pour Méla, colonie de Claude
Rusaddir	MR	<i>urbs</i> pour Méla, <i>oppidum</i> pour Pline, <i>colonia</i> d'après It. Ant.
Volubilis		<i>urbs</i> pour Méla, municipes romains en 44, <i>colonia</i> d'après It. Ant.
Sala	MR	<i>urbs</i> pour Méla, a un <i>capit[olium] n[ovum]</i> vers 120, municipes attestés en 144, <i>co[lo]nia</i> d'après It. Ant.

MUNICIPES Volubilis, Sala, déjà cités

VILLES DE STATUT INCONNU

Septem		S.i.; longue histoire urbaine, à partir du III ^e siècle?
Gilda		ville maurétanienne ancienne (Alexandre Polyhistor), <i>urbs</i> pour Méla. S.i. pour l'époque provinciale
Bovalica	MA?	S.i. MA si on lui attribue les monnaies BB<L

CAMP MILITAIRE ET VILLE

Oppidum novum		« <i>oppidum</i> » donc, sans autre indication; mais vestiges monumentaux; probable camp disparu
Ad novas (<i>Suiar</i>)		deux camps successifs et ville. S.i.
Vopiscianae		camp et ville (si c'est bien Sk el Arba), s.i.
Thamusida		camp; probable <i>respublica thamusidensium</i> en 204, mais s.i.
Tocolosida		camp et ville, s.i.
Tabernae		vicus subcastral?
<i>Aïn Schkour</i>		vicus subcastral?
<i>S. Moussa bou Fri</i>		vicus subcastral?
<i>El Benian</i>		camp de la fin du III ^e , vicus subcastral

DIVERS

Tamuda	MR	ville disparue avant 40, puis camp, sans agglomération
Frigidae		camp, sans agglomération
Tremuli		s.i.
Aquae Dacicae		station thermale, pas d'agglomération
<i>Mogador</i>		station commerciale?

Certaines de ces villes ont battu monnaie à l'époque maurétanienne (MR = monnaie royale; MA = monnaie autonome) ce qui confirme qu'elles avaient vocation à une existence civile. Dans bien des cas, nous manquons d'indications (S.i. = sans indications). Les relations d'un camp militaire et d'une ville civile peuvent être très diverses.

Rusaddir, Bovalica et Mogador sont relativement isolées, mais tous les autres sites nommés constituent un ensemble sans solution de continuité apparente. Si aux colonies et municipes attestés nous ajoutons les villes dont nous ignorons le statut, mais qui ont probablement eu un statut indépendant (sans pouvoir en faire évidemment la liste exacte), nous obtenons un tissu assez dense qui nous permet d'envisager que le trapèze Tanger-Ceuta-Sala-Volubilis était occupé par les territoires civiques des cités. Il nous paraît donc possible de parler de «territoire civique» ou de «zone civique» pour désigner l'ensemble de cette région.

Annexe v Les toponymes épigraphiques

Toponymes attestés *in situ*

BANASA

(Identifiée en 1871 par Tissot grâce à *IAML* 95)

<i>Colonia</i>	n° <i>IAML</i>
colonia iulia valentia banasa	126 128
valen---bana---	136
colonia [aur]elia banasa	95
colonia[---]	99
---col ba---	185
---nia bana---	98
---ntiae b---	129
va---ba---	144
---colo---	176

Respublica

respubl banasit	104 devota
resp banasit	106 devota
---ub ba---	121
---b bana---	134
---publi b[a]nasi---	103
resp banit	132 sic
---nasi---	190 de]v[ota
---sit---	124 de---

---res---t 123 dev
 ---l---[de]vota 116 ---vota---

Banasitani

aurelii banasitani 125

Fragments

---ban--- 107 resp]ban[asit devota]nu[mini ?
 ---na--- 117 resp ba]na[sit devota n]um[ini ?
 ---as--- 167
 ---na--- 207
 ---r---ana--- 212 resp bana---?
 ---sa---? 209
 ---sa--- 220 mais peut-être ---sat---
 ---sa--- 221

LIXUS

(Identifiée par Barth, confirmation en 1941 par Quintero Atauri grâce à 78)
 lix[--- 78 lix(itano)

SALA

(Confirmation par Chatelain en 1929-1930 grâce à 307 et 311)

amici salenses 304a
 r(es) p(ublica) salensium⁴ 304b
 r(es) p(ublica) salensium 305
 munic(ipii) sal(ensis) 307-1
 salensium ordine 307-2 l. 1-2
 salenses l. 7
 ab [ord]ine splendidissimo
 salensium 310
 munic volubilitani et salensis 311⁵

TAMUDA

(Confirmation par Thouvenot en 1938 grâce à 55)

---]amudam 55

TANGER

(Confirmation en 1887 par Héron de Villefosse grâce à 6)

4. *Respublica salensium, thamusidensium, volubilitanorum, zilitanorum*. Toute autre restitution que ce génitif pluriel est erronée après *respublica*. On lira donc *respublica banasitanorum* et non *banasitana* comme les IAMI (REBUFFAT, *Compléments*, p. 447)

5. "Salenses", Chatelain; "salensis", S. LEFEBVRE, *La mort précoce d'un décurion de Sala*, in «Afr. Rom.» XII, 1996, pp. 1123-37

populus ti [6 tingitanus
īvir colon(iae) ti[ng]itan(ae)	7
col]onia tingitana	18
g(enerē) ting(itana)	32

THAMUSIDA

(Confirmation en 1992 par Rebuffat)

th [---?]	266a (1965 Rebuffat)
[resp] tham[uside]n[sium]	1992 Rebuffat ⁶

ULPIUM

(Identifié en 1953 par Baradez grâce à 814)

genio ulpio	814 ⁷
-------------	------------------

VOLUBILIS

(Identifiée en 1727 par Stuart, Windus grâce à 390-1; confirmation en 1835, 1842 par Drummond Hay grâce à 437; enfin par Tissot)

βουλοβλι	inédite
volubili	363 364 volubili agentium

Municipium

municipium volubilitanum	343 375a
munic volub	369
municipii volubilitani	437 441
municip volub	438
in municipio volub	368 439 440
municipi volb	459
mun(icipi) vol(ubilitani)	429 504
---ii vol(ubilitani)	431
municipii vol	432
municipi volub	438
---municipi---	502

Respublica

res—blic v---	355
respublica volubilitanorum	387
resp vo[lubil]itanorum	390-391
resp vol	397
respublica volubilit	396 398

6. REBUFFAT, *Compléments*, 1992 pp. 491-8.7. *Genio ulpi*, Baradez; *ulpio*, EUZENNAT, «BCTH» 1976-78, p. 246-7.

respub volubil	399
resp volubilit	400
respub vol	401
respublica volubilit	403
resp vol	405 406 407 408 416
r p vol	409
respublica vol	411
res pub volubilitanor	419
---olubilitan---	503

Ordo

ordo volub	370b 375b
ordo volubil	469
ordo volubilitanorum	430
ordo vol	433 456 481
ordo volubilitanus	457
ordo v---	475

Volubilitani

volubilitani	370a 380 474
---dicati	383
[volubilitani, volubilitanos?]	415 le nom officiel des volubilitains est à restituer sur le modèle de la table de patronat 126 de Banasa

Volubilitanus, -a

vol(ubilitano)	375b 425 444 445 478
volub(ilitano)	427
volubilit (ano)	442
volubilitano	437 457
volu---o---	634
volubi(litana)	461
vol(ubilitanae)	467
volub(ilitana)	505

Fragment

---volub	729
----------	-----

ZILIL

Confirmation en 1985 par Lenoir (publication)⁸

1 - col(onia) iul(ia) constantia zilit(anorum)⁹

8. Dans le cadre des recherches de la Mission maroco-française de Dchar Jdid.

9. Cette base qui n'avait pas été retournée en 1985 «a été lue en juillet 1990. Il s'agit

- 2 - resp(ublica) zilitanorum
 3 - col(onia) constantia
 4 - col(onia) iul(ia) constantia zilil
 5 - «quelques lettres en début et en fin de ligne»
 6 - illisible sauf quelques lettres

Toponymes attestés *extra situm*

BABBA

IAM 250 à Thamusida: colonia babbensis

BANASA

IAM 265 à Thamusida: ba--- ?

GILDA

Ferme Priou et Sidi Ahmed
 ben Rahal: facta gild (sur des tuiles)

LIXUS

II 6157 à Barcelone: lixitanus
 VI 2197 à Rome: lixitana

SALA

IAM 57 à Larache: civitas salensis

TANGER

IAM 241 à Banasa, diplôme : tingit(ano)
CIL VI 31870 : ---cl, tingi---: col(oniae)] cl(audiae)
 tingi ou bien cl(audiae) tingi(tanae),
Pflaum, Carrières, I, p. 430

VOLUBILIS

IAM 311 à Sala: munic volubilitani
 Liste militaire, à Lambèse: volub(ili) [deux soldats différents]¹⁰
 Base, à Lambèse: vol(ubili ou -ubilitaenus)¹¹
 Graffiti, au Magdalensberg: volubilitanus [cité deux fois]¹²

d'une dédicace à Elagabal qui donne la formule col(onia) ...etc» (LENOIR, *Ad Mercuri templum*, p. 509, note 6). Toutes les autres bases d'après LENOIR, *Ab eo* XXV, 1985, pp. 433-44.

10. Y. LE BOHEC, *Inscriptions inédites ou corrigées concernant l'armée romaine d'Afrique*, «AntAfr», 25, 1989, p. 206-8, lignes 20 et 22.

11. G. FORNI, *La dedica sacra a Giove Dolicheno da Lambaesis*, «MEFRA», 1983, pp. 757-60.

12. M. EUZENNAT, *Le Marocain du Magdalensberg*, «AntAfr», 14, 1979, pp. 123-8, «Il s'agit, de toute évidence, d'un esclave ou d'un affranchi... probablement d'origine maure et représentant un marchand italien».

María Paz García-Gelabert

Historia de las excavaciones arqueológicas
españolas en el norte de Mauretania Tingitana.
Investigación de la cultura fenicia.
M. Ponsich y M. Tarradell

Los dos arqueólogos, cuya obra vamos a estudiar, el primero francés, aunque ha dedicado gran parte de su vida profesional a investigar en España, y el segundo español, presentan algunas facetas comunes. Ambos tomaron como campo de sus actividades intelectuales a Mauretania Tingitana. Ambos aplicaron después sus afanes científicos a España. Ambos se dedicaron a la prehistoria, protohistoria y a la etapa clásica, tema este último abordado por el Dr. J. M. Blázquez, con respecto a los dos personajes, en su comunicación a este Congreso. Ambos se caracterizaron por un conocimiento minucioso del terreno y por un manejo exhaustivo de la bibliografía menuda.

Comenzó M. Ponsich su carrera científica con una serie de trabajos sobre aspectos monográficos de la arqueología de Mauretania Tingitana, concretamente con contribuciones al atlas arqueológico de Marruecos. La primera estudiada fue la región de Tánger¹, y la segunda la de Lixus², dos zonas que el autor conocía perfectamente pues las había visitado con todo detenimiento.

Dichos estudios significan un gran avance en el conocimiento arqueológico en esta costa atlántica. Y a pesar de los años transcurridos siguen siendo obras de necesaria consulta.

Otras investigaciones abordadas por el arqueólogo francés son de tema fenicio, uno de sus preferidos, como la publicación de un huevo de avestruz decorado, hallado en Tánger³. Precisamente los huevos de avestruz constituyen uno de los productos que los fenicios repartieron por el Mediterráneo, con la carga simbólica que portan asociada (FIGG. 4, 6).

1. M. PONSICH, *Contribution à l'Atlas Archéologique du Maroc, région de Tanger*, «BAM», 5, 1964, pp. 253-290. Sobre la vida de M. Ponsich con la lista de todas las publicaciones, véase J. M. BLÁZQUEZ, S. MONTERO, *Presentación*, in *Alimenta. Estudios en homenaje al Dr. M. Ponsich*, Madrid 1991, pp. 9-11, 13-9.

2. M. PONSICH, *Contribution à l'Atlas Archéologique du Maroc, région de Tanger*, «BAM», 6, 1966, pp. 377-426.

3. M. PONSICH, *Tanger, un œuf d'autruche décoré*, «BAM», 6, 1966, pp. 461-4.

L'Africa romana XIII, Djerba 1998, Roma 2000, pp. 915-937.

Tienen un marcado carácter funerario. A pesar de lo cual y de asociarse comúnmente a necrópolis semitas, también se encuentran en poblados y en cementerios tartésicos.

En general se ha de indicar que para la mayor parte de las civilizaciones mediterráneas el huevo es un símbolo universal de fertilidad, de vida, de esa vida que contiene en germen. Y emblema de la vida terrena lo es también de la vida en el Más Allá, y emblema de resurrección, de renacimiento.

La costumbre de depositar huevos en las tumbas se atestigua en el Neolítico del Próximo Oriente. Y se extendió paulatinamente por todo el ámbito Mediterráneo desde Oriente a Occidente. Así en sepulcros prehistóricos griegos ya hay documentadas cáscaras de huevos. En Etruria los huevos que sostienen los comensales de las representaciones pictóricas o escultóricas funerarias poseen, sin duda, similar simbología que los reales. La misma que debían tener los huevos que servían como plato obligado los romanos en los banquetes fúnebres al morir un deudo o tiempo después.

Es usual que el huevo de avestruz aparezca, indistintamente, entero con una o dos perforaciones (es menos común), partido en dos mitades o en tres cuartos, con los bordes lisos, redondeados, en forma de V, o dentados que encajan. El muerto bebía o comía, pues, de un recipiente de primera calidad que daba al líquido o a los alimentos sólidos que debieron contener en su interior un poderoso poder regenerador.

Y generalmente son decorados con diseños a base de motivos geométricos simples o complejos (zigzags, líneas y bandas, triángulos); motivos vegetales más o menos complicados (palmetas, flores de loto, árboles de la vida); zoomorfos (aves, ciervos, grifos), o en más raras ocasiones antropomorfos. Suelen plasmarse las figuraciones en pintura roja, a veces en pintura blanca o azul, o por medio de trazos incisos⁴. También se han recuperado huevos de avestruz cuyas paredes interiores se recubrieron de pigmento rojo o que contuvieron dicho pigmento como ofrenda a los dioses de la muerte y/o al difunto.

El color rojo es el más utilizado en los complejos ceremoniales que rodean al mundo de la muerte. Tal vez simboliza la sangre, es sustitutivo de ésta y consecuentemente de la vida, o se asimila con los ritos solares. Otros más son los atributos que se asimilan con este color, dependiendo de las diversas religiones, no sólo en Occidente y en el Próximo Oriente, sino también en el Extremo Oriente, en algunos de cuyos países se recu-

4. Con toda probabilidad los diseños contienen una carga simbólica, a la que en el estado actual de la investigación no es posible acceder.

bren en la festividad de Año Nuevo, gran parte de los objetos cotidianos y las paredes y puertas de las casas de papeles de color rojo.

Más abajo se alude al pigmento rojo que se aplicaba a los cadáveres en el Paleolítico y en otras épocas, sin que, por lógica, haya una sucesión de continuidad entre unas y otras civilizaciones. No obstante los mecanismos conceptuales de la mente, somos de la opinión que, similares en todas las épocas, pueden producir, en diferentes ambientes culturales, idénticos resultados.

El depositar huevos de avestruz entre los ajuares, o a veces de gallina cuando no había acceso a aquéllos, como entre las tribus íberas, en parte fue adoptado por las tribus indígenas, a ambos lados del Mediterráneo, con las que los semitas tomaron contacto consecuente con las transacciones comerciales o a través de su asentamiento físico en las cercanías y/o en sus poblados. En Hispania los más antiguos han aparecido en las necrópolis semitas de Sexi (Almuñecar, Granada). Solamente en Baria (Villaricos, Almería) se han recogido cerca de ochocientos. En las tumbas tartésicas de la Ría de Huelva y de los alrededores de Carmona son muy populares los huevos de avestruz con las superficies decoradas con los mismos métodos y diseños aludidos arriba, es decir con motivos a base de pigmentos rojos, azules o blancos o incisos, sin duda por influencia de los colonos fenicios, en cuyas necrópolis (y en las púnicas) puede afirmarse que son casi absolutamente imprescindibles.

Los hallazgos de huevos de avestruz, como indicamos, no son muy comunes en los ajuares iberos hispanos, aún así se han atestiguado algunos ejemplares de gallina, sustitutivos de aquéllos, sin duda por la dificultad que conllevaba el adquirir estos últimos (Castellones de Ceal, Turó dels dos Pins, Can Rodon de l' Hort).

Acerca del conocimiento de las necrópolis fenicias hizo M. Ponsich⁵ una excelente contribución en el año 1967, concretamente con referencia a las localizadas en la región de Tánger. Al estudio de las necrópolis fenicias de la aludida región, volvió M. Ponsich dos años después, en 1969⁶. Son trabajos largos y detallados, en los que demuestra un profundo conocimiento del ambiente funerario de los fenicios.

La civilización fenicia siempre atrajo la atención científica del arqueólogo que estudiamos. La trató bajo diferentes aspectos. Así, en 1968, publicó un libro sobre las alfarerías fenicias de Kuass⁷. La cerámica, por su perdurabilidad a través de los siglos constituye, dentro de los hallazgos

5. *Nécropoles phéniciennes de la région de Tanger*, Tanger 1967.

6. *Nécropoles puniques de la région de Tanger*, in *Actes du 91° Congrès National des Sociétés Savantes (Rennes, 1966)*, Paris 1969, pp. 55-68.

7. M. PONSICH, *Alfarerías de época fenicia púnico mauretana en Kuass (Arcila, Marruecos)*, «Papeles del Laboratorio de Arqueología de Valencia», 4, Valencia 1968.

materiales de un yacimiento, un fósil guía de la mayor importancia, y su interpretación aporta conclusiones vitales, y muchas veces la comprensión de un amplio espectro dentro de la historia antigua y de la arqueología. Véase como, a través del estudio ceramológico en laboratorio, conforme a la evolución estructural interna, formal, decorativa de las vasijas, se pueden llegar a deducir algunas de las características de las poblaciones que las poseen y/o fabrican en alfares propios. Se establecen redes comerciales que devienen en vehículos de corrientes culturales, motivo a su vez de importantes procesos de aculturación. Se aprecian los mecanismos de comercio. Interrelaciones de unos pueblos con otros. Mecanismos de redistribución... Y así lo entendió el Dr. Ponsich, cuya línea seguimos y desarrollamos en nuestra investigación.

Un aspecto, también relevante, que en la actualidad se está tratando por estudiosos de la civilización fenicia, en el que M. Ponsich se adelantó varios años a la investigación moderna, es el tratado en 1969. Es el del ascendiente, como más desarrollada y cultivada, de la cultura fenicia sobre las comunidades agrícolas y ganaderas de la región de Tánger⁸.

En la fecha citada, 1969, el trabajar sobre las influencias de la civilización fenicia, y sobre todo en lo que se refiere a las poblaciones rurales, que no eran tenidas excesivamente en cuenta, constituía una gran novedad. M. Ponsich es un predecesor, insistimos, de asuntos que en años posteriores se han enfatizado, como el tema de la cerámica, y el relativo a la relación de Marruecos con las tribus del sur y del levante ibérico, que recibieron el impacto del comercio fenicio.

Son estas investigaciones una importante contribución para entender aspectos concretos del asentamiento fenicio y sobre todo de sus relaciones con los nativos, con los que comerciaban los semitas, y a veces vivían, si suponemos asentamientos estables para los orientales, como ahora se propugna por investigadores, entre otros J. Alvar y C. González Wagner.

La aportación fundamental de M. Ponsich es un libro, que vio la luz en 1970, sobre Tánger y su región⁹. Consiste en un estudio pormenorizado, conforme al título de la obra. Comienza a partir de la prehistoria hasta llegar al Bajo Imperio.

El trabajo se divide en tres libros. El primero de ellos, que consta de doscientas veintidos páginas, se dedica a la prehistoria y a la protohistoria de la región. El libro segundo de ciento diez páginas de extensión, estudia

8. *Influences phéniciennes sur les populations rurales de la région de Tanger*, in *v Symposium de Prehistoria Peninsular. Tartessos y sus problemas*, Jerez de la Frontera 1969, pp. 173-84.

9. M. PONSICH, *Recherches archéologiques à Tanger et dans sa région*, Paris 1970.

Mauretania Tingitana durante el Alto Imperio. Y el tercer libro, de sesenta y cuatro páginas, trata sobre Mauretania Tingitana en el Bajo Imperio.

Nos centramos, a efectos de esta comunicación, en el primer libro. Es exhaustivo hasta en los más mínimos detalles. Como se indicó al comienzo, el manejo de la numerosa bibliografía es absoluto, y es una constante en su trayectoria científica. Nada se escapa al cuidado de M. Ponsich. El volumen se lee con gusto pues está escrito en un estilo ameno. Y en su conjunto se halla perfectamente ilustrado con muchos y buenos mapas y fotos, que aligeran, sin distraer, el contenido del texto.

El presente trabajo pretende dejar muy claro el pensamiento de M. Ponsich, y una valoración, en parte tomada de M. Ponsich y en parte propia, de las diferentes culturas prehistóricas y protohistóricas. Un acierto grande del autor es comenzar su obra con un estudio dedicado a la situación geográfica y topográfica de Tánger y de su entorno. La topografía del terreno explica satisfactoriamente muchos aspectos de las culturas. Ya los griegos en la antigüedad defendieron que el hombre es un producto geográfico del medio ambiente. Y nosotros continuamos en la misma línea, es evidente que la realidad ambiental determina ecosistemas y la adaptación a uno específico genera una transformación sociocultural precisa. La evolución no puede separarse de las condiciones ambientales, sociales y naturales. Por tanto el enfoque ecológico resulta imprescindible para el estudio y explicación de los cambios generados en un proceso histórico puntual, en relación con una sociedad determinada.

La región que estudia M. Ponsich, por estar situada en un estrecho, el de Gibraltar, que es el paso obligado, corto, entre el norte de Africa y la Península Ibérica, está condicionada por este accidente geográfico.

Se detiene el autor a describir la bahía, las montañas y la costa, los ríos y las lagunas. El clima, los cambios climáticos, tan importantes para inferir modos de vida y mecanismos de adaptación, el manto vegetal y la fauna. Antes de proseguir en el estudio cultural M. Ponsich, volvemos a reiterarlo, es partidario, acertadamente, de investigar “el ambientalismo”. Por ejemplo, la oscilación y cambios de una época a otra en el área en estudio, explican, como muy bien puntualiza M. Ponsich, que son muy difíciles de fijar, actualmente sobre el terreno, con los datos que se leen en el *Periplo de Hannon*¹⁰.

La región de Tánger estuvo habitada por el hombre ya en el Paleolítico y en el Neolítico. En términos generales todas las etapas de la prehistoria están patentes en el norte de Marruecos, como lo están en la Península Ibérica.

10. J. RAMIN, *Le périple d'Hannon. The periplus of Hanno*, Oxford 1976.

Y la dicha región de Tánger era escala obligada de las aves migratorias y de los atunes, que penetraban del Atlántico al Mediterráneo. Este dato es de por sí de gran trascendencia económica, pues la riqueza de la costa mediterránea y atlántica de Mauretania se basa en gran medida en la explotación y comercialización de las salazones¹¹. Y precisamente sobre las salazones M. Ponsich ha realizado múltiples y bien documentados estudios, que aquí obviamos, porque son del dominio del mundo científico.

Las lagunas se convirtieron en tierras de aluvión aptas para la agricultura y, por supuesto, para la ganadería. M. Ponsich se adelanta a algunas ideas que en la actualidad se tratan con familiaridad. Véase, generalmente se defiende que el vino y el aceite lo trajeron a Occidente los fenicios, o bien el conocimiento del cultivo del olivo y de la vid¹². Y no obstante, hay pruebas ciertas que en la cultura de El Argar, en España, se consumían aceitunas y uvas. Concretamente semillas de uva aparecen en las copas argáricas. Y en Marruecos, asimismo existía el acebuche. Probablemente la aportación de los fenicios fue la de perfeccionar los cultivos, puesto que los antecesores silvestres de estas plantas crecían en la Península Ibérica y en Africa.

Como muy bien puntualizó M. Ponsich, la riqueza de la región hizo que en esta zona (Lixus) se situaran en las leyendas y en los mitos el Jardín de las Hespérides (Plin., *nat.* 19,63) y la lucha de Anteio, hijo de Poseidon y de Gea, con Hércules (Plin., *nat.* 5,2). De este último episodio es ilustrativo un bronce, que representa la lucha de Atlas y del heroe dorio, y el papel jugado por este último en el origen de Tingis y de la dinastía mauretana¹³.

M. Ponsich traza la historia de los descubrimientos, empezando por el Paleolítico, al que dedica un párrafo. El autor se mueve con soltura y hábilmente entre los problemas generados por una fase de la humanidad aún tan ininteligible y que precisa de un conocimiento técnico muy específico; es sabedor de los lugares de asentamiento y los numerosos escritos sobre el tema, que discute detallada aunque sucintamente, porque no es el objetivo central de su obra.

M. Ponsich no se inclina a aceptar la tesis de L. Pericot de la existencia del Solutrense, por comparación con la cueva del Parpalló, sino que

11. M. PONSICH, *Aceite de oliva y salazones de pescado. Factores geoeconómicos de la Bética y Tyngitania*, Madrid 1988. ID., *Pérennité des relations dans le circuit d'Étroit de Gibraltar*, «ANRW», II, 1, Berlin-New-York 1975, pp. 633-55. Trabajo de síntesis.

12. J. M. BLÁZQUEZ, *Fenicios, griegos y cartagineses en Occidente*, Madrid 1992, p. 20. ID., *Importación de alimentos en la Península Ibérica durante el primer milenio a.C.*, in S. MORCILLO, J. GOMEZ PANTOJA, P. CRESIER (eds.), *Impactos exteriores sobre el mundo rural mediterráneo. Del Imperio Romano a nuestros días*, Madrid 1997, pp. 23-56.

13. A. GARCÍA Y BELLIDO, *Historia de España. España Protobstórica*, 1,2, Madrid 1975, p. 503.

defiende que el material depositado en el Museo Arqueológico de Tetuán es Musteriense. No han aparecido en la región de Tánger vestigios mesolíticos, lo que es chocante, aunque son abundantes en Marruecos oriental y central. M. Ponsich no acepta el término ibero mauritano, que presupone una identidad entre las culturas de la Península Ibérica y de Marruecos.

En el Neolítico se documenta ya el paso del Estrecho de Gibraltar, hecho que fue motivo de discusión hace unos cuarenta o cincuenta años. En este sentido los investigadores propugnaban que en el Paleolítico los homínidos podían haber arribado a Europa a través del Estrecho. Esto no es descartable en absoluto, teniendo en cuenta su génesis en el corazón de África, en el sector oriental, al este de la gran falla del Rif-Valley. Sí parece probable que la llegada a la Península Ibérica esté relacionada con la expansión del *Homo erectus* desde África¹⁴. Los métodos actuales de datación y las nuevas técnicas de excavación, pueden si no con absoluta certeza, si al menos acercarnos a la solución del problema, que aún, a pesar de los avances de la ciencia arqueológica, se muestra confuso.

El paso del Estrecho en la fase neolítica se demuestra por la presencia de cerámica cardial en Marruecos, abundante en Liguria y en el sur de España. Estas cerámicas impresas (mediante conchas de *Cardium edule*) constituyen el testimonio más antiguo de la presencia de los hombres del Neolítico en ambas orillas del Mediterráneo. La penetración de esta cerámica, mejor dicho de personas que la portaba y/o conocían su técnica de fabricación y decoración, abarca sólo las regiones de Tánger y de Tetuán. Lo que no es posible matizar por las fechas en que trabajó el investigador francés, es si los navegantes neolíticos arribaron antes a las costas de Marruecos que a las de España, o viceversa, pudiendo, incluso, haberse dirigido simultáneamente unos grupos al norte de África y otros al sur de España. Esta última afirmación creemos entra dentro de una lógica en función de una/s oleada/s de avance. Sobre todo si tenemos en cuenta

14. Los testimonios más antiguos de esta especie se sitúan en Koobi-Fora, al este del Lago Turkana y en Kariokotome, en Kenya. A. Moure es de la opinión que la expansión a partir de África pudo realizarse vía terrestre o marítima. En el primer caso la migración de grupos humanos se dirigiría a través del Istmo de Suez hasta el Próximo Oriente y desde allí se dividiría al menos en dos ramificaciones, una hacia el este por el sur del Himalaya y otra hacia Europa a través de los Balcanes. Desde este foco tal vez llegarían algunos grupos, atravesando los Pirineos a la cornisa Cantábrica. Por vía marítima pudieron dirigirse por el itinerario Túnez-Sicilia-Italia o enlazando con Marruecos con el sur de España a través del Estrecho de Gibraltar (cf. A. MOURE, *Prehistoria*, en *Manual de Historia de España. 1. Prehistoria. Historia Antigua*, Madrid 1991, p. 19-20). No obstante hay muchas controversias al respecto, aunque no podemos detenemos en un problema que está generando amplia y polémica bibliografía.

que la neolitización a ambos lados del Estrecho se desarrolló en función de la expansión de poblaciones, en primera instancia procedentes del Próximo Oriente. Dicha expansión con toda probabilidad tuvo lugar por vía marítima, mediante una precaria navegación de cabotaje, o por ruta terrestre costera. Las causas que generaron la salida de las aldeas nativas no es posible, en el estado actual de nuestros conocimientos, llegar a conocerlas.

Tánger es importante porque en esta región se cruza el Neolítico de procedencia mediterránea con el característico del norte de África, que procede del mismo foco primigenio. M. Ponsich hace algunas precisiones muy significativas, como que la agricultura aparece con la etapa histórica y es, por lo mismo, muy tardía, siendo las más antiguas manifestaciones de la agricultura el cultivo de cereales y la domesticación de ovicapridos. Estuvo muy desarrollado el ganado, sobre todo bovino y la pesca, constituyendo ambos la base de la alimentación.

Otro tanto ocurre en relación con los yacimientos hispanos, en los inicios del Neolítico entre los cuales, no obstante, hay excepciones, ya que la dinámica de la neolitización es diferente según las zonas, como en el norte de África. Y así, cuando las bandas, las migraciones neolíticas entran en contacto con los grupos residuales epipaleolíticos mediterráneos, en algunos poblados se aprecia una verdadera neolitización (finales del VI milenio y primera mitad del V milenio). O bien los yacimientos en los que encontramos esa agricultura incipiente estuvieron poblados por dichos grupos neolíticos que arribaron a la Península (Cova de l'Or, Beniarrés, La Sarsa, Bocairente). Y la relación nueva entre el hombre, la tierra, la vegetación y los animales fue paulatinamente adoptada por los ocupantes hispanos epipaleolíticos de las aldeas cercanas. Concretamente hay adopción de los agriotipos no existentes en la Península Ibérica (variedades *Triticum monococum* o esprilla, *Triticum dicocoides* o escanda, *Hordeum vulgare* y *Hordeum polystichym* o cebada; ovicapridos) aportados por los hombres neolíticos. En cambio, en otros lugares, en los que también, como en los reseñados arriba, se recuperó cerámica cardial (cueva de La Cocina), no hay indicios de la práctica de la agricultura ni de la ganadería, siguiendo pues su ancestral sistema recolector/depredador. Se trataría, con respecto a los ocupantes de estos yacimientos, de bandas epipaleolíticas neolitizadas¹⁵.

15. A partir de la mitad del V milenio y durante todo el IV milenio se contempla, a través de las excavaciones arqueológicas, como los modos de vida neolíticos se van adoptando paulatinamente por las poblaciones epipaleolíticas. Posteriormente, tal vez hacia finales del V milenio o principios del IV milenio, llegan grupos de hombres portadores del conocimiento de la agricultura y de la ganadería por vía continental, que se reconocen por-

La civilización neolítica ocupó un lugar importante en Marruecos. Desde Tánger se extendió al interior del país. El centro de esta expansión del periodo Neolítico era Ras Achakar, zona en la cual se habitó en cuevas, hecho que también es común en España.

M. Ponsich, como ya hizo con fases anteriores, comienza con los problemas de la Edad del Bronce y con la historia de la investigación. Acepta la tesis de A. Jodin, que es un excelente conocedor de Marruecos, acerca de que las poblaciones megalíticas vinieron por mar. El final del Neolítico y los comienzos de la Edad del Cobre están definidos por la expansión del megalitismo. Y en este periodo parece repetirse, como con respecto al Neolítico, tanto en el norte de África como en el sur de España, un fenómeno sincrónico¹⁶. Aportación cultural contemporánea en ambos márgenes del Mediterráneo de grupos humanos alóctonos. Ahora bien, la investigación actual, basándose en las dataciones absolutas de C14 y termoluminiscencia, ha demostrado que la mayor antigüedad de los megalitos se halla en la fachada atlántica del occidente europeo. No obstante no hay que pensar en un único proceso. Y, por otra parte, la investigación aún no ha dicho la última palabra con referencia a la dispersión de los monumentos megalíticos.

M. Ponsich estudia minuciosamente las necrópolis de la Edad del Bronce, que determinan los lugares de habitación, como las de Mrièrs o la de Buchet. E ilustra el texto con fotos y planos, según su costumbre, lo que proporciona al lector un mejor seguimiento de las materias. Y por ejemplo en la necrópolis de Mrièrs el cadáver se colocaba en posición fetal, exactamente igual que se documenta en la cultura de El Argar en España. Y el cuerpo se coloreaba con pintura de color rojo, ritual que está demostrando unas, no conocidas, connotaciones con el Más Allá. Dicho ritual se conoce también para el Paleolítico, y también se aplicó por los fenicios para recubrir parte del cuerpo de sus muertos. Ya indicamos más arriba la estrecha relación del color rojo con la muerte.

Las estructuras funerarias de la zona de Tánger consisten en cistas, formadas por grandes bloques de piedra, sin apenas desbastar, y cubiertas por enormes losas, al igual que se vienen documentando en las necrópolis de la misma época en la provincia de Huelva y en el sureste hispano. Y otras son verdaderas cámaras megalíticas, como la tumba I de la

que el menaje cerámico tiene otras características. No utilizan la decoración impresa, siendo sus vasijas lisas. La problemática neolítica aún se halla en plena fase de investigación y vemos prematuro tratar de correr demasiado.

16. No se pueden olvidar los grandes monumentos de la cultura megalítica hispana contemporáneos, como los magníficos dólmenes de Soto de Matarrubillas, de Antequera, de la Pastora, etc.

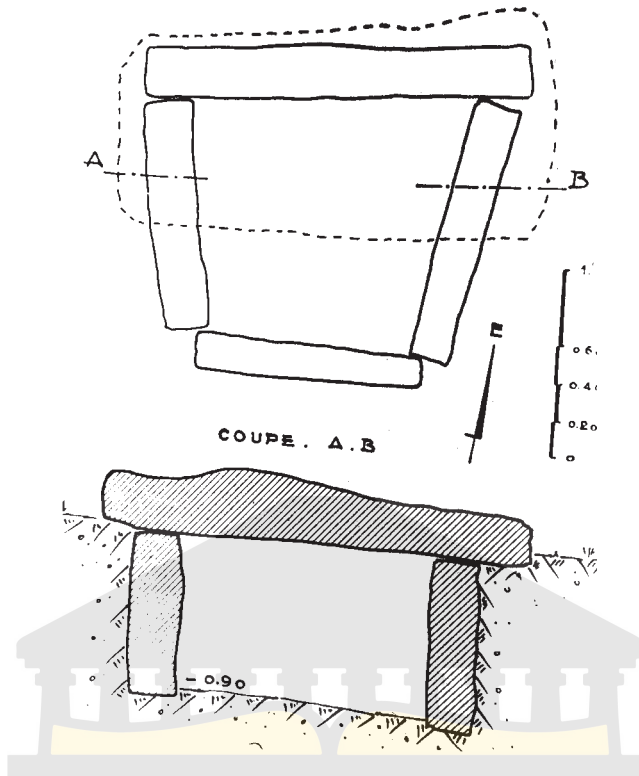


Fig. 1: Planta y alzado de la tumba n. 1. Necrópolis de Dar Kebira. Edad del Bronce (dibujo M. Ponsich).

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

necrópolis de Dar Kebira (FIG. 1). Megalitos que, salvo excepciones, son indicativos de carácter territorial. Es decir, las bandas de pastores que enterraban a sus muertos en estos colosales monumentos hacían de ellos no sólo el lugar en el que reposaban los fallecidos de su grupo, sino un hito que marcaba el espacio bajo su control. Este extremo aparece muy claro en los megalitos hallados, por ejemplo, en la Meseta norte hispana, concretamente me refiero al dolmen de Entretérminos (en el límite entre Collado Villalba y Alpedrete, Madrid).

Los ajueres son variados, conteniendo algunos de ellos armas, como alabardas, y la mayoría cerámica, típica de la Edad del Bronce.

Rito característico de Berbería, desde el Paleolítico, es colocar sobre el esqueleto placas de piedra. Se encuentra durante el Calcolítico en tumbas megalíticas. Y muchos siglos después lo descubrimos en tumbas rura-

les de época fenicia. Acerca de estas placas se ha observado su existencia en la necrópolis megalítica de Mers y en tumbas de la Edad del Bronce. Mas no puede haber relación con el ritual del Paleolítico, es otra muy distinta y lejana la cultura, son otros los hombres. En cambio si cabe la posibilidad de una continuidad del rito a partir de la fase de los megalitos, a través de la Edad del Bronce, entre las poblaciones nativas contemporáneas de la llegada de los hombres orientales.

El sistema de enterramiento, al igual que en España, era la inhumación. M. Ponsich propone que la similitud de las tumbas de Tánger y de las de España, más que un influjo hispano, puede deberse a una evolución simultánea en ambas orillas del Mediterráneo. Es factible, pero también hay que tener en cuenta que en las dos regiones se han recuperado en los ajuares los llamados puñales argáricos. Y además el autor galo puntualiza que la región de Tánger durante la Edad del Bronce fue diferente del resto de Marruecos, y próxima a la del sur de España.

M. Ponsich, también en este volumen, dedica especial interés a la época fenicia. Apoya la credibilidad del *Periplo de Hannon*, lo que creemos acertado. El Cabo Soloeis no sería el Cabo Cantin, sino el Cabo Spartel. Fundaciones fenicias entre las Columnas de Hércules y Lixus serían Thymiatérion, Karikon Teichos, Gutté, Akra, Melitta y Arambys, citadas en el *Periplo de Hannon*.

Es partidario de una cronología alta, hacia el 1100 a.C., para las fundaciones de Utica y de Cádiz, que no tienen hasta el día actual confirmación arqueológica. El establecimiento del Castillo de Doña Blanca (Puerto de Santa María, Cádiz), que es probablemente la propia Gadir, o una colonia importante muy cercana a aquélla, no se puede llevar más allá del siglo VIII a.C. Sin embargo, una excelente conocedora de las cerámicas de Oriente como Bikay, escribe que en Málaga han aparecido dos vasos de cerámica de Tiro, fechados en el siglo X a.C.¹⁷. Mas este hallazgo puede

17. BLÁZQUEZ, *Fenicios, griegos y cartagineses en Occidente*, cit., *passim*; ID., *Tartessos y los orígenes de la colonización fenicia en Occidente*, Salamanca 1975. M. E. AUBET (ed.), *Tartessos. Arqueología protohistórica del Bajo Guadalquivir*, Sabadell 1989. G. DEL OLMO, M. E. AUBET (eds.), *Los fenicios en la Península Ibérica*, Sabadell 1986. H. G. NIEMEYER (ed.), *Phönizier im Westen*, Maguncia 1982. D. RUIZ MATA, *Tartessos*, in *Historia de España. Desde la prehistoria hasta la conquista romana (siglo III a.C.)*, Barcelona, 1994, pp. 379-429. Sobre la colonización fenicia y púnica: H. SCHUBART, O. ARTEAGA, in D. RUIZ MATA, *Tartessos. Historia de España. Desde la prehistoria hasta la conquista romana (siglo III a.C.)*, pp. 43-469. Para la prehistoria hispana: I. BARANDIARAN, B. MARTIN, M. E. AUBET, V. LULL, in RUIZ MATA, *Tartessos*, cit., pp. 123-480. A. TEJERA, *Las tumbas fenicias y púnicas del Mediterráneo occidental. Estudio tipológico*, Sevilla 1979. J. M. BLÁZQUEZ, *Sirios y arameos en la colonización fenicia de Occidente*, «RStudFen», 21, 1993, pp. 41-52. R. CORZO, *Historia del arte en Andalucía. La Antigüedad*, Sevilla 1989. En general, ya que es la región

haber sido generado por el arribo de exploradores o de viajeros aislados, procedentes del Próximo Oriente.

Hoy en día, J. Alvar, M. Belén, C. G. Wagner y J.M. Blázquez, admiten un periodo precolonial fenicio y la llegada de cerámicas micénicas a Andalucía. Al respecto de estas cerámicas somos de la opinión que la hipótesis de una presencia física micénica es demasiado débil. No se puede admitir como artículo de fe para apoyar un comercio aqueo en el extremo Occidente, unos pequeños fragmentos de cerámica. En todo caso los recipientes micénicos pudieron ser transportados por esos primeros navegantes fenicios, si se admite la precolonización antes del siglo XIII a.C.

Las necrópolis fenicias de las proximidades de Tánger, se encontraron violadas, hecho que es usual en la mayor parte de los cementerios de toda la Edad Antigua, sobre todo aquellas tumbas que presentan una cuidada y/o grandiosa construcción, indicativa de la riqueza que pueden atesorar en el interior los ajuares que acompañan a los difuntos. No obstante, todas ellas, bien estudiadas, constituyen una importante fuente de información no sólo por lo que respecta a los rituales, que nos llevan a la religión, sino porque también afecta a la sociedad de los vivos, que son quienes las levantaron.

M. Ponsich indica que, como lo demuestra el estudio de las necrópolis de Aïn Dalhia y Djebila, los navegantes tirios entran en contacto con los poblados de los nativos de la Edad del Bronce y hay aportaciones mutuas en este caso con respecto al ritual funerario. Por supuesto que la aculturación recíproca también se da en usos y costumbres de la vida civil. Es un fenómeno similar al que se produce en el sur de España.

Hay tumbas fenicias como la del Cabo Spartel (FIG. 2), fechada en el siglo VI a.C., que es muy similar a las tumbas de cámara de la necrópolis de Trayamar (Algarrobo, Málaga), perteneciente ésta al poblado de Morro de Mezquitilla (Algarrobo, Málaga).

La necrópolis de Djebila y otras de Mauritania tiene tumbas de inhumación. También hay tumbas de inhumación en las necrópolis hispanas. Este rito parece ser el propio de las creencias, de la religión en fin, de los nativos, tanto de los del norte de África como de los de España. Es probable que los fenicios introdujeran en ambas zonas la cremación. Aún así la

con la que más se relaciona Marruecos, J. M. BLÁZQUEZ, J. ALVAR (eds.), *Los orígenes de Tarteso*, Madrid 1993. J. P. GARRIDO, E. M. ORTA, *La necrópolis y el hábitat orientalizante de Huelva*, Huelva 1989. ID., *Excavaciones en la necrópolis de "La Joya"*, Huelva, II, Madrid 1978. J. P. GARRIDO, *Excavaciones en la necrópolis de "La Joya"*, Huelva, Madrid 1980. D. RUIZ MATA, C. J. PEREZ, *El poblado fenicio del Castillo de Doña Blanca (El Puerto de Santa María, Cádiz)*, Puerto de Santa María 1965. M. PELLICER, *Huelva tartésica y fenicia*, «RStudFen», 24, 2, 1966, pp. 19-140.

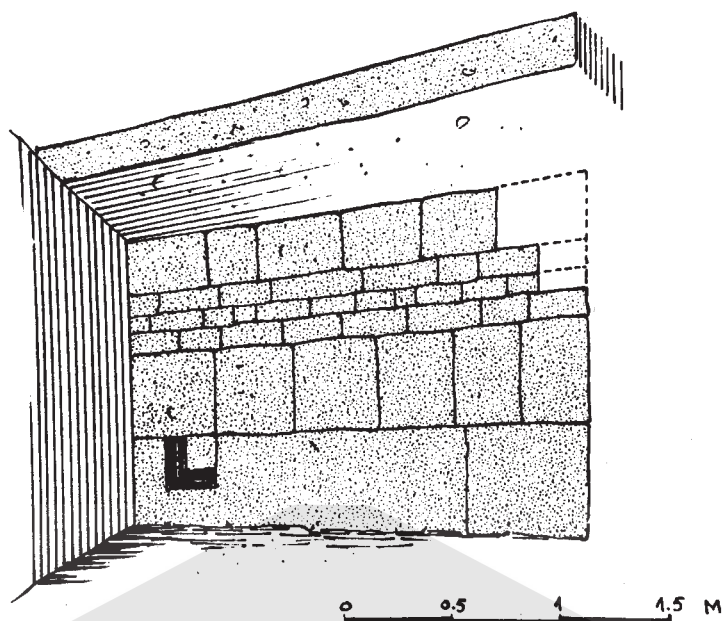


Fig. 2: Tumba fenicia de cámara de Cabo Spartel (croquis de R. P. Koehler, en M. PONSICH).

investigación nos ha dado pruebas fehacientes de que aquéllos trataban los cadáveres mediante la cremación y la inhumación. En los siglos IX y VIII a.C. en las necrópolis fenicias del Próximo Oriente hay enterramientos en los que los cuerpos, se hallan inhumados y/o quemados, predominando el primer rito. Para la Península Ibérica, concretamente para el sur, puesto que al menos la mitad norte está sometida a otro tipo de influencias – tribus de la cultura denominada *Campos de Urnas*, procedentes de Europa – sí parece que los fenicios sometían a cremación los cadáveres de sus fallecidos, al menos entre los siglos VIII y VII a.C., como se atestigua en las necrópolis de Cerro de San Cristóbal de Sexi, Trayamar, Cerro del Mar (Vélez-Málaga, Málaga). Es pues el rito más antiguo empleado por los colonizadores, que coexiste con la inhumación a finales del siglo VII a.C., como en Trayamar. A partir del siglo VI a.C. predomina el rito de la inhumación por influencia púnica¹⁸. La cremación, no nos consta por

18. No consta el por qué de la coexistencia de ambos rituales entre los fenicios, ni el por qué de la adopción por parte de los nativos del ritual de la cremación. Son numerosas

qué, parece se fue generalizando en cierto modo, como puede documentarse en la necrópolis tartésica orientalizante de la Joya, correspondiente con los cabezos de Huelva. Ello a pesar del conservadurismo que domina en la esfera religiosa de todos los pueblos, sean o no primitivos, y a pesar de que suponía mayor inversión de trabajo: recoger leña, preparar la pira (*ustrinum*), quemar el cadáver, generalmente acompañado de parte del ajuar, recoger las cenizas y los huesos calcinados, enterrarlos...

M. Ponsich estudia brevemente las necrópolis fenicias de Tánger de Djebila, Aïn Dalhia, Buchet, Dar Shiro, Malabata, Bled Chrif, Ferme du Bois, Sania Choulbat, Aïn el Assel y Masmouda.

En dichos cementerios las tumbas ofrecen marcadas diferencias con las de otras regiones, como las de Rachgoun, siendo las de esta necrópolis de inhumación y siempre individuales. En cambio en Tánger determinadas tumbas son de gran envergadura y de carácter familiar, como las del tipo VI, de la clasificación de M. Ponsich.

Señala este estudioso que en Mauretania Tingitana no se encuentran las tumbas que se han dado como características fenicias. Sí, en cambio, tumbas con tipología eminentemente fenicia se localizan en la Península Ibérica, como en Sexi, algunas de las cuales son excavadas en la roca, accediéndose a la cámara por medio de una escalera tallada en la roca. En Villaricos también se han descubierto varios hipogeos. A ellos se llegaba a través de rampas, en ocasiones con escaleras. En el interior hay nichos, cistas para depositar los cadáveres y bancos preparados a lo largo de las paredes para los ajuares. Otros receptáculos funerarios consisten en pozos sin escalera, como los hallados en Cerro del Mar, Cerro de San Cristóbal y Lagos (Vélez-Málaga, Málaga), siendo el tipo más antiguo constatado en las necrópolis fenicias, y que reciben solamente cremaciones. Este modelo de tumba procede de Oriente, Biblos, etc.

M. Ponsich interpreta estas diferencias entre las necrópolis hispanas y las africanas por el hecho de que el influjo de los comerciantes y colonos fenicios fue menos profundo en África, y se oponía al carácter y cultura locales, fuertemente arraigados de las poblaciones indígenas.

M. Ponsich es de la opinión que en esta época funcionaba lo que se ha llamado el Círculo del Estrecho, y que los nautas hispanos frecuentaban las costas de Marruecos hasta Mogador, lo que es muy probable. M. Ponsich, posiblemente muy acertadamente, es contrario al uso del término colonización fenicia, en el sentido amplio del término, en estas tierras africanas. Con toda probabilidad había un simple intercambio de pro-

las teorías vertidas por los investigadores: diferencias de sexo o de jerarquía, diferencias étnicas... y otras muchas, pero no se ha llegado aún a un acuerdo concreto y sólido, con apoyo científico.

ductos, aunque tal vez, por la fertilidad de las tierras, conocida, sin duda, por los orientales, en las mismas se asentaron campesinos fenicios. Los habitantes del área eran agricultores, al igual que lo fueron los del valle del Guadalquivir, y en general los de toda la costa meridional hispana. Aunque la diferencia entre unos y otros y, por tanto del interés fenicio, estriba en que los peninsulares poseían en su subsuelo una importante riqueza en minerales, de la que carecían los africanos.

El investigador francés esboza seis tipos de tumbas para la zona de Tánger, que difieren notablemente de las de los cementerios de Dermech y de Junon, fechados en el siglo VII a.C., donde utilizaban para la deposición de los cadáveres simples losas. Piensa M. Ponsich que la cronología de las tumbas de Tánger es anterior al viaje de Hannon, que él fecha a comienzos del siglo V a.C., como lo indica la ausencia de la cerámica típicamente cartaginesa de ánforas y de lucernas. En este aspecto la aculturación fenicia de estas necrópolis de fuerte tradición indígena, es mucho más débil que en las necrópolis tartésicas del sur de España, como la de Huelva, con rituales muy parecidos a los de Salamina en Chipre¹⁹, que son los mismos rituales descritos por Homero. El tipo I consiste en grandes cistas trapezoidales, con una superestructura de piedras conformando un túmulo. En el interior de las cistas el esqueleto se halla en posición forzada, flexionado. Son semejantes a algunas tumbas megalíticas, como la n. 2 de la necrópolis de Mers. Parece, pues, existir una tradición funeraria cuyas raíces se hunden en la época del Bronce o antes en la fase calcolítica. O bien, como indicamos más arriba, que los campesinos fenicios asentados en los alrededores de las aldeas nativas de la Edad del Bronce tuvieron una estrecha relación con sus vecinos, impregnándose de sus costumbres, y éstos, a su vez, de las de los fenicios. Esta hipótesis va en la línea de lo indicado en líneas superiores más arriba al respecto de que parece que la civilización autóctona estaba fuertemente arraigada.

Otro ejemplo es el de dos tumbas de la necrópolis de Aïn Dalhia (FIG. 3). Este tipo tumular no es muy popular en los cementerios fenicios africanos. En cambio en el sur peninsular son frecuentes, sobre todo en las necrópolis indígenas, a pesar de hallarse sometidas las poblaciones a un proceso fuerte de aculturación, como en Setefilla, en Carmona (Sevilla) o en Castulo (Linares, Jaén). J. M. Blázquez²⁰ emparenta estos túmulos tartésicos o de influencia tartésica con los de Chipre y de Siria. Este autor defiende la existencia de una colonización agrícola en el mediodía hispa-

19. V. KARAGEORGHIS, *Salamis in Cyprus. Homeric, Hellenistic and Roman*, London 1969, pp. 123-150.

20. *Los túmulos de Villaricos (Almería), Setefilla y Carmona (Sevilla), Castulo (Jaén), Torre de Doña Blanca (Cádiz) y de Marruecos, y sus prototipos orientales*, in *Homenaje a Luis Siret*, Sevilla 1986, pp. 557-61.

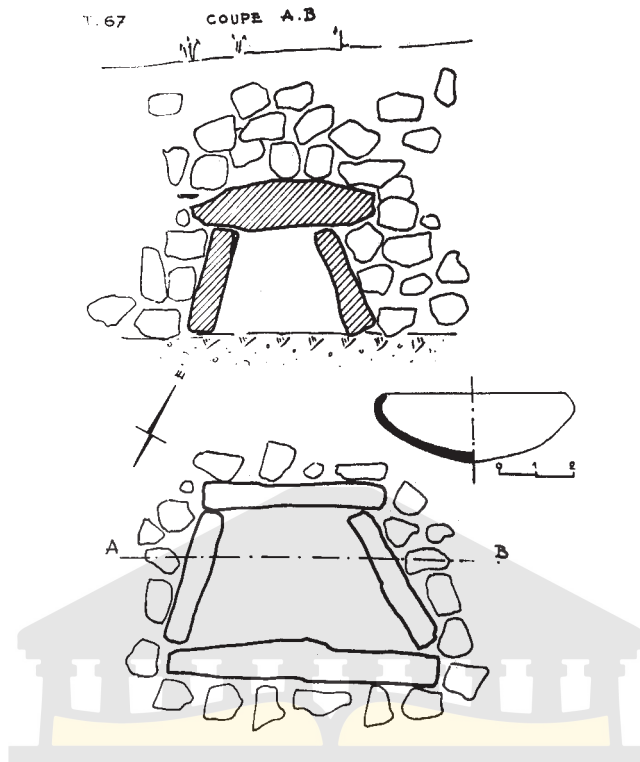


Fig. 3: Tumbas fenicias, tipo I. Necrópolis de Ain-Dalhia (dibujo M. Ponsich).

no. Los colonos, hombres jóvenes y desprovistos de tierras, pudieron llegar aquí al extremo más occidental europeo y asentarse, huyendo de la presión asiria, en Siria, Fenicia e Israel. La injerencia del temible ejército asirio está bien representada en los relieves asirios, puertas de Balawat con la conquista de Tiro en tiempo de Salmanasar III (858-829 a.C.), de Hazazu, de Dabigu, de Hamat, de Astartu, etc.²¹ Este carácter de colonización, bien diferente del generado por el comercio, aunque en cierta manera también se complementa, se observa asimismo, aunque de forma muy difusa, en Mauretania. La colonización agrícola es aceptada por J. Alvar, por C. G. Wagner y por nosotros, y explica muchos aspectos culturales del valle del Guadalquivir, muy poblado desde épocas antiguas por tribus peninsulares.

21. J. B. PRITCHARD, *The Ancient Near East in Pictures Relating to the Old Testament*, Preston 1969, pp. 191-293, nos. 357-366.

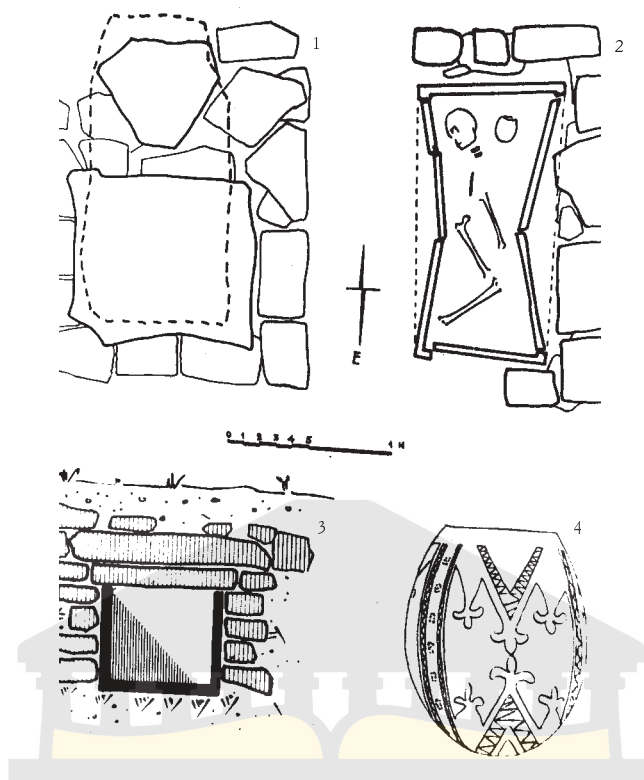


Fig. 4. 1-3: Tumbas fenicias tipo v. 4: Huevo de avestruz decorado. Necrópolis de Aïn Dalhia (dibujo M. Ponsich).

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

El tipo II son cistas rectangulares, frecuentes en las necrópolis de Djebila, Aïn Dalhia y Dar Shiro.

El tipo III se refiere, asimismo, a cistas rectangulares, consistiendo su aparejo en piedra más o menos careada, unida a veces a hueso, como la tumba n. 29 de Aïn Dalhia, en oposición a los dos tipos anteriores, en los cuales las sepulturas se fabricaron a base de losas monolíticas ajustadas.

El tipo IV es semejante al tipo III, con la diferencia de que los aparejos son más cuidados. Son escasas las tumbas que se pueden integrar en este tipo: tumbas nos. 12, 47 de Djebila.

El tipo V comprende sarcófagos monolíticos, protegidos al exterior por una construcción levantada mediante piedras de diversas formas, apenas desbastadas, teniendo como ajuar un huevo de avestruz (FIG. 4). Tumbas nos. 5, 78 de la necrópolis de Aïn Dalhia.

Y finalmente el tipo VI se diferencia de los precedentes en que las tumbas fueron fabricadas con losas verticales, que se cubren con un amontonamiento de piedras. Contienen varios cadáveres, como en las tumbas nos. 10, 47, 55 de Aïn Dalhia y la tumba n. 20 de Djebila.

La cerámica hallada en los seis tipos de enterramientos no aporta una datación precisa al ser en gran medida una producción rural, y no son aplicables para resolver problemas de cronología los vasos púnicos de Cartago. Sin embargo, es bien claro el influjo cartaginés en las necrópolis. He ahí el cementerio de Aïn Dalhia. La ocupación del mismo llega hasta los comienzos del siglo V a.C. La fecha de inicio de esta necrópolis, a juzgar por un vaso de Djebila, del tipo de los hallados en Cartago, oscila entre los siglos VIII-VII a.C.

En estas necrópolis faltan las ánforas y las lucernas púnicas, así como la cerámica ática. Es, asimismo, muy rara la cerámica de barniz rojo, platos y cuencos, que se encuentra en cambio a menudo en Lixus y Mogador y en las necrópolis hispanas. Tales carencias indican unas diferencias grandes entre estas necrópolis y las del sur de España. En cambio, aparecen vasos tipo chardon, acerca de los cuales M. Ponsich distingue tres tipos: tipo I, con carena, tipo II, evolucionado y tipo III, con pie (FIG. 5). Estos vasos se documentan ampliamente en España donde tuvieron una gran pervivencia. Figuran incluso en los rituales de Urso (Osuna, Sevilla) en época tan baja como en el siglo III a.C.²²

También una aportación fenicia al ritual de estas tumbas son los huevos de avestruz (FIG. 4-6), bien documentados en Marruecos, acerca de los que, como ya indicamos, trató M. Ponsich en 1966²³: Mogador, Banasa, Lixus, Tamuda, Djebila, Cabo Spartel y en toda la costa mediterránea africana Saïda, Gouraya, Colo, Cartago, Utica, Redeyef.

Otros elementos fenicios son los colgantes con una cápsula rectangular, utilizados en todo el mundo púnico, al igual que los varios amuletos de pasta vítrea, los anillos circulares, etc. M. Ponsich ha realizado un fino análisis de todas estas joyas o más bien síntesis.

La casi total ausencia de armamento en los ajuares indica que esta población era pacífica. O bien que no encajaba en sus rituales funerarios el amortizar armas acompañando a los cadáveres, puesto que las armas

22. A. GARCÍA Y BELLIDO, *Arte ibérico*, Madrid 1979, fig. 66. También se usaba este tipo de vaso de origen fenicio en los santuarios del Cerro de los Santos, figs. 35-38, 40, 42, para las libaciones. Id., *Historia de España*, 1.3. *España primitiva*, Madrid 1969, pp. 483-7, figs. 378, 380, 383, 387-389, 392-393. Para el *heroon* de Osuna, p. 544, fig. 474.

23. *Tanger, un œuf d'autruche décoré*, cit.

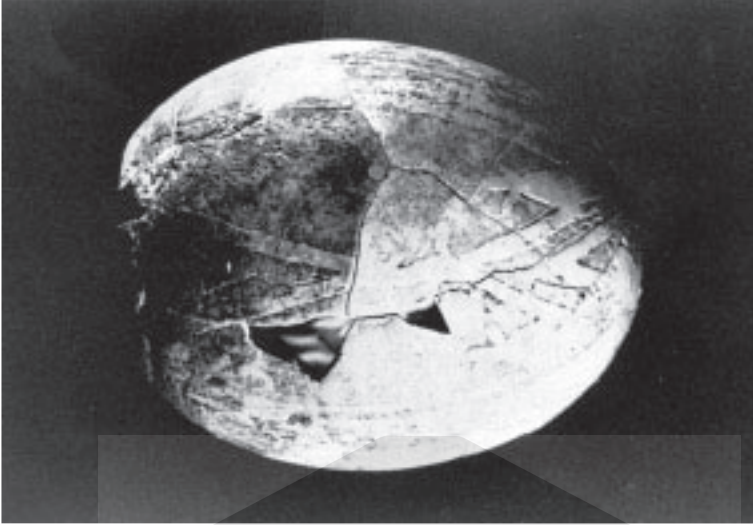


Fig. 6: Huevo de avestruz decorado (foto M. Ponsich).

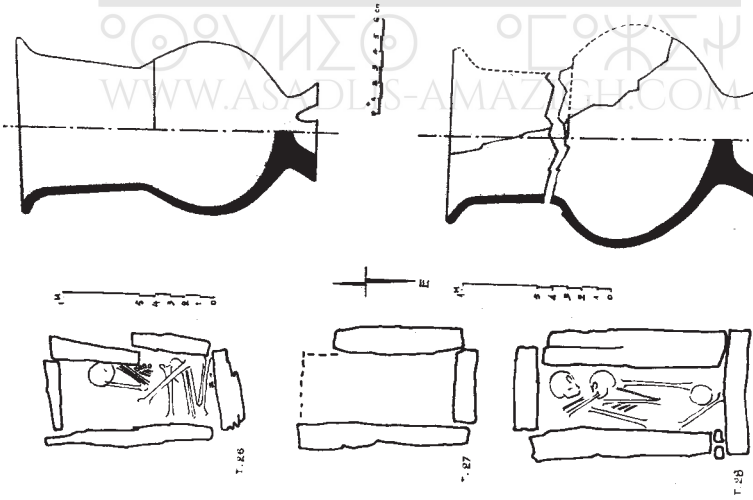


Fig. 5: Tumbas fenicias de Ain Dalhia. Vasos tipo chardon con pie (dibujo M. Ponsich).

fueron utilizadas en todas las sociedades antiguas, sean o no belicosas, para defenderse, para realizar indeterminados ritos iniciáticos, para cazar...

El investigador galo recoge algunos otros datos importantes para conocer la base de la alimentación de estos grupos humanos, como las tres hoces de Djebila y otras tres halladas en Aïn Dalhia, al igual que los granos de trigo, guisantes, habas y huesos de aceituna, recuperados en las tumbas. También se han hallado algunas armas de hierro, como indicamos muy escasas. El beneficio de este mineral en ambas riberas mediterráneas fue otra de las aportaciones de los fenicios. Y objetos fabricados con hierro se documentan por vez primera en las necrópolis de Sexi. Igualmente aparecen en el tesoro de Villena (Alicante), del siglo IX a.C., en piezas que no acusan ningún influjo fenicio.

En lo referente a las creencias de ultratumba M. Ponsich sigue la opinión de Gsell, de que la profundidad de las tumbas y el hecho de estar tapadas con piedras, obedece al temor al retorno de los muertos para perjudicar a los vivos, creencia muy arraigada en las mentes de numerosos hombres de diferentes civilizaciones. M. Ponsich no descarta el embalsamamiento de los cadáveres, aunque no se han observado en las tumbas vestigios de este tratamiento.

Los cadáveres se recubrían parcialmente de ocre rojo, ritual, que como indicamos en páginas precedentes, se utilizó en épocas anteriores, sin que ello implique necesariamente una continuidad en las creencias. Con respecto a la Edad del Bronce si es factible, mas no con referencia a las fases paleolíticas, cuyas diferencias con civilizaciones protohistóricas o históricas son obvias en todos los aspectos, sobre todo en uno sumamente importante, las bandas paleolíticas son depredadoras transhumanes, los hombres de la Edad del Bronce mauritanos y los semitas son sedentarios productores de alimentos.

M. Ponsich estudió con particular interés la etapa cartaginesa²⁴ de la región, que coincide con la aparición de Tánger. A esta época pertenece la necrópolis de Marshan, donde se han recuperado objetos de tradición púnica o neopúnica, junto con materiales romanos de distintas épocas. Sólo las tumbas del tipo I, de inhumación, pertenecen al periodo púnico mauritano. Acepta M. Ponsich la fecha del 525-500 a.C., de la llegada de Hannon a Marruecos, datación que hoy parece muy alta. El documento más antiguo de la presencia de Cartago es un fragmento de ánfora ática, que por comparación con las de Mogador, se data en la segunda mitad del siglo VII a.C. Hannon asentó colonos en las villas citadas entre las Co-

24. W. Huss, *Los cartagineses*, Madrid 1993.

lumnas de Hércules (Estrecho de Gibraltar) y Lixus, Thymiatérion, Karikon Teichos, Gutté, Akra, Melitta y Arambys, lo que prueba unas relaciones intensas con Cartago. La región de Tánger, Kouass, funcionaba como un emporio mercantil. Se fabricaban ánforas empleadas en la industria local. Igualmente se modelaban y cocían recipientes para uso doméstico: platos, ollas cazuelas, fuentes, cuencos, vasos pintados, lucernas, todo influenciado por los productos del sur de España. Kouass es una prueba de la penetración cartaginesa en Marruecos, en la costa atlántica. Dos grandes vías favorecían la entrada cartaginesa hacia el interior: la primera iba de Djebila a Aïn Dalhia por el valle de Bon Khalf y conducía al valle de Bougdour. La segunda partía de la bahía de Tánger y se prolongaba sobre el Charf el Aqab para terminar en la costa. Esta vía en época romana es la principal arteria que se dirige al sur, desde la provincia de Tánger a la vecina de Zili.

A partir del año 146 a.C., comienza la época mauritana, cuando los reinos indígenas pasan sensiblemente a la hegemonía romana, que reemplazó la tutela púnica. En esta etapa la cerámica romana invade el mercado y desplaza a la púnica. Las relaciones con Cartago se cortan y el comercio se dirige a Roma. Tánger y su entorno deviene en un pequeño reino autónomo, bajo Iphtas, después bajo Ascalis, siendo la capital Tánger.

En el año 38 a.C., Bogud luchó contra Octavio. Los habitantes de Tánger se sublevaron contra el monarca, mientras combatía en *Hispania* (Dio, 48, 45, 8). Octavio en agradecimiento otorgó a sus habitantes la ciudadanía romana y los liberó de la autoridad de Bocchus II, que se había apoderado del reino de Bogud. Se desconoce la organización y la administración de Tánger en esta época.

En el año 25 a.C. Octavio colocó a Iuba I al frente de Mauretania. La romanización se acelera en este momento. Los reyes mauritanos acuñan monedas con caracteres púnicos, al igual que hicieron varias ciudades del sur de España. Las monedas llevan letreros en púnico y en latín, y los bustos de los emperadores romanos. Con Iuba II y con su hijo Ptolomeo, se olvidó la independencia y se aceptó un *foedus*, como sucedió en el resto de Mauretania. Iuba II fue un gran rey. Un hombre culto, que estableció relaciones económicas y culturales con Roma. Bajo su reinado se desarrollaron la industria y la agricultura. El arte alcanzó un gran momento, como lo indican los excelentes broncees helenísticos hallados en la costa. M. Ponsich sugiere que en la revuelta de Edemón los partidarios llegaban a *Hispania*. Ello es posible. La guerra civil fue encarnizada, como lo prueban las huellas de incendios atestiguadas por M. Ponsich.

El investigador que tratamos se fija principalmente en las cerámicas romanas, comenzando por la de Arezzo, y la de paredes finas, por las ánforas republicanas y augusteas y por las lucernas republicanas que

prueban una presencia romana fuerte y una intensidad del comercio con la metrópoli. Este comercio coincide con la actividad de la fábrica de salazón de Cotta, que comenzó a trabajar en el siglo I a.C., producción que fue una de las principales fuentes de riqueza en la época púnico-mauritana. El excelente conocimiento que M. Ponsich tiene de Mauretania le permite puntualizar bien los yacimientos utilizando a veces la fotografía aérea. Un dato interesante apuntado por M. Ponsich es el de que las monedas de Tánger no sobrepasaron en su circulación más allá del sur de Hispania. Su importancia se centró en el sur de Marruecos. Termina M. Ponsich esta parte de su volumen refiriéndose a que los mauretanos se sentían más próximos a Hispania que al corazón de Marruecos. Estas relaciones se deducen de la tumba de Mogogha. Incluso precisa M. Ponsich que la penetración cartaginesa en Marruecos se hizo desde España, lo que es muy probable.

M. Tarradell es otro investigador europeo que dedicó su juventud al estudio de Marruecos. Fue, en el Antiguo Protectorado Español, director del Servicio de Excavaciones. Después pasó a ejercer la docencia en España, centrándose a partir de ese momento en los trabajos referentes a la arqueología española. Ya en una época tan temprana como 1953, publicó la necrópolis púnico-mauritana del Cerro de San Lorenzo, en Melilla, región escasamente conocida²⁵. Sin embargo su nombre irá siempre unido a las excavaciones de Lixus, que él dirigió durante muchos años²⁶. M. Tarradell, en compañía de M. Ponsich, excavaron el conjunto monumental de los templos de Lixus, que es uno de los complejos religiosos de mayores proporciones de Occidente. La publicación es ya de M. Ponsich²⁷, quien recoge en gran parte el pensamiento de M. Tarradell. Este autor escribió un libro de síntesis, ágil y bien documentado, sobre el Ma-

25. M. TARRADELL, *La necrópolis púnico-mauritana del Cerro de San Lorenzo en Melilla*, in *1 Congreso Arqueológico del Marruecos español*, Tetuán 1953, pp. 253-66. La figura de Tarradell como arqueólogo ha sido estudiada por N. TARRADELL FONTS, *Bibliografía básica*, in *Estudis Universitaris catalans, Homenatge a Miquel Tarradell*, Barcelona 1993, pp. III-VIII. B. PORCEL, *Miquel Tarradell y la vida de las piedras*, in *Estudis Universitaris catalans, Homenatge a Miquel Tarradell*, pp. 7-12. E. A. LLOBREGAT, *Miquel Tarradell: nacionalista, arqueòleg e historiador*, in *Estudis Universitaris catalans, Homenatge a Miquel Tarradell*, pp. 25-36. G. SOUVILLE, *L'apport de Miquel Tarradell à la préhistoire marocaine*, in *Estudis Universitaris catalans, Homenatge a Miquel Tarradell*, pp. 43-8.

26. M. TARRADELL, *Las excavaciones de Lixus, Marruecos*, «Ampurias», 17, 1931, pp. 186-90. ID., *Lixus. Historia de la ciudad. Guía de las ruinas y de la sección de Lixus del Museo Arqueológico de Tetuán*, Tetuán 1959.

27. *Lixus. Le quartier des temples*, Rabat 1981. Estos templos de Lixus han sido estudiados por J. M. BLÁZQUEZ, *Urbanismo y sociedad en Hispania*, Madrid 1991, pp. 147-204, comparándolos con los templos semitas aparecidos en las monedas.

ruecos púnico, que en su día significó un estudio fundamental²⁸. También M. Tarradell realizó en 1950 un trabajo sobre el *Periplo de Hannon*²⁹, viaje de exploración que siempre ha sido de gran actualidad y que se presta a interpretaciones muy diferentes.

Estos dos arqueólogos, algunas de cuyas características son el profundo conocimiento del terreno que han plasmado en numerosa bibliografía, diseminada en multitud de revistas, pasarán, por sus aportaciones, a la historia de la investigación científica de Mauretania Tingitana³⁰.



28. M. TARRADELL, *Marruecos púnico*, Tetuán 1960.

29. M. TARRADELL, *El periplo de Hannón y los Lixitas*, «Mauritania», 268, 1950.

30. F. LÓPEZ PARDO, *Mauritania Tingitana. De mercado colonial púnico a provincia periférica romana*, Madrid, 1987. Sobre Marruecos son fundamentales dos congresos: *Congreso Internacional "El Estrecho de Gibraltar" (Ceuta, 1987)*, Madrid 1988; *Congreso Internacional "El Estrecho de Gibraltar" (Ceuta, 1990)*, Madrid 1995.



Eliane Lenoir
Les pionniers de la recherche
dans le Maroc central

Les recherches archéologiques de terrain commencent tardivement au Maroc par rapport aux autres pays d'Afrique du Nord et reflètent l'histoire de la présence étrangère dans ce pays à partir de la fin du siècle dernier, de Moulay Hassan, qui règne sous le nom de Hassan I^{er} de 1873-94, jusqu'à l'abdication de Moulay Hafid et au traité du Protectorat en 1912. A partir de cette date, les structures administratives mises en place par Lyautey entraîneront un développement rapide des recherches.

Les voyageurs du XVIII^e siècle

Dès les premières décennies du XVIII^e siècle, quelques aperçus sur les monuments et les sites antiques ont été donnés par les voyageurs européens. Il s'agit de descriptions qui, dans les récits de voyages, occupent toutefois une place très secondaire. La liberté de déplacement des Européens dans le Maroc de cette époque était très étroite, liée aux interventions diplomatiques qui visaient à négocier la libération de captifs chrétiens. Les relations anglo-marocaines de la première moitié du XVIII^e siècle sont marquées par ces négociations qui sont à l'origine des récits de captivité, qui constituent un véritable genre littéraire¹. Ainsi Thomas Pellow, capturé par les corsaires de Salé en 1716, est enrôlé dans l'armée de Moulay Ismaïl et se convertit à l'Islam. Il s'enfuit en 1727, devient médecin itinérant et interprète entre les marchands anglais et les autorités marocaines, et trouve enfin à s'embarquer pour l'Angleterre où il arrive en 1738. Entre 1745 et 1747, paraît à Londres le récit de ses aventures dont le titre original se traduit ainsi: *L'histoire de la longue captivité et des aventures de Thomas Pellow dans le sud de la Barbarie, avec le récit de sa capture à l'âge de onze ans par deux corsaires de Salé et de son voyage à Mequinez, des aventures variées qu'il connut pendant les vingt trois ans de son séjour dans ce pays, de*

1. Cf. R. LEBEL, *Le Maroc dans les relations des voyageurs anglais aux XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles*, «Hespéris», IX, 1929, pp. 269-94.

L'Africa romana XIII, Djerba 1998, Roma 2000, pp. 939-957.

*sa fuite et de son retour au pays natal; auquel ont été joints un portrait circonstancié des Maures, de leurs mœurs et coutumes, de leurs Empereurs tyranniques et cruels, ainsi qu'une relation des grandes révolutions et guerres sanglantes qui ont eu lieu dans le royaume de Fez et de Maroc entre 1720 et 1736; ainsi qu'une description des cités, villes et édifices publics de ces royaumes, des souffrances des esclaves chrétiens et maints autres détails curieux, écrite par lui-même*². Les auteurs de ces récits de voyage s'embarrassent peu de scrupules envers leurs sources: *A Voyage to Barbary*, publié en anglais par Joseph Morgan en 1735, n'est autre que la traduction en anglais d'un récit de missionnaires français de 1726, et sera de nouveau traduit en français par Boyer de Prébendier en 1757. Les auteurs, soucieux avant tout de répondre au goût du public, enjolivent les récits en les émaillant de descriptions dont la fidélité aux réalités est peu sûre quand elles ne sont pas purement imaginaires. On ne saurait donc utiliser ces sources sans quelques précautions.

C'est dans ce contexte que nous devons replacer la première documentation graphique connue des monuments de Volubilis. Une étude de M. Euzennat³ a attiré l'attention sur l'intérêt des dessins de l'arc de triomphe de Volubilis, effectués par Henry Boyde, capitaine de navire anglais prisonnier de Moulay Ismaïl, et par John Windus⁴, qui faisait partie de l'ambassade de 1721 chargée de négocier le rachat des captifs, et à qui nous devons une description des vestiges de la ville antique – arc de triomphe, basilique, enceinte et porte de la ville –, ainsi qu'une copie des fragments de la dédicace de l'arc. C'est en se fondant sur l'analyse de ces documents, qui représentent l'état de l'arc avant le tremblement de terre de 1755 (FIG. 1), puis grâce aux dessins ou aux descriptions effectués entre 1830 et la fin du siècle par von Augustin⁵ (FIG. 2), Leared⁶, Tissot, Trotter⁷, La Martinière entre 1877 et 1880, que Cl. Domergue pourra restituer

2. M. MORSY, *La relation de Thomas Pellow, une lecture du Maroc au 18^e siècle*, Editions Recherche sur les civilisations, Paris 1983.

3. M. EUZENNAT, *Deux voyageurs anglais à Volubilis (1721)*, «Hespéris», XLIII, 1956, pp. 325-34.

4. J. WINDUS, *A Journey to Mesquinez, Residence of the Present Emperor of Fez and Morocco, on the Occasion of Commodore Stewart's Embassy thither for the Redemption of the British Captives in the Year 1721*, London 1725.

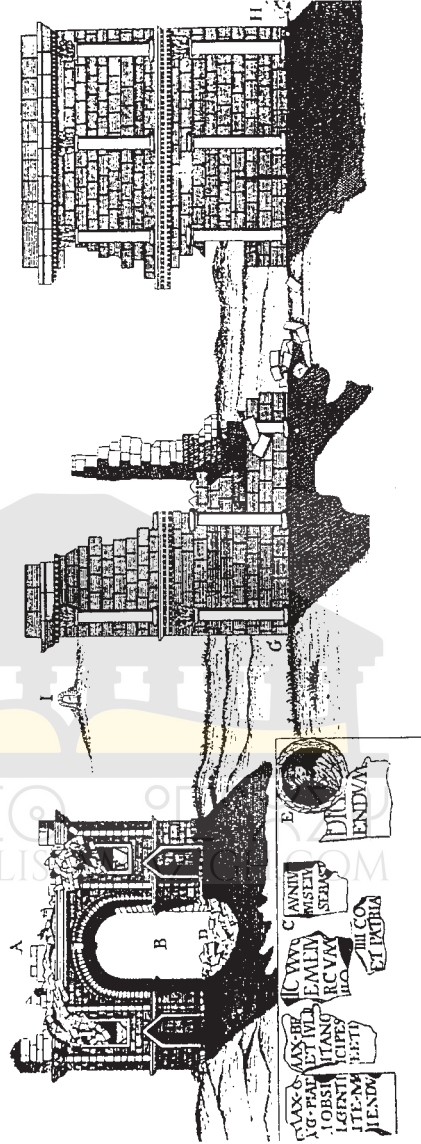
5. F. FREIHER VON AUGUSTIN, *Erinnerungen aus Marokko, gesammelt auf einer Reise im Jahre 1830*, Wien 1838; ID., *Marokko nach eigener Anschauung geschildert*, Budapest 1845.

6. A. LEARED, *Morocco and the Moors, being an Account of Ttravels, with a General Description of the Country and its People*, London 1876.

7. PH. D. TROTTER, *Our Mission to the Court of Marocco in 1880, under Sir John Drummond Hay*, Edinburgh 1881.



Henry Boyde - Ruines d'un ancien monument, à six lieues de Mequinez, sur la route de Tétuan.



John Windus - Les ruines de Cassar Pharaon.

Fig. 1. L'arc de triomphe et la basilique de Volubilis, dessins de H. Boyde et J. Windus.

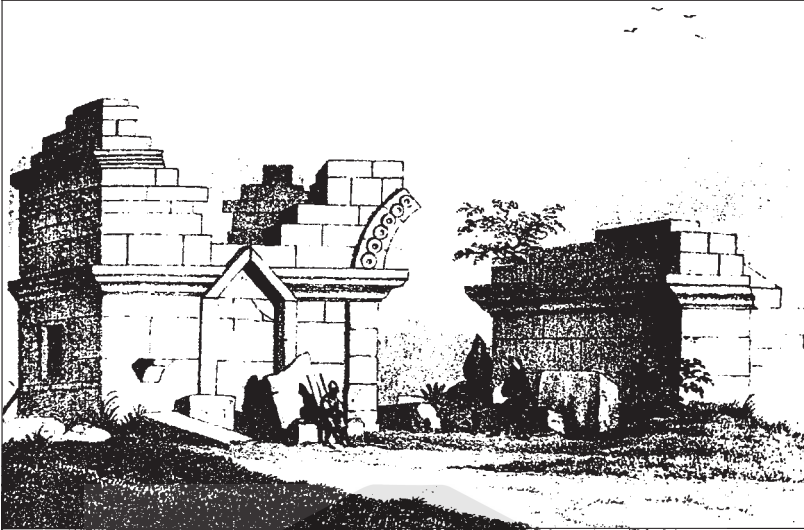


Fig. 2: L'arc de triomphe de Volubilis, dessin de von Augustin.

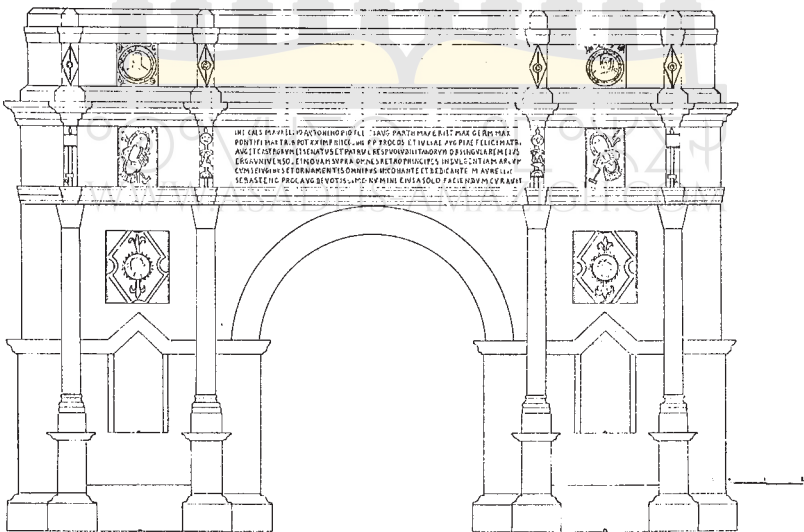


Fig. 3: L'arc de triomphe de Volubilis, façade ouest, essai de restitution de Cl. Dommargue.

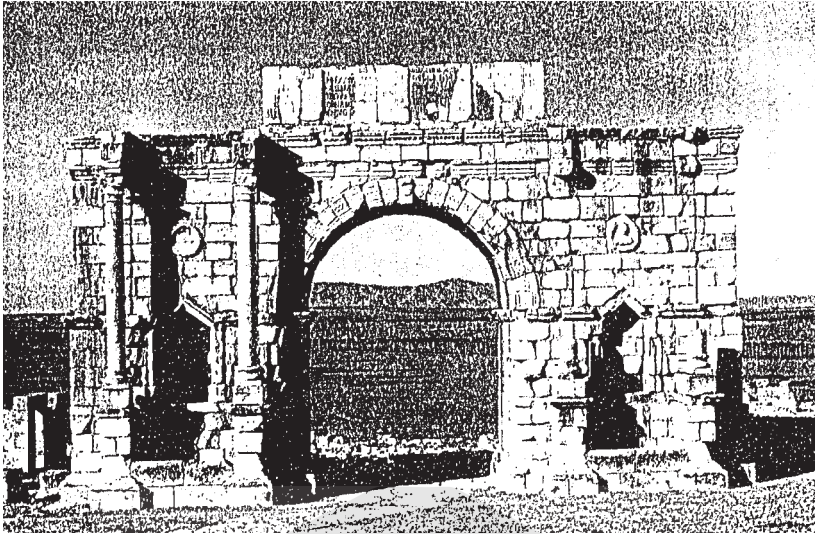


Fig. 4: L'arc de triomphe de Volubilis.

l'aspect le plus vraisemblable de l'arc⁸ (FIG. 3) reconstitué un peu hâtivement en 1930 (FIG. 4).

Les diplomates de la fin du XIX^e siècle

Les diplomates ont dès la fin du XIX^e s. pris une part active à la découverte des monuments antiques du Maroc. Deux noms marquent les dernières années du siècle, car c'est à eux que nous devons la documentation qui orientera pour les décennies suivantes les recherches sur le Maroc antique, Charles Tissot et Henri de La Martinière, l'un étant le premier à avoir confronté les sources de la géographie historique avec les réalités du terrain, l'autre, le premier à avoir pratiqué des fouilles sur les sites les plus importants⁹.

8. CL. DOMERGUE, *L'arc de triomphe de Caracalla à Volubilis*, EPHH, IV^e section «Annuaire», 1963-64, pp. 283-93 ; ID., *L'arc de triomphe de Caracalla à Volubilis, le monument, la décoration, l'inscription*, «BCTH», 1963-64, pp. 201-29 ; ID., *La représentation des Saisons sur l'arc de Caracalla à Volubilis*, in *Mélanges Piganiol*, 1, 1966, pp. 463-72.

9. Pour l'histoire de l'identification des sites antiques, voir dans ce volume R. REBUFAT, *Histoire de l'identification des sites urbains antiques du Maroc*.

Charles Tissot commence sa carrière comme élève consul à Tunis et profite son séjour en Tunisie pour rechercher à partir des itinéraires anciens le réseau routier romain de la Byzacène. Il arrive en 1871 comme ministre plénipotentiaire de France à la légation de Tanger. Durant les cinq années de son séjour, il sillonne le pays et identifie bon nombre des sites antiques du Maroc. Un opuscule publié à l'occasion de l'exposition coloniale internationale de Paris de 1931¹⁰, donne en ces termes un résumé des travaux de Charles Tissot:

Mettant à profit les facilités qu'il avait pour parcourir le pays sous une sûre escorte, il restitua presque dans son ensemble le tracé des deux pistes de l'*Itinéraire d'Antonin*, de Tanger à Sala par la voie du littoral, de Volubilis à Tanger par la voie de l'intérieur. Volubilis et Banasa, où il eut la bonne fortune de déchiffrer des fragments qui fournissaient l'ethnique de ces localités, formèrent pour chaque tracé la clef de voûte de sa restitution; il lui suffit, dès lors, de convertir en kilomètres les milles romains qui séparaient les stations du routier.

Après un premier article consacré à la route romaine de Tanger à Rabat¹¹, les *Recherches sur la géographie comparée de la Maurétanie Tingitane* paraissent en 1878¹², et lui vaudront de devenir membre de l'Institut en 1880. Le travail considérable accompli par Charles Tissot, qui est le premier à avoir combiné la critique des sources et une recherche de terrain systématique, demeure un monument pour la recherche archéologique au Maroc (FIG. 5).

Henri de La Martinière effectue son premier voyage au Maroc en 1884¹³. Chargé de mission par le ministère de l'Instruction publique et par l'Institut de 1887 à 1891, il dirige les premières fouilles de Volubilis¹⁴ dont il lève le premier plan d'ensemble, et effectue également des fouilles dans la zone nord, à Lixus et Dchar Jedid, alors identifié à *Ad Mercuri*. Lors de

10. *Service des Antiquités, Historique (1912-1930)*, publié à l'occasion de l'Exposition coloniale internationale de Paris, Direction générale de l'Instruction publique des Beaux-Arts et des Antiquités du Protectorat de la République française au Maroc (1931), p. 16.

11. CH. TISSOT, *Itinéraire de Tanger à Rbat'*, «Bulletin de la Société de Géographie», 6^e s., 12, 1876, pp. 225-94 et carte h. t.

12. CH. TISSOT, *Recherches sur la géographie comparée de la Maurétanie Tingitane*, Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 1^e s., IX, Paris 1878.

13. H. DE LA MARTINIÈRE, *Itinéraire de Ouezzan à Meknès (juin 1884)*, «Revue de géographie», 18, 1886, pp. 136-40; 214-7; 293-9.

14. Les comptes rendus des fouilles de La Martinière à Volubilis ont été publiés dans «CRAI», 1887, p. 422 et 1888, p. 357, ainsi que dans «BCTH», 1888, p. 476.

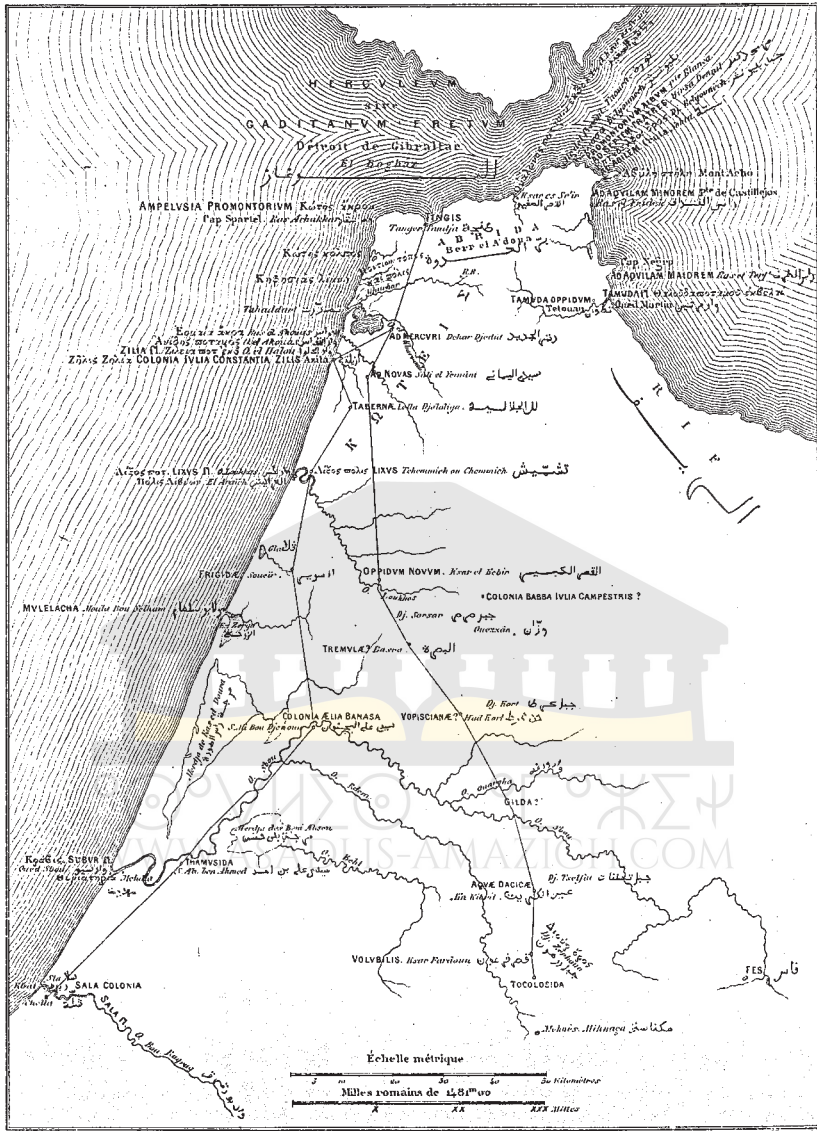


Fig. 5: Les voies romaines de la Maurétanie tingitane, TISSOT, *Recherches*, 1878.

son passage à Banasa, il découvre deux chapiteaux qui, d'après le rapport envoyé à la Commission de l'Afrique du Nord,

proviennent très probablement d'une église chrétienne du IV^e siècle. L'ornementation des feuilles, la rudesse du travail et la brutalité de l'exécution (sensible surtout dans le n. 2) sont autant de caractéristiques bien nettes des monuments de cette époque. Tous deux sont des imitations libres du chapiteau corinthien. Le n. 1 se rapproche beaucoup d'un monument analogue que j'ai dessiné à Bir Oum Ali; il porte de même que celui-ci des stries gravées sur le côté des feuilles. Le n. 2 porte au point correspondant au centre des faces des abaqes, de petites têtes humaines dont le faire rappelle étonnamment les plus anciennes sculptures de nos églises françaises. L'inhabileté des ouvriers s'est arrêtée aux mêmes difficultés et leur inexpérience a choisi instinctivement des moyens semblables pour traduire la forme humaine¹⁵.

Le débat sur la datation par des critères stylistiques de l'art provincial en Tingitane est ouvert!

H. de La Martinière revint au Maroc comme consul général à Tanger en 1898. On lui doit une synthèse historique sur *l'Histoire du Maroc avant l'arrivée des Arabes*¹⁶ et un recueil de souvenirs qui relatent entre autres son dernier voyage au Maroc et sa visite des fouilles effectuées par Louis Chatelain à Volubilis¹⁷.

Les géographes et la géographie historique

Au milieu du XIX^e siècle, Renou publie une *Description géographique de l'Empire du Maroc*¹⁸. Une vingtaine d'années plus tard Vivien de Saint-Martin¹⁹ accomplit une œuvre de géographie historique de grande ampleur. Dans l'avant-propos, rédigé en février 1863, à son ouvrage *Le Nord de l'Afrique dans l'Antiquité grecque et romaine, étude historique et géographique, ouvrage couronné en 1860 par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, accompagné de quatre cartes*, L. Vivien de Saint-Martin écrit: «Nous osons croire qu'aujourd'hui la géographie historique de l'Afrique a dit son dernier mot». Les travaux postérieurs, et en premier lieu ceux de

15. H. SALADIN, *Note sur deux chapiteaux trouvés à Banasa (Maroc) par M. de La Martinière*, «BCTH», 1890, p. 451, pl. XXV.

16. H. DE LA MARTINIÈRE, *Esquisse de l'histoire du Maroc avant l'arrivée des Arabes*, «BCTH», 1912, pp. 142-84.

17. H. DE LA MARTINIÈRE, *Souvenirs du Maroc*, 3^e éd., Paris 1919.

18. E. RENO, *Description géographique de l'empire du Maroc*, Paris 1846.

19. L. VIVIEN DE SAINT-MARTIN, *Le Nord de l'Afrique dans l'Antiquité grecque et romaine. Étude historique et géographique*, Paris 1863.

Charles Tissot, démontreront qu'il n'en était rien, et J. Desanges donne la mesure de cet ouvrage en une phrase:

Il constitue d'ailleurs une histoire des connaissances des anciens fort lucide pour son époque, et non une étude systématique de la géographie antique²⁰.

La carte dont nous reproduisons la partie qui concerne le Maroc antique en fait foi (FIG. 6). Il convient d'insister sur le fait que ni Renou, ni Vivien de Saint-Martin n'ont eu une connaissance directe des réalités du terrain au Maroc.

Les voyageurs du début du siècle, qui nous ont laissé des descriptions très documentées du pays ou des institutions, et dont les itinéraires contiennent de précieux renseignements sur les paysages, les toponymes, les étapes, la manière de traverser les zones marécageuses ou les fleuves, se sont assez peu intéressés aux vestiges antiques de la plaine du Gharb. Eugène Aubin, par exemple, dans le récit du voyage qu'il effectue en 1903²¹, décrit l'itinéraire qui le conduit de Tanger à Fez. Un séjour forcé d'une semaine à Larache lui permet d'étudier les diverses communautés et les activités du port, et de visiter Lixus. Le charme du paysage l'emporte sur l'enthousiasme qu'aurait pu soulever un lieu pour nous si chargé d'histoire, mais sa courte description ne manque pas d'intérêt:

Juste en face [de Larache], une petite colline tranche sur le paysage environnant par la teinte sombre que lui donnent les buissons de lentisques, de chênes-lièges et d'oliviers sauvages. Elle se nomme aujourd'hui Chemmich et marque l'emplacement de l'ancienne ville de Lixus. Il faut près d'une heure pour s'y rendre, en traversant en barque les marécages du Loukkos, tout peuplé de flamants, de hérons, de canards et d'aigrettes. La montée est rude au milieu des broussailles, d'où partent des vols de perdrix rouges: une fois au sommet, où se trouvait naguère l'acropole, on relève encore, sous les grandes feuilles des acanthes, quelques restes de murs phéniciens et de constructions romaines²².

De Larache à Fez, aucune allusion n'est faite à des vestiges antiques. La route qu'il suit plus tard de Fez à Ouezzane ne le conduit ni à Volubilis, ni à Banasa.

La géographie historique reste toutefois au centre des préoccupations des chercheurs du début du XX^e siècle. En 1904 paraît un article de

20. J. DESANGES, *Recherches sur l'activité des Méditerranéens aux confins de l'Afrique* (VI^e s. av. J.-C.-IV^e s. ap. J.-C.), Paris-Rome 1978, p. IX.

21. E. AUBIN, *Le Maroc d'aujourd'hui*, Paris 1904.

22. *Ibid.*, p. 95.

LA CÔTE OCCIDENTALE D'AFRIQUE

DEPUIS LES COLONNES D'HERCULE

JUSQU'AU THÉON OCHEMA

Pour l'étude comparée des Périples et de Ptolémée

PAR M. VIVIEN DE SAINT MARTIN

1862

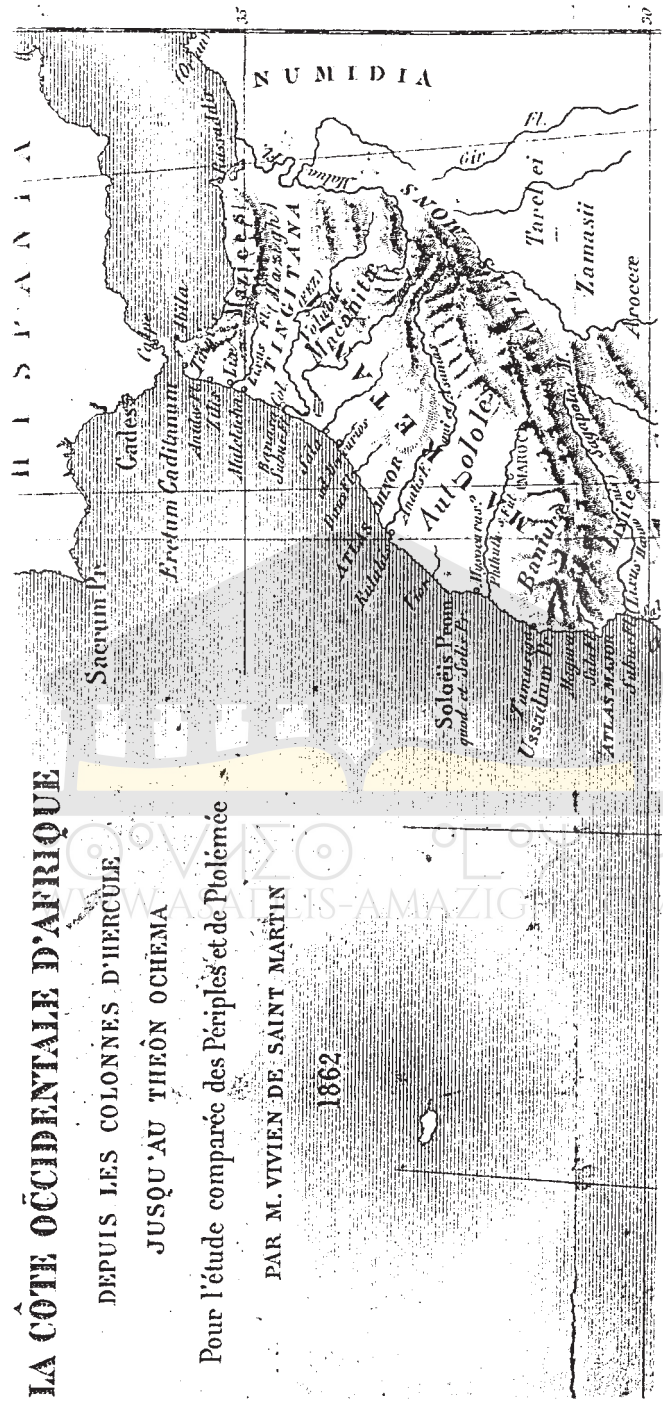


Fig. 6: Le Maroc antique d'après Vivien de Saint-Martin, 1862.

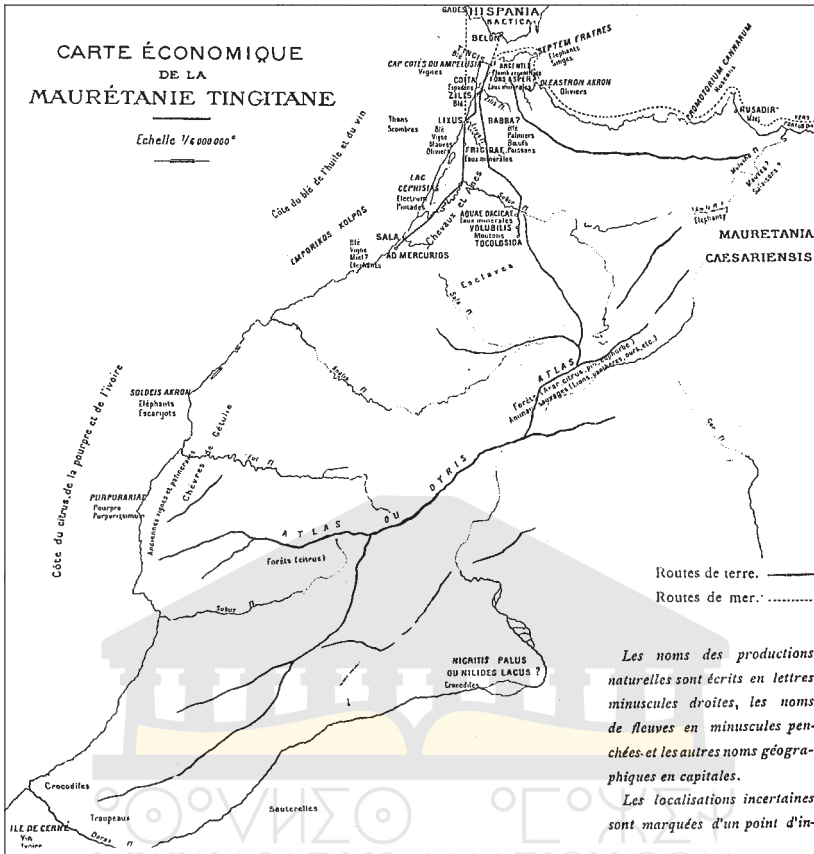


Fig. 7: Carte économique de la Tingitane, BESNIER, 1906.

Maurice Besnier intitulé *Géographie ancienne du Maroc*²³, complété un peu plus tard par un *Lexique de géographie ancienne*²⁴. Ces travaux apportent peu de nouveauté, au regard de ce que Tissot avait apporté. Mais Besnier est aussi le premier à aborder la question de l'économie du Maroc antique²⁵, à partir des sources des géographes anciens mais aussi des inscriptions et des monnaies. Sa carte économique de la Maurétanie Tingitane (FIG. 7) dresse un tableau des richesses du pays qui tient compte des

23. M. BESNIER, *Géographie ancienne du Maroc*, «Archives Marocaines», 1, 1904, pp. 301-65.

24. M. BESNIER, *Lexique de géographie ancienne*, Paris 1914.

25. M. BESNIER, *La géographie économique du Maroc dans l'Antiquité*, «Archives Marocaines», 2, 1906, pp. 271-95.

ressources de la mer, des mines, de l'agriculture et de l'arboriculture, de l'élevage, recherche qui n'est sans doute pas innocente dans le contexte politique de l'époque, mais qui demeure encore une source très importante pour nous. Le palmier, l'épi de blé et la grappe de raisin présents sur les monnaies maurétaniennes, les animaux sauvages, les éléphants, les chevaux et les ânes mentionnés par les auteurs grecs et latins, les indications fournies par l'épigraphie sur la fabrication de vêtements, qui lui font supposer que les moutons étaient élevés pour la laine dans la région de Volubilis, l'abondance du poisson sur les côtes, dans les lacs ou les rivières, le murex au voisinage de Mogador, le conduisent à dresser un tableau récapitulatif des productions naturelles de la Tingitane. Rappelons que Besnier est également l'auteur du premier recueil d'inscriptions antiques du Maroc²⁶.

Les ouvrages de synthèse sur la géographie historique vont cesser d'être de mode dans les années suivantes, qui voient se développer l'œuvre des brigades topographiques. Les géographes vont pourtant apporter des contributions qui offrent pour les travaux actuels une véritable mine de renseignements.

L'importance du fleuve Sebou en tant que voie de communication et la fertilité de sa plaine alluviale n'ont pas échappé aux premières missions scientifiques. En 1907, E. Pobeguïn, ingénieur de la mission hydrographique du Maroc, publie une étude de la plaine, des sols, du régime fleuve et des crues²⁷. En 1912, le général de Torcy, dans un article consacré à la navigabilité de l'oued Sebou²⁸ cite, pour démontrer combien la question de la navigabilité du fleuve, déjà attestée par Plinè, a toujours suscité l'intérêt, une instruction du 27 novembre 1514, adressée par le roi de Portugal à deux explorateurs, Estreban Rodriguez Barrio et Juan Rodriguez, qui leur confie la mission «rigoureusement secrète» de reconnaître le fleuve, de l'embouchure à El Ksar Feron (Faraoun?, c'est à dire Volubilis?). Il décrit ensuite l'expédition de reconnaissance conduite par Pobeguïn en 1905:

26. M. BESNIER, *Recueil des inscriptions antiques du Maroc*, «Archives Marocaines», 1, 1904.

27. E. POBEGUÏN, *Le fleuve Sebou dans sa plaine d'alluvions*, Renseignements coloniaux et documents publiés par le Comité de l'Afrique française et le comité du Maroc, Deuxième Supplément au «Bulletin du Comité de l'Afrique française», 11 bis, novembre 1907, pp. 305-9

28. General DE TORCY, *La navigabilité de l'oued Sebou*, «Bulletin du Comité de l'Afrique française», 1912, pp. 152-8, pl. p. 199.

Venant de la Merdja-es-Zerga (Moulay-bou-Selham), lagune située au sud et non loin de l'embouchure du Loukkos, la mission, après avoir contourné la partie nord de la Merdja-Ras-ed-Dora, remonta, par sa rive droite l'oued Segmet, puis l'oued M'da. Ayant ensuite traversé cette rivière au gué d'El-Oujini, elle se porta directement sur l'oued Sebou, qu'elle atteignit vers Ali-bou-Djenoun et dont elle remonta la rive droite jusqu'à Mechra-el-Ksiri, gué bien connu de la route de Fez à Larache. C'est ce dernier point, distant de Mehediya par le fleuve d'environ 160 kilomètres, qu'eut pour point de départ l'exploration proprement dite de l'oued Sebou, M. Pobeguïn s'y étant embarqué, assisté d'un seul timonier, pour descendre le fleuve, sur un simple canot Berthon, pendant que le reste de sa caravane en suivait la rive, lui servant de base mobile de ravitaillement. Parti de Mechra-el-Ksiri, le 28 novembre 1905, le vaillant explorateur consacra quinze jours à descendre, en faisant dans les conditions laborieuses qu'on conçoit, l'hydrographie du fleuve, jusqu'un peu en amont de Metarfa où les menaces toujours plus violentes des habitants l'obligèrent, le 14 décembre, à reprendre la route de terre qu'il suivit jusqu'à Mehediya.

En 1911, les autorités militaires entreprennent une nouvelle expédition de reconnaissance, en canot à moteur cette fois, confiée à l'enseigne de vaisseau Le Dantec, qui avait fait ses preuves en assurant l'organisation de convois fluviaux sur le fleuve dont il avait dressé la carte hydrographique. Il parvient, avec bien des difficultés, à remonter le fleuve jusqu'au pont du Sebou, à moins de deux heures de marche de Fez. Les conclusions du rapport Le Dantec mettent en évidence la facilité d'un aménagement du fleuve entre l'embouchure et Mouilïn-el-Bab. En amont, en revanche, l'entreprise paraît très difficile et serait trop coûteuse.

L'étude de Michaux-Bellaire consacrée aux tribus du Gharb²⁹ comporte un chapitre entier (chapitre III, pp. 49-91) consacré à l'étude du territoire: relief, cours d'eau, lagunes, routes, gués, sols. Un autre chapitre du même ouvrage fait le point des connaissances sur les vestiges antiques et les mines (chapitre X, pp. 315-22). Quelques photographies du fleuve Sebou et de l'aspect du site de Banasa viennent compléter cet ensemble de notations. Le croquis du Gharb qu'il publie en 1913, d'après la carte du capitaine Larras, constitue le premier document utile pour une réflexion sur la localisation et l'extension des merjas (FIG. 8). Dans l'*Historique* publié à l'occasion de l'exposition coloniale de Paris, un hommage est rendu à Michaux Bellaire pour ses travaux dans la zone nord du Maroc:

Il est un nom qu'il convient de rappeler, pour les recherches archéologiques dans la région de Tanger, celui de M. Michaux-Bellaire. A lui seul, pendant de longues années, tout en poursuivant ses méthodiques et beaux travaux de sociologie mu-

29. E. MICHAUX-BELLAIRE, *Le Gharb*, «Archives marocaines», 20, 1913.

carte de Michaux-Bellaire, guide encore aujourd'hui les prospections archéologiques et la réflexion sur les itinéraires antiques. Les manuels de géographie de l'enseignement primaire reflètent jusque dans les années 1940 ces travaux, que les auteurs des cartes archéologiques ont trop souvent ignorés jusqu'à une époque récente³². Un exemple en est le manuel intitulé *Géographie illustrée du Maroc*, paru après 1941, qui propose à la page 10 deux figures représentant les merjas et les inondations de la plaine du Gharb (FIG. 10).

Le rôle des militaires dans les premières fouilles et la création du Service des Antiquités

Avec le Général Torcy et l'enseigne de vaisseau Le Dantec, nous avons évoqué l'importance du rôle joué par les militaires dans la reconnaissance du fleuve Sebou. Les travaux des brigades topographiques faisant dans ce volume l'objet d'une étude par Véronique Brouquier-Reddé, nous nous contenterons d'évoquer le rôle joué par les militaires dans les fouilles de Volubilis et de Banasa³³.

L'identification de Volubilis et les premières fouilles

C'est à Charles Tissot que nous devons l'identification de Ksar Pharaoun avec la ville antique de Volubilis³⁴.

Après les travaux de La Martinière, les premières fouilles systématiques furent effectuées sous contrôle militaire.

Le Résident général Lyautey, envoya à Volubilis, en mai 1915, un fort détachement de prisonniers allemands et une équipe de spécialistes prélevés dans les différentes armes: génie, légion étrangère, infanterie territoriale³⁵.

32. Cf. pour la plaine du Gharb et le cadre naturel à l'époque antique A. AKERRAZ, V. BROUQUIER-REDDÉ, E. LENOIR, *Nouvelles découvertes dans le bassin du Sebou, 1. L'occupation antique de la plaine du Gharb, Histoire et archéologie de l'Afrique du Nord*, in *VI^e Colloque international, 118^e Congrès national des sociétés savantes*, Pau 1993, 1995, pp. 235-9.

33. Pour Thamusida, on consultera R. REBUFFAT *et alii*, *Thamusida. Fouilles du Service des Antiquités du Maroc I*, École Française de Rome, «MEFR», Suppléments, 2, Paris 1965, pp. 13-20.

34. TISSOT, *Recherche*, cit., cf. note 11.

35. *Service des Antiquités, Historique (1912-1930)*, publié à l'occasion de l'exposition coloniale internationale de Paris, Direction générale de l'Instruction publique des Beaux-Arts et des Antiquités du Protectorat de la République française au Maroc (1931), p. 17.

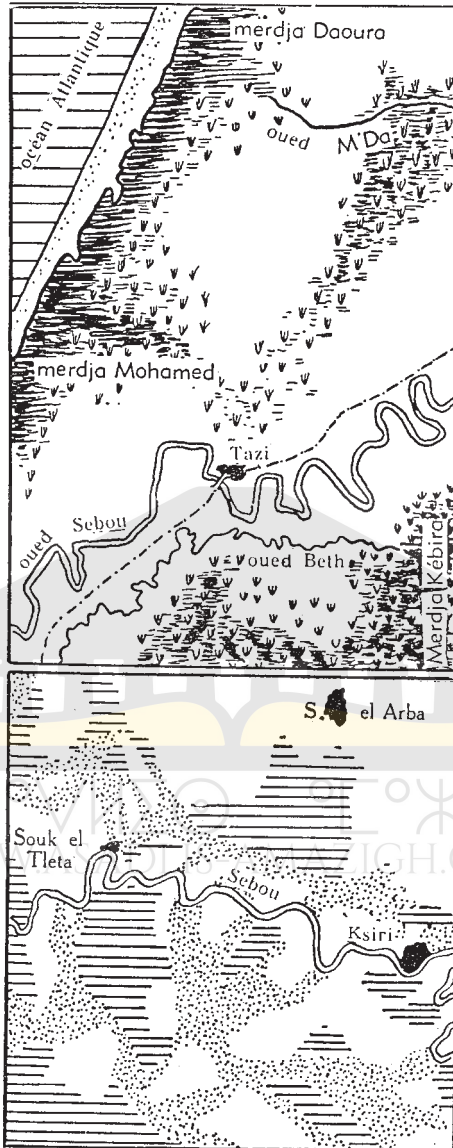


Fig. 28 (en haut). — La plaine du Gharb dans la région de Tazi. Observez le cours des oueds, les merdjas, les dunes côtières. Concluez. (L. : 23 km. - H. : 35 km.)
 Fig. 29 (en bas). — La plaine du Gharb dans la région de Ksiri. En pointillé, inondations « normales » de Sebou ; en trait, inondations de 1941. Concluez (L. : 23 km. - H. : 25 km.).

Fig. 10: Les merjas et les inondations de la plaine du Gharb, *Géographie illustrée du Maroc*.

Le poste militaire, commandé d'abord par le lieutenant-colonel Bouin, du 4^e Tirailleurs, auquel Louis Chatelain fut adjoint pour la direction des fouilles, puis par le capitaine Hénissart, subsista jusqu'en 1919, mais à partir de 1916, des ouvriers civils locaux remplacèrent les prisonniers allemands, et c'est le sergent Bonnafous, assisté de quelques soldats, des territoriaux pour la plupart, qui assume la responsabilité du poste militaire et civil, jusqu'en 1919. Louis Chatelain assumera la conduite des grands travaux de dégagements extensifs.

L'identification du site de Banasa et les premières fouilles

L'identification du site est établie dans la seconde moitié du XIX^e s., par Charles Tissot, qui découvre le 14 novembre 1871 un fragment d'inscription qui prouve la coïncidence entre Sidi-Ali-bou-Djenoun et la colonie romaine «*Aelia Banasa*»³⁶, inscription dont La Martinière trouvera la partie supérieure en 1888³⁷. C'est à ces deux savants que nous devons les premières descriptions du site³⁸.

Un trésor de monnaies est signalé en 1907 au voisinage de Sidi Ali bou Jnoun, mais les pièces sont dispersées. Au printemps de 1912, des fouilles sont entreprises par le détachement militaire, placé sous les ordres du chef de bataillon Michelangeli et du commandant Venet, qui occupait le gué. Ces fouilles ont mis au jour des murs faisant partie de l'enceinte au sud-ouest de la colline, au point probable où Tissot signalait les traces d'une porte entre deux tours. À l'intérieur de l'enceinte, des murs assez bien conservés semblent appartenir à des thermes. On découvre également une tête de déesse en marbre, qui se trouve actuellement au Musée de Rabat et un groupe statuaire en bronze représentant Hercule et Antée, qui a disparu. En 1916, L. Chatelain se rend sur le site et signale une inscription. L'importance du site est reconnue, mais c'est Volubilis qui mobilise toutes les énergies, et les fouilles ne reprendront qu'en 1933, sous la responsabilité de R. Thouvenot.

Si les militaires ont joué un rôle considérable dans l'établissement des cartes topographiques, le contrôle des fouilles ne leur a été dévolu que de façon temporaire, au moment de l'établissement du Protectorat, et la conduite des grands travaux sera rapidement placée sous l'autorité de l'administration civile. L'*Historique* publié à l'occasion de l'exposition

36. E. DESJARDINS, *La colonie romaine de Banasa et l'exploration géographique de la Mauretania Tingitana*, «RA», 24, 1872, pp. 360-7.

37. Cf. *IAMLat*, n. 95. Aurelia Banasa.

38. TISSOT, *Recherches*, cit., pp. 277-9.

coloniale de Paris nous fournit des renseignements sur l'organisation du Service des Antiquités. Dès 1912, un service administratif avait été chargé des «questions relatives à l'archéologie antique et aux arts musulmans ou modernes», dont dépendent les fouilles de Volubilis. Un service est créé le 18 juillet 1918 par un arrêté résidentiel, sous la forme d'une section du Service des Antiquités, Beaux-Arts et Monuments historiques, qui devient autonome le 30 décembre 1920. Le Service des Antiquités est alors rattaché à la Direction de l'Instruction publique, des Beaux-Arts et des Antiquités qui est érigée quelques mois plus tard - dahir du 17 mars 1921 en Direction générale. On remplace alors à Volubilis les trois bâtiments militaires construits hâtivement en 1915 par des bâtiments moins provisoires. Trois pavillons sont affectés au logement du personnel européen du poste et aux ateliers de dessin, de photographie, de réparation du matériel, et d'un musée, considéré comme insuffisant en 1931. Des bâtiments plus légers sont affectés aux postes de surveillance, qui comportent, comme à Rirha, un logement pour le gardien et un bureau, ou encore, comme à Banasa, un hangar pour le matériel. Le chef du Service, les bureaux et le musée seront ensuite transférés à Rabat en 1928. Les structures de l'archéologie marocaine n'évolueront pratiquement plus jusqu'à la fin du Protectorat.





SOMMARIO





Sommario

- 7 NOË DUVAL, *Présentation*
- 15 XIII *Convegno internazionale di studio su «L’Africa romana»*
- 31 *Elenco dei partecipanti*
- 39 ATTILIO MASTINO, *Saluto*
- 47 ARMANDO SANGUINI, *Saluto*
- 51 RAIMONDO ZUCCA, *Geografi, viaggiatori, militari: alle origini dell’archeologia nel Nord Africa*
- 57 AOMAR AKERRAZ, *Présentation du XII volume L’Africa romana*
- 61 ANTONIO SARTORI, *Presentazione di Uchi Maius 1*
- 71 AHMED M’CHAREK, *Présentation du volume Dougga (Thugga). Études épigraphiques*
- 73 ELIZABETH FENTRESS, *The Jerba Survey: Settlement in the Punic and Roman Periods*
- 87 ALI DRINE, *Les fouilles de Meninx. Résultats des campagnes de 1997 et 1998*
- 95 SERGIO FONTANA, *Un “immondezzaio” di VI secolo da Meninx: la fine della produzione di porpora e la cultura materiale a Gerba nella prima età bizantina*
- 115 JOHANNES IRMSCHER, *L’Africa settentrionale nell’opera di Costantino Porfirogenito*
- 119 OLIVIER DEVILLERS, *Regards romains sur les autels des frères Philènes*
- 145 GUADALUPE LÓPEZ MONTEAGUDO, *Perseo, viajero a Occidente. Documentos musivos*
- 159 GIOVANNI MARGINESU, *Il passaggio in Libye nelle tradizioni intorno agli Argonauti*
- 177 GABRIELLA OTTONE, *Problemi relativi alla conoscenza della topografia nord-africana nel Περί Αιβύης di Mnasea*

Sommario

- 189 GABRIELLA VANOTTI, *La Libye nelle Storie di Filisto*
- 201 ADALBERTO MAGNELLI, *La descrizione della costa cartaginese e la posizione della Sicilia nei Geographikà di Strabone: in margine a XVII 3, 16*
- 219 SERENA BIANCHETTI, *I Lotofagi nella tradizione antica: geografia e simmetria*
- 231 MICHELE R. CATAUDELLA, *Procopio, l'Africa e la "scienza" geografica*
- 237 VITO A. SIRAGO, *Roma e la via oceanica per l'India*
- 249 GIUSEPPE MARIOTTA, *Posidonio e Sallustio, Iug. 17-19*
- 259 LINDA-MARIE GÜNTHER, *Reisende und Pilger in der nordafrikanischen Hagiographie*
- 265 GABRIELE MARASCO, *Un viaggiatore e diplomatico bizantino in Africa al tempo di Giustiniano: Nonnosus*
- 283 EDWARD LIPÍŃSKI, *Vestiges puniques chez al-Bakrî*
- 289 VANNI BELTRAMI, *Conoscenze sul mondo dei Tubu in età precoloniale*
- 307 FOUAD ESSAADI, *La minéralogie dans les sources arabes du Moyen Âge: le cas de la Tunisie*
- 309 PIERRE MORIZOT, *Contribution de la Geografia de Livio Sanuto à la connaissance de l'Afrique*
- 321 FEDERICO CRESTI, *L'età preislamica del Maghreb nella Descrizione dell'Africa di Giovanni Leone Africano*
- 345 VÉRONIQUE KRINGS, *À propos de Franz Cumont et de l'Afrique du Nord*
- 349 KONRAD VÖSSING, *A. Stifters Nouvelle Abdias (1843) und das römische Nordafrika*
- 361 WOLFGANG KUHOFF, *La ricerca tedesca sull'Africa antica dal Rinascimento al XVIII secolo*

Sommario

- 381 AHMED M'CHAREK, *Al-Bakrî et la toponymie de la Byzacène centrale*
- 389 LIVIO ZERBINI, *Fra archeologia, diplomazia e imprevisti. L'approccio di Halbherr alla Libia*
- 409 ADA GUNNELLA, MARIA ANTONIETTA GIUA, *Agli albori della ricerca antiquaria in Tunisia: Giovanni Pagni (1634-1676), archeologo e medico pisano nel Granducato mediceo*
- 439 IAN M. BARTON, *An Oxford Don in Tunisia: Thomas Shaw at Sufetula (1727)*
- 449 GIOVANNI DI STEFANO, *Un gesuita siciliano a Cartagine nel secolo scorso. Appunti di viaggio nell'Africa settentrionale di Giorgio Maria Ciaceri*
- 457 JACQUES DEBERGH, *L'aurore de l'archéologie à Carthage au temps d'Hamouda bey et de Mahmoud bey (1782-1824): Frank, Humbert, Carronni, Gierlew, Borgia*
- 475 MARIA LUISA UBERTI, *Stele ed epigrafi cartaginesi nella collezione ottocentesca di Carlo Venturini*
- 493 SYLVIE CROGIEZ, OLIVIER HOTTOT, *Les collections carthaginoises du Musée des Antiquités de Rouen*
- 501 CLAUDE BRIAND-PONSART, *Gustave Flaubert à la découverte de Carthage. Note préliminaire*
- 511 MARIA LUCIA MANCA, *Le antichità romane nel Voyage di Victor Honoré Guérin*
- 527 ANDREA SARTORI, «... et à propos des médailles de l'Afrique...». *La corrispondenza tra il Gabinetto Numismatico di Brera e Kristian Falbe, console di Danimarca a Tunisi (1832-1847)*
- 541 RITA ESPOSITO, *Le prime spedizioni "scientifiche" ad Utica fra immaginario e archeologia*
- 549 HÉDI SLIM, *Les militaires à la découverte d'El Jem*
- 557 SOPHIE SAINT-AMANS, *Pour une histoire de l'exploration de Thugga. Le voyage de Gabriel Denis Dupont (1744)*

Sommario

- 573 MICHÈLE BLANCHARD-LEMÉE, *De l'exploration archéologique de la Tunisie aux collections de mosaïques: le rôle des officiers français (1882-1891)*
- 579 POL TROUSSET, *Voyageurs et militaires à la découverte archéologique du Sud tunisien (1850-1914)*
- 597 MARIANGELA SAU, *La "scoperta" di Thuburbo Maius*
- 613 JOËLLE NAPOLI, XAVIER BONIFACE, *Lecture de Jean Baradez, Fossatum Africae*
- 649 FAOUZI MAHFOUDH, *L'archipel des Kerkéna au Moyen Âge d'après les géographes arabes et les données archéologiques*
- 679 MOUNIR BOUCHENAKI, *Tagdempt, capitale éphémère de l'Emir Abdel-Kader, à travers les récits des militaires et des prisonniers*
- 687 JEAN-PIERRE LAPORTE, *Exploration archéologique de la Kabylie du Djurjura (Algérie)*
- 725 MONIQUE DONDIN-PAYRE, *L'Armée d'Afrique face à l'Algérie romaine: enjeux idéologiques et contraintes pratiques d'une œuvre scientifique au XIX^e siècle*
- 747 ANNA PASQUALINI, *I "timidi passi" della ricerca archeologica italiana in Algeria: l'opera di Giocondo Toscani*
- 759 NACÉRA BENSEDDIK, *L'Armée française en Algérie: «Parfois détruire, souvent construire»*
- 797 MARÍA LUZ NEIRA JIMÉNEZ, *Las expediciones de la primera mitad del siglo XIX al Norte de Africa. Su contribución al descubrimiento y estudio de los mosaicos romanos*
- 817 AHMED SIRAJ, *De la pré-archéologie à l'archéologie du Maroc*
- 825 ABOULKACEM CHEBRI, *Les descriptions géographiques et les récits de voyages au service de l'archéologie. Le cas de l'itinéraire Fès-Taza*
- 835 ENRIQUE GOZALBES CRAVIOTO, *Descubrimientos arqueológicos de Tingi (Tanger) en los siglos X al XVII*

Sommario

- 853 BEKKACHE BADIA, *La côte atlantique marocaine d'après quelques récits de voyage de la fin du XVIII^e et du XIX^e siècle*
- 865 RENÉ REBUFFAT, *Histoire de l'identification des sites urbains antiques du Maroc*
- 915 MARÍA PAZ GARCÍA-GELABERT, *Historia de las excavaciones arqueológicas españolas en el norte de Mauretania Tingitana. Investigación de la cultura fenicia*. M. Ponsich y M. Tarradell
- 939 ELIANE LENOIR, *Les pionniers de la recherche dans le Maroc central*
- ***
- 959 VÉRONIQUE BROUQUIER-REDDÉ, *Les brigades topographiques au Maroc (plaine du Gharb et région de Volubilis)*
- 991 VÉRONIQUE BROUQUIER-REDDÉ, ELIANE LENOIR, *Bibliographie du Maroc antique*
- 1073 MARÍA PILAR SAN NICOLÁS PEDRAZ, *Historiografía de la musivaria romana de Mauretania Tingitana*
- 1089 JOSÉ MARÍA BLÁZQUEZ, *Tres grandes arqueólogos de Mauretania Tingitana: M. Ponsich, R. Thouvenot y M. Tarradell*
- 1107 EMILIO GALVAGNO, *L'Italia e il Maghreb: Marocco di Edmondo De Amicis*
- 1131 MUSTAPHA KHANOUSSE, *L'armée romaine et la police des domaines impériaux en Afrique proconsulaire*
- 1139 SERGIO RIBICHINI, *Les études phéniciennes et puniques sur le réseau Internet*
- 1147 RAHMOUNE EL HOUCINE, *L'Afrique du Nord dans ses rapports avec les provinces occidentales de Rome*
- 1153 ISABELLA BONA, *Conoscenze geografiche dell'Africa del Nord negli scrittori latini di età imperiale*
- 1165 NOUREDDINE TLILI, *La place de l'Afrique romaine dans la législation impériale en matière d'éducation et de culture*

Sommario

- 1187 ALESSANDRO CRISTOFORI, *Egiziani nelle province romane dell'Africa*
- 1211 JOHANNES EINGARTNER, *Bemerkungen zur Funktion römischer Tempel am Beispiel des Isisheiligtums in Sabratha und des sogenannten Serapeion in Ephesos*
- 1223 JOAN GÓMEZ PALLARÈS, *Saggio di sistemazione delle iscrizioni su mosaico del mondo romano (sulla base dell'Africa Proconsularis e dell'Hispania)*
- 1245 MARC MAYER, *Manufacturados escultóricos de Chemtou en Hispania*
- 1251 LLUÍS PONS PUJOL, *La economía de la Mauretania Tingitana y su relación con la Baetica en el Alto Imperio*
- 1291 JOSÉ D'ENCARNAÇÃO, *L'Africa et la Lusitania: trois notes épigraphiques*
- 1299 ELIZABETH DENIAUX, *L'importation d'animaux d'Afrique à l'époque républicaine et les relations de clientèle*
- 1309 FULVIA CONDINA, DANIELE FORABOSCHI, *Africa-Brescia: andata e ritorno? Ancora su Silio Aviola*
- 1321 ANNA MARIA COLAVITTI, CARLO TRONCHETTI, *Nuovi dati sulle mura puniche di Sant'Antioco (Sulci)*
- 1333 LAURENT CALLEGARIN, *La Maurétanie de l'ouest et Rome au 1^{er} siècle av. J.-C.: approche amphorologique*
- 1363 ALBERTO CIOTOLA, *I rifornimenti di ceramica africana a Roma ed Ostia tra IV e VII secolo d.C. Analisi comparata di alcuni contesti*
- 1405 ENZA CILIA PLATAMONE, *Il patrimonio storico-culturale di età romana imperiale: le ville rurali e costiere in Sicilia. Primi dati della ricerca*
- 1413 JUAN JOSÉ SEGUÍ, CONCHA FALOMIR, JOSÉ MANUEL MELCHOR, *La cerámica norteafricana de la Torre de Benaduf (Valencia, España)*
- 1429 GRAZIELLA CONTI, *Influssi architettonici dalla Tunisia alla Dalmazia*
- 1441 ANTONIO CHAUSA, *El sacerdos maior de Lambaesis*

Sommario

- 1449 CHARALAMBOS BAKIRTZIS, *Un miracle de Saint Démétrius de Thessalonique au Maghreb*
- 1455 ROSSELLA PERA, *Una moneta con contromarca vandalica dagli scavi di Genova*
- 1463 FRANCISCA CHAVES TRISTÁN, ENRIQUE GARCÍA VARGAS, EDUARDO FERRER ALBELDA, *Sertorio: de África a Hispania*
- 1487 FADEL ALI MOHAMMED, JOYCE REYNOLDS, *Recently-discovered Christian inscriptions in Cyrenaica*
- 1497 FILIPPO CANALI DE ROSSI, *Menzione di un principe tolemaico in una iscrizione bilingue di Cirene?*
- 1505 ZEÏNEB BENZINA BEN ABDALLAH, *Année de sacerdoce ou plutôt ère locale? À propos de deux ex-voto à Saturne récemment découverts dans le saltus Burunitanus*
- 1513 FRÉDÉRIC HURLET, *Auspiciis Imperatoris Caesaris Augusti, ductu proconsulis. L'intervention impériale dans le choix et les compétences du proconsul d'Afrique sous les Julio-Claudiens*
- 1543 LEÏLA LADJIMI SEBAÏ, *Un texte votif en l'honneur de Commode sur une inscription inédite provenant de Mididi (Hr Midid-Tunisie)*
- 1551 ABDELLATIF MRABET, Augarmi. *A propos d'un site antique du Sud tunisien*
- 1565 ROGER HANOUNE, *Encore les Telegenii, encore la mosaïque de Smirat!*
- 1577 CARMEN ALFARO GINER, FRANCISCO JAVIER FERNÁNDEZ NIETO, *L'empreinte du gnosticisme sur l'inscription chrétienne prophylactique d'Aïn-Fourna (Tunisie)*
- 1589 ABDELAZIZ BELFAÏDA, *Eau et évergétisme en Afrique romaine: témoignages épigraphiques*
- 1603 FULVIA LOVOTTI, *L'arco di Cirta: considerazioni sulle epigrafi onorarie*
- 1613 ABDELKADER CHERGUI, ABDELFATTAH ICHKHAKH, HASSAN LIMANE, *Nouvelles inscriptions d'Aïn Schkour*

Sommario

- 1621 ABDELKADER CHERGUI, ABDELFATTAH ICHKHAKH, HASSAN LIMANE, *Note sur un moule en terre cuite*
- 1627 SABINE LEFEBVRE, *Le milieu social de Flavia Germanilla de Volubilis*
- 1637 MICHEL CHRISTOL, *Remarques sur l'inscription du légionnaire de Toulouse enseveli à Volubilis (IAM, 2, 511; Musée lapidaire de Volubilis)*
- 1645 AOMAR AKERRAZ, ABDELAZIZ EL KHAYARI, *Prospections archéologiques dans la région de Lixus. Résultats préliminaires*
- 1669 ANTONIO RODRÍGUEZ COLMENERO, *Epígrafes latinos sobre guerreros galaicos: una clave esencial para la interpretación de la estatuaría bélica del noroeste ibérico*
- 1685 ARI SAASTAMOINEN, *Some Remarks on the Development of the Style of Roman Building Inscriptions in the Roman North Africa*
- 1695 PIERO MELONI, *Bulgares o (servi) vulgares in Sardegna?*
- 1703 MOHAMMED MAKDOUN, *La maison de Dionysos et des quatre saisons et la maison au Bain des nymphes à Volubilis: problèmes de moyenneté et de chronologie*
- 1725 MOHAMED MAJDOUB, *Octavius et la Maurétanie*
- 1739 MICHAEL MACKENSEN, *Les castra hiberna de la legio III Augusta à Ammaedara/Haïdra*
- 1761 ALESSANDRO TEATINI, *Nuovi dati sulla decorazione architettonica di Uchi Maius: le cornici e le mensole*
- 1779 AMEL SOLTANI, *A propos du trésor monétaire punique de Bougie (Algérie)*
- 1783 NAÏMA ABDELOUEHAB, NAÏMA SMATI, *La redécouverte d'une mosaïque de Vénus au Musée des Antiquités d'Alger*
- 1789 RACHID BOUZIDI, *Nouvelle maison romaine de Volubilis*
- 1803 ABDELMOHCIN CHEDDAD, *Notes sur quelques sites archéologiques du Nord marocain*

Sommario

- 1819 GIOVANNI ALBERTO CECCONI, *Donatismo e antidonatismo in Agostino alla luce dei sermoni "Dolbeau"*
- 1837 FABIOLA SALCEDO GARCÉS, *La crátera de Timgad: iconografías del diosisisimo en Africa*
- 1845 SANTIAGO MONTERO, *La conquista de Mauretania y el milagro de la lluvia del año 43 d.C.*
- 1853 IDA MASTROROSA, *Storie di delfini sulle coste africane: mirabilia o conoscenze zoologiche? (Plin., nat. IX, 26; Plin., epist. IX, 33)*
- 1881 GIUSEPPE MELONI, *Saluto*
- 1885 ATTILIO MASTINO, *Intervento conclusivo*
- 1889 IOHANNES IRMSCHER, *Oratiuncula*
- 1891 DALI JAZI, *Intervento conclusivo*
- 1897 *Abbreviazioni*
- 1905 *Indici*